Pierre Chavot

Dictionnaire des dieux des saints et des hommes

De l'abbé Pierre à Zeus, 1300 figures spirituelles qui ont marqué l'humanité



DANS LA MÊME COLLECTION

Dictionnaire des symboles, mythes et croyances, Corinne Morel, 2003.

Tout l'amour du monde, Corinne Morel, 2003.

DICTIONNAIRE *des* DIEUX, *des* SAINTS *et des* HOMMES

PIERRE CHAVOT

DICTIONNAIRE *des* DIEUX, *des* SAINTS *et* *des* HOMMES

l'Archipel

www.editionsarchipel.com

Si vous désirez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions de l'Archipel, 34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada, à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont, Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 978-2-8098-0113-2

Avertissement

Cet ouvrage a pour vocation de nous aider à comprendre nos racines. Il offre un tour du monde des religions, expliquant leurs mécanismes, leur histoire et leur rôle. Outil de connaissance au service du plus grand nombre, il montre l'extraordinaire richesse des traditions mythologiques et religieuses qui, depuis les temps anciens, peuplent l'imaginaire et les croyances des humains.

Consultation

Au lieu de proposer un classement par thèmes (christianisme, Grèce…) ou par symboles (foudre, plantes, objets…), ce livre se présente sous la forme d'un dictionnaire classique où les entrées apparaissent par ordre alphabétique. Ce choix pratique permet de voyager d'une notice à l'autre, au gré des pages ou en utilisant le système de renvoi par un astérisque (*). Chacun peut ainsi approfondir ses recherches sur un sujet ou un personnage.

Entrées

Chaque entrée trace le portrait d'un acteur emblématique : les dieux des polythéismes, dont certains sont toujours vénérés, les fondateurs de religions ou de courants religieux, les figures marquantes de telle ou telle religion (prophètes bibliques, saints catholiques et orthodoxes)… Chacune de ces personnalités est traitée selon sa biographie, son rôle, les rites qui lui sont associés, ses écrits éventuels, son influence…

Chronologie

Les thèmes abordés embrassent l'Antiquité (Égypte, Grèce, Mésopotamie, Rome, Perse…), les civilisations anciennes (Finno-Ougriens, Arménie, Arabie…), les religions nées de brassages (vodou, rites afro-américains…), les religions anciennes encore pratiquées (hindouisme, shintoïsme…), l'époque contemporaine (théologie de la libération, rastafaris…). Et, bien sûr, les trois monothéismes dans leur diversité : judaïsme, christianisme et islam.

Géographie

Tous les continents sont représentés : Europe (Celtes, Basques, Germano-Nordiques, Baltes…), Asie (bouddhisme, Chine, Japon…), Afrique (Yorubas,

Dogons…), Amériques (Aztèques, Mayas, Incas, Amérindiens…), Océanie (Aborigènes d'Australie, Maoris…).

Outils

– Au fil des pages, des encadrés permettent de se familiariser avec des thèmes ou des personnages associés à l'entrée principale.

– L'index de 4 500 noms permet au lecteur de trouver rapidement les personnages qui ne font pas l'objet d'une notice spécifique.

– Un lexique en fin d'ouvrage rassemble concepts religieux, présentations des textes sacrés et des contextes historiques et diverses informations utiles.



AARON

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Dans la Bible, Aaron (Aharôn en hébreu) est le frère de Moïse*, qui en fait son porte-parole. En tant que premier grand prêtre d'Israël, il est le fondateur de la classe sacerdotale qui officiera plus tard au Temple de Jérusalem. Durant l'Exode, Aaron est témoin et/ou acteur des épisodes jalonnant ce long périple sous la conduite de Moïse, dont celui du Veau d'or, qui le fait douter de Dieu et de son frère. Malgré son statut, il n'entre pas en Canaan, la Terre promise, comme Moïse. Il meurt avant, son fils Éléazar étant son successeur.

Grand personnage du judaïsme, que la tradition décrit pacifique, Aaron est évoqué dans le Nouveau Testament. Luc* en fait un aïeul de Jean le Baptiste*. L'épître aux Hébreux rappelle que le « rameau d'Aaron », qui poussa miraculeusement, était conservé dans le Saint des Saints, la partie la plus sacrée du Temple – la crosse des évêques est inspirée de ce bâton. En tant que grand prêtre, il était l'intercesseur entre les hommes et Dieu, qui l'avait appelé à cette fonction.

Plusieurs sourates du Coran citent Haroun (Aaron en arabe), présenté en prophète, en homme de bien, en assistant et partenaire indispensable de Moïse, notamment dans la compétition contre les magiciens de Pharaon. Il lui est reproché sa responsabilité dans le Veau d'or, mais, plus important, Dieu lui a donné la Torah, ainsi qu'à Moïse.

ABBA ARIKHA (vers 175-247)

JUDAÏSME

D'origine babylonienne, Abba Arikha, « Abba le Grand », ou Rav, étudie la tradition juive en Palestine auprès de Yehoudah ha-Nassi*. De retour à Babylone, il crée sa propre académie à Soura, non loin de

Bagdad, vers 219, et enseigne à son tour – on lui attribue *l'Alénou le-chabbéah*, ou *Alénou*, prière centrale du judaïsme. Il mène de célèbres débats avec Chmouel, fondateur d'une autre académie babylonienne à Nehardea. Rav est surtout le plus éminent des premiers *amoraïm*, ces sages dont les réflexions et les discussions, échelonnées de 200 à 500 environ, aboutiront à un monument du judaïsme : le Talmud. Ils comprennent d'autres grands noms. En Palestine, Abbahou dirigeait l'académie de Césarée vers 300, et Siméon Ben Laqich (vers 200-275), ou Rech Laqich, s'illustra au côté de Yohanan ben Nappaha (185-279), fondateur de l'académie de Tibériade. Du côté de Babylone, Abbayé (vers 280-338) était le chef de l'académie de Pumpédita, et remplaça son oncle, un autre éminent *amora*, Rabbah bar Nahmani (vers 270-331). Après sa mort, les enseignants rejoignirent à Mahoza un de ses anciens condisciples, le brillant Abba ben Joseph bar Hama (vers 280-352), ou simplement Rava, qui avait mené avec lui de riches discussions. Achi ou Ashi (vers 335-427), appelé aussi Rabbana, présida l'académie de Soura. Avec Ravina, il acheva la compilation et l'harmonisation du Talmud de Babylone, auquel Rabbina (mort en 499), directeur de Soura et dernier *amora*, donna sa forme presque définitive.

ABBAS Ier (1571-1629)

ISLAM

Ce roi est le plus éminent représentant des Safavides, ou Séfévides, qui régnèrent sur la Perse (1501-1732), l'actuel Iran. Tout remonte au cheikh et soufi Safi al-dîn Ishâq (1242-1344), qui, en Azerbaïdjan, fonde la *tariq* (« confrérie ») des Safawiya (« suivants de Safi al-dîn »), dont l'influence croît. En 1501, après la victoire de Sharur, Ismaïl Ier (1501-1524), descendant de Safi al-dîn, conquiert la Perse, se proclame chah (« roi »), inaugure la dynastie et impose le chiisme duodécimain. Il peut compter sur le ralliement de Turkmènes, les Kizilbash (« bonnets rouges » en turc), nom se référant à leurs bonnets rouges portant douze glands qui correspondent aux douze imams du chiisme duodécimain.

Cinquième roi de la dynastie, Abbas Ier, ou Chah Abbas, marque l'apogée séfévide, rendue possible par une économie dynamique. S'appuyant sur une armée puissante, les Kizilbash et divers peuples, il regagne aux Ottomans des territoires perdus, étend les possessions jusqu'à l'Irak et le Caucase.

L'histoire séfévide est ensuite une succession de fiscalité écrasante et de luttes de pouvoir qui provoque la révolte de tribus afghanes, et la chute. Cette longue période, jalonnée d'apports artistiques et architecturaux comme Ispahan (la cité d'Abbas Ier), a cependant cimenté l'identité iranienne, par son choix religieux et par sa résistance aux appétits ottomans. L'Iran, qui s'appelle ainsi depuis 1934, en est aujourd'hui l'héritier.

ABBAS, AL- († 653)

ISLAM

Notable de La Mecque, al-Abbas ibn al-Muttalib combat d'abord la prédication de son neveu Mahomet* et finit par se rallier lorsque, en 630, le Prophète s'en va conquérir la ville. Ses descendants déclenchent un mouvement contre les Omeyyades qui règnent depuis Damas, en Syrie. En 750, ils l'emportent lors d'une bataille. Leur calife Abû al-Abbas, appelé aussi al-Saffâh (« celui qui offre en abondance », nom de règne en référence au Mahdi*), prend le pouvoir. La deuxième grande dynastie califienne arabe est née, celle des Abbassides (750-1258). La première période de la dynastie (750-936) est marquée par un âge d'or, à l'intérieur du vaste empire maintenu des Omeyyades, de l'Inde au détroit de Gibraltar et au sud de la France. Les frontières sont garanties, l'arabe devient la langue officielle, l'économie est florissante. Des villes sont fondées, dont Bagdad (Irak), par le deuxième calife al-Mansour (754-775) qui, depuis cette nouvelle capitale, assoit la puissance abbasside dont il organise l'administration. Surgie de presque nulle part en 762, Bagdad est située sur les routes commerciales et concourt à la prospérité. Une cour luxueuse y réside, tandis qu'en émane une intense activité intellectuelle et scientifique. Le calife Haroun al-Rachid* (786-809) en atteste. Mais l'autorité abbasside sur la presque totalité de l'Islam s'effrite et, au final, se limite à l'Irak. Les Bouyides iraniens, tout en reconnaissant cette autorité, gouvernent de fait (945-1055). Les Seldjoukides turcs leur succèdent jusqu'à la fin du XIe siècle. Le calife al-Mustazhir (1094-1118) commence à restaurer l'aura des Abbassides, dont le pouvoir est raffermi sous le 34e calife, al-Nâsir (1180-1225). Mais les Mongols, ennemis de l'Islam, prennent Bagdad en 1258, et tuent le dernier calife, al-Moustasim. Des princes abbassides se maintiennent en Égypte auprès des Mamelouks, mais sans autre pouvoir qu'un titre de calife honorifique, auquel met fin le sultan ottoman Sélim Ier (1467-1520) en annexant le territoire égyptien (1517).

ABD ALLAH IBN YÂSÎN († 1059)

ISLAM

Ce personnage est le guide religieux de nomades berbères appartenant à la tribu des Lamtouna. Adeptes de la guerre sainte, ils sont maîtres des routes caravanières sillonnant l'ouest du Sahara. À partir de 1053, ils s'emparent de l'Afrique de l'Ouest. En 1056 naît ainsi la dynastie des Almoravides, francisation d'un terme espagnol lui-même issu de leur nom arabe : *al-Murâbitûn*, les « gens du ribat ». La conquête est accélérée et complétée par Yûsuf ibn Tashfîn (1060-1106), le premier grand représentant de la dynastie, qui mène l'empire à son apogée. Il

fonde Marrakech, dont il fait sa capitale, s'empare de la plupart du Maghreb et soumet les territoires musulmans de la péninsule Ibérique. En 1086, il remporte la bataille décisive de Zallaqa contre les chrétiens en pleine reconquête. Son fils Ali ibn Yûsuf ibn Tashfîn (1106-1143) hérite d'un empire solide, qu'il parvient difficilement à maintenir en terres ibériques, d'une part face à l'avancée chrétienne, d'autre part face à l'appétit de seigneurs musulmans locaux. Il réussit cependant à préserver à peu près les possessions africaines. Car la région est agitée par les révoltes que mène ibn Tûmart*, l'initiateur des Almohades qui s'emparent de Marrakech en 1147. L'empire des Almoravides n'est plus. Il laisse le souvenir d'une cour brillante, d'une architecture raffinée et d'une culture animée par des savants et des écrivains.

ABDUH, MUHAMMAD (1849-1905)

ISLAM

Issu d'un milieu paysan de Basse-Égypte, ce grand personnage étudie dès 1866 à al-Azhar (« la Brillante »), la grande mosquée du Caire et université d'enseignement traditionnel – toujours très réputée dans le monde arabe. Tenté un temps par le soufisme, il se politise au contact de l'Iranien Jamâl al-Dîn, appelé al-Afghâni (1838-1897), chantre de la résistance à l'influence prégnante de l'Occident. Et ce, en privilégiant la culture traditionnelle. Muhammad Abduh poursuit dans sa voie. En 1876, il utilise le journalisme et le professorat pour faire passer ses idées. Dans une Égypte en crise, occupée par les Anglais, il prône un système libéral et le recours à la non-violence. Ses opinions lui valent un exil à Beyrouth en 1882, puis à Paris, où, rejoignant al-Afghâni, il collabore à une revue destinée aux Orientaux. Revenu à Beyrouth en 1885, il est autorisé à retourner en Égypte en 1889. Cadi, il se signale par sa droiture et se voit nommer *mufti* d'Égypte (1899). Membre d'autres instances, il donne des fatwas qui résonnent d'un besoin d'adaptation aux exigences du temps. Tout en étant partisan d'un retour aux fondements de l'islam, de la raison en religion et de la tolérance religieuse, il souhaite une adaptation à la modernité, mais dénonce le *taqlid* (« imitation ») consistant à calquer l'Occident. Parmi ses œuvres, la plus importante est le *Risâlat al-tawhîd*, « Traité de l'unicité divine ». Muhammad Abduh est l'une des grandes figures du réformisme, qu'il influencera au XXe siècle. Ce courant, dont al-Afghâni est souvent présenté comme l'initiateur, souhaitait ce retour à l'islam des origines, tout en s'adaptant aux évolutions politiques, économiques et culturelles nées au contact de l'Occident.

ABEL ET CAÏN

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Après avoir été bannis du jardin d'Éden, Adam* et Ève conçoivent deux fils. L'aîné est Caïn, nom qui dériverait de l'hébreu *qânî-thî* (« j'ai acquis ») ou de l'araméen *qayn* (« forgeron »). Le cadet est Abel, ou Avel, qui évoquerait quant à lui la « filiation ».

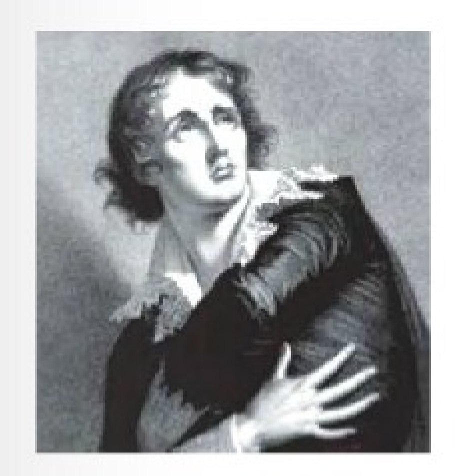
Dans la Bible, le livre de la Genèse raconte (4, 1-16) qu'Abel le pasteur et Caïn le cultivateur font chacun une offrande à Dieu, qui choisit Abel – au début de l'installation en Canaan, les Israélites semi-nomades furent durement opposés aux Cananéens, agriculteurs sédentaires. Jaloux que Dieu ait préféré les prémices de récoltes de son frère au détriment des premiers-nés de ses troupeaux, Caïn attire Abel dans un traquenard et le tue. Dieu proclame alors : « Sois maudit et chassé du sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère [le sang répandu est propriété de Dieu et non des hommes]. Si tu cultives le sol, il ne te donnera plus son produit : tu seras un errant parcourant la terre. » Caïn est exilé et bénéficie de la protection de Dieu.

Dans le Nouveau Testament, Abel représente le bien aux yeux de Jean* dans son épître, et Caïn, l'impiété dans l'épître de Jude. Dans le Coran, qui ne les cite pas nommément, ils sont les « deux fils d'Adam », dont l'histoire colle à celle de la Bible.

Le destin d'Abel et Caïn est un puissant symbole pour les juifs, les chrétiens et les musulmans. Le meurtre doit être condamné car il est contre les commandements de Dieu, *a fortiori* celui d'un juste qui a été persécuté. Il exige le repentir, condition du pardon divin.

ABÉLARD, PIERRE (1079-1142)

CHRISTIANISME



Pierre Abélard est l'un des grands théologiens et philosophes de son époque, et le sujet d'une des plus célèbres histoires d'amour. Né au Pallet, au sud de Nantes, il est le fils aîné de nobles, Bérenger et Lucie. À 20 ans, il gagne Paris, où il fréquente le philosophe Roscelin, puis Guillaume de Champeaux, maître en logique auquel il s'opposera, et Anselme de Laon, spécialiste des textes sacrés. Après avoir enseigné à Melun et à Corbeil, il professe la logique à Paris. Célèbre et riche, il

loge chez le chanoine Fulbert, qui lui demande de poursuivre la formation de sa nièce Héloïse (1101-1164), jeune fille issue d'un milieu aisé, voire noble. Entre le professeur et l'élève se noue une histoire d'amour qui débouche sur la naissance d'un enfant, Astrolabe, que son père confie à sa sœur Denyse, et sur un mariage. Mais Abélard est châtré sur consigne de Fulbert ! En 1118, Héloïse intègre le couvent d'Argenteuil, et Abélard, l'abbaye de Saint-Denis.

Abélard, professeur de philosophie et de théologie, écrit ses réflexions, ce qui lui vaut d'être condamné au concile de Soissons (1121). Après des péripéties, il se réfugie auprès du duc de Champagne et ouvre une école près de Nogent-sur-Seine. Vers 1125, il est abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys, dans le Morbihan, qu'il quitte environ dix ans plus tard. Entre-temps, Héloïse et sa communauté, dont elle est la supérieure, sont venues occuper le Paraclet, un monastère qu'il a fondé.

Revenu à Paris, Abélard enseigne de nouveau, continue d'écrire, mais ses positions sont condamnées au concile de Sens (1140). Même le pape rejette son recours. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, le recueille alors. Pierre Abélard meurt au monastère de Saint-Marcel-lès-Chalon (Saône-et-Loire). De nuit, Héloïse transfère sa dépouille au Paraclet et se fait inhumer à ses côtés.

Pierre Abélard enseigna la dialectique (ou logique), qui consiste, en philosophie, à étudier deux thèses contradictoires afin d'aboutir à une synthèse, un système remontant à Aristote*. Il fut aussi un maître en scolastique, comme Anselme de Cantorbéry* et Albert le Grand*. Cette discipline tente de comprendre la foi.

Le romantisme s'emparera de son histoire d'amour. Le couple repose depuis 1817 au cimetière du Père-Lachaise, dans un mausolée néogothique financé par l'État. Outre sa correspondance avec Héloïse, Abélard a laissé une œuvre portant d'une part sur la dialectique, d'autre part sur la théologie, dont *Theologia christiana* (1123).

ABOAB DA FONSECA, ISAAC (1605-1693)

JUDAÏSME

Ce rabbin séfarade, maître de Spinoza*, appartient à la communauté d'Amsterdam. Enfant, il a quitté son Portugal natal et, avec ses parents, s'est réfugié en Hollande. Spécialiste de la kabbale, la mystique juive, Aboab est un professeur respecté et très instruit, un écrivain qualifié et un orateur brillant. Il occupe d'importantes responsabilités au sein des juifs d'Amsterdam. Mais, en 1642, il décide de partir à Pernambouc (Recife), dans la partie hollandaise du Brésil, appelé par la petite communauté juive à devenir leur *hakham* (« rabbin en titre »). Il devient ainsi le premier rabbin du Nouveau Monde, responsabilité qu'il occupe jusqu'à son retour à Amsterdam en 1654.

La grande famille Aboab compta un autre personnage illustre, Isaac Aboab, auteur au XIVᵉ siècle d'un classique du judaïsme, le *Candélabre de lumière* (*Menorat ha-maor*). Cet ouvrage, qui traite de morale et de spiritualité, est articulé autour de la *menorah*, le « candélabre » à sept branches. Symbolisant la sagesse divine, cet objet de culte se trouvait dans le Temple de Jérusalem. Le sanctuaire fut détruit en 70 par les Romains, qui emmenèrent la *menorah* jusqu'à Rome, où elle figure sur l'arc de triomphe de Titus, le général vainqueur. Les synagogues comportent toujours de ces candélabres, synonymes de lumière éternelle.

ABRAHAM

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM



Dans la Bible, Abraham, ou Abram, est le premier à croire au Dieu unique. À ce titre, et comme le signifie son nom, il est le « père puissant », le « père d'une multitude de nations », le père de tous les croyants – juifs, chrétiens et musulmans. Son histoire est racontée dans le premier livre de la Bible, la Genèse, aux chapitres 12 à 25.

Éleveur à Harrân, en Mésopotamie, il a pour père Térah, et pour frères Nahor et Harân. Tout change lorsque Yahvé*, le Dieu unique, lui parle : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom. » Avec son épouse Sarah*, son neveu Lot* et son bétail, il gagne Canaan, cette Terre promise où, après un an passé en Égypte, il s'établit. Abraham réside à Hébron, au chêne de Mambré, et voyage jusqu'à Salem (Jérusalem), dont le roi, Melchisédech (« mon roi est justice »), lui accorde sa bénédiction au nom du « Dieu Très Haut qui créa ciel et terre ». Mais il lui manque cette descendance à qui Dieu a de nouveau promis Canaan, car Sarah est stérile. Abraham conçoit Ismaël* avec sa servante Agar. Son enfant grandit quand trois anges lui apprennent que Sarah va donner naissance à un autre garçon, Isaac*. Sa femme légitime, estimant que cet enfant est le véritable « fils de la promesse », réclame que soient chassés Ismaël et Agar, lesquels s'enfoncent dans le désert… où Ismaël sera l'ancêtre des Arabes. Après avoir sauvé Lot du désastre de Sodome et Gomorrhe, Abraham est de nouveau père – à 100 ans. Mais sa joie est de courte durée : Dieu, en vertu du principe selon lequel toutes les prémices doivent lui êtres consacrées, produits de la terre comme être vivants, exige que l'enfant lui soit sacrifié. Abra-

ham emmène l'enfant à l'écart, sur le mont Moriyya, résigné à ce sacrifice appelé Aqédah (« lier », en hébreu). N'est-il pas un juste, un croyant fidèle et sincère ? Il brandit son arme, lorsque Dieu change Isaac en bélier – un symbole pour la Bible, qui condamne les sacrifices d'enfants. Abraham voit grandir son fils et meurt à 175 ans. Il repose auprès de Sarah.

Pour le Nouveau Testament, Abraham est un ancêtre de Jésus* (selon Luc* et Matthieu*), comme Isaac et son fils Jacob*. Il s'inscrit dans le Royaume de Dieu, où, avec Isaac et Jacob, il accueillera les croyants. « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham », clame Jésus dans l'évangile de Jean.

Dans le Coran, Abraham (Ibrahim) est l'« ami de Dieu » (*al-Khalil*) qui, choisi par Dieu, a montré le chemin aux juifs et aux chrétiens. En cela, il est le premier musulman, suivi d'Isaac, Ismaël, Jacob et leurs successeurs. « Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était un vrai croyant [*hanif*] soumis à Dieu ; il n'était pas du nombre des polythéistes. » La sourate 14 porte son nom.

ABRAVANEL,ISAAC BEN YEHOUDAH(1437-1508)

JUDAÏSME

Né à Lisbonne, Abravanel (ou Abrabanel) est issu d'une des plus grandes familles juives d'Espagne, dont l'implantation, selon lui, remonterait aux années suivant la destruction du premier Temple de Jérusalem, en 587 av. J.-C. Il étudie la tradition juive et les sciences, puis devient trésorier dans l'administration du roi Alphonse V du Portugal. À la mort de ce dernier, en 1481, il est faussement accusé de trahison et, privé de sa fortune, condamné à mort, se réfugie avec les siens à Tolède (1483). Recommandé auprès de Ferdinand et Isabelle d'Espagne, les « Rois catholiques », il entre à leur service. Mais en 1492 tombe le décret expulsant les juifs d'Espagne. Abravanel, après avoir vainement tenté de faire annuler cette mesure, s'installe à Naples, ville d'accueil de nombreux juifs dont il prend la direction. Voyageant en Sicile, à Corfou et à Monopoli (dans les Pouilles), il s'établit et meurt à Venise.

Philosophe, diplomate et financier, Abravanel fut un commentateur de la Bible, le premier à agrémenter ses commentaires rationnels et philosophiques de regards sociaux et politiques. Auteur de nombreux ouvrages, il écrivit son premier livre à 20 ans, une étude philosophique sur la providence de Dieu, la *Couronne des aïeux* (*Atèret zeqênin*). Dans les *Principes de la foi* (*Roch amanah*), il approuve Maimonide* et rappelle que la Torah doit être respectée dans sa totalité. Il consacra plusieurs ouvrages au réconfort de ses compatriotes et coreligionnaires expulsés.

ABÛ BAKR (vers 570-634)

ISLAM

Abû Bakr, riche marchand, est le père d'Aicha*, que Mahomet* épouse très jeune, sans doute pour des raisons politiques. Ce « très fidèle » ou « véridique » (*as-Siddîq*) est le compagnon des débuts du Prophète, et membre de la tribu des Quraïch. Il l'assiste jusqu'à la fin, notamment en assurant la prière pendant la maladie de son ami. Succédant à Mahomet, il conforte l'héritage, pacifie l'Arabie, consolide l'État musulman et prépare la formidable expansion de l'Islam. S'il est vénéré par les sunnites, les chiites lui reprochent d'avoir empêché l'élection, jugée légitime, de son rival Ali*. Abû Bakr a en effet été élu calife, mot tiré du titre qu'il s'est donné, celui de *khalifat rasul Allah*, « successeur du messager de Dieu » – dans le Coran, le *khalifa* est le « lieutenant [de Dieu] sur terre ». Également élus selon le même principe d'acclamation, les trois califes suivants sont avec lui les califes « bien guidés » (*Rachidoun*), référence à des *hadith* du Prophète évoquant les *khulafâ'er-râchidûne* (« califes bien guidés »), successeurs fidèles à la direction prise par Mahomet, qui n'a pas préparé sa succession. Ce sont Omar*, Othman* et Ali.

ABÛ HANIFA (697-767)

ISLAM

Ami et conseiller du calife Haroun al-Rachid*, le juriste, fiscaliste et cadi Abû Yûsuf (vers 745-798) est l'un des fondateurs d'une école juridique (*madhahib*) sunnite : l'hanafisme. Celle-ci porte le nom de son initiateur, le théologien et juriste Abû Hanifa, mort en prison à Bagdad, dont les propos furent recueillis par ses disciples, dont Abû Yûsuf et Muhammad al-Shaybâni (vers 750-805). Selon cette école, le Coran et les *hadith* forment la source du droit, mais, s'ils ne peuvent répondre à une question, l'avis personnel peut intervenir, ce qui entraîne une adaptation aux réalités, donc des innovations. Elle a fourni la base des législations de trois grandes dynasties : Abbassides (750-1258), Seldjoukides (1038-1194) et Ottomans (1281-1924).

ABÛ LAHAB

ARABIE/ISLAM

Oncle de Mahomet*, ce personnage complote avec les Quraïch*, sa tribu, pour éliminer son neveu, ce qui provoque l'Hégire : le Prophète quitte La Mecque pour Médine (622). Il meurt pendant – ou juste après – la bataille de Badr, en mars 624, qui voit la victoire des musulmans contre des Mecquois pourtant trois fois plus nombreux. Pour Ibn

ANDROMÈDE

GRÈCE

Épouse de Céphée, roi d'Éthiopie, Cassiopée prétend un jour que la beauté de sa fille Andromède surpasse celles d'Héra* et des Néréides, suivantes de Poséidon* qui reçoit leur plainte. Furieux, ce dernier envoie un déluge qui submerge la contrée et un monstre marin femelle qui sème la désolation. Céphée consulte alors un oracle : seul le sacrifice d'Andromède fera cesser le fléau. Elle est attachée nue à un rocher, prête à être dévorée. Persée*, de passage sur les côtes, décapite le monstre, la délivre et l'épouse dans la foulée. Mais les noces sont perturbées par le frère de Céphée : c'est Phinée, auquel la belle a été aussi promise. À la tête de ses partisans, il attaque Persée, qui les pétrifie grâce à la tête de Gorgone* (ou Méduse*). Rentrée en Grèce avec son époux, Andromède aura plusieurs enfants. Après sa mort, elle rejoindra le ciel pour former la constellation qui porte son nom, près de celle de Cassiopée, de Céphée et de Persée.

ANGES

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Pour les trois religions monothéistes, un ange est une créature céleste, de forme humaine ou non, et le « messager » (*aggelo*, en grec) de Dieu. Il est chargé de missions, parfois combattantes, et annonce des événements importants, comme la naissance de personnages prestigieux (Samson*, Jean le Baptiste*…). Les anges interviennent déjà auprès d'Abraham*, d'Agar, la mère d'Ismaël*, de Jacob* et de Moïse*. Chaque ange possède un nom, qui comporte en général le suffixe El*, référence au dieu principal du Proche-Orient. Dans le livre biblique de Tobie*, par exemple, Raphaël signifie « Dieu guérit ». Raziel (« secret de Dieu ») initie Adam* et Noé* au mysticisme. La tradition juive et chrétienne retient de nombreux autres anges, comme Chamuel, Egoudiel, Haniel, Jéhudiel, Jophiel, Raguel, Salathiel, Saraqiel, Selaphiel, Zadkiel… Uriel (« lumière de Dieu ») aide les Hébreux à franchir la mer Rouge, s'attache à Esdras* ou bien aux saisons, quand il ne surveille pas l'entrée du jardin d'Éden. Barachiel (« bénédictions de Dieu ») est le chef des anges gardiens. On le reconnaît aux roses blanches qu'il porte dans son manteau.

Sur le plan historique, la littérature biblique ne commença à personnaliser les anges qu'au ve siècle av. J.-C. (livre de Job*), et à les nommer trois siècles plus tard (livre de Daniel). La tradition du judaïsme, qui les emprunta sans doute à des religions étrangères, leur a consacré de nombreuses réflexions, notamment la kabbale, qui leur accorde une place de choix. Leur importance est encore significative dans la liturgie juive, dont certaines prières en sont empreintes. Présents au tournant de l'ère chrétienne, notamment dans la littérature apocalyptique (livre d'Hénoch*), les anges imprègnent le Nouveau Testament et ses personnages centraux, Jean le Baptiste, Jésus*, Pierre* et bien d'autres, sans oublier le rôle de Michel* dans l'Apocalypse. Pour le Coran, ils sont les « serviteurs de Dieu » et les intercesseurs des hommes (Abraham*, Lot*, Zacharie*, Marie*). Porteurs de nouvelles, combattant à l'occasion, ils peuvent être aussi écrivains ou gardiens des enfers (Géhenne). Quant à l'ange de la mort, Azraël, il accueille les morts et les conduit auprès de Dieu.

Il existe aussi des anges déchus, comme Satan*. Dans le Coran, Harout et Marout apprennent la magie (prohibée) aux Babyloniens. Mais ils préviennent ces derniers que leur enseignement est tentateur, que l'essentiel est la foi en Dieu, qui seul procure le pouvoir aux démons. Ces deux anges déchus éprouvent donc une forme de repentir.

ANGRA MAINYU

IRAN ANCIEN

« Esprit maléfique » par excellence, Angra Mainyu en avestique, ou Ahriman en moyen perse, est présent dans l'ancien panthéon mazdéen, puis occupe une place centrale dans la réforme du mazdéisme opérée par Zarathoustra* (vers le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.). Destructeur systématique du bien, il personnifie l'obscurité. Créateur du mal, il apporte la maladie et la mort, la canicule en été, le gel en hiver, et autres calamités. Il représente la crainte, le doute dans la foi, la paresse, la jalousie, la convoitise et l'avarice. Ayant pour symbole le serpent, il peut compter sur des assistants maléfiques, les daevas*. Lorsque le dieu suprême, Ahura Mazda* (Ohrmazd en moyen perse), a créé le ciel, il a formé les planètes en opposition aux étoiles. Pour continuer de bouleverser l'œuvre de la Création, il a donné naissance à Azhi Dahaka (Zahak, en moyen perse). Ce grand dragon a jailli des cieux, tel un serpent pourvu de trois têtes et de six yeux, qui sème le malheur. Capturé, il sera enchaîné à une haute montagne, et s'échappera lorsque le mal renaîtra. Mais, à la fin des temps, il mourra dans un fleuve de feu.

Pour le mazdéisme, Angra Mainyu est l'ennemi de son frère Azuha Mazda, mais, pour le zoroastrisme, il n'est que l'une des deux projections de ce dernier, l'autre étant son jumeau Spenta Mainyu*, le bien auquel il s'oppose sans cesse. Mais Ahura Mazda reste le vainqueur du conflit final dans lequel Angra Mainyu est anéanti et sombre dans les ténèbres. Il réside dans un monde obscur que rejoignent tous les défunts qui, de leur vivant, ont commis le mal – il est souvent comparé à Satan*.

ANNE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Produit de la tradition, Anne est mariée à Joachim (« Dieu accorde »), riche et très pieux, qui offre à Dieu des sacrifices onéreux au Temple de Jérusalem, et en réserve une part pour le peuple. Un jour, ses offrandes sont refusées car il n'a pas d'enfant, au contraire des autres justes. Mais tout espoir n'est pas perdu. Dieu n'a-t-il pas donné une descendance à Abraham* et Sarah*, déjà âgés ? Dans le désert, Joachim entame un jeûne de quarante jours. Pendant ce temps, Anne craint de perdre son mari, donc de ne pouvoir enfanter. Cette stérilité n'est-elle pas une punition divine envers un péché irréparable ? lui suggère sa servante Justhiné. Anne pleure dans son jardin, implorant Dieu quand un ange apparaît et lui annonce la venue d'un enfant que célébrera toute la Terre. En réponse, elle le dévouera au service de Dieu. Averti par un autre ange, Joachim accourt. Sept mois plus tard naît une fille, que sa mère prénomme Marie*, laquelle, selon le *Protévangile de Jacques* (un apocryphe), se montre d'une précocité remarquable : à 3 ans, elle entre au Temple pour servir Dieu et n'en sortira que neuf ans plus tard. Puis, Anne et Joachim disparaissent du récit.

En Orient, le culte d'Anne est présent à Constantinople dès le VIe siècle, et à Jérusalem au siècle suivant. En Occident, il se propage pendant les croisades (XIe-XIIIe siècles). En 1623 ou 1624, Anne apparaît à Yves Nocolazic, Breton habitant à Ker (« chez ») Anna, non loin d'Auray (Morbihan), ce qui amplifie la popularité de la sainte. Sainte-Anne-d'Auray devient bientôt un lieu de pèlerinage très fréquenté. Anne y est toujours honorée, notamment lors du grand pèlerinage annuel (26 juillet), le « pardon de sainte Anne ». Elle est fêtée le 26 juillet (avec Joachim) chez les catholiques, le 9 septembre et le 25 juillet chez les orthodoxes. Anne est la patronne des dentellières, des marins, de la Bretagne et de la province de Québec. Elle est louée pour lutter contre la pauvreté et retrouver des objets perdus.

Anne, la Bible et les évangiles

Dans la Bible latine, Anne, qui inspira le *Protévangile de Jacques*, est la mère de Samuel*. Elle est l'une des deux épouses d'Elqana, et sa préférée. Si la seconde, Peninna, a pu enfanter, Anne reste stérile – une malédiction qui empêche le peuple de Dieu de se perpétuer. Aussi Elqana prie-t-il Dieu de la rendre féconde et lui offre des sacrifices dans un antique sanctuaire. Mais elle subit les railleries de Peninna. Désespérée, elle perd l'appétit et prie Dieu de la sauver. Sa peine est entendue : elle mange, s'unit à Elqana et conçoit Samuel, qu'elle promet au service de Dieu. De fait, le sevrage achevé, elle confie son enfant au prêtre Éli. Puis Anne entonne un cantique où elle laisse éclater son amour pour Dieu. Samuel sera l'artisan de la royauté d'Israël (vers 1030 av.J.-C.).

Dans le Nouveau Testament, Luc* rapporte que Anne, prophétesse, est une veuve très âgée, réputée pour sa grande piété et sa vie ascétique, ses prières et ses jeûnes. Elle vit au Temple, où Jésus, conformément à la Loi, est présenté peu après sa circoncision qu'il a reçue à l'âge de huit jours. D'emblée, elle reconnaît en lui le Messie* tant attendu par les juifs. Selon Jean*, Jésus, pendant sa Passion, comparaît devant l'ancien grand prêtre (autorité supérieure du Temple) Anne, personnage encore très influent – le grand prêtre en exercice, Caïphe, est son gendre. Anne l'interroge, mais ne trouve aucun motif de trahison. À l'issue du célèbre procès, le préfet romain Ponce Pilate* le condamne à la crucifixion.

Anne et les saintes

« Anne » vient de l'hébreu *Hannah*, « remplie de grâce ». Anna fut l'une des vingt-trois martyrs de Crimée (IVe siècle). Au VIIIe, Anne, née à Byzance, se déguisa en moine, prit le nom d'Euphimien, se fit passer pour un eunuque et finit dans la solitude pour ne pas être démasquée. Anne (vers 1000-1056), princesse suédoise, épousa Iaroslav Ier le Sage, prince de Novgorod puis de Kiev, ville où elle fonda le monastère Sainte-Irène. Née à Quito, Anne-Marie Parédès (1618-1645), orpheline à 6 ans, montre très tôt une intense ferveur religieuse marquée par l'isolement, le jeûne et le chant. Mais cette existence l'épuise : en 1645, un séisme ayant détruit Quito, elle prie le Christ de la sacrifier pour que cesse l'épidémie. Son vœu est exaucé. Fêtée le 26 mai, elle est vénérée en Équateur.

ANOUKIS

ÉGYPTE

Coiffée de plumes, cette déesse de Haute-Égypte et de Nubie est attestée dès la quatrième dynastie, au milieu du IIIe millénaire avant notre ère. Adorée surtout à la hauteur de la première cataracte, Anoukis, ou Anouket, forme la triade de l'île d'Éléphantine avec Khnoum*, le donneur de vie, et Satis*, déesse des Inondations et de la Fertilité. Son culte évolue pour s'amplifier au Nouvel Empire (1580-1080). À l'époque des Ptolémées (323-30) puis sous la domination romaine, elle est directement associée au mécanisme des crues du Nil nourricier, phénomènes dont elle était chargée de canaliser l'ardeur. Son animal sacré est la gazelle. Elle porte parfois la couronne blanche, emblème de la Haute-Égypte.

ANSELME DE CANTORBÉRY (1033-1109)

CHRISTIANISME

Docteur de l'Église catholique, évêque, Anselme, du germanique *Ans* (une divinité) et *helm* (« heaume »), naît à Aoste. Issu d'une puissante famille, il intègre l'abbaye du Bec (Normandie), où il étudie sous les abbés Lanfranc et Herluin. Progressant dans la hiérarchie, il écrit plusieurs œuvres de réflexion théologique, dont *Monologium* et *Proslogium* (sur l'existence de Dieu). Il devient abbé du Bec (1078) puis archevêque de Cantorbéry (1093). Son œuvre, à la fois encensée et décriée, marquera Thomas d'Aquin*. Anselme de Laon, son élève, formera Guillaume de Champeaux et Abélard*. Anselme de Cantorbéry est fêté le 23 avril.

ANTIGONE

GRÈCE

Fille d'Œdipe* et de Jocaste, Antigone, modèle de la fille et de la sœur exemplaires, accompagne son père aveugle dans son errance. À la mort d'Œdipe, elle revient à Thèbes, où ses frères Polynice et Étéocle décident d'occuper alternativement le trône une année. Le premier à régner est Étéocle, qui, une fois le temps écoulé, refuse de céder sa place. Polynice demande l'aide de son beau-père Adraste, roi d'Argos, qui marche sur Thèbes, à la tête d'une coalition. Cette guerre est dite « des sept chefs », d'après le nombre de commandants engagés, comme Tydée, père de Diomède*, ou encore Amphiraüs, un grand devin. Après un combat terrible devant les murs de la cité, tous meurent, à l'exception d'Adraste et de Polynice.

Pour éviter de faire encore couler le sang, les deux frères s'affrontent en combat singulier et s'entretuent. On prétend que leur antagonisme est tel que, lors de l'incinération des corps, même les flammes se séparent en deux ! Pour certains auteurs, ils ne furent pas incinérés. Leur oncle Créon, frère de Jocaste, monte sur le trône et offre une cérémonie digne à Étéocle. En revanche, il interdit d'offrir une sépulture à Polynice, jugé traître, et dont la dépouille est laissée à l'abandon. Passant outre, et malgré les exhortations de sa sœur Ismène, Antigone rend hommage au défunt. Créon exige qu'elle soit enterrée vivante dans le tombeau de ses ancêtres, les Labdacides. Mais son fils Hémon, amoureux de la condamnée, se suicide. On raconte qu'Antigone préféra s'étrangler dans son cachot plutôt que de supporter un tel supplice.

Dix ans plus tard, les fils des chefs défunts reviendront lors de la campagne dite « des Épigones ». Ils prendront Thèbes, emmenant en captivité de nombreux prisonniers, dont le devin Tirésias*.

ANTIOPE

GRÈCE

Il existe deux figures mythologiques portant ce nom. La première est une reine des Amazones*, sœur de la reine Hippolyte. Thésée* en tombe amoureux et l'emmène à Athènes. L'accusant de trahison, les Amazones fondent sur la ville. À l'issue d'une furieuse bataille, les Athéniens l'emportent. Mais Antiope, qui a combattu au côté de son bien-aimé, perd la vie. Le second personnage est la fille de Nyctée, roi de Thèbes. Unie pendant son sommeil à Zeus* qui a pris l'aspect d'un satyre, elle attend bientôt des jumeaux, Amphion* et Zéthos. Gagnée par la honte, elle se réfugie auprès d'Épopée, roi de Sicyon, qui l'épouse. Nyctée tente en vain de la faire revenir. Sur son lit de mort, il confie à son frère Lycos la mission de la ramener. Avec son armée, ce dernier marche sur

Sicyone, détruit la ville et tue Épopée. Lycos enlève Antiope, qui accouche de ses fils dont elle est séparée, et la donne en esclave à son épouse Dircé, qui la maltraite. La captive est délivrée de ses chaînes par Zeus, tandis que ses enfants, une fois adultes, la vengeront. Furieux d'avoir perdu une servante exemplaire en la personne de Dircé, Dionysos* frappe la belle Antiope de folie. La malheureuse erre en Grèce, jusqu'à ce qu'elle soit guérie par Phocos, qu'elle épouse.

ANTOINEDE KIEV(983-1073)

CHRISTIANISME

Antoine naît dans la région de Tchernigov (Ukraine), au nord de Kiev, alors en Russie. Il se forme au mont Athos (Grèce), d'où son qualificatif d'Antoine l'Athonite. Sur les conseils de l'higoumène Théoctiste, il revient à Kiev en 1013, avec pour mission d'être un guide, un exemple du monachisme d'Athos. Aucun monastère ne convenant, il arpente les collines voisines et, à Berestovo, s'installe dans des grottes creusées par les Rus ou Varègues (Vikings) qui, venus de Scandinavie, ont fondé un réseau de principautés, la Rus de Kiev, dirigé d'abord par le prince Oleg (882-911). Le régnant est alors Vladimir de Kiev*. Après sa mort (1015), son neveu Sviatopolk (vers 980-1019) mène une guerre de succession et s'en prend aux religieux. Antoine retourne à Athos, et se consacre à l'hésychasme. En 1019, Iaroslav le Sage (978-1054) l'emporte sur Sviatopolk et restaure le culte. Antoine reprend ses quartiers aux grottes de Berestovo et fonde la Laure (Lavra) des grottes de Kiev. Il s'entoure de disciples, dont le jeune Théodose de Kiev* et Éphrem*. La communauté croissant rapidement, il se retire dans une grotte après avoir confié la charge d'higoumène à Barlaam, lui-même remplacé par Théodose. Les moines, nombreux, quittent leurs grottes et intègrent un monastère. Antoine délaisse un temps Kiev et poursuit son ascèse près de Tchernigov, puis y revient et réintègre sa grotte. Il expérimente la solitude extrême jusqu'à la fin de ses jours. Patriarche des moines de Russie, à l'instar d'Antoine le Grand* en Égypte, il est fêté le 10 juillet.

ANTOINEDE PADOUE(1195-1231)

CHRISTIANISME

Au tournant du XIIIe siècle, l'Église catholique romaine, en proie à des difficultés multiples, est revivifiée par des initiatives : Bruno* fonde les chartreux vers 1090 et Robert de Molesme, les cisterciens à Cîteaux (1098), François d'Assise* crée dès 1204 une fraternité, celle des franciscains.

Fernand naît à Lisbonne. Ses parents habitent non loin de la cathédrale où il est baptisé. La tradi-

tion lui attribuant une sainteté précoce, il entre en 1210 dans la vie religieuse et devient chanoine régulier du monastère Saint-Vincent de Fora, soumis à la règle d'Augustin d'Hippone*. Puis il rejoint le monastère Sainte-Croix, à Coimbra, alors capitale du Portugal. Il y peaufine sa formation culturelle et spirituelle. En 1217, six franciscains s'installent à l'ermitage de Saint-Antoine de Olivares, à Coimbra. Cinq d'entre eux se rendent au Maroc : les autorités musulmanes tentent de les renvoyer, mais ils insistent et sont décapités le 16 janvier 1220. Fernand, qui aspire à évangéliser le monde musulman, est impressionné par ce martyre. Il rejoint les franciscains et prend le nom d'Antoine. Il part à son tour au Maroc, où la maladie et la fatigue le contraignent à rembarquer : il ne sera pas martyr… En chemin, des vents poussent son navire sur les côtes de Sicile, à Messine. Là, il apprend que le chapitre (réunion) général franciscain, c'est-à-dire réunissant tous les frères (peut-être cinq mille), doit se tenir à Assise, à 600 km environ au nord. Il s'y rend à pied, assiste au chapitre, croise François, puis effectue une retraite à l'ermitage de Monte-Paolo, en Romagne. En 1222, lors d'une réunion à Forli, il subjugue les frères de Romagne par sa science des Écritures et la clarté de ses développements théologiques.

Prédicateur, Fernand attaque aussi bien les clercs ayant cédé aux facilités de ce monde que les cathares de l'Italie du Nord ou du Midi de la France (Albigeois). Des miracles lui sont bientôt attribués, et sa sainteté se répand. En 1227, il revient en Romagne, parle à des poissons qui l'écoutent, bouche ouverte. Deux ans plus tard, il gagne Padoue et le couvent Sainte-Marie, où il meurt. Docteur de l'Église, Antoine est fêté le 13 juin. Il est le patron du Portugal, des cavaliers, des conducteurs de machine, de l'Europe, des faïenciers. Son nom est invoqué pour retrouver les objets perdus.

ANTOINE LE GRAND (vers 250-356)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille aisée, Antoine, le « père des moines », naît à Qemam, au sud de Memphis (Égypte). Il entend un jour, dans une église, un passage de Matthieu* (19, 16-22), titré *Le Jeune Homme riche* : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux ; puis viens, suis-moi », dit Jésus. Des chrétiens ont déjà opté pour une existence de pauvreté, d'ascèse, de chasteté, mais tout en restant en contact avec le monde. D'autres opèrent un retour strict à l'Évangile, assument une solitude voulue : ce sont les moines qui vivent retirés du monde, en ermites.

Antoine cède ses terres aux paysans de Qemam, vend ses biens, en distribue le fruit aux nécessiteux, et garantit l'avenir de sa jeune sœur. Sous la conduite d'un ermite, il pratique l'ascèse, la prière et le travail manuel, étudie les Écrits saints. Sa notoriété grandit et les villageois l'appellent « l'ami de Dieu ». Mais Antoine reste un jeune homme,

proie facile du diable, le roi du mal, qui lui suggère des idées perverses, des envies de richesses, des désirs sexuels. Il résiste par la prière et le jeûne, tout en sachant que le démon n'abandonnera pas. Il dort sur une natte à même le sol, se mortifie, s'enferme dans un tombeau percé dans le roc, subit les assauts physiques du mal, lequel, un jour, prend la forme de lions ou de serpents. À 36 ans, il quitte son antre, gagne le désert de Thébaïde (autour de Thèbes) et s'isole dans une forteresse abandonnée, chassant par sa présence les reptiles qui hantaient les lieux. Après une vingtaine d'années, il sort vainqueur de ces tentations. Vers 305, Antoine se montre au grand jour et procède, selon la tradition, à des miracles. Des Égyptiens le suivent bientôt dans sa quête. Antoine innove en rassemblant une communauté d'anachorètes.

En 307, l'empereur d'Orient Maximin II étend à l'Égypte les persécutions qui ont débuté en Occident sous Dioclétien*, en 303. Antoine soutient les chrétiens d'Alexandrie (311), puis se retire plus au sud, vers la mer Rouge, au pied du mont Quelzoûm. Pendant les quarante-quatre ans qui suivent, il ne quitte sa retraite qu'à deux occasions : d'abord pour rencontrer Paul*, un autre ermite, ensuite pour retourner à Alexandrie afin de contrecarrer l'arianisme. De son vivant, le monachisme prend un visage plus communautaire avec Pacôme*. La *Vie de saint Antoine*, de son ami Athanase d'Alexandrie* (295-373), augmentera sa renommée. Ses reliques, dit-on, furent transférées en France vers 1070-1080, dans le Dauphiné, où elles firent l'objet d'un intense pèlerinage. Antoine le Grand est fêté le 17 janvier par les catholiques et les orthodoxes.

Antoine et les saints

Le nom « Antoine » dérive du latin *Antonius*, « inestimable », de même que ses dérivés. Antonin de Florence (1389-1459) entre à 16 ans chez les dominicains, où il rencontre le peintre Fra Angelico. Actif au sein de son ordre, il reste fidèle au pape de Rome, qui s'oppose à celui d'Avignon lors du Grand Schisme d'Occident (1378-1417). À Florence, il dirige le couvent Saint-Marc, que Fra Angelico pare de ses magnifiques fresques. Antonin est ensuite promu archevêque de Florence. Surnommé « Antonin le Conseiller » en raison de son intense activité pastorale, il laisse une *Somme théologique* qui en fait l'un des plus grands théologiens de son époque. Il a un rapport avec Antoine Neyrot (1420-1460). Originaire du Piémont, ce dominicain de Florence s'embarque pour la Sicile. Alors qu'il rallie Naples, son bateau est capturé par les pirates. Emmené à Tunis, Antoine se convertit à l'islam et se marie. Mais cette nouvelle vie ne le satisfait pas. Un jour, il apprend qu'Antonin, bien que mort, fait des miracles. Il retrouve alors sa foi chrétienne, son habit de dominicain et sa tonsure. Délaissant son épouse, il circule dans Tunis en insultant Mahomet* le Prophète. Condamné à avoir la tête tranchée, il se met à genoux et, attendant le coup, prie. L'assistance se précipite sur lui, le massacre et exhibe son cadavre à travers la ville. Vénéré très tôt en Italie, il est fêté le 10 avril. Antoinette de Brescia (1407-1507) reste trente ans au couvent des dominicaines, ville où elle est née. Elle est ensuite prieure du couvent de Ferrare, où elle parvient à restaurer le respect de l'ordre. À peu près contemporaine, Antoinette de Florence (sa ville natale), mariée et veuve à deux reprises, entre chez les clarisses de la ville. Sa vie spirituelle est intense, mais son garnement de fils lui donne beaucoup de fil à retordre. Jean de Capistran* la nomme abbesse du couvent d'Aquila, dans les Abruzzes, où elle s'éteint en 1473.

ANU

ORIENT ANCIEN

Le dieu An est le « ciel » en sumérien. Son équivalent akkadien est Anu, père d'Adad*. Résidant surtout à Uruk, Anu est le dieu majeur du panthéon oriental. Il est à l'origine de tout : les hommes, les rois, la nature, la pluie bienfaitrice et même les déesses et les dieux. Selon les traditions, il est présenté comme l'époux de la Terre (Ki ou Antu), avec qui il produit des démons, ou celui d'Ishtar*, dont il serait le père. On lui attribue aussi la paternité du dieu lunaire Sîn*.

Anu naît d'abord d'un couple venu des eaux primordiales, formé de la déesse Kishar (« totalité de la Terre ») et de Anshar (« totalité du ciel »), dont il prend l'apparence. Maître du ciel, il y réside et forme la grande triade avec ses fils (ou frères) Enlil* et Éa, dont les rôles sont cependant plus développés. Assis sur son trône que surmonte une tiare pourvue de cornes, il préside cependant l'assemblée céleste et règne sur l'univers, hommes et dieux confondus. Il est associé au chiffre 60, qui exprime la perfection, et au premier mois de l'année babylonienne. Marduk*, le dieu suprême de Babylone, finira par le supplanter. Et les Assyriens le remplaceront par Assur*.

ANUBIS

ÉGYPTE

Dieu des Morts et des Nécropoles, gardien des tombes, Anubis est un dieu très ancien. Son culte se concentre surtout en Moyenne-Égypte. Représenté par un chien noir en position de veille, ou une forme humaine à tête de chien, Anubis évoque ces chiens sauvages (ou les chacals) qui rôdent aux abords des cimetières. Divinité funéraire majeure, il permet aux défunts de s'approvisionner et d'assurer leur vie matérielle dans l'au-delà. Dans le mythe osirien, il remplit son autre rôle : il assiste Isis* en embaumant le corps d'Osiris* dans l'attente d'un retour à la vie. Et lorsque, à la fin de l'Ancien Empire (fin du IIIe millénaire), Osiris prend sa place en tant que dieu des Morts, il devient justement le patron des embaumeurs. Il assiste Osiris en conduisant les morts à la pesée de leurs âmes, que supervise Maât* et en gardant les portes de l'au-delà. Une tradition tardive en fait d'ailleurs le fils de Nephtys* et d'Osiris.

Anubis sera aussi vénéré dans le monde gréco-romain en rapport étroit avec Hermès*, en raison de son rôle de psychopompe – conduite des âmes des morts. Il revêt même des habits qui n'ont rien d'égyptien et évoquent plutôt ceux du dieu grec. Le nom d'Hermanubis est même créé.

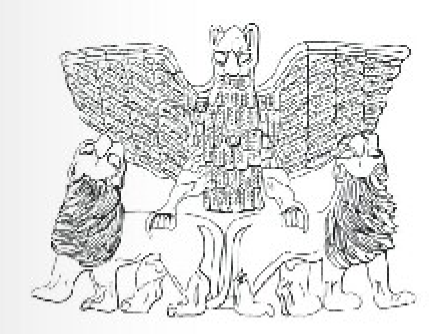
ANUNNAKI

ORIENT ANCIEN

Personnages du mythe d'Atrahasîs*, les sept Anunnaki sont les fils d'Anu*. Au contraire des sept Igigi*, ils sont oisifs et forment la classe privilégiée, celle des nantis. Ils sont l'une des composantes de la cour céleste dirigée par Anu, et copie conforme des cours humaines. On y retrouve d'autres dieux majeurs, comme Enlil*, Enki* ou Ninurta*, chacun possédant une fonction spécifique et une partie du cosmos tirée au sort. Après que le travail harassant des Igigi a été transféré aux hommes, l'activité incessante et bruyante de ces derniers empêche les Anunnaki de se reposer : vers 1500 avant notre ère, ils deviendront des divinités des enfers au côté d'Éreshkigal*, afin de juger les affaires ressortissant au monde des morts, notamment pour ce qui concerne Dumuzi*. Ils s'affirment aussi comme les créateurs des destins humains, avec Mamitu. Depuis son séjour infernal, cette déesse des Serments et de la Divination connaît l'histoire de chacun puisqu'elle a contribué à la fabriquer. Mais elle ne supporte pas que ce qu'elle a décrété ne se réalise pas, les mensonges ou les parjures. Il est donc recommandé de lui faire des offrandes.

ANZÛ

ORIENT ANCIEN

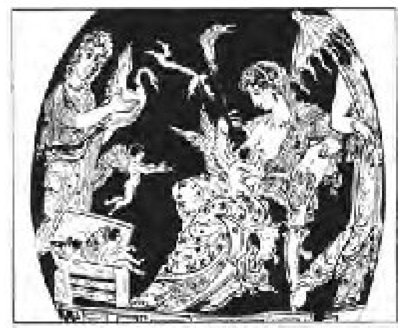


Anzû est un nom akkadien dont l'équivalent sumérien est Imdugud. Il s'agit d'une créature fabuleuse, à tête de lion et au corps d'aigle, dont les battements d'ailes produisent des tempêtes. Dans la mythologie, cet être divin qui peut faire jaillir l'orage et commande à l'atmosphère est bénéfique – le dieu Ninurta* en a fait son emblème. Puis il prend un tour maléfique. Il intervient en effet dans diverses épopées mésopotamiennes, et surtout dans le *Mythe d'Anzû* (première moitié du IIe millénaire av. J.-C.). Dans ce texte, le puissant et rapide Anzû est le messager d'Enlil*, maître de la terre. Comme souvent chez les dieux – et chez les hommes –, il ambitionne de remplacer le grand dieu. Pour cela, pendant qu'Enlil se baigne dans l'eau pure après s'être défait de tous les instruments de sa puissance, il lui vole la plus précieuse de toutes, la Tablette des Destins, qui marque l'ascendant sur les dieux et les hommes. Depuis son repaire dans la montagne, et fort de son invulnérabilité, il assiste au désarroi du monde, immobile et silencieux. Anu* convoque les dieux

afin de désigner celui qui essaiera de tuer l'oiseau-lion. Plusieurs se retirent, dont Adad*. Enki*, connu pour sa sagesse, suggère de recourir au fils d'Enlil qu'il va conseiller. C'est Ninurta qui, après l'échec d'un combat dense et épique, envoie des tempêtes, épuise ainsi Ansû et lui coupe les ailes. Celui-ci, rendu muet par l'émotion, ne peut plus changer les destins. Ninurta n'a plus qu'à l'abattre. Le monde alors retrouve son ordre et son harmonie.

APHRODITE

GRÈCE



Présentée comme la fille de Zeus* et de Dionè (une divinité primitive), Aphrodite possède une autre origine rapportée par Hésiode*. Elle naît de l'écume (*aphrôs*, en grec) blanche rendue fertile par le sexe d'Ouranos* (« ciel ») qu'a tranché Cronos* (« temps »). Elle surgit au large de Cythère (Chypre pour certains), dans une conque nacrée. Zéphyr*, le vent d'Ouest, la pousse jusqu'à l'île où elle est accueillie par les Heures* (ou Saisons) qui la vêtent de voiles et la couronnent de fleurs parfumées. Puis elles la présentent aux dieux de l'Olympe. Magnifique, dotée d'un corps parfait, Aphrodite séduit les dieux, et Zeus*, craignant qu'ils se battent pour elle, la marie à Héphaïstos*.

D'une beauté qui envoûte les dieux et les hommes, Aphrodite suscite les passions amoureuses. Seules Artémis*, Athéna* et Hestia* résistent à ce pouvoir. Elle se révèle aussi une grande amoureuse. Ainsi, elle trompe sans scrupule Héphaïstos, notamment avec Arès*, leur couple donnant naissance à Éros*. Elle donne aussi Priape* à Dionysos*, Hermaphrodite* à Hermès*. Elle s'éprend également de mortels, comme Adonis* ou Anchise, avec qui elle conçoit Énée*. Susceptible et soucieuse de sa beauté, elle peut se montrer jalouse, voire revancharde. Hippolyte* et Psyché* en font les frais. Aphrodite intervient en outre dans les affaires humaines auprès de Jason*, de Minos* en suscitant la naissance du Minotaure, de Pâris* – ce qui déclenchera la guerre de Troie, durant laquelle elle se rangera au côté des Troyens.

Déesse de la Beauté, de l'Amour et de la Fécondité, Aphrodite est la patronne des mariages, des courtisanes, de la fertilité des champs, des marins ou encore des magistrats, en tant que garante de la cohésion civile. Elle veille à la fidélité conjugale que représentent les oiseaux qui l'escortent. Certaines plantes lui sont associées. Les unes évoquent l'amour (l'anémone, le lotus bleu, la menthe aquatique, le myrte, le narcisse, l'œillet, la rose…) ; les autres, la fécondité par leurs pépins ou leurs graines (le coing, la grenade, le pavot, la pomme…). Nous trouvons aussi des animaux réputés pour leur ardeur sexuelle et leur prolificité (bélier, bouc, colombes attelées à son char, lièvre, tourterelle…).

Les temples les plus célèbres de la déesse étaient ceux de Paphos (nom du fils de Pygmalion*) sur l'île de Chypre, Cythère, Corinthe, où des prostituées sacrées lui étaient consacrées, trace d'une indéniable influence orientale. Chez les Romains, Aphrodite deviendra Vénus*.

APIS

ÉGYPTE

Apis est l'un des taureaux sacrés d'Égypte, animaux servant d'intermédiaires avec les dieux. En cela, il rejoint deux autres taureaux, Boukhis, associé à Montou*, et Mnévis, en rapport avec Rê* à Héliopolis (ou Atoum*, selon certaines sources). Symbole de fécondité, de force et de renaissance, il est vénéré à Memphis, où son très ancien culte durera jusqu'à l'époque gréco-romaine. Associé surtout à Ptah* le créateur, Apis entre donc dans la peau d'un taureau qui doit être blanc et présenter des taches noires aux emplacements et aux dessins précis. Objet de soins infinis, comme la vache qui l'a conçu, ce dieu vivant qui porte entre ses cornes le disque solaire de Rê est entouré d'une vénération intense : on vient par exemple assister à ses ébats. À sa mort, il reçoit des funérailles nationales et, embaumé, rejoint le Serapeum (de Sérapis*), une sépulture souterraine où reposent les Apis précédents – ce type d'inhumation valait pour les autres taureaux sacrés. Les prêtres doivent ensuite chercher la nouvelle incarnation de Ptah. Apis est parfois associé à Osiris*, en tant que dieu funéraire.

APOLLINAIRE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Apollinaire et les saints

« Apollinaire » vient d'*Apollinarius*, « voué à Apollon* ». Apolline, forme féminine d'Apollinaire, vit à Alexandrie, sous Dèce (249-251). Appelée aussi Apollonie, cette vierge vertueuse assiste aux persécutions et est arrêtée sans ménagement. La mâchoire et les dents cassées, elle est amenée devant un feu dans lequel elle se précipite elle-même. Elle est la patronne des dentistes. Les disciples d'Apollinaire le Jeune (IVe siècle), ou apollinaristes, jugés hérétiques en 375, prétendent que la nature divine de Jésus* absorba sa nature humaine. Apollinaire de Valence, dont il est l'évêque (et le patron), est le frère d'Avit* de Vienne. Tous deux meurent vers 520, après avoir lutté contre l'arianisme. L'Espagnol Apollinaire Franco (1570-1622), docteur de l'Université de Salamanque, rejoint les franciscains. En mission au Japon, il sera brûlé vif avec d'autres chrétiens.

Venant d'Antioche, Apollinaire est un disciple de Pierre*, qui l'envoie évangéliser Ravenne. Sommé de sacrifier aux dieux romains, il refuse et subit le fouet. Soigné par une veuve, il opère des miracles, est malmené et chassé de la ville. Il y revient, ressuscite la fille d'un notable et, après des vicissitudes, est confié à un centurion chrétien qui le cache. Mais, découvert, il est battu et meurt une semaine plus tard – en 87, selon la tradition.

APOLLON

GRÈCE/ROME

Fils de Zeus* et de Léto*, Apollon a pour sœur jumelle Artémis*. Tous deux naissent à Délos, une île flottante des Cyclades qu'il stabilise par son pouvoir. Une fois né, il absorbe du nectar et de l'ambroisie, la nourriture et la boisson des dieux fournies par Thémis*, et atteint la taille adulte en quelques jours.

Les fonctions de ce dieu majeur sont multiples : divination, lumière, agriculture, purification, médecine… Il est passé maître en arts, surtout la poésie et la musique, pour laquelle il se mesure à Marsyas* et punit Midas*. Il joue par exemple de la lyre et de la cithare à la perfection – d'où ses surnoms Citharède, « qui tient une cithare », et Lyricine –, et conduit le cortège des muses* (d'où Musagète). Éternellement jeune, ce dieu imberbe aux longs cheveux est aussi appelé Phoïbos (« brillant ») ou Phébus. Il se reconnaît à son arc, dont il se sert pour tuer ceux qui osent le défier ou contrarier sa majesté. Il s'en sert aussi pour écarter le mal ou répandre des fléaux, comme la maladie qui touche les Grecs pendant la guerre de Troie.

Père d'Asclépios*, dieu de la Médecine, ou encore d'Aristée* et de Phaéton*, Apollon conçoit une descendance conséquente. Dieu d'une beauté incomparable, il connaît en effet, et suscite de nombreuses amours, féminines et masculines. Il s'éprend de Daphnis*, de Cassandre*, du beau Hyacinthe* et de Cyparissos. Ce dernier reçoit du dieu une marque d'amour : un cerf sacré qu'il tue accidentellement d'un coup de javelot. Devant son immense chagrin et sa volonté de mourir, Apollon le change en cyprès. Fille de Pénée, fleuve de Thessalie, Daphné (« laurier ») est une prêtresse de Gaïa* (terre). Apollon en tombe amoureux et la poursuit. Au moment de la saisir, elle se change en laurier, qui deviendra la plante emblématique du dieu.

Vénéré dans de nombreux sanctuaires (Délos, Delphes, Didymes…), objet de fêtes et d'une panoplie de légendes, Apollon a pour particularité de prononcer des oracles que transmettent des prêtresses à Claros, Délos ou Thèbes. Le plus important de ces sites oraculaires est à Delphes, qu'il a fondée alors qu'il était tout jeune. Les Grecs affluent de tout le pays pour le consulter. Chaque hiver, il quitte les lieux, monte dans son char tiré par des cygnes et se rend chez les Hyperboréens, peuple mythique et heureux qui habite l'extrême Nord, où la terre est fertile. Durant son absence, il est remplacé par Dionysos*, puis il revient au printemps. Dans son temple de Delphes se trouve l'*omphalos*, le nombril du monde symbolisé par une pierre conique. Montée sur un trépied, la Pythie, dont le nom vient du monstre Python*, prononce les oracles du dieu figuré par une statue coiffée de laurier, l'une de ses plantes, avec le genévrier, l'olivier, le palmier et le tournesol.

Chez les Étrusques, Aplu, représenté en général avec une couronne de laurier, prend modèle sur Apollon. À Rome, Apollon (*Apollo*, en latin) ne change pas de nom, ce qui est exceptionnel. Il arrive en tant que guérisseur : un sanctuaire lui est consacré en 432 av. J.-C. lors d'une épidémie. Deux siècles plus tard, en 212, cette fonction a été dépassée puisqu'il est honoré par des jeux apolliniens destinés à obtenir la victoire. Auguste* (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) le prend pour protecteur et lui fait bâtir un temple sur le Palatin. Après la mort de l'empereur, son rôle sera moins prépondérant.

APOPHIS

ÉGYPTE

Représenté par un serpent gigantesque, Apophis (ou Apep, ou Apopis) est l'élément perturbateur, le Mal qui, chaque matin et chaque soir, tente d'empêcher la progression de la barque solaire de Rê*, ce qui compromet l'ordre du cosmos et la marche du monde. Mais des dieux comme Isis*, Miysis, le fils de Bastet*, Onouris*, Sekhmet*, Selkis* et Seth* (à qui il finira par être identifié) se chargent de contrarier son action. Parmi les défenseurs de Rê figure aussi Mehen, dieu-serpent posté dans la barque solaire lorsqu'elle mène son voyage nocturne. Quels que soient ses adversaires, Apophis est vaincu chaque fois, puis il renaît, indestructible puisqu'il représente cette part d'ombre et de destruction dont la menace est permanente dans l'univers. Il est mentionné dans divers textes, dont le *Livre des Portes*, qui date de la première période intermédiaire (2200-2050 av. J.-C.) et rassemble des incantations, et le *Livre des morts*, entamé au Nouvel Empire (1580-1080), qui raconte le voyage de l'âme des défunts dans l'*Amenti*, le monde de l'au-delà.

APÔTRES

CHRISTIANISME

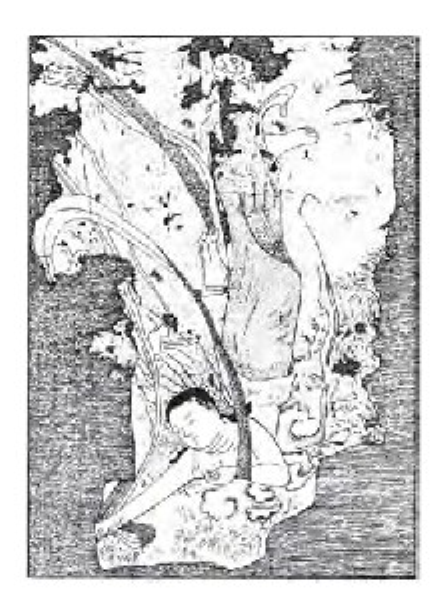
Parmi les disciples entourant Jésus, le groupe des Douze se composait, selon le Nouveau Testament, des plus fidèles. Ce chiffre est symbolique puisqu'il se réfère aux douze tribus fondatrices d'Israël, Jésus appelant à un Israël revivifié, une nouvelle Alliance avec Dieu. Mais, malgré l'existence de disciples féminins comme Marie de Magdala*, on n'y trouve aucune femme.

Porte-parole du Christ, ces Douze sont appelés « apôtres » dans les évangiles de Matthieu*, Marc et

surtout Luc. Apôtres, c'est-à-dire « envoyés » (*apostolos*, en grec). Jésus l'a proclamé : « De toutes les nations faites des disciples », rapporte ainsi Matthieu (28, 19). Pierre*, André*, Jean* et Jacques le Majeur en sont les plus connus. Nous trouvons ensuite Thomas*, Jacques le Mineur*, Judas Iscariote*, Philippe*, Matthieu (peut-être l'évangéliste), Barthélemy (ou Nathanaël), Thaddée, Simon le Zélote (ou le Cananéen). Après la résurrection et l'ascension au ciel de Jésus, lors de la Pentecôte, fête juive traditionnelle, l'Esprit saint descend sur les apôtres sous la forme de langues de feu. Cette fête marque alors la naissance de l'Église chrétienne. Judas s'étant pendu, le groupe retrouve le chiffre douze avec son remplacement par Matthias*, un disciple. Paul, de son côté, n'a pas connu Jésus de son vivant, mais il se donnera le titre d'apôtre en raison de son rôle missionnaire. De fait, d'après la tradition, la plupart des apôtres subirent le martyre après avoir répandu la nouvelle foi. De sorte que, dans l'Église naissante, les missionnaires seront qualifiés d'apôtres. Pour l'Église catholique, les évêques sont leurs successeurs.

APSARAS

INDE



Les Apsaras (« qui évoluent dans l'eau », en sanscrit) sont des créatures éternellement jeunes et très belles, qui évoquent les nymphes* grecques. Nées après le barattage de la mer de lait, ces esprits féminins de la nature sont innombrables. Ils sont surnommés Dumad-Âtmajâ (« filles de joies ») car ils sont à la disposition de tout le monde. Les Apsaras résident dans les airs, dans l'eau ou encore dans les forêts et les nuages – on dit qu'elles habitent aussi à la cour céleste d'Indra*. Elles ont pour complices les Gandharvas*, musiciens célestes qui les accompagnent dans leurs danses. Vis-à-vis des humains, elles peuvent se montrer bénéfiques ou maléfiques.

Les Apsaras sont connues pour leurs talents de tentatrices. Grandes amoureuses, elles aguichent des mâles : ceux qui les satisfont obtiennent l'immortalité, les autres sont frappés de folie ou finissent déchiquetés par des animaux à leur solde. En tant que maîtres des jeux de hasard, elles font perdre ou gagner les joueurs en fonction de leurs préférences. Il vaut donc mieux les invoquer avant de jouer ! Enfin, les Apsaras ont un rôle guerrier qui rappelle celui des Walkyries* germaniques. Comme ces dernières, elles survolent les batailles, s'emparent des guerriers courageux morts au combat et les mènent au paradis, où elles se donnent à eux jusqu'à la fin des temps, dans une extase charnelle indescriptible.

APSÛ

ORIENT ANCIEN

Apsû, ou Abzu en sumérien, est un terme akkadien désignant les eaux douces souterraines qui fournissent celles de la surface. Sous l'Apsû se trouvent les enfers. Apsû est aussi le nom du dieu qui y règne et qui, avec Tiamat*, crée les premières divinités, Lahmu et Lahamu, lesquelles engendrent Anchar (principe masculin) et Kishar (principe féminin). Tous deux conçoivent Anu*/An, lui-même père d'Éa/Enki*, et ainsi de suite. Apsû est tué par Éa, comme le raconte l'*Épopée de la Création* centrée sur le dieu Marduk*. Après sa victoire épique sur Tiamat, ce dernier prend pour modèle l'Apsû en créant le royaume céleste des dieux, où prend place la triade : Éa, Enlil* et Anu. L'Apsû servira aussi de référence pour bâtir le temple (l'Esagil) et la *ziggourat* (l'Etemenanki) de Marduk, à Babylone.

AQIVA (vers 50-135)

JUDAÏSME

Présentés traditionnellement comme les successeurs d'Hillel* et de Chammaï, deux sages qui vécurent juste avant l'ère chrétienne, les *tannaïm* ont œuvré jusqu'en 200 environ. Répartis en général sur cinq générations, ils interviennent d'abord à Jérusalem. Après la destruction de celle-ci en 70, le centre se trouve à Yavneh (Jamnia), sous la conduite de Yohanan ben Zakkaï, qui forme le *tanna* Éliézer ben Hyrkanos (vers 40-120), ou Éliézer le Grand, connu pour son conservatisme, et Yehochoua ben Hananiah, qui privilégie la paix avec les Romains et se montre plus conciliant avec la tradition. Hyrkanos a pour élève Ismaël ben Élicha (100-130), qui contribue à fonder le judaïsme rabbinique. Puis, la révolte de Bar Kokhba* (132-135) ayant déplacé le centre spirituel et religieux de la Judée à la Galilée, il est transféré à Tibériade.

Le judaïsme doit aux *tannaïm* des textes essentiels dont le plus important est la Michnah, qui fit ensuite l'objet de commentaires et de compléments apportés par les *amoraïm*, concepteurs du Talmud, dont l'un des plus éminents fut Abba Arikha* (vers 175-247). Parmi les *tannaïm* se détachent plusieurs figures, dont Yehoudah ha-Nassi*, qui acheva la constitution de la Michnah, et Rabbi Aqiva (ou Akiba, ou Akiva). Ce dernier est remar-

quable à deux titres. D'abord paysan, opposé à l'érudition des rabbins, il se forme à 40 ans à la Torah sur l'insistance de son épouse Rachel, et acquiert un savoir reconnu. Lorsque la révolte de Bar Kokhba éclate, ce maître, qui a plaidé auprès des Romains la levée de l'interdiction touchant la pratique et l'enseignement du judaïsme, approuve les insurgés et continue d'enseigner. Il est emprisonné et écorché vif. La tradition talmudique, qui a brodé sa vie, raconte que, pendant qu'il souffrait, il ne cessa de réciter le *Chema, Israël*, la grande prière juive. On lui attribue une autre prière fondamentale, l'*Avinou Malkenou* (« Notre Père, notre roi », en hébreu). Ce personnage aussi fascinant qu'éclairé est aussi à la source de la mystique juive, la kabbale, dont les premiers écrits (IIIe-VIIe siècles), les *Hékhalot* (« palais », en hébreu), rapportent l'ascension au ciel.

Aqiva eut pour disciples d'autres illustres *tannaïm*, dont Yosé ben Halafta, Rabbi Méïr et Siméon bar Yohaï, lequel échappa à la persécution suivant la révolte et poursuivit l'œuvre de son maître.

ARACHNÉ

GRÈCE



Jeune Lydienne, Arachné est l'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire : offenser les dieux, et plus précisément Athéna*. Passée maître dans l'art de la tapisserie, elle produit de superbes œuvres et sa technique force l'admiration. Même les nymphes viennent admirer son travail. Lorsqu'on demande si Athéna, grande tapissière, l'a formée, elle se moque et prétend que la déesse ne peut pas faire mieux. Bien que furieuse, Athéna lui donne une chance de se racheter. Déguisée en vieille femme, elle lui conseille de ménager les dieux pour éviter leur colère. Mais Arachné répond en proposant un concours. Athéna accepte et représente sa compétition avec Poséidon* pour devenir la divinité protectrice d'Athènes. Les spectateurs sont émerveillés par son travail. Arachné décrit Zeus* en train de commettre des adultères, notamment avec Europe*. Cette œuvre suscite l'admiration, y compris de la part de la déesse qui, irritée par ce défi et le thème choisi, déchire la tapisserie et frappe le front de la jeune fille avec sa navette afin de lui faire prendre conscience de sa culpabilité. Honteuse et désespérée, submergée par l'émotion, Arachné se pend. Prise de pitié, Athéna l'asperge d'aconit (une plante) et la transforme en la première araignée suspendue à sa toile afin de rester une grande tisserande…

ARAM

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Dans la Bible hébraïque, le nom d'Aram (« haut ») est porté par plusieurs personnages. L'un d'eux, fils de Sem*, explique l'origine d'une population qui rayonna sur le Proche-Orient : les Araméens. À la fin du IIe millénaire avant J.-C., des tribus venues du nord de l'Arabie se sédentarisent dans le nord de la Syrie. Ils fondent des États qui se heurteront souvent à Israël, à l'Assyrie et à Babylone. Parallèlement, à la faveur des échanges et des déplacements de populations, ils diffusent leur langue, l'araméen, qui finit par s'imposer au Proche-Orient. Au VIe siècle av. J.-C., à la suite des Assyriens, les Perses, nouveaux maîtres de la région, en font la langue officielle et diplomatique. Bien que supplanté par le grec institué par Alexandre le Grand après sa conquête (331), il se maintient et se divise en dialectes. Il est parlé par les contemporains de Jésus*, l'hébreu étant réservé au clergé. Nous le retrouvons dans certains écrits de la Bible (livres de Daniel* et d'Esdras*) et des esséniens, dans les deux Talmud, dans des ouvrages de la kabbale et dans certaines prières de la liturgie juive. Possédant des convergences avec l'arabe, la langue araméenne, qui emprunta l'alphabet phénicien, survit au travers du syriaque pratiqué par les communautés chrétiennes de Syrie.

ARAMAZD

ARMÉNIE

Dans le panthéon de l'Arménie antique, le dieu suprême est Aramazd, adaptation de l'Ahura Mazda* iranien, ce qui atteste une étroite parenté avec la religion perse. Mais les croyances arméniennes ont puisé à d'autres sources et furent le produit d'un syncrétisme au caractère original.

Aramazd, le souverain, engendre tous les dieux, crée le ciel et la Terre. Il forme la triade majeure avec Anahit et Vahagn. Présentée comme sa fille, épouse ou mère, Anahit est la déesse de la Fertilité, de la Naissance, de l'Amour, de la Vie et de la Médecine. Cette belle reine, dont le culte était parfois associé à une prostitution sacrée, a emprunté une partie de ses fonctions à Anahita*, divinité de la mythologie perse. Dieu guerrier, maître du tonnerre, des nuages, des métaux et du feu, Vahagn, le « tueur de dragons », est le pendant arménien du dieu perse Verethraghna* et d'Indra*.

démantelée par les invasions mongoles du XIVe siècle. Elle se cantonne aujourd'hui à la Syrie, la Turquie, le Liban et l'Irak, le patriarcat étant situé à Damas. Une branche, autonome, existe en Inde du Sud.

Le qualificatif « jacobite », donné par les adversaires de Jacques, est peu apprécié des fidèles puisque l'Église existait avant lui, sous le nom d'Église d'Antioche, ancienne capitale de la Syrie, fondée en 37 par Pierre*.

BARBE (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Barbe, francisation de Barbara (« barbare », « étrangère », en latin), est une sainte de Nicomédie, actuelle Izmit, en Turquie. Son père, Dioscore, un riche notable, part en voyage et, pour préserver la virginité de sa fille, l'enferme dans une tour à deux fenêtres – elle en fait percer une troisième, pour symboliser la Trinité*. À son retour, elle lui avoue sa foi chrétienne. Furieux, il incendie la tour – ou la transperce avec son épée –, mais Barbe s'échappe et se réfugie dans un rocher qui, par miracle, s'est fendu en deux. Averti de sa cachette par un berger, Dioscore la retrouve et la fait comparaître devant Marcien, le gouverneur romain. Torturée, la jeune fille est guérie de ses blessures par Jésus. Soumise à des feux dévorants et des peignes de fer, elle est promenée nue dans les rues de la ville, quand un nuage étincelant enveloppe son corps. Au bout du compte, son père lui tranche lui-même la tête… et est aussitôt frappé par la foudre !

D'après une autre source, Barbe aurait vécu à Héliopolis (Syrie), où elle aurait subi le martyre vers 306, sous l'empereur Maximien. Elle est fêtée le 4 décembre chez les catholiques et les orthodoxes. Elle est la patronne de professions liées au feu et à la foudre : pompiers, artilleurs, mineurs, géologues, métallurgistes…

BARON SAMDI

VODOU/CARAÏBES

Vêtu d'un queue-de-pie noir, fumant le cigare, portant des lunettes de soleil et un haut-de-forme, Baron Samdi est le chef des Gédé*, les *lwa** de la mort à Haïti. Invoqué à de nombreuses occasions du quotidien, il est célébré plus spécialement le samedi, d'où son nom. Surveillant les cimetières et les carrefours, il est surnommé logiquement « Baron Cimetière », ou encore « Baron La Croix », en l'occurrence celle des cimetières, dans laquelle il réside. Il aime le rhum, les harengs salés, les chèvres et les poules noires. Son épouse est Maman Brigitte, ou Grande Brigitte (Grann Brigitte à Haïti), qui protège les tombes marquées d'une croix.

BARTHÉLEMY apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Barthélemy est l'un des douze apôtres de Jésus*. Son nom signifie « fils de Tolmaï » en araméen, la langue du temps de Jésus. Cité par les évangéliste Matthieu*, Marc* et Luc*, il ne l'est pas par Jean*, qui mentionne Nathanaël (« don de Dieu »), dont Barthélemy est certainement un surnom, comme Pierre* est un surnom de Simon. Originaire de Cana, présenté à Jésus par Philippe*, il proclame la filiation divine et la messianité, puis est témoin d'une apparition du Christ ressuscité. Selon la tradition, il part évangéliser l'Inde puis l'Arménie, où il subit le martyre, écorché vif (ou crucifié la tête en bas), vers 71. Il est souvent représenté portant sa propre peau. Fêté le 24 août, il est le patron des tanneurs, des tailleurs, des bouchers et des relieurs. Le nom de Barthélemy est aussi associé au massacre, à Paris, dans la nuit du 24 août 1572, des protestants, dont l'amiral de Coligny*.

BARUCH

JUDAÏSME

Présent dans la Bible latine, absent de la Bible hébraïque, le livre de Baruch était destiné aux juifs de la diaspora. Composé après la profanation du second Temple de Jérusalem par le roi Antiochus Épiphane IV, en 164 av. J.-C., il encourageait les juifs de l'étranger à se souder autour de la Torah (la Loi), à se fondre dans leurs pays d'accueil et à continuer d'espérer au retour en Israël.

L'action se situe vers 582, après la destruction du premier Temple par Babylone, sous l'empereur Nabuchodonosor. Depuis l'exil à Babylone, Baruch exhorte ses compatriotes à conserver de bonnes relations avec les autorités babyloniennes. Il commence par évoquer les erreurs commises par Israël, qui ont conduit à la ruine de Jérusalem et à la déportation. Au nom des exilés, il demande le pardon de Dieu qui est la sagesse et qui a offert la Torah à son peuple, lequel doit la pratiquer, dans et hors d'Israël. Baruch termine par la perspective du retour à Jérusalem.

Baruch est aussi le nom du secrétaire de Jérémie*, le grand prophète.

BASHÔ (1644-1694)

JAPON

Religieux zen, Matsuo Munefusa est aussi et surtout l'un des plus grands poètes du Japon. Issu d'une famille de samouraïs, il se forme au *haïku* (trois vers totalisant dix-sept syllabes) et au *waka* (poème en cinq vers), deux formes poétiques exigeant maîtrise, inspiration et, bien sûr, une formidable concision indispensable à ces instantanés. À Edo

(Tokyo), il réside dans un ermitage dont le bananier (*basbô*, en japonais) lui vaudra son surnom. Il y approfondit l'*haïku*. Entouré de disciples, il leur enseigne la maîtrise de cette expression dont il est le grand promoteur et qu'il intègre à des œuvres en prose. Ses recueils rassemblent des milliers d'*haïku*, témoignages d'impressions décrites au long de sa vie, au gré de longues années d'errance.

D'autres grands esprits se sont aussi illustrés dans l'*haïku*, comme Saikaku Ihara (1642-1693) ou la poétesse Chiyo (1703-1775), le grand peintre Buson (1716-1783) ou Kobayashi Issa (1763-1827).

BASILE LE GRAND (330-379)

CHRISTIANISME

Basile le Grand naît à Césarée, en Cappadoce (Turquie), dans une famille marquée par la sainteté, à commencer par ses parents, Basile l'Ancien et Emmélie. Guidés par leur sœur Macrine la Philosophe, tous les enfants seront des saints, dont Grégoire de Nysse* et Pierre de Sébaste, évêque en Arménie (mort en 391). Éduqué dans la foi par sa mère et sa grand-mère Macrine l'Ancienne, et initié à la rhétorique par son père, il se forme en Palestine, à Constantinople et Athènes, où il se trouve avec son ami Grégoire de Nazianze*. Brillant, il gagne en popularité, mais préfère retourner à Césarée en 356. Délaissant une carrière toute tracée de rhéteur, il se fait baptiser – le baptême était alors administré à 30 ans –, voyage pour se familiariser et approfondir l'ascèse en Égypte, en Palestine ou en Syrie. De retour en Cappadoce, il renonce à ses biens et s'isole avec Grégoire, tous deux se consacrant au travail manuel, à la prière et à la méditation. Un an plus tard, Grégoire étant parti, il poursuit sa quête, attire des disciples et rédige pour eux une règle. En 360, il est ordonné diacre à Césarée, puis prêtre par Eusèbe*. Retrouvant ses moines, il organise la vie communautaire et érémitique. En 365, sur l'appel d'Eusèbe, il enseigne la foi à Césarée, combat l'arianisme, montre une charité et une humanité qui lui valent d'être élu évêque (métropolite) en 370. Grand orateur, il remplit sa mission, tout en s'opposant à l'empereur romain Valens (364-378), lequel poursuit les adversaires de l'arianisme, qu'il soutient. Basile, fondateur d'hôpitaux et d'hospices, laisse une œuvre conséquente qui a marqué la théologie de la Trinité*, la liturgie et la morale chrétiennes. Sa règle monastique, fondée sur l'autorité d'un supérieur, exerça une profonde influence en Orient, où elle est toujours appliquée, et en Occident, où Benoît de Nursie* lui rendit hommage.

Basile est fêté le 1er janvier par les orthodoxes, le 2 janvier et le 14 juin par les catholiques. Protecteur des enfants, docteur de l'Église catholique, il est l'un des Pères cappadociens.

Basile et les saints

Le prénom Basile, issu du grec *Basileus*, « roi », fut porté par plusieurs saints orthodoxes. En Bithynie (Turquie), Basile deNicomédie, la capitale, fut martyrisé en 322, tandis que Basile le Jeune, ermite de la région, mourut à Constantinople (952) après avoir dénoncé les mœurs dévoyées de son époque.

En Russie, Basile le Bienheureux (1464-1552), surnommé « le Fou » ou « Fol en Christ », rejoint Moscou pour y simuler la folie, forme d'ascèse permettant de se rapprocher des souffrances du Christ. Vivant dans la rue, quasiment nu, il devient ermite de la ville et reste proche des malheureux. Miracles et divinations lui sont attribués. À sa mort, le tsar Ivan IV le Terrible, qui l'admirait et le convia à son palais, et ses fils portent son corps jusqu'à l'église. Son culte devint très populaire.

BASTET

ÉGYPTE

D'abord déesse lionne redoutable, considérée comme une fille de Rê* (parfois d'Amon*), Bastet (ou Bast) est vénérée à Memphis, où elle est liée à Sekhmet*, une autre déesse lionne, dont elle est un aspect plus apaisé. Vers la fin du XIVe siècle avant notre ère, elle prend la forme d'une créature à tête de chat, animal domestique par excellence. Le centre de son culte, dans le delta du Nil, est Boubastis, « domaine de Bast ». Les représentations la montrent souriante, majestueuse, élégante, autant de figures destinées à apaiser et à charmer cette déesse populaire dont les fêtes donnent lieu à des ivresses. Bastet s'avère protectrice et bienveillante, notamment envers les accouchements, la maison, l'amour et la sensualité. Elle est tenue en outre pour la mère du lion Miysis, qui, pour Rê, combat le serpent Apophis*. Les Grecs l'identifieront à Artémis*.

BAYBARS (1223-1277)

ISLAM

Les Mamelouks sont d'abord des « esclaves » (*mamlûk*, en arabe) militaires existant depuis le IXe siècle, sous la dynastie des Abbassides. En 1250, ils prennent le pouvoir en profitant de la fin des Ayyoubides. Artisans d'un essor économique et culturel, ils régneront sur l'Égypte (1250-1516) et la Syrie (1260-1517), avant d'être supplantés par les Ottomans. Baybars (ou Baïbars) est le quatrième sultan mamelouk. Après s'être battu contre les croisés et avoir assassiné le dernier ayyoubide (1250) sous les yeux de Louis IX*, le roi de France, cet officier valeureux complote contre le troisième souverain, Qutuz (1259-1260), assassiné à son tour alors qu'il a écarté la menace mongole en Syrie. Il prend le pouvoir (1260-1277). Il s'emploie à fortifier son royaume et son gouvernement, centralise le pouvoir, améliore les communications, modernise l'armée qu'il dirige. Il impose sa marque dans les lieux saints de l'islam (La Mecque, Médine, Jérusalem), ce qui confère aux Mamelouks une crédibilité reli-

gieuse. Conquérant, il commande et participe à de nombreuses victoires contre les Mongols ou encore les Francs. Les croisades ne s'en relèveront pas. Déjà héros légendaire de son vivant, ce personnage-clé des Mamelouks trouve une mort à la hauteur de sa réputation : par erreur, il boit le même poison qu'il a administré à un prince ayyoubide. Il meurt à Damas. Durant son règne s'est illustré al-Badawi (1199-1276), qu'il vénérait comme un *wali*. Né à Fès (Maroc), ce soufi célèbre fonde une confrérie qui s'étendit à l'Égypte. Il repose dans le delta du Nil, à Tanta, où il s'était fixé et où son tombeau fut très tôt le cadre d'une grande ferveur.

BECKET, THOMAS (1117-1170)

CHRISTIANISME

Thomas Becket (ou Beckett) naît à Londres dans une famille d'origine normande. Après des études à Paris, il est clerc auprès de l'archevêque de Cantorbéry (Canterbury), le primat (chef) de l'Église d'Angleterre. En 1154, il en est l'archidiacre et devient chancelier (Premier ministre) du roi Henri II (1154-1189). Il remplit cette fonction avec compétence, notamment en matière militaire : bien que clerc, il s'illustre devant Toulouse, dans la bataille contre Louis VII, roi de France. En mai 1162, il est élu au siège de l'archevêché de Cantorbéry, ordonné prêtre le 2 juin suivant et nommé évêque le 3. Tout en appréciant le luxe et la chasse, il raisonne en responsable d'État : il se range en 1164 au point de vue du pape Alexandre III, lequel refuse que Henri II fasse dépendre la justice de l'Église de celle du roi (Constitutions de Clarendon). L'archevêque et le souverain s'opposent violemment.

Thomas Becket se réfugie en France à l'abbaye cistercienne de Pontigny (Yonne), puis à Sens. De son exil austère, il excommunie les évêques qui, en Angleterre, soutiennent le roi ou se montrent tièdes dans la défense de sa cause. En décembre 1170, une réconciliation étant envisagée, il revient dans son pays, mais les rapports avec le roi restent très tendus. Henri II, exaspéré, laisse échapper publiquement sa mauvaise humeur : « Qu'on me débarrasse de ce prêtre ! » Quatre chevaliers le prennent au mot et tentent de l'arrêter à la cathédrale de Cantorbéry. L'archevêque, robuste, leur résiste, mais les épées s'abattent et Thomas Becket s'écroule devant l'autel de Notre-Dame. Sa mort provoque un énorme scandale – il était apprécié du peuple. Il est enterré sur le lieu de son martyre, où Henri II se prosterne pour faire pénitence. Thomas de Cantorbéry est fêté le 29 décembre.

BÈDE LE VÉNÉRABLE (vers 673-735)

CHRISTIANISME

Originaire de la Northumbrie, au nord de l'Angleterre, Benoît Biscop (vers 628-690), bénédictin de Lérins, puis abbé à Cantorbéry, crée des monastères, dont celui de Wearmouth et celui de Saint-Paul, à Jarrow (ou Yarrow), en Northumbrie (681). Bâti en pierre et orné de verre, notable avancée pour cette époque, Jarrow comprend une bibliothèque contenant des centaines de livres, œuvres de copistes. L'un de ces moines érudits est Bède, surnommé le Vénérable au IXe siècle. Né en Northumbrie, entré très jeune à l'abbaye, qu'il ne quittera plus, il laisse une œuvre abondante, dont une *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, des études éclairées de la Bible, des écrits de théologie, de mathématiques ou de philosophie. Son apport dans la culture du début du Moyen Âge est essentiel. Docteur de l'Église, il est fêté le 25 mai.

BÈGUE (620-693)

CHRISTIANISME

Bègue (ou Begga, ou Beggue) est la fille de Pépin de Landen, seigneur d'Austrasie (nord-est de la France jusqu'en Belgique, Bavière et Thuringe au centre de l'Allemagne). Elle est la sœur de Gertrude de Nivelles (626-659), abbesse, et fonde un monastère à Andenne, dans la province de Namur. Selon une étymologie plus que douteuse, cette sainte aurait donné son nom à une forme originale de vie communautaire, les « béguinages », occupés par les « béguines » et les « bégards ». De même, il est improbable que ces derniers soient le fait de Lambert de Beges, prêtre liégeois mort en 1177. À vrai dire, l'origine du mot « béguin », apparu à la fin du XIIe siècle, reste une énigme…

Nées dans le nord de l'Europe et répandues jusqu'à Paris, les maisons de béguines (femmes) et de bégards (hommes) sont à la fois laïques et religieuses. Les membres, actifs, ne prononcent pas de vœux et ne dépendent pas des ordres monastiques, mais de l'évêque de leur diocèse. Ils ne tardent pas à susciter la jalousie des dominicains et des franciscains, auxquels ils ont enlevé des dons et d'appréciables sources de revenus. Protégés par l'Église qui apprécie leur choix de pauvreté et les souverains qui approuvent leur œuvre sociale, les béguinages sont bientôt fragilisés par leur adhésion au Libre-Esprit. Mis en garde dès 1239, béguines et bégards sont déclarés hérétiques au concile de Vienne (1311). Une béguine, Marguerite Porète, auteur d'un *Miroir des simples âmes* où se lit l'influence de Scot Érigène*, est même brûlée vive à Paris (1310). Les béguines consentantes finissent par se fondre dans l'ordre franciscain, et les bégards résistent avant de s'éteindre.

BÉHÉMOTH

JUDAÏSME

Dans le livre de la Genèse, Dieu, lors de la Création, donne naissance aux *béhémoth* (« bêtes », en hébreu) de toutes sortes. Ce mot est repris par Job*, qui en fait un nom propre, celui de la Bête que Dieu a créée et qu'il est le seul à dominer : « Il se nourrit d'herbe, comme le bœuf. Vois, sa force réside dans ses reins, sa vigueur dans les muscles de son ventre. Il raidit sa queue comme un cèdre, les nerfs de ses cuisses s'entrelacent. Ses os sont des tubes d'airain, sa carcasse, comme du fer forgé. [...] Son Auteur le menaça de l'épée, lui interdit la région des montagnes et toutes les bêtes sauvages qui s'y ébattent. Sous les lotus, il est couché, il se cache dans les roseaux des marécages. Le couvert des lotus lui sert d'ombrage et les saules du torrent le protègent. Si le fleuve déborde il ne s'émeut pas ; un Jourdain lui jaillirait jusqu'à la gueule sans qu'il bronche. »

Job évoque une autre créature terrifiante. C'est le Léviathan*, qui vient sans doute de la mythologie proche-orientale, comme Béhémoth, lequel fait aussi penser à l'hippopotame d'Égypte, à la fois sacré et démoniaque. D'après des écrits apocryphes juifs, comme le livre d'Hénoch*, tous deux seraient nés au cinquième jour de la Création : à l'avènement de l'ère du Messie*, Dieu les offrira en festin aux justes.

BEHZAD(1440-1536)

ISLAM

Illustre miniaturiste persan, art dont il est le maître, Behzad travaille dès 1488 à Hérat (Afghanistan) grâce aux Timourides, successeurs de Tamerlan*. Il y est accueilli à la cour brillante d'Husayn Bayqara (1470-1506), mais les Timourides sont défaits en 1506. Il entre en 1510 au service de Chah Ismaïl Ier (1501-1524), fondateur des Safavides et conquérant de la Perse. Le roi l'accueille dans sa capitale, Tabriz, et en fait le directeur de la bibliothèque royale, poste qu'il conserve sous Tahmâsp Ier (1524-1576). Ce centre lui permet de former des élèves et de témoigner de sa maîtrise dans l'illustration de livres, un art important dès les débuts de l'islam. Dans ses œuvres, celles qui lui sont attribuées ou celles de ses disciples, apparaît une maîtrise de la décoration et de la figuration, dont les visages sont personnalisés. Les scènes, savamment colorées, transcrivent la vie quotidienne et celle de la cour. Dans l'islam, où la calligraphie supplante l'image, celle-ci devient alors prépondérante.

BELENOS

CELTES/GAULE

Tenu pour un fils de Taranis*, Belenos (Belenus en latin), ou Bel, est le « brillant » ou le « resplendissant ». Dieu solaire du Feu, de la Lumière et de la Guérison, ces caractéristiques et sa beauté le rapprochent de l'Apollon* gréco-romain. Il est honoré lors de Beltaine (1er mai), le « feu de Bel », passage de la partie sombre de l'année à la partie lumineuse. Cette fête était célébrée par de grands feux purificateurs censés protéger des épidémies les troupeaux qui traversaient la fumée. On le rapproche de Diancecht*, le dieu médecin d'Irlande. Son épouse est Belisama, la « très brillante », déesse du Feu, de la Forge et de l'Artisanat. Considérée comme la Minerve* gauloise, elle est sans doute l'équivalente de la Brigitt* d'Irlande.

BELLÉROPHON

GRÈCE



Fils de Glaucos*, roi d'Éphyre, la future Corinthe, et petit-fils de Sisyphe*, Hipponoos tue Belléros, un notable de la cité. Exilé, il se réfugie à Tirynthe, chez le roi Proétos. Il prend alors le nom de Bellérophon, que l'on peut traduire par « tueur de Belléros ». Mais Sténébée, la reine qui s'est éprise de lui, ne parvient pas à le séduire et l'accuse de tentative de viol. Proétos tombe dans le piège et condamne à mort le beau jeune homme. Or, il ne peut exécuter la sentence, ce qui violerait les lois de l'hospitalité et provoquerait la colère des Érinyes*. Aussi l'envoie-t-il auprès de son beau-père Iobatès, roi de Lycie, avec un message secret expliquant la situation. Iobatès, toujours respectueux de l'hospitalité, évite aussi d'exécuter Bellérophon. C'est pourquoi il lui assigne des missions très dangereuses qui, il en est certain, lui coûteront la vie. Après avoir capturé Pégase*, le cheval ailé, le héros, protégé par Athéna*, commence par tuer la Chimère*. Il élimine ensuite de féroces guerriers alliés aux Amazones*, des pirates redoutables et une coalition de Lyciens montée pour le tuer. Après ces exploits, Iobatès conclut que son hôte est certainement innocent. Mieux, il le marie à sa fille et en fait son successeur sur le trône. De fait, après sa mort, Bellérophon devient roi de Lycie. Mais ses succès font gonfler son orgueil : chevauchant sur Pégase, il tente de gagner l'Olympe. Zeus* envoie alors sa foudre et le fait chuter aussitôt. Le malheureux se tue ou, d'après une tradition, erre de par le monde, aveugle et boiteux.

BELLONE

ROME

Dans la mythologie grecque, Ényo est une compagne d'Arès*, et sa messagère. C'est la dévastation, qui se régale du sang, de la douleur, de la violence et des massacres sur les champs de bataille. À Rome, Ényo inspire Bellone, la déesse de la Guerre, populaire auprès des soldats romains. Possédant sans doute aussi une origine étrusque, elle escorte Mars* dans les combats. Casquée et armée, elle conduit le char du dieu. Vénérée à Rome, Bellone possédait un temple où le Sénat recevait les ambassadeurs et les généraux victorieux. Sur le parvis se dressait une « colonne guerrière » (*columna bellica*) contre laquelle était lancé un javelot afin d'annoncer l'entrée en guerre contre un pays. Dans son sanctuaire, ses prêtres, les Bellonaires, s'infligeaient des blessures dont le sang lui était consacré et absorbaient des boissons hallucinogènes avant de l'honorer.

Bellone était vénérée jusqu'à Comane (Koumannou), en Cappadoce (Turquie).

BENSIRA

JUDAÏSME

Ben Sira est un juif aisé vivant à Jérusalem, à une époque tranquille et prospère. Il est l'auteur d'un livre, le *Siracide*, composé en hébreu sans doute dans la seconde moitié du IIe siècle avant J.-C., et traduit en grec par son neveu – ou petit-fils. Cet ouvrage ne figure pas dans la Bible hébraïque, le judaïsme le considérant comme apocryphe. Il semblait cependant intéresser les esséniens (*voir Jean le Baptiste*), puisque des fragments ont été retrouvés dans les grottes de Qumrân. Il figure en revanche dans la Septante et la Bible latine sous le titre peu avenant d'*Ecclésiastique* (« utilisé dans l'assemblée ») – il a influencé la catéchèse chrétienne. Ben Sira, respectueux de la Torah et de la liturgie, postule que la véritable richesse réside dans la sagesse émanant de Dieu, dont la Torah, expression de la parole divine et lumière de Dieu, est l'illustration majeure. Il est donc crucial de transmettre aux jeunes générations la tradition séculaire d'Israël. Il illustre son propos par les grands personnages du judaïsme, dont il trace les portraits pour mieux signifier l'œuvre et l'amour de Dieu. Par exemple, il a ce commentaire sur Hénoch* : « Personne sur Terre ne fut créé à l'égal d'Hénoch, c'est lui qui fut enlevé de terre. » Ben Sira magnifie le Temple de Jérusalem et l'office du grand prêtre. Il n'oublie pas la morale appliquée à la vie et au quotidien, décrivant des valeurs essentielles comme l'éducation, le respect des parents, le repentir, la charité ou encore le discernement dans les choix.

Le *Siracide* est en outre le seul livre biblique à mentionner Mammon, nom d'origine araméenne qui renvoie à la notion d'argent, mais avec une connotation péjorative : « Bienheureux le riche qui se garde sans tache et qui ne court pas après l'or [traduction grecque de Mammon]. » Mammon, utilisé par les esséniens, fut repris par de nombreux textes de la tradition rabbinique. Dans le Nouveau Testament, il sert à désigner l'argent, devenu un nom propre. « Le malhonnête Argent », selon Luc*, est évoqué par Jésus* dans son discours sur la Montagne : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent », rapporte Matthieu*, Mammon étant presque divinisé.

BENYEHOUDAH, ÉLIÉZER (1858-1922)

JUDAÏSME

L'hébreu, de la famille sémitique comme l'arabe, s'est forgé au contact des Cananéens antiques. Après le retour d'exil à Babylone (538 av. J.-C.), il fut supplanté par l'araméen, la langue véhiculaire du Proche-Orient. Puis, restant la langue des milieux pieux et lettrés, il étoffa son vocabulaire et simplifia sa phonétique. Des œuvres comme la Michnah et les livres kabbalistiques témoignent de cette lente évolution. Après une longue période de repli, il connaît un regain au XVIIIe siècle, en servant à écrire des textes non religieux. Mais sa véritable renaissance revient à Éliézer ben Yehoudah.

Né Éliézer Perelmann en Lituanie, il commence par épouser les idéaux socialistes et étudie à Paris (1878). Mais la situation des juifs le ramène à sa religion familiale, le judaïsme. Partisan d'une résolution de la question juive, préalable à toute révolution, il s'affirme comme un pionnier du sionisme, que promouvra bientôt Theodor Herzl*. Lors d'un voyage en Afrique du Nord, il découvre que les communautés séfarades pratiquent une langue préservée, proche de l'hébreu de la Bible. Installé en 1881 à Jérusalem, il y parle l'hébreu jusque dans les gestes quotidiens, et souhaite que tous les juifs fassent de même. Cofondateur du Comité de la langue hébraïque, il commence sa grande œuvre, un Thesaurus, ou dictionnaire de l'hébreu en dix-sept volumes qu'achèveront sa veuve, son fils et des linguistes en 1959. S'entourant d'éminents philologues, il rassemble des mots de provenance diverse, dont la Bible, la Michnah ou la langue médiévale, aux consonances parfois arabes. Sans ce travail, l'hébreu, ciment du judaïsme et langue officielle de l'État d'Israël, n'existerait que dans les milieux juifs ultra-orthodoxes qui lui reprochaient d'avoir actualisé et modernisé une langue désormais accessible au monde profane.

BENOÎT D'ANIANE (vers 750-821)

CHRISTIANISME

Fils du comte de Maguelonne (Hérault), Benoît est éduqué à la cour de Pépin le Bref (714-768), roi franc, père de Charlemagne* (742-814). Après avoir servi ce dernier, il rejoint en 774 le monastère de Saint-Seine, non loin de Dijon, puis mène une expérience solitaire à Aniane, près de Montpellier. C'est dans ce site qu'il fonde un monastère soumis à la règle de saint Benoît de Nursie*, dont il applique strictement les principes. Celle-ci sert de support à un commentaire, la *Concordia regularum*, « concorde des règles » qui, avec le *Codex regularum*, recueil des règles monastiques anciennes, est la colonne vertébrale de son œuvre à venir. De fait, il attire de nombreux moines qui fondent à leur tour des communautés. Désireux d'unifier son empire, Louis le Pieux ou le Débonnaire (778-840), qui a succédé à son père Charlemagne, lui confie la mission de rassembler tous les monastères autour de la règle bénédictine. Benoît d'Aniane, nommé supérieur général, s'éteint à Inde, près d'Aix-la-Chapelle. À sa disparition, le renouveau monastique faiblit et trouvera un nouvel essor avec l'abbaye de Cluny (910) et Bernon*.

BENOÎT DE NURSIE (vers 480-547)

CHRISTIANISME

À la fin du Vᵉ siècle, le christianisme, parti d'Orient, a gagné l'Occident. Le monachisme en est le fer de lance et, tourné vers l'Évangile, une expression émérite de la sainteté.

Issu de la famille aisée des Anicia, Benoît naît à Nursie (Norcia), dans le centre de l'Italie, à une époque de troubles politiques. L'Empire romain d'Occident est tombé en 476, alors que celui d'Orient durera mille ans, avec sa capitale Constantinople, l'ancienne Byzance. L'Italie, gagnée en grande partie au christianisme et à l'arianisme, est aux mains des envahisseurs barbares.

Nous ne savons quasiment rien de l'enfance de Benoît, dont la sœur jumelle serait Scholastique*. En 495, il étudie le droit et les lettres à Rome, placée sous l'autorité de Théodoric. Puis il descend au sud et gagne Ensilde, village paisible proche de Tivoli. Il y adopte une vie simple, faite de contemplation et de lecture – il aurait alors procédé à son premier miracle. Benoît, sentant le besoin de s'isoler davantage, poursuit vers le sud, jusqu'à Subiaco. Installé dans une grotte, il est ravitaillé en nourriture et en lecture par le moine Romain, qui se sert d'une corde. Sa sainteté grandit et attire les visiteurs. Parmi ces derniers, des moines du monastère voisin de Vicovaro lui demandent d'être leur supérieur. Il tente de réformer la communauté, plus que relâchée, mais en vain. Devenu gênant, il manque d'être empoisonné. Benoît retourne à Subiaco. Les disciples affluant, il leur construit douze monastères comptant chacun douze moines, chiffre des apôtres. Maur* et

Placide* sont parmi ceux qui profitent de ses conseils. Mais Florentius (Florent), un prêtre, devient jaloux et tente à son tour de l'empoisonner. Benoît doit la vie à un corbeau qui recrache les miettes du pain chargé de le tuer. Il quitte Subiaco. En 529, Benoît et quelques moines s'installent en Campanie, sur la route de Naples, au mont Cassin (monte Cassino), promontoire rocheux de 529 m d'altitude. Ils occupent une ancienne forteresse qu'ils transforment en un vaste monastère soumis à sa règle qu'il rédige vers 540, quelques années avant de s'éteindre.

Selon une tradition, des bénédictins transfèrent en 703 les reliques du saint jusqu'à Fleury, à Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret), et procèdent à leur inhumation le 11 juillet 704. Il repose toujours dans la crypte de l'abbaye. Les moines du mont Cassin, Benoît n'ayant pas pour eux quitté la sépulture, continuent de le célébrer le 21 mars. Fêté le 11 juillet, Benoît, patriarche des moines d'Occident, est patron de l'Europe des agriculteurs, architectes, cavaliers, conducteurs de machines, réfugiés et spéléologues. Le pape Grégoire Iᵉʳ le Grand* (590-604) est l'auteur de sa première biographie.

À partir du VIIᵉ siècle, la règle de Benoît se répand en Europe occidentale, grâce à Benoît d'Aniane* (vers 750-821). Elle s'impose progressivement et finit par supplanter la plupart des ordres existants. Au fil du temps, elle inspire Bruno*, qui fonde les chartreux (1090), Robert de Molesme et les cisterciens (1098). Les bénédictins composent aujourd'hui la majorité des monastères répartis dans le monde.

La petite règle

La règle de saint Benoît, suivie par les bénédictins et les cisterciens, se compose d'un prologue et de 73 chapitres écrits dans un style concis. Le manuscrit le plus ancien date du VIIᵉ siècle. Benoît y rend hommage à un seul prédécesseur, Basile le Grand* (330-379). Il décrit ce texte comme une « toute petite règle écrite pour les débutants ». L'ensemble, fondé sur l'Évangile et l'amour du Christ, aborde les thèmes principaux de la vie communautaire, la prière, la discipline, l'obéissance au supérieur (abbé), l'accueil, le travail manuel, la liturgie, les sanctions, l'Écriture sainte, etc. Pour les moines, l'ancienneté de cette règle n'est pas un handicap : elle a été conçue de manière à s'adapter aux époques successives, ce qui explique son extraordinaire longévité. En 1215, le concile de Latran IV décida d'ailleurs que tout nouvel ordre devrait vivre selon les règles d'Augustin d'Hippone*, Basile et Benoît. Ce qui n'empêcha pas la naissance d'autres formes d'engagements religieux, les Frères mineurs de François d'Assise*, les Frères prêcheurs de Dominique* ou les jésuites d'Ignace de Loyola*.

Benoît et les saints

Benoît vient de l'ancien français *benëir*, qui signifie « bénir », mot lui-même issu du latin *benedictus*. Ce prénom fut porté par une vingtaine de saints, dont Benoît de Quinçay, personnage légendaire, Benoît de Massérac ou Macérac, moine du IXᵉ siècle, Benoît de Kazimierz, en Pologne, égorgé par des brigands en 1003. Benoît delAntella, mort en 1268, est l'un des sept fondateurs de l'ordre des servites voués à la Vierge Marie (serviteurs de Marie), et Benoît Menni (1841-1914) fonda les Sœurs hospitalières du Sacré-Cœur de Jésus.

BENOÎT L'AFRICAIN (1526-1589)

CHRISTIANISME

Benoît l'Africain porte divers surnoms attestant son origine (« le Noir », « Maure » ou « More », « l'Éthiopien »...) et son action (« Benoît de Palerme »). Né d'esclaves noirs d'Afrique (Nigeria ou Éthiopie) « importés » en Sicile, il voit le jour à San Fradello (ou San Philadelphio, Saint-Philadelphe), dans le diocèse de Messine. Ses parents sont peut-être chrétiens, puisqu'ils lui donnent ce prénom. Fils aîné, il est affranchi et, pieux dès son plus jeune âge, rejoint Jérôme Lanza, fondateur d'un ermitage patronné par François d'Assise, et dont il devient le supérieur à la mort de son guide spirituel. Mais Pie IV dissout la communauté en 1562. Benoît intègre alors une branche des franciscains, les récollets, au couvent Sainte-Marie-de-Jésus, à Palerme. Il en devient le convers, puis le supérieur (1578), avant de s'occuper des novices (1581). Il retourne ensuite à son humble charge de cuisinier. Après sa mort, sa tombe est le cadre de miracles. Sa vénération se répandit auprès des esclaves noirs d'Espagne, du Portugal et des Amériques, notamment au Brésil, où, sous le nom de São Benedito Prêto (« saint Benoît le Noir »), il fait partie des saints noirs des cultes afro-brésiliens. Benoît est fêté le 4 avril. Il est le patron de Palerme depuis 1602. En 1998, le maire de Palerme a ravivé sa mémoire afin de mettre l'accent sur la concorde entre les hommes de couleurs différentes. En partenariat avec la ville, l'Unesco a créé en 2000 une « chaire Benoît le More », qui promeut le dialogue interculturel et interreligieux au travers de recherches et d'échanges.

BENOÎT XV (1854-1922), pape (1914-1922)

CHRISTIANISME

Le prénom Benoît apparaît assez tôt dans l'histoire de la papauté, puisque le premier pape exerce son pontificat de trois ans à partir de l'année 575, suivi du deuxième un siècle plus tard. Tous deux s'affirment auprès de l'Empire byzantin, des pouvoirs occidentaux et de leurs Églises. Benoît III et Benoît VIII (855 à 1024) affrontent les conflits touchant l'Italie et Rome, dont est victime Benoît VI, étranglé dans sa prison par un prêtre (974). Il faut aussi composer avec Byzance d'un côté, et les empires franc et germanique de l'autre. Benoît VII et Benoît VIII (974 à 1024) renforcent les relations avec les Églises occidentales et les empereurs germaniques. Cette alliance permet de limiter les prétentions byzantines sur l'Italie, de réformer l'Église en butte à des privilèges et d'augmenter son poids politique vis-à-vis des puissances laïques, dont la noblesse romaine. En revanche, Benoît IX, imposé par son père, un noble du Latium, est un laïc dont l'Église catholique dénoncera les mœurs dépravées. Par ses trois pontificats (1032 à 1048), il montre combien le XIe siècle fut une période agitée et complexe : il est évincé par des insurgés romains, reprend son siège, qu'il doit abandonner à Grégoire VI sous la pression des nobles, et redevient pape après Clément II, avant d'être renvoyé par Henri III, empereur germanique. Après Benoît X, antipape, et l'éphémère Benoît XI (1303-1304), le douzième (1334-1342) s'inscrit dans la période des papes d'Avignon (*voir Clément V*). Au XVIIIe siècle, le très religieux Benoît XIII, soumis à la crise de Jansénius* et à l'indépendance de l'Église française, est un politique très moyen. À l'inverse, Benoît XIV (1740-1758), amateur d'art et de lettres, gère plus subtilement ces affaires délicates, ainsi que le cas des jésuites, dont la Compagnie sera dissoute par son successeur. D'abord favorable aux Lumières, il s'y oppose ensuite, n'hésitant pas à placer l'*Esprit des lois* de Montesquieu à l'Index (1752). C'est en mémoire de ce pape, « grand législateur de l'Église moderne », que Giacomo della Chiesa prend le nom de Benoît XV. Il est élu le 3 septembre 1914, soit un mois après le début de la Grande Guerre. Chantre de la paix auprès des deux camps, il propose de mettre fin à ce « massacre inutile », mais, depuis la fin du XIXe siècle, l'Église n'a plus de poids politique suffisant. Le pape et la Curie ne sont même pas conviés aux conférences qui statuent sur le devenir des vaincus et les bénéfices des vainqueurs. Législateur, Benoît XV a achevé le droit canon (lois de l'Église) commencé par son prédécesseur Pie X* et que réformera Jean-Paul II* (1983). Respectueux de la doctrine, il s'est opposé au modernisme.

Depuis 2005, Benoît XVI, né en 1927, successeur de Jean-Paul II, a pris ce prénom en se référant à deux figures majeures de l'Église symbolisant la concorde entre les hommes et les peuples : Benoît de Nursie* et Benoît XV.

BERNARD DE FONTAINE OU DE CLAIRVAUX (1090-1153)

CHRISTIANISME

Robert de Molesme (vers 1024-1110) tient son nom de l'abbaye éponyme située en Côte-d'Or, dont il fut le fondateur et l'abbé (1074). En 1098, il revient à l'essentiel, c'est-à-dire à la stricte observance de la règle de Benoît de Nursie* : pauvreté, chasteté, obéissance, travail. Il quitte Molesme, se dirige au sud, à Cîteaux, et fonde une petite communauté marquée par une grande austérité. L'ordre cistercien est amorcé. Contraint par le légat du pape de retourner à Molesme, Robert y meurt et y repose. En 1112, Bernard de Fontaine rejoint Cîteaux avec trente compagnons, sous l'abbatiat d'Étienne Harding. Né au château de Fontaine-lès-Dijon, fils de nobles, il a mené une vie mondaine avant de se consacrer à la vie monastique. Étienne Harding, remarquant son dynamisme et sa motivation, l'envoie fonder une communauté, dans le site de Clairvaux, près de Troyes. Bernard, devenu abbé, rayonne sur

les frères dont l'effectif grandit, ce qui entraîne d'autres fondations et fait de lui le principal artisan de l'indépendance et de l'expansion des cisterciens, qui reçoivent une règle propre rédigée par Étienne Harding (1119). Bernard, voyageur infatigable, pourfendeur d'hérésies, prédicateur actif, n'a de cesse d'œuvrer pour l'ordre. Pierre de Tarentaise (1102-1174), natif de l'Isère et moine de Belleveaux (Savoie), est fait par lui premier abbé de Tamié, qu'il quitte pour devenir évêque de Tarentaise en 1141. Écouté des puissants, laïcs et clercs, dont les papes, Bernard dénonce les théologiens qu'il estime éloignés de ses certitudes, comme Abélard*, ainsi que les bénédictins, qui tranchent avec son idéal de pureté. En outre, il prêche avec succès la deuxième croisade (1146) sur la demande du pape Eugène III, cistercien. Il laisse une œuvre littéraire. Docteur de l'Église, Bernard est fêté le 20 août.

Bernard et les saints

Le prénom Bernard est un dérivé du patronyme germanique *Bern-hard*, « ours fort ». Bernard de Tiron (vers 1050-1117) fut un acteur du monachisme. En 1313, Bernard Tolomeï (1272-1348) choisit la province de Sienne, en Italie, pour y fonder une abbaye sur le mont Olivet, avec deux compagnons, Patrizio Patrizi et Ambrogio Piccolomini. Il y applique la règle de Benoît, et crée une congrégation toujours intégrée au monde bénédictin : les olivétains. Bernardin de Sienne (1380-1444), prêtre franciscain, fut un grand prédicateur. Après une jeunesse tumultueuse et une réussite sociale, Bernardin Realino (1530-1616) entre chez les jésuites à 35 ans. Il œuvre à Lecce, dans les Pouilles. Sa charité et son écoute en feront un saint très vénéré.

Bernard, les cols et les chiens

Bernard de Menthon (923-1008), en Savoie, assiste l'évêque d'Aoste. Cette charge l'amène à parcourir la montagne. Il constate que, pour franchir les Alpes, les pèlerins et voyageurs courent des dangers parfois mortels. C'est pourquoi il fait bâtir deux hospices destinés à les héberger et à secourir ceux qui se seraient égarés. Ils se dressent sur les deux cols les plus élevés, qui portent aujourd'hui son nom : le Petit-Saint-Bernard et le Grand-Saint-Bernard. Ils sont gérés par la congrégation du Grand-Saint-Bernard, composée de moines hospitaliers suivant la règle d'Augustin d'Hippone*. Lors de leurs recherches, les religieux sont assistés de chiens spécialement dressés, appelés justement les « saint-bernard ». Fêté localement le 15 juin, ce saint est le patron des alpinistes, des montagnards et des skieurs.

BERNON (vers 850-926)

CHRISTIANISME

Originaire de Bourgogne, Bernon, nom dérivé de Bernard*, est moine à Autun, puis abbé à Baume-les-Messieurs (Jura). Réputé pour son respect de la règle de Benoît de Nursie*, il se voit confier en 909 une grande mission : la direction de l'abbaye de Cluny, fondée en Bourgogne par Guillaume III le Pieux, duc d'Aquitaine, sur ses terres (actuel diocèse d'Autun, en Saône-et-Loire). Il en dirige les travaux,

l'abbatiale étant achevée par son successeur Odon, abbé jusqu'en 942. Placée sous l'aile protectrice du pape en personne et sous le patronage de Pierre*, Cluny connaît un rayonnement considérable, au point de devenir un ordre et d'initier une réforme salutaire pour le monachisme français des Xe et XIe siècles. Succédant à Odon, Aymar (942-948) multiplie les donations. Prenant ensuite les rênes, (saint) Maïeul (ou Mayol, ou Mayeul), objet d'un culte juste après sa mort, exerce jusqu'en 994, développe la bibliothèque et les finances, étend l'influence de l'abbaye, conduit des travaux et bâtit une église plus grande, Saint-Pierre-le-Vieux. (Saint) Odilon (994-1049), son successeur désigné, achève le chantier, augmente l'influence politique et l'extension de Cluny. Hughes de Semur (1049-1109) fait édifier une nouvelle église et poursuit le développement de Cluny. Pierre le Vénérable, dernier grand abbé (1122-1156), dispose de quelque 1 200 monastères dépendant de l'abbaye, surtout en France, mais aussi en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Espagne et en Lombardie. Organisateur, il réglemente la liturgie et les articles de la règle, se montre très humain, par exemple en accueillant Abélard*. Il meurt le jour de Noël, mais après la consécration de l'église (1130).

L'abbaye de Cluny connaît ensuite un lent déclin. Modèle d'art roman, elle est très endommagée durant la Révolution, surtout l'église d'Hughes de Semur.

BÉRULLE, PIERRE DE (1575-1629)

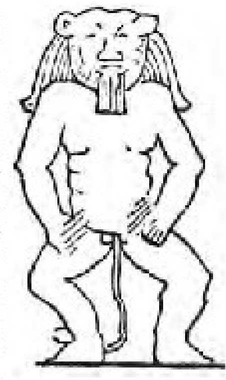
CHRISTIANISME

Fils de notables parisiens, cousin de Barbe Acarie dont le salon est réputé, Pierre de Bérulle étudie chez les jésuites et est ordonné prêtre en 1599. Très soucieux de préserver l'Église catholique, notamment contre les protestants, il concourt, avec sa cousine, à l'implantation des Carmélites réformées de Thérèse d'Avila*. Surtout, constatant le manque de formation des prêtres, il fonde en 1611 l'Oratoire de France, ou Oratoire de Jésus, à l'instar de l'Italien Philippe Néri*.

Cette congrégation, reconnue comme sainte par François de Sales*, regroupe des maisons autonomes dont les membres, issus de l'élite sociale, ont renoncé aux bénéfices matériels de leur fonction afin de vivre comme les apôtres de Jésus et de former une communauté totalement apostolique – ce désintéressement tranche avec les mœurs cléricales de l'époque. L'objectif est aussi la formation et la promotion de prêtres. Proche de Vincent de Paul*, Pierre de Bérulle, personnage moins séduisant que ce dernier, laisse une œuvre attestant de son rôle dans ce que l'Histoire a appelé « l'école française de spiritualité ». Il meurt en célébrant une messe ! Les oratoriens existent toujours.

BÈS

ÉGYPTE



Génie très populaire de la famille, de la maison, des enfants et des femmes en couches, Bès fait partie de ces créatures bénéfiques qui protègent les hommes contre le mal et autres menaces. Tirant la langue, sorte de provocation à l'adresse des maléfices et des dangers de toutes sortes, il est difforme, grimaçant et laid, mais provoque le rire et la bonne humeur. Barbu et parfois armé, les cheveux dressés sur sa grosse tête, il est présent aussi bien dans les temples que sur des objets du quotidien. Le nain Bès, amateur d'arts et de plaisirs, est associé à la forme joyeuse d'Hathor*, la déesse vache, ainsi qu'à Thouéris*, déesse hippopotame des Accouchements.

BÈZE, THÉODORE DE (1519-1605)

CHRISTIANISME

Né à Vézelay, Théodore de Bèze a imprimé le protestantisme français et marque sa différence avec les luthériens. Fils d'un notable bourguignon, il étudie à Paris puis à Orléans, d'abord sous la direction de l'helléniste et humaniste Melchior Wolmar, également professeur de Calvin*. Après une formation juridique, il se rend à Paris, où il mène une brillante carrière littéraire. Gagné à la Réforme de Luther*, il se réfugie à Genève en 1548, auprès de Calvin, dont il devient le disciple, et se lie au protestant Guillaume Farel (1489-1565). Sillonnant les routes, il défend la cause réformée, en Suisse, en Allemagne et en France. Établi à Genève en 1558, il enseigne le grec. Au colloque œcuménique de Poissy (1561), il dirige la délégation française : destinée à réconcilier catholiques et protestants français, cette assemblée échoue. L'année suivante éclatent les guerres de Religion, qui ne cesseront qu'en 1598, sous Henri IV*. À la mort de Calvin (1564), Théodore de Bèze remplace ce dernier à la tête des calvinistes (la Compagnie des pasteurs) et professe la théologie. Président du synode de La Rochelle (1571), il rédige une *Confession de foi des Églises réformées de France*. Après le massacre de la Saint-Barthélemy (août 1572) et la mort de Coligny*, il écrit *Du droit des magistrats sur leurs sujets*, appel à la résistance contre le pouvoir tyrannique. À Genève, il crée la Faculté de droit, dirige et valorise l'Académie, maintient l'influence calviniste en Europe. Il meurt à Genève, dont il aura dirigé efficacement l'Église. Traducteur des Psaumes de la Bible, il laisse une version commentée du Nouveau Testament, une tragédie, *Abraham sacrifiant* (1550), une abondante correspondance, une vie de Calvin et une *Histoire ecclésiastique des Églises réformées du royaume de France* (1580).

BIELOBOG

SLAVES

Dans la mythologie des anciens Slaves de l'Ouest, Bielobog est le « dieu blanc » de la Lumière, du Blanc et du Jour. Fils de Rod*, il a pour opposé son frère Tchernobog, le « dieu noir » des Ténèbres, du Noir et de la Nuit. Tous deux se livrent un combat perpétuel, la dimension de bien attribuée au premier et de mal au second étant un ajout chrétien. Lors des banquets rituels, il était ainsi d'usage de les invoquer tous les deux.

BILÂL IBN RAHÂB

ISLAM

Esclave pris en Éthiopie, Bilâl se convertit à l'islam, est affranchi par son maître Abû Bakr* et entre au service de Mahomet*. Il suit ce dernier durant l'Hégire, le transfert de La Mecque à Médine, et y devient le premier muezzin, celui qui fait l'appel à la prière (*adhan*). Il aurait officié du sommet de la Kaaba tandis que Mahomet entrait à La Mecque (629). Bilâl conserve sa fonction sous le premier calife, le même Abû Bakr, mais l'abandonne sous le suivant, Omar* (634-644). Engagé dans les conquêtes en Syrie, il se serait installé à Bagdad et y serait mort.

BÎRÛNI, AL- (973-1050)

ISLAM

Né dans le Khorezm (ou Kwarezm), ancien État d'Asie centrale, al-Bîrûni est l'auteur d'une œuvre colossale qui en fait l'un des plus éminents savants musulmans du Moyen Âge. Ses ouvrages majeurs, fondés sur des observations effectuées dans diverses régions, commencent par une vaste chronologie du passé par le biais de différents sujets (calendriers, mathématiques, astronomie, superstitions…). Al-Bîrûni est également ancré dans son pays, dont il rédige l'histoire. Après le renversement de l'ancienne dynastie, en 1007, il sert Mahmud de Ghazna*, qu'il suit en Inde. Il en retire le *Kitâb al-Hind*, « Livre sur l'Inde » terminé en 1030, année de la mort de Mahmud. Le savant poursuit son grand traité d'astronomie, *Al-Qânûn al-Mas'udi*, dédié à Mas'ud Ier, le nouveau souverain ghaznévide. Traducteur du grec, maîtrisant le sanscrit et l'arabe, il se passionne pour le méridien terrestre, les drogues médicinales, les métaux et les superstitions, qu'il traite avec une honnêteté sensible. Correspon-

CHANGE

CHINE

Symbole du Yin, déesse de la Lune, Chang E (« toujours sublime ») est l'épouse de l'archer Yi*. Appelée aussi Heng O, elle a pour frère He Bo*, le fleuve Jaune. D'abord simple mortelle, elle vole un jour à son mari l'élixir d'immortalité offert par Xi Wang Mu*, la Reine Mère d'Occident. Elle est aussitôt transformée en crapaud et se réfugie sur la lune, où vit aussi le lièvre. C'est pourquoi ces deux animaux, qui symbolisent la régénération et la fécondité, lui sont associés. Ainsi, sur la lune pousse un cannelier. Un homme, Wu Kang, pour avoir offensé des divinités, a été condamné à le couper continuellement, sans jamais réussir. Pendant ce temps, le lièvre en cueille les feuilles pour préparer une potion d'immortalité. Voici pourquoi la lune est appelée Kueï-lun (« le disque de cannelle »). Jolie, Chang E est représentée dans de belles robes longues, tenant un disque lunaire dans sa main droite.

CHARITES

GRÈCE/ROME

Les Charites, dont Rome fera les Grâces, furent d'abord associées à la nature et la fertilité, et étroitement liées aux mystères d'Éleusis. Elles sont les filles d'Aphrodite*, dont elles sont les compagnes, et de Dionysos* (Vénus* et Bacchus* pour les Romains). Mais d'autres généalogies sont proposées : elles seraient par exemple les filles d'Eurynomé, une océanide (fille d'Océan*), une divinité primordiale qui régnait sur le ciel et que Rhéa* et Cronos*, après l'avènement des jeunes dieux, précipitèrent dans l'océan avec son époux Ophion, le « serpent ». Zeus* s'unit à elle pour créer les Charites. Inspiratrices de la créativité, personnifications du charme et de la beauté, tant naturels qu'humains, ces divinités procurent aux mortels les talents, la joie, l'harmonie sociale, la sagesse ou encore l'éloquence. Sensibles à tout ce qui est beau, elles s'affirment, comme leurs amies les muses*, des sources d'inspiration et de créativité artistiques, en particulier la poésie. Vivant dans l'Olympe, elles agrémentent aussi la vie des dieux. En général au nombre de trois, elles se nomment Aglaé (splendeur), la plus jeune, dont la beauté irradie, tenue pour l'épouse d'Héphaïstos*, Euphrosyne (gaieté de l'âme) et Thalie (abondance, verdoyance). Éternellement jeunes et vierges, elles sont représentées ensemble, souvent en train de danser.

CHARLEMAGNE (742-814)

CHRISTIANISME

Charlemagne (Carolus Magnus, Charles le Grand) est d'abord roi des Francs (768-814). Il donnera son nom à la dynastie carolingienne. Grâce à une politique habile, un sens aigu de la gestion, un talent d'administrateur, un souci de réformes (justice) et une conquête intelligente, il unifie l'Occident, dont il est l'empereur de 800 à 814. Couronné le 25 décembre 800 par le pape Léon III, il réside à Aix-la-Chapelle, dont le traité (812) signe sa reconnaissance par l'empereur de Byzance, Michel Ier. Croyant sincère, cet homme gaillard – il mesure 1,90 m – à la vie amoureuse fournie, moustachu mais sans barbe, à l'appétit aiguisé, mène son empire d'une main ferme. Promoteur des arts et des lettres, il favorise la diffusion de l'écrit et de l'école. Sur le plan religieux, il développe l'architecture, règne en roi chrétien, prenant ou influençant des décisions avec ou sans l'aval de la papauté, qu'il entoure de sa protection. Car l'Église est à la fois un partenaire et un serviteur de l'État. Éginhard (vers 770-840), qui a bien connu Charlemagne, laissera une biographie, rédigée vers 830-836, *Vita Caroli Magni* (« Vie de Charlemagne »).

Sur le plan religieux, Charlemagne a su s'appuyer sur de grands noms de l'Église, en particulier l'Anglo-Saxon Alcuin (vers 735-804), artisan de la réforme scolaire, entre autres. Le théologien et poète Théodulf (vers 750-821) est aussi de ceux-là. Ce Wisigoth d'Espagne, évêque d'Orléans (775) et supérieur de l'abbaye de Fleury (voir Benoît), œuvre à la réforme du clergé. Présent au sacre de l'empereur, il devient son conseiller théologique après Alcuin. Pour Charlemagne, il rédige un dossier sur l'épineuse question du Filioque. Accusé par Louis le Pieux (814-840) d'avoir soutenu une révolte en Italie, il meurt en exil.

Le destin de Berthe

Charlemagne était le fils aîné de Pépin le Bref et de Berthe, ou Bertrade, tous deux mariés en 743 ou 744. Berthe (du germanique *Bertha*, « brillante », « célèbre ») est la fille de Caribert, membre de la haute aristocratie mérovingienne. Considérée comme une grande reine du vivant de son mari, elle influence ensuite ses deux fils héritiers, Charles et Carloman, qui se sont partagé le royaume. Mais la mort de Carloman (771) signe sa disgrâce, le futur Charlemagne décidant de gouverner tout seul. Berthe finit ses jours à Choisy-au-Bac (Oise), et meurt en 783. Au XIIIe siècle, elle inspire une histoire en vers tirée d'une légende : composée par Adenet, *Berthe au grand pied* met en scène une princesse hongroise dont un pied est plus long que l'autre, et qui épouse le roi Pépin.

Il existe une sainte Berthe (644-723), mariée à un seigneur. Veuve, elle fonde un monastère en Artois, avec ses deux filles, Gertrude et Déotile.

CHARUN

Étrusques

Dans la mythologie grecque, Charon est ce vieil homme qui, dans les enfers ou Hadès*, conduit les âmes des morts sur son bateau. Dans la mythologie étrusque, il a pour homologue Charun, un démon de la mort qui tourmente les âmes des défunts dans le monde inférieur dont il garde l'entrée. Il est représenté barbu, avec un nez de vautour, des oreilles pointues, parfois des ailes et un maillet avec lequel il confirme, sans doute, le décès de ses victimes. Charun est en outre le chef d'autres démons, les Charontes. Tuculcha est une démone repoussante, au bec d'oiseau et aux cheveux en serpents.

Mais les enfers étrusques peuvent être accueillants, voire joyeux, à l'image de ces belles et sensuelles jeunes filles qui, portant des torches renversées, guident les morts. Celles qui nous sont connues ont pour nom Culsu, qui porte les flambeaux, Leinth, au visage voilé, et Vanth. Très présente, cette dernière, qui présente des yeux sur ses ailes, aide avec bienveillance les mourants. Détentrice du livre des destins, elle a pour attributs la clé et le serpent.

CHARYBDE ET SCYLLA

Grèce

Fille de Poséidon* (mer) et de Gaïa* (terre), la nymphe Charybde dérobe un jour des bœufs qu'Héraclès* vient de prendre au vieillard Géryon. Zeus* la change aussitôt en un monstre qui, dans le détroit de Messine, attend tapie derrière un figuier poussant à l'entrée de sa grotte. Personnification du tourbillon, elle sort de son repaire trois fois pour avaler et recracher la mer, une véritable calamité pour les navires. Sur l'autre rive du détroit se trouve un autre monstre immortel, tout aussi dangereux : Scylla, une nymphe qui, désirée par Glaucos*, a été châtiée par la jalouse Circé*. Elle a été transformée en cette créature possédant douze pieds et six têtes pourvues de trois rangées de dents et plantées sur de longs cous. De son corps sortent des têtes de chiens dont les aboiements glacent le sang. Postée dans une caverne, cette personnification des rochers qui rendent la navigation dangereuse attend ses proies qu'elle dévore.

Lors de son long périple, Ulysse* doit passer par le détroit. Il échappe à Charybde en s'accrochant au figuier, et récupère son bateau lorsque la créature recrache les eaux. Scylla dévore six de ses compagnons. Mais il passe…

CHENGHUANG

Chine

Ces dieux des Villes et des Murailles du taoïsme religieux puisent leur origine dans l'Antiquité chinoise. Représentants sur Terre de l'Auguste de Jade*, ce sont des humains divinisés veillant chacun sur une cité fortifiée ou une zone administrative. Sujets de nombreuses légendes, autrefois au centre de processions grandioses, ils protègent les habitants des calamités et autres dangers, font tomber la pluie en cas de sécheresse, garantissent les moissons, interviennent dans la justice et assistent même les âmes des morts. Ils possèdent en outre des assistants locaux, les Tudi, dieux du Lieu, responsables de chaque maison, rue, temple ou encore petit bourg. Ils sont toujours fêtés aujourd'hui.

Les dieux du Sol

Dès le début de leur longue histoire, les Chinois rendaient un culte important au dieu du Sol, souvent solidaire d'Hou Ji*, le prince Millet. Ou plutôt des nombreux dieux du Sol chargés de protéger une famille, une province ou un royaume. C'est pourquoi chacun était vénéré par des militaires, des humbles ou l'empereur, son importance étant déterminée par le groupe social en question. Sa présence était marquée par un autel à ciel ouvert, délimité par une enceinte couverte et percée de portes, et plus ou moins grand selon qu'il était adoré par un seigneur ou par le peuple. Dans cet autel, il était figuré par une pierre ou un poteau, et surtout par l'archétype de la fécondité et de la vitalité terrestres: un arbre vénérable et favorable pour le pays ou les personnages concernés. Par exemple celui du dieu du Sol impérial varia d'une dynastie à l'autre : pin sous les Xia (2207-1765 av. J.-C.), cyprès ou thuya sous les Shang (1765-1122), châtaignier sous les Zhou (1122-222).

Garant de la prospérité générale et de la longévité, ainsi que des serments, le dieu du Sol était tenu au courant des grands événements et des déplacements militaires. Il recevait offrandes et sacrifices (moutons, bœufs, prisonniers…). Il valait mieux lui plaire car, sous ses aspects qui varièrent avec les époques, il pouvait se montrer redoutable.

CHENOUTE D'ATRIPÉ (vers 348-466)

Christianisme

Le mot « copte » dérive, par l'intermédiaire de l'arabe, du grec *aiguptos*, « égyptiens ». Il désigne en effet les chrétiens d'Égypte, pays tôt évangélisé par Alexandrie – la tradition fait intervenir l'évangéliste Marc* vers l'an 50. Marquée par de grands esprits comme Clément d'Alexandrie*, Origène* ou Cyrille d'Alexandrie*, l'Égypte est aussi le berceau du monachisme, avec Antoine le Grand* ou Pacôme*. Ce dernier marque les moines coptes, dont Chenoute ou Schenoudi, Sinouthios d'Atripé, qui devient abbé du Monastère Blanc fondé par son oncle dans la région de Thèbes, et du Monastère Rouge situé près du premier. Pilier avec Pacôme de la vie cénobitique, il dirige des centaines de moniales et de moines pendant quatre-vingt-trois ans – d'une main de fer, dit-on. Auteur d'une règle

inspirée de Pacôme, il centre la vie communautaire sur l'obéissance. Considéré comme le plus grand écrivain copte, il laisse aussi une correspondance, des traités contre Nestorius* et des homélies.

L'Église copte rassemble aujourd'hui environ cinq millions de fidèles. Pour leur liturgie, ils utilisent l'arabe et le copte, langue héritée de l'égyptien antique.

CHENRÉZI

BOUDDHISME

Chenrézi est le nom donné, au Tibet, dont il est le patron, le protecteur et le père créateur, au bodhisattva Avalokiteshvara*. Le mantra qui caractérise ce bodhisattva, et qui lui est attribué, est « OM Mani Padme Hûm » en sanscrit. En tibétain, où il condense la compassion, il se dit « OM Mani Peme Hung », c'est-à-dire « OM [symbole suprême de la connaissance], joyau du lotus, HUNG [le discernement] ». Trois grandes figures du bouddhisme tibétain sont considérées comme ses *tulkous*, ses incarnations : le Dalaï Lama et le Karmapa.

Après la seconde vague du bouddhisme au Tibet, au XIe siècle, sous Atisa*, le pouvoir politique est dominé par les quatre grandes écoles, comme le Nyingmapa, inspiré de Padmasambhava*. L'ordre Gélougpa, fondé par Tsongkhapa*, a pour supérieur le Dalaï (« océan de sagesse ») Lama, titre créé en 1578. Il finit par s'imposer sous Ngawang Losang Gyatso, le Grand Cinquième Dalaï Lama (1617-1682), qui dépose le roi de Lhassa, construit le palais du Potala et reconnaît le Panchen Lama, supérieur du monastère gélougpa de Tashilhunpo, comme un *tulkou* d'Amitabha*. Le Dalaï Lama est à la fois guide religieux et chef de l'État. Aujourd'hui, le quatorzième, Tenzin Gyatso, né en 1935, vit en exil à Dharamsala, en Inde, depuis 1959, suite à l'invasion du Tibet par la Chine.

Second *tulkou* d'Avalokiteshvara/Chenrézi, le Karmapa est le garant de la tradition du Varayana depuis le XIIe siècle.

CHÉRUBINS

JUDAÏSME

En Mésopotamie, le mot akkadien *karibou* (« bénir ») désignait des sortes de sphinx qui, gardiens des temples, servaient d'intermédiaire entre les hommes et les grands dieux. Il a donné l'hébreu *keroubim*, d'où vient le français « chérubin ». Créatures célestes, les chérubins interviennent dès la Création : Dieu « bannit l'homme et il posta devant le jardin d'Éden les chérubins et la flamme du glaive fulgurant pour garder le chemin de l'arbre de vie ». Bien plus tard, ils protègent de leurs ailes l'arche d'Alliance à l'époque de Moïse, puis dans le Temple de Salomon*. En 593 av. J.-C., le prophète Ézéchiel* les met en scène à plusieurs reprises, notamment dans sa vision inaugurale intense : ces êtres de feu à quatre faces escortent le char de Dieu.

CHIMATA NO KAMI

JAPON

Dans le shintoïsme, ce dieu des Carrefours, des Sentiers et des Grandes Voies de communication faisait partie des nombreux *kami* des routes capables d'écarter les Oni* (démons) et autres mauvais esprits. Autrefois très populaires et répandues, ces divinités étaient souvent représentées par des pierres aux formes phalliques, trace d'un culte de fertilité qui entraîna leur éclipse partielle. Appelées Dôsojin ou Sae no Kami (« *kami* des chemins »), elles veillaient sur les réseaux denses, des lieux protégés, les villages, les voyageurs.

CHIMÈRE

GRÈCE

Monstre à tête de lion et au corps de chèvre terminé par une queue de dragon, la Chimère est fille de Typhon* et d'Échidna*. Elle est aussi représentée avec une tête ou un corps de lion, une tête de chèvre et une queue de serpent. Hideuse à souhait, elle crache des flammes qui terrorisent la Carie et la Lycie. Bellérophon* reçoit la mission de la tuer. Monté sur Pégase*, son cheval fabuleux, il s'approche. Lorsque Chimère souffle son haleine enflammée, il projette sa lance (ou des flèches) terminée par du plomb. Le métal se met à fondre et coule dans les entrailles, qu'il incendie aussitôt.

CHIRON

GRÈCE

Un jour, Cronos* prend l'apparence d'un cheval pour séduire la nymphe Philyre. Ainsi naît le centaure* Chiron, connu pour sa sagesse et sa bienveillance. Élevé par Apollon* et sa sœur Artémis*, il habite une grotte du mont Pélion, en Thessalie. Son savoir, immense, touche de nombreux domaines comme la médecine, les arts, la guerre, la musique, le secret des plantes ou le tir à l'arc. Plusieurs dieux et héros viennent profiter de cette culture, dont Achille*, Asclépios*, Castor* et Pollux, Diomède*, Méléagre*, Jason*, Thésée* ou Ulysse*. Immortel, il connaît pourtant la mort. En effet, Héraclès* le blesse accidentellement à la cuisse, avec l'une de ses flèches empoisonnées responsables de blessures inguérissables. Endurant les pires souffrances, le centaure demande à

mourir. Zeus* satisfait sa volonté, transmet son immortalité à Prométhée* et le place dans le ciel, où il forme la constellation du Sagittaire.

Chiron est parfois comparé à Dhanvantari, le gardien de l'Amrita*, le « vin d'immortalité » dans la mythologie indienne.

CHOU'AÏB

ISLAM

Dans le Coran, Chou'aïb est un prophète (*nabi*) arabe précédant Mahomet*, comme Çalih* et Houd*. Dieu l'envoie au pays de Madian, à l'extrême nord-ouest de l'actuelle Arabie Saoudite. Ce pays fut celui du beau-père de Moïse*, c'est-à-dire Jéthro, avec lequel il fut confondu au Moyen Âge, notamment à Tibériade, en Palestine.

Les Madianites menacent de le chasser s'il ne se convertit pas au polythéisme. Le lendemain, ils sont anéantis, et « ceux qui avaient traité Chou'aïb de menteur disparurent comme s'ils n'avaient jamais existé ».

CHRISTINEDE TYR

CHRISTIANISME

Sainte légendaire, Christine (dérivé de « chrétien ») possède en réalité deux histoires qui semblent n'en faire qu'une. Selon la première, relayée par Jacques de Voragine*, elle naît à Tyr, ville de Toscane qui sera submergée par le lac de Bolsena. Noble et belle, elle est consacrée par ses parents aux dieux païens, dans une tour. Mais, chrétienne en secret, elle brise les idoles d'or et d'argent. Dénoncée par ses servantes, elle est fouettée, enchaînée et emprisonnée. Jugée par son propre père, le gouverneur Urbain, elle est torturée puis précipitée dans la mer. Elle est sauvée par Jésus* et transportée à terre par l'ange Michel*. Urbain la condamne à la décapitation, mais meurt. Un autre juge lui fait subir d'autres tourments et succombe aussi. Un troisième lui fait couper les seins et la langue, et l'achève de deux flèches. Son supplice aurait eu lieu sous l'empereur Dioclétien* (284-305). La seconde histoire est une tradition d'Orient qui met en scène Christine, soumise aussi à des tortures qu'elle supporte également avec le sourire. Elle est originaire de Tyr, en Phénicie (Liban). Les deux Christine sont fêtées le 24 juillet.

CHRISTOPHE

CHRISTIANISME

Christophe porte bien son nom, issu du grec *Khristophoros*, « porte-Christ ». Ce saint très célèbre est pourtant un produit de l'imagination : popularisé par le récit de Jacques de Voragine dans sa

Légende dorée, il porta en effet Jésus*, au sens propre comme au sens figuré.

Christophe, géant mesurant cinq mètres, cherche le plus grand prince du monde. Un puissant roi chrétien le déçoit parce qu'il a peur du diable. Il rencontre le diable lui-même, qui s'effraie à la vue d'une croix : c'est à cause de ce Christ qui fut un jour crucifié, explique-t-il. Pour Christophe, il faut donc trouver ce Christ. Il s'informe pendant des jours, jusqu'à ce qu'un ermite lui conseille de devenir le passeur d'un fleuve très dangereux qui engloutit nombre de voyageurs. Le géant se construit une cabane sur la berge et, s'appuyant sur une longue perche, aide les passants. Un jour, alors qu'il se repose chez lui, un jeune enfant l'appelle et demande à traverser. Christophe sort, met le petit sur ses épaules, entre dans l'eau qui se met à gonfler, tandis que son fardeau pèse de plus en plus lourd. Parvenu à grand-peine sur l'autre rive, il s'étonne d'un tel poids auprès du garçon, qui lui apprend alors la vérité : il a transporté le Christ portant le poids du monde ! Pour preuve, revenu à sa cabane, Christophe plante son bâton qui, le lendemain matin, a fleuri et porte des dattes ! Désormais converti, il convertit à son tour et répand la bonne parole. Il est torturé puis décapité par un roi qui finit par épouser la nouvelle foi, l'événement se situant au IIIe siècle. Vénéré en Asie Mineure au Ve siècle, puis en Occident, ce saint est devenu le patron du voyage en général, des pèlerins et des automobilistes en particulier. Il est fêté le 21 août.

D'autres saints, catholiques ou orthodoxes, ont porté le prénom Christophe. L'un d'eux, martyr à Antioche, a sans doute inspiré le récit de Jacques de Voragine. En 251, sous le règne de l'empereur Dèce, un géant du nom de Réprobe se convertit après avoir assisté à la torture de chrétiens, quelque part en Orient. Alors que deux cents soldats viennent l'arrêter dans une église, ils voient que son bâton a germé. Et, après qu'il a multiplié leurs rations, ils se mettent à croire en Jésus puis le suivent à Antioche, où ils subissent le martyre. Réprobe, devenu « Christophe », est cuit dans un récipient d'airain rougi au feu, sans souffrir. Il est lesté d'une pierre, jeté dans un puits d'où un ange le délivre, puis revêtu d'une cuirasse de bronze incandescente qui ne lui provoque aucune souffrance. L'empereur le fait décapiter le 9 mai, jour de sa fête en Orient et en Occident. Aquiline et Callinique, deux prostituées qu'il a converties, ont également été exécutées.

CHUKWU

AFRIQUE

Dieu principal des Ibos (Nigeria), Chukwu ou Chuku, dieu créateur et solaire, dispense le bien. Offrant la pluie qui fait pousser les plantes, il est consacré par des arbres. De même qu'Unkulunkulu*, le dieu suprême des Zoulous, il envoie aux hommes un messager. Il s'agit ici d'un chien : tout mort doit être incinéré et ses cendres répandues, pour

qu'il puisse ressusciter. En chemin, l'animal est fatigué et s'attarde. Chukwu envoie alors un mouton qui, mangeant en route, en oublie sa consigne et dit aux humains que chacun doit être enterré. C'est ainsi que la mort est arrivée sur Terre… Chukwu a pour épouse ou fille Ala, déesse populaire de la Fertilité et de la Terre, qui influe sur l'existence de la naissance à la mort car, en tant que mère, elle accueille les défunts dans son utérus. Les Ibos croient en d'autres divinités, dont Ahia Njoku, déesse des Ignames et de celles qui en ont la charge, et Amadioha, dieu du Tonnerre et des Cieux.

CIHUACÓATL

AZTÈQUES

Déesse mère, patronne des naissances, Cihuacóatl, la « femme serpent » dont le corps est le tabac, est parfois confondue avec Coatlicue*. Qualifiée de « Quilaztli », la « mère du genre humain », elle assiste Quetzalcóatl* dans la création des hommes de la nouvelle ère, nés du mélange des os des défunts de l'ère précédente et du sang répandu par les dieux qui se sont sacrifiés pour l'occasion. Cihuacóatl est aussi la patronne des femmes mortes en couches, dont les esprits divinisés, ou Cihuateteoh, sont adorés dans un temple spécial, le *Cihuateocalli*. Lorsque le soleil atteint son zénith, elles l'escortent, succédant ainsi aux âmes des guerriers morts au combat. Cihuacóatl a d'ailleurs pour fils Mixcóatl, « le serpent des nuages », dieu de la Chasse et de la Guerre, père de Quetzalcóatl et Huitzilopochtli*. Il est également celui de l'étoile Polaire et de la Voie lactée, qui créa le premier feu en utilisant le firmament.

Cihuacóatl est appelée aussi Tonan ou Tonantzin (« notre mère »). Dans une hymne, maculée de sang de serpent, portant plumage et crête d'aigle, elle est originaire de Colhuacan (au lac de Texcoco), le « pays des vieux hommes », c'est-à-dire des ancêtres. Déesse de la Fertilité et de la Reproduction, elle est la chair des hommes, la divinité des Champs et des Arbustes, et la seule capable de soutenir efficacement les humains, grâce à sa houe et son balai, de même qu'elle les protège lors des guerres. Forte comme douze aigles, elle remplit les champs d'agaves, dont on tire le pulque, boisson sacrée et sang des dieux, et de tzioac, un arbre sacré.

L'agave se rapporte aussi à Teteoinnan, la mère des dieux, qui dispose d'un temple renommé. Une hymne célèbre son pouvoir de faire fleurir les fleurs jaunes et de disperser les graines de l'agave, elle qui « brille dans le buisson d'épines comme un papillon lumineux », qui est la mère de tout ce qui vit, la déesse et le cœur de la Terre, qui permet de vivre aux bêtes sauvages, aux herbes vertes comme aux poissons. Maîtresse des séismes et garante de la fécondité, elle patronne les sages-femmes et les mères au moment de l'accouchement.

CIRCÉ

GRÈCE

Formée par Hécate*, la redoutable sorcière de Colchide, Circé est la fille d'Hélios* (soleil) et de Perséis, une océanide (fille d'Océan*). Résidant sur l'île d'Æa, cette magicienne très douée a déjà assassiné son époux, le roi des Sarmates, ce qui l'a obligée à fuir et à se réfugier sur cette île – située en Colchide ou sur les côtes tyrrhéniennes. Experte en filtre de tous genres, elle habite un magnifique palais. Autour d'elle évoluent des animaux, lions, chiens ou loups, métamorphoses de voyageurs qui ont imprudemment débarqué sur le rivage. Quand Ulysse* échoue sur l'île, il envoie deux patrouilles. Il en dirige une, lorsque le chef de la seconde accourt. Il s'agit d'Euryloque, seul à ne pas avoir été changé en pourceau par la magicienne. Se présentant seul devant elle, le héros croise Hermès*, qui lui remet le *môly*, une plante mystérieuse qui le protégera des sorts. Il déjoue les plans de Circé et, au bout d'un an, la force à délivrer ses compagnons, qui reprennent forme humaine.

Circé aurait eu un ou plusieurs fils d'Ulysse, dont Télégonos, qui tuera accidentellement son père.

CLAIRE D'ASSISE (1193 ou 1194-1253)

CHRISTIANISME

Au début du XIIIe siècle, la chrétienté est en plein âge d'or. Les monastères, régis en grande majorité par la règle de saint Benoît de Nursie*, ont fleuri en Europe. C'est alors que François d'Assise* crée une nouvelle forme de vie religieuse : en 1210, il obtient du pape Innocent III* la reconnaissance (orale) de la communauté qu'il a fondée, les Frères mineurs, ou franciscains.

Née à Assise, Claire (Chiara) di Offreduccio est l'aînée des trois enfants. Elle est entourée d'une famille proche assez nombreuse, dont des cousins. On la dit réservée, jolie, pieuse, calme et charitable. Une seule ombre au tableau : sa ferveur l'incite à jeûner beaucoup trop, et elle enserre sa poitrine dans un linge blanc. On cherche à la marier, mais elle écarte tous les candidats. Claire, qui se destine à Dieu, aime la vie austère des franciscains, qu'a rejoints son cousin Rufin. En 1210, elle rencontre François, dont elle a entendu les prêches. D'autres entrevues suivront. Le 18 mars 1212, dimanche des Rameaux, Claire s'échappe de la maison et se réfugie à la Portioncule, le centre franciscain d'Assise. François procède à son entrée dans la vie religieuse : elle est tondue et enfile les habits misérables des franciscains noués par une ceinture grossière. Le matin du Lundi saint, elle se réfugie chez les bénédictines de San Paolo (Saint-Paul), sur la route de Pérouse. Une semaine plus tard, elle se rend au couvent de bénédictines de San Angelo (Saint-Ange) de Panso, sur le mont Subasio. Elle est rejointe par sa

sœur Catherine, qui reçoit le nom d'Agnès*, et deux amies proches, Pacifica et Benvenuta. Les jeunes filles se voient confier une modeste église, San Damiano, et des locaux attenants qu'elles aménagent et agrandissent à mesure que la fraternité augmente. Ces « sœurs mineures » forment les Pauvres Dames, clarisses ou damianites, dont Claire est la supérieure jusqu'à sa mort. En relation avec les Frères mineurs, elles suivent la *Formula vitae* (« Règle de vie ») de François, fondement de leur engagement, et les ultimes conseils du saint, peu avant de mourir (1226). Le *Privilegium paupertatis* (« Privilège de la pauvreté »), d'Innocent III* (1215 ou 1216) leur accorde le droit à la pauvreté. Dans les dernières années de sa vie, Claire reçoit le pape Innocent IV (1243-1254) à deux reprises ; la seconde fois, il approuve la règle d'inspiration franciscaine qu'elle a rédigée en 1252. Agnès, la tendre sœur, partie abbesse au monastère de Monticelli à Florence, est revenue à San Damiano, où elle a rendu son dernier soupir trois mois avant elle. Les Pauvres Dames sont alors réparties dans cent trente monastères.

Claire est la patronne de la télévision, des aveugles, blanchisseuses, brodeurs, doreurs, lanterniers, lunetiers, lavandières, tailleurs d'habits et verriers. Elle est fêtée le 11 août.

Claire et les saintes

Le prénom Claire vient du latin *clarus*, dont le sens figuré « illustre » fut appliqué aux saintes et saints. Il fut aussi masculin, et le christianisme compte plusieurs saints, locaux, appelés Clair. L'un d'eux, martyrisé au IXe siècle, est le patron des doreurs et des brodeurs. On retrouve Clair du Dauphiné (VIIe siècle), Clair de Vienne, patron des aveugles, des lanterniers, des lunetiers, des tailleurs d'habits, des verriers, et Clair, premier évêque de Nantes (IIIe siècle).

Clarisse, ou Sigeberge (VIIe siècle), est la première abbesse du monastère de Saint-Mont (Vosges), voisin d'une abbaye occupée par des moines. Là est fondée la ville de Remiremont. Claire de Montefalco (vers 1275-1368) est une supérieure dans l'ordre des Ermites de saint Augustin*.

CLARET, ANTOINE-MARIE (1807-1870)

CHRISTIANISME

Antonio Claret y Clarà naît à Salent, en Catalogne, dans une famille pauvre. D'abord tisserand, métier de son père, il entre au séminaire de Vicq en 1829. Ordonné prêtre six ans plus tard, il évangélise les campagnes catalanes, interpelle le clergé, écrit et distribue des brochures – il laissera plus de cent cinquante textes. Son intransigeance et sa fougue lui attirent des ennemis. En 1848, il s'embarque pour les îles Canaries et, revenu sur la péninsule, fonde avec d'autres prêtres la congrégation missionnaire des Fils du Cœur immaculé de Marie, ou clarétains (1849). En 1850, la reine d'Espagne Isabelle II obtient du pape Pie IX que Claret soit nommé archevêque de Santiago de Cuba. Le Catalan s'embarque pour l'île, où, durant six ans (1851-1857), il poursuit un travail gigantesque – il aurait fait onze mille sermons, à raison de quatre ou cinq par jour, et régularisé trente mille mariages, soit douze ou treize par jour ! Mais ses positions en faveur des esclaves noirs, traités de façon inhumaine, lui attirent la haine des grands propriétaires. Après avoir échappé à quinze attentats, il regagne l'Espagne, où il devient conseiller et confesseur d'Isabelle II. Lorsque celle-ci est chassée du pays par la révolution de 1868, il l'accompagne dans son exil en France. Il meurt au monastère cistercien de Fontfroide, dans l'Aude. Canonisé en 1950, Antoine-Marie Claret est célébré le 24 octobre.

CLAUDE DE BESANÇON (VIIe siècle)

CHRISTIANISME

La tradition fait de ce saint le premier évêque de Besançon. Auparavant, cet ancien militaire s'est retiré dans un monastère, dont il devient l'abbé. Puis, quittant son évêché, il retrouve sa communauté. Le monastère et le village proche porteront son nom, Saint-Claude (Jura). Claude est fêté le 6 juin.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (vers 140-220)

CHRISTIANISME

Les débuts de la vie de ce Père grec de l'Église sont obscurs. Après avoir voyagé en Grèce, en Italie et en Asie Mineure, il s'arrête à Alexandrie et rencontre son maître spirituel, le chrétien Pantène. Devenu à son tour directeur de l'école théologique d'Alexandrie, il a peut-être pour élève Origène*. Excepté des contacts avec Alexandre, évêque de Jérusalem, et l'Église d'Antioche, le reste de son existence est aussi obscur.

L'apport de Clément d'Alexandrie, essentiel et lyrique, vient de ses trois œuvres principales. Pour lui, le christianisme se conçoit comme une philosophie et un moyen d'atteindre la perfection par l'éducation. Dans *Le Protreptique* (« exhortation », en grec), le christianisme est la seule véritable philosophie ; dans *Le Pédagogue*, la Parole (*logos*) de Dieu, incarnée dans le Christ, enseigne les bons comportements ; dans *Les Stromates* (« tapisseries », en grec), l'auteur s'en prend aux hérésies gnostiques, et développe une gnose (connaissance) parfaite, qui permet de s'unir à Dieu.

CLÉMENT Ier DE ROME, pape (vers 88-97)

CHRISTIANISME

Père de l'Église, le pape Clément Ier succède à Anaclet (ou Clet), saint et martyr. Cité par Irénée de Lyon* au IIe siècle, il aurait fréquenté les apôtres. Fêté le 23 novembre, il serait mort aussi en

martyr, en Crimée, précipité dans la mer, le cou lesté d'une ancre. C'est pourquoi il est le patron des mariniers. Il a écrit une *Épître aux Corinthiens*, rédigée en grec entre 95 et 98. Ce témoignage de foi à l'attention d'une Église lointaine en fait l'auteur chrétien le plus ancien après ceux du Nouveau Testament.

Clément, les saints et les papes

Clément d'Ancyre (Ankara) est martyrisé vers 309. Disciple de Méthode, l'évangélisateur des Slaves avec son frère Cyrille*, Clément d'Okhrid (vers 840-916) est le premier évêque de la Bulgarie et l'apôtre des Bulgares.

Le nom Clément (du latin *clemens*, « calme », « paisible », « bon ») a aussi été porté par quatorze papes officiels. Après Clément II (1046-1047), au pontificat dominé par l'Empire germanique, Clément III (1187-1191), un proche de Louis IX (Saint Louis), et Clément IV (1265-1268) s'engagent dans les croisades. Clément V* et Clément VI sont des papes d'Avignon. Clément VII (1523-1534), un Médicis, est maladroit envers la Réforme de Luther* et l'empereur Charles Quint, lequel ordonne d'envahir les États pontificaux. Dans le sillage de la Contre-Réforme du concile de Trente, Clément VIII (1592-1605), attaché aux dogmes, développe les missions, se rapproche de pays protestants et raffermit l'unité de l'Église, héritage que Clément IX (1667-1669) et Clément X (1670-1676) entendent perpétuer. Clément XI (1700-1721), mauvais diplomate, s'en prend au courant de Jansénius* (1713), et Clément XII (1730-1740), à la franc-maçonnerie (1738). Pressés par les souverains catholiques, Clément XIII (1758-1769) et Clément XIV (1769-1774) sont en butte à la question délicate des jésuites, dissous en 1773.

CLÉMENT V (vers 1264-1314), pape (1305-1314)

CHRISTIANISME

Né au château de Villandraut (Gironde), Bertrand de Got, fils de seigneur, étudie à Agen, Orléans et Bologne. Chanoine, chapelain des papes Célestin V (1294) et Boniface VIII (1294-1303), il est fait évêque de Saint-Bertrand-de-Comminges (1295) et archevêque de Bordeaux (1299). Originaire de la Guyenne, région française des rois d'Angleterre, il est mandé, avec son frère Béraud, pour éviter une guerre entre les Français et les Anglais (1294). Après la mort de Benoît XI (1303-1304), la succession divise cardinaux français et italiens. Élu à Pérouse après un conclave d'un an, il se fait couronner à Lyon sous la pression de Philippe le Bel, souverain français (1285-1314). Il ne s'installe pas à Rome, en proie à des troubles, mais le long du Rhône, dans le Comtat Venaissin, terre pontificale. Son règne est marqué par sa volonté de monter une nouvelle croisade et par ses rapports difficiles avec le roi de France, qui l'amènent à décréter la bulle *Vox in excelso* (22 mars 1312). Ce document supprime les Templiers, ordre de moines-soldats, fondés pendant les croisades et devenus encombrants, dont les biens sont transmis à l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Clément V est aussi l'auteur des *Clémentines*, un recueil juridique. Il repose dans l'église d'Uzeste, en Gironde.

Clément et Avignon

Clément V est présenté comme le premier pape d'Avignon, où il dispose d'une résidence dans le couvent des dominicains à partir de 1309. Dès cette date, la ville devient le siège de la papauté et de sept papes français. Jean XXII (1316-1334) fait prospérer l'Église, qu'il stabilise et fortifie politiquement. Benoît XII (1334-1342), peu doué en politique extérieure, fait bâtir le Palais des Papes. Clément VI (1342-1352) conforte le siège pontifical quand il achète Avignon à la reine Jeanne Ire de Naples. Innocent VI (1352-1362) réussit à ramener la paix dans les États pontificaux italiens. Après Urbain V (1362-1370), Grégoire XI (1370-1378), influencé notamment par Catherine de Sienne*, réintègre Rome (1377). Commence alors le Grand Schisme d'Occident (1378-1417): d'un côté, les papes légitimes de Rome ; de l'autre, deux antipapes d'Avignon, Clément VII (1378-1394) et Benoît XIII (1394-1423), ou Pedro de Luna.

CLOTILDE (vers 470-545)

CHRISTIANISME

Clotilde tient son prénom du germanique *hlod-hild* (« gloire », « combat »). À la mort de son père Chilpéric (491), roi des Burgondes, son oncle Gondebaud, assassin de ses parents, monte sur le trône tandis qu'elle gagne Genève. L'ouest de l'Europe étant sujet à des rivalités diverses, dont l'hérésie d'Arius*, Gondebaud scelle une alliance avec le roi des Francs, Clovis Ier, lequel épouse la jeune fille vers 492. Le couple est pour le moins contrasté : à la douceur et à la foi de Clotilde répond la nature guerrière de son époux. Pourtant, Clovis la laisse vénérer son Dieu et baptiser leur premier enfant. Grégoire de Tours* (VIe siècle) rapportera que le baptême de Clovis, que la tradition fixe à la Noël 496, lui doit beaucoup, ainsi qu'à Rémi*, évêque de Reims, où se déroule la cérémonie. Ainsi, après la mort de leur fils, le roi a maudit ce Dieu incapable de le garder en vie. Quand est né un autre garçon, que les prières de son épouse ont sauvé de la maladie, il était moins certain. À la bataille de Tolbiac contre les Alamans (496), alors que ses troupes étaient en difficulté, il a juré de se convertir s'il battait l'ennemi. Il a remporté la victoire.

Après leur roi, les Francs se convertissent en masse. Pendant que Clovis étend son royaume, notamment après la victoire de Vouillé (Vienne) contre Alaric II, roi des Wisigoths (507), la reine fait bâtir à Paris la basilique des Saints-Apôtres – aujourd'hui disparue, à l'emplacement du lycée Henri-IV, près du Panthéon. Elle s'y recueille devant Geneviève*, sainte qu'elle admire. Après la mort de son mari (511), elle se retire à Tours, non loin du tombeau de Martin de Tours*. De sa retraite, elle assiste à la guerre de succession qui déchire ses fils : Clodomir, Thierry Ier, Childebert Ier et Clotaire Ier. Elle tente même, sans doute, de résoudre la crise, mais en vain. Clodomir meurt à la bataille de Vézeronce contre les Burgondes (524). Childebert et Clotaire tuent deux de ses fils, Thibault et Gonthaire.

Finissant ses jours dans la vénération de Martin, la reine est enterrée auprès de Clovis et Geneviève, dans la basilique des Saints-Apôtres. Fêtée le 4 juin, elle est l'une des patronnes de la France.

Cloud et Séverin

Childebert et Clotaire ont éliminé deux des fils de Clodomir. Le troisième est sauvé par des fidèles et se réfugie dans un monastère: il s'agit de Clodoald, ou Cloud (522-560), qui choisit la vie monastique plutôt que la royauté. D'après la tradition, il fut convaincu par Séverin, un ermite vivant aux portes du Paris de cette époque, à l'endroit où s'élève l'église portant son nom, dans le Ve arrondissement. Séverin lui aurait même coupé les cheveux et remis l'habit, signes de l'engagement monastique. Après un séjour en Provence, Cloud revient à Paris et, sacré prêtre, préfère s'isoler dans un ermitage, aux environs de la ville. Les disciples affluant, attirés par ses vertus, il les regroupe au sein d'un monastère où il repose après sa mort. Son tombeau, près duquel ont lieu des miracles, devient un lieu de pèlerinage : Sanctus Clodoaldus, c'est-à-dire Saint-Cloud. Une chapelle contenant ses reliques est bâtie, puis agrandie.

CÓATLICUE

AZTÈQUES

Déesse de la Vie, de la Fertilité, du Feu, de la Terre et de la Mort, Cóatlicue est la mère des dieux, des hommes et des quatre cents étoiles du Sud ou Centzonhuitznahuah. Son nom signifie « qui porte une jupe de serpents », laquelle fait en effet partie de sa tenue, avec ses griffes acérées et son collier orné de têtes et de cœurs humains. Cet aspect, renforcé par les cœurs, les mains et les têtes d'enfants sur sa poitrine, en fait une divinité féroce, prête à dévorer les humains, le symbole du ventre maternel qui associe l'utérus et la tombe, mais qui purifie. D'ailleurs, elle est parfois identifiée à Cihuacóatl*, déesse des Femmes mortes en couches. Dans un épisode célèbre, Cóatlicue est un jour fécondée par une boule de duvet tombée du ciel – ces plumes sont celles du colibri, symbole des âmes des guerriers morts. Pour laver ce qu'ils pensent être une grossesse indigne, sa fille Coyolxauhqui, la déesse de la Nuit, et les Centzonhuitznahuah décident de l'assassiner. Mais Huitzilopochtli* surgit de son ventre tout armé et massacre les enfants indignes avec le serpent de turquoise (*xiuhcóatl*). Il décapite Coyolxauhqui, dont la tête, projetée dans le ciel, devient la lune.

Enfin, Cóatlicue aurait enfanté seule Quetzalcóatl* et Xólotl*.

COHEN, HERMANN (1842-1918)

JUDAÏSME

Formé d'abord à la tradition rabbinique dans un séminaire de Breslau, Hermann Cohen se tourne ensuite vers la philosophie, qu'il enseigne à Marbourg. Il y fonde l'école néo-kantienne, dite « de Marbourg », qu'il

anime avec Paul Natorp (1854-1924). Prolongeant l'œuvre de Kant (1724-1804), ce courant veut en approfondir l'aspect critique en analysant les processus logiques de la connaissance, de l'éthique, de la science et de l'esthétique. Sur le plan religieux, dans *La Religion de la raison à partir des sources du judaïsme*, Cohen veut montrer que le divin existe, qu'il inspire la raison et tous les aspects de l'homme auquel il prodigue son amour, et que le judaïsme est la religion la mieux adaptée au rationnel, même s'il faut respecter le commandement de Dieu. Dans cette perspective, il n'adhère pas au sionisme, qui contredit à ses yeux l'universalité du judaïsme en cantonnant les juifs au sein d'une nation. En 1933, l'arrivée au pouvoir d'Hitler provoque la dissolution de son école et le départ d'Allemagne du directeur, son élève, Ernst Cassirer (1874-1945).

Colette de Corbie (1381-1447)

Le nom de cette sainte dérive de Nicolas*, qui, pour ses parents âgés, aurait permis sa naissance. Élevée dans la religion, orpheline à18 ans, cette fille de charpentier essaie plusieurs familles religieuses avant de trouver celle dont la règle lui semble assez sévère. Elle entre dans le tiers-ordre franciscain en 1402, dans sa ville natale de Corbie (Aube). Recluse, elle devient aveugle et muette. Quatreans plus tard, ayant reçu de François d'Assise* et de Claire d'Assise* la mission de réformer les clarisses, elle est libérée de sa réclusion. À Avignon, Benoît XIII la nomme supérieure générale de tous les monastères qu'elle fondera. Elle s'emploie alors à aider Vincent Ferrier dans son œuvre de réconciliation. D'étape en étape, elle parvient à créer dix-sept communautés et à effectuer un retour à la règle primitive en France, en Espagne, en Flandre et en Savoie. Elle est fêtée le 6 mars.

COLIGNY, GASPARD DE CHÂTILLON sire de (1519-1572)

CHRISTIANISME

L'amiral de Coligny est l'une des victimes emblématiques des guerres de Religion (1562-1598) touchant la France et opposant « papistes » et « huguenots ». D'abord catholique, il connaît une carrière militaire prestigieuse, assortie de grandes victoires. Il passe du côté de la Réforme protestante, dont il devient une grande figure à la mort du roi Henri II (1547-1559), avec Condé. Il arme et organise les troupes protestantes. Après la défaite de Jarnac (1569) et la mort de Condé, il tient seul les rênes. Malgré une autre défaite à Moncontour la même année, il réussit à négocier des avantages aux protestants par l'édit de Saint-Germain (1570). Charles IX (1560-1574) en fait son conseiller, mais sa politique déplaît. Il est le premier assassiné lors du massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572. Cette opération, fomentée par les Guise, chefs du parti catholique, et le futur Henri III débute à l'aube, au son du tocsin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Environ trois mille personnes meurent. Le massacre s'étend à la province et ne s'arrête que le 3 octobre.

COLOMBAN (vers 540-615)

CHRISTIANISME

Né dans le Leinster, en Irlande, Colomban ou Columban (« colombe ») est formé aux monastères de Clauin Inis et Bangor. Vers 585, il quitte l'île pour le continent, en compagnie de douze moines, dont saint Gall et Attala. D'après la tradition, ils débarquent près de Saint-Malo et obtiennent de Gontran, roi de Bourgogne, le droit de s'établir dans les Vosges. Les disciples affluant, Colomban dirige un monastère à Luxeuil, à l'origine d'autres communautés, comme celles de Jumièges et de Remiremont. Une règle voit le jour, mais des différends l'opposent à Thierry, roi de Bourgogne, et sa mère Brunehaut, ainsi qu'aux évêques francs. Vers 610, il quitte Luxeuil et part évangéliser les Alamans et les Suèves en Suisse, avec Gall et des moines. Puis il fonde en Italie le monastère de Bobbio (Émilie-Romagne), où il meurt. Artisan d'un renouveau monastique, il est fêté le 21 novembre. Jonas, moine de Bobbio sous l'abbatiat d'Attala, successeur de Colomban, a écrit sa biographie vers 643. Quant au fidèle Gall (vers 541-640), malade pendant le séjour en Suisse, il laisse partir Colomban en 612 et fonde une communauté, prélude à la prestigieuse abbaye de Saint-Gall.

Enfin, il ne faut pas confondre Colomban avec Colomba ou Columba (vers 520-597), fêté le 9 juin. Prêtre et abbé irlandais originaire du Donegal, celui-ci fonde le monastère de Derry et celui d'Iona, île d'Écosse. Il est l'un des trois grands saints d'Irlande, avec Brigitte* et Patrick*.

CÔME ET DAMIEN (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Côme ou Cosme (du grec *kosmos*, « monde ») et son frère jumeau Damien (qui semble dérivé de « Damia », surnom de la déesse Cybèle*) sont originaires d'Arabie. Médecins, ils exercent leurs talents en Cilicie, en Asie Mineure. Très réputés, ils guérissent les animaux et les hommes, pratiquent même des greffes, mais ne demandent aucun honoraire, ce qui leur vaut le surnom d'*anargyres* (« qui secourent gratuitement »). Chrétiens, ils en profitent pour convertir. Arrêtés pendant les persécutions de l'empereur Dioclétien*, ils refusent de renier leur foi, et sont condamnés à être noyés enchaînés. Délivrés par un ange, ils montent sur un bûcher dont les flammes brûlent les bourreaux. Même les flèches et les pierres sont inefficaces. Finalement, ils sont décapités, sans doute en 287, en même temps que leurs trois frères : Anthime (ou Antime), Euprepius et Léonce. Cyr, en Syrie, abrite ensuite leur tombeau. Leur culte se répand dès le Ve siècle, notamment à Constantinople, objet d'un pèlerinage. Patrons des médecins, des chirurgiens et des pharmaciens, ils sont fêtés le 26 septembre par les catholiques, le 1er juillet, le 17 octobre ou le 1er novembre par les orthodoxes. Une mosaïque les représente dans une basilique construite sous le pape Félix IV (526-530).

CONFUCIUS (vers 551-479 av. J.-C.)

CHINE

Kong Fuzi (« maître Kong »), dont le nom sera latinisé en Confucius, bénéficie de biographies très gratifiantes élaborées par ses disciples, ce qui brouille les pistes d'une existence marquée par une pensée qui devait marquer la Chine, la Corée et le Japon jusqu'au XXe siècle. Bien que sa doctrine ait été abolie par Mao, les Chinois ne l'ont pas oublié, puisque, dans les temples, son effigie voisine souvent avec celle du Bouddha* et de Laozi*.

Né au pays de Lu, dans la province actuelle du Shantung, au nord-est de la Chine, il appartiendrait à la lignée des Shang, dynastie qui régna de 1765 à 1122 avant notre ère. Marié très jeune, père de deux enfants, il veut obtenir un poste de fonctionnaire, et pour cela gagne Luoyang, dans la province du Hénan, la capitale de la dynastie régnante des Zhou – il y aurait croisé Laozi. Il y étudie l'histoire et la tradition chinoises, les textes, les rites, et constate combien la morale politique a besoin d'être bonifiée. Il obtient un poste de gouverneur qui lui permet de concrétiser ses théories et de remplir d'autres missions en Chine, mais, victime d'intrigues, il doit quitter ses fonctions. Fondateur de la première école philosophique chinoise, il est aussi le premier à réunir des disciples avec lesquels il parcourt les routes – et sans cesser d'étudier. Il finit par retrouver son pays de Lu, où il meurt.

Confucius est l'auteur réel ou présumé de traités fondateurs de sa doctrine, comme le *Shijing*, « Canon des poèmes » ou « Classique des vers ». Il assura la compilation de cet ouvrage qui contient les plus anciens poèmes de la littérature chinoise, soit entre le XIe et le Ve siècle avant J.-C. Sa pensée, philosophique et politique, se concentre sur une moralisation de l'art du gouvernement, fondée sur la bienfaisance, la moralité et les rites. Teintée d'humanisme, elle revendique le droit des faibles, les vertus, la tolérance, et appelle les puissants à la clairvoyance. En clair, si un père est juste envers son fils – qui lui doit le respect –, ce dernier le sera aussi. Cette morale est bien sûr transposable à l'échelle d'un État : le confucianisme est en effet applicable au plan personnel, familial et national, ce qui explique en partie son grand succès. Il devient même la doctrine officielle de la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), qui par ailleurs divinise Confucius.

CONSTANTIN Ier LE GRAND (vers 280-337)

CHRISTIANISME

Fils d'Hélène* et de l'empereur Constance Ier Chlore, Constantin devient Auguste à la mort de son père, en 306. Mais la succession n'est pas simple… Il doit affronter des prétendants au trône, éliminés tour à tour : son beau-frère Maximien, qu'il pousse au suicide (310), Galère, mort en 311, Maxence, qu'il bat au pont Milvius (312), Maximin Daia,

IIIe millénaire à 500 environ avant notre ère. Dans une union qui symbolise la fertilité, Dumuzi (« fils légitime ») épouse Inanna/Ishtar*. Mais il est aussi un dieu de la Végétation et, à ce titre, il doit mourir et renaître au cours d'un cycle qui se répète et correspond à celui de la végétation. Il comprend que la mort le guette dans un rêve interprété par sa sœur Geshtinanna. Les sources diffèrent quant aux circonstances de cette mort puis de sa résurrection. En les combinant, il s'avère que Dumuzi se cache dans plusieurs endroits, puis dans le désert, où des démons, les Gallu (ou des bandits) le débusquent, le capturent, le tuent et l'emmènent aux enfers. Inanna y descend pour le retrouver. Mais Éreshkigal*, la maîtresse des lieux, ne l'autorise à remonter que si elle trouve un remplaçant pendant la moitié de l'année. Le choix se porte sur Dumuzi. D'après la *Descente d'Ishtar aux enfers*, écrite en sumérien – version la plus longue – et en akkadien, Ishtar, voulant étendre son pouvoir aux défunts, se rend dans le royaume de sa sœur Éreshkigal, qu'elle évince. Mais, maudite par la reine des ombres, elle succombe et son corps se décompose sur un crochet de boucher. Sa servante Ninshuburg en appelle à Ea/Enki*, lequel envoie deux créatures la ressusciter grâce à des plantes et une eau-de-vie. La même condition est imposée par des juges, les Anunnaki* : Inanna doit trouver un remplaçant. En retrouvant Dumuzi, elle constate qu'il a festoyé au lieu de porter le deuil. Il séjournera donc une moitié de l'année chez les morts, l'autre moitié étant assurée par Geshtinanna. Quoi qu'il en soit, le séjour aux enfers de Dumuzi correspondait en Mésopotamie à la période sèche de l'été et, par extension, aux célébrations des défunts. Le deuil rappelle celui qui avait frappé Ninsun, sa mère, déesse pastorale associée aux vaches et mariée à Lugalbanda*, et Geshtinanna.

Le cycle de Dumuzi correspond à celui d'un autre dieu, Tammuz – en akkadien, hébreu et araméen. Dans la Bible, le prophète Ézéchiel* déplore que la mort du dieu soit pleurée par des femmes dans le Temple de Jérusalem. Tammuz a d'ailleurs donné son nom au quatrième mois du calendrier juif (juin-juillet), calqué sur le calendrier babylonien. Un jeûne, le Chivah assar be-Tammouz, y rappelle le démantèlement du premier Temple par les Babyloniens en 587 av. J.-C., et du second par les Romains en 70.

DUNSTAN (vers 910-988)

CHRISTIANISME

Né près de Glastonbury, dans le Somerset, Dunstan est consacré prêtre par son oncle. Nommé abbé de l'abbaye bénédictine de Glastonbury par le roi Edmond (943), il tente d'y restaurer la vie communautaire selon la règle de Benoît de Nursie*. Moins en faveur auprès du roi Edwig, successeur d'Edmond, il est exilé (955) et trouve refuge à Gand. Rappelé par le roi Edgar le Pacifique (957), il est fait évêque de Worcester et de Londres, et enfin archevêque de Cantorbéry, la distinction suprême. Proche du roi, il réforme l'Église et le monachisme d'Angleterre, unifie le pays auquel il imprime un élan artistique, et s'entoure de religieux fidèles comme Ethelwood (vers 908-984), fondateur et restaurateur de monastères. À partir de 978, et la mort d'Édouard, fils d'Edgar, il abandonne son rôle central et se retire. Très populaire après sa mort, il ne sera surpassé en renommée que par Thomas Becket* (1117-1170). Dunstan est fêté le 19 mai.

DURGÂ

INDE

En sanscrit, Durgâ est « l'inaccessible ». Cette déesse est une forme guerrière de Pârvatî*, l'épouse de Shiva* qui montre ainsi le pouvoir de destruction de son pan féminin. Bénéfique envers les créatures droites et vertueuses, elle s'avère un ennemi redoutable du mal. Dans ce cas, elle est représentée sous la forme d'une belle femme jaune debout sur un lion ou un tigre, symboles de courage et de puissance. L'un de ses exploits les plus célèbres est son combat contre Mahîshâsura. Alors que ce buffle démoniaque menace les dieux, Durgâ reçoit la mission de le tuer et se voit confier par les dieux des armes précieuses : le trident de Shiva*, le disque de Vishnu* et la hache d'Agni*. Kumâra (Karttikeya*) lui confie sa lance, Yama*, une massue, Sûrya*, un arc et une flèche… Elle séduit le monstre, mais le défie à la lutte : s'il gagne, il pourra l'épouser. Lorsqu'elle a abattu Mahîshâsura, elle devient Mahîshâsuramardinî, dotée de ses seize bras armés.

Durgâ est entourée d'une cour. Du côté masculin, on y trouve les Bhûtas, des fantômes, ou plutôt les âmes de personnes décédées de mort violente. Habitant les arbres et les maisons abandonnées, ils errent la nuit autour des villages. Les Vetâlas sont des esprits magiciens, des vampires. Du côté féminin, les Yoginis sont des ogresses se piquant de sorcellerie.

Enfin, Durgâ peut adopter des formes différentes, parmi lesquelles celle de la redoutable et terrible Kali*. Mais elle est aussi Annapurna, la déesse des Aliments, pourvoyeuse de l'abondance.

DUSARÈS

ISLAM/ORIENT ANCIEN

En Arabie du Nord et du Centre existaient de nombreuses divinités, dont certaines portent un nom commençant par *Dhou-*, que l'on peut traduire par « le dieu de ». Par exemple, Dhou-Gabat était lié aux forêts et au palmier-dattier, ou encore Dhou-Samayi, le « céleste ». Dhou-Shara (ou Dusarès dans sa forme grecque) était également

connu. Ce dieu de la Végétation venait des Nabatéens, qui reprirent d'autres divinités du fonds arabe, comme Allât*, Manât* et al-Uzza*. La Nabatène vénérait aussi des dieux propres, comme Shay'al Qawm, le « pasteur des peuples » qui protégeait les caravanes, et al-Koutbâ, « le scribe », maître de l'écriture et de la prophétie rappelant le Nabû* babylonien. Près du village de Wadi Moussa, Pétra, la somptueuse capitale de grès rouge, impressionne encore. Les Nabatéens y représentaient leurs divinités par des bétyles (pierres sacrées), leur offraient des sacrifices d'animaux ou des fumigations d'encens. Bâti au début du IIe siècle de notre ère, le Qsar el-Bint, temple qui se dresse encore, était la demeure de Dusarès, le dieu principal et le protecteur des rois. Son nom signifierait « celui du Shara », une montagne située à l'est du site. Il était adoré sous la forme d'un bétyle, une pierre noire qui recevait le sang des victimes immolées. Sa parèdre, al-Uzza, recevait aussi des sacrifices.

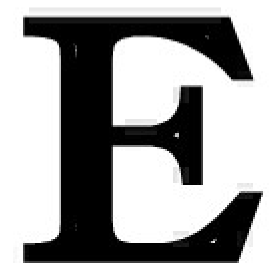
Pétra, influencée par l'hellénisme, recèle aussi un buste de Dusarès portant une couronne de vigne, car les Grecs l'avaient assimilé à Dionysos*, et les Romains au pendant de ce dernier, Bacchus*. Le dieu était d'ailleurs diversement représenté, notamment en taureau protégeant la végétation à Babylone.

DYAUS

INDE

Dans les Veda, Dyaus est le « ciel » (en sanscrit), une divinité très ancienne que son fils Indra* finira par évincer et supplanter dans l'hindouisme. Il est le père céleste, le « ciel père » (Dyaus Pita) que l'on retrouve dans le nom des devas*, mais aussi en Zeus* pour la Grèce, en Jupiter* pour Rome, en Tyr* pour la mythologie germano-nordique. D'ailleurs, il est tué par Indra, comme Ouranos* le sera par Cronos*, le père de Zeus. Son animal associé est le taureau, dont le beuglement est le tonnerre.

Dyaus possède sa contrepartie terrestre : Prthivi, la Terre, dont le symbole est la vache. De même, cette déesse de la Fertilité, mère de toutes les créatures, s'est effacée au fil du temps. Avec son époux Dyaus, elle fut pourtant au centre du mythe de la création. Outre Indra, on leur prête des enfants, tel Agni* (feu).



ÉCHIDNA

GRÈCE

Compagne de Typhon*, Échidna est parfois tenue pour la fille de Gaïa* ou pour la fille de celle-ci, Céto. Serpent monstrueux à tête de belle femme et au corps couvert d'écailles aux couleurs changeantes, elle est la mère de la plupart des créatures les plus horribles de la mythologie grecque, auxquelles Zeus* a laissé la vie afin d'éprouver les héros. Nous lui devons par exemple Cerbère, Chimère*, Méduse* ou l'aigle qui ronge le foie de Prométhée*, sans oublier le dragon du jardin des Hespérides*, l'Hydre de Lerne, Orthros (le chien de Géryon) et le lion de Némée, tous combattus par Héraclès*. Une légende raconte qu'elle est tuée dans son sommeil par Argos, un géant aux cent yeux.

ÉCHO

GRÈCE

Cette nymphe de la montagne est réputée pour sa belle voix et son physique agréable. Un jour, Zeus* lui demande de détourner son épouse Héra* pendant qu'il se consacre à l'un de ses adultères. Pour cela, elle doit abreuver la déesse d'un flot incessant de paroles pendant une nuit, jusqu'à ce qu'il soit revenu. Découvrant la ruse, Héra, furieuse, la condamne à répéter les paroles des autres et à ne prononcer rien d'autre. Affublée de ce défaut, Écho tombe amoureuse du beau Narcisse*, qui l'ignore, d'une part parce qu'il contemple en permanence sa propre image, d'autre part parce qu'elle ne peut lui avouer ses sentiments. C'est pourquoi elle disparaît et que ne reste que sa voix : l'écho.

Selon le Romain Ovide*, la nymphe se refuse à Pan*, le dieu paillard qui la fait déchiqueter par des bergers. Les morceaux du corps sont éparpillés sur la Terre (Gaïa*), qui, les prenant en son sein, leur confère le pouvoir de répéter chaque fin de phrase afin de perpétuer les talents de cette musicienne et chanteuse hors pair.

ECKHART, maître (vers 1260-vers 1327)

CHRISTIANISME

Né à Hochheim en Allemagne, le Dominicain Eckhart, ou Ekart, étudie à Cologne et suit peut-être les cours d'Albert le Grand*, dont l'influence se retrouve dans son œuvre. Après avoir enseigné à Paris, il dirige la province dominicaine de Saxe (1304) et devient vicaire général de Bohême (1307). Eckhart professe la théologie à Strasbourg, tout en prêchant et en dirigeant des monastères de dominicaines. De retour à Cologne (1324), il dirige l'école dominicaine et continue d'enseigner. C'est alors que l'archevêque de la ville, plus proche des Franciscains, lui intente un procès devant l'Inquisition. Après une série de procédures, il plaide sa bonne foi auprès du pape Jean XXII installé à Avignon, où il décide de se rendre. Mais il meurt, son décès restant aussi flou que les détails de sa vie. En mars 1329, une bulle papale le condamne et interdit certains articles de sa pensée. Mais que lui reproche-t-on ?

Eckhart s'affirme le « maître » de ce que l'on appellera la « mystique rhénane », c'est-à-dire de la vallée du Rhin. Cette mystique se fonde sur l'être, et non sur les textes. Écrite en allemand ou en latin, son œuvre, plutôt ardue, explore les pans de la mystique pour mieux s'y plonger. Tout repose sur l'être qui se fond avec Dieu, le Créateur sans lequel il n'existerait pas, tout comme Dieu n'aurait pas de réalité. C'est pourquoi toute créature existe à la fois réellement et en Dieu. Le plus profond de l'âme est lié au divin et, par conséquent, participe à la Trinité* ; elle devient presque autonome, se vide et finit par faire corps avec « l'essence divine ». Ceci déplut donc aux autorités ecclésiastiques. La bulle pontificale étant circonscrite à la région d'activité d'Eckhart, elle perdit de sa vigueur. En revanche, la pensée d'Eckhart fut défendue et promue. Il enseigna ainsi à deux autres mystiques dominicains représentatifs de la mystique rhénane, le prédicateur Jean Tauler (vers 1300-1361) et l'ascète Henri Suso (vers 1295-1366), lequel forma à son tour Rulmann Merswin (vers 1307-1382). Enfin, le régime nazi tenta de le récupérer, alors que sa pensée ne fonde pas cette idéologie criminelle.

EDWIN (585-632)

CHRISTIANISME

Saint Edwin (ou Eadwine), nom signifiant en substance « riche ami », est l'un des acteurs de l'évangélisation anglaise. Roi de Northumbrie à partir de 616, il absorbe le Kent du roi Ethelbert, dont il épouse la fille Ethelburge. Celle-ci étant chrétienne, il la laisse exercer sa foi et se convertit. Baptisé en 627, il entraîne la plupart de ses sujets dans la nouvelle religion. Il est tué dans une bataille contre les Gallois, et devient un martyr.

ÉGÉE

GRÈCE



Roi d'Athènes, fils du souverain légendaire Pandion, Égée guerroie contre Minos*, roi de Crète. Vaincu, il doit lui payer un lourd tribut : sept jeunes filles et sept jeunes garçons doivent être livrés en pâture au Minotaure. Son fils Thésée* vainc le monstre. Alors qu'il approche de la cité, il oublie de hisser la voile blanche, signal qu'il est vivant, et laisse la voile noire, qui signifie sa mort. Guettant son retour sur l'Acropole, Égée pense l'avoir perdu et, désespéré, se précipite dans la mer qui, depuis, porte son nom…

ÉGISTHE

GRÈCE

L'histoire d'Égisthe est liée à son père Thyeste. Ce dernier est le frère d'Atrée*, roi d'Argos et de Mycènes, qui a vengé sa félonie en massacrant ses fils. Il part alors consulter l'oracle de Delphes et apprend qu'il doit s'unir à sa propre fille Pélopia pour avoir un garçon, bras armé de sa revanche. Il s'exécute, la viole et s'enfuit. Ainsi naît Égisthe, qui est élevé à la cour d'Atrée, en même temps qu'Agamemnon* et Ménélas*. Ignorant son ascendance, il est chargé de tuer Thyeste, arrêté et emprisonné. Mais, lorsqu'il brandit son épée, sa victime reconnaît l'arme : il l'a abandonnée après le viol de Pélopia. Père et fils dévoilent alors leurs identités et décident d'éliminer Atrée, tâche que remplit Égisthe alors que le roi procède à un sacrifice. Tous deux s'emparent du pouvoir, dont ils sont chassés par Agamemnon et Ménélas, mais, lorsque la guerre de Troie est décidée, Égisthe se réconcilie avec Agamemnon, qui lui confie la gestion du royaume pendant son absence. Il séduit la reine Clytemnestre et égorge le roi à son retour. Il sera à son tour tué par Oreste*. Quant à Pélopia, comprenant l'inceste, elle s'est suicidée avec l'épée de son père.

EISAI (1141-1215)

JAPON/BOUDDHISME

D'abord membre de la secte ésotérique du Tendai, Eisai s'initie en Chine à l'école du Chan du Linji fondée par Linji Yixuan*, et qui deviendra au Japon le Zen du Rinzai, dont il sera le promoteur. À cet effet, il fait construire à Kyoto le Kennin-ji, temple et monastère qui constituent toujours le centre du Rinzai. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages vantant les mérites de la vie monastique, de la méditation et du thé, qu'il introduit dans les coutumes des religieux zen.

Dôgen*, disciple d'Eisai, sera à l'initiative du Sôtô, l'autre grande école zen du Japon qui, comme le Rinzai, la plus petite, évolua au contact de la culture japonaise.

EL

ORIENT ANCIEN



À Ougarit, El, dieu sage associé au taureau (force) et personnification de l'âge mûr, préside l'assemblée des dieux dont il est le père, comme il est celui de l'humanité. Il figure notamment dans les aventures de Baal*, d'Anat* et de Kéret*. El réside quelque part à l'extrémité des mers. Il commence par s'unir à deux femmes qui donnent naissance à Shahar (étoile du matin) et Shalim (étoile du soir), puis à des « dieux gracieux » impossibles à identifier. Ces deux mères pourraient bien être une allégorie d'Athirat, son épouse et mère d'une multitude de divinités. El finit par accoler son nom à une foule de personnages, dont des anges (Michel*…), des prophètes d'Israël (Élie*, Ézéchiel*…) et à des désignations de Yahvé*, le Dieu unique, appelé par exemple *El-Shaddaï* (« Dieu des Montagnes ») ou *El-Elyon* (« Dieu Très-Haut »).

ÉLECTRE

GRÈCE/ROME

Fils d'Agamemnon* et de Clytemnestre, Électre est la sœur d'Oreste*, dont elle épouse le fidèle ami, Pylade. La mythologie grecque compte deux autres Électre. La première, fille d'Atlas*, est une des pléiades. Unie à Zeus, elle donne naissance à Dardanos, le premier roi de Troie – et d'où vient le nom Dardanelles. D'après la tradition, pour échapper au dieu, elle se réfugia dans l'Olympe, près d'une statue apportée par Athéna*, le Palladion ou Palladium, que Zeus précipita sur Terre, l'objet garantissant désormais la protection de Troie. Pour la tradition latine, Électre n'aurait pas conçu ses enfants avec Zeus, mais avec un prince étrusque.

La seconde Électre, fille d'Océan* et de Téthys, épouse Thaumas, fils de Gaïa*. Avec ce dieu marin, elle conçoit Iris*, arc-en-ciel et messagère des dieux, ainsi que les Harpyes*.

ELFE

GERMANO-NORDIQUES

Les Elfes, ou Alfes, habitent l'Alfaheim, l'un des neuf mondes de l'univers dont ils occupent le sommet, au niveau d'Asgard, le monde des Ases*, et de Vanaheim, celui des Vanes*. Y réside aussi le dieu Freyr*. Cette situation géographique indique que ces divinités, sans doute associées à la fertilité et la fécondité, donc à la nature, occupaient vraisemblablement une place notable dans la mythologie germano-nordique. Ils étaient d'ailleurs vénérés, notamment par des sacrifices. Guérisseurs et protecteurs, ils possédaient aussi une dimension funéraire. Avec le temps, et sous diverses influences, leur portrait évolua vers une forme plus humaine et variée. Au XIIIe siècle de notre ère, Snorri Sturluson* évoque ainsi les Elfes de lumière, bénéfiques et volontiers angéliques, et les maléfiques Elfes noirs ou sombres, responsables de folies et de maladies. Les Elfes, marqués par le christianisme, ont perduré ensuite dans le folklore scandinave sous la forme de petits êtres malicieux qui aident les humains. Nous les trouvons aussi dans les traditions germanique et islandaise.

ÉLIE (IXe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Comme son disciple Élisée*, Élie (« le Seigneur est mon Dieu ») n'a pas laissé de livre dans la Bible, ce qui ne les empêche pas d'être des prophètes majeurs et populaires du judaïsme. Le livre des Rois raconte leurs aventures, en Samarie, royaume israélite du Nord. Rendu capable de miracles, Élie vient y rétablir le culte de Dieu malmené par deux rois, Omri (885-874) et son fils Achab (874-853), qui vouent un culte aux baals* étrangers. Après sa lutte épique contre la reine Jézabel*, épouse d'Omri, et la purification de la Samarie, Élie s'arrête un jour au bord du Jourdain, face à Jéricho. Il est alors enlevé vivant au ciel, où il rejoint Dieu. Élisée prend son manteau, symbole de succession, et sent aussitôt l'Esprit de Dieu fondre en lui.

Élie n'étant pas mort lors de son ascension, le judaïsme développera l'espérance en son retour à la fin des temps, pour le Jugement final et le règne de Dieu. Présent dans plusieurs rites juifs, comme la circoncision, il préparera la venue du Messie*.

À l'époque de Jésus*, cette perspective est très vivante. Le christia-

nisme se bâtira sur la croyance en Jésus le Christ (Messie, en grec), dont Jean le Baptiste*, le nouvel Élie, a préparé l'arrivée. Plusieurs saints chrétiens porteront le nom d'Élie, dont Élie (Ilia) le Juste : ce prince géorgien, Élie Chavchavadze (1837-1907), écrivain et libérateur, meurt assassiné.

Dans le Coran, Élie (Ilyas, en arabe) est parmi les justes et les envoyés de Dieu.

ÉLISABETH DE HONGRIE (1207-1231)

CHRISTIANISME

Fille d'André II, roi de Hongrie, Élisabeth épouse à 14 ans le landgrave (prince) de Thuringe Louis IV et lui donne trois enfants. Promis l'un à l'autre depuis la petite enfance, les deux époux s'entendent pourtant très bien. Leur existence heureuse, ponctuée par la prière, se déroule au château de Wartburg. Mais, en 1227, Louis IV meurt alors qu'il va s'embarquer pour la croisade, à Brindisi (Italie). Selon des sources mâtinées de légende, Élisabeth est renvoyée de Wartburg par sa belle-mère, et humiliée. Elle supporte ces tourments avec une douceur qui force l'admiration. Ses enfants étant placés dans sa belle-famille, elle se réfugie chez son oncle, l'évêque de Bamberg, puis à Marburg. Elle intègre le tiers-ordre franciscain et meurt comblée de grâces. Sa grande charité lui vaut d'être canonisée quatre ans plus tard. Élisabeth de Hongrie est fêtée le 17 novembre.

Élisabeth et les saintes

Outre la mère de Jean le Baptiste*, le nom Élisabeth (de l'hébreu *Elisheba*, « maison de Dieu ») est porté par Élisabeth de Portugal (1271-1336). Née à Saragosse, fille de Pierre III d'Aragon, elle porte le prénom d'Élisabeth de Hongrie, sa grand-tante. Mariée à 12 ans au roi Denis de Portugal, elle assume l'infidélité chronique de son mari et le tient dans ses bras lorsqu'il meurt (1325). Entrée dans le tiers-ordre franciscain, elle montre une foi exemplaire. Élisabeth Rose, morte en 1130, entre à l'abbaye royale de Chelles, non loin de Paris. Puis, désirant se retirer, elle fonde avec deux sœurs un prieuré à Rozoy, dans le diocèse de Sens. Bientôt seule, elle aurait passé trois ans dans le creux d'un grand chêne, avant que ne soit bâti le monastère. Née à Bonn, de petite noblesse, Élisabeth de Schönau (vers 1128-1164) entre à 12 ans dans le monastère éponyme – et mixte. À partir de 23ans, elle connaît d'intenses visions attestées par la communauté. Devenue supérieure des moniales, elle entretient une correspondance avec d'autres monastères, écrit son expérience extatique. Elle est aussi en relation avec Hildegarde de Bingen*.

ÉLISÉE (IXe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Disciple d'Élie*, le prophète Élisée (francisation de l'hébreu *Elicha*, « mon Dieu sauve ») est mentionné dans le livre des Rois de la Bible hébraïque. Il est présenté surtout en grand thaumaturge, dont

l'action se situe en Samarie, le royaume israélite du Nord. Parmi ses miracles, citons celui de la multiplication de pains, qui nourrissent cent personnes affamées. Cet épisode rappelle bien sûr celui dans lequel Jésus* multiplie des pains et des poissons, montrant ainsi qu'il est l'envoyé de Dieu. L'évangile de Luc* rapporte d'ailleurs un autre miracle d'Élisée : Naamân, un général du royaume de Damas, ennemi d'Israël, est atteint de la lèpre. Élie le guérit, et le convalescent se convertit au judaïsme. Le Coran considère Élisée (Alyasa, en arabe) comme l'un des justes les plus éminents.

ÉLOI (vers 588-660)

CHRISTIANISME

Éloi, du latin *Eligius*, « élu », naît dans la région de Limoges. Formé à l'orfèvrerie et à la frappe de monnaie, il se rend à Paris et entre au service du trésorier royal. Pour le roi Clotaire II (584-629), il crée deux magnifiques trônes d'or et de pierreries. Connu pour son talent incomparable, il réalise d'autres pièces superbes et devient responsable des monnaies (trésorier) sous Clotaire, puis sous le grand roi mérovingien Dagobert Ier (629-639). Conseiller auprès du souverain, avec (saint) Ouen* le référendaire (garde des sceaux et des archives) et son biographe, il œuvre tant bien que mal à la préservation des finances et orne des tombes de saints, dont celle de Geneviève*. Charitable, il secourt les pauvres, rachète les prisonniers de guerre destinés à l'esclavage, fonde des monastères puis devient clerc après la mort de Dagobert. Ordonné évêque de Noyon (Oise) en 641, un diocèse encore très païen qui s'étend alors jusqu'en Belgique, il travaille à convertir les populations, sans grand succès.

Fêté le 1er décembre par les catholiques et les orthodoxes, Éloi est le patron de nombreuses corporations : en premier lieu, et logiquement, les orfèvres, monnayeurs, doreurs et orpailleurs. Nous trouvons les maréchaux-ferrants, forgerons, vétérinaires, horlogers et autres métiers liés aux métaux (couteliers, ferblantiers…).

ENDOVELLICO

CELTES

Dans l'Antiquité, des Celtes se mêlèrent aux Ibères. Cette union donna une culture dite celtibère, couvrant les deux tiers de la péninsule Ibérique, ainsi qu'une langue proche du celtique continental. De même que sur le reste du continent, les Celtibères vénéraient de nombreux dieux, comme Sucellos* et Épona*. Portant un nom celtique signifiant « le très bon », Endovellico (ou Endovellicus) bénéficiait d'un culte répandu, une prééminence attestée par de nombreux monuments et dédicaces répartis dans la péninsule. Dieu de la Justice porteur

d'une balance, c'est surtout un guérisseur prestigieux que les fidèles vénèrent en couchant une nuit dans son temple, afin d'avoir ses conseils en rêves. Il est aussi le roi des morts et du monde infernal, couronné de laurier, plante emblématique de l'immortalité. Associé au sanglier, il est représenté également avec des symboles funéraires, comme la palme, le rameau de pin et la torche.

Aux IIe et IIIe siècles, les peuples de la péninsule Ibérique possédaient d'autres dieux tutélaires. Deuxième grande divinité, liée à la palme, au cyprès et à la chèvre, Ataecina est la déesse lunaire de la Nature, de la Renaissance, de la Fertilité et de la Guérison. Assimilée à Proserpine*, elle représente aussi la fécondité, la vie et la mort, à l'égal d'une déesse mère. Citons aussi Nabia, déesse des Eaux et des Rivières, et Trebaruna, déesse des Batailles et de la Mort, protectrice des maisons.

ÉNÉE

GRÈCE/ROME



Cousin de Priam*, roi de Troie, le bel Anchise plaît à Aphrodite*, qui s'unit à lui alors qu'il garde ses troupeaux sur le mont Ida, près de la cité. De cette étreinte naît Énée. Mais, trop heureux d'avoir un fils, il trahit sa promesse et révèle qui en est la mère. Zeus* le foudroie et ne fait que le blesser – aux yeux, ce qui le rend aveugle, ou bien aux jambes, ce qui le rend boiteux. De son côté, Énée est élevé par les nymphes* et par le centaure* Chiron*. Puis il épouse Creüse, fille de Priam. Lorsque la guerre éclate contre les Grecs, il se tient d'abord à l'écart, vivant paisiblement en Troade. Mais, quand Achille* l'attaque et lui vole des têtes de bétail, il rejoint Troie et s'engage dans le combat. Décrit par Homère* comme le plus éminent des Troyens après Hector*, Énée s'illustre par sa sagesse et son courage. Achille est le seul à le menacer, ce qui incite Poséidon* à le sauver en le faisant disparaître dans un nuage.

À la chute de Troie, Énée cherche désespérément son épouse, qu'il a perdue dans la cohue. Enlevée par Aphrodite, elle lui apparaît, le temps de lui révéler le long voyage qui le mènera vers un nouveau territoire : l'Italie. Avec son jeune fils Ascagne, son père sur les épaules, il s'enfuit avec des Troyens et commence un périple de sept ans. Après une halte au mont Ida, ils rejoignent la Thrace, l'île de Délos, la Crète. Ballottés par les tempêtes, les navires arrivent en Sicile, où meurt Anchise. Des vents violents les poussent alors sur la côte de Carthage (Tunisie). Fondatrice de cette cité, et princesse ayant fui Tyr, Didon (ou Élissa) accueille Énée. Entre eux naît une idylle, mais les dieux refusent leur amour car le héros doit suivre son destin et sa quête de la terre nouvelle. Après avoir reçu de Zeus l'ordre de voguer vers la Sicile, Énée quitte en effet Carthage, apercevant au loin le bûcher sur lequel la reine s'est jetée, éperdue de chagrin. Après un séjour sur l'île, il débarque au sud-ouest de l'Italie, à Cumes. Il y consulte la Sibylle, l'une de ces devins qui prononcent les oracles d'Apollon*. Elle le guide jusqu'aux enfers, où il rencontre son père qui lui révèle la suite de ses aventures et les grandeurs de la future Rome. Ainsi, parvenu au Latium, il est reçu par le roi Latinus, fils de Faunus*. Et, pour pouvoir épouser Lavinia, la fille du souverain, il élimine, avec le soutien d'Évandre*, un autre prétendant : Turnus, le roi des Rutules. Dès lors, il bâtit Lavinium, ville baptisée en l'honneur de son épouse, tandis qu'Ascagne fonde Albe-la-Longue. Énée s'affirme ainsi comme l'ancêtre de Rome, que fondera Romulus*. Il a été immortalisé par un chef-d'œuvre de l'Antiquité romaine, l'*Énéide* de Virgile*.

ENKI

ORIENT ANCIEN



Grand dieu de Mésopotamie, Enki (Éa en akkadien) est étymologiquement le « seigneur de la terre » et réside dans l'Apsû*. Sagesse, maîtrise des eaux douces, magie, techniques et savoirs, tout semble lui réussir. Doué d'une intelligence hors normes, il saisit de l'argile et crée Kulla, le dieu bâtisseur, et du coup les paysages mésopotamiens (mer, montagnes, forêts…). Puis viennent le bétail et le grain, les rois qui s'occuperont des temples, l'homme et la société. Fils d'Anu et de la déesse Nammu, ou mère primordiale, il est le dieu d'Eridu, où son temple est la « maison de l'Apsû ». Située au sud de la Mésopotamie, Eridu, l'une des deux principales villes avec Ur, amorce un repli après 3500 av. J.-C.

Enlil* finira par prendre sa place en tant que dieu prédominant, à la fin du IIIe millénaire, tout en lui laissant une aura importante puisque ces deux divinités et Anu* forment la grande triade créatrice mésopotamienne. Sous l'influence akkadienne, Enki transmettra ensuite une partie de son histoire à son fils Marduk*, le grand dieu de Babylone. Il est connu aussi sous les noms de Nidummud et Ninshiku. Un mythe sumérien relie Enki à Ninhursag*, déesse de la Terre.

ENLIL

Orient ancien

Ce dieu porte un nom signifiant « le seigneur souffle » en sumérien – il est Ellil en akkadien. Avec Enki*/Éa et Anu*, son père ou son frère, il compose la grande triade mésopotamienne. Après avoir séparé la Terre (Ki) et le ciel (Anu/An), qui ne formaient auparavant qu'un tout, cette personnification du vent, de l'air et de l'atmosphère devient le maître de la terre ferme. Il fait apparaître le germe de la vie, d'où naissent les hommes. Il s'affirme alors comme l'ordonnateur de la nature, dont il contrôle les saisons, la vie et la mort. Tout ce qui existe vient et dépend donc du vent, qui crée par son souffle (*spiritus* en latin, qui a donné le mot « esprit ») – ce qui fait songer à Yahvé*, le Dieu d'Israël. Vénéré à Nippur, Enlil est en outre le supérieur des rois. Détenteur du destin des hommes, qu'Anzû* lui ravit, il peut aussi se montrer désagréable : il provoque le déluge auquel n'échappent qu'Atrahasîs* et les siens. Ailleurs, il punit Enkidu, compagnon de Gilgamesh*. Car il régit le sort des monarques et de leurs royaumes. En contrepartie, ces derniers entretiennent son culte à Nippur et lui font des offrandes. Mais, en raison de tout ce pouvoir, il a maille à partir avec les Igigi*.

Dieu souverain du panthéon, Enki fut supplanté par Anu. À la fin du IIe millénaire, l'émergence de Marduk*, le dieu de Babylone, coûte à tous deux leur prééminence. Lors de la grande fête de ce dieu de Babylone, la tiare d'Enkil et Anu était recouverte, pour signifier que le pouvoir avait changé de main.

La mythologie sumérienne attribue à Enlil la paternité d'Adad*/ Ishkur, Nergal* et d'autres. Il est présenté comme le grand-père ou le père d'Utu/Shamash* et d'Inanna/Ishtar*. Habitant l'Esharra, pendant céleste de l'Apsû*, le royaume des eaux, il a pour épouse la « dame du souffle », Ninlil (Mulissu en akkadien), qui lui donne Nanna/Sîn* et Ninurta*/Ningirsu. La rencontre du couple est relatée dans un mythe : n'écoutant pas les conseils de sa mère, Ninlil se promène nue au bord de l'eau. Enlil, séduit, s'unit à elle. Condamné pour viol, il rejoint les enfers. Ninlil le suit et enfante Nana, dieu de la Lune.

ENMERKAR

Orient ancien

Petit-fils du dieu solaire Utu/Shamash*, Enmerkar est le deuxième roi d'Uruk, où il aurait régné 420 ans. Il a pour cousine et épouse la déesse Inanna/Ishtar*. Dans le mythe sumérien *Enmerkar et le Seigneur d'Aratta* (vers le XXIe siècle av. J.-C.), localisé quelque part en Iran, tous deux sont des *En*, des rois-prêtres, et à ce titre les époux d'Inanna. Cette dernière ayant une préférence pour Enmerkar, il exige que le seigneur d'Aratta soit son suzerain. Pour le forcer, il envoie une famine. L'En d'Aratta temporise en proposant une joute à distance, à laquelle Enmerkar réplique avec intelligence. Par exemple, il doit procurer un signe de pouvoir qui ne soit ni en métal, ni en bois, ni en pierre : en réponse, il fait parvenir un sceptre en roseau. Au final, il envoie un ultimatum exigeant la fourniture de matériaux précieux pour le temple d'Inanna. Conscient que son messager ne pourra pas retenir tout le texte, il le marque sur une tablette d'argile – ce qui fait d'Enmerkar l'inventeur de l'écriture. Pendant ce temps, Ishkur/Adad* a fait pleuvoir sur Aratta, permettant à la végétation de repousser. Enmerkar se rend alors à Aratta et conclut un accord : les relations seront désormais fondées sur des échanges commerciaux. Les deux En inaugurent ainsi les rapports entre Sumer et l'Iran.

Dans un autre mythe sumérien, *Enmerkar et Ensukushsiranna* (ou *Ensubkeshdanna*), ce dernier est aussi un En d'Aratta. Se considérant comme le seul époux d'Inanna, il commande à Enmerkar de se soumettre et de lui envoyer la statue de la déesse. Il essuie un refus et confie à un sorcier la mission d'éliminer l'insolent. Une sorcière, Sagburu, déjoue le sort et signe la mort de son concurrent. Ensuhkeshdanna finit par reconnaître la supériorité d'Enmerkar, dont le successeur est Lugalbanga*.

ÉOLE

Grèce/Rome

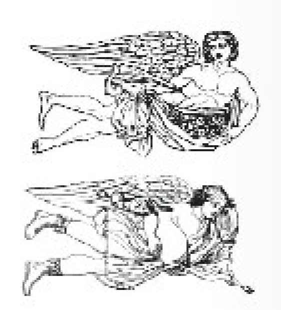
Plusieurs personnages de la mythologie grecque portent ce nom. On trouve ainsi Éole, roi en Thessalie, dont le père est Hellen, fils de Deucalion*. Lui-même père de Sisyphe*, il est le fondateur des Éoliens qui, avec les Doriens issus de son frère Doros, sont parmi les peuples de Grèce. Le plus célèbre des Éole reste le dieu des Vents, fils de Poséidon*, ou bien de Zeus*, qui l'a chargé de cette mission. Il habite l'île d'Éolia, identifiée aux îles Éoliennes, au nord de la Sicile. Entouré de ses enfants, il retient ses vents dans des outres ou des cavernes, et les libère à la demande de son père. S'il en prend l'initiative, il provoque des malheurs comme les tempêtes. Dans l'*Odyssée*, Homère* raconte comment ce dieu accueille avec bienveillance Ulysse*. Il lui confie une outre de cuir contenant les vents contraires, puis envoie un vent léger qui poussera les navires jusqu'à Ithaque. Neuf jours plus tard, le héros aperçoit l'île, mais il s'endort. Ses compagnons en profitent pour ouvrir l'outre, qu'ils croient remplie de vin. Une tempête les repousse alors très loin de leur patrie.

Les dieux et les vents

À côté d'Éole, le maître, il existe quatre vents principaux, considérés comme les fils d'Éos*(l'aurore) et d'Astraéos. Appelé Aquilon à Rome, Boreas (Borée), le plus froid, est le vent du nord. Résidant en Thrace, il est adoré surtout à Athènes. Un jour, il s'éprend de la princesse Orithyia, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. L'union étant désapprouvée, il enlève la belle qui lui donne deux fils ou Boréades, Calaïs et Zetes. Tous deux accompagnent Jason* dans l'expédition des Argonautes, durant laquelle ils s'opposent aux Harpyes*. Euros (est), ou Eurus, particulièrement vénéré à Sparte, est plutôt vecteur de mauvais temps et de pluie, tout en apportant la chaleur. Les Romains en feront Vulturne. L'impétueux Notos (sud), devenu Auster à Rome, apporte les orages et les vents dangereux, en particulier pour les navigateurs. Au contraire, Zéphyr (ouest), appelé Favonius à Rome, est un vent plaisant, doux et puissant. Il est le protecteur des plantes et des fleurs, auxquelles il apporte l'humidité. Il est représenté en jeune homme au beau visage. Il est uni à Chloris, seul enfant rescapé d'Amphion*, déesse des Fleurs dont le pendant romain est Flore*. Zéphyr est aussi connu pour s'être épris du beau Hyacinthe*.

La tradition grecque ajouta d'autres vents qui correspondent au sud-est (Apeliotos), sud-ouest (Livos) et nord-est (Skeiron).





ÉOS

GRÈCE

Éos est l'« Aurore », nom sous lequel les Romains l'adoptèrent. Personnification du petit matin, mais aussi du jour, elle est la fille d'Hypérion* et la sœur de Séléné* (la lune) et d'Hélios* (soleil). Avec Astraéos, elle a donné naissance aux quatre grands vents qui assistent Éole*. Elle est tenue aussi pour la mère des étoiles. Éos est représentée avec une robe de safran et des doigts de rose ouvrant les portes du ciel au char d'Hélios, qu'elle accompagne dans sa course. Mais un jour, elle s'endort avec Arès*. Furieuse, Aphrodite* la frappe de nymphomanie. De fait, la déesse séduit de beaux mortels, relations vouées à l'échec, voire au drame. Trois de ses amours sont célèbres. Elle s'éprend d'abord de Tithonos, prince troyen, frère aîné de Priam*. Elle l'enlève, l'épouse, lui donne deux fils : Memnon et Émathion. Elle obtient que Zeus* lui offre l'immortalité, mais oublie la jeunesse éternelle. Vieillissant au point de se ratatiner, Tithonos est transformé en cigale. Quant à ses fils, ils vont

défendre Troie à la fin de la guerre contre les Grecs. Memnon est tué par Achille*. Émathion le sera par Héraclès*.

Éos enlève ensuite le géant Orion* et l'emmène à Délos, où il est tué par Artémis*. Ensuite, Céphale, petit-fils de Cécrops*, est poussé au suicide.

Chez les Étrusques, Thesan présente des similitudes avec Éos. Cette déesse de l'Aurore est la patronne des accouchements.

ÉPHREM LE SYRIEN (vers 306-373)

CHRISTIANISME

Docteur oriental de l'Église catholique, Éphrem naît à Nisibe, en Mésopotamie romaine, dans une famille sans doute chrétienne – une autre source prétend que son père était un prêtre d'une divinité nommée Abnil ou Abizal. Formé par Jacques de Nisibe, il parle le syriaque, dialecte araméen. Professeur reconnu, il est fait diacre, grade ecclésiastique qu'il refusa toujours de quitter. Mais la conquête de Nisibe par les Perses en 363, à l'issue de sièges successifs et intenses, pousse des chrétiens à fuir jusqu'à Édesse (Turquie), sous contrôle romain. Éphrem est parmi eux. Poursuivant son activité pastorale, luttant contre les hérésies, il serait mort de la peste. Vénéré très tôt après sa disparition, Éphrem est un écrivain fécond. Il est l'auteur d'hymnes (foi, malheurs de sa patrie…) et d'homélies qui feront école jusqu'en Occident, ainsi que de commentaires de l'Écriture. Ses textes, rédigés en syriaque, ont été traduits en grec, en latin et dans d'autres langues. Il est fêté le 28 janvier chez les orthodoxes et le 9 juin chez les catholiques.

ÉPIPHANE DE SALAMINE (vers 315-403)

CHRISTIANISME

Père de l'Église, Épiphane est originaire de Palestine. Juif éduqué dans la connaissance et le respect de la Torah, il se convertit au contact d'un moine, cède tous ses biens et s'engage dans le monachisme égyptien. De retour en Palestine, il fonde un monastère dont il est le supérieur pendant trente ans. En 376, il accepte de devenir évêque de Salamine, à Chypre, où il s'est établi. Dès lors, il n'aura de cesse de pourfendre les hérésies, le temps d'accompagner Jérôme* à Rome (382) et de sillonner les terres christianisées. Parmi les quatre-vingts hérésies qu'il combat, il s'en prend surtout à Origène*. Il meurt en mer, au retour de Constantinople, où il a rencontré Jean Chrysostome*. Épiphane est fêté le 12 mai par les catholiques et les orthodoxes.

ÉPONA

CELTES/GAULE

Préservée du syncrétisme gallo-romain, la déesse gauloise Épona figure souvent avec un cheval ou une jument, ce qui en fait la protectrice des cavaliers, ce qui favorisa l'extension de son culte qui atteignit le Danube, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Son nom celtique est d'ailleurs en rapport avec le cheval. Patronne aussi des équidés en général, des foyers, des voyageurs et du voyage (même dans l'au-delà), cette célibataire endurcie préside une divinité des eaux et de la fertilité des sols.

Très populaire et souvent représentée en Gaule, son équivalent pourrait être la Galloise Rhiannon*. Elle est sans doute aussi une manifestation de la déesse mère, représentée en Irlande par Brigitt.

ÉRASME(vers 1467-1536)

CHRISTIANISME

Né à Rotterdam, fils de Geert (Gérard) de Praët, un prêtre de Gouda, Érasme, qui s'appelle encore Geert Geertsz, « fils de Gérard », entre vers 10 ans dans une école qui marquera son parcours : celle des Frères de la Vie Commune, forme de vie communautaire qui marie pauvreté, obéissance, travail, contemplation et études littéraires, le but étant de vivre et de comprendre les ressorts de la foi qui habite chacun de ces frères. Thomas Hermeken* a déjà fréquenté cette école située à Deventer, l'un des centres de l'humanisme aux Pays-Bas. Érasme y puise le ressort de son œuvre : rendre accessible la théologie en la débarrassant du verbiage incompréhensible des scolastiques. À 17 ans, il perd ses parents, victimes de la peste, et prend son nom célèbre : Desiderius (Didier) Erasmus (du grec, *erasmos*, « l'aimé ») Roterodamus. Entré chez les chanoines augustins du couvent de Steyn, en 1487, il approfondit son savoir, qui deviendra immense, compulse la bibliothèque, écrit. Il les quitte en 1492 et, ordonné prêtre, devient le secrétaire de l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen. Érasme peut dès lors s'attaquer à l'obscurantisme et au passéisme de son époque. Il voyage en Europe, fait un pèlerinage à Rome, où le pape Alexandre VI* tranche avec l'exigence de ce grand voyageur. À Paris, il étudie à l'Université, et à Londres rencontre son ami Thomas More*. En 1500 sont publiés à Paris ses huit cents *Adages*, suivis du *Manuel du soldat chrétien* (1504), appel à un changement de l'Église catholique reposant sur la charité. Savant reconnu, il travaille sans relâche, traduit des auteurs grecs (Pindare, Platon, Plutarque) et latins (Plaute, Sénèque, Térence), et compose son *Éloge de la folie* (1509), dédié à More. Traducteur de la Bible hébraïque, il s'installe à Bâle (Suisse), où il s'oppose à Luther* au sujet du libre arbitre de l'homme, qu'il soutient contre la prédestination. Il y publie son *Essai sur le libre arbitre* (1524). Au final, Érasme, acteur de l'unité de l'Église chrétienne, aura tenté de marier l'héritage des auteurs antiques avec la Bible et les préceptes de l'évangile, unir humanisme et christianisme dans un esprit de respect, d'ouverture et de tolérance.

ÉRESHKIGAL

ORIENT ANCIEN

Cette déesse sumérienne est la « dame de la grande terre », c'est-à-dire la souveraine du royaume des morts, accessible par sept portes successives, que doit par exemple franchir sa sœur Ishtar*/Inanna. Pour régner sur ce monde obscur et désolé, où les défunts évoluent dans le désespoir, elle est assistée de la sœur de Dumuzi*, la scribe Geshtinanna, ainsi que d'un Premier ministre et messager qu'elle a eu avec Enlil* : Namtar, démon du destin et des fléaux, qui intervient notamment dans le mythe d'Atrahasîs*. Elle peut compter aussi sur les Anunnaki*, les sept juges du tribunal qu'elle préside. À Babylone puis en Assyrie, elle partagera son trône avec Nergal*.

ÉRINYES

GRÈCE/ROME

Déesses de la vengeance, les Érinyes correspondent aux Furies de Rome. Hésiode* les fait naître du sang d'Ouranos*, après qu'il a été castré. Pour d'autres auteurs, elles sont les filles de Nyx* (la nuit) ou encore de Gaïa* (terre) ou de Perséphone*. En tout cas, elles résident au Tartare, partie profonde des enfers. Reconnaissables à leur corps ailé et à leur chevelure de serpents, elles exigent l'obéissance de tous, même de Zeus*. Portant des torches et des fouets, elles persécutent dans le monde des vivants tous ceux qui ont transgressé les lois, en particulier les criminels. Elles suscitent ainsi le remords et la peur de la sentence. Même les défunts n'échappent pas à leur colère dans le royaume des ombres.

Les Érinyes sont traditionnellement au nombre de trois. Mégère (« la Jalouse »), très zélée dans la poursuite des coupables, provoque les disputes. Tisiphone (« Celle qui punit le meurtre ») aime se poster à l'entrée des enfers pour s'occuper des morts qu'elle fouette allègrement en brandissant d'horribles serpents dans sa main gauche. Chez les vivants, elle répand les épidémies en guise de châtiment collectif. Alecto (« l'Implacable ») est la plus acharnée : elle ne lâche jamais ses victimes.

Oreste* est leur proie la plus connue. Ayant tué sa mère Clytemnestre, il doit se réfugier à Delphes pour leur échapper et, sur le conseil d'Apollon*, il est acquitté à Athènes, grâce à l'intervention d'Athéna*. Les Érinyes sont alors adorées sous le nom d'Euménides (« bienveillantes »), par contraste, afin d'apaiser leur colère et de se concilier leurs faveurs.

pourraient se dresser devant telle ou telle entreprise (voyage, commerce, constructions, affaires…). Ce qui explique son association au quotidien de millions d'hindous. Ganesha est aussi le dieu de la Sagesse et du Succès, que représentent ses deux épouses, respectivement Buddhi et Siddhi. Écrivain émérite qui transmit les livres saints, détenteur du savoir des écritures, il est le patron des lettres, des écoles, de l'éducation et du commerce.

L'origine de sa tête d'éléphant fait l'objet de plusieurs versions. L'une d'elles prétend que Pârvatî l'aurait puni pour sa vie de séducteur, alors qu'il était un beau jeune homme. D'après une autre, elle le prit comme gardien de sa porte. Mais un jour, il interdit l'entrée à Shiva, qui, furieux, lance sa garde qui le décapite. Devant le chagrin de Pârvatî, Shiva coupe la tête du premier animal venu – un éléphant – et la colle au corps de son fils.

Ganesha est donc représenté en rouge, avec un corps humain surmonté d'une tête d'éléphant pourvue d'une seule défense pour écarter les obstacles. Il possède un gros ventre (siège des univers dont il est le roi) et quatre bras (nombre des Veda, par exemple). Deux de ses mains peuvent tenir des armes, comme pour avertir qu'il vaut mieux l'invoquer avant d'entreprendre, au risque d'encourir sa colère. Sa monture (*vâhana*) est la souris (*mûshaka*) ou le rat, qui par sa petitesse symbolise l'être intérieur, complète l'aspect massif et lourd de Ganesha, qui incarne la manifestation de l'être.

GANGA

Inde

Pour la tradition hindouiste, Ganga (le Gange) prend naissance au sommet du mont Meru, lieu de séjour des dieux et résidence de Brahmâ* le créateur. Puis elle coule sur terre et se répartit en quatre bras correspondant aux quatre points cardinaux. Ce fleuve, long de 2 700 km, est le plus sacré de l'Inde. Jeter les cendres d'un mort dans ses eaux purificatrices est synonyme de salut éternel. L'origine de cette tradition puise sans doute dans le mythe de Sagara. Ce roi a deux épouses, mais aucun enfant. Il prie Shiva* de lui donner une descendance. Son vœu est exaucé puisque naissent 60 000 fils ! Quelque temps plus tard, il remercie les dieux en leur offrant un cheval en sacrifice, mais l'animal disparaît. Il demande à ses fils de le retrouver, qui se mettent en route et creusent même un trou qui les conduit aux enfers où paît l'animal. Finalement, ils se conduisent si mal que Vishnu*, qui a pris la forme de Kapila, un rishi*, les réduit en cendres. Bhagîratha, descendant de Sagara, obtient alors des dieux qu'ils soient purifiés et rejoignent le ciel. Pour cela, Ganga doit descendre sur Terre, mais ses eaux risquent de tout détruire. C'est pourquoi Shiva amortit le choc en la recevant sur sa tête. Depuis, sur ses représentations, il porte Ganga dans sa chevelure, en même temps qu'un croissant de lune.

Ganga est représentée aussi sous la forme d'une jeune et belle créature. À ses côtés se trouve parfois Yamunâ, un affluent qui la rejoint à Prayaga (Allahabad pour les musulmans), figurée par une jeune fille debout sur une tortue – elle est associée à Yama*. Sa monture (*vâhana*) est le makara, un monstre à trompe d'éléphant, gueule de crocodile, yeux de singe ou encore pattes de lion.

Source de régénération, le Gange est ponctué de lieux de pèlerinage particulièrement saints, dont Bénarès (ou Varanasi) et Allahabad. On lui donne pour père Himavat, c'est-à-dire l'Himalaya.

GANJIN (688-763)

Japon/bouddhisme

Né à Yangzhou, en Chine, Ganjin (Jianzhen en chinois) intègre le bouddhisme dès son enfance. Réputé, il reçoit en 732 deux émissaires venus du Japon où l'empereur souhaite qu'il vienne enseigner sur l'archipel. Quelque dix ans plus tard, il se décide à partir, mais ses cinq tentatives échouent pour diverses raisons, et ce religieux finit par perdre la vue. En 753, il parvient à Kyushu, puis à Nara l'année suivante. Grâce à l'empereur, il y fonde l'école Ritsu, émanation du Vinaya chinois. Cette famille bouddhique repose sur des règles monastiques strictes, notamment l'ordination des religieux.

GANYMÈDE

Grèce

Prince troyen connu pour sa grande beauté, Ganymède attire l'attention de Zeus*, qui, épris, prend la forme d'un aigle. Le dieu l'enlève et en fait son échanson. Au sein de l'Olympe, Ganymède lui sert le nectar (boisson) et l'ambroisie (nourriture) d'immortalité. Il remplace ainsi Hébé*, déesse de la Jeunesse, qui servait les dieux. Quant au père du blond mortel, Trôs (d'où vient le nom de Troie),



Érichthonios ou Laomédon selon les sources, il reçoit en dédommagement deux présents apportés par Hermès* : des chevaux immortels et magiques, et une vigne d'or forgée par Héphaïstos*. Mais, poussé par la jalousie de son épouse Héra*, Zeus renvoie son amant de l'Olympe. Ganymède forme dès lors la constellation du Verseau.

GARCILASO DE LA VEGA (1539-1616)

INCAS

Fils d'un Espagnol et d'une princesse inca, cet auteur est l'un des chroniqueurs qui ont permis de consigner la culture et la religion des Incas. D'abord établi à Cuzco, la capitale, il s'installe définitivement en Espagne en 1560. Il y écrit ses célèbres *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, récit de l'histoire et de la conquête du Pérou, achevé en 1609. Empreint parfois de partialité, cet ouvrage eut un grand succès en son temps.

D'autres chroniqueurs ont laissé de précieux témoignages, comme Blas de Valera (1551-1597) dont le travail nourrit celui de Garcilaso de la Vega, Cristobal de Molina (vers 1494-1578), influencé par Bartolomé de Las Casas*, Juan de Betanzos (1510-1576), Pedro Cieza de Leon (1522-1554), Juan Polo de Ondegardo (mort en 1575) ou encore José de Acosta (1539-1600).

GARUDA

INDE

Monture (*vâhana*) de Vishnu, Garuda (« verbe ailé ») a pour frère Aruna, qui conduit le char du dieu solaire Sûrya*. Roi des oiseaux, il est le « bien ailé » (Suparna), celui qui arbore une tête de vautour et un visage blanc comme le lotus, qui bat de ses ailes rouges encadrant un corps humain doré. Fils de Kashyapa*, petit-fils de Daksha* par sa mère Vinata, il est apprécié pour son éthique et son combat contre les forces maléfiques. Plus rapide que le vent, il a une aversion particulière pour les serpents qui, ayant capturé Vinata, exigèrent qu'il volât l'Amrita* (boisson d'immortalité) en échange de sa libération. Pour y parvenir, il a éteint les gardiens de feu en crachant les eaux de plusieurs fleuves. Il a ensuite franchi une roue pourvue de dents mortelles en se faisant tout petit. Enfin, il a aveuglé deux créatures au souffle de feu, avec de la poussière projetée par ses ailes. Les ayant déchiquetés avec son bec, il a dérobé l'Amrita. Poursuivi par Indra*, il capture la foudre envoyée par ce roi des dieux. Vinata libérée, il devient un ennemi farouche des serpents, ou Nâgas*, qui, sur le point de consommer l'Amrita, sont contrariés par Indra qui le récupère. Mais ils ont eu le temps d'absorber quelques gouttes qui les rendent immortels. Le breuvage était si puissant qu'il a fendu leur langue.

Sur le plan symbolique, Garuda représente les enseignements des Veda.

GAYOMART

IRAN ANCIEN

Fils d'Armaiti, ou Spenta Armaiti, membre des Ameshas Spentas*, Gayomart est le premier homme et le premier ancêtre mortel. Son nom vient d'ailleurs du vieux perse *gayo* (« vie ») et *maretan* (« mortel »). Créé par Ahura Mazda*, le dieu suprême, il vit d'abord trois mille ans sous la forme d'un esprit, puis prend l'aspect d'un beau jeune homme après avoir accepté d'expérimenter la condition de mortel. Mais, trente ans plus tard, il est empoisonné par Ahriman (Angra Mainyu*), le mal, à l'instigation de Jeh, la « prostituée ». De sa dépouille naît une plante qui donne naissance au premier couple humain, Mashye et Mashyane. Taureau primordial créé par Ahura Mazda et en même temps que Gayomart, Geush Urvan (« esprit du bœuf »), protecteur du bétail, est tué aussi par Ahriman – par Mithra*, selon d'autres traditions. Son cadavre aurait également contribué à l'apparition de ces deux créatures. Elles mettent au monde sept couples, dont l'un, constitué de Siyâmek et Siyâmeki, conçoit Fravâk et Fravâkâïn, ancêtres des quinze espèces humaines, c'est-à-dire des quinze peuples. Le monde sera gouverné par des rois prestigieux, dont Fereydoun*.

GÉANTS

GERMANO-NORDIQUES

Dans la mythologie germano-nordique, les géants personnifient les forces naturelles telles que la tempête, les hautes montagnes, la glace, le feu, les séismes ou la mer, domaine du géant Aegir*. Constituant le monde primitif, détenteurs du savoir et de la magie, ils ont pour père Ymir*, le premier être, qui créa la Terre, le ciel et l'océan. Certains sont les pères de divinités, tandis que des dieux n'hésitent pas à s'unir à des géantes. Mais, lorsque sonnera le Ragnarök*, les géants, dont l'aspect maléfique s'est amplifié au fil du temps, seront au rendez-vous contre les dieux.

Parmi ces créatures à la force colossale se trouvent les Jotuns, les géants de glace et de pierre résidant dans le Jotunheim, l'un des Neuf Mondes composant l'univers. Situé au nord, balayé par des vents glacés et nappé de brumes, ce domaine inculte et inhospitalier a pour capitale Utgard, bâtie de neige et de glace. Il est gouverné par Thrym. Ayant volé le marteau de Thor*, ennemi juré des géants, il ne le rendra que contre la main de Freyja*. Déguisé en jeune mariée, et aidé de Loki en servante, Thor récupère son bien et abat de nombreux géants.

Parmi les géants des glaces figure Ymir*, associé à la Création. Hrungir, le plus fort de tous, possède un cœur, une tête et un bouclier en pierre. Certain que son cheval Gullaxi peut battre Sleipnir, la monture d'Odin*, il défie ce dernier à la

course. Mais il perd et, malgré la défaite, est convié à Asgard, le monde des Ases*, les dieux. Enivré, il insulte ses hôtes. Thor lui fracasse le crâne.

GÉANTS

GRÈCE

Fils de Gaïa (Terre), Briareos, Cottos et Gygès sont les trois géants Hécatonchires, c'est-à-dire aux cent bras et aux cinquante têtes. Ils aideront Zeus à vaincre les titans*. À partir du sang d'Ouranos*, Gaïa enfante les autres géants, qu'elle pousse à entrer en conflit avec Zeus* et les dieux de l'Olympe. S'ensuit un combat formidable, ou gigantomachie. Ces monstres impressionnants, à queue de serpent, poussent des hurlements terrifiants. Enflammant des arbres pour s'en faire des torches, ils montent vers l'Olympe en empilant des montagnes (le Pélion et l'Ossa) qu'ils lancent sans effort contre leurs ennemis. Zeus et les dieux résistent, notamment grâce aux conseils et au courage d'Athéna*. Mais un oracle a prédit qu'ils auraient la victoire grâce à un mortel. Ils font donc appel à Héraclès*, qui remplit sa tâche à merveille. Les géants survivants sont précipités dans le Tartare, la partie sombre des enfers.

Parmi ces géants, citons Agrios, tué par les Moires*, Alcyonée, terrassé par Héraclès qui, avec Apollon*, vient à bout d'Éphialtès, transpercé par leurs flèches. Clytios succombe sous les flammes envoyées par Hécate*. Dionysos* abat Eurytos avec son thyrse, et Poséidon* écrase Polybotès. La peau de Pallas sert à Athéna, qui en fait un bouclier. Enfin, citons Encelade : le voyant quitter le combat, Athéna lance la Sicile, qui l'écrase. Depuis, il est prisonnier de l'Etna. D'autres géants étaient censés habiter sous des volcans, comme Mimas, englouti sous une coulée de métal en fusion créée par Héphaïstos*, et prisonnier du Vésuve.

GEB

ÉGYPTE

Personnification de la Terre, Geb est l'un des dieux de l'Ennéade d'Héliopolis inaugurée par son grand-père Atoum* le créateur. Fils de Shou* (air), il est le frère et l'époux de Nout* (ciel). Tous deux donneront naissance à Isis* et Osiris*, Nephtys* et Seth*. Dieu de la Fertilité et de la Végétation à la peau verte (la vie) ou noire (le limon du Nil), il serait capable de déclencher des tremblements de terre avec ses éclats de rire et d'empêcher les mauvaises âmes d'accéder à la vie éternelle. Ce dieu est aussi le support de la souveraineté des pharaons, dits les « héritiers de Geb ». Une tradition tardive affirme d'ailleurs qu'il a chassé Shou de son trône, le jugeant trop vieux pour régner, et devint le premier roi d'Égypte. Il est souvent représenté couronné et couché, sur-

monté par Nout, tandis que Shou sépare le couple : on raconte que tous deux s'unissent la nuit, puis sont désunis par leur père au matin. Enfin, Geb a pour animal sacré l'oie, messagère entre le ciel et la terre, et symbole de l'âme des pharaons.

GÉDÉ

VODOU/CARAÏBES

À Haïti, les Gédé sont les *lwa** de la mort qui escortent les défunts. Ils sont dirigés par Baron Samdi*, qui a fini par se substituer à Gédé, le dieu de la Mort. Les Gédé interviennent pendant tout le mois de novembre, particulièrement les deux premiers jours, date de leur fête se déroulant dans les cimetières aux tombes rafraîchies pour l'occasion. Amateurs de rhum, ils entament des danses lascives et des chants égrillards assortis d'obscénités, tout en faisant des farces. Ce comportement suscite le rire, mais leur aspect provoque la crainte. Ils sont en effet noirs, habillés en croque-mort, les narines bouchées par du coton, ce qui donne à leur voix un ton nasillard caractéristique des défunts, notamment les zombis*. Dans le syncrétisme entre vodou et catholicisme, ils sont associés à Expédit, martyr des premiers siècles en Arménie, dont le nom, synonyme d'affaires rapidement menées, le rendit très populaire. Chaque Gédé remplit une fonction en rapport avec son nom – par exemple, Gédé Fouillé est chargé de creuser les tombes.

GÉDÉON

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, le livre des Juges raconte les exploits de douze personnages qui ne sont pas des magistrats, mais des « chefs » – l'hébreu *chofet*, traduit par « juge », vient de *chafat*, « juger », « régner ». Josué* a achevé la conquête de Canaan, la Terre promise, mais l'implantation israélite est fragile, soumise aux actions des Cananéens et des royaumes voisins. Chaque héros intervient selon le même schéma : les Israélites trahissent l'Alliance de Dieu, qui leur envoie un envahisseur ; ils se repentent et sont délivrés par un Juge. Neuf de ces Juges font l'objet de textes parfois très courts (Otniel, Éhud, Shamgar, Tola, Yair, Ibçan, Élôn, Abdôn, Jephté). Les récits plus longs, et les plus connus, mettent en scène Déborah* (la seule femme), Gédéon et Samson*. Samuel*, considéré aussi comme un Juge, va instaurer la monarchie.

Au temps de Gédéon, les Israélites sont menacés et pillés par les Madiânites, nomades du désert de Madiân déferlant sur leurs chameaux. De condition simple, il est averti de sa mission par un ange. Dubitatif, il est convaincu par Dieu, rassemble une troupe d'élite de

trois cents hommes qui, de nuit, déferlent sur le camp ennemi. Ils se ruent au son des cors, éclairés par leurs torches. Affolés par Dieu, les Madiânites s'entretuent. Les survivants, dont les chefs Oreb et Zéeb, sont poursuivis et massacrés. Ensuite, Gédéon refuse d'être roi, le seul souverain étant Dieu. Il s'éteint après quarante ans de paix, et les Israélites retombent dans leurs travers religieux. Parmi les soixante-dix fils de Gédéon, nés de nombreuses épouses, l'ambitieux Abimélek refuse de partager l'héritage et fait assassiner ses frères. Seul Yotam en réchappe et, lors du couronnement d'Abimélek, prévient des risques d'une telle royauté. Trois ans plus tard, Abimélek est tué lors d'une répression contre ses opposants.

GENEVIÈVE (vers 422-vers 510)

CHRISTIANISME

L'étymologie souvent proposée du nom Geneviève (du germanique *geno*, « race », et *wefa*, « femme ») illustre le caractère de cette sainte, appelée Genovefa en latin. Née au village de Nanterre, elle y aurait rencontré à 7 ans Germain l'Auxerrois* en route vers l'Angleterre, qui la bénit et l'encourage à servir Dieu. Concentrée sur cet objectif, elle redouble de piété, et commence à faire des miracles. Orpheline à 15 ans, la petite bergère part vivre à Paris, où l'évêque lui donne le voile. Logée chez sa marraine, elle mange deux fois par semaine du pain d'orge et des fèves, connaît des visions et se met à prédire des événements. Les Parisiens, plus que sceptiques, changent d'avis lorsque Germain, de nouveau de passage, lui apporte son soutien. Ce don de prédiction se confirme lorsqu'elle annonce l'arrivée prochaine d'Attila et ses Huns terrifiants : en 451, ils sont aux portes de la capitale. Geneviève convainc les habitants de rester et de prier : les Huns évitent la ville et se dirigent vers Orléans. En 486, Paris est assiégé par les Francs de Childéric Ier (458-481) : Geneviève s'enfuit sur la Seine et rapporte des vivres qui apaisent la famine. Le siège levé, Childéric lui rend hommage. Son successeur Clovis Ier (481-511) s'installe à Paris. Geneviève devient proche de ce célèbre roi et de son épouse Clotilde*. Gagnant l'Occident et l'Orient, sa sainteté est telle que, dit-on, Siméon le Stylite* l'invoque dans ses prières. Après sa mort, elle est enterrée sur le mont Lucotitius, dans l'église disparue depuis des Saints-Apôtres, où reposeront Clovis et Clotilde. On peut voir le sarcophage dans l'église Saint-Étienne-du-Mont. Fêtée le 3 janvier par les catholiques et les orthodoxes, Geneviève est la patronne de Paris, des tapissiers et des gendarmes. Cette sainte concourut à populariser les cultes de Denis* et Martin de Tours*.

GEORGES

CHRISTIANISME



Peu de saints ont connu autant de légendes. À en croire Jacques de Voragine* qui mêle deux sources, Georges, d'extraction noble, naît en Cappadoce (Turquie) et, chrétien, embrasse la carrière militaire. Un dragon terrorisant la région, il monte son cheval et l'abat de sa lance. Il sauve ainsi la fille du roi local, promise en pâture au monstre. Et il obtient aussitôt le baptême des sujets du royaume. Dioclétien* (284-305) mène alors ses persécutions contre les chrétiens. En l'apprenant, Georges quitte l'armée romaine et proclame sa foi. Torturé, empoisonné, il supporte ses tourments grâce à Dieu, guérit miraculeusement d'atroces blessures à trois reprises, et finit décapité vers 287. Le saint apparaît ensuite lors des croisades, vêtu de blanc et armé d'une croix rouge. Il exhorte les croisés qui peuvent prendre Jérusalem.

Très populaire au Moyen Âge, en Orient puis en Occident, Georges est l'objet de tant de légendes que l'Église catholique le retira de l'office divin en 1960, mais le conserva dans le calendrier officiel, où il est fêté le 23 avril – de même en Orient. En 496, le pape (saint) Gélase Ier (492-496) jugeait déjà ce mythe excessif, mais sans nier l'existence du saint. Historiquement, il pourrait correspondre à un martyr exécuté à la fin du IIIe siècle à Lydda (Lod, en Israël) et dont le culte se répandit dès le siècle suivant en Syrie, à Constantinople, grâce à l'empereur Constantin Ier le Grand*, et en Occident à partir du VIe siècle au moins. Magnifié par les croisades, il est devenu le patron de nombreux métiers : archers, cavaliers, chevaliers, soldats… Il est aussi celui de villes (Beyrouth, Barcelone, Venise…) et de pays, dont la Catalogne, la Géorgie et l'Angleterre, qui a placé sa croix sur son drapeau.

Georges et les saints

Georges signifie en grec « laboureur », « travailleur de la terre ». Une foule de saints ont porté ce prénom (évêques, moines, patriarches et martyrs divers). Né à Chypre, Georges de Choziba (vers 550-604), lieu du monastère qu'il rejoint en Palestine, fondé au Ve siècle, préfère devenir ermite et part pour Calamon, au bord du Jourdain, pour partager la cellule de son frère. De retour à Choziba, il s'isole et gagne en spiritualité. En 614, lorsque les Perses conquièrent la Palestine, ils tuent ou capturent les moines qui ne se sont pas échappés. Georges dégage une telle aura qu'il est épargné et finit ses jours au monastère. Citons aussi le prêtre Georges Haydock, exécuté en 1584, l'un des 85 martyrs de Grande-Bretagne morts de cette date à 1679.

GERMAIN L'AUXERROIS (vers 378-448)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille noble d'Auxerre, en Gaule, Germain naît alors que l'Empire romain est proche de sa fin. Marié à Eustachie et devenu avocat, il suit une brillante carrière administrative dans l'empire. Après la mort d'Armator, évêque d'Auxerre, il est désigné contre son gré par les clercs et les nobles en 418. Ce statut bouleverse sa vie : il distribue sa fortune aux pauvres, devient ascète et chaste, opérant au passage des miracles. Sur les bords de l'Yonne, il fonde un monastère voué à Côme et Damien*. Et il voyage. En 429, Germain gagne l'Angleterre avec saint Loup (Leu*) de Troyes. De passage à Paris, il aurait rencontré Geneviève*, à Nanterre ou dans le quartier de Charonne, dont une église célèbre sa mémoire. De l'autre côté de la Manche, il combat le pélagianisme. Ses prières, dit-on, font même fuir des envahisseurs saxons et pictes. Revenu à Auxerre, il dénonce la fiscalité qui écrase les pauvres puis retourne en Grande-Bretagne pour vaincre une résurgence des pélagiens. En Gaule, il arrête des barbares résolus à saccager l'Armorique. Il meurt un 31 juillet (jour de sa fête), à Ravenne (Italie), capitale de l'empire où il est allé voir l'empereur Valentinien. Pierre Chrysologue* l'assiste dans son dernier soupir. Certains de ses proches prendront son nom, comme Germain de la Mer, parti évangéliser la Normandie et mort en 460.

Germain d'Auxerre ne doit pas être confondu avec Germain de Paris (496-576), né près d'Autun. D'abord supérieur du monastère de Saint-Symphorien, il devient évêque de Paris (531) grâce au roi Childebert Ier, fils de Clovis Ier. Il y fonde le monastère bénédictin de Sainte-Croix-et-Saint-Vincent, dont l'église, consacrée en 558, abrite sa dépouille. Devenu abbaye Saint-Germain en 754, le complexe monastique, détruit par les Normands au IXe siècle, est reconstruit deux siècles plus tard, entouré du faubourg de Saint-Germain-des-Prés. Germain est fêté le 28 mai.

Germain et les saints

Dérivé du latin *germanus*, « frère », le prénom Germain (ou Germaine) s'applique à d'autres saints, catholiques et/ou orthodoxes. Parmi les martyrs, nous trouvons un évêque de Besançon, mort en 259, Germain d'Amiens (Ve siècle), un abbé officiant au VIIe siècle à l'abbaye de Moutier, en Suisse. Germain de Constantinople (vers 640-733), patriarche de cette capitale de l'empire d'Orient, est un promoteur du culte marial (de Marie*). Défenseur du culte des images contre les iconoclastes (*voir Jean Damascène*), il est démis de ses fonctions et meurt en exil. Citons aussi Germain de Kazan, moine russe devenu archevêque de cette ville, assassiné en 1568 par des sbires du tsar Ivan IV le Terrible. Moine russe né près de Moscou, Germain d'Alaska (1755-1836) fut un grand missionnaire orthodoxe en Alaska. Enfin, Germaine Cousin (1579-1601), née près de Toulouse, ne fut pas gâtée par la nature : orpheline de mère juste après sa naissance, elle était si laide et contrefaite que son père, pauvre, et sa nouvelle épouse la rejetèrent. Sa seule consolation: garder les troupeaux paternels, parler à Dieu, réciter son chapelet – alors qu'elle ne savait pas lire –, converser avec la Vierge et les anges, assister chaque jour à la messe et par tous les temps. Sa mort fut suivie de miracles.

GERTRUDE (vers 1256-1302)

CHRISTIANISME



Gertrude, dit « la Grande », vierge et moniale, est l'une des grandes mystiques du Moyen Âge. Ce nom vient du germanique *gari* (« lance ») et *trud* (« fidèle »). Dès 5 ans, elle est placée chez les Bénédictines d'Helfa, près d'Eisleben, en Saxe, fondée en 1229. Intelligente et très cultivée, elle restera une simple sœur, préférant se consacrer à ses visions, dont celle de Jésus*, et ses écrits (dont ses *Révélations*) au style et au contenu d'une simplicité rafraîchissante, ce qui explique leur succès encore d'actualité. Gertrude est fêtée le 16 novembre. On lui prête une amitié avec sainte Mechtilde d'Hackeborn (1240-1298), également moniale, qui la dirigea et finit supérieure du monastère de Diessen, en Bavière.

GHAZALI, AL- (1058-1111)

ISLAM

En 922, le soufi al-Hallâj* est exécuté, ce qui provoque des troubles. Al-Ghazali, l'un des esprits les plus brillants du monde musulman médiéval, va apporter la concorde en réconciliant la mystique et l'islam orthodoxe. Son savoir encyclopédique, acquis, enseigné et développé, embrasse le *fiqh* (science juridique), la philosophie, la théologie, les sciences naturelles. Chantre d'un islam pacifique, il naît à Tûs, dans le Khorassan (Iran). Devenu orphelin de père dans son jeune âge, il est éduqué avec son frère par un soufi, puis dans une *madrasa* où il maîtrise les disciplines de l'islam (exégèse, *hadith*…). Vers 1073, il part pour Jurjan, près de la mer Caspienne, y perfectionner le *fiqh* auprès de maîtres. À Nichapour, dans le Khorassan, il suit l'enseignement d'al-Juwayni (1028-1085), l'un des plus grands théologiens de l'époque, dont il devient l'assistant. Proche des Seldjoukides, il enseigne à Bagdad, se familiarise avec Aristote* et Platon*, Avicenne* et al-Fârâbi*. Puis il part en 1095 et entame une longue réflexion, voyage, écrit, se fond dans le soufisme, se fait ermite. En 1104, il professe à Nichipour et finit sa vie à Tûs. Connu en Occident sous le nom d'Algazel, al-Ghazali a écrit de nombreux ouvrages, dont le *Tahafut al-Falasifa* (« Critique des philosophes »), titre qui parle de lui-même…

GIBIL

ORIENT ANCIEN

Ce dieu, appelé Girru en akkadien, est la représentation du feu sous tous ses aspects, des flammes qui créent comme celles du forgeron, ou qui détruisent comme les incendies, jusqu'aux canicules qui brûlent le sol mésopotamien. Le feu sert aussi à des rites magiques, notamment sous l'égide d'un fils et messager d'Enlil*. C'est Nusku, qui évoque aussi la lumière. Une tradition en fait le père de Gibil. Tous deux sont représentés comme des compagnons de Marduk*, le grand dieu de Babylone.

GILDAS LE SAGE (vers 490-570)

CHRISTIANISME

Le Gallois Gildas est un condisciple de Samson de Dol* et de Pol Aurélien* au monastère de Llanilltud Fawr (près de Cardiff), sous la conduite de l'abbé Iltud (mort vers 522). Doté d'un solide bagage, il étudie en Gaule, revient au pays de Galles et est ordonné prêtre vers 415. En mission en Écosse et en Irlande, il se rend ensuite en Armorique (Bretagne), et fonde le monastère de Rhuys (Morbihan) – à moins qu'il n'existe déjà et que Gildas en devienne le supérieur. De cette communauté naîtra l'abbaye Saint-Gildas de Rhuys, abandonnée à la Révolution. Il laisse un texte, *De excidio Brittaniae*, l'un des premiers témoignages du christianisme celte, et une source de renseignements sur la Grande-Bretagne de son époque. Gildas est fêté le 29 janvier.

GILGAMESH

ORIENT ANCIEN

Fils de Ninsun et de Lugalbanga*, Gilgamesh est un roi – peut-être – mythique d'Uruk, qui aurait régné 126 ans, vers 2600 avant notre ère. Il était invoqué dans les cultes des ancêtres, des rites funéraires, des exorcismes. Il est parfois présenté comme un souverain des enfers. Et les rois d'Ur et de Lagash se réclamaient ses frères divins. Cette grande popularité s'accompagnait de divers mythes, en sumérien et en akkadien, dont le plus célèbre est l'*Épopée de Gilgamesh*, qui fut très connue dans le Proche-Orient antique et jusqu'au début de l'ère chrétienne. Les premières traces de ce récit datent du début du IIe millénaire. À cet ensemble s'ajoutent d'autres légendes remontant à la même période ou postérieures ; certaines ont été reprises dans l'épopée. Le tout forme la matière d'une formidable aventure.

Au commencement, Gilgamesh est un roi despotique. Écoutant les reproches des habitants mâles d'Uruk, les dieux confient à Aruru la création d'Enkidu (« maître de la bonne place ») – cette déesse dirigeait les accouchements. Il s'agit d'un homme sauvage, vivant dans les pays sauvages parmi les animaux sauvages avec lesquels il se nourrit et s'abreuve. Mais un jour, un chasseur constate qu'il enlève tous ses pièges. Il s'en plaint à Gilgamesh, qui, ayant vu en rêve l'arrivée d'Enkidu, lui envoie une prostituée nommée Shamhat (« joyeuse ») – elle représente la ville et la civilisation. Elle le séduit, couche avec lui et l'éduque, lui faisant par exemple goûter la bière, de sorte qu'il perd cet aspect sauvage et fait fuir ses compagnons animaux de naguère. Enkidu gagne alors Uruk et combat Gilgamesh. Mais la lutte est indécise. Tous deux deviennent des amis inséparables. Rêvant d'exploits, Gilgamesh entraîne son compagnon sur les routes. L'objectif est la forêt des Cèdres, arbre très symbolique, au bois imputrescible. En chemin, Gilgamesh fait des rêves prémonitoires qu'interprète Enkidu. Mais l'endroit, situé au-delà à l'ouest de la Syrie, sacré et interdit aux mortels, est gardé par un monstre à l'aspect terrifiant, l'ogre Humbaba (Huwawa en sumérien), élevé par Shamash*/Utu et placé à ce poste par Enlil* et/ou Adad*. Ce géant possède des dents de dragon au souffle de feu, une tête de lion, un corps reposant sur des serres d'oiseau. Surtout, il possède sept « effrois » qui glacent de peur ses victimes. D'abord bénéfique, il est devenu maléfique. C'est pourquoi Shamash aide les deux amis à l'entraver après l'avoir immobilisé par des vents puissants. Gilgamesh est prêt à l'épargner, mais Enkidu l'égorge et le décapite : Enlil le châtiera bientôt pour avoir tué sa créature – des « têtes d'Humbaba », en amulettes ou dans certaines formes adoptées par les entrailles d'animaux, servirent en Mésopotamie à faire des présages.

Gilgamesh et Enkidu coupent ensuite les cèdres de la forêt, qui perd ainsi son caractère sacré. Puis ils rentrent à Uruk, où ils sont fêtés en héros. Leurs exploits viennent aux oreilles d'Ishtar*, qui tombe amoureuse de Gilgamesh. Connaissant le sort qu'elle a réservé à ses amants, le roi refuse ses avances. Vexée, Ishtar demande à Anu*, son père, de créer le « taureau du ciel » afin de punir le héros. Cet autre monstre ravage Uruk avant d'être abattu à son tour par les deux amis : il est dépecé et sa viande est distribuée aux femmes dans le besoin. Les dieux ne peuvent laisser ce forfait impuni : coupable par ailleurs de la mort d'Humbaba, Enkidu, qui rêve de sa propre mort, est frappé d'une maladie mystérieuse contre laquelle Gilgamesh ne peut rien. Ce dernier pleure l'être cher, lui consacre de grandes obsèques et lui dresse une statue. En même temps, il comprend la précarité de l'existence : malgré sa parenté divine, il n'est qu'un simple mortel. Gilgamesh part alors à la recherche du secret de l'immortalité. Pour cela, il se rend au bout du monde pour rencontrer Utanapishtim (« vie de longs jours », Ziusudra en sumérien, Xisuthros en grec) et son épouse, deux survivants du déluge auxquels les dieux ont offert la vie éternelle. Sur la route, il croise la cabaretière Siduri, qui lui conseille de cesser sa quête, de profiter du présent sans se soucier de l'au-delà. Car les dieux se

sont offert la vie et ont réservé la mort aux hommes. Mais elle se résout à l'aider, et lui fait traverser la mer. Épuisé, dépenaillé, il trouve Utanapishtim et sa femme, qui lui racontent le déluge, récit très proche de celui d'Atrahasîs*, mais qui fournira la matière du mythe biblique de Noé*. Ils confirment que leur immortalité est une exception. En revanche, il existe au fond de la mer une plante magique qui lui procurera la jouvence. Le héros, nourri et ragaillardi, la trouve et l'emporte : un serpent la vole, la mange et change de peau. Gilgamesh retourne alors à Uruk, qu'il entoure de grandes murailles, lesquelles contribueront à sa gloire. Aux enfers, il se voit confier par les dieux le poste de juge des morts.

GILLES (640-720)

CHRISTIANISME

Originaire de Grèce, Gilles, francisation d'Ægidius (Égide), est entouré de légende. Il gagne la Septimanie (Languedoc-Roussillon) et s'installe près de Narbonne. Devenu ermite dans une grotte, il est nourri du lait d'une biche qui, un jour, est poursuivie dans la forêt par des chasseurs. Le saint la protège et reçoit dans la main la flèche destinée à l'animal. Admiratif, le seigneur menant la chasse cesse aussitôt la poursuite. Il fait construire un monastère pour ce solitaire qui en devient le supérieur. Sur le tombeau de Gilles est bâtie l'abbaye de Saint-Gilles-du-Gard, située sur les routes de Rome et de Compostelle, objet de l'un des cultes les plus populaires du Moyen Âge.

Gilles est fêté le 1er septembre, le même jour que Leu (ou Loup), évêque de Sens mort en 623, et protecteur des enfants. Un autre Loup, Leu de Troyes (mort en 478) dont il fut l'évêque, partit pour l'Angleterre avec Germain l'Auxerrois* afin de combattre le pélagianisme. Il est le patron des bergers.

GITCHIMANITOU

AMÉRIQUES/ALGONQUINS

Le nom « Algonquins » a été donné à une large famille linguistique qui, outre des peuples disparus de la côte est d'Amérique du Nord, comprend notamment les Abenakis, les Cheyennes, les Crees, les Ojibwas et les Pieds Noirs (*Blackfoot*). Chez les Algonquins (ou Algonquiens) proprement dits, peuple vivant entre le Québec et l'Ontario (Canada), Gitchi Manitou est le grand esprit, le souffle et la somme des énergies vitales qui, résidant dans le ciel, donne naissance à tout et se manifeste en tout. Les croyances comprennent des figures moins essentielles, mais importantes. Associé au soleil, fils de Kabun (le vent d'ouest), Michabo, le « grand lièvre », est le créateur de la Terre. Maître du tonnerre et du vent, il est le fondateur, avec son épouse Muskrat, de la race humaine, à laquelle il transmet nombre de connaissances. Les hommes vivent ainsi sur Nokomis, la Grand-mère, c'est-à-dire la Terre qui fournit aux êtres vivants les plantes, les animaux et leurs congénères.

Les Algonquins croient aussi en l'existence de l'Oiseau Tonnerre, esprit largement répandu parmi les Amérindiens. Il peut s'agir d'un esprit puissant ou d'une créature aux yeux de feu ou au bec lançant des éclairs et dont le battement d'ailes produit le tonnerre. Selon les cas, il peut être d'une taille impressionnante, créateur ou destructeur, occuper un rôle de premier plan ou secondaire. Ses luttes contre les mauvais génies provoquent des phénomènes naturels comme les inondations et les tempêtes. Parfois, il prend une forme humaine, à l'image d'Hino, qui, chez les Iroquois, est le gardien du ciel. Armé d'un arc et de flèches enflammées, il est l'ennemi permanent du mal.

GLAUCOS

GRÈCE

Quatre personnages principaux de la mythologie grecque portent ce nom. Le premier, roi de l'antique Corinthe, fils de Sisyphe* et père de Bellérophon*, est si fier de ses chevaux qu'il les empêche de se reproduire afin de les rendre plus puissants. Furieuse de cette interdiction qui va à l'encontre de la nature, Aphrodite* rend les animaux carnivores, lesquels dévorent leur maître. Descendant de ce souverain, le deuxième Glaucos s'illustre à la guerre de Troie. Alors qu'il affronte Diomède*, tous deux se découvrent des liens de parenté, cessent de combattre et fraternisent. Il sera tué par Ajax*, fils de Télamon.

Fils de Minos*, roi de Crète, et de Pasiphaé, le troisième Glaucos est un petit garçon qui un jour disparaît. Ses parents, inquiets, lancent des recherches. Un devin, Polyidos, le retrouve noyé dans une jarre de miel et le ressuscite grâce à une herbe fournie par Asclépios*.

Enfin, le quatrième Glaucos est un simple pêcheur. Après avoir mangé une plante magique semée par Cronos*, il plonge dans la mer où, rendu immortel par Océan* et Téthys, il devient un dieu marin à barbe blanche et à queue de poisson. Devin, il conseille les marins, dont les Argonautes de Jason*. Un jour, il s'éprend de Scylla, une nymphe qui refuse ses avances et s'enfuit. Il demande alors à Circé* de lui procurer un philtre qui vaincra la résistance de la belle. Mais cette magicienne, amoureuse de lui, prépare en réalité un poison très puissant : Scylla se transforme en un monstre marin situé en face de Charybde*. Le dieu n'a d'ailleurs pas de chance en amour : quand il s'amourache d'Ariane*, Dionysos* le ligote avec des sarments de vigne dont il se libère…

GLUSKAB

AMÉRIQUES/ABENAKIS

Les Abenakis résident dans le Maine, au nord-est des États-Unis, et pour partie au Québec. Ils appartiennent à un groupe plus large, les Wanabakis, le « peuple du pays de lumière », eux-mêmes intégrés à la large famille linguistique des Algonquins. Leur histoire se décompose en trois périodes : un Âge ancien, lorsque les humains et les autres animaux étaient indifférenciés, un Âge d'or, quand les humains commencèrent à se distinguer, et l'Âge présent, où races animales et race humaine se différencient totalement.

Durant la fin de l'Âge d'or, l'androgyne Tabaldak prend de la poussière, laquelle donne naissance aux jumeaux Malsumis et Gluskab. Tous deux ont le pouvoir de créer un monde harmonieux, mais Malsumis choisit la voie du mal. Au contraire, Gluskab inaugure l'Âge d'or de la Terre en réduisant les esprits maléfiques, tandis qu'il apprend aux humains la chasse, la pêche, et autres connaissances. Apprenant que des chasseurs risquent de mettre en péril l'équilibre de la nature, il demande le conseil d'A-gaskw, Grand-Mère Castor, qui lui confie un sac rempli de ses poils. Gluskab y met tous les animaux, puis, comprenant que les hommes ne survivraient pas sans chasser, les libère. Il réalise ensuite plusieurs exploits : il capture un aigle géant dont les battements d'ailes provoquent des tempêtes et, l'air étant devenu irrespirable, crée d'autres animaux ailés pour produire assez de vent ; il sauve le monde en tuant une grenouille monstrueuse qui en a avalé toute l'eau, qu'il peuple de poissons et autres animaux aquatiques. Gluskab est aussi le créateur du canoë, du tabac, de l'été qu'il capture et de l'Étoile du Matin, apparue après qu'il eut percé le ciel d'une flèche. Pour les Wanabakis, il est parti à la fin de l'Âge d'or et doit renaître un jour – d'autant qu'il est très en colère contre les Blancs, qui n'ont pas tenu leurs promesses…

GO HONG (283-364)

CHINE

Compilant toutes les sources taoïstes, l'alchimiste Ko Hung, ou Go Hong, est l'auteur du *Bao Puzi*, ouvrage recensant les techniques reconnues pour atteindre l'immortalité. Dans les deux parties, ce grand lettré, ancien fonctionnaire de haut rang, explique d'une part les procédés préparatoires, dont un élixir particulier, d'autre part la nécessité de s'initier au confucianisme. Il inspirera un autre érudit, Tao Hongjing*.

GOIBNIU

CELTES/IRLANDE/GALLES

Dieu des Artisans métallurgistes, Goibniu, le divin forgeron, fabrique, prépare et répare les armes des dieux, des héros et des druides – des armes qui atteignent toujours leur cible. Son rôle s'étend aussi aux outils en général. Son travail est inséparable de deux autres artisans : Luchta le charpentier et Credne le bronzier. Il est en outre le détenteur d'une bière qui confère immortalité et invulnérabilité. Au cours de la bataille entre les Túatha Dé Dánann*, dont il fait partie, et les démons Fomoires, il est blessé par un espion venu l'épier, Ruadan, fils de Bres*, qu'il parvient à tuer. Il guérit dans la fontaine magique de Diancecht*.

Au pays de Galles, Goibniu est appelé Gofannon, un dieu qui, associé au feu, est le frère de Gwyddyon* et Arianrhod*. Il tue son neveu Dylan sans connaître son identité.

GOLEM

JUDAÏSME

Le Golem (« sans forme », en hébreu) possède plusieurs sens issus de la tradition juive, la forme humaine étant la plus fréquente. La première mention figure dans le psaume 139 de la Bible : « Je n'étais qu'un *golem* [traduit par « Mon embryon » dans la version latine], tes yeux me voyaient. » La Michnah en fait un idiot, la kabbale une matière sans forme, et le Talmud l'état d'Adam* avant d'être créé par Dieu. La mystique avance que les lettres de l'alphabet hébraïque, au pouvoir considérable, lui donnent vie. Le tétragramme de Dieu (YHWH et le mot « vérité » (*emet*) ont un pouvoir identique. Au Moyen Âge, le golem peut devenir un serviteur à forme humaine, créé à partir d'argile ou de terre, et d'incantations. Entouré de nombreuses légendes, il assiste de grandes figures du judaïsme, qui le détruisent lorsqu'il devient maléfique.

Le golem ne doit pas être confondu avec le *dibbouq* ou *dibbouk* (« attachement », en hébreu), terme apparu en Europe de l'Est au XVIIIe siècle. Cet esprit mauvais, hérité des démons qui envahissaient le corps de leur victime, comme les malades que guérit Jésus*, consiste en une âme qui, selon la kabbale, n'a pas investi de corps après la mort (principe de la transmigration des âmes). Le *dibbouq* habite une personne coupable de mauvaise action ou s'étant disputée avec le défunt qui la possédait. Il la déstabilise, prend son âme, change sa voix. En proie à un désarroi spirituel, le sujet n'a plus qu'une solution pour s'en débarrasser : l'exorcisme.

GONG GONG

CHINE

Gong Gong (ou Kong Kong) est un monstre à corps de serpent, sujet de diverses légendes mythologiques, dont un récit de déluge. Ainsi, il tente sans succès de ravir le trône de Zhuanxu, deuxième des cinq empereurs mythiques, et entre dans une rage folle. Doté d'une ou plusieurs têtes humaines, de cheveux rouges et d'un corps de serpent, il anéantit le mont Buzhou (ou Pou-tcheou), un pilier du monde. Déstabilisé, le Ciel se met à pencher au nord-ouest, vers où convergent désormais le soleil, les étoiles et la lune. Se déversant vers l'est, les eaux inondent la Terre. Nügua* tue Gong Gong, façonne une pierre de cinq couleurs, la purifie, la soude à la partie arrachée de la voûte céleste, qu'elle relève avec les quatre pattes d'une tortue géante. Puis elle colmate les brèches du ciel avec de la cendre d'écorce de citrouille, empêchant ainsi les eaux et les vents terribles de ravager la Terre. Gong Gong s'avère être en outre un opposant à Zhu Rong*, un dieu du Feu.

GORGONES

GRÈCE

Filles de Céto et Phorcys, deux divinités marines enfantées par Gaïa* (Terre), les Gorgones habitent aux confins occidentaux du monde, non loin du jardin des Hespérides*. Gardiennes du monde souterrain, ces créatures ailées sont belles, mais redoutables avec les serpents composant leur chevelure, leurs mains de bronze, leurs écailles et leurs défenses de sanglier. Surtout, leurs yeux pétrifient quiconque croise leur regard. Les Gorgones ont pour nom Stheno (« puissante »), Euryale (« qui erre au loin ») et Méduse*, la seule qui soit mortelle et dont Persée* viendra à bout.

L'entrée du territoire des Gorgones est défendue par leurs sœurs, les trois Grées (« vieilles femmes ») au corps de cygne. Nées les cheveux blancs, personnification de la vieillesse, elles ne possèdent qu'un seul œil et qu'une dent, qu'elles se partagent à tour de rôle. Celle qui les possède monte la garde, tandis que les deux autres se reposent. Les Grées ont pour nom Dino (« terreur »), Ényo (« horreur ») et Péphrédo (« frayeur »). Ayant dérobé leur œil et leur dent uniques, Persée ne les rendra que lorsqu'elles auront indiqué où trouver le refuge des Gorgones.

GRATIEN (XIIe siècle)

CHRISTIANISME

Gratien est le nom d'un spécialiste du droit canon (lois) de l'Église catholique, dont le *Décret* figura parmi les règles ecclésiastiques jusqu'en 1917, avec l'achèvement d'un nouveau Canon par le pape Benoît XV*. Mais la vie de cet auteur reste une énigme. Il est juste à peu près attesté qu'il s'agit d'un moine camaldule, surnommé « maître », qui composa son *Decretum Gratiani* à Bologne vers 1140. L'ouvrage, composé de trois parties, comporte plus de 3 800 textes, vaste compilation et harmonisation des traditions de l'Église, depuis le Nouveau Testament jusqu'au concile du Latran I (1123), en passant par les papes, les Pères de l'Église, les lois civiles ou les décisions conciliaires. Vite adopté par les écoles et les tribunaux ecclésiastiques, il connut donc une longue carrière.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (vers 329-389)

CHRISTIANISME

Évêque et docteur de l'Église catholique, Grégoire de Nazianze, ou Grégoire le Théologien, est l'un des Pères cappadociens de l'Église, avec son ami de toujours Basile le Grand* et Grégoire de Nysse*. Né à Nazianze, en Cappadoce, il est le fils de Grégoire l'Ancien, évêque de cette ville. Il suit des études à Césarée de Cappadoce, en Palestine, à Alexandrie puis à Athènes avec Basile, où il approfondit la rhétorique. De retour à Nazianze, il enseigne cette discipline tout en s'adonnant à la contemplation, jusqu'à ce que son père lui demande de l'assister et l'ordonne prêtre (361). Considérant que cette décision a été contrainte, il ne remplit sa fonction que l'année suivante. En cette époque d'agitation théologique, il se voit confier un évêché (372) par Basile, devenu métropolite (archevêque) de Cappadoce. Mais il semble qu'il le refuse ou qu'il en soit empêché par des arianistes. À la mort de son père en 374, il lui succède à l'évêché de Nazianze, poste qu'il occupe

Grégoire et les saints

Le nom de Grégoire dérive du grec *egrégorein*, « veiller ». Grégoire l'Illuminateur (mort vers 328) est l'évangélisateur et le premier patriarche de l'Arménie, dont les successeurs sont ses fils, Aristafès et Vratanes. Le moine Grégoire de Narek (944-1010) est le grand mystique de l'Église arménienne que ses écrits inspirent toujours (*Élégies sacrées*, *Hymnes*, discours…). Grégoire le Sinaïte (vers 1290-1340), moine au Sinaï, rejoint le mont Athos puis, fuyant les Turcs, fonde un monastère en Bulgarie. Il est l'un des grands esprits de l'hésychasme. Sa doctrine, contenue dans *Cent trente-sept Méditations spirituelles*, se rapproche de celle d'un contemporain qu'adoptera l'Église byzantine. Il s'agit de Grégoire Palamas (1296-1359), moine d'Athos, surnommé le « sublime théologien », qui termine évêque de Thessalonique. Sa contribution est essentielle car il dote l'hésychasme d'un cadre théologique en montrant que Dieu est inaccessible par nature, mais qu'il procure des énergies qui le rendent proche aux méditants. Évêque de Padoue et cardinal, âme charitable, Grégoire Barbarigo (1625-1697) œuvre à la réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident.

HIRAM

JUDAÏSME/FRANC-MAÇONNERIE

Pour faire construire le Temple de Jérusalem, le roi Salomon (vers 970-931) fait appel à Hiram, roi de Phénicie, qui, en échange de froment et d'huile, lui fournit du cèdre et du genévrier. Pour les travaux de finition, il engage des artisans émérites, dont un autre Phénicien appelé aussi Hiram. Originaire de Tyr, ce bronzier est israélite par sa mère et tyrien par son père, lequel lui a appris son art. Hiram de Tyr modèle quatre cents grenades et quatre cents lis. Il crée une mer bordée de coloquintes, reposant sur douze bœufs et des assises ornées de chérubins, de taureaux ou de lions, et dix bassins assis sur des bases, des bols, des vases… Surtout, il coule deux impressionnantes colonnes de bronze, placées devant le vestibule du Temple. Surmontées de chapiteaux en bronze, celle de droite s'appelle Yakïn (« que Dieu s'affermisse ») et celle de gauche, Boaz (« force »). Ces détails bibliques seront repris au XVIIIe siècle par le mythe franc-maçon d'Hiram.

Pour mener son travail à bien, Hiram s'est adjoint des ouvriers, dont trois tentent de lui arracher le secret de son art, une fois le chantier fini. Ils le menacent, mais il refuse. Le maçon le frappe alors avec sa règle et l'atteint à la gorge, d'où part le souffle de la vie. Le deuxième, charpentier, brandit son équerre et l'atteint au cœur, où résident les sentiments. Le troisième, mineur, lève son marteau et lui fracasse le crâne, siège de l'esprit. Ils l'enterrent sur place et plantent une branche d'acacia sur la sépulture sommaire. C'est pourquoi, dans la franc-maçonnerie, Hiram se réincarne dans un nouveau maître. Dans le temple maçonnique, deux colonnes rappellent Yakïn et Boaz.

HIRO

POLYNÉSIE

L'arbre à pain, appelé *uru* en *reo ma'ohi*, la langue de Tahiti, fournit divers matériaux aux Polynésiens : le fruit lui-même (cuit, bouilli ou cuisiné), le bois (maisons, bateaux…), les longues feuilles (nattes)… Devant un tel arbre providentiel et généreux, il est normal que ces peuples l'aient entouré de légendes. Il serait par exemple né de la chair d'un roi légendaire, à moins qu'il ne provienne de Raiatea, île sacrée (Sous-le-Vent, archipel de la Société) car elle aurait marqué le point de départ du peuplement maori dans le Pacifique : un père s'y serait transformé en *uru* afin de nourrir sa famille affamée. D'autres versions prétendent que l'arbre à pain est en relation avec Hiro, premier roi de Raiatea (appelée autrefois Hawaiki, l'île mythique), il y a quelque neuf siècles, mais aussi dieu des Voleurs et des Marins. Il dérobe en effet des fruits de l'*uru* et des cocotiers pour agrémenter son jardin, ainsi qu'un arbre particulièrement sacré, *'ava*, dont est extrait le *kava* (hallucinogène), qu'il utilise pour construire une grande pirogue. L'arbre à pain était protégé par certains dieux, comme Akauumoa aux Marquises. Il était conservé dans des silos creusés à même le sol et tapissés de cordyline, plante qui, outre ses qualités alimentaires, avait le pouvoir de chasser les mauvais esprits.

Les légendes tahitiennes évoquent souvent l'*uru*. Une nuit, le Créateur Ta'aroa* (ou Tangaroa*) s'unit sous une branche d'arbre à pain à Hina Tû a Uta, déesse de la Terre. De cette étreinte naît Oro*. Ta'aroa crée pour lui une femme, Tu Feufeu mai i-te Ra'i, et d'autres divinités. Oro et son épouse ont à leur tour trois filles et un fils. D'après un autre mythe, dans un temps lointain, Rua Taata et son épouse Ruamu Arii ont trois fils et une fille. Mais, un jour, une grande famine s'abat. Le père, désespéré de voir ses enfants affamés, prévient sa femme que, le lendemain à son réveil, une surprise l'attendra : il se sera transformé en arbre, ses mains devenant les feuilles, son buste, le tronc, et ses jambes, les branches. Cet arbre donnera un fruit (son crâne) contenant un cœur (sa langue). Ainsi les siens cesseront-ils d'avoir faim. Et, en effet, elle découvre au matin, devant l'entrée de leur habitation, un arbre à pain majestueux au pied duquel gisent des fruits mûrs et appétissants. Comprenant que son mari a vraiment disparu, elle les ramasse, les cuisine et s'en régale, ainsi que ses enfants. Bientôt, des serviteurs du roi Noho Ari'i, alors qu'ils sillonnent les parages à la recherche d'anguilles, de chevrettes et d'*o'opu* (poisson), découvrent l'arbre et en goûtent les fruits. Apprenant de Ruamu Arii qu'il s'agit de la transformation de Rua Taata, ils le ramènent au souverain. Ainsi devait se répandre l'*uru*.

HOMÈRE

GRÈCE

Pionnier de la littérature grecque, Homère est mondialement connu. Pourtant, un épais mystère entoure ce personnage que des auteurs comme l'historien grec Hérodote font naître au IXe siècle avant notre ère, d'autres au siècle suivant. Son lieu de naissance (sept villes sont proposées), le déroulement exact de sa vie et l'endroit où il est mort sont encore très discutés, comme le fut la réalité de son existence. La tradition en fait un vieillard aveugle qui subjuguait les auditeurs venus de partout écouter ses récits d'épopées. Certains voient même dans cette infirmité une sorte de symbole, celui du regard intérieur. Bref, Homère est toujours source d'interrogations. Quoi qu'il en soit, les deux œuvres qui lui sont attribuées, l'*Iliade* sur la guerre de Troie, et l'*Odyssée* sur le long retour d'Ulysse*, sont des monuments. Constituées de sources orales transmises sur plusieurs siècles, elles exigèrent une mémoire formidable et semblent avoir été composées par un seul poète.

HÔNEN (1133-1212)

JAPON/BOUDDHISME

Entré à 8 ans au service du bouddhisme, Hônen intègre à 15 ans la secte ésotérique du Tendai et, trois ans plus tard, s'initie au Nembutsu, l'invocation d'Amida/Amitabha*. Approfondissant ses connaissances à Kyoto et Nara, il découvre l'œuvre de Shandao (613-681), Zendên japonais qui, avec Daochuo (562-645, Dôshaku), a élaboré la doctrine chinoise de la Terre pure d'Amitabha. Hônen fonde alors à Kyoto le Jôdo, l'école japonaise de la « Terre pure », ou *Jôdo-shu*, « secte de la Terre pure » – toujours active aujourd'hui. Attirant les adeptes, il suscite l'opposition de moines conservateurs qui, désapprouvant sa voie nouvelle, parviennent à le faire exiler sur l'île de Shikoku. Gracié un an plus tard, il meurt à Kyoto. L'amidisme, vénération d'Amida, trouve ensuite une forme radicale avec l'un de ses disciples, Shinran (1173-1262), fondateur du *Jôdo shin-shu*, « secte véritable du Jôdo », qui repose sur un abandon total aux volontés d'Amida. Le *Jôdo shin-shu* compte sept maîtres ou patriarches, dont Genshin (942-1017), auteur du *Ôjôyôshû*, « Principes pour la renaissance de la Terre pure ». Ce moine originaire de Chine est connu aussi pour ses peintures.

HONORAT (vers 350-430)

CHRISTIANISME

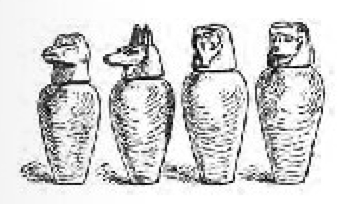
Excepté la date de son décès, la vie d'Honorat reste imprécise. Sans doute membre de l'aristocratie gallo-romaine, après une enfance privilégiée, il semble connaître sa conversion assez jeune, suivi de son frère Venantius. Après avoir hérité de leurs parents, les deux jeunes hommes vendent leur patrimoine et l'offrent aux pauvres. Ils partent pour l'Orient, mais Venantius meurt en Grèce. Honorat rebrousse chemin, s'arrête en Italie et s'installe sur l'île de Lérins (aujourd'hui Saint-Honorat, au large de Cannes), avec son compagnon (saint) Caprais – à ne pas confondre avec le martyr d'Agen décapité en 303. Attirant des disciples, il fonde peu à peu un monastère qui rayonnera au VI[e] et au VII[e] siècle – et qui existe toujours. La date de cette fondation est imprécise, le premier à l'évoquer étant Paulin de Nole* dans une lettre à Eucher de Lyon, vers 415. Jean Cassien* envoie certaines de ses *Conférences* à Honorat et parle en 427 d'une communauté importante, dont la règle de vie est certainement cénobitique. À cette date, l'aura du fondateur a grandi, au point que, déjà ordonné prêtre par Léonce, évêque de Fréjus, il est élu contre son gré évêque d'Arles, alors capitale des Gaules. Il remplit cependant sa fonction avec un sens de la charité qui fait l'unanimité. Au passage, il convertit Jacques de Tarentaise, qu'il ordonne évêque de cette région très païenne. Après sa mort, son successeur Hilaire* constituera la principale source biographique, tandis que Maxime de Riez (mort en 462) lui succède à Lérins. Honorat est fêté le 16 janvier.

Lérins continue d'abriter de grandes personnalités. L'abbé Vincent de Lérins écrit vers 434 le *Commonitorium* (« aide-mémoire », en latin) sous le pseudonyme de Peregrinus (« Étranger »). Cet ouvrage théologique veut démontrer que la vérité en matière de doctrine chrétienne peut résider dans la Tradition, mais avant tout dans les textes sacrés, perpétuelles sources d'évolution. Eucher de Lyon, qui a envoyé ses deux fils, futurs évêques, à Lérins auprès d'Hilaire, les rejoint avant de devenir évêque de Lyon. Il est l'auteur d'un *Éloge du désert de Lérins*. Enfin, avant d'être évêque de Vence en 1114, Lambert de Vence (1084-1154) est recueilli à 12 ans par les moines de Lérins, chez qui il acquiert une grande culture.

HORUS

ÉGYPTE

Horus et ses fils



La tradition mythologique a créé quatre fils d'Horus, les énergies du dieu associées à quatre déesses, aux quatre points cardinaux et aux quatre coins du sarcophage. Ils sont chargés de veiller sur les vases canopes, dans lesquels sont conservés les organes vitaux après la momification. Chacun est représenté sur le couvercle du vase qui lui correspond. Amset ou Imset, représenté par une tête humaine, est en charge du foie avec Isis. Douamoutef (chacal) veille sur l'estomac avec Neith*. Hapi– qu'il ne faut pas confondre avec Hâpy* –, l'esprit du Nil, présente une tête de babouin et protège les poumons avec Nephtys*. Kebeshenouf (faucon) et Selkis* s'occupent des intestins.

Dieu céleste à l'origine, Horus est sans conteste le plus célèbre des dieux-faucons. L'Égypte en compte d'autres, comme Anty (faucon guerrier ayant des traits de Seth*), Sokaris*, Sopdou (gardien de l'Est et des mines de turquoises du Sinaï).

Horus ne possède pas une forme, mais plusieurs. La plus populaire, celle du dieu souverain qui transmet le trône d'Égypte aux rois, l'assimile au soleil. Il est vénéré à Héliopolis en tant qu'Horakkhty (« Horus de l'horizon ») ou Rê-Horakkhty, en association avec le dieu solaire par excellence. Il est le patron des pharaons, qui portent le « nom d'Horus ». Une deuxième forme relie Horus à Seth*, opposés, mais tous deux ciments de l'équilibre du monde. Une fois réconciliés, ils sont représentés par deux faucons regroupés sous le nom d'Antywey, qui insufflent la puissance aux souverains. Mais la légende d'Osiris, qui fait de Seth le traître et d'Horus le fils d'Isis* et d'Osiris*, rompt cette union. Poursuivi par cet oncle opiniâtre, Horus, qui veut venger la mort de son père, finit par être reconnu par le tribunal divin comme l'héritier légitime de l'Égypte. Le mythe osirien le présente

aussi comme Harpocrate*, l'« Horus enfant » ou Horsaïsis, « Horus, fils d'Isis ». Autre forme : celle de l'Horus aux deux yeux (Hormerty), dieu guerrier qui protège Rê*, dont l'un des yeux est la lune, l'autre, le soleil.

Citons enfin Hor-em-akhet, « Horus dans l'horizon », devenu Harmachis chez les Grecs. C'est le nom propre donné, au début du Nouvel Empire (1580-1080 av. J.-C.) au seul grand sphinx du plateau de Gizeh. Vénéré comme un dieu à partir de cette époque, il est une forme du soleil apportant la lumière et la vie.

HOUJI

CHINE

Ministre des empereurs Yao* et Shun*, Hou Ji (ou Heou Tsi) est le « Prince Millet », une céréale fondamentale dans l'alimentation des Chinois et dans l'arsenal des offrandes aux ancêtres. Le *Classique des trois caractères* (*San Zi Jing*) le range parmi les céréales majeures qui nourrissent l'homme, avec le riz, les pois et le blé. Selon la mythologie, il a pour mère Jiang Yuan, qui fut la première femme de l'empereur Ku. Alors qu'elle prie pour avoir un enfant, elle marche sur l'empreinte géante d'un orteil, celui de l'Auguste de Jade*, le dieu suprême. Aussitôt enceinte, elle conçoit Hou Ji, qui dès sa naissance communique de manière exceptionnelle avec la nature. En grandissant, il sait tout sur les sols, le jardinage, l'ensemencement, la croissance des plantes, au point qu'il enseigne aux hommes l'art de cultiver et la connaissance des plantes nécessaires, comme Shennong*. La tradition fait de lui l'ancêtre des Zhou, dynastie qui régna de 1122 à 222 av. J.-C.

HOUD

ISLAM

Les 'Ad, ou Adéens, habitaient peut-être au sud de l'Arabie. Cette tribu, aujourd'hui disparue, a été rendue célèbre par le Coran. Elle reçoit la visite de prophètes précédant Mahomet* et qu'ils traitent de menteurs. L'un d'eux est Houd, qui, comme Çalih* et Chou'aib*, se heurte à un peuple qui nie Dieu. Les 'Ad refusent en effet le Dieu unique et continuent de vénérer des idoles, « ce que nos pères adoraient ». D'ailleurs, a-t-il une preuve que son Dieu est vraiment le seul ? La réponse ne tarde pas : un ouragan déferle, le vent dévastant tout pendant sept jours et sept nuits. Et les 'Ad sont maudits jusqu'à la résurrection…

Houd inspira une dynastie de l'Andalousie musulmane : les Houdides (1039-1146) ou Banû Houd, les « fils de Houd », qui régnèrent depuis Saragosse.

HOURIS

ISLAM

Dans le Coran, les croyants destinés au paradis et à l'immortalité sont les « gens de la droite » (de Dieu), le côté du bien, tandis que les damnés sont les « gens de la gauche », le côté du mal. Ces élus découvriront « les Jardins merveilleux d'Éden », « des jardins où coulent les ruisseaux », où se tiennent des « épouses pures » pareilles au corail et au rubis. « Celles qui ont de grands yeux et dont les regards sont chastes se tiendront auprès d'eux, semblables au blanc caché de l'œuf. » Ce sont les Houris, francisation de l'arabe *hûris*. Ce mot est issu d'*hûr*, pluriel d'*hawra*, qui désigne une femme à la peau blanche, aux grands yeux noirs et magnifiques. Ne regardant que leurs époux et restant « sous leurs tentes », ces vierges, créatures de Dieu, n'ont été touchées par aucun homme et aucun *djinn**. Au paradis se trouveront aussi de beaux garçons éternellement jeunes (*wildân mukhalladûn*), qui servent des boissons aux élus dans divers récipients d'argent ou de cristal.

HUACA

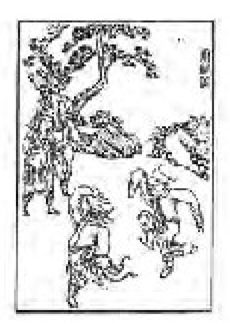
INCAS

Le mot *huaca* désigne des esprits protecteurs illustrant les forces mystérieuses, déjà vénérés au Pérou avant l'avènement des Incas. Un *huaca* peut être un animal comme le condor, une pierre, un arbre, une montagne, la mer ; bref, tout élément naturel échappant au contrôle humain. Les lieux de culte jalonnaient le vaste territoire inca. Ils étaient le cadre de sacrifices destinés à se concilier les faveurs des *huaca* et à obtenir leurs avis. Leur culte fut cependant relégué par celui d'Inti*, le dieu soleil des Incas.

HUANGDI

CHINE

Huangdi, contraction de Huang Di, l'« empereur jaune », est le premier des Wou Di*, les Cinq Empereurs légendaires de Chine. Présenté comme le frère de Shennong*, il aurait régné de 2697 à 2597 avant notre ère. Il a pour successeur son petit-fils Zhuanxu (2597-2435).



Personnage central du taoïsme religieux dont il serait le fondateur, il s'est vu attribuer une foule d'inventions, de la création de l'homme à partir de statues de terre à l'écriture, en passant par le premier traité de médecine (*Huangdi nei-jing*) et l'acupuncture –

son épouse, Leizu, aurait quant à elle créé la sériciculture. La tradition raconte comment il accède au titre d'empereur : d'abord au service de Shennong, il finit par s'opposer à lui, tout en matant une révolte conduite par Chiyou, le dieu de la Guerre et des Armes. Pour en venir à bout, et à l'issue de multiples épisodes, il fait tomber la sécheresse qui élimine la pluie torrentielle envoyée par son adversaire. Puis sa victoire lui donne accès au trône.

Né au tout début du monde, Huangdi est l'incarnation taoïste de l'immortalité. Son élément est la terre, que les Chinois associent au jaune. Aux Ier et IIe siècles de notre ère, il fusionna avec Laozi* pour créer Huang Lao Jun, le « prince vieillard jaune », dont le culte fut étendu.

HUBAL

ARABIE-ISLAM

Selon certaines sources, 360 idoles ornaient la Kaaba. Elles furent détruites en 630 par les musulmans, après la prise de La Mecque. Le Coran les dénonce à plusieurs reprises, car elles ne peuvent être associées au dieu prédominant, Allah*. Parmi elles figurait Hubal (ou Hobal), l'un des principaux dieux de l'Arabie antique. Bien qu'il ne soit pas mentionné dans le Coran, il possédait pourtant la plus grande idole de la Kaaba, ce qui, pour certains historiens, le situerait à l'origine de la Pierre Noire du sanctuaire. D'autres s'interrogent sur son association possible avec Allah, avant que ce dernier ne s'impose. Hubal est en tout cas vénéré par des tribus mecquoises, dont les Quraïch*, celle de Mahomet*, qui l'emportent pour se protéger à la bataille d'Uhud (625). Mais ils sont battus par les musulmans installés alors à Médine, et l'idole est jetée à bas de son chameau. Dans le *Livre des idoles* d'Ibn al-Kalbi (vers 800), la statue anthropomorphe d'Hubal était en cornaline rouge. On suppose que ce dieu lunaire avait un rôle oraculaire.

HUINENG (638-713)

CHINE/BOUDDHISME

Sixième patriarche chinois du bouddhisme Chan, dont Bodhidharma* est le premier, Huineng, un paysan, se convertit en écoutant un texte sacré, le *Sûtra du Diamant*. Formé par Hongren, le cinquième patriarche auquel il succède, il confère au Chan une dimension spécifiquement chinoise en atténuant ses empreintes indiennes trop marquées. C'est pourquoi il est considéré comme le véritable fondateur du Chan chinois. Au contraire de ses prédécesseurs, il ne transmet pas sa charge de patriarche. Parmi ses nombreux disciples, plusieurs vont s'illustrer, comme Nanyue Huairang, qui formera Mazi Daoyi*, Qingyan Xingsi ou Heze Shanhui, qui fonde une école.

Pour devenir le sixième patriarche, Huineng dut éliminer un concurrent, Shenxiu (605-706), autre disciple d'Hongren. Esprit brillant, au contraire semble-t-il de son adversaire cantonné dans les cuisines, ce dernier accepte une joute oratoire dirigée par le maître. Mais Huineng répond avec plus de justesse aux questions. Il fondera l'école Chan du Sud, tandis que Shenxiu fondera celle du Nord, qui, reposant sur les traditions anciennes, subsistera jusqu'au VIIIe siècle, en même temps que la mémoire de son fondateur.

HUITZILOPOCHTLI

AZTÈQUES

Protecteur des Aztèques dans leurs déplacements, Huitzilopochtli est leur guide, leur dieu tribal car il les a conduits d'Aztlán, leur berceau, jusqu'à la vallée du Mexique. Sur ses conseils, ils ont fondé en 1325 leur capitale, Tenochtitlán, site de la future Mexico, d'où ils ont pu exercer leur domination. Fils de Cóatlicue* et de Mixcóatl, lui-même fils de Cihuacóatl*, il est le dieu de la Guerre, objet de sacrifices humains dans son temple de Tenochtitlán.

Sa naissance illustre déjà ses fonctions : il sort du ventre de sa mère tout armé et tout bleu, la tête et la jambe gauche parées de plumes de colibri (ou oiseau-mouche), tenant un javelot bleu dans la main gauche. Son nom signifie d'ailleurs « colibri du Sud » ou « celui du Sud ». En effet, il est en quelque sorte le guerrier revenu du Sud. Les âmes des guerriers morts au combat suivent le soleil pendant quatre ans, puis investissent les colibris qui produisent la chaleur de l'astre. Quant à la gauche, que les Aztèques assimilent au Sud, elle semble indiquer l'habileté.

Très vénéré, Huitzilopochtli permet en outre de capturer des prisonniers dont le sacrifice nourrit le soleil, pourvoyeur de lumière et de vie. Il peut être aussi un dieu inquiétant, signe de mauvais présages. Ce dieu majeur, dont le grand prêtre dirige les religieux aztèques, avec celui de Tlaloc*, est souvent représenté par un colibri ou en guerrier coiffé d'un casque de plumes de colibri, armé d'un serpent de turquoise. Durant sa fête, les prêtres préparaient ses effigies en pâte d'amarante, que l'on distribuait et fixait au sommet de son temple. Enfin, ce dieu majeur est symbolisé par l'aigle, et les guerriers tués au combat ou sacrifiés sont surnommés le « peuple de l'Aigle ».

HUNDUN

CHINE

L'histoire de ce dieu du Chaos, racontée par Zhuangzi*, est l'un des mythes chinois de la Création. Dépourvue de tête et de visage, donc de nez, d'yeux ou du moindre orifice, cette divinité ne possède

qu'un corps, celui d'un cochon ailé monté sur des pattes de félin. Elle règne sur le centre du monde. Désolés de son état, les deux dieux des mers, qui ont l'habitude de lui rendre visite, pratiquent en sept jours sept ouvertures sur un visage, afin qu'Hundun puisse sentir, entendre, voir… Mais, meurtri par les opérations, il meurt au septième, ce qui permet au cosmos d'apparaître.

HURAKAN

MAYAS

Dieu puissant des Mayas Quichés du Guatemala, Hurakan (« Pied unique ») est le dieu des Vents violents et de l'Orage, celui qui, au nom des dieux, fait s'abattre inondations et déluges pour punir l'humanité quand il le faut.

Pendant maya de Quetzalcóatl*, le « serpent à plumes » aztèque, Gucumatz est associé à Hurakan dans l'œuvre créatrice. Tous deux font apparaître la Terre d'un seul mot, puis la peuplent d'animaux vivant au milieu de la végétation. Avec de l'argile puis du bois, ils façonnent des êtres qui, imparfaits, sont détruits. Ils prennent alors du maïs jaune et blanc, en font une pâte qui donne naissance aux quatre premiers hommes : Balam Agab (« Jaguar de la nuit »), Balam Quitze (« Jaguar souriant »), Iqi Balam (« Jaguar de la lune ») et Mahucutah (« Nom éminent »). Puis ils créent les quatre premières femmes : Choimha (« Belle eau »), Caha Paluma (« Chute d'eau »), Cakixia (« Eau du perroquet ») et Tzununiha (« Maison de l'eau »). Hurakan offre le feu (Tohil) aux quatre couples ainsi formés, puis fait surgir le soleil, la lune et les étoiles lorsqu'ils ont gagné le pays Quiché. Quant à Gucumatz, il leur enseigne l'agriculture.

HUS, JAN (vers 1370-1415)

CHRISTIANISME

Présenté comme le précurseur de la Réforme de Luther*, Jan Hus est une figure emblématique des Tchèques. Originaire de Bohême, doyen de l'université de Prague (1401), il prononce des sermons appelant à un changement dans l'Église gâtée par des difficultés et des déviances de toutes sortes. Ayant l'appui du clergé et du roi de Bohême, il appelle à la justice sociale, à la morale, et condamne les tares de l'opulence, responsable de la pauvreté. Il est aussi un ardent défenseur de la langue et de l'indépendance tchèques face à l'Allemagne. Mais ses positions, proches de celles de l'Anglais John Wyclif* (mort en 1384) dont il refuse la condamnation, le font excommunier en 1411, sentence prononcée par l'Église malgré le soutien des Praguois. Et, puisqu'il continue de dénoncer l'utilisation dévoyée des indulgences et d'attaquer l'autorité du pape, il est condamné au concile de Constance (1414) où il s'est rendu. Arrêté, il est brûlé le 6 juillet 1415.

La Bohême, qui n'a cessé d'être derrière lui, proteste. La révolte éclate en juillet 1419 à Prague, sous la conduite de Jan Zelivsky (mort en 1422) : c'est la « praguerie », pendant laquelle des notables catholiques sont défenestrés. Elle inaugure une véritable révolution « hussite » qui durera dix-huit ans, malgré cinq croisades soutenant le pape. Les hussites se divisent bientôt en deux camps : à Prague, le parti modéré rassemble les utraquistes ou calixtins, favorables à un compromis avec Rome, ce qui aboutit à un accord en 1433 et son ralliement dans la lutte contre le second parti, lequel regroupe les taborites et les orébites, dont les armées populaires ont pour grands chefs Jan Zizka (vers 1370-1424) et Procope le Grand (vers 1380-1434). Ce dernier est tué à Lipany (1434), où ces radicaux sont écrasés. Leur dernier bastion tombe en 1437.

Les derniers hussites disparaissent en 1620, au cours de la répression contre la Réforme, à laquelle ont adhéré la majorité des Tchèques.

Les frères moraves

Disciple de Jan Hus, Pierre Chelcicky (vers 1390-vers 1460) est à l'origine d'un mouvement apparu en Bohême orientale vers 1457 : les « frères moraves », ou « frères tchèques ». Combattant la violence au profit de la tolérance et de l'espérance en l'homme, cette doctrine d'origine paysanne intervient donc après le désastre hussite. Les frères, éloignés du catholicisme et à l'écart du monde, sont persécutés dès 1460. Répartis en communautés, unis au sein d'une Église indépendante, ouverts à la Réforme en 1528, ils sont rejoints par des bourgeois et des nobles, et pourchassés jusqu'en 1624, date de leur exil. Ils s'établissent en Allemagne, en Suisse et en Hollande. En 1722, ils sont accueillis par le comte allemand (et luthérien) Nicolas Ludwig Zinzendorf (1700-1760), qui réunit à Herrnhut (Saxe) une communauté chrétienne de piétistes et de frères moraves. Il se rapproche en outre de John Wesley*, pionnier du méthodisme, et des *quakers* de George Fox*. Sous son impulsion, les frères se font missionnaires, partent pour les Caraïbes, la Georgie, la Guyane. Ils sont présents aujourd'hui surtout en Tanzanie et aux Caraïbes.

HUSSEIN (626-680)

ISLAM

Fils d'Ali* et de Fatima*, Hussein (al-Husayn) est le frère cadet d'Hasan*. Après la mort de ce dernier (670), qui a renoncé dès 661 à toute prétention sur le califat, il devient le chef des Alides et ne tarde pas à revendiquer sa légitimité au titre de calife. En 680, il réitère son refus de prêter serment au nouveau calife Yazîd Ier. Ce dernier a été nommé par son père décédé cette année-là, Mu'âwiya*, fondateur de la dynastie des Omeyyades, celui-là même qui a évincé Hasan. Près de Koufa (Irak), Hussein, sa famille et une poignée de compagnons affrontent une troupe nombreuse. Encerclés, ils sont massacrés. Son fils cadet Ali Zayn al-'Âbidin, trop jeune, est épargné – il deviendra le quatrième imam du chiisme. Hussein est enterré à Karbala, où un important pèlerinage se perpétuera jusqu'à nos jours.

La mort d'Hussein provoque une révolte menée par son demi-frère Muhammad ibn al-Hanafiya (637-700), qui finit par se rallier aux Omeyyades.

HUTTERJAKOB († 1536)

CHRISTIANISME

En 1528, ce pasteur anabaptiste fonde en Moravie (République tchèque) un courant pacifiste et communautaire portant son nom : les huttériens, ou huttérites. Jugé hérétique, il est brûlé vif en 1536. Les frères, persécutés, s'exilent en Slovaquie, en Transylvanie puis en Russie au XVIIIe siècle. Refusant d'effectuer leur service militaire, ils quittent ce pays pour les États-Unis. En 1874, trois communautés naissent dans le sud du Dakota. Toujours pacifistes, les huttériens échappent à la Grande Guerre en se réfugiant en nombre au Canada, où ils s'implantent. La guerre mondiale suivante leur vaut aussi des ennuis. Aujourd'hui, dans leurs implantations étasuniennes et canadiennes (Alberta, Manitoba, Saskatchewan…), ils pratiquent l'allemand du temps de Jakob Hutter, l'anglais ne leur servant qu'à communiquer avec l'extérieur. Leur style de vie est toujours collectif, rural et agricole. Habillés en costume d'origine, ils baptisent les adultes, refusent tout prosélytisme, croient en la séparation des Églises et de l'État. Ils possèdent leurs propres écoles dispensant les programmes officiels, s'adaptent aux techniques modernes, ce qui n'empêcha pas des mesures discriminatoires. Le Canada concentre près de 70 % des quelque 30 000 huttériens. Lorsqu'une colonie atteint cent cinquante personnes, des groupes partent en fonder d'autres.

HYACINTHE

GRÈCE

Beau jeune homme, fils du roi de Sparte, Hyacinthe est aimé de deux dieux Apollon* et Zéphyr, le vent d'ouest. Mais il choisit le premier, au grand dam du second, qui assiste à leurs rencontres amoureuses. Tous deux chassent, font des exercices physiques et s'essaient même au lancer du disque. Un jour, Apollon lance son projectile très haut dans le ciel. Hyacinthe attend qu'il retombe lorsque, dévié par le souffle de Zéphyr, il lui fracasse le crâne. Malgré ses talents de médecin, son amant ne peut le ranimer et le voit mourir. En proie au plus vif chagrin, il fait naître du sang une fleur rouge, l'hyacinthe ou jacinthe.

L'Église a honoré le nom d'Hyacinthe au travers de saints, dont la religieuse Hyacinthe de Mariscotti (1585-1640) et le missionnaire dominicain Hyacinthe de Cracovie (vers 1190-1257).

HYADES

GRÈCE

Sœurs des Pléiades* et filles d'Atlas*, les Hyades (« pluvieuses ») sont les nymphes de la pluie. Leur nombre varie selon les sources. Nourrices de Zeus*, elles s'occupent aussi de son fils adultérin Dionysos*. C'est pourquoi elles sont changées en étoiles, pour leur épargner la colère d'Héra*, l'épouse jalouse du dieu suprême. Un autre mythe rapporte que leur frère Hyas est tué à la chasse par une bête sauvage. Inconsolables, elles pleurent tant que Zeus les place dans le ciel, où elles forment la tête du Taureau, une constellation. Ainsi, lorsque les Hyades apparaissaient dans le ciel, elles annonçaient le mauvais temps et continuaient de pleurer des larmes de pluie…

HYPÉRION

GRÈCE

Fils de Gaïa* (Terre) et d'Ouranos* (ciel), le titan Hypérion s'unit à sa sœur Théia. Le couple engendra Hélios* (soleil), Éos* (aurore) et Séléné* (lune). Son nom signifie à peu près « qui marche devant le soleil », parce qu'il était parfois considéré comme notre étoile, notamment chez Homère*.

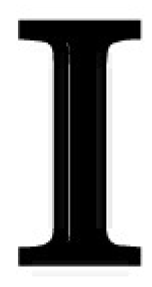
Quant à Théia (« Déesse »), une divinité primordiale, elle passe pour s'être unie à Océan* et avoir engendré les Cercopes, deux nains voleurs rusés. Un jour, ces créatures malicieuses asticotent Héraclès*, qui les attrape et les attache la tête en bas. Mais ils sont si drôles qu'il les relâche ! Ils s'en prennent ensuite à Zeus*, qui, excédé par leurs méfaits, les transforme en singes.

HYPNOS

GRÈCE

Fils de Nyx* (nuit) et d'Érèbe (ténèbres), Hypnos (Somnus, à Rome) personnifie le sommeil. Il endort les hommes avec douceur en les éventant de ses ailes, comme le berger Endymion dont s'est éprise Séléné*, la lune. Il peut aussi plonger les dieux dans le sommeil. Son fils est Morphée*, le rêve.

Hypnos vit dans les enfers, de même que son frère jumeau Thanatos, le messager de la mort qui rappelle Orcus, dieu romain des serments qui punit les parjures. On le retrouve dans les aventures d'Alceste* et de Sisyphe*. Dans certaines représentations, il tient une faux, outil symbolisant les vies fauchées et récoltées.



IBN 'ABD AL-WAHHÂB (1703-1792)

ISLAM

Né dans le Nedjd, région centrale de l'Arabie, Ibn 'Abd al-Wahhâb est formé à l'hanbalisme, école juridique sunnite et rigoriste. Il est plus spécialement influencé par Ibn Taymiya*. Auteur du *Kitâb al-tawhîd* (« Traité de l'unicité divine »), partisan d'un islam pur, il associe en 1744 sa théologie à l'action concrète d'Ibn Séoud*, union qui prélude à la naissance du royaume saoudite. Ainsi naît le wahhabisme qui rejette le soufisme, les innovations n'allant pas dans le sens de l'orthodoxie, le chiisme, le culte des *walis*. Cette intransigeance, fondée sur le Dieu unique, explique que les wahhabites appliquent toujours scrupuleusement le Coran et leur *chariah*. Bien que moins violente qu'à ses débuts, elle reste un terreau pour les mouvements fondamentalistes et radicaux.

IBN AL-ARABI (1165-1240)

ISLAM

Né à Murcie (Espagne), Ibn al-Arabi est le fils d'un savant versé dans le *fidh* et les *hadith*. Il étudie les sciences et la littérature islamiques à Séville, capitale administrative des Almohades. Vers l'âge de 20 ans, après une maladie, il quitte sa vie confortable et mène diverses expériences spirituelles au Portugal et au Maghreb, auprès de grands maîtres qui l'initient à la voie soufie. Ses qualités de mystique attirent même l'attention d'un ami de son père, Averroès*. Mais son intérêt pour les autres religions, dont il veut connaître les ressorts de la dévotion, suscite la méfiance. Pour être libre d'intensifier sa recherche d'absolu dans la recherche de Dieu, il voyage à partir de 1202 : Égypte, Palestine, La Mecque, Syrie, Irak... Il s'établit définitivement à Damas en 1225. On peut encore y admirer le mausolée que fit construire Sélim Ier (1467-1520), sultan des Ottomans qui voyait en ce grand esprit un guide

spirituel. Après sa mort, il fut d'ailleurs surnommé *Al-Shaykh al-akbar*, « le plus grand des maîtres ». Mais sa pensée ne fut pas appréciée de tous les sunnites : par exemple, Ibn Atâ Allah* prit sa défense contre un théologien.

Les nombreuses œuvres d'Ibn al-Arabi (il en recensa lui-même 317 au moins), dont certaines ne sont pas encore publiées, abordent des thèmes aussi essentiels que la poésie, la métaphysique ou encore la tradition prophétique, et surtout l'ésotérisme, qu'il place à un niveau très élevé. Elle devait avoir une influence considérable tant en islam que dans l'Europe chrétienne, sans oublier le soufisme. Il s'en dégage des ouvrages principaux. *Les Révélations mecquoises* (*Al-Futûhât al-Makkiyya*) sont centrées sur sa doctrine (complexe) et les pratiques qui en découlent, ainsi que les étapes conduisant à Dieu. Rappelons que, pour les soufis, La Mecque est le lieu où l'âme peut idéalement s'élever. Les *Gemmes de sagesse* (*Fusûs al-hikam*) traitent des prophètes mentionnés dans le Coran. Le *Livre des théophanies divines* (*Kitâb al-tadjalliyât al-ilâhiyya*) se penche sur une doctrine dont il est l'un des plus célèbres artisans : il s'agit du monisme – du grec *monos*, « seul ». Au contraire du dualisme, *a fortiori* du pluralisme, tout revient à un Un, qui associe Dieu et l'Univers qu'il a créé, dont l'existence.

IBN AL-ATHÎR (1160-1233)

ISLAM

Considéré comme l'un des historiens majeurs de l'islam médiéval, Ibn al-Athîr est aussi un homme d'action, puisqu'il combat les Francs pour Saladin*. Installé dans la région de Mossoul (Irak), il rassemble de nombreuses informations sur les pays musulmans et rédige un ouvrage majeur, le *Kâmil* (« L'Intégral »). Ce vaste panorama historique de l'islam débute à la création du monde et s'achève deux ans avant sa mort. Il servira de référence aux historiens suivants. Ibn al-Athîr a aussi composé des biographies de compagnons de Mahomet*.

IBN AL-MUQAFFA (vers 715-759)

ISLAM

Formé à l'arabe par une famille de Bassora (Irak), ce lettré d'origine persane sert la dynastie abbasside après s'être converti. Son tort est de soutenir, dans ses écrits, des changements préjudiciables à la structure arabe de l'État abbasside naissant en accordant une place aux étrangers et aux non-musulmans, mais aussi de souligner les cultures persane et indienne. En raison de la montée en puissance des Persans, il est victime des rivalités entre Abbassides. Al-Mansour (754-775), le deuxième calife, le fait exécuter.

Traducteur de poètes persans, Ibn al-Muqaffa transmit aussi le *Kalila wa Dimna*, noms de deux

chacals mis en scène dans ce recueil de fables en prose, qui sera très apprécié au Moyen Âge. Il est l'auteur de traités concis et clairs appelant à des mesures administratives, politiques, juridiques et religieuses, afin d'adapter l'empire en expansion aux nécessités sociales et culturelles.

Avec son *Al-Adab al-kabî* (« Grand livre de l'*adab* »), Ibn al-Muqaffa est enfin un illustre représentant de l'*adab*, terme arabe désignant les différents domaines qui interviennent dans la formation d'un bon musulman et font de lui un honnête homme (disciplines intellectuelles, morale, religion, savoir-vivre…). Ibn Qutayba (828-889), né à Koufa et mort à Bagdad, s'inscrit aussi dans cet esprit de l'*adab*.

IBN ATÂ ALLAH († 1309)

ISLAM

Né à Alexandrie, cet ascète et mystique est mort au Caire. Il se forme à l'école de la Shâdhiliya, confrérie fondée par al-Shâdhili (1197-1258), dont il écrit une biographie et dont il contribuera à répandre la pensée dans le Maghreb. Il se distingue aussi par son opposition au théologien Ibn Taymiya*, tenant de l'école juridique hanbalite (rigoriste), qui considère le *dhikr* pratiqué par les soufis comme une innovation préjudiciable – le *dhikr* est « l'invocation » ou la « commémoration » du nom de Dieu faite jusqu'à des milliers de fois. Il lui reproche aussi ses critiques envers Ibn al-Arabi*. Ibn Atâ Allah laisse, entre autres ouvrages, un recueil de maximes au style élégant.

IBN BATTÛTA (1304-entre 1368 et 1377)

ISLAM

Inlassable voyageur, ce géographe et écrivain arabe sillonne pendant vingt-huit ans (1325-1353) d'immenses territoires et parcourt 120 000 kilomètres. Né à Tanger (Maroc), il longe l'Afrique du Nord, explore l'Égypte et la Syrie, gagne La Mecque et l'Arabie, ainsi que l'Irak. Suivront le Yémen, l'Afrique orientale, l'Asie Mineure, le sud de la Russie, Constantinople, l'Asie centrale, Delhi (Inde), les Maldives, Ceylan (Sri Lanka), le Bengale, l'Indonésie, la Chine, le Sahara… De retour au Maroc, il consigne ses renseignements dans un ouvrage rédigé par un lettré, Ibn Juzayy, puis sa trace se perd. Au-delà du style agréable et du récit souvent passionnant, cette somme est une mine de renseignements sur les terres islamisées de cette époque.

IBNDAOUD, ABRAHAM BEN DAVID HALEVI (vers 1110-1180)

JUDAÏSME

Né à Cordoue, en Espagne, Abraham ibn Daoud (ou Daud) est connu sous l'acronyme Rabad (Rabbi Abraham ben David). Formé à l'hébreu, au grec, à l'arabe et au latin, il doit fuir après l'invasion, en 1146, des Almohades, dynastie musulmane. Établi à Tolède, en Castille, il s'avère un excellent traducteur et y subit le martyre dans des circonstances obscures. Cet historien et philosophe laisse deux ouvrages majeurs, écrits en 1161. Le premier, le *Sefer ha-qabbalah* (« Livre de la Tradition »), est une chronique dirigée contre les caraïtes d'Anan ben David*. Il y défend la tradition rabbinique de Moïse à son époque car, pour les caraïtes, la véritable tradition a été arrêtée par l'exil des Israélites à Babylone 597-538 av. J.-C., puis par les différentes persécutions du début de l'ère chrétienne. Le second livre est écrit en arabe sous le titre *Al-'Aqida al-Rafi'a*, traduit en hébreu par *Sefer Ha-Émounah ha-ramah* (« Livre de la foi exaltée »). L'auteur, nourri de philosophie juive et arabe (dont Avicenne*), veut montrer que le judaïsme et la raison ne sont pas antinomiques, de même que la Torah et la philosophie. Par exemple, concernant le libre arbitre de l'homme, il peut arriver que Dieu ne pressente pas certains événements, dont l'issue lui appartient cependant.

Ibn Daoud influencera un autre grand penseur juif, son contemporain Maimonide*. Traducteur de l'arabe en latin, il rayonne aussi parmi les théologiens chrétiens qui l'appellent Avendauth, Jean d'Espagne ou Jean de Séville.

IBNEZRA, ABRAHAM (vers 1090-1167)

JUDAÏSME

Né en Espagne, figurant parmi les esprits les plus brillants du judaïsme médiéval, Ibn Eszra est l'auteur d'une œuvre multiforme : commentaire de la Bible influencé par Ibn Gabirol*, grammaire hébraïque, poèmes profanes et liturgiques, philosophie, astronomie. Tous ces ouvrages furent écrits durant le périple peu ordinaire de cet érudit dont le savoir impressionnait ses auditeurs. Ami et gendre de Yehoudah Ha-Lévi*, il voit sa vie basculer vers 1140, lorsque son fils Isaac se convertit à l'Espagne et l'incite à voyager. Se surnommant *Ha-Sefaradi*, « l'Espagnol », il part pour le Moyen-Orient (dont la Palestine), Rome, sillonne l'Italie, séjourne en France (1148-1158), gagne l'Angleterre avant de retourner peut-être en Espagne. Didactique envers les juifs de l'Europe chrétienne, il sera surtout renommé en tant que commentateur de la Bible, comme son aîné Rachi*. Il est par exemple le premier à identifier, dans le livre d'Isaïe*, des passages d'un Deutéro-Isaïe (« deuxième » Isaïe), c'est-à-dire qui ne sont pas du prophète biblique.

Il ne faut pas confondre Ibn Ezra et Moïse ibn Ezra (vers 1055-1139), poète né à Grenade, auteur de nombreux poèmes liturgiques (*piyyoutim*) dont certains sont encore récités par les séfarades durant les grandes fêtes.

IBNGABIROL, SALOMON (vers 1020-1057)

JUDAÏSME

Originaire de Málaga, élevé à Saragosse, cette figure du judaïsme a laissé peu d'informations sur sa vie. Poète et philosophe au style marqué, il maîtrise l'hébreu en expert et connaît très bien l'arabe, dont il utilise des expressions et les règles poétiques. Il est l'auteur d'une part de poésies sacrées reconnues par les rites ashkénazes et séfarades, et jusque chez les exigeants caraïtes d'Anan ben David*, d'autre part de poèmes profanes en hommage à ses mécènes. En philosophie, son œuvre est marquée surtout par le *Meqor hayyim* (« La Source de vie »). Ce livre, écrit en arabe sous le titre *Yanbu'al-hayat*, est fondé sur la puissance créatrice de Dieu, la volonté divine qui permet d'unir la matière et la forme. Influençant des penseurs juifs comme Abraham ibn Ezra*, cet ouvrage, dont le contenu déborde le simple cadre juif, marque aussi des théologiens latins, dont Thomas d'Aquin*. Dans le monde latin où il est traduit par par *Fons vitae*, il est attribué à un auteur arabe du nom d'Avicebron, qui n'est autre que la déformation de Gabirol dont l'identité ne s'imposera qu'au XIXe siècle.

De santé fragile, Ibn Gabirol meurt jeune, après avoir montré son dévouement à Dieu, son attachement au monde juif et ses tendances mystiques, le tout étant perceptible dans son poème majeur, *Kéter malkhout* (« La Couronne royale »), que les juifs séfarades récitent au Yom Kippour.

IBNHAZM (994-1064)

ISLAM

Cet Andalou né à Cordoue, fils d'un aristocrate impliqué dans le pouvoir omeyyade, évolue dans l'entourage du calife et reçoit une éducation soignée. Adolescent, puis jeune homme, il ressent avec sensibilité les soubresauts qui secouent le califat. En 1013, Cordoue étant prise par les Berbères, il se réfugie à Almeria puis à Valence, où le calife 'Abd al-Rahmân IV le prend sous son aile. Après l'assassinat de ce dernier, il sert 'Abd al-Rahmân V, qui finit renversé. La fin de sa vie est consacrée à l'étude et, parfois, à l'action politique.

Poète, historien et grammairien, Ibn Hazm est l'auteur d'un recueil subtile, *Le Collier de la colombe* (*Tawq al-hamâna*), consacré à l'amour sous un angle d'une fine psychologie. Dans la lignée de

JEANNE D'ARC (1412-1431)

CHRISTIANISME

Née à Domrémy (Lorraine) dans une famille de paysans aisés, Jeanne d'Arc naît alors que sévit encore la guerre de Cent Ans (1337-1453). Durant son enfance, le royaume de France est partagé en deux : au nord, les Anglais d'Henri VI qui s'est établi à Paris ; dans le Sud-Ouest et le Midi, le Français Charles VII (1422-1461), duquel Domrémy est resté solidaire. Jeanne, animée d'une grande foi, joue avec les enfants de son âge, mais apprécie aussi des moments de solitude. C'est à 13 ans, lors d'une de ces retraites, qu'elle entend trois saints lui confier une mission : l'archange Michel*, Catherine d'Alexandrie* et Marguerite*. Elle doit chasser les Anglais de France et faire sacrer Charles VII à Reims. En 1429, elle arrive sous escorte à Chinon, rencontre Charles et le convainc de participer au siège d'Orléans, aux mains des Anglais. Prédisant la victoire, elle brandit sa bannière portant des fleurs de lys et l'inscription « Jhesus Maria ». Et elle se jette dans la mêlée, au côté de soldats prestigieux comme Gilles de Rais. La ville tombe, et la réputation de la « pucelle d'Orléans » grandit. Jeanne participe à la conquête jusqu'au sacre de Charles à Reims, le 17 juillet. Blessée en s'attaquant à Paris, et anoblie, elle reprend le combat en mars 1430. L'objectif est Compiègne, assiégée par les Bourguignons, alliés des Anglais. Mais ils l'arrêtent et la vendent à l'ennemi. Alors que Charles VII n'intervient pas, elle est transférée à Rouen. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais à la solde anglaise, et le Dominicain Jean le Maître sont chargés de la juger et de la condamner. Après une parodie de procès, Jeanne est accusée de satanisme, d'apostasie et d'idolâtrie. Elle monte sur le bûcher le 30 mai 1431, place du marché. En 1456, sa mère obtient l'ouverture d'un second procès qui annule le premier. Jeanne est réhabilitée.

Célèbre de son vivant, Jeanne d'Arc fut quasiment oubliée à partir du XVIe siècle. L'émergence des nationalismes au XIXe siècle en fait un archétype de la France, particulièrement après la déroute de 1870, ce qui explique qu'elle n'ait été canonisée qu'en 1920, soit près de cinq siècles après sa mort ! Patronne secondaire de la France, elle est fêtée le 30 mai.

JEANNE DE FRANCE (1464-1505)

CHRISTIANISME

Fille du roi Louis XI (1461-1483), Jeanne de France est une enfant laide et contrefaite. Lorsqu'elle a 12 ans, son père la marie pourtant à un cousin, Louis, dans un but précis : ce jeune homme, représentant de la branche rivale des Orléans, ne risque pas de s'unir à sa fille, ce qui entraînera l'extinction de la lignée ! Le couple se maintient pendant le règne de Charles VIII (1483-1498), dont le successeur n'est autre que Louis d'Orléans. Devenu Louis XII (1498-1515), il fait annuler son mariage (non consommé) par le pape Alexandre VI* et prend pour femme Anne de Bretagne. Jeanne se retire à Bourges et fonde l'ordre des Annonciades (1502). Elle est fêtée le 4 février. Les Annonciades, nom tiré de l'Annonciation, ont pour vocation de rendre présente la Vierge Marie*, toute sainte, afin d'honorer Dieu et de contribuer au salut du monde. Leur règle, fondée sur l'Évangile, obéit à dix vertus émanant de la Vierge (pureté du cœur et du corps, humilité, obéissance, pauvreté, patience, charité…).

JEANNE LA PAPESSE (IXe siècle)

CHRISTIANISME

Apparue vers 1255 dans le milieu dominicain, l'histoire de Jeanne la papesse continue de faire couler de l'encre. Populaire dès la fin du XIIIe siècle, jusqu'à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, elle fut ensuite réfutée par les uns, confirmée et enrichie par les autres. C'est que cet épisode concerne un élément sensible de la doctrine catholique : l'ordination des femmes et, au-delà, l'autorité même de l'Église, sachant que des femmes eurent de l'influence sur la papauté, notamment au Xe siècle.

Vers 850, Jeanne, née à Mayence mais d'origine anglaise, est amoureuse d'un bénédictin anglais. Lorsqu'il part étudier à Athènes, elle se travestit afin de le voir dans ce milieu totalement masculin. Intelligente et cultivée, dotée d'un solide bagage intellectuel, elle se rend ensuite à Rome, où elle séduit par son savoir. Elle finit par entrer dans la Curie et, cardinal(e), à se faire élire au siège de saint Pierre* en 855, sous le nom de Jean VIII – le pontife officiel régnera de 872 à 882. Après deux ans de pontificat, elle se retrouve enceinte, accouche lors d'une procession publique et meurt, sur place ou lapidée par la foule selon les sources. C'est pourquoi, lors du couronnement, on vérifiera désormais le sexe des papes à la main, et que les processions éviteront soigneusement le lieu de son décès. Le personnage de Jeanne sera brandi par les hussites et Luther* pour montrer l'iniquité de Rome corrompue par le péché, tandis que les calvinistes dénonçaient un mythe.

JEAN-PAUL II (1920-2005), pape (1978-2005)

CHRISTIANISME

Né près de Cracovie, Karol Wojtyla passe une enfance paisible et très chrétienne. Élève brillant, sportif, amateur d'arts et de théâtre, il témoigne d'une foi déjà solide, en particulier pour la Vierge Marie*. Durant la guerre, ses études interrompues, il travaille en usine et

combat les nazis par la non-violence. Ordonné prêtre en 1946, il se forme à Rome, rencontre en Belgique Joseph Cardjin*, fondateur de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, passe en France, puis retourne en Pologne (1948). De simple prêtre, il devient évêque de Cracovie (1958), sans avoir cessé de se confronter avec fermeté et intelligence au régime communiste. Après le concile Vatican II, dont il a été l'un des acteurs, il est fait cardinal (1967) par Paul VI*, qui apprécie cet homme doué. Voyageur et polyglotte, il montre son goût pour le spectacle et l'éloquence, qui en font une figure de l'Église.

À la mort de Paul VI, Albinio Luciani est élu le 16 août 1978. Il prend le prénom composé de Jean-Paul Ier, en l'honneur de Jean XXIII* et du défunt. Mais il meurt brutalement après un pontificat de trente-trois jours. Élu le 16 octobre, Jean-Paul II inaugure l'un des plus longs règnes de l'histoire de la papauté. Sa célèbre formule, « N'ayez pas peur », en dit long sur ses objectifs. Inlassable voyageur, homme de médias, il encourage l'œcuménisme et le dialogue interreligieux, écrit et rend ses actes pontificaux publics. Victime en 1981 d'un attentat dont le commanditaire reste mystérieux, il poursuit son action pacifiste et participe à la chute du mur de Berlin. En même temps, il s'oppose aux tendances dures de l'Église, représentées par Mgr Lefebvre (1905-1991), déclaré schismatique en 1988. Épris de sainteté, il accumule béatifications et canonisations, dont certaines sont controversées, et reconnaît les erreurs de l'Église. Tourné vers la jeunesse qui se retrouve lors de grandes Journées mondiales, il place le travail au cœur de la question sociale et s'attaque aux méfaits de la mondialisation. En revanche, il lui est reproché son conservatisme, son opposition à des positions progressistes et un certain autoritarisme dans sa manière de garantir l'unité de l'Église. Au-delà des opinions, il reste une grande figure de la papauté, saluée pour son courage malgré la maladie.

JÉRÉMIE

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, le livre de Jérémie témoigne de manière poignante de ce qui précède, accompagne et suit la destruction de Jérusalem et du Temple en 587 av. J.-C. Né à Anatot, au nord de Jérusalem, ce prophète (*Yirmeyahou* en hébreu, « Dieu m'a choisi ») est appelé par Dieu vers 627, soit sous le règne de Josias (640-609), roi du Juda. Si ce souverain se signale par une réforme religieuse allant dans le sens de Dieu, son successeur Joiaqim (609-598) est critiqué par Jérémie, qui, pour symboliser la colère divine, casse une cruche à ses pieds : « Je vais briser ce peuple et cette ville comme on brise le vase du potier, qui ne peut plus être réparé », prévient Dieu. Persécuté, menacé de meurtre, le prophète est mis un temps au carcan, mais il poursuit ses imprécations. Joiaqim fait brûler les rouleaux contenant ses oracles. Jérémie s'échappe et dicte à Baruch, son secrétaire, les mêmes oracles. Et l'avenir lui donne raison. En 597, la puissante Babylone fond sur Juda et sa capitale, exile les notables, dont le roi Joiakîn (598-597) et le prophète Ézéchiel*. Pour Jérémie, resté sur place, l'avenir réside dans ces exilés qui s'enracineront à Babylone avant de retrouver leur terre. Comme son pays, il n'a pas d'enfant ni d'épouse, et vit dans la solitude et la peine. Dieu le stimule et, fort de sa mission, le prophète clame l'indispensable obéissance à Babylone qu'il représente par un joug à bestiaux. Cette condition de la survie et du renouveau d'Israël lui attire la haine, les quolibets, les persécutions. Il a encore raison. Sous le roi Sédécias (597-587), Juda se rebelle. En 587, les Babyloniens détruisent Jérusalem et le Temple, égorgent Sédécias et ses fils, exilent ce qui reste de population. Jérémie disparaît en Égypte.

À Jérémie ont été attribués cinq chants rassemblés après 587. Placés parmi les *Ketouvim* (Écrits) dans la Bible hébraïque et titrés *Ekhah* (« comme »), ils figurent juste après le livre du prophète dans la Bible latine. Il s'agit des *Lamentations*, traduction de l'hébreu *Qinot*, « élégies ». Ils expriment la détresse et la peine devant la ruine de Jérusalem. C'est pourquoi ils sont récités devant le mur Occidental (*kotel maarabi*), seul vestige du Temple encore debout et surnommé improprement « mur des Lamentations » par les chrétiens. Dans ces pierres réside la *shekina*, la présence de Dieu – *sakina*, en arabe.

JÉRÔME(vers 345-420)

CHRISTIANISME

Jérôme (du latin Hieronymus, « nom sacré ») naît à Stridon, en Dalmatie, dans une famille aisée. Il suit des études à Rome, notamment auprès de Donat, célèbre grammairien, et à Trèves, et se destine à une carrière civile. À Aquilée (Vénétie), centre d'un important évêché, il décide de devenir religieux et part vers 372 pour l'Orient, où est né le monachisme. Il se retire au désert de Chalcis (Syrie), à côté d'autres ermites. De retour en Occident (382), formé aux écrits chrétiens, il devient conseiller du pape Damase*, écrit, traduit des auteurs grecs, travaille à la révision d'une version de la Bible dite *Vetus latina*, (« vieille latine »). De retour en Orient (385), il fonde un monastère latin à Bethléem, et mène une intense activité littéraire. Il s'attaque à une traduction latine de la Bible, non à partir de la version grecque, mais du texte hébraïque. Ce chantier, poursuivi par d'autres après sa mort à Bethléem, s'impose en Occident vers le VIIe siècle. Appelée Vulgate (du latin *vulgata versio*, « version la plus répandue ») au XIIIe siècle, elle est déclarée canonique, c'est-à-dire authentique, au concile de Trente (1545-1563) – cette authenticité étant fondée sur la foi et la doctrine catholiques, et non sur la valeur linguistique.

Pont entre l'Antiquité et le Moyen Âge, Jérôme laisse aussi une abondante correspondance. Son œuvre

en fait l'un des quatre Pères latins du christianisme, avec Ambroise*, Grégoire Ier le Grand* et Augustin d'Hippone*, et un docteur de l'Église catholique. Fêté le 30 septembre par les catholiques et le 15 juin par les orthodoxes, il est le patron des traducteurs.

JÉRÔMEÉMILIEN(1481-1537)

CHRISTIANISME



Issu de la noblesse vénitienne, Girolamo Miami de Emiliani entame une carrière militaire et mène une vie mondaine. Prisonnier puis délivré miraculeusement (1511) lors d'une guerre, il attribue sa liberté à la Vierge Marie et se convertit. Ordonné prêtre en 1518, il officie à Venise, victime dix ans plus tard d'une famine et d'épidémies. Jérôme se voue corps et âme aux habitants, se déleste de ses meubles et de son argent, démontre une charité exemplaire, tombe malade et guérit (1531). Optant pour la pauvreté, il s'occupe des nécessiteux, dont les orphelins. Son œuvre déborde le cadre de la république de Venise (Milan, Vérone, Brescia...). Au village de Somasca, près de Bergame, il fonde en 1534 les Pères Somaschi, ou Somasques, chargés de l'éducation des jeunes, en particulier orphelins ou délaissés. Il meurt à Somasca, victime de la peste. Les Somasques deviennent la Compagnie des serviteurs des pauvres, approuvée par Paul III* (1540), qui, réunis autour de la règle d'Augustin d'Hippone* (1568), englobent les Théatins, fondés par Gaétan de Thiène (1480-1547) et Gian Petro Carafa (1476-1559, le pape Paul IV), tous deux conseillers de Jérôme.

Fêté le 8 février, Jérôme Émilien est le patron universel des orphelins et de la jeunesse abandonnée.

JÉSUS (Ier siècle)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

La vie de Jésus nous est connue par trois sources principales : d'abord, les évangiles du Nouveau Testament (Matthieu*, Marc*, Luc* et Jean*), dont l'étude, ou « exégèse », a permis de mieux connaître l'homme ; ensuite, des écrits apocryphes et les manuscrits de Qumrân, qui dressent



un portrait du judaïsme de son époque ; enfin, la critique historique et l'archéologie, qui ont resitué le Christ dans son époque et présenté un visage différent des portraits officiels de l'Église. Les pionniers en sont les Allemands David Friedrich Strauss (1808-1874) et Rudolf Bultmann (1884-1976), et le Français Ernest Renan (1823-1892). À ces écrits s'ajoutent de rares mentions d'auteurs antiques, dont l'historien juif Flavius Josèphe* dans *Les Antiquités juives*, au passage intitulé *Testimonium Flavianum*.

Jésus porte un nom lourd de symbole puisqu'il est transcrit du grec *Iesous*, de l'hébreu Yeshouah (« Dieu sauve »). Il naît à Bethléem, à 9 kilomètres au sud de Jérusalem, mais environ six ans avant lui-même – l'erreur est due à Denys* le Petit. Apparenté au roi David*, il est le fils de Marie* et adopté par Joseph*. Comme le veut la coutume, il est circoncis à huit jours, signe d'appartenance à Israël, et présenté au Temple de Jérusalem, où un vieillard juste et pieux, Siméon*, et une veuve, Anne*, louent sa venue au monde. Siméon voit en lui le sauveur et la lumière du monde.

Hérode le Grand* ayant eu vent de ce « roi des juifs » par les mages*, il ordonne le massacre des Innocents, les enfants de moins de 2 ans. Car, selon le prophète Michée (VIIIe siècle av. J.-C.), le Messie*, le sauveur des juifs, devait naître à Bethléem. Jésus et ses parents reviennent à la mort du souverain (en - 4), et s'installent à Nazareth, en Galilée. Si l'on se réfère aux évangiles, nous le retrouvons ensuite à 12 ans seulement, âge de la majorité. Il se trouve à Jérusalem avec ses parents, pour la Pâque (Pessah). Marie et Joseph l'ayant perdu dans la foule, ils le retrouvent trois jours plus tard. Discutant au Temple avec un auditoire séduit par son intelligence, il leur déclare : « Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? » Des livres apocryphes apportent d'autres renseignements, comme le *Protévangile*

*de Jacques**, l'*Évangile de l'Enfance du Pseudo-Matthieu* (sur la fuite en Égypte) et *Histoire de l'enfance de Jésus* (antérieur au IVe siècle) pour la période de 5 à 12 ans.

Élevé dans la tradition biblique, Jésus grandit dans une Palestine romaine, où l'araméen est la langue véhiculaire, à côté du grec et du latin. La Galilée est alors gouvernée par Hérode Antipas, fils d'Hérode. Les juifs espèrent en la venue d'un Messie qui les délivrera du joug de Rome. À cette domination s'ajoute une autre difficulté : le judaïsme officiel, qui oblige à des rites de pureté très difficiles à respecter pour une grande majorité du peuple. Il exclut bon nombre de juifs, dont les plus humbles, et les éloigne de l'Alliance conclue autrefois avec Moïse*.

En 28, date la plus vraisemblable, Jésus, tout en étant respectueux de la Loi qui centre la vie juive, veut la renouveler, raviver l'Alliance et la religion des ancêtres. D'abord baptisé par Jean le Baptiste*, il s'entoure de ses quatre premiers disciples : Pierre*, André, Jean* et Jacques le Majeur*. Avant d'entamer son ministère d'environ deux ans et demi, il surmonte les tentations du diable (Satan*) dans le désert. Son premier geste fondamental est ensuite le premier de ses vingt-sept miracles, aux noces de Cana, où, pour achever de convaincre les fidèles encore sceptiques, il change de l'eau en vin. Sa renommée grandit et Jésus, qui s'installe à Capharnaüm, au bord du lac de Tibériade, sillonne la Palestine, surtout la Galilée. Outre d'autres miracles, il signifie son message par des paraboles dont les thèmes sont puisés dans la vie quotidienne. Se présentant en continuateur et en novateur, il en expose les fondements en Galilée, dans son discours (ou sermon) sur la Montagne (non localisable) : il n'est pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir ; dans les Béatitudes, il évoque ceux qui rejoindront en priorité le Royaume de Dieu, c'est-à-dire les « tout-petits » (pauvres, doux, affligés, affamés et assoiffés de justice, miséricordieux, cœurs purs, persécutés). Car la véritable richesse vient de Dieu, et non des biens matériels.

Entouré de nombreux disciples, dont des femmes, conquis par cette perspective de salut, Jésus finit par agacer les autorités religieuses du Temple. Une campagne de dénigrement provoque de nombreux départs. En quelques mois, Jésus ne peut plus compter que sur quelques proches, dont les Douze, les apôtres. C'est alors que se produit un événement auquel assistent Pierre, Jean et Jacques : la Transfiguration, dans laquelle la tradition chrétienne voit l'annonce de la Résurrection. Jésus les conduit au sommet d'une montagne, où ses habits se parent d'une blancheur incomparable. Son visage change. Il resplendit, converse avec Moïse et Élie* (IXe siècle av. J.-C.), qui symbolisent deux piliers du judaïsme, la Loi pour Moïse, les prophètes pour Élie. Les trois apôtres sont effrayés. Pierre se met à parler, une nuée les recouvre et la voix de Dieu leur enjoint d'écouter leur Maître, ce « Fils bien-aimé ». Lorsque la nuée s'est dissipée, Moïse et Élie ne sont plus là. En redescendant de la montagne, Jésus fait promettre à ses compagnons de taire ce qu'ils ont vu, jusqu'à la résurrection du Fils de l'homme, titre qu'il se donne souvent. Ils discutent entre eux pour savoir ce que peut bien signifier « ressusciter d'entre les morts »…

Jésus sait qu'il lui faut maintenant aller à Jérusalem, pour affronter et convaincre le clergé du Temple et le Sanhédrin, l'assemblée juive présidée par le grand prêtre. Quelques jours avant la Pâque de l'an 30, après avoir ressuscité Lazare*, il fait une entrée triomphale dans la ville. Mais le grand prêtre Caïphe, inquiet de ce dernier miracle, a décidé de l'éliminer. Il mûrit son plan lorsque Jésus, enseignant sur le parvis du Temple, chasse les marchands qui vendent les animaux de sacrifice, source de revenus pour Caïphe et les prêtres. « Ma maison sera une maison de prière. Mais vous, vous en avez fait un repaire de brigands ! » s'écrie-t-il. Il doit donc être supprimé au plus vite, mais avant la Pâque qui tombe en même temps que le shabbat, lequel démarre le vendredi soir.

Le jeudi soir, Jésus réunit ses apôtres pour son dernier repas, la Cène (du latin *cena*, « repas »). Ce rendez-vous marque le début de sa Passion (du latin *pati*, « souffrir »), qui s'achèvera le dimanche matin, avec la découverte de son tombeau vide. Le Maître commence par laver les pieds de ses amis, en signe d'amour et d'humilité, annonce sa fin proche et institue l'eucharistie. Tous vont ensuite passer la nuit au jardin des Oliviers ou Gethsémani, Gat Shemanin en araméen (« pressoir d'huile »), au pied du mont éponyme. Jésus sait que de grandes épreuves l'attendent. Se tenant à l'écart des apôtres endormis, il est saisi d'une soudaine angoisse (du grec *agônia*, traduit en latin par « agonie »), à la perspective du tourment qui se profile. La prière lui redonne le courage, mais des cris retentissent : conduits par Judas*, les gardes du Temple l'arrêtent.

Le prévenu comparaît devant Anne, l'ancien grand prêtre. Le vendredi matin, il est jugé par le préfet romain Ponce Pilate*, flagellé cruellement puis crucifié sur le Golgotha (« lieu du crâne », traduit par « calvaire », de *calva*, « crâne »). Ce lieu se trouve aux portes de Jérusalem, puisque le supplice se déroule toujours en dehors des villes. Jésus subit le châtiment que les Romains appellent « bois de malheur » et réservent aux esclaves révoltés, aux brigands et aux séditieux comme les zélotes. Il expire vers 15 heures. Son corps est enseveli dans le tombeau de Joseph d'Arimathie*. Les disciples qui l'ont suivi jusqu'à cette ultime étape sont désemparés.

Le surlendemain, un dimanche, son tombeau est découvert vide. La nouvelle se répand aussitôt : le Maître a ressuscité, ressort de la foi chrétienne dont Marie de Magdala* est le premier témoin. Les disciples rencontrent ensuite Jésus à plusieurs reprises, jusqu'à l'Ascension, jour de sa montée au ciel. Dès lors, la communauté qu'ils forment à Jérusalem réalise de nombreuses conversions avant de répandre l'Évangile en Palestine puis dans l'Empire romain. À Antioche (Turquie), la plus importante des communautés, ces croyants sont appelés « chrétiens », c'est-à-dire « adeptes du Christ ».

Dans le Coran, Jésus (Issa), fils de Marie (*ibn Maryam*), reçoit des qualificatifs aussi valorisants que « Verbe de Dieu », « Esprit de Dieu », « prophète » (*nabî*), « juste ». Avec d'autres, il siégera au côté de Dieu et reviendra au jour du Jugement der-

nier. Et gare aux juifs et aux chrétiens qui ont dévoyé son message ! Mais, Dieu étant « Unique, Impénétrable », il ne peut pas avoir de Fils, ni un quelconque « associé ». Il ne peut y avoir de Trinité*, ni de Messie* fils de Dieu. Car Dieu peut « anéantir le Messie », qui n'est qu'un prophète. Jésus reste cependant le messager (*rasul*) de Dieu, l'un de ses plus prestigieux envoyés, que Dieu traite tous sur un pied d'égalité. Il a transmis l'Évangile, l'un des trois Livres révélés par Dieu, après Moïse et la Torah (Moïse) et le Coran (Mahomet*). Il ne serait pas mort sur la croix, n'aurait pas été tué par les juifs, mais aurait été enlevé par Dieu. D'après la tradition, il reviendra parmi les hommes, concevra une descendance et reposera à Médine, auprès de Mahomet et des deux premiers califes, Abû Bakr* et Omar*.

JÉZABEL (IXe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, Jézabel, dont le sort est raconté dans les livres des Rois, est un modèle d'impiété que combat le prophète Élie*. Fille d'Ittobaal, roi phénicien, elle est l'épouse d'Achab, roi de Samarie (874-853), royaume israélite du Nord. Le couple s'attire les foudres divines car il vénère Baal*, dieu étranger et ennemi farouche du Dieu unique. Pis, Jézabel convie les prêtres de ces divinités qu'Élie affronte en combat singulier sur le mont Carmel : il prie Dieu, qui, montrant sa puissance et son unicité, lui permet d'allumer le premier le feu du sacrifice. Le prophète fait égorger ses concurrents et purifie Samarie en la débarrassant de ses idoles. Et Dieu punit le pays par une sécheresse, puis fait pleuvoir. Jézabel tente de faire tuer Élie, qui se réfugie dans le désert du Sinaï. Le couple fait alors lapider Nabot sous un faux prétexte – parce qu'il refusait de vendre un terrain idéal pour agrandir le palais. De retour, Élie transmet la malédiction de Dieu sur le roi, la reine et leurs trois enfants. Achab meurt dans une bataille contre Damas. Ochozias (853-852) est frappé de paralysie. Joram (852-841) est tué par la flèche de Jéhu, un de ses officiers qui jette son corps dans la vigne de Nabot. Jézabel est précipitée du haut de son palais et dévorée par les chiens, selon les paroles de Dieu. Jéhu monte sur le trône et inaugure une dynastie qui s'éteindra à son tour.

Reste Athalie, la fille. Mariée à un roi de Juda, le royaume israélite du Sud, elle devient veuve et élimine tous les prétendants légitimes au trône. Mais sa fille Yehosheba et son cousin Joas se réfugient dans le Temple de Jérusalem. Ils sont accueillis par le prêtre Yehoyada, qui donne l'onction royale à Joas sept ans plus tard. Athalie est arrêtée par des gardes et tuée. Joas (835-796) meurt lui aussi assassiné.

JÎLÂNI, AL- (1077-1166)

ISLAM

Soufi et théologien, l'Iranien al-Jîlâni s'est aussi rendu célèbre par ses sermons simples et clairs, qui eurent une influence notable. Installé à Bagdad, il dirige une *madrasa* et un *ribat*. Ses talents de prédicateurs lui attirent de nombreux disciples et la célébrité. Insistant sur la droiture morale et le respect de la loi coranique, il parvient à marier soufisme et tradition, sans laquelle il n'est pas possible d'accéder à Dieu. Il est aussi le fondateur de la Qâdiriya, confrérie soufie qui existe toujours dans différents pays. À Bagdad, le tombeau de ce saint (*wali*) est toujours entouré de vénération.

JIZANG (549-623)

CHINE/BOUDDHISME

Falang (507-581) devient moine bouddhiste et s'installe à Nankin. Entouré de milliers de disciples, il devient un représentant majeur de l'école Sanlun, qu'il concourt à répandre. Cette « école des trois traités » repose sur deux ouvrages de Nagarjuna* et un d'Aryadeva*, traduits par Kumarajiva*. Mais c'est Jizang (ou Chi-tsang), disciple de Falang, qui en assoit la doctrine au travers de commentaires. L'un de ses élèves, le Coréen Ekan, l'importe au Japon où le Sanlun, devenu le Sanron, sera actif jusqu'au début du XVIIe siècle environ. De même, après Jizang, l'école Sanlun déclinera, supplantée par l'école Faxiang attachée à la figure de Xuanzang*.

JOACHIM DE FLORE (vers 1135-vers 1202)

CHRISTIANISME

La vie de ce moine hors du commun, adulé par les uns, sévèrement condamné par les autres, reste une énigme, excepté des faits quasiment attestés. Né en Calabre, Joachim effectue un pèlerinage en Terre sainte et, malade à Constantinople, guérit miraculeusement. Il entre alors chez les Cisterciens de Sambucina, en Calabre, et s'illustre par un respect scrupuleux de la règle, déjà rigoureuse. En 1177, il est abbé de Corazzo. Mais, en quête d'un érémitisme intense et en désaccord avec les instances cisterciennes, il quitte l'ordre et s'isole à Pietrelata, puis fonde sa propre congrégation, approuvée en 1196 par le pape Célestin III (1191-1198). Du centre, Saint-Jean de la Fleur (Flore), dépendent bientôt plusieurs maisons en Italie. En 1215, donc après la mort de Joachim, le concile du Latran IV condamne sa doctrine théologique, bien qu'il ait affirmé sa fidélité à l'Église et la papauté.

En quoi ce réformateur de l'esprit cistercien, cet exégète de la Bible,

cet écrivain mystique a-t-il pu susciter une telle réaction ? La réponse se trouve dans cette même doctrine et ses conséquences. Pour Joachim de Flore, le passé éclaire le présent, ce qui permet de prévoir l'avenir. L'Histoire se répartit en trois périodes (ou états) marquées par un début, un apogée et une décadence.

La première, qui va d'Adam* à Jésus*, correspond à l'Ancien Testament et relève du Père, de la Loi biblique, de la circoncision. Les hommes vivaient alors selon les pulsions de la chair.

La deuxième, âge du Fils (Jésus*), va du prophète Osée* à Jean le Baptiste*. Elle correspond au Nouveau Testament, à la foi chrétienne, à l'Église et ses doctrines. Les hommes vivaient selon la chair et l'Esprit saint*.

La troisième période va de Benoît de Nursie* à l'époque de Joachim, et concerne l'avenir, ou plutôt la fin des temps, règne de l'Esprit saint, quand l'Église, composée seulement de moines, régnera sur une humanité totalement dévouée à la pauvreté volontaire telle que l'enseigne l'Évangile. Joachim situe cette fin en 1260 !

Malgré la condamnation, la doctrine « joachimite » – ou joachimisme – exerce une profonde influence sur la spiritualité franciscaine, ainsi que sur divers mouvements inscrits dans cette perspective eschatologique et millénariste, et fondés aussi sur un rejet des structures de l'Église, sur la misère sociale et autres fléaux comme la peste. Vers 1250, la congrégation compte ainsi quarante maisons et des monastères féminins en Italie. Après bien des vicissitudes, les structures survivantes rejoignent l'ordre cistercien en 1570. Les deux dernières maisons indépendantes, dont Flore, disparaissent dans les années 1806 à 1809, alors que l'Italie est sous tutelle napoléonienne.

Joachim de Flore connut une forme de réhabilitation, les reproches portant sur l'interprétation de son message.

L'Esprit, le fouet et l'Église des femmes

L'empreinte du joachimisme se retrouve dans le Libre-Esprit, qui inspire un courant dérivé des vaudois de Valdo* et les bégards. Les flagellants apparaissent en 1260 à Pérouse sous la forme de processions, puis se répandent. Cette autopunition, qui n'a rien d'exceptionnel dans le christianisme d'alors, prend des proportions fascinantes. Moyen de racheter ses fautes, elle permet aux « derniers » d'être les « premiers », selon les mots de Jésus. Dès 1261, les flagellants débordent l'Italie. Leurs bandes peuvent regrouper jusqu'à mille participants, qui sévissent jusqu'à Londres. En 1349, en pleine Peste noire qui ravage l'Europe, ils encouragent le massacre des juifs de Francfort. La répression s'accentue, les forçant à la clandestinité. Mais les flagellants ne disparaissent qu'à la fin du XVe siècle, avec la mort des derniers adeptes sur le bûcher.

En 1260, une jeune veuve, Guiglelma, arrive à Milan avec son fils. D'une piété exemplaire, elle fait des miracles et guérit, ce qui attire de nombreux adeptes. Bientôt, elle est annoncée comme l'incarnation de l'Esprit saint dont l'intervention est prévue par Joachim de Flore. À sa mort, en 1281, son culte grandit et attire des fonds importants. Ses disciples, les guillelmites, entendent même fonder une nouvelle Église dirigée par des femmes, dont Guiglelma sera la papesse. L'Inquisition réagit dès 1300 : des adeptes sont brûlés.

JOB

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

« Pauvre comme Job »... Ce personnage (Iyyov en hébreu) est le héros d'un livre de la Bible, écrit au milieu du Ve siècle av. J.-C. – un poème mésopotamien (1600-1100 av. J.-C.), *Ludlul bel nemeqi*, « Je veux glorifier », ayant peut-être inspiré ce texte majeur. Archétype du malheur planant sur tout individu, Job connaît une malchance décrite dans un style poétique et émouvant. Riche et heureux, Job vit en Orient, entouré de sa femme et de ses enfants. Dieu, intrigué par sa piété, s'ouvre de son cas à Satan*, qui, en roi du mensonge, le convainc d'éprouver ce juste (*tsaddiq*, en hébreu). Job perd ses enfants et ses richesses. Atteint d'une mystérieuse lèpre (un châtiment divin selon la Bible), il pense perdre la raison et maudit le jour de sa naissance : « Que la maudissent ceux qui maudissent les jours et sont prêts à réveiller Léviathan* ! » Malgré ces calamités, il garde confiance en Dieu, qui seul dispense bonheur et malheur. Il a nécessairement commis une faute, lui suggèrent quatre amis. Non, soutient-il, prêt à se disputer lors de cette discussion intense, puisque certains ont fait le mal et sont pourtant heureux. Le doute s'installant, Job demande des comptes à Dieu, qui, pour la seule fois dans la Bible, s'adresse à lui directement et le restaure finalement dans une condition plus faste encore que précédemment.

L'histoire de Job possède une dimension humaine sans égale et suscite des réflexions sur la condition de l'homme, son destin, la vie, la victoire éphémère du mal, la souffrance des justes... L'essentiel reste la confiance, voire l'opposition, en Dieu. Le destin de Job est une préfiguration des bienfaits de la vie éternelle, abordés dans le Nouveau Testament. Dans le Coran, Job (Ayyoub) est présenté comme un descendant de Noé, un prophète, un serviteur repentant d'Allah qui lui accorde sa miséricorde.

Les orthodoxes vénèrent des saints Job, dont le premier patriarche de Moscou (1530-1607).

JONAS

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Rangé parmi les prophètes dans la Bible hébraïque et la Bible latine, le livre de Jonas date sans doute du IVe siècle av. J.-C. Il montre que Dieu peut accueillir des non-juifs au sein du peuple qu'il a choisi, Israël. Jonas (Yonah en hébreu) reçoit de Dieu l'ordre de convertir les Ninivites, habitants de Ninive, capitale de l'Assyrie. Ces étrangers font preuve d'une telle méchanceté qu'ils encourent la fureur divine. Mais Jonas n'a aucune envie de cette mission. Il s'embarque à Joppé (Jaffa), en direction de l'Espagne. Il confie à l'équipage la raison de sa fuite. Erreur : une tempête furieuse se lève, les marins le précipitent à l'eau pour

calmer la colère de Dieu, lequel le fait avaler par un gros poisson (et non une baleine), qui le recrache trois jours plus tard sur la côte de Joppé. Jonas, stupéfait, parvient à convertir les 120 000 Ninivites qui se repentent de leurs fautes. Fatigué, il s'assoit à l'ombre d'un ricin. Dieu fait mourir l'arbre car son prophète doit avant tout se charger du salut des hommes.

Dans le Nouveau Testament, Matthieu* et Luc* évoquent le « signe de Jonas », car les trois jours passés dans le ventre du poisson représentent le temps précédant la résurrection du Christ. Cette croyance se répandit chez les chrétiens dès le IIIe siècle. Quant au Coran, la sourate 10 est intitulée *Yunus* (Jonas), appelé aussi *Dhou-n-Noun*, « homme au poisson ». Dieu y rappelle son omnipotence et sa miséricorde.

Les chrétiens orthodoxes de Russie célèbrent des saints Jonas, dont le métropolite (archevêque) de Novgorod, mort en 1470 et chantre de la paix.

JOSAPHAT (vers 1580-1623)

CHRISTIANISME

Ce saint catholique, fêté le 12 novembre, illustre les tensions qui existèrent entre Rome et le monde orthodoxe. Né en Ukraine, Jean Kuncewycz entre dans la vie monastique à Vilnius (1604), en Lituanie, et prend le nom de Josaphat. Membre actif de l'Église uniate ukrainienne, il veut ramener les Ruthènes qui, depuis Photius* (vers 810-vers 895) et Michel Cérulaire* (vers 1000-1059), ont choisi la voie orthodoxe. Ses prédications, ses appels aux rites latins et au rattachement avec Rome provoquent la grogne de nobles et d'une partie du peuple ruthène. Il est assassiné à Vitebsk, en Biélorussie.

Le nom de Josaphat (« Yahvé* juge », en hébreu) est porté par plusieurs personnages de la Bible hébraïque, dont un roi de Juda (870-848). Il s'applique aussi à la « vallée de Josaphat » où, selon la Bible, aura lieu le Jugement dernier de Dieu.

JOSEPH

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Le nom Joseph (*Yoseph* en hébreu, « Dieu ajoute ») est porté par seize personnages de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament, dont deux sont majeurs.

Le premier, fidèle à Dieu qui va le protéger, est l'un des fils de Jacob*. Son histoire clôt la Genèse, le premier livre de la Bible. Très aimé de son père, parce qu'il est le fils de la bien-aimée Rachel*, il s'attire la jalousie de ses frères, qui le vendent à des marchands. Esclave, il sert un maître en Égypte, dont la femme veut le séduire. Joseph refuse les avances et, accusé faussement de tentative de viol, se retrouve en prison. Estimé de ses geôliers, il révèle un don : l'interprétation des rêves. Mis au courant, le pharaon sollicite sa compétence. Joseph révèle que les récoltes (symbolisées par sept vaches grasses) des sept années prochaines seront abondantes, contrairement aux sept suivantes (des vaches maigres). Il faut donc entreposer du grain pendant la période faste. Le roi le nomme vizir, équivalent de Premier ministre. Dès que la disette s'abat, Joseph reçoit des étrangers venus acheter des céréales. Il rencontre ainsi dix de ses onze frères, le plus jeune, Benjamin, étant resté auprès de Jacob. Après une série d'entrevues, ils finissent par se reconnaître et s'embrassent. Jacob, qui pensait que Joseph avait été dévoré par des bêtes sauvages, le retrouve en Égypte, où la famille s'installe – chacun de ses douze fils donnera son nom à une tribu d'Israël. Quatre siècles vont passer, jusqu'à l'intervention de Moïse*. Joseph, véritable ancêtre d'Israël, est célébré dans les Actes des Apôtres du Nouveau Testament, et fit l'objet de livres apocryphes. Le Coran lui consacre la douzième sourate, titrée *Yusuf*.

Le second Joseph est le père adoptif de Jésus*. Les évangiles en font un descendant de David*, dont devait être issu le Messie* (Christ*). Originaire de Bethléem, comme David, il pense répudier sa fiancée Marie, enceinte. Mais un ange l'en dissuade. Cet ouvrier du bâtiment, peut-être charpentier, épouse la jeune fille et, en « juste », adopte l'enfant qui sans aucun doute sauvera Israël. Nous le retrouvons lorsque Jésus, à 12 ans, est accompagné de ses parents à Jérusalem. Très peu présent dans les évangiles, Joseph bénéficia pourtant d'un culte précoce. Cette dévotion provient de récits apocryphes qui développent son portrait, en particulier le *Protévangile de Jacques* et l'*Évangile de l'Enfance du Pseudo-Matthieu*. Il est fêté le 19 mars et le 1er mai, jour de la Saint-Joseph-Artisan instituée par Pie XII* en 1956. Il est le patron de l'Église universelle depuis 1870 et Léon XIII*, du Canada et des ouvriers.

Selon certains orthodoxes, Joseph eut d'un premier mariage des filles, dont Marthe et Salomé (mère des apôtres Jacques le Majeur* et Jean*) et des fils, dont Jacques le Mineur*, identifié parfois au Jacques présenté comme le « frère de Jésus » dans le Nouveau Testament. Veuf à un âge déjà avancé, Joseph épousa Marie et mourut avant que Jésus n'entame son ministère, ce qui expliquerait sa discrétion dans les évangiles.

JOSEPH D'ARIMATHIE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Selon les évangiles, Joseph est originaire d'Arimathie, une ville côtière identifiée à l'actuelle Rentis, au nord-ouest de Jérusalem. En tant que membre du Sanhédrin, l'assemblée représentative juive auprès des Romains, il doit cacher sa foi en Jésus* pour éviter les ennuis. Lorsque le Christ expire sur la croix, un vendredi après-midi, personne

ne réclame son corps, ni ses fidèles ni sa famille. Il doit pourtant être enlevé pour éviter toute souillure car le shabbat et Pessah (Pâque) débutent au coucher du soleil. C'est Joseph qui demande sa dépouille auprès de la seule autorité habilitée, Ponce Pilate*, le préfet romain. Il place Jésus dans son propre tombeau, creusé dans la roche et situé près du Golgotha, dans un jardin. Le défunt est enveloppé d'un linceul de lin. Selon l'évangéliste Jean, il est avec Nicodème*, qui garnit le linge d'aloès et de myrrhe. La sépulture est fermée par une lourde pierre. Le dimanche, Marie de Magdala* est le premier témoin de la résurrection. D'après l'*Évangile de Nicodème*, il est emprisonné par les autorités juives et délivré par des anges, grâce à Jésus qui, à peine ressuscité, lui apparaît.

Fêté le 17 mars, Joseph d'Arimathie devint le sujet de légendes. Il aurait rejoint la Gaule en compagnie de Marie-Madeleine* et de Lazare* et ses sœurs. Puis, d'après une tradition celtique, détenant le saint Graal contenant la sueur et le sang du Christ, il gagne l'Angleterre en 63, le cache et construit la première église anglaise à Glastonbury, dans le Somerset.

JOSIAS (vers 640-609 av. J.-C.)

JUDAÏSME

Alors que la Samarie, le royaume israélite du Nord, a été ravagée par l'Assyrie (722), Juda, le royaume du Sud, va connaître une profonde réforme sous l'impulsion de Josias (de l'hébreu *Yochiyya*, « Yah (vé) guérit »). Ce roi accède au trône à 8 ans et commence à gouverner vers 630, après une longue régence. Profitant d'une période de paix, il restaure le Temple de Jérusalem. Pendant les travaux est découvert un document, un recueil de lois élaboré par des prêtres ayant fui Samarie après la catastrophe et s'étant réfugiés à Jérusalem. Le roi décide d'utiliser ces articles qui n'ont pu être appliqués en Samarie (justice sociale, centralisation du culte, interdiction des idoles, calendrier religieux, pureté, offrandes, distinction entre faux et vrai prophète, législations diverses…). La plupart des historiens estiment qu'ils ont été intégrés au Deutéronome (chapitres 12 à 26). Josias mène donc sa réforme fondée sur ce code, dont il donne lecture au peuple. Le Temple est purifié des idoles, le culte centralisé, la corruption combattue. Mais il meurt à Megiddo, dans un combat contre Neko, deuxième pharaon de la XXVIe dynastie. Son successeur Joachaz (609) et les rois suivants ne poursuivront pas son œuvre.

JOSSE (VIIe siècle)

CHRISTIANISME

Roi de Domnonée, en Bretagne (632-638), Judicaël (« prince généreux » en breton ancien), ou Gicquel, Gaël, Juzel, rencontre en 636 le roi franc Dagobert Ier par l'intermédiaire d'Éloi*. Une paix est alors signée à Clichy, près de Paris. Puis Judicaël abdique et se retire à l'abbaye de Gaël (Ille-et-Vilaine), où il mourra vers 650. Son frère cadet Josse (« le prince »), ou Judoc, Juzeg, lui succède. Il finit aussi par embrasser la vie monastique et fonde un monastère à l'origine de Saint-Josse, dans la commune du Pas-de-Calais. Il meurt vers 668. Josse est fêté le 13 décembre, Judicaël le 17.

JOSUÉ (vers 1200 av. J.-C.)

JUDAÏSME

Présenté par la Bible comme l'adjoint de Moïse*, Josué (de l'hébreu *Yehochoua*, « Dieu sauve ») mène la conquête de Canaan, la Terre promise, au travers d'événements dont certains sont devenus très célèbres. Centré sur la fidélité en Dieu, le livre qui porte son nom, achevé vers le début du Ve siècle av. J.-C., n'est pas une reconstitution historique, mais un hymne religieux à la toute-puissance du Dieu protecteur et de son armée d'anges. En effet, la campagne fut bien plus longue et difficile, la stabilité d'Israël n'étant possible que sous le roi David*, deux siècles plus tard environ.

Choisi par Moïse avant sa mort, Josué conduit les Hébreux et traverse le Jourdain. Au nord-ouest de la mer Morte, il tombe sur la forteresse de Jéricho – au moment des faits, cette ville, l'une des plus anciennes du monde, était abandonnée depuis sept siècles. Deux espions chargés d'étudier les défenses sont recueillis par Rahab, une prostituée qu'ils promettent d'épargner à l'instant de la victoire. Josué écoute leur rapport et organise le siège. Durant sept jours, sept prêtres sonnent de la trompe en faisant le tour de Jéricho. Ils portent en même temps l'arche d'Alliance qui abrite les tables de la Loi données à Moïse. Le septième jour, ils sont aidés des Hébreux qui hurlent leur cri de guerre. Les murailles s'effondrent, les habitants sont massacrés, excepté Rahab, qui rejoint ce peuple vainqueur et redoutable. Après Aï (également en ruines à l'époque), Josué continue d'enchaîner les victoires qui permettent aux Hébreux d'investir Canaan. Il meurt à 110 ans, non sans avoir averti que l'exil attend ceux qui trahiront la Torah et l'Alliance.

JUDAS ISCARIOTE apôtre

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Dans la Bible, le nom de Judas, transcription de l'hébreu *Yehoudah* (« Loué »), est donné à des personnages comme l'un des Macchabées*. Dans le Nouveau Testament, il désigne un disciple de Jésus*, et surtout l'un des douze apôtres. Pour les évangiles, Judas Iscariote, trésorier du groupe, est celui qui trahit Jésus auprès des grands prêtres du Temple de Jérusalem. Il touche même trente sicles d'argent, c'est-à-dire le prix d'un esclave, et celui qu'indiquait le prophète Zacharie* (520-518 av. J.-C.), afin de racheter la vie du Juste. Pendant la Cène, son dernier repas, Jésus évoque une trahison et, d'après l'évangéliste Jean*, désigne le coupable, lequel sort de la pièce. Peu après, alors qu'il se repose au jardin des Oliviers, des gardes du Temple surgissent, accompagnés de Judas qui s'avance et l'embrasse, un signe convenu. Jésus étant identifié, il est emmené sans ménagement. Judas touche sa récompense et finalement se pend à un arbre (ou s'éventre). Pour la tradition chrétienne, Judas restera à jamais le disciple qui, au contraire de Pierre*, trahit mais ne se repent pas et n'obtient pas le pardon. Ce blâme justifiera l'odieuse accusation de déicide portée aux juifs, et leurs prétendues vénalité et avarice.

Reste que la motivation de Judas n'est pas claire dans les évangiles. Jean et Luc* le disent possédé par Satan (le diable*), mais sous un angle théologique. Selon une autre hypothèse, Iscariote viendrait du latin *sicarii*, les sicaires cités par l'historien juif Flavius Josèphe*. Judas aurait fait partie de ces juifs extrémistes et, reprochant à Jésus son pacifisme, l'aurait trahi. Mais ils détestaient tout ce qui approchait les Romains, dont les grands prêtres : on voit donc mal un sicaire négocier avec les autorités religieuses. Il suffisait de poignarder Jésus, comme à leur habitude. Une autre thèse rapproche « Iscariote » de « Homme de Kyriat ou Carioth », village d'origine de Judas et de son père Simon, au sud de la Judée. Mais elle n'apporte rien de plus car cette localité n'a pas été située…

Bref, aucune analyse ne s'est jamais imposée. Tout aurait pu en rester là, jusqu'à la parution en 2006 de *L'Évangile de Judas*. Ce texte, découvert dans les années 1970 en Égypte, disparaît, se dégrade en passant de main en main, puis aboutit en 2000 dans celles, respectueuses, de scientifiques qui le restaurent et le font traduire.

Et que dit cet évangile ? Qui en sont les auteurs ? Dans son livre *Réfutation de la fausse gnose* (ou *Contre les hérésies*), écrit vers 180, Irénée de Lyon* en parle déjà. Il nous apprend que ce sont les « caïnites » qui « exhibent, dans ce sens, un écrit de leur fabrication, qu'ils appellent *Évangile de Judas* ». Ces gnostiques honoraient les personnages que la Bible avait stigmatisés. Car le Dieu biblique, créateur imparfait, mauvais et orgueilleux, avait occulté le véritable Dieu, inconnaissable. Au premier chef se trouvent des figures comme Ésaü, frère d'Isaac*, et surtout Caïn, qui avait montré une puissance supérieure en tuant son frère Abel*, choisi par Dieu. C'est pourquoi, dans son évangile, Judas est le seul à détenir la véritable connaissance de la vérité. En clair, Jésus lui demanda de le trahir pour qu'il souffre et que s'opère le salut des hommes.

JUDAS LE GALILÉEN (Ier siècle)

JUDAÏSME

Dans son ouvrage *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, l'historien juif Flavius Josèphe* rapporte l'existence des zélotes, « zélés de Dieu » en hébreu (*qan'ani*). Cette secte est initiée au tournant de l'ère chrétienne par un juif du Golan, Judas le Galiléen, chef d'une révolte contre l'occupant romain. Situés dans la ligne religieuse des pharisiens, les zélotes, qualifiés de « brigands » (*lestai*) par Josèphe, s'en distinguent par leur nationalisme violent. Dieu étant le seul maître, ils mènent une guérilla contre les Romains et leurs subordonnés juifs, voire ceux qu'ils jugent trop modérés. Cette lutte atteint son summum en 6 apr. J.-C. Elle est suivie d'une répression dont est sans doute victime Judas, puis deux de ses fils. Le troisième, Ménahem, participe à la grande rébellion juive commencée en 66. Selon Josèphe, d'autres ultras y prennent part : ce sont les sicaires, apparus dans la mouvance de Judas le Galiléen. Leur nom, déjà synonyme d'assassins, vient du latin *sica*, qui désigne le poignard courbe qu'ils utilisent. Les sicaires prennent la forteresse de Massada, au bord de la mer Morte, et n'en sont délogés qu'en 73. Éléazar, leur chef, pousse tous les occupants – soit 960 personnes, dont quelques esséniens – à se suicider. Dans le Nouveau Testament, la mort de Judas le Galiléen est seulement citée. La croix étant réservée à ces révolutionnaires, il est supposé parfois que les deux larrons crucifiés en même temps que Jésus*, qualifiés de « brigands » par l'évangéliste Marc*, étaient des zélotes. Le préfet romain Ponce Pilate* venait juste d'en faire crucifier quelques-uns.

JUDITH

JUDAÏSME

Judith (« la juive », en hébreu) est l'héroïne d'un livre absent de la Bible hébraïque, mais inséré dans la Bible latine. Écrit aux IIe-Ier siècles av. J.-C., il rappelle que la fidélité en Dieu et la Torah conditionne les victoires d'Israël. L'action se passe au temps de l'Assyrie. Le général Holopherne, qui a pour mission de soumettre les rebelles situés à l'ouest de l'Empire assyrien, butte sur Béthulie. Cette forteresse, qui lui barre la route de Jérusalem, est occupée par des Israélites d'une grande piété. Malgré un siège en règle, elle reste imprenable. Une nuit, Judith, juive exem-

d'Iris*, Léto donne naissance à des jumeaux : Artémis* et Apollon*. Reconnaissante, Léto ancre Délos au fond de la mer à l'aide de quatre piliers qui en assurent la stabilité – une tradition avance qu'il s'agit d'Apollon. Ensuite, elle gagne la Lycie (le « Pays des loups », en Turquie), où Héra, toujours hargneuse, convainc des paysans de l'importuner : elle lance des loups à leur poursuite et les change en grenouilles. Artémis et Apollon seront très attachés à leur mère. Niobé, fille de Tantale*, le paiera cher, de même que Python. Et Tityos, géant qui, pour avoir voulu la violer, est transpercé par leurs flèches.

Léto était vénérée dans l'ensemble de la Grèce, et en Lycie. À Délos et à Athènes, des temples lui étaient consacrés. En Grèce et à Rome, elle était invoquée contre les douleurs en couches.

LÉVIATHAN

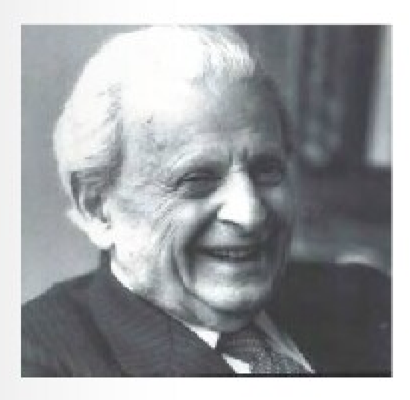
JUDAÏSME

Comme Béhémoth*, Léviathan (*liwyatan* en hébreu) est sans doute inspiré par la mythologie proche-orientale, en particulier Baal*. Selon des textes apocryphes juifs, Dieu servira leur chair aux justes lors du banquet fêtant l'avènement du Messie*. Dans la Bible, le prophète Isaïe* l'évoque dans le cadre du Jugement de Dieu : « Yahvé* châtiera avec son épée dure, grande et forte, Léviathan, le serpent fuyard, Léviathan, le serpent tortueux, il tuera le dragon qui habite la mer. » Léviathan est cité aussi dans le psaume 74 en référence à Moïse* franchissant la mer Rouge. Il incarne alors les ennemis redoutables d'Israël : « Toi [Dieu] qui fendis la mer par ta puissance, qui brisas les têtes des montres sur les eaux ; toi qui fracassas les têtes de Léviathan. » Dans le livre de Job*, Dieu parle de Béhémoth et de la créature qui rappelle le crocodile du Nil : « Et Léviathan, le pêches-tu à l'hameçon, avec une corde comprimes-tu sa langue ? [...] Pose seulement la main sur lui au souvenir de la lutte, tu ne recommenceras plus ! » (40, 25-32). Personne, pas même le plus terrifiant des monstres, ne peut rivaliser avec Dieu, Créateur de tout, comme le rapporte le psaume 104 : « Voici la grande mer aux vastes bras, et là le remuement sans nombre des animaux petits et grands, là des navires se promènent et Léviathan que tu formas pour t'en rire. »

Pour la tradition, Léviathan personnifie le mal et le désordre. Il porte sept têtes et des yeux qui illuminent les profondeurs. Mais l'ange Gabriel tuera cette créature à l'haleine fétide, dont l'odeur repoussante masque les parfums du paradis et supprime toute vie. À moins qu'il ne se livre à une lutte mortelle avec Béhémoth. Pourtant, il peut resurgir, plongeant le monde dans le désastre, dans l'état qui précéda la Création : le tohu et le bohu, le vide et le chaos.

EMMANUEL LÉVINAS (1905-1995)

JUDAÏSME



Né en Lituanie, formé à l'hébreu et à la Bible, Emmanuel Lévinas se nourrit de littérature, surtout russe. En 1923, il part pour Strasbourg étudier la philosophie. Il approfondit cette discipline en Allemagne, à Fribourg-en-Brisgau, où il est marqué par l'enseignement d'Edmund Husserl (1859-1938) et Martin Heidegger (1889-1976). En 1930, année de sa naturalisation française, il soutient sa thèse de doctorat sur Husserl et sa phénoménologie, c'est-à-dire la description de ce qui est pour comprendre les mécanismes de la conscience et des « essences ». Pionnier de cette méthode en France, il se passionne aussi pour sa religion, le judaïsme, dont témoignent ses *Lectures talmudiques* (1968).

La Shoah, et l'horreur nazie qu'il a pressentie en 1935, l'orientent vers une pensée originale, avec le souci de se référer aux Grecs, pour lui inventeurs de la philosophie. Il refuse la démission, prône non la liberté vaine, mais la responsabilité qui dépasse l'individu, lequel, grâce à la révélation biblique, doit assumer un rôle et des tâches envers les autres. Pour Lévinas, Dieu laisse une trace sur ce qu'il appelle « Autrui », celui qu'on regarde et qui nous regarde et pour lequel nous avons cette responsabilité. Parmi ses œuvres, citons *Le Temps et l'Autre* (1948), *Totalité et Infini* (1962). Parmi ses réflexions sur le judaïsme figure *Difficile liberté* (1963).

LIEZI

CHINE

Cité dans le livre de Zhuangzi* (IVe siècle av. J.-C.), Liezi (« maître Li »), ou Lie-Tseu, est un philosophe et un sage du taoïsme ayant vécu dans l'Antiquité, à une époque indéterminée. Sa vie est empreinte de légendes, dont le célèbre épisode le montrant chevauchant le vent pour se déplacer. Un ouvrage éponyme lui est attribué. Constitué d'anecdotes, il comporte des parties parfois très anciennes, d'autres remontant sans doute au IVe siècle de notre ère. Il rapporte le parcours de Liezi, depuis son apprentissage jusqu'à l'atteinte de la sagesse. Il évoque aussi Confucius*, ainsi que les Xian, les immortels habitant des îles merveilleuses, qui inspireront le taoïsme religieux ultérieur.

LIGUORI, ALPHONSE DE (1696-1787)

CHRISTIANISME

Né près de Naples, Alphonse de Liguori, fils de nobles, étudie le droit et devient un excellent avocat. Pieux, il mène l'existence d'un jeune homme de la bonne société et finit par manquer à ses devoirs de chrétien. En 1723, son échec dans une affaire lui ouvre les yeux. Appelé par Dieu, il dépose symboliquement son épée de gentilhomme dans une église, devant la statue de la Vierge. Revêtant l'habit ecclésiastique, il est ordonné prêtre en décembre 1726. Après un sacerdoce exercé auprès du peuple, il fonde le 9 novembre 1732 la congrégation du Très Saint Rédempteur, ou Rédemptoristes, de vocation missionnaire. Mais ses compagnons l'abandonnent pour créer la congrégation du Saint-Sacrement. Le saint résiste, trouve de nouveaux disciples, mène des missions, écrit. En 1762, il est évêque d'un diocèse napolitain qu'il redresse et réorganise avant d'abandonner sa charge (1775). Il laisse une œuvre spirituelle fondée sur la piété et la morale. Docteur de l'Église, il est fêté le 1er août.

Alphonse et les saints

Le nom Alphonse vient du germanique *adal* (« noble ») et *funs* (« rapide », « prompt »). Né à Ségovie, en Espagne, Alphonse Rodriguez (1531-1617) intègre à 39 ans le noviciat des jésuites de Valence. Vertueux et humble, il entre dans la communauté de Majorque, où il assumera la simple responsabilité de portier. L'espagnol Alphonse Turibe de Mogrovejo (1538-1606) est l'un des premiers saints des Amériques. Archevêque de Lima (1581), il réforme son diocèse, protège les Indiens et les pauvres. Il est le patron du Pérou et des évêques d'Amérique latine.

LILITH

MÉSOPOTAMIE/JUDAÏSME

En Mésopotamie, les démons féminins Lilîtu et Ardat-lilî, et le démon masculin Lilû, formaient une triade infernale. D'abord dévoués aux tempêtes, ils finirent par hanter les nuits, comme les incubes et succubes qui, dans l'imagerie populaire du Moyen Âge, abusaient des femmes et des hommes durant leur sommeil. Le puissant Lilû, au corps de loup, et Lilîtu, au corps de louve et à la queue de scorpion, forment une paire vorace. Ardat-lilî, vierge et stérile, tente de forcer les hommes à l'épouser ou de les faire divorcer. Elle s'en prend même aux jeunes filles prêtes à marier et aux petits enfants, qu'elle dévore. On comprend pourquoi il était recommandé aux Mésopotamiens de ne pas dormir dehors à certaines dates, dont le sept de chaque mois, quand Lilîtu était au faîte de sa forme.

Tentatrice et très séductrice, Ardat-lilî (ou Lilîtu) a sans doute inspiré Lilith, dont le mythe est très ancien. Cette créature est citée par le prophète Isaïe* en train de hanter les ruines et les terrains vagues, avec d'autres démons : « Les chats sauvages rencontreront les hyènes, le satyre appellera le satyre, là encore se tapira Lilith, elle trouvera le repos. » La tradition juive s'est emparée de Lilith, au travers du Talmud et d'ouvrages kabbalistiques, dont le Zohar, et d'autres écrits comme *L'Alphabet de Ben Sira**. Ce texte anonyme, probablement du Xe-XIe siècle et dont il existe deux versions, reprend les commentaires rabbiniques de la Bible avec un ton parfois irrévérencieux et surtout divertissant, ce qui justifie sa popularité au Moyen Âge. Il traite de Lilith dans sa cinquième partie.

La tradition juive relie le nom Lilith au mot *layil* (« nuit »), ce qui explique que cette femme prenne l'apparence d'un chat-huant dont le cri nocturne évoque désolation et malédiction. Elle se fonde notamment sur les deux récits de la Création, dans le livre de la Genèse. Dans le premier, Dieu crée la femme et l'homme à son image. Dans le second, la femme est créée à partir d'Adam.

Lilith est la « première Ève », la première femme d'Adam*, créée à son égal à partir de la terre. Elle le quitte, ne supportant plus d'être dominée : Adam ne veut s'unir à elle que dans la position « du dessus », mais personne ne doit être supérieur. Malgré l'intervention de Sanvi, Sansanvi et Samangelaf, les trois anges de la médecine envoyés par Dieu, elle ne revient pas et, bannie de l'Éden, s'en va dans les abîmes créer des démons. Pour la remplacer au paradis, Dieu crée Ève à partir d'Adam, c'est-à-dire le modèle de la femme soumise à l'homme.

Libre et indépendante, Lilith séduit les hommes endormis pour engendrer des démons à partir de leur semence échappée de quelque rêve érotique. Lascive et débauchée, elle sort à la nuit tombée et entraîne dans la luxure les jeunes mariées et les mères imprudemment restées dehors. Stérile, jalouse des maternités et des couples, Lilith vole aussi des enfants qu'elle dévore parfois et dont elle boit le sang. Mais, si elle craint les amulettes protectrices, elle se montre fidèle à ses engagements : comme elle l'a promis, elle ne touche pas aux nouveau-nés protégés par les trois anges de la médecine, dont les noms sont inscrits sur les talismans.

Cette belle créature possède de longs cheveux roux encadrant un visage à la peau et aux yeux sombres. Et elle est la mère des démons et l'épouse de Samaël (« venin de Dieu »), personnage ailé, séducteur et destructeur, maître des anges déchus. Tous deux forment le couple de l'Autre Côté (*sitra ahra*). Une autre version prétend qu'il y eut deux Lilith : la Grande, épouse de Samaël et à la tête de 480 légions de démons, et la Petite, épouse d'Asmodée, « le pire des démons » selon le livre biblique de Tobie*.

Lilith, dévolue à la lune noire, a inspiré des déesses et des divinités grecques, dont la terrible et lunaire Hécate*.

LIN, pape (vers 64-76)

CHRISTIANISME

Dans la liste officielle des papes, Lin est le successeur direct de Pierre*. D'après Irénée de Lyon (vers 130-vers 208), « les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat ; c'est de ce Lin que Paul* fait mention dans les épîtres à Timothée. Anaclet [ou Clet, vers 76-88] lui succède ». La tradition le fait naître en Étrurie ou en Catalogne. Martyrisé à Rome, il aurait été inhumé au Vatican, au côté de Pierre. Lin est fêté le 23 septembre.

LINGA

INDE

Vénéré par la plupart des hindous, le Linga, ou Lingam, est l'emblème majeur de Shiva*. Il s'agit de son phallus, c'est-à-dire le pénis en érection, représenté par une pierre dressée, cylindrique ou ovoïde et plus ou moins ouvragée. Le Linga (« signe », en sanscrit) est fixé sur la Yoni (« origine », « source »). Cette représentation du sexe féminin (en particulier la vulve), triangulaire ou ronde, est incurvée pour recevoir le liquide qui servira à asperger le Linga. Elle renvoie à la Shakti*, la contrepartie féminine de Shiva. Linga et Yoni représentent ainsi le pouvoir de création féminin et masculin, source de toute vie. Ils reposent sur un socle, symbole de Brahmâ*.

LINJI YIXUAN († 866 ou 867)

CHINE/BOUDDHISME

Maître du Chan chinois, ce sage est le fondateur de l'école qui porte son nom, le Linji, connue au Japon sous le nom de Rinzaï, fondé par Eisai*. Formé en Chine du Sud, il s'établit ensuite au nord et s'entoure de disciples. Lorsqu'ils sont tout proches de l'Illumination, il pousse le cri « ho » pour les aider à franchir cette étape cruciale. Ce procédé, déjà utilisé par Mazi Dayoi*, devait concourir à sa célébrité. Pour former ses élèves, il employait aussi le *shippei*, la « baguette de bambou » avec laquelle il les frappait sans prévenir, comme Mazi Dayoi. D'autres maîtres du Linji se sont illustrés, comme Soushan Shengmian (926-993), appelé Shûzan au Japon, et son disciple Fenyang Shanzhao (947-1024), appelé Funyô Zenshô en japonais.

LIU HAI

CHINE

Protecteur de la richesse et de la prospérité dans le taoïsme, Liu Hai était auparavant un mortel occupant un haut rang. Une source le situe au X[e] siècle de notre ère. Plusieurs traditions entourent ce magicien et alchimiste devenu immortel. Ainsi, il a pour meilleur ami un crapaud géant à trois pattes, animal lié à la lune, Chang E*. Mais l'animal, sur lequel il se déplace, a le défaut de se cacher, c'est pourquoi il l'attire avec une pièce d'or brillante. Dans une autre version, il vient à bout du crapaud maléfique après l'avoir séduit avec de l'argent. Tout ceci explique que Liu Hai soit représenté se tenant sur un crapaud, arborant un large sourire et tenant des pièces (trouées) assemblées par un fil – il est aussi le protecteur des fabricants d'aiguilles.

LLEW LLAW GYFFES

CELTES/GALLES

Llew Llaw Gyffes, que l'on identifie souvent au Lugh* irlandais, est le « lion à la main ferme » ou « sûre ». Fils d'Arianrhod* et du magicien Gwyddyon*, il est élevé par ce dernier. Car sa mère ne l'a pas reconnu et lui a lancé trois malédictions : il n'aura pas de nom, pas d'armure et pas d'épouse mortelle. Gwyddyon (ou elle-même) lui procure son nom en relation avec son adresse à la chasse, et les armes. Avec Math, il lui offre Blodeuwedd (ou Blancheflor), « femme fleur » ou « visage fleur » créée avec des fleurs de chêne, de genêt, de primevère ou encore de reine-des-prés. Mais la belle le trompe avec Gronw Pebir (ou Goronwy), un seigneur qui décide de l'éliminer. Mais il y a des conditions : Llew ne peut être tué que lorsqu'il n'est pas sur la terre, dans l'air, à pied, à cheval, dans et hors d'une maison. Et l'arme utilisée ne peut être qu'une lance forgée pendant un an et un jour. C'est pourquoi, un jour qu'il a pris son bain, il s'appuie d'un pied sur un daim ou une chèvre, de l'autre sur le chaudron qui lui a servi de baignoire. Tout étant conforme, Gronw Pebir l'abat de la lance prévue. Transformé en aigle nourrissant une truie, Llew reprend sa forme humaine grâce à Gwyddyon, qui l'a retrouvé sur un chêne. Il abat alors son assassin et transforme sa femme en chouette. Blodeuwedd est condamnée à hanter la nuit, dans la solitude et la peine, car tous les autres oiseaux l'éviteront.

LOISY, ALFRED (1857-1940)

CHRISTIANISME

Prêtre et exégète né dans la Marne, Alfred Loisy est nommé professeur d'hébreu et d'Écriture sainte à l'Institut catholique de Paris, fondé en 1876, poste dont il démissionne en 1893 à la suite de désaccords. Il entame alors une profonde réflexion sur le christianisme qu'il expose dans deux livres : *L'Évangile et l'Église* (1902) et *Autour d'un petit livre* (1903). Loisy le resitue dans l'Histoire et explique que les dogmes catholiques ne sont qu'un reflet de la mission du Christ. Cette position s'inscrit dans un mouvement, le modernisme, qui cherche à adapter le catholicisme aux progrès des sociétés. Ce courant est condamné en 1907 par le très conservateur Pie X* dans son encyclique *Pascendi*. Loisy ayant refusé son aval, il est excommunié le 7 mars 1908 et rejoint les cent deux auteurs mis à l'Index de l'Église. Professeur d'histoire des religions au Collège de France (1909-1933), il se consacre ensuite à étudier le christianisme dans une perspective humaine.

Le modernisme est marqué aussi par la pensée des philosophes français Lucien Laberthonnière (1860-1932), Maurice Blondel (1861-1949) et Édouard Le Roy (1870-1954), et par les catholiques anglais George Tyrrell (1861-1909) et Maud Petre (1863-1942).

LOKAPÂLAS

INDE

Les Lokapâlas sont les « protecteurs du monde ». Chacun est le gardien d'une direction de l'espace et possède une monture particulière. C'est pourquoi ils sont consultés dans les travaux d'urbanisme et la construction de maisons. La classification commune en recense huit.

Les quatre premiers correspondent aux points cardinaux : Indra* (le ciel) habite l'est ; Yama*, dieu des Ancêtres et des Morts, réside au sud, là où s'ouvre le chemin des défunts ; à l'ouest, Varuna* garantit les eaux, les destins et les rituels ; au nord veille Kubera*, la richesse et les trésors.

Les quatre Lokapâlas suivants concernent les quatre directions intermédiaires et des divinités différentes selon les sources. Au nord-est, il est d'usage de retenir Vâyu* (vent), qui apporte la santé. Agni*, le feu des sacrifices rituels, est au sud-est. Au sud-ouest, c'est Sûrya*, le soleil, ou Nirritî* (déclin, malheur et destruction). Au nord-ouest règnent Ishâna (un aspect purificateur de Shiva*), Soma* (lune) ou Prthivi (terre).

Les Lokapâlas sont présents dans le bouddhisme. Ils sont appelés aussi Dikpâlas, ou Asha-Dikpâlas, les « gardiens du ciel ».

LOKI

GERMANO-NORDIQUES

Loki fut sans doute d'abord l'un des géants* figurant à l'origine du monde, puisque des sources en font le créateur du premier couple humain. Avec le temps, il acquit une dimension maléfique. Il devint donc le dieu du Mal, commettant ce que la société germano-nordique ne pouvait pas pardonner : parjure, insulte et vol. Mais il reste ambigu puisqu'il peut être bénéfique et même amusant. Facétieux, trublion permanent, il est le père des créatures terrifiantes que sont Fenrir*, Hel* et le serpent Jormungand. Il donne aussi naissance à Sleipnir, le cheval merveilleux d'Odin*.

Beau, malicieux, séducteur, il dérobe les trésors des nains, ridiculise Thor* et coupe les cheveux de son épouse Sif*, mais aide à récupérer les pommes de jouvence d'Idun*. Meurtrier d'un serviteur d'Aegir*, il est aussi responsable de la mort de Baldr*, après laquelle il quitte les Ases* (les dieux), qu'il maudit. Fatigués de ses écarts, ceux-ci le poursuivent dans les montagnes, l'enchaînent avec les intestins de ses propres fils et placent au-dessus de sa tête un serpent dont le venin brûlant lui arrache d'horribles souffrances. Loki est cependant soulagé par les soins attentifs de son épouse Sigyn, qui a fixé au-dessus de lui un récipient destiné à recueillir le poison. Mais, quand elle va le vider, elle ne peut empêcher les terribles gouttes de se répandre sur son époux. Loki se libère pour le Ragnarök*, où, allié des géants* dont il prend la tête, il s'entretuera avec Heimdallr*.

LONGWANG

CHINE

Associé à la pluie et au tonnerre, le dragon chinois, symbole de l'empereur sous les Han, fait partie des animaux merveilleux qui cohabitaient autrefois avec les hommes et les immortels, qu'ils aidaient parfois dans leurs prouesses. Ils sont aussi capables de donner naissance à de grandes figures, comme Shennong* et Yao*. Parmi les espèces de dragons, le Long est le plus célèbre, avec sa tête de cheval (ou d'homme) et son corps de serpent. Il en existe cinq catégories : ceux qui gardent les demeures des dieux ; les esprits dragons qui règnent sur le vent et la pluie, mais peuvent provoquer des inondations ; ceux qui, terrestres, nettoient les fleuves et approfondissent les océans ; ceux qui gardent les trésors ; et enfin les dragons impériaux, qui possèdent cinq griffes au lieu des quatre habituelles. On note aussi des dragons comme Zhu Long (« torche dragon ») qui éclaire le nord-ouest, où, disait-on, la lumière solaire ne parvenait jamais.

Dépendant de l'Auguste de Jade*, les Long Wang (ou Lung Wang), les rois dragons, sont chargés de distri-

buer la pluie, dont ils sont les producteurs et les maîtres. Veillant sur les moindres points d'eau, rivières ou puits, ils sont invoqués notamment en cas de sécheresse et lors des cérémonies funéraires. Les quatre plus importants résident dans un palais magnifique. Dirigeant une armée de poissons et de crustacés, chacun d'eux règne sur un des quatre océans qui entourent le centre de la Terre. Leur chef, Ngao Kouang, responsable de l'Est, réside dans un splendide palais de cristal dont l'architecte Lu Ban veut s'inspirer. Ngao Chen a en charge l'océan du Nord, Ngao Jouen s'occupe de l'Ouest et Ngao Kin du Sud.

LÖNNROT, ELIAS (1802-1884)

FINNO-OUGRIENS

À une époque de ferveur nationaliste et identitaire, ce médecin de campagne finlandais commence dès 1832 à compiler les traditions anciennes de Finlande. Les très nombreux chants véhiculés oralement sont consignés dans un ouvrage. Avec les coutumes ayant survécu à la christianisation, cet outil fondamental a permis de reconstituer les croyances finno-ougriennes. Cette épopée est le *Kalevala*, paru pour la première fois en 1835, puis en 1849 dans une version complétée de 22 795 vers. Réparti en cinquante chants mêlant épopées, légendes et magie (domaine fondamental), ce monument littéraire accorde une place notable aux plantes et aux animaux, qui dans les croyances finno-ougriennes possèdent une âme, au même titre que les humains – le récit comporte par exemple la cérémonie de l'ours, dont la mort est célébrée avec respect. Il porte un titre signifiant « pays de Kaleva », ancêtre des deux premiers héros, Väinämöinen* puis Ilmarinen*, aux prises avec le Pohjola, royaume de la reine Louhi*. L'ensemble puise dans le fonds finnois, parfois très ancien, auquel s'ajoutent des sources folkloriques de diverses provenances et des influences scandinaves.

LOT

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Fils d'Harân, frère d'Abraham*, Lot (ou Loth) suit ce dernier jusqu'en Canaan, la Terre promise, et y élève ses troupeaux. Associé à Abraham, il vole ensuite de ses propres ailes et s'installe au sein d'une vallée fertile du Jourdain. Il réside précisément à Sodome, qui, avec Gomorrhe, pratique une sexualité masculine condamnée à mort par la Bible (sodomie). Dieu s'apprêtant à dévaster ces villes, Abraham intercède : même si elles n'abritent qu'un juste, il faut le sauver. C'est ainsi que Lot, averti de la destruction par deux anges, fuit Sodome avec son épouse et ses deux filles. Il a été averti par deux anges qui leur ont conseillé de ne pas regarder en arrière. À l'aube, le feu et le soufre ravagent les deux

cités. Mais la femme de Lot ne peut s'empêcher de se retourner, regrettant l'aisance matérielle abandonnée. Ayant oublié que la seule richesse réside dans la foi, elle est changée en statue de sel, l'une de ces concrétions caractéristiques de la mer Morte. Réfugiées dans la montagne, les filles de Lot l'enivrent et s'accouplent à lui. Elles enfanteront deux futurs royaumes voisins et ennemis d'Israël, Ammon et Moab.

Lot est également célébré dans le Nouveau Testament et dans le Coran, sous le nom arabe de Loût.

LOUCARIS, CYRILLE (1572-1638)

CHRISTIANISME

Cyrille Loucaris naît en Crète. Élève très doué, il étudie à Venise et Padoue. À Vilnius, capitale de la Lituanie où il est missionné, il s'oppose avec les protestants à la fondation d'une Église dite uniate, c'est-à-dire rattachée à Rome. Sa valeur le conduit à être patriarche d'Alexandrie (1602), poste qu'il quitte pour devenir le patriarche de Constantinople (1620-1637). Il s'attache alors à réformer l'Église orthodoxe en opérant un retour à la « simplicité évangélique » fondée sur l'Écriture sainte, et en rendant celle-ci plus accessible. Pour cela, il veut restaurer la culture grecque et traduire les versions anciennes en langue moderne. Proche des protestants, notamment calvinistes, il est gêné dans son action par une réaction catholique et une opposition orthodoxe. Arrêté, il est étranglé le 27 juillet 1638 sur une barque, et jeté à l'eau. L'assassinat a été ordonné par le pouvoir ottoman. Son patriarcat amène ensuite l'Église orthodoxe à se démarquer nettement des protestants et, bien sûr, des catholiques.

LOUHI

FINNO-OUGRIENS

Le pays de Kaleva, sujet du *Kalevala* de Lönnrot*, entretient des relations le plus souvent difficiles avec le Pohjola, le royaume de la reine Louhi, situé au nord. Ce qui pourrait illustrer, dans la tradition, l'antagonisme entre les Finnois et la Laponie, les premiers occupants de la Finlande. Grande magicienne capable de se métamorphoser, Louhi a le pouvoir d'enfermer le soleil et la lune dans une grotte, ou encore de diriger les forces du froid. Ses filles attirent des prétendants qu'elle soumet à des épreuves impossibles, et empêche les réussites éventuelles. Väinämöinen* et Ilmarinen, héros du *Kalevala*, sont les seuls à contrer ses pouvoirs.

LOUIS IX (1214-1270), ROI DE FRANCE (1226-1270)

CHRISTIANISME

Né à Poissy, fils de Blanche de Castille et de Louis VIII le Lion (1223-1226), Louis IX, ou Saint Louis, a 12 ans lorsqu'il succède à son père. Pieux, élevé selon son rang et sous la tutelle de sa mère, il dirige ensuite son royaume d'une main assurée. Charitable, créateur d'hôpitaux, ce fin politique et législateur au caractère marqué bénéficie d'une réputation de bonté, de droiture, de justice et d'équité. Il aide les franciscains et les dominicains, nouvellement créés, favorise la création du collège de Robert de Sorbon* (la Sorbonne) et encourage l'édification de nombreuses églises et monastères. En 1263, il fait de Saint-Denis la nécropole des rois de France. Voulant faire de Paris le pôle de la chrétienté, il fait bâtir la Sainte-Chapelle pour y abriter des reliques de Jésus*. Louis IX est un acteur important de la septième croisade (1248-1249). Prisonnier, il est libéré contre rançon. Lors de la huitième (1268-1270), il meurt de la peste en assiégeant Tunis. Il est canonisé en 1297.

Mais son portrait est aussi celui d'un roi de son époque : il traque les cathares, et les juifs persécutés depuis la première croisade, il ordonne des autodafés, interdit le Talmud, fait convertir des juifs de force… En 1269, il applique une décision du Latran IV (1215) : les juifs, pour être reconnus, devront porter la rouelle, un rond de tissu. Louis IX est fêté le 25 août. Il est le patron de l'armée, des ouvriers du bâtiment, des coiffeurs, des académies françaises, des passementiers.

Louis et les saints

Le nom Louis, issu de *Clodovicus* (forme latine de Clovis), vient du germanique *hlod* (« gloire ») et *wig* (« combat). Le dominicain espagnol Louis Bertrand (1526-1580), originaire de Valence, part évangéliser la Colombie et le Pérou, puis retourne en Espagne. Louis de Gonzague (1568-1591), jésuite italien, disciple de Robert Bellarmin*, meurt de la peste à Rome pour avoir soigné les malades. Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716), né en Bretagne, fonde la congrégation des Filles de la Sagesse (1703). Après sa mort, il est fait « missionnaire apostolique pour la France » par Clément XI.

LOURIA, ISAAC (1534-1572)

JUDAÏSME

Surnommé ha-Ari, « le lion » saint, Isaac Louria, ou Luria, naît à Jérusalem et, perdant son père assez tôt, part pour l'Égypte. Il y devient le disciple de David ben Salomon Ibn Zimra (1479-1573), rabbin éminent et savant reconnu. Abandonnant une carrière commerciale, il s'isole sur une île, près du Caire, et se consacre à l'étude de la kabbale, la mystique juive, en particulier le *Zohar* de Moïse de León*. Il bénéficie des enseignements d'un grand kabbaliste, Moïse Cordovero (1522-1570), ancien élève de Joseph Caro* et de Salomon ben Mocheh ha-Levi Alqabets (vers 1505-1584). Il est l'auteur du *Pardès rimmonim*, « Le Jardin des grenades ». Associant la pensée de kabbalistes au Zohar, qu'il commente dans *Or ha-Yaqar* (« La Lumière précieuse »), il aboutit à une synthèse puissante et cohérente. Peu avant de mourir, il se rend à Safed, en compagnie d'Isaac Louria. Ce dernier, installé avec sa famille, élabore son propre système qui, transmis oralement, est répandu par les écrits de son plus illustre disciple, Hayyim Vital (1542-1620). Cette kabbale « lurianique », novatrice, est fondée sur l'attente du Messie*, importante à cette époque, et sur une symbolique complexe et nouvelle. Par le *tsimtsum*, la « contraction », Dieu se retire en lui-même, ce qui permet l'apparition d'un vide afin de laisser place au monde. Mais la Création aboutit à une destruction. Les vases contenant la lumière divine, trop intense, se brisent, étape appelée *shevirat hakelim* (« brisure des vases »). Intervient ensuite une notion inédite dans la kabbale : le *tiqqun*, « correction » ou « réparation » de cette catastrophe, grâce à certains hommes, en priorité les juifs.

Louria et Cordovero restent les plus grands kabbalistes de Safed, dont l'influence se ressentira dans l'ensemble du monde juif.

LUC (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Luc, médecin grec de Syrie, est peut-être originaire d'Antioche (Turquie). Compagnon de Paul*, il s'est vu attribuer deux livres du Nouveau Testament : le troisième évangile (vers 80-90) et les *Actes des Apôtres*, qui relatent les premiers temps de l'Église. Il n'est pas le témoin direct du ministère et de la vie de Jésus*, tout comme Paul, qui le convertit. Disciple de ce dernier, qu'il suivra jusqu'à Rome pour assister à sa décapitation, et des autres apôtres, il a consigné en revanche l'histoire de l'Église primitive : l'Ascension, la Pentecôte, les rôles de Pierre* et Jean*, le martyre d'Étienne*, les controverses qui agitent le collège apostolique, les missions de Paul qui bénéficient d'un développement conséquent. Mais, comme souvent lorsque sont évoquées ces époques lointaines, un doute persiste sur sa véritable participation aux pérégrinations de Paul. Des historiens pensent qu'il aurait en fait utilisé des sources annexes. La tradition en fait un célibataire sans enfants. Après la mort de Paul, il aurait évangélisé des pays comme la Gaule ou l'Égypte, et aurait connu le martyre. Luc est fêté le 18 octobre. Il est le patron des médecins, des peintres, des sculpteurs, des verriers et des artistes en général.

Parmi les saints ayant porté le nom de Luc (peut-être du latin *lux*, « lumière »), ou plutôt ses dérivés, citons Lucie, qui, venant se recueillir sur la tombe d'Agathe de Catane*, subit le martyre en 312 à Syracuse (Sicile). La même année, Lucien connaît le même sort en Syrie.

LUGALBANGA

ORIENT ANCIEN

Succédant à Enmerkar*, ce roi légendaire d'Uruk qui aurait régné 1 200 ans est le sujet de récits mythologiques le présentant comme l'époux de Ninsun ou Ninsuna (« dame des vaches sauvages »). Le couple donne naissance à Gilgamesh* ainsi qu'à deux rois d'Ur, Ur-Nammu (2112-2095) et Shulgi (2094-2047). Lugalbanga (« roi fougueux ») sert d'abord dans l'armée d'Enmerkar qui part en campagne contre la cité iranienne d'Aratta. En chemin, il tombe malade, et ses frères le laissent dans une caverne, avec des provisions. Il guérit grâce à Nanna/Sîn*, Utu/Shamash* et Inanna/Ishtar*, et franchit les montagnes pour rejoindre les troupes. Sur la route, il tombe sur le nid de « l'oiseau du tonnerre », c'est-à-dire l'aigle Imdugud/Anzû*, qui, pour le récompenser de prendre soin de ses aiglons, le bénit tout en le dotant de vitesse et de résistance. Lugalbanga peut ainsi retrouver l'armée d'Enmerkar qui assiège en vain Aratta. Devant cet échec, il propose de retourner à Uruk demander le secours d'Inanna. Aidé par Imdugud, il rallie la ville en une journée et apprend de la déesse le secret de la résistance d'Aratta : il s'agit d'un poisson qu'il faudra donner à manger aux soldats d'Uruk. La fin du texte manquant, on peut supposer qu'Aratta tombe enfin…

LUGH

CELTES/IRLANDE/GAULE

Avec le Dagda*, Lugh (« lumineux ») est l'autre dieu essentiel des Túatha Dé Dánann*. On le fait naître en général de Cian (« lointain »), fils de Diancecht*, et d'Eithne, la fille de Balor* le Fomoire. Capable de frapper à distance, il est surnommé *Lamh-Fhada*, « au long bras ». Il est aussi le *Samildanach*, le « polytechnicien », tant son savoir et ses compétences sont étendus. Détenteur d'une lance et d'une fronde redoutables, il organise les préparatifs de la seconde bataille entre les Dé Dánann de son père et les Fomoires de sa mère. À cette occasion, il adopte la position de la grue, la jambe repliée – précisons que cet oiseau est psychopompe, c'est-à-dire qu'il conduit les âmes des morts. Puis il tue son grand-père Balor avec sa fronde. On le retrouve aussi associé à Cú Chulainn*, le grand héros de l'Ulster.

En Galles, son équivalent est Llew Llaw Gyffes*. En Gaule, il est Lug (ou Lugus), que Jules César identifia au Mercure* romain, et dont le nom reste présent dans la toponymie : ainsi, Lyon est l'une des anciennes cités appelées Lugdunum (« forteresse de Lugus »). Elle fut fondée, selon la légende, par un vol de corbeau, l'oiseau sacré du dieu.

L'importance de Lugh ou Lug est telle qu'il est le seul à marquer de son nom l'une des quatre fêtes majeures du calendrier celte, Lugnasad (« assemblée de Lug »), le 1er août.

LULLE, RAYMOND (vers 1233-1316)

CHRISTIANISME

Père de la langue catalane, le noble Raymond Lulle est issu d'une famille catalane de Majorque. Entré à la cour d'Espagne à 12 ans, il y mène la vie attirante des courtisans et, après des passions amoureuses, se marie en 1258. Mais, à 30 ans passés, ce père de deux enfants, poète à ses heures, quitte tout pour se lancer dans une quête. Une vision l'a convaincu d'expier ses péchés. Pour cela, il part en terres musulmanes afin d'y raviver le christianisme. En 1266, il entre chez les franciscains et, à Majorque, s'isole dans une petite maison pour étudier la philosophie. Ayant appris l'hébreu et l'arabe, il s'emploie à les enseigner dans les principales universités dont Paris. Il mène plusieurs expéditions de conversions des musulmans. Opposé à la pensée d'Averroès* (XIIe siècle), il veut confronter les savoirs juifs, chrétiens et musulmans pour aboutir à une unité commune. Il serait mort lapidé en Afrique du Nord. Surnommé le « Docteur illuminé » par ses partisans, il s'appelait lui-même « procureur des infidèles ». Ce philosophe et théologien mystique laisse une œuvre abondante.

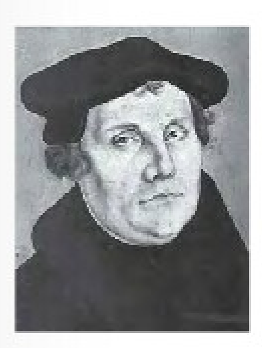
LUQMAN

ISLAM

Dans le Coran, *Luqman* est le titre de la sourate 31. Ce personnage est loué pour sa sagesse donnée par Dieu, et qui se situe dans les traditions proche-orientales. Il conseille son fils (en fait tout musulman) sur la prééminence de Dieu et sur le risque du polythéisme. Des auteurs classèrent ensuite Luqman parmi les prophètes, tandis qu'il fut vénéré dans le cadre du culte de saints (*wali*).

LUTHER, MARTIN (1483-1546)

CHRISTIANISME



Né à Eisleben, en Thuringe, Martin Luther suit à Magdebourg (1497) l'enseignement des Frères de la vie commune, courant spirituel qui a déjà marqué Thomas Hemerken* et Érasme* (dont il critiquera l'humanisme). Étudiant et diplômé en droit à Erfurt, il connaît une profonde réflexion spirituelle et entre chez les augustins de la ville (1505). Moine exemplaire, impliqué dans

son ordre, il est ordonné prêtre et devient docteur en théologie (1513). En même temps, il réfléchit à la compatibilité entre la perfection devant Dieu et les capacités de l'homme. En clair, si l'homme porte en lui le péché en permanence, il peut par lui-même mener de bonnes actions et, par conséquent, bénéficier de la grâce (aide) divine. Une telle conception est à l'encontre de la théologie officielle. À cela, Luther ajoute une connaissance émérite de la Bible et du Nouveau Testament (l'Écriture), dont le contenu contraste trop souvent avec la réalité catholique. Nommé professeur de théologie à Wittenberg (Saxe), il se distingue dès 1513 par ses commentaires bibliques. Le décalage s'accentue encore avec le trafic des indulgences. Or, le pape Léon X (1513-1521) y recourt pour financer la construction de la basilique Saint-Pierre de Rome. Pour Luther, l'amour de Dieu est gratuit. Le salut ne vient pas des œuvres, mais de la foi, dont la source est l'Écriture. Le 31 octobre 1517, il placarde sur l'église de Wittenberg 95 thèses contre les indulgences, ce qui implique aussi un débat sur l'autorité des papes et des conciles, dont les décisions ne sont pas infaillibles. Des rencontres en 1518 et 1519 avec des théologiens catholiques, Johannes Tetzel (1465-1519), Johann Eck (1486-1543) et Cajetan (1469-1534), conduisent à l'impasse. Dans sa bulle *Exsurge Domine* (1520), Léon X condamne les thèses de Luther, qui est excommunié en janvier 1521. En avril, l'empereur Charles Quint convoque la diète (assemblée) de Worms, mais Luther refuse de se rétracter, tandis que ses idées gagnent du terrain : ce qu'on appellera la Réforme (ou Réformation) protestante est en marche, et conduira à la naissance d'une Église séparée de Rome. En même temps, Luther s'oppose à des réformés qui, tel Thomas Müntzer*, réclament un changement plus sociétal, et parfois très radical. En 1530, Charles Quint convoque une nouvelle diète, à Augsbourg, dont Melanchthon* rédige la *Confession*. Car la rupture est consommée. La Réforme s'étend en Allemagne, où des États officialisent la *Confession d'Augsbourg*, en Suisse avec Calvin* et Zwingli*, à Strasbourg avec Bucer*. Autant de branches qui finissent par se distinguer du grand courant luthérien. En 1545, le concile catholique de Trente, ou Contre-Réforme, se réunit pour contrecarrer cette avancée. Luther, désormais marié et père de famille, a répandu son message de manière irréversible.

Ce grand bâtisseur a été un écrivain prolifique avec, entre autres, *De la papauté de Rome* et le *Traité de la liberté chrétienne*. Sa traduction de la Bible en allemand (1534), ses *Postilles* (prédications) et ses deux catéchismes constituent le fonds réformé. Pour les protestants, qui ne valident que deux des sept sacrements reconnus par l'Église catholique (baptême et eucharistie), tous les croyants ont un même droit au sacerdoce. La différence avec certains ne vient pas d'une ordination, mais d'une fonction.

LWA

VODOU/CARAÏBES

Au Bénin (ancien Dahomey) et au Togo, le mot vodu, vodou ou vodun, ou *orisha** chez les Yorubas (Nigeria), désigne les puissances supérieures animant la nature, invoquées pour qu'elles influent sur le bonheur des hommes et de leur environnement. Avec l'esclavage, ces vodus ont été assimilés par les esclaves. À Haïti se sont ainsi développées une religion, le vodou, et une langue, le créole, deux caractéristiques qui ont permis aux esclaves de résister à leur dure condition. Le panthéon comprend d'abord le Bon-Dieu (ou Bondye). Ce Grand Maître est le créateur des *lwa* ou *loas*, c'est-à-dire les grands voduns hérités de l'Afrique. Ce sont des esprits au service des hommes, célébrés lors de cérémonies personnelles ou collectives. Ils comprennent deux représentants particuliers, les *lwa marassa*, des jumeaux d'un grand pouvoir dont il vaut mieux se concilier les faveurs. Ils sont assimilés aux saints Côme* et Damien.



MA'ARRI, AL- (vers 975-1058)

ISLAM

Né en Syrie, à Ma'arrat al-Nu'mân, d'où son nom, ce brillant esprit devient aveugle à 4 ans. Il se consacre alors à l'étude, notamment à Bagdad. De retour dans sa petite ville en 1010, il ne la quittera plus et vivra dans la solitude. Recevant la visite de personnalités politiques, littéraires ou scientifiques, il restera captif de ce qu'il appelle ses « deux prisons » : sa cécité et sa maison. Loin des honneurs futiles d'ici-bas, ce grand poète laisse une œuvre empreinte de désabusement, d'une vision pessimiste du monde aux accents parfois réalistes. Lucide, il plaint la nature humaine (il n'aura ni femme ni enfant), se révolte contre les souffrances injustes. S'il est fidèle à Dieu, il ne se retrouve pas dans les discours théologiques musulmans.

MAÂT

ÉGYPTE

En Égypte, la justice, l'ordre universel, l'équité et la vérité relèvent d'abord d'un concept fondamental, la Maât, qui devient ensuite une déesse. Celle-ci est représentée avec un bandeau sur la tête, qui supporte une plume d'autruche, symbole de ces valeurs. Fille de Rê*, associée à Thot* dans son souci de la justice, elle préside à la pesée des âmes des morts, sa plume servant de poids pour savoir si le défunt est digne de rejoindre l'au-delà, s'il est conforme aux exigences de la déesse. Il faut alors que le cœur, posé sur la balance, soit plus léger que cette plume. Sinon, un monstre se charge de dévorer l'impétrant. Auprès des vivants, Maât inspire les souverains et les fonctionnaires de haut rang, dont le vizir, le juge suprême appelé le « prêtre de Maât ». L'équilibre politique et religieux de la société est à ce prix.

mauvais en fuite. Ce dernier gagne alors la porte de derrière : il en est chassé par Wei Cheng, ministre du souverain, puis s'enfuit à jamais. Cette tradition explique que les deux battants des portes principales soient ornés chacun d'un homme en armes, en uniforme et en armure, à l'air terrible, l'un au visage noir et rouge, l'autre au visage blanc. Ce sont les Menshen, les « divinités de la porte » qui gardent les édifices, publics ou privés, contre les maléfices. Ils sont les émanations de ces deux généraux qui, vénérés dès le XIIIe siècle, se substituèrent à d'anciens dieux. Quant à Wei Cheng, moins populaire et répandu, il continue de veiller sur les portes arrière.

MERCURE

ROME

Ce dieu romain, dont le nom se rapporte aux marchandises, est le patron du commerce, des marchands et, plus largement, des voyageurs. Possédant un temple sur l'Aventin dès le début du Ve siècle av. J.-C., époque vraisemblable de son apparition à Rome, il a donné son nom au mercredi, le *Mercurii dies*, « jour de Mercure ». Des auteurs pensent qu'il aurait adopté primitivement des traits de Turms, dieu étrusque du Commerce, héraut des dieux aux sandales ailées, qui conduit les âmes des défunts dans le monde des morts. Sous l'empereur Auguste (27 av.-14 apr. J.-C.), il prendra une grande part des caractéristiques du dieu grec Hermès*, notamment le rôle de message de Jupiter*.

Associé à Neptune*, Mercure représente le négoce (maritime en particulier), et avec Cérès* la prospérité agricole. Le 15 mai, date de sa fête, les Mercuriales, les marchands lui sacrifient une truie pleine et s'aspergent la tête d'une eau magique puisée à une fontaine proche de la Porta Capena. Ses symboles sont le caducée, emblème des hérauts et des messagers consistant en un bâton sur lequel s'enroulent deux serpents, la bourse (symbole du commerce), un chapeau à larges bords (le *petasus*, symbole des voyageurs et des commerçants).

MÉRETSÉGER

ÉGYPTE

Déesse en vogue à l'époque ramesside (1320-1070 av. J.-C.), Méret-Séger (« celle qui aime le silence ») personnifie la cime d'une montagne en forme de pyramide, qui domine la vallée des Rois. Dans ce site, elle protège plus spécialement les artisans de Deir el-Medineh qui travaillent aux tombeaux et la vénèrent. Appelée aussi « Dame de l'Occident » ou « la Cime », elle apparaît sous divers aspects (vache, cobra et femme mêlés ou séparés, lionne, sphinx à tête de serpent…). Gardienne des sépultures, elle frappe de son venin les pillards ou les ouvriers coupables de crimes. Mais, en cas de repentir, elle se montre compatissante et guérit les blessures.

MÉRICI, ANGÈLE (vers 1474-1540)

CHRISTIANISME

Née à Desenzano del Garda, province de Brescia en Italie du Nord, Angèle Mérici évolue dans une famille modeste et croyante, installée dans une ferme – le prénom Angèle est un dérivé du mot « ange ». Elle y reçoit une éducation chrétienne, empreinte de simplicité et de spiritualité. Orpheline vers 18 ans, elle va vivre à Salo, auprès d'un oncle et d'une tante maternels, et découvre un milieu urbain et plus aisé. En réaction, elle se rapproche du Christ, intensifie ses prières, s'engage auprès des franciscaines en tant que tertiaire (laïque). De retour à Desenzano, elle s'installe à la ferme familiale. En 1506, alors qu'elle se trouve au lieu-dit Brudazzo, elle se met à prier : dans le ciel, des anges et de jeunes vierges montent et descendent. Par cette vision, Dieu l'appelle et lui signifie qu'elle sera la fondatrice d'une compagnie religieuse féminine.

Dix ans plus tard, Angèle part à Brescia soutenir Caterina Patengola, qui a perdu son mari et ses deux enfants. Un riche marchand, Antonio Romano, l'héberge ensuite dans un petit appartement que fréquentent tous ceux qui cherchent un secours, un soutien et un conseil. De sorte que sa renommée grandit. Après divers pèlerinages, dont un voyage à Jérusalem (1524), et un autre à Rome (1525) où elle rencontre Clément VII, elle séjourne à Crémone et revient à Brescia. Elle s'y installe chez un autre marchand, Agostino Gallo, et réunit en 1531 douze femmes de tous horizons, décidées à partager son choix de vie fondé sur la prière, la virginité et la charité, tout en restant dans la société. Le 25 novembre 1535, jour de la Sainte-Catherine d'Alexandrie*, elle fonde la compagnie de sainte Ursule (*voir encadré*), ou ursulines, qui officialise cette adhésion, l'effectif étant de vingt-huit vierges. Angèle Mérici laisse trois textes fondateurs : une règle, un *Testament* et des *Souvenirs*. Béatifiée en 1768, canonisée en 1807 par Pie VII, elle est fêtée le 27 janvier. Les ursulines, qui se consacrent depuis longtemps au soutien des nécessiteux, dont l'enseignement, existent toujours.

Ursule et les vierges

Produit de la légende, sainte Ursule (IIIe siècle) est la fille d'un roi de Grande-Bretagne qui fuit les envahisseurs saxons en compagnie de onze mille vierges. Leur bateau accoste à Cologne, ville aux mains d'Attila, le redoutable chef des Huns. Le conquérant veut aussitôt s'unir à elle et ses soldats aux vierges. C'est sans compter leur volonté de défendre une virginité sacrée. Elles le paient de leur vie. Brodée à partir d'une inscription découverte au IXe siècle dans une église de Cologne du IVe siècle, cette histoire connut un succès extraordinaire en Europe, et à l'époque d'Angèle Mérici.

MERLIN

CELTES/CHRISTIANISME



Forme francisée du nom gallois Myrddyn, Merlin est un grand magicien étroitement associé au roi Arthur*, dont il est le conseiller. Omniscient, barde, druide par excellence, il serait né d'un démon et d'une vierge ou d'une princesse. Parlant dès sa naissance, enfant espiègle, il devient un adulte et un devin d'une grande sagesse. Parmi ses œuvres, il favorise la naissance d'Arthur, dont il permet l'accession au trône mais dont il ne pourra empêcher la mort, et organise la Table ronde réunissant les chevaliers. Il n'en reste pas moins homme : épris de la belle et intelligente fée Viviane, la Dame du Lac, il lui révèle en toute conscience sa science, notamment comment elle peut rester vierge et comment emprisonner un homme sans qu'il puisse jamais s'échapper. Capturé, invisible, il reste dans sa prison magique de la forêt de Brocéliande, en attente d'une libération.

MERTON,THOMAS(1915-1958)

CHRISTIANISME

Thomas Merton fait partie des nombreux religieux catholiques qui œuvrèrent pour le dialogue interreligieux entre l'Orient (bouddhisme tibétain et zen, hindouisme…) et l'Occident, comme Henri Le Saux (1910-1973) et Jules Monchanin (1895-1957) en direction de l'Inde. Né dans les Pyrénées-Orientales, de parents étasuniens, il suit des études littéraires en France, voyage et les parachève aux États-Unis (1935). Pendant trois ans, il se cherche sur les plans politique et spirituel, s'enflamme pour des causes avant de sombrer dans le désespoir. En 1938, il rencontre à New York un moine hindou, Bramarchi, qui lui conseille de s'engager dans la voie chrétienne. Thomas Merton entame sa conversion au catholicisme, qui le conduit chez les cisterciens trappistes de Notre-Dame de Gethsémani, dans le Kentucky. Cette vie de solitude et de prière en communauté ne l'empêche pas de se pencher sur les affaires du monde. Chantre de la paix et de l'entente entre les peuples, il prône le dialogue interreligieux, la relation à Dieu, intense dans le monachisme, permettant de s'affranchir de son ego, de se détacher du superflu et de réfléchir. Il meurt à Bangkok, le 11 décembre 1958, alors que s'y tiennent les premières rencontres entre des moines de religions différentes. Thomas Merton laisse de nombreux écrits. Une fondation portant son nom poursuit son œuvre aux États-Unis.

MESSIE

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Le Messie (de l'hébreu *mashiah*, « oint ») puise son origine dans la royauté de l'antique Israël, lorsque les souverains avaient le front oint d'huile pour marquer le caractère sacré de leur statut. David*, le plus grand de tous, fut oint et devint le symbole d'un Israël puissant. Le prophète Isaïe* reprend cette figure prestigieuse en 736 av. J.-C. Il annonce au roi Achaz que la lignée de David ne s'éteindra pas car « la jeune femme » accouchera de l'Emmanuel (« Dieu avec nous » en hébreu) surgi du tronc de Jessé (père de David) à partir d'un rameau. Dès lors se répand l'image d'un sauveur, d'un libérateur, le Messie, l'oint de Dieu, qui, surtout aux périodes noires d'Israël, entretient l'espoir. Évoqué sous les traits du « Fils d'homme » dans le livre de Daniel* (IIe siècle av. J.-C.), le Messie évolue, le judaïsme ayant intégré les notions de Jugement dernier et de résurrection. À la fin des temps, il sera là pour faire régner la paix et le bonheur dans un monde parfait et éclairé par Israël. Il sera repris et développé par la tradition juive, notamment mystique (kabbale).

À l'époque de Jésus*, l'attente messianique est d'autant plus forte que la Palestine est occupée par les Romains. Jésus n'aime pas beaucoup ce titre à connotation guerrière et politique. Il lui préfère celui de Fils de l'homme, être venu de Dieu. D'ailleurs, il annonce un Royaume céleste qui n'est donc pas terrestre. Mais les évangiles du Nouveau Testament vont contribuer à en faire le Messie. Ils le relient à David, né comme lui à Bethléem, et à Jessé. Au IIIe siècle av. J.-C., la Septante (version grecque de la Bible) a traduit « jeune femme » par « vierge ». Les premiers chrétiens trouveront dans cette traduction le fondement biblique de la virginité de Marie*, comme l'insinue Matthieu* au tout début de son évangile : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel. » Vers l'an 50, Messie est traduit en grec par Christos (« oint »), c'est-à-dire Christ, à l'origine du mot « christianisme ».

Le Christ doit revenir à la fin des temps, au jour du Jugement. Mais il possède un ennemi personnel, l'anti-Messie, ou Antéchrist, ou Antichrist, mentionné pour la première fois dans l'épître de Jean* du Nouveau Testament. Présent dans le monde, il nie Dieu et son Fils (Christ). C'est pourquoi les premiers chrétiens, dont les Pères de l'Église, chasseront les Antéchrist.

Dans le Coran, Jésus est cité onze fois sous le nom d'al-Masîh, le Messie. Et l'islam possède son Antéchrist, le Dajjal (« Imposteur », « Menteur »), toujours prêt à perdre les hommes. D'après les *hadith*, à la fin des temps, avant le Jugement dernier, le Dajjal sèmera le mal et le désordre pendant quarante jours, ou quarante ans selon les sources. Mais il sera tué par Jésus, qui apparaîtra accompagné du Mahdi*.

MÉTIS

GRÈCE

Déesse de la Raison, de la Sagesse et de la Prudence, Métis, fille d'Océan* et de Téthys, est la première épouse de Zeus*. Alors qu'elle est enceinte, son époux est prévenu par un oracle de Gaïa* qu'elle donnera naissance à un enfant plus puissant que lui. Aussi avale-t-il d'un coup Métis, qui, dit-on, continue de lui prodiguer des conseils à l'intérieur de son corps – c'est elle qui lui conseilla de faire vomir Cronos* pour qu'il rejette ses enfants, et qui lui fournit le remède. Mais un jour, Zeus est pris de maux de tête si violents et douloureux qu'il demande à Hermès* de prévenir son fils Héphaïstos*, le dieu forgeron. Celui-ci brandit une double hache de sa fabrication et lui fend le crâne, d'où sort Athéna*.

METZTLI

AZTÈQUES

Déesse de la Lune, Metztli est d'une part la protectrice des moissons et l'instrument de la croissance en général, d'autre part le vecteur de l'humidité, du froid, des fantômes et des formes mystérieuses qui hantent l'obscurité au silence pesant. Elle exerce aussi une suprématie sur les eaux, que les peuples associent traditionnellement à la lune. Celle-ci est représentée aussi par Tecuciztecatl, qui, s'il était tombé le premier dans le feu, aurait été le soleil. D'abord dieu des Escargots, des Limaces et autres vers, il désira en effet changer de fonction, et se proposa pour sauter dans les flammes afin de devenir le soleil. Mais il perdit courage au dernier moment, et Nanahuatzin* l'emporta. Honteux, il se précipita dans les flammes et fut réduit en cendres, qu'un aigle transporta au ciel. Nanahuatzin le transforma en la lune pâle et faible en comparaison de sa splendeur. Pour punir sa lâcheté, les dieux lui envoyèrent un lapin qui le meurtrit au visage, blessures dont il porte encore les traces. C'est pourquoi, pour les Aztèques, les taches de l'astre lunaire étaient un lapin.

Autre divinité lunaire, Yohualticitl est la maîtresse de la nuit, des naissances et des enfants.

MICHEL

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Michel (« qui est comme Dieu »), Mikaël en hébreu, est le premier des archanges, devant Gabriel* et Raphaël. Ces trois anges, situés au sommet de la hiérarchie céleste, sont appelés ainsi parce qu'ils se tiennent au côté de Dieu. Ils sont fêtés le 29 septembre.

Michel intervient dans le livre de Daniel*, sommet du style apocalyptique. Il est « l'un des Premiers Princes » de Dieu, son lieutenant

Michel et l'Apocalypse

L'*Apocalypse* de Jean s'inscrit dans le courant du « style apocalyptique » de la Bible, amorcé par Ézéchiel* et inauguré par Daniel. Il clôture le Nouveau Testament et se démarque nettement des textes précédents par son style puissant et intense, son ton allégorique, sa symbolique (dont celle des chiffres), les descriptions et visions fantastiques, la dimension eschatologique. Autant d'éléments suggérant que ce livre fut rédigé dans les milieux judéo-chrétiens. Il s'imposa d'ailleurs difficilement dans le Canon (règle) chrétien, notamment dans le christianisme oriental (vers 250, Denys le Grand réfuta cette paternité), ainsi qu'à Rome à la fin du IIe siècle. Il figure dans le Nouveau Testament grâce à la stature de Jean, même s'il diffère beaucoup de l'évangile johannique.

Jean écrit l'Apocalypse sur l'île de Patmos, à l'intention de sept Églises d'Asie Mineure. Le chapitre 4 marque le début de ses visions. L'Agneau (le Christ) brise les sept sceaux du livre de Dieu, faisant apparaître les quatre cavaliers de l'Apocalypse (un pour le Christ et trois synonymes de malheur), les martyrs et la justice divine. Du septième sceau apparaissent sept anges sonnant de sept trompettes : les six premières annoncent une avalanche de calamités qui tuent les impies. La septième est l'avènement du Royaume de Dieu à côté duquel siège son Fils, le Christ. Dans ce Royaume se joignent les saints et tous les hommes marqués du sceau divin. Ensuite intervient le Dragon, le roi du mensonge, c'est-à-dire Satan*, le diable, que Michel et ses anges précipitent sur la Terre avec ses anges mauvais. Il confère ensuite son pouvoir à deux Bêtes. Avec ses sept têtes et ses sept cornes ornées de diadèmes, la première sort de la mer. Le Dragon (Satan) lui transmet son trône et son pouvoir sur le monde. La seconde, terrestre, l'aide dans sa campagne de destruction et de persécutions contre les adeptes de l'Agneau. Mais le Christ revient et l'emporte. Cette épopée maléfique symbolise Rome persécutant les chrétiens, le chiffre de la Bête (666) correspondant à César-Néron ou César-Dieu. L'Apocalypse évoque une montagne, l'Armagedon, où périront les suppôts du démon au jour du Jugement.

Prisonnier, Satan sera libéré dans mille ans. Les nations sont jugées et les justes se rassemblent autour du trône de Dieu, dans cette Jérusalem céleste chantée par les prophètes. Mais, « les mille ans écoulés, Satan, relâché de sa prison, s'en ira séduire les nations des quatre coins de la terre, Gog et Magog, et les rassembler pour la guerre, aussi nombreux que le sable de la mer ». Ézéchiel consacre presque deux chapitres à Gog, roi du pays de Magog et des puissances maléfiques : après avoir terrorisé, détruit, semé le désordre, lui et ses âmes damnées sont vaincus, terrassés, submergés par le feu de Dieu. Dans l'Apocalypse, Magog incarne un personnage qui, avec Gog, sera consumé par le feu du ciel. Le Coran reprend ces éléments. Peuples effrayants, Gog (Yadjouj) et Magog (Madjouj) sont les acteurs du chaos. Dhou al-Qarnaïm (peut-être Alexandre le Grand) les incarcèrent à l'intérieur d'un rempart de fer, jusqu'à la fin des temps. Mais toute ville détruite par Dieu ne sera réoccupée que si Gog et Magog ont trouvé la brèche leur servant à s'échapper.

exclusif, qui combat les forces obscures et reviendra à la fin des temps, au jour du Jugement. « En ce temps se lèvera Michel, le grand Prince qui se tient auprès des enfants de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse tel qu'il n'y en aura pas eu jusqu'alors depuis que nation existe. En ce temps-là, ton peuple échappera : tous ceux qui se trouveront inscrits dans le Livre. » Dans la tradition juive, Michel est le prince d'Israël. Il est auprès des Hébreux durant leur exode, auprès de Josué* dans la conquête de Jéricho en tant que chef des « armées de Yahvé* ». Supérieur à Gabriel et Raphaël car il vole d'un bout à l'autre de la planète d'un simple battement d'ailes, il est l'ange qui escorte les morts.

Dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean* reprend la figure de Michel (*voir encadré*). Pour la tradition chrétienne, il est

l'ennemi du mal et pèse l'âme des morts qui échappent alors aux ténèbres de l'enfer si leur bonté a surpassé leurs fautes. Vénéré très tôt, il est la voix principale qui convainc Jeanne d'Arc* d'entamer son combat. Copatron de la France, il est le patron de nombreux métiers (fabricants de gaufres, tonneliers, chapeliers, escrimeurs, boulangers, pâtissiers, parachutistes…).

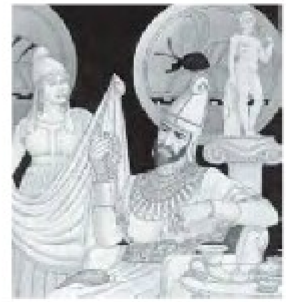
L'islam, au travers du Coran, ne cite Mikaël qu'une fois, mais pour dire que tout ennemi de cet ange et de Gabriel est un ennemi de Dieu.

Michel et les saints

En 1240, Michel de Tchernigov, prince de Novgorod et de Kiev, fuit les envahisseurs mongols puis se ravise. Il va trouver l'empereur ennemi pour essuyer sa colère et épargner ses sujets. Refusant de céder aux coutumes idolâtres, il est décapité (1245). Neveu d'Alexandre Nevski*, le très pieux Michel de Tver (1272-1318) est tué à coups d'épée par le prince de Moscou et ses complices. Le Catalan Michel des Saints (1591-1624) s'engage chez les Trinitaires (ordre de la Sainte-Trinité*) et devient un religieux d'une piété exemplaire. Le Basque Michel Garicoïts (1797-1863) est le fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram (localité des Pyrénées françaises), chargés d'éducation et de missions.

MIDAS

GRÈCE



Roi de Phrygie et fils adoptif de Cybèle*, Midas est connu pour son jardin de roses et son attachement aux plaisirs de l'existence. Un jour, il accueille avec bienveillance Silène*, le précepteur de Dionysos* qui, pour le remercier, promet d'exaucer son vœu. Résultat, et malgré les avertissements du dieu quant aux conséquences, tout ce que touche Midas se transforme en or, y compris les roses, qu'il chérit tant. D'abord tout excité, le roi finit par regretter son souhait. Le moindre aliment, la moindre coupe de vin se change en or. Et il a tué ainsi sa fille. Désespéré, il demande l'aide de Dionysos, qui lui conseille de se purifier dans un fleuve proche, le Pactole, qui depuis charrie de l'or coulant jusqu'en Lydie, l'un des plus riches royaumes qui, d'ailleurs, inventa la monnaie.

Midas est associé à un autre mythe célèbre. Il doit juger un concours de musique opposant Marsyas* (Pan* selon d'autres auteurs) et Apollon*. Or, il se prononce pour le premier, et le dieu l'affuble d'oreilles d'âne, qu'il dissimule sous un bonnet phrygien. Mais, raconte Ovide*, son barbier révèle la chose à la terre, qui le dit à des roseaux qui, sous l'action du vent, répercutent la nouvelle.

MIDIR

CELTES/IRLANDE

Après leur retrait du monde, des Túatha Dé Dánann*, devenus invisibles aux humains, se sont installés au sein de tertres ou sous les eaux. Ils ont rejoint le Mag Mor (« grande plaine »), l'Autre Monde constitué de *sidh* (« paix »), des tumuli correspondant chacun à un dieu. Midir (ou Mider) réside dans celui de Breg Leith. Il est le frère du Dagda*, dont il élève le fils Oengus*. Un jour, lors d'un banquet organisé par ce dernier, il perd l'œil droit dans une dispute et guérit grâce à Diancecht*. En réparation, il demande et obtient la main d'Étain, la plus belle jeune fille d'Irlande. Un an plus tard, il rejoint avec elle son *sidh*. Mais il est déjà marié avec Fuamnach, qui, jalouse, transforme plusieurs fois sa rivale, ce qui lui vaut d'être décapitée par Oengus. Mille ans plus tard, Midir retrouve sa bien-aimée qui, après plusieurs renaissances, est devenue la femme d'Eochaid, le roi d'Irlande. Il engage avec le souverain trois parties d'échecs. Après avoir perdu les deux premières, il gagne la troisième, récupère sa bien-aimée. Eochaid les cherche dans tous les *sidh* du pays, sans succès.

MIKLOUHO-MACLAY, NICOLAÏ (1846-1888)

OCÉANIE

En 1871, des Papous de Nouvelle-Guinée, qui n'ont jamais vu de Blanc (ou dans un très lointain passé), voient débarquer un biologiste russe, Nicolaï Miklouho-Maclay, qui dès lors fait figure de dieu sous le nom d'Homme-Lune. Il apporte avec lui quantité de marchandises et de végétaux inconnus des Papous, comme les clous. Après sa mort, et malgré ses efforts, la Nouvelle-Guinée est pillée et assujettie par les Occidentaux. Depuis cette vaste île se développe alors une religion qui va gagner l'ensemble de la Mélanésie et la Micronésie : le culte Cargo (« cargaison » en anglais), référence aux avions et aux navires chargés de frets destinés aux Blancs. En effet, la colonisation a apporté ses « valeurs », ses missionnaires, son commerce reposant sur l'économie de marché, le travail forcé ou salarié, la privatisation (pour ne pas dire le vol) de terres ancestrales. Autant de critères radicalement éloignés de ces populations dont le mode de vie communautaire repose sur l'échange et la redistribution.

Fondé sur la restauration de leur prospérité et de leurs propriétés légitimes grâce à l'Homme-Lune, alias John Frum sur l'île de Tanna (Vanuatu), le culte Cargo est une réaction aux colonisateurs et une restauration. Il part en effet du principe que tous ces biens magiques apportés par les Blancs ont été créés par les esprits des ancêtres. Mais viendra un temps de justice, ce qui confère à cette religion des accents

millénaristes. Usurpés par les mêmes Blancs, ces biens reviendront à leurs propriétaires légitimes, qui pourront chasser l'envahisseur, au demeurant exploiteur de leurs patrimoines et de leur travail. Cette religion est riche de cultes, d'officiants et de formes différentes selon les grands archipels. Deux faits en illustrent la dimension. En 1943, durant la guerre du Pacifique, un avion-cargo étasunien est forcé d'atterrir sur un plateau de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Des Papous, qui n'ont jamais vu de Blancs, ni *a fortiori* de machines volantes, entourent l'équipage. Les aviateurs, devant leur mine patibulaire et leur humeur peu engageante, leur cèdent la cargaison, composée d'objets occidentaux, comme des boîtes de conserve. Ensuite, les Papous dégagent dans l'épaisse forêt une piste d'atterrissage sur laquelle repose une réplique maladroite de l'appareil, signalant ainsi l'endroit où doit arriver le cargo prévu par le culte, chargé des richesses amassées par l'Homme-Lune. Symbole puissant de cette touchante désespérance : en 1941, l'océan rejeta sur les côtes des Tanna des billets de banque européens. Dans cette île, les fidèles du culte partaient du principe que cette monnaie devait être dépensée ou disparaître dans les flots, moyen radical pour contraindre les commerçants blancs à quitter leur territoire ! Le culte Cargo, religion de cultures bouleversées et déséquilibrées, existe toujours.

MILAREPA (vers 1050-vers 1130)

BOUDDHISME



Entre 700 et 1100 de notre ère, quatre-vingt-quatre *mahâsiddha* (« grands saints parfaits ») se transmettent leurs connaissances de maître à élève. Ces personnages sont en effet experts en méditation et en doctrine du Tantra, ce qui explique leur popularité dans le bouddhisme Vajrayana du Tibet. On y trouve des personnages de toutes conditions sociales, dont des prostituées. L'un d'eux, Marpa, jette les fondements de l'école tibétaine Kagyupa (vers 1012-1097). Formé par le *mahâsiddha* Naropa, lui-même disciple de Tilopa*, il est dit « le traducteur » parce qu'il apporte au Tibet des écrits essentiels qu'il traduit du sanscrit en tibétain. Selon la coutume, il prend à son tour un disciple : Milarepa. Né près de la frontière népalaise, il est orphelin de père à 7 ans. Un oncle s'emparant des biens de cette famille aisée, il s'initie à la magie afin de mieux se venger. Doté de grands pouvoirs, il finit par commettre des impairs et, pris de remords, se tourne vers Marpa vers l'âge de 35 ans. À l'issue d'une formation longue et éprouvante, physiquement et moralement, il vit dans la solitude pendant plusieurs années et atteint l'Illumination. Puis il prend pour disciple Gampopa (1079-1153), fondateur de la tradition monastique de l'ordre Kagyupa. Son nom signifie « Mila vêtu de coton », référence à la simple robe de coton qu'il portait.

MILLER, WILLIAM (1782-1849)

CHRISTIANISME

Fermier étasunien du Massachusetts, William Miller rencontre Dieu en 1816. Après avoir étudié la Bible en autodidacte, il s'arrête sur le livre de Daniel*, pilier du style apocalyptique, et sur l'Apocalypse de Jean*. À l'issue d'un calcul complexe, il parvient à la conclusion que Jésus* doit revenir parmi les hommes. Il en donne même la période, entre le 21 mars 1843 et le 21 mars 1844. Ainsi naît l'adventisme, l'attente de la « venue » (*adventus* en latin) du Christ à la fin des temps. La prédiction de Miller ne se réalisant pas, il livre la date du 22 octobre 1844. Et, comme rien ne se produit, des adeptes le quittent et retrouvent leurs Églises. Les partisans de Miller s'unissent alors autour d'Ellen Gould Harmon (1827-1915), qui épousera James White, un prédicateur. Cette femme, écrivaine prolifique, trouve une explication aux erreurs de Miller : le jugement des morts a commencé car ces dates correspondent en fait à une « purification du sanctuaire céleste » par le Christ. En 1861, tous les adeptes se regroupent sous l'appellation « adventistes du septième jour », référence au chiffre 7 présent dans l'Apocalypse. Les adventistes (14 millions dans le monde en 2004) insistent sur la santé et l'hygiène, ne boivent pas, ne mangent pas de viande et ne fument pas. Ils pratiquent le baptême des seuls adultes, croient en la Trinité*. Réunis au sein d'une union de fédérations, ils versent chacun une dîme.

MILTON, JOHN (1608-1674)

CHRISTIANISME

Fils d'un notaire excellent musicien, John Milton étudie à Londres, sa ville natale, et à Cambridge. Il renonce à devenir pasteur pour se consacrer aux lettres, en particulier à la poésie. Cet esprit brillant, spécialiste des langues anciennes, s'est formé aussi à la philosophie, à l'Histoire, la politique ou encore la théologie. Publiant à partir de 1632, il voyage en France et en Italie, et rentre en Angleterre en 1638 pour y écrire divers ouvrages, par exemple sur le divorce et le pouvoir civil, ainsi que des pamphlets. Protestant, il ne se retrouve dans aucune Église. Mais il approuve et justifie la décapitation de Charles Ier en janvier 1649. Mieux, il soutient Oliver Cromwell et son gouvernement puritain (*voir*

Cotton), ce qui lui vaut d'être inquiété en 1660, à la restauration de la monarchie, puis libéré. Bien que devenu aveugle, il continue de travailler à son livre majeur, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature qui en fait l'un des plus grands poètes anglais : il s'agit du *Paradis perdu*, publié en 1667, récit calqué sur le modèle des poètes épiques de l'Antiquité, comme Homère et Virgile. Cette fresque est une vaste enquête sur l'origine du monde, sur la faute et le repentir, au travers d'acteurs tels que Satan* l'ange déchu, Adam* et Ève commettant le péché originel. *Le Paradis reconquis*, paru en 1671, est la victoire sur la tentation, qui reste un moteur de l'existence humaine. Milton, pour qui la liberté était une valeur cardinale, influencera les romantiques anglais et français.

MIMIR

Germano-Nordiques

Lorsque les Ases* et les Vanes* se réconcilient, chaque camp envoie des dieux, otages servant à garantir la paix. Les Ases accueillent ainsi Njord*, tandis que Mimir rejoint les Vanes. Dieu de la Sagesse, Mimir est accompagné d'Hoenir, frère d'Odin*, que les Vanes prennent pour chef. Mais ces derniers constatent vite que, malgré les conseils de Mimir, ce dieu aux jambes interminables, têtu et indécis, est totalement incompétent. En représailles, et considérant avoir été bernés, ils décapitent Mimir et envoient la tête aux Ases. Usant de sa magie et d'herbes, Odin l'empêche de pourrir, lui redonne la parole et la place au fond du puits (ou fontaine) éponyme, situé sous les racines d'Yggdrasil*, l'arbre cosmique, et dont l'eau apporte sagesse et clairvoyance. En échange des pouvoirs accrus de voyance et de divination, elle laisse Odin sacrifier un œil, lequel flotte à la surface. Selon d'autres sources, ce puits est gardé dans le Jotunheim par un géant appelé aussi Mimir.

MIN

Égypte

Forme grecque de Menou, Min désigne un dieu très ancien, coiffé de deux plumes, revêtu d'un maillot très collant, et ithyphallique (phallus dressé en permanence), ce qui en fait un dieu de la fertilité. Au Nouvel Empire (1580-1080), il est invoqué lors du couronnement des pharaons afin de leur procurer vigueur sexuelle et fécondité.

Min possède deux grands sanctuaires. L'un se trouve au centre du pays, à Akhmim (autrefois Khenmis), que les Grecs baptisent Panopolis, en l'honneur de Pan*, auquel il est identifié. Il y est associé à Isis*. De même au sein du second sanctuaire, Coptos (Qeft aujourd'hui), situé en Haute-Égypte, au sud du premier, centre caravanier important dont il protège les voyageurs dans le désert Arabique. Min est ainsi le garant du commerce, des activités minières et autres trafics de cette région orientale de l'Égypte. Mais il est aussi un dieu agraire et procréateur. Lors d'une fête à Coptos, où il reçoit de la salade réputée aphrodisiaque, il ouvre les moissons dont la déesse est Renenoutet*. Son animal sacré était le taureau blanc.

MINERVE

Rome

L'origine de Minerve est floue. Elle vient sans doute d'Étrurie, sous les traits de Menrva (ou Meurfa), déesse de la Sagesse et des Arts. Très tôt assimilée à la déesse grecque Athéna*, elle figure dans la triade capitoline (du Capitole), à la droite de Jupiter*, lequel a Junon* à sa gauche. Le 19 mars, sa grande fête, le Quinquatrus, célèbre



d'une part son rôle primitif de protectrice des artisans qui lui offrent des sacrifices, d'autre part son rôle guerrier par la lustration (purification) des armes. La vierge et sage Minerve, garante de l'ordre social, est également la déesse des Sciences, des Orateurs, des Arts et des Lettres, des Médecins et du Commerce.

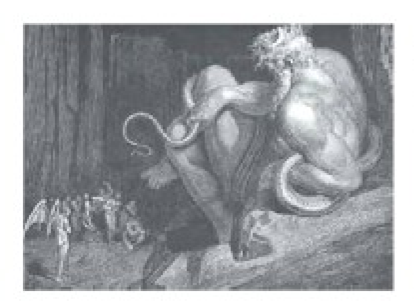
MINGMAHAGIRI

Myanmar ou Birmanie

Ce Nat*, dont le nom signifie « Seigneur de la Grande Montagne dans la Maison », est l'un des plus vénérés. Protecteur des foyers, il est souvent figuré par une noix de coco ornée d'un tissu rouge. Les familles lui rendent hommage chaque matin, en offrant de la nourriture sur son autel. À l'origine, il était forgeron. Un homme doté d'une force phénoménale, au point que la capitale de son royaume tressautait chaque fois qu'il cognait avec son marteau. Le roi, le jugeant trop puissant, décide de l'éliminer. Il commence par épouser sa sœur Shwe Myethana (« princesse au visage doré »), puis il prétend que celle-ci réclame sa visite. En arrivant, le forgeron est arrêté et brûlé vif sur un frangipanier. Et sa sœur se précipite dans les flammes. Du bois de l'arbre, qui avait été jeté dans le fleuve et avait dérivé jusqu'à l'actuelle Pagan, furent sculptées deux statues qui, selon la tradition, marquèrent le début du culte des Nat.

MINOS

GRÈCE



Roi légendaire de Crète, Minos est le fils d'Europe* et de Zeus*. Il épouse Pasiphaé, fille d'Hélios*, qui lui a donné des enfants, dont Ariane*, Deucalion*, Glaucos* et Phèdre (femme de Thésée*). Ses frères sont Rhadamanthe* et Sarpédon, qui lui disputent le pouvoir. Minos veut leur montrer qu'il est le roi légitime, car il a le soutien des dieux. Pour preuve, ils exauceront le premier vœu qu'il formulera. Ainsi, il prie Poséidon* de créer un taureau blanc qu'il promet de lui sacrifier. Mais l'animal, sorti des flots, est si beau qu'il l'épargne et en immole un autre. Furieux, le dieu s'arrange pour que Pasiphaé s'éprenne du taureau – on parle aussi d'Artémis* pour punir la reine d'un sacrifice oublié, ou d'Aphrodite* qui la châtie pour une relation avec Arès*. Pasiphaé demande alors à Dédale*, le génial inventeur, de lui construire une vache artificielle qui leurre le taureau. De cet accouplement naît le Minotaure, au corps d'homme et à tête de taureau. Minos fait enfermer le monstre dans le Labyrinthe conçu par le même Dédale. Mais il n'est pas fidèle pour autant. Pasiphaé punit ses incartades en transformant sa semence en insectes ou serpents. Le roi est délivré de ce sort par Procris, fille d'Érechthée, sixième roi d'Athènes, et épouse de Céphale, petit-fils de Cécrops*.

Minos est aussi connu pour mettre le siège devant Mégare, cité de l'Attique (envahie en effet par les Crétois au XVIIe siècle av. J.-C.). Mais le roi Nisos protège sa ville grâce à la présence, dans sa chevelure blanche, d'une tresse de cheveux pourpres. Profitant de son sommeil, sa fille Scylla, devenue amoureuse de Minos depuis qu'elle l'a admiré du haut des remparts, coupe la tresse magique, et la ville tombe. Minos, écœuré par cette trahison, tue la coupable. Scylla se change en oiseau de mer que poursuit et attaque sans cesse son père, devenu un aigle de mer.

Après sa mort en Sicile, où il poursuivait Dédale, Minos devient l'un des trois juges des enfers.

Sur le plan historique, Minos, qui régnait depuis son palais de Cnossos, a donné son nom à la civilisation minoenne qui, en Crète, connut son âge d'or entre 2000 et 1500 avant notre ère environ. Cette période coïncide avec la domination crétoise dans l'est de la Méditerranée. Mais la Crète fut envahie vers 1400 par les Mycéniens qui devaient impulser la civilisation continentale.

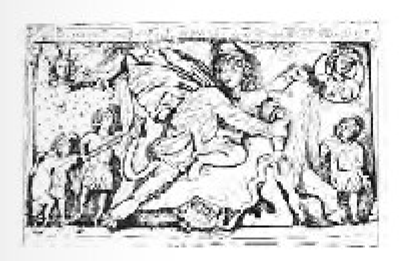
MINUCIUSFELIX(IIe-IIIe siècles)

CHRISTIANISME

Père latin de l'Église, Marcus Minucius Felix est l'auteur d'une apologie du christianisme sous la forme de dialogues entre trois personnages : l'*Octavius*. Ce recours à deux opinions différentes est un héritage des rhéteurs romains, comme Cicéron. Ancien païen converti, l'auteur y joue lui-même le rôle d'arbitre. Les deux autres protagonistes sont Octavius, chrétien comme lui, et Cecilius, un païen attaché à la religion de ses ancêtres et qui, à force d'arguments, laisse entendre sa conversion. L'action se situe sans doute en Afrique du Nord. Cet ouvrage au style raffiné et élégant montre qu'il est possible de concilier le christianisme avec la religion antique et l'héritage philosophique. Sa datation reste problématique. Pour Jérôme* et Lactance*, Minucius Felix aurait été avocat à Rome.

MITHRA

IRAN ANCIEN/ROME



Dans le mazdéisme, religion aux racines lointaines qui sera officialisée sous les Perses Achéménides (550-330 av. J.-C.), Mithra, dont le nom signifie à peu près « ami véritable », est une éminente figure qui pourrait même surpasser celle d'Ahura Mazda*. Cousin du Mitra* indien, c'est une divinité très ancienne, dont l'origine reste imprécise. Dieu de la Lumière, des Contrats, de la Justice et de l'Amitié, il maintient l'ordre cosmique. Parfois mentionné en tant que fils de Mazda, il l'aide dans sa lutte contre les forces du mal, représentées par Angra Mainyu*. Et gare à ceux qui trahissent des accords dont il est le garant ! Comme le soleil auquel il est associé, il voit tout et rend les coupables vulnérables. À l'inverse, en tant que guerrier, il récompense ses fidèles en leur permettant des victoires.

Religion des Perses Sassanides (226-651), le mazdéisme zoroastrien, issu de Zarathoustra*, le salue dans l'*Avesta*, le livre saint. Mais il le relègue au rang de Yazata*, un subalterne du seul dieu, Ahura Mazda. Ce qui n'empêche pas Mithra de connaître une carrière extraordinaire. En ce IIIe siècle, il s'est répandu dans l'Empire romain et en Inde occidentale, au contraire de Mazda. À la faveur des migrations et des conquêtes romaines, il a gagné la plupart des provinces de l'empire, s'enrichissant au passage d'autres croyances, par exemple des mystères de Dionysos*. On le trouve en Asie Mineure, dont le Pont (nord de

la Cappadoce, en Turquie), où les rois s'appellent Mithridate. Il est aussi en Gaule, en Europe centrale ou en Germanie.

Comment s'est-il implanté ? Tout semble remonter aux pirates de Cilicie, à l'ouest de la Syrie et au sud de la Cappadoce. Pompée les soumet en 67 av. J.-C. Ils pratiquent un culte à mystère réservé aux hommes et reposant sur Mithra. Par son aspect fédérateur, guerrier et moral, ce mithraïsme séduit les légionnaires romains. Ces derniers l'introduisent à Rome où les premières représentations connues du dieu apparaissent à l'aube du IIe siècle. Sous l'empereur Commode (180-192), Mithra bénéficie d'une reconnaissance officielle. Aurélien (270-275) reprend même son titre de *Sol invictus*, le « Soleil invaincu » fêté le 25 décembre, jour du soleil renaissant. Mais le mithraïsme recule sensiblement après la reconnaissance (313) par Constantin Ier le Grand* d'une autre religion en expansion : le christianisme. Ce qui a fait dire à l'historien Ernest Renan (1823-1892) : « Si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithraïste. » Le mithraïsme finira par s'éteindre à partir du Ve siècle. L'empereur Julien l'Apostat* (361-363) lui aura donné un dernier éclat en faisant de Mithra le « guide des âmes ».

Le culte mithraïste était fondé sur la consommation d'Haoma, boisson sacrée et enivrante, et le sacrifice du taureau (tauroctonie), animal symbolisant la puissance virile, la lune (ses cornes) et la terre (ses sabots). Ainsi, Mithra, né dans une caverne, s'allie au soleil et capture le taureau, première créature, et l'abat avec son poignard. Au dernier souffle de la victime, naissent le monde et le temps. Du corps de la victime naissent les plantes, le pain, les animaux, le sang, autant d'œuvres que tente de contrarier Ahriman (Angra Mainyu). Ce combat durera jusqu'à la fin des temps.

Le culte mithraïste se déroule en petits comités, dans un sanctuaire en général souterrain, le *mithraeum*, représentation de sa caverne natale, apparue au Ier siècle av. J.-C. Le plafond figure le ciel étoilé et les parois comportent des bancs pour les repas rituels. Au centre se tient Mithra, coiffé d'un bonnet, d'une tunique et d'un manteau phrygiens. Les adeptes, de toutes conditions, sont initiés selon des rites précis et se répartissent au sein de sept grades, du simple adepte ou Corax (Corbeau) à celui de Père lié au soleil. Il est plus que probable que le taureau, cher et difficile à transporter dans un tel lieu, était remplacé le plus souvent par des oiseaux ou des ovidés.

Nombre d'auteurs ont noté des similitudes avec le christianisme. Par exemple, outre la lumière, Mithra, dieu à la fois personnel et collectif, possède des qualités morales (fidélité, équité, justice…) rappelant celles de Jésus. La fête annuelle de Mithra, né dans la nuit du 24 au 25 décembre, était célébrée le 25 décembre. Mithra formait en outre une sorte de Trinité* avec deux autres divinités, Cautes et Cautopates. Ses adeptes étaient intronisés à l'issue d'une libation ressemblant à une forme de baptême. Il existait aussi la notion de Jugement dernier, à l'issue duquel le bien vaincra le mal, tandis que Mithra fera une ascension au ciel, juché sur un char solaire.

MITRA

INDE

Ce dieu bienveillant, qui déteste les conflits et la violence, est le garant des alliances, des contrats et des traités, en même temps que du droit. Dans les Veda, Mitra (« ami » en sanscrit) est associé à Varuna*, le garant de l'ordre et l'organisateur de l'univers, lequel bénéficie ainsi de cette double protection sur le ciel et la terre. Expression de la solidarité et de la promesse, Mitra incite les humains au comportement juste, ce qui ne l'empêche pas de punir les contrevenants. Contrairement à Varuna, il est peu abordé dans le Rig-Veda, qui ne lui consacre qu'une seule hymne. Son épouse est Revati, la « prospérité ».

Il semble que Mitra ait été un dieu important avant l'arrivée des Indo-Aryens. Supplanté d'abord par Varuna dans les Veda, il fut réduit ensuite à un simple intervenant, et au profit d'Indra*. Il disparaît même dans l'hindouisme. En Iran, après une lente et importante transformation, il réapparaîtra sous le nom du célèbre Mithra*.

MOZI (vers 470-380 av. J.-C.)

CHINE

Mozi (« maître Mo »), ou Mo Tseu, Micius, est le fondateur d'une école philosophique opposée à celle de Confucius*, dont il a d'abord été un adepte. De son vivant, ses disciples ont réuni sa pensée dans un ouvrage éponyme. Mozi délaisse la moralité et les vertus, centrales dans le confucianisme, au profit de l'amour universel qui, souverain dans tous les domaines, doit être entretenu et répandu. C'est pourquoi il rejette les gaspillages matériels, les dépenses superflues, les guerres (offensives), les rites confucéens trop nombreux. Après deux siècles de succès, sa doctrine fut supplantée par le confucianisme.

MOIRES

GRÈCE

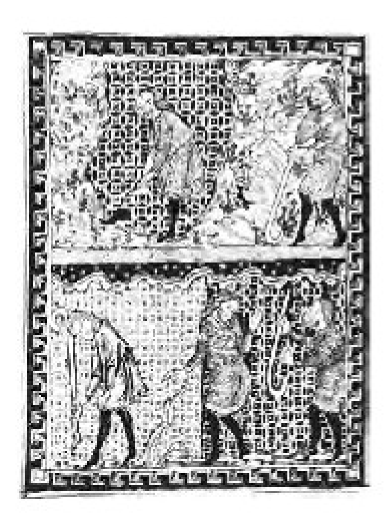
Les Moires portent un nom grec (*Moïrai*) étroitement lié au destin. Appelées Clotho, Lachésis et Atropos, elles sont les filles de Thémis*, déesse de l'Ordre et de la Justice, et de Zeus*, et par conséquent les sœurs des Heures*. Des auteurs en font celles de Nyx* (la nuit) et d'Érèbe (les ténèbres). Les Moires commandent donc le destin de chacun, de la naissance à la mort. Même les dieux redoutent ces divinités primordiales autant qu'inclassables. Elles peuvent cependant être attentives, comme le montre l'histoire d'Alceste*. Partant du principe que la vie humaine est un fil dont elles fixent la longueur, elles en déterminent le déroulement. Clotho

(« fileuse ») file la laine qui se déroule, à l'image du temps qui passe. Lachésis (« sort ») enroule le fil, c'est-à-dire la destinée. Atropos (« inflexible ») coupe le fil, ce qui correspond à la mort.

À Rome, les Moires ont pour homologues les Parques, surnommées les *tria fata*, les « trois destinées ». Elles ont pour noms Nona qui s'occupe des naissances, Decima (mariage) et Morta (mort). Les Moires sont en outre à rapprocher des Nornes* de la mythologie germano-nordique.

MOÏSE

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM



Dans la Bible hébraïque, le premier des cinq livres de la Torah, la Genèse, s'achève sur la réussite de Joseph* en Égypte. Les quatre suivants (Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome) racontent, quatre siècles plus tard, l'épopée du législateur du judaïsme : Moïse. Dans cette fresque, la dimension théologique l'emporte largement sur la réalité historique.

L'action se situe vers 1250 av. J.-C. Au fil du temps, les pharaons ont oublié qui fut le grand Joseph. Descendants de ce dernier et de ses frères, les Hébreux, installés dans le delta du Nil, sont réduits en esclaves, peut-être par Séthi Ier. Malgré cela, le souverain constate que ce peuple se multiplie et ordonne de tuer tout les premiers-nés. Une mère sauve son bébé Moïse. Placé dans une corbeille, il dérive sur le Nil, surveillé par sa sœur Myriam*. La fille de pharaon (sans doute la princesse Tija) le découvre et le confie à une nourrice, la propre mère de l'enfant. Élevé à la cour, au côté du prince (le futur Ramsès II, selon l'opinion la plus courante), Moïse connaît son origine. Devenu un jeune homme, il est chargé de surveiller les chantiers de construction. Un jour, voyant un contremaître malmener un Hébreu, il intervient et le tue. Bien qu'il s'agisse d'un accident, il fuit au nord-ouest de l'Arabie, au pays de Madiân (à l'est de la péninsule du Sinaï) et épouse Çiporra, la fille du prêtre Jéthro qui l'a recueilli. Des années plus tard, il va faire paître son troupeau au pied du mont Sinaï (ou Horeb) avec ses fils Gershom et Éliézer, lorsqu'il voit un buisson en flammes mais qui ne brûle pas. « Moïse dit : "Je vais faire un détour pour voir cet étrange spectacle, et pourquoi le buisson ne se consume pas." Dieu vit qu'il faisait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson. "Moïse, Moïse", dit-il, et il répondit : "Me voici." Il dit : "N'approche pas d'ici, retire tes sandales de tes pieds car le lieu où tu te tiens est une terre sainte." Et il dit : "Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham*, le Dieu d'Isaac* et le Dieu de Jacob*." Alors Moïse se voila la face, car il craignait de fixer son regard sur Dieu. » Moïse se voit confier la mission de libérer son peuple, avec la protection divine. « Mais s'ils [les Hébreux] me disent : "Quel est son nom ?", que leur dirai-je ? Dieu dit à Moïse : "Je suis celui qui est." [prononcé Yahvé*] Et il dit : "Voici ce que tu diras aux Israélites : 'Je suis' m'a envoyé vers vous." [...] C'est mon nom pour toujours, c'est ainsi que l'on m'invoquera de génération en génération." »

De retour en Égypte, il rencontre son frère Aaron*, qui devient son porte-parole. Pouvant faire des miracles, il le prouve en venant plaider la libération des Hébreux auprès de Pharaon, qui refuse. À neuf reprises, le roi accepte puis se ravise. Moïse réagit par neuf plaies de plus en plus dramatiques, qui ne touchent que les Égyptiens car elles sont le reflet du Dieu tout-puissant qui protège son peuple : les eaux du Nil se changent en sang, l'invasion des grenouilles, une nuée de moustiques, l'invasion de taons, une peste étrange, la grêle tombant d'un ciel zébré d'éclairs, l'invasion de sauterelles, les trois jours de ténèbres. Alors tombe la dernière plaie, la plus terrible. Les Hébreux badigeonnent les linteaux de leurs portes avec du sang d'agneau. La nuit, l'ange de la mort, reconnaissant ce signe, les épargne, mais il frappe tous les premiers-nés égyptiens, dont le fils de Pharaon, qui cède. Mais il renie sa promesse et lance ses troupes à la poursuite des Hébreux en route pour le Sinaï. Arrêtées par une nuée divine le temps que les Hébreux franchissent à pied sec la mer Rouge (ou plutôt la mer des Roseaux, étendue marécageuse), elles se ruent sur leurs pas et sont englouties par les eaux.

Moïse et les siens entament l'Exode (du grec *exodos*, « départ ») de quarante ans. Les Hébreux se plaignant de la soif, il fait jaillir l'eau d'un rocher avec son bâton. Ils se plaignent de la faim et regrettent les nourritures d'Égypte ? Dieu fait tomber la manne (de l'hébreu *man hû*, « qu'est-ce que c'est ? »), un repas providentiel qu'ils consommeront jusqu'à l'entrée en Terre promise, au bout de leur long périple. Cette résine de grains blancs tombe la nuit, avec la rosée (il pourrait s'agir d'un tamaris, dont la résine est encore consommée par les bédouins du Sinaï).

Après que Dieu eut défait des pillards, les Amalécites, les Hébreux arrivent au pied du mont Sinaï. Moïse monte au sommet, où Dieu lui remet le Décalogue (les « dix paroles ») et des lois qui scellent l'Alliance avec son peuple, gravés sur les tables de la Loi en pierre. Au bout de quarante jours, les Hébreux, ne le voyant pas revenir et pensant que Dieu les a abandonnés, ont fabriqué un veau d'or, allégorie d'une divinité rappelant Baal* ou les taureaux divinisés d'Égypte, Apis*, Boukhis et Mnévis. Arrivé en bas, Moïse brise les tables, reproche à son frère d'avoir fait construire un autel dédié à l'idole et, calmant la colère divine, fait fondre la statue. Chaque Hébreu boit de la poudre obtenue et mélangée à de l'eau, en

la soupe et pâlit en découvrant le visage d'Oba. Oshun révèle alors qu'elle ne s'est jamais mutilée. Toutes deux en viennent aux mains et leur mari, excédé, les transforme en rivières. Oba devient la rivière Ibu ou Oba, dont la rencontre avec l'Oshun est tumultueuse.

Oba est également vénérée dans les cultes syncrétiques afro-brésiliens. Déesse des Eaux agitées, elle est la protectrice des serviteurs et des humbles. Elle y correspond aux saintes catholiques Jeanne d'Arc* et Catherine*.

OBATALA

AFRIQUE NOIRE

Chez les Yorubas, Obatala, le « seigneur de l'habit blanc », sa couleur sacrée portée par lui-même et par ses servants, est appelé aussi « grand Orisha* » (Orishanla). Si des plantes comme le maïs et l'igname lui son offertes, le vin de palme est interdit dans les cérémonies. En effet, mandé par le dieu suprême Olorun* pour créer le monde, il s'enivra avec cet alcool, s'endormit et, réveillé, constata qu'Oduduwa* avait pris sa place. C'est pourquoi il se limite à la création des corps humains à partir d'argile, auxquels Olorun procure la vie et l'âme. Mais, cédant à son goût pour le vin de palme, il lui arrive de donner forme à des estropiés, des contrefaits ou des personnes atteintes de signes étranges, comme les albinos – autant de personnes dont il est le patron et qui servent son culte. Obatala est aussi le maître des visions, l'inspirateur des oracles et l'annonceur de l'avenir. Il est entouré d'autres interdits qui se rapportent à d'autres légendes. Par exemple, il maîtrisa un cheval de Shango* et, accusé de vol, fut emprisonné. La désolation régnant, il fut libéré et tout revint dans l'ordre. Depuis, cet animal est absent des cérémonies, qu'il soit mangé ou monté. De même au Brésil, dans la région de Bahia, où Orishanla est vénéré sous une forme syncrétique avec O Senhor de Bomfin (une forme de Jésus*), sans sel et sans huile de palme, comme chez les Yorubas. À Cuba, il s'est uni à Notre-Dame de la Merci, ordre fondé par Raymond de Peñafort* (vers 1180-1275), dont les membres sont vêtus de blanc.

OCÉAN

GRÈCE

Fils de Gaïa* (Terre) et d'Ouranos* (ciel), Océan, ou Oceanos, est une figure importante et le premier dieu des Eaux. Personnification du vaste océan (Atlantique), présent dès l'origine du monde, il entoure notre planète (plate) d'un immense fleuve. Avec sa sœur Téthys, il engendre d'une part la multitude de fleuves qui apportent l'eau et nourrissent le

sol, d'autre part des divinités des rivières et les très nombreuses Océanides, les nymphes de la mer. Parmi ces Océanides, certaines se sont distinguées, comme Amphitrite*, Asia, qui a donné son nom à un continent (Asie), Clyméné, la mère d'Atlas*, Eurynomé, la mère des Charites*, Perséis, la mère de Circé*, Ploutô, celle de Tantale*, et bien d'autres.

Océan est généralement représenté en vieillard assis sur les vagues, portant une barbe verte et une pique.

ODILE(vers 660-vers 720)

CHRISTIANISME

Fille d'un duc d'Alsace, Odile (du germanique *odo*, « richesse ») déçoit son père Adalric qui désirait ardemment un garçon. De plus, elle naît aveugle. Adalric décide de la tuer, mais il se ravise : son épouse, en pleurs, l'a convaincu. Odile est élevée dans un couvent, à Baume-les-Dames, non loin de Besançon. Le temps passe, la fillette reçoit le baptême et, au moment où l'eau bénite touche ses yeux, elle recouvre la vue ! D'autres années s'égrènent. Réconciliée avec son père, elle s'installe à Obernai, au château familial d'Honenbourg, qu'elle transforme en monastère. Patronne de l'Alsace, Odile est fêtée le 14 décembre. Le mont sur lequel se dressait le château a pris le nom de Sainte-Odile.

ODIN

GERMANO-NORDIQUES



Maître des Ases*, les dieux, Odin (ou Odhinn) est appelé Wodan ou Wotan dans la tradition germanique et Woden chez les Anglo-Saxons – les Angles et les Saxons colonisèrent la Grande-Bretagne au V[e] siècle. Illustration de sa grande importance, il a laissé son nom dans le mercredi anglais (*Wednesday*), islandais (*ódinsdagr*) ou suédois (*onsdag*). Fils de Bestla, une géante*, Odin a pour père Bur (ou Bor), lui-même fils de Búri, le premier homme. Surnommé Grimir (« masque ») ou le Très-Haut (Har), il est « le père de tout » (Alfadir), en particulier des dynasties divines. Plusieurs déesses et dieux sont ainsi le fruit de son union avec son épouse Frigg*,

comme le beau Baldr*. Séducteur volontiers misogyne, il apprécie aussi des géantes, et conçoit par exemple Thor*.

Odin garantit le droit, la sécurité, la cohésion et l'ordre. Surtout, il est le dieu de la Poésie, de la Magie et de la Sagesse, pour laquelle il n'a pas hésité à perdre un œil à la fontaine de Mimir*, son autre œil étant lumineux comme le soleil. Auparavant, il a passé neuf jours sans boire ni manger, transpercé par sa lance magique Gungnir, pendu à Yggdrasil*, l'arbre qui soutient l'univers, période d'initiation au savoir subtil et à la transmission des runes, l'alphabet sacré, ce qui en fait le « dieu des Pendus » (Hangagud). Outre Gungir, qui ne rate jamais sa cible, Odin possède d'autres attributs, dont Draupnir, un anneau qui renaît toutes les neuf nuits. Parmi ses compagnons, Huginn (Pensée) et Muninn (Mémoire), deux corbeaux juchés sur ses épaules, lui chuchotent dans l'oreille les nouvelles des Neuf Mondes qu'il contemple depuis son trône Hlidsjalf. Il peut compter aussi sur Sleipnir, son cheval merveilleux à huit pattes, né de Loki* après la construction des murs d'Asgard, le monde des Ases. Cet animal peut voler dans les airs ou sillonner les mers à une vitesse sans égale. Odin est associé en outre à Freki et Geri, des loups qui l'accompagnent et restent à ses pieds lors des banquets.

Bien qu'il ne combatte quasiment jamais, Odin est le dieu de la Guerre et de la Victoire, et le protecteur des guerriers, des attributions tardives. Il est inséparable du Walhalla, où résident les braves qu'il a choisis avec les Walkyries*. Mais il semble plutôt un dieu de la Stratégie, offrant la victoire selon sa volonté, quitte à utiliser des moyens peu moraux, comme la trahison ou la fourberie. Au Ragnarök*, comme le lui ont prédit les Nornes*, il est tué par le loup Fenrir*.

Odin et les Vikings

De la fin du VIIIe au Xe siècle, l'ouest de l'Europe voit déferler des marins et des cavaliers scandinaves, redoutables et imprévisibles, adeptes du mérite obtenu par la guerre et les richesses. Il s'agit des Vikings, nom qui, en scandinave ancien (ou vieux norrois), évoque des pirates sillonnant une baie (*vik*). Ils sont appelés Normands (« hommes du Nord ») par les chroniqueurs chrétiens du Moyen Âge, dont les récits sont très souvent partiaux. Naviguant sur de longs bateaux plats, les Vikings voyagent de l'Irlande, où ils fondent Dubh Linn (Dublin) ou encore Limerick, à la mer Caspienne. Ils seraient même allés jusqu'à Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan. Longeant les côtes et remontant les fleuves, ils combattent et pillent, commercent avec des pays parfois lointains. Des comptoirs et des villes marchandes sont fondés. En 911, des Vikings danois prennent possession de la province française de Normandie. En Russie, Riourik s'empare de Kiev. Son successeur Oleg établit en 882 une dynastie dans cette principauté christianisée plus tard par Vladimir de Kiev* (vers 956-1015). Les Vikings, en effet, finirent par se mêler aux populations locales, par se convertir en partie au christianisme et par prospérer. Si Thor fut leur dieu de prédilection – ils se disaient le « peuple de Thor » –, Odin fut loué par ces grands stratèges, habiles commerçants pour qui il était avant tout le dieu des Cargaisons (*Farmatyr*) et du Commerce, et non de la guerre. L'historien romain Tacite (35-120 apr. J.-C.), dans son ouvrage *Germanie*, l'identifiait d'ailleurs déjà à Mercure*. Antérieur à Odin dans la mythologie germano-scandinave, Tyr*, qui l'aurait formé, jouissait aussi de considération.

Odin et la fureur

Magicien suprême et détenteur de la science, Odin, dieu de l'Ésotérisme « au multiple savoir » (*Fjölsvidr*), peut connaître le secret des morts, le destin de chacun, ceux des dieux (dont le sien) et des hommes, ou encore se métamorphoser. Pour la magie, il atteint une extase qui n'est pas sans rappeler celle des chamans*. Cette dimension chamanique se retrouve dans sa pendaison à Yggdrasil, dans sa nourriture composée uniquement de vin au Walhalla et dans la présence de ses deux corbeaux, oiseau messager du monde subtil dans de nombreuses traditions du monde – par exemple, le Lugh* celte. Dieu de l'Élite, il possède également le don de divination et d'inspiration poétique, et la « fureur » sacrée et guerrière, c'est-à-dire l'Odhr, d'où vient son nom, et qui désigne un époux mystérieux de Freyja*. Décuplant les forces, elle anime la magie, l'amour, la poésie aussi bien que la guerre. Cette fureur fait appel à l'extase et à des transes rendues en germain par *wut*, d'où vient Wotan, et chez les Anglo-Saxons par *wode*, d'où dérive Woden. Odin (et Tyr*, dieu de la Guerre) procurait ainsi à certains guerriers une frénésie impressionnante, consécutive sans doute à la prise d'hallucinogènes. Déployant une force hors du commun, réputés invincibles, ces combattants, dont l'origine pourrait être très ancienne, étaient appelés *berserkir*, « chemises d'ours ».

ODUDUWA

AFRIQUE NOIRE

Chez les Yorubas, le dieu créateur Oduduwa (« noir ») ou Ododua, la Terre, est associé à Obatala*, tous deux ayant conçu Aganju (le sol) et Yemanja* (l'eau). Le couple, dont l'union englobe l'univers, est comparé aux deux moitiés inséparables d'une calebasse, symbole représenté dans les sanctuaires sous la forme de deux soucoupes (en calebasse), l'une (le firmament) recouvrant l'autre (la Terre). En Afrique, les calebasses forment des objets rituels ou quotidiens, tandis que les graines symbolisent l'intelligence.

ŒDIPE

GRÈCE



Tout commence par Laïos. Fils du roi de Thèbes, il est très jeune à la mort de son père. Ne pouvant régner en raison de son âge, il subit la régence de son oncle Lycos, puis doit fuir lorsque ses cousins Amphion* et Zéthos s'emparent du pouvoir. Il se réfugie auprès de Pélops*, roi de Pisa, qui l'élève avec son épouse Hippodamie. Le couple lui confie ensuite l'éducation de leur fils Chrysippe, dont il s'éprend. Laïos est ainsi considéré comme le premier à pratiquer la

pédérastie, celle-ci étant attribuée aussi à Minos*. Enseignant au garçon la conduite de char, il part avec lui pour une compétition, l'enlève et, ses cousins étant morts, gagne Thèbes. Mais Chrysippe se suicide de honte – ou est assassiné par sa mère. Ses frères Atrée* et Thyeste emprisonnent Laïos. Malgré sa peine, Pélops libère le captif, mais le maudit jusqu'à la troisième génération.

Devenu roi de Thèbes, Laïos en appelle à l'oracle d'Apollon* à Delphes. Et il apprend qu'il ne doit pas avoir de fils, car ce dernier le tuera et épousera sa femme Jocaste, qu'il évite désormais d'honorer. Lasse, elle l'enivre et donne enfin naissance à un enfant. Or, c'est un garçon.

Le nouveau-né est abandonné sur le mont Cithéron. Et, pour qu'il soit dévoré par les bêtes sauvages, il a les pieds percés et liés par une corde. Sauvé par un berger, il est appelé Œdipe (« Pied enflé ») et confié à Polybe, roi de Corinthe, qui l'adopte et l'éduque comme un prince. Apprenant un jour qu'il a été adopté, il consulte à son tour l'oracle de Delphes, qui lui répète la prédiction. Certain que ce père et cette mère sont Polybe et son épouse Périboéa, il ne rentre pas à Corinthe. Près de Delphes, il croise un homme âgé sur un char, avec ses serviteurs. Une dispute éclate au sujet du passage, et Œdipe tue tout le monde. Il vient d'assassiner Laïos, sans le savoir.

Tandis qu'il approche de Thèbes, il voit devant lui une créature ailée, au corps de lion mais à la tête et à la poitrine de femme. C'est la Sphinge, fille d'Echidna* et de Typhon*, qu'Héra* a envoyé terroriser la région pour punir Laïos – à ne pas confondre avec les sphinx que l'on retrouve en Égypte sous des formes variées, parfois protecteurs des chemins et du pharaon. Plantée sur son rocher, elle garde l'accès à la ville et soumet les passants à une énigme : « Quel est l'animal qui se déplace à quatre pattes le matin, à deux pattes le midi et à trois pattes le soir ? » Mais personne n'a pu répondre, et tous ont été dévorés. Œdipe résout le problème : « C'est l'homme, nouveau-né le matin, adulte le midi, et vieillard sur une canne le soir. » La Sphinge disparaît dans l'abîme. Thèbes honore son héros qui, placé sur le trône, épouse logiquement Jocaste.

Roi très respecté, Œdipe a bientôt deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Antigone* et Ismène. Après des années de règne, une peste frappe la cité. Pour s'en débarrasser, Œdipe dépêche son oncle Créon auprès de l'oracle de Delphes, qui déclare : « Il faut punir le meurtrier de Laïos, présent dans la ville. » Œdipe fait rechercher le coupable, et va jusqu'à demander l'avis du devin Tirésias*, qui lui révèle la terrible vérité. Dévorée par la honte, Jocaste se pend. Étéocle et Polynice chassent leur père. Puis Tisiphone, l'une des Érinyes*, suscite entre eux une haine réciproque qui les conduit à s'entretuer. Créon monte alors sur le trône. Quant à Œdipe, il se crève les yeux. Entamant une errance, accompagné d'Antigone, il finit par se réfugier à Athènes auprès de Thésée*. Il meurt près de la ville, au bord d'un bois, emporté dans les entrailles de la terre par les Érinyes. Athènes revendiquera ensuite son tombeau.

Déjà présent chez Homère* sous une forme atténuée (Jocaste y est appelée Épicaste), le mythe d'Œdipe s'est enrichi au fil du temps et a été popularisé par des auteurs comme Sophocle*.

OENGUS

CELTES/IRLANDE

Fils du Dagda* et de Boann*, Oengus ou Angus (« choix unique ») porte aussi le nom de Mac Oc, le « fils jeune ». Élevé par Midir* jusqu'à l'âge de 9 ans, il s'associe à ce dernier pour prendre la terre d'Elcmar, l'époux de sa mère – une autre source parle du Dagda lui-même. Pour cela, il obtient de l'occuper une nuit et un jour. Quand Elcmar (ou le Dagda) vient reprendre possession de son bien, Oengus répond que cette durée correspond à l'éternité, et reste en place. Dans un autre épisode, il s'éprend d'une splendide jeune fille qui, humaine pendant une année et cygne la suivante, l'amène à suivre ces transformations pour la rejoindre. Très beau, ce personnage est le dieu de l'Amour et de la Jeunesse.

OGMIOS

CELTES/GAULE/IRLANDE

Au IIe siècle de notre ère, le philosophe et voyageur grec Lucien de Samosate s'entretient avec un Celte occidental, qui lui décrit un homme âgé, chauve et ridé, portant une peau de lion, une massue et un arc, comme Héraclès*. Et ce personnage présente une langue percée dans laquelle passe une chaînette d'or et d'ambre reliée aux oreilles de ses auditeurs ! Lucien de Samosate découvre ainsi l'existence d'Ogmios, dieu celte de l'Éloquence.

Pour l'Irlande, Ogmios est Ogma ou Ogme, frère du Dagda*. Ce dieu au physique puissant est aussi le maître de l'éloquence, mais en plus l'inventeur des Ogham, l'alphabet sacré. Dans les épopées, il apparaît sous les noms de Celchtar (« le Rusé ») et d'Elcmar, époux de Boann*. Dans ce dernier rôle, il représente l'inverse du Dagda, le « dieu bon ». Ogme meurt dans la seconde bataille des Túatha Dé Dánann*, qui l'emportent sur les Fomoires.

OGU

VODOU/CARAÏBES

*Lwa** du vodou haïtien, Ogu, ou Ogu Feray, est caractérisé par le rouge : il est lié au feu, que représente cette couleur (sa préférée), et à la fertilité. Il est assimilé à Jacques le Majeur* et, comme lui, est fêté le 25 juillet. Il partage avec ce saint l'aspect guerrier puisque, dans la tradition, Jacques est censé combattre les Maures afin de les chasser d'Espagne. Ses animaux de prédilection sont le coq rouge et le taureau. Chargé de combattre la misère, il réside dans un calebassier ou un bambou. Son symbole est le sabre, remis à celui qu'il possède.

OGUN

AFRIQUE/BRÉSIL/VAUDOU

Chez les Yorubas, Ogun, fils d'Oduduwa*, est le dieu de la Guerre, du Fer, des Forgerons, des Automobilistes, des Agriculteurs, des Chasseurs et autres attributions. Protecteur des métaux, il est représenté par des effigies en fer et des feuilles de palmier. Il est invoqué lors des sacrifices aux autres divinités, car il a permis de forger les couteaux utilisés pour ces cérémonies. Gu* est son équivalent chez les Fons. Dans le syncrétisme afro-brésilien, il ne possède plus que son rôle guerrier. Il est assimilé à saint Antoine* et saint Georges*.

Dans le vaudou des Caraïbes, il est devenu Ogu Feray, lwa* de la guerre, des forgerons et du feu, dont l'emblème est le sabre emprunté aux Yorubas. Appelé aussi Ogu Batala, il est assimilé à Jacques le Majeur*. Son animal de prédilection est le coq rouge (parfois le taureau), son jour, le vendredi, ses arbres, le calebassier et le pin. Il est réputé pour combattre la misère.

ÔKUNINUSHI

JAPON

Fils ou descendant de Susanoo*, Ôkuni Nushi fut d'abord une divinité créatrice et agraire d'Izumo, ville de la côte occidentale du Japon. Intégré au panthéon japonais au début du VIII[e] siècle de notre ère, il y devient un dieu bénéfique, maître de la magie et de la médecine. D'après la légende, il sauve un lièvre blanc martyrisé par ses nombreux frères. Reconnaissant, l'animal lui révèle qu'il épousera Yakami-Hime. Ses frères, qui désiraient chacun la belle princesse, le brûlent. Mais Ôkuni Nushi ressuscite grâce à sa mère Kusinada et à Kami Musubi, l'un des huit *kami* créateurs – qui comprennent notamment Takami Musubi, attaché à Amaterasu*. Devenu un jeune homme, il se réfugie aux enfers auprès de Susanoo, dont il épouse la fille, Suseri-Hime. Pour éprouver sa fidélité, Susanoo le soumet à des épreuves qu'il surmonte grâce à la sorcellerie. Avec les armes prises à son beau-père, il chasse ses frères d'Izumo et pacifie le territoire . Pour s'installer, il bénéficie de l'aide d'un médecin et sorcier, un dieu nain qui transmettra son art aux hommes : c'est Sukuna-Bikona, dieu thérapeute et agraire qui, avec lui, procède à des guérisons et favorise les récoltes. Mais, sous la pression de Take Mikazuchi*, Ôkuni Nushi cédera sa terre à Ninigi*.

OLIER, JEAN-JACQUES (1608-1657)

CHRISTIANISME

À Paris, l'église Saint-Sulpice, dans le VI[e] arrondissement, se réfère à Sulpice le Pieux ou Sulpice le Débonnaire, évêque de Bourges au VII[e] siècle. Elle a donné son nom à une communauté chargée des séminaires, établissements responsables de la formation des prêtres, généralisés après la Contre-Réforme du concile de Trente (1545-1563). L'initiative revient à Jean-Jacques Olier. Marqué par sa rencontre avec François de Sales* et le père de Charles de Condren, successeur de Pierre de Bérulle* à l'Oratoire, il s'inscrit dans cet élan catholique qui s'accompagne d'un renouveau de la spiritualité.

Formé par les jésuites, Olier étudie la théologie à la Sorbonne et cède un temps aux facilités de la vie mondaine. En 1629, il s'engage vraiment dans la vie religieuse. Prêtre en 1633, il visite les campagnes dans le sillage de Vincent de Paul*. En décembre 1641, après une crise spirituelle de deux ans, il fonde avec deux prêtres une compagnie destinée à former les clercs et les prêtres, qui s'installe en 1642 à Saint-Sulpice. Le séminaire de Saint-Sulpice, bientôt logé dans un vaste édifice (1649-1651), dispense un enseignement pratique, et non plus seulement fondé sur une théologie théorique. Olier jette les bases de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, ou sulpiciens, qui animeront d'autres séminaires en province. Bien que fatigué, il veille à l'évolution de Ville-Marie (future Montréal) fondée en 1642, où des sulpiciens sont envoyés l'année de sa mort. Ses principes marqueront, d'une empreinte parfois sévère, les séminaires futurs. Les sulpiciens sont toujours actifs.

OLOKUN

AFRIQUE

Olokun émergea du corps de Yemanja*, déesse des Eaux dans la tradition des Yorubas. Frère d'Olorun*, il réside dans un palais sous-marin, en compagnie de serviteurs, certains humains, d'autres poissons. Il est le patron des pêcheurs et de tous ceux qui ont un rapport avec la mer dont il est le dieu. Dans certaines traditions, il s'agit d'une déesse. Des sacrifices d'animaux permettent de prévenir ses colères, qui se manifestent par de grandes déferlantes, des naufrages ou des noyades.

OLORI-MERIN

AFRIQUE

Chez les Yorubas, Olori-Merin, dieu tutélaire des Villes, habitait une butte de terre ou, à défaut, un monticule artificiel. Il possédait quatre têtes correspondant aux points cardinaux, de sorte qu'il protégeait les habitants dont il avait la charge. Possédant les jambes et les pieds d'une chèvre, il apparaissait parfois la nuit dans la peau d'un serpent. Pour se concilier ses faveurs, chaque trimestre, ou quatre fois par an, un enfant de trois ou quatre jours lui était sacrifié, cérémonie appelée Eje-Odun, « la saison du sang ».

OLORUN

AFRIQUE

Dieu suprême des Yorubas, Olorun, nom évoquant ce qui dépasse les limites du monde, est par nature lointain, comme ses homologues en Afrique. C'est pourquoi il ne bénéficie pas d'un culte tant il est inaccessible, au contraire des Orisha*. Appelé aussi Olodumare, Yansan ou Ogus, il préside au ciel, ou plutôt au firmament, ce qu'indique son nom, « Propriétaire du ciel », vu comme un espace plein couvrant la Terre à l'image d'un toit. Mais il n'utilise pas l'éclair et le tonnerre, qui reviennent à un dieu particulier. Olorun est le père d'Oduduwa*, la Terre, et d'Obatala*, le ciel et le créateur des humains. Pour le syncrétisme afro-brésilien, il représente le Dieu chrétien.

OMAR (vers 591-644)

ISLAM

Omar ibn al-Khattâb fut d'abord un ennemi puis un compagnon de Mahomet*, qui épousa sa fille Hafça. Deuxième calife (634-644), il hérite d'Abû Bakr* un islam raffermi, dont il entame l'expansion, en Syrie, en Irak, où Bassora et Koufa deviennent des centres musulmans, en Iran occidental et en Égypte. Grand organisateur de la conquête, de l'armée et des nouveaux territoires, il aurait inauguré le titre de commandeur des croyants (*amîr al-mu'minîn*) particulier aux califes. Il institua la date de l'Hégire (622) pour débuter l'ère de l'Islam, avant d'être assassiné par un esclave. Après lui et son successeur Othman*, les musulmans atteindront leur plus grande extension sous la dynastie des Omeyyades (660-750) inaugurée par Mu'âwiya*.

OMAR KHAYYÂM (vers 1022 ?-vers 1123)

ISLAM

Né et mort à Nichapour, dans le Khorasan (Iran), Omar ('Umar) Khayyâm (« fabricant de tentes ») déroule une vie dont on sait peu de chose, à commencer par sa date de naissance. Disciple d'Avicenne*, ce grand esprit est passé maître dans toutes les disciplines scientifiques de son temps, qu'il analyse au travers de traités. Il se passionne pour la médecine et la philosophie. Astronome réputé, il se voit confier la révision du calendrier persan par Jalâl al-dawla Malikshâh (1072-1092), sultan des Grands Seldjoukides. Il y introduit l'année bissextile. Mathématicien de génie, il apporte des découvertes majeures en algèbre, concernant les équations. Omar Khayyâm est aussi un grand poète persan dont l'œuvre, discrètement diffusée en Islam en raison de son contenu parfois blasphématoire, émergea au grand jour grâce aux traductions du poète anglais Edward Fitzgerald, à partir de 1859. Ces poèmes, ou *rubâ'iyyât* (traduit en général par « quatrains »), ne seraient pas tous de sa main. Il en ressort une panoplie de sentiments et d'états traités dans un style envoûtant qui finit par masquer les pensées profondes de l'auteur, lequel écrit selon la mentalité persane de son époque.

Quelque peu postérieur, le soufi 'Attâr (mort peut-être en 1220) est un autre grand poète de Nichapour. Sa vie est tout aussi obscure. Son œuvre poétique est traversée par sa quête mystique utile à l'homme en général. Il laisse aussi un récit de 72 *walis.*

Omar Khayyâm est en outre l'exemple de ces savants musulmans dont les découvertes se transmirent à l'Occident chrétien. Citons l'astronome et astrologue Albumasar (787-886). Né dans l'actuel Afghanistan, il étudie à Bagdad, en plein âge d'or de la dynastie abbasside, et apporte une contribution importante en astrologie. Al-Battâni (vers 858-929) est un astronome et mathématicien, appelé en latin Albategnus ou Albatenius. L'astronome al-Farghâni (IXe siècle), Alfraganus en latin, laisse un traité d'astronomie. L'Irakien Ibn al-Haytham (vers 965-1039) est un mathématicien reconnu, appelé aussi Alhazen. On doit au géographe turc Evliya Çelebi (1611-1684), dont le père joaillier servit Soliman le Magnifique*, une vaste description de l'Empire ottoman, de la Turquie à l'Égypte. Mathématicien et astronome, al-Khwârizmi (vers 780-850), Algorismus en latin, est le premier théoricien de l'algèbre. Enfin, Al-Râzi (865-925), ou Rhazès, est un médecin reconnu en Occident.

ONI

JAPON

Les Oni forment une catégorie de démones et de démons vivant sur Terre ou en enfers. D'apparence humaine, dotés de cornes, d'une peau colorée et d'yeux proéminents, ils sont plus ou moins bienveillants, souvent maléfiques. Certains sont par exemple chargés de conduire les

âmes des défunts auprès d'Emma-o, le dieu et seigneur des enfers. Le Kabuki et le Nô, les deux théâtres traditionnels, les ont repris. On raconte que, pour justifier sa position vis-à-vis des familles bouddhistes de son temps, Nichiren* les accusa d'avoir attiré les Oni.

La tradition japonaise possède d'autres créatures peu sympathiques. Les Gaki sont des esprits condamnés à l'errance éternelle. Ils souffrent de la soif et de la faim, et du fait de ne pouvoir se réincarner. Ils doivent ce malheureux statut au mal durant leur existence, de leur fait ou non, à l'absence de sépulture ou de rite funéraire après leur mort. On les trouve dans les cimetières, sur les sites de crémation ou bien sur les lieux terrestres de leurs tourments passés. Ils possèdent leurs équivalents en Inde (les Pretas au service de Yama*), ainsi qu'en Chine : les Gui, invisibles, laissent derrière eux un souffle d'air marquant leur présence. Ils ne connaissent pas non plus le repos, pour les même raisons que les Gaki.

ONOURIS

Égypte

Dieu anthropomorphe coiffé de plumes de faucon, Onouris est le dieu guerrier de This, en Haute-Égypte, le berceau des premiers pharaons. Sa compagne est Mehyt, lionne divinisée de This. Armé, ce fils de Rê*, le soleil, combat les ennemis de son père et toute menace contre l'Égypte. Un mythe célèbre est lié directement à la signification de son nom, « celui qui ramène la lointaine ». Il se réfère à « l'œil du Soleil (Rê) », une déesse redoutable qui, furieuse, s'est changée en lionne et sévit dans le désert de Nubie (il s'agit de Bastet*, Hathor*, Sekhmet* ou Tefnout*). Il parvient à l'apaiser et, de fait, à la ramener en Égypte. Selon les sources, Onouris est parfois remplacé par Shou* et Thot*.

ORENDA

Amériques/Iroquois

Les Iroquois vivent à l'est de l'Amérique du Nord, entre le Canada (dont le Québec) et les États-Unis. Pour ce peuple, qui préfère s'appeler « Maison Longue », nom de sa confédération de tribus, Orenda est le Grand Esprit qui se manifeste et est présent en tout. C'est l'essence de la vie et, en tant que nom commun, l'ennemi des esprits mauvais (*otkon*), qui survit même après la mort d'un être.

Pour les Iroquois, la création du monde remonte au temps où il existait un domaine céleste. Un jour, la jeune Ataensic en tombe et, portée par des oiseaux, arrive sur Terre. Elle meurt en accouchant de jumeaux, Hahgwehdiyu et Hahgwehdaetgah, qui créent le monde à partir de son corps. C'est pourquoi elle est la patronne des mariages, des naissances et de l'artisanat produit par les femmes. Le premier couple humain est ensuite créé par Iosheka, qui combat les maladies, vainc les démons et offre aux Iroquois et aux Hurons, leurs voisins, des rituels magiques, dont celui du tabac. Parmi les autres puissances de ces croyances très riches, citons Sosondowah, un grand chasseur. Un jour, il aperçoit les Élans Célestes s'approcher de la Terre. Il les poursuit, mais l'Aube le capture et en fait son gardien. Un jour, il aperçoit une belle mortelle, Gendenwitha, et en tombe amoureux. Délaissant sa charge, il tente de la séduire. Furieuse et jalouse, l'Aube la change en l'étoile du matin et la place sur son front. Sosondowah peut ainsi voir la belle, mais il ne peut jamais l'atteindre…

ORESTE

Grèce

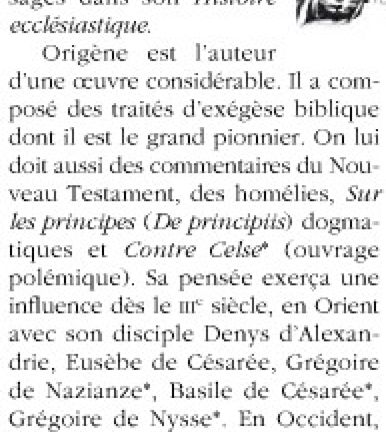
Lorsque Agamemnon*, roi de Mycènes, est assassiné par sa femme Clytemnestre et son amant Égisthe*, son fils Oreste est tout jeune. Avec l'aide de sa sœur Électre*, il se réfugie chez son oncle Strophios, en Phocide, et devient l'ami de Pylade, son cousin. Devenu adulte, il écoute Apollon* qui lui conseille de venger son père. À Argos, avec la complicité d'Électre et de Pylade, il tue Égisthe et sa propre mère. Les dieux, désapprouvant ce matricide, lui envoient les Érinyes*, chargées de tourmenter les coupables. Pour échapper à la folle emprise du remords suscité par ces divinités, il obtient la purification de son crime par Apollon et son acquittement par Athéna*. À Delphes, il apprend de la Pythie que ses supplices cesseront définitivement s'il rapporte de Tauride la statue d'Artémis*. Il s'y rend avec Pylade. Arrêtés, ils sont près d'être sacrifiés à la déesse, sur ordre du roi. Mais la prêtresse chargée de l'immolation reconnaît Oreste. Il s'agit de sa sœur Iphigénie, qui s'enfuit avec les deux compagnons et la statue. De retour à Mycènes, délivré des Érinyes, Oreste monte sur le trône et épouse sa cousine Hermione, fille de Ménélas* et d'Hélène*. Il meurt à un âge avancé, victime d'un serpent.

ORIGÈNE (vers 185-vers 255)

Christianisme

Père grec de l'Église, représentant de l'école théologique dite d'Alexandrie, sa ville, Origène est le fils d'un martyr chrétien, mort vers 202. Il succède à Clément d'Alexandrie*, il étudie la philosophie auprès d'Ammonius Saccas, fondateur à Alexandrie du néoplatonisme et maître aussi de Plotin*. Origène, pour aller au bout de son sacerdoce, se serait alors émasculé. Demetrius, son évêque, le lui reproche, ainsi que d'avoir été ordonné prêtre sans son accord. Origène quitte Alexan-





drie, voyage, enseigne, et s'installe à Césarée de Palestine. Sous la persécution de Dèce (249-251), il est torturé et en réchappe. Mais il meurt plus tard, sans doute de ses blessures. Eusèbe de Césarée* lui consacre de longs passages dans son *Histoire ecclésiastique*.

Origène est l'auteur d'une œuvre considérable. Il a composé des traités d'exégèse biblique dont il est le grand pionnier. On lui doit aussi des commentaires du Nouveau Testament, des homélies, *Sur les principes* (*De principiis*) dogmatiques et *Contre Celse** (ouvrage polémique). Sa pensée exerça une influence dès le IIIe siècle, en Orient avec son disciple Denys d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nazianze*, Basile de Césarée*, Grégoire de Nysse*. En Occident, son empreinte se retrouve chez Hilaire de Poitiers*, Ambroise* ou Jérôme*. Le moine Rufin d'Aquilée (vers 340-410), condisciple de Jérôme, découvre les Pères grecs lors d'un voyage en Égypte. Partisan d'Origène, alors que Jérôme s'y oppose après avoir été séduit, il traduit certaines de ses productions en latin, dont *Sur les principes*, qui contient des points de discorde. Mais il les enlève, pensant qu'ils ont été ajoutés à l'insu de l'auteur. Jérôme, toujours prêt à montrer qu'il détient la vérité, produit sa propre traduction complète. Retiré à Aquilée, Rufin traduit les illustres Pères d'Orient cités précédemment. Il meurt à Messine, en Sicile.

Une partie de la doctrine, ou origénisme, est en effet condamnée au concile de Constantinople (553), ou plutôt les prolongements produits par Évagre le Pontique*. Mais Origène imprimera durablement la spiritualité chrétienne, notamment occidentale.

ORION

GRÈCE

Présenté en général comme le fils de Poséidon*, le géant Orion est très bel homme, et un chasseur émérite. Amoureux de Mérope, une Pléiade*, il veut l'épouser. Mais le père de la jeune fille, Œnopion, roi de Chios, fils d'Ariane* et Dionysos*, contrarie le projet. Orion, impatient, viole l'objet de ses désirs. En représailles, le souverain l'enivre et lui crève les yeux, qu'il jette dans la mer. Aveugle, Orion erre comme une âme en peine. Héphaïstos*, pris de pitié, lui adjoint un garçon, le forgeron Cédalion, qui, monté sur ses épaules, le guide jusqu'en Orient, où Hélios* (soleil) lui rend la vue. Le géant cherche alors à se venger d'Œnopion, qui, par faveur divine, a trouvé un refuge souterrain sûr. Abandonnant ses recherches, il devient un compagnon d'Artémis*, la déesse chasseresse. Il est alors enlevé par Éos* (aurore), qui, éprise de lui, l'emmène à Délos. Là, il trouve une mort différente selon les

versions. Ainsi, Artémis, par ses rapports étroits avec Orion, a suscité la jalousie de son frère Apollon*. Profitant que ce mortel se baigne dans la mer, et ne laisse passer que sa tête, le dieu propose un concours d'adresse au tir à l'arc et désigne un rocher au loin : Artémis atteint la cible, c'est-à-dire la tête de son ami, qui meurt. On raconte aussi que Orion essaie de violer la déesse, qui le crible de flèches, ou bien qui crée le scorpion dont le venin terrasse Orion et son chien. Depuis, le scorpion et Orion sont devenus des constellations, et le chien s'est changé en Sirius. Celle d'Orion voisine d'ailleurs avec celle des Pléiades, qu'il semble encore poursuivre.

ORISHA

AFRIQUE

Chez les Yorubas, le terme *orisha* signifie à peu près « ce qui voit le culte ». Il sert à qualifier la notion d'être supérieur, les images et les objets de dévotion, ainsi que tout ce qui ressortit au sacré – son équivalent est *bohszon* chez les Tshi, *wong* chez les Gâs, et *vodu* chez les Ewe. En nom propre, il s'applique aux nombreuses divinités secondaires, accessibles et proches des hommes, mélanges d'ancêtres et de forces naturelles. Dans l'ordre divin, elles arrivent en effet après Olorun*, le dieu suprême. Parmi les grands Orisha figurent essentiellement Obatala* et sa lignée.

Pour le syncrétisme afro-brésilien, les Orisha sont assimilés aux saints catholiques. Comme les Yorubas, ils ne vouent pas de culte à Olurun, mais à ces divinités.

ORO

POLYNÉSIE/TAHITI

Dans la mythologie tahitienne, Oro était le grand dieu de la Guerre et de la Paix. Comptant parmi les dieux majeurs, il est représenté par des cordes de fibres de coco entrelacées. Fils aîné du dieu créateur Taaro'a* (ou Tangaroa*), il est appelé Oro i Te Tea Moe (« Oro à la lance baissée ») en temps de paix. En temps de guerre, il a le pouvoir de tuer les hommes, se régale de sacrifices humains et de batailles auxquelles il aime être présent. Les historiens estiment que, avant les premiers vrais contacts avec des Européens en 1773, son culte s'était imposé de force au détriment de divinités dont les *marae*, les espaces sacrés à ciel ouvert, avaient été détruits pour faire place à ses propres sanctuaires. En dehors de sa fonction guerrière, il était le détenteur de secrets et le protecteur des Arioi, une caste de princes composée de huit ordres. Sur l'île sacrée de Raiatea, au nord-ouest de Tahiti, on peut voir le *marae* de Taputapuatea qui lui était dédié dans la région d'Opoa, épicentre de son culte.

ORPHÉE

GRÈCE



Fils de la muse* Calliope, Orphée a pour père Œagre, roi de Thrace. Son aura et sa réputation lui viennent de dons offerts par Apollon* : de sa voix envoûtante, il entonne des mélodies qui charment tout, même les pierres. Rien ni personne ne résiste à ce chanteur et sa lyre, même les bêtes les plus féroces. Orphée est aussi un héros participant à l'expédition de Jason*, où il apaise les flots, charme les Sirènes* et le dragon gardant la Toison d'or. Après ces aventures, il épouse Eurydice, qui lui rend un amour total et idyllique. Mais cette belle Dryade* suscite la passion dévorante d'Aristée*. Poursuivie, elle est mordue par un serpent et meurt. Affligé, ne supportant pas la séparation, Orphée veut lui rendre visite aux enfers, et obtient la permission de Zeus*. Il descend, charme Cerbère, le terrible gardien, ainsi que les divinités infernales, qui lui donnent l'autorisation de ramener Eurydice, mais à une condition : il ne devra pas se retourner avant d'atteindre la surface. Il marche devant elle et, n'y tenant plus, se retourne. Son épouse disparaît à jamais. Choisissant la solitude, ne supportant que la compagnie des animaux, il croise un jour les Ménades, les compagnes de Dionysos*. En proie à leur fureur habituelle, elle le déchiquette et disperse les lambeaux de son corps dans l'Hèbre. Sa tête dérive jusqu'à l'île de Lesbos, sans cesser d'appeler sa bien-aimée. Puis, sur la demande d'Apollon et des muses, Zeus place sa lyre parmi les constellations.

Orphée donnera son nom à l'orphisme, courant religieux initiatique de la Grèce antique, fondé sur un mysticisme profond. Euripide* et Aristophane* s'en feront l'écho.

OSÉE (VIIIe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Osée (« Dieu sauve »), qui prononce ses oracles vers 740 av. J.-C. dans le royaume israélite du Nord (Samarie), et Amos* ont laissé les écrits datés les plus anciens de la Bible. Sensible et touchant, il fait part de deux douleurs qui se rejoignent symboliquement. Il est trompé par son épouse Gomer, sans doute une prostituée attachée à un sanctuaire de dieux étrangers, et par Israël, infidèle à Dieu. Sa femme et sa patrie méritent un châtiment, mais Dieu lui dit de patienter comme il patiente envers son peuple. Un jour, l'une et l'autre se convertiront, ce qui n'empêchera pas une punition terrible si la tromperie persiste…

Osée et les douze prophètes

La deuxième partie de la Bible hébraïque, les *Neviim*, est consacrée aux « prophètes ». Ceux-ci comprennent les « prophètes premiers » : Josué*, Juges (qui précédèrent la royauté), Samuel*, Rois (histoire de la monarchie d'Israël jusqu'à l'exil). Viennent ensuite les « prophètes postérieurs », ou prophètes proprement dits – à ce corpus, la Bible latine a ajouté dans sa partie *Les Livres prophétiques* les Lamentations de Jérémie, Baruch* et Daniel*. D'une part, les trois « grands prophètes » (Isaïe*, Jérémie* et Ézéchiel*) ; d'autre part, les douze « petits prophètes », appellation due à la longueur des livres. Osée est le premier de ces douze prophètes. Vient ensuite Joël (de l'hébreu Yoël, « Yahvé* est Dieu »), champion du style apocalyptique, qui prône la pénitence dans la perspective du jugement de Dieu. Après Amos, Abdias, transcrit d'Obadyahou (« serviteur de Dieu »), s'en prend à Édom, royaume ennemi d'Israël, qui s'est réjoui de la chute de Jérusalem (587 avJ.-C.). Après Jonas* vient le livre de Michée (de l'hébreu Mikayah, « Qui est comme Dieu »). Né à Moréshet, à l'ouest d'Hébron, il intervient dans son royaume du Sud, Juda, auprès de troisois : Yotam (740-736), Achaz (736-716) et Ézéchias (716-687). Peut-être contemporain d'Amos et Osée, il l'est d'Isaïe. Comme ce dernier, il s'en prend aux injustices dont devra répondre Jérusalem, et tous deux inspirent à Ézéchias des changements qui retarderont l'échéance. Nahum (de Nehemiyah, « Dieu console ») s'en prend à l'Empire assyrien, destructeur de la Samarie (722 av. J.-C.) et maître du Proche-Orient. Il lui prédit un avenir sombre: la capitale Ninive tombera en 612, prise par les Babyloniens, les Scythes et les Mèdes. Situé au tournant des VIIe et VIe siècles, Habacuc, ou Habaquq (nom proche de «basilic », la plante aromatique), intervient à peu près à l'époque de Jérémie. Il rappelle que Dieu a conféré sa puissance redoutable à Babylone (les Chaldéens), qui prend Jérusalem et Juda, et exile les habitants. Mais les justes redonneront vie à la foi. Contemporain de Nahum, Sophonie (en hébreu, Tsafanyah, «Dieu a caché ») descend d'Ézéchias. À Juda, il s'exprime vers 630, sous le règne du roi Josias (640-609), dont la réforme religieuse est conforme à Dieu. Il prévient les Judéens, en particulier les édiles, que Dieu leur enverra sa colère et que ses fidèles feront revivre le véritable Israël.

Alors que la Perse a vaincu Babylone et s'est emparée du Proche-Orient, Aggée et Zacharie* s'expriment sous l'empereur Darius Ier, en 520 pour le premier, de 520 à 518 pour le second. L'exil à Babylone a pris fin. Juda et Jérusalem sont de nouveau peuplés de juifs. Tous déplorent le retard dans la construction du Temple, malgré les efforts de Zorobabel, gouverneur, petit-fils de Joiakîn, avant-dernier roi de Juda, et ceux de Josué, responsable du chantier et symbole du retour du clergé. Zorobabel, qui a été l'un des guides du retour d'exil, est qualifié de « germe » par Zacharie, c'est-à-dire de la restauration royale. Pourtant, il disparaît mystérieusement. Et le Temple est consacré en 515. Malachie (en hébreu Malakhi, « mon messager » de Dieu) intervient juste après. À côté d'un rappel des bases du judaïsme (culte, liturgie, sacerdoce…), il est le premier à citer le rôle du prophète Élie* (IXe siècle) dans la fin des temps, que reprendra le Nouveau Testament en comparant Jean le Baptiste* et Jésus* à de nouveaux Élie. Malachie est aussi, dans la Bible, le dernier des prophètes dont les voix se taisent.

OSHOSI

AFRIQUE/BRÉSIL

Chez les Yorubas, ce dieu, né de Yemanja*, les eaux, est le patron des chasseurs. Frère d'Ogun*, il habite les forêts et veille sur les pièges préparés par ses fidèles, qu'il protège contre les animaux de proie. Il est représenté par un homme armé d'un arc, ou simplement par un arc. Il est d'usage de lui offrir des produits de la chasse, principalement des antilopes. Vif et généreux, il est donc lié à l'abon-

dance et à la nourriture. Dans le syncrétisme afro-brésilien, il est assimilé à saint Sébastien* (à Rio) et saint Georges* (à Bahia).

OSHUMARE

AFRIQUE/BRÉSIL

Ce nom désigne, chez les Yorubas, le serpent arc-en-ciel, messager de Shango*. Créature à la fois mâle et femelle, il quitte parfois la Terre, qu'il soutient pour boire l'eau du ciel où il possède un palais. Il a pour messager un cobra. Ses rôles sont de maintenir la planète, d'apporter richesse matérielle, vitalité et dynamisme. Et ses fidèles portent des colliers de cauris figurant ses écailles. Représentant les cycles de la nature, Oshumare est aussi connu des Éwé, sous le nom d'Anyiewo. Dans le syncrétisme afro-brésilien, il correspond à saint Barthélemy*.

OSHUN

AFRIQUE/BRÉSIL

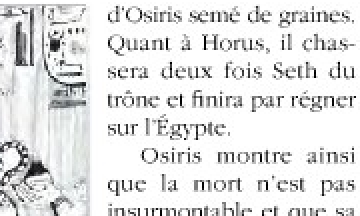
Deuxième épouse de Shango*, avant Oba*, Oshun, déesse coquette et élégante, est la personnification de l'amour et du plaisir. Associée à la rivière qui porte son nom, à la diplomatie, à la fertilité, à la naissance et à l'argent, elle est très généreuse, mais elle possède un tempérament de feu. À maintes occasions, elle apprend aux humains à résoudre leurs problèmes en privilégiant la négociation et la gentillesse. Les crocodiles sont ses messagers et, à ce titre, des animaux sacrés. On prête à cette déesse des Eaux douces une relation amoureuse avec Obatala* et Oshosi*. Son emblème est un miroir rond. Dans le syncrétisme afro-brésilien et à Cuba, elle correspond à des formes de la Vierge Marie*.

OSIRIS

ÉGYPTE

Fils aîné de Nout* (ciel) et de Geb* (Terre), Osiris est au centre d'une légende qui a fait de lui un dieu majeur, dont l'origine est très ancienne. Ce récit sera popularisé notamment par le grand auteur grec Plutarque (vers 50-135) dans sa version des *Œuvres morales*.

Époux de sa sœur Isis*, Osiris a pour frère Seth*, uni à son autre sœur Nephtys*. Roi d'Égypte, il règne avec l'aide d'Isis sur des sujets non civilisés, parfois cannibales. Aussi leur offre-t-il des lois, l'agriculture et l'élevage, la métallurgie, l'art de construire, l'écriture, l'astrologie… Dieu nourricier et source de fertilité, il leur apporte le blé, qu'il découvre, la vigne, dont ils font le premier vin, et les fruits. Et Osiris leur montre comment adorer les dieux. Mais son succès, qui



déborde même le cadre de l'Égypte, suscite la jalousie de Seth, qui le convie à un banquet, à Memphis, l'enferme dans un coffre d'acacia et le jette dans le Nil. Osiris est enfermé dans ce qui est le premier sarcophage. Protégée par des scorpions, Isis, à qui Thot a promis un fils qui régnera sur l'Égypte, se lance à la recherche de son bel époux et le trouve à Byblos, en Phénicie (Liban). Mais le coffre a fait corps avec un arbre (acacia, cèdre ou tamaris) qui désormais soutient le toit du palais de Malcandre, le roi local. Isis persuade le souverain de lui rendre le tronc et en dégage le coffre qu'elle cache dans le delta du Nil. Seth vole le corps et le fait découper en morceaux qu'il disperse. C'est sans compter la détermination d'Isis, qui les retrouve et redonne vie à Osiris grâce à sa magie et à l'aide de Nephtys et Anubis. Ainsi naît la première momie. Ressuscité, Osiris s'unit à Isis, qui donne naissance à Horus*. Puis il quitte le monde des vivants pour devenir le dieu des Morts. Tous les défunts doivent se présenter devant ce juge qui procède à la pesée de leur cœur (assurée par Maât*). Dans leur tombe, chacun reçoit même un petit jardin d'Osiris semé de graines. Quant à Horus, il chassera deux fois Seth du trône et finira par régner sur l'Égypte.

Osiris montre ainsi que la mort n'est pas insurmontable et que sa descendance (Horus) perpétue la lignée royale. Il incarne donc le pharaon qui, après son décès, est appelé à une autre vie. C'est pourquoi il est représenté anthropomorphe, coiffé d'une couronne, la peau peinte en vert (symbole de renaissance) ou en noir (limon fertile du Nil), et souvent allongé dans un linceul. Ce rôle en fait logiquement le dieu des Cycles. Il personnifie par exemple la végétation qui meurt après les moissons et renaît avec les premiers bourgeons. Il est la lumière du soleil qui naît le matin et disparaît le soir, la lune qui suit son cours. Inséparable d'Isis, l'épouse fidèle par excellence, il est célébré par des mystères dans le cadre des inondations salvatrices du Nil.

Dieu ancien qui a évolué au fil du temps et des apports d'autres divinités, Osiris est vénéré dans de nombreux sanctuaires, dont les grands centres d'Abydos et Busiris. Son culte, qui déborde l'Égypte, survivra jusqu'à l'époque romaine.

OSMAN († vers 1326)

ISLAM

Issu d'un clan turc semi-nomade, Osman, fils d'Ertoghrul, profite du déclin des Seldjoukides. Il entame dans la dernière décennie du XIII[e] siècle des conquêtes contre les Byzantins à partir de l'Anatolie, dans l'est de l'actuelle Turquie. À la tête de ses *ghazis*, les « combattants de Dieu », il finit par fonder un émirat indépendant qui, à sa mort, échoit à

de ces divinités les compagnes d'Artémis*. Poursuivies avec leur mère par le chasseur Orion*, elles prient les dieux de les délivrer. Elles sont alors changées en colombes. Zeus*, à qui elles apportaient l'ambroisie, la nourriture d'immortalité, les place dans le ciel où elles forment une constellation. Selon des auteurs, ne supportant pas la torture infligée à leur père, ou la mort de leurs sœurs les Hyades*, elles se seraient suicidées.

PLINE L'ANCIEN (23-79)

ROME

Né à Côme, au nord de l'Italie, Pline, dit « le Naturaliste », est issu d'une famille de notables. Engagé dans l'administration impériale, il intègre l'armée romaine en Germanie. Se consacrant ensuite aux études et à l'écriture, il est rappelé dans l'administration par son ami, l'empereur Vespasien (69-79). Malgré sa charge qui le conduit en Gaule, en Afrique, en Espagne et en Belgique, il poursuit ses recherches et continue d'écrire sur divers sujets (histoire, technique littéraire, éloquence…). Il meurt lors de l'éruption du Vésuve, en tentant, depuis son navire, de porter secours à ses amis – et, surtout, inlassable curieux, en essayant d'observer le volcan de trop près. Les fumées toxiques lui sont fatales. Outre sa production précédente, il laisse une œuvre colossale, concentré des connaissances de son temps qui exercera une profonde influence : l'*Histoire naturelle*, en trente-sept livres, portant sur la géographie, les métaux, les animaux dont l'homme, la botanique, la médecine…

Le récit de sa mort est rapporté par son neveu et fils adoptif Pline dit le Jeune (61-113), appelé ainsi pour le distinguer de cet oncle maternel. Auteur des *Lettres*, une correspondance qui nous renseigne sur sa vie, cet avocat, excellent orateur, devient un haut personnage de l'État. Il est l'auteur d'un *Panégyrique de Trajan*, œuvre qui donne de précieuses indications sur le début du règne de cet empereur (98-117).

PLUNKET, OLIVIER (1629-1681)

CHRISTIANISME

Catholique irlandais, ce saint vit à l'époque où le colonisateur anglais privilégie les protestants dans son pays. Cette politique est due au « boucher de l'Irlande », Olivier Cromwell (1599-1658). Ordonné prêtre en 1654, il est fait archevêque d'Armagh (Ulster) quinze ans plus tard. Bien que persécuté, il conserve son énergie et sa jovialité. Jusqu'au jour où, accusé de haute trahison, il est emprisonné à Londres. Le pouvoir anglais lui reproche d'avoir voulu faire débarquer une armée de 70 000 soldats chargés d'envahir l'Angleterre. Il est condamné à la pendaison. Olivier Plunket est fêté le 12 juillet.

PLUTON

ROME

Pluton, le « riche » en grec, est un surnom donné à Hadès*, dieu des Enfers de la mythologie grecque. Son homologue latin est Dis Pater*, le « Père des richesses ». Mais cette équivalence ne l'empêche pas d'arriver officiellement à Rome en 249 avant notre ère. Époux de Proserpine (Perséphone* en Grèce), il est le juge des morts, le dieu craint du monde inférieur, des richesses minières et de la fertilité des sols, autant de gages de prospérité. Les Romains sacrifient au couple des animaux de couleur noire, en nombre pair. Pluton a pour attribut végétal le cyprès, arbre funéraire.

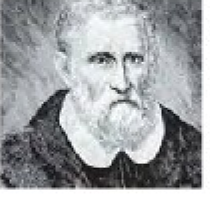
POL DE LÉON (vers 492-572)

CHRISTIANISME

Pol (ou Paul) Aurélien est l'un des sept saints fondateurs de Bretagne, avec Brieuc* et Samson de Dol*. Né au Pays de Galles, il entre au monastère de Llanilltud Fawr, non loin de Cardiff, et suit sa formation au côté de Samson de Dol* et de Gildas le Sage*. Devenu ermite, et prêtre, il décide de gagner l'Armorique (Bretagne) et débarque vers 517 sur l'île d'Ouessant, puis sur le continent. Au fur et à mesure de ses déplacements, il fonde des paroisses et des monastères, jusqu'à l'île de Batz, dans le pays de Léon (Finistère), où un comte l'envoie à Paris. Là, le roi Childebert I[er] (511-558) le fait sacrer évêque vers 530. Pol retourne en Léon et fonde des monastères. Souhaitant se retirer à Batz, il confie son diocèse à des clercs qui disparaissent les uns après les autres. Il en reprend les rênes jusqu'à sa propre mort. Il est fêté le 12 mars.

POLO, MARCO (1254/1255-1324)

CHINE



En 1265, deux riches marchands vénitiens, Nicolo Polo et son frère Maffeo, se rendent à Pékin auprès du souverain mongol Qubilaï Khan, qui va bientôt soumettre toute la Chine et fonder la dynastie des Yuan (1279-1368). Avant leur départ, Qubilaï leur remet une lettre à l'attention du pape. En 1271, ils repartent de Venise, accompagnés

du jeune Marco, le fils de Nicolo, avec dans leurs bagages des cadeaux et un message de Grégoire X. Après un long périple jalonné de transactions commerciales, le convoi arrive à Pékin quatre ans plus tard. Pendant dix-sept ans, les trois Polo vont servir le Khan, qui, fermant son administration aux Chinois, a accueilli et engagé des étrangers. Marco Polo remplit des fonctions difficiles à déterminer. Parfait connaisseur du persan et du mongol, il méconnaît en revanche la langue, l'écriture et les usages chinois. Nous savons qu'il voyage en Chine (qu'il appelle « Cathay ») et qu'il réside trois ans à Hangzhou, ville du Sud qu'il décrira avec émerveillement. De retour à Venise en 1295, avec ses deux parents, il est capturé lors d'une guerre contre Gênes (1298). Prisonnier pendant trois ans, il confie le récit de sa formidable aventure à un codétenu, Rusticien de Pise, qui, une fois libéré, la consigne dans un ouvrage, le *Livre de Marco Polo*, dit aussi *Livre des merveilles du monde*, dont le succès est énorme. Écrit en français puis traduit en plusieurs langues, cet écrit remporte un énorme succès et constitue un témoignage inestimable sur l'Asie de cette époque.

POLYCARPE DE SMYRNE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Père grec de l'Église, ce saint est un disciple de l'apôtre Jean*, qui, installé non loin à Éphèse, le fait évêque de Smyrne (Izmir en Turquie) à la fin de sa vie. Polycarpe (« Fruit abondant » en grec) serait né vers 70, peut-être à Éphèse, et aurait exercé son ministère durant lequel il forma le jeune Irénée de Lyon*. En relation avec Ignace d'Antioche*, il se distingue par son combat contre les hérésies, en particulier Marcion*. Il est brûlé vif lors des persécutions orchestrées par Marc Aurèle (121-180), empereur romain (161-180). Il serait donc mort en 167 ou 177, après avoir rencontré à Rome le pape Anicet (vers 155-166). Mais la date de 155, plus plausible, est aussi retenue.

Polycarpe est fêté le 23 février. Il a laissé une *Lettre aux Philippiens*, habitants de Philippes, en Macédoine, à qui il enseigne les fondements d'une communauté chrétienne. Il les remercie d'avoir accueilli Ignace lors d'une étape de son long périple vers le martyre.

POLYPHÈME

GRÈCE/ROME

Cyclope* redoutable, Polyphème est le fils de Poséidon* et de la nymphe Thoosa. Berger d'un important troupeau de moutons, il vit dans une caverne près de l'Etna, en Sicile, le pays de ses congénères. Dans l'*Odyssée* d'Homère*, Ulysse* échoue en Sicile à la suite d'une tempête. Avec quelques compagnons, il pénètre dans la caverne de Polyphème qui dévore deux Grecs à pleines dents. Ensuite, il bouche l'entrée de son repaire avec un gros rocher. Le lendemain, il se régale de quatre autres Grecs. Ulysse parvient à l'enivrer par ses paroles et du vin, et prétend s'appeler « Personne ». Le monstre s'étant endormi, il lui crève son œil unique avec un pieu taillé et rougi au feu. Aveugle, Polyphème se réveille en sursaut, crie de douleur. Comprenant que ses captifs veulent s'évader, il se poste à l'entrée de la caverne et touche tout ce qui passe. Les Grecs, agrippés aux ventres des brebis, sortent, gagnent leur navire et voguent vers le large. Mais Ulysse a l'imprudence de lui révéler son vrai nom. Poséidon ne lui pardonnera pas.

Dans les *Métamorphoses* d'Ovide*, Polyphème s'éprend de Galatée. Mais cette belle Néréide est amoureuse d'un autre berger, Acis, fils de Faunus*. Un jour, il surprend les deux amants et écrase sous un rocher son rival, qui se transforme en fleuve.

POMONE

ROME

Divinité des fruits et des arbres fruitiers, Pomone préfère les vergers aux bois. Cette belle nymphe, qui vit retirée des hommes, suscite la passion de dieux rustiques, comme Picus, un dieu latin de l'agriculture, changé en pivert par Circé*, furieuse qu'il n'ait pas cédé à ses charmes. Pomone est également liée à Vertumne* qui, très épris, est éconduit. Pour l'approcher, il se déguise en vieille femme et, reçu chez elle, lui vante ses propres mérites. Lorsqu'elle le revoit sous son vrai et beau visage, elle est séduite et l'épouse.

POSÉIDON

GRÈCE

Frère de Zeus* (ciel) et Hadès* (enfers) avec lesquels il se partage le monde, Poséidon a pour parents Rhéa* et Cronos*. Pour assurer son pouvoir, ce dieu des eaux douces et salées (spécialement la Méditerranée) peut compter sur les Vieillards de la mer, c'est-à-dire Nérée* et Phorcys, tous deux fils de Gaïa* (la Terre), ainsi que son fils Protée*. Armé de son trident forgé par les cyclopes*, il réside dans un palais sous-marin, l'Æges, fait de corail et de gemmes. Il conduit un char d'or tiré par des cheveux blancs comme l'écume, et aux sabots d'airain.

Côté caractère, Poséidon est un dieu à l'humeur changeante, qui provoque ou apaise les tempêtes, agit sur les vagues. Content, il irrigue les terres, crée les eaux calmes, protège la navigation. Irrité, il frappe la terre de son trident, fait surgir les flots incontrôlables qui engloutissent les navires et entraînent les noyades. En tant qu'*enosikhtôn*, « ébranleur de sol », il suscite les tremblements de terre qui marquent sa vengeance.

Sur le plan amoureux, Poséidon a pour épouse Amphitrite*, une Néréide. Mais il reste un amoureux actif, père de nombreux enfants, séducteur de divinités et d'humains qu'il approche en se métamorphosant en taureau, en dauphin ou en bélier. Par exemple, de sa liaison avec Æthra naît Thésée*. Il engendre aussi Orion*, le cyclope Polyphème*, ou le géant Antée qu'étouffera Héraclès*. Il s'en prend même à sa sœur Déméter* qui, poursuivie, se transforme en jument. Qu'importe, il se change en étalon, s'unit à elle et conçoit le cheval Arion.

Les autres dieux entretiennent avec lui des rapports parfois conflictuels. Las de l'autoritarisme de Zeus, il monte avec Héra* une coalition. Maîtrisé et ligoté, Zeus est délivré grâce à Thétis et punit les coupables. Héra est ainsi suspendue au ciel par une chaîne d'or, les pieds lestés d'enclumes, puis libérée contre le serment de fidélité des divinités. Une autre fois, Zeus lui reproche d'avoir comploté contre lui et le condamne à construire la muraille de Troie. Le roi troyen Laomédon ayant refusé de lui sacrifier le bétail promis, il envoie un monstre marin qui terrorise la région et que tuera Héraclès. C'est pourquoi il sera du côté des Grecs pendant la guerre, mais il sauvera le troyen Énée* menacé par Achille*. Dans un autre épisode célèbre, Athènes et l'Attique lui préfèrent Athéna* en tant que divinité protectrice. Furieux, il frappe l'Acropole de son trident et inonde l'Attique. Sa puissance est également mise en doute lorsqu'il doit laisser à Héra l'Argolide où il est contraint de partager Trézène avec Athéna. Pour Corinthe, il reste le maître de l'isthme mais la cité revient à Hélios*. Les mortels ont aussi à subir ses humeurs. Ainsi, il est à l'origine du Minotaure, le monstre de Minos*, roi de Crète.

Dieu très important du panthéon grec, Poséidon est associé étroitement à deux animaux qui lui étaient sacrifiés : le taureau et le cheval, en tant qu'*hippios anax*, le « dompteur de chevaux ».

À Rome, Neptune* prendra ses traits.

POUSSAH

BOUDDHISME

Le moine errant Qici aurait vécu en Chine au Xe siècle. Mendiant au gré de ses déplacements, il ne se sépare pas d'un attribut qui lui vaut son surnom de Budai, « Sac de chanvre ». Replet et original, visionnaire et thaumaturge à l'occasion, il jouit d'une grande popularité. Mais il révèle sa véritable identité alors que, en pleine méditation, il s'apprête à mourir. Qici affirme être une incarnation de Maitreya*, le bouddha du futur. Divinisé, il devient un esprit bénéfique, le « bouddha rieur » représenté dans les sanctuaires par un personnage gras et incroyablement heureux. On peut voir aujourd'hui sa statue dans de nombreux temples chinois. En Europe, il a inspiré le surnom de Poussah, dérivé du chinois *pu-sa*, qui signifie « boddhisattva ». Au Japon, Hotei est la japonisation de Budai. Également rieur, Hotei est l'un des sept dieux du Bonheur, les Shichifukujin*.

PRIAM

GRÈCE

Roi de Troie, Laomédon persuade Apollon* et Poséidon* de construire les imposantes murailles de la cité. Selon la légende, il trahit une promesse faite à Héraclès* qui le tue et ravage la ville. Son fils Podarcès (« Pieds légers »), le seul à avoir soutenu Héraclès, est racheté par sa sœur Hésione et placé sur le trône. Il prend le nom de Priam (« Qui a été vendu »), le dernier roi de Troie qui sera vaincue par les Grecs d'Agamemnon*. Il commence par rebâtir la cité et étend son royaume. Riche, réputé pour sa sagesse, sa bonté et sa justice, il a de nombreux enfants, dont Hector*, Pâris* et Cassandre.

PRIAPE

GRÈCE/ROME

Dans l'Antiquité, Priape fut confondu avec d'autres divinités phalliques comme Dionysos*, Hermaphrodite*, Pan* ou les satyres*. Mais il possède une identité propre et, au contraire des précédents, très humaine. Présenté en général comme le fils d'Aphrodite* et de Dionysos, il essuie dès sa naissance la colère d'Héra*, jalouse de la beauté de sa mère. La déesse le contrefait et le rend ithyphallique, c'est-à-dire le phallus dressé en permanence. Aussitôt, Aphrodite l'éloigne et le fait élever à Lampsaque, sur la rive sud de l'Hellespont. Cette caractéristique phallique vaut à Priape d'être le dieu de la Fertilité, des Jardins et des Troupeaux. Des effigies sculptées de Priape, au sexe dressé et démesuré, sont ainsi placées dans les champs et les vergers, afin d'en garantir la productivité.

À Rome, Priape prend une dimension plus importante confinant à l'obscénité. Personnage populaire, il devient aussi le dieu du Vin, des Marins et des Pêcheurs. Dans les jardins, des statues peintes en rouge et présentant un énorme phallus assurent également la productivité, tout en jouant le rôle d'épouvantail. Des fruits, du lait et du miel sont offerts au dieu, et parfois des ânes. Cet animal, dit-on, prévint Vesta* que Priape voulait la violenter. Depuis, il lui voue une aversion compréhensible. L'attribut de ce dieu aux amours impossibles est la faucille.

PRISCILLIEN(vers 340-385)

CHRISTIANISME

Né près de Cordoue, Priscillien, évêque d'Ávila, est connu à deux titres. D'une part, il est l'initiateur du priscillianisme, doctrine ésotérique sans doute proche du manichéisme* – les informations sont floues. Suscitant de nombreux disciples, il prône un ascétisme très rigoureux. D'autre part, il est le premier condamné à mort pour hérésie par l'Église catho-

lique, de la part de chrétiens pourtant juste sortis des persécutions romaines achevées en 313. Jugé par l'empereur romain Maxime (383-388), il est exécuté à Trèves (Allemagne) avec six disciples, dont une femme – car les femmes pouvaient assurer l'enseignement religieux. Martin de Tours*, présent à Trèves et qui a refusé la condamnation, Ambroise* et le pape Sirice protestent. Le priscillianisme, étendu à l'Espagne et la Gaule, combattu par Augustin d'Hippone* et Jérôme*, subsistera jusqu'à sa condamnation définitive au concile de Braga (563).

PROCOPE DE CÉSARÉE (fin du ve siècle-vers 560)

CHRISTIANISME

Né à Césarée, en Palestine, Procope est le secrétaire d'un proche de l'impératrice Théodora*. Il s'agit de Bélisaire (vers 500-565), le grand général de Justinien Ier, empereur d'Orient (527-565). Il accompagne Bélisaire dans ses victoires contre les Perses, les Vandales et les Ostrogoths (Afrique du Nord, Italie…). Historien, il consigne toute l'histoire du règne de Justinien, un document précieux qui s'ajoute à une description de l'art monumental byzantin (*Traité des édifices*). On lui attribue, sans certitude, une *Histoire secrète* dans laquelle l'auteur s'en prend violemment à Justinien et Théodora, dans un style parfois très cru. Il décrit par exemple cette dernière comme une ancienne danseuse et prostituée qui épouse Justinien juste avant son avènement. Il la présente comme une obsédée sexuelle.

Le nom de Procope est porté par d'autres saints, dont un martyr de Palestine sous l'empereur Dioclétien* (284-305), Procope d'Antioche. Quant à Procope d'Oustioug, il naît à Lübeck (Allemagne). En Russie, il entre dans un monastère près de Novgorod. Totalement abandonné à Dieu, il fait partie de ces fous du Christ qui partageaient la « folie de Dieu ».

PROMÉTHÉE

GRÈCE

Fils du titan* Japet et de la nymphe* Clyméné, Prométhée est le frère d'Atlas* et d'Épiméthée, ainsi que le père de Deucalion*. Zeus* peut compter sur ce géant dans sa lutte contre Cronos*, mais il s'en méfie à juste titre. En effet, Prométhée commet une première faute : après qu'Épiméthée a créé les êtres vivants, il crée à son tour le premier homme à partir de la terre et lui donne le feu, puis le regarde se multiplier. Et une seconde : il tue un taureau et en offre le meilleur aux hommes. Zeus hérite d'un morceau blanc et séduisant, qui ne renferme en fait que la graisse et les os. Furieux que son statut de maître absolu ait été bafoué, il prive les hommes du feu. Mais Prométhée le leur redonne. Zeus

ordonne alors à Héphaïstos* de façonner la première femme à partir de terre et d'eau. Ainsi naît Pandore (« Qui a tous les dons »), une sorte d'Ève de la mythologie grecque à laquelle les dieux procurent tous les talents. Athéna* l'habille, Aphrodite* lui offre la beauté, Apollon* la musique, Hermès* la persuasion et l'intelligence. Puis, munie d'une mystérieuse boîte confiée par Zeus, elle épouse Épiméthée. Curieux, le couple décide un jour d'ouvrir cette boîte. Aussitôt s'en échappent toutes les calamités qui, dès lors, se répandent dans le monde. Ils referment le couvercle, mais ne parviennent qu'à y enfermer l'espérance…

Prométhée subit alors la colère de Zeus. Il est enchaîné pour l'éternité au sommet du mont Caucase (ou à une colonne). Un aigle vient lui dévorer le foie qui repousse sans cesse. Trente ans plus tard, Héraclès* abat l'oiseau et le délivre. Prométhée, pour symboliser son supplice, portera au doigt un anneau de fer orné d'une pierre du Caucase. Il gagnera l'immortalité grâce au centaure* Chiron*.

PROTÉE

GRÈCE

Comptant parmi les Vieillards de la mer, Protée est le fils de Poséidon* (ou d'Océan*). Ce dieu est censé habiter l'île de Pharos, près d'Alexandrie en Égypte – on le situe aussi sur une île entre Rhodes et la Crète. Il y garde les phoques et autres troupeaux de son père. Doué de prophétie, il connaît le passé, le présent et l'avenir. Or, il déteste exercer ce talent. Pour parvenir à obtenir ses prophéties, il faut le capturer pendant son sommeil. Mais c'est insuffisant car il s'échappe en prenant toutes les formes possibles (de là vient le mot « protéiforme »). Ceux qui parviennent à le maîtriser, obtiennent les réponses à leurs questions. Puis Protée disparaît dans les flots. Par exemple, revenant de Troie, Ménélas* se déguise en phoque, le ligote pendant sa sieste, et apprend quel chemin emprunter pour retrouver sa patrie (Sparte). De même, Aristée* réussit à savoir comment sauver ses abeilles.

PRUDENCE (vers 348-vers 415)

CHRISTIANISME

Comptant parmi les plus grands poètes chrétiens antiques, avec Paulin de Nole*, Aurelius Prudentius Clemens naît en Espagne. Avocat et homme politique, il devient le conseiller de l'empereur Théodose Ier le Grand* (vers 346-395), originaire de Cauca (Espagne). Il s'attelle ensuite à son œuvre afin de montrer que le christianisme inspire une poésie plus riche et belle que les auteurs de l'Antiquité marqués par le paganisme. Il est l'auteur d'hymnes liturgiques, de réactions contre les hérésies sur la Trinité*, de réflexions sur la morale, ou encore d'éloges des martyrs chrétiens. Son influence est notable au Moyen Âge.

PRYDERI

CELTES/GALLES

Fils de Rhiannon* et de Pwyll*, roi de Dyfed, dans le sud-ouest des Galles, Pryderi (« Souci ») est enlevé à sa naissance : après avoir tué le voleur, Teyrnon (« seigneur ») l'élève dans le sud-est des Galles puis le restitue à ses parents sept ans plus tard. À la mort de son père, Pryderi règne sur Dyfed, où il accueille Manawydden (frère de Bran*), lequel a épousé sa mère. Mais le royaume, victime d'un sort, devient soudain un désert, sans richesses, sans animaux et sans habitants. Seuls Pryderi, Cigfa son épouse, Rhiannon et Manawydden sont épargnés. Ce dernier parvient à démasquer le coupable. Il s'agit de Llwyd (« gris »), qui a voulu venger Gwawl, premier et malheureux prétendant de Rhiannon. Manawydden contraint ce magicien rival à restituer la vie dans son royaume, les biens et les êtres. Dyfed, dont la noblesse a retrouvé sa condition, ne sera plus jamais menacé par une telle désolation. Puis, lancé dans une guerre meurtrière contre le nord des Galles, Pryderi est tué par les pouvoirs magiques de Gwyddyon*.

PSYCHÉ

GRÈCE/ROME

Dans ses *Métamorphoses*, ou l'*Âne d'or*, le poète latin Apulée (vers 125-170) raconte l'histoire de cette princesse dont la beauté est tellement parfaite et radieuse qu'aucun prétendant n'ose demander sa main. En revanche, ses deux sœurs aînées ont fait de beaux mariages. Pis, son père voit dans cette situation un mauvais présage. L'oracle d'Apollon* lui suggère de sacrifier sa fille. Psyché est exposée sur un rocher, proie facile d'un monstre. Mais Zéphyr, le vent d'ouest, l'enlève et la dépose sur un tapis d'herbe verte où elle s'endort. À son réveil, elle se trouve dans un palais merveilleux.

Psyché a cependant attiré la jalousie d'Aphrodite*. La déesse envoie auprès de la vierge son fils Eros*, qui doit utiliser ses pouvoirs pour la contraindre à épouser l'homme le plus laid qui soit. Mais le dieu de l'Amour s'en éprend éperdument et l'épouse. Chaque nuit, il lui rend visite, en ayant soin de le faire dans l'obscurité, afin de lui cacher son visage et son corps. Psyché ignore donc qui est ce visiteur dont elle s'éprend et qui se résume à une voix. Mais, s'ennuyant ferme, elle obtient de lui l'autorisation de faire venir ses sœurs, à une seule condition : ne pas céder à leur demande d'identifier cet époux mystérieux. Il suffirait, disent-elles, de l'égorger dans son sommeil. Vulnérable, Psyché se laisse convaincre. La nuit, elle approche une lampe de la silhouette étendue et admire la personne d'Éros. C'est alors qu'une goutte d'huile brûlante tombe sur l'épaule du dieu qui, furieux, disparaît. La belle tente de se noyer : Pan* la sauve. Elle entame alors une longue errance à la recherche de l'amour personnifié. Aphrodite, qui a accueilli Éros convalescent, la soumet à une série d'épreuves dont la dernière, et la plus difficile, consiste à descendre aux enfers. Perséphone*, la reine, devra placer dans une boîte un peu de sa beauté à l'intention de la déesse. Psyché amadoue Cerbère, le chien terrifiant, par des pâtisseries, paie à Charron le nocher le passage avec deux pièces de monnaie. Ayant obtenu la précieuse cassette, elle rejoint la surface. Cependant, elle ne peut s'empêcher de l'ouvrir : elle plonge aussitôt dans un profond sommeil létal. Guéri de sa blessure, Éros en appelle à Zeus* qui ranime sa bien-aimée. Puis il scelle leur union et donne à Psyché l'ambroisie, la nourriture d'immortalité qui fait d'elle une déesse réconciliée avec Aphrodite.

Symbolisée souvent par le papillon, Psyché est la personnification de l'« âme » unie à l'amour personnifié pour l'éternité, et au-delà du pouvoir de la mort.

PTAH

ÉGYPTE

Avec Sekhmet*, la déesse lionne, et leur fils Nefertoum*, le dieu lotus, Ptah forme la triade de Memphis, sa ville d'origine dont il est le dieu majeur. Très ancien, vénéré jusqu'à l'époque gréco-romaine, il est figuré en momie coiffée d'un bonnet. Dans ses mains, il tient trois signes importants : *ankh* (symbole de la vie après la mort), le pilier Djed (« stabilité »), *ouas* (pouvoir). Ptah est en effet pour longtemps le garant des dynasties, à l'image du nom égyptien de Memphis, Hout-ka-Ptah, qui signifie « le château du *ka* [force de l'esprit et force vitale] de Ptah ». Et de ses prêtres qui couronnent les rois Ptolémées (323-30 av. J.-C.). Patron des artistes et des artisans, en particulier les bâtisseurs, les métallurgistes et les sculpteurs, Ptah est aussi le créateur, plus précisément le démiurge, c'est-à-dire antérieur à la création qu'il a animée, façonnant le monde, les dieux et les créatures à partir de son verbe et de son cœur. On le confond d'ailleurs avec Ta-ténen (« terre soulevée »), qui représente les forces de la Terre primordiale. Il est en outre associé à Sokaris*, le dieu funéraire, et, par extension à Osiris*, sous le triple nom syncrétique de Ptah-Sokar-Osiris. Enfin, Ptah est identifié au dieu grec Héphaïstos*. Et son héraut est le taureau Apis*.

PURUSHA

INDE

« Homme » en sanscrit, Purusha est l'être supérieur, l'être cosmique. Pour que l'univers existe, il doit s'unir à Prakriti, la « nature ». Purusha est également un terme générique désignant les dieux comme Agni* et Brahmâ*.

PWYLL

CELTES/GALLES

Bon roi de Dyfed, dans le sud-ouest du pays de Galles, Pwyll (« raison », « sage ») poursuit un cerf lorsque sa proie est abattue par les chiens d'Arawn*, le roi du monde des morts. Manquant de courtoisie, il conteste le trophée et, pour la peine, prend la place d'Arawn, le temps d'abattre Hafgan, rival de ce dernier. Puis il retourne à Dyfed, fort de l'amitié du dieu des Enfers. Ensuite, il épouse Rhiannon* qui lui donne un fils, Pryderi*. Pwyll est associé au lierre, symbole d'immortalité et de renaissance.

PYGMALION

GRÈCE

Sculpteur de Chypre, Pygmalion adore tellement son art qu'il a choisi d'être célibataire pour mieux s'y consacrer. Il passe ainsi des heures sur ses statues taillées dans l'ivoire. Un jour, il choisit une imposante et belle pièce de ce matériau. À force de patience, il en sort une splendide créature qui concentre tout son talent, et dont il tombe amoureux. Il l'habille et la pare de bijoux. Obsédé par ses sentiments, il va prier Aphrodite* pour qu'il obtienne une femme à l'image de son œuvre. Sensible à sa requête et aux sentiments qui le consument, la déesse de l'Amour et de la Beauté donne vie à la sculpture. De retour chez lui, Pygmalion découvre sa sculpture animée et l'épouse. Le couple donne naissance à Paphos, fondateur de la cité éponyme où se trouvait un grand sanctuaire d'Aphrodite.

PYTHON

GRÈCE

Fils de Gaïa* (la Terre), Python est un serpent monstrueux né de la boue issue du grand déluge de Deucalion*. Vivant dans une caverne, il garde l'oracle de Delphes, sur le mont Parnasse. Aucun homme n'osant l'approcher, le peuple demande l'aide d'Apollon*. Armé de son arc et de ses flèches d'or, le dieu perce le monstre d'un seul trait et devient le maître de l'oracle, appelé désormais Pythie. Une autre version prétend qu'il venge sa mère Léto*.

Pour célébrer l'événement, Apollon institue les jeux Pythiques, où les vainqueurs recevaient une couronne de laurier, la plante du dieu – Pytho était d'ailleurs l'ancien nom de Delphes.



QINSHIHUANGDI

CHINE

En 221 avant notre ère, le royaume de Qin fonde en Chine une nouvelle dynastie chinoise, supprime le système de la féodalité et la royauté qui en découle. L'initiateur de cette victoire est Zheng, qui unifie le pays réuni au sein d'un empire dont il est le premier empereur. Et pour marquer sa gloire, il prend le nom de Qin Shihuangdi, ce dernier mot pouvant se traduire par « souverain empereur du commencement ». Souverain autocrate et conquérant, organisateur et législateur, il entame la construction de la Grande Muraille. Mort en 210, il est inhumé dans un mausolée. Son fils lui succède, mais pour peu de temps : en 206, la dynastie des Han s'impose. Le somptueux tombeau de Qin Shihuangdi, près de Xian, capitale de la province actuelle du Shaanxi, est pillé et sombre dans l'oubli. Découvert par hasard en 1974, il se présente sous la forme d'un vaste complexe avec temples et bâtiments administratifs. Il a dévoilé une armée protégeant la dépouille de l'empereur et constituée de milliers de statues de terre cuite grandeur nature, cavaliers, fantassins et chevaux. Le site est inscrit depuis au patrimoine mondial de l'Unesco.

QOHÉLET

JUDAÏSME

Qohélet, « qui parle dans l'assemblée » (*qabal*), est le nom attribué à l'auteur d'un livre éponyme de la Bible hébraïque, traduit par Ecclésiaste (« membre de l'assemblée ») dans la version latine. Cet ouvrage, rédigé vers 250 av. J.-C., fait partie du courant de Sagesse de la Bible, avec d'autres écrits comme le Siracide de Ben Sira* et les Proverbes.

Qohélet se présente d'emblée en « fils de David, roi de Jérusalem », c'est-à-dire le père de Salomon*, le plus grand sage d'Israël auquel il s'identifie en filigrane. Pessimiste et insatisfait, il bâtit son propos à partir de cette célèbre formule du début : « Vanité des vanités, dit Qohélet ; vanité des vanités, tout est vanité. Quel profit trouve l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil ? » Tout semble vain et décevant : la vie qui s'achève par la mort, le bien et le mal, le travail, l'amour, le salut, l'avenir, la richesse, l'Histoire qui se répète… « Toute parole est lassante ! Personne ne peut dire que l'œil n'est pas rassasié de voir, et l'oreille saturée par ce qu'elle a entendu. Ce qui fut, cela sera, ce qui s'est fait se refera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil », dit-il. Mais Dieu reste le créateur. Son pouvoir échappe aux hommes. C'est pourquoi il faut le craindre, obéir à ses commandements et au destin qu'il a fixé pour chacun. Il conclut par ces mots sur la mort : « Avant que lâche le fil d'argent, que la coupe d'or se brise, que la jarre se casse à la fontaine, que la poulie se rompe au puits et que la poussière retourne à la terre comme elle en est venue, et le souffle à Dieu qui l'a donné. »

QUENTIN

CHRISTIANISME

Saint légendaire, Quentin est le « cinquième » (*quintus* en latin) enfant de sa famille. Romain et noble, il aurait été baptisé par le pape Marcellin (296-304), qui l'envoie en Gaule avec onze autres missionnaires. Il gagne Amiens, où il est torturé et emprisonné. Délivré par un ange, il reprend sa prédication et subit de nouveaux tourments qui le laissent insensible. Les autorités décident de l'envoyer à Rome. Alors qu'il arrive au camp de Augusta Vermandorum (aujourd'hui Saint-Quentin), il connaît des sévices impressionnants et finit décapité. Quentin est fêté le 31 octobre.

QUETZALCÓATL

AZTÈQUES



Fils de Xochiquetzal, déesse des Fleurs et de l'Amour, ou de Cóatlicue*, Quetzalcóatl a pour père Mixcóatl, lui-même fils de Cihuacóatl*, et pour frère jumeau Xólotl*. La mythologie mésoaméricaine le relie à un épisode fondateur. Aux origines de l'univers, les hommes sont en passe de disparaître parce qu'ils ne peuvent pas se reproduire.

Il se rend alors dans le monde souterrain, prend les os des défunts, les remonte et les réduit en poussière. Puis il arrose cette masse inerte de son sang. Xólotl pétrit cette masse et obtient des statues anthropomorphes auxquelles Quetzalcóatl donne la vie par son souffle. Il devient ainsi le protecteur de l'humanité, qui le remercie par des sacrifices sanglants. Mais d'où vient cette figure prestigieuse ?

Quetzalcóatl, roi mythique qui règne au Xe siècle depuis Tula, au nord de Mexico, émerge au temps des Toltèques, maîtres du Sud mexicain du IXe au XIIe siècle. Selon la légende, autour de cette somptueuse capitale de Tula, centre de la civilisation toltèque, Quetzalcóatl, à la fois souverain et prêtre, possède un merveilleux, magnifique et vaste jardin. Les cultures y sont abondantes, surtout celle d'un arbre qu'il a rapporté du pays des Fils du Soleil et qu'il a fait connaître aux hommes : le *cacahuaquahuitl*, c'est-à-dire le cacaoyer. Or, un jour, il décide de devenir un dieu. Pour cela, il demande à un sorcier, Tezcatlipoca, de lui préparer une boisson d'immortalité et de jouvence. Mais Tezcatlipoca, par jalousie, ajoute des ingrédients qui provoquent un furieux délire. Quetzalcóatl, sentant qu'il va mourir, annonce qu'il reviendra au cours d'une année « du roseau » (*Ce-Acatl*), qu'il retrouvera son pouvoir et inaugurera une ère d'épreuves pour la nation toltèque. Il gagne l'océan sur un radeau constitué de serpents (symbole de l'être primordial) entrelacés et disparaît à l'horizon. Dès lors, les Toltèques divinisent ce « Serpent à plumes », de *quetzalli* (plume précieuse) et *cóatl* (serpent) – il semble cependant qu'il existait déjà à Teotihuacán (IIIe-VIIIe siècles) sous la forme d'un dieu de la Végétation. Ils lient ce dieu au ciel et au cacaoyer, dont il est la personnification.

Au début du XIVe siècle, lorsque les Aztèques deviennent les nouveaux maîtres du Sud mexicain, ils reprennent une part importante de la tradition toltèque, dont le culte de Quetzalcóatl, qu'ils vouent désormais aux vents et au savoir. Il ressemble alors à Kukulkan ou Gucumatz, le « Serpent à plumes » maya aux multiples fonctions – ce créateur est par exemple assscié aux quatre éléments que représentent ses attributs : le maïs (terre), le poisson (eau), le lézard (feu) et le vautour (air). Symbole de la mort et de la résurrection, Quetzalcóatl est le patron des prêtres, des artisans et du commerce, l'inventeur de la science et du calendrier. Il est celui qui a apporté le maïs, le dieu de l'Écriture et du Savoir. Son domaine est le paradis, dont l'arbre ornemental est le cacaoyer. Ainsi, pour l'honorer, les Aztèques procèdent à des sacrifices humains à l'aide de couteaux d'obsidienne. Auparavant, les lames sont nettoyées. Le chocolat, la boisson rituelle, est ensuite préparé avec cette eau de lavage, et bu par les victimes après y avoir ajouté du rocou, qui le colore en rouge sang.

En avril 1519, année *Ce-Acatl*, les Aztèques rencontrent pour la première fois les Espagnols conduits par Hernán Cortés, qui ont jeté l'ancre dans le golfe du Mexique. En voyant, impressionnés, ces hommes en armure étincelante sous le soleil, coiffés de casques à plumes, ils n'ont aucun doute : leur chef n'est autre

que Quetzalcóatl, le « Serpent à plumes » surgissant de l'horizon illuminé où il disparut jadis, dont l'arrivée a été annoncée récemment par une comète et un tremblement de terre. L'empereur Moctezuma gagne en grande pompe les navires des conquistadors et remet son empire à Cortés. Il conduit ensuite ces étranges visiteurs dans sa capitale, Tenochtitlán, où se trouve le grand temple de Quetzalcóatl, verse à Cortés un tribut sous forme de cacaoyers et lui réserve un banquet de choix. Rappelons que Moctezuma possède un véritable trésor, non de métaux précieux, mais de fèves de cacaoyer. Ses entrepôts sécurisés en contiennent environ 960 millions ! Les conquérants admirent les gobelets d'or contenant le chocolat mousseux servi à la fin des festivités. Et nous connaissons la suite… Les Aztèques constatent leur méprise, mais trop tard : Cortés et ses sbires les massacrent, conquièrent le pays et imposent le joug espagnol qui éradique la civilisation aztèque. Cortés, bien que n'ayant pas apprécié ce chocolat épicé, très rude pour des papilles européennes, rapporte les premières fèves à Charles-Quint en 1528.

L'arbre de Quetzalcóatl

Dès le début du v[e] siècle, les Mayas, installés au sud du Mexique, cultivent le cacaoyer, arbre de vie dont ils tirent une boisson rituelle, le *chaucau haa* – les cabosses portent le nom de *cacau*, d'où vient celui de cacao (*cacahuatl*). L'arbre est assez ancré dans leurs mœurs puisqu'ils utilisent des encensoirs figurant des cabosses sur les côtés et sur le couvercle. Réputé aphrodisiaque et fortifiant, le cacao possède des vertus médicinales. Mais c'est surtout un produit de luxe, réservé à l'élite. Les Aztèques préparent le *chaucau haa*, qu'ils appellent *xocoatl* (prononcer « tchocoatl »), mot dont l'étymologie est imprécise, et qui donnera « chocolat ». Les fèves, grillées et concassées sur des pierres chauffées, forment une pâte qui, additionnée d'eau, peut être aromatisée. Le tout, placé dans un bol (*āchīhualxīcalli*), est fouetté pour éliminer les matières grasses et ne laisser qu'une mousse. Ce breuvage est alors consommé par les couches supérieures de la société aztèque. Par exemple, le roi le boit pur, mais le peuple n'en met qu'une petite quantité pour parfumer la bouillie de maïs, ou *atole*. Quant aux fèves, elles servent également de monnaie pour payer des taxes, des salaires et des marchandises : il en faut par exemple cent pour un esclave, de dix à douze pour des ébats passionnés avec une prostituée, et près de vingt mille pour certains impôts dus par des provinces.

La culture et la récolte du cacaoyer étaient entourées de soins et de rites. Après quatre jours d'abstinence, les hommes les plus forts s'unissaient sexuellement aux femmes le jour de la plantation des plus belles fèves, préalablement exposées pendant quatre nuits à la lune, l'astre bénéfique de Quetzalcóatl. Ensuite, la cueillette des cabosses était accompagnée d'orgies précédées d'une autre abstinence de treize jours. La récolte effectuée, on dressait un mât pourvu au sommet d'un support tournant auquel étaient fixés des enfants déguisés en oiseaux. Autour se produisaient des musiciens, des chanteurs et des danseurs nus, coiffés de plumes multicolores. Les enfants, attachés par des cordes, s'envolaient et atterrissaient au milieu d'une assistance joyeuse.

D'autres dieux étaient concernés par le cacaoyer. Ek Chuah, dieu maya de la Guerre, du Commerce et du Cacaoyer, possède un corps de scorpion, une lèvre inférieure épaisse et pendante. Chaque année, il fait l'objet d'une fête, cadre du sacrifice d'un chien blanc présentant des taches de couleur cacao, qui évoque le sang, principe de vie. Le calendrier aztèque, riche en célébrations, est d'ailleurs souvent l'occasion d'offrir du chocolat à diverses divinités veillant à la fertilité de la terre.

QUIRINUS

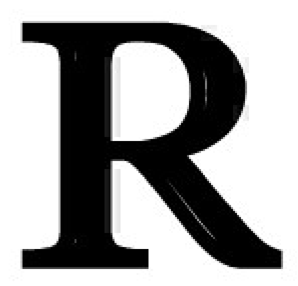
ROME

Personnage complexe du panthéon romain, Quirinus appartient à la triade antique de Rome, au côté de Jupiter* et de Mars*. Servi par un prêtre (flamine) particulier, le Flamen Quirinalis, il est vénéré depuis très longtemps sur le Quirinal, la colline portant son nom. Des auteurs lui prêtent ainsi une origine sabine, et en font l'homologue sabin de Mars, mais avec une dimension pacifique. D'autres l'assimilent tardivement à Romulus*, le fondateur de Rome. Quirinus possède aussi, à l'origine, un rôle agricole lié à la prospérité, ce qui explique la présence de son flamine à trois grandes fêtes associées à l'abondance des cultures – citons seulement les Robigalia. Le 25 avril, escorté d'officiants vêtus de blanc, il se rend dans le bois sacré de Robigus, dieu capable d'empêcher le développement de la nielle (*robigo*), ou rouille, qui ravage le blé dont il est le protecteur. Quirinus possède en outre ses propres fêtes, les Quiranalia, le 17 février.

QURAÏCH

ISLAM

Arabes du Nord, les Quraïch, ou Banû (« fils de ») Quraysh, ancêtre dont ils se réclament, ont été, selon la tradition, unifiés, à une date imprécise, par un autre ancêtre, Qossavy. À l'époque de Mahomet*, et avant l'Islam, cette tribu, dont il fait partie, détient le sanctuaire de la Kaaba de La Mecque et contrôle le commerce qui, allant de l'océan Indien à la Méditerranée, traverse la ville et l'a rendue prospère. Elle se caractérise par sa composition en clans dont les rôles et les relations ont évolué avec le temps. Mahomet appartient à celui, plutôt modeste, des Banû Hâshim* (Hachimides). Le clan prédominant, et le plus riche, est celui des Banû Abd Shams. Il est dirigé par Abû Sufyân, qui ne se ralliera à l'islam qu'à la chute de La Mecque. Il est le père de Mu'âwiya*, qui fondera la première dynastie califale, les Omeyyades. Il s'ensuivra une rivalité entre les deux clans pendant les premiers siècles de l'islam. Le Coran consacre aux Quraïchs la sourate 106, composée de quatre versets.



RABAN MAUR (vers 780-856)

CHRISTIANISME

Né à Mayence (Allemagne), ce bénédictin reçoit l'enseignement d'Alcuin (vers 735-804) à l'abbaye Saint-Martin de Tours. À l'abbaye de Fulda (Hesse), fondée en 744 par un disciple de Boniface*, il enseigne la grammaire et la rhétorique avant d'en devenir abbé (822). Il en fait un centre religieux, intellectuel et culturel d'Occident, et le plus important des monastères bénédictins d'Allemagne. En même temps, il fonde des paroisses et des monastères dans les régions évangélisées par Boniface. Quittant sa charge en 842, pour se retirer dans la solitude, il est fait archevêque de Mayence (847) où, proche du peuple, il finit ses jours. Raban Maur est l'auteur d'une œuvre conséquente, qui aura de l'influence jusqu'au XVIe siècle. On y trouve des homélies, des commentaires de la Bible, et des traités comme *De Institutione clericorum*, ouvrage de pédagogie à l'usage des moines. Son encyclopédie *De Universo* (842-847) s'inspire en partie des *Étymologies* d'Isidore de Séville*.

RÂBI'A AL-ADAWIYA (713-801)

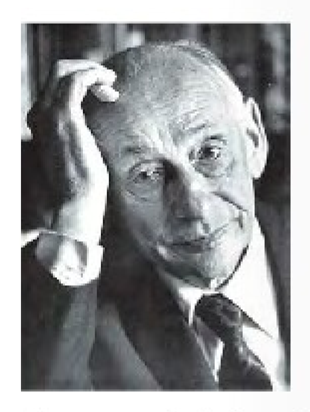
ISLAM

Née à Bassora (Irak), Râb'ia est la première femme dont la quête de Dieu en fait l'égale des hommes. Très tôt, elle décide de se consacrer à la prière, à l'ascèse et au renoncement. Vivant dans un dénuement volontaire, elle s'entoure de disciples qui goûtent ses enseignements aux accents poétiques. Al-Hasan al-Basri* (642-728) lui rend même visite. Sa recherche de l'amour et de l'intimité de Dieu sera décrite par des biographes ultérieurs, dont al-Ghazali* (1058-1111). Pionnière du soufisme, Râbi'a reste une sainte (*wali*) de Bassora.

SCHOLEM, GERSHOM (1897-1982)

JUDAÏSME

Né à Berlin dans une famille assimilée, c'est-à-dire juive mais peu traditionnelle, Gershom Scholem se prend de passion pour le judaïsme en lisant *Histoire des juifs* d'Heinrich Graetz (1817-1891). En rupture avec son milieu familial, il s'engage dans le sionisme, fréquente Martin Buber*, approfondit ses connaissances philosophiques. Vers 1915 débute son intérêt croissant pour la kabbale qui, matrice de son œuvre, occupe une place centrale dans le judaïsme et ses traditions. En 1922, à Munich, il soutient sa thèse de doctorat sur le *Séfer ha-Bahir* (« Livre de la Clarté ») et, l'année suivante, part pour Jérusalem. Il y enseigne la mystique juive jusqu'en 1965, puis occupe la présidence de l'Académie des sciences humaines de 1968 à sa mort. Par son travail, Gershom Scholem a contribué largement à resituer la kabbale dans l'histoire du judaïsme. Il a entretenu des relations régulières avec un autre érudit, Georges Vajda*.



SÉBASTIEN (vers 290)

CHRISTIANISME

L'histoire de ce saint est relatée dans les Actes de Sébastien, qui datent du v[e] siècle. Né à Narbonne et résidant à Milan, il est le chef de la garde prétorienne de l'empereur Dioclétien* (284-305). Chrétien en secret, il encourage ses coreligionnaires emprisonnés. Mieux, il dirige un groupe de chrétiens qui, les uns après les autres, sont martyrisés. Dernier survivant, il comparaît devant Dioclétien et, condamné à mort, est attaché à un poteau. Des archers le criblent de flèches. Laissé pour mort, il est soigné par une chrétienne, guérit de ses blessures et retourne voir l'empereur. Il finit roué de coups et déchiqueté au cirque. Sa dépouille est ensuite placée dans une catacombe. Patron des archers et des arbalétriers, Sébastien (du grec *sebastos*, « honoré ») est fêté le 20 janvier chez les catholiques et le 18 décembre chez les orthodoxes.

SEDNA

ESQUIMAUX/INUITS

Répartis entre le Groenland (Danemark), le Canada (au Nunavut), l'Alaska (États-Unis) et la Sibérie (Fédération de Russie), les Esquimaux, mot venant des Algonquins, leurs voisins, préfèrent s'appeler les Inuits (« hommes »), mot décliné sous différentes variantes selon les territoires (*Yupiit* pour une partie de l'Alaska, par exemple). Réunis par des parentés linguistiques, ils sont en partie christianisés, mais partagent aussi des croyances ancestrales. D'abord celle des Inua, esprits qui, capables de se métamorphoser, investissent tous les éléments de la nature, des humains aux rochers en passant par les objets. Le chaman*, ou *angakkut*, se charge de communiquer avec eux, et plus spécialement avec la forme qu'ils adoptent chez les hommes. Ce sont les Tornga, créés par le bénéfique Torngasoak, et le plus grand des esprits. La mythologie et les traditions comptent une autre figure éminente : Sedna, déesse de la Mer et de ses créatures. Sujet de légendes, elle est invoquée par les *angakkut* pour qu'elle libère les phoques, très importants pour les Inuits. Ces derniers, qui croient en un monde inférieur et un monde supérieur, croient en d'autres divinités, comme Agloolik, esprit bienveillant habitant sous la glace, qui aide les chasseurs et les pêcheurs. L'activité maritime dépend aussi d'Aulanerk, qui provoque les vagues, et de Nootaikok, qui habite les icebergs. Citons encore Tekkeitsertok, le maître des daims et de la chasse. Il existe encore bien d'autres esprits, parfois peu sympathiques.

SEKHMET

ÉGYPTE

Forme grecque de Sakhmis, « la Puissante », Sekhmet est une déesse à tête de lionne, qui défend Rê*, le soleil, et les souverains contre toute forme d'agression, par exemple Apophis*. Utilisant les flèches ou le feu, elle est redoutée, et donc choyée dans toutes les régions où se trouvent les fauves, notamment aux marges des déserts. Brutale et imprévisible, elle peut en effet lancer des épidémies. C'est pourquoi ses prêtres sont médecins et vétérinaires. Dans son principal sanctuaire, à Memphis, elle forme une triade avec Ptah*, le créateur dont elle est la parèdre, et leur fils Nefertoum*, dieu guerrier au lotus. La mythologie en fait l'œil vengeur de Rê qui, après s'être apaisé, devient la déesse Hathor*.

SÉLÉNÉ

GRÈCE

Fille d'Hypérion*, sœur d'Hélios* (soleil) et d'Éos* (aurore), Séléné est la pleine lune étincelante. Lors des éclipses, elle est menacée par un

dragon qu'écartent les charmes des sorcières de Thessalie. On la retrouve d'ailleurs associée à Hécate*, la grande magicienne. On connaît à cette déesse de la Nuit et de l'Obscurité de nombreuses amours. Par exemple, Pan* la séduit sous la forme d'un bélier d'argent. Plongé dans un profond sommeil éternel pour conserver sa beauté, Endymion, un jeune berger, reçoit sa visite chaque nuit dans sa caverne. De leurs ébats naîtront cinquante filles.

Devenue Luna chez les Romains, Séléné sera identifiée à Diane* et Hécate*. Le lundi, *Lunis dies*, lui était consacré.

SELKIS

ÉGYPTE

Avec Isis*, Neith* et Nephtys*, Selkis est la gardienne des vases canopes des défunts, en association avec les fils d'Horus*. Présente sur les sarcophages, elle accompagne en effet les morts dans l'au-delà. Déesse originaire du delta du Nil, Selkis protège contre les morsures d'animaux venimeux, surtout le scorpion, dont elle prend une forme empruntée – il s'agit de la punaise d'eau, qui ressemble à cet animal craint. Elle est aussi la protectrice des naissances, des guérisseurs, des pharaons et de Rê*, pour lequel elle combat Apophis*, le mal en personne.

SEM

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Dans la Bible, Sem est l'un des fils de Noé* et l'ancêtre des peuples du Proche-Orient, que l'orientaliste allemand Schlögel nomme « sémites » en 1781. Historiquement, les sémites sont définis par leurs langues, et non par des caractéristiques religieuses ou physiques. Ils ont pour origine des nomades qui, venus sans doute de la péninsule Arabique au IVe millénaire avant J.-C., s'éparpillèrent progressivement au Proche-Orient, du Sinaï et de l'Arabie à la Mésopotamie (Irak). Cette expansion donna naissance à quatre grandes familles sémitiques : celles de l'Est (assyrien, babylonien), du Sud (arabe, éthiopien), de l'Ouest (hébreu, phénicien) et du centre (araméen, syriaque…).

Les Arabes, les Palestiniens, les Syriens ou les Israéliens sont donc des sémites par leur langue. Cette réalité ôte par conséquent toute crédibilité au mot « antisémitisme », que l'usage réserve à tort et exclusivement à la haine détestable des juifs. Il fut utilisé pour la première fois en 1873. On attribue en général à Wilhelm Marr de l'avoir utilisé pour la première fois dans ce sens erroné (1879). Ce journaliste allemand est connu pour son hostilité envers les juifs, auxquels il consacra un pamphlet, *La Victoire du judaïsme sur le germanisme*. Pour décrire la haine des juifs, les termes de judéophobie, d'antijudaïsme ou d'antijuif sont plus adaptés.

SÉMIRAMIS

ORIENT ANCIEN/ARMÉNIE

Reine mésopotamienne, Sémiramis nous est connue par des auteurs grecs, particulièrement Diodore de Sicile (vers 90-20 av. J.-C.). Dans une époque très lointaine, elle naît d'un jeune mortel et de Derkêto. Cette déesse était vénérée à Ascalon, ville philistine aujourd'hui en Israël. D'après la légende, elle avait un corps de poisson – deux étangs contenaient des poissons sacrés à Ascalon. Sémiramis commence par être abandonnée. Nourrie et élevée par des colombes, elle est découverte et recueillie par le berger Simas. Belle, gracieuse, intelligente, elle attire l'attention d'Omnès, gouverneur de Syrie et général de Ninus, roi de Ninive (Assyrie). L'ayant épousé, elle le suit dans ses campagnes militaires lointaines. Courageuse et avisée, elle participe même à la prise d'une ville grâce à son habile stratégie. Ninus, séduit à son tour, l'enlève à Omnès, qui se pend. À la mort de son mari, dont elle a eu son fils Ninyas, Sémiramis monte sur le trône de Ninive. Dès lors, elle organise et étend son empire jusqu'à l'Égypte et l'Éthiopie. Elle fonde la ville de Babylone, entourée de hauts remparts et pourvue de ses fameux jardins suspendus, un endroit enchanteur et l'une des sept merveilles du monde antique. Mais ses conquêtes s'arrêtent au bord de l'Indus, après une défaite contre un roi local. Revenue à Babylone, elle apprend que Ninyas conspire contre elle. Sémiramis abdique en sa faveur, puis d isparaît.

Selon une légende, Sémiramis, mise au courant de la grande beauté d'Aray, un roi d'Arménie, lui demande de la rejoindre. Fidèle à son épouse, il refuse. Furieuse, elle envahit le pays, mais Aray meurt dans la bataille qui voit sa victoire. Sémiramis fait alors transporter son corps à Babylone et tente de le ramener à la vie en demandant l'aide de créatures ; elles correspondent aux Aralêz, des chiens divins arméniens qui lèchent les plaies des guerriers morts au combat pour les ressusciter. Mais les efforts de la reine sont vains : le corps se décompose. Elle le fait enterrer dans un souterrain, en secret, puis ordonne à l'un de ses proches de porter les habits et les attributs royaux d'Aray afin de prendre sa place.

Sur le plan historique, Sémiramis correspondrait en fait à Sammuramat, épouse du roi d'Assyrie Shamshi-Adad V (823-811), qui assura la régence (810-805) pendant la minorité de son fils Adad-Nêrâri III (810-783). Quant à Sémiramis et Derkêto, elles sont les représentations d'Atargatis. Le culte de cette déesse araméenne, issue d'Anat*, était fondé sur la fécondité et marqué par des pratiques orgiaques.

SEPT DORMANTS (IIIe siècle)

CHRISTIANISME/ISLAM

Selon une légende écrite en grec au Ve siècle, sept jeunes chrétiens d'Éphèse (Turquie) refusent les sacrifices aux dieux païens et désertent l'armée romaine. Alors qu'ils se reposent dans une grotte (celle de Marie-Madeleine*, dit-on), l'empereur Dèce (249-251), de passage dans la ville, a vent de l'affaire et les fait emmurer vivants. Ils plongent dans un profond sommeil dont ils ne sortent, intacts, qu'en 448, sous l'empereur Théodose II (408-450), qui constate le miracle. Les sept dormants, preuve de la résurrection des morts au jour du Jugement, retournent ensuite dans leur grotte, pour l'éternité. Ils sont fêtés le 28 juillet par l'Église catholique, le 23 octobre et le 4 août par les Églises d'Orient.

Le culte de ces personnages se répandit en effet très tôt en Orient et en Occident, où Grégoire de Tours* traduisit leur Passion en latin au VIe siècle. Ils sont également cités dans le Coran, dans la sourate 18, intitulée *La Caverne*, sous le qualificatif de « Gens de la Caverne » (*Ahl al-Kahf*). Lors de la prière du vendredi, il est recommandé de lire cette sourate qui les présente aussi comme les messagers du Jugement.

SEQUOYAH

AMÉRIQUES/CHEROKEE

Né dans les années 1770, Sequoyah est un Cherokee. Ce peuple, qui vit alors dans le sud-est des États-Unis, se caractérise par son assimilation unique à la société blanche. Pour preuve, Sequoyah, ancien soldat de l'armée étasunienne, met au point dans les années 1820 le seul alphabet amérindien. Cette invention favorise l'émergence de la lecture et d'une littérature cherokee, d'une presse et même d'une Constitution. Mais la découverte d'or sur leur territoire motive leur participation à l'*Indians Removal*, déplacement de plusieurs nations indiennes décrété par le président Jackson. Indemnisés, les Cherokees entament un long périple, ou « Piste des larmes », durant l'hiver 1838-1839. On estime que, sur les 18 000 personnes déplacées, 4 000 meurent. Ils vivent aujourd'hui dans l'Oklahoma et en Caroline du Nord.

Parmi les croyances cherokees, citons le feu sacré qui se consumait dans les maisons du conseil. Ce feu fut apporté par Araignée des Eaux, à partir d'une braise prélevée sur un sycomore frappé par Ani Hyuntikwalaski, la foudre, ou par Asgaya Gigagei, le dieu tonnerre invoqué aussi en tant que guérisseur.

SÉRAPHIN DE SAROV (1759-1833)

CHRISTIANISME

Né à Koursk, Séraphin, ou Séraphim (« le flambant », « le brûlant », en hébreu), entre à 17 ans au monastère de Sarov, dans la région de Nijni-Novgorod. Modèle de piété et de spiritualité, il est ordonné diacre et se retire dans une forêt proche, ne fréquentant les moines que pour la messe dominicale et les jours de fête. Un jour, il est violemment frappé par des brigands. Malgré ses blessures, il se traîne jusqu'à la communauté, qui le soigne. Il en restera impotent. Retrouvant sa retraite en 1807, il ne peut quasiment plus la quitter, et vit dans une quasi-solitude, évitant tout contact avec les passants. En 1810, contraint de regagner le monastère, il poursuit son ascétisme dans une petite cellule. Cinq ans plus tard, il ouvre sa porte, mais garde le silence. Il le rompt en 1825, pour faire bénéficier de son expérience spirituelle et de ses miracles. Moines, nobles ou simples gens goûtent son enseignement. Au crépuscule de sa vie, Séraphin mène un long dialogue sur son rapport intime avec l'Esprit saint*. Son interlocuteur, un riche propriétaire, Nicolas Motovilov, le couche par écrit. Il meurt à genoux, priant devant son lit. Séraphin, l'un des grands saints de Russie, est fêté le 2 janvier par les orthodoxes.

SÉRAPHINS

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Les séraphins (du pluriel hébreu *seraphim*, qui signifie peut-être « brûlants ») soutiennent le trône de Dieu. Inspirés sans doute des représentations animales ou humaines des cultes proche-orientaux, ils sont cités une fois dans la Bible. En 740 av. J.-C., ils accompagnent la vocation d'Isaïe* dans le Temple de Jérusalem : « Des séraphins […] avaient chacun six ailes : deux pour se couvrir le visage, deux pour se couvrir les pieds, et deux pour voler. […] Les pivots des portes se mirent à trembler à la voix de celui qui criait, et le Temple se remplissait de fumée. Je dis alors : "Malheur à moi ! Je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures : et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur de l'univers !" L'un des Séraphins vola vers moi, tenant un charbon brûlant qu'il avait pris avec des pinces sur l'autel. Il l'approcha de ma bouche et dit : "Ceci a touché tes lèvres, et maintenant ta faute est enlevée, ton péché est pardonné." »

Archanges, chérubins* et séraphins formaient une hiérarchie céleste décrite par le pseudo Denys l'Aréopagite (fin du Ve siècle au début du suivant).

SÉRAPIS

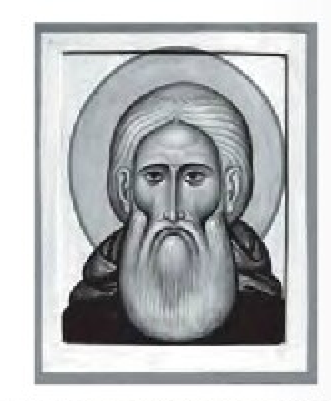
ÉGYPTE

Forme grecque de l'égyptien Sarapis, le nom Sérapis correspond à l'union d'Apis*, le taureau sacré, et d'Osiris*, le roi de l'au-delà. Selon la thèse la plus répandue, ce dieu syncrétique arrive en Égypte sous le règne de Ptolémée Ier (305-285 av. J.-C.), qui souhaite souder les populations égyptienne et grecque autour d'une divinité. Il prétend avoir vu Sérapis en rêve, lequel lui a demandé de rapporter sa statue de sa ville de Sinope, en Asie Mineure. Dieu de l'Au-delà et de la Fertilité, Sérapis accumule les fonctions au fil du temps : guérison, agriculture, oracles, richesse, psychopompe (conduite des âmes des morts). Il prend ainsi des accents et des aspects d'Asclépios*, Dionysos*, Hadès*, Hermès*, Zeus*. De son nom dérive celui du Serapeum d'Alexandrie, qui contient les dépouilles des taureaux Apis – Memphis, autre centre important, possède aussi un Serapeum. Fondée par Alexandre le Grand vers 332, cette ville royale, d'où son culte se répand en Égypte et en Méditerranée, est le cadre de son union avec Isis*, couple auquel s'identifient le roi et la reine. Ce lien matrimonial gagnera aussi Rome, où il sera développé aux IIe et IIIe siècles de notre ère. Mais sa vénération s'efface à la toute fin du IVe siècle avec la disparition des temples de Sérapis à Alexandrie et Canope, autre sanctuaire d'Égypte.

SERGE DE RADONÈGE (vers 1314-1392)

CHRISTIANISME

Né à Rostov, au nord-est de Moscou, Barthélemy montre très tôt des dispositions spirituelles. Peu doué pour les études, il le devient grâce à la persévérance et aux prières d'un vieux moine. Quittant Rostov, ses parents s'installent un peu plus loin, à Radonège. Déjà ascète, il s'enfonce dans la forêt vers 1336 avec son frère Étienne et prend le nom de Serge. Ils bâtissent une petite église dédiée à la Trinité*. Étienne parti dans un monastère moscovite, Serge mène une vie d'ermite qui attire des disciples. Ainsi naît le monastère de la Trinité, dont il devient l'higoumène. Ordonné prêtre en 1354, il continue d'attirer



des candidats, initiant un vaste mouvement de renaissance monastique. Philothée, le patriarche de Constantinople, lui impose le cénobitisme, plus exigeant sur leur style de vie déjà radical. Désormais impliqué dans les affaires de la Russie, il joue les conciliateurs entre les princes. En 1380, il bénit Dimitri IV Ivanovitch Donskoï, prince de Moscou, avant la victoire de Koulikovo, qui voit la défaite des Mongols qui pesaient tant sur la Russie. Patron de la Russie, Serge est fêté le 25 septembre chez les orthodoxes. Son monastère porte aujourd'hui le nom de Trinité-Saint-Serge.

Serge et les saints

Le nom Serge vient du latin Sergius, patronyme romain. Il est par exemple porté par un martyr romain mort vers 296 en Syrie, sous l'empereur Maximien. Il gagna le monde orthodoxe, à l'instar d'un autre martyr, décédé en 304 à Césarée de Cappadoce, d'un patriarche de Constantinople (610-638), de moines et d'évangélisateurs. Signalons aussi quatre papes. Serge Ier (687-701), né à Palerme, est connu pour avoir introduit l'Agnus Dei dans la messe et pour avoir accentué les missions, en confiant par exemple l'évangélisation de la Frise et du Danemark à (saint) Willibrord (mort en 739), nomméévêque d'Utrecht.

SERPENT ARC-EN-CIEL

AUSTRALIE

Créature centrale des croyances aborigènes, ce gigantesque serpent émerge des eaux souterraines pendant le Temps du Rêve. Habitant les puits, le tréfonds des marais ou des étangs, il a créé les montagnes, les vallées et les plaines en ondulant de son corps. Créateur de la pluie qui se manifeste par l'arc-en-ciel, il est le maître des eaux, élément même de la vie qu'il dispense en général, mais qu'il peut aussi reprendre. Ses noms et ses légendes varient selon les tribus.

Dans le nord de l'Australie, le Serpent arc-en-ciel a laissé de profondes traces dans le paysage. Elles sont suivies de la déesse Kunapipi, une mère primordiale dont le culte est axé sur la fertilité et la sexualité. On lui prête d'avoir donné naissance aux animaux (dont l'homme) et aux plantes.

SERRA, RAIMUNDO IRINEU (1892-1971)

CHRISTIANISME/CHAMANISME

Ce Brésilien illustre les mouvements syncrétiques qui, à l'instar du candomblé brésilien et du vaudou haïtien, ont émergé dans le Nouveau Monde et s'inscrivent dans des histoires et des contextes sociaux particuliers. En 1912, il arrive dans l'Acre, État frontalier avec le Pérou et la Bolivie, au nord-ouest du Brésil. Il y rejoint les *seringueiros*, ces ouvriers qui entaillent l'écorce de l'hévéa pour en retirer le latex servant à fabriquer le caoutchouc. En plein essor à la fin du XIXe siècle, ce commerce a décliné, confronté à la concurrence asiatique, surtout de Malaisie. La crise bat son plein. Les *seringueiros*, issus pour la plupart des quartiers pauvres du nord et du nord-est du Brésil, se sont gravement endettés. Du haut de ses quelque 2 mètres, Serra impres-

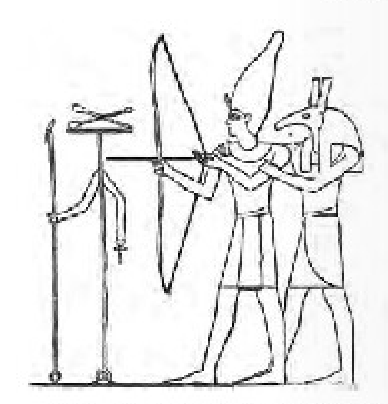
sionne. Étant parvenu à se désendetter, il travaille pour le gouvernement fédéral. En contact avec les Indiens d'Amazonie, il expérimente l'ayahuasca, puissant psychotrope d'origine végétale. Dès lors, il fonde avec deux amis le Cercle Régénération et Foi (*O Circulo Regeneração e Fê*), un centre de thérapie traditionnelle vite fréquenté. Dans une vision procurée par l'ayahuasca, une Reine de la Forêt, sous les traits de Notre-Dame de la Conception, lui livre le nom de cette boisson sacrée : le Santo Daime, que l'on pourrait traduire par « que les saints me donnent l'herbe ». À Rio Branco, capitale de l'Acre, Serra crée en 1931 un autre centre de guérison, mais gratuit car Dieu seul guérit. Avec la crise du caoutchouc, les *seringueiros*, sans travail et désocialisés, trouvent en lui un espoir. Des communautés naissent, régies par des règles et un travail collectif. Le mouvement du Santo Daime est en marche. À partir des années 1970, il gagne l'ensemble du Brésil. Internationalisé (Espagne, États-Unis, France, Pays-Bas…) et multiforme, il est régulièrement pratiqué aujourd'hui par près de 15 % de la population de l'Acre.

Sur le fond, le Santo Daime est à la fois une structure sociale, politique et écologique (protection de la forêt) et une mouvance religieuse. Il marie les cultes catholiques, les rites indiens au travers de l'ayahuasca, qui, outil de la communion, conduit à une conscience aiguë et des formes de possession que l'on retrouve dans les cultes afro-brésiliens.

SETH

Égypte

Dieu violent, hostile et perturbateur, Seth est un personnage essentiel à l'équilibre du monde, sans cesse soumis à l'affrontement entre puissances bénéfiques et maléfiques. Magicien, époux de Nephtys*, il est l'assassin de son frère Osiris*, dont il poursuit le fils Horus*, lequel l'emporte après l'avoir émasculé et avoir perdu un œil. Mais ailleurs, Seth combat Apophis*, le serpent monstrueux qui s'en prend à Rê*, le soleil. Il est aussi le garant des dynasties et appartient à l'Ennéade créatrice d'Héliopolis dont le père est Atoum*. Quant à son apparence, elle est originale et pour le moins mélangée : une créature à longue queue fourchue, au museau effilé et aux hautes oreilles dressées.



Seth influence des dieux du Proche-Orient tout en prenant des aspects de certains d'entre eux, comme la tiare conique présentant le disque solaire. À Avaris, au XVIIe siècle av. J.-C., il se fond avec Baal*, ce qui fait de lui le dompteur de la mer. Fondateur de la XIXe dynastie, Ramsès Ier (vers 1320-1310 av. J.-C.) lui donne une place de choix, qui explique que son fils porte le nom du dieu, Sethi Ier (vers 1318-1304) – il y eut aussi Sethi II (vers 1210-1205). Seth est alors l'un des grands dieux d'Égypte, avec Amon*, Rê et Ptah*. Mais son culte faiblit au Ier millénaire, au profit d'Osiris et Horus. Sous les Ptolémées (323-30), il se cantonne à son rôle de méchant et à la ville d'Edfou, pour devenir le dieu des étrangers. Les Grecs l'identifieront à Typhon*.

SHAKTI

Inde

Shakti, ou Sakti, est la « force », une « énergie » cosmique féminine sans laquelle la vie n'existerait pas, de même que rien ne pourrait se conserver et disparaître. Épouse de Shiva*, le destructeur et le garant de l'ordre du monde, elle est la grande déesse (Devî*), la mère sans qui le dieu ne peut agir. Elle apparaît sous de multiples aspects en fonction des rôles tenus, bons ou mauvais : Pâvatî*, Sarasvatî la Shakti de Brahmâ*, Kali*, Durgâ* ou encore Lakshmi*. En Inde, où elle est très vénérée, la Shakti possède ses adeptes particuliers, les *sakta*. Elle est en outre une divinité centrale du tantrisme (de *tantra*, « continuité », en sanscrit). Ce courant de l'hindouisme est fondé sur des rituels d'inspiration sexuelle, l'étreinte amoureuse matérialisant les puissances créatrices.

SHAMASH

Orient ancien

Appelé Utu en sumérien, Samsu par les Amorrites, ce dieu, frère d'Ishtar*, est selon les traditions le fils de Sîn*, d'Anu*/An ou d'Enlil*, lequel pourrait être aussi son grand-père. Son épouse est Aya (« jeune femme »). Puisqu'il offre la lumière et le jour, il est le dieu de la Justice, de l'Équité et du Droit en général, des Saisons et de la Divination (comme Adad*) pratiquée dans les entrailles d'animaux, en particulier le foie. Les hommes lui doivent aussi la chaleur et l'ordre du monde. Apparaissant à l'Est, il parcourt le ciel sur son char, pour rejoindre l'Ouest. Il disparaît alors derrière les « monts du couchant ». Là, des hommes-scorpions en défendent l'accès – excepté à Shamash, pour qui ils ouvrent la terre. Après avoir séjourné dans les profondeurs de la terre pendant la nuit, il ressort à l'Est.

Shamash est présent dans de nombreux mythes, mais ne fait pas l'objet de récit propre, excepté une hymne vantant ses bienfaits. Son culte, déjà important en Mésopotamie, devient prédominant à Babylone au début du IIe millénaire av. J.-C. Sur le bas-relief du code d'Hammourabi* (vers 1792-1750), conservé au musée du Louvre, ce roi reçoit de Shamash les insignes du pouvoir,

dont le bâton qui sert à mesurer. Outre la capitale, le dieu est célébré à Larsa, au sud de la Mésopotamie, où son sanctuaire est l'Ebabbar, la « maison brillante ». Et surtout à Sippar, au nord, où se dresse un autre Ebabbar que fréquente souvent Hammourabi pour, comme les autres souverains, consulter ses oracles avant de prendre des décisions capitales. Shamash possédait aussi un temple à Assur, qu'il partageait avec Sîn*, le dieu lunaire, et que restaura le roi assyrien Sennachérib (704-681).

SHANGO

AFRIQUE/BRÉSIL/CUBA

Figure majeure du panthéon des Yorubas, Shango est un personnage légendaire divinisé. Tout remonte au royaume d'Oyo, dont les rois se réclament ses descendants. Fondé au XIVe siècle, il conquit trois siècles plus tard l'ensemble du territoire yoruba, et d'autres terres jusqu'au Bénin, puis déclina avant d'être supplanté par l'islam (1810) et le début de la colonisation (1830). Parmi ses premiers rois (*alafin*) figure Shango, le troisième souverain, dont la description évolua au fil du temps.

À l'origine, alors que Shango régnait sur Oyo, un drame personnel l'amena à céder son trône : la foudre, surgie grâce à sa magie, s'abattit sur son palais et provoqua un incendie qui tua une grande partie de sa famille, enfants et épouses. Il quitta Oyo avec une poignée de fidèles qui finirent par rentrer, dont Oya, sa femme préférée. Shango, désormais seul, se suicida. Une autre version prétend qu'il fut banni pour sa tyrannie et sa cruauté, puis qu'il se pendit. Avertis, les chefs et les anciens partirent au lieu indiqué, mais ne virent pas de corps. Se penchant au-dessus d'un puits, ils entendirent Shango parlant dans le fond. Ils bâtirent aussitôt un temple à cet emplacement, laissèrent quelques prêtres pour rendre le culte à ce nouveau dieu, et répandirent à Oyo cette autre nouvelle : « Shango n'est pas mort. Il est devenu un Orisha*. Il est descendu dans la terre et vit parmi les morts, avec qui nous l'avons entendu converser. » Certains ne les crurent pas et se moquèrent. En conséquence, Shango vint en personne et les punit de leur comportement à l'aide d'un orage terrible. Et, afin de montrer sa puissance, il tua plusieurs de ces insolents avec ses pierres ardentes et répandit le feu sur la ville. Les prêtres et les anciens coururent alors parmi les maisons incendiées, en criant : « Voyez ce que ces mauvais hommes ont provoqué par leur incrédulité ! Il est fâché parce qu'ils ont ri de lui, et il a brûlé vos maisons avec ses pierres ardentes parce que vous n'avez pas défendu son honneur ! » La foule se précipita sur les fautifs et les battit à mort. Shango fut apaisé et sa colère s'évanouit.

Dieu du Tonnerre, le puissant Shango est en effet un justicier aux colères terribles, qui frappe les criminels de sa foudre, sous la forme de chaînes de fer chauffées au rouge, et sorties des forges d'Ogun*,

son frère. Et, lorsqu'il touche une maison, celle-ci est aussitôt purifiée, tandis que le propriétaire paie un tribut à ses prêtres. Magicien, il peut anéantir ou favoriser une récolte. Détenteur de la magie, il a pour symbole la double hache (force, tonnerre et virilité) illustrant son ambivalence, car il est capable du pire et du meilleur. Ses couleurs sont le blanc (paix) et le rouge, symbole de sainteté porté par ses prêtres ou les arbres qui lui sont dédiés. D'après la tradition, Shango habite dans les nuages, au sein d'un vaste palais d'airain où il élève quantité de chevaux, où il pêche et chasse. Il a pour serviteur Oshumare*, l'arc-en-ciel, et un messager bruyant, Ara le tonnerre.

Un mythe avance que trois de ses sœurs sont devenues ses femmes qui l'accompagnent : Oya, escortée d'Afefe (le vent), Oshun* et Oba*, qui portent son arc et son épée. Quant à son esclave Biri (obscurité), il est à ses petits soins. Ses servants peuvent le consulter au moyen de cauris. Enfin, on le voit souvent armé du *oshe*, une massue en bois d'ayan, un bois si dur qu'un proverbe affirme que « l'arbre ayan résiste à la hache », donc au tonnerre. C'est pourquoi l'ayan est son arbre sacré.

Shango a franchi l'Atlantique avec les esclaves et nourrit encore les cultes afro-américains. Dans le syncrétisme brésilien, il est saint Jérôme* et saint Jean*. À Cuba, il est assimilé à sainte Barbe*.

Quant à Oya, ou Iansa, déesse des Vents, du Feu et des Tempêtes, ainsi que du fleuve Niger, elle est la gardienne des portes de la mort. Au Brésil, elle est aussi associée à Barbe, et à Cuba, à une forme de la Vierge Marie*.

SHENNONG

CHINE



Troisième San Huang*, les Trois Augustes, c'est-à-dire les premiers souverains de la période légendaire chinoise, Shennong (ou Chen Noung) est le « laboureur » ou « l'agriculteur divin ». Situé vers 2700 av. J.-C., il transmet aux Chinois la charrue, l'agriculture, le luth ou encore les plantes médicinales (comme le thé), dont il aurait rédigé le premier traité (commencé en fait vers 100 de notre ère), le *Shennong Pen Tsao Ching*, « Traité des plantes médicinales de l'empereur Shennong ». Mais il devient un autocrate, ce qui provoque la révolte des princes, conduits par son frère Huangdi*, qui le vainc et le remplace sur le trône.

Le peuple et le souverain se conciliaient les faveurs de ce dieu des champs, par exemple pour qu'il élimine toutes les herbes parasites et les bêtes nuisibles. En tant que dieu

de l'Agriculture, il est représenté avec un corps d'homme et une tête de bœuf, ou bien en jeune agriculteur au ventre rouge. En tant qu'herboriste et patron des pharmaciens et des médecins, il devient un homme âgé et barbu, à la peau noire.

Shennong est parfois identifié à l'« empereur flamboyant » (Yandi), le dieu du Feu. Ainsi, selon un mythe, Nu Wa, sa fille ou celle de Yandi, se noie dans la mer de l'Est et se transforme en un oiseau, Jing Wei. Pour se venger des flots et éviter d'autres noyades, l'oiseau tente de boucher la mer avec tout ce qu'il ramasse dans son bec, quitte à y passer l'éternité. Nu Wa incarne ainsi la persévérance et la patience.

SHICHIFUKUJIN

JAPON

Apparus au début du XVIIe siècle, représentés souvent ensemble dans des sculptures ou des peintures, les Shichifukujin sont les « sept divinités du Bonheur ». Ces personnages populaires ont pour particularité de provenir du Japon, d'Inde et de Chine. Mais ils portent une tenue japonaise. Personnifications des vertus de l'homme, ils naviguent sur le *takara-bune*, le « bateau des trésors », car ils apportent la prospérité, surtout si on les invoque pour la nouvelle année.

Trois Shichifukujin sont d'origine chinoise. Lié au bodhisattva Maitreya* (« celui qui aime »), et au Poussah* chinois, Hotei est un homme ventru et chauve, portant un grand sac contenant des trésors, et avec de gros lobes d'oreille (générosité). Il représente le bonheur, le rire et la sagesse de celui qui est contenté – il est le patron des enfants. Jurôjin personnifie la longévité et la vieillesse épanouie. Il correspond au Shouxing* chinois, une des trois divinités du bonheur. Appuyé sur un long bâton, ce vieillard souriant est accompagné d'un animal (cerf, tortue, cigogne, grue…). Il lui arrive de tenir un livre contenant le savoir et la sagesse. Parfois confondu avec Jurôjin, Fukurokuju est un vieillard barbu et chauve. Il présente un crâne très haut sur un petit corps, symbole phallique qui l'associe à la virilité. Il est la divinité de la Sagesse, de la Fécondité, de la Longévité et de la Chance.

Deux divinités viennent du Japon. Daikoku-ten est un homme replet et souriant, assis ou debout sur un sac de riz. Sur l'épaule, ou sur le dos, il porte un autre sac renfermant la patience et la sagesse. Il tient à la main un marteau ou un maillet qui, pour les fidèles, permet d'acquérir la richesse et d'exaucer les vœux. Il favorise aussi la santé, la fertilité des champs et des récoltes abondantes. Ebisu protège la santé et le travail. Puisqu'il tient une ligne de pêche et un poisson, il est vénéré par les pêcheurs, ainsi que par les commerçants.

Les deux dernières divinités sont d'origine indienne. Appelée aussi Benten, Benzai-ten est la transposition de Sarasvatî*, déesse indienne de l'Éloquence et de l'Érudition. Seule femme parmi les Shichifukujin, elle représente l'amour, la beauté ou encore la musique (elle joue du biwa, une sorte de luth). Cette vocation artistique en fait la patronne des musiciens, des danseurs et des geishas. Son animal est le serpent. Associée à l'eau, cette belle femme est parfois assise sur un dragon dévoreur d'enfants qu'elle a dompté. Dans la liste des Shichifukujin, elle a supplanté et remplacé Kichijô-ten, la beauté et le mérite. Bishamon, dont le nom évoque aussi un des quatre Shi Tennô*, apparaît en guerrier puissant, couvert d'une armure, une lance à la main pour terrasser les démons (et parfois une pagode). Il protège les biens et apporte bonheur et bonne fortune.

SHI TENNÔ

JAPON/BOUDDHISME

Les Shi Tennô sont les « quatre rois célestes » qui gardent chacun un des points cardinaux. On trouve leur équivalent en Inde (les Chatur-Mahâraja, des devas*) et en Chine (Tian Wang). Placés devant les temples ou les mandalas, ces guerriers en armure, casqués et à l'air féroce, protègent le bien et les lieux qui le dispensent. Leurs attributs peuvent changer. Au nord se trouve le plus puissant, Bishamon ou Tamon (Vaishravana en sanscrit), au corps vert, qui tient un drapeau (signe de victoire) et une pagode ou un rat. À l'est, Jikoku (Dhritarâshtra), au corps blanc, tient un sabre, un trident ou un luth. Au sud, Jocho (Virûdhaka), au corps bleu, brandit un sabre et un bouclier. À l'ouest, Kômoku (Virûpâksha), au corps rouge, tient un pinceau, un bâton, un Nâga* ou une lance.

SHIVA

INDE

Troisième représentant de la Trimurti* après Brahmâ* et Vishnu*, Shiva (le « bon ») est le dieu de la Piété, de l'Ascèse et de la Dévotion. Mais il est aussi et surtout celui qui crée, conserve, détruit, incarne et libère. Car tout ce qui est détruit, et qu'il dissout, est appelé à revivre et à se renouveler après une période de latence. Dans sa dimension de destructeur, Shiva peut prendre des aspects tels que Rûdra* et Ugra (l'éclair). Dans sa dimension bénéfique, il devient Sharva (la terre qui nourrit), Bhava (l'eau bienfaitrice), Ishâna (l'air qui purifie). Il est aussi



Mahâdeva, le « dieu suprême » au pouvoir créateur. Shiva bénéficie en outre d'une multitude de qualificatifs et de représentations, comme Bhairava, le « terrible » ennemi des forces maléfiques. L'une des plus connues est Natarâja, « le roi de la danse ». Piétinant le démon Apasmârapurusha, l'ignorance, il lève l'autre pied au-dessus du sol pour symboliser la connaissance supérieure. Il est à l'intérieur d'un cercle de feu. Pourvu de quatre bras, il tient un damaru (tambour) pour rythmer la destruction, une flamme (le savoir), et tend les deux autres mains en signe de conservation et de libération. Enfin, il porte un chignon où figure parfois Ganga* (le Gange).

Son épouse est Shakti*, qui adopte d'autres formes, par exemple Pârvartî, et son emblème le Linga*. Il est armé d'un trident et d'un troisième œil qui foudroie – Kâma*, l'amour et le désir, en sait quelque chose. On le voit aussi montant Nandi*, le taureau blanc. Il est le père, notamment, de Karttikeya* et de Ganesha*. Pour ses adeptes, les shivaïtes, Shiva reste le dieu suprême et souverain.

SHOLEMALEIKHEM(1859-1916)

JUDAÏSME

Né en Russie, Sholem Aleikhem (« Paix sur vous ») est le pseudonyme pris par Shalom Rabinovitch. Cet auteur rejoint les autres pères fondateurs d'un art dont l'humour légendaire servit à conjurer le sort d'une population juive malmenée, concentrée dans les fameux *shtetl*, la « petite ville » en yiddish, langue spécifique des juifs ashkénazes d'Europe centrale et orientale. Il s'agit de Mendele Mokher Seforim (1835-1917), surnommé le « grand-père de la littérature yiddish », et Isaac Leib Peretz (1851-1915). Donnant, avec ses deux aînés, ses lettres de noblesse à une longue tradition linguistique, Sholem Aleikhem, très connu en son temps, utilisa un style populaire et humoristique de grande qualité.

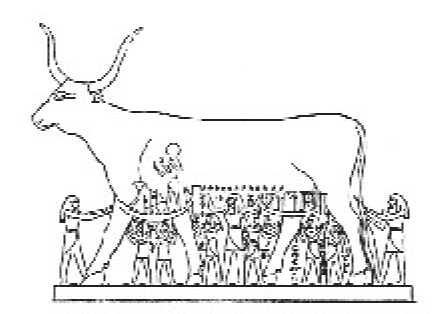
SHÔTOKUTAISHI (vers 574-622)

JAPON/BOUDDHISME

L'année 538 (ou 552) marque l'entrée officielle du bouddhisme au Japon, les premiers contacts ayant été sans doute antérieurs, par l'intermédiaire de Chinois et de Coréens. Mais il n'a pu s'ancrer et se développer. En revanche, à cette date, les premières conversions commencent. Prince héritier puis régent de l'impératrice Suiko (593-628), Shôtoku Taishi, fervent bouddhiste, s'oppose aux tenants du shintoïsme. Tenant les rênes du pouvoir, il rallie la noblesse et la société japonaises à la culture chinoise et au bouddhisme. Réformateur, désignant désormais les empereurs du Japon sous le titre (posthume) de Tennô, « souverains du ciel », il fait de la doctrine du Bouddha* la religion officielle de l'empire. Dans le monastère du Horyu-ji qu'il a fondé, le peintre Hata Chitei lui rendra hommage avec la *Vie du prince Shôtoku*, célèbre peinture réalisée en 1069.

SHOU

ÉGYPTE



Crée par Atoum*, le créateur primordial, Shou est le dieu de l'Air, de l'Atmosphère de l'Ennéade d'Héliopolis. En séparant l'en haut de l'en bas, il donne naissance à Nout* (ciel) et Geb* (Terre), qu'il sépare sur les œuvres qui les représentent. Il s'affirme donc l'élément séparant la voûte céleste et le monde terrestre, ainsi que le symbole du souffle qui habite les êtres vivants. Époux de Tefnout*, l'humidité, la contrepartie de son aspect sec, il est anthropomorphe et reconnaissable à la plume dont il est coiffé. Une autre tradition en fait le fils de Rê*.

SHOUXING

CHINE

Équipé d'un bâton et d'une pêche, deux attributs d'immortalité, Shouxing (« Étoile de la longévité ») est l'un des trois San Xing*, les Trois Étoiles. Il est en rapport avec la tortue dont il prend parfois la forme, ou bien avec la grue, autre animal vivant très longtemps. Il porte aussi le nom popularisé de Shou Lao (« Vieillard de la longévité »), dieu de la Longévité et de la Chance. Ce rôle remonte au temps lointain où, jeune homme de 19 ans, il est promis à une mort très proche. Obéissant aux consignes d'un devin, il va voir deux joueurs de dames installés sous un mûrier, leur offre de la viande séchée et une cruche de vin. Ayant terminé leur partie, les deux joueurs, en fait deux divinités, le remercièrent en inversant les chiffres de son âge. Au lieu de mourir à 19 ans, il attendra jusqu'à 91 ans. En effet, l'un était chargé de fixer le jour des naissances, l'autre, celui des décès. Shouxing est souvent représenté comme un homme âgé et barbu, au crâne volumineux et chauve, portant une gourde qui contient l'eau de vie. Selon une autre tradition, il fixe lui-même la date des morts, dont celle du jeune homme cité précédemment. Son pendant japonais est Jurôjin, l'un des sept Shichifukujin*, les divinités du Bonheur.

SHUN

CHINE

Quatrième Wou Di*, les Cinq Empereurs mythiques, Yao*, au lieu de prendre son propre fils Danzhu pour successeur, choisit Shun, ou Chouen, réputé vertueux, humble et bon. Il lui donne ses deux filles en mariage, mais lui impose de longues années de travail intense avant de décider définitivement. Et, quand il apprend comment son protégé a échappé, par son intelligence, à des complots fomentés par sa propre famille, il n'hésite plus et lui laisse progressivement la place. Shun aurait régné de 2255 à sa mort, en 2205. Il se montre un souverain juste, pacifique et éclairé. Yu le Grand* prend sa suite dans l'histoire chinoise.

SIDOINE APOLLINAIRE (vers 430-486)

CHRISTIANISME

Né à Lyon, Sidoine Apollinaire est issu d'un milieu aristocratique gallo-romain. Réputé pour son éloquence et ses talents poétiques, il épouse la fille de l'empereur Avitus (455-456), qui l'emmène à Rome, dont il devient le préfet. À la chute de son beau-père, il revient à Lyon et reçoit les honneurs de deux autres empereurs, Majorien (457-461) et Anthémius (467-472). Sensible à sa réputation, le peuple de Clermont-Ferrand l'élit évêque, charge qu'il remplit avec dévouement et efficacité, surtout face aux invasions des Wisigoths. Sidoine Apollinaire est fêté le 21 août. Nous devons à ce défenseur de la culture latine cent quarante-sept lettres (*epistulae*) qui nous renseignent sur la Gaule romaine de cette époque, et vingt-quatre poèmes (*carmina*).

SIF

GERMANO-NORDIQUES

Sif est la mère d'Ull, qui s'unit à Skadi, laquelle s'est séparée de Njord*. Ce dieu du Vent, de l'Hiver, de la Chasse et du Ski est aussi le maître de l'arc. Beau et noble, il réside à Ydalir, la « vallée de l'if », son arbre emblématique. Lorsque Sif devient l'épouse de Thor*, ce dernier adopte Ull. Sif possède des cheveux dorés. Mais un jour l'intenable Loki* les coupe. Menacé de terribles représailles par Thor, il répare sa faute en confiant à des nains la mission de confectionner un postiche en fils d'or. Il l'offre à Sif, ancienne déesse de la Fertilité, dont la coiffure symbolise dès lors les moissons en même temps que la paix.

SILÈNE

GRÈCE



Précepteur et tuteur de Dionysos*, Silène, fils d'Hermès* ou de Pan*, est un fidèle compagnon du dieu. Très amateur de vin, ivre en permanence, il n'en reste pas moins réputé pour sa sagesse, son érudition et son don de prophétie. Mais il préfère la fête plutôt que d'exercer ses talents, excepté lorsqu'il ne peut pas faire autrement – par exemple, le roi Midas* l'accueille. Très laid, il suit Dionysos sur son âne, riant et chantant parmi les satyres*. Par extension, le nom de ce personnage très jovial et replet désigne ses frères (ou ses fils), de vieux satyres intégrés au cortège dionysien. Libertins et ivrognes, couverts de raisins, ils ont pour attributs la lyre et la flûte.

SIMA QIAN (vers 145-vers 86 av. J.-C.)

CHINE



Fils de Sima Tan, grand astrologue de la cour impériale, Sima Qian naît dans le Shanxi. Éduqué selon son rang, il voyage beaucoup en Chine, puis devient fonctionnaire. À la mort de son père, vers 110, il lui succède à son poste. Il reprend aussi le projet esquissé par Sima Tan qui, ayant accès aux archives impériales, a eu une idée : écrire l'histoire de la Chine. Il s'attelle à cet immense chantier lorsqu'en 98 il défend devant l'empereur Wu* (Wudi) la cause de Li Ling, général ayant subi une lourde défaite contre des ennemis. Résultat, il est condamné à être castré. En principe, les malheureux préfèrent se tuer plutôt que d'endurer ce châtiment, mais Sima Qian voulant à tout prix terminer son œuvre, il choisit d'endurer ce cruel supplice et, du même coup, le déshonneur, l'injustice devant son choix courageux, l'humiliation et le mépris. Retrouvant néanmoins ses fonctions, il meurt à une date imprécise. Il laisse un monument de la culture chinoise, le *Shiji*, « Mémoires de l'historien ». Dans cet ensemble de 130 chapitres portant sur quelque 3 000 ans d'histoire, il dresse le portrait des dynasties, des figures marquantes comme Confucius* et Laozi*, et bien d'autres traits de la civilisation chinoise.

agitent la France, dès 1562, les événements qui secouent l'Europe à peine sortie du Moyen Âge, les malheurs qui frappent les âmes égarées, tout cela la conforte dans sa détermination : revenir à la règle primitive du Carmel. Le concile catholique de Trente (1545-1563), ou Contre-Réforme, aboutit à un renouveau spirituel dont elle va être l'un des grands artisans.

En 1562, Thérèse fonde à Avila le premier couvent des Carmes réformés, appelés aussi déchaux ou déchaussés, parce que les chaussures sont remplacées par de simples sandales, en signe de pauvreté. Le succès est si important qu'elle obtient l'autorisation de procéder à d'autres fondations en Espagne : de 1567 à sa mort, seize autres monastères, indépendants, voient le jour à travers le pays, le dernier étant celui de Burgos. En France, le Carmel est introduit par une de ses proches, Anne de Jésus (1545-1562), puis grâce à Barbe Acarie et son cousin Pierre de Bérulle* (1604). Thérèse reçoit le renfort et l'aide de Jean de la Croix*, qui se charge de la branche masculine. Ses forces l'abandonnent à Alba de Tormes. Elle est la première femme à recevoir le titre de docteur de l'Église catholique, de la part de Paul VI* en 1970. Avec *Le Chemin de la perfection*, sa poésie, sa correspondance, *Le Livre de la vie* et les *Constitutions* des Carmélites déchaussées, elle laisse une œuvre écrite d'une grande intensité spirituelle, reflet de son expérience mystique, qui fait d'elle l'un des grands écrivains espagnols et chrétiens. Fêtée le 15 octobre, elle est la patronne de l'Espagne et des intendants.

Thérèse et les saintes

L'origine du prénom Thérèse est obscure. Il pourrait venir du grec *teresis*, « gardien », ou de Therasia, île grecque de l'archipel des Cyclades, non loin de celle de Santorin, l'antique Thera. Mentionnons quatre des seize Carmélites de Compiègne guillotinées à Paris le 17 juillet 1794, en pleine Terreur. Thérèse Eusotchium Verzeri (1801-1852), née en Lombardie, fonde les Filles du Sacré-Cœur pour l'éducation et l'assistance des filles pauvres. Thérèse Jornet y Ibars (1846-1897), religieuse espagnole (Catalogne), crée les Petites sœurs des vieillards abandonnés. À Lalouvesc (Drôme), le tombeau de Jean-François Régis (1597-1640), jésuite évangélisateur de la région, très apprécié en son temps et mort dans cette bourgade, attire de nombreux pèlerins. Ardéchoise de naissance, Thérèse Couderc (1805-1885) y fonde la congrégation Notre-Dame du Cénacle, qui accueille des retraitants. Elle est inhumée à Lalouvesc.

THÉRÈSE DE LISIEUX (1873-1897)

CHRISTIANISME

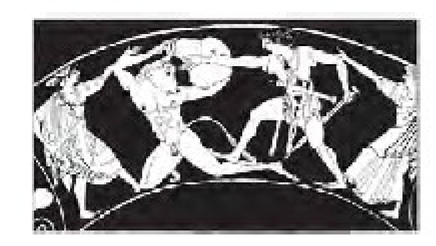
Thérèse Martin, benjamine de cinq filles, naît le 2 janvier 1873 à Alençon, de parents profondément croyants. Vive, mutine, opiniâtre, au caractère fort et « expansive », dira-t-elle, l'enfant devient plus timide, réservée, hypersensible après la mort de sa mère en 1877. Maternée par ses deux aînées, Marie et Pauline, elle suit les siens à Lisieux, dans une maison, les Buissonnets. La petite Thérèse, bien que mélancolique et capricieuse, vit entourée de l'affection des siens, dont celle de

son père, qui l'initie à la découverte de la nature. Après Léonie (1863) et Céline (1869), Thérèse entre au pensionnat des bénédictines de Lisieux en octobre 1881 : les cinq années « les plus tristes de ma vie », dira-t-elle. Avec l'entrée de Pauline, sa « petite mère », au Carmel de Lisieux (1882), sa santé se dégrade, l'obligeant à suivre une scolarité à domicile. Son humeur s'altère, tourne à la sensiblerie. Elle trouve dans la Sainte Vierge la consolation de ces peines. Et l'entrée de Marie au Carmel en 1886 n'arrange rien. Jusqu'au 24 décembre de cette année, un changement soudain, radical et total se produit. L'être nouveau qui l'habite se porte vers autrui, abandonne la complaisance envers soi pour se vouer à la charité, à l'amour de l'autre. Thérèse vient d'opérer sa conversion. Suivant les traces de ses deux aînées, Thérèse veut rejoindre le Carmel, contre l'avis des autorités ecclésiastiques. Accompagnée de son père et de Céline, elle part pour Rome, rencontre Léon XIII* le 20 novembre 1887 et lui demande son accord : il s'en remet aux supérieurs dont dépend le Carmel, puis à Dieu. La nouvelle de l'entrevue gagne Lisieux. À son retour, le 3 décembre, Thérèse suscite la curiosité. Le 1er janvier 1888, elle est acceptée. Le 9 avril suivant, Thérèse entre au Carmel de Lisieux pour entamer sa formation. Les vingt-six sœurs sont placées sous l'autorité scrupuleuse de Marie de Gonzague, prieure et fondatrice. Le propre cheminement de Thérèse intéresse autant qu'il effraie les sœurs car il se démarque de la morale et du rigorisme figés du Carmel. Il suffit de plonger dans son *Histoire d'une âme, Manuscrits autobiographiques*, ses *Poésies*, les *Lettres de Thérèse, une course de géant* ou encore le poignant *J'entre dans la vie, derniers entretiens*, pour goûter, au-delà des convictions religieuses de chacun, une foi belle par sa simplicité, sa vigueur et ses doutes. Thérèse tente de rester à l'écart des querelles de la communauté. Mais, en avril 1886, la tuberculose se déclare, incendiant ses poumons. De juin à septembre 1897, elle vit une agonie lente. Il est à déplorer que ses textes et photos soient ensuite modifiés par les sœurs, dont Agnès, pour en atténuer la dérangeante sincérité. Il faut une cinquantaine d'années pour que le lecteur en connaisse l'état original. Thérèse est déclarée docteur de l'Église en 1997, par Jean-Paul II*. Fêtée le 1er octobre, elle est patronne secondaire de la France, des missions et des missionnaires.

THÉSÉE

GRÈCE

Fils d'Égée*, roi d'Athènes, Thésée aurait été en fait conçu par Poséidon*. Figure héroïque de la mythologie grecque, il commence son existence dans les difficultés. Avant d'accéder au trône, Égée se rend à Trézène, en Argolide, et s'unit à Æthra, fille du souverain. Mais il doit rentrer chez lui pour y prendre le pouvoir. Il fait alors jurer sa bien-aimée : l'enfant qu'elle attend n'apprendra son identité que le jour où il



pourra soulever le rocher sous lequel il a caché son épée et ses sandales. Et pour être reconnu, il lui suffira de les porter à Athènes. Thésée, c'est lui, est donc élevé à Trézène. Doué d'une force et d'un courage prodigieux, il parvient à soulever le rocher, prend l'épée et les sandales, puis se met en route. En chemin, il affronte de terribles dangers. À Épidaure, il abat un bandit boiteux, Périphétès, et, près de Corinthe, écartèle entre deux pins le sinistre Sinis, qui réservait ce supplice à ses victimes. Après d'autres exploits, il arrive près de Mégare et inflige à Procuste la torture qu'il imposait à ses proies : il l'étend sur un lit trop court et coupe les pieds, qui dépassent. Purifié de ses crimes dans le fleuve Céphise, il entre à Athènes et se fait connaître d'Égée. Mais son père est sous l'influence néfaste de Médée*, qui tente d'empoisonner Thésée avec de l'aconit, plante surgie de la bave du Cerbère vaincu par Héraclès*. Le complot échoue et la sorcière est chassée.

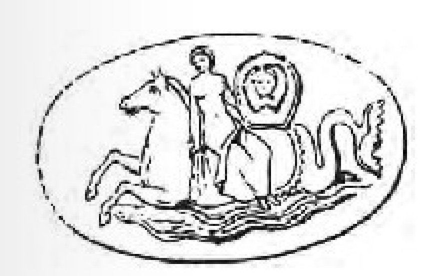
Thésée accumule ensuite les prouesses, comme dompter le taureau furieux de Marathon rapporté de Crète par Héraclès. Et surtout sa victoire sur le Minotaure. Pour ce monstre au corps d'homme et à tête de taureau, le roi Minos* exige un tribut annuel : Athènes doit livrer sept jeunes filles et sept jeunes hommes. Il veut ainsi faire payer à la cité le meurtre de son fils Androgée, vainqueur de jeux à Athènes mais assassiné par des Athéniens jaloux. Après avoir conquis la ville, il a signé la paix, assortie de cette clause douloureuse.

Thésée terrasse la créature avec l'aide d'Ariane* puis, après la mort de son père, devient roi. Auteur de réformes, il institue les Panathénées, fêtes en l'honneur d'Athéna*. En même temps, il poursuit ses aventures. Par exemple, il est de l'expédition contre les Amazones* dont la reine Antiope* lui donne un fils, Hippolyte*. Une autre fois, son ami Pirithoos le persuade d'enlever Hélène* de Sparte. Tous deux convoitant la belle, ils décident que le perdant s'emparera d'une autre fille de Zeus*. Ils réalisent leur projet et, Thésée l'emportant, un oracle conseille à Pirithoos de descendre aux enfers pour y prendre Perséphone*. Mais ils sont prisonniers d'Hadès*. Seul Thésée s'en sort, libéré par Héraclès venu combattre Cerbère. De retour à Athènes, le héros est atterré. Son royaume a été conquis par Castor* et Pollux, frères d'Hélène. Chassé, il se réfugie à Scyros, où il est tué par le roi Lycomède.

THÉTIS

GRÈCE

Fille de Nérée*, Thétis est élevée par Héra*. Cette belle néréide repousse les avances de dieux comme Zeus*. Un jour, elle apprend



de la déesse Thémis* qu'elle enfantera un fils, lequel deviendra plus puissant que son père. Craignant une telle domination, Zeus la marie à un mortel. Il s'agit de Pélée, fils d'Éaque, roi d'Égine. Adolescent, il a tué son frère Phocos et, banni de la cité, bénéficie de la protection du centaure Chiron*. Après une série d'aventures, il a éliminé Acaste, roi d'Iolcos qui a tué son épouse, et a pris le trône de cette ville de Thessalie. Les dieux attendent donc les noces. Mais Thétis ne veut pas se marier avec un mortel, même s'il est devenu roi de Phtiotide. Pour lui échapper, elle prend diverses formes (vent, lion, eau, arbre, serpent…). Aidé de Chiron, Pélée finit par la rejoindre et la capturer. Aux noces, les dieux offrent des cadeaux. Pélée reçoit ainsi une armure magique et deux chevaux immortels. Pendant le banquet, Eris, la discorde, seule divinité qui n'a pas été invitée, lance alors la fameuse pomme d'or qui, après le choix de Pâris*, sera à l'origine de la guerre de Troie. Puis le couple donne naissance à plusieurs garçons, que Thétis soumet au feu pour les rendre immortels. Un seul en réchappe : Achille*, le grand héros de Troie. Puis Thétis quitte son mari et rejoint dans la mer ses sœurs les néréides, où elle pleure la mort de son fils. Quant à Pélée, il est détrôné par les fils d'Acaste pendant qu'Achille guerroie à Troie. Son sort diffère selon les versions, l'une d'elles le faisant rejoindre Thétis dans le palais sous-marin de Nérée.

THIBAULT DE MARLY (XIIIe siècle)

CHRISTIANISME

Issu de la famille des Montmorency, Thibault, jeune courtisan, se convertit à l'issue d'un tournoi où un ange a pris sa place et lui a offert la victoire. Il entre en 1226 dans un des monastères dont son père est le bienfaiteur : l'abbaye des Vaux-de-Cernay (Yvelines), fondée en 1118, et rattachée aux cisterciens en 1147 – elle sera ravagée à la Révolution. Prieur en 1230, il succède à Richard et devient le neuvième abbé (1235-1247). Mon-

Thibault et les saints

Thibault, ou Thibaud, Thiébaut, Thibaut, Théodebald, signifie «peuple audacieux » en langue germanique. Prieur des chanoines de Gubbio (Ombrie), sa ville natale, Thibault, ou Ubald, Théobald, devient évêque sur l'insistance des habitants de Pérouse (1126). Il occupera sa charge jusqu'à sa mort (1160). Il devait laisser le souvenir d'un homme réjoui et simple. Il est fêté le 16 mai. Fils d'un comte de Champagne, Thibaud de Provins (1017-1066) préfère servir les paysans et maçons du diocèse de Trèves (Allemagne) plutôt qu'être chevalier. Après une visite à Rome, il s'installe dans le diocèse de Vicence (Italie) et entre chez les Camaldules.

trant l'exemple à ses moines, il assume les tâches les plus humbles, se lève le premier et se couche le dernier, participe aux travaux d'agrandissement. Sa sainteté et l'efficacité de ses prières viennent aux oreilles du roi Louis IX*, qui, désolé de ne pas avoir d'enfants, lui demande d'intercéder en sa faveur. Son vœu est exaucé (1240). Conseiller d'autres monastères, Thibault s'éteint paisiblement. Il est fêté le 8 juillet.

THICHQUANG DUC(1897-1963)

BOUDDHISME

Sur la rivière des Parfums, tout près d'Hué, ancienne cité impériale du Vietnam, la belle pagode de Thien Mu, fondée en 1601, conserve un étrange souvenir. Il s'agit d'une petite voiture, une Austin bleu clair, pour être précis. Le 11 juin 1963, Thich Quang Duc y prend place, quitte la pagode et se rend à Saigon (Ho Chi Minh-Ville). Les autorités sud-vietnamiennes mènent alors une violente répression contre les religieux bouddhistes, suspectés d'aider le Viêt Minh, les partisans sudistes du Nord Vietnam. Pour protester, ce moine bouddhiste s'asperge d'essence et s'immole en plein centre-ville. Des photos, qui font le tour du monde, choquent l'opinion. L'épouse du général Nhu, et belle-sœur de Ngo Dinh Diem, le dictateur en place, déclare : « Mais ce n'est qu'un barbecue de bonze ! » Des émeutes y répondent. Lâchés par leur soutien étasunien, Diem et Nhu sont assassinés. Le sacrifice de Thich Quang Duc sera suivi par d'autres, dont celui d'une moniale bouddhiste à Hué, Thich Nu Thanh Quang, le 26 mai 1966. Mais la guerre du Vietnam continuera de faire les ravages que l'on sait…

THOMAS apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans les trois premiers évangiles du Nouveau Testament (Matthieu*, Marc*, Luc*), Thomas est un simple apôtre parmi les onze autres. Seul le quatrième, celui de Jean*, le mentionne dans quatre situations précises.

D'abord, apprenant que Lazare* est très souffrant, Jésus déclare que son ami est mort et qu'il se rend à son chevet. « Allons, nous aussi, pour mourir avec lui ! » (11, 16), dit Thomas, très motivé. Ensuite, Jésus fait une entrée triomphale à Jérusalem. La veille de la Pâque, lors de son dernier dîner, la Cène, il annonce sa Passion aux apôtres, qui le rejoindront dans le Royaume de Dieu par un chemin qu'ils connaissent. Thomas s'étonne : « Comment saurions-nous le chemin ? Jésus lui dit : Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (14, 1-7). Le Maître est crucifié le lendemain vendredi, et ressuscite. Il montre ses plaies à ses disciples, en l'absence de Thomas, qui doute de la résurrection. Huit jours plus tard, ce dernier les touche et lance cette phrase qui

Thomas et les saints

Le nom Thomas vient de l'araméen*toma* (« jumeau »), qui correspond à l'hébreu*taom* (« être double »), et que l'évangile de Jean traduit par le grec Didyme – Thomas fut ainsi considéré par certains comme le « jumeau de Jésus ».

Près de soixante saints et bienheureux s'appellent Thomas, dont saint Thomas de Villeneuve (1487-1555), archevêque de Valence en Espagne. Citons aussi des figures de l'Église romaine, qui vécurent et moururent en Angleterre, aux XVIe et XVIIe siècles, lorsque le catholicisme fut proscrit. Nous trouvons les quarantemartyrs (dont trois femmes) d'Angleterre et du Pays de Galles, morts entre 1535 et 1679. Ils ont été canonisés par Paul VI* en 1970 et sont célébrés le 25octobre, mais chacun possède une mémoire locale. Parmi ces sacrifiés figurait Thomas Garnet, décapité en 1608. En 1987, Jean-Paul II* a béatifié soixante-trois prêtres et vingt-deux laïcs martyrisés dans les quatre pays de Grande-Bretagne, dont Thomas Hemerford, pendu en 1584. La pendaison fut le supplice d'autres catholiques : Thomas Woodhouse (1573), Thomas Maxfield et Thomas Tunstal (1616), Thomas Holland (1624), Thomas Pickering (1665). Thomas Twing fut décapité (1680) et Thomas Johnson mourut de faim dans sa prison (1537).

clame la divinité de Jésus : « Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (20, 24-29). Thomas fait ensuite partie du groupe de sept disciples qui ont la chance de voir Jésus sur le bord du lac de Tibériade (21, 1-14). Puis, excepté une mention dans les *Actes des Apôtres*, il disparaît du Nouveau Testament. D'où vient alors sa vénération ?

La tradition entourant Thomas s'est surtout développée à partir de livres apocryphes. Il aurait évangélisé les Mèdes et les Perses, puis en Inde, la côte sud-ouest du Deccan (Kerala), où une « Église de saint Thomas », de rite syro-malabar, l'honore toujours. Deux de ces apocryphes revêtent une grande importance.

Le premier, l'*Évangile de Thomas*, commence par cet avertissement : « Voici les paroles secrètes que Jésus le Vivant a dites et que Didyme Jude Thomas a écrites. » Ce texte, écrit peut-être à Édesse (Mésopotamie), a été conservé dans un manuscrit découvert en 1945 à Nag Hammadi (Égypte) et datant du IVe siècle ; mais l'original est beaucoup plus ancien, du début du IIe siècle, voire de la seconde moitié du Ier siècle, ce qui le rendrait presque contemporain des évangiles du Nouveau Testament. Il rassemble cent quarante paroles (*logia*) de Jésus, transmises oralement puis consignées, certaines ayant inspiré les évangiles canoniques.

Le second apocryphe, les *Actes de Thomas*, aurait été rédigé à Édesse – où, selon une tradition, Thomas aurait été enterré et où sa sépulture était vénérée. Complet et en bon état, l'original remonte sans doute à la première moitié du IIIe siècle. Pour Augustin d'Hippone* (354-430), ce récit alimentait les hérésies, mais il fut aussi beaucoup apprécié des catholiques. À Jérusalem, les apôtres se partagent le monde et Thomas reçoit l'Inde. Le roi indien Goudnaphar (qui a existé vers le Ier siècle) cherche un charpentier – c'est le métier de Thomas – pour se construire un palais. Il envoie un certain Habban qui achète l'apôtre, lequel bâtit un palais dans le ciel. Après des rebondissements, des miracles, des emprisonnements, Thomas subit le martyre de la part du roi Mazdaï. Ses reliques sont

transportées vers l'Occident (peut-être Édesse). Or, Jésus y apparaît physiquement en Inde – des écrits tibétains et sanscrits évoquent cette présence. Pour certains auteurs, ces éléments viennent soutenir une thèse, très combattue, selon laquelle il ne serait pas mort sur la croix et aurait survécu. Jésus aurait traversé le Proche-Orient jusqu'en Asie et serait mort à 115 ans à Srinagar, capitale du Cachemire où se trouverait son tombeau.

Fêté le 3 juillet par les catholiques et le 6 octobre par les orthodoxes, Thomas est le patron des architectes, des artistes, des arpenteurs, des maçons et des organisateurs.

THOMASD'AQUIN(1226-1274)

CHRISTIANISME

Au XIIIe siècle, apogée du monde chrétien occidental, de grands théologiens, devenus depuis d'illustres figures de cette « science de Dieu », enseignent dans les universités en plein essor. Thomas d'Aquin, le « Docteur angélique » et le « Docteur commun », est l'un d'entre eux. Fils de nobles, il naît à Roccasecca, non loin d'Aquino, ville du royaume de Naples. Après des études à l'abbaye du Mont-Cassin de Benoît de Nursie*, il poursuit sa formation à Naples. En 1244, il intègre les Dominicains. Sa famille voit d'un mauvais œil cet ordre si pointilleux en matière sociale et religieuse. Malgré les tentatives pour l'empêcher de concrétiser son choix, dont un enlèvement par ses propres frères, il persiste.

En 1245, Thomas d'Aquin étudie à Paris sous la direction d'Albert le Grand*, qui balise son parcours. Il le suit à Cologne, où il approfondit la science d'Aristote*. De 1252 à 1272, il enseigne la théologie à Paris, en Italie, de nouveau à Paris puis à Naples. En 1274, le pape Grégoire X le choisit comme expert théologien pour le concile de Lyon qui se prépare, assemblée destinée à rapprocher l'Église de Rome et celle d'Orient (orthodoxe), séparées depuis 1054. Thomas tombe malade sur le chemin et meurt à Fossanova, près de Rome. Canonisé en 1323 par Jean XXII, déclaré docteur de l'Église en 1568, proclamé patron des universités et des écoles catholiques en 1880 par Léon XIII*, il est fêté le 28 janvier.

Thomas d'Aquin a su allier la foi et la raison, la philosophie et la théologie, la nature et le domaine des forces supérieures. C'est pourquoi sa pensée (thomisme), condensée dans sa *Somme théologique* (1266-1273), fut à la fois louée et disputée. Son œuvre, personnelle et novatrice, opère une synthèse entre les Pères de l'Église et la Tradition d'une part, et l'esprit rationaliste de son époque d'autre part, notamment grâce à la redécouverte d'Aristote dont il décrypte la pensée dans les *Commentaires des Œuvres d'Aristote* (1269-1272). Nous lui devons aussi deux ouvrages composés de 1259 à 1269, la *Chaîne dorée* sur la Parole de Dieu, et la *Somme contre les Gentils* destinée aux missionnaires catholiques en terre d'islam.

THOMASHEMERKEN OU THOMAS KEMPIS (vers 1380-1471)

CHRISTIANISME

Ce bienheureux naît à Kempen en Rhénanie, d'où son surnom « a Kempis ». Vers l'âge de 15 ans, il entre chez les Frères de la Vie Commune à Deventer (Pays-Bas), que son frère Jean a déjà rejoints. Avec ce dernier, il part pour le monastère de Mont-Saint-Agnès (Sint Agnietenberg), près de Zwolle, toujours aux Pays-Bas, où il est ordonné prêtre (1413). Durant les années qui suivent, il copie des manuscrits, remplit la charge de prieur adjoint et celle de maître des novices, écrit une quarantaine d'ouvrages spirituels emplis de sentiments et empreints de mysticisme. Un livre lui est attribué, ce qui fait encore l'objet d'un vif débat. Il s'agit de *L'Imitation de Jésus-Christ* (titre du premier chapitre), qui a connu un succès considérable. Il condense les grands traits de la *devotio moderna* (« dévotion moderne »).

Ce courant spirituel, qui rayonne au XVe siècle avant de s'épuiser au siècle suivant, est initié par Geert (Gérard) Groote, fondateur en 1381 des Frères de la vie commune. Il tranche avec le luxe de certains monastères et des cérémonies liturgiques, avec les pèlerinages peu enclins à se recueillir, les pénitences corporelles ou encore les circonvolutions intellectuelles de la théologie. Il est centré sur la vie des frères (et des sœurs) faite de pauvreté et de simplicité, de contemplation, de communion avec Dieu, de piété et de prières personnelles, de purification de l'esprit et d'ascèse intérieure. Autant de notions qui trouvent un écho auprès de clercs et d'une population peu instruite. Les frères sont en outre enseignants (Érasme* fut leur élève) et d'excellents copistes, dont des livres de piété. Tout cela explique que *L'Imitation de Jésus-Christ* soit, après la Bible, l'ouvrage le plus lu et le plus traduit du monde chrétien – par Lemaistre de Sacy (1662), Pierre Corneille (1656) ou Félicité de Lamennais (1824). Le texte comprend quatre livres : les trois premiers rassemblent des conseils relatifs à la vie spirituelle et intérieure ; le quatrième, sur l'eucharistie, est l'aboutissement d'une intimité personnelle avec Jésus-Christ.

THOR

GERMANO-NORDIQUES



Appelé Donar par les Germains, Thor (« tonnerre ») est le fils d'Odin* et de Jord, personnification de la terre en friche et forme de la déesse-mère. Il a pour épouse Sif*, dont il adopte le fils, et se montre un bon mari. Il est d'ailleurs le protecteur des naissances et des mariés. Mais il se montre infidèle : avec sa maîtresse Jarnsaxa, une géante, il

conçoit deux fils, Magni (« force ») et Modi (« courage »), et une fille, Thrud.

Dieu très ancien et très populaire, Thor fut assez important pour que son nom figure dans le jeudi (son jour) allemand (*Donnerstag*), danois (*Thorsdag*) et anglais (*Thursday*). Son portrait évoque l'Indra* indien et le Zeus* grec. Maître du combat guerrier, il préside à l'orage et au tonnerre qui annoncent la pluie. Géant à la barbe rousse, aux yeux pénétrants, il est doté d'un appétit démesuré et d'un goût prononcé pour la boisson. Et, bien qu'adversaire désigné du mal, il a pour compagnon préféré le malicieux Loki*, avec qui les rapports sont parfois orageux. Il se déplace dans un char que tirent deux boucs, Tanngnost (« Dents grinçantes ») et Tanngrisnir (« Dents étincelantes »), dont les sabots produisent un bruit de tonnerre.

Franc et direct, il est moins intelligent et plus brutal que son père, mais plus attachant. Par exemple, dans la *Hárbardsljód* (« Lai de Hárbardr », la « barbe grise »), récit de l'*Edda poétique*, Odin fait preuve de fourberie et se moque de son fils trompé par cette barbe dont il s'est affublé. Cependant, il est loin d'être idiot et peut se montrer très fin. Dans un autre récit, l'*Alvíssmál*, les « Dits d'Alvíss », ce dernier (« très sage ») est un nain qui ne peut vivre que la nuit, dans sa grotte profonde. Les dieux lui promettent la main de Thrud en échange d'armes qu'il devra forger. Désapprouvant cette union, Thor le soumet à un questionnaire interminable, et parvient même à lui extirper le secret des *beiti*, une sorte de code poétique exigeant une parfaite connaissance de la mythologie. Surpris par les premiers rayons du soleil, Alvíss se change aussitôt en statue de pierre.

Présent dans de nombreux récits, Thor reste néanmoins le plus puissant des Ases*, car d'une force colossale qu'augmente encore sa ceinture magique Megingjard. Forgé par les nains, son marteau Mjöllnir (« foudre étincelante » ou « broyeur ») lance des éclairs lorsqu'il le fait tournoyer. Il agit à la manière d'un boomerang : avant de revenir dans ses mains gantées de fer, il atteint toujours sa cible, particulièrement les géants*, ses ennemis jurés, comme Hymir et son chaudron donné à Aegir* ou Thrym, qui exige la main de Freyja* contre son marteau. Il tue aussi Geirroed, qui, ayant capturé Loki, a exigé que Thor se présente seul et désarmé. Ayant déjoué une tentative d'assassinat, il l'abat avec une boule de feu, ainsi que ses filles.

Thor et Jormungand

Fils de Loki, frère du loup Fenrir* et d'Hel*, déesse de la mort, Jormungand est le serpent cosmique qui enlace Midgard, le monde des humains, d'où son autre nom, «Serpent de Midgard » (Midgardsormr). Son nom, qui signifie «baguette magique colossale », pourrait se référer à un ancien arbre sacré qu'aurait supplanté la figure merveilleuse d'Yggdrasil*, le soutien des Neuf Mondes de l'univers. Précipité par Odin dans les profondeurs de l'océan, Jormungand doit s'en libérer lors du Ragnarök*, le combat dantesque des dieux contre les puissances maléfiques. Incarnation du mal, il est ainsi l'ennemi juré de Thor qui parvient un jour à le pêcher, avant que le monstre ne coupe le fil. Au Ragnarök, Thor lui fracasse le crâne avec son marteau, mais le venin sorti de la gueule du monstre l'empoisonne. Magni et Modi, rescapés de la bataille, héritent de Mjöllnir.

THOT

ÉGYPTE

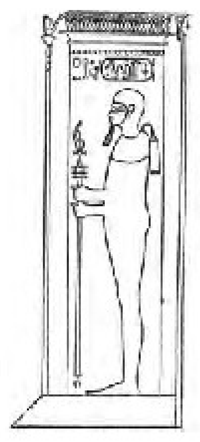
Ibis adoré à Hermopolis, Thot, associé aussi au babouin, est le dieu lunaire de l'écriture, des hiéroglyphes, des langues et de ce qui ressortit à l'esprit, dont les lois. Scribe des dieux et protecteur des scribes égyptiens, il est le Verbe créateur, c'est-à-dire la parole qui permet à Ptah* le démiurge d'opérer. C'est lui qui guérit Horus* d'une morsure de serpent et des blessures que lui inflige Seth*. Maître du temps et du calendrier, il excelle aussi dans le domaine des chiffres, des arts ou encore de la magie car il détient un livre de formules capables de dominer le monde, et jusqu'aux dieux. Autant dire que ce personnage central est puissant. Osiris*, qui s'apprête à régner sur l'au-delà, le choisit pour être le vizir, le juge suprême des hommes, qui assiste (ou assure) la pesée des âmes des morts et notifie le jugement. En tant que messager et secrétaire des dieux, il est assimilé par les Grecs à Hermès*, qui donnera le nom d'Hermopolis, auparavant Khéménou, la « ville des huit », l'Ogdoade que clôturent Amonet* et Amon*. De cette fusion naît l'Hermès Trismégiste (« trois fois grand »), figure syncrétique, mystique et ésotérique, qui inspirera les alchimistes du Moyen Âge.

Thot est souvent accompagné de Seshat, la déesse anthropomorphe de l'écriture, qui l'aide dans ses tâches de rédaction, comme la consignation des noms des pharaons sur l'arbre généalogique, le dressé d'inventaires, la tenue d'annales ou encore le tracé des temples. Elle est en outre la protectrice des bibliothèques, celle d'Hermonpolis étant très réputée en son temps.

THOUÉRIS

ÉGYPTE

Forme grecque de l'égyptien Taouret (« la Grande »), Thouéris a l'apparence d'une hippopotame enceinte, aux mamelles gonflées, aux pattes de lion et au dos ou à la queue de crocodile. On la voit souvent se dresser sur ses pattes postérieures, appuyée sur le nœud magique d'Isis*, synonyme de protection. Personnification de la fécondité, elle est populaire, bien que récente dans la mythologie, et associée au Nil nourricier. Figurée dans des temples, des amulettes et par des sculptures, elle joue un rôle important : assister les mères des dieux, des pharaons et des Égyptiens dans l'accouchement, ce qui fait d'elle une sorte de grande mère qui enfante tous les êtres. Elle rejoint en cela les divinités des femmes en couches, comme Bastet*, Bès*, Khnoum* ou Meskhenet, qui accompagne Renenoutet*.



TIAMAT

ORIENT ANCIEN

Représentant la mer, donc les eaux salées, Tiamat conçoit les premiers dieux mésopotamiens en s'unissant avec Apsû*, les eaux douces. Attachée à ses enfants, elle tente de calmer son époux, excédé par la turbulence des plus jeunes dieux. Mais il est tué par Enki*/Éa, qui lui dérobe les attributs du pouvoir, dont la tiare. Furieuse, Tiamat se crée un nouveau compagnon, Kingu (ou Qingu), et des monstres terrifiants (serpents géants et venimeux, dragons, lions et chiens enragés…). Elle confie à Kingu la direction de cette armée d'épouvante et lui confie la Tablette des Destins, gage d'autorité suprême – que dérobera Anzû*. Mais personne ne veut lutter contre de telles créatures. Seul Marduk* relève le défi. Muni d'un arc, d'une masse et d'un filet, aidé de vents, il va combattre sur son char que tirent quatre chevaux. Surmontant sa peur, il va droit sur Tiamat, l'enferme dans son filet, fait gonfler son estomac par des vents et la transperce d'une flèche. Il la ligote, le temps d'attraper les monstres, toujours avec son filet, et de les enchaîner. Ensuite, il maîtrise Kingu et prend la Table des Destins. Revenu vers Tiamat, il l'achève d'un coup de masse et fend son corps en deux parties. L'une est le ciel et l'autre, la Terre. Le sang de Kingu servira à créer l'humanité. Quant aux monstres, ils deviennent les gardiens des lieux sacrés.

TIAN

CHINE

Le ciel, Tian (ou Tien), est le séjour des dieux composé de divers étages. Déjà connu en tant que divinité sous la dynastie des Shang (1765-1122 av. J.-C.), il devient un dieu majeur sous la suivante, celle des Zhou (1122-222). Il est alors vénéré à l'égal, voire au-dessus de l'autre pilier auquel il est lié, l'Auguste de Jade* (Shang Di). Ce duo accompagnera la religion chinoise pendant toute l'histoire de la Chine. Garant de l'ordre, de la paix et de la justice, Tian châtie ou récompense, apporte son soutien aux bons souverains qui ont pour rôle d'assurer le lien du dieu avec le peuple. Les rois Zhou, seuls capables et autorisés à lui rendre un culte, sont d'ailleurs appelés Tian Zi, « fils du Ciel ». Ils préservent ainsi les rites dans l'intérêt de leurs sujets. Sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), son culte prendra encore de l'ampleur, notamment sous l'impulsion de Dong Zhongshu*.

De nombreux personnages de la tradition chinoise comportent « Tian » dans leur nom, comme les San Qing* et Tian Heou (Mazu*).

TIJÂNI, AL- AHMAD (1737-1815)

ISLAM

Originaire de Ayn Mâdï, dans le Sud algérien, al-Tijâni fonde en 1781 une confrérie soufie, après qu'il en a reçu la consigne par Mahomet* lui-même. Cette nouvelle voie mystique, ou Tijâniya, prône un lien plus direct avec le Prophète, tout en simplifiant les pratiques, ce qui la différencie des autres branches soufies. Les membres se fondent sur la méditation et l'intercession d'al-Tijâni, seul à pouvoir transmettre le message que Mahomet lui a transmis directement. La Tijâniya se répand dans le Maghreb, en Afrique de l'Est et de l'Ouest, tout en agissant sur le plan politique. Avec la Qâdiriya, elle est la confrérie la plus présente en Afrique occidentale.

TILOPA (998-1069)

BOUDDHISME

L'Indien Tilopa, dont le nom évoque le sésame, est un *mahâsiddha* (« grand saint parfait »), comme Milarepa* qui recevra son enseignement par l'intermédiaire de son disciple Naropa. Maître en matière de Tantra, il communique son savoir à Narupa qui l'introduit au Tibet. Comme tous les *mahâsiddha*, il mène une existence originale, celle d'un mendiant se nourrissant de têtes de poissons. Pour acquérir son savoir, il n'hésite pas à affronter Vajrayogini, représentation de la vacuité et la Dakini* exemplaire. Il la séduit et elle lui transmet le Mahamudra, la pleine conscience de la vacuité, qui est à la source de l'école Kagyupa du Tibet.

TIRAWA

AMÉRIQUES/PAWNEES

Amérindiens des plaines, les Pawnees, installés dans l'ouest de l'Oklahoma, vénèrent le créateur absolu qui n'a pas de forme mais réside dans tout. C'est Tirawa (ou Atius Tirawa, « père d'en haut »), le « père » de toutes choses, qui dispense la vie et habite le ciel profond avec Atira, son épouse. Il y dirige les grands esprits, dont le plus puissant est Shakuru, le soleil, associé à Pah, la lune. Tirawa le place à l'est afin de donner chaleur et lumière à la Terre qui va apparaître, tandis que Pah est postée à l'ouest pour assister l'œuvre qu'il prépare. Il dispose ainsi les grandes étoiles dans le cosmos. Ensuite, il produit ses messagers les nuages, les vents, les éclairs et le tonnerre, et crée la Terre à partir d'un caillou qui, perçant les cieux, a entraîné les eaux. Après les montagnes, les vallées, la végétation et les cours d'eau, il forme le premier couple, l'homme naissant de Shakuru et Pah, la femme des étoiles, du matin et du soir. Tirawa leur enseigne quantité de choses : la parole, le manie-

ment des armes, la chasse, l'agriculture dont le tabac, les rituels religieux et les sacrifices, sans oublier les peintures de guerres et le calumet. L'homme peut dès lors régner sur ses semblables, nés des étoiles.

TIRÉSIAS

GRÈCE

Célèbre devin de Thèbes, Tirésias connaît le passé, le présent et l'avenir. Il peut aussi analyser les événements à partir du vol des oiseaux. Il a pour particularité d'être aveugle, infirmité dont l'origine est l'objet de deux versions principales. D'après la première, il surprend Athéna* dans son bain : elle le frappe de cécité. Apaisée, elle lui offre en contrepartie le pouvoir de divination et un bâton qui le guide comme s'il avait des yeux. Dans la seconde version, Tirésias voit un couple de serpents entrelacés. Il en tue la femelle et est aussitôt changé en femme. Sept ans plus tard, il rencontre un autre couple de serpents (ou le même), tue le mâle et redevient un homme. Et, puisqu'il a connu les deux sexes, Héra* et Zeus* le prennent pour arbitre dans un différend au sujet du plaisir en amour. La déesse affirme que la femme en éprouve moins que les hommes. Mais Tirésias révèle le secret du beau sexe : la femme est en réalité dix fois plus satisfaite que son partenaire. En conséquence, Héra le prive de la vue, et Zeus le console en lui conférant ce don de prophétie.

Durant son existence, sept fois plus longue que celle des autres mortels, Tirésias livre ses prophéties à des personnages, tels Amphitryon*, Œdipe* et les parents de Narcisse*. Après sa mort, provoquée dit-on après avoir bu de l'eau trop fraîche, il rejoint les enfers, où il continue d'exercer ses talents, notamment auprès d'Ulysse*.

TISHTRIYA

IRAN ANCIEN

Comptant parmi les Yazatas*, Tishtriya est associé à la pluie, les eaux en général et la fertilité. Il personnifie l'étoile Sirius. Il mène les armées d'Ahura Mazda* contre les forces du mal et défait le démon Apaosha, qui, juché sur son cheval noir, apporte la sécheresse et l'aridité – ce démon rappelle Vritra*, esprit maléfique indien. Car Tishtriya procure aux hommes les plantes nourricières, et surtout le Gao-Kerena, l'arbre de vie dont les racines sont situées au milieu de l'océan du monde. Perché sur les branches, un oiseau, Camros, en rassemble les graines et les lui apporte. Tishtriya les mélange ensuite à de l'eau. Le produit obtenu peut ressusciter les morts et accorder l'immortalité à ceux qui le consomment.

TITANS

GRÈCE



Enfants de Gaïa* (Terre) et d'Ouranos* (ciel), les douze titans sont des géants personnifiant les forces de la nature. Il s'agit de six titans, soit, par ordre d'aînesse : Océan*, Coéos (père de Léto*), Crios, Hypérion*, Japet et Cronos*. Chacun d'eux forme un couple avec une de leurs six sœurs titanides, soit respectivement Téthys, Phœbé, Mnémosyne, Théia, Thémis* et Rhéa*. Enfermés dans les entrailles de leur mère sur ordre d'Ouranos, ils sont libérés grâce à Cronos, le benjamin. Ce dernier donne à son tour naissance aux dieux olympiens, qu'il avale à son tour. Son fils Zeus* l'oblige à les vomir, et engage un formidable combat de dix ans contre la plupart des titans. En ces débuts du monde, la lutte, ou Titanomachie, engage des forces colossales et déploie une violence extrême. Zeus peut compter sur ses frères et sœurs, sur les cyclopes* qui forgent la foudre, sur les Hécatonchires (géants* aux cent bras) et, selon les auteurs, sur certains titans (Océan, Thémis, Japet et/ou Mnémosyne). Vaincus, les titans sont relégués dans le Tartare, partie profonde des enfers, sous la garde des Hécatonchires. Le monde est ensuite partagé entre Zeus (ciel) et ses frères Hadès (enfers) et Poséidon* (mer).

Les titans, divinités chtoniennes, c'est-à-dire terrestres et souterraines, représentent ainsi le panthéon primordial, supplanté par le panthéon olympien, c'est-à-dire les dieux célestes.

TLALOC

AZTÈQUES

Dieu de la Fertilité, de la Pluie et de la Végétation, Tlaloc (« celui qui fait ruisseler les choses ») habite un paradis (Tlalocan) où règne l'abondance et où il accueille les morts victimes de noyade, de foudroiement, d'hydropisie, de la lèpre et autres maladies contagieuses. Ceci explique que chaque année des enfants soient noyés en offrande et que des sacrifices sanglants lui soient consacrés. D'origine toltèque, il ressemble au dieu maya Chac*. Outre la pluie, qu'il dispense selon ses désirs, ses pouvoirs s'étendent à la foudre, au tonnerre et aux tempêtes, ce qui lui vaut une grande vénération, notamment de la part des paysans puisqu'il fait, en plus, pousser le maïs. Il est d'usage de manger en son honneur ses représentations (*tlaloqueh*) en pâte d'amarante.

Tlaloc a pour parèdre Chalchihuitlicue, c'est-à-dire « celle qui porte

une jupe de jade » ou « à la robe d'émeraude », référence à la couleur de l'élément concerné. Portant aussi le nom de Matlalcueyeh (« celle qui porte une jupe verte »), elle est en effet la déesse des eaux (lacs, ruisseaux, torrents, pluies…). Elle est souvent symbolisée par une petite grenouille. Sinon, elle apparaît avec un magnifique collier de pierres précieuses supportant un pendentif d'or. Coiffée d'un cornet de papier bleu, orné de feuilles vertes, elle présente des sourcils turquoise et un habit bleu-vert rappelant la teinte des mers tropicales. On l'associe parfois aussi à Xiuhtecuhtli*, le dieu du Feu.

TLAZOlTEOTL

AZTÈQUES

Déesse aztèque de l'Amour, de la Sensualité et de la Fertilité, Tlazolteotl est surnommée Tlahelcuani, « la mangeuse de saleté », car, selon la légende, lorsqu'un humain approche de la mort, elle reçoit sa confession, nettoie son âme des perversités et autres vices, c'est-à-dire des « ordures » (*tlazolli*) personnelles. Même les prêtres se penchent à son oreille pour reconnaître leurs fautes. Tlazolteotl est appelée aussi Ixcuinan, « qui a quatre visages », parce qu'elle prend l'aspect de quatre sœurs, les Tlazolteteoh. Elle est également la patronne des accouchements et la mère de Centeol*, l'une des divinités du maïs.

Concernant l'amour, les Aztèques vénèrent aussi Xochipilli (« prince des fleurs »), dieu du Chant, des Fleurs, du Maïs, de la Joie ou encore de la Beauté. On le représente avec un bâton piquant un cœur et terminé par des plumes, des papillons, des sandales fleuries, un bouclier cerclé de turquoises. Ce dieu est appelé aussi Macuilxochitl (« cinq fleurs »), auquel on offre des tortillas en forme de papillon.

TOBIE

JUDAÏSME

Le livre de Tobie, écrit vers 200 av. J.-C., fait partie de la Bible latine, mais non de la Bible hébraïque. Trois fidèles de Dieu, Tobie, son père Tobit, un riche commerçant, et sa mère Anna, vivent à Ninive, capitale de l'Assyrie. Bien qu'éloignés de Jérusalem, ils respectent la Torah. Mais Tobit devient aveugle. Son épouse, contrainte de travailler, rejette Dieu qui les a plongés dans ces malheurs. Au contraire, Tobit le prie et, chaque homme étant imparfait devant le Créateur, est certain d'avoir fait une faute. Autant mourir, se dit-il. C'est sans compter l'ange Raphaël. Il part en voyage avec Tobie et organise une rencontre avec Sarra. Cette veuve, croyante en Dieu, vit à Ectabane, en Perse. Frappée d'une malédiction, elle veut aussi en finir. Un démon, Asmodée, « le pire des démons », a tué ses sept maris pendant la nuit de noces, avant que le mariage soit

consommé. Tombé amoureux, Tobie, aidé de Raphaël, trouve la solution. Le désir pour cette femme reposant sur l'amour et non sur une pulsion sexuelle, ils doivent tous deux demander la protection de Dieu. Pendant ce temps, ils font cuire le foie et le cœur d'un poisson sur la braise. Écœuré par l'odeur, Asmodée fuit jusqu'en Égypte, où Raphaël l'emprisonne pour l'éternité. De retour chez lui, Tobie applique le fiel du poisson sur les yeux de son père, qui guérit et s'exclame : « Béni soit le Dieu d'Israël ! » Un Dieu qui accorde la même attention à tous ses fidèles, qu'ils soient de la diaspora ou qu'ils vivent en Israël.

Quant à Asmodée (Achemedaï en hébreu, « celui qui fait mourir »), ce démon, repris par la tradition, aurait été le serpent qui tente Ève. Comptant parmi les princes des enfers, il s'en prend aussi à Salomon*. Il le chasse du trône. Après avoir été mendiant, le roi l'en chasse à son tour.

TRICKSTER

AMÉRIQUES

Ce mot anglais, que l'on peut traduire par « bouffon », « filou », est un personnage récurrent dans les légendes d'Amérique du Nord. Appelés différemment selon les peuples, ces êtres surnaturels sont réputés pour leur sagesse, mais ils sont imprévisibles, trompeurs et rusés. Capables de se transformer et de changer ce qui les entoure, ils garantissent néanmoins les pluies et la fertilité, permettent de lire les secrets. Le *trickster* prend souvent une apparence animale, comme le coyote*, la grenouille, l'opossum ou le corbeau*.

Le *trickster* est présent dans d'autres mythologiques, à l'image du Loki* germano-nordique ou du Maui tikitiki* maori.

TRIMURTI

INDE



Née d'Ammaravu*, la Trimurti (« trois formes ») est la triade sacrée de l'Inde : Brahmâ* le créateur, Vishnu* le conservateur, Shiva* le destructeur. Ces trois dieux, bien qu'habitant en des endroits différents, agissent conjointement dans les cycles incessants de l'univers. Symboliquement, ils réunissent leurs compétences au sein d'un dieu unique, créateur et suprême, Îshvara, « Seigneur de l'univers », ce qui rapprocherait la Trimurti de la Trinité* chrétienne, mais contredit le polythéisme souverain en Inde. Historiquement, ils succédèrent à la triade des Veda : Agni* (feu), Vâyu* (vent) et Sûrya* (soleil).

TRINITÉ

CHRISTIANISME

Dieu étant unique, il est par essence invisible. Mais il est aussi trine (trois personnes). Pour se manifester et apporter le salut, il a mandé sur Terre son Fils (Jésus*) engendré par l'Esprit saint*. Ainsi s'explique le dogme de la Trinité. Fondement de la foi chrétienne, il fut défini aux conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381), qui permirent de condamner les hérésies qui en niaient le bien-fondé. Ces assemblées adoptèrent le Credo (« je crois », en latin) chrétien, ou symbole des apôtres : croire au Dieu unique, au Seigneur Jésus-Christ, son Fils, en la Trinité, en la Résurrection, en l'Église catholique (universelle), au baptême. Plongeant dans l'essence et le mystère de Dieu omnipotent, la Trinité n'est pourtant pas citée dans le Nouveau Testament, excepté des évocations de Jean* et de Paul*, et ce passage de Matthieu* : Jésus ressuscité confirme la mission des apôtres et les baptise « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. […] Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin de l'âge ». Aux conciles, le Fils fut donc déclaré consubstantiel au Père, c'est-à-dire « de même substance » (*homoousios* en grec), alors que l'arianisme, par exemple, le voyait inférieur ou, au mieux, d'une « substance semblable » (*homoiousos*). Pourtant, ces termes sont également absents des évangiles, où Dieu ne peut avoir d'égal. Ce qui fait de la Trinité le produit d'une évolution de la mentalité chrétienne.

Outre Arius*, la Trinité suscita de vifs débats, notamment entre Églises catholique et orthodoxe, à commencer par Photius* en 867. Une différence de vue provoqua le schisme entre Orient et Occident (1054), entre Michel Cérulaire* et le pape Léon IX.

Chaque chrétien est toujours baptisé au nom de la Trinité et selon la formule de Matthieu. Il reçoit alors l'Esprit qui lui procure ses dons particuliers, comme il permit à Jésus baptisé d'opérer des miracles et de poursuivre son ministère jusqu'à son dernier souffle. L'islam, quant à lui, rejette la Trinité : « Ne dites pas : “Trois”. […] Dieu est unique ! Gloire à lui ! Comment aurait-il un fils ? » déclare la sourate 4, *Les Femmes*.

La Trinité et les prisonniers

Originaire de Provence, Jean de Matha (1160-1213) célèbre sa première messe vers 1193 lorsqu'il a la vision d'un ange vêtu de blanc, une croix rouge et bleu ornant sa poitrine, qui présente ses mains à deux prisonniers, l'un noir, l'autre blanc. Il crée l'ordre de la Très Sainte Trinité et de la rédemption des captifs, approuvé en 1198 par le pape Innocent III. Pour cette fondation, il aurait reçu l'aide d'un ermite, Félix de Valois (1127-1212), cousin du roi Louis VII, et canonisé comme lui. Les Trinitaires, vêtus selon la vision de Jean, sont chargés de racheter les chrétiens enlevés par les musulmans lors des raids en Méditerranée et devenus esclaves. Grâce à Philippe Auguste, trois monastères voient le jour en région parisienne, et un quatrième à Paris. Ce dernier, situé près d'une chapelle consacrée à Mathurin*, vaut aux Trinitaires d'être appelés « Mathurins ». Les Trinitaires existent toujours. Ils s'occupent d'aider les malades et les prisonniers, ou d'enseigner.

TSONGKHAPA (1357-1419)

TIBET/BOUDDHISME

Né dans le nord-est du Tibet, Tsongkhapa entre très tôt en religion et s'avère un érudit hors pair. Bâtisseur de monastères, acteur du culte de Maitreya*, il est le fondateur de l'école Gélougpa (« vertueux »), centrée sur la vie monastique et les écrits saints, qui repose sur ses textes et ceux de ses proches disciples. Depuis le XVIII[e] siècle, cette école tient les rênes du pouvoir politique, même si son éminent représentant, le Dalaï Lama, vit aujourd'hui en exil.

TSUKI YOMI

JAPON

Né de l'œil droit d'Izanagi*, Tsuki Yomi, ou Tsukumi, est le dieu de la Lune, dont le nom fait référence au calendrier dont il était le chef d'orchestre. Il possède un miroir afin de se refléter. Tout d'abord, il vit dans le ciel auprès de sa sœur Amaterasu*, le soleil. Un jour, il se rend auprès d'Ukemochi – possible aspect féminin d'Inari*. Cette déesse du Riz et de la Nourriture, au lieu de lui préparer un délicieux repas, lui sert de la nourriture vomie de sa bouche et de son nez. Furieux et écœuré, il la tue. Apprenant la nouvelle, Amaterasu décide de ne plus le voir. C'est pourquoi la lune et le soleil sont aujourd'hui séparés, à l'instar du jour et de la nuit. Quant à Ukemochi, son corps, bien que sans vie, continua à produire de la nourriture (riz, millet…) et donna naissance à quantité d'animaux (cheval, vache, ver à soie…).

TÚATHA DÉ DÁNANN

CELTES/IRLANDE

Peu avant le déluge qui va les engloutir, Cessair (« Grêle »), une grande magicienne, la première reine d'Irlande, débarque avec cinquante femmes et trois hommes. Seul Fintan survit, caché dans une grotte : transformé en saumon, puis en aigle et en faucon, il redevient homme et prodiguera son enseignement druidique jusqu'à la christianisation. Juste après la catastrophe arrivent les Fomoires (« esprits du dessous »). Descendants d'une divinité nommée Domnu, qui représente l'abîme, ce sont des géants. Les occupants successifs de l'île, débarquant tous un 1[er] mai, vont être confrontés à ces créatures démoniaques et d'une laideur repoussante, capables de magie. Partholon, fils de l'Océan, et sa famille s'implantent vers 2600 av. J.-C., trois cents ans après le déluge. Venus peut-être de Grèce, ils se multiplient avant de succomber à une épidémie, trois siècles plus tard, après avoir créé les paysages et les premiers druides. Originaires de Scythie,

Créateur – Adonaï fut traduit en grec par Kyrios et en latin par Dominus. Dans les copies de la Bible, les voyelles hébraïques d'Adonaï furent inscrites sous le YHWH : E (pour le A), O et A. Une lecture particulière les interpréta par « jé-ho-vah », qui constitue donc une invention linguistique. Seuls quelques chercheurs affirment le bien-fondé de Jéhovah. Ils sont souvent proches d'un mouvement classé parmi les sectes dans les différents rapports parlementaires français. Ces « témoins de Jéhovah », mouvement millénariste fondé aux États-Unis par Charles Taze Russell (1852-1916), rejettent la Trinité, Noël, les transfusions et la consommation de sang (siège de l'âme). Prédicateurs actifs, ils possèdent leur propre traduction de la Bible, affirment que la Création s'est déroulée comme le raconte le livre de la Genèse, et autres principes.

YAM

ORIENT ANCIEN

Dieu de la Mer et des Eaux, Yam (ou Yamm) est le sujet d'un mythe retrouvé à Ougarit, *Baal et la mer* – son nom signifie « mer » en langue sémitique de l'Ouest. Appelé aussi « le Seigneur Mer », « le Prince Rivière » ou « le Juge Fleuve », il est le fils préféré d'El* et le frère de Baal*. En effet, son père lui accorde le privilège d'avoir un palais, gage de souveraineté. Pis, il demande à El que Baal lui soit livré en tant que serviteur. Mais il n'obtient pas satisfaction car, aidé de Kothar, le dieu forgeron qui lui a fabriqué deux massues redoutables, Baal attaque et fracasse le crâne de son ennemi. Sa victoire est fêtée par un banquet après lequel la terrible Anat* élimine avec cruauté les derniers opposants terrestres. Ainsi vainc celui qui reste le maître des vents, des tempêtes, des courants et des pluies – il est le protecteur des marins. Il est bien le roi des dieux auquel est dévolu un temple magnifique. Quant à Yam, qualifié de « serpent fuyard », il a sans doute inspiré la figure terrifiante du Léviathan* biblique.

YAMA

INDE

Roi des morts (son équivalent iranien est Yima, un roi exemplaire de l'âge d'or), Yama est le roi des enfers et des ancêtres. Fils de Vivasvat, il y juge les défunts en fonction de leurs actions, sur lesquelles il a d'ailleurs fortement pesé. Leurs âmes sont conduites par ses messagers, les Jatadharas, jusqu'à son royaume, sous la vigilance de ses deux chiens aux quatre yeux. Terrifiant et laid pour les coupables, beau pour les justes, il a un buffle noir pour monture (*vâhana*). Il a aussi sous ses ordres les cruels Pretas, des fantômes qui n'ont pu se réincarner en raison de leurs fautes passées. Semant la zizanie, investissant les corps des vivants, ils souffrent en permanence de la faim, leur bouche étant trop petite pour recevoir les offrandes.

Yama est aussi, avec son frère Manu, le créateur du premier homme, appelé justement Yama. Ce dernier forme le premier couple humain avec Yami, la sœur jumelle du dieu. Après sa mort, elle se transforme en Yamunâ, la rivière affluent de Ganga* (le Gange).

YAN LUO WANG

CHINE



Selon la tradition la plus répandue, la mythologie chinoise comprend dix-huit enfers, lieux de supplices de toutes sortes, adaptés aux fautes passées des défunts. Réunis au sein d'un royaume, appelé parfois le Feng Du, ils dépendent de dix tribunaux présidés chacun par un roi, juge et gardien assisté de créatures effrayantes. Ces personnages sont inspirés du dieu indien Yama* : roi puissant des enfers qui avait le pouvoir de châtier, il rejoignit aussi le bouddhisme, où il est également le souverain du monde infernal, qui envoie les plaies aux hommes pour leur rappeler la voie du bien et de la moralité.

Le Feng est gouverné par un roi suprême, Yan Wang Yeh (« seigneur roi Yama »), responsable du premier tribunal. Mis en place par l'Auguste de Jade*, dont il dépend directement, il rend aussi des comptes à Taiye Dadi*. Appelé aussi Qin Guang Wang, il accueille les âmes des morts et, après un examen minutieux des existences, dirige celles qui sont coupables vers les autres tribunaux, chacun étant chargé d'une catégorie de délits. Auparavant, son poste était occupé par Yan Luo Wang : lui reprochant un manque de dureté, l'Auguste de Jade l'a rétrogradé au cinquième tribunal, réservé aux meurtriers, aux débauchés et aux incroyants.

Après avoir subi leurs tourments et expié, les âmes rejoignent le dixième tribunal, dont le roi, Zhuang Lun Wang, contrôle leur transmigration dans un autre corps déjà décidé. Meng Po, déesse de l'Oubli et de l'Amnésie, leur donne alors une boisson qui efface tout souvenir.

Les juges du Feng Du

Outre les trois rois cités, voici les sept autres tribunaux, avec leur juge et un aperçu des âmes concernées.

2. Qu Jiang Wang. Mauvais médecins, dépravés, maquerelles et maquereaux, pervertis, ravisseurs.
3. Song Di Wang. Drogués, mauvais mandarins, rebelles, prisonniers évadés, calomniateurs.
4. Wu Guan Wang. Escrocs, avares, tricheurs, faux-monnayeurs, vendeurs malhonnêtes, blasphémateurs.
6. Bian Cheng Wang. Commères, menteurs, sacrilèges, trompeurs et autres mauvaises langues.
7. Tai Shan Wang. Anthropophages, traîtres.
8. Du Shi Wang. Mauvais enfants, athées, apostats.
9. Ping Deng Wang. Pyromanes.

YANG ZHU (vers 350 av. J.-C.)

CHINE

Bien que sa vie soit un mystère et que ses œuvres aient disparu, excepté des passages cités par Liezi*, ce philosophe taoïste a impressionné à son époque. Mencius* (372-289 avant notre ère), pourtant opposé à ses théories, le salue comme le créateur d'un courant de pensée à l'égal de Confucius* et de Mozi*. Il est cité aussi par Zhuangzi* (IVe siècle av. J.-C.).

Pessimiste, individualiste, écœuré par le monde, ennemi des conventions et des contingences, Yang Zhu, ou Yang Tchou, estime qu'une petite part seulement de l'existence apporte de réelles satisfactions. À quoi bon être un héros, un sauveur ou rechercher la gloire, vaine par définition ? C'est pourquoi, adepte des plaisirs, il compense tout cela par un hédonisme appliqué. Il vaut mieux profiter de la vie. Égoïste aux yeux de Mencius, il est à l'opposé de l'amour prôné par Mozi.

YAO

CHINE

Troisième Woudi*, les Cinq Empereurs légendaires de Chine, Ku était le petit-cousin de son prédécesseur Zhuanxu, dont il était l'assistant. Arrière-petit-fils du premier, Huangdi*, il aurait régné de 2435 à 2357 avant notre ère. Son fils Zhi lui succède, mais s'efface devant son frère Yao (2357-2255), « l'Élevé ». Réputé pour sa sagesse, ce souverain invente le calendrier et le jeu de go, commande des recherches en astronomie. Sous son règne, ou celui de son successeur Shun*, se déroule le célèbre épisode des Dix Soleils et de l'archer Yi*, et le déluge provoqué par Gong Gong*.

YARILO

SLAVES

Dans la mythologie et les traditions de l'ancienne Russie, Yarilo, appelé aussi Erilo, était le dieu de la Passion, du Sexe et de la Luxure. Malgré ces rôles, il a su résister aux interdits de l'Église orthodoxe, laquelle laissa d'ailleurs persister des traditions pré-chrétiennes. Décrit en beau jeune homme juché sur un cheval blanc, couronné de fleurs, il était honoré par les jeunes filles des campagnes, rendez-vous qui existait encore au XIXe siècle. De même, il était invoqué dans le monde slave en tant que divinité du Printemps, au moment du réveil de la nature, et de la Fertilité.

YAZATAS

IRAN ANCIEN

Ce sont les « dignes d'être adorés ». Dans le mazdéisme, les Yazatas sont les dieux. À partir de la réforme de Zarathoustra*, vers le VIIIe-VIIe siècle avant notre ère, ce mot désigne des esprits divins, gardiens des corps célestes et messagers du dieu suprême Ahura Mazda*. Le plus important est Mithra*. Nous trouvons aussi Tishtriya*, Daena (« ce qui a été indiqué »), personnification féminine de la religion. Zam est associé au soleil, Vata au vent, Mah à la lune et à la vache, animal nourricier par excellence. Avec Mithra et Sraosha*, Rashnu est lié à la justice et au jugement des âmes des défunts. Il fournit les balances d'or qui servent à les peser pour déterminer la part de mal et de bien. En fonction du résultat, soit elles étaient dirigées vers les ténèbres, où les démons leur préparaient des tortures éternelles – feu et métal fondu, par exemple –, soit elles empruntaient le pont Chinvat, gardé par Rashnu et menant au paradis céleste d'Ahura Mazda sous la conduite d'une belle jeune fille. Mais toutes les âmes doivent attendre les derniers temps pour connaître un jugement final et définitif. Citons enfin Vayu. D'abord dieu du Vent et du Souffle vital dans le mazdéisme, il est loué pour ses qualités de guerrier entouré de lieutenants divins compétents, dont Thraâtaona, auquel Fereydoun* sera assimilé. Dans le zoroastrisme, il devient un adjoint précieux d'Ahura Mazda.

YEHOUDAH HA-NASSI (vers 135-220)

JUDAÏSME

Formé, entre autres, par Yosé ben Halafta et Yehouda bar Ilaï, eux-mêmes disciples d'Aqiva*, Yehoudah (Judas) est le fils de Gamaliel* de Jabneh. Selon la tradition, il serait né le jour de la mort d'Aqiva. Succédant à son père au poste de Nassi (président) du Sanhédrin, il améliore l'économie des juifs de Palestine, renforce l'unité du peuple, consolide

l'autorité de la représentation juive et mène avec Rome une politique prudente et sage. Célèbre et respecté de son vivant, riche et généreux, il met en forme la Michnah et met un terme à la chaîne de transmission de ce monument du judaïsme. Abba Arikha* et d'autres artisans du Talmud furent ses élèves.

YEHOUDAH LE HASSID (1150-1217)

JUDAÏSME

En hébreu, le mot *hassid* désigne un « dévot », un homme « pieux ». Il prend une forme particulière, et mystique, au sein de la famille des Kalonymides (de Kalonymos), originaire d'Italie et installée en Allemagne à la fin du IXe siècle ou au début du siècle suivant. Entre 1150 et 1250, elle donne trois grandes figures d'un mouvement, le hassidisme médiéval. Il s'agit de Rabbi Samuel, qui officie dans la première moitié du XIIe siècle, de son fils Yehoudah le Hassid et du disciple de ce dernier, Éléazar de Worms (vers 1165-1230). La pensée de ces trois maîtres fondateurs est condensée dans le *Sefer Hassidim*, « Livre des Dévots », qui influencera le judaïsme. Attribué à Yehoudah le Hassid, et en partie à son père, ce livre porte sur les spécificités du *hassid*, la faute et le repentir, l'éthique personnelle qui pèsera sur celle du judaïsme. Fondée sur la crainte de Dieu, l'existence du *hassid* est faite d'ascèse, de pénitences, de codes (comment travailler, s'habiller, prier...), de simplicité pour éviter les inégalités nées de la richesse. Il doit aussi rester impassible et respectueux face aux railleries et aux humiliations, cortège de la vie individuelle et collective de cette époque.

Le hassidisme adoptera au XVIIIe siècle une posture encore différente avec Israël ben Éliezer*.

YEMANJA

AFRIQUE/BRÉSIL/CUBA

Pour les Yorubas, Yemanja (« mère des poissons ») a pour frère Aganju (la terre inhabitée, comme le désert ou la plaine). Déesse du fleuve Ogun (sans rapport avec le dieu), elle est présentée comme la fille d'Oduduwa* et Obatala*, ou bien d'Olokun*, c'est-à-dire la mer, qu'elle rejoint sans cesse. Divinité des ruisseaux et des cascades, elle est la mère des Yorubas du Nigeria. Patronne des naissances, elle est adorée surtout des femmes car ses eaux guériraient l'infertilité.

Selon une tradition, elle conçoit avec Aganju un fils, Orungan (« l'air »), qui l'enlève. Alors qu'il veut la violer, de l'eau jaillit de ses seins, et de son ventre, onze dieux : Dada (légumes), Shango* (foudre), Ogun* (fer et guerre), Olokun* (mer), Orisha Oko (agriculture), Oshosi* (chasseurs), Oke (montagnes), Aje Shaluga (richesse), Shapannan (variole), Orun (soleil) et Oshu (lune). Et quatre déesses : Olosa (lagon), Oya (fleuve Niger), Oshun* (rivière Oshun) et Oba* (rivière Oba). Pour commémorer l'événement, une ville sainte, Ife, est fondée à l'endroit où s'est ouvert le corps d'Orungan. Ife fut en effet le siège d'un royaume dont la fondation mythique est attribuée à Oduduwa sous la forme d'un Orisha* masculin, l'ancêtre primordial des Yorubas, l'androgynie étant fréquente dans toutes les mythologies du monde. Ife prospéra du XIe siècle jusqu'à la naissance d'Oyo, la capitale des Yorubas.

Dans le syncrétisme brésilien, Yemanja, protectrice des naufragés, est une forme de la Vierge Marie*, ainsi qu'à Cuba.

Dada, Aje Shaluga et Orisha Oko

Chez les Yorubas, Dada (ou Eda, Ida, Banyani), dieu des nouveaux-nés et des légumes naissants, est représenté par une calebasse ornée de cauris. Il s'agit en fait d'Ajaka, frère de Shango*, au profit duquel il abdiqua. Il est également adoré au Brésil. Une autre tradition en fait la mère de Shango.

En Afrique de l'Ouest, le cola possède depuis longtemps un partenaire animal, ou plutôt un coquillage précieux : le cauris. En Côte d'Ivoire, les calebasses sont transformées par exemple en instruments de musique décorés de cauris, lesquels ornent aussi des calebasses dédiées à des sacrifices. Un grand cauris, qui avait une moindre valeur d'échange que les petits modèles servant de monnaie, était par exemple l'emblème du dieu de la Richesse, Aje Shaluga, dont le nom évoque la notion de gain, de reproduction. Ce grand cauris, considéré comme le protecteur des couleurs, était censéêtre né du corps de Yemanja.

Orisha Oko est le dieu Yoruba de l'Agriculture et, par extension, de la Fertilité en général, rôle dans lequel il est représenté en divinité phallique. Son emblème est une tige de fer et ses messagers sont les abeilles. Il pourrait guérir les fièvres de la malaria.

YGGDRASIL

GERMANO-NORDIQUES

Toujours vert, associé le plus souvent à un frêne, voire à un if, Yggdrasil est né de la mer primordiale. Abritant à ses pieds les assemblées des dieux, il soutient les Neuf Mondes composant l'univers, qui se logent de ses racines à sa cime. Il s'agit, au niveau supérieur, d'Asgard (le monde des Ases*) ou Gotheim, Vanaheim (celui des Vanes*) et Alfaheim (Elfes*). Au deuxième niveau se trouvent Midgard ou Mannheim (les humains), Jotunheim ou Utgard (les géants*), Nidavellir ou Svartalfheim (les nains ou Elfes sombres). Au niveau inférieur se logent Helheim (les morts d'Hel*), Muspelheim (le monde de Surt, dieu du Feu) et Niflheim (monde de glace).

Le nom Yggdrasil signifie « cheval d'Odin* ». Il est l'arbre symbolisant le poteau (centre du monde) sur lequel le chaman* monte à l'aide d'un cheval pour voyager dans l'au-delà. Il contient tout, la vie issue d'une argile blanche (*aurr*) nourrissant ses racines, le savoir et la sagesse que figure une fontaine gardée par le géant Mimir*, et le destin de chacun avec les Nornes* postées auprès d'une autre fontaine (Uroarbrunnr).

Trois racines en assurent l'assise. L'une d'elles s'étend près de la fontaine de Mimir. La deuxième, la plus profonde, plonge dans celle d'Hvergelmir, d'où surgissent douze rivières, dans le Niflheim où le dragon Nidhogg, nourri de cadavres, se plaît à la ronger. La troisième plonge dans celle d'Urdhr, à Asgard, gardée par les Nornes. Ses rameaux abritent des hôtes tel cet écureuil qui, montant et descendant, n'a de cesse d'envenimer les rapports entre Nidhogg et un aigle niché dans les hauteurs, qui présente un faucon entre ses yeux.

Après le Ragnarök*, lutte finale entre les dieux et les créatures maléfiques, seuls Lif et Lifthrasir, seul couple humain survivant, seront sauvés parce qu'ils se sont réfugiés dans Yggdrasil, qui reste la source de la vie et le vecteur de la renaissance.

YI

CHINE



Yi (ou Houyi, Shen Yi) est un expert du tir à l'arc dont les exploits font l'objet de diverses versions. Il se sert de ce don et de son arme magique pour traquer les ennemis du royaume ou les monstres redoutables comme Ya Yu, le dieu de la terreur qui dévore les hommes. Archer au service de Yao*, il effectue ainsi divers travaux qui ne sont pas sans rappeler ceux du héros grec Héraclès*. Son haut fait reste celui des Dix Soleils. Un jour, ils surgissent dans le ciel et brûlent le sol. Le bétail périt, la végétation est calcinée, même les rochers se mettent à fondre. Yao (ou son successeur Shun*) ordonne alors à Yi de réagir. Ce dernier bande son arc et abat successivement neuf soleils. Le héros est ensuite tué par son disciple Fengmen, qui, envieux, l'assomme mortellement afin de devenir le seul archer émérite. Époux de Xi He, la déesse solaire de la lumière, Dijun, le père céleste des soleils, le condamne alors à vivre sur Terre – Jun désigne les dieux primordiaux, et le grand « premier ». Yi, devenu mortel, refuse d'être enterré au jour de son décès. Aussi se rend-il chez Xi Wang Mu*, la Reine Mère d'Occident, qui lui procure l'élixir d'immortalité. Mais son épouse Chang E* consomme du précieux produit et rejoint la lune. Quant à lui, sauveur du monde, il gagne le soleil restant, c'est-à-dire le nôtre.

YIN ET YANG

CHINE



Partie intégrante de la culture chinoise, le Yin et le Yang sont deux principes qui, tout en étant distincts et opposés, sont indissociables et complémentaires. Manifestation du Dao, la « Voie », ils animent toute créature. Ils ont donné naissance à l'univers, dont ils assurent la dynamique, et aux cinq éléments, énergies qui permettent aux phénomènes naturels d'évoluer : bois, eau, feu, métal et terre. Le Yin, qui correspond à la terre, est le principe féminin associé par exemple à l'intériorité, l'ombre, la passivité, le mou, la lune, le froid, la modestie, etc. Le Yang, qui est le ciel, correspond au principe masculin : soleil, lumière, chaleur, activité, force…

YMIR

GERMANO-NORDIQUES



Dans la mythologie scandinave, il n'existe à l'origine que le feu (le monde de Muspelheim) et la glace (Niflheim). Ces deux éléments donnent naissance à Ymir, qui, avec la transpiration coulant de ses aisselles, conçoit les géants*. Il est nourri par le lait de la vache Audumbla, fruit de la glace de Nilfheim et de l'aurore, qui finit par engendrer le premier homme, Búri. Celui-ci s'unit à une géante qui lui donne un garçon, Bor, le père des premiers dieux : Odin*, Vili et Vé. Décidés à se défaire de l'emprise des géants, les trois frères tuent Ymir et ses congénères en les noyant dans son propre sang, excepté un couple, Bergelmir et sa femme, qui créera l'espèce des glaces. Puis, avec la chair, le sang, les os, les cheveux et les dents de leur victime, ils créent respectivement la Terre, les cours d'eau, les arbres et les mers, les montagnes et les rochers. Des asticots rongeant son cadavre, ils font les nains qui vivront sous terre. Son crâne, dont le cerveau devient les nuages, se transforme en la voûte céleste que soutiennent quatre nains correspondant aux quatre points cardinaux : Austri (est), Nordri (nord), Sudri (sud), Vestri (ouest). Pour séparer leur monde, Asgard, de celui qu'ils vien-

nent de créer, Midgard, et de celui des géants, le domaine des humains, les dieux prennent les cils et les sourcils d'Ymir pour bâtir une muraille. Enfin, Vili et Vé trouvent un jour deux morceaux de bois échoués sur une plage. Ils les sculptent et leur donnent forme humaine, tandis qu'Odin leur insuffle la vie. Vili leur donne l'intelligence et les sentiments, Vé, les sens et la parole. Ainsi apparaît le premier couple, Embla (« orme ») et son époux Ask (« frêne »), qui, à l'origine de la race humaine, réside désormais à Midgard. Heimdallr* se chargera ensuite de créer les classes sociales.

Selon une autre source, Odin est bien le créateur de l'homme, mais ses frères sont appelés Hoenir et Lodur.

YU LE GRAND

CHINE

L'empereur Yao* charge Gun (ou Kun) d'endiguer des eaux destructrices, mais ce dernier échoue et est exécuté par Zhu Rong*. L'inondation continue sous son successeur Shun*, qui confie la même mission à son ministre des Travaux, Yu le Grand (Dayu), fils de Gun. Le récit de ce héros a été rapporté par Sima Qian*. Au bout de longues années, Yu réussit en canalisant les eaux à l'aide de trous dans les montagnes et de travaux de drainage. Ministre émérite parcourant sans relâche les neuf provinces qu'il a créées, ce réformateur aménage les sols et améliore l'irrigation. Mais ce dur labeur l'a rendu hémiplégique. De sa claudication vient le *Yu Pu*, le « pas de Yu », une danse chamanique que pratiqueront les maîtres taoïstes. Yu, choisi pour successeur par Shun, accède logiquement au trône après la mort de ce souverain, le dernier des Woudi*, les Cinq Empereurs mythiques. Il est considéré comme le fondateur des Xia (« été »), la première dynastie historique de Chine (2207-1765 av. J.-C.). Il serait mort lors d'une partie de chasse. Son fils Qi devait lui succéder.

YUANSHITIANZUN

CHINE

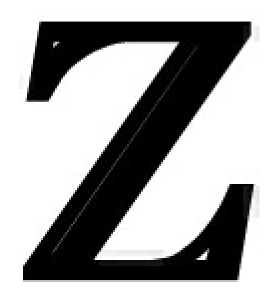
Dans la hiérarchie céleste du taoïsme, Yuanshi Tianzun, le « vénérable céleste du commencement originel », est la divinité suprême. Habitant le Ciel de la Pureté de Jade (Yu Qing), il est l'un des San Qing*, les Trois Purs. Né des souffles purs unis aux premiers temps de l'univers, il a créé ensuite le Ciel et la Terre. Outre son pouvoir de sauver les morts des enfers, il est le seul à pouvoir lire et comprendre le *Lingbao Ching*, le « Classique du Joyau magique ». Cet ouvrage, fondement du taoïsme religieux, aurait surgi spontanément au début du monde, consigné sur des tablettes de jade. À chaque *kalpa*, c'est-à-dire ère cosmique, Yuanshi Tianzun transmet ses conclusions à des divinités chargées de les enseigner aux hommes. Sage, il préfère se retirer et cède sa place à son assistant, l'Auguste de Jade*.

YVES DE TRÉGUIER (1253-1303)

CHRISTIANISME

Né près de Tréguier (Côtes-d'Armor), Yves Hélory de Kermatin naît dans une Bretagne indépendante, voisine du royaume de France de (saint) Louis IX*. Après des études à Paris, il obtient son doctorat de droit canon à Orléans et devient juge ecclésiastique à Rennes (1280). Devant statuer dans des affaires difficiles, il montre une honnêteté, une charité et un sens de la justice qui le font connaître. Ce proche des miséreux revient à Tréguier et, ordonné prêtre, conforte la foi dans sa région tout en se dévouant au peuple, notamment les plus humbles. Fêté le 19 mai, il est le patron des avocats, des juges, des juristes, des magistrats, et l'avocat des pauvres.

Le nom Yves (Erwan en breton) fut porté aussi par Yves de Chartres (vers 1040-vers 1116), qui le popularisa. Ce spécialiste du droit canon était évêque de Chartres.



ZACCARIA, ANTOINE-MARIE (1502-1539)

CHRISTIANISME

Originaire de Crémone, en Italie, Antoine-Marie Zaccaria reçoit une éducation très chrétienne de la part de sa mère qui, pour s'occuper pleinement de cet enfant unique, a refusé de se remarier après son veuvage. Résolument chaste, il commence par être médecin dès 1524, après avoir étudié à Padoue. Mais, l'appel de la prêtrise se faisant plus intense, il est ordonné en 1528. En Allemagne, Martin Luther* vient de jeter les bases de la Réforme. À Milan, Antoine-Marie Zaccaria fonde avec deux compagnons (Giacomo Morrigia et Bartolomeo Ferrari) les Clercs réguliers de Saint-Paul, ou Barnabites, du nom de leur futur siège (1545), l'église Saint-Barnabé. Son attachement aux pauvres, à l'éducation des jeunes et ses missions sont quelque peu en rupture avec les habitudes cléricales de son époque. Lorsque l'Église entreprend un changement interne par la Contre-Réforme du concile de Trente (1545-1563), laquelle est destinée aussi à contrecarrer l'avancée protestante, Zaccaria et ses compagnons ont déjà œuvré dans ce sens. Il est fêté le 5 juillet. Les Barnabites existent toujours.

ZACHARIE

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Le nom Zacharie est la forme grecque de l'hébreu Zekharyah, « le Seigneur se souvient ». Outre le prophète de la Bible (*voir Osée*), il est porté par le père de Jean le Baptiste* et par un pape (741-752) dont la vie est un mystère jusqu'à son élection. Dernier pontife d'origine grecque, il commence par régler à l'amiable une querelle territoriale avec Liutprand (712-744), roi de Lombardie (742). La paix est garantie pour

vingt ans, malgré les réactions belliqueuses de Ratchis, successeur de Liutprand. Parallèlement, Zacharie entretient de bonnes relations avec l'empire d'Orient et les Francs, en particulier Pépin le Bref (751-768), dont il valide le titre de roi et le sacre à Saint-Denis. En échange, Pépin lui offre le duché de Ravenne et celui de Rome, territoires qui marquent la fondation des États pontificaux, qui ne seront démantelés qu'au XIX[e] siècle.

ZAKA

VODOU/CARAÏBES

Dieu haïtien du Tonnerre et des Agriculteurs, Zaka (ou Azaka), originaire d'Afrique, est le chef de file d'une famille de *lwa** veillant sur les travaux agricoles. À Haïti, il est confondu avec saint Isidore* le Laboureur, également patron des agriculteurs. Habitant les champs, dont il garantit les récoltes, il est représenté avec une sacoche, une pipe, un chapeau de paille et un habit de paysan.

ZALMAN, ÉLIE BEN SALOMON (1720-1798)

JUDAÏSME

Le titre de *gaon* (« éminence », en hébreu), *geonim* au pluriel, était attribué aux présidents des deux académies du Talmud, Sura et Pumpédita, en Babylonie. Actifs de la fin du VI[e] siècle au milieu du XI[e] siècle, reconnus comme les détenteurs de l'enseignement et des décisions (*responsa*), ils apportent une érudition et une sagesse qui irradient la diaspora. Citons par exemple Ahaï de Chabha (680-752), qui se présente à l'élection en tant que *gaon* de Pumpédita, mais échoue. Il s'installe en Palestine (Israël) et compose des commentaires des lectures de la Torah. Le plus prestigieux *gaon* est sans doute Saadiah Gaon (882-942), pionnier de la littérature rabbinique et de la philosophie juive du Moyen Âge, dont l'influence sera considérable. Il est aussi l'auteur d'un dictionnaire de l'hébreu. Haï Gaon (939-1038) est le dernier *gaon* de Pumpédita. La Palestine connut aussi des *geonim* de la fin du IX[e] siècle au début du XII[e] siècle, mais la Babylonie conservera la prééminence.

À partir du XII[e] siècle, le titre de *gaon* gagna la Syrie et l'Égypte, puis servit de qualificatif honorifique donné à des maîtres. Élie ben Salomon Zalman est ainsi le *gaon* de Vilna, c'est-à-dire Vilnius, capitale de la Lituanie. Savant du Talmud et de la kabbale, directeur d'une *yéshivah*, il forme des élèves au judaïsme, mais aussi aux sciences en tant que moyen de comprendre et d'appliquer les préceptes talmudiques. Il s'oppose au hassidisme né vers 1750 et qui a gagné la Lituanie.

ZAO JUN

CHINE

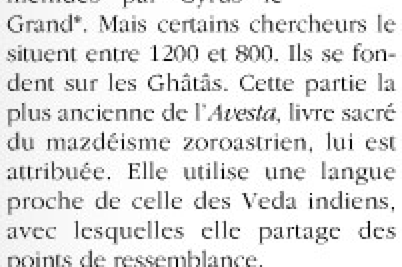
Représentant l'Auguste de Jade* sur Terre, Zao Jun (Tsao Chun), ou Zao Wang (Tsao Wang), est le « seigneur du foyer », c'est-à-dire de la maison et de la cuisine. Dieu très populaire du taoïsme, il est encore vénéré, son culte remontant à des origines anciennes. Son portrait sur papier figure au-dessus des fourneaux. Protecteur de la famille, il rend compte à l'Auguste des faits et gestes familiaux une fois dans l'année. Pour l'amadouer avant son départ, il est d'usage de lui faire des offrandes, dont du miel ou des plats sucrés qui adouciront ses paroles, car de son rapport dépend le bonheur ou le malheur de la maisonnée. Puis il revient au Nouvel An, jour de grande liesse. Son portrait de l'année écoulée, qui a été brûlé, est alors remplacé par un nouveau.

ZARATHOUSTRA (vers le VIII siècle av. J.-C.)

IRAN ANCIEN



Appelé Zoroastre par les Grecs, Zarathoustra est l'auteur d'une réforme du mazdéisme, religion de l'Iran antique. Selon l'hypothèse la plus répandue, il vécut de 660 à 583 avant notre ère, soit juste avant la fondation de l'Empire perse des Achéménides par Cyrus le Grand*. Mais certains chercheurs le situent entre 1200 et 800. Ils se fondent sur les Ghâtâs. Cette partie la plus ancienne de l'*Avesta*, livre sacré du mazdéisme zoroastrien, lui est attribuée. Elle utilise une langue proche de celle des Veda indiens, avec lesquelles elle partage des points de ressemblance.



Pour la tradition, Zarathoustra naît – en riant, paraît-il – en Asie centrale, sans doute dans le delta de l'Amou-Daria (autrefois Oxus) qui se jette dans la mer d'Aral, en Ouzbékistan – ou bien en Bactriane (Afghanistan). Marié et père de famille, il tente de répandre son message et serait mort assassiné. Se présentant en « sauveur » (*Saoshyant*), il dit avoir eu une révélation de la part du dieu suprême, Ahura Mazda*, le créateur tout-puissant et bon. Tout étant centré sur ce dernier, les anciens dieux, comme Mithra* et Anahita*, deviennent des créatures célestes à son service. Mazda, figure d'un véritable monothéisme, livre une lutte âpre contre Angra Mainyu*, le mal personnifié. À la fin des temps, il finira par l'emporter, grâce à Spenta Mainyu*, les Ameshas Spentas* (où l'on reconnaît les dieux de l'ancien mazdéisme) et d'autres soutiens comme les Yazatas*. Tout homme doit donc tendre vers la perfection, ce qui suppose l'intervention du libre arbitre et de la responsabilité individuelle. Zarathoustra élimina les sacrifices, source de souffrance pour les animaux, et l'Haoma, qui, par

l'ivresse qu'il procure, égare les consommateurs.

L'Haoma, pendant iranien du Soma* indien, fait cependant toujours partie des rites pratiqués aujourd'hui par les mazdéens. Le mazdéisme zoroastrien a en effet survécu dans deux pays, ce qui en fait la plus ancienne religion du monde encore en activité, soit trois à quatre mille ans dans sa forme primitive issue des Indo-Européens. En Iran, les Guèbres se concentrent dans la région de Yazd. En Inde, les Parsis (Persans) sont les descendants de zoroastriens qui ont fui l'Iran après la conquête musulmane (651). Plus aisés que les Guèbres, ils ont leur centre principal à Bombay, où ils ont prospéré.

Guèbres et Parsis récitent chaque jour les Gâthâs. Ils se signalent par les *dakhmas*, les hautes « tours du silence » où reposaient naguère les ossements des défunts qui, jugés impurs, avaient été préalablement dévorés par les vautours – cette tradition survécut jusque dans les années 1970. Dans les maisons, où la lampe à huile est fréquente, un feu sacré brûle en permanence, de même dans les temples du feu (*atesgah*).

ZAYD IBNALI (milieu du VIIIe siècle)

ISLAM

Descendant d'Hussein*, fils d'Ali*, Zayd ibn Ali fonde à Koufa (Irak), pour des questions de suprématie, une branche dissidente du chiisme qui porte son nom : le zaydisme ou *zaydiyya*. Après sa mort dans les combats (740), son fils Yahyâ ibn Zayd prend la relève et tombe trois ans plus tard. De ce mouvement fondé sur la violence, seul moyen de faire valoir les droits au pouvoir, naissent deux États : l'un, près de la mer Caspienne (864), dure deux siècles ; l'autre s'établit au Yémen (897) et persistera jusqu'en 1968. Le zaydisme, qui se ramifia en courants, est encore présent en Arabie du Sud, au Koweït et aux Émirats Arabes Unis. Il se distingue par une certaine modération. Par exemple, contrairement aux autres chiites, ils reconnaissent les trois premiers califes, les successeurs de Mahomet*, Abû Bakr*, Omar* et Othman* – le quatrième est Ali. Leurs imams sont désignés et n'ont pas de dimension surnaturelle, et certains d'entre eux ont été de grands esprits.

Zayd ibn Ali ne doit pas être confondu avec Zayd ibn Thâbit, compagnon et secrétaire de Mahomet*, poste qu'il occupe auprès des quatre premiers califes (632-661). Il meurt en 665, après avoir effectué une recension du Coran.

ZEUS

GRÈCE

Fils de Cronos* et de Rhéa*, Zeus, dont le nom est à rapprocher du sanscrit Dyaus* et du Tyr* germano-nordique, est le dieu central du pan-



théon grec, dont la figure évolua et s'enrichit au fil du temps. Il règne depuis l'Olympe, demeure des dieux située au plus haut des cieux. Omniprésent dans la mythologie, il est le dieu du Ciel qui maîtrise le tonnerre, les éclairs et la pluie. La foudre est son arme. Objet d'une intense vénération, surtout sur des lieux élevés, il influe sur les activités humaines, les assemblées, les cités et l'État, dont il garantit l'unité. Le calendrier lui rend hommage par des fêtes, des cérémonies et des jeux. Abondamment représenté, il apparaissait sur son trône dans la sculpture célèbre de Phidias (Ve siècle av. J.-C.). Trônant dans son temple d'Olympie, cette œuvre d'or et d'ivoire, décrite par le géographe grec Pausanias (IIe siècle), a malheureusement disparu.

La naissance de Zeus, que la tradition situe sur le mont Ida de Crète, n'est pas de tout repos. Pour empêcher son père de l'avaler, Rhéa le met à l'abri et le confie aux bons soins de la nymphe Amalthée. Et, pour éviter que Cronos ne repère l'enfant, elle demande aux Curètes, génies de la végétation, de faire assez de tapage pour en couvrir les vagissements. Pendant ce temps, Amalthée l'allaite avec du miel et du lait de chèvre – elle est présentée parfois comme une chèvre à part entière, dont la peau constituera l'Égide, le bouclier d'Athéna*. Par gratitude, Zeus transforme une des cornes en la « corne d'abondance » qui, toujours remplie de fleurs et de fruits, apporte la richesse. Ensuite, Amalthée et l'animal rejoindront le ciel.

Zeus chasse ensuite Cronos, vainc les géants* et les titans*, et s'installe sur le trône des dieux. Dès lors, il va s'unir à des déesses et à des mortelles, et concevoir une abondante descendance de dieux, de héros et de mortels. Ses deux premières épouses sont Métis* et Thémis*. Héra*, devenue sa femme officielle, se montrera très jalouse, ce qui rendra leurs rapports parfois orageux – ce qui n'empêchera pas Zeus de séduire sa sœur Déméter*, Léto* ou encore Europe*. Avec la belle Io*, il conçoit un fils, Épaphos, mais l'enfant est enlevé par les Curètes sur ordre d'Athéna : furieux, le dieu suprême les foudroie. Retrouvé par Io, Épaphos deviendra le premier roi d'Égypte.

Zeus est surtout le souverain des dieux et des hommes. Armé du foudre forgé par des cyclopes, il se montre bienveillant ou exerce une justice impitoyable, notamment contre Ixion*, Prométhée*, Tantale* et des dieux (Apollon*, Asclépios*, Héphaïstos*, Poséidon*…). Il peut se montrer magnanime, par exemple envers Deucalion*, car sa majesté est immense, à l'image de deux de ses attributs les plus emblématiques : l'aigle et le chêne. Maître des destinées, il ne craint personne, excepté les Moires*. Son importance est telle que son culte déborde la Grèce : par exemple, il s'associe à Sabazios* en Syrie. En Égypte, il est vénéré sous

le qualificatif de Zeus Amon*, ce dernier étant son homologue dans le panthéon égyptien. Au Proche-Orient, en Thrace et en Asie Mineure, d'autres dieux lui sont identifiés. Sans oublier Jupiter*, son équivalent romain.

ZHANGDAOLING (34-156)

CHINE



Dans le taoïsme religieux, ce grand personnage, Zhang Ling de son vrai nom, est le fondateur du Wu Dou Mi Dao, c'est-à-dire du « Dao [taoïsme] des Cinq Boisseaux de riz ». Ce nom vient de ce que Zhang Daoling fait rétribuer ses services de guérisseur usant de magie par cinq boisseaux de riz, un boisseau valant environ 0,1 litre. Établi dans l'actuelle province du Sichuan, il s'entoure de disciples et se donne le titre de Maître céleste (*Tianshi*). Fondé sur le *Tao-te King* attribué à Laozi*, duquel il prétend détenir son savoir, son mouvement, appelé aussi Tianshi Dao (« Dao du Maître céleste »), perpétue le principe des boisseaux de riz versés aux prêtres en paiement de leurs honoraires. À sa mort, il monte au ciel et devient immortel.

Son petit-fils Zhang Lu prend la relève après avoir éliminé un rival, son ancien allié Zhang Xiu. Il dote la secte d'une organisation stricte. Guérisons, fêtes, pratiques magiques et chamaniques, confession auprès des Trois Souverains (San Guan*), le ciel, la terre et les eaux, ou encore orgies et rites funéraires marquent la vie des adeptes. Après une longue évolution, dont la réforme de Kou Qianzhi* (365-448), la secte se fond, sous la dynastie Yuan (1279-1368), dans un dérivé : l'école de l'Unité juste, qui regroupe toutes les sectes taoïstes recourant à des pratiques magiques. Un Maître céleste officie toujours à Taïwan, et un autre en Chine, dans la province du Jiangxi.

ZHONGKUI

CHINE/JAPON

Comme Wen Chang*, dieu de la Littérature avec lequel il est parfois confondu, Zhong Kui fut peut-être un personnage réel sous la dynastie des Tang (618-907). Il se suicida après avoir échoué aux examens d'entrée dans l'administration impériale, bien qu'il eût chassé les



démons qui le tarabustaient. Divinisé, il devint l'exorciste écartant les forces démoniaques dans de multiples circonstances, par exemple autour d'une maison. Importé au Japon, il y devint Shôki, sujet de nombreuses peintures. Comme en Chine, il tourmente les démons avec son épée. Décrit comme un Chinois barbu, il peut se rendre invisible grâce à son chapeau, et protège toujours les maisons.

ZHURONG

CHINE

Appelé aussi Chu Jung, ce dieu du Feu, dont il assure la conservation et l'utilisation, est présenté aussi comme le gouverneur du ciel du Sud, où, chevauchant un tigre, il œuvre à l'ordre du monde. Il aurait même aidé, aux tout débuts du monde, à séparer le ciel de la Terre. Un célèbre mythe raconte le combat qui l'oppose au monstre Gong Gong*, qui l'a défié pour savoir lequel était le plus puissant. Tous deux se livrent une lutte intense qui les fait chuter du ciel. Vaincu, vexé et dépité, Gong Gong tente de se suicider en se précipitant la tête la première sur le mont Buzhou (ou Pou-tcheou). Ce pilier du monde chancelle, le ciel se déchire et un déluge s'abat. Huangdi*, le premier des cinq empereurs légendaires, ou Yao*, le quatrième, demande alors à Gun (ou Kun) d'endiguer le fléau : celui-ci lui vole la terre miraculeuse, seule capable de réparer les brèches. Pour ce forfait, il est exécuté par Zhu Rong, qui applique les sentences et la justice. Son corps est exposé pour qu'il pourrisse, mais il reste intact et donne naissance au héros légendaire Yu le Grand*. Le déluge sera finalement arrêté par Nüaga*.

ZHUXI (1130-1200)

CHINE

Ce philosophe, dont la pensée marquera la Chine jusqu'au XXe siècle, est le grand artisan du néoconfucianisme. Ce courant revitalise alors le confucianisme face au bouddhisme prédominant depuis les dynasties Sui (581-618) et Tang (618-907), ainsi qu'au taoïsme. Élève précoce et doué, il devient fonctionnaire et un professeur au talent reconnu. Il se familiarise avec la philosophie de Cheng Hao (1032-1085) et Cheng Yi (1033-1108), deux frères pour qui la raison (*li*), ou forme, est essentielle

al-Kalbi, dans le *Livre des idoles* (vers 800), il est adorateur de la divinité al-Uzza*, ce qui figure dans son véritable nom, qui commence par Abdel Uzza (serviteur d'Uzza). Le surnom d'Abû Lahab (« père de la flamme ») vient des cinq versets composant la sourate 111 du Coran, *La Corde* (al-Massad) : « Que les deux mains d'Abou Lahab périssent et que lui-même périsse ! Ses richesses et tout ce qu'il a acquis ne lui serviront à rien. Il sera exposé à un feu ardent ainsi que sa femme, porteuse de bois, dont le cou est attaché par une corde de fibres. » Si son épouse n'est pas nommée, elle symbolise le transport pénible de l'eau, si précieuse en Arabie. Quant à Abû Lahab, il est promis justement aux flammes et aux tourments de la Géhenne (enfer).

ABUBACER (vers 1100-1185)

ISLAM

Né à Cadix, Abubacer, ou Ibn Tufayl, est le contemporain du philosophe Avempace* et une sorte de mentor d'Averroès*. Érudit et médecin réputé, il entre au service du deuxième souverain de la dynastie des Almohades, le lettré Abû Ya'kub Yûsuf (1163-1184). À Marrakech, ce grand esprit, qui s'intéresse aussi à l'astronomie, attire des savants à la cour et écrit ses traités, dont la plupart ont disparu. Philosophe, il condense sa pensée dans un livre, *Le Vivant Fils du vigilant* (*Hayy ibn Yakzân*). Inspiré d'Avicenne*, cet ouvrage, où Dieu est le « vigilant », est traduit en latin et en hébreu, ce qui concourt à sa célébrité en Occident chrétien. L'auteur, qui utilise le style romanesque, montre comment franchir les degrés successifs de la connaissance en observant, méditant, utilisant nos propres capacités à comprendre à partir de l'observation.

ACHILLE

GRÈCE

Fils de Thétis* et de Pélée, roi de Phtiotide (Thessalie), Achille, protégé d'Athéna* et d'Héra*, est sans doute le plus grand des héros grecs, dont l'histoire, contée par Homère* dans l'*Iliade*, s'est enrichie au fil du temps. Thétis lui procure l'invincibilité et l'immortalité de manières différentes selon les sources. La plus célèbre consiste à frotter son corps d'ambroisie, la nourriture des dieux, et à le placer au-dessus d'un feu. Elle le plonge aussi dans les eaux du Styx, fleuve des enfers. Mais elle le tient par le talon, seule partie du corps sans protection, qui sera le point faible de son fils. Élevé par Thétis, Achille a pour compagnon Patrocle, cousin qui sera son plus proche ami. Durant son enfance, marquée par divers exploits, il reçoit une formation soignée et complète, dont la médecine que lui enseigne le centaure Chiron*. Mais, en apprenant par un oracle de Calchas* qu'il mourra devant les murs de Troie, et que ce fils préfère la gloire et une vie courte à une existence paisible, Thétis le met en sûreté auprès de Lycomède, roi sur l'île de Scyros. Déguisé en femme, Achille parvient à séduire la princesse Déidamie, dont il a un fils, Néoptolème, appelé aussi Pyrrhus. Un autre oracle affirmant que les Grecs ne peuvent conquérir Troie sans lui, ils le recherchent. Et c'est Ulysse* qui le trouve dans son repère. Achille prend alors la tête des troupes de Phtiotide. Ce sont les Myrmidons (du grec *murmêkes*, « fourmis »). Ce nom remonte à Éaque, père de Pélée et roi d'Égine, qui demanda à Zeus* de peupler son île. Le dieu transforma les fourmis en guerriers, dont une partie accompagna Pélée en Thessalie. Comme leur chef, pour lequel Thétis a demandé à Héphaïstos* de lui forger un bouclier et une armure impénétrables, les Myrmidons sont de redoutables soldats durant les dix ans de la guerre de Troie. La dernière année, Achille a remporté de grands succès autour de la ville. Il a ainsi conquis des cités et ramené des captifs, comme la belle Briséis (ou Hippodamie), dont il s'est épris. Mais Agamemnon*, roi de Mycènes, lui enlève de force cette esclave préférée. Furieux, le héros cesse le combat et s'en va bouder dans sa tente, laissant les Grecs enchaîner les revers. Patrocle l'a certes remplacé, empruntant même son char et ses armes, mais il est tué par Hector*. Très peiné, Achille offre à son ami des funérailles grandioses. Il se réconcilie avec Agamemnon, récupère Briséis et tue Hector, qu'il attache à son char et traîne devant les murs de Troie, avant de rendre sa dépouille. Il terrasse aussi Penthésilée, reine des Amazones*, et Memnon, roi oriental et fils d'Éos*, l'Aurore. Trois jours plus tard, Pâris*, frère d'Hector, l'abat à son tour d'une flèche dans le talon, dirigée par Apollon*. Ajax* et Ulysse se disputent ses armes, qui reviennent à ce dernier. Et Thétis et ses sœurs, les Néréides, quittent leur domaine sous-marin et pleurent la mort du héros. Même les muses* se recueillent devant la dépouille. Puis les cendres d'Achille et celles de Patrocle sont transportées au promontoire de Sigée, sur l'Hellespont. Thétis organise ensuite des jeux en sa mémoire. Elle reportera dès lors son affection sur Pyrrhus, qui prend à son service Automédon, le cocher de son père, et dont le sort est lié à Andromaque*, la veuve d'Hector. Demi-dieu vénéré à Sigée et autres sanctuaires, Achille connaît une existence *post mortem* qui diffère selon les sources. Dans l'*Odyssée*, par exemple, Ulysse le rencontre aux enfers.

Achille et les saints

Le 12 mai, l'Église catholique fête Achille et Nérée. D'après la tradition, il s'agit de deux soldats romains convertis, martyrisés en 304 sous le règne de Dioclétien*. En ce jour est fêté aussi Pancrace, jeune adolescent exécuté en même temps, le lendemain de son baptême.

ADAD

ORIENT ANCIEN



En Mésopotamie, Adad (nom akkadien) est le dieu de l'Orage, de la Tempête, de la Pluie généreuse, des Vents, c'est-à-dire de tout ce qui vient du ciel. Fils d'Anu*, ou parfois d'Enlil*, Adad s'est répandu dans le nord de la Mésopotamie, en Syrie, au Levant et en Anatolie, autant de terres agricoles où l'irrigation et les eaux pluviales sont essentielles. Ce rôle éminent explique qu'il préside à la divination, avec Shamash*. Et, par extension, au pouvoir royal. Il a pour attribut la foudre et pour animal le taureau sauvage, archétype de la force. Il est particulièrement vénéré par les Assyriens, au point qu'il a transmis une partie de son portrait à Assur*.

Chez les Sumériens, l'équivalent d'Adad est Ishkur, lequel est cependant en rapport avec les inondations et les tempêtes. Chez les Sémites, c'est Hadad. Le Teshub* des Hourrites lui ressemble, et Wadd*, divinité préislamique, serait inspiré d'Adad.

ADAM ET ÈVE

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Dans la Bible, la Création est rapportée par le livre de la Genèse (1-11) selon deux récits combinés. Au sixième jour, Dieu façonne Adam (de l'hébreu *âdâm*, « homme ») avec la glaise du sol, et le fait à son image. Il crée les bêtes sauvages (*béhémot*, en hébreu) et les oiseaux. Mais, Adam ne pouvant être comparé à ces autres animaux, Dieu lui prélève une côte et crée la première femme, qu'Adam considère comme « la chair de ma chair » et qu'elle rejoint au paradis – selon une tradition, cette première épouse serait Lilith*. Tous deux forment le premier couple de l'humanité, dont la mission est de procréer, uni par un amour parfait et mutuel. Ce paradis, ou jardin, est un havre de paix, magnifique et fertile, où ils vivent nus, sans gêne. Il se trouve en Éden, lieu situé quelque part en Orient. Baigné par quatre fleuves généreux, il comporte deux arbres importants. Le premier est l'arbre de Vie, qui procure l'immortalité. Le second leur est interdit : il s'agit de l'arbre de la Connaissance du bien et du mal, deux valeurs qui ne relèvent que de Dieu. Mais c'est sans compter le mal, le démon personnifié par un serpent, qui séduit les deux humains. Il les persuade de goûter au fruit défendu et en fait les auteurs du premier péché (du latin *peccatum*, « faute »), c'est-à-dire une transgression consciente des commandements et de l'amour divins. Désormais mortels, Adam et Ève sont conscients de leur nudité et, gênés, cachent leurs sexes sous des feuilles de figuier. Pis, ils sont chassés du paradis. Quant au serpent, il devra ramper pour l'éternité !

La femme est alors appelée Ève (de l'hébreu *hawwa*, « la vivante »), la mère de tous les vivants. Elle donne en effet naissance à Caïn – qui tue son jumeau Abel*, meurtre qui inaugure l'expansion du péché dans le monde –, puis à d'autres fils à l'origine du peuplement de la Terre, donc de l'humanité. Parmi eux figure Seth, aïeul de Noé*. Mais les humains, par le péché d'Adam et Ève, sont condamnés aux travaux difficiles, aux relations conjugales mouvementées, aux accouchements douloureux et pénibles. Le paradis ne sera plus terrestre. Il sera céleste et réservé aux croyants sincères, les justes.

Adam et Ève sont inscrits dans le christianisme et cités dans le Coran.

Éden et paradis

Les Perses entretenaient avec soin de véritables parcs naturels, que mentionne pour la première fois le Grec Xénophon (vers 430-355 av. J.-C.), dans un dialogue (*Économique*) avec son maître Socrate. Ces parcs – ou *pairi-daza*, « parc », « jardin » en persan – furent rendus par l'hébreu *pardes*, traduit en grec par *paradeisos* (« jardin », « parc »), d'où vient le français «paradis ». Ils inspirèrent donc le paradis terrestre de la Genèse, appelé aussi « Jardin des délices » puisqu'il se trouvait en Éden – « plaisir », « délice » en hébreu. Le paradis de la Bible a été repris par le christianisme et l'islam au travers du Coran, qui décrit l'Éden comme une « récompense de Dieu ».

ADAPA

ORIENT ANCIEN

Ce héros mythique est un homme-poisson, un sage qui transmet aux hommes les connaissances prodiguées par Éa, le dieu des Eaux primordiales et de la sagesse. Il fait partie des Apkallu, terme akkadien désignant sept créatures mi-hommes, mi-poissons, surgis de l'Apsû à la création et qui y retournent après avoir rempli leur mission confiée par Éa. Un texte, *Adapa dans les cieux*, raconte l'ascension de cet humain jusqu'au domaine des dieux. Un jour, Adapa va pêcher en mer. Soudain, Shutu, le vent du Sud, le précipite à l'eau. Parvenu dans le monde des poissons, Adapa maudit ce dieu dont les ailes se brisent et l'empêchent de souffler. Éa le prévient qu'Anu* réclame sa présence au ciel et est prêt à le châtier. Le sage parvient à se faire pardonner, notamment en se conciliant les faveurs de Dumuzi*, dieu de la Végétation. En revanche, il ne sera jamais immortel, car Éa lui a conseillé de refuser toute nourriture ou boisson évoquant la mort. Il aura dès lors pour tâche d'enseigner aux hommes, et sera en particulier chargé de la médecine et de guérir les maladies apportées par Shutu.

À Babylone, un prêtre et savant du nom de Bérose composa vers 281 av. J.-C. une œuvre en trois tomes intitulée *Babyloniaca*, qui nous est parvenue par fragments. Il aurait fini ses jours sur l'île grecque de Cos, en tant que professeur d'astrologie et d'astronomie. Bérose relate l'histoire de Babylone et des hommes sous un angle mythologique, l'important étant l'éloge de la civilisation babylonienne. Le premier tome aborde les débuts de l'humanité : Adapa y apparaît sous le nom d'Oannès. Le deuxième tome s'intéresse au déluge : Enki* (Éa) sauve le roi et sa famille, ce qui permet à l'humanité de revivre – on pense bien sûr à Gilgamesh*, à Atrahasîs* et au Noé* de la Bible. Le dernier tome se penche sur la succession des souverains babyloniens jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand au IV[e] siècle av. J.-C..

ADITÎ

INDE/BOUDDHISME

Dans les Veda, Aditî, qui porte en son nom la notion d'infini, est la déesse de la Terre. Elle est la mère de tous les êtres, les dieux, les hommes, les animaux ou les plantes, ainsi que les Adityas* qu'elle a eus avec Kashyapa*. Son caractère généreux l'associe à la vache. Dans le bouddhisme, cette déesse de la Terre est appelée Dhâranî (« porteuse »). C'est elle qui empêche le démon Mâra de perturber le Bouddha* dans sa méditation. Bienveillante et propice, elle apparaît sous la forme d'une jeune femme. De ses cheveux s'écoule un fleuve abondant.

ADITYAS

INDE

Fils d'Aditî* « l'infini », et de Kashyapa*, les Adityas sont considérés par le Rig-Veda comme des Asuras*, des dieux puissants. Ce sont en effet des divinités célestes et solaires qui, par nature, dispensent chaleur, lumière et énergie permettant la croissance. Ils sont douze, comme les mois de l'année, dont ils sont les gardiens. Ils protègent des maladies et font partie des devas*, nom générique désignant les dieux. Parmi les Adityas figurent Daksha* et surtout Varuna*. Assistant de Mitra*, Aryaman préside à la spiritualité et au comportement noble. Assistant de Vishnu*, Bhaga est associé à la félicité que procure le divin dans l'homme, ainsi qu'au partage. Dieu de la Prospérité et de la Santé, il est le patron du mariage. Le mois du printemps – mars – lui est consacré. Citons aussi Vivasvat, père de Manu* et de Yama*. Il personnifie la morale et l'héritage législatif des ancêtres, dont il assure le respect.

ADONIS

GRÈCE



Dieu sémitique dont le nom signifie « seigneur », Adon est honoré à Byblos, et apparenté à Tammuz, dieu de la Végétation que mentionne la Bible, et dont le cycle rappelle ceux de Dumuzi* et de Baldr*. Adon n'est pas non plus sans rappeler Aliyan, qui, à Ougarit, apporte la fécondité de la terre et la croissance des plantes au printemps. Et, lorsque viennent les moissons, il disparaît sous la terre, chassé par Môt*, la mort, que finissent par vaincre Anat* et El*. Aliyan peut alors revenir à l'automne, pour un nouveau cycle des saisons célébré dans la joie.

Dieu du Renouveau, Adon semble avoir marié Aliyan et Môt. Il représente en effet le cycle de la terre et de la nature, à l'instar de sa mort et de sa renaissance annuelles. Ces événements sont le cadre de fêtes publiques, les adonies, marquées par des sacrifices et une procession. À Byblos, par exemple, où le dieu a pris des accents d'Osiris*, les femmes se prostituent pendant une journée, au seul bénéfice des étrangers. D'autres célébrations ont lieu à Alexandrie, en Égypte hellénisée sous les Ptolémées (323-30 av. J.-C.). Adon gagne ensuite la Grèce, où il devient Adonis, bénéficiant lui aussi d'adonies. À ces occasions, réservées aux femmes, sont conçus des jardins miniatures de plantes poussant en huit jours, placées dans des récipients en terre et qui meurent sous l'ardent soleil estival.

Dans la mythologie grecque, Myrrha (ou Smyrna) est l'épouse de Cyniras, roi de Chypre (ou de Theias, roi d'Assyrie). Selon la version la plus acceptée, apprenant que la beauté de cette jeune femme risque de surpasser la sienne, Aphrodite*, déesse de l'Amour, fait en sorte qu'elle couche avec son père. Pour cela, ce dernier est enivré et, dans l'obscurité, ne reconnaît pas sa fille. Par cet inceste est conçu Adonis. Apprenant la vérité, Cyniras pourchasse Myrrha avec son épée. La malheureuse est alors transformée en arbre à myrrhe, cette résine précieuse que les mages* offriront à Jésus*. De l'arbre ouvert émerge Adonis, dont l'incomparable beauté séduit Aphrodite. Elle le recueille et le confie à Perséphone*, reine des enfers qui, également séduite, refuse de le rendre. Une dispute éclate entre les deux déesses. Zeus*, avec le concours de la muse Calliope, décide alors que l'année d'Adonis sera partagée en trois périodes : il en

passera le premier tiers (l'automne) avec Perséphone, le deuxième (le printemps) avec Aphrodite, et jouira à sa convenance du troisième afin de se reposer où il le désire (végétation épanouie). Mais Adonis a provoqué des jalousies (selon les sources, Apollon*, Arès* ou Artémis*). Au final, un sanglier sauvage le blesse mortellement. De son sang naît la fleur éponyme.

Le mythe d'Adonis, appelé Atunis par les Étrusques, sera repris par les Romains.

ADRIEN(vers 300)

CHRISTIANISME

Adrien (ou Hadrien) vient d'Adrianus (ou Hadrianus), « de la ville d'Adria », dont était originaire la famille de l'empereur romain Hadrien (117-138), qui inaugura ce prénom. Adria, ancien port maritime de Vénétie, a donné aussi le nom de la mer qui le bordait, l'Adriatique.

Officier supérieur de l'armée romaine, Adrien intervient vers 300, sous Maximien. Il est installé à Nicomédie (Izmit, en Turquie), capitale de la Bithynie. Un jour, il assiste à la torture de chrétiens et les interroge sur leur résistance aux supplices. Converti, il se fait emprisonner. Fouetté, frappé, il supporte la douleur de ses plaies béantes. Rejoint par sa femme Nathalie, il est décapité, les autres chrétiens subissant un cruel martyre (jambes broyées, bras tranchés). Son épouse échappe au massacre et le rejoint bientôt au ciel. Adrien est fêté le 8 septembre par les catholiques, le 26 août chez les orthodoxes.

Le prénom Adrien se répandit dans la chrétienté : dès 308, Adrien et Eubule sont martyrisés en Palestine romaine. Il séduit jusqu'aux papes, qui le portent à six reprises. Deux d'entre eux exercent un pontificat notable. Adrien Ier (772-795), engagé dans l'iconoclasme, s'allie au futur Charlemagne*, qui, reconnaissant, agrandit les États pontificaux constitués depuis 756. Ferme en politique intérieure et extérieure, Adrien IV (1154-1159) est le seul pape anglais.

AEGIR

GERMANO-NORDIQUES

Le géant et grand magicien Aegir (« mer », en vieux norrois) est le dieu nordique de la Mer sauvage et indomptable, vénéré et craint par les marins parce qu'il surgit des flots pour engloutir hommes, navires et cargaisons – il est en cela bien moins sympathique que Njord*. Représenté en vieil homme, il habite le palais Brimir (« écumant »), où s'installeront les dieux honnêtes morts après le Ragnarök*. Un jour, Thor* le met au défi de brasser de la bière. Aegir, surnommé justement « le brasseur », refuse parce qu'il n'a pas de chaudron. Mais qu'importe : Thor, aidé de son marteau magique et de Tyr*, s'empare de celui d'Hymir (« sombre »), le géant* des glaces qu'il abat avec d'autres géants. Aegir s'incline et peste, tant le récipient est vaste. Une fois la boisson préparée, il organise un grand banquet rassemblant des elfes* et tous les dieux, excepté Thor. Il est en effet connu pour ses fêtes somptueuses. Pour ces réjouissances, il peut compter sur ses deux serviteurs, Fimafeng et Eldir. Mais celles-ci sont troublées par une dispute avec Loki*, qui est chassé après avoir tué Fimafeng.

Proche des Ases*, Aegir a pour épouse l'une d'entre eux. C'est Rán, déesse de la Tempête et des Dangers de la mer changeante. Lorsqu'un navire est brisé par les vagues déchaînées, elle saisit les marins morts dans son filet et les accueille dans son palais de corail, où ils peuvent boire à satiété l'hydromel. Elle est la reine du royaume des défunts victimes de noyade. Pour se concilier ses faveurs, les navires transportent de l'or, dont elle raffole. Les neuf filles du couple, personnifications des vagues, portent des voiles et des robes blanches.

AGAMEMNON

GRÈCE

Frère de Ménélas* élevé avec lui par Atrée*, Agamemnon est roi de Mycènes et d'Argos. Auparavant mariée à Tantale*, Clytemnestre, son épouse, lui a donné un fils (Oreste*) et quatre filles, dont Iphigénie et Électre*. Lorsque l'expédition contre Troie est décidée, il est désigné pour diriger les armées grecques. Durant les longs préparatifs, il offense Artémis*, la déesse chasseresse, en prétendant avoir abattu une biche avec une telle adresse qu'elle-même n'aurait pu l'épargner. Pour le punir, elle provoque des vents contraires qui empêchent les navires transportant les troupes de partir. Après un oracle de Calchas*, le roi sacrifie Iphigénie pour calmer la déesse et lancer sa flotte trop longtemps retenue à Aulis, en Béotie. Artémis, sensible au geste, remplace la victime par une biche, puis prend Iphigénie à son service, en Tauride. Après la guerre, durant laquelle se déroule une célèbre dispute avec Achille*, Agamemnon revient à Mycènes avec Cassandre*, captive dont il s'est épris. Durant son absence, Clytemnestre, qui n'a pas supporté la mort tragique de sa fille, a noué une liaison adultère avec Égisthe*. Agamemnon est tué par les amants, et vengé sept ans plus tard par Électre et Oreste. On peut admirer son imposant tombeau à Mycènes, et celui dit de Clytemnestre.

AGASTYA

INDE

Protecteur de Râma*, auquel il procure des armes, Agastya (« celui qui déplace les montagnes ») est un sage légendaire et populaire. Dans

les Veda, il est tenu pour l'un des Rishis*, le fils de Mitra* et Varuna*, et le détenteur du savoir. Tueur de démons, il contribue à soumettre les Râkshasas*.

AGATHEDE CATANE(vers 251)

CHRISTIANISME

Née dans une famille noble de Catane (ou de Palerme), en Sicile, Agathe (du grec *agathos*, « bon ») est une splendide jeune fille qui se consacre à Dieu. À 15 ans, sous l'empereur Dèce (249-251), elle est arrêtée sur ordre du préfet Quintien qui, séduit par sa beauté et sa fortune, tente de la charmer pour l'épouser. En vain. Pour la punir, il la confie trente jours à une maquerelle, Aphrodisie, qui ne parvient pas davantage à la faire fléchir ni à renier son dieu. Agathe est emprisonnée et torturée. Suspendue à un chevalet, elle est frappée et fouettée. Sa peau est labourée par des crochets de fer, on lui tenaille et arrache les seins… Mais, dans son cachot, Pierre* guérit ses plaies, et sa poitrine repousse. Agathe doit rouler nue sur des tessons de poterie et des charbons ardents. Un séisme, soudain, met fin à la séance. Et la sainte rend l'âme, tandis que Quintien périt dans un accident. Un an après la mort de la sainte, l'Etna crache sa lave, que seul arrête le voile de la défunte.

Agathe est fêtée le 5 février. Elle est la patronne de Catane, où ses reliques sont conservées, de Palerme, de l'île de Malte, des bijoutiers et des fondeurs de cloches.

AGNÈS(vers 305)

CHRISTIANISME

Agnès, du grec *agnê*, « pure », est considérée par les catholiques comme le symbole de l'agneau (*agnus*, en latin) innocent. Ambroise* et Damase* ont rapporté son terrible destin. Issue d'une famille noble de Rome, elle se voue à Dieu dès l'âge de 10 ans. Mais le fils du préfet de la ville s'éprend d'elle et lui demande sa main. Agnès, qui a alors 12 ans, refuse, avoue sa foi exclusive, sa chasteté et sa virginité : son seul époux est le Christ. Jugée par le père de l'amoureux éconduit, elle est dévêtue et enfermée dans un lupanar. Ses cheveux poussent miraculeusement et cachent sa nudité. Un ange l'entoure d'une lumière protectrice, et le fils du préfet, qui tente de la forcer, est étranglé par un démon. Furieux, le préfet tente de la brûler, mais en vain. Elle est décapitée. Fêtée le 21 janvier, Agnès est la patronne de la chasteté. À Rome, la basilique Sainte-Agnès-hors-les-murs célèbre son souvenir et contient son tombeau présumé.

Les catholiques vénèrent aussi Agnès d'Assise, sœur de Claire d'Assise*, prénommée d'abord Catherine, morte en 1253. Agnès de Montepulciano (1268-1317), dominicaine italienne, fut une grande contemplative. Martyre chinoise, Agnès Tsao-Kouy (1826-1856), d'abord emprisonnée dans une cage exiguë, finit fusillée.

AGNI

INDE

Salué par de nombreuses hymnes des Veda, Agni est l'un des plus importants représentants du panthéon védique. Il est le dieu bénéfique du Feu sous toutes ses formes, élément purificateur et destructeur, omniprésent dans la nature et les édifices. À ce titre, il apporte la chaleur, la lumière, la cuisson… Messager des dieux auprès des hommes, il est le premier servi dans les cérémonies car il accompagne le sacrifice opéré sur les autels : il y brûle les offrandes qui parviennent ainsi au dieu invoqué par l'intermédiaire de la fumée dégagée. Présent en permanence dans chaque foyer des maisons, Agni est également l'étincelle indispensable à l'existence des êtres et des choses. Son association avec le Soma*, qui représente l'aspect lunaire et humide, permet l'éclosion de la vie en général. Elle doit donc se maintenir en permanence. Agni joue aussi un rôle auprès des morts, en accompagnant jusqu'au domaine céleste le défunt qui vient d'être incinéré et qui accède à l'immortalité. Enfin, Agni protège contre les démons et, juché sur son bélier, compte parmi les Lokapâlas*. Les fidèles lui offrent du lait de vache (son sperme) : ce rituel, l'*agnihotra*, permet à l'homme de se reproduire symboliquement à partir de sa propre semence.

Agni est relié entre autres à Indra*, Dyaus* (le ciel) et Prthivi (la terre). Époux de Svâha, il a l'aube et la nuit pour sœurs. On le tient pour le fils d'Aditî* et Kashyapa*, et pour le père de Karttikeya* (guerre). D'autres traditions affirment que sa mère était une reine qui cacha sa naissance à son roi. Ou bien qu'il serait né de dix mères, toutes sœurs et symboles des dix doigts.

Historiquement, le culte d'Agni fut intense durant la période védique, puis se mit à décliner à partir du VIe siècle avant notre ère, avec l'apparition d'autres courants religieux composant l'hindouisme. Il devint même une simple incarnation de Shiva* et de Brahmâ*.

Pour finir, Agni est souvent représenté anthropomorphe, avec deux ou trois têtes, sept langues ardentes et quatre bras – deux pour soutenir les écrits, deux pour maintenir l'univers. Sept rayons de lumière émanent de son corps.

AGWE

VODOU/CARAÏBES

Protecteur des bateaux, des marins et des pêcheurs, divinité des Plantes marines, Agwe veille aussi sur le trafic et le commerce mari-

times. Habitant les eaux, il est représenté en officier de marine appréciant particulièrement le champagne. Son symbole est la barque. Ses offrandes sont d'ailleurs déposées dans une embarcation qui, en principe, voguera jusqu'à lui et son magnifique palais sous-marin. Si le tout revient sur le rivage, cela signifie qu'il refuse ces présents. Agwe a pour épouse Sirène*, apparition d'Erzulie* au bord de la mer, et pour maîtresse Ezili Freda, forme très sensuelle de la même Erzulie.

AHASVÉRUS

JUDAÏSME

Ahasvérus est le nom du personnage légendaire d'un mythe apparu au XIIIe siècle et popularisé au XVIe siècle en Europe, celui du juif errant. Tout remonte à la crucifixion de Jésus*. Dans la tradition, Ahasvérus, présenté d'abord comme un employé de Ponce Pilate*, devient ensuite un cordonnier. Alors que le Christ porte sa croix vers le lieu de son supplice, le Golgotha, il refuse de l'aider et n'intervient pas. Condamné à l'errance perpétuelle jusqu'au retour du Christ – parousie – sur Terre, il change de corps tous les cent ans. Triste et pitoyable, il parcourt les routes sans parvenir à s'établir ni à trouver le salut. Certains ont même affirmé l'avoir rencontré. Mais Ahasvérus est surtout un symbole de l'histoire des juifs, marquée par l'odieuse accusation de déicide qui servit de prétexte à des persécutions, des procès et des expulsions. Ce mythe a aujourd'hui perdu de sa virulence et même, depuis la création de l'État d'Israël en 1948, sa raison d'être. Il a pourtant servi à alimenter la judéophobie, tout comme les *Protocoles des Sages de Sion*, qui intensifièrent les pogroms (du russe *pogromit*, « dévaster totalement »), saccages et meurtres inaugurés en Russie (1881). Cet écrit ignoble, conçu par la police secrète russe, émerge en 1905 et relate un prétendu complot international juif et franc-maçon. Il aura deux conséquences : une résistance juive au sein du sionisme, une audience en Europe et jusqu'aux États-Unis. Hitler en fera l'un des arguments de la Shoah.

AHMAD IBN HANBAL (780-855)

ISLAM

Théologien et juriste, ce doctrinaire dispense un enseignement que ses fils et disciples mettent par écrit après sa mort. Ce corpus est le fondement d'une école juridique sunnite portant son nom : l'hanbalisme. Dogmatique et puriste, cette doctrine juridique affirme que le Coran et les *hadith* sont les seules sources du droit, ce qui interdit tout avis personnel. L'hanbalisme, considéré comme rigoriste, est toujours la législation officielle en Arabie Saoudite.

AHOEITU

POLYNÉSIE

Dans la mythologie des Tonga, le dieu Eitumatupua descend sur Terre et s'unit à Ilaheva, une mortelle descendant des chenilles. Il revient ensuite au ciel en montant sur un grand arbre. Fruit de cette union, Ahoeitu grandit et ressent le besoin de rencontrer son père. Une fois qu'il est devenu adulte, sa mère lui indique le moyen de le joindre. Il escalade l'arbre, trouve Eitumatupua et ressent une intense jubilation. Mais c'est sans compter les autres fils de son géniteur, les enfants du ciel, qui, jaloux, le mettent en pièces, le cuisent… et le mangent ! En découvrant le forfait, Eitumatupua ordonne que chacun d'eux régurgite la partie d'Ahoeitu qu'il a ingérée. Avec des herbes magiques, il reconstitue le héros qui devient le roi de Tonga, dont les îles ont émergé grâce à Maui*.

La mythologie tonguienne comprend d'autres divinités, comme Laufakanaa, le dieu des Vents et fils de Tamapo (cieux), ou Hikuleo, dieu du Monde des morts, qui réside à l'Ouest – il est appelé Siuelo aux Samoa.

AHTO

FINNO-OUGRIENS

Dieu des Eaux en général et de la Pêche, Ahto réside quelque part au bout de l'horizon, au sein d'un palais, dans un rocher épais. Il y habite avec Vellamo, son épouse, et leurs filles. Il est réputé pour son mauvais caractère, reprochant par exemple aux autres dieux de ne pas obtenir une part équitable du culte rendu par les humains. Entouré de génies des eaux plus ou moins malfaisants, il les utilise pour montrer sa mauvaise humeur. Il peut ainsi produire des tourbillons meurtriers, tandis que Vellamo, déesse des Tempêtes, provoque des noyades.

AHURA MAZDA

IRAN ANCIEN

Le mazdéisme repose sur une figure centrale qui lui a donné son nom : Ahura Mazda, le « Seigneur sage » en avestique – il est appelé Ohrmuzd ou Ohrmazd en moyen perse. Historiquement, il puise son origine dans les croyances indo-européennes antiques des IIe et Ier millénaires avant notre ère. À ses débuts, il se rapproche donc sensiblement de la religion védique développée en Inde. Le culte repose sur le feu sacré brûlant en permanence dans des sanctuaires, et sur l'Haoma, cousin du Soma* védique. Vers le VIIIe-VIIe siècle avant notre ère, le mazdéisme est réformé par Zarathoustra*, qui, délaissant les anciens

dieux, lui confère la dimension d'une sorte de monothéisme centré sur Ahura Mazda. Mais il conserve ses racines séculaires et polythéistes. En effet, sans cesser d'évoluer, il devient la religion des Perses Achéménides (vers 550-330 av. J.-C.), peu favorables à l'œuvre de Zarathoustra. Ahura Mazda est ainsi le protecteur des empereurs Cyrus le Grand* (vers 557-530), Cambyse (530-522) et Darius I[er] (522-486). Il le reste sous Artaxerxès II (404-358), mais en association avec d'autres dieux, Anahita* et Mithra*. Il apparaît sur diverses représentations, avec un disque ailé – un soleil ? – et, souvent, des animaux fabuleux. En Iran, après une longue période de repli due aux Parthes, peu perméables à cette religion, le mazdéisme revient au premier plan sous la dynastie perse des Sassanides (226-631). Ces derniers appliquent le mazdéisme zoroastrien, qui devient la religion officielle jusqu'à la conquête musulmane.

On ne sait pas précisément quand les Iraniens font d'Ahura Mazda leur dieu prédominant, qui prend la place de divinités du fonds indo-iranien, Mitra* et Varuna*. À partir de Zarathoustra, il devient le créateur de tout, même des autres divinités. Garant de l'ordre, de la justice, du bonheur, de la victoire, du bien (l'Arta) et de la paix, il offre à ses fidèles, les *artâvan* (« qui appartiennent à l'Arta »), une vie paradisiaque dans l'au-delà. En échange, il exige un culte exclusif. Il est bien sûr du bon côté, représenté par Spenta Mainyu*, qui combat en permanence Angra Mainyu* (ou Ahriman), le représentant du mal (la Druj, archétype du désordre et du mensonge). Mais, dans tous les cas, Ahura Mazda est le plus puissant : il finira par avoir le dernier mot à la fin des temps. Comme Ahriman, il est le fils de Zurvan Akarana, le dieu du « Temps infini » qui a dû attendre mille ans avant d'avoir ces enfants, car il est androgyne. Ce dieu promet le pouvoir au premier-né, mais Angra Mainyu déchire le ventre qui le porte afin de sortir le premier, et règne pendant six mille ans. Zarathoustra transformera Zurvan en une manifestation du pouvoir créateur d'Ahura Mazda. Représentant le destin, la lumière (Spenta Mainyu), mais aussi l'obscurité (Angra Mainyu), Zurvan devient neutre. Il ne prend donc pas de position entre le bien et le mal qu'incarnent ces jumeaux opposés.

Bien que créateur tout-puissant, Ahura Mazda est aussi entouré de divinités, les Ameshas Spentas* et les Yazatas*. Il peut compter aussi sur son fils Atar, le « feu » si important dans les sacrifices mazdéens, puisqu'il communique au dieu suprême les prières des officiants. Atar l'aide à chasser Angra Mainyu du ciel et à le précipiter dans le monde obscur des enfers.

AICHA (613-678)

ISLAM

Fille d'Abû Bakr*, Aicha naît à La Mecque. Mahomet* choisit cette très belle jeune femme comme troisième épouse en 619. Elle est sa favorite et, dit-on, exerce sur lui une certaine influence. Elle est donc très

jeune à la mort du Prophète, qu'elle a assisté dans ses derniers moments. Cet attachement transparaît dans le Coran. La sourate *La Lumière* raconte que, égarée dans le désert, elle retourne à Médine, accompagnée d'un jeune homme. Elle est suspectée d'être volage. N'écoutant pas son cousin Ali*, Mahomet refuse de divorcer. Car, stipule la sourate, « imposée et révélée », annonce le texte, un adultère doit être prouvé par quatre témoins. Aicha en voudra à Ali. Elle participe contre lui à la bataille du Chameau (656), qui se révèle une défaite. Retirée à Médine, elle y termine ses jours. « Mère des croyants », elle est le sujet de nombreux *badith*, et l'une des grands *muftis* de l'Islam.

AIDA WEDO

VODOU/CARAÏBES

Ayida Wedo, ou Aida Wedo, est le *lwa** de la fertilité, de la richesse et du bonheur. Comme son compère et époux Dambala*, également d'origine béninoise, elle est figurée par un serpent, plus précisément une couleuvre arc-en-ciel, lien entre les eaux et le domaine céleste. À Haïti, où elle est confondue avec Notre-Dame de l'Immaculée Conception, elle apprécie, comme Dambala, certains arbres dont le calebassier et le tamarinier, mais aussi les cours d'eau.

AIZENMYÔ-Ô

JAPON/BOUDDHISME

Ce dieu de l'Amour appartient au bouddhisme – il est le patron des teinturiers, des chanteurs, des musiciens, des hôteliers. Comptant parmi les Myô-ô*, il a pour pendant indien Râgarâja. Comme l'Éros* grec, il est représenté avec un arc prêt à projeter une flèche de fleurs. D'apparence féroce, avec trois yeux et une tête de lion en coiffure, il est considéré comme bénéfique et rempli de compassion. Il a le pouvoir de changer l'amour en désir flamboyant et lumineux, mais aussi d'annihiler les passions et les désirs mauvais.

AJÂTASATTU

BOUDDHISME

Roi de Magadha, près de Bodh-Gaya, lieu très saint du bouddhisme, Bimbisâra se convertit au message du Bouddha*, auquel il offre la forêt de bambous de Venuvana, où ce dernier aime résider avec ses disciples. Dévoré d'ambition et impatient de monter sur le trône, son fils Ajâtasattu conclut un accord avec Devadatta* : à ce dernier d'assassiner le Bouddha pour prendre sa place, à lui d'éliminer son père, le roi. Mais,

grâce à Ânanda*, le complot vient aux oreilles de Bimbisâra, qui, après avoir pardonné à son fils, lui offre son trône. Malgré cela, Ajâtasattu le fait emprisonner avec sa mère, et laisse ses parents mourir de faim. Selon la tradition, il finit par se convertir et fait bâtir l'édifice qui abritera le premier concile bouddhique, qui se tiendra juste après la mort du Bouddha. Il aurait ensuite régné vingt-quatre ans, contribuant à établir l'ordre.

AJAX

GRÈCE

La mythologie grecque compte deux héros nommés Ajax, tous deux acteurs de la guerre de Troie. Ayant tué accidentellement un de ses frères, Télamon est chassé d'Égine par son père Éaque. Devenu roi de Salamine et ami d'Héraclès*, il fait partie de l'expédition des Argonautes. Trop âgé pour participer à la guerre de Troie, il envoie ses deux fils, Teucer et Ajax dit le Grand. Ce dernier, considéré comme le plus fameux guerrier après Achille*, s'illustre par divers exploits – notamment, il combat contre Hector* pendant une journée entière, sans perdre ni gagner. Impétueux et entier, il ne supporte pas que les armes d'Achille reviennent à Ulysse*. Pris de délire, il massacre du bétail, pensant tuer les Grecs pour se venger. Reprenant conscience, il comprend son geste et se suicide avec son épée. Apprenant la nouvelle, Télamon reproche à Teucer de ne pas avoir empêché cette mort et lui interdit son royaume. Teucer s'installe à Chypre.

Fils d'Oïlée, autre Argonaute et roi de Locride, le second Ajax est dit « le Petit » en raison de sa taille et de son moindre prestige. Durant la guerre de Troie, il se distingue par sa bravoure, mais aussi par sa brutalité et sa cruauté. C'est lui qui viole Cassandre*, la princesse troyenne réfugiée dans le temple d'Athéna*. Alors qu'il vogue vers la Locride, la déesse anéantit sa flotte. Seul rescapé, il se réfugie sur un rocher et prétend pouvoir s'en sortir sans le secours des dieux. Athéna le pulvérise avec le foudre de Zeus*. D'après une autre version, Poséidon* fend le rocher en deux parties, l'une emportant Ajax dans les profondeurs de la mer.

AKBAR Ier (1542-1605)

ISLAM

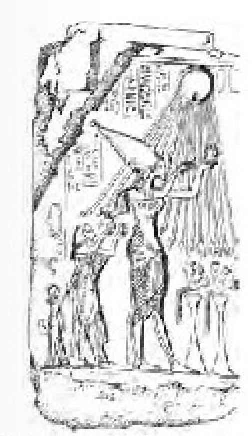
Descendant de Tamerlan* et de Gengis Khan, le conquérant mongol du XIIIe siècle, Bâbur (1483-1530), prince poète du Ferghana, en Asie centrale, mène des conquêtes qui le conduisent à Delhi et Agra, en Inde. Il fonde alors les Moghols, dynastie d'origine turque qui régnera sur les terres islamisées du nord de l'Inde de 1555 à 1858.

Né à Kaboul, Humâyûn, fils de Bâbur, tente d'asseoir les possessions. En 1540, une défaite le contraint à les abandonner. Grâce au soutien de la Perse (l'actuel Iran), il retrouve Delhi en 1555. Il met fin au sultanat de Delhi, créé en 1206 par les officiers serviles des Ghourides, dynastie d'Afghanistan. Jusqu'en 1290, les sultans furent en effet des « rois-esclaves » qui, comme les Mamelouks en Égypte, se préservèrent des menaces mongoles.

Mort en 1556, Humâyûn est enterré à Delhi, dans un mausolée – demeuré splendide – construit par son fils et successeur âgé de 13 ans et né en exil : Akbar Ier (1556-1605). Ce souverain est considéré comme le vrai créateur de l'Empire moghol. Mais son pouvoir est d'abord fragilisé par des rivaux. La victoire de Panipat (1556) et l'appui de son tuteur Bairam khân (mort en 1561) le consolident. Akbar entame ensuite de vastes conquêtes qu'il organise et dirige efficacement. À une fiscalité et une économie intelligentes s'ajoute une implication des divers ethnies et courants dans la gestion des territoires. Ce souverain bâtisseur, proche des soufis, protecteur des arts et des lettres, est aussi un auditeur respectueux des autres religions, et le partisan d'un syncrétisme qui ne lui survivra pas. Jahângir (1605-1629) bénéficie de la prospérité et de cette magnificence. Mais, après lui, l'empire subit une lente érosion, jusqu'au dernier grand Moghol, déposé et exilé par les Anglais.

AKHENATON (milieu du XIVe siècle av. J.-C.)

ÉGYPTE



Fils du pharaon Aménophis III et de la reine Tiyi, Aménophis IV (ou Amenhotep IV) monte sur le trône d'Égypte à la mort de son père. Au tout début de son règne, il entreprend une réforme religieuse : au dieu Amon*, « le caché » adoré à Karnak, il substitue Aton*, auquel il dédie un temple qui, bâti à l'est du site, comprend son portrait royal. Mais cette vénération, que des historiens apparentent à une forme de monothéisme, déplaît au clergé. Délaissant Thèbes, capitale des pharaons, le souverain s'établit à Akhetaton (Tell el-Armana), cité qu'il a fondée. Il prend le nom d'Akhenaton (« serviteur d'Aton ») et fait marteler dans le pays les images et les inscriptions d'Amon. Époux de Néfertiti, connue pour sa remarquable beauté, Akhenaton a pour successeur son gendre Semenkhkarê (ou sa fille Merytaton), qui rétablit le culte d'Amon, puis son fils Toutankhamon, qui meurt vers l'âge de 20 ans, après un règne très court.

ALACOQUE, MARGUERITE-MARIE (1647-1690)

CHRISTIANISME

Née dans le Charolais, Marguerite-Marie fait vœu de virginité à 5 ans et entre en juin 1671 chez les Visitandines de Paray-le-Monial. Entre décembre 1673 et juin 1675, elle bénéficie d'apparitions de Jésus* qui lui montre son cœur (rempli d'amour transmis au fidèle par l'eucharistie) et lui demande d'instituer une célébration en son honneur. Ainsi naît la dévotion du Sacré-Cœur, très en vogue jusqu'au début du XXe siècle – le culte du cœur de Jésus était en vigueur dès le XIIIe. Peu encouragée par la communauté de son couvent, Marguerite-Marie trouve le soutien du père jésuite (saint) Claude La Colombière (1641-1682), devenu son directeur spirituel. En ce XVIIe siècle, grande époque de spiritualité, la fête a lieu à la Visitation, en 1686. La bienheureuse Anne Michelotti (1843-1888) fonde en 1874 la Congrégation des Petites Servantes du Sacré-Cœur, chargée d'assister les malades pauvres.

Marguerite-Marie Alacoque est fêtée le 16 octobre. Le Sacré-Cœur de Jésus, intégré au calendrier catholique en 1899, est fêté le vendredi après le deuxième dimanche suivant la Pentecôte.

ALBERT LE GRAND (vers 1200-1280)

CHRISTIANISME

Dérivé du germanique *Adal-berb* (« noble brillant », « célèbre »), le prénom Albert illustre les qualités de ce philosophe et théologien, savant reconnu et l'un des grands esprits de son temps. Né entre 1193 et 1206 à Lauingen, en Souabe, au sud de l'Allemagne, il étudie à Venise et Padoue. En 1223, il entre chez les dominicains nouvellement fondés par Dominique de Guzmán*. Cinq ans plus tard, il enseigne la théologie à Cologne, puis à Fribourg, Strasbourg et Paris, où il devient maître de l'université en 1245. Il est surnommé « Maître Albert », contracté en Maubert, nom de la place parisienne où il se tenait, entouré de disciples, dont Robert de Sorbon*, Roger Bacon*, Thomas d'Aquin*, autre dominicain avec qui il promouvra les pensées nouvelles. De retour à Cologne, il fonde et dirige l'École supérieure de théologie (1248-1254), devient supérieur de l'ordre dominicain, et retourne à l'enseignement avant de devenir évêque de Ratisbonne (1260-1262). De nouveau professeur dans différentes villes, il finit ses jours à Cologne. Béatifié en 1622, il n'est canonisé qu'en 1931, sa fête ayant lieu le 15 novembre.

Docteur de l'Église, Albert le Grand laisse une œuvre volumineuse. Dans le domaine des sciences naturelles, il est l'auteur de traités, dans la lignée des encyclopédies grecques et latines qu'il adapte en tenant compte des savants arabes et de ses propres observations fondées sur l'expérience. En philosophie, il mène un travail essentiel en propageant, commentant et critiquant les savoirs grecs et arabes nouvellement traduits, comme Aristote* (qu'il paraphrase), Avicenne* et Averroès*. Il connaît aussi les travaux du philosophe juif Ibn Daoud*, qu'il appelle David le Juif. Surnommé de son vivant « le Grand » et « Docteur universel », il est le patron des savants chrétiens depuis 1941. En raison de sa célébrité, la légende lui a attribué divers écrits, dont des traités d'alchimie – discipline qu'il aborda effectivement – et de magie comme *Le Grand Albert* et *Le Petit Albert*.

ALCESTE

GRÈCE

Fille de Pélias*, Alceste est une splendide jeune fille qui attire une foule de prétendants. Pour écarter les candidats, son père les soumet à une épreuve : pouvoir conduire son char attelé à des bêtes féroces. Admète reçoit alors l'aide d'Apollon*, que Pélias a accueilli en Thessalie après l'épisode d'Asclépios*. Le dieu lui procure un lion et un sanglier qui, apprivoisés, assurent la victoire et le mariage. Mais il y met une condition : remercier sa sœur Artémis*, qui a aussi apporté son concours. Admète ne tient pas sa promesse. La déesse, furieuse, réclame sa vie. Apollon intercède alors, et demande la clémence des Moires* (le destin) qui acceptent à condition que quelqu'un se substitue au coupable. Alceste prend alors la place de son époux et descend aux enfers. Touchée par cette preuve d'amour, Perséphone* la libère – une autre tradition veut qu'Héraclès* lutte contre la mort (Thanatos) et ramène l'épouse. La légende dit aussi qu'Alceste est la seule des quatre filles de Pélias qui refusa de dépecer son père.

ALEXANDRE NEVSKI (1219-1263)

CHRISTIANISME

Alexandre Nevski, ou Nevsky, devient à 10 ans prince de Novgorod, en proie à des luttes internes. En 1231, lors d'une terrible famine, il distribue ses réserves au peuple qui, désormais, louera sa piété et son humanité. Il tient à protéger sa ville contre les appétits étrangers, d'abord des Mongols, qui, venus d'Asie centrale, s'en prennent à la Russie, ravageant Vladimir et Kiev, mais épargnant Novgorod. La menace vient plutôt des Suédois, qu'il bat en juillet 1240 sur les rives de la Neva, ce qui lui vaut son surnom de Nevski. La veille, dit la légende, ses soldats ont été encouragés par deux saints, Boris* et Gleb. Alexandre a ensuite maille à partir avec les chevaliers teutoniques (*voir Salza*), qui convertissent par la force les populations de l'Est au catholicisme. Il les

écrase en avril 1242 lors de la bataille de Glace, sur le lac Peïpous (ou Tchoudsk), entre l'Estonie et la Russie. Enfin, il vient à bout des incursions lituaniennes. En 1246, Alexandre se montre un habile politique. Convoqué à la Horde d'Or, le territoire mongol, dans le sud-est de la Russie, il est confirmé dans son statut de prince de Novgorod tout en étant vassal des occupants. Ayant gagné la confiance de ses suzerains, il peut protéger les Russes, dont il devient le Grand Prince, et obtenir un allègement des tributs. Après avoir repoussé une coalition catholique, il meurt d'épuisement et de maladie, juste après s'être fait moine sous le nom d'Alexis. Ses sujets sont certains que la gloire de la Russie ne brillera plus jamais… Proclamé saint en 1380, Alexandre est fait patron de Russie par le tsar Pierre le Grand, qui fonde sa laure (monastère) à Saint-Pétersbourg (1710), alors capitale russe, afin d'y abriter ses reliques.

ALEXANDRE VI (1431-1503), pape (1492-1503)

CHRISTIANISME

Alexandre VI illustre les excès de certains papes. Né en Espagne, Rodrigo Borja (Borgia, en italien) est invité à Rome par son oncle, le pape Calixte III (1455-1458), dont il devient le protégé. Il devient un membre influent de la Curie, le gouvernement papal, et profite des largesses de Calixte et de ses successeurs pour s'enrichir, ainsi que la famille des Borgia. Fait cardinal en 1471, cet amateur d'art cultivé mène une existence débridée, dont ses sept enfants, nés de maîtresses différentes, sont l'illustration – la paternité toucha d'autres papes, comme Innocent VII (1404-1406) et Pie II (1458-1464). Élu pour ses qualités administratives et politiques, il maintient la papauté dans une Italie agitée. Fin politique, il noue des alliances, notamment en mariant sa fille Lucrèce (1480-1519) à un membre de la puissante famille des Sforza, et son fils César (1475-1507), qui épouse une d'Albret, du royaume de Navarre. Combattant les hérésies, artisan de missions aux Amériques, il échappe à des poursuites pour ses malversations, et condamne Savonarole* qui dénonce ses abus et ceux de l'Église en proie au népotisme et à l'appât de l'argent. Décrié pour sa corruption et sa débauche, il fut pourtant un mécène reconnu.

Alexandre et les papes

La papauté compte huit Alexandre. Alexandre Ier (vers 105-115) serait mort décapité. Alexandre II (1061-1073) ouvre le chemin de la réforme de son successeur et conseiller Grégoire VII*. Grand législateur, Alexandre III (1159-1181), chancelier de son prédécesseur Adrien IV, s'oppose à l'Empire germanique, dont il excommunie l'empereur Frédéric Barberousse (1160). Ce dernier envahit l'Italie avant d'être chassé par les Lombards, alliés du pape qui obtient l'aval de l'empire. Il convoque le concile de Latran III (1179), qui condamne les hérésies – dont les cathares, qu'il appelle « patarins » – et fixe le mode d'élection des papes. Après les pontificats peu marquants d'Alexandre IV (1254-1261) et Alexandre V (1409-1410), et celui, sulfureux, d'Alexandre VI, Alexandre VII (1655-1667) condamne les théories de Jansénius*, embellit le Vatican et entretient des relations chaotiques avec le jeune Louis XIV. Alexandre VIII (1689-1691) sera aussi en butte au roi de France.

Alexandre et les saints

Le nom Alexandre (du grec *alexein-andros*, « qui repousse l'homme », c'est-à-dire « l'ennemi ») vient du grand conquérant de l'Antiquité. Alexandre de Pydna (Macédoine) est persécuté au temps de l'empereur Maximin (305-311). Né en Cappadoce, l'évêque Alexandre de Jérusalem, proche de Clément d'Alexandrie* et d'Origène*, est martyrisé vers 250. À cette date, Alexandre et son serviteur Cronion sont torturés et décapités à Alexandrie. Aux IIIe et IVe siècles, d'autres Alexandre subissent le martyre – en Écosse, Macédoine, Italie ou Grèce. Alexandre et Épipode meurent à Lyon en 177, sous Marc Aurèle, à l'époque du martyre des Lyonnais, dont Blandine* et Pothin. Épipode est écorché vif et décapité ; Alexandre, roué de coups et crucifié. Alexandre l'Acémète, mort en 430, est un acteur du monachisme oriental : il a organisé la vie communautaire de sorte que l'église soit occupée de jour et de nuit par des moines en prière. Natif de Novgorod, formé au monastère de Valaam (lac Ladoga) où sa conduite est exemplaire, Alexandre de Svir (1449-1533) choisit la solitude. Sa renommée grandissant, des disciples s'installent à proximité. Mais, en 1508, Alexandre est contraint de fonder une église et un monastère près de la Svir, rivière dépendant du lac Ladoga. Alexandre Sauli (1534-1592), un barnabite originaire de Milan, est fait évêque d'Aléria, en Corse, par le pape Pie V en 1569. Très attaché à l'île qui le surnommera « apôtre de Corse », il doit la quitter l'année précédant sa mort, pour assurer l'épiscopat de Pavie. Originaire de Thessalonique, Alexandre de Smyrne suit ses parents chrétiens à Smyrne et entre au service d'un *aga* (ou *agha*) turc, c'est-à-dire un officier de la cour du sultan. Converti à l'islam, il revient sur sa décision et retrouve le christianisme. L'apostasie envers l'islam étant un crime, il se cache pendant dix-huit ans sous l'apparence d'un soufi (mystique musulman). Écœuré par sa lâcheté, il rejoint Smyrne, se présente devant le juge et clame sa foi, qu'il confirme lors d'interrogatoires. Condamné à mort en 1794, il attend pendant une heure que la hache du bourreau s'abatte sur son cou.

ALEXIS (vers 410)

CHRISTIANISME

Surnommé « l'Homme de Dieu », Alexis (nom dérivé d'Alexandre*), fils d'un sénateur romain, reçoit l'éducation d'un jeune noble. Refusant un mariage, le jour des noces il s'enfuit à Édesse (Mésopotamie) pour se consacrer à Dieu. Il y passe dix-sept ans à mendier dans le narthex de l'église consacrée à Marie* et, gêné de sa popularité, retourne à Rome. Son père, qui ne le reconnaît pas et vit dans l'espoir de son retour, lui octroie une petite place sous l'escalier d'accès de son palais. Misérable, méprisé par les serviteurs, déplorant le chagrin de ses parents, il supporte stoïquement sa condition. Sentant la mort venir, il écrit

son histoire. Le pape Innocent Ier (401-417) en prend connaissance et déclare que le corps sera exposé une semaine dans la basilique Saint-Pierre. D'après une autre version, il serait mort à Édesse, après avoir révélé ses origines.

ALI (vers 600-661)

ISLAM

Ali ibn Abî Tâlib est le fils d'Abû Tâlib (mort en 619), oncle paternel de Mahomet*, qui soutient ce dernier dans sa jeunesse, dans sa mission à La Mecque et dont la mort fut une des causes de l'Hégire. Il est l'un des premiers, voire le premier converti à l'islam – vers 12 ans, selon certaines sources. Proche de Mahomet, membre comme lui de la tribu des Quraïch, il le suit à Médine, où il épouse vers 623 sa fille Fatima*, qui lui donnera deux fils, Hasan* et Hussein*. Le Prophète lui confie des missions militaires qu'il remplit avec courage, diront ses partisans. À sa mort (632), Ali, pour des raisons à la fois politiques, religieuses et sociales, est en désaccord avec le premier calife Abû Bakr*, puis le deuxième, Omar*, dont il est cependant un conseiller. En 656, l'assassinat du troisième, Othman*, lui ouvre les portes du califat. Élu à son tour, il est le dernier des califes « Bien Guidés » (*Rachidoun*). Peu doué pour la politique, il privilégie les convertis les plus anciens, se prive du soutien des Quraïch, et se confronte directement à Mu'âwiya*, gouverneur de Syrie et parent d'Othman. Il se heurte aussi à Aicha*, épouse du Prophète, qui, comme Mu'âwiya, lui reproche de ne pas châtier les meurtriers du calife, ce qu'exigent les lois coraniques. Elle est rejointe par deux compagnons de Mahomet, Talha et al-Zubayr, des fidèles de la première heure. La troupe de ces trois conjurés est défaite en 656 près de Bassora (Irak), à la bataille du Chameau, référence au palanquin porté par un chameau, et sur lequel Aicha a suivi les combats. Al-Zubayr est tué, et Talha meurt peu après. Débarrassé de cette affaire, Ali se concentre sur Mu'âwiya, expliquant qu'Othman a été tué pour des raisons politiques : il ne s'agit donc pas d'un assassinat. Mu'âwiya persiste. Tous deux s'affrontent en 657 à la bataille de Siffin, sur la rive droite de l'Euphrate. Après un engagement armé, ils décident qu'un arbitrage religieux désignera le vainqueur. Certains des partisans d'Ali, furieux qu'un tel jugement échappe à Dieu, le quittent : ce sont les Khâridjites (les « sortants »). Peu après, la mort injuste d'Othman est reconnue. En avril 658, les Syriens prêtent serment à Mu'âwiya, futur calife et fondateur des Omeyyades.

Pendant ce temps, Ali s'est montré souple envers les Khâridjites, leur accordant la liberté de pratique et d'opinion. Mais ils excommunient ses fidèles et ses alliés. En conséquence, ils sont écrasés en juillet 658 à la bataille de Nahrawan, au sud de Bagdad. Ali ne parvient pas ensuite à contenir l'extension de Mu'âwiya. Il est assassiné près de Koufa (Irak) par un Khâridjite. Son tombeau sera identifié un siècle plus tard à Nadjaf, toujours entouré d'une grande ferveur.

Pour les chiites en général, Ali reste le premier imam (« guide »). Selon les chiites duodécimains (*ithnâ 'ashariya*), ou imamites, il exista douze imams alides, c'est-à-dire descendant d'Ali. Après ce dernier viennent Hasan et Hussein, Ali Zayn al-'Âbidin (fils d'Hussein, mort en 713), Muhammad al-Bâqir (733), Ja'far al-Sâdiq* (765), Mûsa al-Kâzim (799), Ali al-Ridâ (818), Muhammad al-Jawâd (835), Ali al-Hâdi (868), al-Hasan al-Askari (874). Le dernier imam, Muhammad al-Mahdi al-Muntazar, fils du précédent, connaît une « occultation » (*ghayba*) en 874. Cet imam caché doit revenir en tant que Mahdi*.

Les Ismaéliens admettent pour leur part sept imams : Ali, Hussein, Ali Zayn al-'Âbidin, Muhammad al-Bâqir, Ja'far al-Sâdiq et son fils Ismâ'il ibn Ja'far (762), qui a donné le nom « ismaélisme », mais qui mourut avant son père, et Muhammad ibn Ismâ'il (mort en 765), fils d'Ismâ'il.

Les Alides ne doivent pas être confondus avec les Alaouites (de l'arabe *'alawiyîn*, « partisans d'Ali »). Ces chiites de Syrie ont pour origine une dissidence du chiisme duodécimain apparue en Irak à la fin du IXe siècle. Il s'agit des *noséïris*, ou *nusayris*, qui tenaient leur nom de leur fondateur présumé, Ibn Nusayr (mort en 884). À partir des années 1920 et du mandat français sur la Syrie, ce terme a laissé place à celui d'Alaouites. Depuis un coup d'État en 1970, les Alaouites détiennent le pouvoir en Syrie, où ils ne représentent pourtant que 12 % environ de la population.

ALLAH

ISLAM

Selon l'acception la plus courante, *al-ilâh*, « le dieu par excellence » dans les langues sémitiques, se serait contracté en « Allah », que le français traduit par « Dieu ». Présent dans le Coran et dans la profession de foi de l'islam, la *chahadah*, Allah exista avant Mahomet dans le cadre du polythéisme arabe. Le Prophète accorda à ce dieu prédominant une dimension monothéiste. Son nom renvoi d'ailleurs à El*, la divinité suprême du Proche-Orient antique. Allah est le Seigneur (*Rabb*) de tout, le Créateur, l'Unique, l'Éternel, le Miséricordieux. C'est pourquoi il révèle le Coran à Mahomet et qu'il ne peut être associé à aucune autre divinité (comme al-Uzza*), à plus forte raison être remplacé. Allah est le vrai nom de Dieu, qui résume tous ceux qu'il révèle aux hommes dans le Coran. Il en est le plus puissant et le plus beau : « Allah est le plus grand » (*Allahou akbar*), est-il souvent rappelé, notamment lors de l'*adhan*, l'appel à la prière.

Pour les *hadith* (« la Tradition »), qui se situent dans le sillage du Coran évoquant « les plus beaux noms de Dieu » (*al-asmâ'Allâh al-husnâ*), Allah possède 99 noms, le centième étant inconnu et prévu pour la vie éternelle, et la liste commençant bien sûr par « Allah ».

AL-LÂT

ARABIE/ISLAM

Al-Lât, ou Allât, est « la déesse », ce qui fait penser au double féminin d'Allah*. Avec Manât* et al-Uzza*, elle est l'une des importantes divinités citées dans le Coran. Adorée dans divers sanctuaires, elle était notamment invoquée avec Dusarès*. Hérodote l'assimile à la Grecque Aphrodite*, à la déesse Mylitta d'Assyrie et à la Mitra* de Perse. À Palmyre (Syrie), elle l'est avec Athéna*. À Ta'if, son lieu de culte principal, elle était figurée par une pierre carrée et insérée dans un temple de pierres blanches. Déesse de la Fertilité et de la Fécondité, elle était aussi vénérée à La Mecque par les Quraïch*, la tribu de Mahomet*. Ses divers sanctuaires furent détruits par les premiers musulmans (630).

ALOADES

GRÈCE

Géants nés de Poséidon* et d'Iphimédie, épouse d'Aloée, Éphialtès et Otos sont des jumeaux élevés par ce dernier, qui leur donnera leur nom : les Aloades. Devenus très jeunes des géants, ils n'hésitent pas à défier des dieux. Par exemple, ils enferment Arès* treize mois durant dans un pot d'airain. Ce dernier finira par être libéré grâce à Hermès*. Puis les Aloades s'éprennent d'Artémis* et Héra*. Pour atteindre le séjour céleste des dieux et enlever les deux déesses, ils ont une idée : entasser les monts Ossa, Olympe et Pélion. Finalement, un accord ayant été trouvé par l'intermédiaire de Poséidon, les frères renoncent – d'après une autre version, Apollon* les transperce de ses flèches. Mais ils continuent de désirer les deux déesses. C'est alors qu'Artémis prend l'aspect d'une biche splendide : les Aloades la poursuivent, la rejoignent et lancent leurs javelots. L'animal disparaît, tandis qu'ils se transpercent mutuellement. Transférés aux enfers, ils sont attachés à une colonne par des serpents. Autour d'eux, une chouette tourne et ulule en permanence.

ALPHÉE

GRÈCE/ROME

Chasseur en Arcadie, Alphée, fils d'Océan*, s'éprend un jour d'Aréthuse, qui se baigne dans un ruisseau. Cette belle nymphe (néréide) est la suivante favorite d'Artémis*, la redoutable déesse chasseresse. Qu'importe, Alphée apparaît. Aréthuse s'enfuit, poursuivie par l'amoureux transi qui la suit jusqu'en Sicile, sur l'île d'Ortygie, près de Syracuse. Lassée, elle en appelle à Artémis, qui la change sur place en une fontaine dispensant de l'eau douce malgré le milieu marin. Alphée est quant à lui métamorphosé en ce fleuve qui, portant son nom, prend sa source en Arcadie, coule en Élide et se jette dans la mer Ionienne. Continuant sa poursuite, il plonge ses eaux douces sous la mer pour rejoindre la fontaine. Symbole de l'oubli, il verra son cours détourné par Héraclès* pour nettoyer les écuries d'Augias.

ALTJIRA

AUSTRALIE

Les Aborigènes d'Australie se répartissent en de nombreuses tribus aux traditions distinctes et parfois complexes. Ils partagent tous cependant la croyance en un passé mythologique fondateur : le Temps du Rêve (*Dreamtime*, en anglais), ou simplement Rêve (*Dreaming*), transmis oralement, figuré sur de nombreuses peintures rupestres et appelé différemment selon les tribus. En cette époque reculée, et centrale dans la culture aborigène, vécurent les ancêtres d'où sont issus les plantes, les animaux (dont l'homme), les astres, les mers, la terre, la pluie ou encore les sites sacrés des ancêtres proches ou lointains. C'est-à-dire tout ce qui existe, les aspects essentiels et indissociables de la nature qui, par les cérémonies et initiations, conserve son équilibre et son harmonie, gage de paix entre les Aborigènes. Ce temps mythique fondateur n'est pas vu comme un songe : il est une réalité permanente qui permet, par la vision et le rêve, de comprendre les mystères et la manifestation des forces surnaturelles, d'expliquer les phénomènes inhabituels, les maladies ou les présages. C'est que tout porte la trace du Rêve. On y trouve divers acteurs, le plus souvent animaux, dont le Serpent arc-en-ciel*, ainsi qu'un être supérieur et céleste, dont le nom change également selon les tribus. Chez les Bads, par exemple, il est Djamar et se trouve lié aux grands héros civilisateurs comme Marel, Minan ou Nalgabi, inventeurs de danses et autres chants rituels. Nous trouvons aussi Bugari chez les Karadjeris, Lalau chez les Ungarinyins, Mura-mura chez les Dieris. Pour les Arandas, c'est Altjira, qui créa la Terre, puis se retira ensuite au ciel, migration répandue dans la plupart des mythes aborigènes. Il est en général représenté avec des pieds d'émeu.

ALZON,EMMANUEL D'(1810-1880)

CHRISTIANISME

Né au Vigan (Gard), Emmanuel d'Alzon, originaire des Cévennes très marquées par le protestantisme, colle au portrait du catholique fervent de son temps. Farouche partisan du pape, antiprotestant et antilibéral, cet homme d'action à la plume vive et stylée sait aussi s'adapter aux évolutions de son époque, notamment vis-à-vis de la République et de la démocratie. Fils unique d'aristocrates, il étudie au séminaire de Montpellier

et devient prêtre en 1834, à Rome. Nommé vicaire général du diocèse de Nîmes, il occupe ce poste jusqu'à sa mort. En 1860, il hérite la fortune de ses parents, mais reste proche du peuple, qu'il souhaite servir au mieux. Après avoir repris le collège de l'Assomption (1844) destiné à l'éducation des jeunes nantis, il fonde en 1850 les Augustins de l'Assomption, ou Assomptionnistes vivant selon la règle d'Augustin d'Hippone*. Cette congrégation sera suivie d'autres familles religieuses, dont les Oblates de l'Assomption, les Petites Sœurs de l'Assomption créées en 1864 par le père Étienne Pernet (1824-1899). En 1873, il fonde, avec le père Vincent de Paul Bailly, la Bonne Presse, qui, après sa mort, s'en prendra violemment au capitaine Dreyfus*, contribuant à amplifier la célèbre affaire (1894-1899). Aujourd'hui aux antipodes de ces positions judéophobes, les Assomptionnistes, présents sur les cinq continents, sont engagés dans l'enseignement, le secours aux plus démunis et d'autres missions, dont des pèlerinages. Ils possèdent toujours leur groupe, appelé Bayard Presse. Parmi les nombreux titres figurent l'hebdomadaire *Le Pèlerin* (1873) et le quotidien *La Croix* (1883).

AMATERASU

JAPON

Déesse du Soleil, de la lignée impériale et des empereurs qui en descendent, Amaterasu-Ômikami, « grande déesse illuminant le ciel », est une figure centrale du shintoïsme. Fille d'Izanagi* et d'Izanami, elle est si brillante et si chaude que ses parents l'envoient sur les Hautes Plaines célestes (*Takamaga-hara*), lieu de résidence des *kami* du ciel, sur lequel elle règne. Elle est la grand-mère de Ninigi*, ancêtre fondateur du Japon.

Selon la légende, son frère Susanoo*, le dieu des Tempêtes, est devenu violent et s'en prend à ses biens. Pour lui échapper, Amaterasu se réfugie dans une grotte et en ferme l'entrée avec un imposant rocher. La lumière et sa chaleur ayant disparu, le monde est en émoi car la vie est menacée d'être engloutie par les démons. Se réunissant devant son repaire, les nombreux *kami* du ciel se demandent comment la faire sortir. Les tentatives échouent lorsque Ame no Uzume* fait une proposition qui remporte les suffrages. Sa danse exubérante provoque les rires et la curiosité de la déesse, qui dégage l'entrée de sa grotte. Elle est alors attirée par le reflet que renvoie un miroir fabriqué par deux cyclopes forgerons, Ame Tsu Mara et Ishikoridome. Pensant qu'il s'agit d'un autre *kami* du soleil, elle sort. Maîtrisée par Tajokara-O, *kami* d'une force colossale, elle accepte d'éclairer à nouveau le monde en échange de l'exclusion de Susanoo des cieux.

Amaterasu transmet ensuite aux hommes la riziculture, l'art du tissage, la culture du blé et l'élevage des vers à soie. Son sanctuaire principal se trouve à Ise. Il abrite le miroir sacré (*yata no kagami*) en bronze poli, qui fait partie des trois trésors sacrés qu'elle remit à Ninigi et qui se transmirent au sein de la famille impériale. Les deux autres sont les bijoux (*magatama*) dont Ame no Uzume orna un arbre, et le sabre (*Ame no murakumo no tsurugi*) de Susanoo.

Selon une tradition, Ame no Minakanushi no Mikoto aurait été le créateur des *kami*. Occupant le centre du ciel, il aurait été supérieur à Amaterasu. Il a donné le dieu Hiruko, qui représente le soleil du matin.

AMATSU KAMI

JAPON

Dans le shintoïsme, les dieux du Ciel, Amatsu Kami, ont pour opposés les Kunitsu Kami, divinités terrestres apportant le bien-être aux hommes. Amatsu Mikaboshi, dont le nom signifie « auguste étoile des cieux », est le dieu du Mal.

AMAZONES

GRÈCE

Présentées en général comme les filles d'Arès*, le dieu de la Guerre, les Amazones forment un peuple féminin redoutable. L'historien grec Hérodote les dit *androktonoi*, « tueuses de mâles », ce que confirme l'*Iliade* d'Homère*, qui les qualifie d'*antinaneirai*, c'est-à-dire « qui combattent à l'égal des hommes », et contre eux. Les Amazones vivent jusqu'au Caucase et dans le Pont, au nord-est de l'actuelle Turquie, non loin de la mer Noire. Elles constituent des nations dont la plus célèbre est Thémiscyre, près du fleuve Thermidon. Chacune de ces nations part en guerre à tour de rôle, pour que les autres puissent surveiller les territoires. Célibataires, ces guerrières qui combattent à cheval, protégées par un bouclier en forme de croissant de lune, ne savent pas naviguer. Pour enfanter, une fois par an, elles vont de nuit violer des hommes des peuples voisins. Si les enfants ainsi conçus sont des garçons, ils sont tués ou estropiés pour les empêcher de combattre et servir d'esclaves juste dévolus aux rôles habituels des femmes : la maison et les enfants ! Si ce sont des filles, elles sont nourries au lait de jument et élevées dans l'esprit guerrier. Le sein droit des fillettes est brûlé, de manière à ce que leur bras se renforce, qu'elles manient mieux le javelot, la hache, l'épée et l'arc. Ce qui explique l'une des étymologies possibles du mot « Amazones » : *a-mazon*, « sans sein ». À moins qu'il ne vienne d'*a-maza*, « sans orge » : les Amazones, qui consommaient leur viande crue, ne connaissaient pas les céréales.

Patronnées par Artémis*, la déesse chasseresse, les Amazones ont à leur tête de grandes souveraines, comme Antiope*, qui mènent

de vastes conquêtes, fondant au passage des cités telles qu'Éphèse et Smyrne. De fameux héros comme Bellérophon*, Héraclès* et Thésée* se confrontent à ces femmes casquées qui se passent sans mal du modèle patriarcal. Par exemple, alors qu'elles sont venues renforcer le camp de Troie après la mort d'Hector*, Achille* tue la reine Penthésilée tout en tombant amoureux de cette grande beauté. Bien plus tard, vers 330 av. J.-C., Thalestris aurait passé treize nuits avec Alexandre le Grand.

AMBEDKAR, BHIMRAO RAMJI (1892-1956)

INDE/BOUDDHISME

Issu des « intouchables », ces Indiens n'appartenant pas à l'une des castes et, de ce fait, constituant la classe la plus basse de la société, Ramji Bhimrao Ambedkar est l'un des rédacteurs de la Constitution indienne de 1950. Ce document fondateur abolit officiellement ce système des castes, mais, dans les faits et les mentalités, les intouchables continuent d'être parfois minorés, maltraités et exploités. Jugeant que les castes sont inhérentes à sa religion, l'hindouisme, ce juriste et homme politique se convertit au bouddhisme, selon lui plus apte à établir une justice sociale. Quelques mois avant sa mort prématurée, il est suivi par des milliers d'intouchables. Le bouddhisme, quasiment absent de l'Inde, son berceau, depuis le XIIe siècle, reprend alors vie – et le mouvement se poursuit de nos jours. Le statut d'intouchables – ils sont environ 160 millions – n'ayant pas disparu totalement des coutumes, nombre d'entre eux quittent l'hindouisme pour rejoindre le bouddhisme, mais aussi et surtout l'islam et le christianisme.

AMBROISE (339-397)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille chrétienne, Ambroise tient son nom du latin Ambrosius, « divin », du nom de l'ambroisie, la nourriture des dieux grecs. Né à Trèves, il étudie à Rome la littérature et le droit. Devenu avocat, il entame une carrière dans l'administration du préfet d'Italie, Anicius Probus, en devenant gouverneur de Ligurie et d'Émilie. Le pays est alors divisé entre les partisans de l'Église catholique et ceux de l'arianisme. Ambroise parvient à se faire écouter des deux partis. Mais en 374, Auxence, évêque de Milan et proche des ariens, meurt. Il faut organiser l'élection de son successeur. Bien qu'il soit catéchumène, Ambroise est élu par des habitants enthousiastes. Une semaine plus tard, il est baptisé et ordonné prêtre. Il distribue ses biens aux pauvres, étudie le grec, les Écritures saintes et la théologie. Il s'occupe activement de son évêché, prêche, écrit, combat l'arianisme que défend l'empereur Valentinien II

(375-392), installé à Milan et auquel il s'oppose. Il oblige en outre l'empereur Théodose Ier le Grand* (376-395) à s'amender du massacre, en 380, de sept mille habitants de Thessalonique qui s'étaient rebellés. Il n'en prononce pas moins son oraison funèbre, de même pour Valentinien. Enfin, son épiscopat est marqué par la conversion d'Augustin d'Hippone*.

Ambroise est aussi un écrivain prolifique, épris de morale et d'éthique, et l'auteur d'hymnes sacrées qui ont imprégné la musique religieuse. Père et docteur de l'Église, il est fêté le 7 décembre. Sa vie a été racontée par son secrétaire Paulin de Milan (370-428).

Ambroise, Gervais et Protais

Ambroise s'est rendu célèbre en retrouvant les corps de deux saints, qui reposent depuis 386 dans sa basilique milanaise de San Ambrosio. Il s'agit de Gervais et Protais, dont on ne sait quasiment rien, si ce n'est que, d'après Ambroise, ils furent martyrisés et firent l'objet d'un culte intense. Valérie deMilan et Vital deMilan, leurs parents, furent tués; la première par des adeptes du dieu Sylvain, le second par un prêtre d'Apollon*. Fêtés le 19 juin, Gervais et Protais ont peut-être vécu au IIIe siècle. Une tradition associe leur martyre à ceux de Nazaire et Celse, dont Ambroise retrouva les corps avec ceux des deux autres saints. À Rome, sous le règne de Néron (54-68), Nazaire a reçu le baptême de Lin, successeur de Pierre*, qui a converti ses parents. Alors qu'il sillonne les routes en évangélisateur, il rencontre Gervais et Protais à Plaisance, dont il est chasséà coups de fouet. En Gaule, il connaît un certain succès et adopte un enfant, Celse. Tous deux évitent des persécutions, mais, capturés, ils comparaissent à Rome devant Néron, qui les condamne à être noyés dans un lac. Ils parviennent à sortir de l'eau et, à Milan, subissent le martyre avec Gervais et Protais. Ils sont décapités, Celse étant alors âgé de 9ans et demi.

AME NO UZUME

JAPON

Appelée aussi Uzume (« tourbillon »), cette déesse est associée au rire, au bonheur et à la danse. Tout remonte à Amaterasu*, réfugiée dans une grotte. Debout sur un tonneau, tenant des plantes, dont des rameaux de bambou, Uzume entame une danse lascive. Remuant tout en chantant, elle se déshabille et provoque le rire des *kami* – cette scène aurait inspiré les danses sacrées de *Kagura*. Appelée « la Fille du Ciel », elle épouse Saruda Hiko, le gardien du pont céleste menant à la Terre, où elle suit Ninigi*, ancêtre du Japon, et où les poissons lui jurent allégeance. Quant à son époux, c'est un dieu des Carrefours et des Voies, qui surmonte les obstacles. Grand, barbu et armé d'une lance, il symbolise la fidélité à l'empereur et la virilité.

AMESHASSPENTAS

IRAN ANCIEN

Féminins et masculins, ce sont les « immortels bénéfiques » du mazdéisme zoroastrien. Au nombre de sept, ces êtres spirituels, sortes d'archanges, trouvent sans doute leur origine dans des dieux supprimés par la réforme de Zarathoustra* (vers le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.) afin de tout centrer sur Ahura Mazda*.

Les Ameshahs Spentas sont les attributs de ce dieu créateur qui les suscite auprès des hommes afin de les guider. Chacun d'eux correspond à une période de l'année. Il a une fonction précise. Et pour adversaire direct (et éternel), l'un des daevas*, les chefs des démons, partisans de la Druj (mensonge et désordre). L'*Avesta* liste par ordre d'importance ces combattants de la justice et de la vérité. Le premier et le plus éminent est Spenta Mainyu*. Ayant pour élément le feu sacré, Asha Vahishta (« bon ordre ») représente la vérité, la rectitude, la justice… Il protège l'ordre physique et moral. De ce fait, il est l'ennemi principal des démons, en particulier celui de l'apostasie, Indra* – à ne pas confondre avec le dieu indien. Vient ensuite Vohu Manah*, la pensée juste. Xshathra Vairya est l'« empire désirable » : associé au métal, il personnifie le pouvoir idéal (céleste). Utilisant au besoin les armes pour imposer la paix, il a pour attributs le casque, le bouclier et la lance. Il a pour opposé le démon Saurva, l'anarchie. Liée à l'eau, élément purificateur, Haurvatât (« intégrité »), appelée aussi Hordad, assume la perfection. Elle apporte la santé et la prospérité. C'est pourquoi elle combat Tawrich, le démon de la faim. Ameretât (« qui ne meurt pas ») est l'immortalité et la protectrice des plantes. Son adversaire éternel est Zarich, le démon du vieillissement. Enfin, Armaiti (« dévotion »), ou Spenta Armaiti (« dévotion bénéfique »), représente l'obéissance juste et humble à Ahura Mazda. Associée à la terre, elle est la garante de la fertilité des sols. Son ennemi est Nanghaithya, le mécontentement. Elle a pour fils Gayomart*, le premier être vivant.

AMITABHA

BOUDDHISME

Selon la tradition, Dharmakara, ancien roi qui s'est fait moine, devient un bouddha et prononce quarante-huit vœux destinés à secourir les humains afin de faciliter leur accès à l'Éveil. À force de méditation, il devient Amitabha (« Lumière infinie »), l'un des bouddhas majeurs du Mahâyâna. Il crée et règne sur le Sukhâvatî (« lieu de bonheur »), le paradis de l'Ouest, c'est-à-dire la Terre Pure, un état de conscience où, parmi les lotus (pureté), les fidèles morts jouissent d'une félicité éternelle, sans douleur ni conflit, et dans la joie. Ils évitent donc l'enfer, monde souterrain destiné aux mauvais hommes. Tout un chacun a en effet accès à ce paradis, à condition de se vouer totalement à Amitabha. Symbole de piété, de sagesse et de compassion, Amitabha fait l'objet d'une vénération importante en Chine, où il est appelé Amituo, et où la fondation de l'école de la Terre Pure revient à Huiyan (334-417), disciple de Dao'an*. Il est adoré aussi au Japon en tant qu'Amida : la fondation de la première école de la Terre Pure (Jôdo) est attribuée à Hônen* (1133-1212). Pour accéder au paradis (*Gokuraku sekai*), les fidèles continuent d'y réciter le Nembutsu, l'invocation d'Amida en ces termes : « Namu Amida Butsu », soit « Sauve-nous, Bouddha Amida ».

AMMA

AFRIQUE

Dieu suprême des Dogons (sud du Mali), Amma crée un œuf primordial (la Terre-mère) contenant deux matrices qui renferment chacune des jumeaux. De l'une d'elles s'échappe Ogo, qui, voulant s'approprier l'univers, prélève une partie où il sème des graines de fonio (un arbre) qu'il a dérobées, donnant forme à l'univers terrestre. Amma, pour réparer ce désordre et cette création issue d'un inceste, sacrifie Nommo, venu de l'autre matrice. Ainsi naissent des étoiles, dont Sirius et Vénus, des planètes, la pluie et les eaux terrestres, la sexualité. Puis Amma crée le soleil avec le reste de la matrice d'Ogo, qui, séparé de sa jumelle, veut s'unir à elle dans le ciel. Le dieu suprême tranche son prépuce et, lorsque Ogo est de retour sur Terre, le change en « renard pâle » – chacal ou fennec –, c'est-à-dire en l'incarnation du désordre et de la discorde. Puis il ressuscite Nommo, dont le sang et le corps donnent les quatre points cardinaux, ainsi que tout ce qui possède une âme, comme les plantes et les hommes qui vont peupler la Terre.

Chez les Dogons, la calebasse possède une dimension solaire et lunaire (féminin), en tant que figuration de la matrice d'où sort la vie, c'est-à-dire le soleil. Ainsi, dans certaines représentations divines, le monde et les hommes peuvent se résumer à une calebasse qui, en outre, relie la terre et l'eau.

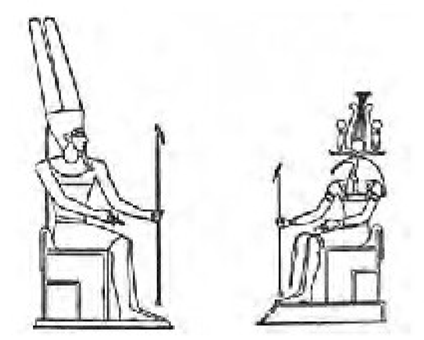
AMMAVARU

INDE

Cette déesse intervient avant le début des temps, lorsqu'il n'existe que les eaux primordiales. Assise sur une fleur de lotus, elle se met alors à pondre un œuf – ou trois –, d'où sort la Trimurti* : Brahmâ*, qui crée, Vishnu*, qui préserve, et Shiva*, qui détruit.

AMON

ÉGYPTE



Dieu aux origines incertaines, Amon (« le caché ») a constitué son portrait au fil du temps et à partir d'apports divers (Rê*, Min*, Montou*...). Présenté comme un dieu cosmique humanisé, il connaît un prestige grandissant à partir de 2100 avant notre ère environ, grâce aux rois de Thèbes où il est uni à Rê, le soleil source de vie, afin de souligner sa puissance, sa majesté et sa gloire. Dès la douzième dynastie de pharaons, vers 2000, Amon-Rê devient ainsi un dieu tutélaire et remplit un rôle politique en tant que protecteur et garant du royaume. Son aura atteint son apogée sous le Nouvel Empire (1580-1080), à l'image du clergé abondant qui le sert, des fameux oracles qui le concernent et des richesses qui l'entourent, ainsi que des pharaons portant Amon dans leur nom. Amon est en outre présent dans l'Ogdoade d'Hermopolis, avec Amonet* pour parèdre.

Tenu pour un roi des dieux, le maître des forces de l'invisible, le protecteur des pauvres et le garant des règles, Amon est inséparable de Karnak, son grand sanctuaire. Il y forme une triade avec son épouse Mout* et son fils Khonsou*. Il est parfois représenté avec une tête ou des cornes de bélier, son animal de prédilection, symbole de la force qui conduit à la création et qui assure la continuité de la vie. On le voit coiffé de deux grandes plumes et d'un disque solaire. Mais son culte, déjà mis à mal par Akhenaton* (XIVe siècle), amorce un déclin qui atteint son paroxysme après la prise et la destruction de Thèbes par l'Assyrie, en 664. Dès lors, des cultes d'autres dieux, qui ont déjà gagné en importance, s'imposent. Osiris* est le premier d'entre eux. Amon continue cependant de recueillir les faveurs des Grecs, sous le nom d'Ammon, dont Alexandre le Grand vient consulter l'un des oracles, à l'oasis de Siouah (331 av. J.-C.). Car le dieu a même gagné la Grèce dès le VIe siècle, puis l'Asie Mineure, l'Italie du Sud, ou Grande-Grèce, et la Macédoine, patrie du conquérant qui obtient du dieu la confirmation de son destin exceptionnel. Appelé aussi Zeus*-Ammon en référence au dieu suprême du panthéon grec, Ammon est reconnaissable à ses cornes de bélier. Dans l'Empire romain, où il deviendra le protecteur des armées romaines, il porte parfois le nom de Jupiter*-Ammon ou Jupiter-Hammon. Mais l'empereur romain d'Orient Justinien Ier (527-565) supprimera ses sanctuaires.

AMONET

ÉGYPTE

Personnification de la vie apportée par le vent du nord, c'est-à-dire une source invisible mais palpable, Amonet (« la cachée ») fait partie de l'Ogdoade, le « groupe de huit » divinités adorées à Hermopolis, ou Khéménou, « ville des huit » située à 300 km au sud du Caire. Cet important centre religieux se distingue par la vénération particulière de ce groupe divin à l'origine de la création du monde. L'Ogdoade se répartit en quatre couples représentés par des grenouilles (dieux) et des serpents (déesses), animaux des eaux primordiales. Celles-ci sont personnifiées par Noun* et Naunet. Viennent ensuite Heh et son pendant féminin Hehet, l'espace et le temps infinis, incommensurables. Puis Kek et Keket, les ténèbres. Enfin, parèdre logique d'Amon*, « le caché », Amonet est celle qui n'a pas besoin d'époux pour être féconde – en tant que compagne du dieu, elle laissera place à Mout*. Après ce couple naîtront bientôt la première terre, puis le soleil. Adoptée par les pharaons en tant que déesse tutélaire, Amonet porte la couronne rouge de Basse-Égypte.

Khéménou adoptera ensuite Thot*, qui, identifié à Hermès* par les Grecs, prendra son nouveau nom : Hermopolis, la ville vouée au dieu grec.

AMOS (VIIIe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Amos (« fardeau ») est, avec Osée*, autre prophète biblique, l'auteur des textes identifiés les plus anciens de la Bible hébraïque. Il est né et vit à Teqoa, près de Bethléem, dans le royaume israélite du Sud (Juda). Bouvier et exploitant de sycomores – un genre de figuier –, il est appelé par Dieu, qui lui fait prononcer ses oracles dans le royaume frère du Nord (Samarie), pendant la fin du règne de Jéroboam II (783-743 av. J.-C.). Car Dieu y déplore l'impiété, l'iniquité, l'exploitation des pauvres ou encore la vénalité des prêtres, l'adoration de dieux étrangers, sa vénération sous l'aspect d'un taureau à Béthel, sanctuaire fréquenté autrefois par Abraham* et Jacob*. Autant de méfaits qui font planer sur le peuple la menace d'une punition terrible, le « jour de Yahvé* », lequel peut aussi bien s'abattre sur Juda. Amos annonce que le « reste de Joseph* » suscitera peut-être la pitié. L'histoire lui donne raison. La Samarie est conquise et ravagée par l'Assyrie en 722, puis Juda en 587 sous les coups de Babylone. Et le noyau des exilés portera en son sein la renaissance d'Israël.

AMPHION

GRÈCE

Fils de la nymphe Antiope* et de Zeus*, Amphion et son frère jumeau Zéthos ont une naissance agitée. À peine sortis du ventre maternel, ils sont exposés au sommet d'une montagne par Lycos, roi de Cadmée. Recueillis par un berger, ils grandissent, Amphion étant versé dans les arts, dont la musique, que lui a enseignée Hermès*, et Zéthos dans les exercices physiques exigeant courage et endurance. Ils ignorent que leur mère a été réduite en esclavage par Lycos, au profit de son épouse Dircé, qui la maltraite. Aussi, lorsqu'elle se libère et les retrouve, décident-ils de la venger. À Cadmée, ils tuent Lycos puis attachent les cheveux de Dircé aux cornes d'un taureau sauvage qui fracasse sa victime sur des rochers. Succédant aux souverains, ils bâtissent les célèbres murailles du site. Zéthos porte à dos d'homme les pierres imposantes qu'Amphion meut magiquement jusqu'à leur place désignée, en jouant de sa lyre merveilleuse offerte par Hermès. Le premier épouse Thébé, qui donne son nom à la ville : Cadmée devient Thèbes. Le second se marie avec Niobé, la fille de Tantale*. Ses enfants sont massacrés par Apollon* et sa sœur Artémis*. En apprenant la nouvelle, Amphion se suicide (ou est tué par le dieu).

AMPHITRITE

GRÈCE

Présentée en général comme la fille de Nérée*, Amphitrite est soucieuse de sa virginité. Mais Poséidon*, dieu de la Mer, en tombe amoureux. Elle décline son offre de mariage et part se cacher. Delphinos, roi des dauphins, parvient à la trouver et se montre assez convaincant puisqu'elle consent à épouser le dieu et à devenir déesse de la Mer. Tous deux conçoivent Triton, au corps d'homme et à la queue de poisson. Cette créature chevauche les vagues, montée sur un monstre marin et tenant une conque pour annoncer l'arrivée de son père. Elle précède le cortège qui accompagne le couple divin monté sur un char que tirent des dauphins ou des hippocampes (des chevaux-poissons). Chez certains auteurs romains, Triton a le pouvoir d'apaiser des tempêtes.

AMPHITRYON

GRÈCE

Fils d'Alcée, roi de Tirynthe, Amphitryon convoite Alcmène, fille d'Élektryon, roi de Mycènes. Mais il est banni de la cité après avoir tué accidentellement son futur beau-père. Avec sa bien-aimée, il trouve refuge auprès de son oncle Créon, souverain de Thèbes, qui le purifie de sa faute.

Alcmène promet de l'épouser à la condition qu'il venge ses frères, tués par les Taphiens, marins et pirates redoutables. Amphitryon monte donc une expédition et se heurte à des ennemis invincibles. Heureusement, la fille du roi des Taphiens s'éprend de lui et coupe le cheveu d'or qui procure à son père l'immortalité. De retour à Thèbes, il épouse Alcmène et s'unit à elle. Mais il apprend du devin Tirésias* que, la nuit précédente, Zeus* a pris ses traits et séduit sa promise, les ébats durant trois jours. Dans le ventre de sa femme croissent ainsi deux embryons, des jumeaux. Le premier est Héraclès*, fils du dieu. Le second, fils d'Amphitryon, est Iphiclès, qui, moins robuste que son frère, lui sera attaché.

AMRITA

INDE

L'Amrita (« immortel », en sanscrit) est le « vin d'immortalité » qui rend et maintient les dieux immortels, et garantit la suprématie sur le monde et le cosmos. Tout remonte au « barattage de la mer de lait », le premier liquide nourricier. Situé peu après la création de l'univers, cet épisode célèbre oppose les devas* (dieux) et les asuras* (démons). Ces protagonistes commencent par arracher le mont Mandara, un pilier cosmique, et menacent par là même l'équilibre de l'univers. Vishnu* prend alors l'aspect de la tortue géante Kûrma* et place le Mandara sur son dos. Autour de ce dernier, devas et asuras enroulent le serpent Vâsuki* et barattent la mer de lait, d'où sortent des merveilles (pluie bienfaitrice, bonne santé…), des dieux, des déesses comme les Apsaras*, Lakshmi* (la richesse). Sans oublier Surabhî (ou Kâmadhenu*), la « vache du superflu » qui exauce tous les souhaits et procure le lait, le *ghee* (beurre clarifié) et le fromage. Et le cheval blanc merveilleux d'Indra*. Vient aussi l'Amrita, dont s'emparent les dieux : ils le boivent et, devenus immortels, chassent les démons dans le monde inférieur. Râhu* tente de le dérober, pour son malheur.

Dhanvantari (« qui a traversé l'arc-en-ciel »), auquel le centaure* Chiron* peut être comparé, est né avec les premières herbes, après le Barattage. D'où son autre nom, Abjadeva, « né de l'océan primordial ». Médecin des dieux, il est considéré comme l'auteur de l'*Ayurveda* (« science de la force vitale »), grand traité de médecine indienne. Gardien de l'Amrita, il se nourrit d'hellébore noir, une grande vivace utilisée en homéopathie, au feuillage persistant, qui pousse même sous la neige et fleurit de novembre à mars.

La tradition indienne raconte que le chanvre émergea aussi de la mer de lait, ou de l'Amrita, avec lequel il finit par se confondre. Mais les démons tentent de voler l'Amrita/cannabis. Les dieux les en empêchent et célèbrent leur succès en surnommant la plante Vijaya, la « victoire ». Dès lors, le chanvre, cadeau des dieux, apporte à ses adorateurs la puissance surnaturelle, le plaisir, la clairvoyance, la santé et le courage. Il décourage le mal et porte bonheur. C'est pourquoi Shiva* a ordonné que l'ensemencement, le sarclage et la moisson du chanvre soient accompagnés d'invocations.

AMURRU

ORIENT ANCIEN

Amurru, mot akkadien traduit par « amorrite », désigne à la fois un pays, une langue, un peuple – les Amorrites – et son dieu principal. Ce dernier apparaît dans un poème de Sumer, *Le Mariage de Martu*, son nom en sumérien. Incarnant les nomades amorrites, il y obtient la main d'Adnigkidu, fils du dieu Numushada, qui représente l'aspect sédentaire et la maîtrise de l'agriculture. Une tradition fait aussi d'Amurru l'époux de Beletseri. Cette reine du désert est aussi une divinité des enfers qui compile toutes les activités terrestres de chacun, en vue du Jugement final. À Babylone, sa parèdre était Ashratum, déesse qui correspond à Ashéra.

AN SHIGAO (IIe siècle)

CHINE/BOUDDHISME

Prince parthe destiné à succéder à son père sur le trône, An Shigao (ou An Shih-Kao) préfère se réfugier (vers 148) en Chine, où il séjourne pendant quelque vingt ans. Il est alors le premier à traduire en chinois des textes bouddhiques, notamment ceux portant sur le *dhyâna*, la méditation, dont il fonde l'école, marquant ainsi la naissance du bouddhisme chinois. Pour se faire comprendre, il recourt volontiers à des expressions tirées du taoïsme.

ANAHITA

IRAN ANCIEN

Parmi les rares divinités féminines développées dans le mazdéisme, où la virilité est prédominante, Anahita (« la pure » ou « l'immaculée ») occupe la première place. L'*Avesta*, le livre sacré, lui consacre un long poème, et les Perses Achéménides lui vouaient un culte important. Les Grecs, qui l'appellent Anaïtis, la comparent à Aphrodite* en raison de ses seins lourds. Surnommée Aredvi (« l'humide »), Sura (« la puissante »), elle a les traits d'une jeune fille vêtue d'un somptueux manteau d'or. Portant une couronne d'étoiles et de traits lumineux, elle arbore de splendides bijoux et des fourrures de loutre. Assimilée à la planète Vénus*, elle est la déesse des Eaux, élément de pureté et de fertilité. Elle est associée aux fleuves, aux rivières et aux lacs, en tant que sièges de la naissance. Mais elle n'hésite pas à prendre les armes pour garantir l'ordre – des traditions en font l'épouse de Mithra*. La colombe et le paon sont ses animaux sacrés.

Ces caractéristiques suggèrent une « grande déesse » primordiale telle qu'en produisait l'Orient ancien, comme Ishtar*, dont elle serait une descendante et avec laquelle elle partageait la pratique de la prostitution sacrée. Zarathoustra*, réformateur du mazdéisme (vers le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.), en fit une créature céleste, soutien du seul dieu, Ahura Mazda*, dont elle aide les fidèles, en particulier Zarathoustra, qu'elle conseille.

ANAN BEN DAVID (VIIIe siècle)

JUDAÏSME

Le rabbin Anan ben David appartient à la famille des exilarques, titre donné au responsable des juifs, qui siège à Bagdad, capitale récente de la dynastie musulmane des Abbassides et épicentre du judaïsme. Il est traditionnellement tenu pour le fondateur d'un courant juif, que les catholiques appelleront les « protestants du judaïsme » : ce sont les Ananites. À Bagdad, capitale abbasside, Anan ben David rompt avec la Loi orale (Michnah et Talmud) et ne reconnaît que la Loi écrite (Bible hébraïque). Refusant de suivre l'enseignement rabbinique, il ne célèbre pas la Bar Mitsvah, rite de majorité religieuse des garçons, car elle ne figure pas dans la Torah, loi de Moïse*. Successeur d'Anan, le Persan Benjamin al-Nahawandi donne vers 846 un autre nom à cette mouvance dissidente ; les caraïtes ou qaraïtes, karaïtes (de l'hébreu *qara*, « lire »), appelés aussi Bené-Mikra, (« fils de l'Écriture ») ou Qeraïm (« gens de la Bible »). Le mouvement se développe, prenant de l'importance au fil du temps au Proche-Orient, en Perse et en Europe centrale. Combattu par d'autres juifs comme Ibn Daoud*, il produit une littérature abondante, dont des recherches sur la langue hébraïque. L'analyse des précieuses études caraïtes de la Bible a décelé une ressemblance avec les écrits esséniens de Qumrân, bien plus anciens. En net recul au XXe siècle, notamment du fait de persécutions, les caraïtes sont une infime minorité, répartie dans l'actuel État d'Israël, au Caire, en Irak et une toute petite communauté à Istanbul.

ÂNANDA

BOUDDHISME

Cousin du Bouddha* qui le prend à son service personnel pendant de longues années, Ânanda (« béatitude », en sanscrit) l'a rejoint deux ans seulement après la fondation de l'ordre. Humble et dévoué, il favorise la création de la branche bouddhique féminine dirigée semble-t-il par Mahâprajâpatî, la belle-mère du Bouddha. Il est doué d'une mémoire prodigieuse qui lui permet de mémoriser tous les sermons du maître, livrant ainsi la base du *Sûtra Pitaka* (« corbeille des discours »). Cette matière s'avère essentielle lors du premier concile qui se déroule juste après la mort du Bouddha et qui réunit cinq cents moines ayant atteint l'état d'*arhat*. Avec le *Vinaya Pitaka* (« corbeille de la discipline »),

ouvrage sur la communauté et les règles bouddhiques composé à partir des avis d'Upâli, et l'*Abhidharma Pitaka* (« corbeille de la doctrine supérieure »), recueil philosophique et psychologique, le *Sûtra Pitaka* est l'une des « trois corbeilles » (*Tripitaka*, en sanscrit), recension des enseignements du Bouddha qui forme le canon (règle) bouddhique.

Ânanda est en outre le frère de Devadatta*. Il est aussi un des (huit, dix ou seize) plus proches disciples du Bouddha, de même que Mahâkâshyapa*, avec lequel il figure souvent devant les sculptures de ce dernier. Parmi ces fidèles, et *arhats*, Shâripûtra, compagnon de la première heure, est réputé pour sa grande sagesse. Son ami Mahâmaudgalyâyana est, comme lui, un grand propagateur du bouddhisme. À ces saints les plus marquants du groupe s'ajoutent Subhûti, un grand méditant, et Upâli, déjà cité, versé dans la discipline. Ainsi que Râhula (patron des novices), le fils du Bouddha, qui disparaît sans doute bien avant son père.

D'autres disciples furent proches du Bouddha, dont des laïcs comme Anâthapindika : il lui achète et lui offre un bois où, pour ses élèves, il fait construire le premier monastère où le maître aime séjourner.

ANASTASE, ANASTASIE

CHRISTIANISME

Le nom Anastase venant du grec *anastasis*, « résurrection », il est logique que de nombreux saints l'aient porté. À commencer par un antipape, Anastase le Bibliothécaire (855) et quatre papes aux règnes courts : les saints Anastase Ier (399-401), confronté à l'affaire Origène*, Anastase II (496-498), Anastase III (911-913) et Anastase IV (1153-1154). Il existait d'ailleurs à Rome un monastère Saint-Anastase. Nous comptons aussi deux saints patriarches d'Antioche, Anastase Ier (559-570/592-599), adversaire des monophysites, et son successeur Anastase II le Jeune (599-610), mort assassiné. L'Orient chrétien est ensuite en butte à l'autorité ottomane, ce qui coûte la vie à plusieurs Anastase. Citons Anastase de l'Épire, décapité (1750) pour avoir refusé d'être musulman. Il a eu le temps de convertir un jeune musulman, Moussa, qui prend le nom de Daniel et se retire dans un monastère de Corfou où il dédie une église au saint martyr.

À Rome, la belle Anastasie la Romaine est frappée, rouée, puis expire après qu'on lui a arraché la langue, vers 256, sous Valérien (253-260). Au temps de Dioclétien (284-305), Anastasie, fille d'un sénateur païen, mais chrétienne par sa mère, est éduquée dans la foi par (saint) Chrysogone. Apprenant qu'elle visite les chrétiens emprisonnés, Publius, à qui elle a été mariée de force, la séquestre et la prive de nourriture. Délivrée par la mort de son époux, elle agace les autorités qui l'envoient sur une île avec deux cents autres vierges, où elles rejoignent d'autres chrétiens. Finalement, tous sont martyrisés. En Orient, cette sainte est appelée Anastasie la Veuve ou Anastasie la Pharmacolytria, « celle qui délivre des sortilèges », réputation venant sans doute des miracles opérés par ses reliques.

ANAT

ORIENT ANCIEN

Déesse ancienne des peuples sémites de l'Ouest, Anat est mise en scène dans des mythes provenant d'Ougarit. On y découvre son goût prononcé pour la guerre et les massacres. Maîtresse de la rosée et de la terre, elle est aussi une divinité de l'amour et de la fertilité. Avec son frère ou époux Baal*, elle garantit par exemple la fécondité des troupeaux de bovins. Ailleurs, elle permet à Baal de se construire un palais après la victoire contre Yam*. Pour cela, elle parvient à se rapprocher d'Athirat, la femme du grand El*, dont l'autorisation est indispensable. Elle lui offre de somptueux cadeaux en métaux précieux forgés par Kothar (« habile »), le dieu artisan et architecte. El finit par donner son accord. Le palais de 4 000 hectares est bâti par Kothar et inauguré par un banquet.

Dans un autre récit d'Ougarit, Anat convoite l'arc façonné par Kothar. Il est la propriété d'un mortel, Aquhat (« héros »), fils de Danel qui a eu ce fils grâce à El et Baal, après une longue stérilité. Promettant au jeune homme l'immortalité, Anat l'attire aux enfers. Mais il ne veut pas se séparer de son arme, l'emporte avec lui et refuse de la donner. Il est tué. Or, il s'agit d'un arc soutenant le ciel, qui s'affaisse alors. Anat demande le secours d'El, qui tire le monde de cet embarras.

Anat gagna l'Égypte vers 1600 avant notre ère : coiffée d'une couronne blanche ornée de plumes, celle de la Basse-Égypte et son delta, elle y fut associée à Astarté, elle-même émanation de la déesse orientale Ishtar*.

De son côté, Athirat, mère de nombreux dieux, correspond à Ashéra, dont la Bible combat le culte idolâtrique matérialisé par une multitude de « pieux sacrés » en bois, notamment dans la bouche du prophète Isaïe*. Ashéra se confondit en outre avec Astarté, dont la même Bible dénonce les sanctuaires urbains ou ruraux. À la campagne, ils étaient situés sur des « hauts lieux », c'est-à-dire au sommet de collines. Les pèlerins y sacrifiaient des animaux et louaient les services de prostitués sacrés, femmes ou hommes. Dans le cadre de sa réforme religieuse, le roi Josias* fait purifier le Temple corrompu par cette prostitution.

ANDRÉ, apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Frère de Pierre*, André est l'un des quatre apôtres les plus proches de Jésus*, avec Jean* et Jacques le Majeur*. Il est aussi le premier appelé par le maître et entraîne Pierre, tous deux ayant d'abord été des disciples de Jean le Baptiste*. D'emblée, il reconnaît Jésus comme le Messie*, le Sauveur. Présent tout au long du ministère du Christ, il prend par la main l'enfant à l'origine de la multiplication des pains et des poissons. Par ses liens avec Jésus, il permet à des Grecs de rencontrer ce dernier. Témoin de la Passion et des apparitions de Jésus ressuscité, il part en mission après la Pentecôte. Selon la tradition, il aurait évangélisé, non sans mal, les abords de la mer Noire (ou Pont-Euxin), l'Ukraine, la Scythie, la Thrace, une partie de la Roumanie et la Grèce, où il sillonne la Macédoine et la Thessalie. Arrivé en Achaïe, au nord du Péloponnèse, il aurait été crucifié en 62 à Patras, la tête en bas, sur une croix en forme de X qui porte encore son nom. Ses reliques, transférées à Constantinople en 357, dans l'église des Saints-Apôtres, retournent à Patras sous l'empereur byzantin Basile Ier le Macédonien (867-886) et sont offertes au pape Pie II en 1460. Une bonne partie est restituée à l'Église de Grèce en 1966, et est vénérée à Patras depuis 1974. Pour le patriarcat orthodoxe de Constantinople, les patriarches sont les successeurs d'André, comme les papes sont ceux de Pierre. Patron de l'Écosse et de l'Église de Constantinople, André est fêté le 30 novembre.

André et les saints

« André » vient du grec *Andreas*, « courageux », « viril ». Au IVe siècle, André le Stratilate (« général d'armée »), tribun dans l'armée de l'empereur Maximien, prie le Christ lors d'une bataille que remportent les troupes romaines. Antiochos, le général en chef, fait massacrer ce chrétien et ses 2 593 soldats convertis après la victoire. André de Crète (vers 660-740), né à Damas, sert pendant dix ans au Saint-Sépulcre de Jérusalem, séjourne à Constantinople puis devient évêque de Gortyne, en Crète – site où Zeus* s'unit à Europe*. Il laisse des hymnes liturgiques encore utilisées dans le rite byzantin. André le Fol en Christ (IXe siècle), esclave d'origine scythe, sert un dignitaire de l'empire d'Orient. Instruit, il simule la folie, incitant son maître à le libérer. Sujet à des visions, il vit dehors, misérable, raillé par la population, et fait des miracles après sa mort. André Corsini (1302-1373) entre chez les Carmes à 16 ans, devient prieur du couvent de Florence, sa ville natale, puis évêque de Fiesole, sans cesser de se mortifier. Le moine et peintre russe André Roublev (vers 1370-1430) est le représentant emblématique de l'école de Moscou, et ses icônes forcent encore l'admiration. Le jésuite polonais André Bobola (1591-1657) est cruellement torturé par des cosaques. Évangélisateur italien, André Avellin (1591-1680), membre de l'ordre des Théatins, protège des morts soudaines. André de Totma (1638-1673), autre fol en Christ, fait aussi des miracles. André Dung-Lac fait partie des 117martyrs vietnamiens entre les XVIIIe et XIXe siècles. Le prêtre André Kim Tægon, Paul Chong Hasang et leurs compagnons sont martyrisés en Corée, entre 1839 et 1867.

ANDRIANANAHARY

MADAGASCAR

À Madagascar, en dépit d'une diversité ethnique et linguistique, prédominent le culte des ancêtres (*razana*) et les génies de la nature. Andriananahary, le « seigneur créateur », ou Zañahary, s'affirme ainsi comme « le » dieu. Appelé aussi Andriamanitra, le « seigneur parfumé », il est présent dès l'origine de la Terre, alors qu'elle n'est qu'une masse brûlante et aride. Pour savoir ce qui s'y passe et déceler une possible vie, il y envoie son fils Ataokoloinona (« chose étrange »). Ce dernier ne revenant pas, il y missionne les humains, ses serviteurs, sans succès. Malgré des conditions très difficiles, les hommes poursuivent leurs recherches. Parfois, quelques-uns se rendent auprès du dieu pour lui apprendre que son fils ne s'est pas montré. Mais aucun ne revient sur Terre. Il s'agit des morts qui, à ce jour, prouvent encore qu'Ataokoloinona est toujours introuvable. Parmi eux, les ancêtres princiers jouent le rôle d'intermédiaires. Quant aux vivants, ils furent remerciés par la pluie et les plantes vivrières. Ils continuent de pratiquer le retournement des morts lorsque ces derniers ont une influence bénéfique.

ANDROMAQUE

GRÈCE

Andromaque est la fille d'Étion, roi de Thèbes de Mysie, royaume proche de la Troade, la région de Troie. Elle épouse d'ailleurs Hector*, grand prince troyen, fils aîné de Priam*. Elle est à Troie lorsque Achille* ravage Thèbes, tue son père et ses sept frères. Le héros, admirant le courage de son ennemi, lui offre de somptueuses funérailles. Éprise de son mari, Andromaque lui fait de tendres adieux lorsqu'il part combattre le même Achille, qui le tue. Après la prise de Troie, une autre douleur attend cette veuve inconsolable : comme le devin Calchas* a prédit que son fils Astyanax serait plus dangereux encore que son père, il est précipité du haut des remparts. Andromaque échoit ensuite au fils d'Achille, Pyrrhus (ou Néoptolème). Ce beau et courageux guerrier, l'un de ceux qui se sont cachés dans le cheval de Troie, l'emmène en Épire, l'épouse, puis se sépare pour se marier avec Hermione, fille de Ménélas*. Elle devient alors la femme d'Hélénos, autre fils de Priam, avec qui elle règne sur l'Épire laissée par Pyrrhus. Énée* croisera Andromaque, archétype de la femme fidèle à la mémoire d'Hector et de la mère exemplaire. Quant à Pyrrhus, il est tué juste après son mariage, à l'instigation d'Oreste*, soupirant transi d'Hermione.

Parmi les autres dieux que supplanta la christianisation, active dès le IVe siècle, Haurot et Maurot, qui représentent l'immortalité conférée par des plantes, rappellent Haurvatât et Ameretât, deux Ameshahs Spentas*. Citons Astghik, déesse de l'Amour et de la Beauté, associée à l'eau et à Vahagn, et Mihr, dans lequel nous pouvons reconnaître Mithra*.

L'Arménie compte aussi des héros légendaires comme Aray, dont s'éprend Sémiramis*, et la figure nationale David de Sassoun*.

ARAWN

CELTES/GALLES

Reconnaissable à ses habits gris, Arawn est le maître du royaume des morts, l'Annwn. Accessible aux vivants, physiquement et spirituellement, ce monde n'est pas le siège de tourments, mais de plaisirs. On y trouve un chaudron magique gardé par neuf demoiselles, une fontaine de vin, des jardins et des vergers merveilleux. Sillonnant les forêts, Arawn représente la frayeur, la guerre et la vengeance. Il est escorté de chiens blancs aux oreilles rouges qui conduisent les âmes des morts.

Un jour, Hafgan (« blancheur d'été »), qui possède la même puissance et règne sur un enfer proche, le gêne au plus haut point. Pour s'en débarrasser et devenir le seul souverain de l'autre monde, Arawn demande à Pwyll*, roi de Dyfed, de prendre sa place durant un an et un jour. Ce dernier abat Hafgan d'un seul coup, puis s'en retourne en son royaume. Durant son séjour, il s'est éduqué aux bonnes manières de la cour d'Annwn. Il a pu aussi apprécier l'épouse d'Arawn, dont il a partagé chastement la couche, ce qui ajoute à l'amitié entre les deux souverains. Pwyll reçoit alors le titre de « chef d'Annwn ».

ARENDT HANNAH (1906-1975)

JUDAÏSME

À l'instar de Claude Lanzmann, auteur du célèbre documentaire *Shoah* (1985), d'Élie Wiesel (né en 1928) et de bien d'autres, Hannah Arendt a contribué à perpétuer la mémoire du génocide des juifs perpétré par les nazis, lesquels s'en prirent aussi à d'autres populations jugées « inférieures » (Slaves, Tziganes…). Son œuvre, centrée sur le totalitarisme et la judéophobie, apporte un éclairage précieux sur les folies du XXe siècle. Née à Hanovre, elle suit les cours de grands maîtres tels que Rudolf Bultmann (1884-1976), qui contribua à proposer un portrait de Jésus* différent des thèses officielles et à enrichir les études sur le sujet. Elle étudie aussi auprès de Martin Heidegger (1889-1976), philosophe aujourd'hui controversé en raison de son implication dans le régime nazi. Dirigée par un autre philosophe, Karl Jaspers (1883-1969), elle consacre son doctorat au *Concept d'amour chez saint Augustin** (1929).

Fuyant l'Allemagne d'Hitler en tant que juive (1933), elle se réfugie en France puis aux États-Unis (1941), où elle milite en faveur des juifs. En 1951, elle devient citoyenne étasunienne tandis que paraît son œuvre majeure, *Les Origines du totalitarisme*. En 1963, son livre *Eichmann à Jérusalem*, rapport sur la banalité du mal, provoque une violente polémique qui perdure, car elle y aborde la délicate question du rôle des conseils juifs dans la Shoah. Jusqu'à sa mort, cet esprit brillant ne cessera de se battre pour des causes justes, dont celle des Noirs.

ARÈS

GRÈCE

Fils d'Héra*, qui l'a conçu sans l'intervention d'une semence masculine, Arès a tout de même Zeus* pour père. Il est le dieu de la Guerre, ou plutôt de la fureur combattante, de la brutalité, de la force destructrice – et donc souvent imbécile. Au cours des batailles, il a pour assistants un frère et une sœur, personnifications de la terreur, Deimos (« frayeur ») et Phobos (« effroi »), ainsi que Ényo (« dévastation ») et Éris (« discorde »). Ceci explique pourquoi ce dieu fut modérément adoré… D'ailleurs, Eschyle* l'appelle le « dieu des Larmes ». Dans l'*Iliade*, Homère* le gratifie de « buveur de sang », de « fléau des hommes » et de « plus odieux » des immortels. En même temps, il qualifie les guerriers émérites de « rejetons d'Arès ».

Père d'une descendance en général peu recommandable, Arès a pour enfants Méléagre*, Diomède* ou encore les Amazones*. Nous trouvons aussi Cycnos, qui, pour vérifier la fidélité de ses amis, les soumet à diverses épreuves. Autant dire que ces mêmes amis finissent par le quitter. Mais Phylios, avec qui il entretient une relation amoureuse, apporte les preuves de son attachement en tuant des monstres et un taureau terrifiant. Puis ses sentiments s'étiolent, et Phylios s'éloigne. Très peiné, Cycnos se suicide avec sa mère. Tous deux sont changés en cygnes par Apollon*. Citons aussi sa fille Alcippé. Arès tue un jour Halirrhotios, qui a tenté de la violer, mais il s'agit d'un fils de Poséidon*, qui fait convoquer un tribunal divin au pied de la colline où se sont produits les faits. Acquitté, Arès donnera son nom au lieu : Aréopage, le célèbre tribunal d'Athènes.

Durant la guerre de Troie, Arès, du côté des Troyens, montre son goût pour le sang, le massacre et la force brutale. À ces occasions, il perd la face devant Athéna*, qui, dans le camp des Grecs, représente la guerre dans son aspect raisonné et intelligent. Ainsi, il s'en prend à Diomède, l'homonyme de son fils. Alors que sa lance va atteindre le héros grec, Athéna détourne l'arme. Diomède brandit la sienne qui, grâce à la déesse, atteint le bas-ventre d'Arès, lequel hurle si fort que Troyens et Grecs en sont terrifiés. Parvenus à l'Olympe, il reproche à Zeus de préférer Athéna. Le dieu suprême lui réplique : « Ne viens pas gémir ! Je te déteste, toi, plus que tout autre dieu, habitant de

l'Olympe. Ce qui te plaît toujours, c'est la discorde et les combats et les mêlées. » Puis il ordonne que soit soigné ce fils que les autres dieux n'ont pas en grande estime, à l'image de son aventure avec les Aloades*. Arès entretient pourtant une relation passionnée avec Aphrodite*, qui lui donne des enfants, tels Éros*, dieu de l'Amour, Phobos et Deimos, ainsi qu'Antéros, personnification de l'amour mutuel, qui châtie ceux qui dédaignent l'amour ou ne partagent pas les sentiments amoureux qui leur sont témoignés.

Inspiré d'Arès, Laran, dieu casqué et armé d'une lance, sera le dieu étrusque de la Guerre. À Rome, Arès prendra les traits de Mars*.

ARIANE

GRÈCE

Fille de Minos*, roi de Crète, Ariane aide son amoureux Thésée* à vaincre le Minotaure enfermé dans le Labyrinthe construit par Dédale*. Pour cela, elle lui donne une bobine de fil qu'il déroule au fur et à mesure de sa progression. Après avoir tué le monstre, il se guide à l'aide de ce fil et retrouve aisément la sortie. Tous deux fuient alors la Crète pour échapper à la colère de Minos. Mais, tandis qu'ils font route vers Athènes, Thésée abandonne Ariane endormie sur l'île de Naxos (Cyclades). Dionysos* la découvre et l'épouse.

ARIANRHOD

CELTES/GALLES

Fille de Dôn, la Dana* galloise, Arianrhod est la « roue d'argent », laquelle symbolise la lune et sert à la représenter. Déesse de la Fertilité, de la Réincarnation et de la Fécondité, elle est célébrée à la pleine lune. D'après la mythologie, elle sert Math lorsque la baguette magique de ce dernier lui fait enfanter deux fils en l'unissant à son propre frère, le magicien Gwyddyon*. Le premier est Dylan, « fils de la vague » et dieu de la Mer ; le second est Llew Llaw Gyffes*, élevé par Gwyddyon car elle a désapprouvé la manière dont il a été conçu. Malgré ces maternités contractées par magie, Arianrhod incarne la vierge éternelle, sans époux, mais mère de tout.

ARISTÉE

GRÈCE/ROME

Un jour, Cyrène, une belle chasseresse, terrasse un lion qui vient d'attaquer son père endormi. Apollon*, qui passait par là, tombe aussitôt amoureux, l'enlève sur son char, gagne la Libye et y bâtit une ville.

Cyrène, dont le nom sera donné à la cité et sa région, la Cyrénaïque, a un fils, Aristée, que Gaïa* rend immortel. Il est le dieu de la Chasse, de l'Agriculture, des Arbres fruitiers et des Troupeaux. Il préside aussi à l'apiculture, qu'il a enseignée aux hommes, comme la culture des olives (oléiculture) et le caillage du lait, savoirs que lui ont enseignés des nymphes. Mais un jour il provoque accidentellement la mort d'une d'entre elles, la dryade* Eurydice, la bien-aimée d'Orphée*. Les nymphes se vengent en faisant mourir toutes ses abeilles. Après avoir expié sa faute par des sacrifices, sur le conseil de Protée*, il voit ses ruches se repeupler. Puis il épouse Autonoé, fille de Cadmos, roi de la future Thèbes, et nièce d'Europe*, qui lui donne un fils : il s'agit d'Actéon, dont l'éducation est assurée par le centaure Chiron*. Chasseur émérite, il a le malheur d'apercevoir Artémis* se baignant nue. Transformé en cerf, il est aussitôt dévoré par les cinquante chiens de la déesse. Après cette mort affreuse, Aristée voyage et prodigue ses dons de médecin. Il ira jusqu'en Sicile, où son culte sera important, puis il disparaîtra subitement.

ARISTOPHANE (vers 445-380 av. J.-C.)

GRÈCE

Considéré comme le grand représentant, voire le fondateur de la comédie grecque, Aristophane naît à Athènes. Dénonçant la tyrannie, l'hypocrisie, la démagogie et autres déviances sociales, cet auteur brillant gagne plusieurs concours de poésie. Son œuvre est marquée par un ton vif et polémiste servant la paix et d'autres valeurs constructives, contre des édiles, des particuliers, des écrivains, des politiques aux comportements répréhensibles, et même des dieux. Son style vigoureux, parfois direct et grossier, s'adapte très bien au goût du public d'alors.

Sur les quarante-quatre pièces composées par Aristophane, seules onze nous sont parvenues. Nous lui devons par exemple les *Thesmophories*, fêtes en l'honneur de Déméter*, interdites aux hommes, occasion pour Aristophane de brocarder le tragédien Euripide*, qu'il juge inférieur à Eschyle*. *Les Acharniens*, *La Paix* et *Lysistrata* sont des œuvres pacifistes, à une époque où Athènes est engagée dans la guerre ruineuse du Péloponnèse. Dans *Les Oiseaux*, Aristophane décrit une ville aérienne et idéale, construite par les oiseaux au détriment des dieux qui, pour se rendre dans ce monde débarrassé des défauts terrestres, doivent se plier à certaines conditions.

Citons également *Ploutos*, dieu de la Richesse, de l'Abondance, des Métaux précieux et de la Santé, considéré comme le fils de Déméter. Il a été rendu aveugle par Zeus*, parce qu'il voulait distribuer les fortunes à l'aveuglette, et sans tenir compte des mérites. Il est guéri par Asclépios*. Ses attributs sont une corne d'abondance et un panier rempli d'épis de blé.

ARISTOTE (vers 384-322 av. J.-C.)

GRÈCE

Fils de Nicomaque, médecin à la cour de Macédoine, Aristote se forme à la philosophie auprès de Platon*, à Athènes, qu'il quitte en 347, après la mort du maître. Il fonde à son tour une école puis est appelé par Philippe II, roi de Macédoine, qui lui confie l'éducation de son fils Alexandre le Grand. Lorsque ce dernier accède au trône en 335, Aristote retourne à Athènes et fonde le Lycée (*Lukeion*, en grec). Dans cette école, il dispense son enseignement en marchant, d'où les noms « péripatéticien » et « péripatétisme » (de *peripatein*, « se promener en discutant »). Les cours du soir sont dispensés à tous, ceux du matin aux élèves érudits, parmi lesquels Strabon* et le naturaliste Théophraste, avec qui il noue une relation amicale et qui lui succédera. En 323, la mort d'Alexandre entraîne une réaction des Athéniens contre la Macédoine. Inquiété pour ses idées, accusé d'impiété, le philosophe repart et s'installe à Chalcis, où il finira ses jours.

L'héritage et l'œuvre d'Aristote, composée en grande partie au Lycée, sont considérables. Avec Platon, qu'il critique, cet esprit encyclopédique est l'un des piliers de la pensée occidentale. Observateur, il se démarque de son maître, centré sur la raison, en privilégiant la perception des sens – même s'il approuve certaines notions platoniciennes, dont l'immortalité de l'âme. Le raisonnement se bâtit ainsi sur la logique applicable aux trois piliers que sont l'art, la morale et la science. Tout phénomène naturel a ainsi des causes : c'est la théorie dite « de la causalité des choses ». Scientifique privilégiant l'expérience, il travaille dans divers domaines, notamment en astronomie, en physique et en histoire naturelle, où il établit une hiérarchie animale, l'homme, doué de raison, en occupant la première place. En même temps, il insiste sur l'éthique indispensable au monde politique, en l'occurrence la démocratie.

Un courant de pensée, l'aristotélisme, se réclamera de la pensée d'Aristote, largement préservée et répandue par les Arabes comme Avicenne* (980-1037) et Averroès* (1126-1198). L'Église catholique, sensible à son idée selon laquelle tout obéit à une volonté supérieure qui dépasse l'homme, s'en servira aussi pour expliquer des ressorts de la foi au travers d'illustres théologiens tels que Thomas d'Aquin* (1226-1274).

ARIUS (256-336)

CHRISTIANISME

Père de l'Église, Pierre d'Alexandrie, évêque de cette ville dont il dirige la grande école de théologie, se cache pour échapper à une persécution de chrétiens en 303, sous Dioclétien*. Un de ses clercs le lui reproche, qui fonde une Église schismatique dans laquelle officie Arius. Pierre, lui, est décapité en 311.

Originaire de Libye, Arius s'est installé à Alexandrie. Profitant d'une absence de dogme sur la Trinité*, il postule que le Père (Dieu), le Fils (Jésus*) et l'Esprit saint* qui la composent ne sont pas d'égale divinité et sont distinctes. En clair, Jésus fut un homme : inférieur à Dieu, il lui est subordonné. Seul Dieu est éternel. L'Orient chrétien est alors en émoi. L'évêque Alexandre d'Alexandrie (vers 250-326) essaie en vain de ramener Arius à la raison, avec son diacre et successeur Athanase*. Tous deux siègent au concile de Nicée (325), convoqué par l'empereur Constantin Ier le Grand*. L'assemblée ébauche le fondement de la Trinité et condamne Arius pour hérésie. Exilé, ce dernier a le soutien de l'évêque Eusèbe de Nicomédie, qui convainc Constantin de rappeler l'hérésiarque. Arrivé à Alexandrie, Arius essuie une émeute et gagne Constantinople, où, selon une lettre d'Athanase, il meurt indignement, victime d'une colique foudroyante. Si l'empereur d'Orient Valens (364-378) favorise les arianistes, le dogme trinitaire est achevé au concile de Constantinople (381). La doctrine d'Arius, ou arianisme, y est encore condamnée, mais elle survit : convertis par des évêques arianistes, la plupart des rois barbares l'adoptent. L'un des principaux artisans de ces conversions est Wulfila, ou Ulfila (vers 311-383), ordonné évêque par Eusèbe de Nicomédie, qui évangélise les Goths. Vandales et Wisigoths adoptent l'arianisme. En Occident, la chute de Rome est suivie par la création en Italie du royaume de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths (474-526), qui monte une coalition de rois arianistes que Clovis bat à Vouillé (507). Les derniers souverains à se convertir au catholicisme orthodoxe plient à la fin du VIe siècle.

ARMENIUS, JACOBUS (1560-1609)

CHRISTIANISME

Pasteur d'Amsterdam et professeur à l'université de Leyde, Jacob Armenszoon, dit Armenius ou Arminius, est à l'origine d'un courant théologique qui agite le protestantisme après sa mort. Contrairement à son collègue enseignant François Gomar, il estime que la théorie de la prédestination de Calvin* est excessive : le destin des hommes n'est pas décidé une fois pour toutes par Dieu, mais dépend de leurs mérites, dont tient justement compte Dieu : rien n'est donc décidé de toute éternité. S'il n'est pas inquiété de son vivant, il transmet un message contre un point théologique que ses partisans jugent arbitraire. En 1610, quarante-six pasteurs publient une « remonstrance » exposant la position d'Armenius. L'arminianisme est en marche. Réclamant la tolérance, soutenus par la bourgeoisie urbaine, les arminiens, ou remonstrants, s'opposent alors aux « gomaristes », favorables à Gomar et appartenant plutôt aux milieux populaires.

En 1618, un synode se tient à Dordrecht et condamne les arminiens. Leur soutien Jan van Oldenbarnevelt (1547-1619), grand pensionnaire (premier magistrat) de Hollande, est

ARISTOTE (vers 384-322 av. J.-C.)

GRÈCE

Fils de Nicomaque, médecin à la cour de Macédoine, Aristote se forme à la philosophie auprès de Platon*, à Athènes, qu'il quitte en 347, après la mort du maître. Il fonde à son tour une école puis est appelé par Philippe II, roi de Macédoine, qui lui confie l'éducation de son fils Alexandre le Grand. Lorsque ce dernier accède au trône en 335, Aristote retourne à Athènes et fonde le Lycée (*Lukeion*, en grec). Dans cette école, il dispense son enseignement en marchant, d'où les noms « péripatéticien » et « péripatétisme » (de *peripatein*, « se promener en discutant »). Les cours du soir sont dispensés à tous, ceux du matin aux élèves érudits, parmi lesquels Strabon* et le naturaliste Théophraste, avec qui il noue une relation amicale et qui lui succédera. En 323, la mort d'Alexandre entraîne une réaction des Athéniens contre la Macédoine. Inquiété pour ses idées, accusé d'impiété, le philosophe repart et s'installe à Chalcis, où il finira ses jours.

L'héritage et l'œuvre d'Aristote, composée en grande partie au Lycée, sont considérables. Avec Platon, qu'il critique, cet esprit encyclopédique est l'un des piliers de la pensée occidentale. Observateur, il se démarque de son maître, centré sur la raison, en privilégiant la perception des sens – même s'il approuve certaines notions platoniciennes, dont l'immortalité de l'âme. Le raisonnement se bâtit ainsi sur la logique applicable aux trois piliers que sont l'art, la morale et la science. Tout phénomène naturel a ainsi des causes : c'est la théorie dite « de la causalité des choses ». Scientifique privilégiant l'expérience, il travaille dans divers domaines, notamment en astronomie, en physique et en histoire naturelle, où il établit une hiérarchie animale, l'homme, doué de raison, en occupant la première place. En même temps, il insiste sur l'éthique indispensable au monde politique, en l'occurrence la démocratie.

Un courant de pensée, l'aristotélisme, se réclamera de la pensée d'Aristote, largement préservée et répandue par les Arabes comme Avicenne* (980-1037) et Averroès* (1126-1198). L'Église catholique, sensible à son idée selon laquelle tout obéit à une volonté supérieure qui dépasse l'homme, s'en servira aussi pour expliquer des ressorts de la foi au travers d'illustres théologiens tels que Thomas d'Aquin* (1226-1274).

ARIUS (256-336)

CHRISTIANISME

Père de l'Église, Pierre d'Alexandrie, évêque de cette ville dont il dirige la grande école de théologie, se cache pour échapper à une persécution de chrétiens en 303, sous Dioclétien*. Un de ses clercs le lui reproche, qui fonde une Église schismatique dans laquelle officie Arius. Pierre, lui, est décapité en 311.

Originaire de Libye, Arius s'est installé à Alexandrie. Profitant d'une absence de dogme sur la Trinité*, il postule que le Père (Dieu), le Fils (Jésus*) et l'Esprit saint* qui la composent ne sont pas d'égale divinité et sont distinctes. En clair, Jésus fut un homme : inférieur à Dieu, il lui est subordonné. Seul Dieu est éternel. L'Orient chrétien est alors en émoi. L'évêque Alexandre d'Alexandrie (vers 250-326) essaie en vain de ramener Arius à la raison, avec son diacre et successeur Athanase*. Tous deux siègent au concile de Nicée (325), convoqué par l'empereur Constantin Ier le Grand*. L'assemblée ébauche le fondement de la Trinité et condamne Arius pour hérésie. Exilé, ce dernier a le soutien de l'évêque Eusèbe de Nicomédie, qui convainc Constantin de rappeler l'hérésiarque. Arrivé à Alexandrie, Arius essuie une émeute et gagne Constantinople, où, selon une lettre d'Athanase, il meurt indignement, victime d'une colique foudroyante. Si l'empereur d'Orient Valens (364-378) favorise les arianistes, le dogme trinitaire est achevé au concile de Constantinople (381). La doctrine d'Arius, ou arianisme, y est encore condamnée, mais elle survit : convertis par des évêques arianistes, la plupart des rois barbares l'adoptent. L'un des principaux artisans de ces conversions est Wulfila, ou Ulfila (vers 311-383), ordonné évêque par Eusèbe de Nicomédie, qui évangélise les Goths. Vandales et Wisigoths adoptent l'arianisme. En Occident, la chute de Rome est suivie par la création en Italie du royaume de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths (474-526), qui monte une coalition de rois arianistes que Clovis bat à Vouillé (507). Les derniers souverains à se convertir au catholicisme orthodoxe plient à la fin du VIe siècle.

ARMENIUS JACOBUS (1560-1609)

CHRISTIANISME

Pasteur d'Amsterdam et professeur à l'université de Leyde, Jacob Armenszoon, dit Armenius ou Arminius, est à l'origine d'un courant théologique qui agite le protestantisme après sa mort. Contrairement à son collègue enseignant François Gomar, il estime que la théorie de la prédestination de Calvin* est excessive : le destin des hommes n'est pas décidé une fois pour toutes par Dieu, mais dépend de leurs mérites, dont tient justement compte Dieu : rien n'est donc décidé de toute éternité. S'il n'est pas inquiété de son vivant, il transmet un message contre un point théologique que ses partisans jugent arbitraire. En 1610, quarante-six pasteurs publient une « remonstrance » exposant la position d'Armenius. L'arminianisme est en marche. Réclamant la tolérance, soutenus par la bourgeoisie urbaine, les arminiens, ou remonstrants, s'opposent alors aux « gomaristes », favorables à Gomar et appartenant plutôt aux milieux populaires.

En 1618, un synode se tient à Dordrecht et condamne les arminiens. Leur soutien Jan van Oldenbarnevelt (1547-1619), grand pensionnaire (premier magistrat) de Hollande, est

décapité. Son collaborateur, le grand juriste Hugo Grotius (1583-1645), est condamné à la prison à vie et s'évade. Des dizaines de pasteurs sont déposés. À partir de 1625, la répression s'étant relâchée, ils retrouvent peu à peu leurs fonctions. Amsterdam crée même un collège remonstrant. Quant à l'arminianisme, il s'intègre à la théologie protestante et influence des personnalités tel John Wesley*, chantre du méthodisme. Les arminiens, militants de la tolérance, auront été des précurseurs de la liberté religieuse.

ARSÈNEDE SCÉTÉ(vers 350-vers 445)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille noble, le Romain Arsène (du grec *arsên*, « mâle ») de Scété est appelé aussi Arsène le Grand. Il semble qu'il ait été diacre. En tout cas, son intelligence attire l'attention de Théodose Ier le Grand* (379-395), empereur d'Orient, qui fait de lui le précepteur de ses fils Arcadius et Honorius. Peu enclin à la vie de cour, Arsène quitte Constantinople et part pour le désert de Scété, en Égypte. Anachorète, il mène une vie de moine exemplaire pendant cinquante ans. Il est fêté le 8 mai chez les orthodoxes.

Parmi les autres saints, citons Arsène le Nouveau (1800-1877), moine du mont Athos puis higoumène sur l'île grecque de Paros, et le vertueux Arsène de Cappadoce (1840-1924), humble prêtre proche de la population, grecque ou turque.

ARTÉMIS

GRÈCE

Sœur jumelle d'Apollon*, fille de Léto* et de Zeus*, Artémis naît la première et aide sa mère à accoucher de son frère, ce qui en fera une patronne des accouchements et des enfants en bas âge. Déesse de la Chasse, de la Nature sauvage et de la Lune, dont elle arbore le croissant sur son front, elle participe souvent aux exploits d'Apollon, notamment lorsqu'il tue Python*, voyage chez les Hyperboréens ou venge les affronts faits à Léto. Même si elle forme avec sa mère et son frère la trinité apollinienne et qu'elle est une sorte d'Apollon au féminin, Artémis possède une identité propre et forte. Présidant à la fertilité, elle est éternellement jeune et, selon sa volonté exaucée par Zeus, vierge pour toujours. Armée de son arc et de ses flèches fabriqués par Héphaïstos* et les Cyclopes*, parcourant avec ses compagnes les nymphes les montagnes et les terres non cultivées, elle pourchasse lions et panthères, aussi bien mâles que femelles. Escortée de biches, elle peut compter aussi sur une meute de chiens.

Aussi exigeante que susceptible, Artémis ordonne par exemple à Agamemnon* de lui offrir sa fille Iphigénie*, qu'elle change en biche. Car, adorée dans l'ensemble de la Grèce et jusqu'à Éphèse (Turquie), elle peut recevoir des sacrifices humains. Protectrice des Amazones*, elle veille farouchement sur sa pureté et sa chasteté. Gare aux hommes qui voudraient la séduire ou aux femmes dont les comportements lui déplaisent ! Actéon, le fils d'Aristée*, Coronis (mère d'Héphaïstos) et Orion* le paient cher. Une autre fois, elle s'en prend à Callisto, qu'elle change en ourse parce qu'elle a cédé aux avances de Zeus déguisé en Artémis, et donc perdu sa virginité. La jeune nymphe aura le temps de donner naissance à Arcas, ancêtre des Arcadiens (Arcadie). Puis elle sera placée dans le ciel, où elle formera la constellation de la Grande Ourse.

Chez les Étrusques, Artémis peut être comparée à Artumes, déesse de la Nuit et de la Mort, mais aussi personnification de la nature en croissance. À Rome, elle fut progressivement assimilée à la Diane. Cette fusion, dont l'amorce est attestée au tout début du IVe siècle avant notre ère, semble s'être achevée sous l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.). Diane (« la lumineuse ») est vierge, protectrice des naissances et de la fertilité féminine. Elle est fêtée le 13 août, en même temps que la nymphe* Égérie, et notamment au sein de ses deux grands sanctuaires. Le premier, le plus important, se situe sur l'Aventin ; le second, plus ancien, atteste son origine italique : il se trouve dans le bois sacré d'Aricie, cité près de Rome, où les femmes vont en procession en portant des torches.

ARTHUR

CELTES/CHRISTIANISME

Héros mythique aux racines historiques très floues, Arthur (*Artus*, en ancien français) est le point de départ d'épopées médiévales d'une grande intensité, à la fois complexes et riches. On s'accorde à le relier à un chef mort vers 537 en Grande-Bretagne. Quant à sa célèbre forteresse de Camelot, où siègent ses chevaliers, elle se situerait au Cadbury Castle (Somerset). Lui-même, le magicien Merlin* (Myrddyn), avec lequel il forme un couple divin, son épouse Guenièvre (Gwenhywyfar), ses fils et d'autres personnages plongent dans la mythologie celtique, par ailleurs très présente. Par exemple, Arthur déterre la tête de Bran Bendigeit* qui protégeait l'île de Bretagne, ce qui provoque l'invasion des Saxons – une victoire contre eux, attestée vers 516 au mont Badon, lui est attribuée.

Arthur meurt lors d'une bataille. La fée Morgane l'emmène alors en Avallon, l'« île aux pommiers », l'autre monde invisible des dieux et des héros où, endormi – en « dormition », comme la Vierge Marie* –, il se réveillera le moment venu pour son retour. Car le christianisme imprègne ce cycle magnifique, à l'image du Graal que cherchent les chevaliers, cette relique contenant la sueur et le sang de Jésus*, que Joseph d'Arimathie* apporta en Grande-Bretagne.

ÂRYADEVA (IIe-IIIe siècles)

BOUDDHISME

Né à Ceylan (Sri Lanka), Âryadeva est un disciple de Nagarjuna*, dont il a laissé des commentaires transmis en chinois et en tibétain. On lui doit notamment un livre important du bouddhisme, le *Shata Shâstra*, le « Traité des cent vers », dans lequel il essaie de démonter des idées opposées aux préceptes bouddhiques. Il aurait été assassiné par des opposants au bouddhisme. Il passe aussi pour un orateur et un débatteur redoutable.

ASCLÉPIOS

GRÈCE

Dieu de la Médecine symbolisée par ses animaux emblématiques, le serpent, le coq et la tortue, Asclépios est le fils d'Apollon* et de Coronis, fille du roi thessalien Phlégyas. Un jour, alors qu'il est encore dans le ventre de sa mère, celle-ci trompe son divin amant avec un mortel, Ischys. Apollon est alors mis au courant par un corbeau. Vengeant son frère, Artémis* crible de flèches la coupable, que ses parents installent ensuite sur le bûcher funéraire. Apollon a juste le temps d'extirper son fils du cadavre. Éduqué par le centaure Chiron*, Asclépios apprend les secrets des plantes, des animaux, de la nature, de la chirurgie, de la magie, des philtres et autres préparations – il tient d'Athéna* une potion faite à partir du sang de Gorgone*. Guérisseur éminent, il est capable, dit-on, de ramener les morts à la vie, comme Hippolyte, fils de Thésée*, et Tyndare, roi de Sparte. Ce pouvoir de résurrection déplaît à Hadès*, le dieu des Enfers dont les effectifs diminuent. Mis au courant, Zeus* foudroie Asclépios. Furieux, Apollon abat à son tour les Cyclopes* qui ont forgé le foudre. Pour la peine, il est chassé de l'Olympe et, exilé sur Terre, garde et fait prospérer les troupeaux d'Admète, en Thessalie, puis retrouve le domaine des dieux.

Originaire de Thessalie, le culte de ce dieu médecin et bienveillant dont l'animal préféré est le serpent s'étendra à Athènes, Corinthe, Épidaure et Delphes. Pour guérir les malades, il est aidé de ses filles Hygie et Panacée*. Il est aussi le père de deux fils, Machaon et Podalirios, médecins qui prodigueront leurs soins à la guerre de Troie.

À Rome, alors que sévit une épidémie de peste, une ambassade se rend au sanctuaire d'Asclépios à Épidaure et réclame sa protection. Dès lors, le dieu est importé et adoré par les Romains sous le nom d'Esculape.

Asclépios/Esculape est toujours d'actualité. « Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée… » : ainsi débute le célèbre serment d'Hippocrate, acte de foi des médecins juste diplômés. Il fait référence au Grec Hippocrate de Cos (vers 460-378 av. J.-C.), qui apporta de précieuses avancées au domaine de la médecine.

ASES

GERMANO-NORDIQUES

Les Ases, nom à l'étymologie incertaine, constituent la plus grande famille de dieux et de déesses – les Asynes – de la mythologie germano-nordique, avant les Vanes*. La plupart mourront à l'issue du Ragnarök*. Ils comptent dans leurs rangs le plus éminent, Odin*, et des figures centrales comme Baldr*, Frigg*, Loki*, Thor* et Tyr*. Ils résident dans leurs demeures au sein d'Asgard, l'« enclos des Ases », l'un des Neuf Mondes, situé au centre de l'univers. L'accès se fait par le Bifröst, le pont arc-en-ciel gardé par Heimdallr* qui surveille les ennemis éternels que sont les géants*, mais aussi certains nains et elfes*. Ainsi séparé de Midgard, le monde des humains, Asgard recèle aussi le merveilleux Valhöll (ou Walhalla), le palais des héros morts au combat, choisis par Odin et les Walkyries*. Ce monde est entouré d'une muraille infranchissable dont la construction est racontée par Snorri Sturluson*. Hrimthurs, un tailleur de pierre, accepte de l'édifier à condition qu'il obtienne la main de Freyja*, ainsi que la lune et le soleil. Loki convainc Odin d'accepter, mais il exige que le travail soit accompli en six mois. Pour respecter ce délai, Hrimthurs utilise Svadilfari, un cheval fabuleux, de sorte qu'à trois jours de l'échéance il ne reste qu'une porte à placer. Loki, se sentant responsable de l'échec prévisible des dieux, se change alors en jument qui perturbe Svadilfari – sous cette forme, il donnera naissance à Sleipnir, la monture d'Odin. Hrimthurs n'ayant pu achever son œuvre, il révèle qu'il est un géant. Thor brandit son marteau et lui fracasse le crâne.

ASHARI, AL- (vers 873-935)

ISLAM

Né à Bassora (Basra), en Irak, al-Ashari est l'élève d'un maître de l'école mutazilite, al-Jubbâ'i (mort en 915), dont il se sépare en 912. Rompant avec sa formation, il crée sa propre école théologique, ou acharisme. Il meurt à Bagdad, ses disciples contribuant beaucoup à l'essor de sa pensée, qui finira par s'imposer chez la majorité des sunnites. L'Irakien al-Bâqillâni, mort en 1013, fait partie par exemple de ses héritiers auprès des Bouyides.

Al-Ashari apporte une note originale en associant raison et tradition. D'une part, le Coran reste incréé et éternel car il est la Parole de Dieu, un des attributs de Dieu. D'autre part, il est l'initiateur de toutes les actions humaines. Il procure à chacun les capacités de les mener à bien et, par cette forme de liberté d'acte, d'en être responsable.

L'acharisme s'opposa ainsi au maturidisme, école théologique fondée par al-Mâturidi (vers 870-944) qui se répandit dans le monde turc. Selon cet autre théologien, ces mêmes actions étaient certes le fait de Dieu, mais l'homme pouvait les choisir en fonction de divers critères, ce qui lui laissait un libre arbitre.

ASHKENAZ

JUDAÏSME

Dans le livre de la Genèse, Japhet (« Qu'il se répande au large »), fils de Noé*, est béni par son père et peuple les régions situées au nord (Médie, Caucase, Grèce…). Son fils Gomer est le père d'Achkenaz ou Ashkenaz, considéré comme l'ancêtre des Scythes, peuple d'origine iranienne que le prophète Jérémie appelle à combattre Babylone, qui a détruit Jérusalem en 587 av. J.-C. Au XIe siècle, la littérature rabbinique partant du principe que Gomer est l'ancêtre de la Germanie (Allemagne), nomme Ashkenaz la Lotharingie (région à cheval entre la France et l'Allemagne). Partant de ce foyer, les juifs d'Allemagne, appelés ashkénazes ou *ashkenazim*, se répandent en Europe de l'Est. La Pologne s'affirme comme le centre ashkénaze, sous l'impulsion de grands rabbins comme Moïse Isserles (1525-1572), sage de Cracovie et grand codificateur. Après bien des vicissitudes qui incitèrent au XIXe siècle certains à émigrer aux États-Unis ou bien à gagner la terre d'Israël – sans oublier la Shoah –, les ashkénazes sont aujourd'hui majoritaires dans le monde juif et au sein de l'État d'Israël. Ils y côtoient l'autre grande famille juive, les séfarades, francisation de l'hébreu *sefaradim*. Dans la Bible hébraïque, le prophète Abdias parle des exilés qui sont à Sepharad, nom qui sera donné à l'Espagne et aux juifs de la péninsule Ibérique, implantés depuis une période difficile à préciser, mais très ancienne. Décimés aussi par la Shoah, ils sont présents en Europe (France), aux États-Unis et en Israël.

ASHVAGHOSHA (Ier-IIe siècles)

INDE/BOUDDHISME

Tenu pour l'un des plus éminents poètes du bouddhisme, cet auteur, d'abord brahmane puis converti, a écrit une série de textes transmettant la doctrine bouddhiste sous une forme claire et très compréhensible. On lui doit notamment le *Buddha Charita*, « carrière du Bouddha* », dont il raconte la vie. Cette œuvre devait concourir à répandre le bouddhisme en Inde.

ASHVIN

INDE

Vénérés pendant la période védique, ces « cavaliers » (en sanscrit) sont deux médecins des dieux du nom de Nâsatyas et Dasra. Ils sont les jumeaux d'une nymphe transformée en jument pour avoir séduit leur père, Sûrya*, le dieu solaire. Comme ce dernier, ils sont associés aux lumières célestes. Ils sont les annonciateurs d'Usas*, l'aurore, qu'ils précèdent chaque matin, montés sur leur char d'or que tirent des oiseaux. Jeunes et beaux, ils sont bienveillants envers les hommes, qu'ils protègent contre la souffrance, la maladie et le malheur. Ayant pour épouses les filles de la lumière, ils possèdent un savoir encyclopédique et émérite. Ils consomment le Soma*, boisson d'immortalité qui apporte la félicité et l'harmonie. Les Ashvin, ou Asvin, sont sans doute des divinités indo-européennes. Appelés aussi Nâsatyas, ils figurent sous ce nom dans un monument littéraire iranien, l'*Avesta*.

ASOKA (IIIe siècle av. J.-C.)

INDE/BOUDDHISME

Membre de la dynastie des Maurya, qui règne sur un royaume situé au nord de l'Inde, Asoka (ou Ashoka) monte sur le trône vers 270 avant notre ère. Il consolide et élargit ses frontières lors de campagnes victorieuses qui lui offrent l'Inde actuelle, excepté l'extrême Sud. Mais il est pris de remords devant les massacres et les atrocités ayant accompagné ses guerres et ses conquêtes. Converti au bouddhisme par un moine, il pacifie son vaste empire, promeut le végétarisme, interdit les sacrifices d'animaux et se rend en pèlerinage sur les lieux saints du Bouddha*. Son pacifisme l'amène aussi à se lier avec les pays voisins. Désirant le bonheur matériel et spirituel de ses sujets, il sillonne les routes pour les appeler à la fidélité, la morale et autres qualités telle la charité, que des fonctionnaires sont spécialement chargés de répandre tout en protégeant le peuple. Et, pour que nul n'ignore ses volontés, il fait graver dans tout le pays ses édits sur des colonnes et des rochers. Découvertes à partir de 1837, ces inscriptions, les plus anciennes de l'Inde, sont rédigées en langues locales ou plus répandues, comme le grec. Le pieux Asoka informe les populations sur les mesures impériales (médecine, irrigation, administration…), rappelle son repentir, l'importance des vertus, de la justice et du Dharma, la Loi du Bouddha. En résumé, il est un acteur essentiel de l'expansion du bouddhisme, pour lequel il fait par exemple ériger des *stûpas*, dont certains sont encore debout. Ainsi, son fils Mahendra, en sanscrit, ou Mahinda, en pâli, grand missionnaire, convertit Ceylan (Sri Lanka), où il meurt – selon la légende, il aurait reçu cette mission d'Ananda*. Chaque année, la fête de Poson célèbre cette arrivée du bouddhisme dans l'île.

ASSOURBANIPAL, ROI D'ASSYRIE (668-627 av. J.-C.)

ORIENT ANCIEN

Le nom d'Assourbanipal, ou Assurbanipal, signifie « Assur* (dieu des dieux de l'Assyrie), créateur du fils héritier ». Les Grecs en ont fait Sardanapale. À Ninive, la capitale où il aime résider, ce grand souverain



fonde une bibliothèque rassemblant quelque cinq mille livres essentiels couvrant tout le savoir du Proche-Orient de l'époque. Seules vingt mille tablettes environ nous sont parvenues. On ne sait s'il fit lui-même des copies, comme il le prétend, mais il était en tout cas cultivé, comme en attestent sa connaissance du sumérien et ses chants écrits à la gloire de la déesse Ishtar*. De ce fonds vient entre autres la version la plus complète des aventures de Gilgamesh*, du début du Ier millénaire. Assourbanipal fut aussi un bâtisseur de palais à Ninive et de temples. Érudit et lettré, il laisse pourtant le souvenir d'un guerrier redoutable et cruel. L'empire, fragilisé par des révoltes, ne lui survit pas. Assur, l'ancienne capitale, tombe en 614, suivie de Ninive en 612. Babylone est alors le nouveau maître de l'Orient.

ASSUR

ORIENT ANCIEN



Dieu dont l'origine est imprécise, végétation ou montagne, Assur (ou Assour) a fini par se confondre avec la ville dont il devient la divinité tutélaire : Assur, la première capitale assyrienne, située dans le nord de l'Irak. Son culte, d'abord limité à la ville, s'étend en même temps que grandit l'empire. Souverain de l'Assyrie, il a sous sa coupe les autres dieux, ainsi que les rois qui en sont aussi les grands prêtres et, de ce fait, tenus à des cérémonies en son honneur. Bien que puissant, Assur possède des caractéristiques d'autres dieux mésopotamiens, comme la tiare à cornes d'Enlil*, dont le fils Ninurta* lui est attribué. On le substitue même à Anshar, le père du grand Anu*. Enfin, de Marduk*, dieu de Babylone prise par l'Assyrie en 689 av. J.-C., il hérite le dragon-serpent et le rôle dans l'*Épopée de la Création* réécrite à sa gloire. Sous le règne d'Assurnasirpal II (883-859), Assur perd son statut de capitale au profit d'autres cités, comme Kalhu et Ninive, et devient avant tout un centre religieux où se dresse le temple d'Assur. Elle sera prise par Babylone en 612.

Outre Assurnasirpal (« Assur, protecteur du fils héritier »), le nom d'Assur se retrouve dans celui d'un grand roi assyrien : Assurbanipal*.

ASURAS

INDE

Dans le *Rig-Veda*, partie la plus ancienne des Veda, la classe des asuras (du sanscrit *asur*, « souffle de vie ») regroupe des dieux émérites comme Agni*, Mitra* et Varuna*. Mais la tradition védique ultérieure fait des asuras des êtres maléfiques, opposés en permanence aux devas*, nés après eux et conduits par Indra*. Guerriers violents, magiciens, capables de se transformer, ils ne cessent d'attaquer depuis leur forteresse céleste, construite en fer, en or et en argent par l'architecte Maya*, auteur également de leurs cités souterraines. Certains asuras assistent néanmoins des dieux. Parmi ces nombreux anti-dieux, citons Vritra*, les Râkshasas* et les Daityas*. Les asuras se retrouvent aussi au Japon sous le nom d'ashuras, au Tibet (*lhama-yin*) et en Chine (*axiuluo*).

Enfin, sans que l'on puisse l'expliquer, dans la mythologie iranienne, les asuras sont les ahuras (« seigneurs ») qui, au contraire des premiers, sont les forces du bien. Menés par le dieu suprême Ahura Mazda*, ils combattent les démons, c'est-à-dire les daevas*.

ATAGO GONGEN

JAPON

Ce *kami* est un exemple du syncrétisme ancien entre le bouddhisme et le shintoïsme. Correspondant à Ksitigarbha* (Jizô en japonais, un *rakan*), il s'unit à un *kami* du feu et commença à être honoré au mont Atago, d'où son nom. Parmi d'autres divinités syncrétiques, citons un autre *rakan*, Kompira, divinité populaire du Japon, appelée aussi Kubira. Déesse de la Prospérité, du Bonheur et de la Richesse, elle protège les marins. On la rapproche en général de Kuvera (ou Kubera), qui, dans l'hindouisme, est le dieu des Démons. Maître de la magie, il est le gardien des trésors et des richesses. Autre exemple, Kishimojin (« déesse mère des démons »), ou Karitei-mo, est une adaptation bouddhiste de la déesse hindoue Hâritî*. Figurée en belle femme avec un bébé dans les bras, et tenant une grenade (fruit de l'amour et de la fertilité), elle est la patronne des accouchements et des petits enfants. Mais, avant de remplir ce rôle, elle les dévorait, jusqu'à sa conversion par le Bouddha*, dont elle représente l'appel à la compassion.

ATALANTE

GRÈCE

Sujet de mythes venus de Béotie et d'Arcadie, Atalante est abandonnée en pleine montagne à sa naissance par son père (Iasos, ou bien Schoenée), un roi qui ne veut que des garçons. Sauvée et allaitée par

une ourse, recueillie et élevée par des chasseurs, elle devient robuste, combattante et très habile chasseresse. Réputée pour son agilité, elle abat deux centaures qui voulaient abuser d'elle, et est la première à toucher le redoutable sanglier poursuivi par Méléagre*. Comme Artémis*, elle tient farouchement à sa virginité. Pour la préserver, elle écarte les prétendants en les défiant à la course à pied. En cas de victoire, ils obtiennent sa main ; défaits, ils sont décapités. Vainqueur chaque fois, elle est confiante lorsque se présente Hippoménès, mais, conseillé par Aphrodite*, le rusé jeune homme dépose des pommes d'or que ramasse Atalante. Retardée, et distancée, elle l'épouse. Le couple entre ensuite faire l'amour dans un temple de Zeus* (ou de Déméter*). Les sacrilèges sont aussitôt changés en lions.

ATATÜRK, MUSTAPHA KEMAL (1881-1938)

ISLAM

Né à Salonique, Mustapha Kemal suit d'abord une carrière militaire classique, ce qui ne l'empêche pas d'être un opposant à l'autocratie du sultan répressif Abdülhamid II (1876-1909), empêtré en outre dans des tensions extérieures (Balkans, Russie…). En 1919, après s'être illustré lors de la Grande Guerre, il déplore la défaite ottomane et le démembrement annoncé de l'empire. Soutenu par l'armée, il s'engage alors dans un combat politique contre le régime et l'occupation étrangère d'Istanbul, la capitale. L'année suivante, à Ankara, une assemblée décrète la création d'une Grande Assemblée nationale, qu'il dirige. Le traité de Sèvres (1920), défavorable à la Turquie et approuvé par le gouvernement du sultan, et des tensions extérieures qui menacent l'intégrité territoriale turque obligent les nationalistes à une véritable « guerre d'indépendance » qui se solde par les accords de Lausanne, en juillet 1923. Ratifié par la Grande Assemblée, ce traité est plus avantageux, qui restitue des territoires à la Turquie. Jouissant d'un grand prestige, Mustapha Kemal crée un parti qui, lors de nouvelles élections, détient la majorité à l'assemblée. Le 29 octobre 1923, celle-ci proclame la République dont il devient le président. Il dote son pays d'une constitution, d'une législation civile et commerciale. Surtout, il mène des réformes capitales : l'islam n'est plus la religion d'État. Au droit de vote des femmes qui ne porteront plus de voile s'ajoutent la proclamation de la laïcité, le mariage civil, l'école publique, la suppression de la polygamie, des confréries musulmanes et des tribunaux religieux. Les extrémistes musulmans se révoltent contre la disparition de l'arabe dans la lecture du Coran et dans l'appel à la prière au profit du turc, ainsi que dans l'écriture officielle, qui adopte les caractères latins. Révolutionnaire à l'intérieur, Mustapha Kemal mène une politique étrangère habile et prudente, qui conduit à divers accords et favorise une économie redynamisée. Depuis sa mort, il reste l'Atatürk, le « père de la Turquie », titre qui lui fut donné en 1934. Un mausolée célèbre sa mémoire à Ankara, qu'il fit capitale.

ATHANASE D'ALEXANDRIE (vers 295-373)

CHRISTIANISME

Père et docteur de l'Église, Athanase fut un champion de l'orthodoxie chrétienne. Né près d'Alexandrie, il devient diacre de l'évêque Alexandre, qui l'emmène au concile de Nicée (325). Cette assemblée doit statuer sur la question de la Trinité*, mise à mal par Arius*. Alexandre mourant peu après, Athanase le remplace à l'évêché d'Alexandrie (328). Défendant sans concession les conclusions de Nicée contre les arianistes, il est exilé de son siège épiscopal, puis rappelé par l'empereur Constantin Ier le Grand*. Calomnié, poursuivi pour ses positions, pourchassé, accusé même d'un meurtre dont il est disculpé, il est encore exilé quatre fois par les opposants de Nicée, que favorisent certains successeurs de Constantin, dont Constance II (337-361). Il est aussi pourchassé sous Julien l'Apostat* (361-363), farouche ennemi du christianisme. Athanase retrouve définitivement Alexandrie en 366. Il laisse une œuvre abondante, dont une *Vie de saint Antoine le Grand**. Il est fêté le 2 mai par les catholiques, le 18 janvier par les orthodoxes.

Athanase et les saints

« Athanase » vient du grec *Athanasius*, « immortel ». Athanase l'Athonite, ou Athanase de Trébizonde (vers 930-1001), né à Trébizonde (Turquie) sous le nom d'Abraamios, se révèle un bel esprit et un ascète. Professeur réputé à Constantinople, il croise Michel Maléïnos (mort en 961), célèbre higoumène de la laure du mont Kyminos, en Bithynie (Turquie). Il le suit et se prend d'affection pour le neveu de ce saint, le futur empereur de Byzance Nicéphore II Phocas (963-969). Devenu le moine Athanase, il quitte la communauté pour le mont Athos, où, après avoir approfondi l'érémitisme, il fonde la Grande Laure (Lavra) et d'autres monastères. Participant aux travaux, il meurt sous une coupole qui s'est effondrée avec six autres moines. Athanase des Météores (vers 1302-1380) est un moine hésychaste du mont Athos, qu'il doit quitter sous la pression d'envahisseurs. Il fonde la Grande Météore, aux Météores, en Thessalie.

ATHÉNA

GRÈCE



Fille de Métis* et de Zeus*, Athéna naît de la tête de son père, dont elle sera l'enfant préféré. Elle en sort casquée et armée, en poussant un cri retentissant. De sa mère, elle conserve la sagesse et l'intelligence. Farouchement attachée à sa virginité et à sa chasteté, elle s'en prend à quiconque y attente, comme Tirésias*. De même, elle

déteste être supplantée dans ses travaux. Arachné* s'en repentira. Car Athéna est une artisane souvent associée à Héphaïstos*, le dieu forgeron, patronne de plusieurs métiers (charpentiers, potiers, tisserands, forgerons, marins et construction navale, lainières…). Elle aurait ainsi inventé le char de combat, le joug de bœuf, la flûte, le tour de potier ou la charrue. La déesse est aussi la protectrice des arts, des sciences, des lettres, de l'éloquence, de la famille, des femmes qui accouchent, de l'agriculture et des jeunes.

Athéna est en outre une déesse politique et guerrière au service des cités qui l'honorent, Rhodes, Sparte, Argos ou Troie, et en particulier Athènes. Tout remonte à Érichthonios, le fils qu'elle eut, malgré sa chasteté, avec Héphaïstos, et qu'elle fera chasser de l'Olympe pour avoir attenté à sa pudeur, en laissant tomber sur sa cuisse de sa semence qui, une fois à terre, a donné naissance à cet enfant confié à Cécrops*. Érichthonios, qui aurait inventé le char à quatre chevaux, devient ensuite roi d'Athènes et institue les Panathénées, fêtes dédiées à sa mère. C'est que la déesse est associée à la cité depuis le roi Cécrops. Alors qu'il cherche une divinité protectrice, Poséidon* fait jaillir un lac salé – ou un cheval – avec son trident. Athéna se présente et offre l'olivier, symbole de paix et de prospérité. Par son utilité, l'arbre l'emporte. Les Athéniens, qui placent son temple sur l'Acropole, le point culminant de la ville, lui rendent hommage lors des Panathénées annuelles, marquées par des concours, des sacrifices et des cérémonies. Lors des Grandes Panathénées, tous les quatre ans, des musiciens s'affrontent, ainsi que des athlètes, dont les vainqueurs reçoivent de l'huile faite à partir d'olives cueillies sur les arbres sacrés.

Protectrice, admirable combattante, Athéna possède un objet magique, défensif et offensif : l'égide, un bouclier portant la tête de Méduse*. Durant la guerre de Troie, elle soutient les Grecs dont elle aide des figures comme Achille*, Diomède*, Ménélas* et Ulysse*. Elle assiste aussi d'autres héros mythologiques, Persée*, Bellérophon* ou Héraclès*.

Tous ces rôles lui valent de nombreux qualificatifs : Niké (« victoire »), Parthénos (« vierge »), Hugeia (« santé »), Agoraia (« déesse de l'Agora »), Promachos (« rempart de la cité »), Niképhoros (« porte-victoire »)… Elle porte aussi le nom de Pallas, qui renvoie sans doute à deux déesses primordiales, Pallas évoquant la virginité, la jeune fille ou encore l'arme brandie. Enfin, Athéna a pour animaux la chouette, symbole de la sagesse et qui annonce sa venue, et le serpent, personnification du savoir.

ATHÉNAGORAS Ier (1886-1972)

CHRISTIANISME

On attribue à André* la fondation de l'Église orthodoxe de Byzance (future Constantinople en 330 et actuelle Istanbul), dont le siège épiscopal ne s'est quasiment pas interrompu jusqu'à aujourd'hui. Érigée en patriarcat, Constantinople a vu défiler 270 évêques depuis André, dont certains se sont illustrés dans l'Histoire (Jean Chrysostome*, Nestorius*, Photius*, Michel Cérulaire*…).

Athénagoras Ier naît en Épire (Grèce) alors sous domination ottomane. Après la Grande Guerre et la libération des Grecs, il exerce à Monastir (Macédoine), à Corfou, puis aux États-Unis. En 1948, élu patriarche, il dirige une Église répartie entre la Turquie, la Grèce (dont la Crète) et l'Amérique du Nord, sans compter les représentations d'Europe occidentale, d'Asie et d'Océanie. Il œuvre à l'unité des chrétiens de son patriarcat, en proie à des divisions entre Turcs et Grecs, ainsi qu'à celle du monde orthodoxe. Acteur et promoteur du Conseil œcuménique des Églises, il est aussi attaché au rapprochement avec les catholiques. En 1965, il lève avec Paul VI* les excommunications mutuelles prononcées en 1054. Le dialogue, renoué, est poursuivi par son successeur Dimitrios Ier (1914-1991), né à Istanbul. Ce patriarche tente de restaurer une communauté orthodoxe turque amoindrie, en butte à l'hostilité des extrémistes musulmans. Il voyage, rencontre Jean-Paul II* et prépare le grand concile qui réunit toutes les Églises orthodoxes, dont les quatre patriarcats anciens (Alexandrie, Antioche, Constantinople, Jérusalem) et les plus récents, dont le premier est celui de Russie (1589). En poste juste après sa mort, Bartholoméos Ier (né en 1940), Grec de naissance, intervient lors de l'éclatement du bloc communiste, et gère avec délicatesse la restauration des Églises de ces pays. Défenseur de l'œcuménisme, il a élargi le dialogue aux musulmans et aux juifs – d'autant que les relations avec l'État turc ne sont pas toujours faciles…

Le patriarche de Constantinople porte le titre d'« œcuménique », qui lui procure une distinction honorifique, mais non un pouvoir réel, sur le monde orthodoxe fort d'environ 300 millions de fidèles.

ATISA (vers 980-1055)

TIBET/BOUDDHISME

Après son essor sous Padmasambhava*, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, le bouddhisme du Tibet connaît une période sombre au siècle suivant, consécutive à des troubles civils. Interdit, il parvient à se maintenir. Rinchen Sangpo (vers 960-1055) commence alors à lui redonner de l'éclat et fonde des monastères. Promoteur de ce que la tradition appelle la « seconde diffusion », il rencontre ensuite le second grand acteur de ce renouvellement. Il s'agit d'Atisa, appelé aussi Dipamkara Shrîjñâna. Enfant précoce d'origine royale, il reçoit une solide formation auprès de maîtres bouddhistes. Ordonné à 29 ans, il approfondit sa connaissance des textes sacrés auprès d'autres érudits, voyage et retrouve l'Inde. Devenu un sage respecté, il reçoit des moines tibétains qui, mandés par la famille royale, sont à la recherche d'un maître capable de répandre la doctrine bouddhique au Tibet occi-

dental. Après des hésitations, il accepte, à près de 60 ans. Auteur de traités dont le *Bodhipathapradîpa* sur l'Illumination, il a diffusé son enseignement depuis le centre du pays, concourant notamment à étendre le culte de Tara*. Mort près de Lhassa, il a imprimé durablement le bouddhisme tibétain.

ATLAS

GRÈCE

Fils de Japet, un Titan*, et frère de Prométhée*, Atlas a pour mère Clyméné, une Océanide. En outre, il est tenu pour le père des Hespérides*, des Hyades* et des Pléiades*, regroupées sous le nom générique d'Atlantides. Hésiode* raconte que Atlas se range au côté des Titans dans leur guerre contre les dieux de l'Olympe menée par Zeus*. Après la défaite, il est condamné à maintenir éternellement la Terre (ou la voûte céleste) sur ses épaules. C'est dans cette posture qu'il rencontre Héraclès*, en quête des pommes d'or du jardin des Hespérides. Un autre jour, il croise Persée* et refuse de l'accueillir. Le héros lui tend la tête de Méduse*, dont les yeux pétrifient quiconque la regarde. Atlas est aussitôt transformé en une haute montagne qui, au sud du Maghreb, supporte la voûte céleste.

Atlas et la terre de Platon

Dans le *Timée* et le *Critias*, le philosophe grec Platon* rapporta une histoire devenue depuis un mythe universel. Il s'agit de l'Atlantide, le « pays d'Atlas », du nom du souverain qui la gouverne et est parfois assimilé au fils de Japet. Cette île immense, qui constitue presque un continent, se trouve dans l'océan appelé justement Atlantique, face au détroit de Gibraltar (ou colonnes d'Hercule). D'une grande richesse, très peuplée et prospère, elle est gouvernée par les Atlantes, des fils de Poséidon*. Très évoluée, l'Atlantide a aussi mené de vastes conquêtes jusqu'en Égypte. Mais à la justice et à la sagesse ambiantes succèdent l'orgueil, la méchanceté et la cupidité. L'île-continent, agitée par des tremblements de terre, est submergée par un déluge et engloutie par l'océan.

ATON

ÉGYPTE

Avant d'être adopté par Akhenaton* au milieu du XIVe siècle av. J.-C. comme dieu solaire suprême au détriment d'Amon*, Aton existait en tant que nom commun du soleil, dont il illustrait le mouvement, tandis que Rê* était la manifestation divine de lumière et de vie apportées par notre étoile. Apparu sous une forme divinisée sous le règne du pharaon Aménophis III, père d'Akhenaton, Aton devient la source même de cette vie et le garant de sa continuité. Il est en effet le « disque vivant », le disque solaire qui reprend ses forces durant la nuit, qui insuffle celles de l'univers et du pouvoir royal, est capable de faire revenir les morts à la vie. Son culte ne survit pas à Akhenaton, dont le fils et successeur, Toutankhaton, change symboliquement son nom en celui de Toutankhamon.

ATONGA

OCÉANIE/SAMOA

Héros des Samoa, archipel de Polynésie, Atonga est un humain surnaturel, inventeur du canoë et des chansons traditionnelles des rameurs. Il enseigna aussi aux oiseaux l'art de chanter. Autre personnage légendaire, Kahomovailahi, âgé et aveugle, pouvait diriger les bateaux en touchant la mer. Héritant de ce don, ses descendants étaient appelés *Fafaki Tahi*, « ceux qui sentent la mer ».

En outre, la tradition samoane possède un dieu créateur, Tangaloa (équivalent de Tangaora*), associé à deux plantes nourricières fondamentales : son fils Fue contrôle la production de patates douces, et son autre fils, Losi, protège le taro. Il ne faut pas le confondre avec Tagaloa, dieu de l'Océan que balaient les vents de Fa'atiu et les orages d'Afa. La mythologie compte aussi Ele'ele, la première femme, et Fetu, le premier homme – mais ces noms changent d'une île à l'autre –, ainsi que Mafui'e, dieu des Tremblements de terre. Habitant les enfers, celui-ci reçoit un jour la visite de Ti'iti'i, qui lui prend le feu et le rapporte à la surface. Alors qu'il fait la cuisine, le dieu souffle sur les braises et détruit le four. Une lutte s'ensuit, dont Ti'iti'i sort vainqueur. Contre sa liberté, Mafui'e lui livre le secret du feu, qu'utilisent toujours les humains.

ATOUM

ÉGYPTE

Dieu vénéré à Héliopolis, Atoum porte en son nom la notion de ce qui est réalisé et de ce qui ne l'est pas encore. Il possède d'abord une dimension de créateur unique, de démiurge à l'origine de tout. Pour cela, ce souverain de la création utilise son souffle, son crachat ou sa semence, qu'il produit par masturbation. Ce rôle en fait logiquement le père de l'Ennéade d'Héliopolis, c'est-à-dire un « groupe de neuf » divinités qui, outre Atoum, le créateur solitaire, comprend dans l'ordre les couples suivants : ses enfants Tefnout* (humidité) et Shou* (air), ses petits-enfants Nout* (ciel) et Geb* (terre), eux-mêmes parents d'Isis* et Osiris*, Nephtys* et Seth*.

Anthropomorphe, coiffé du Pschent, la double couronne blanche et rouge de Haute-Égypte et de Basse-Égypte, Atoum représente plus tard le soleil couchant, le levant étant Khépri* et le zénith, Rê*. Parmi les animaux qui lui sont associés

figurent le serpent et l'anguille, deux êtres à part entière, assimilés aux profondeurs et qui semblent inachevés. Enfin, Atoum est aussi un symbole de souveraineté attaché aux pharaons.

ATRAHASÎS

ORIENT ANCIEN

Cet homme, dont le nom signifie « le très sage », est le personnage d'un mythe en akkadien dont les versions les plus anciennes remontent à la première moitié du IIe millénaire avant notre ère. Cette œuvre contient le premier récit connu du Déluge. Elle débute par l'époque où les dieux doivent assurer leurs besoins. Chargés de les satisfaire, les Igigi* finissent par se révolter, ce qui entraîne la création d'une autre main-d'œuvre. Ce sont les hommes, qui finissent par faire tant de bruit et de désordre qu'Enlil* se résout à les éradiquer. Pour cela, il charge Namtar, dieu de la Peste, de déclencher une épidémie. Le sage Éa/Enki* révèle à Atrahasîs le moyen de faire cesser le fléau : il suffit d'arrêter les offrandes aux dieux. Seul Namtar continuera d'en recevoir. Sachant qu'il est détesté, il en est très ému et arrête sa mission. Puis les siècles passent, mais, les hommes étant toujours aussi nuisibles, Enlil convoque Adad*, dieu des Pluies, qu'il charge de répandre la sécheresse. Toujours conseillé par Éa, Atrahasîs recourt à la même méthode. De même pour la famine qui suit. Au final, Enlil envoie un déluge. Avec l'aide d'Éa qui en dessine le modèle sur le sol, Atrahasîs construit un grand bateau de roseaux qui abrite sa famille et des animaux. Le cataclysme supprime l'humanité, mais les dieux regrettent ces créatures qui leur donnaient à manger chaque jour. Aussi, lorsque l'eau a suffisamment baissé pour qu'Atrahasîs puisse leur faire une offrande, se ruent-ils sur la nourriture. Ils comprennent en même temps qu'un homme a échappé à la catastrophe. Éa intervient et révèle son rôle : certes, il a permis d'épargner Atrahasîs, mais il a aussi épargné les dieux. Finalement, l'humanité ne peut retourner à sa condition initiale, qui risquerait encore de troubler le monde divin. Il est donc décidé de limiter leur espérance de vie, de créer la mortalité infantile qu'assurera la déesse Lamashtu*, et de rendre des femmes stériles, dont des prêtresses. Ce qui suit le déluge est exposé notamment dans l'épopée ultérieure de Gilgamesh*.

ATRÉE

GRÈCE

Fils de Pélops* et d'Hippodamie, Atrée est un parent proche, voire le père d'Agamemnon* et Ménélas* qui, pour cette raison, seront appelés Atrides. Roi d'Argos et de Mycènes, il a pour épouse Érope, qui cède aux avances de son propre frère, Thyeste. Le félon obtient ainsi

de la reine la cachette de la toison d'un bélier d'or, insigne du pouvoir et de la prospérité. Il la dérobe et, selon la règle, devient souverain. Zeus* le force à renoncer. Atrée, revenu sur le trône, le chasse, puis, décidé à se venger, le rappelle et l'invite à un banquet pour une prétendue réconciliation. Thyeste festoie sans savoir qu'il est en train de manger ses deux enfants nés de l'union adultère… Lorsqu'il demande à les voir, on lui apporte leurs têtes, leurs mains et leurs pieds découpés. Horrifié, au comble de la rage, il rumine sa revanche. Pour cela, il pousse son fils Égisthe* à tuer Atrée. De retour sur le trône, il en est chassé par Agamemnon et Ménélas, qui s'étaient réfugiés à Sparte, et gagne l'île de Cythère.

ATTIS

GRÈCE/ROME

Dieu de la Végétation originaire de Phrygie, Attis (ou Atys) aurait aussi des racines lydiennes et thraces. Cette figure mythologique est donc complexe. Présent au IIe siècle avant J.-C. à Rome, où il est le parèdre de Cybèle*, la Grande Mère des dieux, Attis bénéficie d'un culte grandissant qui touche jusqu'aux sphères de l'État. Au mois de mars, des mystères célèbrent son histoire relative au cycle naturel, et à laquelle l'empereur Julien l'Apostat* (361-363) donnera un grand relief.

Au Ier siècle de notre ère, Ovide* rapporte cette histoire, fondement de la vénération d'Attis servi par les galles, des prêtres eunuques venus d'abord d'Orient. Ce jeune et beau berger de Phrygie suscite chez Cybèle une passion amoureuse, mais platonique. La déesse, qui lui confie son culte, lui demande simplement de rester chaste. Mais Attis épouse une nymphe, Sagaritis. Furieuse, Cybèle tue sa bien-aimée et le frappe d'une telle folie qu'il s'émascule. Pour finir, elle le transforme en pin.

AUGUSTEDE JADE

CHINE

Occupant la partie supérieure du Ciel (Tian*), l'Auguste de Jade (Shang Di), dont le portrait évolua au fil des siècles, est appelé aussi Yu Huang Shang Di, le « suprême empereur Auguste de Jade », ou simplement Yu Huang, l'Empereur de Jade. Il est le « père ciel » (Lao Tien Yeh) qui crée les hommes à partir de l'argile. Dieu suprême du taoïsme et créateur de l'univers, il réside dans un palais semblable à celui de l'empereur humain et terrestre. Car le domaine des dieux est organisé à la manière de la société des hommes, avec un gouvernement composé de ministres chargés de tous les phénomènes et aspects touchant l'existence humaine, du vent à la littérature, une armée et des divinités

composant une sorte d'administration. Par exemple, Dong Yue Dadi, le « grand souverain de la montagne de l'Est », supervise tous les aspects des existences de chaque créature, de leur naissance à leur mort. Chacun de ces subordonnés lui rend des comptes, et il récompense ou châtie en conséquence.

Représenté assis sur son trône, l'air sévère, Shang Di emprunte jusqu'au costume impérial orné de dragons. Deux fois par an, l'empereur de Chine lui faisait des offrandes au temple du Ciel, près de Pékin. Il a pour épouse Wang Mu niang-niang, la Dame-mère Wang, dont le portrait est emprunté à celui de Xi Wang Mu*, la Reine-mère d'Occident. Gardienne des pêches d'immortalité, cette belle jeune femme est notamment la mère de neuf filles habitant chacune un des neuf cieux.

Parmi les enfants notables de Shang Di, Chih Nu, ou Zhi Ni, déesse des Fileuses, est la tisseuse céleste qui confectionne les splendides robes des autres divinités. Qi Gu-niang, la « septième dame », est la déesse invoquée par les jeunes filles désirant savoir qui elles épouseront. Quant à Eul Lang, le « deuxième seigneur », présenté comme son fils ou son neveu, il a le pouvoir d'écarter les esprits maléfiques et autres démons. Dans cette tâche, il est assisté des Tian Kou, les « chiens de chasse du ciel ».

Selon la tradition taoïste, Shang Di a succédé à Yuanshi Tianzun*, qui, en lui cédant volontairement la place, lui a permis de devenir la divinité majeure du taoïsme.

AUGUSTIN D'HIPPONE (354-430)

CHRISTIANISME



Aurelius Augustinus, citoyen romain, naît à Thagaste (Souk-Ahras, Algérie). Son père, Patricius (Patrice), païen, et sa mère, Monique (332-387), chrétienne, lui assurent des études à Carthage malgré leurs modestes moyens. Durant les trente-deux premières années de sa vie, qu'il racontera dans ses *Confessions*, il s'initie seul à la philosophie, se marie et devient père d'un garçon. En 373, il embrasse pour dix ans le manichéisme qui se répand en Afrique du Nord. Devenu professeur de rhétorique, à Thagaste puis à Carthage, il s'installe à Rome pour enseigner. En 386, il obtient un poste à Milan, où il est séduit par les prédications d'Ambroise*. Une révélation dans un jardin, l'influence de ce dernier et celle de Monique l'amènent à se convertir cette même année. Revenu à Thagaste en 388, il vend ses biens et, avec quelques compagnons, s'isole pendant trois ans afin de se consacrer à la prière et à l'étude. Il est ordonné prêtre en 391, mais les chrétiens d'Hippone (Annaba), deuxième ville de l'Église d'Afrique, l'arrachent à sa vie contemplative et l'élisent évêque (396). Tout en poursuivant sa recherche d'absolu au travers de la foi et de la vie monastique – qu'il dote d'une règle qui inspirera Benoît de Nursie* –, il combat les hérésies, dont le pélagianisme et le donatisme. Prédicateur et charitable, il s'occupe activement de son évêché, établit des ponts entre philosophie et religion. Il meurt dans Hippone assiégée par les Vandales, un 28 août, jour de sa fête officielle – les orthodoxes le célèbrent le 15 juin. Quinze mois plus tard, la ville tombe. Elle est pillée et incendiée, excepté la tombe et les livres du saint.

Père de l'Église, surnommé « docteur de la grâce », Augustin fut à la charnière de l'Antiquité et du Moyen Âge. Il laisse une œuvre considérable, tant par son volume que par sa portée, dont une correspondance et 113 traités, parmi lesquels *La Cité de Dieu* ou *Sur la Trinité*. L'apport de ses réflexions et de ses écrits, fondés sur la notion de bien, d'amour, d'immanence de Dieu vers lequel l'homme revient sans cesse, est essentiel en Occident.

Augustin et les saints

Le prénom Augustin est dérivé d'Auguste, nom du premier empereur romain à le porter (27-14 av. J.-C.), issu du latin *augustus*, « sacré », « consacré », « majestueux ». Évangélisateur de l'Angleterre, l'évêque Augustin de Cantorbéry (Kent) est mort vers 604. L'Italien Agostino Roscelli (1818-1902), lui, canonisé en 2001 par Jean-Paul II*, est le fondateur des Sœurs de l'Immaculée (1876).

AUROBINDO GHOSE, SRI (1872-1950)

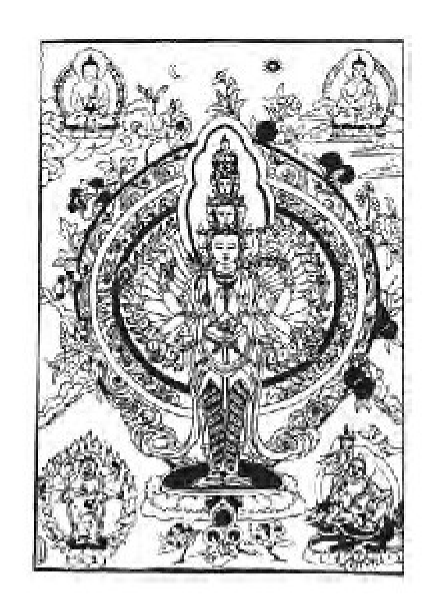
INDE

Né à Calcutta, au Bengale, Aurobindo (« lotus ») Ghose étudie en Angleterre puis revient en Inde (1893) se mettre au service de l'État de Baroda (aujourd'hui Vadodara). Militant nationaliste indien opposé à la colonisation anglaise, il est inquiété pour son activisme extrémiste. Arrêté en 1909, il est incarcéré et libéré près d'un an plus tard. En prison, il a approfondi la méditation et le yoga qui libère l'âme et le corps, autant de recherches complétant sa connaissance de la culture et des langues européennes, et son approfondissement des traditions indienne et bengali. Il souhaite opérer la synthèse de ce bagage, et en a l'occasion lorsque, de nouveau inquiété, il se réfugie en 1910 à Pondichéry, en territoire français. Retiré de la vie publique, mais entouré de disciples, il écrit et fonde un ashram, c'est-à-dire une communauté de recherche spirituelle et de méditation qui débouche sur la fondation,

en 1968, du grand complexe d'Auroville (« ville de l'aurore »), près de Pondichéry. Il est l'auteur d'ouvrages philosophiques, reflet de sa quête universaliste, dont *De la Grèce à l'Inde*, *La Vie divine* ou *Le Guide du Yoga*. Quant au titre de Sri (ou Shri), synonyme de majesté et de félicité, il est attribué aux dieux, dont Lakshmi* (beauté et fortune), et aux personnages dignes d'honneurs, aux « messieurs ».

AVALOKITESHVARA

BOUDDHISME



Incarnation de la sagesse et de la compassion, deux des traits essentiels du Bouddha*, Avalokiteshvara (« Seigneur qui regarde avec compassion vers le bas ») est l'un des grands bodhisattvas du Mahayana. Il assiste le bouddha Amitabha* et, assurant la fécondité, joue un rôle de protecteur en tant que bouddha de la Grande Compassion. Doté de mille bras et de onze visages, dont celui d'Amitabha au sommet de son crâne, il est très populaire et vénéré en Chine (sous le nom de Kuan-Yin ou Guanyin*), au Tibet (Chenrézi*), ainsi qu'au Japon, sous le nom de Kannon, Kwannon ou Kanzeon, dérivés de Kuan-Yin. Figurant parmi les *bosatsus* les plus vénérés, il adopte différents aspects, par exemple avec mille ou dix-huit bras, ou bien avec une tête de cheval. Les Nijuhashi Bushû sont les vingt-huit divinités symbolisant les constellations, et dont les noms varient. Elles sont les compagnes de Senju Kannon, une forme de Kannon. Par le biais du syncrétisme entre bouddhisme et shintoïsme, Kannon adopta en effet trente-trois formes.

AVATAR

INDE

Ce mot francisé signifie « descente » en sanscrit (*avatâra*). Un dieu décide en effet de descendre sur Terre, mais sous une forme différente afin de communiquer aux hommes un savoir et de réaliser une mission religieuse dans le sens du bien et de l'ordre, perturbés par les démons. L'avatar remplit son rôle tout en étant conscient de sa nature divine.

Au sens strict, pour la tradition hindouiste, Vishnu*, le garant de l'univers qu'il préserve, est le seul à créer des avatars afin de maintenir la stabilité face aux forces démoniaques. Au sens large, ce pouvoir s'applique à d'autres divinités comme Lakshmi*, parèdre de Vishnu. Le champ s'étend même jusqu'à Jésus* et Mahomet*, considérés comme des émanations du divin.

AVEMPACE († 1139)

ISLAM

Avempace, latinisation de son vrai nom Ibn Bajja, est l'un des grands esprits encyclopédiques de l'Andalousie musulmane. Originaire de Saragosse, il séjourne à Séville, à Grenade puis au Maghreb, où, dit-on, il meurt empoisonné par des médecins jaloux de son savoir, à Fès.

Passionné de médecine, de mathématiques, de botanique et d'astronomie, il se pique aussi de poésie et de musique. Admirateur d'al-Fârâbi*, il se penche sur la philosophie et commente Aristote*. Sa pensée, multiforme et considérable, est contenue dans de nombreux traités, dont la plupart sont inachevés. Axée sur la connaissance pure, elle influencera Averroès* et marquera d'éminents chrétiens comme Albert le Grand*, qui le cite au siècle suivant sous le nom d'Abubacer*, nom qui doit être distingué de son contemporain, un grand médecin. Maimonide*, le grand penseur juif, mentionne ses travaux en astronomie. Il reprend également sa théorie de la connaissance qui, pour celui qui l'atteint, est synonyme, finalement, de profonde solitude au milieu d'un monde imparfait.

AVERROÈS (1126-1198)

ISLAM

Ibn Rushd, plus connu sous son nom latin d'Averroès, est l'un des plus grands esprits de l'islam du Moyen Âge. Né à Cordoue, en Andalousie, petit-fils d'un cadi, il est formé à la théologie et au *fiqh* (« savoir »), la science juridique élaborée à partir de jurisprudences. En dehors de cette qualité de juriste, il est aussi connu en tant que physicien, médecin, mathématicien, astronome et, surtout, philosophe. Averroès s'inscrit en effet dans la *falsafa*, dont Avicenne* (980-1037), qu'il commente, a été un illustre représentant, et al-Kindi*, le fondateur. Son existence agitée est illustrée par ses déplacements. Après Cordoue, il devient en 1169 cadi à Séville, sous la protection du souverain almohade Abû Ya'qub Yûsuf (1163-1184), que lui a présenté son ami et maître Abubacer*. De retour à Cordoue (1171), il est nommé à Marrakech (1182), où il succède à Abubacer comme médecin d'Abû Ya'qub Yûsuf et de son successeur, son fils Abû Yûsuf Ya'qûb al-Mansûr

(1184-1199). Objet d'une cabale montée par les musulmans fanatiques, il connaît la disgrâce (1195-1197). Ses œuvres sont brûlées et sa pensée est condamnée à Cordoue. Exilé en Andalousie, il est réhabilité par le calife al-Mansûr et revient à Marrakech.

Averroès est l'auteur d'une œuvre multiple, dont un traité de médecine, *Al-Kulliyyat* (« Généralités »), titré *Colliget* dans les versions latines. Mais sa célébrité tient surtout à ses commentaires d'Aristote* qui devaient passionner l'Occident latin et chrétien, sensibilisés par les traducteurs juifs de Catalogne. Abû Ya'qub Yûsuf l'appelle en effet sur le conseil d'Abubacer afin d'aboutir à une vision pédagogique du philosophe grec. Averroès en donne une analyse épurée et dynamique. Il aboutit à sa propre pensée, qui entraîne sa disgrâce. Pour Averroès, la philosophie et la raison sont conciliables avec la religion et la révélation, même si ces deux domaines sont séparés. Car, si le Coran est un Livre révélé, il est possible de l'interpréter. La foi ne l'emporte plus sur la raison.

AVICENNE (980-1037)

ISLAM

Ibn Sînâ, nom latinisé en Avicenne, est le grand maître de la *falsafa*. Médecin réputé, il s'affirme comme l'un des grands esprits du Moyen Âge, dont la pensée influencera l'Occident, notamment Thomas d'Aquin*. Né à Boukhara, aujourd'hui en Ouzbékistan, Avicenne est le fils d'un fonctionnaire. À 14 ans, il est si précoce qu'il a déjà une solide formation en médecine, sciences naturelles, philosophie, théologie et domaine juridique (*fiqh*). Mais, comme il le racontera dans son autobiographie, malgré ce savoir encyclopédique, il butte sur un livre majeur : la *Métaphysique* d'Aristote*. C'est alors qu'un ouvrage du grand al-Fârâbi* (mort en 950), acheté à Boukhara, lui donne les clés pour le comprendre. Déjà reconnu, il voit son aura s'agrandir après avoir guéri le prince de la région, qui lui ouvre sa vaste bibliothèque. Sa vie, marquée par ce statut exceptionnel, alterne les voyages, les grâces et les disgrâces, la médecine et les responsabilités politiques. Il meurt à Ispahan, où il a passé les quatorze dernière années dans une certaine tranquillité.

Écrite en persan ou en arabe, l'œuvre de cet inlassable écrivain est large (près de deux cents ouvrages). Jusqu'au XVII[e] siècle, son traité de médecine *Canon de la médecine* (*Al-Qânun fi al-tibb*) servira de référence dans l'enseignement médical en Occident et en terres musulmanes. Connaissant Aristote par cœur, il le dépasse en plaçant la philosophie dans le concret. Par exemple, la Révélation, manifestation du Dieu créateur au travers des prophètes, peut être envisagée sous l'angle métaphysique. Avicenne a ainsi élaboré une pensée complexe, fondée sur l'essence et l'existence des choses et des êtres, avec des emprunts à Aristote et à al-Fârâbi. Son texte de référence, le *Livre de la guérison* (*Kitab al-Shifâ'*), expose sa sensibilité philosophique et métaphysique.

AVIT (vers 450-vers 520)

CHRISTIANISME

Avit est évêque de sa ville natale, Vienne (Isère). Noble gallo-romain, il a succédé à son père, Isychius. On raconte que Clovis I[er] (481-511), roi des Francs, lui demande conseil. Son autorité, qui rayonne jusqu'à Rome, lui permet d'éradiquer l'arianisme en Gaule. On lui prête la conversion de l'arien Sigismond, roi des Burgondes (516-523), cousin de la reine Clotilde* – on lui doit la fondation du monastère d'Agaune à Saint-Maurice, dans le Valais suisse. Avit, fêté le 5 février, ne doit pas être confondu avec un abbé (mort en 530) de l'abbaye bénédictine de Micy-Saint-Mesmin (commune de Saint-Pryvé-Saint-Mesmin, près d'Orléans).

AVVAKUM (vers 1620-1682)

CHRISTIANISME

Originaire de la région de Nijni-Novgorod, le prêtre Avvakum (Petrovitch) gagne Moscou en 1647. Il est présenté au tsar Alexis (1645-1676) par deux religieux qui, comme lui, sont des partisans farouches de la tradition orthodoxe. Nommé archiprêtre, il continue de montrer une exigence extrême qui déplaît à ses ouailles. En 1652, Nikon, patriarche de Russie, lance une vaste réforme de l'Église orthodoxe, portant sur la liturgie et la théologie, afin de l'adapter de l'Église grecque fondatrice, plus proche de Constantinople sur le plan liturgique. Avvakum et d'autres s'y opposent, accusant les réformateurs de corrompre l'Église. Nikon réagit. Exilé à Tobolsk (1657), en Sibérie occidentale, Avvakum souffre et tient bon. De retour en Russie (1664), il retrouve une Église déboussolée par les changements et, condamnant les influences occidentales, milite pour la « vraie » foi, c'est-à-dire la « vieille foi » (*raskolniki*), dont il organise la résistance. De nouveau exilé, enfermé dans un trou glacé, il finit sur le bûcher en 1682.

Auteur de *La Vie de l'archiprêtre Avvakum*, un joyau de la littérature russe, Avvakum est le fondateur du *raskol* (« schisme ») des vieux-croyants (*staroviery*), qui seront persécutés en Russie jusqu'en 1905. Fuyant en Sibérie, en Turquie et jusqu'en Australie, ils existent toujours. En Moldavie et en Dobrogeao, les Lipovènes de Roumanie en sont la perpétuation.

B

BA XIAN

CHINE

Les Ba Xian (ou Pa Hsien) sont les « Huit Immortels », célèbres personnages du taoïsme. Ils accédèrent à ce titre grâce à leur sagesse, leur grande magie et leur pouvoir d'immortalité. Ce statut, lié à la notion de bonheur, leur permet de participer aux banquets organisés par Wang Mu niang-niang, la Dame-mère Wang, l'épouse de l'Auguste de Jade*.

Mendiant, Li Tieguai est « Li à la béquille de fer », un attribut dont il ne se défait jamais, de même qu'une citrouille (ou une calebasse) et un bâton. Il aurait été instruit par Laozi*, ainsi que par Wang Mu niang-niang. Elle lui aurait fourni cette béquille après avoir guéri un abcès sur sa jambe. Initié par cet immortel, Zhong Liquan est représenté en homme replet, au ventre nu et à la longue barbe. Il est muni d'une feuille de palmier et d'un éventail en plumes avec lequel il ranime les âmes des morts. Il aurait vécu sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.).

Lan Caihe porte des haillons (ou une robe bleue), une seule botte et des fleurs. Situé sous la dynastie des Tang (618-907), il présente souvent des traits féminins, ce qui rend difficile l'identification de son sexe. Zhang Guolao, situé aussi sous les Tang, est un ermite et magicien âgé qui voyage très vite et très loin sur son âne blanc. Lors de ses étapes, il transforme l'animal en un papier plié qu'il met dans son sac. Lorsqu'il repart, il l'humecte et redonne vie à sa monture. Il est figuré avec un *yugu*, un bambou creux frappé avec deux bâtons. Il est le patron des calligraphes et des peintres.

Ancien fonctionnaire tombé en disgrâce, Lu Dongbin comprend que tout ce qu'il a vécu n'était en fait qu'un rêve provoqué par Zhong Liquan. Désormais réveillé, il mesure la force des illusions et de la futilité, et suit son maître dans les montagnes. Né, dit-on, en 798, et sujet de nombreuses légendes, il détient une épée magique offerte par un dragon. On raconte que, âgé de 100 ans, il conservait encore son visage de jeune homme. Son arme sert essentiellement à trancher l'ignorance, l'agressivité et la passion.

He Xiangu (VIIe siècle, peut-être), la « demoiselle immortelle », accède à l'immortalité après avoir dégusté une pêche, ou bien la poudre d'une pierre magique appelée « mère des nuages ». Grâce à son épée, Lu Dongbin la sauva des griffes d'un démon alors qu'elle vivait en ermite dans les montagnes. Elle est représentée avec une fleur de lotus.

Cao Guojiu (Xe-XIe siècles), « frère de l'impératrice », protège les acteurs et ne se sépare jamais de ses castagnettes. Lu Dongbin lui apprit comment atteindre la perfection.

Formé aussi par Lu Dongbin, Han Xiangzin (IXe siècle), reconnaissable à sa flûte et à ses fleurs, est le protecteur des musiciens. On le voit aussi avec une pêche, fruit symbolisant l'immortalité, dont regorge le jardin merveilleux de Xi Wang Mu*. Selon la légende, Han Xiangzin, connu pour son caractère trempé et ses dons surnaturels, accéda à l'immortalité après être tombé d'un pêcher.

BAAL

ORIENT ANCIEN

Figure complexe apparue dès le IIIe millénaire avant notre ère, Baal (ou Ba'al) est le « seigneur » ou le « maître » en langue sémitique. Son culte s'est répandu dans l'ouest du Proche-Orient. Au Levant, par exemple, il est confondu tardivement avec le dieu de l'Orage Haddou, c'est-à-dire Hadad. En tant que dieu essentiel, il est vénéré à Ougarit, qui lui consacre un temple : il garantit la vie au travers de la pluie fécondante, de la végétation et de la fertilité. Maître du royaume, fils de Dagan*, dieu du Grain, il est représenté barbu, coiffé d'une tiare à cornes et tenant un foudre. Il habite au mont Sapon (Shapon) proche, dont il protège les troupeaux. En Phénicie, il s'appelle Baalshamîn (« Maître des cieux », en araméen) et se trouve associé à Baalat*, à Byblos. À Palmyre (Syrie), il est le « Maître du monde » barbu qui détient la foudre et la pluie bienfaitrice. En Canaan, garant de la vie et de la fertilité, il se heurte à Yahvé*, le Dieu d'Israël : la Bible retentit des luttes que lui livrent les prophètes, sans oublier l'histoire de Jézabel*.

Dieu de la Fécondité, de la Fertilité et de la Vie, Baal doit garantir son autorité et sa souveraineté. C'est pourquoi il combat contre le dieu Môt*, la mort, et, en tant que protecteur des marins, le dieu de la Mer et des Eaux, Yam*. En fait, il préside aux trois grandes activités économiques de la région : l'agriculture, l'élevage et le trafic maritime.

En Mésopotamie, Baal devient Bêl, nom akkadien (« seigneur ») appliqué aux dieux tutélaires des villes comme Marduk*, appelé Bêl-Marduk, mais aussi à un dieu des Panthéons assyrien et babylonien. À Palmyre (Syrie), détruite en 273 après trois siècles d'activité, les habitants adopteront des divinités provenant de Babylone (Nabû*, dieu de l'Écriture et de la Sagesse), de Phénicie (Baalshamîn) et de l'Ouest sémitique (Ashtar ou Astarté, équivalent d'Ishtar*). De l'Arabie viennent les dieux cavaliers et caravaniers Arshu et Azizu, ainsi qu'Al-Lât* et Manât*.

Bêl, ou Bôl, devient ainsi le dieu cosmique et suprême. Au contraire de Baal, il ne porte pas de barbe. Toujours cuirassé et armé, il est accompagné de Yarhibôl (soleil) et d'Aglibôl (lune).

Baal a donné, dans le judaïsme, la notion de « maître », qui figure dans le surnom Baal Chem Tov attribué à un pilier du hassidisme, Israël ben Éliezer*. Son nom a été porté par des rois et continue de figurer dans celui de localité : Baalbek (Liban) vient de *Baal Beqaa*, « seigneur de la Beqaa ». Il gagna jusqu'à l'Égypte. À Carthage, fondée par les Phéniciens, il était vénéré sous le nom de Baal Hamon, dieu majeur associé à la déesse Tanit*.

Belzébuth ou Belphégor ?

La prééminence de Baal fit que son nom servit de terme générique (*baals* ou *baalim*) appliqué à des divinités locales, et à désigner d'autres dieux afin d'en souligner l'importance. Il en va ainsi du dieu du mont Péor (royaume de Moab), Baal Péor, plus connu sous le nom de Belphégor. Les Moabites l'adoraient pour son aspect débauché. En Philistie, la ville d'Eqrôn était placée sous la protection de Baal Zebul. Dans la Bible, Ochozias, fils de Jézabel, en appelle à ce « Baal le prince » pour guérir, mais le dieu y est appelé du nom péjoratif de Baal Zebub, « maître des mouches », afin de signifier son appartenance aux immondices. Dans les trois premiers évangiles du Nouveau Testament, Jésus guérit un aveugle muet possédé par un démon, ce qui le fait accuser de servir le prince même des démons : Béelzébul, qui pourrait avoir un lien direct avec Baal Zebul. « Si Satan* expulse Satan, il s'est divisé contre lui-même : dès lors, comment son royaume se maintiendra-t-il ? » réplique-t-il. Plus tard, cette anecdote fera de Béelzébul, francisé en Belzébuth, le diable en personne.

BAALAT

ORIENT ANCIEN

Située au sommet du panthéon de Byblos, Baalat Gubla est la « maîtresse de Byblos », qu'elle protège et stabilise – Gubla est le nom sémitique de la cité phénicienne. Un document du IXe siècle avant J.-C. montre que les rois lui faisaient des offrandes pour qu'elle leur assure un règne long et prospère. Déesse de la Fécondité, elle est représentée à Byblos sous les traits de l'Égyptienne Hathor*/Isis*, car la cité entretenait des rapports déjà anciens avec l'Égypte.

BACON, ROGER (vers 1214-1294)

CHRISTIANISME

Surnommé le « docteur admirable » tant il était savant, l'Anglais Roger Bacon étudie à Paris et à Oxford. Initié à la philosophie, dont Aristote*, qu'il commente, aux mathématiques et aux sciences naturelles, il entre chez les franciscains vers 1250. De retour à Paris, et très

en avance sur son temps, cet érudit aux thèses audacieuses essuie des interdictions de toutes sortes jusqu'à ce que son protecteur, le pape Clément IV (1265-1268), qui l'estime, lui demande de communiquer ses réflexions. De 1265 à 1271, il travaille à ses trois grands traités : *Opus majus*, *Opus minus* et *Opus tertium*. La mort de son protecteur inaugure de nouveaux tracas, dont la prison sur ordre du supérieur de l'ordre franciscain. Roger Bacon est l'auteur de travaux scientifiques (notamment linguistiques, optiques et acoustiques) qui en font un pionnier de la « méthode expérimentale » fondée sur l'expérience, et de recherches philosophiques (*Compendium philosophiae*) et de théologie laissant une place de choix à la raison. Notamment, il a démontré le premier que le calendrier julien était faux. Il s'est penché aussi sur l'alchimie (*Speculum alchemicum*).

BADA SHANREN(1625-1705)

CHINE

Ce surnom du peintre Zhu Da est d'une signification aussi énigmatique que le personnage. Appartenant à la famille impériale des Ming, Zhu Da naît à Jiangxi, alors Nanchang. La chute dramatique de la dynastie, en 1644, l'installation des Qing mandchous qui compromet sa carrière, enfin la mort de son père peu après l'atteignent. Devenu moine bouddhiste, il peaufine son art pictural. Vers 1660, il rejoint le taoïsme, pour lequel il fonde et dirige un monastère près de Nanchang. Mais son militantisme en faveur de la restauration des Ming le contraint à abandonner sa fonction. Il intègre alors un monastère bouddhiste et adopte un comportement excentrique. Sur sa porte, il inscrit le caractère *yu*, qui signifie « muet ». De fait, il ne parlera plus à personne, se contentant de gestes, de pleurs, de cris, de rires ou de messages écrits. Simulé ou réel, ce mutisme participe à sa légende de son vivant. En tout cas, ses œuvres picturales attestent après 1690 d'une maîtrise et d'un épanouissement qui font de lui un artiste original et majeur. Le pinceau, libre, retenu et fluide, trace des compositions en quelques coups. Dans ces œuvres d'une apparente simplicité, mais d'une incroyable richesse, les sujets sont laissés à l'imagination du spectateur.

BAECK, LEO(1873-1956)

JUDAÏSME

Né à Lissa en Prusse (aujourd'hui Leszno, en Pologne), Leo Baeck étudie la théologie juive à Breslau et à Berlin, où il enseigne à son tour la tradition rabbinique, de même qu'à Oppeln et Düsseldorf. Aumônier militaire pendant la Grande Guerre, il devient ensuite le représentant des juifs allemands, et défend les siens dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir

(1933). Arrêté plusieurs fois par la Gestapo, il sent sa vie menacée, mais reste en Allemagne. Déporté en 1943 au camp de concentration de Theresienstadt, il fait preuve d'un courage et d'une solidarité salués par tous. Libéré, il s'installe à Londres. Aux États-Unis, il donne des cours d'histoire des religions au Hebrew Union College (Cincinnati) et dirige l'Union mondiale pour le judaïsme progressiste. Basé à Jérusalem, Londres et New York, l'Institut Leo-Baeck pour l'étude de l'histoire et de la culture du judaïsme allemand célèbre son travail. Ce grand rabbin est considéré comme l'un des trois illustres maîtres du judaïsme allemand, avec Martin Buber* et Franz Rosenzweig*. Parmi les œuvres de cet esprit qui voyait dans sa religion un monothéisme porteur d'éthique et capable de bonifier le monde, citons *L'Essence du judaïsme* (1905), la plus connue.

BAHÂ ALLAH(1817-1892)

ISLAM

Disciple de Sayyid Ali Mouhammad*, le Bab fondateur du babisme, Mirza Husayn est emprisonné en 1852 à Téhéran, à la suite de troubles. Il connaît alors une profonde expérience mystique. Connu surtout sous le nom de Bahâ Allah, « splendeur de Dieu », il est exilé à Bagdad, où il soutient les babis et se déclare être « celui que Dieu manifestera », prédiction prononcée par le Bab lui-même. En clair, il se réclame le nouveau Prophète, à la suite de Mahomet*. Transféré à Constantinople (1863), actuelle Istanbul, puis à Andrinople (Édirne), il se rallie la plupart des babis. En 1868, ces bahaïs sont exilés à Saint-Jean-d'Acre. Bahâ Allah y rédige leur livre sacré, le *Kitab-i-aqdas*, « Livre très saint », et y meurt. Son fils Abbâs Efendi (1844-1921) prend la relève, étend le mouvement et repose à Haïfa (Israël), près du Bab.

Issu du chiisme, le bahaïsme se répand dans le monde dès les années 1890 et établit son siège en Israël, avant la création de cet État en 1948. Peu appréciés en Iran durant la monarchie, ils y sont persécutés à partir de 1979 et l'instauration de la Révolution islamique. Car l'islam les considère comme des hétérodoxes, ce qui explique leur absence dans les pays arabes. Les bahaïs reconnaissent les prophètes du judaïsme, du christianisme et de l'islam, ainsi que Zoroastre (Zarathoustra*). Le Bab et Bahâ Allah suivent Mahomet dans la succession prophétique, mais Bahâ Allah est le fondateur du cycle actuel. Pacifiste, prônant l'égalité des sexes et des richesses, la fraternité des nations, l'unité des autres religions et des langues, le bahaïsme ne pratique pas de culte public, et ne possède pas de sacrements ni de clergé.

BAJAZET (XIVe- XVe siècles)

ISLAM

Bajazet est la francisation du nom turc Bâyezîd, dont la forme moderne est Bayezit. Ce nom est celui de deux sultans qui concourent à l'expansion de l'Empire ottoman, fondé par Osman*. Le troisième souverain, qui prend le titre de sultan, est Murat Ier (1362-1389), surnommé « le Maître ». Considéré comme le fondateur d'un grand État, il repousse les frontières de l'empire jusqu'en Bulgarie et en Serbie. Son fils et successeur est Bâyezîd Ier (1389-1403), surnommé « l'Éclair » pour son ardeur au combat. De fait, son règne n'est que batailles. Il pousse jusqu'en Albanie, en Hongrie, en Valachie, et menace même l'Empire byzantin – Constantinople n'est pas encore tombée. Mais, en Anatolie, il bute sur Tamerlan*. Vaincu à la bataille d'Ankara (1402), il meurt en captivité. L'avancée ottomane est freinée, mais pour un temps. Bâyezîd II (1481-1512), septième sultan, règne depuis Istanbul, l'ancienne Constantinople, prise en 1453. Malgré des difficultés intérieures et extérieures, il consolide l'empire qui s'est étendu. Son fils et successeur Sélim Ier (1512-1520) préfigure l'apogée ottomane qu'incarnera Soliman le Magnifique* (1520-1566).

BALÂDHURI, AL- († 892)

ISLAM

Résidant en Irak, principalement à Bagdad, al-Balâdhuri est peut-être d'origine iranienne. Fréquentant la cour des Abbassides, il rassemble de nombreuses informations sur les débuts de l'islam, dont certaines ne figurent pas dans les recueils officiels. Il est l'auteur de deux sommes : l'*Histoire des conquêtes* (*Futûh al-Buldân*) raconte les campagnes arabes tout en insistant sur les questions sociales, juridiques et fiscales ; la *Généalogie des nobles* (*Ansâb al-ashrâf*) présente par générations les lignées depuis Mahomet*. Elle dresse de nombreux portraits, dont celui du Prophète et des Omeyyades, ce qui en fait un précieux document.

BALDR

GERMANO-NORDIQUES

Fils d'Odin* et de Frigg*, Baldr (ou Balder, ou Baldur) est un Ase* connu pour sa douceur, son amabilité, sa sagesse, son éloquence, sa disponibilité et autres qualités qui, associées à sa beauté, en font *le* dieu bon, parfait, juste et aimé de tous. Il a pour épouse Nanna, et pour fils Forseti (« celui qui préside »), le dieu de la Justice. Son père ou sa mère ayant appris qu'il mourra de la main de son propre frère Hödhr



(« combat »), le dieu aveugle de l'Obscurité, de l'Hiver et des Ténèbres, il est aussitôt rendu invulnérable. Tout ce qui existe sur Terre jure de le respecter, excepté le gui, la plus insignifiante des plantes, qui n'a même pas été consultée. Les dieux s'amusent à éprouver l'invulnérabilité de Baldr en lui lançant des armes et autres projectiles mortels. Aucun ne l'atteint, mais le maléfique Loki*, jaloux, a décidé la perte de ce dieu de la Lumière et de la Pureté dont le nom signifie « seigneur » – il pourrait avoir une origine solaire. Il prend le gui, en fait une flèche (ou une lance) et en arme Hödhr, dont il guide le bras. Le trait meurtrier atteint Baldr, qui s'effondre. Son autre frère, Hermod, le messager divin, conduit alors une délégation pour négocier son retour auprès d'Hel*, la déesse des Morts. Celle-ci accepte, à condition que chaque créature vivante sans exception, dans les Neuf Mondes de l'univers, pleure Baldr. Les dieux parcourent ces mondes et obtiennent satisfaction. Seule une vieille géante* des glaces, Thökk – en fait, Loki déguisé –, refuse. Définitivement mort, Baldr connaît des funérailles grandioses. Son bateau, chargé de ses biens, est incendié et lancé au large, avec Nanna, morte de chagrin.

Loki sera châtié. Quant à Hödhr, Odin, décidé à venger son fils, s'unit à une géante et conçoit Vali, qui tue le malheureux coupable. Tout comme Vali et Hödhr, Baldr ressuscite après le Ragnarök*, se réconcilie avec son frère et devient le grand dieu de la nouvelle génération de l'univers.

Le mythe de Baldr, mâtiné de christianisme, n'est pas sans rappeler ceux d'Adonis* et Tammuz, de Baal* ou d'Osiris*, associés eux aussi à la fertilité et la fécondité.

BALOR

CELTES/IRLANDE

Dieu de la Mort et roi des Fomoires, Balor est un géant terrifiant. C'est le « mauvais œil ». Comme les Cyclopes* grecs, il possède en effet un œil unique. Cet organe est protégé par sept paupières. Il s'en sert pour foudroyer ses ennemis, mais il le garde fermé car, selon une prophétie, il doit mourir sous les coups de son propre petit-fils. Lors de la bataille entre les Túatha Dé Dánann* et les Fomoires, il ordonne

à quatre hommes de soulever les épaisses paupières avec des fourches. Son petit-fils Lugh* crève son œil à l'aide de sa fronde magique. Cet épisode symbolise la victoire de la lumière sur les ténèbres.

Dans la tradition galloise, l'équivalent de Balor est Yspaddaden, personnage d'un conte tardif. Kulhwch prétend épouser Olwen, la fille de ce roi des géants. Yspaddaden le soumet à une série d'épreuves que le héros surmonte avec l'aide de son cousin Arthur* et de ses compagnons. Au final, il a la tête tranchée, conformément à la prédiction qui prévoyait sa mort dès le mariage d'Olwen.

BANNÂ,HASSAN AL-(1906-1949)

ISLAM

Après une éducation traditionnelle, Hassan al-Bannâ milite pendant ses études au Caire pour un retour aux fondements de l'islam, c'est-à-dire à la religion des ancêtres. Ce serait la seule solution pour que le monde musulman sorte de ses difficultés, dont l'occupation anglaise et l'ascendant occidental sont jugés coupables. Il se place ainsi dans la mouvance réformiste, incarnée notamment par Muhammad Abduh* (1849-1905). Instituteur, il fonde en 1928 les Frères musulmans, mouvement qui adopte d'abord une dimension sociale, par la fondation d'écoles ou encore d'entreprises. À partir de 1933, il évolue vers le combat contre la présence anglaise et un engagement dans la cause des Arabes de Palestine, sous protectorat de Londres. Durant la guerre, al-Bannâ connaît la prison pour son opposition à une monarchie égyptienne. En 1948, le Premier ministre égyptien est assassiné par les Frères musulmans qui, en outre, s'engagent au côté des Palestiniens dans le conflit de 1948. Le gouvernement, inquiet de leur extension et de leur influence, les interdit. Al-Bannâ est assassiné à son tour. Alternant ensuite reconnaissance et interdiction, il est impliqué dans diverses conspirations. L'attentat contre le président Anouar al-Sadate (1918-1981) est le fait de trois Frères qui se réclament du théoricien Sayyid Qutb (1906-1965), exécuté pour complot. Répandu dans le monde arabe, le mouvement est aujourd'hui impliqué dans la vie politique et associative de l'Égypte. Hassan al-Bannâ, en voulant faire de la religion une force politique fondée sur la *chariah* (loi cultuelle et sociale) et le Coran, aura fourni la matière idéologique de groupes radicaux et dissidents dits « islamistes » et nés dès les années 1970.

BANÛ HÂSHIM

ISLAM

Appelés aussi Hachémites ou Hachimides, ces « fils de Hâshim » portent le nom de l'arrière-grand-père de Mahomet*, Hâshim ibn Abd Manâf. Ils formaient aussi le clan du Prophète, intégré à la tribu des Quraïch* de La Mecque. La famille royale de Jordanie s'en revendique la descendante.

BAR KOKHBA (IIe siècle)

JUDAÏSME

Après la révolte juive de 66, qui aboutit à la destruction de Jérusalem et de son Temple (70), les derniers foyers de résistance tombent en 73. Les Romains intensifient leur mainmise sur ce territoire rétif, dont une fiscalité symbolisée par des monnaies frappées d'un « Judée vaincue » très explicite. Ils octroient aussi aux juifs une certaine indépendance politique et judiciaire, tout en percevant des impôts sur les terres rachetées par les juifs après avoir été annexées. Mais un sacrilège met le feu aux poudres : l'empereur Hadrien (117-138), présent dans la région de 125 à 132, veut remplacer Jérusalem par une ville romaine, Aelia Capitola, et, sur le mont du Temple, bâtir un sanctuaire dédié à Jupiter. Une nouvelle révolte massive éclate de 132 à 135. Selon les sources littéraires, elle mobilise des juifs de Palestine et de la diaspora, bien plus peuplée, et même des non-juifs (les gentils, ou *goys*). Ils sont conduits par Siméon ben Kosiba, surnommé Bar Kokhba (« Fils de l'Étoile »), qu'Aqiva*, rabbin éminent, proclame Messie* (libérateur). Les combats se déroulent surtout en Judée, où les insurgés ont investi des réseaux souterrains organisés. Une première armée romaine étant vaincue, Hadrien fait engager douze légions. La longue guérilla se solde par des milliers de morts dans les deux camps, et les sources parlent de cinquante places fortes enlevées et de 990 villages détruits. Bar Kokhba meurt à la forteresse de Bethar, dernière poche de résistance, dont la population est massacrée.

BARADÉE,JACQUES (vers 500-578)

CHRISTIANISME

Ordonné évêque par l'impératrice Théodora*, gagnée au monophysisme, Jacques Baradée est l'organisateur de l'Église orthodoxe de Syrie, dont les membres sont appelés jacobites. Il réagit ainsi à la condamnation du monophysisme par le concile de Chalcédoine (451), et au fait que les syriaques sont accusés d'être monophysistes. Rayonnant sur l'Arménie, l'Asie Mineure et l'Égypte, il met en place des prêtres, des évêques et une hiérarchie garantissant l'indépendance de cette Église. Mais il doit souvent se déguiser en mendiant pour éviter les policiers impériaux, ce qui lui vaut son surnom de Baradée (Bourd'ono, en syriaque), « couvert de haillons », issu de *barda'to*, « tissu de lin » qu'il portait et servant à couvrir le dos des chevaux. Après une période de gloire aux XIIe et XIIIe siècles, l'Église de Syrie fut

dant avec le médecin Avicenne*, il prône l'enquête, la logique, la réflexion. C'est ainsi qu'il émet une possibilité : et si la Terre tournait autour du Soleil, et non l'inverse ? Il admet cependant la thèse officielle sans difficulté. Minéralogie, écrits autobiographiques, drogues médicinales, météorologie, cartographie, histoire, sociologie, religions font encore partie de l'arsenal de cet esprit hors du commun, qui embrassa la quasi-totalité des disciplines de son époque.

BISTÂMI, AL- (IXe siècle)

ISLAM

Située sur une route commerciale, la ville de Bistam (Iran) voit naître et mourir (en 874 ou 877) ce grand mystique musulman, qu'elle respectait de son vivant et qu'elle honore toujours. Considéré comme un *wali*, un saint personnage objet d'un culte, ce soufi transmit oralement des maximes. Collectées et commentées, elles furent ensuite traduites du persan en arabe par un autre mystique d'origine iranienne, al-Junayd, mort en 909. Fondateur d'une école d'extase soufie, il est appelé aussi Bayazid.

BIXIA YUANJUN

CHINE

Fille de Taiye Dadi*, Grand Empereur du Pic de l'Est, Bixia Yuanjun, la « Princesse des nuages bleus », préside aux accouchements, aux naissances et, par extension, aux destinées. Protectrice des femmes enceintes, elle prémunit les enfants contre les maladies. Elle est appelée aussi Taishan niang-niang, la « dame du Taishan », une des cinq montagnes sacrées situées à l'est de la Chine, qui garantit l'ordre du monde et dont elle est l'épouse. Son temple y attire toujours des pèlerins la priant de leur donner des enfants. La tradition lui attribue deux assistantes et six divinités. Toutes neuf forment les « Neuf Dames » (Jiu niang-niang), vénérées dans toute la Chine.

BLAISE (IVe siècle)

CHRISTIANISME

Blaise, du latin *blaesus* (« bègue », « qui balbutie »), est médecin à Sébaste (aujourd'hui Sivas), en Arménie turque. La légende, tirée en grande partie d'un texte, les *Actes de Blaise*, le présente comme un juste dont les qualités lui valent d'être élu évêque de la ville. Éprouvant le besoin de solitude, il se retire dans une grotte, nourri par des oiseaux. Mais l'empereur Licinius (307-323) déclenche une persécution contre les chrétiens. À Sébaste, Agricolaos, gouverneur de Cappadoce, envoie ses soldats capturer des chrétiens. Ils trouvent Blaise dans son repaire, entouré de fauves dociles. Arrêté, jugé, fouetté et emprisonné, il est attaché à un arbre et écorché avec des peignes de fer. Puis il est jeté dans un étang qui se transforme en terre, et enfin décapité. Fêté le 3 février (catholiques) et le 11 février (orthodoxes), Blaise est le patron des cardeurs et des tisserands, en raison des peignes de fer, des animaux, des meuniers et des tailleurs. Il est invoqué contre les problèmes de gorge, promesse qu'il aurait faite avant de mourir.



BLANDINE (177)

CHRISTIANISME

Dans son *Histoire ecclésiastique*, Eusèbe de Césarée* (vers 265-340) rapporte le premier événement attesté du christianisme en Gaule, évangélisée à partir de l'Orient. Il s'agit, lors des persécutions de l'empereur Marc Aurèle, du martyre des chrétiens de Vienne et de Lyon, la Lugdunum fondée par les Romains en 43 av. J.-C., devenue une ville importante et un grand foyer chrétien. En 177, ils sont pourchassés, persécutés, frappés et emprisonnés. Interrogés sous la torture, certains renient leur foi et dénigrent leurs compagnons, mais la plupart résistent. Eusèbe cite leurs noms : Alcibiade, Biblis, Épagathe ou Vettius. Les uns meurent asphyxiés dans leur prison, les autres rejoignent le grand amphithéâtre des Trois Gaules pour y être décapités lorsqu'ils sont citoyens romains, ou dévorés par des bêtes féroces pour les étrangers. L'attitude exemplaire des premières victimes convainc les renégats de revenir sur leur décision et de se sacrifier. Les corps, conservés pour qu'ils n'aient pas de sépultures, sont incinérés, et leurs cendres dispersées dans le Rhône. Parmi ces quarante-huit martyrs, deux sont entrés dans la postérité. Le premier, venu d'Asie Mineure et envoyé en Gaule par Polycarpe de Smyrne*, est Pothin (du grec *Poteinos*), le premier évêque de Lyon. Âgé de 90 ans, il est frappé et expire dans un cachot exigu. Esclave et vierge, Blandine, prénom d'origine latine, montre un courage et une résistance admirables. Dernière à mourir, elle est torturée, suspendue par les bras et offerte aux fauves qui s'avancent, mais l'épargnent. Le lendemain, elle est fouettée, lacérée, rôtie sur un gril. Placée dans un filet de rétiaire (gladiateur), elle est projetée plusieurs fois par les cornes d'un taureau furieux. Encore vivante, elle est égorgée avec un glaive.

En Occident, Blandine, patronne de Lyon et des servantes, est fêtée le 2 juin avec ses compagnons. En Orient, le 2 juin est consacré à Pothin, le 25 septembre à la sainte, Attale, Maturus et Sanctus.

Maturus, Ponticus et Sanctus

Durant leurs supplices, les martyrs de Lyon ne cessèrent de clamer leur foi. Alexandre, médecin originaire de Phrygie, fut offert aux bêtes sauvages, en même temps qu'Attale, originaire de Pergame. Puis, après bien des souffrances, dont une chaise en fer porté au rouge sur laquelle fut assis Attale, ils furent égorgés sous les acclamations de la foule. Sanctus, diacre de Vienne, fut brûlé par des lames incandescentes et, après sa guérison miraculeuse, encore torturé. Le corps en lambeaux, il fut livré aux fauves, puis égorgé. Maturus subit le même sort, qui comprenait aussi des flagellations, la chaise en fer rougi au feu. Enfin, Ponticus, âgé de 15 ans, accompagnait Blandine le dernier jour, mais mourut avant la sainte.

BOANN

CELTES/IRLANDE

Boann (« vache blanche ») s'unit au Dagda* pour donner naissance à un fils, Oengus*. Or, elle est l'épouse d'Elcmar (« envieux », « méchant »), frère du Dagda qui l'a éloigné en mission pendant neuf mois, ou de Nechtan, dieu des Eaux qui occupe la colline recelant les secrets de la connaissance. Voulant se purifier de cet adultère, elle plonge dans la Segais. Cette rivière lui dévore un bras, une jambe et un œil, et la poursuit jusqu'à la côte, où Boann devient le fleuve côtier éponyme, la Boyne. D'après une autre tradition, elle se serait rendue dans un puits où des saumons ingéraient les noisettes apportant la connaissance. Les eaux montant, elles débordèrent et formèrent la Boyne peuplée de ces poissons. Boann est considérée comme un aspect de Brigitt*, la grande déesse.

BOCHICA

AMÉRIQUES/CHIBCHAS

Les Chibchas (ou Muiscas), peuple du centre de la Colombie dont il reste quelques survivants hispanisés, forment un peuple évolué au moment de la conquête des Amériques. À l'origine de la création, il existe Chiminigagua, le soleil et la lumière, et Bachue, déesse serpent de la Fertilité. Ils sont suivis de personnages-clés, dont le héros majeur Bochica, bienfaiteur du genre humain. Apparu un beau jour, il s'emploie à civiliser les Chibchas, alors sauvages, en leur enseignant l'art de construire, la morale et les lois. Ce vieil homme barbu, qui ne possède qu'un œil et quatre oreilles, a pour épouse la belle Chia (ou Chi), déesse de l'Ivresse et du Malheur qui ne cesse de contrarier son œuvre. Ainsi, elle provoque un déluge qui tue de nombreux Chibchas. Pour la punir, il la change en chouette (ou en la lune, l'astre des nuits). Après avoir aidé les survivants à se bâtir des villes, et poursuivi leur formation d'hommes civilisés, il gagne le ciel et repose sur Chuchaviva, dieu guérisseur de l'Air et de l'Arc-en-ciel. Il ne doit descendre sur Terre qu'en cas de situation grave. Les Chibchas lui offrent le cœur d'un adolescent. Le soleil aussi reçoit des sacrifices. À l'occasion de sa fête, organisée au lac Guatavita, souvenir du déluge de Chia, l'un des deux chefs régnant sur le territoire couvre de poudre d'or son corps enduit d'huile parfumée, s'adresse au soleil et plonge dans les eaux, après y avoir jeté des pierres précieuses. Il en ressort purifié. Cette cérémonie sera connue des Conquistadors, qui en feront le mythe de l'El Dorado, l'« Homme doré », cacique gouvernant un royaume aux richesses considérables, l'Eldorado.

BODHIDHARMA (vers 470-vers 543)

BOUDDHISME

Vingt-huitième patriarche du bouddhisme depuis le Bouddha*, selon la lignée indienne du Zen, Bodhidharma est le premier du bouddhisme Chan. Appelé Pudidamo en Chine, il se rend dans ce pays après avoir quitté son Inde natale. Il tente d'abord de s'implanter au sud, mais sans succès. Il s'établit au monastère de Shaolin (province du Ho-nan), construit en 465 par le moine indien Buddhajiva (Tuo Ba, en chinois). Selon la légende, il passe neuf années devant un mur, dans le silence, « assis en méditation » (*zochan* en chinois, *zazen* en japonais). Il en sort lorsque se présente un jeune bouddhiste à la recherche d'un maître. C'est Huike, dont il fait son disciple et le deuxième patriarche du Chan dans la lignée chinoise.

Bodhidharma est donc le fondateur du bouddhisme Chan, qui commencera son expansion au VIIe siècle avec Huineng*, le sixième patriarche. En déclin aux XIIe et XIIIe siècles, il s'implante au Japon, où, devenu le Zen, il est toujours très actif.

BOÈCE (vers 480-524)

CHRISTIANISME

Le Romain Boèce étudie les sciences et la philosophie à Rome, puis surtout à Athènes. Nommé consul par Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths (474-526), qui s'est emparé de l'Empire romain d'Occident, il suscite sans doute des jalousies car, accusé à tort de trahison et de pratiques occultes, il perd la confiance du souverain. Boèce est exécuté à Pavie. Commentateur et traducteur d'Aristote, dont il voulait diffuser la pensée en Occident, il est l'auteur de traités de mathématiques. En prison, il a écrit sa grande œuvre, *De la consolation de la philosophie*. Ses réflexions philosophiques, passerelle avec l'Antiquité et sa sagesse, devaient jouer un rôle important jusqu'à la Renaissance. Et le Moyen Âge

En Occident, Blandine, patronne de Lyon et des servantes, est fêtée le 2 juin avec ses compagnons. En Orient, le 2 juin est consacré à Pothin, le 25 septembre à la sainte, Attale, Maturus et Sanctus.

Maturus, Ponticus et Sanctus

Durant leurs supplices, les martyrs de Lyon ne cessèrent de clamer leur foi. Alexandre, médecin originaire de Phrygie, fut offert aux bêtes sauvages, en même temps qu'Attale, originaire de Pergame. Puis, après bien des souffrances, dont une chaise en fer porté au rouge sur laquelle fut assis Attale, ils furent égorgés sous les acclamations de la foule. Sanctus, diacre de Vienne, fut brûlé par des lames incandescentes et, après sa guérison miraculeuse, encore torturé. Le corps en lambeaux, il fut livré aux fauves, puis égorgé. Maturus subit le même sort, qui comprenait aussi des flagellations, la chaise en fer rougi au feu. Enfin, Ponticus, âgé de 15 ans, accompagnait Blandine le dernier jour, mais mourut avant la sainte.

BOANN

CELTES/IRLANDE

Boann (« vache blanche ») s'unit au Dagda* pour donner naissance à un fils, Oengus*. Or, elle est l'épouse d'Elcmar (« envieux », « méchant »), frère du Dagda qui l'a éloigné en mission pendant neuf mois, ou de Nechtan, dieu des Eaux qui occupe la colline recelant les secrets de la connaissance. Voulant se purifier de cet adultère, elle plonge dans la Segais. Cette rivière lui dévore un bras, une jambe et un œil, et la poursuit jusqu'à la côte, où Boann devient le fleuve côtier éponyme, la Boyne. D'après une autre tradition, elle se serait rendue dans un puits où des saumons ingéraient les noisettes apportant la connaissance. Les eaux montant, elles débordèrent et formèrent la Boyne peuplée de ces poissons. Boann est considérée comme un aspect de Brigitt*, la grande déesse.

BOCHICA

AMÉRIQUES/CHIBCHAS

Les Chibchas (ou Muiscas), peuple du centre de la Colombie dont il reste quelques survivants hispanisés, forment un peuple évolué au moment de la conquête des Amériques. À l'origine de la création, il existe Chiminigagua, le soleil et la lumière, et Bachue, déesse serpent de la Fertilité. Ils sont suivis de personnages-clés, dont le héros majeur Bochica, bienfaiteur du genre humain. Apparu un beau jour, il s'emploie à civiliser les Chibchas, alors sauvages, en leur enseignant l'art de construire, la morale et les lois. Ce vieil homme barbu, qui ne possède qu'un œil et quatre oreilles, a pour épouse la belle Chia (ou Chi), déesse de l'Ivresse et du Malheur qui ne cesse de contrarier son œuvre. Ainsi, elle provoque un déluge qui tue de nombreux Chibchas. Pour la punir, il la change en chouette (ou en la lune, l'astre des nuits). Après avoir aidé les survivants à se bâtir des villes, et poursuivi leur formation d'hommes civilisés, il gagne le ciel et repose sur Chuchaviva, dieu guérisseur de l'Air et de l'Arc-en-ciel. Il ne doit descendre sur Terre qu'en cas de situation grave. Les Chibchas lui offrent le cœur d'un adolescent. Le soleil aussi reçoit des sacrifices. À l'occasion de sa fête, organisée au lac Guatavita, souvenir du déluge de Chia, l'un des deux chefs régnant sur le territoire couvre de poudre d'or son corps enduit d'huile parfumée, s'adresse au soleil et plonge dans les eaux, après y avoir jeté des pierres précieuses. Il en ressort purifié. Cette cérémonie sera connue des Conquistadors, qui en feront le mythe de l'El Dorado, l'« Homme doré », cacique gouvernant un royaume aux richesses considérables, l'Eldorado.

BODHIDHARMA (vers 470-vers 543)

BOUDDHISME

Vingt-huitième patriarche du bouddhisme depuis le Bouddha*, selon la lignée indienne du Zen, Bodhidharma est le premier du bouddhisme Chan. Appelé Pudidamo en Chine, il se rend dans ce pays après avoir quitté son Inde natale. Il tente d'abord de s'implanter au sud, mais sans succès. Il s'établit au monastère de Shaolin (province du Ho-nan), construit en 465 par le moine indien Buddhajiva (Tuo Ba, en chinois). Selon la légende, il passe neuf années devant un mur, dans le silence, « assis en méditation » (*zochan* en chinois, *zazen* en japonais). Il en sort lorsque se présente un jeune bouddhiste à la recherche d'un maître. C'est Huike, dont il fait son disciple et le deuxième patriarche du Chan dans la lignée chinoise.

Bodhidharma est donc le fondateur du bouddhisme Chan, qui commencera son expansion au VIIe siècle avec Huineng*, le sixième patriarche. En déclin aux XIIe et XIIIe siècles, il s'implante au Japon, où, devenu le Zen, il est toujours très actif.

BOÈCE (vers 480-524)

CHRISTIANISME

Le Romain Boèce étudie les sciences et la philosophie à Rome, puis surtout à Athènes. Nommé consul par Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths (474-526), qui s'est emparé de l'Empire romain d'Occident, il suscite sans doute des jalousies car, accusé à tort de trahison et de pratiques occultes, il perd la confiance du souverain. Boèce est exécuté à Pavie. Commentateur et traducteur d'Aristote, dont il voulait diffuser la pensée en Occident, il est l'auteur de traités de mathématiques. En prison, il a écrit sa grande œuvre, *De la consolation de la philosophie*. Ses réflexions philosophiques, passerelle avec l'Antiquité et sa sagesse, devaient jouer un rôle important jusqu'à la Renaissance. Et le Moyen Âge

Boniface et les papes

Neuf papes ont porté le nom Boniface. Avant d'être élu, Boniface Ier (418-422) est parmi ceux qui, mandés par Innocent Ier (401-417), vont à Constantinople pour défendre, sans succès, Jean Chrysostome* auprès d'Arcadius, empereur d'Orient. À peine élu, il parvient à évincer Eulalius, un antipape (418-419), puis subit l'autorité de Constantinople, mais parvient à maintenir l'Église de Rome. Humain et pacifique, défenseur de l'orthodoxie contre le pélagianisme, il a des relations parfois difficiles avec Augustin d'Hippone*. Le combat contre les hérésies et la préservation de l'Église romaine monopolisent aussi les papes Boniface II à Boniface VI, dont les règnes s'échelonnent de 418 à 896. Grégoire IV (608-615), par exemple, se situe dans le sillage du réformateur Grégoire leGrand*. Quant à Boniface VIII (1294-1303), réputé pour son sens politique et son caractère, il se heurte aux Églises nationales, dont la France de Philippe le Bel. Boniface IX (1389-1404) témoigne d'une souplesse nécessaire lors du Grand Schisme d'Occident (1378-1417).

BOOTH, WILLIAM (1829-1912)

CHRISTIANISME

Né à Nottingham, William Booth devient à 14 ans commis d'un prêteur sur gages, dans sa ville natale puis à Londres. Il constate les ravages de la misère alors que l'Angleterre de la reine Victoria connaît sa révolution industrielle. Anglican, il rejoint à 16 ans les méthodistes (*voir Wesley*) et se met à prêcher. En 1855, il épouse Catherine Mumford (1829-1890), et le couple s'installe dans le quartier le plus pauvre, l'East End de Londres. Au lieu d'attendre les habitants, ils vont à leur rencontre, jusque dans les lieux les plus mal famés. À la foi s'ajoute une vocation sociale qui prend la forme, par exemple, de soupes populaires. L'initiative se structure pour devenir en 1878 l'Armée du Salut, dont William Booth sera le « général » jusqu'à sa mort. Kate Booth-Clibborn (1859-1955), l'une de ses huit enfants, implantera l'Armée en France.

Reposant sur l'égalité entre femmes et hommes, sur l'évangélisation et les œuvres sociales, l'organisation est de caractère militaire : les salutistes portent un uniforme, obéissent à une hiérarchie et des règles. Répartis dans plus de cent pays, ils ont leur siège à Londres et une devise : « Soupe, savon, salut ».

BORIS Ier (IXe siècle)

CHRISTIANISME

Tsar de Bulgarie, Boris quitte le paganisme sous l'influence de sa sœur et embrasse le christianisme. Il fait appel aux Latins, puis son identité slave le porte vers Byzance et l'orthodoxie. Baptisé en 864, il prend le nom de son parrain, l'empereur Michel III, pour devenir Boris Ier-Michel. Les conversions bulgares se succèdent ensuite, et s'accélèrent sous l'action de missionnaires de langue slave, dépêchés par Photius*, patriarche de Constantinople. La Bulgarie finit par être évangélisée. Boris en organise l'Église, puis se retire dans un monastère (888). Il en sort pour chasser son fils Vladimir, rebelle au christianisme, et place son plus jeune fils, Syméon (893-927), sur le trône. De nouveau moine, il meurt en 907. Boris est fêté le 2 mai.

Les cinq saints d'Okhrid

Parmi les évangélisateurs de la Bulgarie figurent ces cinq disciples de Cyrille et Méthode*. À la mort de Méthode (885), Clément d'Okhrid (vers 840-916) est chassé de Grande Moravie avec ses quatre compagnons, Angelaire, Gorazd, Nahum (ou Laurent) et Sabas. Ils sont accueillis par BorisIer, qui confie à Clément l'évangélisation de l'ouest de la Macédoine et du sud de l'Albanie. Clément y traduit des écrits en slavon. Syméon lui réitère sa confiance et le fait consacrer évêque de Drembica et Velica (894), le premier de Bulgarie. Écrivain, Clément meurt à Okhrid, où il a fondé des monastères et une église où ses reliques sont vénérées. Il reste une grande figure de l'identité bulgare.

BORROMÉE, CHARLES (1538-1584)

CHRISTIANISME

Natif du château d'Arona, sur le lac Majeur, Charles Borromée est le neveu de Pie IV (1559-1565). Grâce à son oncle, il occupe des postes importants au Vatican. Il devient ainsi cardinal et archevêque de Milan. À ces titres, il est un des grands artisans de la Contre-Réforme catholique, mise au point lors du concile de Trente (1545-1563), afin d'apporter des changements au sein de l'Église et de réagir contre les avancées de la Réforme protestante de Luther*. Il est par exemple à l'initiative du *Catéchisme romain*, approuvé par Pie V en 1566, qui sera remplacé en 1992 par le *Catéchisme de l'Église catholique*, écrit à la demande de Jean-Paul II*. Se consacrant ensuite à son diocèse, Charles Borromée y applique les mesures du concile, dont la création de séminaires, et montre un grand dévouement, entre autres lors de la peste de Milan (1576-1577). Il est fêté le 4 novembre.

Charles et les saints

Le nom Charles vient du germanique *Carl*, « homme », « mâle ». Le Français Charles Garnier (1609-1649), parti évangéliser le Québec et tué par des Iroquois, est l'un des huit martyrs jésuites du Canada (1648-1649), missionnaires auprès des Hurons, avec Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Gabriel Lallemant et Noël Chabanel. L'Italien Charles de Sezze (1613-1670), né Giancarlo Macchione, entre chez les franciscains et, malgré son manque d'instruction, se révèle un théologien hors pair. Charles Lwanga fait partie des martyrs d'Ouganda, catholiques et protestants morts en 1886 et 1887.

BORVO

CELTES/GAULE

Dieu des Sources chaudes et thermales, Borvo (« eau bouillonnante ») ou Bormo est l'Apollon* guérisseur gaulois. Il est présent jusqu'en Lusitanie, sous le nom de Bormanico, dieu thermal. La racine de son nom se retrouve d'ailleurs dans divers toponymes, comme Bourbonne-les-Bains. Borvo a pour épouse Damona (« vache divine »), ou Bormona, déesse de la Fertilité et des Sources.

BOSCO, JEAN (1815-1888)

CHRISTIANISME

Né dans la région de Turin, Jean Melchior Bosco connaît sa vocation à 9 ans, dans un rêve. Après des études au séminaire, qu'il poursuit tout en travaillant, il est ordonné prêtre en 1841, voue son énergie aux pauvres turinois, spécialement les jeunes des quartiers déshérités pour lesquels il ouvre un établissement, l'Oratoire Saint-François-de-Sales, grand évêque des XVIe-XVIIe siècles, dont il se réclame. Ce lieu regroupe enseignements et loisirs, constituant le premier « patronage ». Son action prenant de l'ampleur, il s'entoure de prêtres éducateurs avec lesquels il forme en 1859 la Société de saint François de Sales*, ou salésiens. À cette congrégation s'ajoute en 1872 celle des sœurs de Marie Auxiliatrice (salésiennes), confiée à sainte Marie-Dominique Mazzarello. Jean Bosco est fêté le 31 janvier. Il est le patron des apprentis, des éditeurs et des illusionnistes.

BOUDDHA (VIe-Ve siècles av. J.-C. environ)

BOUDDHISME



Si l'historicité du Bouddha (« qui s'est éveillé ») historique ne fait quasiment aucun doute, sa biographie fut semble-t-il élaborée progressivement par ses adeptes et dans les premiers siècles suivant sa mort. Ce travail de transmission visait, comme pour les grandes figures d'autres religions, à magnifier le personnage et à exalter sa sainteté. En combinant les sources anciennes et plus tardives, un portrait général du Bouddha historique se dessine. Concernant les dates, il était admis au XXe siècle qu'il avait vécu de 566-563 à 486-483 avant notre ère environ. Mais des recherches récentes ont affiné cette période, qui situent sa mort plutôt aux alentours de 400.

Fils du roi Shuddhodana et de son épouse principale Mahâmayâ (qui meurt sept jours après l'accouchement), Siddhârta (« qui a atteint son but ») est le prince d'un royaume situé en Inde, peut-être à la frontière actuelle avec le Népal. À sa naissance, des sages prédisent qu'il sera un *mahâpurusha* (« grand homme »), plus précisément un *chakravartin*, c'est-à-dire « celui qui fait tourner la roue », un roi capable d'un renoncement total et d'une justice universelle. Pour mener cette quête, il doit abandonner les critères et les préoccupations du monde, à la manière de ces *shramanas*, ces renonçants et méditants qui vivent dans une ascèse extrême. Ce qui pousse son père Shuddhodana à le combler de tous les plaisirs, l'immergeant dans un luxe trompeur. Tant et si bien que, devenu un jeune homme, Siddhârta n'a toujours pas été confronté à la souffrance humaine, sans laquelle personne ne peut tendre vers sa propre libération. Mais il va en faire l'expérience lors des Quatre Rencontres de la tradition bouddhiste. Un beau matin, alors que le parcours que doit suivre son char à travers la ville a été enjolivé à dessein, les devas* (êtres divins) s'arrangent pour qu'il aperçoive un vieillard mal en point. Renseigné par Chandaka, le conducteur de son attelage, Siddhârta découvre la vieillesse et rejoint son palais au plus vite. Perturbé par cette révélation, il ressort avec son char et apprend ce que sont la maladie et son cortège de laideur et de douleur, la mort inévitable. Bref, les devas augmentent sa sidération et son trouble, au point que, lorsqu'il croise un homme serein, au visage apaisé, que Chandaka décrit comme un renonçant, il comprend qu'il devra suivre ce chemin. Prêt à quitter le palais, il doit subir une première épreuve. Son épouse, Yashodharâ, vient d'accoucher d'un garçon, qu'il appellera de manière explicite Râhula, « empêchement ». Malgré son envie irrésistible, et compréhensible, d'enlacer la mère et l'enfant assoupis dans la chambre, il résiste et saute sur le dos de son cheval Kanthaka, tandis que Chandaka l'accompagne, accroché à la queue de l'animal. Pour que la monture ne fasse le moindre bruit qui pourrait réveiller les habitants, les devas soulèvent ses sabots du sol. Puis il part, seul, suivre les enseignements de deux *shramanas*. Désireux d'atteindre un état intérieur supérieur, il entre dans une période d'ascèse intense, le but étant d'annihiler en lui la source de tout désir et de tout plaisir. Au bout de six ans, pendant lesquels l'ont suivi cinq ascètes, affamé, il se résout à manger afin de poursuivre sa recherche vers cette Illumination (*bodhi*). Ses compagnons le laissent, convaincus au contraire qu'il a abandonné son objectif. C'est alors que, résolu à méditer jusqu'à l'Illumination, Siddhârta s'assoit sous un arbre à l'ombre bienveillante, le pipal (un genre de figuier sacré), consacré par ailleurs à la Trimurti*. Il engage alors une lutte contre Mâra, qui, tentateur, essaie de le détourner de sa quête

en le précipitant dans les désirs, par exemple avec de splendides jeunes filles. Mais c'est en vain, même lorsque se déchaînent les forces de cet être surnaturel. Le bodhisattva reste imperturbable et atteint l'Illumination, l'événement étant censé se dérouler à Bodh Gayâ, dans le Bihâr, État du nord-est de l'Inde – un haut lieu de pèlerinage. Il a dès lors accès à ses vies antérieures, à celle des autres et à la vérité libératrice (*dharma*). Omniscient, il devient le Bouddha, dit aussi Sakyamuni, c'est-à-dire « le sage des Sakya », sa famille qui appartient à la lignée des Gautama. Il s'entoure bientôt de disciples qui forment la Sangha, la communauté, dont son fils Râhula et des personnages-clés tels Ananda*, Devadatta* et Mahâkâsyapa*. Peu après sa mort se tient le premier concile qui perpétue son enseignement : le « bouddhisme », dont il est le fondateur historique, est en marche.

BRAGI

GERMANO-NORDIQUES

Dieu scandinave de l'Éloquence et de la Poésie, Bragi est un fils d'Odin*, et de Frigg* ou d'une géante*, Gunnlod. Il a pour épouse Idun*, déesse gardant les pommes de la jeunesse éternelle. Ce personnage à la longue barbe, reconnu pour sa sagesse, est tenu pour l'inventeur de la poésie et, à ce titre, s'affirme comme le patron des scaldes, dont Odin* est le dieu. Les runes, l'alphabet sacré et secret, sont d'ailleurs gravées sur sa langue. Historiquement, Bragi est peut-être la divinisation de Bragi Bodlason, poète norvégien du IXe siècle considéré parfois comme le père de la poésie scaldique. À moins que ce nom, qui signifie « parangon », n'ait d'abord qualifié Odin, le dieu au « multiple savoir » (*Fjölsvidr*) que vénéraient particulièrement les scaldes. Attestés au IXe siècle en Scandinavie, ces poètes ont livré de précieuses indications sur l'ancienne mythologie et l'Histoire, dont la matière servira entre autres à Snorri Sturluson*. L'art des scaldes gagne aussi l'Islande et rayonne jusqu'au XIIIe siècle, avant de disparaître. Toujours en Islande, les scaldes sont parmi les auteurs d'un genre original apparu au XIIe siècle, la saga, récit en prose au style concis et clair, portant sur des légendes nordiques ou chrétiennes, des époques historiques, des personnages contemporains ou des ancêtres. Ce genre magnifique finira par s'épuiser et s'effacer au milieu du XIVe siècle.

BRAHMÂ

INDE/BOUDDHISME

Brahmâ est le premier représentant de la Trimurti*, qui comprend aussi Vishnu* et Shiva*. Né avant les dieux, il est le créateur (Brihaspati) de l'univers et des êtres, le patriarche (Pitâ-maha) dont l'essence est présente en tout. Ce pouvoir suprême lui vaut de nombreux qualificatifs, comme « l'Éternel » (Sanat).

Selon la mythologie, Brahmâ, appelé Prajâpati, « seigneur des créatures », naît d'un œuf d'or sorti de la mer primordiale. Il engendre Sarasvatî*, déesse de la Parole. Il prend ensuite l'aspect d'un sanglier et extirpe la Terre du fond de l'océan. De ce grand dieu descendent des figures essentielles comme Manu*, à l'origine de l'humanité, et Kashyapa*. Associé à la couleur rouge, Brahmâ est représenté avec quatre têtes, donc quatre visages. Il possède aussi quatre bras, chacun d'eux tenant l'un des quatre Veda, car le dieu est le maître du savoir que symbolise l'oie, sa monture. C'est pourquoi les Veda viennent de lui et retournent à lui. Il peut aussi les concentrer dans une seule main. Les trois autres exhibent alors des objets sacrés, comme la louche sacrificielle en bois, un pot à eau ou un chapelet. Enfin, il figure sur un lotus, fleur de Vishnu.

Une tradition littéraire avance que la vie de Brahmâ est de cent ans, à l'issue desquels il cessera d'exister : l'univers retrouvera alors sa forme première. Mais ce siècle n'est pas à échelle humaine. En effet, un jour de Brahmâ correspond à 2,16 milliards de nos années !

Brahmâ habite au sommet du monde, c'est-à-dire sur le mont Meru, planté au centre de l'univers – identifié parfois au point culminant de l'Himalaya. Pour l'hindouisme, il réside dans une ville dorée qui surplombe les sept mondes inférieurs. Sur cette montagne nichent des oiseaux voletant parmi des jardins gorgés de fruits et de fleurs, ainsi que des palais somptueux. On y rencontre des dieux (devas*), des asuras* (anti-dieux), les belles créatures que sont les Apsaras* accompagnées des Gandharvas*, les musiciens. Sans oublier les Râkhsasas*, des démons.

Pour le bouddhisme, le monde souterrain (enfers) est surmonté de mers et de terres cernant le Meru. Au-dessus de celui-ci se trouvent le monde des dieux émérites (dont les devas, que préside Brahmâ, qui n'est plus le créateur), le monde informe et la Terre Pure du Bouddha*. Ce dernier, à la fin de la septième semaine suivant son Éveil, se demanda s'il était utile ou non d'enseigner son expérience : des devas, conduits par Brahmâ, le persuadèrent de partager sa connaissance.

BRANBENDIGEIT

CELTES/GALLES

Dans la mythologie galloise, Llyr (Lir en Irlande), dont Shakespeare s'inspirera pour son *Roi Lear*, est un souverain apparenté à Dôn, la grande déesse. Dieu de toutes les Eaux, en particulier l'océan, il a une fille, Branwen*, et cinq fils : Bran, Manawydden (pendant de l'Irlandais Manannan mac Lir*), Bêli, et deux jumeaux, demi-frères des précédents, Evnissyen et Nissyen.

Géant énorme, Bran Bendigeit est le « corbeau béni », oiseau aussi de Lugh*. Seigneur de l'île des Puis-

sants, en Galles, ses deux arbres de prédilection sont l'aulne (l'eau, le feu, la naissance, la résurrection) et le sorbier (le feu, la vie, l'autorité). Musicien et protecteur des bardes, c'est le dieu de la Mort et de la Vie, de la Prophétie et de la Magie. Il possède même le chaudron d'abondance, qui ressuscite les morts.

Lorsqu'il apprend que Branwen est maltraitée en Irlande par son mari Matholwch, il part châtier le coupable en enjambant la mer. Celui-ci, terrifié, s'amende en lui promettant une maison à sa taille. Car Bran est trop grand pour entrer dans tous les édifices et le moindre navire. Mais Matholwch lui a tendu un piège, qui est déjoué. Une grande bataille s'engage entre les deux camps. Bran ne quitte l'île qu'avec six survivants, dont Manawydden, Taliesin* et Pryderi*. Blessé gravement, il demande à être décapité, sa tête étant placée ensuite sur une colline de Londres, afin de protéger l'île de Bretagne. Mais elle sera déterrée par Arthur, provoquant l'invasion des Saxons.

Pour la tradition chrétienne, il est devenu Brendan ou Brandan, évangélisateur de la Grande-Bretagne. Natif d'Irlande, ce saint du VI[e] siècle aurait voyagé à la recherche du paradis, périple consigné dans un récit ancien.

BRANWEN

CELTES/GALLES

Sœur de Bran Bendigeit*, Branwen (« corbeau blanc ») est la déesse galloise de la Beauté et de l'Amour. Matholwch, roi d'Irlande, venu avec de magnifiques chevaux, obtient sa main de Bran, souverain de l'île des Puissants (en Galles), ce qui unit les deux royaumes. Evnissyen, demi-frère de Branwen, contrarié de ne pas avoir été consulté, mutile cruellement les animaux durant les noces. Offensé, Matholwch est prêt à la guerre, mais Bran le calme en lui offrant son chaudron capable de ressusciter les morts et d'autres chevaux. Installée en Irlande, Branwen donne naissance à un fils, Gwern (« aulne »). Les rapports du couple se détériorant très vite, elle est reléguée pendant trois ans aux cuisines pour servir le boucher. Pendant ce temps, elle dresse un étourneau et l'envoie porter un message à son frère. Bran se rend en Irlande à la tête d'une troupe. Terrifié, Matholwch propose la paix et, pour gage de sa bonne foi, que son fils monte sur le trône. Des seigneurs irlandais s'insurgent et cachent leurs soldats dans des sacs de farine, prêts à attaquer les Gallois. Evnissyen les précipite dans le feu, ainsi que Gwern. La guerre qui s'ensuit est un massacre. Evnissyen, en proie à un remords tardif, se sacrifie en sa cachant dans le chaudron, qui explose tandis qu'il grossit. Seuls sept Gallois survivent, dont Bran. Le cœur brisé par tous ces drames, Branwen suit son frère et meurt de chagrin…

BRES

CELTES/IRLANDE

À l'issue de la bataille entre Fir Bolg et Túatha Dé Dánann*, qui a vu la victoire des seconds, Nuada* ne peut régner car il a eu la main droite coupée. Fils d'Elataha (« savoir »), roi Fomoire, et d'Ériu, une Dé Dánann, Bres accède au pouvoir. Son arrivée marque l'alliance entre les deux peuples, scellée par des mariages, dont ses propres noces avec Brigitt*. Mais il ne tarde pas à se montrer arrogant, tyrannique et injuste. Ce qui incite le barde Coirpre à composer le premier pamphlet de l'histoire irlandaise. Tout concourt à faciliter le retour de Nuada, prévu dans sept ans. Bres met cette période à profit pour préparer la seconde bataille, qui se révèle une défaite. Il est capturé et ne doit la vie qu'au savoir agricole qu'il a promis de transmettre à l'Irlande, assurée d'une abondance de lait.

BRIEUC(V[e] ou VI[e] siècle)

CHRISTIANISME

La Bretagne et ses saints



Brieuc est considéré comme l'un des sept moines fondateurs de la Bretagne (ou Armorique, le « pays de la mer »), gagnée par des émigrants venus d'outre-Manche. L'évangélisation de cette région, entamée au V[e] siècle, aboutit à la création de neuf diocèses. Sept sont le fait de ces saints évêques dont l'action s'étend de 450 à 630 environ, même si la véracité historique n'est pas toujours facile à établir. Corentin de Quimper (évêché de Cornouailles) serait né en Armorique, vers 375. Grand ascète, il aurait été sacré évêque de Quimper par Martin deTours* (mort en 397). Il se serait éteint vers 460, dans sa ville. Peut-être d'origine gallo-romaine, Paterne l'Ancien est ordonné évêque à Jérusalem, puis prend en charge le diocèse de Vannes (le Vannetais) déjà existant. Rencontrant de l'hostilité, il se fait ermite et meurt vers 475. Il ne doit pas être confondu avec l'évêque Paterne d'Avranches (mort vers 570). Le moine gallois Malo, ou Maclou (diocèse d'Alet, ou Saint-Malo) vit à une époque difficile à déterminer, tant sa vie a été brodée. Certains le font mourir vers 565, d'autres vers 640. Il quitte en tout cas son pays et devient évêque d'Alet. Pour des raisons obscures, il se retire dans un monastère près de Saintes, revient à Alet, puis finit ses jours en Saintonge, dans une solitude volontaire.

Nous trouvons aussi Samson deDol* (diocèse de Dol), Pol deLéon* (diocèse de Léon, avec Saint-Pol-de-Léon pour chef-lieu), Tugdual* (diocèse du Trégor, avec Tréguier).

Brieuc signifie « dignité de prince » en ancien breton. Ce personnage est entouré de légendes, sans doute empruntées pour partie à d'autres saints. La tradition le fait naître vers 409 à Cardigan, au pays de Galles, de parents païens. À cette époque, Germain l'Auxerrois* (vers 378-448) se rend en Grande-Bretagne pour combattre le pélagianisme, dont le succès inquiète l'Église. Brieuc serait parti sur le

continent avec ce grand évêque, vers 429, et serait devenu son disciple. Ordonné prêtre, il retourne au pays de Galles, dont il accentue l'évangélisation. Une invasion étrangère le contraint à regagner le continent avec plusieurs dizaines de compagnons. Il accoste en Armorique et fonde un monastère à Tréguier. Après un autre séjour dans son pays, il fonde un autre monastère autour duquel se constitue un village, ancêtre de la ville qui porte aujourd'hui son nom : Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor). Après avoir reçu la dignité d'évêque, il s'éteint vers 502. Il est fêté le 1er mai.

D'autres sources, moins utilisées, font de Brieuc, né en 517 et mort en 614, un disciple de Germain de Paris (496-576).

BRIGITTE

CELTES/IRLANDE/CHRISTIANISME

Brigitt, ou Brigantia, qui fait appel aussi à la notion de hauteur, est la fille (ou la mère) du Dagda*, le dieu suprême. Mère des dieux, elle est la grande déesse aux trois visages, qui patronne la poésie, la médecine et la forge, c'est-à-dire les trois fonctions communes au monde indo-européen. Au pays de Galles, elle correspond à la Cerridwen*, et en Gaule à Belisama, la « très brillante ». Comme toutes les déesses mères, elle possède diverses manifestations, telles Morrigan*, Dana*, Eithne (mère de Lugh*), Épona* ou Boann*.

Le christianisme a repris cette grande figure en la personne de Brigitte de Kildare, ce qui explique son éclipse dans les sources celtiques. Fêtée le 1er février, comme Brigitt, et morte en 525, cette sainte est la patronne de l'Irlande avec Patrick*, qui l'aurait convertie. Elle est associée au comté de Kildare, à l'ouest de Dublin, où, sous un chêne dévolu à Brigitt, fut bâti un monastère qui lui était dédié.

Brigitt a inspiré aussi Bride, nom en vigueur en Écosse. Cette autre figure, devenue aussi une sainte chrétienne, aurait accouché Marie*, la mère de Jésus*.

BRIGITTE DE SUÈDE (vers 1303-1373)

CHRISTIANISME

Issue d'une famille noble de Suède, Brigitte est mariée à 13 ans à Ulf Guodmarsson et accouche de huit enfants. En 1341, cette femme pieuse part en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais son mari tombe malade au retour et meurt en 1344 à Arras. Se consacrant à Dieu, à la prière et à la pauvreté, Brigitte fonde l'ordre du Saint-Sauveur, ou Brigittins, qui obéit à la règle d'Augustin d'Hippone*. Elle tente de convaincre les papes de quitter Avignon et de revenir à Rome, qu'elle visite. Elle se consacre à d'autres pèlerinages célèbres, dont Assise. Elle meurt à son retour de Terre sainte. Patronne des pèlerins, Brigitte de Suède est célèbre pour ses révélations dès la fondation de son monastère suédois de Vadstena (1346), où lui sont apparus Jésus*, des anges ou Marie*. Elle est fêtée le 8 octobre.

Fille de sainte Brigitte, sainte Catherine de Suède (vers 1330-1381) reçoit bien sûr une éducation profondément chrétienne. Après s'être mariée très jeune avec le seigneur Edgar, restée chaste, elle retrouve sa mère qui s'est installée à Rome après la mort d'Ulf Guodmarsson. Catherine devient veuve à son tour en 1350. Lorsque Brigitte meurt, elle rapporte sa dépouille à Vadstena et prend la direction de l'ordre.

BRITOMARTIS

GRÈCE

Compagne d'Artémis, Britomartis tient farouchement à sa virginité. Aussi, lassée des assiduités de Minos* depuis neuf mois, elle préfère la mort plutôt que de continuer à être poursuivie à travers la Crète. Alors que le roi est prêt à la rejoindre, elle se précipite d'une falaise, au lieu-dit Dicté, « montagne du filet ». En effet, tombée dans la mer, elle est miraculeusement recueillie par le filet d'un pêcheur. Mais, son sauveur se montrant aussi très importun, elle s'enfuit sur l'île d'Égine où, réfugiée dans un bois, elle devient invisible grâce aux dieux. Les Éginètes lui construiront un temple, et en feront leur protectrice sous le nom d'Aphaia. Déesse des Montagnes, des Mers et de la Chasse, en Crète (sous le nom de Diktynna) et à Égine, elle prit ailleurs une dimension lunaire. Britomartis était aussi appelée la « déesse aux filets ».

BRUNO (vers 1035-1101)

CHRISTIANISME

Né à Cologne, le chanoine Bruno parfait sa culture religieuse à Reims, où il enseigne à son tour. L'un de ses élèves, Eudes de Châtillon, sera le pape Urbain II (1088-1099). En 1083, son archevêque, le peu scrupuleux Manassès de Gournay, ayant été renvoyé, il se retire avec deux compagnons dans une dépendance de l'abbaye de Molesme. Sur le conseil de l'abbé, Robert de Molesme comprenant son désir d'intensifier la recherche érémitique, il gagne en juin 1084 le massif de la Grande-Chartreuse, entre Chambéry et Grenoble. Avec six clercs et laïcs, il fonde une nouvelle famille monastique : les chartreux. Appelé à Rome par Urbain II (1088), il fonde un autre ermitage en Italie, avant de s'éteindre. Il est fêté le 6 octobre. En l'absence de règle écrite par Bruno, Guigues le Chartreux (1083-1136), cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, rédige un document conciliant la vie érémitique et la vie

monastique selon la règle bénédictine. L'ordre, approuvé en 1133, connaît son premier chapitre général en 1140, sous le sixième prieur, saint Anthelme (1107-1178). Les chartreux, dont la vie solitaire est intense, existent toujours.

Bruno et les saints

Bruno signifie « brun de cheveu » ou « bouclier » en langue germanique. Fils de l'empereur germanique Henri Ier, Brunon ou Bruno de Cologne (vers 928-965), nommé archevêque de cette ville par son frère Othon, futur empereur, est régent du royaume franc (954-956) après la mort de ses beaux-frères, Louis IV d'Outre-mer et Hughes. L'évangélisateur Bruno de Querfurt (vers 974-1009) est tué par des Ruthènes (en Ukraine).

BRUNO, GIORDANO (1548-1600)

CHRISTIANISME



Né à Nola, dans le royaume de Naples, ce dominicain passé maître dans les procédés mnémotechniques est un théologien et philosophe victime de l'orthodoxie de son époque. Entré chez les dominicains en 1565, il est lecteur de l'humaniste Érasme*. Au fil du temps, il s'écarte de la théologie et de la doctrine officielles tout en se passionnant pour des sciences occultes et la cosmologie, l'étude de la formation et de l'évolution de l'univers. Accusé d'hérésie, il quitte l'ordre en 1576 et fuit Naples. Après avoir voyagé deux ans en Italie, il se rend en Savoie et à Genève, ville protestante de Théodore de Bèze*, successeur de Calvin*. Son errance le conduit à Toulouse et à Paris, où Henri III lui offre sa protection et une chaire d'enseignant. En 1584, il se rend en Angleterre avec l'ambassadeur français et rencontre la reine Élisabeth. Mais, en 1586, une série de polémiques l'oblige à quitter la France pour l'Allemagne. Cinq ans plus tard, il est invité à Venise par Mocenigo pour enseigner la mnémotechnie et la géométrie. À la suite de désaccords, ce notable le dénonce à l'Inquisition. Arrêté le 23 mai 1592, Giordano Bruno passe huit ans dans les geôles romaines, soumis à des interrogatoires menés par Robert Bellarmin*. Jugé hérétique irrécupérable, il est condamné à mort le 8 février 1600. Le 17 suivant, il a la langue arrachée et monte sur le bûcher, sur le Campo dei Fiori de Rome, où une statue lui rend aujourd'hui hommage.

Ses nombreuses œuvres traitent de sujets divers, au contenu parfois obscur. Outre son opposition aux dogmes catholiques (Trinité*, virginité de Marie*…) et son goût pour l'hermétisme et la divination, il en ressort une interprétation originale en cette fin de Renaissance : l'univers est infini, et les mondes sont innombrables. Pour beaucoup, il préfigure Spinoza*.

BUBER, MARTIN (1878-1965)

JUDAÏSME

Philosophe et théologien d'origine autrichienne, Martin Buber est l'un des trois illustres maîtres du judaïsme allemand, avec Leo Baeck* et Franz Rosenzweig*. Formé par son grand-père à la tradition rabbinique, il étudie la philosophie et s'engage dans le sionisme, mais s'écarte de la ligne tracée par Theodor Herzl*. En 1901, il sort un journal sioniste, *Die Welt*. Hitler arrivant au pouvoir (1933), il conserve le poste de professeur de théologie à Francfort, qu'il occupe depuis huit ans, mais doit quitter le pays (1938). Il gagne la Palestine, et continue d'enseigner à Jérusalem. Partisan d'un socialisme humaniste, Martin Buber considère que la création de l'État d'Israël (1948) doit s'effectuer dans la concorde avec les Arabes, pour un épanouissement mutuel. Ce souci de l'autre et du dialogue se retrouve dans la revue *Ihud* qu'il anime alors, dans ses ouvrages *Je et Tu* (1923), *La Vie en dialogue* (1932). Parmi ses autres travaux, il a poursuivi et achevé en 1961 une traduction de la Bible de Rosenzweig.

BUCER, MARTIN (1491-1551)

CHRISTIANISME

Né à Sélestat, en Alsace, ce dominicain rencontre en 1518 Luther*, alors en pleine controverse avec des théologiens catholiques. Convaincu par les thèses de ce dernier, il quitte son ordre (1521), est libéré de ses vœux monastiques et devient simple prêtre. Mais il est excommunié pour s'être marié avec une ancienne moniale. Il se réfugie à Wissembourg (1523), au nord de l'Alsace, et, après avoir prêché la Réforme, à Strasbourg. Dans cette ville, il fonde l'Église réformée avec des compagnons, tout en œuvrant à l'unité, tant au sein de la famille protestante qu'avec l'Église catholique. Par exemple, cet humaniste dont la théologie est influencée par Érasme* accueille Calvin* et des anabaptistes, tente de réconcilier Luther et Zwingli* que séparent des différences concernant la Cène (eucharistie). L'empereur Charles Quint le chasse de la ville en 1549. Bucer se rend à Cambridge, participe à la mise en place de l'anglicanisme, et y termine ses jours. Quant à Strasbourg, elle se range après sa mort au luthéranisme.

BUDDHAGHOSA (ve siècle)

BOUDDHISME

Issu d'une famille de brahmanes, Buddhaghosa (« voix du Bouddha* ») naît en Inde. Converti au bouddhisme, il gagne Ceylan (Sri Lanka) et s'installe au monastère de Mahâvihâra. Il y étudie les textes sacrés, notamment les écrits de Mahinda, le fils d'Asoka*. Érudit, il rédige plusieurs œuvres en pâli, des commentaires du Canon (règle) bouddhique. Son œuvre principale, le *Visuddhimagga* (« Chemin de la pureté »), détaille la doctrine du Theravada, notamment la méditation, qui repose sur l'attention, la respiration et la concentration.

BUKHÂRI, AL- (810-870)

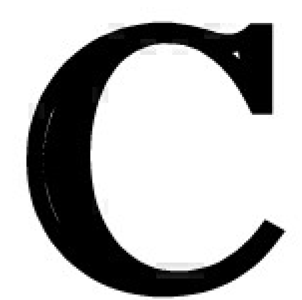
ISLAM

Avec celui de Muslim*, le recueil d'al-Bukhâri est qualifié d'*al-Sahîh*, c'est-à-dire « l'authentique » en matière de *hadith*. Originaire de la région de Boukhara (Ouzbékistan), il a réuni 2 762 traditions qu'il a collectées dans l'Hedjaz lors du pèlerinage à La Mecque, et au cours de ses différents voyages (Syrie, Égypte, Irak). Classés par thèmes, les textes sont assortis d'un bref commentaire. Savant reconnu, al-Bukhâri meurt à Samarcande.

BUWAYH OU BÛYEH

ISLAM

Ce personnage a donné son nom à la dynastie des Bouyides (945-1055), lignée d'émirs inaugurée par ses trois fils, Ali, al-Hasan et Ahmad. Les Bouyides vont ainsi régner sur l'Iran, mais aussi sur l'empire arabo-islamique en exerçant leur tutelle sur les califes abbassides (*voir Abbas, al-*). Sous leur gouvernement se développent les arts et les lettres. Citons par exemple l'historien et penseur iranien Miskawayh (933-1030), en charge de la bibliothèque d'Ibn al-Amid, vizir (963-970) de l'émir bouyide, puis sous le fils d'al-Amid. À Bagdad, il sert le grand prince bouyide et ses successeurs. Écrivant en arabe, il rédige une histoire de la dynastie (jusqu'en 980). Les Bouyides sont aussi les premiers souverains d'Iran à promouvoir le chiisme duodécimain, toujours de rigueur aujourd'hui. Ils sont effacés par les Seldjoukides.



CABIRES

GRÈCE/ROME

À l'origine divinités chtoniennes de Phrygie, garantes de la fertilité, les Cabires gagnèrent la Grèce. Ces démons mystérieux dont le nombre varie, au culte et à l'origine obscurs, sont tenus pour les fils d'Héphaïstos*, dieu du Feu qui leur attribue le pouvoir sur la métallurgie et des Métaux. Honorés dans divers lieux (Thèbes, Lemnos, Imbros…) en tant que vecteurs de fertilité et protecteurs des marins, ils sont plus spécialement liés à Samothrace, où se trouve un sanctuaire important. Cette île, où les Cabires exploitent le fer, est le cadre de mystères auxquels s'initient de grandes figures mythologiques (Agamemnon*, Castor* et Pollux, Énée*, Héraclès*, Orphée*, Ulysse*…). Leurs fêtes ont lieu la nuit.

Importés à Rome par l'intermédiaire d'Énée, ils y seront vénérés, mais sans porter de nom. Ils deviennent les « dieux puissants » qui, invoqués contre les problèmes domestiques et les tempêtes, ont une dimension funéraire. On les trouve associés à Jupiter*, Minerve* et Mercure*.

CAGN

AFRIQUE

Chez les Bochimans (Namibie et Botswana), Cagn est le dieu créateur, sujet de nombreux mythes. On raconte par exemple que, à l'origine, les hommes lui ayant désobéi, il envoya le feu sur Terre et se réfugia dans le ciel. Ou bien que sa résidence n'est connue que des antilopes. Ou encore qu'il créa la lune à partir d'une vieille chaussure. Époux de Coti, il est le père de Cogaz et Gewi. Capable de se métamorphoser, chaussé de sandales magiques, il a pour messagers les oiseaux. Connu aussi sous le nom de Kaang, maître des phénomènes naturels, il est présent en toutes choses, en particulier les chenilles et les mantes religieuses.

CAI SHEN

CHINE

Dieu de la Richesse, Cai Shen (ou Tsai Shen) fut d'abord un général mythique, Zhao Xuantan Yuanshai, le « général Zhao de la Terrasse noire », que l'Auguste de Jade* désigna pour aider l'un des fondateurs du taoïsme religieux à acquérir l'élixir d'immortalité. On lui associe aussi parfois un sage martyrisé au XIIe siècle avant notre ère, ce qui en fait un dieu double : militaire et civil. Divinité tao très populaire, Cai Shen est invoqué, dans les milieux modestes, sur des papiers calligraphiés et collés sur les chambranles des portes – les plus aisés lui consacrent des statues. Capable d'une grande magie, il apporte la prospérité sous toutes ses formes, matérielle et physique. Son aura est telle que son nom est devenu un terme générique désignant divers dieux de la Prospérité et de la Richesse, donc du Bonheur.

CALAS, JEAN (1698-1762)

CHRISTIANISME

Né près de Castres, le calviniste Jean Calas est une victime emblématique à double titre : celle de l'intolérance à l'égard des protestants, latente mais réelle en plein siècle des Lumières, et celle d'une des plus grandes erreurs judiciaires de l'Histoire. Installé à Toulouse, ce père de six enfants tient un négoce de tissus, rue des Filatiers. En octobre 1761, il trouve son fils aîné de 29 ans, Marc-Antoine, pendu dans sa boutique. Pour lui éviter la honte réservée aux suicidés, lui permettre d'avoir un enterrement chrétien, et pour sauver l'honneur familial, il maquille la mort en meurtre. Arrêté, sévèrement interrogé, Calas avoue son erreur et nie le crime. Mais d'autres éléments semblent l'accabler, dont le peu d'entrain qu'il met à aider financièrement son fils Louis, devenu catholique. L'affaire prend un tour politique et religieux. Après une enquête bâclée, les rumeurs, la vindicte populaire, le poids du clergé et l'acharnement de David de Beaudrigue, magistrat municipal (capitoul), ont raison de la vérité. Jean Calas est accusé d'avoir tué son fils qui voulait se convertir au catholicisme, information infondée. Malgré la défense d'un écrivain, Laurent Angliviel de la Beaumelle, qui sera banni de la ville, le malheureux subit le supplice de la roue, est étranglé puis brûlé vif, sans avoir cessé de clamer son innocence. Averti de l'affaire par Dominique Audibert, un marchand marseillais, Voltaire, qui vit à Ferney, près Genève, est d'abord partisan de la culpabilité. Il change d'avis après avoir reçu l'un des fils de Jean Calas, Donat. Rejoignant d'autres personnalités déjà mobilisées, il déclenche une contre-offensive, accueille un temps Mme Calas et deux de ses fils,

obtient des soutiens dont celui de Catherine de Russie. En 1763, il publie son célèbre *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas*. Louis XV reçoit la famille. Jean Calas est réhabilité en 1765. David de Beaudrigue est destitué et la famille indemnisée personnellement par le roi.

CALCHAS

GRÈCE

Célèbre devin, Calchas a reçu ce don de son aïeul Apollon*. Il exerce son talent dans le cadre de la guerre de Troie, dont il prévoit la durée : dix ans. C'est lui qui recommande à Agamemnon* de sacrifier sa fille Iphigénie afin de calmer Artémis*, qui révèle où se cache Achille*, sans qui la victoire est impossible. Ulysse* se rend sur les lieux, avec mission de ramener le héros. Habillé en marchand, il présente des bijoux et des tissus aux filles de Lycomède. Toutes s'empressent, sauf Achille, qui, déguisé en femme, saisit une épée cachée dans une étoffe. Les oracles de Calchas rendent aussi la présence de Philoctète* indispensable. Et, lorsque Apollon fait s'abattre une peste sur les Grecs, il apaise le dieu en exigeant d'Agamemnon qu'il rende au prêtre du dieu la fille qu'il a prise. Enfin, il suggère à Ulysse de construire le cheval de bois qui assurera le triomphe grec. Après la guerre, Calchas s'embarque et se retrouve sur les côtes d'Ionie. Il sait depuis longtemps qu'il mourra après avoir été supplanté par un autre devin. En effet, il rencontre Mopsos, qui, à l'issue d'une compétition, se montre plus fort. Comme il a été prédit, Calchas en meurt de chagrin.

ÇALIH

ISLAM

Comme Chou'aïb* et Houd*, Çalih (ou Salih) est un prophète (*nabi*) arabe vivant avant Mahomet*. Dans le Coran, la tribu aujourd'hui disparue des Thamoud reçoit sa visite. Il vient avec une chamelle que Dieu lui a confiée comme un symbole de sa présence. Çalih leur demande d'épargner l'animal et de le laisser manger tranquillement : il faut en effet arrêter de sacrifier aux idoles, respecter la terre et Dieu. Mais les Thamoud, pleins d'orgueil, coupent les jarrets de la chamelle. Un violent orage s'abat, suivi d'un séisme, « et, le matin suivant, ils gisaient dans leurs demeures », tués par la foudre.

Cités dans quelque vingt sourates, les Thamoud (Thamoudéens, en français) sont également mentionnés par des auteurs latins. Des recherches archéologiques les situent dans le nord-ouest de la péninsule Arabique, plus précisément au lieu dit Madâ'in Salîh, et d'autres sources au Yémen.

CALIXTE Ier (vers 155-222), pape (217-222)

CHRISTIANISME

Ancien esclave et prisonnier libéré de Sardaigne, Calixte (ou Calliste) est appelé à Rome par le pape Zéphyrin (199-217), gravit les échelons et succède à ce dernier. Il subit le martyre, jeté par une fenêtre lors d'une révolte contre les chrétiens, prétend la tradition. Son corps repose ensuite dans le cimetière de Calépode, *via Aurelia*. En 1960, les ruines d'un oratoire ont révélé sa tombe, vénérée sans doute dès le IVe siècle. Il est fêté le 14 octobre.

Deux autres papes ont pris le nom de Calixte. Né vers 1050, archevêque de Vienne, Calixte II (1119-1124) succède à Gélase II (1118-1119). Il s'illustre surtout par le concordat de Worms. Cet accord avec l'Empire germanique met fin à la querelle des Investitures commencée avec Grégoire VII*. Les évêques seront désormais élus par le clergé et non par des laïcs, dont l'influence faiblit, en particulier celle de l'empire. Né en 1378, Calixte III (1455-1458), de la famille des Borgia, ne laisse pas un grand souvenir, si ce n'est son opposition aux humanistes.

CALVIN, JEAN (1509-1564)

CHRISTIANISME

Picard de naissance, Jean Cauvin, dit Calvin, est l'un des deux maîtres d'œuvre de la Réforme protestante, après son aîné Luther*. Son vaste chantier, marqué par la rigueur, vise à organiser l'Église naissante.

Destiné d'abord à une carrière ecclésiastique, Jean Calvin est formé à l'humanisme d'Érasme*, aux lettres et à la philosophie à Paris, au droit à Orléans et Bourges, villes où il fréquente l'helléniste allemand Melchior Wolmar, qui ouvre son esprit au grec et sans doute aux idées récentes de Luther. Il rédige sa première œuvre, *Commentaire du « De clementia » de Sénèque* (1530), où perce son esprit humaniste. De retour à Paris, il embrasse la Réforme. Mais il est condamné dans l'affaire dite « des placards », référence aux affiches dénonçant la messe, placardées à Paris dans la nuit du 17 octobre 1534, et même sur la porte de la chambre de François Ier, au château d'Amboise. Calvin fuit en Suisse, à Bâle, où il publie son œuvre majeure, *Institution de la religion chrétienne*, puis à Genève gagnée au protestantisme. Accueilli par Guillaume Farel (1489-1565), il tente d'imposer l'Église au détriment du pouvoir civil, se heurte aux édiles, est chassé avec Farel (1538), gagne Strasbourg et se rend chez Martin Bucer*. Rappelé à Genève (1541), il dirige la ville, se distingue de Luther sur le plan théologique et politique. Partisan d'une Église pure, il instaure un État religieux, rédige les *Ordonnances ecclésiastiques*, support de l'Église genevoise. Il crée l'Académie de Genève et la confie à Théodore de Bèze*, qui sera son successeur. Mais ces années sont entachées par son intransigeance et la répression contre toute opposition, passible de mort. Par exemple, le protestant espagnol Michel Servet (1511-1553), auteur de commentaires jugés sulfureux sur la Trinité*, qu'il considère infondée, entretient avec lui une correspondance qui n'est pas toujours tendre à son égard. Pourchassé par l'Inquisition catholique, il se rend à Genève. Arrêté, il est brûlé sur le bûcher, condamnation approuvée par Théodore de Bèze et, pour certains historiens, peu goûtée de son supérieur. Autre figure majeure du protestantisme français, Farel se brouille avec Calvin en 1558 et quitte Genève.

Outre les œuvres déjà citées, Calvin est l'auteur d'une abondante correspondance, de sermons, d'un *Petit traité de la Sainte Cène* (1541) portant entre autres sur les différences de vue avec Luther et Zwingli* sur l'eucharistie dans laquelle Jésus* n'est présent que spirituellement, d'un *Catéchisme de Genève* (1542) et d'autres ouvrages.

CALYPSO

GRÈCE

Fille d'Atlas*, la nymphe Calypso habite l'île d'Ogygie, dont elle est la reine. Elle y vit avec d'autres nymphes, avec qui elle fait des travaux de tissage. Un jour, Ulysse s'échoue sur la rive après un naufrage qui, provoqué par une tempête, a tué ses derniers hommes. Elle s'éprend du héros, le retient près d'elle et lui promet l'immortalité s'il reste auprès d'elle. Ulysse refuse son offre, préférant retourner à Ithaque et retrouver sa femme Pénélope*. Mais Calypso refuse de le laisser partir, et le retient prisonnier pendant sept ans. Athéna*, sensible au sort du captif, en réfère à Zeus*, qui dépêche Hermès* sur Ogygie. La nymphe, contrainte d'obéir, aide Ulysse à construire le radeau qui l'emmènera vers sa patrie.

CANISIUS, PIERRE (1521-1597)

CHRISTIANISME

Né à Nimègue (Hollande), dont son père, Jacob Kanijs (Canisius en latin) est le bourgmestre, Pierre part en 1536 à Cologne pour suivre son droit. Le 8 mai 1543, il intègre la Compagnie de Jésus (jésuites). Proche des chartreux, il a préféré suivre Pierre Fabre, l'un des proches d'Ignace de Loyola*. Féru de philosophie, qu'il enseigne, il se passionne pour la littérature religieuse, publiant Cyrille d'Alexandrie* et Léon le Grand*, ou traduisant Jean Tauler, théologien et mystique. Diacre en 1544, puis prêtre, il participe (1547) en tant que théologien au concile de Trente convoqué après la Réforme de Luther*, et qui ne sera achevé qu'en 1563. Entre-temps, Pierre Canisius est envoyé

par Loyola en Sicile pour y enseigner jusqu'en 1549. Docteur en théologie, il gagne l'Allemagne pour y redresser un catholicisme fragilisé par le protestantisme. Il crée des collèges et des séminaires, prêche, promeut la littérature théologique, pèse sur les autorités ecclésiastiques et conseille des souverains tel l'empereur germanique Ferdinand Ier, sensible à un rapprochement entre catholiques et luthériens. Pierre Canisius est en outre un ardent défenseur du culte marial (Vierge Marie). Nommé en 1581 à Fribourg, en Suisse, où il poursuit ses activités, il y finit ses jours après avoir collecté et réuni l'histoire des saints suisses. Il laisse une œuvre conséquente, dont l'influence sera durable. Il a par exemple résumé sa pensée au sein de catéchismes très en vogue, à tel point qu'en langue allemande le mot *kasini* sera pendant trois siècles le terme générique de « catéchisme ». Docteur de l'Église, il est fêté le 21 décembre.

CARDIJN, JOSEPH (1882-1967)

CHRISTIANISME

Ordonné prêtre en 1906, le Belge Joseph Cardijn, homme de foi et de convictions d'origine modeste, déplore que le monde ouvrier s'écarte de la foi. Cette inadéquation entre un quotidien de labeur et l'Église le pousse à étudier et à voyager en Europe. Nommé à Bruxelles en 1912, il profite de cette longue expérience pour regrouper de jeunes ouvriers afin de leur permettre de concilier leur foi et leur statut social. Prisonnier pendant la Grande Guerre, il fonde une structure syndicale, la Jeunesse ouvrière chrétienne, ou JOC (1924), approuvée par Pie XI* et ses successeurs. Cette fondation s'inscrit en effet dans la doctrine sociale de l'Église, représentée par l'Action catholique. Les « jocistes », arrivés en France en 1927, se présentent ainsi : « La JOC agit pour que chaque jeune trouve sa place dans la société et dans sa vie. Elle propose aux jeunes de milieux populaires des espaces pour se rencontrer, s'exprimer, débattre et agir ensemble. Association d'éducation populaire, ce sont les jeunes eux-mêmes qui en sont responsables. Avec la JOC, les jeunes mènent des projets de solidarité et apprennent à comprendre le monde. À travers ces expériences, ils se réalisent et franchissent les étapes de la citoyenneté. Le mouvement les appelle à donner du sens à leur vie en proposant la foi chrétienne. » Ambassadeur de la JOC, l'abbé Cardijn participe au concile Vatican II en tant qu'expert de la jeunesse et du tiers-monde. Il est fait cardinal en 1965.

CARNA

ROME

Dans ses *Fastes*, Ovide* évoque Carna comme la gardienne des « gonds » (*cardinis*) du temple de Janus*, ce qui l'identifie à Cardea, déesse des Seuils et aussi des Gonds dont l'existence est contestée. Janus, après avoir violenté cette jolie nymphe*, lui a en effet offert ce rôle en compensation de sa virginité perdue. Pour certains auteurs, le nom de Carna, ou Cranié, se rapporte plutôt à la chair (*caro*). Il désigne une divinité ancienne assurant le bien-être du corps, en particulier du cœur. Elle est aussi la protectrice des nouveau-nés. Cet autre rôle remonte au sauvetage de Procas. Des oiseaux monstrueux s'apprêtent à dévorer les entrailles de ce nourrisson. Il s'agit des Stryges, ou Striges, des démons femelles au corps d'oiseau, aux pattes de rapace et aux serres crochues. Poussant des cris terrifiants, ces vampires sucent le sang des jeunes enfants qui allaitent encore. Pour les éloigner, Carna leur donne en échange les viscères d'un porc. Puis, à l'aide d'un rameau d'arbousier et d'une baguette d'aubépine, elle protège la maison de Procas contre ces créatures, qui ne reviendront jamais.

Pour sa fête, le 1er juin, Carna recevait un repas composé de lard et de farine d'épeautre, ainsi que de fèves qui, censées contenir les âmes des morts, l'assimilèrent à une divinité infernale.

CARO, JOSEPH (1488-1575)

JUDAÏSME

Né sans doute à Tolède, Joseph ben Éphraïm Caro (ou Karo) a 4 ans lorsque les juifs sont expulsés d'Espagne. Il suit sa famille au Portugal puis en Turquie, où son père le forme au Talmud. Devenu à son tour un éminent talmudiste, il part en 1536 pour Safed, en Galilée, est ordonné rabbin et dirige une académie (*yechivah*) aussi importante que réputée. Joseph Caro, grand codificateur, a écrit deux ouvrages majeurs. Rédigé entre 1522 et 1554, le *Bet Yosef* (« Maison de Joseph* ») commente l'*Arbaah Tourim* de Jacob en Acher*, mais livre ses propres conclusions sur les lois juives en tenant compte de l'évolution des traditions. Destiné à ses élèves, le *Choulhan aroukh* (« Table dressée »), pendant et abrégé du premier, connaît par son aspect pratique un grand succès. Consacré aux rites séfarades, il est complété, pour sa partie ashkénaze, par un autre codificateur, Moïse Isserles (1525-1572). Le *Choulhan aroukh* constitue toujours une référence pour les juifs orthodoxes.

CASIMIR (1458-1484)

CHRISTIANISME

Prince de Pologne, Casimir (de *kas*, « assemblée », en langue slave), fils du roi Casimir IV Jagellon (1427-1492), est élevé dans la piété par sa mère Élisabeth d'Autriche. Très jeune, il se destine au service de Dieu et de la Vierge Marie*, qu'il loue par la chasteté et les mortifications. Un temps pressenti pour le trône de Hongrie, dévolu légitimement à Matthias Corvin, il assure l'intérim du royaume polonais pendant que son père sillonne la Lituanie (1479-1483).

Affaibli par une ascèse excessive, il contracte une infection pulmonaire, sans doute la tuberculose, qui lui est fatale en Lituanie. Fêté le 4 mars, il est le patron de la Pologne, de la Lituanie et de la jeunesse.

CASSANDRE

GRÈCE

Fille de Priam*, le roi de Troie, Cassandre, appelée aussi Alexandra, attise un jour le désir du bel Apollon*. Pour la persuader de céder à ses avances, le dieu promet de lui offrir le don de prophétie. Elle accepte, mais, au moment de s'unir à lui, ne respecte pas sa promesse. Apollon crache alors dans sa bouche : dès lors, elle aura beau prophétiser, personne ne la croira plus. Ainsi, elle prédit la ruine de Troie et s'oppose à l'entrée dans la ville du fameux cheval imaginé par Ulysse*. Alors que l'ennemi se répand dans les rues, elle se réfugie dans le temple d'Athéna*, où Ajax*, fils d'Oïlée, la violente. Après la chute des Troyens, le partage du butin l'attribue à Agamemnon*, le commandant en chef des Grecs. Alors que le roi retourne vers sa patrie, elle l'avertit du meurtre fomenté à Mycènes par son épouse Clytemnestre et son amant Égisthe*. Il ne l'écoute pas, et meurt assassiné. Elle-même aurait été aussi massacrée, ainsi que les deux tout jeunes enfants nés de leur union.

CASTELLION, SÉBASTIEN (1515-1563)

CHRISTIANISME

Alors qu'il est étudiant à Lyon, Sébastien Castellion rejoint la Réforme protestante. En 1540, à Strasbourg, il se lie d'amitié avec Calvin*, qui, de retour à Genève, en fait le directeur du collège de Rive (1542). Mais sa tolérance, son penchant pour la liberté de conscience et son humanisme s'opposent bientôt à l'intransigeance et à l'autoritarisme de Calvin, et les deux hommes se brouillent. Castellion quitte Genève en 1545 et, malgré la misère, s'attelle à sa traduction latine des deux Testaments (1544-1551), la *Biblia latina*. En 1553, à Bâle, un poste de lecteur de grec améliore sa situation. Poète ennemi de la violence, humaniste et pédagogue, traducteur de Grecs et de *L'Imitation de Jésus-Christ* (*voir Thomas Hemerken*), il est aussi l'auteur de répliques adressées à Calvin et Théodore de Bèze*, après l'exécution à Genève de Michel Servet (1553) pour ses positions sur la Trinité*.

CASTOR ET POLLUX

GRÈCE/ROME

Jumeaux appelés Dioscures, que l'on peut traduire par « jeunes fils de Zeus », Castor et Pollux sont les fils de Tyndare, roi de Sparte. En fait, Zeus*, prenant l'aspect d'un cygne, s'est uni à leur mère, la reine Léda, laquelle a développé deux œufs – une autre source met en scène Némésis*. Du premier sont sortis Pollux et Hélène*, immortels conçus par Zeus ; du second sont sortis deux mortels conçus par Tyndare, Castor et Clytemnestre, épouse d'Agamemnon*. Inséparables, souvent représentés ensemble, les deux frères participent à de grandes aventures mythologiques, comme la chasse du sanglier de Calydon menée par Méléagre*, l'expédition des Argonautes conduite par Jason*, où Castor montre ses talents de cavalier et Pollux, son habileté aux poings. Nous les retrouvons libérant leur sœur Hélène enlevée par Thésée* ou encore victorieux de pirates, ce qui devait concourir à leur réputation de dieux marins invoqués pour la navigation et lors des tempêtes – ils sont aussi liés au athlètes et à l'hospitalité. Mais ils seront séparés. Tombés amoureux de deux belles dont les fiancés les défient au combat, Castor trouve la mort et, blessé, Pollux rejoint Zeus, qui, touché par sa peine, lui permet de partager son immortalité avec son jumeau, à raison d'un jour sur deux, ou de six mois dans l'Olympe et six mois aux enfers. Tous deux continueront de protéger la Grèce, mais aussi l'Italie, où leur culte s'est répandu. Puis ils rejoindront le cosmos pour former la constellation des Gémeaux.

CATHERINE D'ALEXANDRIE (fin IIIe siècle-début IVe siècle)

CHRISTIANISME

Dans la *Légende dorée de Jacques*, de Voragine*, Catherine, 18 ans, fille du roi Costos, est d'une intelligence hors norme. Apprenant que l'empereur romain Maxence (306-312) veut obliger les chrétiens à offrir des sacrifices aux idoles, elle lui explique brillamment son erreur. Ne pouvant la contredire, il charge cinquante philosophes émérites de cette tâche. Elle détruit leurs arguments avec une telle facilité qu'ils se convertissent. Maxence, furieux, les fait brûler. Catherine est dévêtue,

fouettée et emprisonnée. Puis on monte quatre roues « garnies de scies de fer et de clous très aigus ». Un ange détruit la machine infernale qui, en explosant, tue quatre mille païens. Même l'impératrice, convertie après avoir visité Catherine dans sa prison, est suppliciée, puis décapitée. Maxence, fou de rage et de douleur, ordonne que Catherine soit aussi décapitée. Lorsque le bourreau a fait son travail, le corps de la sainte laisse échapper du lait, et non du sang. Des anges emportent sa dépouille, la déposent sur le mont Sinaï et l'enterrent. En 312, Maxence est battu et tué à la bataille du pont Milvius par Constantin Ier le Grand*. L'année suivante, ce dernier met fin aux persécutions.

Le culte de Catherine se répand dès le début du IXe siècle, gagne l'Occident et prend une importance considérable. Ainsi, le djebel Katharina (2 637 m), point culminant de la presqu'île du Sinaï, abrite toujours le monastère orthodoxe Sainte-Catherine. Catherine, d'une instruction et d'une éloquence parfaites, est la patronne des étudiants, des jeunes filles, des philosophes, des orateurs et des avocats. La roue brisée de son supplice, devenue son symbole, la désigne pour veiller sur les charrons, les meuniers, les rémouleurs et les tourneurs. Elle est fêtée le 25 novembre par les catholiques et les orthodoxes.

Les catherinettes

Autrefois, les confréries de jeunes filles étaient chargées de veiller sur la statue de sainte Catherine. Lorsque l'une d'entre elles se mariait, elle quittait cette confrérie, abandonnant la coutume consistant à coiffer cette statue chaque 25 novembre. La tradition se poursuivit. Ainsi, à la fin du XIXe siècle, la confrérie des jeunes ouvrières de la mode était placée sous le patronage de Catherine. Celles qui n'étaient pas mariées à l'âge de 25 ans devaient, le 25 novembre, couvrir leur tête d'un bonnet original. Cette habitude, bien que moins vivace, est toujours respectée.

Catherine et les saintes

Le nom de Catherine vient du grec *katharos*, « pur ». Catherine Marie Drexel (1858-1955), née et décédée à Philadelphie, en Pennsylvanie, est issue d'une famille fortunée. Très croyante, admiratrice de François d'Assise*, elle hérite avec ses sœurs de son père, disparu en 1885. Elle continue ensuite de financer et de mener des missions d'aide auprès des Amérindiens, soumis à de honteuses conditions de vie. En même temps, elle se préoccupe du sort des Noirs, victimes de discriminations, voire de violences, et ce, en dépit de l'abolition de l'esclavage et de l'émancipation des esclaves. En 1889, Catherine finit par s'engager dans la vie religieuse. Novice auprès des Sœurs de la Merci, à Pittsburgh, elle fonde en février 1891 les Sœurs du Saint-Sacrement pour les Indiens et les Noirs, que rejoignent bientôt des candidates. Consacrant son argent, sa foi et son énergie à cette œuvre, elle laisse une congrégation encore active auprès des Noirs et des Amérindiens déshérités, tant aux États-Unis qu'à Haïti et au Guatemala.

CATHERINE DE GÊNES (1447-1510)

CHRISTIANISME

Mariée de force et dans les mondanités à 16 ans, Catherine Fieschi est issue d'une grande famille. L'attitude odieuse de son mari, Julien Adorno, plonge le couple dans la misère. Un jour, elle se prend à prier Benoît de Nursie* de punir son corps. Le 22 mars 1473, elle reçoit une révélation mystique et s'engage vers la pénitence, la communion quotidienne, la contemplation, les mortifications, l'assistance aux pauvres et aux malades rongés par les infections. Son époux, qui s'est converti tout en gardant sa nature profonde, l'assiste lorsqu'elle sert à l'hôpital Pammatome de Gênes. Elle est encore présente lorsque la peste frappe la ville en 1493. Quatre ans plus tard, Julien meurt et Catherine trouve un soutien en la personne d'un confesseur, Cataneo Marabotto. Elle est prise d'extases mystiques – certaines sont sujettes à caution – et voue son énergie aux œuvres charitables.

En 1551 paraissent ses œuvres, qui ne sont sans doute pas de sa main. Elles comprennent trois parties : *Vie*, *Dialogue spirituel*, *Traité du Purgatoire*. Fêtée le 12 septembre, Catherine est la patronne de Gênes depuis 1684.

CATHERINE DE SIENNE (1347-1380)

CHRISTIANISME

Caterina Benincasa naît à Sienne, en Toscane. Selon les souvenirs qu'elle laissera à Raymond de Capoue, son ami et confesseur, elle a 6 ans lorsqu'elle est prise d'une extase et voit le Christ entouré de saints Pierre*, Jean* et Paul*. À 16 ans, elle contacte le tiers-ordre dominicain, les *mantellate*, du nom du manteau noir que portent ces femmes. Son année de noviciat et les suivantes confirment son engagement. Chaste, elle obéit aux règles, vit chez ses parents, mais dans sa petite chambre misérable. Pendant que son corps souffre d'un manque chronique et voulu d'aliments, son esprit se nourrit de Dieu, reçoit l'influence spirituelle de dominicains, de franciscains ou de moines augustins. En 1368, elle reçoit du Christ un anneau d'or symbolisant leur mariage, visible seulement d'elle. Son engagement auprès des Siennois, particulièrement les pécheurs, les conversions qu'elle opère, le soin qu'elle prend des malades et des pauvres lui valent un début de renommée, et d'être raillée ou admirée. À côté des *mantellate*, des disciples et des amis la rejoignent pour former une *famiglia* (famille) que fréquentent aussi des religieux de tous ordres et des laïcs. Ces « Caterini » l'appellent « maman ».

Catherine s'engage avec succès dans les affaires de l'Église soumise à une crise des États pontificaux. Après la mort de Grégoire XI, le 27 mars 1378, éclate le Grand Schisme d'Occident. Catherine, très touchée par cette division, prend

parti pour Urbain VI, mais ne verra pas l'issue du schisme. Elle meurt à Rome.

Elle laisse le *Dialogue*, une somme mystique et un classique italien, des *Lettres* aux papes, à des puissants, des notables. Fêtée le 29 avril, elle est la patronne de l'Italie, (secondaire) de Rome, des infirmiers, des personnels soignants, et la co-patronne de l'Europe. Elle qui ne savait pas écrire et ne connaissait pas le latin est la seule laïque déclarée docteur de l'Église.

Françoise la pénitente

De condition noble, née à Rome, Françoise Romaine (1384-1440) vit aussi l'époque du Grand Schisme d'Occident (1378-1417). Malgré un fort penchant pour la pénitence, elle doit épouser à 13 ans un autre noble, Lorenzo de Ponziani, et lui donne trois enfants, dont un seul survivra, Battista. Heureuse en ménage, partageant avec son mari un amour réel, elle est une mère exemplaire, une excellente femme d'intérieur. C'est aussi une croyante à la foi intense, une âme charitable qui dialogue en permanence avec son ange gardien. Lors de l'épidémie de peste qui s'abat sur Rome (1414), elle fait preuve d'un dévouement remarqué. En 1425, elle fonde une congrégation rassemblant neuf dames romaines, les oblates de Marie, c'est-à-dire des laïques rattachées à un ordre, les bénédictins du mont Olivet, ou olivétains. À la mort de son époux (1436), elle s'y consacre totalement. Françoise Romaine est la patronne des femmes mariées, des veuves et des automobilistes. Elle est fêtée le 9 mars.

CÉCILE (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Popularisée par une légende du Ve siècle, la vierge Cécile est une jeune Romaine d'extraction noble. Chrétienne exemplaire, elle tient à sa virginité, même quand elle est fiancée à Valérien. Pendant la nuit de noces, elle confie sa foi à son époux qui, aussitôt, se met en quête de Dieu autour de Rome. Après une apparition céleste, il se convertit, se fait baptiser et retrouve sa femme discutant avec un ange qui tient des couronnes de roses et de lys : une pour Cécile, une pour Valérien et une pour le frère de celui-ci, Tiburce, qui se convertit lui aussi. Tous trois sont arrêtés et refusent de se renier. Valérien et Tiburce sont décapités. Cécile doit être ébouillantée dans une chaudière, mais l'eau est miraculeusement rafraîchie. Un bourreau tente de lui trancher le cou par trois fois, et la laisse pour morte. Blessée, elle agonise pendant trois jours.

Fêtée le 22 novembre, Cécile est la patronne des musiciens et des facteurs d'instruments, dont les luthiers. Mais cette attribution est due à une erreur d'interprétation datant de la fin du Moyen Âge : en marchant vers son supplice, alors qu'elle ne voulait pas entendre celle qui accompagnait sa marche, elle aurait joué de la musique…

Son nom viendrait du latin *caecus*, « aveugle », ou de Caecilii, famille romaine dont elle était membre.

CÉCROPS

GRÈCE



Moitié homme, moitié serpent, Cécrops est considéré comme le fils de Gaïa*, la terre mère. On le dit parfois originaire de Saïs, en Égypte, d'où il émigre avec une colonie et apporte les débuts de la civilisation en Attique. Ancêtre légendaire des Grecs, il est le fondateur d'Athènes, qui arbitre la compétition entre Athéna* et Poséidon* pour devenir la divinité tutélaire de la cité. Sage et législateur, il organise le culte des dieux, supprime les sacrifices humains, apporte l'écriture et la lecture, le mariage monogame, l'enterrement des morts. L'événement se déroule à l'emplacement de l'Érechthéion, lieu de culte de l'Acropole, bâtie sur la première citadelle (Cécropia). De son épouse Aglauros, il a un fils, Érysichthon, et trois filles, Hersé, Pandrosos et la troisième appelée aussi Aglauros. Un jour, toutes trois reçoivent d'Athéna (ou de Gaïa) une corbeille, avec l'interdiction stricte de ne pas regarder ce qu'elle contient. Ne résistant pas, elles regardent à l'intérieur et découvrent un monstre. Effrayées, elles se jettent dans le vide du haut de l'Acropole – une autre version prétend que Pandrosos, obéissante, fut la seule rescapée. Il s'agit d'un enfant entouré de serpents, et reptilien lui-même : Érichthonios, fils de la déesse né de la semence d'Héphaïstos* tombée à terre. Confié aux bons soins de Cécrops, il sera roi d'Athènes.

Enfin, une légende concerne Hermès*. Amoureux d'Hersé, il voit sa relation contrariée par Aglauros (la fille de Cécrops), qu'il change en pierre. Le couple donne naissance à Céphale, qui épouse Procris, la fille d'Érechthée, sixième roi d'Athènes. Tandis qu'il chasse, il est enlevé par Éos*, l'Aurore, qui le désire. Refusant toute union, il est frappé de jalousie, surprend son épouse en plein adultère et la chasse. Réfugiée en Crète où elle est séduite par Minos*, Procris revient à Athènes et le couple se réconcilie. Mais, jalouse à son tour, elle épie son mari derrière un bosquet lorsqu'il la tue accidentellement d'un coup de javelot. Inconsolable, Céphale est banni et, après une vie aventureuse, se précipite dans la mer.

CÉLESTIN Ier, pape (422-432)

CHRISTIANISME

Ce pape, le premier des cinq pontifes qui portèrent ce prénom, a pour objectif de renforcer l'autorité de Rome, chantier amorcé par son prédécesseur, Boniface Ier (418-422). Il est aussi un adversaire des hérésies novatianisme, pélagianisme et nestorianisme, lequel est condamné

au concile d'Éphèse (431), marqué par la personnalité de Cyrille d'Alexandrie* et le peu de poids de Rome dans les décisions doctrinales. En revanche, Célestin s'affirme face aux Églises locales relevant de son domaine, dont la Gaule. Mais l'Église d'Afrique du Nord, dominée par la stature d'Augustin d'Hippone*, résiste à ses interventions parfois maladroites. Parmi les autres papes, signalons Célestin IV (1241), qui meurt dix-sept jours après son élection, et Pietro de Morrone (vers 1210-1296), élu le 5 juillet 1294 sous le nom de Célestin V. Ce moine pieux, désigné contre son gré, démissionne le 5 juillet. Son successeur, Boniface VIII (1294-1303), le place en résidence surveillée à Fumone (Latium), où le malheureux meurt.

CÉLESTIN V (vers 1210-1296), pape (1294)

CHRISTIANISME

D'origine paysanne, l'Italien Pietro ou Pierre de Morrone devient moine bénédictin. À 21 ans, il mène une expérience d'ermite, et, ordonné prêtre, fonde sur le mont Morrone une église qui attire de nombreux pèlerins. Retiré au mont Maiella, près de Sulmona, il concrétise ce goût pour l'érémitisme en créant une congrégation (célestins) incorporée en 1275 à l'ordre bénédictin. Homme réputé pour sa sainteté, il est élu pape le 5 juillet 1294, pour mettre un terme à une élection longue de deux ans, depuis la mort de Nicolas IV, le 4 avril 1292. Devenu Célestin V, comprenant très vite que son inexpérience place le pouvoir réel en d'autres mains, il démissionne le 13 décembre. Fêté le 19 mai, il a été canonisé par Clément V*.

CELSE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Le nom de Celse (*Celsus*) fut porté par un célèbre médecin romain qui vécut sans doute au Ier siècle, et par un martyr chrétien dont Ambroise* découvrit le corps. Sur le plan religieux, il concerne un auteur qui, avec Julien l'Apostat* (331-363), fut l'un des grands opposants du christianisme naissant. Vers 178, ce personnage, dont la vie reste mystérieuse, écrit en grec un brûlot antichrétien intitulé *Discours véritable* (*Logos Alêthês*). L'ouvrage est perdu, mais nous en trouvons la plus grande partie dans la réfutation qu'en fait Origène* (248) : *Contre Celse*. Cultivé, connaissant les Écrits saints, Celse se livre à une critique en règle, démontant pan après pan les fondements chrétiens. Par exemple, Jésus* n'est que le fils adultérin d'une campagnarde et d'un soldat romain nommé Panthère. Au final, cette pseudo-religion est une imposture et un facteur de troubles.

CENTAURES

GRÈCE

Créatures au buste d'homme et au corps de cheval, fils d'Ixion*, les centaures habitent les forêts et les montagnes de Thessalie. Dotés d'un fort appétit sexuel, ils poursuivent et enlèvent les femmes parcourant leur territoire. Deux d'entre eux, Hylæos et Rhœcos, le paient de leur vie, abattus par Atalante*. Ces êtres puissants, qui ne mangent que la viande crue, sont en fait ambivalents : violents, sanguinaires et cruels, paillards et alcooliques, ils sont capables de la plus grande sauvagerie lorsqu'ils dévorent leurs victimes, mais ils peuvent aussi être savants, justes et bons. Il s'agit précisément de Chiron* et de Pholos, que rencontre Héraclès* – ils ne sont pas d'Ixion, comme leurs congénères. Les centaures ont en effet été conviés à un banquet organisé par Pirithoos, roi des Lapithes, peuple de Thessalie, à l'occasion de son mariage avec Hippodamie. S'étant enivrés, il s'en sont pris aux femmes, dont la reine. Thésée*, les Lapithes, Nestor* et Héraclès ont alors engagé le combat et tué nombre d'entre eux. Le héros les a poursuivis, en abattant d'autres. Pholos (fils de Silène*) l'héberge ensuite, lui offrant du vin et des viandes grillées. Attirés par les effluves de la délicieuse boisson, les centaures rescapés sont pris de folie. Beaucoup sont abattus par Héraclès, qui fait fuir les autres. Alors qu'il enterre les morts, Pholos enterre ses semblables lorsqu'une des flèches empoisonnées d'Héraclès le blesse. Il en meurt. Le héros rencontre ensuite Chiron, qu'il tue accidentellement. Mais un autre centaure, Nessos, causera sa perte par l'intermédiaire de Déjanire*.

CENTEOTL

AZTÈQUES

Chez les Aztèques, Centeotl, fils de Tlazolteotl*, est l'une des divinités les plus anciennes du maïs. Il est parfois tenu pour l'époux de Xochiquetzal, déesse de la Terre, des Fleurs, des Plantes, des Réjouissances et de l'Amour. Patronne des parturientes, des naissances, des tailleurs de pierre et même des prostituées, elle est accompagnée de papillons et d'oiseaux. Centeotl est plus spécialement associé à la récolte du maïs, lequel, durant sa croissance, est protégé par Chicomecóatl (« sept serpents », animal symbolisant l'eau fertilisante). Cette déesse de l'Abondance et de la Nourriture a l'aspect du maïs. Chaque année, en juin, lors de sa fête (Xalaquia), une jeune fille vêtue d'une robe ornée lui est sacrifiée, ainsi qu'à Centeotl. Son sang est répandu sur les figurines des deux dieux. Chicomecóatl peut apparaître jeune et portant des fleurs, en femme au baiser mortel ou en mère qui tient le soleil en bouclier. Elle est appelée aussi Xilonen, divinité représentant les feuilles vertes du jeune maïs.

Le maïs et les Amériques

La culture du maïs apparaît dans le centre du Mexique quelque 6500 ans avant notre ère, en même temps que les haricots, autre végétal sacré de l'ancien Mexique. Nourriture de base, ces épis dorés et généreux, fruit de croisements, purs produits de la terre, furent logiquement déifiés. D'abord en Méso-Amérique, où les Mayas l'associaient entre autres à Chac* et Hurakan*.

Les Aztèques en cultivaient et en vendaient diverses variétés le blanc, le bleu, le noir, le rouge et le jaune. Les champs étaient le domaine des déesses de la Végétation, auxquelles ils offraient des sacrifices humains. Une bouillie de maïs et d'haricots (*etzalli*) était même imposée dans l'alimentation pendant le sixième mois du calendrier, lequel comportait d'ailleurs plusieurs mois associés au maïs, durant lesquels se poursuivaient les sacrifices humains : Uey Tozoztli, la « grande veille », était consacré à Chicomecóatl ; Etzalqualiztli, voué à Tlaloc*, comportait l'obligation de l'*etzalli* ; Uey Tecuilhuitl, la grande fête des dignitaires, célébrait Xilonen. Le maïs était aussi au menu d'un repas anthropophagique. Le sacrifié, esclave ou prisonnier de guerre, avait vécu chez un maître qui entretenait avec ces sujets des relations quasi filiales. Au moment de sa mort, il n'était donc pas considéré comme un ennemi. « Quand un homme prenait un prisonnier, il disait : "Voici mon fils bien aimé", et le captif disait : "Voici mon père vénéré." » La victime, après son immolation, était dépecée, les différentes parties étant destinées àêtre mangées. Les morceaux constituaient un plat, le *tlacatlolli*, à base de maïs.

Le maïs gagna le Nouveau-Mexique puis progressa jusqu'au sud du Canada, où, selon un conte ojibwa, il est né d'un jeune homme descendu du ciel. La plupart des peuples qui le cultivent l'ont en effet inséré dans leurs mythologies. Même les Incas l'employaient au travers du dieu Pirua*. Chez les Hopis, par exemple, deux katchinas* figurent les sœurs Belle Maïs Bleu et Belle Maïs Jaune. Ce peuple appartient aux Pueblos, où seuls les hommes avaient le droit d'entrer dans la *kiva*, une pièce rituelle parfois ornée d'une représentation peinte de la mère-maïs. Selon les Tewas, autres Pueblos, leurs ancêtres vivaient sous les eaux d'un lac lorsque la déesse du Maïs bleu de l'été et la déesse du Maïs blanc de l'hiver décidèrent d'envoyer l'un d'eux à la découverte du monde. Assailli par les animaux de la surface, il finit pas s'en faire des amis, puis retrouva les siens et devint chef des chasseurs. Il désigna aussi deux chefs qui, pratique toujours en vigueur, dirigent le peuple à tour de rôle : un chef de l'été et un chef de l'hiver. Puis les Tewas gagnèrent le monde et la lumière. Enfin, pour leurs peintures de sable, œuvres utilisées dans les rituels de guérison, les Navajos emploient des pigments naturels, dont de la farine de maïs.

CÉRÈS

ROME



Déesse italique ancienne, Cérès, dont le nom évoque la croissance et donnera le mot « céréales », est d'abord associée à Liber, dieu de la Fertilité, et son épouse Libera, avec lesquels elle forme une triade possédant un temple. Elle finira par se confondre tardivement avec la Grecque Déméter*. Déesse de l'Agriculture, du Grain et des Moissons, elle intervient durant tout le cycle

végétal. Par exemple, elle est fêtée en janvier, juste après les semailles, et en compagnie de Tellus (« terre »). Ce dieu est célébré le 15 avril lors des Fordicidia. Le 19 avril, lorsque la nature est sortie de sa léthargie, Cérès a sa propre fête, les Cerealia, avec Tellus. À cette occasion, elle reçoit les premiers épis, tandis que sont invoquées d'autres divinités représentant les étapes de l'agriculture. Tout commence par les premiers labours (Veruactor), les plantes en passe de renaître (Reparator) et les troisièmes labours (Imporcitor), qui marquent les sillons. Viennent ensuite l'ensemencement (Insitor), le labourage (Obarator), le hersage (Occator), le binage (Saritor) et le sarclage (Subruncinator). Puis c'est le temps des moissons : le fauchage (Messor) des récoltes qu'il faut transporter (Convector), stocker (Conditor) et, au besoin, sortir des granges (Promitor).

Cérès est souvent représentée avec un sceptre, des épis de blé, un panier rempli de fleurs et de fruits.

CERNUNNOS

CELTES/GAULE



Dieu gaulois aux bois de cerf, Cernunnos est « le Cornu », ou plutôt celui « au front coiffé de bois ». Il apparaît nommément sur un témoignage archéologique majeur, le pilier des Nautes, retrouvé à Paris et datant du règne de l'empereur Tibère (14-37). Il figure aussi, avec sa coiffure caractéristique, sur une gravure des Alpes italiennes (IV[e] siècle av. J.-C.) et sur le fameux chaudron de Gundestrup (première moitié du I[er] siècle avant notre ère) conservé à Copenhague (Danemark). Cernunnos s'affirme comme le dieu du Bétail, des Forêts, de la Fertilité, des Animaux, de la Sexualité et de la Richesse. Il est en tout cas une figure centrale et solaire, parfois rapprochée de Dis Pater*, maître du monde inférieur.

CERRIDWEN

CELTES/GALLES

Cette déesse multiplie les parentés. Mère de Taliesin*, le premier druide, elle correspond à la Brigitt* irlandaise, à la Cérès* romaine et à la Perséphone* (Coré) grecque. Cette magicienne donne naissance à une très belle fille, Crerwy (« joyau »), mais à un garçon très laid et contrefait, Afang Du, nom évoquant la noirceur. Irritée, elle décide de corriger ces défauts en dotant son fils d'une sagesse et d'une intelligence

sans égales. Pour lui procurer le savoir universel, elle prépare, dans un chaudron magique, une potion de six plantes, le *greal*. Le tout mijote pendant un an et un jour sous l'œil de Gwyon Bach, un jeune homme qui surveille le feu et remue le précieux contenu. Les trois gouttes qui restent, destinées à Afang Du, tombent accidentellement sur la main de Gwyon Bach, qui, ressentant une brûlure, met ses doigts à la bouche. Il reçoit aussitôt les dons prévus, dont celui de se métamorphoser. Pour échapper à la colère de Cerridwen, il se change en lièvre, en poisson puis en oiseau, auxquels Cerridwen répond en se transformant en prédateurs (lévrier, loutre, faucon). Après d'autres métamorphoses, il devient un grain de blé avalé par la poule noire qu'elle incarne. Reprenant sa forme, elle tombe enceinte d'un enfant qu'elle jette à la mer dans un sac de cuir. Le bébé est recueilli par un pêcheur, Elffin, puis il reçoit son nom, Taliesin, et initie son tuteur. Au final, Cerridwen apparaît comme la déesse des Rites initiatiques, du Savoir subtil et des Transformations.

CÉRULAIRE, MICHEL (vers 1000-1059)

CHRISTIANISME

En 1043, lorsque Michel Cérulaire est élu patriarche de Constantinople, les relations entre les Églises d'Orient et d'Occident ne sont pas au beau fixe. Les divergences, objets d'incidents dans le passé, sont à la fois religieuses et politiques. La prééminence sur la chrétienté revendiquée par Constantinople qui utilise le grec et Rome le latin, des questions de discipline parfois anecdotiques comme le port de la barbe pour les prêtres, ou plus essentielles (célibat des prêtres, différences dogmatiques, dont la Trinité*…), tout cela achève de consommer la grande rupture latente. Le temps est loin où les papes devaient rendre compte aux empereurs d'Orient, période émaillée de volontés romaines d'indépendance. En 756, la création des États pontificaux a changé la donne et conféré à Rome un statut temporel. Et la situation s'est aggravée sous le pape Adrien Ier (772-795). Michel Cérulaire assouvit son goût pour la politique. Il trouve des prétextes pour envenimer l'antagonisme avec Léon IX (1049-1054). En 1054, les deux Églises s'excommunient mutuellement, et le schisme d'Orient est consommé. Le patriarche tente ensuite d'usurper le pouvoir impérial par des manœuvres, mais il est déposé en 1058. Les excommunications mutuelles ne seront levées qu'au concile catholique Vatican II (1962-1965), convoqué par le pape Jean XXIII*.

CÉSAIRE D'ARLES (vers 470-543)

CHRISTIANISME

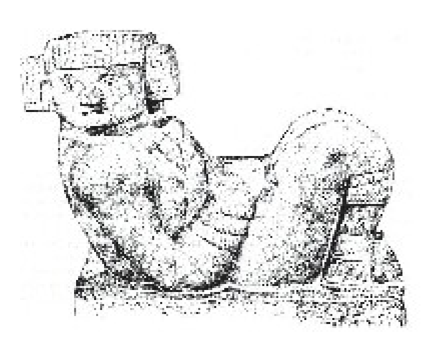
Né à Chalon-sur-Saône, en Burgondie, Césaire possède un nom dérivé de *caesar*, « enfant mis au monde par incision » – c'est-à-dire… par césarienne. Il entre dans les ordres à 18 ans puis rejoint l'abbaye bénédictine de Lérins, qu'il doit quitter en raison d'un rigorisme excessif. Ascète jusqu'au-boutiste, il en perd la santé et part se reposer à Arles. Ordonné prêtre par l'évêque Éone (499), il dirige un monastère et devient à son tour évêque d'Arles (503) après la mort de son protecteur. Combattant l'arianisme, il est nommé primat des Gaules par le pape Symmaque (498-514), résiste efficacement aux envahisseurs successifs, les rois ariens Alaric et Théodoric, puis, à partir de 536, les Francs. Il crée le premier monastère féminin en Gaule et préside plusieurs conciles à Arles (524), à Carpentras, à Vaison-la-Romaine (529) et à Marseille (533). Celui d'Orange (529) lui permet de condamner un dérivé de pélagianisme et, fidèle à la doctrine d'Augustin d'Hippone*, de promouvoir le dogme du « péché originel », les notions de grâce (aide) divine au détriment du libre arbitre : les conclusions, approuvées par le pape Boniface II en 531, sont toujours inscrites comme une « règle de foi » du catholicisme.

Père latin de l'Église, il est fêté le 26 août. Il lègue des sermons inspirés d'Augustin, une correspondance et des règles de vie monastique. Sa vie a été racontée par Cyprien de Toulon et des aides.

CHAC

MAYAS

Dieu de la Pluie, qu'il fait jaillir d'une calebasse, donc de la Fertilité et de l'Agriculture, Chac (ou Chac Mol) est aussi le maître du tonnerre. Ses équivalents méso-américains sont Tlaloc* chez les Aztèques et Cocijo chez les Zapotèques. Vénéré notamment dans le Yucatán, au climat aride, ce dieu majeur est représenté avec un long nez rappelant une trompe, des yeux larmoyants et deux sortes de défenses sortant de sa bouche et des cheveux aux multiples nœuds. Bénéfique, il a transmis aux hommes la culture des légumes et du maïs, lequel sera aussi mythifié par les Aztèques, entre



autres avec Centeotl*. Chac apparaît aussi sous quatre formes correspondant à des couleurs et aux points cardinaux, et qui rappellent les Bacabs, les quatre fils d'Itzamna*, le dieu céleste.

Chez les Mayas, l'agriculture est sous la protection d'autres divinités, comme Ahmakiq, qui enferme les vents dangereux pour les récoltes, ou Ah Bolom Tzacab, qui contrôle la pluie et le tonnerre. Yum Caax, le « seigneur des champs », personnification de la beauté masculine, est plus spécialement lié au maïs, dont les épis ornent sa chevelure.

CHÂFI'I, MOUHAMMAD IBN IDRIS AL- (767-820)

ISLAM

Né en Palestine, ce juriste et théologien formé à La Mecque et à Médine meurt au Caire, où sa tombe sera l'objet d'une grande vénération. Il laisse un ouvrage, le *Kitâb al-Umm* ou « Livre fondamental ». La science juridique repose sur la Sunna et les *hadith*. Adepte du raisonnement à partir de ces sources, Châfi'i désapprouve, dans le malékisme et l'hanafisme, deux autres écoles, le recours à la réflexion personnelle du souverain. Il préconisait de n'utiliser ces avis que lorsqu'ils sont indispensables, et de les réglementer. Sa doctrine fournit la base d'une école juridique sunnite (*madhahib*) portant son nom : le chafiisme, qui s'implanta en Indonésie et en Asie du Sud-Est.

CHAMAN

Le mot « chaman » (ou « shaman ») est une francisation de *çaman*, issu de la langue des Toungouses (ou Evenks), peuple sibérien. Son étymologie reste imprécise, mais semble évoquer le « saut », le « jeu ». L'existence du chaman est mentionnée pour la première fois par un archiprêtre russe, Avvakum*, et dans des termes peu flatteurs. Ce religieux exilé entre 1661 et 1664 en Sibérie écrira sa rencontre : « Ce manant de magicien, près de ma cabane, amena sur le soir un bélier vivant et se mit à pratiquer sur lui sa magie : après l'avoir tourné et retourné, il lui tordit le cou et rejeta la tête au loin. Puis il commença à sauter et danser et à appeler les démons ; enfin, avec de grands cris il se jeta à terre, et l'écume sortit de sa bouche. » Les explorations et les conquêtes dévoilant d'autres cultures, le « chamanisme » englobera toutes les pratiques de « sauvages », c'est-à-dire de ceux ne relevant pas du christianisme prédominant dans le monde. Il faut attendre le XIXe siècle et même le siècle suivant pour qu'il soit vraiment étudié, et en partie reconnu.

Le mot « chaman » est devenu un terme générique englobant une gamme très large de rites et de traditions répartis sur toute la planète, des Amérindiens aux Sibériens en passant par les Africains, les Aborigènes australiens, les Saoras d'Inde, et bien d'autres. C'est pourquoi il n'existe pas un modèle unique de chaman appelé différemment selon les peuples : un *angatkut* inuit diffère ainsi d'un *udagan* mongol. D'une manière générale, le chaman n'est pas un prêtre, un sorcier ou un devin. Homme ou femme, il a reçu son don des esprits : garantir le lien avec le surnaturel afin d'assurer la santé, la nourriture (cueillette et chasse) et d'autres missions différant selon les peuples. Herboriste, thérapeute et pilier social, il voyage dans l'invisible en état de transe et en atteignant l'extase (*extasis*, « sortir de soi »). Pour cela, il s'aide ou non d'hallucinogènes végétaux.

CHANDRAKIRTI (VIIe siècle environ)

BOUDDHISME

L'école Madhyama (« voie du milieu »), fondée par Nagarjuna* et Âryadeva* au sein du Mahayana, repose sur le postulat que toute chose est illusoire en soi. La seule réalité est la vacuité (*shûnyatâ*), c'est-à-dire le vide, qui, absent de chacun, peut être atteint afin de parvenir à la plénitude et à la délivrance. C'est pourquoi il ne faut pas s'attacher à la « réalité relative » (*samvriti satya*), autrement dit celle du quotidien, mais à la « vérité suprême » (*paramârtha satya*), la connaissance apportée par l'esprit.

De grands noms sont attachés à cette école. Buddhapalita (Ve siècle) commente les œuvres de Nagarjuna. Bhâvaviveka (VIe siècle) s'oppose à ces idées et propose une approche plus psychologique et logique. Mais Chandrakirti, autre commentateur du Madhyamaka, dont Nagarjuna et Âryadeva, marque un retour aux principes de Buddhapalita : il est inutile de recourir à la logique, car le Madhyamaka n'a pas de thèse à élaborer, donc à soutenir (la vacuité est souveraine). C'est pourquoi il peut rejeter aisément les arguments de ses adversaires. Un autre esprit est attaché à cette école : Shantideva qui, aux VIIe-VIIIe siècles, centre son œuvre sur l'itinéraire menant au statut de bodhisattva.

L'école Madhyama devait connaître une belle expansion au Tibet, amorcée dès le VIIIe siècle.

CHANEL, PIERRE-MARIE (1803-1841)

CHRISTIANISME

Né à Cuet (Ain), Pierre-Marie Chanel entre au séminaire puis est ordonné prêtre à 24 ans. Après une expérience pastorale au sein de paroisses et d'enseignant auprès de séminaristes, il désire mener des missions d'évangélisation et entre dans la Société de Marie (ou maristes), fondée en 1816 par le père Colin. En 1836, il se rend sur l'île océanienne de Futuna, où il parvient à sensibiliser quelques jeunes à la foi catholique. L'un d'eux est Meitala, le fils du roi de l'île, Niukili, qui, refusant que son enfant soit baptisé, le condamne à mort ainsi que le père Chanel, qui devient ainsi le premier martyr de l'Océanie. Canonisé en 1954, Pierre Chanel est fêté le 28 avril dans le calendrier romain.

dont se charge son allié Licinius (313). Ce dernier, qui règne sur l'Orient, est à son tour éliminé en 324, faisant de Constantin l'empereur romain d'Occident et d'Orient. Parvenant à maintenir les peuples barbares, il œuvre à l'unité de l'empire. Pour cela, il a promulgué en 313 les célèbres édits de Milan qui, confirmant et complétant des mesures de tolérance, autorisent les cultes, dont le christianisme, qui deviendra religion d'État sous Théodose Ier le Grand* – des historiens avancent qu'il l'aurait choisi au détriment du mithraïsme, la religion de Mithra*. Constantin rebaptise Byzance Constantinople (330) et en fait sa capitale, tout en s'occupant aussi de Rome et son Église, où il fait bâtir à partir de 326 une basilique dédiée à Pierre*. Il se serait converti sur son lit de mort. Constantin reste le premier souverain chrétien, sans qui le christianisme n'aurait jamais gagné la planète. Les orthodoxes le fêtent le 21 mai, avec Hélène.

Le nom Constantin est attaché à d'autres saints chrétiens, en particulier à Constantin Brâncoveanu (1654-1714), prince de Valachie (Roumanie), qui connaît sous son règne un formidable élan culturel, notamment la restauration et l'édification d'églises et de monastères. Arrêté par les Ottomans, il est transféré à Constantinople et décapité avec ses quatre fils (Constantin, Étienne, Radu et Matthieu) et son conseiller, Ianache Vacaresu. Ils sont tous fêtés le 16 août.

Constantin et les conciles

En 325, toujours soucieux de garantir l'unité de l'Empire au travers de l'Église chrétienne, Constantin convoque le premier concile œcuménique (universel), qui se tient à Nicée. Cette assemblée et la suivante, Constantinople I (381), sont initiées par les empereurs romains. Elles condamnent l'hérésie d'Arius*, définissent la Trinité* et la divinité de Jésus*.

Les six conciles suivants sont à l'actif des empereurs d'Orient, après la défaite et la disparition de l'empire d'Occident (476) : Éphèse (431), Chalcédoine (451), Constantinople II (553), Constantinople III (680-681), Nicée II (787) et Constantinople IV (869-870). Après la rupture entre l'Orient et l'Occident (1054), les conciles sont convoqués par les papes : Latran I (1123), Latran II (1139), Latran III (1179), Latran IV (1215), Lyon I (1245), Lyon II (1274) et Vienne (1311-1312) sont les conciles du Moyen Âge; Constance (1414-1418), Bâle-Ferrare-Florence (1431-1445) et Latran V (1512-1517), ceux de la Renaissance ; Trente (1545-1563), Vatican I (1869-1870) et Vatican II (1962-1965) sont les conciles modernes.

CORBEAU

Amériques

Oiseau présent dans plusieurs mythologies, le corbeau est un animal bénéfique ou maléfique. On le retrouve dans les traditions japonaise, chinoise, grecque, celte, maya ou germano-nordique, où il joue souvent le rôle de messager des dieux. Il est aussi présent chez les Amérindiens de la côte ouest du Pacifique, de l'Alaska à la Colombie-Britannique (Canada), la terre des Tlingits, Kwakiutls, Haïdas, Nootkas ou Salishs. Dans cette région canadienne, Corbeau apparaît aussi rusé

que doté de grands pouvoirs. Il aurait ainsi apporté le saumon et les baies, découvert le premier enfant humain et nommé les premiers hommes. Traqué en permanence par un *trickster**, c'est-à-dire Coyote*, il porte des noms différents selon les peuples. Pour les Nootkas, Corbeau, appelé Guguyni et Chuylen, deux *tricksters*, fait partie des nombreux animaux représentés par des esprits. Pour les Tsimshians, il est Txamsem ou We-gyet.

Pour les Haïdas, Corbeau (Nankil'slas) est le personnage central, décrit comme un *trickster*. Magicien, héros capable de se métamorphoser, il est parfois décrit comme une créature espiègle et lubrique, mais il est le plus souvent bénéfique : s'il dérobe à Sin (« jour ») le soleil, il crée les humains à partir des étoiles et de la lune. Il les instruit et leur donne le feu, le saumon, les maisons, l'eau douce, et les aide grâce à son contact avec les êtres surnaturels. Quant à la mort, elle est assurée par Ta'xet dans sa forme violente, et à Tia dans sa forme douce. Les Haïdas peuvent compter aussi sur des esprits des forêts (Gyhldeptis), du fer (Lagua) ou des volcans, avec Dzalarhons, une femme-grenouille arrivée sur la côte avec six canoës remplis de passagers, dont son époux Kaiti, l'Ours.

Chez les Kwakiutls, Corbeau (Kwekwaxa'we) a apporté la lune, le feu, le saumon, le soleil, les étoiles et les marées. Un autre Corbeau intervient dans l'Hamatsa, une société secrète importante. En hiver, pendant quatre jours, les nouveaux membres sont initiés par une danse dont les participants représentent divers esprits. Il y a par exemple Bakbakwalanooksiwae, le « grand cannibale de l'extrémité nord de la Terre », qui, invisible et vivant dans le ciel, dévore les candidats, puis les recrache après une intense expérience dans la forêt, chacun des danseurs étant l'une de ses bouches. Quant au Corbeau de l'Hamatsa, appelé Kwakwakalanooksiwae, il est réservé aux membres confirmés et émérites. Il y joue le rôle le plus prestigieux, en tant que monstre cannibale.

Le corbeau et les totems

Chez les Tlingits, Corbeau (Yehl) est un héros et un démiurge. Ce peuple se distingue aussi par ses « totems », mot venant de la langue des Ojibwas et faisant appel à la notion de parenté. Le mât totémique, caractéristique de la culture de la côte nord-ouest d'Amérique du Nord, est surtout réservé au cèdre rouge. Il a même repris du service auprès de grands sculpteurs Tlingits. Ces artistes représentent de nouveau les ancêtres ou des héros de légende qui viendront comme autrefois se dresser devant les maisons, ornés de pigments naturels comme le jus d'écorce d'aulne, qui donne la couleur rouge. Pour ces peuples, le mât totémique et le *potlatch* (rite de passage comme le mariage ou la puberté, interdit en 1885 et restauré en 1951) étaient les deux grands axes de la vie sociale et religieuse. Au large du Pacifique, sur l'île de la Reine-Charlotte (Canada), on peut admirer un village abandonné à la fin du XIXe siècle, Nistints, occupé alors par les Haïdas, peuple de pêcheurs, chasseurs et cueilleurs qui vivaient sur cette île depuis des siècles, et où il existait une trentaine d'autres villages. Les totems qui se dressent encore, ridés par la pluie, sont en cèdre rouge. Ils figurent des personnages mythiques et des animaux sacrés, comme l'aigle et le corbeau. On peut admirer aussi des mâts surmontés d'un coffre dans lequel était déposé un défunt.

CORNEILLE (Ier et IIIe siècles)

CHRISTIANISME

Dans les Actes des Apôtres du Nouveau Testament, l'apôtre Pierre* baptise Corneille, un centurion romain habitant Césarée, en Judée. Cet épisode est important car, dès lors, les non-juifs, donc incirconcis, peuvent intégrer l'Église. D'après une tradition orientale, après le martyre d'Étienne*, vers 36, Corneille suit les apôtres en Phénicie, à Chypre, à Antioche et Éphèse. Il aurait ensuite converti une ville entière. Il est fêté le 2 février.

Le nom Corneille est associé aussi à un pape. Successeur de Fabien (236-250), victime des persécutions de l'empereur Dèce, Corneille (251-253) est refusé par une partie de Rome qui désigne Novatien* à sa place. Il s'oppose à ce dernier en souhaitant le pardon et la réintégration dans l'Église des *lapsi* (« qui sont tombés »), chrétiens qui ont renié leur foi pour ne pas mourir. La crise déborde Rome, et Novatien est excommunié. Mais le successeur de Dèce, Trébonien Galle (251-253), déclenche une autre persécution dont Corneille est la victime. Il est fêté le 14 septembre.

Corneille et Cyprien

Durant son épreuve contre Novatien, Corneille trouve le soutien d'un Père de l'Église, Cyprien de Carthage (vers 200-258), favorable aux *lapsi* – Cyprien signifie « originaire de Chypre ». Cet évêque de Carthage, ancien juriste, échappe à la persécution de Dèce et, en chef de l'Église d'Afrique, reconnaît la légitimité de Corneille. Il est martyrisé sous l'empereur Valérien (253-260). Il est fêté le 16 septembre.

La tradition reconnaît d'autres saints portant son nom, dont un évêque de Toulon (VIe siècle) qui combat le pélagianisme. Sous le règne de Dèce, Cyprien d'Antioche, philosophe et magicien, se convertit devant l'exemplarité de Justine (ou Justa), jeune vierge vouée à Dieu. Ils auront tous les deux la tête tranchée.

COTTON, JOHN (1584-1652)

CHRISTIANISME

En 1620, cent deux passagers embarquent sur le *Mayflower* (« Fleur de mai »), qui jette l'ancre au cap Cod, dans le Massachusetts. Unis par un pacte signé sur le navire, le *Mayflower Compact*, ils fondent New Plymouth, la première ville de Nouvelle-Angleterre. Appelés les « Pères pèlerins » (*Pilgrim Fathers*) à la fin du XVIIIe siècle, ils sont considérés comme les pères fondateurs des États-Unis. Parmi eux se trouvent trente-cinq puritains qui ont fui les persécutions sous Jacques Ier et Charles Ier, dont le gouverneur William Bradford (1591-1657). Plusieurs présidents étasuniens se sont réclamés des descendants des passagers du *Mayflower*, dont George Bush père et fils.

Après l'arrivée des Pilgrim Fathers, le puritanisme est animé par le pasteur John Cotton. En 1633, menacé de comparaître devant la justice, il fuit en Nouvelle-Angleterre avec un autre puritain, Thomas Hooker (1586-1647). Ces deux prédicateurs débarquent à Boston. Hooker se charge du pastorat de Cambridge ; Cotton, de l'importante Église de Boston. Ils sont les fondateurs, avec d'autres – comme John Winthrop l'Aîné (1587-1649) –, de la « Plantation du Seigneur », ou « Cité sur la colline », selon la formule de Winthrop, marquée par une règle, la *Cambridge Platform* (1648). John Cotton s'oppose à Roger Williams (1606-1683), qui, rejetant sa théocratie, est partisan d'une liberté de conscience et d'une séparation de l'Église et de l'État qu'appliqueront très tôt les États-Unis. Il est banni et dénonce les puritains responsables, dont Cotton, au travers de pamphlets. Respectueux des Amérindiens, il fonde la colonie de Providence (1636), capitale du futur État de Rhode Island (1644) que peuplent aussi des *quakers* (*voir Fox*), des juifs et des baptistes.

La génération puritaine suivante a pour tête pensante Increase Mather (1639-1723), fils d'un autre pionnier puritain, Richard Mather (1596-1669). Formé à Harvard, université à Cambridge, fondée en 1636 par le puritain John Harvard, il épouse Maria Cotton, fille de John Cotton, et devient pasteur de Boston. La colonie anglaise est en butte à une révolte indienne et à la monarchie, qui veut la soumettre aux lois de l'Angleterre. Mather, qui brandit la menace de la fin du monde, ne peut empêcher la Nouvelle-Angleterre de devenir un *dominion* (1684), mais parvient à conserver des privilèges de la Plantation. À partir de 1692 et l'affaire des sorcières de Salem, son influence dans la politique coloniale faiblit inexorablement, de même que le poids du clergé puritain. À sa mort, un siècle après l'arrivée du *Mayflower*, la bourgeoisie et les affaires ont pris en main le destin des colons et d'une société en pleine évolution.

Puritanisme

En accédant au trône d'Angleterre, la reine Élisabeth Ire (1558-1603), après un retour au catholicisme sous Marie Ire Tudor (1553-1558), dite « Marie la Sanglante », qui a persécuté les protestants, hérite de l'anglicanisme amorcé par son père Henri VIII* (1509-1547). Au début de son règne apparaît un mouvement religieux d'inspiration calviniste qui prône la « pureté » de la religion, en rupture avec les rites, l'organisation et la morale anglicans, trop teintés de « papisme ». Appelés pour cela « puritains », les membres viennent des milieux populaires (artisans), de la classe moyenne (commerçants) et de la noblesse rurale (*gentry*). Considérés comme des séditieux, ils sont persécutés sous Jacques Ier (1603-1625) et à l'accession de Charles Ier (1625-1649). Mais les puritains, comme John Milton*, trouvent un allié de choix en la personne d'Oliver Cromwell (1599-1658), militaire de talent. À l'issue d'une guerre civile débutée en 1642, il est placé au pouvoir, fait condamner et exécuter le roi Charles Ier, instaure une république et impose son puritanisme d'une main de fer. Il est surnommé le « boucher de l'Irlande », où les catholiques et leur patrimoine architectural sont martyrisés. Après sa mort et le retour de la monarchie (1660), les puritains sont poursuivis et gagnent en partie la Nouvelle-Angleterre, les colonies anglaises du Nouveau Monde. Le puritanisme repose sur la dépendance totale à Dieu, sur la Bible – conformément aux thèses protestantes –, sur le lien nécessaire entre l'Église et l'État et sur le fait que Dieu noue avec chacun une alliance particulière qui détermine les succès ou les échecs.

Les Mather et Salem

Fils d'Increase Mather, Cotton Mather (1663-1728), brillant élève à Harvard, devient son assistant. En 1688, son père lui confie les rênes et part à Londres pour plaider la cause de la colonie. Pendant ce temps, le jeune puritain participe à l'arrestation du gouverneur anglais Andros, et la révolte des Bostoniens, qu'il dote d'un cahier de doléances, document qui préfigure la Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776). Passionné de médecine, il préconise le vaccin lors d'une épidémie de variole touchant Boston (1721). Auteur, il contribue au mythe de l'Amérique du Nord, nouvelle Terre promise par Dieu. Partant du principe que la Nouvelle-Angleterre est le « Nouvel Israël », les puritains du XVIIe siècle sont en effet le nouveau «peuple élu » et voient dans les Amérindiens des créatures du diable – ils les ont pourtant aidés à s'établir à New Plymouth…

Increase et Cotton Mather sont aussi attachés à un drame célèbre. En 1692, dans le Massachusetts, Salem Village, bourg puritain fondé en 1626, est le cadre d'une chasse aux sorcières. Le révérend Samuel Parris (1653-1720), constatant le comportement anormal de certaines jeunes filles dont sa fille et sa nièce, leur fait avouer qu'elles ont été ensorcelées. Trois femmes sont accusées de sorcellerie, dont Tituba, l'esclave noire de Parris, et emprisonnées. Les délations pleuvent, d'autres accusations suivent et débordent Salem Village, jusqu'à Boston. Toutes les classes sociales sont concernées et les tortures sont presque systématiques. Cette fièvre puritaine est alimentée par les discours exaltés de Cotton Mather sur la fin des temps, et son ouvrage *Memorable Providences Relating to Witchcraft and Possessions* (1685). Entre mai et septembre, un tribunal spécial juge des dizaines de personnes, prononce vingt pendaisons et condamne un homme à mourir sous des pierres empilées. Trois femmes, un homme et un bébé meurent en prison. En octobre, Increase Mather, soutenu par son fils, publie un texte appelant à la prudence concernant les témoignages. La chasse aux sorcières s'arrête, mais le puritanisme a montré ses limites. En 1700, l'un des juges reconnaîtra la culpabilité du tribunal.

COYOTE

Amériques

Le coyote est un personnage récurrent et très populaire dans les mythes de peuples amérindiens des plaines, tels les Pawnees, les Sioux, les Cheyennes ou les Crows. Rusé, tricheur, il éprouve un malin plaisir à contrarier la création, en faisant par exemple surgir la mort et l'hiver. Mais il peut apparaître comme le créateur lui-même, le héros culturel de référence, voire le fou du village, le *trickster** qui s'en prend au corbeau*. Il peut aussi se métamorphoser.

Chez les Crows et d'autres Amérindiens des plaines, il prend l'aspect de Vieil Homme Coyote qui, surgi de nulle part, crée à partir de la boue les plantes, les montagnes et les cours d'eau. Pour satisfaire deux canards, les premiers êtres vivants qu'il a rencontrés, il façonne les êtres humains et d'autres canards qui leur tiendront compagnie. Tout va pour le mieux lorsqu'il rencontre Cirapé, le Petit Frère Coyote, également venu on ne sait d'où, qui lui conseille de créer d'autres animaux. Ainsi naissent les bisons, les cerfs et les ours, ces derniers étant relégués dans des tanières en raison de leur mauvais caractère. Puis les hommes reçoivent des armes, des tipis, le feu, des outils. Mais Cirapé convainc son aîné d'instaurer la guerre entre les tribus. Depuis, et avec la bénédiction de Vieil Homme Coyote, les Crows se volent leurs femmes entre eux, et les reprennent.

Intégrés à la famille linguistique des Sioux, les Crows, établis dans les États du Montana et du Wyoming, vénéraient le soleil, auquel ils consacraient une danse initiatique. Les maux de toutes sortes étaient soignés par l'Akbaakia (« guérisseur »). Leurs croyances comprenaient en outre le Mannegishi, humanoïde chauve aux yeux larges et à la grosse tête plantée sur un petit corps qui jouait des tours aux humains. Quant à Andiciopec, ce guerrier légendaire était à l'épreuve des balles.

Les Crows vivent dans leur réserve et au-dehors, au sud du Montana, et sur le site de la célèbre bataille de Little Big Horn (1876).

CRONOS

Grèce

Dernier enfant de Gaïa* (terre) et Ouranos* (ciel), le Titan* Cronos (ou Kronos) est un membre de la deuxième génération des dieux. Un jour, il décide de venger sa mère, dans le ventre de laquelle son père a enfermé ses enfants, lui provoquant de grandes souffrances. Muni d'une faucille, il tranche les organes sexuels d'Ouranos et les jette dans la mer. Le sperme (ou le sang) donne naissance à des créatures, dont Aphrodite*. Désormais seul maître du monde, il a été informé par ses parents qu'un de ses propres enfants le vaincra. Aussi, dès qu'ils sortent du ventre de leur mère Rhéa*, il les avale tous, après avoir emprisonné les Géants* et les Cyclopes* dans le Tartare, partie profonde des enfers. Déméter*, Hadès*, Héra*, Hestia* et Poséidon* se retrouvent piégés. Quant à Zeus*, le dernier-né, Rhéa l'a changé au dernier moment en pierre entourée de langes, et l'a mis en sécurité dans une grotte de Crète. Sur le conseil de son épouse Métis*, Zeus, devenu adulte, fait que Cronos vomisse ses frères et sœurs. Avec ces derniers, les Géants et les Cyclopes libérés, il l'emporte sur Cronos et les Titans après dix ans de combat, puis les précipite dans le Tartare. L'univers est ensuite partagé entre les trois frères : Zeus, Poséidon (mer) et Hadès (enfers).

D'après une autre tradition rapportée par Hésiode* et reprise à Rome par Ovide*, Cronos fut un souverain d'un « âge d'or » dispensant le bonheur et la félicité. Par exemple, les hommes, qui constituaient une « race d'or », ne connaissaient pas la vieillesse, le travail ni la faim. Mais d'autres âges lui succédèrent, jusqu'au pourrissement de l'humanité.

CÚ CHULAINN

CELTES/IRLANDE

Roi d'Ulster, Conchobar s'unit à sa sœur – ou fille – Dechtiré, et conçoit un fils appelé Setanta (« Sentier »). Mais il existe plusieurs versions de cette naissance. Ainsi, sur le plan divin, cet enfant a pour père Lugh*, qui l'aidera dans ses combats : l'esprit de ce grand dieu a rendu enceinte Dechtiré, laquelle a expulsé le bébé avant de retrouver sa virginité. Placé en nourrice, le garçon est formé par quatre maîtres qui lui apportent toutes les connaissances : Amorgen, premier poète d'Irlande, Blaí Briuga (Blaí « l'hôtelier »), qui prend soin des Irlandais, Fergus, qui précéda Conchobar sur le trône, et Sencha, juge et arbitre. À 5 ans, dans toutes les grandes fonctions de la société, il s'illustre par des hauts faits. Ainsi, à 7 ans, il tue à mains nues le chien terrible et surpuissant du forgeron Culann : Cathbad l'appelle alors Cú Chulainn, « chien de Culann », grand héros de la mythologie irlandaise. Promis par ce druide, le premier d'Ulster, à une vie brève et glorieuse, il enchaîne les exploits guerriers et amoureux. Par exemple, avec la combattante et magicienne Aife, il a un fils, Conla, qu'il tue en duel sans le reconnaître. Car, dès que vient le temps des armes, le beau et jeune Cú Chulainn se change en un guerrier redoutable, ce qui ne l'empêche pas d'être initié à la magie et à l'art sexuel par une experte, Scathlach. Il prouve toutes ses capacités dans un récit célèbre, la *Táin Bó Cúalnge*, ou « Razzia des bœufs de Cooley ». Reine du Connaught, au nord-ouest de l'Irlande, Medb monte une coalition contre l'Ulster, où règne son époux Aillil. La discorde porte sur l'attribution d'un taureau divin, le Brun de Cualnge. Aidé ponctuellement par Lugh, Cú Chulainn réussit seul à repousser l'ennemi et conclut la paix. Mais, après d'autres exploits, il finit par recevoir une blessure fatale au ventre. Tout en riant, il se baigne puis attend la mort, attaché à une pierre dressée. La déesse Morrigan*, sous la forme de trois corbeaux, se pose sur ses épaules et attend son dernier soupir. Il meurt debout, le jour de Samain (1er novembre), dont la nuit, passage à la nouvelle année, permet aux vivants de communiquer avec les morts et les esprits.

CYBÈLE

GRÈCE/ROME

Déesse majeure du Proche-Orient, Cybèle est originaire de Phrygie, figurée avec une haute coiffure, portant un tambourin et une coupe pour les libations. Qualifiée de « Grande Mère des dieux » ou de « Grande Déesse », elle garantit en effet la fertilité. Conduisant un char entouré de lions, cette maîtresse des fauves est vénérée principalement à Pessinonte, en Phrygie. Patronne de la végétation et de la nature sauvage, elle gagna ensuite la Grèce à partir du Ve siècle avant J.-C., où elle sera parfois assimilée à Déméter* ou à Rhéa*. Ensuite, elle entre officiellement à Rome, où, durant la deuxième guerre punique (218-201), on ressent la nécessité de posséder une Mère protégeant la cité contre Carthage. En 205, les Romains font venir la pierre sacrée (bétyle) de Cybèle qui se dresse à Pessinonte. Puis ils lui construisent un temple sur le Palatin, consacré aussi à son parèdre Attis* et dédicacé en 191. Des jeux, ou Mégalésies, sont institués en son honneur qui se déroulent chaque année le 4 avril. Mais les rites, assurés par les galles et les archigalles, des prêtres aux tenues bariolées qui s'émasculent volontairement comme Attis, suscitent la méfiance et les moqueries. Et les mystères ont une dimension orgiaque. Il faut attendre l'empereur Claude (41-54) pour que le culte des deux divinités réunies soit officialisé, enrichi de nouvelles fêtes en mars et d'un taurobole, sacrifice d'un taureau dont le sang sert à une sorte de baptême. La vénération de Cybèle déborde aussi le cadre de Rome et s'étend, notamment en Gaule. Il persistera jusqu'à la fin de l'Empire romain.



À Rome, Cybèle était également associée à Jupiter*, tous deux assurant la reproduction en général, dieux y compris.

CYCLOPES

GRÈCE/ROME

Reconnaissables à leur œil unique au milieu du front, les Cyclopes (du grec *kuklôps*, « qui a un œil rond ») sont des géants susceptibles et parfois violents, d'une force colossale. Par exemple, on leur attribue l'édification des murailles « cyclopéennes » de Mycènes et de Tirynthe.

Nous trouvons d'abord les trois enfants de Gaïa* (terre) et d'Ouranos* (ciel), qui forment la première génération de Cyclopes. Ce sont Argès (éclair), Brontès (tonnerre) et Stéropès (foudre), les forgerons des dieux, habiles à travailler les métaux et la foudre. Emprisonnés par leur père, ils sont délivrés par leurs frères les Titans*, en particulier Cronos*, qui, devenu le maître, s'inquiète de leur puissance et les enferme dans le Tartare (enfers). Libérés par Zeus*, ils réalisent les armes, dont le foudre, qui lui assureront la victoire contre Cronos et la prise du pouvoir. Ils fabriquent le trident de Poséidon*, le casque magique d'Hadès* qu'utilisera Persée*, et servent Héphaïstos*. Mais ils seront abattus par Apollon*. D'après la tradition, leurs fantômes hanteraient l'Etna, volcan de Sicile, dont la fumée se dégage de leur forge en activité.

Il existe d'autres Cyclopes, fils de Poséidon. Bergers, ils mangent les produits spontanés de la terre et parfois de la chair humaine. Ils vivent sur une île, assimilée en général à la Sicile. Le plus célèbre d'entre eux est Polyphème*, auquel se confronte Ulysse*.

CYR (début du IVe siècle)

CHRISTIANISME

À 3 ans, Cyr est emmené par sa mère Julitte (ou Julienne) à Tarse, en Turquie, afin d'échapper aux persécutions contre les chrétiens. Mais elle est arrêtée et torturée sous les yeux de son enfant, que cajole son juge. Cyr se débat et finit par mordre l'ignoble persécuteur, qui le projette contre les marches du tribunal et lui fracasse le crâne – une autre version prétend que Cyr, malgré son âge, aurait avoué sa foi en courant, avant d'être attrapé et précipité la tête contre un mur. Julitte est ensuite décapitée, après avoir été écorchée et arrosée de poix bouillante. Leur martyre aurait eu lieu à la fin du règne de l'empereur Dioclétien (284-305). Cyr et Julitte sont fêtés tous les deux le 16 juin.

Le nom de Cyr, dérivé du grec *kurios*, « maître », comme Cyrus* et Cyrille*, est porté par un autre saint : Cyr d'Alexandrie, médecin de la ville, qui fuit les persécutions, peut-être sous Dioclétien, et se réfugie en Arabie avant de devenir moine en Égypte. À Édesse, Jean d'Alexandrie ayant eu vent de ses guérisons miraculeuses, il quitte l'armée et entre à son service. Une mère, Athanasie, et ses trois filles (Théodite, Théodote et Eudoxie) étant sur le point d'être martyrisées à Canope, ils viennent les soutenir. Arrêtés, ils sont torturés devant et avant elles, puis décapités. Leurs corps sont déposés à Alexandrie et enlevés par Cyrille d'Alexandrie (376-444) afin de les placer à Menouhli, dans un temple d'Isis* destiné à être christianisé. Menouhi est devenue Aboukir, c'est-à-dire Abba Kyros, « Père Cyr ». Les orthodoxes célèbrent le 31 janvier les deux saints, la mère et ses filles.

CYRILLE D'ALEXANDRIE (376-444)

CHRISTIANISME

Docteur de l'Église catholique, Cyrille vit une jeunesse dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il est cultivé. En 403, il accompagne son oncle Théophile d'Alexandrie au concile du Chêne, qui condamne Jean Chrysostome* à l'exil. En 412, il remplace Théophile au poste d'évêque et de patriarche d'Alexandrie. Gardien de l'orthodoxie, il lutte contre le novatianisme et l'arianisme, dans la lignée d'Athanase d'Alexandrie*, contre les non-chrétiens, dont l'empereur défunt Julien l'Apostat*, et contre les juifs, qu'il chasse. Son intransigeance et sa sévérité conduisent à des troubles, dont est victime Hypatie (Hypatia, en grec), philosophe, mathématicienne et directrice de son école, massacrée par des agités que menaient des moines – la responsabilité d'Alexandre n'est pas établie. Il s'en prend ensuite à l'hérésiarque Nestorius*, évêque de Constantinople en 428, et participe à sa condamnation au concile d'Éphèse (431), qui proclame Marie* Theotokos, « mère de Dieu » – il y est accompagné de Chenoute d'Atripé*.

Sa démarche est soutenue par des religieux, parmi lesquels Eutychès*. Les évêques syriens protestent, accusent Alexandre de persécution et se réfèrent à Théophile qui se déchaîna contre Jean Chrysostome. Emprisonné sur ordre de l'empereur Théodose II, il est libéré. Théologien, surnommé « docteur de l'Incarnation » au début du Ve siècle, il est fêté le 27 juin – le 9 juin chez les orthodoxes.

Cyrille et les saints

Le nom Cyrille vient du grec *kurios*, « maître », comme Cyr*. Cyrille le Philéote, ou Cyrille de Philéa (vers 1015-1110), son lieu de naissance, se marie et vit intensément sa foi, jusqu'à la sainteté. Originaire de la région de Minsk, Cyrille de Tourov devient un moine exemplaire. Ascète, il vit même sur une colonne, comme Siméon le Stylite*. Mort en 1183, il laisse des écrits ascétiques et des homélies qui en font un modèle de dévouement à Dieu. Missionnaire dans le nord de la Russie, Cyrille de Tselma, mort en 1368, est un ascète réputé. Cyrille du Lac Blanc (1337-1427), né à Moscou dans une famille aristocratique, quitte tout pour entrer au monastère Simonov. Humble, il feint la folie afin de mieux rechercher Dieu, et finit par quitter la communauté pour la Carélie, la région aux deux mille lacs. Il y fonde le monastère Saint-Cyrille-du-Lac-Blanc, l'un des plus célèbres de Russie.

CYRILLE DE JÉRUSALEM (vers 315-386)

CHRISTIANISME

Docteur de l'Église catholique, Cyrille devient évêque de Jérusalem en 350 et va passer seize ans en exil. Il s'oppose aux disciples d'Arius*, qui le forcent à quitter la ville en 357. La situation religieuse de l'empire s'étant calmée, il y retourne en 360 ou 361, mais il doit à nouveau fuir sous la pression de l'empereur arien Valens (364-378), dont la mort signifie son retour définitif. En 381, il participe au concile, très important, de Constantinople, qui met un point final au dogme de la Trinité* et condamne l'arianisme. Cyrille, auteur de catéchèses, est fêté le 18 mars chez les catholiques et les orthodoxes.

CYRILLE ET MÉTHODE (IXe siècle)

CHRISTIANISME

Né dans une famille noble de Salonique (ou Thessalonique), Cyrille (vers 827-869), dit « le Philosophe », et son frère Méthode (vers 815-885) sont les évangélisateurs des Slaves. Ils sont reconnus « égaux des apôtres » par les orthodoxes. Paradoxalement, les sources ne permettent pas de reconstituer leur vie avec exactitude, et la tradition s'est alimentée de textes difficiles à authentifier. Par exemple, ils auraient découvert et rapporté à Rome les reliques de Clément de Rome*.

Nous savons que Cyrille, prénommé d'abord Constantin, est un esprit brillant, polyglotte, formé par de grands professeurs, dont Pho-

tius*, patriarche de Constantinople (858-867). Il se voit confier des missions religieuses et diplomatiques par l'empire de Byzance. De son côté, Méthode est gouverneur d'une province slave – peut-être la Bithynie – où des populations slaves se sont installées.

En 862 ou 863, Ratislav, le prince de Grande Moravie, puissance slave, envoie à Constantinople une ambassade auprès de l'empereur Michel III. Conscient que son peuple sera plus soudé s'il comprend les Écrits sacrés dans leur langue, et non en grec ou en latin, il demande de l'aide afin de mieux résister aux pressions franques et bulgares et aux influences germaniques. L'empereur lui envoie Constantin et Méthode : Thessalonique ayant été en contact avec les Slaves, tous deux connaissent en effet leurs dialectes et leurs coutumes. Les deux frères traduisent les évangiles et des recueils liturgiques, ébauchent un alphabet slavon, créent une Église slavonne. Puis ils voyagent en Pannonie (répartie entre la Hongrie et la Croatie) et se rendent à Rome. Le pape Adrien II (867-872) les accueille et reconnaît l'usage de la liturgie en slavon. La tradition prétend que, peu avant, Constantin aurait pris l'habit de moine et le nom de Cyrille.

Adrien nomme Méthode évêque de Sirmium, poste dont dépendent la Pannonie et les Slaves d'Europe centrale. L'apôtre œuvre sans relâche, mais, en Moravie qui a changé de pouvoir, il est arrêté et passe plus de deux ans dans les geôles bavaroises (870-873). Libéré grâce au pape Jean VIII (872-882), il plaide la cause slavonne à Constantinople auprès de l'empereur Basile Ier le Macédonien (867-886). Après sa mort, le pape Étienne V (885-891) rejette le rite slavon. Les disciples de Cyrille et Méthode, dont Clément d'Okhrid, sont chassés de Moravie et se réfugient en Bulgarie auprès de Boris Ier*, emportant leur liturgie, qui gagne ensuite la Serbie et la Russie. Ils mettent au point leur alphabet, appelé justement « cyrillique ».

Cyrille et Méthode sont les copatrons de l'Europe, avec Benoît de Nursie*.

CYRUS LE GRAND, EMPEREUR PERSE
(vers 550-530 av. J. C.)

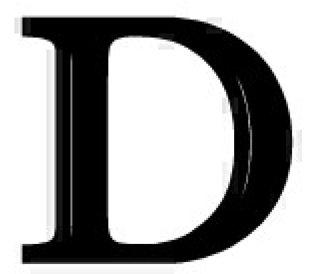
PERSE/JUDAÏSME

Roi d'Anshan (vers 559), dans l'actuelle province du Fars (Iran), Cyrus dépose son grand-père et suzerain Astyage (584-550), souverain des Mèdes. Dès lors, installé à Ecbatane, capitale mède, il devient l'empereur des Perses et des Mèdes, lesquels lui sont désormais soumis. Une série de campagnes victorieuses, dont celle remportée contre Crésus, roi de Lydie, le rend maître de l'Asie Mineure. En 539, il prend Babylone et capture l'empereur Nabonide, qu'il épargne. Il est alors le maître d'un vaste empire dit « achéménide », nom d'un ancêtre dont on ne sait rien, Hakhamanish, hellénisé en Achéménès.

Les historiens s'interrogent encore pour savoir si Cyrus fut bien l'initiateur d'une tolérance religieuse marquant le règne de ces Perses achéménides (539-330). Le fait est qu'après avoir pris Babylone il rend hommage au dieu Marduk*, que Nabonide a délaissé au profit de Sîn*. En 538, il publie un décret autorisant les peuples exilés par l'Empire babylonien à retrouver leur terre. Ce texte, cité dans le livre biblique d'Esdras*, est cependant parfois remis en question. En revanche, il est attesté qu'il imprime dans ses provinces (satrapies) un esprit d'écoute et de compréhension qui explique la longévité perse. En outre, ses successeurs Cambyse II (530-522) et Darius Ier (522-486), qui vont poursuivre l'organisation et l'extension impériales, ont bien respecté les croyances de l'Égypte conquise. Darius est même représenté en pharaon, sous l'égide de Rê*. Les Perses ont en effet préservé la diversité religieuse et culturelle de leurs territoires, voire adopté d'autres croyances, notamment égyptiennes. En même temps, les cultes perses, dont ceux d'Ahura Mazda* et d'Anahita*, se diffusèrent au sein des territoires.

Sur le plan religieux, les Perses achéménides ont pour dieu principal Ahura Mazda*, figure centrale du mazdéisme, religion qui possède à son origine des points communs avec le védisme des Aryens de l'Inde, avec lesquels Cyrus entra en contact durant ses conquêtes. Dans la Bible hébraïque, Cyrus est loué comme un juste et un libérateur. « Yahvé* éveilla son esprit », rapporte les livres des Chroniques et d'Esdras. Et le prophète Isaïe* ajoute : « Ainsi parle Yahvé à son oint, à Cyrus dont j'ai saisi la main droite, pour faire plier devant lui les nations et désarmer les rois, pour ouvrir devant lui les vantaux, pour que les portes ne soient plus fermées. »

CYRUS LE GRAND



DAEVAS

IRAN ANCIEN

Tandis qu'en Inde les termes devas* et asuras* désignent respectivement les dieux et les démons, en Iran leurs équivalents daevas et ahuras ont évolué pour signifier le contraire. Dans sa réforme du mazdéisme (vers le VIIIe-VIIe siècle avant J.-C.), Zarathoustra* fait des daevas des partisans de la Druj, la notion du mal, de la discorde et du mensonge. Serviteurs et créatures d'Angra Mainyu*, les daevas sèment donc le désordre, les malheurs et la mort, et tourmentent les hommes afin de les écarter de la seule et véritable voie, Ahura Mazda*. Ils sont opposés directement aux Ameshas Spentas*.

DAGAN

ORIENT ANCIEN

Dagan est un dieu d'Ougarit, qui lui consacre un temple construit près de celui de son fils, Baal*. On le retrouve aussi à Ebla, au nord-est d'Ougarit. En fait, il vient de Mari, au sud-est de la Syrie, dont la région, les bords de l'Euphrate, concentre son culte servi par des prêtresses de haut rang. On le trouve à Ebla et Emar (nord-ouest). Dieu suprême, maître du cosmos et de la divination, il y protège les rois, comme Sargon d'Akkad* (vers 2330), et la fertilité des sols – son nom signifierait « grain ». Sa parèdre est la « dame du pays », Bêlet Mâtim, nom à consonance royale qui illustre l'importance de ce dieu qui gagna le sud de la Mésopotamie à la fin du IIIe millénaire. Le roi babylonien Hammurabi* (XVIIIe siècle), en s'emparant de Mari, déclare qu'il a même fait ployer Dagan.

En revanche, à Ougarit, le dieu est présent dans les cultes, mais absent des mythes. Il semble que Baal, autre dieu de l'Orage, le supplante à la tête des dieux, dès la fin du IIe millénaire. Au XIVe siècle, les Cananéens l'adoptent et le nomment

Dagôn. Peu après, les Philistins, établis sur l'actuelle bande de Gaza, en sont de fervents adeptes, ce qu'atteste la mort de Samson*.

DAGDA

CELTES/IRLANDE

« Dieu bon » de la Terre, des Traités et de l'Amitié, le Dagda, fils de Dana*, est l'un des deux piliers des Túatha Dé Dánann*, avec Lugh*. Maître de la vie, du temps, de la magie et de la mort, il est un guerrier et un artisan émérite. Il est le druide et le savoir par excellence. D'un appétit féroce et d'une sexualité débordante, il possède des attributs qui concourent à sa gloire. Avec sa massue, il donne la vie par un bout, la mort par l'autre. Symbole de souveraineté, son chaudron d'abondance, toujours plein, procure l'immortalité des dieux et nourrit les hommes. Sa harpe d'or magique, capable de jouer toute seule, lui obéit et connaît tous les secrets de la musique : alors qu'elle a été volée par les Fomoires, elle en tue neuf. Enfin, il possède une roue à huit rayons, puissant symbole solaire et cosmique, qui l'apparente au dieu gaulois Taranis* – il est aussi relié à Sucellus* et au Gallois Gwyddyon*. Parmi les enfants du Dagda, qualifié d'Ollathir (« père de tous »), figurent Brigitt* et Oengus*. Son épouse est Morrigan*, avec qui il s'accouple au Nouvel An, le 1er novembre, la fête de Samain. Enfin, avec Ogme (Ogmios* en Gaule), il forme un duo qui n'est pas sans rappeler celui de Mitra* et Varuna*, les divinités védiques.

DAITYAS

INDE

Fils de Diti, une déesse de la Terre, les Daityas sont des démons géants appartenant aux asuras*. Ils combattent les dieux et perturbent les sacrifices. Leur séjour dans le monde souterrain remonte à Bali, leur roi. Salué pour sa bonté, ses pénitences et ses vertus, Bali réussit, grâce à Brahmâ*, à dominer la presque totalité de l'univers en s'emparant de la Terre, du ciel et de ce monde inférieur. Il supplante ainsi Indra*, le firmament. Une telle audace déplaît aux dieux. Vishnu* prend alors la forme d'un de ses avatars*, le nain Vâmana*, et oblige Bali à se cantonner aux enfers. Les Daityas y sont protégés par le prêtre Sukracârya grâce à ses formules magiques.

DAJBOG

SLAVES

Résident à l'Est, Dajbog, le soleil, parcourt la voûte céleste sur un char conduit par des chevaux merveilleux dont prennent soin les deux aurores (Zoria), l'étoile du matin (Dennitza) et celle du soir (Vetcherniaia) – il existe une troisième aurore, celle de minuit (Utrennia), toutes trois protégeant l'univers. Garant de la lumière, il a pour père Svarog* (ciel) et pour frère Svarozitch (feu). Entouré d'une suite constituée des planètes et des étoiles, il règne sur les douze mois du calendrier. Selon certaines traditions, chaque jour et chaque année correspondent à un cycle de la vie, de l'enfance à la mort du dieu. Dajbog est bien sûr associé à d'autres divinités, particulièrement à la lune (Messiatz), tantôt masculine, tantôt féminine, ainsi qu'à Khors, autre dieu de la mythologie des Slaves orientaux, solaire ou lunaire selon les sources.

DAKINI

HINDOUISME/BOUDDHISME



Dans l'hindouisme, les Dakini, les filles des ondes, font partie des créatures de l'obscurité qui servent Shiva*. Dévoreuses de chair crue, ces démones féroces font aussi partie de la suite de Kali*. On les trouve auprès de Durgâ*, l'épouse guerrière de Shiva. Dans le bouddhisme Vajrayana, la Dakini prend souvent l'aspect d'une femme nue (symbole du dépouillement spirituel) et échevelée, prise de folie car elle a pour rôle de canaliser les énergies libérées par les méditants qui se concentrent sur des textes rituels. En tibétain, elle est appelée Khadroma. Ornée d'ossements sertis de joyaux, Vajrayogini, la plus représentative des Dakini, apparaît avec trois yeux (passé, présent, futur), deux bras (connaissance et action), en position de danseuse. Rouge (passion), elle a à ses pieds un soleil, un lotus, une lune et un cadavre. Elle porte un collier fait de cinquante têtes humaines tout juste coupées. Enfin, les Dakini font partie, dans le Vajrayana, des divinités personnelles qui supportent la méditation. Ce sont les Yidam (« esprit assuré »), qui comprennent par exemple les Heruka, des déités masculines, ou bien Mañjushri*.

DAKSHA

INDE

Daksha est qualifié de Prajâpati, « seigneur des créatures », car il est le père des hommes, des dieux et des anti-dieux. Avec Aditî*, « l'infini », il conçoit les Adityas*, les dieux solaires. Il a pour fille Rati, le désir sexuel et la compagne du dieu de l'Amour Kâma*. Avec Prasuti, il engendre de nombreuses filles qui épousent des dieux comme le dieu lunaire Soma* et Yama* (la mort). Il est aussi le père de Satî*, épouse de Shiva*. En sanscrit, Daksha signifie « l'expert », en matière rituelle ainsi qu'en habileté et en qualités humaines.

DAKUWANGA

MÉLANÉSIE/FIJI

Les Fiji ou Fidji, archipel de Mélanésie, vénèrent en Dakuwanga le dieu requin, poisson redoutable des eaux du Pacifique. Il est redouté des pêcheurs, dont il dévore les prises, quand ce ne sont pas les humains tombés à l'eau. Mais un jour il a été vaincu à l'issue d'un long combat par la pieuvre géante, gardienne des récifs, et il a promis de ne plus jamais attaquer Kandavu, l'une des îles. L'océan est aussi le domaine de Ndauthina, protecteur des pêcheurs et des marins, notamment de nuit. Il tient sa vocation de son enfance, lorsque sa mère fixa sur sa tête des roseaux lumineux qui s'enflammèrent, l'obligeant à errer d'île en île. On dit aussi qu'il en profite pour séduire les femmes, ce qui fait de lui un patron des adultères.

Sur la terre ferme, où apparurent le premier homme Atu et la première femme Vitu, la fertilité est apportée par la déesse Lewalevu et le dieu Ngendi, lequel montra aux humains comment se servir du feu. Les montagnes sont du ressort de Tui delai gau, un géant vivant dans un arbre, et les séismes incombent au serpent créateur Ndengei, dont la chair fit les pierres. La guerre, annoncée autrefois par les tambours sacrés et royaux que veille le dieu Lingadua, revenait à Samulayo.

Enfin, au moment de la mort, l'âme du défunt franchit deux portes, Drakulu et Cibaciba. Elle est interrogée par Dengei, un serpent vivant dans les collines. Les fautifs, dont les paresseux reconnaissables à leurs ongles longs, tombent au Murimuria, une sorte de purgatoire froid et brumeux où ils recevront récompenses et sanctions. Moins nombreux, les méritants, dont les travailleurs, vont au Burotu, une île paradisiaque, pour y vivre la félicité éternelle.

DAMASE I[er] (vers 305-384), pape (366-384)

CHRISTIANISME



D'origine espagnole ou italienne, Damase a le mérite, outre un pontificat long pour son époque, de renforcer l'autorité et la légitimité de la papauté face à l'ingérence impériale. Membre d'une famille servant l'Église de Rome, il intervient alors que le christianisme a été officialisé par l'édit de Constantin I[er] le Grand (313).

Libère (352-366) en a fait son diacre, et Damase le suit lorsqu'il est exilé sur ordre impérial (355). À la mort de Libère, le clergé est divisé : une élection se porte sur Ursinus, une autre désigne Damase, qui convoque des évêques et parvient à évincer ce concurrent qui, chassé de la ville avec ses partisans, tentera sans succès de reprendre pied à Rome. Damase combat aussi des hérésies (donatisme, arianisme, montanisme…) et confie la traduction de la Bible à son conseiller Jérôme*. Il est fêté le 11 décembre.

Promoteur du culte des martyrs, les premiers saints, Damase s'illustre aussi en conservant et restaurant les catacombes romaines. Il fait recenser les martyrs, et consacre à chacun une tombe et un épigramme gravé dans le marbre.

DAMBALA

VODOU/CARAÏBES

Figure populaire et majeure du vodou des Caraïbes, Dambala est le serpent arc-en-ciel qui vit dans les arbres à l'approche du printemps. Comme sa complice et épouse Ayida Wedo*, il est d'origine béninoise, et le garant de la fertilité et de la fortune. À Haïti, il est associé au saint catholique Patrick*, l'évangélisateur de l'Irlande. Toute personne possédée par cette divinité des Fleuves se roule par terre en imitant les mouvements de la couleuvre.

DANA

CELTES/IRLANDE

Mère du Dagda* et de la première génération des dieux (Túatha Dé Dánann*), Dana (ou Danu, Ana, Anu) est la patronne des musiciens et des forgerons. Protectrice des eaux, de l'abondance et de la fertilité, elle a pour signe des oiseaux, dont le corbeau. Son nom reste asso-

cié à deux collines situées à l'est de Killarney, appelées « seins d'Anu » (*Dé chich Anann*). L'équivalent gallois de Dana est Dôn, la mère d'Arianrhod*.

DANAÏDES

GRÈCE

Fils de Bélos, roi de Libye, Danaos est le frère jumeau d'Égyptos, qui, à la mort de leur père, l'écarte du trône et, aidé de ses cinquante fils, le chasse. Pourtant héritier légitime, il part avec ses cinquante filles, les Danaïdes. Protégé par Athéna*, il arrive à Argos et réclame le trône au roi Gélanor, qui bien sûr refuse. Un loup se met alors à dévaler la montagne et dévore un taureau menant un troupeau. Voyant dans cet épisode un digne des dieux, les Argiens déposent Gélanor (le taureau) et choisissent Danaos (le loup). Le nouveau souverain fait bâtir un temple voué à Apollon* Lycien, c'est-à-dire au « loup », l'animal dont le dieu aurait pris l'apparence. Son règne est prospère, jusqu'au jour où Égyptos envoie ses cinquante fils qui obtiennent par la force d'épouser les Danaïdes. En fait, ils ont projeté de les assassiner la nuit des noces. Le jour du mariage, Danaos donne à chacune de ses filles une longue épingle, qu'elles cachent dans leur chevelure. À minuit, elles les sortent et en transpercent le cœur de leurs époux respectifs. Mais une Danaïde n'a pas obéi : il s'agit d'Hypermnestre, dont le mari, Lyncée, massacrera ses sœurs et sera roi d'Argos. Rejoignant les enfers, les Danaïdes paient leur crime en remplissant éternellement un tonneau sans fond.

DANIEL

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Écrit d'une main anonyme, le livre de Daniel est l'un des plus récents de la Bible, puisqu'il date d'octobre 164 av. J.-C. L'action se situe après la destruction de Jérusalem et du Temple par Babylone et son roi Nabuchodonosor (587). Quatre amis, Ananias, Misaë, Azarias et Daniel, sont des justes condamnés à mort pour n'avoir pas renié leur foi. Mais les jeunes hommes ont la protection de Dieu. Daniel hérite du don d'interpréter les rêves de Nabuchodonosor, suscités par le pouvoir divin, et révèle à l'empereur que sa chute est imminente. Libéré, il est récompensé en obtenant un poste à la cour. Le livre poursuit avec une série de visions fantastiques, tant par leur contenu que par le style employé. Aidé par l'ange Gabriel*, Daniel a la vision du passé, du présent et du futur, même lointain. Il pressent la chute de Babylone, de l'Assyrie et de la Perse, qui ont annexé Israël. Un jour (indéterminé), Dieu jugera les actes des nations et de l'humanité. La Terre tremblera, soumise à une frayeur intense et inconnue. Tous les

hommes, morts ou vivants, seront jugés : les bons et les justes seront récompensés par la vie éternelle, les impies seront châtiés et le mal éradiqué. Puis Dieu régnera sur un monde purifié grâce au Fils de l'homme, figure reprise par Jésus*, un monde fondé sur la justice et la sainteté.

Daniel et les saints

« Daniel » signifie « Dieu a jugé » en hébreu. Le nom de Daniel de Scété (près du Caire, en Égypte) est porté par deux saints, deux moines coptes émérites, l'un du ve siècle, l'autre du siècle suivant. Fils d'Alexandre Nevski*, Daniel deMoscou (1261-1303) perd son père à l'âge de 2ans. Pacificateur et humble, il fortifie et développe Moscou, qu'il dote de son premier monastère dédiéà son patron, Daniel leStylite. Reconstruit et déplacé à plusieurs reprises, ce monastère abrite depuis 1987 le patriarcat de Moscou.

DAO'AN (312-385)

CHINE/BOUDDHISME

Entré dans un monastère bouddhique dès l'âge de 12 ans, Dao'an reçoit l'enseignement de Fo Tudeng, grand missionnaire du bouddhisme en Chine. Bientôt reconnu pour son érudition, il s'installe en 365 à Xiangyang, au nord du Yangzi Jiang, le fleuve Bleu. Instituant le culte de Maitreya*, il est entouré d'une importante communauté qu'il dote de règles disciplinaires et cultuelles. Il recense alors les sûtras traduits en chinois, travail essentiel qui servira aux compilations ultérieures. Il poursuit ses travaux de traduction dans un autre monastère, à Chang'an (province du Shaanxi, près de Xi'an), où s'est déjà illustré Zhou Fahou (IIIe siècle), un éminent traducteur de textes bouddhiques en chinois. Dao'an forme en outre Huiyan (334-417), qui transmet des notions essentielles en utilisant Laozi* et Zhuangzi*. Installé à Lu shan, dans l'actuelle province du Jiangxi, il est l'ami de grands esprits, dont Kumarajiva*. Parmi ses disciples figure notamment Daosheng*.

DAOSHENG (305-434)

CHINE/BOUDDHISME

Disciple d'Huiyan, lui-même formé par Dao'an*, Daosheng est un moine bouddhiste à l'érudition précoce. En 405, il gagne Chang'an, en Chine du Nord, près de Xi'an (province du Shaanxi), où il reçoit l'enseignement de Kumarajiva* et opère des traductions en chinois. Installé ensuite à Nankin, au sud de la Chine, il développe une thèse peu appréciée qui bouscule la tradition de cette époque : chaque être possédant en lui une « nature de bouddha », même les impies, l'Illumination peut être soudaine, et non pas seulement le résultat d'une formation longue et progressive. Rejeté, il finit par être reconnu et termine sa vie parmi de nombreux disciples.

DAPHNIS

GRÈCE/ROME

Fils d'Hermès* (Mercure* pour les Romains), Daphnis a été popularisé par Virgile* et Ovide*. Daphnis est abandonné par sa mère (une nymphe) dans un bosquet de laurier. Passé maître dans l'art de la flûte et dans la poésie bucolique, dont il serait l'inventeur, ce beau berger de Sicile est un protégé des muses*. Bon chasseur, fidèle adepte du culte de Bacchus*, il est aimé d'Apollon*. Il suscite aussi la passion de la naïade* Nomia, qui lui témoigne une jalousie féroce. Pour preuve, il cède aux avances d'une belle créature et, comme l'avait promis sa maîtresse, est frappé de cécité. Errant dans la campagne, il meurt accidentellement. Sa mort provoque le déclin des cultures, envahies par les mauvaises herbes. Lorsque Daphnis est admis dans l'Olympe, les plantes et les fleurs resurgissent en même temps que les champs cultivés.

DARAZI, ANUSHTEGIN AL- (début XIe siècle)

ISLAM

Peut-être d'origine turque, al-Darazi a donné son nom à la Daraziya ou Durûziya, une secte musulmane toujours présente au Proche-Orient (Liban, Israël et Syrie). En français, ce sont les Druzes (*Durzi*, en arabe), connus pour leur fermeté politique. Al-Darazi est l'un des tout premiers à affirmer la divinité du calife d'Égypte, al-Hakim (996-1021), membre de la dynastie des Fatimides chiites. Selon Darazi, al-Hakim supplanterait même le Prophète. Le calife, plus prudent, lui enlève son soutien. Après la mort de Darazi, peu avant celle du souverain, son successeur, l'Iranien Hamza ibn 'Ali, adopte une position plus modérée. Imam de la secte, il déclare qu'al-Hakim est l'Un, c'est-à-dire l'incarnation de Dieu. Dès 1021, la Daraziya se développe en Syrie. Les Druzes, qui se présentent comme les seuls détenteurs de l'unité de Dieu, sont des hérétiques pour les autres musulmans. Ils respectent sept commandements au lieu des cinq piliers de l'islam. Sincérité et solidarité entre les adeptes, rejet des autres religions, vénération et soumission à l'Un (al-Hakim) en sont des exemples.

DAVID, roi (vers 1010-970)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Dans la Bible hébraïque, Jessé, originaire de Bethléem, est le père de David, considéré comme le plus grand roi d'Israël. Succédant à Saül*, le premier souverain, David naît à Bethléem, dans la tribu de Juda. « Élu selon le cœur de Dieu », il est choisi selon des versions différentes. La



plus célèbre se situe au cours de l'un des conflits opposant Israël et les Philistins, un ennemi dangereux. Les deux armées se font face au sud-ouest de Jérusalem, dans la vallée du Térébinthe (*wadi es-Sant*). Champion des Philistins, Goliath, géant de 2,90 m puissamment armé, propose un combat singulier qui déterminera le camp vainqueur. Mais personne ne veut se frotter à ce guerrier. David, venu ravitailler ses frères soldats, s'en étonne. Convoqué par Saül, il relève le défi et revêt l'armure du roi. Chacun pense que Goliath ne fera qu'une bouchée de ce tout jeune homme. Alors, David « prit son bâton en main, il se choisit dans le torrent cinq pierres bien lisses et les mit dans son sac de berger, sa giberne, puis, la fronde à la main, il s'avança vers le Philistin ». Marchant au nom de Yahvé* Sabaot (nom guerrier de Dieu), il abat Goliath d'une pierre dans le front, et le décapite. Le prophète Samuel* lui donne l'onction royale, et Saül, jaloux, cherche à le tuer, avant de mourir lors d'une bataille. Dès lors, David prend Jérusalem et en fait sa capitale. Il y transporte l'arche d'Alliance contenant les tables de la Loi que Dieu a données à Moïse*. Conquérant et habile politique, il unifie les douze tribus d'Israël et étend le royaume jusqu'à une dimension qui ne sera plus jamais égalée. Il s'apprête à bâtir le Temple, mais Dieu, par la bouche du prophète Nathan*, lui annonce que ce projet échouera à son fils Salomon*. Car il a fait deux erreurs : d'abord, il a recensé son peuple, alors que seul Dieu peut compter les hommes ; ensuite, il a fait mourir Urie à la guerre pour s'emparer de son épouse, la splendide Bethsabée. La fin de son règne est obscurcie par son troisième fils, Absalom (ou Abichalom), « le père est la paix ». Ce très beau jeune homme, ambitieux et vaniteux, célèbre pour son intelligence et ses exploits, élimine son aîné Ammon, part en exil et revient, pardonné par son père. L'attrait du trône étant le plus fort, il guerroie contre David, qui le vainc dans les forêts de Galaad. Absalom s'enfuit et, ses cheveux s'étant accrochés aux branches d'un chêne, il est désarçonné et reste suspendu. Joab, général de David, le transperce alors de sa lance.

David, roi et artiste, est un poète et un musicien. C'est pourquoi, dans la Bible, les Psaumes, recueil de prières magnifiques achevé au IIIe siècle av. J.-C., lui sont en grande partie attribués. Pour la tradition juive, il est la personnification même d'Israël. Symbole très ancien partagé par de nombreux peuples, le Bouclier de David (*Magen David*), nom apparu après le VIe siècle de notre

ère, est dit « étoile de David » ou « symbole de Salomon ». Adopté par Israël au VIIe siècle av. J.-C., il ne s'impose qu'à l'ère chrétienne, et de manière progressive. Possédant une forte symbolique mystique, il est représenté au Moyen Âge sur des amulettes juives d'inspiration kabbalistique. Au XIXe, il devient le signe de reconnaissance des communautés juives du monde. Il est représenté sur les frontons des synagogues et sur le drapeau blanc et bleu de l'État d'Israël.

Le Nouveau Testament présente David comme l'ancêtre de Jésus*, condition pour que ce dernier puisse être le Messie*. Très souvent cité dans le Coran, David (*Daoud*) est un prophète à qui Dieu remit la sagesse et les psaumes (*Zabour*), et l'inventeur de la cotte de maille.

David et les saints

« David » signifie « le bien-aimé ». D'origine noble, David de Galles (VIe siècle) est un célèbre moine qui œuvra à l'évangélisation des Celtes. Appelé *Dewi Sant* en gallois, il est le patron du pays de Galles, dont les habitants le fêtent le 1er mars. David de Thessalonique (VIe siècle), originaire de Mésopotamie, entre au monastère des Koukoullates (« moines à capuche ») de Thessalonique et, féru d'ascèse, s'installe dans un amandier, à l'instar des stylites vivant sur une colonne. Devenu «dendrite » (relatif aux arbres), supportant tous les temps, il attire des disciples. Trois ans plus tard, il quitte sa branche et se retire dans une minuscule cabane, où il vivra pendant près de soixante-dixans. Durant ce long séjour, son fragile habitat est plusieurs fois la proie des flammes, mais qui ne le consument pas – en fait, une allégorie du Buisson ardent de Moïse. La Géorgie célèbre aussi plusieurs saints David, d'époques différentes.

DAVID DE SASSOUN

ARMÉNIE

David de Sassoun (aujourd'hui Samsun, en Turquie) est le titre d'une épopée populaire, véritable hymne littéraire de l'Arménie. Le folklore, la mythologie, les aventures ou encore la morale composent cette œuvre. Redécouverte au XIXe siècle après une très longue transmission orale, elle remonte au moins au Xe siècle pour ses éléments les plus anciens. Écrit en arménien classique, *David de Sassoun* raconte l'histoire de ce héros national du peuple arménien, dont la statue se dresse à Yerevan (Erevan).

DÂWÛD AL-ZÂHIRI (815-884)

ISLAM

Originaire de Koufa (Irak), cet érudit en sciences religieuses s'installe à Bagdad après avoir étudié dans plusieurs villes. Il adhère d'abord aux approches d'al-Châfi'i*, mais finit par s'en éloigner. Il prône en effet le *zâhir* – d'où son nom –, c'est-à-dire, en substance, le « sens littéral » du Coran et des *hadith*. Il rejette toute approche qu'il juge subjective, et donc contraire à Dieu, en particulier l'opinion personnelle et l'interprétation par analogie. Les textes sont lus sans que la raison ne les dévie de leur origine divine. Dâwûd al-Zâhiri est ainsi le fondateur de la Zahiriyya, ou école zahirite, qui contribua à développer la grammaire et la linguistique arabes tout en dotant le Coran d'une lecture affinée. Après sa mort, Dâwûd al-Zâhiri trouva un continuateur en la personne de son fils, le juriste et poète Ibn Dâwûd (mort en 907), que l'on tient pour l'inventeur de la poésie courtoise – sans oublier Ibn Hazm*.

DEA DIA

ROME

Cette mystérieuse « déesse lumineuse » de la croissance des céréales est étroitement associée aux Frères Arvales, nom évoquant les terres labourées (*arva*) dont elle est la protectrice. Fonctionnant selon des règles établies sous l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), cette sodalité (confrérie) comprend douze membres recrutés parmi l'élite de la société, l'empereur étant une sorte de membre d'honneur. Ils puisent leur origine auprès des douze fils d'Acca Larantia, mère adoptive de Romulus*, le fondateur de Rome, qui en aurait fait partie après la mort de l'un d'entre eux. Cette ancienneté va de pair avec celle de leurs cérémonies, connues pour partie grâce à des textes gravés, datés de l'époque d'Auguste jusqu'au milieu du IIIe siècle. Les Frères Arvales honorent Dea Dia en mai, lors des *Ambarualia*. Le premier jour, couronnés d'épis de blé, ils offrent à la déesse du Vin et de l'encens, puis festoient. Le deuxième jour, consacré à la cérémonie officielle, ils se réunissent dans un bois sacré (*lucus*), opèrent des sacrifices (vache, agnelle, truie, brebis…), consacrent les épis à la déesse et se recueillent dans le sanctuaire où ils invoquent aussi Mars*, le protecteur. Ils élisent leur nouveau président (*magister*), célèbrent des jeux, banquettent, puis reviennent à Rome, distante de 7 km. Le troisième et dernier jour, ils se retrouvent au domicile du président et consacrent les nouveaux épis, entre autres. Les Arvales sont en outre requis pour les cultes impériaux.

DÉBORAH

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, le nom de Déborah, ou Débora (« abeille », en hébreu), est porté par la nourrice de Rébecca*, épouse du patriarche Isaac*. Il est aussi celui d'une héroïne du livre des Juges (*voir Gédéon*), qui intervient alors qu'Israël est menacé, vers le XIIe siècle av. J.-C., par Yabîn, le roi d'Haçor. Marchant au côté de Baraq, elle suit les

six mille hommes des tribus israélites de Nephtali et Zabulon. La bataille se solde par une victoire et le massacre des ennemis en déroute. Mais Sisera, le commandant en chef de Yabîn, s'enfuit. Il trouve refuge chez un allié, Héber le Qénite. Lorsqu'il est endormi, l'épouse de ce dernier, Yaël, lui transperce le crâne avec un pieu. Baraq et Déborah entrent dans la tente et entonnent un chant de triomphe à la gloire de Dieu et d'Israël.

DÉDALE

GRÈCE



Descendant d'Érichthonios, fils d'Athéna* élevé par Cécrops*, Dédale appartient à la noblesse d'Athènes. Il est surtout un artisan et un artiste de premier plan. Inventeur d'outils essentiels, il exprime ses talents uniques en architecture, sculpture, mécanique ou charpente. Ses statues, dit-on, sont si parfaites qu'elles se mettent à vivre. Premier en tout, il tombe un jour jaloux d'un neveu, Talos, qui à son tour crée plusieurs inventions et gagne en popularité. Par exemple, il imagine la scie en observant une mâchoire de serpent, puis la façonne en métal. Dédale le précipite du haut de l'Acropole. Banni d'Athènes, il se réfugie en Crète auprès de Minos*, qui l'accueille avec bienveillance et intérêt. Le souverain lui demande ainsi de construire un labyrinthe pour le Minotaure, créature au corps d'homme et à tête de taureau. Mais Dédale indique à Ariane* le moyen de guider Thésée*, lequel tue le monstre. Tandis que le couple s'enfuit, il est enfermé dans son propre labyrinthe, avec son fils Icare. Toujours ingénieux, il trouve le moyen de s'en échapper. Tous d'eux s'envolent, portant des ailes en plumes assemblées à l'aide de cire. Durant le vol, Icare s'élève trop haut dans le ciel : la cire fond, ce qui provoque sa chute dans la mer Égée. Assistant, impuissant, au drame, Dédale l'inhume sur l'île qui porte son nom, Icaria. Parvenu en Sicile, il entre au service du roi Cocalos, pour lequel il bâtit plusieurs édifices. C'est sans compter Minos, qui le poursuit : les filles de Cocalos l'ébouillantent dans son bain, et font croire à un accident. Leur protégé peut ensuite exercer ses talents sur d'autres sites de Méditerranée…

DÉJANIRE

GRÈCE

Un jour, Héraclès* descend aux enfers pour vaincre Cerbère et rencontre Méléagre*, fils du roi de Calydon, qui lui demande d'épouser sa sœur Déjanire. De retour à l'air libre, il doit affronter un concurrent décidé à s'unir avec cette belle et courageuse princesse. C'est le souverain des cours d'eau, Achéloos, le dieu-fleuve, qui prend diverses formes, la plus courante étant un taureau au torse d'homme barbu. Après avoir pris l'aspect d'un serpent, puis d'un taureau, il est vaincu par le héros, qui prend une de ses cornes. Le dieu se réfugie alors dans le fleuve qui porte son nom et qui, coulant en Épire, était le grand fleuve de Grèce. Quant à sa corne, les naïades* la remplissent de fleurs et en font la corne d'abondance, symbole de la richesse dans l'Antiquité – une autre tradition dit qu'Achéloos demanda au héros de l'échanger contre celle d'Amalthée, la chèvre qui avait allaité Zeus*.

Bientôt, Déjanire est enlevée par le centaure* Nessos, qui, abattu par l'une des flèches empoisonnées d'Héraclès, lui confie une tunique et un liquide mystérieux. Puis, après avoir juré que ce vêtement imbibé de la préparation lui garantira la fidélité de son époux et le bonheur conjugal, il expire. Héraclès s'amourache d'Iole, une princesse. Jalouse, Déjanire lui fait essayer la tunique, qui provoque de telles souffrances que son mari préfère mourir sur un bûcher allumé à sa demande par son fils Hyllus. Désespérée, elle se suicide. Hyllus, quant à lui, épouse Iole et devient le chef des Héraclides. Lors d'une bataille contre Eurysthée, qui avait imposé à son père ses douze travaux, il est tué (ou le tue).

DÉMÉTER

GRÈCE

Fille de Cronos* et de Rhéa*, Déméter est en principe bienveillante, mais elle peut être impitoyable. Par exemple, Érysichthon, prince de Thessalie, veut construire une salle de banquet : pour cela, il abat des arbres consacrés à la déesse, dont il ignore la plainte. Condamné à une faim éternelle, il mange sans cesse et dépérit. Il est chassé par ses parents, incapables de satisfaire un tel appétit. Sa fille tente bien de le nourrir, mais en vain. Le malheureux finira par se dévorer lui-même !



Cette déesse-mère influe sur la fertilité et la reproduction, au niveau humain (mariage) et à l'échelle de la nature (terre fertile, germination, moisson…). Garante de l'ordre social et de la jus-

tice, elle a enseigné l'agriculture aux hommes. Les céréales étant capitales pour l'alimentation, les Grecs l'associent plus spécialement au blé, ce qui la rapproche de l'Égyptienne Isis* et de la Phrygienne Cybèle*. Ils la représentent souvent avec un épi de blé. La grenade (fertilité), le pavot (la terre sur le point de s'éveiller), le cep de vigne et le narcisse (plante funéraire) sont aussi parmi ses emblèmes végétaux. Ses animaux sacrés sont surtout le serpent (la terre) et le porc (la fertilité).

Préférant une vie terrestre au domaine de l'Olympe, Déméter est l'épouse de Zeus*. Ce qui n'empêche pas Poséidon* de la poursuivre, l'obligeant à se transformer en jument : il se change en étalon et tous deux conçoivent Aréion, cheval capable de parler. De son côté, elle connaît une histoire d'amour avec le titan Iasion, que son époux foudroie. De cette union naît Ploutos, dieu de la Richesse auquel Aristophane* a consacré une pièce de théâtre. Avec Zeus, elle conçoit Perséphone*, au cœur d'un mythe célèbre. En effet, sa fille ayant été enlevée par Hadès*, dieu des Enfers, elle part à sa recherche. Anxieuse, elle prend les traits d'une vieille femme négligée, échevelée et sale. Pendant neuf jours, elle sillonne les routes éclairées par Hécate*. Le dixième, Hélios*, le soleil, lui révèle l'identité du ravisseur. Exigeant le retour de Perséphone, Déméter patiente à Éleusis, en Attique, auprès du roi Celeos. Pour remercier le couple royal de l'accueillir, elle décide de rendre leur fils Démophon immortel, en le frottant d'ambroisie, la nourriture des dieux, et en le soumettant au feu. Une nuit, la reine, Métanire, surgit dans la chambre. À son hurlement, la déesse lâche l'enfant qui s'enflamme. Révélant son identité, elle compense ce deuil en se chargeant de l'éducation du second fils, Triptolème, à qui elle enseigne l'agriculture et l'exploitation du blé, qu'il transmettra aux hommes.

N'ayant toujours pas récupéré sa fille, Déméter délaisse la terre, qui dépérit pendant plusieurs mois. Zeus dépêche alors Hermès* auprès d'Hadès, entrevue qui débouche sur un accord : Perséphone, qui personnifie le grain, passera six mois aux enfers, et les six autres avec sa mère. Le cycle de la nature peut reprendre.

Divinité très populaire en milieu rural, honorée lors de nombreuses fêtes en Grèce, Déméter est particulièrement vénérée, avec Perséphone et Triptolème, lors des mystères d'Éleusis, institués, dit-on, par Érechthée, sixième roi légendaire d'Athènes, ou bien par Triptolème lui-même. Réservées à des initiés formés dès le plus jeune âge, ces cérémonies sont réparties en grandes et petites. Les grands mystères sont dirigés par des prêtres dont le plus gradé est l'hiérophante. Déméter est le sujet principal d'autres réjouissances athéniennes, les Thesmophories, en rapport avec son rôle de Thesmophore, « législatrice ». Seules les épouses légitimes d'Athènes y participent. Ce rendez-vous comprend des danses, un banquet, un jeûne ou encore des offrandes.

À Rome, Déméter sera confondue avec Cérès*, une ancienne divinité italique, qui a donné le mot « céréales ».

DENIS (vers 250)

CHRISTIANISME



Si l'on en croit Grégoire de Tours* (VIe siècle), le pape Fabien (236-250) fait venir sept évêques, dont Denis (ou Denys), afin d'évangéliser la Gaule. Denis gagne Lutèce et, confronté aux autorités, est arrêté avec ses amis dans un oratoire situé hors de la ville. Conduit sur l'actuelle île de la Cité, il est torturé, emprisonné et décapité sur le *Mons Martis*, « mont des martyrs », c'est-à-dire Montmartre, où sa statue commémore l'événement (avenue Junot). L'exécution a lieu sous l'empereur Dèce (249-250) ou Dioclétien* (258). D'après la légende, Denis prit sa tête entre ses mains, la lava à une fontaine, marcha 6 km jusqu'à Catulliacum (Saint-Denis), et fut enterré sur place. Geneviève* (vers 422-510) lui dédia une église sur sa tombe présumée. Le roi Dagobert Ier (629-639) agrandit l'édifice, qui fut remplacé par une basilique (XIIe siècle), premier exemple du style gothique. Ce chef-d'œuvre fut pendant des siècles la nécropole des rois de France – « Montjoie Saint-Denis », cri de ralliement autour de la bannière des rois capétiens, vient de cet endroit. Martyrisé avec le prêtre Éleuthère et le diacre Rustique, Denis est le patron de Paris, dont il fut le premier évêque. Il est fêté le 9 octobre.

Denis et les saints

Le prénom Denys vient du latin *Dionysius*, référence directe à Dionysos*, dieu grec de la Vigne, du Vin et des Plaisirs, dont le pendant romain était Bacchus*. Il exista par exemple Denys l'Ancien (431-367 av. J.-C.), tyran de Syracuse en Sicile, et Denys d'Halicarnasse, grand rhétoricien du Ier siècle avant notre ère. Décédé en 265, Denys le Grand, ou Denys d'Alexandrie, disciple d'Origène* et évêque de cette ville (247), échappe à des persécutions, mais essuie de la part de l'Église des reproches d'hérésie, notamment sur la Trinité*, et se justifie dans ses écrits. Il répond à un autre Denys, le pape (259-268) qui, exerçant durant une trêve des persécutions, assoit l'autorité de Rome en matière de doctrine. Denys de l'Olympe (XVe siècle), originaire de Thessalie, devint moine aux Météores puis au mont Athos, avant de se retirer sur le mont Olympe pour y goûter pleinement sa vie d'ermite. Denys d'Égine (1547-1622), moine grec et prêtre, fut nommé évêque d'Égine, poste dont il démissionna pour revenir à la solitude. Très charitable, vertueux et auteur de miracles, il pardonna même à l'assassin de son frère, qu'il hébergea et cacha. Il est le patron de son île, Zakynthos. Denys le Rhéteur, titre qu'il doit à son savoir, meurt en 1606, après s'être aussi retiré au mont Athos. Son disciple était Métrophane.

Denys l'Aréopagite et Denys le Petit

Denys l'Aréopagite, appelé aussi Denys d'Athènes, est cité dans les *Actes des Apôtres* (17, 16-34) du Nouveau Testament. Vers l'an 50, de passage à Athènes, Paul* vient répandre la Bonne Nouvelle sur la colline de l'Aréopage (cour suprême et assemblée de la ville), où des philosophes sont curieux de connaître sa foi. Parmi les personnes présentes, deux sont sensibles à son discours : une femme nommée Damasis et un conseiller de l'Aréopage, Denys, qui, d'après la tradition, sera évêque d'Athènes, après saint Hiérothée, également converti par Paul. Auteur de miracles, Denys aurait assisté à l'enterrement de la Vierge Marie* à Jérusalem et au martyre de Paul à Rome.

En Orient, une tradition confondit Denys l'Aréopagite et Denis de Paris, le crâne du premier ayant été offert par l'empereur byzantin Alexis Ier Comnène (1081-1118) à un monastère du mont Athos, où cette sainte relique est toujours vénérée. En Occident, Hilduin, supérieur de l'abbaye de Saint-Denis (vers 770-855) fondée au VIIe siècle, fut par un écrit à l'origine de cette confusion qui persista jusqu'au XVIIe siècle. En 835, il se vit confier la traduction des œuvres en grec d'un auteur mystérieux, dit Denys l'Aréopagite, ou plutôt Pseudo-Denys l'Aréopagite. Ces textes mystiques, qui datent de la fin du Ve siècle au début du suivant, influencèrent le Moyen Âge, notamment Albert le Grand* et Thomas d'Aquin*.

Denys le Petit (*exiguus*) – surnom pris, dit-on, par humilité – vit dans la première moitié du VIe siècle, ce qui en fait un contemporain du Pseudo-Denys. Érudit, connaissant le grec et le latin, ce moine scythe est originaire de l'actuelle Dobroudja (Bulgarie-Roumanie). Il vient à Rome, traduit des biographies de Grégoire de Nysse* et de Pacôme*. Il est aussi connu pour avoir calculé – ou introduit en Occident – l'année de naissance de Jésus*, point de départ du calendrier qui portait son nom (dionysien) et devait s'imposer. En fait, il se trompa d'environ six ans. Le Christ est donc né avant lui-même!

DEUCALION

GRÈCE

Fils de Prométhée*, Deucalion, roi de Thessalie, est l'époux de Pyrrha. Tous deux sont considérés comme les justes par excellence. C'est pourquoi, lorsque Zeus* déclenche le déluge pour punir les hommes de leur impiété, ils sont les seuls survivants. Réfugiés dans leur barque construite sur le conseil de Prométhée, ils sont épargnés, après s'être posés sur une montagne, la seule émergeant des eaux. Ils vont ensuite sur le mont Parnasse et consultent l'oracle de Thémis* (loi) : ils doivent détacher leurs ceintures et jeter les os de leurs grand-mères respectives. En clair, ils doivent ramasser des pierres – les os – qui, jetées sur la terre (mère), redonneront vie aux femmes par Pyrrha et aux hommes par Deucalion. De fait, l'humanité renaît. Le couple donne naissance à deux frères, Amphictyon et Hellen, qui se partagent les terres de leur père. Amphictyon aurait créé, aux Thermopyles, le Conseil des Amphictyons, assemblée des représentants des douze villes de la confédération grecque, qui se réunissait deux fois par an pour statuer sur les affaires importantes. Quant à Hellen, il est l'ancêtre éponyme des Hellènes.

Il exista aussi un Deucalion roi de Crète et fils de Minos*. Son fils Idoménée s'illustre à la guerre de Troie. Après la chute de la ville, il retourne dans son île. Alors qu'une tempête menace d'anéantir ses vaisseaux, il promet à Poséidon* de lui sacrifier la première personne qu'il croisera sur sa terre. Arrivé chez lui, il rencontre son fils et le sacrifie – à moins que le malheureux n'ait été sauvé par le peuple. En tout cas, Idoménée est chassé de Crète et se réfugie en Calabre (Italie).

DEVADATTA

BOUDDHISME

Cousin du Bouddha*, Devadatta rejoint ce dernier après avoir écouté un de ses sermons. Membre actif et apprécié de la communauté monastique, il finit par devenir jaloux et complote pour en prendre la tête. Pour évincer le Bouddha, il fomente un complot avec Ajâtasattu*. Mais ses trois tentatives d'assassinat échouent. Par exemple, pour la dernière, Bouddha arrête d'un geste un éléphant sauvage lancé pour le piétiner. Devadatta opère alors une scission au sein de la communauté et se rallie cinq cents moines nouvellement ordonnés, ainsi que des moniales. D'après une source, Bouddha, qui a laissé à chacun la liberté de choisir l'une des deux voies, mande deux émissaires qui ramènent vers lui les religieux schismatiques. Ensuite, Devadatta aurait décidé de faire amende honorable. Mais la terre s'ouvre sous ses pas. Précipité dans les enfers, il y expie toujours ses fautes, en proie à d'interminables tourments. On raconte que l'animosité de Devadatta à l'égard de son cousin existait déjà dans leurs vies antérieures.

DEVAS

INDE/BOUDDHISME

Le mot *deva* évoque, en sanscrit, la notion de lumière, de brillance, de rayonnement. Au contraire des daevas* iraniens, il désigne les dieux qui résident dans un endroit inaccessible du ciel, d'où ils illuminent les mondes (terre, enfers…). Ils ont l'habitude de se réunir au mont Meru, où habite leur guide Brahmâ*, le dieu créateur. Cette condition et leur grande longévité ne les empêchent pas d'être soumis au cycle des renaissances, comme les humains. Les devas ont pour ennemis les asuras*, les démons.

Dans le bouddhisme, les devas deviennent les gardiens des vingt-huit mondes divins. Quatre protègent par exemple les quatre points cardinaux représentés par les versants du Meru. Ils sont appelés Chatur-Mahâraja en Inde, et Tian Wang en Chine. Au Japon, ce sont les Shi-tennô, les « quatre rois célestes », ou Shai Dai-tennô, « quatre grands souverains célestes ». Ils sont figurés en armure sur les *mandalas*.

DEVÎ

INDE

Devî est « la Déesse » en sanscrit, c'est-à-dire la mère de tous, la puissance créatrice. Bienveillante à l'égard de ses fidèles, elle tient la joie et la douleur dans sa main droite, la vie et la mort dans la gauche. Douce et affectueuse, elle veille sur la nature et l'existence parce qu'elle apporte la pluie et protège contre la maladie. Mais Devî peut se montrer féroce envers le mal, en particulier les créatures démoniaques, dont les asuras*. C'est pourquoi elle figure sous les traits de déesses aussi différentes que Durgâ*, Pârvatî*, Satî* ou Kali*. En tant que terme générique, Devî est accolé au nom d'une déesse (Lakshmi*-Devî, par exemple).

DIANCECHT

CELTES/IRLANDE

Comptant parmi les Túatha Dé Dánann*, Diancecht (« prise rapide »), grand-père paternel de Lugh*, est le dieu de la Médecine, de la Guérison et de la Santé en général. C'est lui qui remplace la main droite coupée de Nuada* par une prothèse en argent, avec l'aide de Credne le bronzier. Mais, quand son fils Miach (« boisseau ») permet, par magie, au métal de se greffer au bras, il le tue par jalousie. Il participe aux préparatifs de la bataille contre les Fomoires, en créant une fontaine magique capable de guérir les blessés et de ressusciter les morts – elle sera bouchée par des ennemis. Sa fille Airmed (« mesure ») est la déesse des Plantes médicinales, dont elle détient la connaissance.

DIEU

Ce mot illustre le grand brassage et les points communs qui, dès l'Antiquité, marquèrent le monde européen, de l'Inde jusqu'en Europe de l'Ouest. Il a en effet pour racine l'indoeuropéen *dei* (« briller ») qui donna *dyew* (« lumière terrestre »). De *dyew* viennent ensuite les noms des dieux primordiaux : Dyaus* (hindouisme), Zeus* (Grèce), Jupiter* (Rome), Tyr* (Germano-Nordiques). Le latin *dies* (« jour ») en est également issu.

DIOCLÉTIEN (245-313), EMPEREUR ROMAIN (284-305)

CHRISTIANISME

Né dans l'actuelle Split, en Dalmatie, Dioclétien est d'origine modeste. Progressant grâce à ses mérites, il est remarqué et aidé par les empereurs Aurélien (270-275) et Probus (276-282). À la mort de Numérien (283-284), assassiné, il est proclamé empereur par ses troupes. Pour mieux assurer le pouvoir d'un vaste territoire, il le partage avec Maximien (285-305), qui reçoit l'empire d'Occident tandis qu'il règne sur l'Orient. En 293, ces deux empereurs répartissent leurs possessions et instaurent le principe de la tétrarchie. Dioclétien, qui siège à Nicomédie, s'adjoint Galère (305-311). Cette association efficace consolide et étend les frontières de l'empire. Maximien, installé à Trèves, adopte Constance Chlore (305-306). Rome n'est plus capitale ni le Sénat la force politique de référence. Dioclétien, qui conserve cependant l'autorité suprême, fait ratifier par ses trois homologues d'importantes réformes, dont le regroupement des provinces impériales au sein de douze diocèses, division administrative dont s'inspirera l'Église chrétienne. En 305, malade, il abdique, suivi de Maximien. Constance choisit Sévère (306-307) et Galère, Maximin Daia (305-313), rival de Constantin Ier le Grand*.

Dioclétien est aussi connu pour avoir réprimé les manichéens (297) et pour avoir déclenché contre les chrétiens ce qu'on appelle la grande persécution (303-304), avec celle de Maximin Daia (309).

Les persécutions

Entrecoupées de périodes de répit, les persécutions que subirent les chrétiens ont alimenté le culte des martyrs, les premiers saints, ce qui n'empêchera pas les chrétiens de persécuter à leur tour, dès la fin du IVe siècle. Les premières n'ont rien de systématique. Elles relèvent, non des empereurs romains, mais de dénonciations et de la vindicte populaire, comme celle qui, sous Néron (54-68), les désigne comme boucs émissaires du grand incendie de Rome (juillet 64). Durant près d'un siècle, des chrétiens, torturés pour qu'ils renoncent à leur foi et reviennent à la religion romaine, donc à l'autorité impériale, sont jugés et exécutés, souvent dans des conditions atroces. Tout change avec Dèce (249-251), premier empereur à officialiser les persécutions visant diverses croyances. L'ordre a toujours été la préoccupation majeure du pouvoir romain, ce qui valut à Jésus* lui-même d'être crucifié. Dèce n'échappe pas à la règle : en 250, son édit oblige à sacrifier aux dieux. Des chrétiens renient, d'autres refusent et sont martyrisés, dont le pape Fabien. Valérien (253-260) intensifie et organise la répression, dont sont victimes Laurent*, Cyprien de Carthage et Sixte II*. Par leurs édits, Dioclétien, inspiré par Galère, et Maximin Daia visent l'éradication du christianisme, en détruisant les églises, en massacrant les fidèles, dont Victor*. Les persécutions romaines sont à l'origine d'hérésies, dont le novatianisme et le donatisme.

DIOMÈDE

GRÈCE

Dans la mythologie grecque, deux personnages principaux portent le nom de Diomède. Le premier, fils d'Arès*, est tué par Héraclès*. Le second est le petit-fils d'Adraste, auquel il succède sur le trône d'Argos. Son père Tydée s'est rangé au côté de Polynice, frère d'Antigone*, dans la guerre contre Thèbes où il a trouvé la mort. Élevé par le centaure Chiron*, il venge son père en participant à la deuxième campagne (victorieuse) contre la cité, dite expédition des Épigones. Il rend ensuite le royaume

d'Étolie à son grand-père Œnée et châtie l'usurpateur Agrios et ses fils. Puis il participe à la guerre de Troie, dont il est l'un des grands héros. Protégé par Athéna*, ami d'Ulysse* avec qui il s'empare des flèches puissantes de Philoctète*, il se distingue contre Énée*, Glaucos* et Hector*. Il blesse même le dieu Arès* ainsi qu'Aphrodite*, dont il perce la main. Pour se venger, elle suscite l'adultère dans le cœur de son épouse Aégialée, qui tente même de le faire supprimer à son retour. Contraint de partir, Diomède gagne l'Italie du Sud. Il y épouse la fille du roi Daunus et y termine ses jours, après avoir fondé des cités. Il est enterré dans les îles qui portent son nom et sera honoré à l'égal d'un dieu.

DIONYSOS

GRÈCE

Zeus*, grand amoureux, s'éprend d'une princesse thébaine, la belle Sémélé. Héra*, épouse du dieu, découvre cette union secrète lorsque sa rivale est enceinte. Assoiffée de vengeance, elle la persuade de demander à Zeus de lui apparaître dans toute sa majesté et sa splendeur. Sémélé est frappée par la foudre et commence à se consumer. Son amant divin a juste le temps d'extraire le fœtus, qu'il place dans sa cuisse pour achever la gestation. Trois mois plus tard naît Dionysos, qui sera appelé le « deux fois né ». Héra ayant juré sa perte, il est confié aux bons soins d'Ino*, sœur de Sémélé, qui le déguise en fille. La déesse le retrouve, l'obligeant à se réfugier au mont Nysa, où des nymphes s'occupent de son éducation. À cette occasion, il découvre la vigne et le vin. Toujours jalouse, Héra le retrouve et le frappe de folie. Dionysos entame alors un long périple. Il est accompagné d'un cortège bruyant et furieux. Équipés d'un tambour et d'un thyrse (hampe ornée de lierre), ces fauteurs de troubles sèment la terreur. On y trouve les silènes*, du nom de son précepteur. Ils sont à rapprocher d'autres compagnons du dieu, les satyres, créatures des bois aux cheveux hirsutes, humains et caprins, doués d'un appétit sexuel permanent, comme en témoigne leur sexe en érection. Il existe aussi les bacchantes, qui, la poitrine nue, le suivent partout. Lorsque les danses et les transes atteignent leur paroxysme, elles deviennent les célébrantes du dieu par excellence, c'est-à-dire les ménades,



mot venant du grec *mainas*, « transportées de fureur », « démentes ». Comme l'ensemble du cortège, ces ménades sont maintenues par le dieu dans un état d'excitation permanent. Capables de faire jaillir des sources de vin, de miel et de lait en frappant le sol ou un rocher de leur thyrse, elles dévorent des troupeaux tout cru. Vêtues d'une peau de faon, elles allaitent les petits sauvages, mais sont de redoutables meurtrières.

Circulant dans un char tiré par des panthères, Dionysos parcourt ainsi les pays, de l'Inde à la Mésopotamie. Partout, il introduit et impose le culte de la vigne et du vin. De retour en Grèce, il est purifié de ses forfaits par Rhéa*, qui l'initie à ses mystères. Guéri de sa folie, il en garde des séquelles : une susceptibilité et un caractère de cochon ! Ainsi, il est poursuivi par Lycurgue, qui a capturé sa suite. Il trouve refuge dans la grotte sous-marine de Thétis*, qu'il remercie par un cadeau, libère ses fidèles et frappe ce roi de folie. Une autre fois, Penthée, roi de Thèbes, sa ville natale, le contrarie : il le fait déchiqueter par Agavé, sa propre mère ! Mais Dionysos peut être amoureux : avec Aphrodite*, il conçoit Priape* et, pour certains auteurs, Hymen (ou Hyménée), dieu du Mariage. Sur l'île de Naxos (Cyclades), il s'éprend d'Ariane* et l'épouse. Et, en fils fidèle, il libère des enfers sa mère Sémélé, qui devient une déesse sous le nom de Thyoné. Ensuite, son destin varie selon les sources.

Venu de l'étranger, de l'Inde pour certains auteurs, Dionysos reste le dieu de la Vigne, du Vin et de la Fête, de la Fécondité, de l'Eau, des Arbres et de la Divination. Il figure au côté d'Apollon*, à Delphes, et de Déméter* aux mystères d'Éleusis. Et de nombreuses fêtes lui sont consacrées. Organisées dès le VIe siècle av. J.-C. dans les grandes villes, surtout à Athènes, les Grandes Dionysies sont les plus importantes. Elles sont le cadre de célébrations à caractère orgiaque, de processions, d'ivresses collectives, de sacrifices et de pièces de théâtre appelées justement « satyres ».

Dionysos n'en est pas moins très ancien en Grèce. À Mycènes, il est mentionné dans une inscription du XIIIe siècle avant notre ère. Qualifié de « délirant » par Homère*, de « plaisir des hommes » par Zeus, il représente l'inconnu, l'étrange, l'aspect sauvage de la nature, à l'image de la viande crue servie en son honneur, puisqu'il était censé en dévorer à belles dents. Ce rite permettait d'être habité par ce dieu important du panthéon grec. Populaire, vénéré surtout à l'extérieur des villes, il est proche des fidèles. C'est pourquoi sa vénération se répandra en Égypte et jusqu'à Rome, où il prendra le nom de Bacchus.

Dionysos et l'Italie

En Étrurie, Dionysos se mêle à Fufluns. Ce dieu de la Végétation, de la Vitalité et de la Gaieté est le fils de Semla (c'est-à-dire Sémélé), divinité de la Terre. À Rome, Dionysos prête ses traits à Bacchus, qui prend aussi les accents de Liber, une ancienne divinité italique de la fertilité et de la croissance de la nature, célébrée par un culte officiel. Moins important que son homologue grec, ce dieu du Vin et de l'Ivresse est fêté lors des Bacchanales. Mais, en 186, des témoignages révèlent que ces rendez-vous sont le cadre de débordements, notamment à caractère sexuel. Interdites par le Sénat qui déclenche une répression contre les participants – ou bacchants –, puis contrôlées et limitées, elles seront restaurées sous l'Empire.

DIS PATER

CELTES/GAULE

Dans sa *Guerre des Gaules*, Jules César ne cite pas le nom des dieux celtes, mais ceux des dieux romains. Ainsi, il mentionne Dis Pater (« Père des richesses »), un dieu majeur dont l'identification est très incertaine, des auteurs le rapprochant du Pluton* romain (pendant de l'Hadès* grec), du Dagda* irlandais ou encore du Sucellos* gaulois. Les Gaulois tiennent même ce dieu du Monde souterrain pour leur ancêtre.

DJINNS

ISLAM

Les *djinns* sont des génies féminins ou masculins en général démoniaques, mais parfois bénéfiques lorsqu'ils aident Salomon*, qui sait les diriger. Ils semblent avoir existé avant l'islam. Le Coran, qui leur consacre la sourate 72, dit que Dieu les créa à partir d'un feu sans fumée qui restera leur demeure. Invisibles pour les hommes qu'ils envoûtent, ils peuvent se faire voir sous différentes formes, adopter une autre foi, mais ils doivent obéir au Coran – et bien sûr à Dieu, qui peut très bien les précipiter dans la Géhenne, comme les humains.

Le nom de « Géhenne » est tiré de *Gê-Himmon*, qui dans la Bible désigne une vallée située au sud de Jérusalem, où se pratiquaient des sacrifices d'enfants. Reprise par le Nouveau Testament, la Géhenne devient synonyme de tourment éternel, de feu et d'enfer réservé aux plus grands pécheurs et aux anges déchus. Le Coran en fait ainsi le lieu du châtiment des incrédules et des blasphémateurs soumis au feu ardent (*Saqar*) sous l'œil du gardien Malik. Celui-ci fait partie des anges désagréables, tout comme Harout et Marout, qui enseignent la magie – interdite – aux hommes après les avoir avertis des conséquences et de l'indispensable foi en Dieu.

DÔGEN (1200-1253)

JAPON/BOUDDHISME

Le Sôtô est la grande école zen du Japon, avant le Rinzai associé à Eisai* (1141-1215). Son fondateur est Dôgen, né à Kyoto dans une famille noble. Orphelin très jeune, il entre dans un monastère de la secte ésotérique du Tendai, puis rejoint l'école Rinzai. En 1223, il voyage pendant quatre ans en Chine pour approfondir sa connaissance du Chan (Zen) et se voit initié au Caodong (*Sôtô*, en japonais). De retour au Japon, il tente d'y introduire cette conception du zen au sein du Rinzai, mais il est chassé par les moines du Tendai et du Rinzai. Il finit par fonder sa propre communauté et meurt à Kyoto. Auteur d'une œuvre abondante, dont le *Shôbô-genzô* en 95 volumes (« Trésor de l'œil de la vraie loi ») centré sur la pratique du *zazen* (méditation), il préconise la préférence en l'expérience plutôt qu'en une doctrine ou qu'au recours aux écrits anciens. Il faut au contraire s'attacher à un maître, se libérer des entraves sociales, familiales, matérielles et personnelles afin de se concentrer sur la méditation. Koun Ejô (1231-1280), son disciple le plus proche, participera à faire connaître ses ouvrages.

Après Dôgen, l'autre grand maître est Keizan Jôkin (1268-1325), qui fonda le temple du Sôji-ji, l'un des deux centres du Sôtô avec le Eihei-ji, créé par Dôgen. Il a laissé un traité majeur du Sôtô, le *Denkôroku*, « Recueil de transmission de la lumière ».

DOMINIQUE DE GUZMÁN (1170-1221)

CHRISTIANISME

Avec François d'Assise*, Dominique est le fondateur d'une nouvelle forme de vie religieuse : les ordres mendiants, fondés sur la pauvreté et l'apostolat. Né à Caleruega, diocèse d'Osma, en Espagne, il entre dans les ordres et, lors d'un voyage, traverse le Sud de la France gagné en partie au catharisme. Mandaté avec des abbés cisterciens par le pape Innocent III*, il prêche pour ramener ces hérétiques dans la voie catholique (1206). Mais il comprend aussi ce qui motive le catharisme : l'Église n'agit pas toujours en conformité avec l'Évangile, notamment pour ce qui concerne la pauvreté, la chasteté et la charité inhérentes aux clercs. Il montre donc l'exemple et fonde à Toulouse le premier monastère des Frères prêcheurs (1215), ou dominicains, nouvel ordre consacré à la prédiction et régi par la règle d'Augustin d'Hippone*. Mort à Bologne, Dominique est canonisé en 1233, ce qui atteste la volonté de l'Église de poursuivre dans sa voie. Dès 1517, les frères sont partis créer d'autres communautés, notamment à Paris (1218) et à Rome. Au XIII[e] siècle s'illustrent de célèbres dominicains, Albert le Grand* et Thomas d'Aquin*. L'ordre, impliqué dans l'Inquisition, se répand rapidement,

Dominique et les saints

« Dominique » vient de l'adjectif latin *dominicus*, « béni du Seigneur », « consacré à Dieu ». Hérité de la tradition romaine selon laquelle chacun appartenait au maître, c'est-à-dire à l'empereur, il fut repris dans ce sens religieux par les chrétiens, dont des martyrs féminins et masculins. Le bénédictin Dominique de Silos, mort en 1073, vit dans le monastère éponyme, en Vieille-Castille, qu'il dirige pendant trente-trois ans, le dotant de manuscrits reconnus. Pierre de Vérone (1202-1252), né dans la ville italienne éponyme, est d'abord cathare. Converti au catholicisme, il étudie à Bologne, puis rejoint Dominique et ses Frères prêcheurs. En Italie du Nord, surtout à Milan, il réalise des conversions de cathares, et le pape Innocent IV le nomme en 1251 inquisiteur pour cette région. Il est assassiné par des cathares qui le frappent avec une serpe et l'achèvent avec un poignard. Pierre de Vérone est fêté le 29avril, principalement au sein de l'ordre cistercien. Dominique Savio (1842-1857), né près de Turin, voué dès son plus jeune âge à la Vierge, rencontre Jean Bosco*, qui le prend en charge et écrira sa courte vie. Il est le patron des jeunes délinquants.

atteignant plus de cinq cents monastères au début du XVe siècle. D'autres membres vont se distinguer à des titres divers, comme Catherine de Sienne*, Bartolomé de Las Casas*, Giordano Bruno*, le mystique Eckart*, Jacques de Voragine*, Jérôme Savonarole*, Raymond de Peñafort* ou le sinistre Torquemada (1420-1498), responsable de l'Inquisition espagnole. Henri Lacordaire (1802-1861) œuvre quant à lui à la restauration des dominicains, supprimés pendant la Révolution.

À Prouilhe, entre Toulouse et Carcassonne, Dominique a instauré une branche contemplative féminine, toujours vivante. Il est fêté le 8 août.

DOMOVOÏ

SLAVES

Ancêtres devenus génies domestiques, les bienveillants *domovoï* jouent encore un rôle dans le monde slave de Russie. Associés à un clan, un foyer ou une famille qu'ils protègent, ils apparaissent sous des formes diverses, humaines ou animales. Mais il vaut mieux éviter de les voir : ils n'aiment pas ça et peuvent alors se montrer farceurs, voire méchants. En revanche, ils se manifestent de manière sonore à différentes occasions, comme à l'approche d'un deuil ou lors d'un accident dans la maison. Enfin, ils affectionnent les endroits chauds de la maison (poêle, four, cheminée…), près desquels il est d'usage de déposer des offrandes. Le *domovoï* commande à d'autres esprits domestiques qui n'affichent pas toujours de bonnes dispositions. Il en va ainsi de la *kikimora*, seul génie féminin qui peut se révéler néfaste, du *dvorovoï*, qui habite les cours et déteste les animaux blancs ou clairs, ou bien du *bannik*, qui, affectionnant les lieux de bains, aime qu'on lui laisse de l'eau pour se baigner et de quoi se laver, sous peine de châtiment.

DONAT (IVe siècle)

CHRISTIANISME

Lorsque s'achève la courte mais intense persécution de Dioclétien* (303), se pose la question des « traditeurs », les chrétiens qui ont livré les Livres saints aux autorités romaines, et des *lapsi* (« qui sont tombés ») qui ont renié leur foi, cas déjà soulevé par Novatien*. Faut-il ou non leur pardonner et les réintégrer dans l'Église ? Vers 311, à Carthage, Cécilien est consacré évêque. Or, l'un des consécrateurs, Félix d'Abthugni, est accusé d'être un traditeur, ce qui met le feu aux poudres et provoque une rupture. On en appelle à Constantin Ier le Grand*, qui confirme Cécilien, représentant de l'Église officielle. La crise s'aggrave, en même temps que s'amplifie un besoin d'affirmer l'identité nord-africaine. Donat chasse l'évêque de Carthage et, bien que condamné, occupe le siège pendant trente ans. Le donatisme est en marche. Les donatistes sont pourchassés par Constantin (317), puis reconnus (321) afin de faire cesser les troubles et les violences. L'Église donatiste possède sa propre hiérarchie et recrute auprès des Berbères employés par les propriétaires. Elle repose sur la pureté et la rigueur : toute personne ayant commis une faute grave ne peut pas administrer les sacrements. Il faut donc exclure les impurs (pécheurs), rebaptiser les fidèles et consacrer de nouveau les édifices religieux. Après la mort de Donat (355), le donatisme, combattu avec succès par Augustin d'Hippone* (354-430), s'éteint progressivement à partir des années 420. L'Église d'Afrique, déchirée pendant près d'un siècle, en sort affaiblie. Désormais, tout sacrement donné par un prêtre sera validé, même si ce dernier a commis des péchés.

Donat et les saints

Le nom Donat (du latin *donatus*, « donné » à Dieu) n'est pas réservé au maître à penser du donatisme. Après un martyr Donat mort en 380, un autre Donat vit en ermite dans la région de Sisteron (VIe siècle). Donat de Besançon, dont il est l'évêque, fonde l'abbaye Saint-Paul et meurt en 660. Donatien, dérivé de Donat, est un évêque de Reims du IVe siècle. En 303, sous Dioclétien, Donatien et Rogatien sont torturés à Nantes, et décapités ensemble.

DONG ZHONGSHU (vers 179-104 av. J.-C.)

CHINE

Après la dynastie rigoriste des Qin (221-206) centrée sur les lois, le confucianisme triomphe sous les Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) et devient la doctrine officielle de l'empire. Le grand artisan de ce succès est le philosophe Dong Zhongshu, ou Tong Tchong Chou, un érudit entouré de disciples et expert en classiques littéraires chinois. Ancien dignitaire, il compose plusieurs ouvrages influencés par le cosmos, dont le *Chunqiu Fanlu*, réflexion sur la morale et la politique. C'est pourquoi l'empereur, responsable de l'Équilibre universel, est indissociable du Ciel (Tian*), qu'il représente et qui lui donne un véritable mandat, lequel lui est retiré en cas de manquements moraux et éthiques. Tout en se réclamant de Confucius*, Dong Zhongshu développe des concepts issus d'autres courants, comme le Yin* et le Yang, le rôle des cinq éléments (bois, eau, feu, métal, terre) qui assurent la dynamique de l'univers.

Sous les Han œuvreront d'autres grands esprits. Citons l'historien et poète Ban Gu (32-92), ou Pan Kou. Prolongeant le travail de Sima Qian*, il reprend celui de son père Ban Biao et rédige l'histoire de la dynastie des Han antérieurs (jusqu'en 23 de notre ère).

DOROTHÉE DE GAZA (VIe siècle)

CHRISTIANISME

Né à Antioche, Dorothée (« don de Dieu », en grec) entre au monastère fondé à la fin du Ve siècle par l'abbé Séridos, près de Gaza, qui

s'affirme alors comme un grand centre monastique. Il est formé et guidé par deux autres « pères » de Gaza, Barsanuphe et Jean le Prophète. De santé fragile, cultivé et semble-t-il versé dans la médecine, il est portier, hôtelier puis responsable de l'infirmerie. Gagnant en perfection, il est même requis pour former un soldat converti, le jeune Dosithée de Gaza. Ses mentors Séridos et Jean étant morts, et Barsanuphe étant devenu ermite, il fonde son propre monastère, toujours dans la région de Gaza, et y insuffle l'esprit de ses maîtres. Ses disciples recueillent ses *Instructions* fondées sur l'unité des frères, la contemplation, l'obéissance, l'humilité et la charité. Elles auront une grande influence dans le monde monastique orthodoxe. Il sera connu en Occident par le biais des Bénédictions. Dorothée est fêté le 13 août, avec Dosithée (« consacré à Dieu »).

Ce saint ne doit pas être confondu avec la vierge Dorothée, martyre de Césarée de Cappadoce sous Dioclétien* (284-305), ni Dosithée avec le grand patriarche de Jérusalem (1669-1707), né près de Delphes, figure orthodoxe qui préserve son patriarcat des appétits catholiques et protestants.

DREYFUS, ALFRED (1859-1935)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Né à Mulhouse, Alfred Dreyfus, militaire de carrière, travaille au ministère de la Guerre, dans le 2e bureau de l'état-major général des armées. Le 14 octobre 1894, il est arrêté, accusé d'avoir livré des renseignements au major Schwartzkoppen, attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne. Deux mois plus tard, le conseil de guerre, expéditif et partisan, le fait dégrader et le condamne au bagne à perpétuité, sur l'île du Diable, en Guyane. Son cas provoque un élan judéophobe. En mars 1896, le commandant Picquart, nouveau chef des renseignements de l'armée, découvre les fausses preuves et désigne l'artisan de la trahison, le commandant Esterházy. Ce dernier est acquitté par le conseil de guerre, le 10 janvier 1898, après que des faux ont été ajoutés au dossier, dont l'auteur est le colonel Henry, qui se suicidera. Le 18 janvier, Émile Zola publie dans *L'Aurore* son célèbre article, « J'accuse », en faveur de Dreyfus – il sera condamné à un an de prison et une amende. L'affaire Dreyfus, ou « l'Affaire » avec un grand A, éclate. Entre-temps, la France, en butte à l'entêtement du gouvernement, s'est divisée entre dreyfusards et antidreyfusards. La République est fragilisée. La révision du procès est accordée, mais Dreyfus voit sa peine réduite à dix ans (août 1899). Finalement, le pouvoir étant passé à gauche avec le cabinet Waldeck-Rousseau, il est gracié le 19 septembre par le président Émile Loubet, réhabilité le 12 juillet 1906 et réintégré dans l'armée.

L'affaire Dreyfus cristallisa en France une judéophobie née des siècles auparavant et entretenue au XIXe siècle par des écrits infects circulant au sein d'une Europe en proie aux nationalismes émergents. Crise

majeure de la IIIe République, elle eut une conséquence indirecte, mais inscrite au cœur de la laïcité française : la loi de 1905, en réaction aux catholiques anti-dreyfusards et ultras. Cette loi ne sépare pas les Églises et l'État, rupture effectuée en 1792, mais elle en réglemente l'aspect financier et définit le principe de reconnaissance desdites Églises par l'État français.

L'Affaire vit aussi intervenir des personnalités juives de grand talent. Témoin de la dégradation de Dreyfus, Theodor Herzl* est le bâtisseur du mouvement sioniste, dans lequel s'engage l'écrivain Edmond Fleg (1874-1963), choqué par l'Affaire. Journaliste et historien, député engagé, le dreyfusard Joseph Reinach (1856-1921) est de ceux qui bâtiront la Ligue des droits de l'homme, au côté d'esprits aussi brillants qu'Émile Durkheim (1858-1917), père fondateur de la sociologie moderne. Autre dreyfusard actif, son frère Salomon Reinach (1858-1932), archéologue et historien, est l'auteur d'une somme formidable, *Cultes, mythes et religions*.

DRYADES

GRÈCE

Nymphes associées aux forêts et aux bois, les dryades protègent les arbres qui, lorsqu'ils meurent, entraînent leur propre mort. Mais elles peuvent leur survivre. Elles peuvent aussi quitter ces lieux boisés et se marier. Toute personne coupable d'un sacrilège envers leurs protégés essuie leur colère et celle des dieux. C'est pourquoi toute coupe de bois exige qu'elles aient abandonné leurs protégés. Les dryades tiennent en outre leur nom du grec *drus*, le « chêne », arbre sacré dont elles s'occupent particulièrement, et autour duquel elles dansent et chantent. L'une des plus célèbres est Eurydice, l'amour malheureux d'Orphée*.

À côté des dryades, qui évoluent librement dans les forêts, les hamadryades résident en permanence sous l'écorce d'un arbre dont dépendent leur vie et leur mort. Plus spécialement attachées aux chênes, elles meurent en effet lorsque la hache du bûcheron s'abat sur le tronc. Enfin, nous trouvons les méliades, nymphes habitant les bosquets de frênes, protectrices des enfants abandonnés, la coutume voulant qu'ils soient laissés sous les branches protectrices de ces arbres.

DUMUZI

ORIENT ANCIEN

Ce dieu sumérien possède des visages différents qui attestent sa complexité. Il est aussi bien associé au grain et au bétail qu'aux brasseurs de bière et aux palmiers-dattiers. Produit de plusieurs divinités, il n'en demeure pas moins une figure mythologique très populaire, dont l'histoire, en sumérien et en akkadien, a été collectée de la fin du

ÉROS

GRÈCE

Connu pour sa relation avec Psyché*, Éros est le dieu du Désir amoureux et, par extension, une divinité de la fertilité. Très populaire, vénéré dans de nombreuses régions de Grèce, il naît à l'époque du chaos primordial, ce qui en fait un dieu très ancien. Dépourvu de géniteurs, issu d'un œuf non fécondé, il représente l'unité et l'origine de tout, notamment de l'union entre Gaïa* (terre) et Ouranos* (ciel). Il est à la source de la procréation, celle des dieux et des hommes, mais il ne conçoit lui-même aucune descendance. Avec le temps, il devient le fils d'Aphrodite* ou de Nyx* (nuit). À Athènes, où son culte se joint à celui d'Aphrodite, le quatrième jour de chaque mois lui est consacré. Il est souvent représenté sous la forme d'un jeune garçon portant des ailes et qui décoche deux sortes de flèches. Composées d'or et de plumes de colombe, elles suscitent l'amour et le désir dans le cœur des dieux et des mortels ; en plomb et en plumes de hibou, elles rendent indifférent. Présenté parfois comme son frère, Anteros est l'aversion, l'antipathie, c'est-à-dire son contraire, le dieu qui punit et sépare ceux qui ont trahi des sentiments amoureux, ou en ont refusé.

À Rome, Éros prendra les traits de Cupidon, dont le nom évoque un désir ardent. Ce dieu est dépeint comme un jeune garçon aux yeux bandés, portant des ailes, un arc et des flèches qui, dès qu'elles ont frappé, provoquent l'amour dans ce qu'il a de plus intense – ce qui différencie Cupidon d'Éros. On lui prête à peu près les mêmes aventures, notamment celle de Psyché.

ERRA

ORIENT ANCIEN

Texte akkadien datant peut-être du milieu du Ier millénaire av. J.-C., l'*Épopée d'Erra* a été écrite par un certain Kabti-ilâni-Marduk. Elle a été dictée par ce dieu, assimilé dans certaines sources à Nergal*. Poussé par les sept démons Sibitti, Erra, dieu de la Guerre et de la Peste, ne suit pas l'avis de son conseiller Ishum et décide de semer la guerre. Il se rend à Babylone, où il rencontre le dieu Marduk*, qui déplore le peu d'éclat de son image et la fragilité du monde depuis que le déluge a cessé. Erra le convainc alors de quitter son temple, le temps que sa statue soit restaurée. Il prendra sa place en toute sécurité, dit-il. Mais Erra ment : il sème le désordre et la mort. L'univers, dont Marduk assurait l'équilibre, vacille. Son cœur (Babylone) est déserté, attaqué, pillé. Finalement, Erra, calmé par Ishum, cesse ses campagnes en Mésopotamie et dans les pays étrangers. Babylone revit, tandis qu'il rejoint son propre temple, l'Emeslam. Cette épopée est l'une des plus anciennes réflexions sur les limites de la puissance divine face aux méfaits de la guerre.

ERZULIE

VODOU/CARAÏBES

*Lwa** de l'amour, de la beauté et de la sensualité, Erzulie (ou Ezili, ou Erzilie) habite les bords de cours d'eau. Mulâtresse séduisante et lascive au caractère bien trempé, elle entretient des relations amoureuses avec des divinités comme Dambala*, Agwé* ou Ogu*. Élégante, poudrée, parfumée et parée de bijoux, elle aime le luxe et les plats raffinés. Elle est pourtant assimilée à la Vierge Marie*, et célébrée le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Carmel dans le calendrier catholique – sa mère est fêtée le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne*, mère de Marie. Erzulie peut prendre diverses formes. Citons pour exemple Ezili Freda (ou Freyda), la Mater Dolorosa, son aspect sensuel, l'amour doux, la féminité, et Ezili Danto (ou Dantor), la Vierge Noire, protectrice de la maternité. Ainsi qu'Ezili Ge-Rouge (« Yeux rouges »), qui pleure sur la brièveté de l'existence et les limites de l'amour.

ESCHYLE (vers 525-456 av. J.-C.)

GRÈCE

D'origine noble, Eschyle est un acteur de son temps. Il participe aux batailles de Marathon, Salamine et Platées contre les Perses. Écrivain précoce, il s'illustre à plusieurs reprises lors de concours de tragédies. Honoré à Athènes, il est connu jusqu'en Sicile, où le reçoit Hiéron, souverain de Syracuse. C'est dans cette île qu'il finit ses jours et est inhumé.

Parfait connaisseur de la tradition grecque, Eschyle est considéré comme le premier grand poète tragique, genre juste reconnu qu'il a entouré de règles servies par un style puissant et lyrique. Il a écrit de nombreuses pièces, dont sept ont été conservées. Dans les *Suppliantes* (490), il relate les péripéties des Danaïdes* à Argos. Après *Les Perses*, pièce dédiée à la victoire de Salamine, il se penche sur Œdipe* dans les *Sept contre Thèbes*, et sur la liberté dans *Prométhée* enchaîné*. Agamemnon*, son meurtre par son épouse Clytemnestre et le destin de son fils Oreste* sont abordés dans une trilogie, l'*Orestie*, composée d'*Agamemnon*, *Les Choéphores* et *Les Euménides* (Érinyes*).

ESDRAS

JUDAÏSME

Dans la Bible, deux livres, constitués au IIIe siècle av. J.-C., portent le nom d'Esdras (Ezra, en hébreu : « (Dieu) soutient ») et de Néhémie (Nehemyah, en hébreu : « Yahvé console »). Ces deux personnages interviennent après le retour en Judée des juifs exilés à Babylone, à la suite du décret de Cyrus le Grand* (538), empereur perse. Uni autour

du Temple, le peuple vit une période relativement calme, et sous domination perse.

En 445, l'empereur Artaxerxès Ier (465-424) envoie Néhémie, son échanson, à Suse, centre administratif de l'empire, pour veiller aux opérations du retour d'exil. Néhémie constate les difficultés de l'installation à Jérusalem, de la reconstruction de la ville et du Temple, qui a été consacré en 515. Mais il remplit à bien sa mission, mène des réformes sociales puis déclare que la Torah est incontournable.

En 398, l'empereur Artaxerxès II (404-358) envoie l'un de ses fonctionnaires, Esdras, qui conclut aux mêmes difficultés. L'émissaire annonce que la Torah est désormais la législation officielle, qui recommande la pureté religieuse, laquelle interdit le mariage des hommes avec des étrangères. Lors d'une cérémonie, il lit la Torah, mais en araméen, la langue du Proche-Orient. Car la nombreuse assistance ne comprend plus l'hébreu, la langue de la Bible.

ESHMOUN

Orient ancien

La cité phénicienne de Sidon honorait une triade : Baal*, Astarté et Eshmoun. Ce dernier, un dieu chtonien et guérisseur, est une divinité de la médecine, que les Grecs assimileront à Asclépios*, tous deux ayant pour emblème un serpent se mordant la queue, symbole de vie éternelle. Eshmoun, surnommé « le Prince saint », possède ainsi deux temples à Sidon. Il gagne ensuite Carthage, fondée par les Phéniciens. En 146, lors de la troisième guerre punique, les Romains assiègent la ville, dont les derniers défenseurs s'enferment dans le temple d'Eshmoun. Malgré leur résistance, Carthage tombe et est détruite.

ESHU

Afrique

Chez les Yorubas, Eshu est le messager des dieux, le gardien des villes, des carrefours, des édifices. Appelé aussi Elegba ou Elegbara, il est incontournable, mais d'un caractère difficile, parfois violent, n'hésitant pas à provoquer disputes, catastrophes et autres actes insensés ou tours pendables. Il possède aussi un aspect bénéfique qui compense ces mauvais penchants. Les hommes, qui lui doivent le pouvoir de divination, l'invoquent pour obtenir la bonne fortune : c'est pourquoi il reçoit les offrandes en premier, pour pallier son irascibilité. Des animaux choisis pour leur ardeur amoureuse, comme le coq, lui sont sacrifiés. En effet, ce dieu toujours nu possède un phallus disproportionné, qui trônait au seuil de la plupart des maisons, abrité sous une petite hutte couverte

de palmettes. Ainsi, lorsqu'il était dans de mauvaises dispositions, il s'en prenait à cette demeure située dans la rue, et non à celle des Yorubas. Près de la hutte était plantée une sculpture en bois grossier de son sexe qui, lors de certaines fêtes, était transportée en grandes pompes jusqu'aux jeunes filles qui dansaient tout autour. Eshu est vénéré aussi au Brésil, où, associé au diable, le lundi lui est consacré.

ESPRITSAINT

Judaïsme, christianisme, islam

Pour les trois religions monothéistes, l'esprit est le « souffle » (*spiritus*, en latin) qui donne la vie au nom du Créateur tout-puissant et omnipotent, dont il est l'expression. Empreint de sainteté, il rend tout « pur » et « sacré » (*sanctus*), les hommes ou les objets. Il crée ainsi une plus grande proximité à Dieu, état à la source de la révélation : Dieu, invisible et inconnaissable par essence, a besoin de l'Esprit pour se manifester à des personnes ou à l'humanité.

Pour la Bible, la Création est fertilisée par l'Esprit de sainteté (*Rouah ha-qodech* en hébreu). Adam* est le produit de cette fusion. Dans le judaïsme, l'Esprit anime des personnages emblématiques, comme les patriarches tel Abraham*, les prophètes, des héros ou les grands rois David* et Salomon*. Au début de l'ère chrétienne, pour le Talmud, il s'est tu avec les derniers prophètes, à la fin du VIe siècle av. J.-C. Mais, selon la tradition, il peut habiter les justes.

Pour le Nouveau Testament, l'Esprit saint investit Jésus* à son baptême par Jean le Baptiste* et le rend capable de miracles. Le jour de la Pentecôte, après l'ascension de Jésus au ciel, il fond sur les apôtres sous la forme de langues de feu : l'Église est née. C'est pourquoi il sera très tôt l'instrument du Christ, plus précisément l'une des trois personnes de la Trinité* que chacun reçoit au baptême, qui donne à l'Église et à tout individu son charisme (du grec *charisma*, « faveur »), don spirituel déterminant le potentiel de chacun.

Pour le Coran, l'Esprit, actif dès la Création, se retrouve chez les prophètes et dans le commandement de Dieu (*amr*). Il a insufflé son pouvoir à une vierge, Marie*, a fortifié Jésus et émané de lui. Il a fait descendre le Coran sur Mahomet*.

ESSÉNIENS

Judaïsme

Au temps de Jésus, le judaïsme était traversé par des courants, ou sectes, dont celle des esséniens, apparue dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C. Le fondateur fut le Maître de Justice, personnage mystérieux. Les esséniens vivaient à Qumrân, en Judée, au nord-ouest de

la mer Morte, site où leurs précieux manuscrits furent découverts à partir de 1947 et vinrent s'ajouter aux « manuscrits de la mer Morte » déjà mis au jour dans ce secteur de Judée. Ce millier de rouleaux, copies de livres bibliques et autres ouvrages, livra des informations sur le judaïsme en général, et sur les esséniens en particulier.

À Qumrân, les esséniens forment une importante communauté dite « de l'Alliance » et réservée aux hommes. Les adeptes, ou Fils de Lumière, mènent une vie faite de discipline, d'étude des textes sacrés (la Torah) et d'ascèse. La pauvreté et l'austérité sont de mise, de même que les ablutions et bains destinés à purifier. Car Qumrân abrite le seul et véritable Israël, tout le reste étant impur, à commencer par les Romains et les prêtres du Temple de Jérusalem, dont le culte est souillé et corrompu. Historiquement, après la mort du Maître de Justice, vers 110, des esséniens s'implantent dans la région de Damas en Syrie, et autour du lac Maréotis (Égypte), où, respectant une règle moins sévère, ils sont encore présents à l'aube du christianisme. Bien que pacifiques, les esséniens participent activement à la révolte juive de 67 contre les Romains, et durement réprimée. Durant l'été 68, ils ont juste le temps de dissimuler leurs rouleaux dans les grottes de Qumrân avant d'être massacrés. Certains d'entre eux résistent encore en 73, au sein de la forteresse de Massada, mais refusent de se rendre et se suicident.

ESTANATLEHI

AMÉRIQUES/NAVAJOS

Répartis dans le sud-ouest des États-Unis, entre Nouveau-Mexique, Arizona et Utah, les Navajos ont une mythologie riche. Divinité lunaire associée aux saisons et à la terre, Yolkai Estasan (« Femme Coquillage blanc ») naît de l'ormeau, un mollusque marin. Régnant sur l'océan et l'aube, elle a créé le feu et le maïs, une culture essentielle. Sa sœur Estanatlehi est la maîtresse du ciel et l'épouse du soleil. Très respectée des Navajos, elle préside aux changements, elle-même passant alternativement de la jeunesse (printemps) au grand âge (hiver), et accumulant une myriade de vies sans mourir. Elle est aussi la créatrice des premiers hommes, nés du maïs, et règne sur le monde des morts, source de bonnes nouvelles pour les hommes. Son époux est Tsohanaoi, le soleil, qui chaque jour traverse le ciel en portant l'astre sur son dos et, le soir, l'accroche au mur ouest de sa maison. Parmi les autres êtres surnaturels, citons Ahsonnutli, créateur du ciel et de la Terre, surnommé la « turquoise [pierre précieuse des Navajos] hermaphrodite », Tonenili (« arroseur »), un *trickster** qui déverse la pluie avec son pot, Glispa (médecine et guérison), Hasteoltoi (chasse), ou Hastshehogan (esprit domestique) ou Hastsezini (feu).

ESTHER

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, le livre d'Esther se déroule à une époque vague. Il montre que Dieu se soucie de tous ses enfants, en Israël ou ailleurs, son amour étant plus puissant que les malheurs de son peuple. Il fut en effet écrit après 163 av. J.-C., date d'une persécution qui entraîna la rébellion des Macchabées*.

L'empereur perse Assuérus, après avoir répudié l'impératrice, cherche une femme. Il est séduit par la belle et jeune Esther, une juive qui vit près de son palais, et l'épouse. Mais son vizir Haman – Aman dans la version latine – le persuade d'exterminer tous les juifs. Esther, avec l'aide de son cousin Mardochée, déjoue le complot et prévient Assuérus, qui fait pendre le coupable. Les biens d'Haman lui reviennent et, le jour où le massacre devait avoir lieu, 70 000 ennemis sont abattus.

Le livre d'Esther fait partie des Cinq Rouleaux. Très populaire dans la diaspora, il est la source de la fête de Pourim (Sorts), référence au jour de l'extermination qu'Haman avait « tiré au sort » avec des dés. Sa lecture s'accompagne de réjouissances, de festins, de charité, de chants et de spectacles, sans oublier des repas arrosés.

Quant au félon Haman, le Coran le mentionne dans trois sourates comme un exemple du châtiment réservé à ceux qui s'en prennent aux croyants en Dieu, dont les juifs.

ÉSUS

CELTES/GAULE

Sur le pilier des Nautes, conservé à Paris et seul monument à mentionner ce dieu, Ésus apparaît au côté de Cernunnos* et de Taruos Tribaramus, le « taureau aux trois grues » (en gaulois), oiseaux entourant la tête de l'animal parmi le feuillage. Il est cité dans d'autres sources qui signalent sa puissance, son nom celtique évoquant d'ailleurs la notion d'excellence. Ésus est donc le meilleur, sous-entendu le maître. Mais il reste énigmatique quant à ses rôles précis. Nous savons que, friand de meurtres et de combats, il se voyait offrir des ennemis en sacrifice, sa cérémonie préférée étant celle d'une victime pendue à un arbre. Le poète latin Lucain (39-65), dans son œuvre *La Pharsale*, parle d'ailleurs de ces peuples qui répandent « le sang humain sur les autels de Teutatès*, de Taranis*, et d'Ésus », trois dieux importants pour les Celtes de Gaule.

ETANA

ORIENT ANCIEN

Dans la tradition sumérienne, Kish fut la première ville où, après le déluge, la monarchie est instituée – le site historique a été localisé à environ 15 km à l'est de Babylone. Elle est patronnée par la déesse Ishtar* et le dieu Zababa. Pendant 24 510 ans, vingt-trois rois se succèdent, dont Etana le berger – « celui qui monta au ciel sur le dos d'un aigle », précise un mythe le concernant, rédigé en akkadien.

Tout remonte aux débuts de l'humanité. Enlil* et les dieux décident de faire descendre sur Kish la royauté venue du ciel, afin de doter les hommes d'institutions et d'organisations qui leur manquaient, malgré les divers apports des Annunaki*, les créateurs de destins. Parmi les souverains, Etana occupe une place de choix. Roi très soucieux de ses sujets, il se heurte à la question de sa succession, prévue par les dieux de père en fils. N'ayant pas d'enfant, il décide de son propre chef d'accéder au monde des dieux afin de se procurer une plante détenue par Ishtar, pour la donner à son épouse. C'est alors qu'interviennent deux animaux. Devant le dieu Shamash*/Utu, le serpent et l'aigle, qui habitent au sommet d'un peuplier, ont juré d'être amis et de répartir leur nourriture entre leurs petits. Mais un jour l'aigle mange ceux du serpent : il est condamné à mourir de faim dans un trou. Grâce à Shamash, Etana le retrouve, le libère et le nourrit, à condition qu'il le conduise jusqu'aux dieux. Arrivé devant la demeure d'Ishtar, il renonce, impressionné, et chute sur terre avec l'oiseau. Il ne sera pas immortel, ce qui aurait résolu la question de la succession. En revanche, Ishtar lui donne la plante magique d'enfantement qui lui procure une descendance. Il aurait régné 1 500 ans.

ÉTIENNE (vers 36)

CHRISTIANISME

Dans l'Église primitive de Jérusalem, Étienne est ordonné diacre par les apôtres qu'il aide dans leur tâche évangélique. Sa foi lui vaut de diriger, en tant qu'archidiacre, les six autres diacres choisis avec lui, et dont les Actes des Apôtres donnent la liste : Philippe*, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas*. Inlassable prédicateur, il fait preuve d'une érudition convaincante, fait des miracles et séduit le peuple. Le Sanhédrin, mis au courant des conversions de juifs, décide de le juger. Condamné pour blasphème, Étienne est lapidé, sentence à laquelle assiste un persécuteur de chrétiens, Saül, c'est-à-dire Paul*, qui

Étienne et les saints

Étienne est la forme francisée de *Stephanus* (Stéphane), issu du grec *stephanos*, « couronne ». Estèphe et Estève en sont dérivés. Né à Constantinople, Étienne le Jeune rejoint à 16 ans une communauté d'ascètes vivant au mont Saint-Auxence, non loin de Nicomédie (Izmit, Turquie). Placé sous l'aile de Jean, le supérieur, il le remplace à sa mort Il est lapidé par des iconoclastes.

Le nom Étienne fut porté par des patriarches de Constantinople et par neuf papes. Étienne Ier (254-257) prend le parti de deux évêques espagnols qui, sous les persécutions de Dèce (249-251), ont renié leur foi pour sauver leur vie. Il se heurte à l'opinion courante qui veut que ces *lapsi* (« ceux qui sont tombés ») ne soient pas réintégrés dans l'Église, opinion soutenue dès 251 par Novatien*. Son adversaire principal est Cyprien de Carthage, évêque de la puissante Église d'Afrique du Nord, martyrisé en 258 avec Laurent*. À cette lutte s'ajoute sa volonté d'affirmer l'autorité de Rome face à l'Orient. Sa mort calme la situation et éloigne la perspective d'un schisme. Entre 752 et 817, Étienne II, Étienne III et Étienne IV œuvrent à consolider les États pontificaux et les bonnes relations avec l'Empire franc.

ne s'est pas encore converti sur le chemin de Damas.

Considéré comme le premier martyr chrétien, Étienne est à l'origine, avec d'autres proto-martyrs, du culte des saints. Fêté le 26 (catholiques) et le 27 décembre (orthodoxes), il est le patron des fondeurs et des tailleurs de pierre.

Les six autres diacres subissent aussi le martyre, avec toutes les incertitudes de la tradition. Philippe meurt vers 70 à Césarée, Prochore (compagnon de Jean*) à Antioche, Nicanor à Jérusalem ou à Chypre (où il est célébré), Timon à Corinthe (Grèce), Parménas à Philippes (Macédoine) et Nicolas, sans doute à Antioche, sa ville d'origine.

EUGÈNE DE PARIS (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

D'après la légende, Eugène, évangélisateur de l'Espagne et peut-être premier évêque de Tolède, vient ensuite en Gaule, où il est un proche disciple de Denis*. L'empereur Maximien mène alors de terribles persécutions contre les chrétiens. Eugène est arrêté et décapité à Deuil-la-Barre (autrefois Deuil-en-Parisis), dans le Val-d'Oise. Sa dépouille, jetée dans le lac d'Enghien, fut récupérée, placée dans la basilique de Saint-Denis puis rendue à Tolède au XVIe siècle. Il est fêté le 15 novembre.

Le prénom Eugène vient du latin *Eugenios*, « de bonne race », c'est-à-dire bien né. Outre un évêque de Carthage et un évêque irlandais du VIe siècle, deux papes ont porté ce nom. Eugène Ier (654-657) s'occupa beaucoup de Rome, son évêché. Eugène III (1145-1153) fut très efficace dans la consolidation de la papauté, mais plutôt insuffisant en politique extérieure. Ce cistercien disciple de Bernard de Fontaine* demanda à ce dernier de prêcher la deuxième croisade, qui s'avéra un

échec – comme la première et les suivantes. Canonisé en 1995 par Jean-Paul II*, Eugène de Mazenod (1782-1861), évêque de Marseille, fonda la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, chargés de missions diverses. Le 13 décembre, les orthodoxes célèbrent Eugène, qui, au temps des persécutions de Dioclétien*, vers 305, subit le martyre en même temps qu'Eustrate, Auxence, Mardiare et Oreste. D'origine noble, Eugénie fut quant à elle persécutée à Rome sous Commode (180-192).

EUPHÉMIE (vers 303)

CHRISTIANISME

Cette sainte d'origine noble porte bien son nom, qui vient du grec *Euphemia*, « à la belle renommée ». Au temps de Dioclétien* (284-305), cette pieuse chrétienne de Chalcédoine (ville de Bithynie) assiste aux persécutions orchestrées par un juge nommé Priscus. Les chrétiens sont forcés d'assister au supplice de leurs frères afin de les amener à renier leur Dieu. Emprisonnée, Euphémie résiste aux avances pressantes de Priscus. Placée sur une roue, elle doit être brûlée par des charbons, mais des interventions divines la sauvent à plusieurs reprises. Elle échappe ensuite à des libertins chargés de la violer, à la faim censée la tuer et à trois fauves qui se frottent contre ses jambes. Finalement, un coup d'épée lui ôte la vie. Le concile de Chalcédoine, qui s'en prit aux hérésies d'Eutychès* et de Nestorius*, se tint dans la grande basilique qui lui était consacrée. Euphémie est fêtée le 16 septembre par les orthodoxes.

EURIPIDE (vers 480-408 av. J.-C.)

GRÈCE

Comptant parmi les trois grands poètes tragiques, Euripide, né à Salamine, ne s'implique pas dans les affaires publiques, au contraire d'Eschyle* et de Sophocle*, les deux autres auteurs majeurs. Ami de Socrate*, formé au contact des philosophes, il est peu aimé de ses contemporains, qui lui reprochent son style novateur et une impertinence à l'égard des dieux. Sa mort provoque cependant une grande émotion. Euripide connaîtra une gloire posthume, récompense pour avoir magnifié davantage l'humain que la tradition et ses héros. De son œuvre prolifique, on ne connaît que dix-huit compositions inspirées de la mythologie et d'une histoire très teintée de légendes. Citons pour exemple *Alceste**, *Andromaque**, *Électre**, *Hélène**, *Iphigénie* à Aulis* et *Iphigénie en Tauride*, *Médée** ou *Oreste**. À ces tragédies s'ajoute *Le Cyclope**, consacré au séjour d'Ulysse* chez le cyclope Polyphème.

EUROPE

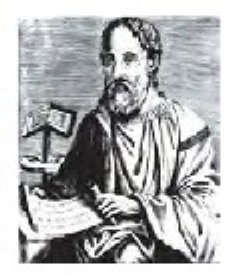
GRÈCE

Fils de la nymphe Libye et de Poséidon*, Agénor règne sur une partie du Liban actuel (Tyr ou Sidon). De son épouse, il a quatre fils, ainsi qu'une fille superbe, la tendre Europe au teint de rose. Lorsqu'il la voit au bord de la mer, jouant et riant avec des compagnes, Zeus* tombe amoureux de cette beauté. Pour la séduire et se soustraire à la jalousie de son épouse Héra*, il se mêle au troupeau du roi qu'Hermès* a conduit sur la plage à sa demande. Transformé en superbe taureau d'un blanc éclatant, il s'approche d'Europe, qui, d'abord craintive, finit par admirer la musculature puissante, l'apparente douceur et les cornes d'or de l'animal. S'approchant, elle le caresse et lui passe une couronne de fleurs. Oubliant toute peur, elle grimpe sur son dos. Aussitôt, Zeus s'envole et gagne la Crète, où le couple vit son amour à Gortyne, sous un platane. De leurs ébats naissent trois fils : Minos*, Rhadamanthe* et Sarpédon. Elle reçoit de son divin amant trois cadeaux. Le premier est le géant de bronze Talos*, le deuxième, un chien magique qui attrape toujours ses proies que ne manque jamais non plus le troisième, une lance. Europe épouse ensuite Astérion, le roi de Crète qui adopte ses fils.

Pendant tout ce temps, Agénor a lancé trois de ses fils à sa recherche, sans succès. L'un d'eux, Cadmos, est le fondateur de Cadmée, appelée ensuite Thèbes, où il aurait apporté l'alphabet phénicien et l'écriture. D'après la légende, il tue un dragon qui a massacré ses hommes, sème dans un champ les dents du monstre qui se transforment en hommes. Ces derniers s'entretuent jusqu'à ce qu'il ne reste que cinq survivants, qui l'aident à bâtir la cité. De son épouse Harmonie, déesse de la Concorde, il a un fils qui lui succédera, Polydore, arrière-grand-père d'Œdipe*. Naissent des filles, Ino* et Agavé, qui s'illustrent avec Dionysos* et Sémélé, la mère de ce dernier. Le couple sera métamorphosé en serpents.

EUSÈBE DE CÉSARÉE (vers 265-vers 340)

CHRISTIANISME



Père grec de l'Église, Eusèbe naît sans doute à Césarée (Palestine), où il assiste Pamphile, prêtre en charge de la bibliothèque d'Origène* dont il dévore les livres. Mais Pamphile est exécuté en 310 pendant une persécution. Eusèbe fuit, puis rentre après que Constantin Ier le Grand a reconnu le christianisme (313). Nommé évêque de la ville, il poursuit une œuvre (*Histoire de l'Église*) qui témoigne de son immense érudition et fait de lui le

père de l'histoire ecclésiastique. Il écrit d'autres ouvrages, dont une *Vie de Pamphile*. Cette activité littéraire n'exclut pas son rôle politique au sein de l'Église : il soutient par exemple Arius* au détriment d'Athanase d'Alexandrie*. Proche de Constantin, il écrit un éloge funèbre à la mémoire de l'empereur, mort en 337.

Eusèbe et les saints

Le nom Eusèbe, d'origine grecque, signifie « vénérable » ou « pieux ». Natif de Sardaigne, l'évêque Eusèbe de Verceil (vers 283-371), son diocèse du Piémont, s'oppose à l'arianisme protégé par l'empereur Constance II. Exilé en Palestine, en Cappadoce et en Égypte, il retourne à Verceil après la mort de l'empereur (361). Il ne doit pas être confondu avec Eusèbe de Nicomédie (vers 280-342), justement partisan d'Arius. Habile manœuvrier, il gagne les faveurs des empereurs Constantin – qu'il aurait baptisé sur son lit de mort – et son successeur Constance II, et concourt à implanter l'arianisme aux postes importants. Eusèbe de Césarée évoque dans son *Histoire ecclésiastique* le pape Eusèbe, exilé en Sicile par l'empereur Maxence, où il meurt en 309 ou 310.

EUSTACHE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Général sous Trajan (98-117), Placidas (Placide) n'est pas chrétien, mais vertueux et charitable envers les pauvres. Un jour, à la chasse, il poursuit un cerf qui se réfugie sur un rocher, la Sainte Croix resplendissant au centre de ses bois. Le Christ parle au chasseur. Converti, Placidas est baptisé à Rome et prend le nom d'Eustache (du grec *Eustakhus*, « bel épi »), son épouse celui de Théopista, et ses deux fils ceux d'Agapet et Théopiste. Le Christ le prévient que des calamités l'attendent. De fait, Eustache voit ses esclaves et son bétail décimés par la peste, et sa maison pillée par des brigands. Avec les siens, il s'embarque pour l'Égypte, mais ils sont capturés par des pirates, deviennent esclaves et se dispersent. Quinze ans plus tard, après des péripéties, ils se retrouvent. Trajan demande alors à Eustache de l'aider à repousser une invasion. L'ancien général accomplit son devoir et, Trajan mort, se présente devant Hadrien (117-138) pour fêter la victoire. Ce dernier lui ordonne de sacrifier aux idoles romaines. Eustache refuse. Avec sa femme et ses deux fils, il est précipité dans l'arène, où les lions les épargnent. Ils sont enfermés dans un taureau d'airain chauffé à blanc, d'où ils ressortent sans aucune souffrance, et indemnes.

D'autres saints Eustache se sont illustrés. Eustache White (1560-1591) fait par exemple partie des quarante martyrs d'Angleterre et du pays de Galles, avec Thomas Garnet.

Agapet et les agapes

Le prénom Agapet, donné à l'un des fils d'Eustache, vient du grec *agapê*, « amour », dans le sens du sentiment que Dieu éprouve à l'égard des hommes et, par extension, l'amour fraternel. Issues du même mot, les « agapes » avaient lieu autour d'une table rappelant la Cène, le dernier repas de Jésus*, et sur laquelle était célébrée l'eucharistie. Elles se déroulaient souvent près de la tombe des martyrs, reprenant l'usage romain de fêter leurs morts par un repas. Au IVe siècle, l'Église romaine interdit ces repas communautaires jugés licencieux.

Le prénom Agapet fut porté aussi par un saint du IVe siècle, un ancien moine de Cappadoce (Turquie) devenu soldat puis évêque, et un moine russe assassiné en 1584. Le pape Agapet ou Agapit, un Romain, maintient l'autorité de Rome face à Constantinople, où il meurt de maladie en avril 536 et reçoit les honneurs. Agapet II (946-955), tout aussi romain, favorise le monachisme, dont l'abbaye de Cluny sous l'abbatiat d'Odon.

Les orthodoxes célèbrent également Agapios (forme d'« Agapet ») de Gaza (Palestine) qui, refusant de renier sa foi, s'offrit en pâture à un ours qui le déchiqueta, lors de la grande persécution de Dioclétien* (304).

EUTYCHÈS (vers 370-vers 454)

CHRISTIANISME

Moine de Constantinople, capitale de l'Empire byzantin, Eutychès prend le parti de Cyrille d'Alexandrie* contre Nestorius*, lequel soutient que Jésus* posséda deux natures distinctes (divine et humaine). Mais il aboutit à sa propre thèse : Jésus n'eut en fait qu'une seule nature, divine, qui absorba sa nature humaine. Ainsi naît le monophysisme (du grec *monos*, « unique », et *phusis*, « nature »), actif jusqu'au VIIe siècle. Quant à Eutychès, condamné au concile de Chalcédoine (451), il meurt en exil.

ÉVAGRE LE PONTIQUE (346-399)

CHRISTIANISME

Père grec de l'Église, Évagre naît dans le Pont (nord de la Cappadoce, en Turquie), d'où son surnom de « Pontique ». Basile le Grand* l'ordonne lecteur (ordination mineure donnée à des laïcs), puis Grégoire de Nazianze* le fait diacre, le forme et l'emmène à Constantinople. Esprit brillant, prédicateur reconnu, Évagre fréquente la cour impériale. Mais, en 382, il quitte la ville pour ne pas céder aux attraits d'une femme. À Jérusalem, il décide de devenir moine et part pour l'Égypte. Disciple de Macaire*, il vit intensément sa condition monastique dans le désert de Nitrie et tire ses subsides de la copie de manuscrits.

Aujourd'hui, Évagre est toujours une source pour les moines d'Orient et d'Occident qui se nourrissent de ses vues sur la prière, la contemplation, l'ascèse, la théologie, la charité… Témoin de la vie au désert, il est l'auteur d'une œuvre abondante, dont une partie fut détruite parce qu'il se rapprochait trop d'Origène*, dont les thèses étaient alors condamnées. Il reste des lettres, des commentaires bibliques et des ouvrages

fondamentaux (dont le célèbre *Livre du moine*), qui en font un pionnier de la spiritualité monastique orientale, au côté de Grégoire de Nysse* et de Maxime le Confesseur*, puis occidentale par l'intermédiaire de Jean Cassien*.

ÉVANDRE

ROME

Venue d'Arcadie, Carmenta (Nicostraté de son nom grec) arrive au Latium avec son fils Évandre, qu'elle a eu d'Hermès* – le Mercure romain. Elle y est accueillie par le roi Faunus*. Possédant un don de prophétie, elle l'exerce auprès d'Hercule (Héraclès*), auquel elle prédit son avenir. Une fois décédée, elle est élevée au rang de divinité honorée à Rome près de la porte Carmentale, au pied du Capitole. Considérée comme une camène (une nymphe*), elle est la déesse des Accouchements et de la Prophétie, célébrée en janvier, essentiellement par les femmes.

Quant à Évandre, il reçoit de Faunus une terre près du Tibre et y établit un royaume, celui de la future Rome. Puis il accueille à son tour Énée*. Divinisé, réputé pour sa sagesse, il est tenu pour l'introducteur à Rome de la religion, des lois et de l'alphabet grec, entre autres.

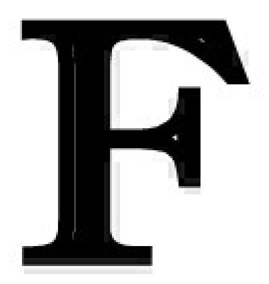
ÉZÉCHIEL (vers 597-570 av. J.-C.)

JUDAÏSME

Dans la Bible, Ézéchiel (en hébreu Yehezqel, « Dieu réconforte ») fait partie des premiers exilés de Juda en 597. Arrivé à Babylone, le vainqueur, il s'y installe, mais ne connaîtra pas le retour à Jérusalem en 538. Il débute son livre par une vision extraordinaire, celle d'un char de feu. Dieu lui déclare qu'il fait de lui son prophète et le charge d'annoncer qu'il va quitter sa demeure pervertie par des dieux étrangers, le Temple de Jérusalem, ville qui sera châtiée. Il habitera désormais au sein du véritable Israël que représentent les exilés. Ézéchiel voit la catastrophe : en 587, Jérusalem est prise et détruite par Babylone, qui exile le reste de la population. Après avoir gardé le silence jusqu'à ce que la nouvelle parvienne à Babylone, il encourage les exilés à la conversion, seule condition pour que survive Israël. Reprenant le prophète Jérémie*, il cite un adage célèbre : « Qu'avez-vous à répéter ce proverbe au pays d'Israël : Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils ont été agacées ? Par ma vie, oracle du Seigneur Yahvé*, vous n'aurez plus à répéter ce proverbe en Israël. Voici : toutes les vies sont à moi, aussi bien la vie du père que celle du fils, elles sont à moi. Celui qui a péché, c'est lui qui mourra. » Comme l'a dit Jérémie, la responsabilité n'est plus seulement collective, elle est aussi individuelle. Dieu punira ou récompensera chacun en fonction de son comportement.

Il guidera son peuple, le ravivera et le conduira vers sa terre pour sceller une Alliance éternelle. Ézéchiel achève son livre par une description de l'Israël idéal, et utopique.

Le prophète, en fortifiant la communauté des exilés, montre qu'Israël n'est pas un peuple comme les autres. Son style particulier, direct, expressif et parfois violent utilise des images et des symboles qui font de son ouvrage une œuvre d'une grande qualité littéraire. Ses visions et son expressivité, inspirées selon des historiens par des substances hallucinogènes, font de lui un précurseur très inspiré du style apocalyptique qui culminera avec Daniel*.



FAKHR AL-DÎN AL-RÂZI (1149-1209)

ISLAM

Formé aux sciences et à la *falsafa*, ce théologien et penseur iranien voyage en Asie centrale et en Inde avant de s'installer à Harat (Afghanistan). Durant ces années, il s'oppose à des juristes et d'autres théologiens, notamment mutazilites. Il a échafaudé sa propre doctrine en puisant chez les autres ce qui lui convenait et en rejetant sans hésiter ce qui ne lui convenait pas, et même au sein de l'acharisme, dont il est un membre convaincu. Commentateur d'Avicenne*, qui l'influence, critiqué par Ibn Taymiya*, il écrit un commentaire du Coran qui démontre toute l'étendue de son savoir pluridisciplinaire. Dans son traité de métaphysique, le *Mubassal*, il montre que le raisonnement peut s'opérer en dehors des écrits révélés, et que la *falsafa* et la théologie sont conciliables.

FALS, AL-

ARABIE/ISLAM

Les Arabes du Sud, ou Yéménites, portaient le nom de leur ancêtre, Quahtân. Se réclamant du prophète Houd*, ils s'opposaient aux Arabes du Nord, dont l'ancêtre éponyme était Adnân, à l'origine de tribus dont, peut-être, celle de Mahomet*, les Quraïch*. Les Arabes du Sud se répartissaient aussi en tribus. On y trouve notamment les Ghassanides et les Tayy. Avant l'islam, ces derniers croyaient en al-Fals. Selon le lettré Ibn al-Kalbi (737-821), cette divinité était figurée dans une montagne noire par une saillie rocheuse rouge et anthropomorphe, plus exactement en forme de tête. Son sanctuaire, où l'on pratiquait des sacrifices d'ovins, servait d'asile aux fugitifs. Le clan des Banû Bawlân en était les servants, car leur ancêtre, Bawlân, avait été le premier à la vénérer. Ali* détruisit ce sanctuaire et en rapporta deux sabres que portait l'idole. Le Prophète en choisit un, qu'il portait souvent, et remit l'autre à Ali.

FÂRÂBI, AL- (872-950)

ISLAM

Connu en Occident médiéval sous les noms latins d'Alfarabius et Avennasar, al-Fârâbi est semble-t-il d'origine turque. Jeune, il aurait suivi son père à Bagdad (Irak), et y aurait fait ses études. En 942, il s'installe à Damas (Syrie), où résident déjà des savants et autres esprits, et y termine sa vie. C'est en arabe qu'il exprime sa philosophie imprégnée par les Grecs. Il commente Aristote*, le *Magister primus* (« premier maître »), et se voit qualifier de *Magister secundus* (« second »). Il parle aussi de Platon*, de sciences, de physique ou encore de musique. Conciliant la raison et la révélation (source de la foi), il est l'auteur d'une métaphysique complexe.

FARO

AFRIQUE

Chez les Banmanas, ou Bambaras, qui vivent principalement au Mali, Faro est le dieu créateur et suprême. Surgi à la faveur du chaos primordial, il donne naissance à divers jumeaux, ancêtres de la race humaine. Pour gouverner ici-bas, il vainc son frère Pemba (ou Pamba), devenant le maître du ciel et de l'eau. Puis il enseigne aux humains les mots, les outils, l'agriculture et la pêche. Réorganisant sans cesse le cosmos, il revient sur Terre tous les quatre cents ans pour vérifier si l'harmonie règne dans le monde.

FATIMA (VIIe siècle)

ISLAM

Fille de Khadidja* et de Mahomet*, Fatima épouse Ali*, dont elle aura deux fils : Hasan* et Hussein*. Après la mort de son père, en 632, elle s'oppose à Abû Bakr* et Omar*, qui s'étaient affirmés au détriment d'Ali. La querelle porte aussi sur un héritage qu'elle ne peut toucher. Mais elle meurt sans avoir résolu l'affaire, environ six mois après Mahomet, en 632 ou 633.

Le portrait de Fatima est très flou. Mais, qualifiée de *az-zahra* (« la resplendissante », « la lumineuse »), elle est vénérée par tous les musulmans car, selon un verset et un *hadith*, elle est parmi les « gens de la Famille » que Mahomet abrite sous son manteau. Outre le Prophète, cette dignité supérieure touche les trois autres personnes, Ali, Hasan et Hussein. Par son mariage et ses fils, Fatima est une figure éminente du chiisme. Son nom a été pris par la dynastie chiite des Fatimides (909-1171), établie au Maghreb puis en Égypte (969), dont les califes prétendaient être ses descendants.

FAUNUS

ROME

Version latine de Pan*, qui lui a légué l'ensemble de ses attributions et caractéristiques comme les cornes et les sabots, Faunus est le petit-fils de Saturne*. C'est le dieu de la Nature sauvage et de la Fertilité des sols, capable de transmettre des oracles, mais uniquement de nuit, dans un bois sacré. Protecteur des troupeaux et de la fécondité animale, il est associé à un culte très ancien, les Lupercales, dont le nom est à rapprocher de Lupercal, « qui écarte les loups ». Ces fêtes ont lieu le 15 février, mois servant à se « purifier » (*februare*, en latin), notamment lors des Fébruales dédiées aux morts. Les officiants, ou *Luperci* (Luperques), opèrent en effet un rite purificatoire : vêtus de peaux de chèvre, ces jeunes hommes de la bonne société se retrouvent au pied du Palatin, à la Lupercal, la grotte de la louve qui, dit-on, allaita Romulus* et Remus. Ils y sacrifient un bouc, tournent autour du Palatin en formant un cercle et frappent les spectateurs avec des ceintures en peau de chèvre, surtout les femmes. Cet aspect sauvage lié au loup se poursuit dans les rues de Rome. En cette fin d'année romaine, la nature retrouve ainsi sa puissance, et Faunus rend les femmes fécondes.

Dans son domaine, Faunus est entouré de faunes, équivalents des satyres* grecs, mais moins brutaux, plutôt bienveillants et joviaux.

Pour faire pendant à ce dieu imprévisible et parfois violent, Rome dispose également de Sylvain (ou Silvanus), qui représente l'aspect plus tranquille de la nature. Dieu des Forêts, des Bocages et des Bosquets, protecteur de l'agriculture, il reçoit en offrande les prémices des champs, des troupeaux et du vin, les femmes étant exclues de ces offrandes. Il semble avoir été influencé par Selva, dieu étrusque de la terre et des régions boisées.

Faunus est vu aussi comme le père divinisé de Latinus, dont Énée* épousa la fille, et qui prédit la grandeur de Rome. Pour Ovide*, il est en outre le père du berger Acis, que tua le cyclope Polyphème*.

FAYÇAL Ier (1883-1933)

ISLAM

Fayçal est le troisième fils du chérif de La Mecque, Hussein ibn Ali, qui a joué un grand rôle dans la révolte arabe en même temps que le colonel Lawrence* en 1916. En 1921, après le démantèlement de l'Empire ottoman, il est nommé à la tête d'un nouveau royaume, l'Irak. Grâce à ses talents diplomatiques et à une gouvernance

solide, il en obtient l'indépendance (1932). Sa succession, difficile et troublée, aboutit au coup d'État au cours duquel son petit-fils, Fayçal II (1935-1958), est assassiné. Il ne doit pas être confondu avec les Faysal d'Arabie Saoudite, liés à Ibn Séoud*.

FÉLIXD'URGEL(VIIIe siècle)

CHRISTIANISME

Félix, évêque d'Urgel, et Elipand (ou Helipand), archevêque de Tolède, sont en Espagne les initiateurs d'un courant jugé hérétique par l'Église : l'adoptianisme. Les adeptes (adoptiens ou adoptianistes) soutiennent que Jésus*, bien que de nature divine, ne fut, en tant qu'homme, que le fils adoptif de Dieu. Combattue par des personnalités telles que Benoît d'Aniane*, cette doctrine, récurrente depuis le IIe siècle, est condamnée lors d'un synode convoqué à Ratisbonne (792) par Charlemagne. Félix d'Urgel se rétracte et finit en prison à Lyon. Mais Elipand persiste, car protégé par son siège en territoire musulman. Puis la décision est confirmée par le concile de Francfort (794). Mais elle ressurgira au XVIIIe siècle.

En usage dans l'Empire romain, le nom Félix signifie simplement « heureux » en latin. Il a été repris par des martyrs et des évêques des premiers siècles, ainsi que par quatre papes.

FENGPO

CHINE

Assistant Lei Gong*, le dieu du Tonnerre, Fei Lian (ou Fei Lien) est le dieu du Vent, qu'il porte dans un sac. Représenté en dragon ailé, c'est un trublion perpétuel. Il peut aussi prendre forme humaine sous le nom de Feng Bo ou Feng Po (« comte du vent »), un autre fauteur de troubles dont l'archer Yi* transperce la besace afin de limiter le souffle des vents. Quant à Feng Po-po, « madame vent », elle est le pendant féminin de Feng Bo, décrite comme une femme âgée assise sur un tigre sillonnant les nuages, et pourvue elle aussi d'un sac.

FENRIR

GERMANO-NORDIQUES

Le loup monstrueux Fenrir (ou Fenris) est le frère de deux autres créatures redoutables, Hel*, la déesse de la Mort, et le serpent Jormungand auquel se confrontera Thor*. Tous trois sont les enfants de Loki* et d'Angerboba, « celle qui provoque le malheur », une géante* des glaces aux pouvoirs de sorcière. Tous trois représentant un danger, ils sont capturés à leur naissance par les dieux qui les emmènent à Asgard, le monde des Ases*.

Concernant Fenrir, les Nornes* ont averti Odin* qu'il serait tué par ses mâchoires impressionnantes. Seul Tyr*, le dieu de la Guerre, est capable de le nourrir tant il est furieux. Personnification du mal et du chaos, Fenrir est maintenu par deux chaînes qui s'avèrent inefficaces. Les nains fabriquent alors une autre chaîne, aux pouvoirs magiques, appelée Gleipnir. À l'inverse des deux premières, très grosses et robustes, celle-ci est aussi fine qu'un ruban de soie et indestructible. Méfiant, Fenrir consent à ce qu'elle entoure son cou, à la condition qu'un dieu accepte de mettre sa main dans sa gueule afin de prouver qu'elle est inoffensive. Tyr accepte et perd la sienne. Le monstre est alors attaché à un rocher, une épée dans la gueule pour l'empêcher de mordre. Au moment du Ragnarök*, Gleipnir cède sous la force de Fenrir, dont la mâchoire supérieure touche le ciel et l'inférieure, la terre. Et le loup avale Odin.

FEREYDOUN

IRAN ANCIEN

Personnage du *Shâbnâmeb* (« Livre des rois ») de l'auteur persan Firdousi* (vers 940-vers 1020), Fereydoun est le septième roi légendaire d'Iran – il est assimilé à Thraâtaona, divinité iranienne de la Guerre et du Feu, tueur de dragons et lieutenant de Vayu (*voir Yazatas*). Il s'inscrit dans une succession comprenant d'autres souverains prestigieux du mazdéisme. Le premier introduit le fer et la forge, l'irrigation, la domestication animale, les fourrures pour se vêtir. Son fils Tahmouras enseigne le tissage, le dressage de bêtes sauvages pour la chasse. Maîtrisant le mal, Ahriman (Angra Mainyu*), il en fait sa monture qui l'emmène autour du monde. En réaction, les daevas*, serviteurs d'Ahriman, sèment la désolation. Il les soumet et obtient d'eux l'apprentissage de l'écriture en échange de leur liberté surveillée. Fils de Tahmuras, Yima (Jemschid dans le *Shâbnâmeb*) est averti par Ahura Mazda* de l'imminence d'un déluge envoyé par un démon, associé à des hivers rigoureux et des étés caniculaires. Il a pour consigne de construire un *vara*, une vaste cité souterraine et close, où prennent place des représentants de chaque animal – on pense bien sûr à l'arche biblique de Noé* et au récit oriental d'Atrahasîs*. Pour rassembler les humains, il envoie Karshipta, un oiseau doué de la parole. Ce refuge, interdit à tout représentant du mal, est un havre de paix. Yima et ses protégés en sortent sains et saufs. Mais il devient orgueilleux. Il est puni par Zahak, personnification du monstre Azhi Dahaka suscité par Ahriman. Ce dernier a fait de Zahak sa créature. Par un stratagème, il a implanté dans son corps des serpents qui se nourrissent de cerveaux humains. Démon à son tour, Zahak tue Yima et règne pendant mille ans. Puis il entrevoit sa fin dans un rêve prémonitoire : un certain Fereydoun doit le renverser et l'éliminer.

Furieux, il fait assassiner tous les nouveau-nés. Sauvé par sa mère, Fereydoun grandit à l'abri. Adulte, aidé de Kaveh, forgeron qui a perdu dix-sept fils sacrifiés au serpent et réussi à assembler le peuple, il maîtrise Zahak et l'enchaîne dans la caverne d'une montagne. Puis il agit en roi juste et noble.

Le *Shâhnâmeh* (« Livre des rois ») évoque aussi Roustam (ou Rotastahm), fils du héros Zal. Au service de la cour iranienne, il accumule les exploits. À 10 ans, il terrasse un éléphant blanc avec une massue. Plus tard, il capture et apprivoise l'étalon Raksh, qui lui restera fidèle. Mais un jour, alors qu'il dort dans le désert, son cheval est volé. Il suit les traces, parvient à une ville où il est bien reçu. Pendant la nuit, Tamine, la fille du souverain, paraît devant lui et avoue avoir dérobé Raksh pour l'attirer, car elle veut l'épouser. Le couple conçoit bientôt un fils. Roustam continue ses hauts faits, comme abattre un dragon ou un démon blanc. Il finit par être trahi par son propre roi, jaloux de sa célébrité. Alors qu'il agonise, transpercé par des pointes plantées au fond d'une fosse où il est tombé avec Raksh, il a le temps de transpercer le traître d'une flèche.

FERRÉOL

CHRISTIANISME

Ferréol, ou Fargeau, « homme de fer », est le nom de plusieurs saints. Il désigne un évêque de Besançon venu au début du IIIe siècle évangéliser la région avec son frère, le diacre Ferjeux (variante de Fargeau). Tous deux furent martyrs. Nous trouvons un autre martyr du IIIe siècle, un soldat exécuté à Vienne, et un évêque d'Uzès, mort en 581, qui aurait rédigé une règle monastique inspirée de Césaire d'Arles*.

FERRIER, VINCENT (1350-1419)

CHRISTIANISME

Né à Valence (Espagne), Vincent Ferrier entre chez les Dominicains en 1370. Il va jouer un rôle dans le Grand Schisme d'Occident (1378-1417) qui voit s'affronter partisans des papes de Rome et ceux des papes d'Avignon. Docteur en théologie, il s'oppose au cardinal Pedro de Luna, dont il a été proche, mais le rejoint en France à sa demande, Luna étant devenu le pape d'Avignon Benoît XIII (1394-1423). Après une nouvelle mésentente qui dure jusqu'en 1398, Vincent Ferrier parcourt les routes, en tant que prédicateur, et va jusqu'en Irlande. Sa renommée grandit. Sur le plan politique, il œuvre à l'unité de l'Espagne, puis à celle de l'Église en enlevant une dernière fois son soutien à Benoît XIII. Alors qu'il prêche inlassablement la réconciliation, il meurt à Vannes, en Bretagne. Fêté le 5 avril, Vincent Ferrier est le patron des couvreurs.

FIACRE (VIIe siècle)

CATHOLICISME

Présenté en général comme un Irlandais, Fiacre (Fiachra en celte) est un de ces moines venus de l'île et qui gagnent le continent, plus précisément la Gaule. Il rencontre Faron, évêque de Meaux qui lui confie une clairière dans la forêt du Breuil, près de Meaux. Il y bâtit un ermitage dédié à la Vierge, et sa réputation attire les visiteurs. Charitable, pieux, guérisseur à ses heures, il puise dans son jardin pour leur procurer de quoi manger. Après sa mort, située en 670, son culte grandit en Europe, tant auprès du peuple que des familles royales. En 1650, rue Saint-Antoine à Paris, une enseigne portant l'effigie du saint indique une maison louant des voitures, appelées dès lors « fiacres ». Fêté le 30 août, Fiacre est le patron des jardiniers, des maraîchers, des bonnetiers, des layetiers, des fleuristes ou encore des tuiliers.

FIDÈLE DE SIGMARINGEN (1578-1622)

CHRISTIANISME

Markus Roy, natif de Sigmaringen, au sud de l'Allemagne, étudie à Fribourg-en-Brisgau et à Strasbourg. Licencié en droit et en philosophie, il voyage en Europe, exerce la profession d'avocat puis entre chez les Capucins de Fribourg (1612). Devenu le frère Fidèle, il se fait remarquer par ses prédications et son apostolat en Allemagne du Sud, en Autriche et en Suisse. Il parvient partout à convertir des protestants au catholicisme. En 1622, il est en mission dans le canton suisse des Grisons, où des calvinistes le massacrent à coups d'épée devant l'église de Seewis. Son corps est ensuite transféré à la cathédrale de Coire. Fidèle est fêté le 24 avril par les catholiques.

FINN MAC CUMAILL

CELTES/IRLANDE

Finn ou Fionn, c'est-à-dire « le blanc », référence à la blancheur précoce de ses cheveux, est le héros d'un grand cycle épique, dit des Fiana, dont l'importance égale celui de Cú Chulainn*. La plus grande part de ces textes aurait été écrite par son fils Oisin (Ossian en Écosse). Fondés, dit-on, par Feradach Fechtnach, roi d'Irlande au Ier siècle, les Fiana forment une sorte de confrérie. Guerriers d'élite, justiciers et policiers, ils vivent en marge de la société et sont les sans terre, intermédiaires entre le monde ordinaire et le surnaturel. Très cultivés, d'un courage, d'une force et d'une adresse sans égal, ils parcourent les forêts, leurs tresses dansant au gré de leur course. Cumaill, leur chef,

guerrier redouté, est tué dans une bataille par Goal mac Morna, rival qui prend sa place. Muirne, son épouse, accouche de Finn, qu'elle confie à deux femmes qui assurent son éducation (magie, combat et sexualité). Il côtoie ensuite le poète Fin Eices (ou Finegas), qui tente depuis sept ans de capturer le saumon de la Connaissance, qui n'est autre que le druide Fintan, unique rescapé du déluge primordial, avant l'arrivée des Túatha Dé Dánann*. Chargé de transmettre le savoir et le passé, il peut être mangé sans être tué. Capturé et cuit, le poisson est cuisiné lorsque Finn se brûle. Portant son pouce à la bouche, il acquiert toute la connaissance, se venge de Goal mac Morna et récupère le commandement des Fiana. Expert en chasse, il possède deux lances magiques faites par Lochan, le forgeron divin.

Certains auteurs voient dans Finn le pendant irlandais de Gwynn ap Nudd, dieu du Monde inférieur (Annwn) et des Fées.

FIRDOUSI(vers 940-vers 1020)

ISLAM

Né à Tûs, dans le Khorassan, Firdousi (ou Firdawsî) met plus de quarante ans à achever l'œuvre de sa vie. À partir de sources parfois très anciennes, il rédige la grande épopée persane, le « Livre des rois » (*Shâbnâmeb*), depuis l'époque mythique jusqu'à l'islam, en passant par Fereydoun* et Zarathoustra*. Cette vaste fresque de 60 000 vers fixe ainsi la culture persane qu'elle imprimera jusqu'à aujourd'hui. Firdousi travaille à l'époque de Mahmûd de Ghazna* (970-1030), ville aujourd'hui en Afghanistan. Ce souverain est le troisième de la dynastie des Ghaznévides (977-1186), d'origine turque. On raconte que le poète, mécontent de sa rétribution, écrivit une satire contre le souverain et s'exila à Tûs. Mahmûd accepta finalement de payer son œuvre à sa juste valeur. Mais Firdousi mourut alors que le trésor franchissait une porte de sa ville, tandis que sa dépouille partait par une autre.

FLAVIUS JOSÈPHE(vers 37-100)

JUDAÏSME

Issu d'un milieu sacerdotal, Joseph ben Mattithiahû (« fils de Mathias ») naît à Jérusalem. Formé aux textes sacrés, aux différents courants et à la spiritualité du judaïsme de son époque, il participe en 66 à la révolte juive contre l'occupant romain. Responsable de la Galilée, il combat le général Vespasien depuis la forteresse de Josapata. Avec une poignée d'édiles, il échappe au suicide des assiégés et se rend, non sans prédire au vainqueur le trône impérial de Rome. De fait, Vespasien devient empereur (69-79), l'affranchit et lui donne l'un de ses noms, Flavius. Servant les Romains, Flavius Josèphe est l'interprète de Titus lors de la destruction de Jérusalem et du Temple en 70. Pensionné par Vespasien et par son ami Titus devenu empereur (79-81), il consacre son temps à l'écriture. Nous lui devons une *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, qui va des Macchabées* à la défaite de 70. Cet ouvrage, qui comporte des passages très subjectifs de par le rôle de l'auteur, connaîtra une adaptation hébraïque à partir du latin, *Le Josippon* (IXe-Xe siècle). *Les Antiquités juives*, vaste fresque, est l'histoire et le plaidoyer du peuple juif, depuis la Création jusqu'au début de la révolte, y compris une mention de Jésus*.

Controversé de son vivant, encore accusé de trahison par certains, Flavius Josèphe est le seul historien juif dont les écrits nous soient parvenus. Ses œuvres constituent un témoignage précieux, nombre d'informations étant confirmées par l'archéologie et d'autres récits.

FLORE

ROME



Divinité d'origine sabine, Flore (ou Flora) est assimilée à la belle Chloris, déesse grecque des Fleurs, fille d'Amphion* et épouse de Zéphyr, le vent d'ouest. Déesse des Fleurs sauvages et cultivées, du Printemps, du Renouveau de la nature et donc de la Fertilité, elle est célébrée lors de Floralies annuelles. Organisées au moment de la floraison, fin avril, ces fêtes, occasion de sacrifices et de jeux, sont le cadre d'ivresses et de débordements licencieux. D'après Ovide*, Flora aurait donné une fleur à Junon*, qui, en la touchant simplement, conçut Mars* (Arès*) sans la semence de son époux Zeus*.

FORTUNA

ROME

Dans la mythologie grecque, Tychè est la déesse populaire de la Fortune, de la Chance et, par extension, de la Prospérité. Fille de Zeus* ou d'Océan*, elle est associée à Némésis*. On la représente avec une



corne d'abondance, un gouvernail et une roue de fortune. À Rome, elle se confond avec Fortuna, à la fois nom commun et nom propre se rapportant à la maîtrise du sort. Figure importante et populaire, la déesse Fortuna fut d'abord une déesse mère de la fertilité, dont le culte aurait été introduit par Servius Tullius, le sixième roi de Rome. Associée ensuite au hasard, elle ne possède pas de culte général, comme la plupart des divinités, mais des cultes particuliers à des lieux, aux femmes désirant obtenir la faveur des hommes *(Fortuna Virilis)*, aux mères et épouses *(Fortuna Muliebris)* ou encore à des catégories sociales. Il existe ainsi des sanctuaires différents selon la fortune invoquée, chacun devant conjurer l'incertitude de la condition humaine en général, du peuple et des individus en particulier.

Fortuna est représentée avec une roue (incertitude du destin), un bandeau sur les yeux (le hasard), un gouvernail (pour diriger le destin du monde) et une corne d'abondance (pour dispenser les bienfaits).

FOUCAULD, VICOMTE CHARLES-EUGÈNE DE (1858-1916)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille aristocratique de Strasbourg, Charles de Foucauld étudie à Nancy et devient élève de l'école militaire de Saint-Cyr, puis à Saumur. Officier, il résiste à sa hiérarchie pour une histoire amoureuse et s'interdit toute promotion. En 1883-1884, il explore le Maroc et fournit de précieuses indications géographiques qu'il décrira dans *Reconnaissance au Maroc*. À Paris, il s'interroge et se convertit en 1886, lui qui a perdu la foi à 16 ans. Il quitte l'armée et, pour éprouver cette foi renaissante, entre chez les Cisterciens trappistes de Notre-Dame-des-Neiges, en Ardèche, expérience très rigoureuse. Il séjourne ensuite en Syrie pendant six ans, et à Nazareth. Ordonné prêtre en 1901, il ressent l'appel du désert et se rend à Beni Abbès, dans le Sud algérien, pour vivre en ermite tout en se portant vers les autres, qu'ils soient ou non chrétiens ou croyants. En 1905, il descend au centre du Sahara, à Tamanrasset, et fréquente les Touaregs, dont il a étudié la langue qu'il consignera dans un dictionnaire. Pétri d'humanité, il aspire à des communautés humaines sans distinction de religion, pour établir une relation profonde fondée sur l'amitié. Il meurt assassiné par des pillards. Sa mémoire, entretenue notamment par le grand orientaliste Louis Massignon (1883-1962) et d'autres amis, donnera naissance à des fondations religieuses mêlant prêtres et laïcs, union dans la droite ligne de son espoir. Charles de Foucauld a été béatifié en novembre 2005.

FOX, GEORGE (1624-1691)

CHRISTIANISME

Né dans le Leicestershire, en Angleterre, George Fox est élevé dans une famille de religion anglicane. Mais, en cette époque troublée par des éclatements religieux, il ne trouve aucune Église répondant à sa recherche, malgré leur prétention à la vérité. Dégoûté, il devient justement un *seeker* (« chercheur »), c'est-à-dire la recherche personnelle de cette vérité, sans appartenance à une structure ni à des rituels établis. Virant au mysticisme, George Fox adopte une position sociale, en dénonçant l'esclavage, la théologie officielle ou la condition féminine. En rapport avec les autres tendances séparatistes, il provoque l'Église officielle jusque dans ses lieux de culte. Il prône la découverte individuelle de la lumière de Dieu ou *divine spark* (« étincelle divine ») procurée par la méditation. Pour cela, il fonde en 1652 la Société des Amis, surnommés *quakers* (« trembleurs »). Ce surnom viendrait soit de la frénésie des membres lors des offices et des prédications, soit d'un avertissement de Fox adressé à un juge : « Fais ton salut avec crainte et tremblement. » De fait, il est arrêté plusieurs fois, et les Amis sont persécutés, certains mourant en prison. Ils trouvent refuge en Amérique du Nord, qui concentre 60 % des quelque 200 000 adeptes dans le monde. En Pennsylvanie, sous l'impulsion de William Penn (1644-1718), champion de la tolérance, notamment envers les Amérindiens, ils créent un véritable État (1682-1756) dépourvu d'armée. Car les *quakers* sont pacifiques dans l'âme. Membres du Conseil œcuménique des Églises, ils continuent de jouer un rôle social, mais rejettent les sacrements chrétiens, dont le baptême. Socialement, ils prônent l'unanimité en matière de décision, la parité des femmes et des hommes dans les assemblées.

FRANÇOIS D'ASSISE (1181 ou 1182-1226)

CHRISTIANISME

Né à Assise, en 1181 ou 1182, François de Bernadone est le fils d'un marchand drapier fortuné, qui commerce avec l'Europe et sillonne les routes de France. D'abord prénommé Jean (Giovanni), il adopte – on ne sait trop quand ni pourquoi – le prénom François, c'est-à-

dire « qui est relatif aux Francs », « français » – la langue qu'il parlait. Il mène d'abord la vie des jeunes riches de son époque. En 1202, il est fait prisonnier après la bataille du pont San Giovanni, sur le Tibre, perdue contre Pérouse. En novembre 1203, il est libéré, miné par les privations. Selon la tradition, François se convertit en croisant un miséreux. Il lui offre son manteau, comme le fit Martin de Tours*. François comprend que tout son amour est destiné à Dame Pauvreté, au service de Dieu. Il sera le *Poverello*, le « petit pauvre ». Alors qu'il prie dans la petite église San Damiano (Saint-Damien), Jésus* lui parle : « François, va réparer ma maison [l'Église] qui est en ruine. » En 1206, devant l'évêque d'Assise, Guido (Guy), il se dévêt pour marquer son renoncement à tout héritage et aux biens de ce monde. Il part en mission, restaure San Damiano puis la chapelle Saint-Pierre, et, pendant deux ans, un oratoire établi à l'extérieur d'Assise, appelé Porzioncula (Portioncule) en raison de sa petitesse. En février 1208 (ou 1209), après une messe, il adopte la tunique rêche et la corde nouée à la taille, tenue dans laquelle il sera souvent représenté. En 1210, douze frères sont présents à Assise ou sillonnent deux par deux les routes d'Italie, dont Égide, Bernard de Quintavelle et Piettro Cattani (Pierre de Catane). François rencontre à Rome Innocent III*, qui finit par donner son accord verbal à un texte. Les frères se verront appliquer la tonsure sans être moines, ce qui en fait des frères « mineurs ». C'est peut-être pendant le retour à Assise que François prêche aux oiseaux dans la vallée de Spolète.

La fraternité, installée à la Portioncule, s'agrandit avec le renfort de Massée, Rufin, Lucidus, le prêtre Léon qui deviendra le confesseur de François, et des esprits brillants comme Élie Bombarone. Les jours se passent en travail manuel, en prédication, en soins aux lépreux, en sollicitude envers les pauvres et les malades, ou encore en mendicité lorsqu'il n'y a pas de travail. François donne l'exemple par sa spiritualité, la qualité et l'intensité de ses retraites, les punitions qu'il inflige à son corps. En 1212, une jeune fille de 18 ans, Claire d'Assise*, met en pratique les choix des Frères Mineurs. En 1219, François se rend en Égypte, rencontre le sultan Malik al-Khamil. Avant de rentrer, il désapprouve le comportement des chrétiens de la cinquième croisade (1217-1219), qui pillent Damiette. Deux ans plus tard, soucieux d'une véritable règle qui ferait de la fraternité un ordre à part entière, il la présente aux frères. Les laïcs affluent et forment le Tiers Ordre, tandis que la règle est approuvée par Honorius III.

Deux évènements marquent la fin de sa vie. À la Noël 1223, à Greccio, sur une montagne percée de grottes, François célèbre la Nativité de Jésus au-dessus d'une crèche reconstituée. Devant la foule nombreuse, éclairé par des torches, il vit cette naissance intensément. Un autre jour, ses mains, ses pieds et son flanc portent les stigmates du Christ, les cinq blessures de Jésus crucifié. Transporté à Assise, il retrouve la Portioncule. Étendu sur un lit de cendres, il désire, avant de mourir, que lui soit chanté le *Cantique de Frère Soleil* (peut-être de 1225) dans lequel il loue toutes les créatures du Seigneur, qu'il considère comme des frères et des sœurs.

François laisse un Testament (1226), les *Lettre à tous les fidèles*, *Lettre à tous les clercs* et *Lettre à tout l'ordre*, composées durant l'été 1224. Des manuscrits, la *Legenda* de Bonaventure* (1260) et les biographies de Thomas de Celano (*Vita pima* en 1228 et *Vita secunda* près de vingt ans plus tard) ont permis de connaître son histoire.

François d'Assise est fêté le 4 octobre. Il est le patron de l'Italie, des automobilistes, commerçants, écrivains, femmes mariées, Indiens, journalistes, marins, missionnaires, veuves et voyagistes.

François et les saints

François de Borgia (1510-1572) est le petit-fils du pape Alexandre VI*. Grand d'Espagne, duc de Gandia (sa ville natale), vice-roi de Catalogne, il perd son épouse à36 ans et entre dans la Compagnie de Jésus, dont il sera un haut dignitaire. L'Italien François Caracciolo (1563-1608) se prénomme d'abord Ascagne. Il fonde, avec le prêtre napolitain Augustin d'Adorno, les Clercs réguliers mineurs, qui partagent leur temps entre l'action et la contemplation. En 1589, il prend le prénom de François, en hommage à François d'Assise. François-Isidore Gagelin (1799-1833) est un des martyrs du Vietnam, de même que le prêtre François Jaccard (1799-1838). Originaire de Haute-Savoie, il part au Annam (centre du Vietnam), où il est frappé puis étranglé pour avoir refusé de brûler des ouvrages religieux.

FRANÇOISDE PAULE(1416-1507)

CHRISTIANISME

François de Paule naît à Paola, en Calabre. Ses parents lui ont donné ce prénom en mémoire de François d'Assise*, dont il finit par rejoindre l'ordre à 12 ans. Il n'y reste qu'un an. Après avoir déploré le luxe des dignitaires de l'Église, il choisit d'être ermite. Sa quête de spiritualité, son humilité et sa réputation de thaumaturge (auteur de miracles) attirent les disciples. En 1436, il fonde une communauté, prélude à un ordre monastique approuvé par le pape Sixte IV en 1474. François ne fait qu'appliquer la célèbre phrase de Jésus rapportée par les évangélistes Matthieu* (23, 42) et Luc* (14, 10) : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. » Ayant eu vent de ses pouvoirs de guérison, Louis XI, très malade, l'appelle à son chevet. François assiste le roi de France jusqu'à sa mort, en août 1483. Resté en France, conseiller des successeurs du souverain, il continue de répandre l'ordre. Une nouvelle règle est approuvée en 1493 par Alexandre VI*. L'ordre prend le nom de Minimes. François de Paule meurt à Plessis-lès-Tours, où il s'était établi. Fêté le 2 avril, il est le patron des marins.

FRANÇOIS DE SALES (1567-1622)

CHRISTIANISME

Fils de marquis, François-Bonaventure de Boisy naît au château de Sales, près de Thorens-Glières (Haute-Savoie). Il poursuit de brillantes études à Annecy, Paris et Padoue, où il termine son droit (1591) et s'initie à la théologie. Mais il ne sera pas avocat. Ordonné prêtre, il intègre une Église chamboulée par la Réforme de Luther* en expansion. Nommé dans le diocèse de Genève, il affronte une région pour moitié protestante. Son évêque, Claude de Granier, qui habite à Annecy, lui confie la mission de convertir les âmes du Chablais, au nord de la Haute-Savoie. Il remplit son devoir avec un certain succès puis assure des responsabilités croissantes, notamment à Paris, où il rencontre Henri IV et Pierre de Bérulle* – il s'y liera avec le cardinal de Richelieu et Vincent de Paul*. En 1602, il devient évêque de Genève. Dévoué corps et âme à sa tâche, ce dévot arpente son territoire, prédique, enseigne. Sa renommée grandit en France. Gagnant la confiance de puissants, il devient à l'occasion diplomate de la paix. Il meurt à Lyon, en rentrant d'Avignon, laissant une œuvre importante qui fait de lui l'un des grands humanistes chrétiens. Auteur d'une abondante correspondance, il a utilisé le tract pour diffuser les thèses catholiques et ses écrits auprès des protestants calvinistes. Docteur de l'Église en 1877, il est fêté le 24 janvier. La Société salésienne de Jean Bosco* se réclame de son message. François de Sales est le patron des diocèses d'Annecy et de Chambéry, des journalistes, des écrivains, des sourds et muets.

L'œuvre de Jeanne

En 1604, à Dijon, François de Sales rencontre Jeanne de Chantal (1572-1641), née Frémyot, qui a perdu troisans plus tôt son mari, Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Entre eux se noue une relation profonde, spirituelle et affective. En 1610, ils fondent à Annecy l'ordre de la Visitation, référence à la visite que Marie*, mère de Jésus*, rendit à sa cousine Élisabeth*, mère de Jean le Baptiste*. Devenue la supérieure de ce premier couvent, Jeanne de Chantal œuvre à répandre cet ordre contemplatif, destiné à secourir les pauvres et les malades âgés que les autres ordres religieux refusent. Elle bénéficie de soutiens, dont celui de Vincent de Paul à Paris. Fêtée le 12 décembre, elle est la patronne des veuves et des mères de famille. Elle repose dans la basilique de la Visitation, à Annecy, au côté de François de Sales. Pour l'anecdote, Jeanne de Chantal fut la grand-mère de Madame de Sévigné. Quant aux Visitandines, elles existent toujours.

FRANÇOIS-XAVIER (1506-1552)

CHRISTIANISME

Francisco de Yasu naît à Javier (francisé en Xavier), une gentilhommière de Navarre (Espagne), non loin de Pampelune. En 1512, les Castillans conquièrent la Navarre, dont les habitants se rebellent. Javier est en grande partie détruite, deux frères de François ayant participé aux troubles. Ayant soif d'apprendre, le jeune homme se rend à Paris et suit des études (1525-1536). Au collège de Montaigu, il rencontre Pierre Favre et Ignace de Loyola*. Le 15 août 1534, ce dernier fonde à Montmartre la Compagnie de Jésus (jésuites), avec François, Pierre et cinq autres compagnons.

Deux ans plus tard, François-Xavier quitte Paris pour Rome, où il est ordonné prêtre (1537). L'action missionnaire étant inscrite dans l'engagement des jésuites, il œuvre en Italie. En mai 1542, il débarque à Goa, capitale des Indes portugaises, en tant que diplomate (nonce) du pape. Pendant dix ans, il parcourt quelque 100 000 kilomètres : Goa, Cochin (Kerala), Ceylan (Sri Lanka), Malacca, Moluques (Indonésie) et le Japon, qu'il atteint en août 1549. Alors qu'il rejoint la Chine, il meurt sur l'îlot de Sancian, au large de Canton.

François-Xavier, missionnaire par excellence, a contribué à propager la foi chrétienne en Asie. Fêté le 3 décembre, il est le patron des missionnaires, des voyagistes et de l'Inde, où il est toujours vénéré à Goa. L'un de ses héritiers spirituels est le missionnaire jésuite Jean-François Régis (1597-1640).

FRANKEL, ZACHARIAS (1801-1875)

JUDAÏSME

Né après l'émancipation des juifs au XVIII[e] siècle, le judaïsme dit « conservateur » se situe entre le judaïsme orthodoxe, jugé dépassé et refermé, et son contraire, le judaïsme réformé initié par Jacobson*, mais par trop ouvert. L'initiateur en est le rabbin allemand Zacharias Frankel, fondateur de l'école historitico-positiviste qui, comme l'indique ce qualificatif, propose une approche historique du judaïsme, tout en maintenant et prolongeant la tradition (positivisme) et en respectant les observances religieuses. Nommé en 1854 directeur du séminaire théologique de Breslau, il s'oppose aux juifs traditionalistes et s'affirme comme un précurseur du sionisme politique, avant Theodor Herzl*.

Salomon Schechter (1847-1915), d'origine roumaine, fonde la branche conservatrice aux États-Unis, et dirige dès 1902 le Jewish Theological Seminary de New York. Né à Cincinnati, le rabbin Louis Finkelstein (1895-1991) poursuit dans sa voie au sein du séminaire et transforme le courant conservateur en principale organisation du judaïsme étasunien.

FREYJA

GERMANO-NORDIQUES

Fille de Njord*, sœur jumelle (ou épouse, ou forme féminine) de Freyr*, Freyja (« dame ») est la déesse de l'Amour, du Désir, des Plaisirs, de la Fécondité et de la Fertilité. Figure centrale du panthéon, elle est la « fian-

cée des Vanes* » (*Vanadis*). Belle, majestueuse, lascive et mélomane, souvent confondue avec Frigg*, l'épouse d'Odin*, elle patronne les récoltes, les histoires d'amour et les naissances. Elle se déplace sur un char tiré par des chats qui rappellent les panthères conduisant la déesse orientale Cybèle*. Son époux est le mystérieux Odhr, dont le nom signifie « fureur sacrée » (amoureuse, magique, combattante...), et qui pourrait correspondre à Odin. Lorsqu'il disparaît un beau jour, elle part à sa recherche, comme l'Égyptienne Isis*, mais en vain, ce qui lui arrache des larmes d'or et d'ambre. On la reconnaît à son précieux collier en or Brisingamen, fabriqué par des nains avec lesquels elle n'a pas hésité à coucher pour l'obtenir. Elle porte aussi un vêtement de plumes d'oiseaux qui lui permet de se changer en faucon et de voyager dans les Neuf Mondes de l'univers. Parmi ses amours humaines, le prince Ottar lui offre d'imposants sacrifices. Pour l'avoir à ses côtés, elle transforme ce guerrier intrépide en Hildesvini, le « sanglier de combat » aux soies d'or, qu'elle monte également.

Enfin, Freyja est détentrice du *seiðr*, une magie très puissante et dangereuse qu'elle transmet à Odin après avoir rejoint les Ases*. Réservé aux prêtresses en raison de son caractère très féminin, le *seiðr* sert à connaître l'avenir en général, à prédire les récoltes et la paix. Il permet aussi de punir les vivants par quelque calamité et de consulter les morts, ces derniers étant justement partagés entre Odin et la déesse, qui les reçoit dans son royaume de Folkvang (« pré des armées »), la seconde moitié rejoignant le célèbre Walhalla. Une tradition en fait d'ailleurs la première des Walkyries*.

Au Danemark, Gefjón, ou Gefn, patronne de la Zélande, est sa manifestation, ou celle de Frigg. Déesse vierge de la Fécondité et de la Fertilité, elle protège les autres vierges après leur mort. Son nom évoque le don, le présent, en raison de la prospérité et de la chance qu'elle apporte.

FREYR

GERMANO-NORDIQUES

Dieu de la Fécondité et de la Fertilité, comme sa jumelle (ou double féminin) Freyja*, Freyr (« seigneur ») est le fils de Njord*. Symbole du soleil, il est le maître de la pluie, des récoltes et de la paix. Guerrier valeureux, il est le plus beau et le plus important des Vanes*, puis des Ases*. Il est même surnommé le « seigneur des Ases », et le « dieu du Monde ». Il est détenteur d'une épée magique qui combat toute seule, mais qu'il offre à son fidèle serviteur Skirnir (« le brillant ») pour le remercier de lui avoir amené celle qu'il aime. Il s'agit de la belle Gerd (ou Gerda, « champ »), une géante* des glaces, fille du géant Gymir, dont le cœur a fondu en voyant le beau dieu. Le couple habite l'Alfaheim, le monde des Elfes*, divinités de la Fécondité. Celle-ci occupe d'ailleurs une place de choix dans les attributions de Freyr. Ainsi, le sanglier, qui

en est un symbole, est présent sous la forme de Gullinbursti (« soies d'or ») qui tire son char. Il est aussi un dieu phallique, représenté par un pénis de cheval, autre symbole de fécondité. Enfin, Freyr est, comme son père, un dieu de la Navigation, à l'image de son bateau magique *Skidbladnir*, qui, rapetissant jusqu'à tenir dans sa poche, sillonne le ciel en transportant tous les dieux armés. Mais, au cours du Ragnarök*, Freyr, dépourvu de son épée magique, combat à mains nues. Il est le premier dieu à mourir, tué par Surt, géant du feu.

Divinité très ancienne de Scandinavie, Freyr était particulièrement honoré en Suède. Selon le chroniqueur Adam de Brême, qui écrivait vers 1075, il y possédait un temple tout près d'Uppsala, sous le nom de Fricco, au côté d'Odin* et de Thor*.

FRIGG

GERMANO-NORDIQUES

Épouse d'Odin*, Frigg a pour fils Baldr* et Hödhr, qui tue accidentellement son frère. Elle est la grande déesse, même si son rôle se confond souvent avec celui de Freyja*, ce qui suggère l'existence d'une seule déesse mère ou Terre-mère très ancienne. Elle est d'ailleurs la fille de Fjörgyn (« qui donne la vie »), déesse de la Terre et de l'Air qui enfante aussi Thor*. En tout cas, Frigg fut suffisamment importante pour que le vendredi, qui lui était consacré, porte son nom en allemand (*Freitag*), en suédois (*Fredag*) et en anglais (*Friday*) – puisque les Germains gagnèrent l'Angleterre.

Personnification du sol cultivé, déesse du Mariage, de l'Amour sexuel et de la Fécondation, Frigg est la patronne des mères et des naissances. Elle témoigne d'ailleurs d'un fort appétit sexuel. Ainsi, elle aurait eu une aventure avec Vili et Vé, les propres frères d'Odin, qui la répudie provisoirement. Cette sensualité et d'autres traits la rapprochent de la déesse romaine Vénus*, honorée elle aussi le vendredi, le *Veneris dies*, le « jour de Vénus ». Elle n'est pas non plus sans rappeler la déesse orientale Ishtar*. Enfin, Frigg connaît le destin de chaque être, mais s'en réserve le secret. On la représente souvent en train de filer les nuages sur une quenouille décorée de pierreries.

FRUMENTIUS ET ÉDÉSIUS (IVe siècle)

CHRISTIANISME

Vers 320, un navire ballotté par la mer est contraint d'aborder au sud de Massaouah, en Éthiopie. L'équipage et les passagers sont tués. Seuls en réchappent Édésius et Frumentius (ou Frumente), deux laïcs originaires de Tyr, disciples d'un évêque qui fait partie des morts. Esclaves, ils servent Ella Amida, le roi d'Aksoum (ou Axoum, au nord de l'Éthiopie), qui

finit par leur confier des charges importantes. Frumentius devient même Premier ministre de sa veuve. Avec Édésius, il éduque et conseille leur fils Ezana (vers 325-390) et construit des églises. Le prince étant devenu majeur, Édésius rentre à Tyr, et Frumentius fait halte à Alexandrie, où Athanase* le consacre évêque. De retour à Aqsoum, il convertit Ezana, devenu roi, et, fidèle à l'orthodoxie, s'éteint vers 380. Au Ve siècle, des moines syriens, appelés les Neuf Saints, implantent des monastères.

Frumentius, premier évêque d'Éthiopie, est appelé Abba Salama (« père de la paix ») par les Éthiopiens. Il est célébré aussi par les catholiques et les orthodoxes.

FUDO MYÔ-Ô

JAPON/BOUDDHISME

De loin le plus populaire des Myô-ô*, Fudo Myô-ô est armé d'une épée qui pourfend les vices et d'une corde qui attrape le mal. Entouré de flammes, il est le gardien de la sagesse, et personnifie la persévérance. Il est l'émanation de Dainichi (« grand soleil ») Nyorai, figure centrale correspondant au sanscrit Mahâvairochana ou Vairochana, bouddha de la lumière et l'un des cinq bouddhas transcendantaux, associé aussi à Amaterasu*.

FÛJIN

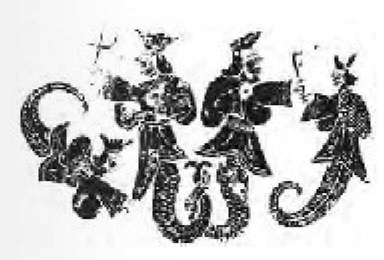
JAPON

Dans le shintoïsme, ce dieu du Vent est l'une des plus anciennes divinités. Il correspond au Fû Ten bouddhique, adaptation japonaise du Vâyu* indien. Présent à la création du monde, il a libéré les vents contenus dans son sac, avec lequel il est représenté. Dégageant les brumes, ils ont libéré le ciel et la Terre, permettant au soleil de briller. Fûjin, à l'aspect peu engageant, est souvent accompagné, devant les temples shintô, de Raijin, dieu du Tonnerre qui joue de ses tambours pour produire son grondement. Tous deux sont également présents devant les temples bouddhiques dont ils sont les gardiens chassant les mauvais esprits. D'après la tradition, ils étaient à l'origine des démons opposés au Dieu, jusqu'au jour où le Bouddha* ordonna à son armée divine de les capturer. Après une bataille intense, ils furent pris et se convertirent.

Le shintoïsme comprend d'autres divinités du Vent, comme Tatstuta-Hiko et la déesse Tatsuta-Hime, invoqués contre les typhons et les tempêtes, ou encore ceux qui soutiennent le ciel, Shine Tsu Hiko et son épouse Shine To Be, nés du souffle d'Izanagi*.

FUXI

CHINE



Avec Shennong* et Huangdi*, Fuxi (ou Fou Hi, Fu Hsi, Fu Xi Shi) fait partie des illustres fondateurs de la médecine chinoise. Premier des Trois Augustes*, il est représenté avec une tête humaine et un corps de serpent ou de dragon. Appelé aussi Taihao (« éclat suprême »), il aurait vécu de 2952 à 2836 ou 2837 avant notre ère. Les hommes, qu'il contribua à créer et à civiliser, lui doivent des inventions majeures comme la chasse, la pêche, la cithare, l'écriture, la culture des vers à soie, la domestication des animaux sauvages… Avec son épouse Nügua*, il veille aux règles du mariage.

La tradition attribue à Fuxi l'invention du système de divination reposant sur des tiges d'achillée mille-feuilles, qui se substitua à celui utilisant des carapaces de tortue. Ce système comprend huit trigrammes (*pa-koa*), avec lesquels il est souvent représenté dans les temples taoïstes. Ils symbolisent le ciel, la terre, l'eau, le tonnerre, la montagne, le vent, le feu, la vapeur et sont au cœur d'un ouvrage fondamental de la culture chinoise qui, concentrant l'univers, prit sa forme sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) : c'est le *Yi Jing*, ou *Yi King*, le « Livre (*jing*) des Mutations (*yi*) », appelé parfois « Livre des Changements » ou « Livre des Transformations », dont l'influence fut et reste considérable en Chine.



GABRIEL

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Gabriel et les anges

Pour les trois religions monothéistes, un ange est une créature céleste, de forme humaine ou non, et le « messager » (*aggelo*, en grec) de Dieu. Il est chargé de missions, parfois combattantes, et annonce des événements importants, comme la naissance de personnages prestigieux (Samson*, Jean le Baptiste…). Les anges interviennent déjà auprès d'Abraham, d'Agar, la mère d'Ismaël*, de Jacob* et de Moïse*. Chaque ange possède un nom, qui comporte en général le suffixe El*, référence au dieu principal du Proche-Orient. Dans le livre biblique de Tobie*, par exemple, Raphaël signifie « Dieu guérit ». Raziel (« secret de Dieu ») initie Adam* et Noé* au mysticisme. La tradition juive et chrétienne retient de nombreux autres anges, comme Chamuel, Egoudiel, Haniel, Jéhudiel, Jophiel, Raguel, Salathiel, Saraqiel, Selaphiel, Zadkiel… Uriel (« lumière de Dieu ») aide les Hébreux à franchir la mer Rouge, s'attache àEsdras* ou bien aux saisons, quand il ne surveille pas l'entrée du jardin d'Éden. Barachiel (« bénédictions de Dieu ») est le chef des anges gardiens. On le reconnaît aux roses blanches qu'il porte dans son manteau.

Sur le plan historique, la littérature biblique ne commença à personnaliser les anges qu'au ve siècle av. J.-C. (livre de Job*), et à les nommer trois siècles plus tard (livre de Daniel). La tradition du judaïsme, qui les emprunta sans doute à des religions étrangères, leur a consacré de nombreuses réflexions, notamment la kabbale, qui leur accorde une place de choix. Leur importance est encore significative dans la liturgie juive, dont certaines prières en sont empreintes. Présents au tournant de l'ère chrétienne, notamment dans la littérature apocalyptique (livre d'Hénoch*), les anges imprègnent le Nouveau Testament et ses personnages centraux, Jean leBaptiste, Jésus, Pierre* et bien d'autres, sans oublier le rôle de Michel dans l'Apocalypse. Pour le Coran, ils sont les « serviteurs de Dieu » et les intercesseurs des hommes (Abraham, Lot, Zacharie, Marie). Porteurs de nouvelles, combattant à l'occasion, ils peuvent être aussi écrivains ou gardiens des enfers (Géhenne). Quant à l'ange de la mort, Azraël, il accueille les morts et les conduit auprès de Dieu.

Il existe aussi des anges déchus, comme Satan*. Dans le Coran, Harout et Marout apprennent la magie (prohibée) aux Babyloniens. Mais ils préviennent ces derniers que leur enseignement est tentateur, que l'essentiel est la foi en Dieu, qui seul procure le pouvoir aux démons. Ces deux anges déchus éprouvent donc une forme de repentir.

Deuxième ange (*malak* en hébreu) après Michel*, Gabriel (« Homme de Dieu ») intervient dans la Bible auprès de Daniel*. Dans le Talmud, il transmet la *bat qol* (« écho »), une voix céleste donnant les ordres de Dieu. La tradition juive voit en lui le vainqueur du Léviathan*, l'un des trois anges qui visitent Abraham* et celui qui sauve Lot* de la destruction de Sodome. Dans le Nouveau Testament, son rôle est essentiel. Gabriel annonce deux naissances : celle de Jean le Baptiste* à Zacharie*, celle de Jésus* à Marie* en lui disant : « Il [Jésus] régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin », rapporte Luc*. Pour l'islam, Gabriel (Djibril ou Jibrîl, en arabe) est « Notre Seigneur Gabriel » (*Sidna Djibril*). Il est l'ange de la révélation, qui annonce la descente du Coran sur Mahomet, qui livre au Prophète les paroles de Dieu.

Il existe aussi des saints Gabriel. Moine géorgien du monastère d'Iviron, au mont Athos, Gabriel l'Ibère (XIe siècle) récupère une icône qu'une femme avait jetée à la mer lors de la Querelle des Images (*voir Jean Damascène*). Il s'agit de la *Portaïtissa* (« gardienne de la porte »), l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu, conservée au monastère. Adepte de la Vierge Marie, le passionniste italien Gabriel de l'Addolorata (1838-1862), mot renvoyant à Notre-Dame des Sept Douleurs, meurt de tuberculose ; il est l'un des patrons de la jeunesse.

GAÏA

GRÈCE

Cette déesse, appelée aussi Gé, est la personnification de la Terre. Apparue après le chaos, état primordial de l'univers d'où émergent Nyx* (nuit) et Érèbe (ténèbres), elle intervient juste avant Éros*. Dès lors, elle donne naissance aux lignées divines. D'abord Ouranos* (ciel), avec qui elle engendre les titans*, les cyclopes* et les Hécatonchires (géants* aux cent bras), puis à Pontos (mer), avec qui elle conçoit des divinités marines dont Nérée*, Céto (les dangers de la mer) et Phorcys (le vieil homme de la mer), tous deux parents, entre autres, des Gorgones* et des Grées. Lorsque Ouranos s'en prend à ses enfants, elle aide son fils Cronos* à lui trancher le sexe. Le sang éclabousse Gaïa et, fécondé, enfante des nymphes, les Érinyes* et les autres géants. Des auteurs en font aussi la mère d'Échidna* et Typhon*. Enfin, nous la retrouvons auprès de Zeus*, le futur roi des dieux.

Chez les Romains, Gaïa devient Tellus, la « terre » nourricière et la fécondité, célébrée en avril et en janvier (avec Cérès*).

GALILÉE (1564-1642)

CHRISTIANISME

Né à Pise, chercheur et professeur, le physicien Galileo Galilei est à l'origine de nombreuses inventions et découvertes, dont l'une est gravée dans l'Histoire. Perfectionnant la lunette astronomique (1609), il s'en sert pour observer le ciel et se passionne pour l'astronomie. Il s'inscrit alors dans la théorie d'un autre grand savant, le Polonais Nicolas Copernic (1473-1543) : la Terre n'est pas le centre du monde – règle universelle, dit géocentrisme, que prônait Aristote* –, mais, comme les autres planètes, elle tourne sur elle-même et autour du soleil (héliocentrisme). Ce constat, exposé juste avant sa mort, lui évita les foudres de l'Église catholique et des instances protestantes qui soutenaient le contraire. Galilée va le renforcer par des preuves supplémentaires, ainsi que l'astronome allemand Johannes Kepler (1571-1630), qui étudie le mouvement des planètes. Dès 1610, il publie le résultat de ses observations (*Le Messager céleste*), dont les quatre satellites tournant autour de Jupiter, une découverte capitale qui étaie son raisonnement. Alors qu'il est installé à Florence, il est en butte à la vive opposition des partisans du géocentrisme. À Rome, l'aval du puissant Collège romain, aux mains des Jésuites, le rassure. Mais, en écrivant que la religion ne peut gérer la science (1613), il provoque le dépôt d'une plainte devant le Saint-Office, c'est-à-dire l'Inquisition. Le cardinal Robert Bellarmin*, qui lui est pour l'instant favorable, demande une enquête. Galilée, dont la théorie est solide, est ensuite attaqué de plus belle, au point que Bellarmin exige une preuve irréfutable du géocentrisme. Le savant, raide sur ses positions, ne pouvant la fournir totalement, le système de Copernic est condamné en 1616, décision validée par le pape Paul V. Galilée poursuit ses travaux, salués par beaucoup, tandis que sa santé s'altère. La parution en février 1632 de son *Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde* déclenche son procès devant le Saint-Office. Même le pape Urbain VIII (1623-1644) lui retire son soutien. Ce plaidoyer du système de Copernic, toujours prohibé, lui vaut la prison à vie, commuée en résidence surveillée. Le livre est interdit (mis à l'Index), et Galilée doit abjurer. Atteint moralement, il meurt aveugle. Sa reconnaissance et celle de Copernic, commencée sous le pape Benoît XIV (1740-1758) qui révise l'Index en 1757, se poursuit au XIXe siècle et surtout au siècle suivant. Jean-Paul II* lui donne un caractère solennel en 1992.

GAMALIEL

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

En Israël, le Sanhédrin avait à sa tête un président, le Nassi (« prince » ou « chef », en hébreu) – Nesiim au pluriel. Ce poste fut occupé par plusieurs dignitaires nommés Gamaliel, qui signifierait « récompense de

Dieu ». Le premier, petit-fils d'Hillel*, Gamaliel l'Ancien, ou Gamaliel I[er], exerce dans la première moitié du I[er] siècle apr. J.-C. Dans le Nouveau Testament, les Actes des Apôtres rapportent que les apôtres de Jésus* sont arrêtés, emprisonnés et libérés par un ange. Appréhendés sur le parvis du Temple alors qu'ils enseignent l'Évangile malgré l'interdiction des autorités, ils sont amenés devant le Sanhédrin, « sans violence, car ils [les gardes] craignaient le peuple, qui aurait pu les lapider ». Menacés d'être exécutés, ils sont sauvés par Gamaliel, « docteur de la Loi respecté de tout le peuple », qui les fait sortir. Il s'adresse au Sanhédrin en ces mots : « Ne vous occupez pas de ces gens-là, laissez-les. Car si leur propos ou leur œuvre vient des hommes, il se détruira de lui-même ; mais si vraiment il vient de Dieu, vous n'arriverez pas à les détruire. Ne risquez pas de vous trouver en guerre contre Dieu. » Les apôtres sont simplement fouettés et relâchés. Gamaliel, juif libéral qui aurait enseigné à Paul*, reçoit le premier un titre honorifique, celui de Rabban (« notre maître »), plus large que Rabbi (« mon maître »). Prônant une égale charité envers juifs et non-juifs, il est célébré dans la tradition talmudique comme un juste et l'un des plus grands sages. Situé dans sa lignée, son fils Siméon ben Gamaliel I[er] s'engage dans la révolte juive de 66 qui s'achève par la destruction de Jérusalem et du Temple (70), après qu'il se fut opposé aux zélotes jusqu'au-boutistes. Siméon ben Gamaliel II, ou Gamaliel de Jabneh (Jamnia), fils de Siméon, raffermit l'autorité du Sanhédrin après la catastrophe. Ses réflexions sont recensées dans la Michnah, dont le compilateur final est son fils et successeur, Yehoudah ha-Nassi* (vers 135-220). Après Gamaliel VI (370-425), le Sanhédrin disparaît.

GANDHARVAS

INDE

Compagnons des Apsaras*, les Gandharvas, êtres du parfum, sont des musiciens et des chanteurs célestes participant aux réjouissances des dieux – ils existent aussi dans le bouddhisme. Habitant les airs, les forêts ou les montagnes, ils apparaissent soit sous la forme de créatures moitié humaines, moitié animales, sales, humides et velues, soit en hommes pourvus de pattes et d'ailes d'oiseaux. D'autres descriptions les font mi-homme, mi-cheval, comme les centaures* grecs, ou bien des hommes aux traits efféminés. Les Gandharvas ont pour particularité de se mesurer aux héros mortels : si ces derniers gagnent, ils les servent fidèlement ; s'ils perdent, ils disparaissent à jamais.

D'après d'autres sources, Gandharva était une divinité de la lumière solaire, détenteur de la connaissance divine qu'il transmettait aux hommes, et le gardien vigilant du Soma*.

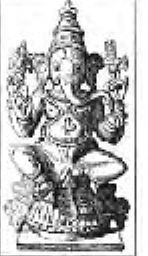
GANDHI, MOHANDAS KARAMCHAND dit Mahatma (1869-1948)

INDE

Issu d'un milieu aisé, Gandhi étudie en Inde puis à Londres, où il obtient son statut d'avocat (1891). Il exerce ce métier à Bomba,y puis en Afrique du Sud. De 1893 à 1914, il intensifie dans ce pays les fondements de sa démarche : une conscience religieuse approfondie puisée essentiellement dans l'hindouisme, dont la *Bhagavad-Gîtâ* ; une morale exigeante, notamment au travers d'une propreté tant physique qu'éthique ; une action politique par son combat pour la reconnaissance des droits des Indiens en terre sud-africaine, marquée par l'intolérance et des mesures discriminatoires. De retour en Inde (1915), il milite activement contre la colonisation anglaise. Il prêche la « non-violence active » (*ahimsa*), choix efficace et en accord avec ses convictions profondes. Gandhi appelle par exemple au boycott du commerce anglais en demandant aux Indiens de filer le coton et de faire leurs propres vêtements. Devenu une figure incontournable, il milite aussi sur le plan social et pour l'égalité des droits civiques, par exemple vis-à-vis des intouchables, les hors-castes (*voir Manu*). À la fois souple et ferme à l'égard de l'Empire britannique, il ne cesse de revendiquer l'indépendance de l'Inde. Arrêté et emprisonné à plusieurs reprises, il voit son vœu réalisé après avoir participé aux négociations : en août 1947, l'Inde est indépendante, mais sans l'unité entre hindous et musulmans à laquelle il aspirait tant. De violents incidents éclatent même entre les deux camps. Gandhi demande alors à la majorité hindoue des concessions importantes : il est assassiné par un fanatique hindou le 30 janvier 1948. Avant d'expirer, le Mahatma (« grande âme ») murmure le nom de Râma* : selon la tradition, prononcer ce nom permet d'être libéré de ses péchés et d'accéder au paradis.

GANESHA

INDE



Fils de Shiva* et de Pârvatî*, frère de Karttikeya (ou Skanda), Ganesha (ou Ganesh), le « souverain des catégories », c'est-à-dire des troupes divines, est l'un des dieux les plus populaires du panthéon hindou. Ce qui explique l'abondance de récits le citant ou le concernant – par exemple, le *Ganesha-Purâna* lui est consacré. Afin d'illustrer son rôle éminent, il porte un nom supérieur, Ganapati, « seigneur des catégories ». Appelé Vinâyaka (« qui ôte les obstacles ») ou Vihneshvara (« maître des obstacles »), il a la réputation de lever les difficultés qui

jusqu'en 378, lorsqu'il retourne à sa chère solitude et s'isole à Séleucie, aujourd'hui Silifke, en Turquie. La mort de l'empereur Valens (364-378) l'amène à devenir évêque de Constantinople afin d'y contrer l'arianisme triomphant, sous l'œil bienveillant de l'empereur Théodose Ier le Grand* (379-395). Il y préside un temps le concile (381) qui achève la définition du dogme de la Trinité*, pomme de discorde avec les partisans d'Arius*. En butte à des désaccords et des oppositions, au refus de ses propositions sur la Trinité, il démissionne avant la fin de l'assemblée et repart pour Nazianze.

Grégoire est l'auteur d'hymnes, de lettres, ainsi que de *Discours théologiques*, notamment contre l'empereur Julien l'Apostat* qu'il connut à Athènes, et cinq de ses discours se prononcent contre l'arianisme. Il est fêté le 2 janvier (catholiques) avec Basile, et le 25 janvier (orthodoxes). Grégoire eut pour frère (saint) Césaire de Nazianze (vers 330-369), médecin auprès des empereurs, dont il composa l'éloge funèbre.

GRÉGOIRE DE NYSSE (vers 330-vers 395)

CHRISTIANISME



Père grec de l'Église, frère cadet de Basile le Grand*, ami de Grégoire de Nazianze*, Grégoire est sensibilisé à la foi par sa sœur Macrine. Se destinant à l'Église, il change d'avis et, selon ses mots, mène une vie mondaine, enseigne la rhétorique apprise auprès de son père, et se marie vers 364. L'influence de Basile, de Macrine et de Grégoire de Nazianze le ramène à son projet initial. Il explore alors les voies de la médiation et de la mystique. Basile, devenu métropolite (archevêque) de Cappadoce, le fait évêque d'une petite ville, Nysse (371). Mais il y subit la pression des partisans d'Arius*, qui parviennent à le faire exiler (376). Il ne revient que deux ans plus tard, à la mort de l'empereur Valens, soutien des arianistes. La mort de Basile (379) fait de lui l'héritier de l'orthodoxie, dont l'autorité théologique va s'affirmer. Il règle des affaires ecclésiastiques, combat par écrit Eunome, champion de l'arianisme, et participe au concile de Constantinople (381) qui statue sur le dogme la Trinité*, auquel il contribue. Pour l'empereur Théodose Ier le Grand* (379-395), il prononce les éloges funèbres de l'impératrice Flacille et sa fille, la princesse Pulchérie, en 385. Trois ans plus tard, lorsque Théodose installe sa cour à Milan, il se consacre à la spiritualité, à l'écriture et à l'organisation des monastères. Son œuvre, importante, comprend une biographie de Macrine, des commentaires bibliques, des homélies, des traités mystiques, une *Vie de Moïse**, un *Traité de la Virginité* rédigé à la demande de Basile, et bien d'autres ouvrages. Pour Grégoire, l'homme – au sens large – a été créé à l'image de Dieu, mais, mortel, il quête sans cesse ce modèle divin, ce qui le rend insaisissable, de même que Dieu ne peut être saisi. Sa recherche de l'infini et de la liberté est donc perpétuelle et l'oblige à dépasser ses limites en permanence, à progresser en faisant jouer son désir, le bien et l'amour.

L'empreinte de Macrine

Aînée de dix enfants, Macrine la Philosophe (vers 327-380) porte le nom de sa grand-mère paternelle Macrine l'Ancienne, disciple de Grégoire le Thaumaturge (vers 214-270). Cet évêque de Cappadoce, salué par Basile pour sa perfection, eut ce surnom de son vivant, en raison de ses miracles. Initiée à la Sagesse biblique et aux Psaumes par sa mère, Macrine se montre pieuse dès son jeune âge. Fiancée à 12 ans, elle perd son promis, mort avant le mariage, et, vierge pour la vie, écarte tous les prétendants. Vertueuse jusqu'à la perfection, ascète et exemplaire, elle entraîne sa fratrie dans la voie de Dieu, à commencer par Basile, puis se consacre avec des compagnes à la vie monastique dans une ambiance de profonde spiritualité. Elle est fêtée en Orient le 19 juillet ; Grégoire, le 10.

GRÉGOIRE DE TOURS (vers 539-594)

CHRISTIANISME

En 539 disparaît Grégoire de Langres (né vers 450). Comte et gouverneur d'Autun pendant quarante ans, il est entré au service de Dieu après la mort de sa femme. Élu évêque de Langres (Haute-Marne), il a assumé sa charge avec application et charité durant trente-trois ans, ce qui compense la dureté de sa fonction passée, et exerce une influence sur le christianisme en Gaule. Mort à un âge très avancé, il laisse deux fils – trois, selon certaines sources. Le premier, Tetricus, lui succède sur le siège de Langres. Le second, Georges, est le grand-père d'un éminent évêque, surnommé le « père de l'histoire de France ». C'est Grégoire de Tours qui, aux noms de Georges et de Florent (son père sénateur), ajoute celui de son illustre aïeul. Né à Clermont-Ferrand, justement en 538 ou 539, il est donc issu de la noblesse gallo-romaine. Élevé par sa mère, et par (saint) Gall (vers 487-553), l'évêque de Clermont, il est de constitution fragile, et attribue certains de ses rétablissements à l'intervention de saints disparus. Ainsi, lors d'un premier pèlerinage sur la tombe de Martin de Tours*, celui-ci le soulage d'une éruption infectieuse. En 563, il parachève sa formation auprès de son oncle Nizier, évêque de Lyon, est ordonné diacre et part pour la basilique Saint-Julien de Brioude. Dix ans plus tard, il en part pour assurer l'évêché de Tours. Pendant vingt ans, il parvient sans dommages à naviguer au sein d'une histoire franque mouvementée et complexe. Outre un travail précieux sur les saints gaulois, dont Marin et Julien de Brioude, son œuvre est

surtout marquée par son *Histoire des Francs* en dix livres, qui contient d'importantes informations – même s'il faut se placer dans le contexte de Grégoire.

GRÉGOIRE Ier LE GRAND (vers 540-604) pape (590-604)

CHRISTIANISME

Docteur de l'Église catholique, Grégoire est le seul pape, avec Léon Ier*, à porter le surnom de « Grand », ce qui en dit long sur son action, d'autant que son pontificat ne dura que quatorze ans. Fils d'un noble, le sénateur Gordien, il reçoit une éducation conforme à sa classe sociale et devient préfet de Rome (573). Deux ans plus tard, il délaisse ce poste prestigieux, entre dans la vie religieuse et, admirateur de Benoît de Nursie*, fonde des monastères. Vivant en simple moine dans sa propriété, il est remarqué par le pape Pélage II (579-590), qui l'ordonne diacre et le nomme apocrisiaire, représentant permanent auprès de l'empereur à Constantinople, où il reste jusqu'en 585. Il reprend l'habit monastique, mais, à la mort de Pélage, victime de la peste, le clergé et la noblesse l'élisent pape contre son gré.

Grégoire hérite d'une situation difficile : Rome n'a plus d'ascendant sur un Occident en butte aux rivalités entre royaumes, à la puissance d'empires naissants et à l'énergie des peuples qualifiés de « barbares ». De plus, la ville et son Église, menacées d'invasions comme l'Italie, dépendent depuis 535 de Constantinople et de l'empereur Justinien Ier. Grégoire, en tant qu'évêque de la ville, s'emploie alors à combattre la peste, la pauvreté, la famine. Administrateur hors pair – expérience acquise à la préfecture –, religieux d'une spiritualité exigeante, il rassemble les énergies, combat les abus du clergé et réorganise son évêché. À cette tâche civile et ecclésiastique s'ajoute sa politique extérieure : il consolide l'autorité du pape en Occident et ses possessions territoriales, évangélise les royaumes anglais, écarte une menace d'invasion lombarde. Grâce à sa connaissance des rouages et de l'esprit d'Orient héritée de son séjour à Constantinople, il affirme l'indépendance de Rome face au pouvoir impérial et la primauté de l'Église catholique sur l'Église chrétienne.

Grégoire le Grand jette ainsi les bases de l'Église médiévale d'Occident qui résistera aux pouvoirs temporels. Fêté le 3 septembre, il est l'auteur d'une œuvre conséquente (homélies, lettres, théologie, prédications…). Dans ses *Dialogues* sont insérés les trente-huit chapitres constituant la biographie de Benoît, seul récit connu du saint.

GRÉGOIRE VII (vers 1020-1085) pape (1073-1085)

CHRISTIANISME



Né en Toscane, étudiant à Rome, Hildebrand sert Grégoire VI (1045-1046), dont il est le chapelain. Lorsque le pape est banni par Henri IV, empereur germanique, il le suit dans son exil à Cologne. Revenu à Rome après le décès du pontife (1047), il est fait cardinal et archidiacre de l'Église, diplomate en France (1054-1056) et en Allemagne pour faire valider l'élection de Victor II (1055-1057). Son influence grandissant au sein de la papauté, il devient le grand conseiller d'Alexandre II (1061-1073), auquel il succède logiquement. Conscient depuis longtemps qu'il faut un changement profond de l'Église, il va mettre son tempérament, sa détermination, son érudition et son courage au service de la réforme dite « grégorienne ». Celle-ci est contenue dans les *Dictatus papae* (1075), programme de son pontificat en vingt-sept propositions à la fois morales et administratives. Grégoire va restaurer et consolider l'autorité papale face aux pouvoirs royaux, changer les mentalités du clergé en prohibant les abus et en châtiant les coupables, tout en développant la spiritualité de l'Église et la primauté du pape sur l'Église chrétienne, c'est-à-dire sa dimension catholique (universelle). Mais ce chantier provoque la grogne d'Henri IV (1056-1106), empereur germanique. Grégoire VII, pour mieux concentrer le pouvoir de la papauté à Rome, limite l'autonomie des évêques, trop liés aux pouvoirs temporels. Il exige donc qu'ils ne soient plus investis par des laïcs, afin de les rendre plus indépendants. Cette querelle dite « des investitures » aboutit à une première excommunication d'Henri (1076), qui s'amende à Canossa (Italie), et, les rapports s'étant détériorés, à une seconde (1080). En réaction, Henri met en place un antipape, Clément III, et envahit Rome. Grégoire, cerné, se réfugie à Salerne, où il rend son dernier soupir. La querelle sera finalement dissipée en 1122. Quant à la réforme grégorienne, elle va s'étendre inexorablement. Pape majeur de l'Histoire, Grégoire est fêté le 3 septembre.

GU

AFRIQUE

Équivalent d'Ogun* chez les Yorubas, Gu représente le feu pour les Fon (Bénin et Togo). Il surveille la fabrication des autels dédiés aux ancêtres ayant eu une vie exemplaire, vénérés et invoqués pour les circonstances importantes (mariage, naissance, voyage, cycle agricole…) : ce sont les *asen*, le plus souvent en fer, fichés en terre par un support dont la forme évoque une calebasse et dont certains sont à

ranger parmi les œuvres d'art. Appelé aussi *sinnukâ*, « calebasse d'eau », cet autel doit être entretenu. Les ancêtres, bichonnés par des offrandes, sont représentés sous forme animale, humaine ou végétale, parmi des sculptures et des décorations multiples dans lesquelles on peut reconnaître des divinités et des éléments de la culture fon, comme des proverbes et des hymnes. Au centre de ces sculptures trône souvent un fruit symbolisant la séparation entre les vivants et les morts : la calebasse, qui, par ses deux moitiés, sert aussi dans l'*asen* à figurer le couple de dieux créateurs, lesquels président entre autres à la forêt et au métal. Ce sont Mawu, le principe féminin, la lune, et Lisa, le masculin, le soleil, la puissance, le ciel. Quant à Gu, l'intense chaleur en rapport avec sa fonction guerrière et ferronnière oblige celui qui a commandé l'*asen* à se concilier ses faveurs afin de rendre l'autel hospitalier pour les ancêtres. Pour cela, il lui offre de l'argent, des graines de cola (*goro*) ou encore du poivre de Malaguette, originaire d'Afrique de l'Ouest. Le cola sert aussi de support divinatoire pour connaître les intentions de Gu. En même temps, le fer de l'*asen* doit être refroidi pour ôter la chaleur du dieu, à l'aide d'une calebasse remplie d'eau et contenant des feuilles sacrées de colatier.

GUALBERT, JEAN (vers 985-1073)

CHRISTIANISME

Ce saint mêle réalité et légende. Il croise sur la route de la Florence l'assassin de son frère, mais pardonne au meurtrier qui s'est jeté à terre, les bras en croix. Plus tard, dans une église, le Christ penche la tête vers lui, comme pour approuver sa décision : Jean entame sa conversion. Il entre au monastère bénédictin de San Miniato, près de Florence. L'abbé ayant acheté sa charge, Jean, qui désapprouve que le spirituel soit l'objet d'un tel trafic (appelé simonie), quitte San Miniato et gagne Vallombreuse, dans la vallée de Toscane, où il se fixe. Des disciples, moines et laïcs, le rejoignent pour former une communauté dont il est l'abbé. Désirant appliquer strictement la règle de Benoît de Nursie*, il mène une existence austère, faite de prière, de travail et de charité. Il est fêté le 12 juillet.

GUANDI

CHINE

Le populaire Guandi (ou Kuan Ti), contraction de Guan-di, « empereur Guan », est le dieu de la Guerre dans le taoïsme religieux. Mais il est la forme divinisée d'un personnage historique, le général Guan Yu, qui s'illustra au IIIe siècle de notre ère par ses hauts faits et son sacrifice. Divinisé quatre siècles plus tard, il intégra le panthéon taoïste à la fin de la dynastie Ming (1368-1644). Il est représenté en géant barbu, en tenue de général, debout près de son cheval, une hallebarde à la main. Le visage rouge, il protège l'empire contre tout ennemi et écarte les créatures malfaisantes. Il est en particulier le « chasseur de démons » (*Fumo Tati*). Durant l'empire, il est aussi le dieu des Fonctionnaires, qui le fêtent chaque année ; il est alors assis et désarmé, en costume de mandarin, tenant les *Annales du printemps et de l'automne*, un classique du confucianisme. Au XIXe siècle, il reçut un statut équivalent à Confucius*, ce qui n'est pas peu dire. Son culte a été très influencé par le bouddhisme, puisqu'il est vénéré parfois en bodhisattva. Il est honoré dans une multitude de temples taoïstes.

GUANYIN

CHINE/BOUDDHISME

Guanyin (« celle qui voit et entend [la supplication] du monde », en chinois), ou Kuan-Yin, est une forme féminine d'Avalokiteshvara*, la compassion qu'il incarne étant une qualité féminine. Cette attribution, récente, révèle l'influence du taoïsme et du tantrisme à partir du Xe siècle. Ce qui n'empêche pas ce bodhisattva d'être l'un des quatre particulièrement vénérés par les Chinois. Guanyin prend de multiples formes afin de secourir tous ceux qui ont besoin de son aide : enfants, femmes (surtout sans enfants), affamés et autres. Elle prend soin tout particulièrement de ceux qui sont menacés par l'eau (comme les marins), les démons, le feu ou l'épée. Elle est couramment représentée avec mille bras et mille yeux. On la voit aussi porter un enfant dans ses bras, ou bien en compagnie d'une jeune fille tenant un panier de poissons, ou de Weito (Ida-ten au Japon), le gardien de la Loi et de l'enseignement. Sur d'autres représentations, elle figure sur des nuages ou conduisant un dragon devant une cascade. Selon la tradition, elle réside sur Putoshan, une île sacrée située en mer de Chine.

GUÉNOLÉ (Ve-VIe siècles)

CHRISTIANISME

Guénolé tient son nom de sa forme gaélique Winwalloe, « (loup) blanc ». Il serait né soit au pays de Galles, soit en Armorique (Bretagne) après l'émigration de ses parents gallois, Fragan et (sainte) Gwenn. À 10 ans, il est confié à (saint) Budoc, supérieur du monastère de Lavret (Côtes-d'Armor), qui décèle en lui les capacités d'un futur saint – on lui attribue déjà des miracles. Les années passent, et Guénolé ressent un jour le besoin d'aller en Irlande, sur les traces de Patrick*. Ce dernier lui apparaît, l'en dissuade et lui dit de créer à son tour un monastère en Bretagne. Accompagné de onze moines, Guénolé fonde l'abbaye qui portera son nom, à Landévennec (Finistère). Il est fêté le 3 mars. Gué-

nolé aurait eu pour disciple Tudy (ou Tudi), qui fonda un ermitage à Île-Tudy et dont les reliques furent transférées à Loctudy, deux localités du Finistère dont il est le patron.

GUINECHEN

AMÉRIQUES/ARAUCANS

« Araucans » (« insoumis ») est le nom donné par les Espagnols à des peuples qui, installés aujourd'hui au Chili et en Argentine, partagent des traits linguistiques et culturels. Les Mapuche (« gens du pays »), à l'origine établis au centre du Chili, ont fini par donner le leur à cet ensemble, qui comprend aussi les Huilliche (« gens du Sud »), les Pincuche (« gens du Nord ») ou encore les Puelche (« gens de l'Est »).

L'ensemble des croyances et religions est animé par des divinités anthropomorphes, dont la plus importante est Pillan, le créateur, maître du tonnerre, des éclairs, du feu et des volcans. Multiforme, il absorbe les guerriers tombés au combat, qui deviennent alors des phénomènes naturels comme les nuages. Pillan est le chef des Cherruves, serpents à visage humain qui annoncent les comètes et les étoiles filantes, présages de malheurs. Il dirige aussi les Huecuvus ou Huecuvas, génies qui se manifestent sous n'importe quel aspect pourvu qu'ils provoquent une misère (maladie, pluie dévastatrice, plaies…). Il existe d'autres forces naturelles : Huaillepenyi, brebis à tête de veau et queue de phoque, est le monstre du brouillard ; Meuler, lézard et dieu des Vents qui s'enterre lorsque sévit un typhon ; Ngurvilu, chat sauvage et déesse des Eaux, peut provoquer chavirages et noyades.

À ce cortège de mauvais esprits répond Auchimalgen, déesse de la Lune, qui vire au rouge lorsqu'un malheur se profile, et Guinechen, ou Guinapun, dieu de la Stabilité et de l'Équilibre, qui combat sans cesse les prouesses maléfiques de Pillan et ses sbires.

GULA

ORIENT ANCIEN



Importante divinité du Panthéon mésopotamien vénérée dans plusieurs cités, Gula (ou Meme, Nintinugga) est la fille d'Anu* et, de ce fait, habite le ciel. Elle est appelée aussi Ninisinna, « dame d'Isin ». Centre de son culte, cette ville, située au sud de Babylone, est connue pour ses médecins dont elle est la patronne en tant que déesse de la Santé et de la Guérison, qu'elle opère par les plantes et les incantations. Mais elle peut aussi provoquer des maladies contre les menteurs et les parjures. Gula est tenue pour l'épouse de Ninurta*. Son animal fétiche est le chien, archétype de la vie domestique, qui se tient à ses côtés tandis qu'elle est assise.

GURU NANAK (1469-1539)

INDE

Né dans une famille commerçante du Pendjab, au nord de l'Inde, Nanak connaît un jour une illumination : il n'y a ni hindouisme ni islam. Rejetant le système des castes, il explique que les différences entre les religions ne sont qu'une illusion. Il n'existe qu'un Dieu unique et suprême, omniprésent, tout-puissant et éternel, le Guru (« maître »), qu'il faut honorer par une dévotion intense et la prononciation répétée de son nom. En échange de cet abandon à l'amour de Dieu, les fidèles reçoivent la grâce divine et atteignent la plénitude après des stades successifs. Nanak prêche en Inde, puis fonde au Pendjab une communauté rassemblant ses adeptes, les sikhs (du sanscrit *shishya*, « disciple »), regroupés au sein de la *Nanak Panth*, la « voie de Nanak ». Après sa mort, il reçoit le titre de Guru, de même que ses neuf successeurs successifs. Après l'assassinat du dernier, Gobing Singh (1666-1708), le sikhisme se transmet non plus par des maîtres, mais par les livres sacrés. Le plus important aujourd'hui est le *Granth Sahid* (« livre du seigneur »), recueil des enseignements de Nanak – il succéda au premier recueil, l'*Adi Granth* (« premier livre »). Reconnaissables à leur turban, les sikhs vivent à 80 % dans le Pendjab. Les autres sont installés à l'étranger, notamment en Grande-Bretagne.

GUTTIÉRREZ MERINO, GUSTAVO (né en 1928)

CHRISTIANISME

Ce prêtre péruvien est l'un des pionniers, si ce n'est le plus important, de la « théologie de la libération ». Apparue en Amérique latine pour combattre la pauvreté et son cortège de malheurs, cette théorie est approuvée en 1968 à Medellin (Colombie) par la conférence des évêques latino-américains. Elle se situe d'une part dans le sillage du changement et de l'espoir suscités au concile Vatican II (1962-1965) convoqué par Jean XXIII*, d'autre part dans celui du vent révolutionnaire et des revendications sociales qui agitent l'Europe et les Amériques. Les pauvres pourraient donc prendre les rênes afin de résoudre leurs difficultés et de libérer les opprimés. Pour Gustavo Guttiérrez, dans *Théologie de la libération. Perspectives* (1971), l'Évangile est conci-

liable avec le marxisme. Jésus* ne s'est-il pas élevé contre les inégalités religieuses, politiques et économiques dues à une poignée de nantis ? Ne l'a-t-il pas payé sur la croix ? Issue d'une vaste revendication exacerbée dans les années 1960, cette théologie est fondée sur la solidarité inscrite au cœur de l'Évangile. Dans les années 1970, elle s'étend dans ce sous-continent très chrétien sous l'impulsion de laïcs, de religieux, d'organisations chrétiennes et des paroisses. Elle prend parfois l'aspect de guérillas, en Colombie, au Nicaragua avec les sandinistes, au Salvador. Autant dire que cet élan, soutenu par des religieux, déplaît au Vatican, notamment en 1984 et 1986 à Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, et à Jean-Paul II* dès 1979. L'Église catholique, soucieuse de sa doctrine, soulignera cependant la nécessité de combattre la misère, dont la dimension morale de cette « théologie » est un moyen. Aujourd'hui, la théologie de la libération, éloignée du marxisme et de la lutte des classes dont les régimes communistes ont dévoyé le message, a pris un visage différent, axé sur le social et l'altermondialisme, et perceptible avec l'arrivée au pouvoir d'anciens opposants radicaux – notamment au Nicaragua.

Parmi les autres figures de ce mouvement, citons le Salvadorien Jon Sobrino, Juan Luis Segundo (Uruguay), José Miguel Bonino et Juan Carlos Scannone (Argentine), Leonardo Boff (Brésil), Segundo Galilea et Ronaldo Munoz (Chili), Luis Felipe Zegarra Russo (Pérou), Juan Hernández Pico (Nicaragua) ou Enrique Dussel (Argentine).

GUY

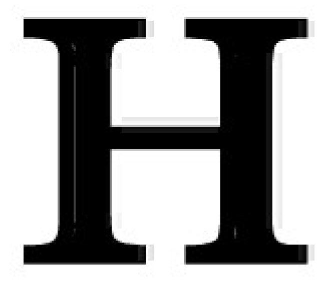
CHRISTIANISME

Ce saint aurait subi le martyre à 12 ans, en 303, sous Dioclétien*. Appelé aussi Gui, Vit ou Vith, il échappe d'abord à la persécution contre les chrétiens, évangélise la Lucanie (Italie), avant de succomber à son tour, en même temps que ses deux précepteurs chrétiens. Son culte, connu dès la fin du Ve siècle, fut très populaire au Moyen Âge. On l'invoquait contre la chorée d'Huntington, maladie caractérisée entre autres par des mouvements incontrôlables et appelée « danse de saint Guy ». Guy est fêté le 12 juin.

GWYDDYON

CELTES/GALLES

Math, ou Math de Mathonwy, est le détenteur de la baguette magique toute-puissante, des secrets de la sorcellerie et des sorts. Frère de la déesse Dôn, l'équivalent gallois de Dana*, il est comparable à l'Ésus* gaulois. En temps de paix, il ne peut vivre qu'en ayant les pieds dans le giron (de la ceinture aux genoux) d'une vierge appelée Goewin. C'est alors qu'intervient son neveu Gwyddyon, fils de Dôn et père de Llew Llaw Gyffes*. Grand magicien, il est le dieu du Frêne, un arbre symbolisant la puissance, l'immortalité et la fécondité de la mer. Constatant que son frère Gilvaethwy est amoureux de Goewin, il organise une guerre contre Pryderi, fils de Pwyll*, en volant ses porcs. Math peut donc quitter la jolie vierge sans péril, et part au combat. Gwyddyon enlève Goewin, qui s'unit à son frère. Furieux, Math le transforme en animaux successifs puis, la punition terminée, ils réintègrent sa cour et se marient. Quant à Gwyddyon, il propose de remplacer Goewin par la sœur d'Arianrhod* : celle-ci doit prouver sa virginité en sautant au-dessus de la baguette magique. Elle conçoit alors Dylan, le dieu marin, et Llew Llaw Gyffes*.



HACHIMAN

JAPON

Personnage à moitié légendaire, Ôjin Tennô, quinzième empereur du Japon, aurait régné au IIIe siècle de notre ère. Il fait en tout cas partie des héros divinisés, comme Jimmu Tennô, le premier empereur, personnage mythique. Il devient Hachiman, *kami* de la guerre, des archers et des soldats, vénéré à partir du VIIIe siècle, appelé aussi Yawata (« huit bannières »). Protecteur du peuple japonais, Ôjin a pour animal la colombe, qui est son messager. Il est considéré aussi par les paysans comme le dieu de l'Agriculture, et invoqué par les pêcheurs pour remplir leurs filets. Dans le bouddhisme, il est un « grand bodhisattva » (*Daibosatsu*). Au Japon, il possède aujourd'hui quelque 30 000 sanctuaires, chiffre inégalé pour un *kami*.

HADÈS

GRÈCE

Dans la mythologie grecque, si Thanatos est la mort, les défunts ont pour seigneur Hadès, roi de ce monde souterrain, ou enfers (du latin *infernus*, « en bas »), qui porte aussi son nom. Équipé d'un casque offert par les cyclopes* et qui le rend invisible, il règne sur son territoire depuis son palais où réside aussi son épouse Perséphone*. Sa puissance ne l'empêche pas d'être blessé par Héraclès* lorsqu'il tente d'interdire au héros l'accès aux enfers.

Rare dans les récits, Hadès est peu apprécié des autres dieux, et encore moins des mortels, qui ne lui consacrent aucun temple. Lors des cérémonies, on lui sacrifiait des animaux de couleur noire dans l'obscurité. Hadès était très peu cité sous son nom, mais sous des qualificatifs comme celui de Pluton*, « le riche », référence à son rôle de dieu de la Fertilité des terres et des Richesses (symbolisées par la corne d'abondance).

Sévère et cruel, d'un caractère difficile, impitoyable, Hadès est entouré de créatures terrifiantes qui respectent sa consigne : interdire aux ombres (les morts) de retourner chez les vivants. On y trouve par exemple les Érinyes* et les Harpyes*. Les âmes, conduites aux enfers par Hermès*, doivent franchir un fleuve, l'Achéron (ou le Styx). Le passage est assuré par Charon. Ce vieillard sale, laid et dépenaillé est le fils de Nyx* (nuit) et d'Érèbe (ténèbres) – il est à peu près l'équivalent de Charun, démon étrusque de la mort. Très à cheval sur les règles, il interdit ce passage à quiconque n'a pas eu de sépulture ni la pièce qui, insérée dans la bouche, permet de le payer. Les refoulés doivent attendre un siècle avant de poursuivre leur périple, les autres accèdent aux enfers dont la porte est gardée par Cerbère, un chien à trois têtes dont Héraclès viendra à bout. Ils passent ensuite devant les trois juges : Minos* et Rhadamanthe*, les fils d'Europe*, et Éaque, roi d'Égine réputé pour sa justice et son équité. En fonction du verdict, ils vont aux champs Élysées, une sorte de paradis protégé par une imposante muraille, au Tartare, le secteur le plus profond et le siège de tourments, ou au pré de l'Asphodèle, zone transitoire dans l'attente d'une renaissance ou d'une immortalité. Là, l'eau du fleuve Léthé leur fait oublier leur vie passée.

Chez les Étrusques, Hadès sera identifié à Aita, le dieu du Monde inférieur, et à Pluton* chez les Romains.

HAÏLÉSÉLASSIÉ (1892-1975)

RASTAFARIS/AFRIQUE/CHRISTIANISME

L'Éthiopie, évangélisée par Frumentius*, compte l'une des plus anciennes Églises chrétiennes, indépendante et d'obédience copte. Islamisée dès le VIIe siècle, elle abrite une communauté juive (noire) remontant sans doute à l'Antiquité. Ce sont les Beta Israël, « Maison d'Israël » en guèze, l'éthiopien classique – ils sont aussi appelés, contre leur gré, les Falachas (« étrangers », « émigrés », en guèze). Ils seraient les descendants des dix tribus perdues d'Israël qui, vivant en Samarie (royaume du Nord d'Israël), furent déportées après l'invasion par les Assyriens en 722 avant notre ère, sans que l'on sache ce qu'elles devinrent. L'Éthiopie « baigne » donc dans le Dieu unique depuis plus de deux mille ans ! Ce qui explique la tradition entourant les rois éthiopiens.

Le premier monarque, Ménélik Ier, aurait été au Xe siècle av. J.-C. le fruit des amours du roi Salomon* et de la reine de Saba*. Ainsi naquit une lignée de rois qui prirent plus tard le nom de *négus nigesti*, « roi des rois ». Au XXe siècle, cette dynastie était la plus ancienne du monde. Elle devait s'éteindre avec l'instauration de la république, au détriment du 225e successeur. Il s'agit d'Haïlé Sélassié Ier, dont le nom signifie « force de la Trinité ». Excepté l'invasion italienne (1936-1941), il fut empereur d'Éthiopie de 1930 à 1974, année de son renversement. Un personnage d'autant plus emblématique qu'il a un rapport direct avec un courant religieux particulier.

Le titre de « roi des rois » s'accompagnait d'épithètes aussi prestigieuses que « lion de Juda » (tribu du roi David* et de son fils Salomon) ou « élu de Dieu ». En fait, le nom de baptême d'Haïlé Sélassié, fils du *ras* (chef) Makonnen, était en amharique, la langue officielle éthiopienne, *ras Tafari* (« celui qui est craint ») Makonnen. D'abord gouverneur d'une province, il devient héritier du trône en 1916, au détriment d'un cousin comploteur. Partant du principe que l'Éthiopie a été évangélisée à la même époque que les premières terres occidentales, il séduit l'Occident, dont il reconnaît les valeurs, afin de sortir son pays empêtré dans un fonctionnement d'un autre âge – il va par exemple abolir l'esclavage. Il parvient même à le faire admettre à la Société des Nations, l'ancêtre de l'Onu. En 1928, il devient le négus et prend le nom d'Haïlé Sélassié. Deux ans plus tard, en novembre 1930, il reçoit la couronne d'empereur après la mort de sa tante, l'impératrice Zaouditou, tandis que des pays occidentaux lui apportent leur concours.

C'est dans ce contexte qu'intervient le Jamaïcain Marcus Garvey (1887-1940), grand voyageur qui finit par se fixer aux États-Unis en 1916, pays dont il sera expulsé. Chantre de la cause noire, il évoque l'Éthiopie, ce pays du Dieu vivant, la terre de toutes les promesses pour ses frères de couleur. Un discours relayé par d'autres voix, et d'autant plus porteur lorsque Haïlé Sélassié devient empereur. Ce dernier, appelé Jah, déformation de Jéhovah, est dès lors le libérateur des Noirs, certitude fondée sur sa foi chrétienne, sur le passé religieux de l'Éthiopie et sur des passages de la Bible. En Jamaïque, malgré la répression coloniale anglaise (l'île n'accédera à l'indépendance qu'en 1958), les rastafaris, nom qui va s'imposer progressivement, s'organisent et se développent. Ils cultivent et consomment quotidiennement le *gandja* (chanvre), puisqu'il est assimilé à l'arbre de vie du paradis et que, dans la Genèse, Dieu a dit à l'homme : « Tu mangeras l'herbe des champs » (3, 18). Végétariens (excepté parfois du poisson) par respect pour le sang, principe de vie, les rastafaris ne boivent pas de vin et ne pratiquent pas dans des lieux de culte comme des églises : le corps humain et la nature sont leur sanctuaire. Ils affirment ces principes puisés aussi dans des textes bibliques et dans le Nouveau Testament. En outre, et selon ces sources, certains ne se rasent plus et se laissent pousser les cheveux, qui, crépus, s'ornent de tresses naturelles. Ce sont les fameux *dread locks*, coiffure qui rappelle la crinière d'un lion (de Juda), emblème de leurs couleurs qui reprennent celles de l'Éthiopie (vert, or et rouge). Les rastafaris, ou rastas, s'expriment toujours au travers de styles musicaux, dont le reggae que des auteurs ont comparé à un véritable art sacré – le Jamaïcain Bob Marley (1945-1981) en fut l'une des grandes figures. Le retour en Éthiopie, la terre promise, est toujours d'actualité. Et le *gandja*, une plante rituelle permettant de communiquer avec Jah.

HAKUIN ZENJI (1686-1769)

JAPON/BOUDDHISME

Cet éminent représentant de l'école Rinzai, branche du bouddhisme zen fondée par Eisai*, mène d'abord une vie de moine errant avant de connaître l'Illumination. À 30 ans, il s'installe enfin dans un monastère, écrit de nombreux traités qui ont contribué à bâtir le Zen actuel, dont un appel à la pratique du *zazen*, la méditation. Il se distingue aussi par le recours aux *koân*, sortes d'énigmes servant à développer l'intuition, la réflexion et la spiritualité des religieux. Peintre sur le tard, il s'adonne aussi à la calligraphie, deux arts qui contribuent également à sa renommée.

HA-LÉVI, YEHOUDAH (vers 1075-1141)

JUDAÏSME

Yehoudah (Juda) ha-Lévi (ou Halévi, ou Hallévi) est l'une des plus grandes juives du Moyen Âge. Chantre du monde juif, il vit à une époque difficile pour le judaïsme, qu'il considère pourtant comme la seule religion possible : la première croisade (1096) accentue la pression chrétienne, tandis que l'Espagne est à la fois chrétienne et musulmane. Après une carrière réussie de médecin puis de commerçant, entouré de sa femme, de ses enfants et d'amis dont son gendre Abraham ibn Ezra*, il comprend que le seul choix d'un juif n'est pas de subir ces deux systèmes, source de mépris, mais de rejoindre Israël, la terre des ancêtres. À quelque 65 ans, il quitte sa famille et part donc pour Jérusalem. Il meurt en Égypte, avant d'atteindre son but. L'œuvre d'Ha-Lévi peut se diviser en deux domaines. Le premier est sa poésie, soit huit cents textes aux sujets divers. On y trouve des poèmes d'amour, des hommages à des personnalités de son temps, des *piyyoutim* (poèmes liturgiques) dont beaucoup figurent encore dans la liturgie juive. Ses *qinot* (« élégies ») parlent d'Israël, de l'opportunité de s'y rendre, de son voyage et, à travers les Sionides, de Sion (Jérusalem et, par extension, Israël).

Yehoudah ha-Lévi composa aussi des ouvrages philosophiques. Le plus important, écrit en arabe, est le *Livre du Kouzari*, ou *Kouzari*, rédigé en 1140, juste avant son départ. Il s'agit d'un dialogue entre un érudit juif et le roi des Khazars (ou Kourazis). Ce peuple du sud de la Russie se serait converti vers 740, après que le roi Bulan eut provoqué un vaste débat entre les trois religions monothéistes, joute remportée par le judaïsme. Le *Kouzari* a donc une forte valeur symbolique. Ha-Lévi y montre comment le souverain, désireux de se rapprocher de Dieu, est déçu par la philosophie, la théologie chrétienne et musulmane. Seul le judaïsme, religion révélée traversée par les prophètes, la solidarité du peuple de Dieu et la Torah, satisfait sa quête.

HALLÂJ, AL- (857-922)

ISLAM

Abû al-Mughîth al-Husayn ibn Mansûr naît en Iran et étudie en Irak. Formé à la mystique par Sahl al-Tustari (818-896), un maître du soufisme, il s'installe à Bassora puis en 875 à Bagdad. Partisan d'une union profonde et fervente avec Dieu, il s'adresse à toutes les couches sociales, ce qui l'oppose aux autres soufis. De cette époque date son surnom, Al-Hallâj al-Asrar, « le cardeur des consciences », référence au métier de son père qui devait « carder le coton » (*halaja*, en arabe). Il voyage en Iran, en Inde et jusqu'en Chine, puis revient à Bagdad. Mais il suscite de violentes réactions en proclamant que Dieu peut diviniser l'homme et le rendre meilleur, que l'extase qui rend Dieu si présent peut supprimer la frontière entre l'humain et le divin, entre le Créateur et sa créature. On lui prête même cette expression lancée en pleine pratique extatique : « *Ana al-Haqq* » (« Je suis la Vérité »). C'en est trop car, dans le Coran, « Al-Haqq » est l'un des noms d'Allah*, le Créateur ! Accusé d'hérésie et d'impiété, en clair d'apostasie, il subit un emprisonnement de plusieurs années, pour des raisons à la fois religieuses et politiques, car la sécurité du pouvoir repose sur la foi. Ce célèbre soufi est supplicié puis décapité à Bagdad.

HAMMOURABI, ROI DE BABYLONE (vers 1792-1750 av. J.-C.)

ORIENT ANCIEN



Succédant à son père Sîn-muballit, ce souverain, dont le règne semble avoir été éminent, parvient à soumettre une grande partie de la Mésopotamie et fait de Babylone la capitale de son empire. La ville a dès lors Marduk* comme dieu tutélaire. Hammourabi organise la justice et le droit, fait bâtir des édifices religieux, administre et mène une diplomatie habile. Sa célébrité vient aussi et surtout d'un code gravé sur une stèle de basalte découverte en 1902 à Suse. Le « roi de justice » y rend hommage à Shamash*/Utu, le dieu du Soleil qui lui a offert la vérité et qu'un bas-relief représente barbu et coiffé de la tiare, du bâton et du cercle, symboles du pouvoir royal. Hammourabi se tient debout près de lui, l'air

respectueux. Le code mentionne les villes de l'empire, puis l'ensemble des règles qui régissent la société (justice, hiérarchie sociale, famille, économie…). Il constitue donc un précieux document sur le fonctionnement de l'Empire babylonien de cette époque.

HANUMAN

INDE

Dans le *Râmâyana* indien, le héros Râma* entre en guerre contre Râvana*. Il est aidé par le roi des singes : c'est Hanuman (ou Hanumant), celui qui est « fourni de la mâchoire ». Les démons (Râkshasas*) et leur chef Râvana le capturent, puis entourent sa queue d'un linge imbibé d'huile pour y mettre le feu. Mais Hanuman fait grossir sa queue enflammée, s'envole, incendie Lankâ, la capitale des démons, et plonge dans la mer pour éteindre ses flammes. Fils de Vâyu, Hanuman est en effet doué d'une force prodigieuse qui lui permet par exemple de repousser l'Himalaya. Il est aussi magicien et guérisseur. Il dérobe par exemple à un Gandharva* une herbe merveilleuse qui redonne la vie aux guerriers morts sous les flèches ennemies. Intelligent, rusé et courageux, il reste un modèle de dévotion et de fidélité envers son maître. Il reste très vénéré en Inde.

HÂPY

ÉGYPTE

Personnification de l'esprit du Nil nourricier, ou de ses crues bienfaitrices, Hâpy (ou Hâpi) est figuré en homme ventripotent à la poitrine imposante, et coiffé de papyrus, plante emblématique de l'Égypte poussant en fourrés dans les zones marécageuses. Ce dieu, qui ne doit pas être confondu avec l'un des fils d'Horus*, garantit donc la fertilité des sols, l'abondance et la vie. C'est pourquoi il est en relation avec Noun*, les eaux primordiales, le liquide par excellence. Avec sa peau verte et bleue, couleurs de l'eau, Hâpy réside dans une caverne en Haute-Égypte, près d'Assouan. De là, il précipite les flots vers les cultures de la Basse-Égypte, où sa maison se trouve près du Caire. Chacune de ses demeures est très vénérée.

HÂRITÎ

BOUDDHISME

Divinité de la Fécondité, Hâritî est associée à Pâñcika, un génie de l'abondance. Cette mère de cinq cents démons, dévoreuse d'enfants, est convertie par le Bouddha*. Elle devient ensuite la protectrice des mêmes enfants, des accouchements et, par extension, de la famille. Originaire d'Inde et transférée en Chine, elle fut ensuite importée au Japon sous le nom de Karitei-mo. Appelée surtout Kishimojin, elle est vénérée par les adeptes de Nichiren* et la gardienne du *Sûtra du Lotus*, un texte fondateur du bouddhisme. On la représente souvent debout tenant un enfant et une grenade.

HAROUNAL-RACHID(766-809)

ISLAM

Fil d'al-Mahdi*, Haroun al-Rachid, cinquième calife abbasside (786-809), commence par éliminer des membres de son cabinet en profond désaccord (782-803). Il guerroie victorieusement contre les chrétiens de Byzance (797). Il meurt à Tûs, en Iran, en essayant de contrer des difficultés à l'intérieur de son vaste empire. Pour les uns, ce calife fut un grand souverain ; pour les autres, un incapable. En tout cas, il a entretenu à Bagdad une cour brillante, source d'une vie intellectuelle et d'un commerce florissants. Abû Nuwâs, poète connu pour sa vie dissolue et sa poésie amoureuse, atteste par exemple du raffinement sous le règne d'Haroun al-Rachid et sous celui de son fils et successeur al-Âmîn (809-813), fils de l'influente et charitable Zubayda (762-831), protectrice généreuse de savants et de poètes. Mais al-Âmîn se dispute pour l'héritage avec son demi-frère al-Ma'mun. Il meurt dans un combat, et al-Ma'mun devient le septième calife (813-833). Il montre un intérêt pour les arts, la philosophie et les sciences, mais ne laisse pas un grand souvenir sur le plan politique et religieux. Le déclin de la dynastie abbasside et le morcellement de l'empire, amorcé sous Haroun al-Rachid en proie à des ennemis intérieurs et extérieurs, sont en marche…

HARPOCRATE

ÉGYPTE/GRÈCE/ROME

Traduction grecque de l'égyptien « Horus l'enfant », le nom Harpocrate désigne le fils d'Isis* et Osiris*. Représenté comme un garçon nu suçant son index droit, assis sur une fleur de lotus d'où il a émergé, il porte la natte des enfants, plantée sur un crâne rasé et tombant sur la tempe droite. Il figure seul ou sur les genoux d'Isis, prête à l'allaiter. Sa mère l'ayant soustrait à de nombreux périls provoqués par Seth*, comme la piqûre de scorpions, il est invoqué contre les créatures dangereuses. En tant que fils d'Osiris, Harpocrate est aussi un dieu de la Végétation, figuré avec une corne d'abondance et une jarre. Et le successeur de son père.

Adopté par les Grecs qui l'associent à Éros*, Harpocrate conserve ces attributs et ces représentations, excepté sa natte, remplacée par la chevelure bouclée du dieu grec. Par-

fois, il hérite les ailes et les flèches de ce dernier. En raison de son index appliqué sur la bouche, les Romains reprennent son rôle de dieu du Silence et des Secrets, garants des mystères d'Isis qui se sont répandus dans l'empire. Plus largement, sa présence à l'entrée des temples grecs et romains impose le respect des dieux. On le voit avec une chouette, animal symbolisant la nuit (donc le silence) ou une fleur de lotus. Le pêcher est son arbre de prédilection, car ses feuilles rappellent une langue et ses fruits, un cœur, c'est-à-dire le mariage idéal entre la parole et les sentiments.

HARPYES

GRÈCE

Les Harpyes (« qui enlèvent »), ou Harpies, sont les sœurs d'Iris* (arc-en-ciel). Filles de Thaumas, divinité marine née de Gaïa*, ces monstres ailés ont la rapidité des vents (dont elles seraient des personnifications) et s'emparent sans prévenir de mortel (le) s pour les conduire aux enfers et/ou les tourmenter. D'abord décrites comme de jolies créatures, elles sont devenues terrifiantes avec leurs ongles crochus et leurs visages de vieilles femmes, leur odeur nauséabonde. On en dénombre deux ou trois selon les sources.

HASAN (625-670)

ISLAM

Fils d'Ali* et de Fatima*, frère aîné d'Hussein*, Hasan est le petit-fils de Mahomet*. Après l'assassinat de son père (661), il est proclamé cinquième calife de l'islam par le parti d'Ali. Mais il ne tient que six mois… Mu'âwiya*, fondateur de la dynastie des Omeyyades et calife en place, le contraint à renoncer. L'accord est scellé à Koufa (Irak). Hasan obtient néanmoins une sécurité financière, pour lui et Hussein. Il s'établit à Médine, où il meurt. Pour les chiites, il est le deuxième imam. Hussein reprendra bientôt le flambeau. Les descendants d'Hasan ont fondé des dynasties, dont celle des Chérifs de La Mecque (X[e] siècle-1924) et ceux du Maroc, qui règnent depuis la fin du XIII[e] siècle.

HASAN AL-BASRI, AL- (642-728)

ISLAM

Tenu pour l'inspirateur du soufisme, ce prédicateur et ascète naît à Médine et s'installe à Bassora (Irak), ou Basra, d'où son nom. Mystique, il est l'auteur de lettres, et surtout d'aphorismes et de discours qui concourent toujours à sa renommée. Partisan de l'équité et de la non-violence, il appelle à s'écarter des vaines tentations de ce monde et à se concentrer sur l'amour de Dieu. Il est parfois qualifié de « troisième maître », après Mahomet* et Ali*.

HATHOR

ÉGYPTE

Déesse très ancienne, Hathor est vénérée dès la I[re] dynastie de pharaons, au début du III[e] millénaire av. J.-C. Avec le temps, elle élargit ses compétences aux pierres et autres produits précieux, ainsi qu'aux espaces désertiques égyptiens et étrangers. Un mythe célèbre rapporte qu'elle était d'abord une déesse destructrice. Assimilée à « l'œil du Soleil (Rê) », elle prend ainsi la forme d'une lionne redoutable et sanguinaire qui martyrise la Nubie, punition infligée aux hommes pour avoir désobéi à Rê*, son père. Mais, l'humanité menaçant de disparaître tant elle est féroce, celui-ci, qui craint que sa fille ne se fasse tuer, demande à Shou* et Thot* de l'amener en Égypte – d'autres sources parlent d'Onouris*. Lui promettant les réjouissances de leur pays, les deux dieux la convainquent de les suivre. D'après certaines sources, elle boit une liqueur enivrante qu'elle prend pour du sang, et cette créature serait en fait Sekhmet*. Quoi qu'il en soit, Hathor s'installe dans l'un de ses sanctuaires principaux, à Dendérah, en Haute-Égypte, au nord de Thèbes, et devient celle de l'amour, la joie, le vin, la danse, la musique. Ses fêtes, qui annoncent les crues du Nil, montrent qu'elle est la maîtresse de l'ivresse.

Hathor, dont le nom signifie « demeure d'Horus* », est la sœur ou l'épouse de ce dernier. Avec lui, elle forme à Edfou une triade comprenant aussi son fils Ihy, une divinité de la joie qui joue du sistre, l'un des emblèmes de la déesse, avec le *ménat* (un collier). Cet instrument à percussion utilisé dans les cultes égyptiens comporte des figures de femmes aux oreilles de vache, car la gracieuse Hathor prend l'aspect de cet animal sacré pour souligner son rôle de garante de la fertilité et des naissances. Nourricière, elle allaite même les pharaons, qu'elle protège et dont elle suit les rites funéraires au côté de Rê. Et les nouveau-nés reçoivent d'elle les sept Hathor, sortes de fées qui, parlant d'une seule bouche, déterminent leur destin.

Très populaire, Hathor s'est en fait enrichie d'autres déesses égyptiennes comme Bastet*, Isis*, Ouadjet*, Sekhmet* ou encore Bat, divinité très ancienne de la Fertilité, au visage féminin avec des oreilles de vache et des cornes. Hathor est en effet représentée en vache ou en jeune fille portant une couronne composée de cornes qui encerclent le disque solaire.

Les Grecs identifieront Hathor à Aphrodite*, leur déesse de la Beauté et de l'Amour. Elle-même se confondra avec Isis* et Maât*. Enfin, à l'époque ramesside (1320-1070 av. J.-C.), elle prête ses traits à Anat*. Cette déesse orientale, devenue fille de Rê et épouse de Seth*, est une guerrière redoutable, qui protège le pharaon dans les combats.

HAUMEA

HAWAÏ/POLYNÉSIE

Connue pour ses dons de sorcière et sa science des plantes magiques qui attirent les poissons, Haumea préside aux naissances et à la fertilité. Mère de créatures étranges et maléfiques, elle renaît toute seule en une jeune fille pour s'unir à ses enfants ou petits-enfants. Au final, cette déesse, reconnue aussi en Polynésie, est tuée par Kaulu, un *trickster** qui a réussi à surmonter ses pouvoirs. Citons sa fille Pele, déesse du Feu des volcans, à Hawaï et en Polynésie. Née à Tahiti, elle en est chassée par Kane Milohai (forme de Kane*), son père, qui lui reproche son tempérament excessif. Embarquée sur une pirogue fournie par le dieu des Requins, elle visite de nombreuses îles. Aucune ne la satisfaisant, elle les quitte après avoir creusé les vastes cratères aujourd'hui inactifs et remplis d'eau. Enfin, elle arrive à Hawaï, évince le dieu du Feu Aila'au et crée le Kilauea, dont le cratère, le plus grand et le plus actif de l'île, lui sert de résidence. C'est en cet endroit que, selon la tradition, débuta la création. C'est pourquoi il est considéré comme le centre du monde. Maîtresse des éruptions, Pele, qui contrôle aussi la foudre, personnifie le pouvoir de destruction. Sa jalousie démonstrative est tenue pour responsable des débordements du Kilauea. Cette déesse ravissante et lunatique, habituellement vêtue de noir, peut prendre l'apparence d'un enfant, d'une belle jeune fille ou d'une vieille femme. Sa sœur favorite est Hi'aka, la déesse des Îles, des Collines, des Falaises, des Grottes et des Terres. Fille de Kane Milohai et d'Haumea, elle est la patronne des danseurs d'*hula*, la danse sacrée encore pratiquée. Née aussi à Tahiti, elle est transportée par Pele à Hawaï sous la forme d'un œuf. Elle vit dans un bosquet sacré et passe son temps à danser. Le couple Haumea/Kane Milohai donne également naissance à Kapo, une déesse de la Fertilité et de la Sorcellerie. Dotée de pouvoirs obscurs, elle peut prendre n'importe quelle forme. Elle a pour particularité de posséder un vagin amovible, dont elle se sert pour mettre fin aux assiduités de Kamapua'a, un homme-cochon. Ce dieu polynésien de la Fertilité est en effet épris de Pele, avec qui les relations sont orageuses, et transforme la lave solidifiée en sols fertiles. Enfin, Kapo est la mère de Laka, avec laquelle elle est parfois confondue. Déesse du *hula*, du chant, de la musique, de la pluie, de l'abondance et de l'orage, Laka, figure très populaire, a pour époux Lono, l'un des quatre grands dieux hawaïens qui, avec Kane*, existaient avant la Création. Elle préside en outre la nature sauvage et la croissance.

HEAMMAWIHIO

AMÉRIQUES/CHEYENNES

Pour les Cheyennes du Nord (Montana) et les Cheyennes du Sud (Oklahoma), tout repose sur six grandes divinités. Quatre correspondent aux points cardinaux. Les deux autres sont d'abord Heammawihio, le créateur, « celui qui est sage et au-dessus », c'est-à-dire dans le ciel. Autrefois, il vécut parmi le peuple et lui enseigna comment fabriquer des pointes de flèche, des arcs et des couteaux, comment faire du feu et chasser. On l'invoque pour obtenir une bonne santé, la réussite et la longévité. Vient ensuite Aktunowihio, « l'autre [esprit] qui vit sous la terre ».

Les Cheyennes étaient connus pour être de fervents adeptes d'un rendez-vous initiatique, la danse du Soleil, qui, au printemps, célébrait le retour de la nature ou encore le courage des guerriers. Marquée par des visions, des transes et des épreuves physiques douloureuses, cette célébration majeure des Amérindiens des Plaines fut interdite en 1881. Elle a retrouvé sa légitimité à partir des années 1960.

HÉBÉ

GRÈCE

Fille d'Héra* et de Zeus*, Hébé est la déesse de la Jeunesse. Assistant les dieux, elle aide Arès* à préparer son bain ou Héra à atteler son char. Elle est plus spécialement chargée de leur servir le nectar (boisson) et l'ambroisie (nourriture) dont ils tirent leur vitalité et leur jeunesse. Mais un jour qu'elle s'affale et laisse tomber une coupe, honteuse, elle s'enfuit et refuse de poursuivre sa tâche, dès lors dévolue à Ganymède*. Elle épouse ensuite Héraclès*, qui a accédé au monde des dieux après sa mort terrestre, et lui donnera deux fils. Vénérée dans plusieurs temples de Grèce, Hébé sera adoptée par les Romains sous le nom de Juventas (« Jeunesse »). À Rome, où son temple se trouvait sur le Capitole et dans le cirque de Maxime, les adolescents lui offraient une pièce de monnaie lorsqu'ils portaient pour la première fois la toge, marque du passage au statut d'homme.

HE BO

CHINE

Frère de Chang E*, He Bo (ou He Po) est le dieu du Fleuve Jaune (Huang He), qui, réputé pour ses crues dévastatrices, coule dans le nord-est de la Chine sur 5 464 km. Son nom vient de la masse d'alluvions charriées par ses eaux troubles. Selon la légende, He Bo se sacrifia en se liant à des rochers puis en plongeant dans le fleuve impétueux afin de l'apaiser, ce qui lui valut de devenir immortel. Jusqu'à la

fin du règne des empereurs Zhou, intervenue en 222 avant notre ère, on lui rendait hommage en précipitant dans l'Huang He une jeune fille destinée à l'épouser.

HÉCATE

GRÈCE

Le portrait de cette déesse est d'abord flatteur. Bienfaitrice, elle aide les marins, les chasseurs, les guerriers, les femmes en couches ou encore les éleveurs, et même Déméter*. Zeus* lui accorde ainsi des pouvoirs terrestres, maritimes et célestes. Au fil du temps, elle prend des accents moins favorables, qui en feront au final une déesse redoutable et redoutée. Divinité lunaire, elle possède trois visages, à l'image des trois phases de la lune et des trois âges de la vie (naissance, mariage et mort), ce qui en fait la déesse des Routes et des Carrefours, où elle figure sous la forme d'*Hecatia*, statues à trois têtes représentant les trois grandes déesses lunaires : Artémis* (nouvelle lune), Hécate (lune décroissante) et Séléné* (pleine lune). Associée aux rites funéraires, dont elle garantit le déroulement, elle exerce son immense pouvoir dans l'obscurité. Représentée avec trois têtes (louve, chienne, serpent ou jument), elle est accompagnée d'une meute de chiens, animaux sacrifiés dans le cadre de son culte. Devineresse, Hécate est aussi une grande magicienne qui enseigne sa science à Médée* et Circé*. Ses plantes sont la belladone, très dangereuse, l'aconit, poison né du Cerbère, la mandragore anthropomorphe et mystérieuse.

À Rome, Hécate est adorée sous le nom de Trivia, nom dérivé du latin *trivium* (« carrefour »).

HECTOR

GRÈCE

Fils aîné de Priam*, roi de Troie, Hector est l'un des grands héros de la guerre entre Troyens et Grecs. D'un courage exemplaire, cet homme généreux est l'indispensable défenseur. Il s'illustre à plusieurs reprises, notamment dans son combat singulier avec Ajax*, à l'issue duquel tous deux échangent leurs armes. Protégé par Apollon*, il va jusqu'à mener une incursion dans le camp ennemi et à en menacer la flotte. Patrocle l'empêche d'incendier les vaisseaux, mais il le tue, avant d'être tué à son tour par Achille*, qui accroche le corps à son char et le traîne devant les murs de Troie. La dépouille est ensuite rendue à Priam, qui a supplié le Grec de récupérer le corps. Hector reste aussi le modèle de l'homme calme devant les événements, du fils fidèle, de l'époux tendre d'Andromaque* et du père attentif d'Astyanax.

HEDWIGE (vers 1179-1243)

CHRISTIANISME

Tante d'Élisabeth de Hongrie*, Hedwige (du germanique *ed*, « félicité », et *wig*, « combat »), ou Edwige, est la fille du comte de Bavière Berthold III. Elle est aussi la sœur d'Agnès de Méranie, épouse du roi de France Philippe Auguste (1180-1223). Élevée selon son rang et dans la religion, elle est mariée à 12 ans au duc de Silésie Henri Ier le Barbu (vers 1168-1238), proche de l'Empire germanique. Mère de sept enfants, dont trois survivent, elle vit à la cour de Silésie, entourée de Polonais. Succédant à son père Boleslas le Long en 1202, Henri s'entoure de son épouse dans les affaires et l'organisation de son État. Tous deux fondent des monastères. Après (ou avant) la mort de son mari, tué dans une bataille contre les Tartares, elle se retire dans l'un d'entre eux, l'abbaye de Trebnitz (Pologne). Fêtée le 16 octobre, Hedwige est la patronne des orphelins.

HEIMDALLR

NORDIQUE

Tenu pour le fils des neuf filles d'Aegir*, maître de la mer, Heimdallr est le gardien des dieux. Posté sur le Bifröst, le pont « arc-en-ciel », il veille à l'accès d'Asgard, le monde des Ases*. Sa *lur* (trompe) est appelée Gjallarhorn (« corne hurlante »). Il en sonne doucement lorsqu'il s'agit d'un dieu, et fortement en cas de danger. On le dit caché derrière la troisième branche d'Yggdrasil*, l'arbre cosmique dont il est sans doute une personnification. Surnommé « l'Ase blanc » et « le plus brillant des dieux », il habite Himinbjörg, le « mont du ciel », autant d'indices d'une dimension céleste à l'origine. Veilleur et soutien infatigable, Heimdallr ne dort quasiment jamais, possède une ouïe et une vue hors du commun. Il entend même l'herbe pousser et la laine des moutons friser. Au Ragnarök*, il fait retentir Gjall pour avertir les dieux.

Heimdallr et Rig

Dans la *Rigsthula*, poème de l'*Edda poétique* – à ne pas confondre avec l'*Edda* de Snorri Sturluson* –, Heimdallr est appelé Ríg. Sous ce nom, il prend forme humaine, quitte Asgard et se rend à trois reprises à Midgard, le monde des hommes, où il passe trois nuits. La première nuit, il s'unit à Aïeule et conçoit Thraell, c'est-à-dire la classe des esclaves. La deuxième, il crée, avec Grand-Mère, la classe des hommes libres personnifiée par Karl. Enfin, la troisième nuit, Modir (Mère), épouse de Fadir (Père), aboutit à la création de Jarl, mot générique désignant les nobles chefs de guerre, et par extension les rois.

HEITSI-EIBIB

AFRIQUE

Pour les Namas (Namibie) ou Khoi-Khoi, appelés encore Hottentots par les Occidentaux, Heitsi-Eibib est un héros légendaire, né d'une vache ou bien d'une vierge fécondée par une herbe magique. Grand magicien lui-même, il est capable de se métamorphoser en animaux dont il a défini les caractéristiques et l'environnement. Il est le patron des chasseurs, et lui-même habile tireur. Selon la légende, il meurt à diverses occasions puis ressuscite, ses résidences successives se situant sous des cairns, des amas de pierre répartis sur le territoire des Namas. Sous le nom de Tsui-Goab, dieu de la Pluie et du Tonnerre, patron des sorciers, il remplit un célèbre exploit contre Ga-Gorib. Cette créature avait l'habitude d'emprisonner des animaux (dont des hommes) dans un puits avant de les dévorer. Le héros tombe dans le piège, en sort et lutte contre le monstre, qu'il précipite dans le puits.

HEL

GERMANO-NORDIQUES

Sœur du loup Fenrir* et du serpent Jormungand, Hel est le dernier enfant de Loki* et de la géante* des glaces Angerboba. C'est la déesse des Morts qui, ne résidant pas au Walhalla des Walkyries*, ne sont pas tombés glorieusement au combat, décédant de maladie ou de vieillesse. Elle est la reine de leur monde, où l'a reléguée Odin*, l'Helheim, région brumeuse, obscure et glacée qu'encercle une rivière infranchissable. Personne ne peut en partir. Garm (associé à Fenrir*), un chien possédant quatre yeux, le poitrail couvert de sang, en garde l'accès, tandis qu'Hraesveld (« avaleur de cadavres »), un géant ayant l'apparence d'un aigle, produit un vent glacial en battant de ses ailes immenses.

Hel est à l'image de son domaine, dont le portrait sera influencé par le christianisme : une créature hideuse, au visage sinistre, dont la moitié inférieure du corps est celle d'un cadavre.

HÉLÈNE (vers 250-vers 329)

CHRISTIANISME

Mère de Constantin I[er] le Grand*, Hélène tient son nom de la racine grecque *hélê*, « éclat du soleil ». Historiquement, cette femme d'origine modeste est la première concubine de l'empereur Constance I[er] Chlore (305-306), père de Constantin, qui la délaisse pour épouser Théodora* en 289. Constantin la nomme impératrice en 325.

Elle est une grande sainte en raison de la gloire de son fils et d'un autre événement majeur : en 326, à peine baptisée, elle fait un pèlerinage en Palestine, et restaure les lieux saints malmenés par l'occupation romaine comme Bethléem et les étapes de la Passion à Jérusalem. À cette occasion, elle découvre, dit-on, le lieu du supplice (Golgotha) et la vraie croix de Jésus, ainsi que les trois clous qu'elle offre à Constantin. L'empereur orne son casque avec le premier, fait fondre le deuxième, qui devient le mors de son cheval afin de s'assurer ses victoires, et place le troisième au pied de sa statue, à Constantinople, pour protéger la capitale qui porte son nom. Et il fait édifier une basilique (Saint-Sépulcre) célébrant le martyre du Christ (335). Cet événement, ou Invention (découverte) de la Sainte Croix, est fêté le 6 mars par les orthodoxes et le 3 mai par les catholiques. Au IV[e] et au V[e] siècle, des auteurs, Cyrille de Jérusalem, Ambroise*, Jean Chrysostome*, Rufin d'Aquilée ou Paulin de Nole*, s'en font l'écho. Le corps d'Hélène, morte à Nicomédie (Izmit, Turquie), rejoint Constantinople puis Rome, où son sarcophage repose au musée du Vatican. Vers 840, un moine vole le tronc embaumé et le rapporte dans son abbaye d'Hautvillers (Marne). À la Révolution, la châsse est détruite (1791), mais les reliques sont sauvées par un prêtre qui les confie aux chevaliers du Saint-Sépulcre, qui, en 1820, les transfèrent dans leur église de Paris, Saint-Leu-Saint-Gilles, où elles sont toujours exposées.

Hélène est fêtée le 18 août (catholiques) et le 21 mai (orthodoxes), avec son fils.

HÉLÈNE

GRÈCE

Fils d'Œbalos, roi de Sparte, Tyndare pense légitimement accéder au trône à la mort de son père. Mais son frère Hippocoon le chasse. Il trouve refuge en Messénie, où il épouse Léda, et reprend Sparte grâce à Héraclès*. Il est alors le père, réel ou adoptif, d'enfants réunis sous le nom de Tyndarides : Hélène, Clytemnestre (épouse d'Agamemnon*), Castor* et Pollux. Hélène, devenue une très belle jeune fille, danse gracieusement dans le temple d'Artémis* lorsqu'elle est enlevée par Thésée*, qui l'emmène en Attique. Une expédition victorieuse contre Athènes permet à ses frères de la libérer. Cette aventure ne l'empêche pas d'être convoitée par de nombreux prétendants. Sur le conseil d'Ulysse*, Tyndare, pour éviter de froisser ceux qui échoueraient, fait prêter un serment à tous : ils se ligueront contre celui qui viendrait disputer sa fille à l'heureux élu. Et le choix se porte sur le frère d'Agamemnon, Ménélas*, qui succède au roi. De cette union naît Hermione. Mais le prince troyen Pâris* profite d'une absence de Ménélas pour enlever Hélène. En vertu du serment, les prétendants se liguent et se lancent dans la guerre de Troie relatée dans l'*Iliade* d'Homère*. Après la mort de Pâris, Hélène épouse Déiphobe, frère de son défunt mari : lorsque les Grecs prennent enfin la ville, elle le livre. Ménélas le tue

avec l'aide d'Ulysse, se réconcilie avec sa reine et, après un long périple, retrouve sa patrie, où tous deux coulent des jours paisibles. Veuve, Hélène gagne Rhodes, où la reine, dont le mari est mort devant Troie, la fait pendre à un arbre. Une source prétend qu'elle rejoint alors les dieux.

HÉLIOS

GRÈCE

Fils d'Hypérion*, Hélios est la représentation du soleil. Ses sœurs sont Éos* (aurore) et Séléné* (lune). Présenté comme une sorte d'assistant des dieux, en particulier de Zeus*, il est souvent confondu avec Apollon*. Nous le retrouvons par exemple dans l'histoire de Déméter* et de sa fille Perséphone*. Chaque matin, il prend son char et ses quatre chevaux pour parcourir le ciel. Le soir, il s'endort dans son palais d'or voguant sur l'océan, pour gagner l'Est, où Éos l'accueille pour une nouvelle course. Pendant son périple diurne, Hélios, beau jeune homme aux cheveux d'or, surveille les hommes. Rien ne lui échappe, même chez les dieux. C'est lui qui guérit Orion* et prévient Héphaïstos* de l'adultère d'Aphrodite* avec Arès*.

Hélios conçoit une belle descendance. Avec son épouse Perséis, il engendre Æétès, l'un des Argonautes entourant Jason*, Pasiphaé, femme de Minos*, et la magicienne Circé*. La nymphe Rhodos lui donne sept fils, les Héliades, et Clymène, sœur de Perséis, lui donne les Héliades féminines et Phaéton*. Avec Aeglé, une Naïade*, il conçoit les Charites*.

Originaire de l'est de la Grèce, la vénération du soleil, en dépit de la place subalterne d'Hélios, finit par s'étendre, notamment dans le Péloponnèse et à Rhodes, où des jeux étaient consacrés au dieu. Les fidèles lui sacrifiaient des bœufs, des chèvres, des béliers et des chevaux blancs.

À Rome, le dieu Sol, personnification du soleil, est identifié à Hélios. À la fin de l'Antiquité, son culte devient prédominant. Il est lié à Mithra* et au *Sol invictus*, le « soleil invaincu ».

HÉNOCH

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Le nom Hénoch, Hanok en hébreu, renvoie à la notion d'inauguration. Dans le libre de la Genèse, il désigne un fils de Caïn, fils d'Adam*, tandis qu'une autre tradition biblique en fait le fils d'Énoch (« mortel ») né de Seth, le troisième fils d'Adam. Il est le père de Mathusalem, l'homme qui eut la plus longue vie (969 ans), lui-même grand-père de Noé*. Septième patriarche avant le Déluge, Hénoch « marche avec Dieu » et, à 365 ans, est « enlevé » au ciel, comme le sera

plus tard le prophète Élie*. Entouré de mystère, ce personnage alimentera la tradition. Pour le *Livre d'Hénoch*, il aurait été initié aux secrets célestes et divins. Rédigé en hébreu dans les deux siècles avant Jésus*, ce pseudépigraphe n'existe que dans une version éthiopienne. Hénoch étant un pilier du style apocalyptique juif, il a aussi prêté son nom à deux autres livres, le premier en hébreu, le second en vieux slave.

Dans le Nouveau Testament, Luc* l'insère dans la généalogie de Jésus, qui remonte jusqu'à Adam, tandis que l'épître aux Hébreux rapporte : « Par la foi, Hénoch fut enlevé, en sorte qu'il ne vit pas la mort, et on ne le trouva plus, parce que Dieu l'avait enlevé. » Dans le Coran, Hénoch semble correspondre à Idris, un juste et un prophète élevé par Dieu « à une place sublime ».

HENRI II LE SAINT (973-1024)

CHRISTIANISME

Gisèle de Bavière, sœur d'Henri, épouse Étienne de Hongrie (vers 969-1038), dont il est le premier roi, et l'aide à évangéliser son pays avec le concours des bénédictins de l'abbaye de Cluny et de collaborateurs. Étienne est aussi le fondateur de monastères.

Duc de Bavière, Henri est aussi le mari de (sainte) Cunégonde de Luxembourg (vers 978-1040), qu'il épouse en 998. Après sa mort, elle se retire dans un monastère. Le couple ne laissant pas d'enfants, on prétendra qu'ils avaient vécu dans la continence. En 1007, Henri est sacré empereur germanique à Mayence, puis à Rome des mains de Benoît VIII (1014). Partisan et protecteur de l'Église, il promeut la réforme de Cluny et celle de l'Église avec Benoît et le roi de France Robert II le Pieux (996-1031). Sous son règne, Boleslas I[er] (vers 966-1025), dit « le Vaillant », obtient l'indépendance de la Pologne. Henri est fêté le 13 juillet chez les catholiques.

HENRI VIII (1491-1547), ROI D'ANGLETERRE (1509-1547)

CHRISTIANISME

Fils du roi Henri VII, Henri VIII est un souverain cultivé, amateur de divertissements, mais très soucieux de son trône. Sur le plan religieux, le début de son règne est marqué par sa défense de la foi catholique, que salue le pape Léon X (1513-1521). Par exemple, il s'oppose aux idées de Luther*, mais il souhaite aussi réduire l'influence et la tutelle de l'Église catholique sur son royaume, dont il entend être le maître. Sa vie privée lui en donne l'occasion. Excepté des morts nés, son épouse Catherine d'Aragon ne lui a donné qu'une fille, la future Marie I[re] Tudor (1553-1558), et n'aura sans doute plus d'enfant. Aussi, quand sa dame d'honneur Anne Boleyn conquiert le cœur d'Henri VIII, celui-ci demande en 1527 l'annulation de son mariage auprès de Clément VII (1523-1534).

Le pape refuse, entre autres parce que Catherine est la tante de Charles-Quint, puissant roi d'Espagne et maître de l'Italie. En 1531, Henri est proclamé chef de l'Église. Son chancelier Thomas More* conteste : il est exécuté (1535). Thomas Cranmer (1489-1556) fait voter la dissolution du mariage en janvier 1533 et devient archevêque de Cantorbéry. Henri épouse aussitôt Anne Boleyn : il est excommunié l'année suivante.

Henri VIII fonde ainsi une Église indépendante. Encore très catholique, elle se différencie vraiment sous le règne de son fils et successeur Édouard VI (1547-1553), né en 1537 de sa troisième épouse, Jane Seymour.

HÉPHAÏSTOS

Grèce

Fils d'Héra* et de Zeus*, Héphaïstos est laid, difforme et boiteux. Une version prétend qu'il doit cette infirmité à Zeus, qui, furieux qu'il se soit rangé au parti d'Héra dans le cadre d'une querelle, le jette de l'Olympe. Héphaïstos se brise les jambes. D'après une autre version, Héra, horrifiée par sa laideur, le précipite aussi de l'Olympe. Il se retrouve dans la mer et passe neuf ans auprès de Thétis*, qui l'aide à installer sa première forge dans une grotte sous-marine. Ensuite, il façonne un trône d'or qu'il offre à Héra. Celle-ci, ravie, s'assoit et se retrouve prisonnière du siège. Étant le seul à connaître le secret du mécanisme, Héphaïstos obtient sa réintégration dans l'Olympe en échange de sa libération.

Héphaïstos est d'abord l'échanson des dieux, avant de devenir dieu des Métaux et de la Forge. Il est aussi et surtout le dieu du Feu, non celui du ciel qui revient à son père, ni celui du foyer, apanage d'Hestia*, mais le feu de l'artisan qui façonne et fabrique. Assisté de cyclopes*, il est le forgeron des dieux et de héros comme Achille*, Héraclès* et Énée*.

Zeus le marie à Aphrodite*, déesse de la Beauté qui le trompe souvent, notamment avec Arès*, à qui elle s'est promise avant les noces. Averti de l'adultère par Hélios*, il enferme les amants dans un filet, les condamnant à subir les moqueries des dieux. Honteux, ils quittent l'Olympe quelque temps.

En dépit de son physique peu engageant, Héphaïstos est un séducteur, et le père de plusieurs enfants, dont Érichthonios, roi légendaire d'Athènes et fils d'Athéna*. À Rome, il prendra les traits de Vulcain*.

HÉRA

Grèce

Fille de Rhéa* et de Cronos*, Héra est l'épouse officielle de son frère Zeus*. Lors de la guerre de Troie, elle soutient les Grecs. Mais c'est une épouse très jalouse. Il faut dire que son mari la trompe sans

complexe, et craint souvent ses réactions qui se retournent contre ses amantes et ses enfants illégitimes, comme Dionysos* et Héraclès*. Le couple, dont les relations alternent orages et ententes, crée sa propre descendance au travers d'Hébé*, Héphaïstos* et Arès*. Mais il est dit également que la déesse les aurait conçus seule, sans intervention masculine.



En Grèce, Héra est la patronne des mariages, des époux légitimes et des naissances, ainsi que la protectrice de cités comme Argos et l'île de Samos, qui célébraient chaque année l'hiérogamie, c'est-à-dire le mariage de ces deux figures du panthéon. Veillant scrupuleusement à la fidélité conjugale, elle est aussi la déesse de la Fécondité, que symbolise un fruit, la grenade, un de ses attributs avec le sceptre, le diadème et le trône, éléments de son autorité et de sa souveraineté. Ses animaux sacrés sont le paon (qui tire son char), la vache et le corbeau. Enfin, Héra est souvent représentée avec un voile en rapport avec le mariage.

À Rome, Héra devient Junon*.

HÉRACLÈS

Grèce

La mortelle Alcmène, épouse d'Amphitryon*, s'unit pendant trois jours à Zeus* qui a pris les traits de son époux. De cette union naît Alcide (« fils d'Alcée »), mais Héra*, épouse du dieu, jalouse et furieuse d'avoir été trompée, va tout faire pour perdre l'enfant qu'Apollon* appelle Héraclès, la « gloire d'Héra ».

Doué d'une force colossale dès sa naissance, le garçon le prouve dans son berceau, en étranglant des serpents envoyés par Héra. Son enfance et son adolescence, qui se déroulent à Thèbes, sa ville natale, sont une succession d'exploits. Jusqu'au jour où la déesse vengeresse le frappe de folie. Dans un accès de démence, Héraclès tue sa femme Mégare et ses enfants. Terrassé par le chagrin, il court à Delphes consulter la Pythie. Dans un oracle, celle-ci l'enjoint de retrouver un parent, Eurysthée, le roi de Tirynthe. Pour le purifier de son crime, le souverain va alors lui imposer les célèbres douze travaux, dont l'ordre diffère selon les époques et les sources. Après ces exploits, Héraclès s'illustre dans d'autres aventures, notamment au côté de Jason*. Avant de rendre son dernier soupir, Nessos, un centaure* abattu par l'une de ses flèches empoisonnées, confie à son épouse Déjanire* un philtre magique dont elle badigeonnera la tunique du héros. Héraclès, en butte à d'atroces souffrances, assemble un bûcher et s'y couche. Cette illustre figure mythologique, dont le haut fait fut de vaincre la mort à plusieurs reprises, auquel on attribue même la fondation des Jeux olympiques, trouve une mort à l'égal de son courage et de son prestige. Transporté dans l'Olympe par

Zeus, et devenu immortel, il y épouse Hébé*, déesse de la Jeunesse.

Quant à Eurysthée, jaloux du héros au-delà de la mort, il est abattu par Iolaos, neveu d'Héraclès, lors d'une bataille contre Athènes et les Héraclides.

Les douze travaux

Étalés sur douze ans, les travaux d'Héraclès sont d'une formidable intensité. Pour certains, il est assisté de son neveu Iolaos, qui le suivra dans d'autres aventures.

1. Le héros se rend dans la vallée de Némée, en Argolide, où sévit un lion qui dévore tout sur son passage. Héraclès a beau lui décocher des flèches et le frapper de sa massue, le fauve est indemne, protégé par une peau à l'épreuve des armes. Héraclès, dans un furieux corps à corps, parvient à l'étouffer. Puis il l'écorche et revêt la dépouille que rien ne peut transpercer.

2. Héraclès affronte l'hydre de Lerne, créature de Typhon* et d'Échidna*. Résidant dans une caverne, non loin d'Argos, ce monstre au corps de chien possède neuf têtes de serpent, qui repoussent et se multiplient lorsqu'on les coupe. Avec l'aide d'Athéna, il en abat huit, tandis qu'Iolaos brûle les plaies pour empêcher toute repousse. Pour la neuvième, la seule qui soit immortelle, il la tranche et l'enterre sous un énorme rocher. Il trempe ensuite ses flèches dans le sang de l'hydre, les enduisant ainsi d'un poison fatal.

3. Avec ses cornes d'or et ses pieds de bronze, la biche de Cérynie est consacrée à Artémis*. Bien qu'elle soit rapide comme l'éclair, il la poursuit pendant un an, jusqu'au pays mythique des Hyperboréens. Alors que la biche hésite à traverser un fleuve, il la capture et, avec l'autorisation d'Artémis et Apollon*, l'apporte à Eurysthée.

4. Vient ensuite le sanglier géant d'Érymanthe qui ravage l'Arcadie. Héraclès le poursuit, le fatigue, le piège dans un filet et l'emporte vivant. Dans cette campagne, il a combattu les centaures et blessé malencontreusement Chiron*. On raconte que, en voyant le monstre, Eurysthée prend peur et se cache dans une jarre.

5. Héraclès s'attaque à des oiseaux du lac Stymphale qui dévorent les hommes et les bêtes. Pourvus de serres d'airain, ils déversent leur fiente qui pollue toutes les récoltes. Aidé par Athéna* et muni de cymbales forgées par Héphaïstos*, Héraclès les effraie et les transperce de ses flèches.

6. Le sixième travail, le dernier effectué dans le Péloponnèse, concerne Augias. Propriétaire d'un abondant bétail, ce roi d'Élis possède des écuries qui n'ont pas été lavées depuis très longtemps. Héraclès les nettoie en une journée, en détournant le cours de deux fleuves, l'Alphée et le Pénée. Puis il tue Augias, qui a refusé de lui donner le dixième de son troupeau, comme promis.

7. Un jour, Poséidon* offre à Minos*, roi de Crète, un superbe taureau blanc (père du Minotaure). Mais le souverain trahit son serment. Séduit, il ne le sacrifie pas au dieu et le cache dans son bétail. Furieux, Poséidon frappe l'animal de folie. Héraclès parvient à maîtriser à mains nues la créature qui ravageait l'île. Il la ramène en Grèce, où Thésée* le tuera sur la plaine de Marathon.

8. Fils d'Arès*, Diomède* est un roi de Thrace. Il possède des juments qui se nourrissent des étrangers passant sur son territoire. Héraclès le donne à manger à ses propres bêtes, qu'il offre ensuite à Eurysthée, lequel les consacre à Héra* – elles seront tuées par des fauves sur le mont Olympe.

9. Reine des Amazones*, Hippolyté possède une ceinture magique que convoite Admète, la fille d'Eurysthée. Parti avec des compagnons, Héraclès est accueilli avec bienveillance par la souveraine qui lui offre sa ceinture. Mais Héra, qui a pris les traits d'une Amazone, répand une fausse rumeur: Héraclès veut enlever Hippolyté. Un furieux combat oppose les redoutables guerrières et les étrangers. Le héros tue la reine, s'empare du trophée et l'offre à Admète.

10. Héraclès doit ensuite capturer le troupeau de Géryon, un géant à trois têtes qui terrorise le sud de l'Espagne. Il balise le détroit séparant l'Europe de l'Afrique en y élevant deux colonnes (les « colonnes d'Hercule »), tue Géryon et prend ses bœufs. Eurysthée les offrira en sacrifice à Héra.

11. Résidant aux confins de l'Occident, vers le couchant, les Hespérides habitent le jardin merveilleux des dieux, interdit aux hommes et gardé par Ladon, un dragon à cent têtes et fils d'Échidna. Dans ce lieu d'immortalité pousse un arbre aux pommes d'or que Gaïa* offrit à Héra lors de son mariage avec Zeus*. Les Hespérides ont la garde de ces fruits qui apportent la vie éternelle et la fécondité des dieux. Héraclès tue Ladon, s'empare du trésor et le donne à Eurysthée. Dans une autre version, Héraclès rencontre Atlas*, qui, fatigué de soutenir le ciel, accepte d'être soulagé un moment et rapporte les pommes. Mais il refuse de les donner et de reprendre sa place. Le héros feint d'accepter, lui demande de le remplacer, le temps de trouver un support qui atténuera le poids de sa charge sur ses épaules. Pour son malheur, le titan accepte et continue de porter son fardeau. Les pommes seront offertes à Athéna, qui les remettra dans leur jardin, qu'elles ne quitteront plus. Durant ce travail, le héros délivre Prométhée* de ses chaînes. Sur le chemin du retour en Grèce, il terrasse Antée, un géant qui écrasait les voyageurs en Libye, et tue Busiris, un roi cruel qui avait fait enlever les filles d'Atlas par des pirates qu'il abat sans merci.

12. Pour son dernier travail, Héraclès reçoit l'aide d'Athéna et d'Hermès*. Il descend dans le royaume d'Hadès*, les enfers, et capture à mains nues le terrifiant gardien Cerbère. À cette occasion, il délivre Thésée*.

Hercule le Romain

Apporté en Italie par les colons grecs, Héraclès devient Hercule (Herclé ou Horaclé pour les Étrusques), protecteur des marchands – en grande partie grecs et phéniciens et le prototype du combattant victorieux accompagné de ses récits grecs. Selon la tradition romaine, le héros, après avoir vaincu Géryon et pris ses troupeaux, passe par le site de la future Rome. Cacus, démon à trois têtes, pillard et brutal cracheur de feu, lui dérobe alors des bêtes qu'il récupère à l'issue d'un intense combat. Après son départ, le roi Évandre* lui consacre un sanctuaire. Le culte d'Hercule, attesté dès le tout début du IVe siècle avant notre ère, fut important.

HERMAPHRODITE

GRÈCE

Fils d'Aphrodite* et d'Hermès*, comme son nom l'indique, Hermaphrodite est d'une beauté fascinante. Un jour, en Asie Mineure, il se rend près d'Halicarnasse, et s'abreuve à une source portant le nom de la nymphe qui l'habite, Salmacis. Les eaux, dit-on, ont le pouvoir de susciter les plaisirs de l'amour. Éprise aussitôt du jeune homme, elle lui voue un sentiment si fort qu'elle demande aux dieux de se fondre en lui. Son désir est satisfait. Depuis, Hermaphrodite possède une double nature, féminine et masculine. Quant à la source, elle provoquerait le même phénomène pour quiconque s'y baigne.

HERMÈS

GRÈCE

Aînée des Pléiades*, la belle Maïa se promène lorsque Zeus* en tombe amoureux. La nuit, le dieu s'introduit dans sa caverne d'Arcadie et s'unit à elle, loin du regard jaloux de son épouse Héra*. Le produit de leurs amours est Hermès, né de la lumière paternelle et du monde souterrain maternel. Archétype de l'ingéniosité et de l'habileté, Hermès crée la lyre à partir d'une carapace de tortue. Pour les cordes, il utilise les boyaux de bœufs pris à Apollon*, auquel il offre l'instrument en compensation. Et, en échange de cours de divination et de son bâton d'or, qui deviendra le caducée, son emblème, il lui cède le syrinx (flûte de Pan*), dont il serait aussi l'inventeur – les hommes lui devraient aussi l'astronomie, l'alphabet, les poids et mesures. Messager et médiateur des dieux, il intervient logiquement dans de nombreux mythes, notamment auprès de héros comme Héraclès*, Orphée*, Ulysse* ou encore Persée*, qu'il aide à vaincre Méduse* en lui prêtant ses sandales ailées. Il remplit aussi un rôle de psychopompe, c'est-à-dire qu'il conduit les âmes des morts jusqu'aux enfers, le royaume d'Hadès*. Il est aussi le patron des commerçants et des voyageurs, le gardien des routes et des carrefours balisés par ses statues (les hermès), celui qui, avec Hestia*, fait passer le seuil des maisons. Mais son ambivalence l'amène aussi à protéger les voleurs et les ruses en général. Dieu de l'Éloquence, lui-même rusé, il se montre un grand séducteur, domaine qui, avec le mariage, entre dans ses attributions. Il est ainsi le père de plusieurs enfants, dont Daphnis*, Pan* et Hermaphrodite*. À Rome, Hermès influencera Mercure*.

HÉRODE

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Le nom Hérode est porté par plusieurs personnages de l'Israël antique. Placé sur le trône de Jérusalem par les Romains, Hérode le Grand est le « roi des juifs » (40-4 av. J.-C.), c'est-à-dire les habitants de la province de Judée. Hérode est un bâtisseur qui fait prospérer son royaume grâce au commerce. Il fonde des villes, dont le port de Césarée consacré à César, rénove, bâtit des forteresses comme Massada, entoure sa capitale de fortifications. Son œuvre emblématique est, à partir de l'an 15, l'embellissement et l'agrandissement du Second Temple de Jérusalem, reconstruit après le retour d'exil à Babylone (538) – détruit en 70 de notre ère. Hérode, qui par ce chantier veut se rendre populaire, ne peut cacher sa vraie nature. Paranoïaque et impitoyable, il élimine les opposants, ceux qui lui font de l'ombre, à commencer par sa propre famille, son épouse Mariamme, et ses deux fils, Alexandre et Aristobule. Les Romains apprécient son efficacité, mais méprisent sa condescendance. Les juifs le détestent, comme les Grecs, parce que ce roi d'origine iduméenne est soumis à Rome, dépense sans compter et a parsemé Jérusalem d'édifices à la limite du sacrilège. Sous son règne s'illustre le grand Hillel*, et naît sans doute Jésus*.

À la mort d'Hérode le Grand, le royaume est partagé entre trois de ses fils, toujours dépendants des Romains. Hérode Philippe reçoit les territoires du nord (Gaulanitide, Trachonitide…) et gouverne (de -4 à 34) depuis Césarée de Philippe, à l'est de Tyr (Liban). Hérode Antipas, le « renard » selon Jésus, hérite de la Pérée (au nord-est de la mer Morte) et de la Galilée. Son règne (de -4 à 39) est marqué par l'exécution de Jean le Baptiste* et par son mariage avec Hérodiade, l'épouse de son frère Hérode Philippe. Il fonde la ville de Tibériade, en l'honneur de Tibère, mais est déposé et exilé à Saint-Bertrand-de-Comminges, en Gaule. Le troisième fils, Hérode Archélaos, prend la Samarie, l'Idumée et la Judée. Mais, en l'an 6, Rome désapprouve sa violence, le destitue et l'exile à Vienne, en Gaule. La Judée est désormais dirigée par un préfet romain, le plus célèbre étant Ponce Pilate*, qui condamnera Jésus à la croix.

HERVÉ (VIe siècle)

CHRISTIANISME

Fils d'un barde, Hyvarnion, et de son épouse la belle Rivanone, Hervé porte un nom qui, en breton ancien, évoque un guerrier « actif au combat », en l'occurrence au service de Dieu. Né aveugle, élevé dans la foi chrétienne, il étudie auprès d'un moine. Barde à son tour, il compose des œuvres liturgiques. L'appel de la solitude étant le plus fort, il finit par être ermite. Un jour, dans sa retraite, un loup tue l'âne qui lui servait à labourer : il l'apprivoise et l'attelle à la charrue ! Puis, son exemple attirant des disciples, il part avec eux et son loup sillonner la Bretagne. Ils s'établissent dans l'actuelle localité de Lanhouarneau (« l'ermitage d'Hervé »), où le saint est inhumé. Très populaire en Bretagne, Hervé est fêté le 17 juin.

HERZL, THEODOR (1860-1904)

JUDAÏSME

Né à Budapest, capitale de la Hongrie, Theodor Herzl est d'abord avocat en Autriche, puis nouvelliste. En 1891, il est journaliste, représentant à Paris d'un quotidien viennois, le *Neue freie Presse*. Jusqu'en 1895, il s'initie aux rouages de la société française tout en étudiant les ressorts de la judéophobie galopante, qu'il décrit dans une pièce de théâtre. Il suggère que, pour échapper à cette situation, les juifs doivent retourner en *Erets Israël*, la « terre d'Israël ». Sa certitude croît lorsqu'il assiste en janvier 1895 à la dégradation du capitaine Dreyfus* et à « l'affaire » que déclenche ce militaire innocent. De retour à Vienne, il n'a de cesse de

convaincre les principaux représentants du judaïsme, dont Edmond de Rothschild, Maurice de Hirsch et Max Nordau, qui le soutiennent. Le sionisme, prôné depuis 1850 par d'autres juifs, voire des non-juifs, devient une force politique qu'il présente dans *L'État juif*. Le mot « sionisme » est apparu en 1890. Ce mouvement se réfère à Sion, une colline de Jérusalem qui abritait le Temple, et dont le nom se confond dans la Bible avec la ville elle-même et le pays. Il répond à la volonté du monde juif de jouir d'une citoyenneté et de droits à part entière, d'échapper aux persécutions multiples et de concrétiser une forte identité religieuse préservée depuis plus de deux mille ans.

En août 1897, Theodor Herzl convoque le premier congrès sioniste à Bâle, en Suisse. Mort brutalement, il aura contribué à l'implantation d'un foyer juif en Palestine, confirmée le 2 novembre 1917 par la déclaration Balfour, ministre britannique des Affaires étrangères, elle-même prélude à la création de l'État d'Israël le 14 mai 1948. Son corps repose à Jérusalem.

HESCHEL, ABRAHAM JOSHUA (1907-1972)

JUDAÏSME

Né à Varsovie, issu d'une lignée de rabbins, Abraham Heschel est formé au hassidisme, à la tradition littéraire et la mystique juives. À Berlin, où il étudie la philosophie, il enseigne et succède en 1937 à Martin Buber* à la tête de l'Organisation pour l'éducation juive des adultes. Les nazis l'exilent l'année suivante en Pologne. Professeur à Varsovie, il gagne Londres, où il crée l'Institute for Jewish Learning (1940), puis les États-Unis. Dans ce pays d'adoption, il professe à Cincinnati et à New York, où il occupe une chaire d'éthique et de mystique juives de 1945 à sa mort.

Érudit en matière de judaïsme, qu'il traite dans de nombreux ouvrages, Abraham Heschel est aussi un homme de convictions pour qui sa religion est un chemin permettant une relation plus intime avec Dieu, une manière d'obtenir des réponses à des questions existentielles et contemporaines. Le comportement et la morale de l'individu, dans sa vie personnelle et sociale, sont dépendants de cette proximité, l'homme conservant une liberté. Abraham Heschel milita pour les droits civiques des Noirs étasuniens, au côté de Martin Luther King*, et pour la paix au Vietnam. Il œuvra pour le dialogue entre juifs et chrétiens, notamment avec Jean XXIII*.

HÉSIODE (VIIIe-VIIe siècles av. J.-C.)

GRÈCE

Originaire de Béotie, Hésiode n'a laissé quasiment aucune trace de sa vie, excepté des données autobiographiques contenues dans *Les Travaux et les Jours*, un calendrier rustique mâtiné de mythologie qui devait inspirer les *Géorgiques* du Romain Virgile*. Pasteur devenu poète, cet auteur postérieur à Homère* est un précieux témoin des croyances de son temps. On lui attribue ainsi la *Théogonie*, une vaste fresque des dieux depuis la naissance de l'univers.

HESTIA

GRÈCE

Déesse du Foyer, humain et divin, Hestia est la fille de Gaïa* et de Cronos*. De ce fait, elle appartient à la génération des douze dieux olympiens, avec son frère Zeus*. Relevant surtout d'un symbole, celui de la stabilité et de la continuité, elle est peu présente dans les mythes. Mais, si elle possède très peu de temples, elle est vénérée dans ceux des autres divinités et au sein des maisons. Au point qu'elle est toujours invoquée et honorée en premier. C'est pourquoi cette protectrice des familles préside aux feux purificateurs de l'âtre domestique et des sanctuaires, et qui ne doivent jamais s'éteindre. Présente aussi au cœur des cités et des colonies grecques, elle fait l'objet de cultes publics assortis de processions.

Hestia est une vierge éternelle, ce qui lui permet de refuser les demandes en mariage d'Apollon* et de Poséidon*. Toujours prête à aider les humains qui le demandent, cette gracieuse déesse ne participe jamais aux disputes entre les dieux ou avec les mortels. Chez les Romains, Hestia correspondra à Vesta*.

HEURES

GRÈCE/ROME

Présentées d'abord comme les déesses des trois saisons de la Grèce antique (printemps, été, hiver), les Heures (ou Hores) sont trois belles jeunes filles, nées de Thémis* et de Zeus*. Leurs noms évoquent leur rôle dans la croissance des plantes : Thallo (bourgeonnement), Auxo (croissance) et Carpo (maturité). Devenues aussi les gardiennes des portes du ciel, elles prennent une dimension de stabilité, ce qu'attestent leurs autres noms donnés par Hésiode* : Eunomia (« bon ordre » et lois), Diké (« justice ») et Eiréné (« paix »). Ensuite, lorsque les saisons passèrent à cinq, les Grecs ajoutèrent deux autres heures, chargées des fruits et des fleurs. Enfin, lorsqu'ils divisèrent le jour en douze heures, elles devinrent les « douze sœurs » qui, dans la religion romaine, sont souvent en compagnie des Grâces (Charites* grecques) et des muses.

HIKO HOHODEMI

JAPON

Troisième fils de Ninigi*, Hiko Hohodemi, ou Hoori, est un habile chasseur. Un jour, il échange cette activité avec celle de son aîné Hosuseri, devenu pêcheur et appelé à succéder à leur père. Mais ils s'ennuient et constatent que chacun n'a pas les compétences requises. Hosuseri rend donc à son frère l'arc et les flèches. Or, Hiko Hohodemi a égaré son hameçon. Il lui en propose d'autres, en vain. Au final, il doit descendre au fond de la mer. Il y trouve l'aide du dieu des Mers, Ryujin, qui retrouve l'objet dans le ventre d'un poisson rouge. Il y rencontre aussi sa fille, Oto-Hime, qui l'épouse. De retour à la surface, il rend l'hameçon à Hosuseri, qui reconnaît sa puissance.

Hiko Hohodemi serait le grand-père de Jimmu Tennô, qui, selon la tradition, fut le premier empereur du Japon, au VIIe siècle avant notre ère.

HILAIRE DE POITIERS (vers 315-vers 367)

CHRISTIANISME

Évêque et docteur de l'Église catholique, Hilaire n'a rien laissé de sa vie, excepté des légendes. Les douze dernières années de sa vie sont marquées par son œuvre littéraire et sa lutte contre l'arianisme qui agite l'Orient et l'Occident romains. Vers 350, il est élu évêque de Poitiers, mais l'empereur d'Orient, Constance II (337-362), veut imposer l'arianisme en Occident. Hilaire s'y oppose et se retrouve exilé en Phrygie (Asie Mineure). Il se met alors à écrire des traités, notamment sur la Trinité*, et des lettres dont le contenu respecte l'orthodoxie et le rend proche des chrétiens orientaux, qui le surnomment l'« Athanase* d'Occident ». Puis il regagne Poitiers et œuvre à la réconciliation. Martin de Tours* est l'un de ses disciples. Outre son écrit sur la Trinité, Hilaire laisse des hymnes et un texte contre Auxence, évêque arianiste qu'il alla affronter à Milan. Il est fêté le 13 janvier en Occident et en Orient.

Hilaire et les saints

« Hilaire » vient du latin *hilaris*, « joyeux ». Le pape Hilaire (461-468) est d'abord légat du pape Léon Ier le Grand* au concile qui, malgré ses protestations, donne raison aux thèses d'Eutychès*. Succédant à Léon, il combat les hérésies, dote Rome d'édifices et consolide l'autorité de la papauté. Au VIe siècle, Chély, appelé aussi Hilaire de Mende, sa ville d'origine, est ermite au bord du Tarn, séjourne à l'abbaye de Lérins (*voir Honorat*) puis devient évêque de Mende. Hilarion (dérivé d'Hilaire) concerne divers martyrs et croyants exemplaires du IVe au IXe siècle. Une mention spéciale à Hilaire d'Arles (vers 401-449) : sans doute issu d'une famille aisée, il fait des études et commence une carrière administrative. Il cède alors aux mondanités, malgré les conseils d'Honorat, peut-être un parent. Mais il se convertit et rejoint ce dernier à Lérins. Devenu un fidèle disciple, il œuvre au développement du monastère et suit son maître, élu évêque d'Arles (427). Il lui succède à l'évêché, lutte contre les hérésies, dont le pélagianisme, notamment avec l'aide de Germain l'Auxerrois*, et participe aux affaires du christianisme en Gaule.

HILDEGARDE DE BINGEN (1098-1179)

CHRISTIANISME

Née à Bermersheim, en Hesse (Allemagne), cette sainte porte bien son prénom qui signifie, en langue germanique, « combat » (*bild*) et « savoir » (*gardan*). D'extraction noble, elle est confiée très jeune aux bénédictines de Disibodenberg (diocèse de Mayence), prend le voile à 15 ans et devient abbesse en 1136. Onze ans plus tard, elle amène les sœurs dans un monastère qu'elle a fondé à Rupertsberg, près de Bingen (Rhénanie-Palatinat), puis en fonde un autre à Eibingen en 1165. Très connue à son époque, cette bénédictine aux nombreux écrits est une mystique sujette à des visions, et aussi un puits de science. Forte personnalité, abbesse efficace, elle entretient une correspondance avec les grands de son époque, dont le pape. Salué par Bernard de Fontaine*, cet esprit actif produit des traités d'astronomie, de médecine, et bien sûr des ouvrages théologiques et bibliques. Hildegarde est aussi l'auteur d'œuvres liturgiques. Elle est fêtée le 17 septembre.

HILLEL (vers 70 av. J.-C.-10 apr. J.-C.)

JUDAÏSME

Chef des pharisiens, Hillel l'Ancien (*zaken*) intervient à l'époque d'Hérode le Grand, le roi impitoyable, et du Second Temple de Jérusalem (515 av. J.-C.-70 apr. J.-C.). Il est appelé « le Babylonien » puisqu'il naît à Babylone, où il étudie la Torah, les cinq premiers livres de la Bible et le cœur du judaïsme. Il se perfectionne à Jérusalem auprès de deux maîtres, Chemayah et Avtalyon. Il leur succède à la tête de la maison d'étude puis, vers 10 avant notre ère, devient *Nassi* (président) du Sanhédrin (*voir Gamaliel*), le grand conseil juif. Ce poste, qu'il partage avec Shammaï (vers 50 av. J.-C.-30 apr. J.-C.), un autre sage, en fait le plus haut personnage juif, le détenteur de l'autorité religieuse et législative.

Hillel inaugure l'une des deux lignées de *tannaïm*, dont les plus prestigieux furent Aqiba*, mort en 135, et Yehoudah ha-Nassi* (vers 135-220). Des chercheurs ont rapproché certaines de ses réflexions des paroles de Jésus rapportées dans les évangiles, dont ce principe : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît. » La seconde lignée de *tannaïm* est celle de Shammaï, dont le caractère irascible et les controverses, selon la tradition, s'opposent à l'humilité et la pondération d'Hillel. À partir du IIe siècle, les réflexions du Bet (« maison », dans le sens d'« école ») d'Hillel, connu pour son interprétation souple de la Bible afin de rendre la Torah plus accessible, l'emportèrent sur celles du Bet Shammaï, plus rigoriste.

HINA

Polynésie

En Polynésie, et jusqu'à Hawaï, cette déesse est répandue et possède de multiples fonctions. En tant que première femme, elle est représentée avec deux têtes symbolisant le jour et la nuit. Elle est aussi la gardienne des enfers, ou bien la patronne des arts et de l'artisanat. Au Samoa, elle est appelée Sina. À Hawaï, sous le nom d'Hina ika (Ina en Polynésie), elle est la déesse des Poissons qui enseigna aux humains la fabrication de vêtements en écorce. Ou bien, unie à Ku, elle préside l'après-midi et son époux, le matin.

Hina (« semence ») est en outre associée à la lune. Ainsi, en Polynésie, cette déesse protectrice, notamment des femmes, et bienfaitrice personnifie la lune qui étend son ombre sous la forme d'un banyan. Un jour qu'elle était dans l'arbre, elle cassa par mégarde une branche, qui tomba sur l'île sacrée de Raiatea, dans l'archipel de la Société, et prit racine. Quant aux petites figues produites par le banyan, elles furent apportées par un *u'upa*, un pigeon sauvage, compagnon de la déesse. Fécondes, elles créèrent les premiers banyans de Polynésie.

Du côté de Tahiti, Hina, fille du soleil et de la lune, irradie de magnifiques éclairs. Très belle, elle est promise en mariage au roi du lac Vaihiria, mais c'est un futur époux repoussant puisque c'est une gigantesque anguille (*puhi*) ! Une autre source évoque Te Tuna, le dieu-anguille de l'océan. Désespérée, elle s'enfuit et trouve refuge auprès du héros Maui*. Postés sur la falaise de Vairao, ils voient approcher le monstre, décidé à récupérer sa promise. Mais Maui place un appât sur un hameçon, le lance dans l'eau, prend l'anguille au piège, la capture et la décapite. Il enveloppe la tête et l'offre à Hina, en lui recommandant de ne l'ouvrir qu'une fois arrivée chez elle car le paquet renferme un trésor. Mais, en chemin, elle l'oublie sur le sol. Le macabre contenu s'échappe et, fixé à terre, se couvre de jeunes pousses. Ainsi naît le premier cocotier, qui permet bientôt de surmonter une famine frappant Tahiti. Depuis, les noix de coco figurent toujours les yeux et la bouche de l'anguille. La légende raconte que Hina eut d'un mortel deux filles que les dieux placèrent dans un arc-en-ciel alors qu'elles jouaient chacune avec une noix de coco. L'un d'elles, jalouse que sa sœur possède un fruit plus riche, le fait tomber et est châtiée en disparaissant à jamais dans les nuées. L'autre, unique détentrice du cocotier, contribue ensuite à le répandre dans les autres îles à partir des Tuamotu. Cet arbre vénérable aurait vécu jusqu'à l'arrivée d'un terrible cyclone en février 1906, qui le cassa en morceaux emportés par l'océan.

L'anguille entre en scène dans une autre histoire polynésienne. Ina en garde une dans un bocal. Mais l'animal grandit trop et prend l'apparence d'un homme : c'est en fait Te Tuna. Ina le libère dans un étang. Or, un jour, elle vient se baigner à ce point d'eau, et il l'attaque. Criant à l'aide, elle est sauvée, et Te Tuna est condamné à mort. Avant de mourir, l'homme-anguille lui demande d'enterrer sa tête dans le sable, au bord de l'océan. Elle satisfait son désir, et ainsi surgissent les premières palmes du cocotier, un présent des dieux.

HIPPOLYTE (vers 170-235), pape ou antipape (217-235)

CHRISTIANISME

Le prêtre Hippolyte (« dompteur de chevaux », en grec) est considéré comme le premier antipape de l'Histoire. En fait, il s'autoproclame pape pour s'opposer à l'élection de Calixte Ier (217-222), pour des raisons de doctrine et de discipline. Théologien très conservateur, pourfendeur d'hérésies, il poursuit sa ligne de fermeté sous Urbain Ier (222-230) et Pontien (230-235). Il se réconcilie avec ce dernier lorsque, arrêtés ensemble, ils sont envoyés dans les mines de Sardaigne lors d'une persécution orchestrée par Maximin Ier le Thrace (235-238). Le corps d'Hippolyte, rapporté par le pape Fabien (236-250), est enterré dans la catacombe romaine qui porte son nom, avec Pontien. Tous deux sont fêtés le 13 août. La tradition assimile le prêtre Hippolyte à un évêque homonyme, rencontré à Rome par Origène* en 212, cité par Eusèbe de Césarée* et Jérôme*. Ce personnage est considéré comme le premier grand exégète et un théologien hors pair, mais de langue grecque, le latin commençant juste à s'imposer à Rome.

HIPPOLYTE

Grèce/Rome

Fils de Thésée* et de l'Amazone* Antiope*, Hippolyte n'est pas un amateur de femmes : il préfère la chasse et sa déesse Artémis*. Furieuse d'un tel dédain, Aphrodite*, déesse de l'Amour, suscite chez Phèdre, fille de Minos* et autre épouse de Thésée, un violent désir pour le jeune homme. Hippolyte ayant repoussé ses avances, elle va trouver son époux et accuse le malheureux d'avoir voulu la violer. Thésée invoque alors Poséidon*. Le dieu fait surgir un monstre marin qui effraie les chevaux d'Hippolyte, dont le char s'écrase sur des rochers, le tuant sur le coup. Consumée par le remords, Phèdre se pend. D'après le poète romain Ovide*, Esculape (Asclépios*) ressuscite Hippolyte, qui prend le nom de Virbius et vit au côté de Diane (Artémis*), à Aricie, dans le Latium.

Il ne faut pas confondre Hippolyte et Hippolyté, reine des Amazones qu'affronte Héraclès*.

Dâwûd al-Zâhiri*, créateur de l'école zahirite, il a aussi rédigé un traité dans lequel il s'en prend à toutes les autres écoles juridiques. Cette œuvre, qui le place comme un promoteur essentiel du zahirisme, et d'autres écrits sur les religions lui valent d'être encore étudié par les juristes musulmans.

IBN IBÂD (VIIe siècle)

ISLAM

Ce personnage est le fondateur supposé d'un courant issu des kharidjites, vers 684. Ces ibadites, ou *ibâdiya*, sont aujourd'hui présents dans le sultanat d'Oman, en Algérie et en Tunisie notamment. La scission se serait produite pour créer un mouvement plus tolérant, ce qui leur permit d'échapper aux répressions touchant les extrémistes kharidjites, donc de perpétuer leurs traditions et leurs pensées, que transmirent d'éminents théologiens. En revanche, ils ne purent maintenir de dynasties ou d'États durables.

IBN IYÂS (1448-1524)

ISLAM

Ibn Iyâs a composé une précieuse histoire de l'Égypte, des pharaons jusqu'à l'écroulement des Mamelouks, dont la description est un témoignage direct. Il est l'un des deux grands historiens musulmans de ce pays, avec Ibn Taghrîbirdi (vers 1409-1470), notable mamelouk.

IBN KHALDOUN (1332-1406)

ISLAM

Né à Tunis, fils d'un lettré et juriste musulman d'origine arabe, Ibn Khaldoun (ou Ibn Khaldûn) est issu d'une famille andalouse. À 17 ans, il perd ses parents foudroyés par la Peste noire qui sévit depuis 1348. Il quitte Tunis, où travaillent de brillants esprits, et se rend à Fès, autre pôle intellectuel. Dès lors, il mène une carrière administrative qui, soumise aux rivalités politiques agitant le Maghreb, alterne le service apprécié auprès de sultans et les difficultés. Il y met fin en 1372 et se consacre d'une part à son œuvre, d'autre part à l'enseignement. Puis il gagne Le Caire, où il devient le grand cadi, professant selon l'école malikite – un poste qu'il perd et retrouve plusieurs fois. Il meurt au Caire. Auparavant, il a rencontré Tamerlan* à Damas (1400). Historien et pionnier de la sociologie, Ibn Khaldoun, rompu aux questions politiques, écrit entre 1375 et 1379 une colossale *Histoire universelle (Kitâb al'Ibâr)* portant sur les Arabes, les Persans et les Berbères.

Cette œuvre est précédée de la *Muqaddima* (« Introduction » ou « Prolégomènes »), qui expose sa pensée novatrice et toujours étudiée, qui suscita en son temps la fièvre des conservateurs.

L'auteur analyse l'histoire, avec son cortège de naissances et de morts d'États, sous un angle socioculturel et sociopolitique. La religion n'apparaît alors que comme un ciment politique qui diffère selon les groupes naissants, leurs intérêts, la conduite de leur suprématie, leur géographie et leur degré de puissance. Bref, tout pouvoir musulman naît au sein des paysans ou des nomades, atteint son apogée, connaît une décadence par les villes, puis meurt. Ibn Khaldoun laisse aussi une autobiographie.

IBN KHALLIKÂN (1211-1281)

ISLAM

Ibn Khallikân (1211-1281), né à Irbil (nord de l'Irak), étudie la théologie à Alep, à Damas et au Caire, où il est nommé adjoint du grand cadi. Baybars* le nomme ensuite grand cadi de Damas (1261-1271). Il écrit le *Wafayât al-a'yan*, un grand dictionnaire recensant les biographies de huit cents hommes célèbres, contemporains ou antérieurs, dont certains très anciens. Cet ouvrage, déjà connu en son temps, est toujours une source précieuse d'informations.

IBN SÉOUD

ISLAM

Au XVIIIe siècle, dans le Nedjd, au centre de l'Arabie, Muhammad ibn Sa'ûd, Ibn Séoud pour l'Occident, signe en 1744 un pacte avec Ibn 'Abd al-Wahhâb* (1703-1792) pour établir un islam fondé sur la parole de Dieu. L'Arabie finit par être unifiée par ce célèbre fondateur de la dynastie saoudienne et ses descendants. Au premier royaume, supprimé par les Ottomans en 1818, succède un deuxième (1823-1884). Le troisième est à l'actif du père de l'Arabie Saoudite actuelle. 'Abd al-'Azîz (1880-1953), ou Ibn Séoud, reprend la capitale Riyad (1902) et le Nedjd, puis élargit les frontières. Il poursuit sa conquête en s'appuyant sur les *ikhwân* (« frères »), wahhabites purs et durs, à la fois religieux et militaires. Descendants d'Hasan*, les chérifs hachémites qui règnent depuis le Xe siècle sur les villes saintes, La Mecque et Médine, en sont chassés en 1924. Ibn Séoud se proclame roi du Nedjd et du Hedjaz (1927), avant de donner à son royaume le nom d'Arabie Saoudite. Quatre de ses trente-six fils lui succéderont, dont Fayçal (1964-1975), assassiné par un neveu.

IBN TAYMIYA (1263-1328)

ISLAM

Né à Harran (Turquie), ce théologien quitte sa ville à l'invasion des Mongols et se réfugie à Damas (1269). Enseignant, il professe les théories de l'école juridique hanbalite, dont il reste la grande figure. En fidèle représentant, il se fonde sur le Coran et les *hadith*. Il rejette le culte des saints, ainsi que les soufis, dont Ibn al-Arabi*, grand mystique défendu alors par un adversaire de taille, Ibn Atâ Allah*. Intransigeant sur certains points, il se montre plus ouvert sur d'autres. Par exemple, il déplore que l'*ijtihâd* ait été fermé. Il est aussi emprisonné pour anthropomorphisme, c'est-à-dire l'évocation d'Allah* sous une possible forme humaine. Cinq mois avant de mourir, on lui supprime son papier et ses plumes pour l'empêcher de communiquer ses avis. Il meurt à Damas. Ibn Taymiya devait inspirer Ibn 'Abd al-Wahhâb* et les « salafistes », musulmans radicaux qui, comme lui, se réfèrent sans ambiguïté aux *salaf*, les « anciens ».

IBN TÛMART (1080-1130)

ISLAM

Berbère originaire de l'Anti-Atlas marocain, Muhammad Ibn Abdallah Ibn Tûmart voyage au sein de l'Islam, de Cordoue à l'Orient. À Bagdad et Alexandrie, il s'initie à la science juridique auprès de maîtres – il ne rencontre pas al-Ghâzâli*, comme l'avance une tradition. De retour dans son pays vers 1116, il entame une mission théologique et politique fondée sur un respect scrupuleux des préceptes religieux. Un nombre croissant de partisans le rejoignent. Fort de ce soutien, il déclenche une révolte contre le pouvoir en place, les Almoravides, dont il dénonce un relâchement en matière religieuse. Et il proclame l'arrivée prochaine du Mahdi*, qu'il finit par incarner (1121). Créant un État dans le Haut-Atlas, cet homme pieux et intransigeant mène des campagnes victorieuses, mais, juste avant de mourir, échoue devant Marrakech. Son héritier spirituel, Abd al-Mu'mim (mort en 1163), prend la direction des opérations et l'emporte sur les Almoravides. Il est alors le premier souverain d'une nouvelle dynastie qui va rayonner sur le Maghreb et la péninsule Ibérique : ce sont les Almohades (1130-1269), interprétation de leur nom arabe *Al-Muwahhidûn* ou « unitaires », c'est-à-dire les « partisans de l'unicité de Dieu », un principe proclamé par Ibn Tûmart. Chassés d'Espagne en 1212, vaincus au Maroc par les Mérinides, les Almohades ont laissé une architecture raffinée, éloignée du rigorisme d'Ibn Tûmart, comme la Giralda, la mosquée de Séville, et des lieux de culte à Marrakech. De grands esprits ont vécu à leur époque, dont Averroès* et Ibn al-Arabi*.

IDUN

GERMANO-NORDIQUES

Épouse de Bragi*, dieu nordique de la Poésie et de l'Éloquence, Idun est la déesse du Printemps, de la Fertilité et de la Jeunesse, puisqu'elle est la gardienne des pommes dorées permettant aux dieux de rester éternellement jeunes. Seule autorisée à les cueillir, elle les garde dans une grande boîte. Ces précieux fruits poussent sur un arbre que surveillent les Nornes*. Mais c'est sans compter Thiazi, un géant* des glaces et un mage puissant. Alors que Loki*, Odin* et son frère Hoenir font cuire un bœuf à la broche, il s'approche sous la forme d'un aigle et demande à participer au festin. Au lieu de partager, il en dévore la totalité ! Alors qu'il va partir, Loki s'accroche à lui et se retrouve prisonnier. En échange de sa liberté, il promet de s'emparer d'Idun et de sa boîte. Il se rend donc à Asgard, le monde des dieux Ases*, trouve la déesse et prétend qu'il possède des pommes plus belles encore. Il demande à les comparer. Abusée, elle apporte les siennes. Thiazi, changé en aigle, surgit du ciel et l'emporte avec sa boîte jusqu'à Jotunheim, le monde des géants. Les dieux se mettent alors à vieillir et, fait extraordinaire, à ressentir de la peur, à l'image des humains. Menacé d'être supplicié par Odin*, qui a rassemblé assez de forces pour le contraindre, Loki part récupérer Idun. Prenant la forme d'un faucon grâce à Freyja*, il métamorphose Idun en noisette et prend le chemin d'Asgard. De nouveau aigle, Thiazi se lance à leur poursuite, mais les dieux incendient son plumage et le tuent. Odin lui arrache les yeux, qui, projetés dans le ciel, deviennent des étoiles. Idun reprend sa forme normale, et Asgard se met à rajeunir.

IFA

AFRIQUE/BRÉSIL

Dieu des Plantes médicinales et rituelles, Osanyin est omniprésent dans les cérémonies des Yorubas car il communique aux autres dieux le pouvoir et la puissance. Représenté par une tige de fer, il est inséparable d'Ifa, le dieu de la Divination (*fa*). Appelé Fa par les Fon, Ifa, ou Orunmila, est associé à la sagesse, à la connaissance et à la couleur blanche. Son origine a motivé de nombreuses légendes. Symbolisant la destinée voulue par les dieux, il aurait vu le jour dans un *fade*, le palmier à huile cultivé au Bénin, au Nigeria, au Togo ou encore au Burkina Faso. Il résiderait dans les graines soigneusement préparées de cet arbre. Ifa est ainsi invoqué à titre individuel ou collectif : naissance ou décès, consultation d'un ancêtre, profession, etc. Les officiants utilisent des graines de *fade*, de l'eau, des cauris ou, procédé très courant, des graines de cola.

Le culte afro-brésilien de ce dieu est en recul, au profit de ses prêtres pratiquant la divination. Il y est associé à l'Esprit saint*.

IGIGI

ORIENT ANCIEN

Dans le mythe d'Atrahasîs*, les sept Igigi, mot d'origine sumérienne, sont requis nuit et jour pour assurer les cultures terrestres dont se nourrissent les dieux. Au sein de la cour céleste, ils se distinguent des sept Anunnaki*, dieux oisifs. Harassés par ce labeur pénible, mécontents, ils s'en prennent à Enlil*, le dieu omniscient, le seigneur de la terre, qui applique les décisions des assemblées des dieux, lesquels prennent sa défense. Soudés, les Igigi brûlent leurs houes et leurs corbeilles. Ils assiègent le temple d'Enlil, qui, endormi, est réveillé, barricade les portes et prend les armes. Après des discussions, un arrangement est trouvé : la création d'un être vivant qui assumera le travail des Igigi. C'est-à-dire de l'homme, à partir de l'argile purifiée ainsi que du sang et de la chair d'une divinité sacrifiée, Wê. Pour signifier qu'ils abandonnent leur condition et deviennent des dieux à part entière, à l'égal des Anunnaki, les Igigi crachent sur le mélange. L'argile est ensuite façonnée par Éa/Enki*, puis séparée en quatorze parties, sept qui donneront des femmes et sept des hommes ; soit les sept premiers couples. Les Igigi rejoignent ensuite le ciel, où leur nom désignera les dieux en général.

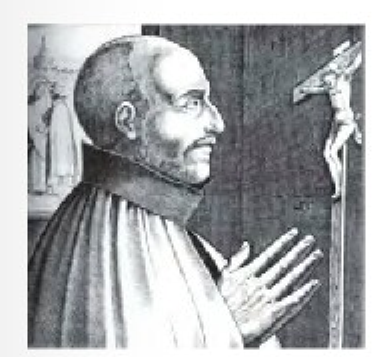
IGNACE D'ANTIOCHE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Père grec de l'Église, Ignace dit « Théophore » (« porteur de Dieu ») aurait été, d'après Eusèbe de Césarée*, le deuxième évêque d'Antioche (Syrie), la ville la plus importante de l'Empire romain après Rome et Alexandrie. Il succéderait ainsi à l'apôtre Pierre* – ou en 70 à Hévodius, placé par Pierre, selon d'autres sources. Sous l'empereur Trajan (98-117), il est victime d'une persécution. Pendant qu'il est conduit à Rome sous bonne garde, avec d'autres chrétiens, il écrit aux Églises correspondant à ses étapes, à Polycarpe de Smyrne* et aux chrétiens romains. Puis il est dévoré par les fauves dans l'arène. Ces sept missives constituent un précieux témoignage sur le christianisme naissant, chaque Église étant réunie autour d'un évêque. Aspirant au martyre, pure exaltation de la foi, Ignace, qui prône l'unité entre ces Églises, s'élève contre le gnosticisme et le docétisme (du grec *dokeîn*, « paraître », « sembler »), dont les adeptes, les docètes, affirment que Jésus ne fut qu'une apparition. Ignace est fêté le 17 octobre par les catholiques et le 20 décembre par les orthodoxes.

IGNACE DE LOYOLA (1491-1556)

CHRISTIANISME



Né dans la province de Guipúzcoa, au Pays basque espagnol, Iñigo Lopez de Loyola appartient à la petite noblesse. Il mène une vie de gentilhomme lorsque, défendant Pampelune assiégée, il est gravement blessé (1521), ce qui le fera boiter toute sa vie. Transporté en son château de Loyola, le convalescent lit la *Légende dorée* de Jacques de Voragine*, et l'*Imitation de Jésus-Christ* attribuée à Thomas Hemerken*. Il entame sa conversion, effectue une retraite en Catalogne, au monastère de Montserrat, où il offre ses habits militaires à la Vierge noire, puis dans une grotte de Manresa. C'est dans ce contexte de solitude et d'ascétisme qu'il commence à écrire ses *Exercices spirituels*, support de méditation et de prière toujours utilisé. Une analyse de ce recueil y décèle une possible influence des Frères de la vie commune qui nourrit Thomas Hemerken et Érasme*.

Après un pèlerinage à Jérusalem (1523), Ignace de Loyola étudie en Espagne et à Paris, de 1528 à 1534. Dans la capitale française, il se lie d'amitié avec six compagnons : Pierre Favre, François-Xavier*, Diego Laínez, Alfonso Salmerón, Nicolas de Bobadilla et Simon Rodriguez. Le 15 août 1534, ils se retrouvent tous à Montmartre, près de l'église Saint-Pierre, sur le lieu supposé du martyre de saint Denis*. Ensemble, ils font vœu de se consacrer à Dieu et à l'Église malmenée par la récente Réforme de Luther*. Et d'enseigner la foi tout en privilégiant la charité. De cette rencontre naît bientôt la Compagnie de Jésus (jésuites), approuvée en 1540 par le pape Paul III et à laquelle les membres, triés sur le volet, doivent obéissance. Grands missionnaires, les jésuites prennent une part active au concile de Trente (1545-1563), réponse à la Réforme. Ignace de Loyola meurt à Rome, alors que la Compagnie est en expansion. Recrutés parmi de brillants esprits, les jésuites sauront être présents auprès des gouvernants et des plus pauvres, notamment des peuples évangélisés de force. Mais ils suscitent des jalousies. Interdite en 1773 par le pape Clément XIV, la Compagnie est restaurée par Pie VII en 1814. Enseignants célèbres, les jésuites ont donné de grands personnages, dont Pierre Teilhard de Chardin* (1881-1955). Ignace de Loyola est fêté le 31 juillet.

ILLAPA

Incas

Dieu de la Pluie, de la Grêle, de l'Orage, Illapa était vénéré par les Incas dans de nombreux temples. Au sein du Coricancha, « enclos d'or », le grand sanctuaire de Cuzco, la capitale, il prenait place presque à l'égal de Viracocha* le créateur, maître des eaux terrestres, et d'Inti*, le Soleil. Représenté en jeune homme fin et élancé, il porte une fronde qu'il utilise pour frapper les nuages d'où sort la pluie. C'est pourquoi il recevait des sacrifices en cas de sécheresse. À Cuzco, il était porté en procession avec Inti.

ILMATAR

Finno-Ougriens

« Fille d'Ilma » (l'air), Ilmatar est appelée Luonnotar, la « fille de la nature ». Elle se trouve en effet au cœur de la Création. Vivant seule dans l'atmosphère et les vents, sans enfants, elle décide un jour de rejoindre la Terre et se laisse tomber dans la mer. Les vagues la rendent aussitôt féconde. Après sept siècles d'errance, elle sent un canard monter un nid sur son genou puis y déposer ses œufs. De ces derniers naissent la terre, le ciel, le soleil (Paiva), la lune (Kuu), les étoiles, les nuages ou encore Otava (la Grande Ourse). Puis la déesse façonne les paysages, îles, montagnes ou littoraux. Enfin, elle conçoit Väinämöinen*, héros du *Kalevala* de Lönnrot*.

IMAD AL-DÎN AL-ISFAHÂNI (1125-1201)

Islam

Né en Iran, ce Persan étudie en Irak puis obtient les faveurs de Nûr al-Dîn (1118-1174), souverain de Syrie et grand promoteur de l'islam, auprès duquel il occupe diverses fonctions. Surtout, il a celles de Saladin* à partir de 1175. À la mort de ce dernier (1193), il entame son œuvre. Imad al-Dîn est en effet l'auteur d'une anthologie des poètes arabes du XIIe siècle et d'ouvrages historiques. Malgré un style ampoulé, épuré dès le XIIIe siècle, il donne des indications sur le règne de Saladin et sur son rôle dans la troisième croisade, ainsi que sur la conquête de Jérusalem, dans son écrit *Al-Fath al-qussi fî l-fath al-qudsi*. On lui doit aussi une histoire des Seldjoukides et une autre sur la Syrie et l'Égypte.

INARI

Japon

Dieu du riz et des céréales, Inari est un dieu très répandu dont la compétence s'étend au commerce, à la prospérité et aux maisons. Son nom dériverait d'ailleurs d'*inanari*, « croissance du riz ». C'est un vieillard qui a le renard pour messager, l'animal ayant fini, dans la croyance populaire, par se confondre avec le dieu lui-même, dont il garde les temples. Inari est parfois rapproché de Toyo Uke Hime, ou Ukemochi, qui veille comme lui sur les céréales et la nourriture. Cette déesse de la Fertilité est surtout liée à Tsuki Yomi*, le dieu lunaire. Inari ayant pris certains de ses éléments, on lui prête une dimension masculine et une dimension féminine.

Quant au fourneau (*kamado*) des maisons, il est gardé par Kamado Gami, qui assure la prospérité. Ce *kami* est l'un des nombreux dieux du foyer.

INDRA

Inde/Iran ancien

Dans le védisme, Indra, dont le nom évoque peut-être la puissance, est le dieu suprême qui réside dans un site merveilleux près du mont Meru, le monde des dieux. Il est le roi des Deva*, le dieu de la Guerre, de la Foudre et de l'Orage, le plus grand de tous les guerriers. Ses armes sont la foudre (Vajra) en forme de massue et forgée par Tvashtri*, l'arc-en-ciel, l'épée, le crochet, le lasso ou encore la magie. Il a même le pouvoir de ranimer les soldats morts sur les champs de bataille, qui rejoignent son royaume paradisiaque (le Svarga) où se produisent les Apsaras* et les Gandharvas*.

Indra porte de nombreux noms illustrant son pouvoir, tels Vajrapâni, le « porteur de foudre », ou Svargapati, le « seigneur du ciel ». Habitant les cieux, il dispense aussi la fertilité par la pluie. Avec Vâyu* le vent, Agni* le feu et Sûrya* le soleil, il est une divinité essentielle des Veda, qui lui consacrent de nombreuses hymnes. Il a pour assistants les Maruts, les divinités de la tempête et gardiennes du Soma*. Après la période védique, il perd son statut de souverain des dieux au profit de Shiva* et Vishnu*. De nombreux exploits lui sont attribués, comme sa victoire contre Vritra*, responsable de la sécheresse.

Sensible au plaisir, Indra raffole du Soma, qui le fortifie et l'enivre. Multipliant les conquêtes amoureuses, il a pour épouse Indrânî, qui le comble de sa sensualité débordante et dont il a tué le père Puloman, un Daitya*. Il est le père de plusieurs fils, dont Arjuna, l'un des Pandavas*.

Ennemi des forces maléfiques, Indra protège les dieux et les humains. On le représente sur un char d'or traversant les cieux et tiré par des chevaux. Le teint rouge, il porte deux ou quatre longs bras. Sa

monture (*vâhana*) est Airavata, un éléphant blanc portant quatre défenses, qui garde l'entrée du Svarga.

Indra fut aussi le nom d'un daeva*, l'un des démons de l'Iran ancien. Il avait pour adversaire désigné Asha Vahishta, l'un des Ameshas Spentas*.

INNOCENT III (1160-1216), pape (1198-1216)

CHRISTIANISME

Lothaire (comte) de Segni, issu de la noblesse romaine, fait carrière à la Curie, le gouvernement de la papauté. Considéré comme l'un des plus grands pontifes du Moyen Âge, il est soucieux de l'autorité procurée par le Christ aux papes, les véritables souverains de la chrétienté. Esprit alerte, cet homme autoritaire et énergique analyse aussitôt la situation en Occident : d'un côté, les appétits hégémoniques de l'Empire germanique sur l'Italie, rejoint par la France et l'Angleterre en expansion ; de l'autre, une Église en proie à des courants hérétiques et à un clergé malade. Conscient des prérogatives revenant à l'Église et aux États, il part cependant du principe que chaque souverain tient son règne et son pouvoir de Dieu. C'est pourquoi il intervient politiquement dans la succession germanique, en imposant Frédéric II au détriment d'Otton IV (1210), naguère son allié. En France, il se mêle des choix conjugaux de Philippe Auguste ; en Angleterre, il fait déposer Jean sans Terre, qui, demandant son pardon, se soumet et obtient son appui.

Innocent renforce la papauté et ses États, ce qui lui permet de mener à bien la lutte contre les hérésies avec l'Inquisition, et la quatrième croisade (1200-1204) en Terre sainte. Au concile du Latran IV, qu'il convoque (1215), il annonce la cinquième croisade (1216-1227), mais meurt avant le départ. Devenue puissante, l'Église voit son pouvoir centralisé à Rome.

INO

GRÈCE

Fille de Cadmos et d'Harmonie, Ino est la nièce d'Europe*. C'est elle qui s'occupe de son neveu Dionysos* après sa naissance. Ino épouse le roi Athamas, qui pour cela a répudié sa première femme, Néphél. Celle-ci, mère de deux enfants, Phrixos et sa sœur Hellé, proteste de son infidélité auprès d'Héra*. D'autant que le couple conçoit deux fils : Léarchos et Mélicertes. Le royaume connaissant une année de disette, Athamas envoie des messagers consulter l'oracle de Delphes pour trouver une solution. En secret, Ino leur demande de rapporter une fausse nouvelle : le sacrifice impératif d'Hellé et Phrixos. Son but est en fait d'éliminer ce concurrent, pour que ses deux fils soient les seuls héritiers. Athamas est sur le point de les sacrifier lorsqu'un bélier d'or, envoyé par leur mère, se pose sur l'autel. Phrixos et Hellé montent sur son dos et s'envolent. Au passage, Hellé, prise de vertige, tombe dans la mer, à l'endroit qui porte son nom, l'Hellespont. Et Phrixos gagne la Colchide, à l'est de la mer Noire, où l'accueille le roi Æétès. Il sacrifie le bélier et en offre la peau au souverain, ce qui constitue une des origines de la Toison d'Or que viendra chercher Jason*. Pour venger Néphélé, ainsi que l'aide apportée à Dionysos, Héra frappe de folie Athamas, qui, prenant Léarchos pour un bélier, le tue et le déchiquette. Ino, poursuivie par son époux furieux, se précipite dans la mer avec Mélicertes. Zeus*, reconnaissant qu'elle se soit chargée de son fils Dionysos, les change en divinités marines. Ino devient Leucothoé, la « déesse blanche », une néréide bienfaisante, honorée en Grèce et jusqu'à Marseille. À Rome, elle a pour homologue Mater Matuta, déesse des Matrones et des Ports qui possédait son temple sur le forum Boarium. Mélicertes devient Palémon, vénéré notamment à Corinthe. À Rome, il est Portunus, divinité des ports et des entrepôts. Son temple jouxte celui de Mater Matuta.

INSHUSHINAK

ORIENT ANCIEN

Situées dans le sud-ouest de l'Iran, Suse et la Susiane, son territoire, rayonnèrent sur le Proche-Orient aux IIe et Ier millénaires av. J.-C. La ville avait pour dieu tutélaire Inshushinak, le « seigneur de Suse », où il possédait notamment un temple. Son nom, attesté à la fin du IIIe millénaire, fut porté par des rois comme le brillant Shilhak-Inshushinak (vers 1155-1125). Les rois d'Élam, empire avec lequel se confond l'histoire de Suse, en font l'une de leurs divinités majeures, avec Kiririsha (« grande déesse ») par exemple. Ils se considèrent même comme les serviteurs du grand dieu que le peuple appréciait aussi pour son aide. Une autre divinité a son importance : Humban, dieu élamite ancien et céleste, qui forme à Suse une triade avec Inshushinak et Kiririsha, son épouse selon certaines sources.

INTI

INCAS

Fils du dieu créateur Viracocha* et de son épouse Mama Cocha, Inti est le Soleil, figuré par un disque d'or au visage humain entouré de flammes et de rayons. Il parcourt le ciel, se couche dans la mer, s'y baigne, revient par un chemin souterrain pour ressortir le lendemain et reprendre sa course. Appelé aussi Apu Punchau, le « chef du jour », il est le père du premier inca légendaire, Manco Capac*, et de son épouse, Mama Oello. C'est pourquoi le règne des Sapas Incas (empereurs) est considéré comme la représentation d'Inti sur Terre. De sorte

qu'ils sont les seuls autorisés à prononcer son nom. Figure majeure des Incas dont ils sont les fils, sans pour autant délaisser les autres dieux parfois plus anciens, Inti est au centre de la fête la plus importante de l'empire : l'Inti Raymi, célébré en juin à Cuzco, notamment dans son sanctuaire, le Coricancha, le temple du Soleil. Ce rendez-vous est aussi celui du Sapa Inca et de sa suite, accompagnés d'une foule nombreuse.

Le Soleil possède des prêtresses attitrées, les *acclas*, des vierges commandées et formées par les *mamacuna*. Recrutées dès l'âge de 8 ans dans la bonne société, elles sont vêtues de blanc et ne doivent pas avoir de rapports sexuels sous peine de mort – du moins jusqu'à ce qu'elles soient mariées à un dignitaire, ou que le Sapa Inca (empereur) les choisisse pour concubines ou épouses.

Des divinités secondent Inti et son épouse Mama Quilla*, la lune. Catequil, dieu du Tonnerre et des Éclairs, agite le ciel avec sa massue – on le tient pour responsable de la naissance des jumeaux et des décès en pleine extase sexuelle. Chasca personnifie la planète Vénus et sert Inti. Les vierges, les jeunes filles, les princesses et les fleurs sont sous la protection de cette divinité de l'aube et du crépuscule.

IO

GRÈCE

Prêtresse à Argos, Io est la fille d'Inachos, dieu fleuve d'Argolide. Un jour, Zeus* s'éprend de cette beauté et la transforme en génisse blanche pour la soustraire à la jalousie de son épouse Héra*. Mais celle-ci exige qu'il lui livre l'animal et obtient satisfaction. Par sécurité, elle le confie à la surveillance d'Argos (ou Argus), géant aux cent yeux qui voit tout. Envoyé par Zeus, Hermès* charme le scrupuleux gardien avec sa flûte et, profitant de son sommeil, le décapite. Peinée, Héra prend les cent yeux et les disperse sur la queue de son oiseau sacré, le paon, qu'ils ornent toujours. Ensuite, elle envoie sur la génisse un taon qui la suit partout et la pique sans cesse. Io traverse la mer qui porte son nom (Ionienne). Elle franchit le détroit appelé « gué de la vache » (Bosphore) en son honneur, où elle rencontre Prométhée*, qui, enchaîné à son rocher, lui promet un bel avenir. Mais l'insecte continue de la tourmenter. Elle finit par gagner l'Égypte, où, reprenant sa forme humaine, elle donne naissance à Épaphos. Elle se confond alors avec Isis* et son fils avec Apis*, le bœuf sacré égyptien.

IQBÂL, MUHAMMAD (1877-1938)

ISLAM

Originaire du Pendjab (Panjab), province de l'Inde sous domination anglaise, le jeune Iqbâl étudie à Cambridge. Diplômé de philosophie en Allemagne, professeur d'arabe à Londres, il regagne Lahore (1908) et enseigne la philosophie. En même temps, il entame une œuvre de poète qui en fait le chantre de la renaissance de l'islam en Inde. Il donne aussi, dans cette direction, une série de conférences (1928) qui accroissent encore sa renommée. Dès 1930, il milite pour la création d'un État musulman séparé de l'Inde. Il meurt à Lahore sans voir son vœu se réaliser : en 1947, l'Inde accède à l'indépendance, tandis qu'au nord-ouest est fondé le Pakistan, le pays dont il rêvait. Lahore est aujourd'hui la capitale de la partie du Pendjab en territoire pakistanais. La tombe d'Iqbâl, le père spirituel du Pakistan, y est toujours très vénérée.

IRÉNÉE DE LYON (vers 130-vers 208)

CHRISTIANISME

Père grec de l'Église, docteur de l'Église catholique, Irénée est évêque de Vienne et de Lyon après Pothin, martyrisé avec Blandine*. Venu d'Asie Mineure, en relation avec Polycarpe de Smyrne* dans sa jeunesse, il subit sans doute aussi le martyre. Témoin des événements et des débats théologiques de son temps, il transmet dans son œuvre un condensé des traditions anciennes. Dans les cinq tomes de sa *Réfutation de la fausse gnose*, livre plus connu sous le titre latin *Adversus haereses* (« Contre les hérésies »), il s'en prend au gnosticisme et se fait le champion de la Tradition issue des apôtres (*Démonstration de l'enseignement apostolique*). Considéré comme l'un des premiers théologiens du christianisme, si ce n'est le premier, Irénée livre de précieuses informations sur les débuts de la papauté et sur les écrits gnostiques. Il est fêté le 28 juin.

Irénée et les saints

Irène (forme féminine) et Irénée signifient « paix » en grec. Ces deux noms sont portés par des martyrs du IIIe et du IVe siècle, et par la sœur du pape Damase, morte vers 380. Irène, ses deux sœurs Agapé et Chionie et leurs compagnons sont ainsi brûlés vifs à Thessalonique (Grèce) vers 304, pendant la persécution de Dioclétien* (284-305). Cette campagne est également fatale à Irénée, évêque de Sirmium (Croatie). Quant à Irène de Tomar, populaire au Portugal et en Espagne, elle est assassinée en 653 par un seigneur qui, amoureux, pensait avoir été berné par la belle vierge.

IRIS

GRÈCE

Fille d'Électre* et de Thaumas, un titan, Iris est la déesse de l'Arc-en-ciel. Elle est la messagère des dieux à l'attention des humains, en particulier d'Héra*, qu'elle sert avec zèle, au point de dormir au pied de son trône en attendant ses ordres, et dont elle recueille parfois les confidences. Créature ailée, Iris est souvent représentée en jeune femme portant un caducée et un pichet d'eau. Elle présente aussi un arc-en-ciel qui semble la vêtir comme une écharpe. Une tradition en fait l'épouse de Zéphyr, le vent d'ouest.

ISAAC

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Fils d'Abraham* et de Sarah*, Isaac (Yiçhaq en hébreu) est le deuxième des trois patriarches d'Israël, son fils Jacob* étant le troisième. Il doit son nom au fait que Sarah ne put s'empêcher de rire en apprenant que, malgré sa stérilité et son âge certain (90 ans), elle s'apprêtait à enfanter – Yiçhaq signifie « que [Dieu] rie » ou « sourie » en hébreu. Au contraire de son père et de son fils, Isaac est une figure moins développée. Après la mort de Sarah, il se rend en Mésopotamie et s'éprend de Rébecca*, une parente qui réside à Hâran, patrie d'origine d'Abraham qui lui a enjoint d'épouser une femme de la même lignée. Le couple se rend en Canaan (futur Israël) après la mort d'Abraham. De l'union naissent des jumeaux, Ésaü et Jacob*. Isaac meurt à 184 ans, après avoir donné sa bénédiction à Jacob, au détriment d'Ésaü. Il repose à Hébron.

Pour le Nouveau Testament, Dieu reste celui des trois patriarches, et Isaac, le fils de la promesse, selon Paul* (épître aux Galates). Pour le Coran, Isaac (Ishaq) est un maillon essentiel dans la succession d'Abraham.

ISAÏE (vers 740-700 av. J.-C.)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Premier des prophètes de la Bible, Isaïe a donné son nom au plus long livre biblique, soit soixante-dix chapitres. Dieu, trois fois saint, l'appelle dans une ambiance d'intense spiritualité. Dans le Temple, il surgit dans sa Gloire (majesté), assis sur un trône. Isaïe, la bouche purifiée, condition pour transmettre les mots de Dieu, voit ses fautes pardonnées et peut commencer sa difficile mission. Il prononce ses oracles dans le royaume israélite du Sud, Juda, et auprès de trois rois : Yotam (740-736 av. J.-C.), Achaz (736-716), Ézéchias (716-687).

Son rôle, à la fois religieux et politique, consiste à dénoncer les mensonges et les injustices sociales, à convertir le royaume pour lui éviter un châtiment divin. Il faut retourner à Dieu qui aime Israël comme un vigneron s'attache à sa vigne. C'est au cours de ces années que le prophète prédit à Achaz la naissance du Messie*. Mais ses avertissements sont vains. La Samarie, le royaume israélite du Nord, est ravagée en 722 par l'Assyrie. Juda, sous le règne d'Ézéchias qui s'en prend enfin aux idoles des dieux étrangers, échappe au désastre. Car Dieu, qui réside dans le Temple, protège la capitale Jérusalem, ville sainte qu'Isaïe décrit dans un avenir idéal. Puis le prophète se tait. D'autres prendront la relève, jusqu'à la chute finale de Jérusalem et l'exil de la population à Babylone (587).

Le livre d'Isaïe comporte trois parties qui ne sont pas du prophète. Le livre de la Consolation (fin du VIe siècle av. J.-C.) met en scène le Deutéro-Isaïe (« deuxième Isaïe »), qui en 538 accompagne les exilés de retour à Jérusalem. Il encourage et soutient la reconstruction de ce qui est désormais le nouvel Israël, dont la ville, Jérusalem, lui arrache des oracles magnifiques. Un autre ensemble, le Trito-Isaïe (« troisième Isaïe », IVe siècle), glorifie Jérusalem et se termine par un discours eschatologique. Dans la troisième partie, les *Chants du Serviteur*, celui-ci affronte la réinstallation à Jérusalem et, persécuté, est jugé puis exécuté. Ses oracles montrent qu'il s'est sacrifié volontairement pour sauver son peuple.

Jésus* connaît bien le livre d'Isaïe, ce que suggèrent les évangiles. Par exemple, il prévient qu'il sera le « serviteur souffrant », ce qui fait des *Chants du Serviteur* une annonce de la Passion.

ISHTAR

ORIENT ANCIEN



Inanna en sumérien, ou Ishtar en akkadien, est sans conteste la déesse la plus célèbre du panthéon mésopotamien, de l'époque de Sumer jusqu'à celle de Babylone. Au point que les déesses étaient qualifiées du terme générique d'*ishtarâtu*. Divinité de la Fécondité animale et humaine, de l'Amour et de la Sexualité, elle est souvent représentée nue ou se déshabillant pour dévoiler sa beauté. Apparaissant le matin et le soir, elle a été assimilée à Vénus, la planète brillante qui orne sa tête. Mais elle peut se montrer violente, guerrière, au mieux agressive. Elle apparaît alors armée, un lion à ses côtés.

Dès le IVe millénaire, elle est vénérée à Uruk, le pôle de son culte au sud de Sumer, où se dresse son temple et quartier, l'Eanna, la « maison du ciel ». On la retrouve

auprès de nombreux dieux (Dumuzi* son époux, Kumarbi*…). La tradition fait d'elle la fille de Sîn*/Nanna, le dieu lunaire, la sœur de Shamash*, le dieu solaire, d'Ereshkigal*, la reine des enfers, le monde des morts, ou encore de Lamashtu*, la démone. Elle accompagne également des héros (Enmerkar*, Etana*, Gilgamesh*, Lugalbanga*…). Elle choisit les rois mésopotamiens dont elle assure la souveraineté, les succès militaires et la pérennité dynastique. En retour, ils la remercient de leur offrir cette gouvernance (comme Assourbanipal*), reçoivent d'elle les insignes du pouvoir, et vont jusqu'à se réclamer leur époux. Cette union est célébrée par un « mariage sacré » conduit par un *En*, un prêtre, par exemple le roi lui-même. Apparue à Uruk, cette cérémonie, généralisée à partir de la fin du IIIe millénaire, était aussi un gage de fertilité. Mais l'arrivée des Perses au VIe siècle avant notre ère marquera le recul de son culte.

À l'origine, Inanna, que l'on pourrait traduire par « dame du ciel », c'est-à-dire la fille d'An/Anû*, apparaît sous la forme d'une hampe de roseaux se terminant en boucle. Elle ne prend donc ses traits que progressivement. Bien qu'elle reste une déesse exclusive, elle connaît des aventures amoureuses, dont l'une des plus connues met en scène Dumuzi. Le berger Dumuzi lui fait la cour et écarte un autre prétendant, le fermier Enkimdu – sans doute un ancien dieu sumérien de l'Agriculture. Pour parvenir à ses fins, il a reçu l'aide de Shamash, frère d'Inanna (ou son propre frère), et celle de sa sœur Geshtinanna (« dame de la grappe » de raisin). Puis il demande la main d'Inanna à ses parents, Sîn*/Nanna et Ningal*. Malgré les noces et leur union très sensuelle, Dumuzi n'occupera pas de place à ses côtés car il mourra.

D'origine sémitique, le nom Ishtar fusionne avec celui d'Inanna à la fin du IIIe millénaire. En Assyrie et à Babylone, son portrait prend une connotation plus guerrière, sans pour autant lui retirer ses attributions premières.

Dans le Levant, Inanna/Ishtar fut adoptée sous le nom d'Ashtart, Attar ou Astarté, qui possède par exemple un temple à Sidon, en Phénicie. La Bible hébraïque cite Astarté à plusieurs reprises, comme une déesse de Sidon qu'adopte Salomon*, par exemple, mais dont il faut rejeter le culte. Divinité de la Fécondité et de l'Amour aux penchants parfois belliqueux, elle gagne l'Égypte : au milieu du XVe siècle avant notre ère, elle possède un temple à Memphis et, associée au char et au cheval, devient la protectrice des pharaons. Avec Anat*, elle est la fille de Rê*. Astarté sera assimilée à Aphrodite* en Grèce et à Tanit* à Carthage. Elle est aussi la patronne de l'île de Chypre.

ISIDORE DE SÉVILLE (vers 560-636)

CHRISTIANISME

Docteur de l'Église catholique, Isidore est l'auteur d'une œuvre, à la fois décriée et encensée dès le Moyen Âge car il n'exploita de la philosophie et des cultures païennes que ce qui servait son propos : la foi catholique. Cette attitude s'explique par le contexte de son époque. Né en Bétique, où il passera toute sa vie, Isidore baigne dans les influences de l'Orient et de l'Afrique. L'Espagne est aux mains des Wisigoths qui ont unifié le pays, surtout depuis que le roi Récarède Ier (586-601), d'abord arianiste, s'est converti au catholicisme (589) sous l'influence d'un ami du pape Grégoire Ier le Grand*. C'est Léandre, le frère d'Isidore et son prédécesseur sur le siège de Séville, qui va devenir un grand pôle culturel. Récarède a ainsi entraîné son peuple dans la nouvelle foi. Isidore, conseil auprès des souverains, s'attache à renforcer la cohésion nationale et la monarchie wisigothique. Pour défendre le catholicisme, il réorganise et bâtit l'Église d'Espagne, ravive la culture hispano-romaine. En dehors d'ouvrages religieux, il écrit les *Étymologies*, qu'il veut une synthèse accessible des savoirs grecs et romains (médecine, techniques, droit…). Patron d'Internet, Isidore est fêté le 4 avril.

Isidore et les saints

Le nom Isidore vient du grec *Isidôros*, « don d'Isis* », la déesse égyptienne. Isidore de Péluse (vers 360-449) naît à Alexandrie. Disciple de Jean Chrysostome*, il choisit de se retirer à Péluse, dans le delta du Nil, où, dans le sillage de Jean le Baptiste*, il mène une vie très ascétique. Il laisse une abondante correspondance, dont des lettres à Cyrille d'Alexandrie*, auquel il semble avoir été apparenté. Né à Madrid, issu d'une famille pauvre, Isidore le Laboureur entre au service d'un propriétaire, Jean de Vargas. Malgré son travail pénible, il n'oublie pas les prières et les fêtes. Auteur de miracles, il ressuscite la fille de son maître et autres prodiges. Il meurt en 1170. Isidore de Rostov, originaire de Prusse, est un fou du Christ, mort à Rostov en 1474.

ISIS

ÉGYPTE

Déesse capitale du panthéon égyptien, dont le nom signifie peut-être « siège », Isis est la sœur et l'épouse d'Osiris*, dont la légende a bâti sa formidable réputation. Lorsque son époux est tué par Seth*, elle part à la recherche des morceaux du corps qu'elle rassemble et revivifie avec l'aide de Nephtys* et de Thot*. Puis elle donne naissance à Horus*, dans le delta du Nil, et doit le protéger contre la cruauté de Seth*, décidé à supprimer le nouveau-né, héritier d'Osiris sur le trône d'Égypte. Par sa puissante magie, elle surmonte tous les dangers menaçant l'enfant, appelé Harpocrate* dans ce contexte.

Élaboré dès l'Ancien Empire (vers 3200-2050 av. J.-C.), le portrait d'Isis n'a cessé de gagner en puissance au fil des siècles. La tradition l'associe par exemple à Min*, le dieu procréateur, ou lui attribue la couronne d'Hathor avec son disque solaire. Même Rê*, dont elle devient la fille, cède à ses pouvoirs et lui révèle le secret de son vrai nom. Isis protège les morts, qu'elle assiste lors des rites funéraires. Elle est aussi la magicienne qui garantit la royauté dont les représentants sont ses fils,

à l'image d'Horus. Et, lorsque les pharaons, dont l'origine divine s'est imposée, rendent leur dernier souffle, elle les allaite afin de leur transmettre le liquide nourricier de la vie dans l'au-delà.

Sous les pharaons ramessides (1320-1070 av. J.-C.), des temples spécifiques sont dédiés à Isis, notamment à Coptos, à Memphis, à Behbeit el Hagar dans le Delta, et sur l'île de Philae en Haute-Égypte. Répandu dans tout le pays, son culte séduit dès le VIIe siècle les Grecs installés en Égypte, qui identifient Isis à Déméter* et lui attribuent une dimension de fertilité qui renforce son statut de mère universelle et d'épouse exemplaire, protectrice des enfants. Sa faveur grandit sous les Ptolémées (323-30), souverains grecs d'Égypte. Isis gagne logiquement la Grèce, où elle devient très populaire aux IIIe et IIe siècles. Rome l'adopte à son tour, et l'inscrit au cœur de mystères. L'empereur Caligula (37-41) lui consacre même un temple officiel, sur le Capitole de Rome. Mais, fragilisée par le christianisme, la vénération d'Isis, étendue dans le bassin méditerranéen au IIe siècle, cesse avec la fermeture du sanctuaire de Philae en 537, sur ordre de l'empereur romain (et chrétien) d'Orient Justinien Ier (527-565).

ISMAËL

JUDAÏSME/ISLAM

Dans la Bible hébraïque, le livre de la Genèse rapporte qu'Agar, servante égyptienne de Sarah*, l'épouse d'Abraham*, s'unit avec ce dernier et, Dieu lui promettant de multiplier sa descendance, donne naissance à Ismaël (« Dieu écoute »). Mais, contrairement à Isaac*, le fils de Sarah, il n'est pas l'enfant de la promesse que Dieu a faite à Abraham. Poussé par sa femme, ce dernier chasse à contrecœur Agar et son garçon qui, lui assure Dieu, sera à l'origine d'une grande nation. Dans le désert, la mère et l'enfant, après avoir épuisé leurs provisions, sont tenaillés par la soif. Un ange les sauve d'une mort certaine en leur indiquant un puits. Ismaël, marié à une « femme du pays d'Égypte », devient l'ancêtre des Arabes.

Pour le Coran, Ismaïl « ordonna à sa famille la prière et l'aumône », deux des piliers de l'islam. Il est l'une des deux « assises de la Maison » de Dieu, avec Abraham, qu'il a aidé à bâtir la Kaaba, le sanctuaire de La Mecque. Tous deux et Isaac sont des prophètes et des justes, sans préférence divine pour l'un ou l'autre. Pour la tradition et pour la plupart des musulmans, le sacrifice du fils d'Abraham ne concerne pas Isaac, mais Ismaël. Celui-ci, lors du pénible séjour au désert avec Agar, aurait fait couler la source de Zemzem (ou Zamzam), l'une des étapes du pèlerinage de La Mecque, le *Hadjj*.

Le nom d'Ismaël se rapporte à une branche du chiisme, l'ismaïlisme (*ismâ'iliyya*). Ce mouvement à l'enseignement ésotérique est apparu en 765 après une scission du chiisme duodécimain, fondé sur la croyance en douze imams. Les ismaïliens ou ismaéliens croient en sept imams, d'où leur nom de septimains (*sab'iya*, en arabe). Ismaël, le septième imam, fils du sixième Ja'far al-Sâdiq*, fut désigné successeur par son père, mais mourut avant lui. Autrefois qualifiés d'extrémistes (*ghulat*) et réprimés, ils existent toujours, sous un jour plus paisible (pays arabes, Inde, Iran…). La succession n'ayant jamais cessé, certains ismaéliens, issus d'un courant remontant à Nizâr et ses « assassins », voient en l'Agha Khan le quarante-neuvième imam.

Les assassins et le Vieux sur la montagne

En 1096, à la mort du calife al-Mustandir, membre de la dynastie des Fatimides ismailiens, qui régnait depuis 1036 à partir du Caire, son fils al-Mustali lui succède, provoquant la rébellion de l'aîné Nizâr, qui prétendait aussi au califat. Deux camps surgissent alors : les mustaliens restent en Égypte, tandis que les nizariens ou nizaris gagnent la Syrie et l'Iran. Dans ce pays, le mouvement nizari a déjà été amorcé par Hasan-i Sabbâh, qui s'est emparé d'Alamut en 1090. Voulant faire valoir les droits de ce Nizâr, il résiste depuis cette forteresse haut perchée des montagnes iraniennes de l'Elbourz, une cité stratégique qui sera le siège d'un État nizari indépendant pendant trois siècles.

Les nizaris mènent contre des sunnites des incursions meurtrières, en Iran, Irak, Syrie et jusqu'en Égypte. Utilisant de longs poignards courbes, ils assassinent et suscitent une frayeur rapportée par les chroniqueurs arabes. En Syrie, leur chef le plus célèbre est Râshid al-dîn Sinân (mort en 1193), choisi par Hasan-i Sabbâh pour diriger ce territoire défendu par des forteresses. Les chrétiens lui attribuent de nombreux meurtres, réels ou non, effectués contre des sunnites et des Francs, depuis son château de Maysaf. Il scelle un accord avec Saladin* qui peut ainsi reconquérir Jérusalem. Les places fortes des nizaris, en repli au XIIIe siècle, sont ensuite conquises une à une par les Mamlouks et les Ottomans. Les Mongols conquièrent Alamut et ses dépendances iraniennes.

Pour les croisés francs de Syrie, Râshid al-dîn Sinân était le « Vieux sur la montagne » (*chaikh al-jabal*). Ils ont contribué à répandre une légende faisant des nizaris les *Hashshashin*. Ce mot pourrait signifier « gardiens » (de la foi) ou bien « fumeurs de haschich ». Cette dernière hypothèse, alimentée par les sunnites, fut répandue en Occident par Marco Polo (vers 1254-1324). Dans son *Livre des merveilles du monde*, il raconte sa visite à Alamut, et la légende selon laquelle Hasan-i Sabbâh droguait des jeunes hommes qui, inconscients, se retrouvaient dans un jardin fantastique. En sortant de ce lieu de plaisir, ils s'engageaient à combattre afin d'avoir accès au paradis dont cet échantillon n'était qu'une préfiguration.

ISRAËL BEN ÉLIEZER (1700-1760)

JUDAÏSME

Le hassidisme, mouvement du *hassid*, l'homme « pieux », est marqué au XIIe siècle par Yehoudah le Hassid*. Vers 1750, en Ukraine, il prend une tournure particulière, sous l'impulsion d'Israël ben Israël, appelé Baal Chem Tov (« maître du bon Nom » de Dieu). Ce titre, déjà attribué à d'autres juifs, vient de *baal Chem* (« maître du nom »). Il désigne depuis des temps reculés des thaumaturges qui prétendaient connaître le secret du nom divin leur permettant d'opérer des miracles – les juifs

ne prononçaient plus le nom de Dieu depuis bien longtemps. Baal Chem Tov met l'accent sur le *dévéqout*, « adhésion » mystique avec Dieu, développé dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au sein des juifs ukrainiens appauvris par les persécutions. Le hassidisme entend changer la liturgie, notamment par la danse, procurer une joie et une extase dans la prière. Le *maggid* (prêcheur) Dov Baer de Mezeritch (vers 1710-1772) succède à Baal Chem Tov. Il s'oppose à Jacob Joseph de Polonnoye (vers 1710-1784), comme lui théoricien du hassidisme et héritier direct des enseignements du maître. L'un des disciples de Dov Baer, Élimélekh de Lyzhansk (1717-1787), maître hassidique de Galicie et de Pologne, promeut le culte du *tsaddiq* et forme à son tour Kalonymus Kalmann Epstein, auteur d'un ouvrage fondamental, le *Maor va-chémech*. Une autre grande figure imprime le hassidisme, Lévi Yitshaq de Berditchev (vers 1740-1810), rabbin et *tsaddiq*, auteur du *Qedouchat Lévi*, ouvrage qui rappelle que l'homme n'est rien comparé à Dieu, sans pour autant oublier que l'humilité vraie est une valeur dynamique.

Doté de synagogues particulières, du *shtibel* (« petite chambre », en yiddish) et de communautés spécifiques, le hassidisme se conforme aux principes du judaïsme, mais est rejeté par les rabbins, au point d'être frappé d'un *hérem* (excommunication) dans certaines régions. Aujourd'hui intégré au monde juif par souci de cohésion, il s'est réparti en courants représentatifs de l'orthodoxie juive. Après s'être répandu en Europe, il a été malmené par les pogroms et éradiqué par la Shoah. Pratiquant le yiddish, il est actif, particulièrement dans l'État d'Israël et dans le quartier de Brooklyn à New York – sa présence aux États-Unis s'effectua à partir de 1870.

Reconnaissables à leurs vêtements noirs, leurs longues barbes, leur chapeau à large bord et les *péot* (papillottes) accrochées à leurs tempes, les *hassidim* sont toujours sous la férule spirituelle d'un *rebbe* (« rabbin » en yiddish). Ce maître était autrefois appelé *tsaddiq* (« juste »), personne investie d'une piété exemplaire dans ses actes et sa foi. Ce qualificatif est par exemple attribué à des figures majeures de la Bible, comme Joseph* et Esther*.

Les Loubavitch

Parmi les familles du hassidisme, les Loubavitch sont sans doute les plus connus. Tout remonte au fondateur, Chneour Zalman de Lyadi (1745-1813), qui crée le Habad, acronyme de *hokhman* (« sagesse »), *bina* (« discernement ») et *daat* (« connaissance »), trois nombres ou degrés sacrés de la kabbale conduisant à la plénitude. Ce mouvement prend ensuite le nom de Loubavitch, village biélorusse du successeur de Chneour Zalman, Dov Baer (1773-1827), lequel représente le courant Loubavitch le plus important aujourd'hui.

ITZAMNA

MAYAS

Dieu créateur, Hunab Ku occupe la tête du panthéon maya du Yucatán, région mexicaine au climat aride. Dieu des dieux, il recrée le monde ravagé par des déluges successifs et où s'installent les Mayas. Itzamna, son fils, un héros civilisateur aux grands pouvoirs, est associé souvent au soleil (Kinich Ahau) figuré par un oiseau de feu. On lui donne en général pour épouse Ixchel. Rappelant Chalchihuitlicue, épouse du dieu aztèque Tlaloc*, cette déesse de la Terre et de la Lune a apporté l'art du tissage. Patronne des femmes enceintes, elle conçoit avec Itzamna les quatre Bacabs, des géants protecteurs du ciel, postés aux quatre points cardinaux. Il s'agit de Cauac (Sud), Ix (Ouest), Kan (Est), Mulac (Nord). Dieu ayant pour attribut le serpent, Itzamna apporte aux Mayas leurs fondements culturels, l'agriculture, l'écriture et les livres, le calendrier. Président à la fertilité, il protège le maïs, procure l'eau, guérit et ressuscite même les morts.

IXION

GRÈCE

Roi des Lapithes, en Thessalie, Ixion commence par tuer son beau-père Dioneos, qui lui a reproché de ne pas avoir offert les cadeaux prévus pour la main de sa fille, et a mis ses chevaux en gage. Il commet ainsi le premier meurtre entre parents. Seul Zeus*, pris de pitié pour le coupable effondré, le purifie de son crime. Mieux, il l'invite sur l'Olympe. Mais Ixion s'éprend d'Héra*, l'épouse du dieu, qui, furieux d'être trahi par ce mortel qu'il a aidé, crée une nuée ayant l'apparence de la déesse. Abusé, Ixion s'unit à ce nuage compact d'où sortent les centaures*. Foudroyé, il est envoyé au Tartare, la région terrible des enfers, et attaché à une roue qui tourne éternellement dans les airs.

IZANAGIET IZANAMI

JAPON

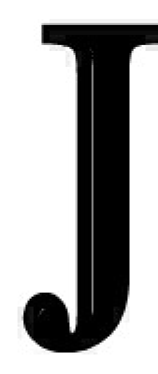
Au début des temps, Izanagi (« celui qui invite », la Terre) et Izanami (« celle qui invite », le ciel) ne sont pas encore séparés. Derniers représentants de la première génération de dieux, ils forment un couple essentiel dans la cosmogonie japonaise. Mais, au contraire des précédents, ils ne sont pas asexués. En effet, ils montent sur le pont céleste (*Ama no Ukibashi*) et agitent la mer avec une lance magique et superbe. En la retirant, ils laissent échapper une goutte qui devient l'île mythique d'Onokoro, la première du futur archipel japonais. Ils s'y installent, découvrent leurs identités sexuelles et s'y unissent. Ils créent ainsi les

autres îles et des *kami*. Mais le dernier-né, Kagutsuchi, ou Homusubi, le dieu du Feu, brûle cruellement sa mère en venant au monde. Souffrant de ses blessures, Izanami en meurt et rejoint le « pays des ténèbres » (*Yomi no Kuni*), le séjour souterrain des morts. Éperdu de chagrin, Izanagi décapite le nouveau-né avec son épée.

Izanagi descend aux enfers, bien décidé à ramener sa compagne, périple qui rappelle celui d'Orphée* à la quête d'Eurydice. Elle consent à le suivre, à condition qu'il ne la regarde pas avant leur retour car, ayant goûté de la nourriture des ténèbres, elle est déjà corrompue par la mort. Alors qu'elle demande l'autorisation au dieu des Enfers, Izanagi brûle une dent de son peigne et, muni de cette torche, aperçoit le corps en décomposition. Du cadavre sortent huit créatures horribles qui se lancent à sa poursuite, suivies par de terribles guerriers. Izanagi réussit à les éloigner en leur lançant des pêches et son peigne, puis bouche l'entrée du monde infernal, qui sera désormais coupé à jamais de celui des vivants. Puis il se purifie dans l'eau d'une rivière. De ses vêtements et de chaque partie de son corps naissent de nouvelles divinités. Les trois plus emblématiques sont Amaterasu*, issue de son œil gauche, à qui il confie les Hautes Plaines célestes (Takamaga-hara), Tsuki Yomi* (œil droit) la lune et Susanoo* (nez), qui reçoit la plaine des mers.

Les fils de Kagutsuchi

Lorsque Izanagi tue son fils, il découpe son corps, et des huit morceaux naissent huit montagnes. La première et principale est Ôyamatsumi, père de Konohana*. Viennent ensuite Nakayamatsumi (hautes montagnes), Hayamatsumi (moyennes), Masakayamatsumi (montagnes escarpées), Shigiyamatsumi (pied des montagnes). Les trois autres divinités représentent les pentes (Sakanomiwo) et les minerais donnant les métaux (Kanayama-Hiko et son épouse Kanayama-Hime). Du sang de Kagutsuchi naissent huit dieux, dont Take Mikazuchi*, le tonnerre.



JA'FAR AL-SÂDIQ (700-765)

ISLAM

Chef des Alides à l'époque des Abbassides, Ja'far ne revendique pas le califat, comme ses prédécesseurs, ce qui lui permet d'éviter les foudres du calife al-Mansour (754-775). Mort à Médine, il devient le sixième imam des chiites duodécimains et le cinquième des ismaéliens. Sa connaissance des *hadith* et de la science juridique (*fiqh*) lui a permis d'enseigner au-delà des rangs chiites. Il aurait ainsi eu des disciples sunnites, parmi lesquels deux fondateurs d'écoles juridiques, Abû Hanifa (697-767) pour l'hanafisme, Malik ibn Anas (vers 710-795) pour le malékisme. Et même le philosophe Wâsil ibn Atâ* (700-749), théoricien du mutazilisme. Il aurait aussi fondé l'école juridique propre au chiisme, dite justement « jafarite ».

JACOB

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Petit-fils d'Abraham*, fils de Rébecca* et d'Isaac*, Jacob est le troisième patriarche fondateur d'Israël, dont l'histoire est relatée par le livre de la Genèse, aux chapitres 25 à 34. Jacob possède un jumeau, Ésaü, avec qui il se bat déjà dans le ventre maternel. Il en sort le second, tenant son frère par le talon, *aqev* en hébreu, dont serait dérivé Yaaqov, version originale hébraïque de « Jacob ». En vertu de son aînesse, Ésaü est le fils de la promesse, c'est-à-dire l'héritier de la Terre promise par Dieu (Canaan, la future Israël). Fougueux, chasseur et « courant la steppe », il a la préférence d'Isaac, tandis que son cadet, agriculteur, paisible et casanier, a celle de Rébecca, et surtout celle de Dieu. Un jour, Jacob usurpe son identité et présente un plat de lentilles à Isaac, lequel, presque aveugle, le remercie et le bénit. Constatant qu'on lui a volé son droit d'aînesse, Ésaü, furieux, veut se venger. Jacob s'en-

fuit vers la Mésopotamie, à Harrân, patrie d'Abraham et de sa mère. Sur le chemin, Dieu lui apparaît en rêve, lui offre sa protection et lui promet la terre de Canaan, à lui et sa descendance. Jacob arrive chez Laban, un parent, et aperçoit près d'un puits Rachel*, la fille de son hôte. Tous deux tombent amoureux. Mais, comme il doit respecter la coutume, il épouse l'aînée, Léa, puis se marie avec Rachel. De ces deux unions, et de celles avec les servantes de ses femmes, Zilpa et Bilha, il a onze fils (Asher, Dan, Gad, Issachar, Joseph*, Juda, Lévi, Nephtali, Ruben, Siméon, Zabulon) et une fille (Dina). Devenu un riche éleveur, il retourne en Canaan, où il mettra fin à sa querelle avec Ésaü en partageant le territoire. Un jour, il laisse les siens et son bétail, et s'apprête à passer seul la nuit. Alors, « quelqu'un [Dieu] lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore ». Jacob, blessé à la hanche, ne peut l'emporter. Mais il reçoit un autre nom : Israël, que l'on peut résumer par « fort contre Dieu ». Rachel, sa bien-aimée, meurt à Bethléem en accouchant de son douzième fils, Benjamin. Il doit aussi supporter la perte de Joseph, qui en réalité mène une carrière prestigieuse en Égypte. Les retrouvailles sont émouvantes. Jacob l'y rejoint et bénit ses douze fils, dont descendront les douze tribus d'Israël. Il repose à Hébron.

Salué par Jésus* et le Nouveau Testament, Jacob l'est tout autant par le Coran, sous le nom de Yacoub, considéré comme un prophète, un homme inspiré par Dieu.

JACOB BEN ACHER (1270-1340)

JUDAÏSME

Formé à la tradition juive par son père Acher ben Yehiel (vers 1250-1327), directeur de la communauté juive d'Allemagne, Jacob ben Acher refuse les responsabilités religieuses pour se consacrer, dans un dénuement assumé, à son activité de commentateur de la Bible et de codificateur du judaïsme. Sa grande œuvre est *Arbaab Tourim*, les « Quatre rangs », ou simplement *Tour*. Cet ouvrage de quatre parties, inspiré du *Michneh Torah* (1180) de Moïse Maimonide*, inspire toujours la codification juive. Partant du principe que nombre de règles n'avaient plus lieu d'être depuis la destruction du Temple de Jérusalem, l'auteur réactualisa la loi juive dans un esprit clair et pédagogique. Le *Tour* aborde, à travers 1 700 chapitres environ, toutes les activités, de la liturgie au mariage.

JACOBSON, ISRAËL (1768-1828)

JUDAÏSME

Au XVIIIe siècle, celui des Lumières, les juifs obtiennent enfin des droits civiques et élémentaires qui leur permettent d'être des citoyens – cette période est appelée Émancipation. En réaction, des juifs vont adapter leur religion et sa pensée aux critères de leur époque. Né en Allemagne avant de s'étendre au reste de la diaspora, ce judaïsme « réformé » a pour pionnier Israël Jacobson. Financier né à Halberstadt, il fonde en 1801 à Seesen, en Saxe, la première école professionnelle mêlant des enfants juifs et chrétiens, initiative suivie d'autres créations. En Westphalie, il crée la première synagogue « réformée » marquée par l'utilisation de l'allemand dans la liturgie. Partisan de la Loi orale, il procède à d'autres changements du culte et de la musique. Après lui, le rabbin et théologien Abraham Geiger (1810-1874) poursuit la réforme liturgique et organise la première réunion des rabbins réformés (1837). Acteur modéré d'une évolution qu'il veut progressive, il s'oppose à un ancien condisciple, Raphaël Hirsch (1808-1888), tenant d'un judaïsme « néo-orthodoxe » adapté au monde moderne, principe qu'il expose dans ses *Dix-neuf épîtres sur le judaïsme* (1836). Parallèlement, Samuel Holdheim (1806-1860), plus radical, veut une adaptation de la Loi orale aux exigences de son temps, comme mettre le shabbat le dimanche au lieu du samedi et les mariages mixtes.

Le judaïsme réformé gagne aussi les États-Unis, sous l'impulsion de l'Autrichien Isaac Mayer Wise (1819-1909), qui émigre en 1846, puis de l'Allemand Kaufmann Kohler (1843-1926). En France, le mouvement, amorcé à la fin du XIXe siècle, est marqué par des figures éminentes, tel Aimé Pallière (1875-1949), catholique converti au judaïsme.

JACQUES LE MAJEUR, apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Jacques et les saints

Le prénom Jacques, dérivé de Jacob*, concerne des martyrs des IVe et Ve siècles, un ermite du mont Carmel au VIe siècle. Jacques de Nisibe (Irak), évêque de cette localité, mort vers 340, participe au concile de Nicée, combat les thèses d'Arius* et forme Éphrem le Syrien*. Jacques le Persan vit sous le règne de Yazdgard Ier (399-420), roi sassanide de Perse. Il est aussi l'Intercis dans la tradition catholique, c'est-à-dire «coupé en morceaux». Proche du souverain, ce noble renie sa foi chrétienne au profit de privilèges. Devant les reproches de sa femme et de sa mère, il réagit et s'amende publiquement de sa vanité. Furieux, Yazdgard le fait torturer, mais sans le faire fléchir. Il le fait découper membre après membre, en commençant par les doigts, les orteils et les pieds. Jacques finit décapité. Ami de Jean de Capistran*, l'Italien Jacques de la Marche (1391-1476), franciscain, se distingue par ses mortifications, son talent oratoire et son élan missionnaire, de l'Italie à la Pologne. Jacques Chastan (1803-1839) fait partie des cent trois martyrs de Corée (1839-1866) canonisés en 1984.

Jacques est l'un des trois apôtres les plus proches de Jésus*, avec son frère Jean* et Pierre*. Il est dit « le Majeur » pour le distinguer de Jacques le Mineur*. Jésus le surnomme avec Jean « fils du tonnerre » (Boanergès), ce qui sous-entend un caractère enflammé. Tous deux sont les fils de Zébédée et de Salomé, laquelle accompagnera Jésus jusqu'à

la crucifixion. Ils sont aussi près du Christ dans les moments forts, comme la résurrection de la fille de Jaïre, la Transfiguration, la Cène, le jardin des Oliviers, les apparitions suivant la Résurrection. Acteur de l'Église naissante, Jacques, selon les Actes des apôtres, meurt en 44, passé « par le glaive » sur ordre d'Hérode Antipas*. D'après la légende, alimentée par des écrits apocryphes (*Actes de Jacques, Passion de Jacques le Majeur*...), il aurait évangélisé l'Espagne, serait retourné en Palestine et y aurait été décapité. Des disciples auraient apporté son corps en Espagne. En Galice, Saint-Jacques-de-Compostelle, objet d'un intense pèlerinage depuis le Xe siècle, abrite son tombeau, sa dépouille (présumée) ayant été découverte au IXe. Jacques est fêté le 25 juillet.

JACQUES LE MINEUR apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Jacques le Mineur, diminutif permettant de le distinguer de Jacques le Majeur*, est ce « frère de Jésus » qui, après 44 et le départ de Pierre*, dirige l'Église qui vient de naître, ce qui en fait le premier évêque. À Jérusalem, il préside le premier concile, qui décide de rompre en partie avec le judaïsme, dont la circoncision. Paul* en fait l'une des trois « colonnes » de l'Église, avec Pierre et Jean*.

Contrairement à la plupart des spécialistes protestants, les chercheurs catholiques l'identifient en général à l'apôtre Jacques fils d'Alphée, simplement cité dans le Nouveau Testament. D'après l'historien juif Flavius Josèphe*, Jacques le Mineur est lapidé en 62. Adressée aux juifs convertis, l'épître de Jacques du Nouveau Testament lui est attribuée, de même qu'une liturgie pratiquée par des orthodoxes et l'Église catholique de Syrie. Appelé aussi « le Juste » par les catholiques en raison de sa grande sainteté,

Les frères de Jésus

Jésus eut-il vraiment des frères et des sœurs, voire des demi-frères ? Cette question est encore très débattue. Dans le Nouveau Testament, Matthieu* écrit par exemple « N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie, et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous? » (13, 55-56). « Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » renchérit Marc* (6, 3). Les protestants souscrivent en général à cette parenté directe. Pour les orthodoxes, Jésus eut des demi-frères, dont Jacques le Mineur, nés d'un premier mariage de Joseph. Pour les catholiques, Jésus n'eut pas de frères. Le mot araméen *ach*, utilisé dans l'évangile de Marc, signifie aussi bien « frère » que « parent proche » ou « cousin ».

Pour la tradition, même catholique, dont Jacques de Voragine* se fit l'écho, la mère de la Vierge Marie, Anne*, eut deux autres maris après Joachim. Avec Clopas ou Cléophas (frère de Joseph*), elle eut Marie Jacobé. Celle-ci épousa Alphée, dont elle eut les quatre fils mentionnés par Matthieu et Marc: Jacques (le Mineur), Joseph (Barsabbas, surnommé Justus), Simon* (le zélote) et Jude. Anne se maria ensuite à Salomé, le couple ayant Marie Salomé, femme de Zébédée et mère de Jean et Jacques leMajeur.

Jacques est le patron des chapeliers. Il est fêté le 3 mai par les catholiques et le 23 octobre par les orthodoxes.

Des ouvrages gnostiques portent le nom de « Jacques frère de Jésus », dont un « livre secret » et une apocalypse. Dans le récit apocryphe sur la vie de Marie* et l'enfance de Jésus, le *Protévangile de Jacques*, qui date sans doute du IIe siècle, l'auteur est assimilé au « frère du Seigneur » dans la plupart des manuscrits grecs.

JALÂL AL-DÎN RÛMI (1207-1273)

ISLAM

Cet Iranien, appelé simplement Rûmi, naît à Balkh (Afghanistan) dans une famille de prédicateurs qu'il suit dans ses pérégrinations jusqu'à Konya (Turquie). À la mort de son père (1231), il le remplace à la tête d'une école coranique. Excepté quelques déplacements en Syrie, où il croise sans doute Ibn al-Arabi*, il ne quittera plus cette ville. Il y suit l'enseignement de soufis, dont son maître spirituel Shams al-dîn Tabrîzi, ou Shams de Tabriz (« Soleil de Tabriz ») : leur rencontre en 1244 le conduit vers la recherche de Dieu au travers de l'extase procurée par la danse, les chants et les prières, une quête qu'il expose dans le *Mathanwi*, dans des poèmes mystiques, des œuvres philosophiques et des textes amoureux. Surnommé Mawlana (« notre maître », en arabe) ou Mevlana en turc, il fonde la confrérie soufie des Mevlevis, surnommés un peu rapidement les « derviches tourneurs ». Rûmi est toujours vénéré à Konya.

Sa confrérie faisait partie des nombreuses autres existant en Islam, dont celle d'al-Jîlâni*, et dont certaines essaimèrent. Nadjim al-dîn Kûbra (1143-1221) est par exemple le fondateur de la Kubrâwiyya en Asie centrale, et Abû al-Hasan 'Ali al-Shâdhili (1197-1258), celui de Shâdhiliya, qui, née au Maghreb, gagna l'Égypte, l'Arabie et la Syrie.

JANSÉNIUS (1585-1638)

CHRISTIANISME

Le théologien hollandais Cornélius Jansen, dit Jansénius, est à l'origine d'un mouvement né après sa mort. En 1611, le pape Paul V (1605-1621) interdit tout texte sur la grâce, c'est-à-dire l'aide de Dieu, et sur le libre arbitre des hommes en la matière. Mais en 1640 paraît un livre de Jansénius, *Augustinus*. Cette publication, rendue possible par l'abbé de Saint-Cyran, ami de l'auteur rencontré dès 1609, milite pour une austérité et une morale exacerbées. Pour ce « jansénisme », qui se déclare l'héritier d'Augustin d'Hippone* (354-430), l'homme, marqué dès la Création par le péché, ne peut connaître le salut sans Dieu, qui n'accorde sa grâce qu'à des personnes précises. Cet élitisme tranche avec de nouvelles voies ouvertes par des Jésuites, qui plaident l'intervention des mérites et

de la volonté de chacun. Désavoué en 1643 par l'Église pour des raisons politiques et religieuses, le jansénisme est soutenu en France par des personnalités comme Blaise Pascal, Robert Arnaud d'Andilly et sa sœur Angélique, supérieure de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs (Yvelines). Son indépendance lui attire les blâmes de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV et du clergé. La papauté, pour prévenir tout débordement janséniste, se prononce en 1653 avec Innocent X (1644-1655), qui condamne cinq propositions attribuées à Jansénius. Ce désaveu est suivi, sous la pression française et celle d'antijansénistes, de deux autres, en 1705 et 1713. En France, la répression, organisée dès 1664, aboutit à la dispersion des religieuses (1709) et à la destruction de Port-Royal (1711). La Révolution française abat ensuite le jansénisme.

JANUS

Rome



Dieu étrusque vivant dans les hautes sphères célestes, Ani représente le nord et les commencements. Des auteurs prétendent qu'il aurait inspiré le portrait de Janus, dont le nom se rapporte à l'idée de passage. En effet, ce dieu majeur du panthéon romain est, ce qui est rare, une pure figure italique dont la mythologie grecque, par exemple, ne possède pas d'équivalent. D'abord honoré en tant que dieu du Début des moissons, des Plantations, des Mariages, des Naissances, il finit par représenter la transition entre la ville et la campagne, la guerre et la paix, l'intérieur et l'extérieur des maisons, ainsi que d'autres pouvoirs illustrant une double dimension. Celle-ci est signifiée par ses deux visages qui, regardant dans des directions opposées, symbolisent le commencement et la fin de toute chose, sa connaissance du passé et du futur.

Au contraire des autres grands dieux, Janus ne dispose pas de prêtre (flamine) particulier. En revanche, il reçoit un grand sacrifice le 9 janvier (*januarius* en latin), mois qui lui est dédié. Car il ouvre le temps dont il est le gardien et, associé à Junon*, préside le calendrier, où il est célébré les premiers jours (calendes) de chaque mois, et est invoqué en premier lors des sacrifices offerts à d'autres dieux et de toutes les prières rituelles, puisqu'il est l'intermédiaire entre les hommes et le monde divin.

Janus est aussi le dieu des Portes, celles du ciel comme celles de Rome. D'après une tradition, Janus vient de l'étranger (Thessalie), s'installe dans le Latium et en devient le roi. Il est le père de plusieurs enfants, dont Tiberinus, qui donnera son nom au Tibre, le fleuve de Rome. Sous son règne, marqué par la paix et le bien-être, il introduit au Latium l'agriculture, la monnaie, les navires et les lois. Après sa mort, il est divinisé et fait protecteur de Rome. Plus tard, il sauvera en effet la cité en projetant de l'eau bouillante sur les assaillants, les Sabins, venus reprendre leurs vierges enlevées par Romulus* et les siens. Dès lors, les portes de son temple, orné de sa statue à deux têtes, resteront fermées en temps de paix et ouvertes en temps de guerre pour qu'il assiste les Romains. Dans l'histoire romaine, elles seront fermées une fois sous Numa, une fois après la deuxième guerre punique contre Carthage (218-201 avant notre ère), et trois fois sous l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.).

Maître du présent et régulateur du monde, Janus possédait ainsi de nombreux sanctuaires à Rome. Il protège aussi la mer, la terre, les routes, la nature, les maisons et les naissances. En dehors de la cité, près de la porte du Janicule, nom de la ville qu'il fonda, douze autels rendent hommage à son emprise sur les douze mois de l'année.

JANVIERDE BÉNÉVENT (IVe siècle)

Christianisme

Évêque de Bénévent, près de Naples, Janvier est torturé puis exécuté avec d'autres martyrs, soit en 305 sous les persécutions de Dioclétien*, soit sous celles de Constance II (337-361), favorable aux arianistes. Il est fêté le 19 septembre. Son culte, attesté dès 432, comporte des miracles effectués par ses reliques. Janvier éloigne la peste qui menace Naples en 1497 et 1529, et la préserve à quatre reprises des éruptions du Vésuve. Chaque année, dans la cathédrale de Naples où elles sont conservées, elles se manifestent par son sang qui passe de l'état solide à l'état liquide.

JASON

Grèce

Lorsque Ino* tente de faire périr son beau-fils Phrixos, celui-ci se réfugie chez Æétès, roi de Colchide (Caucase), fils d'Hélios* et frère de la magicienne Circé*. Il arrive sur un bélier d'or qu'il sacrifie à Zeus* pour le remercier, et dont il offre la toison au souverain. Le précieux cadeau est placé dans un champ dédié à Arès* et suspendu à un arbre. Pour le protéger, Æétès demande l'aide de sa fille Médée*. La magicienne fait surgir un dragon terrifiant aux langues empoisonnées qui monte la garde jour et nuit et auquel s'ajoutent des taureaux furieux aux sabots d'airain et soufflant du feu. Phrixos épouse ensuite une fille du roi, puis meurt. De son côté, Æétès conserve la Toison d'or qui, gage de lumière,

de richesse et de puissance, attise les convoitises. Mais les voleurs sont dévorés par le gardien.

Pendant ce temps, Æson, roi d'Iolcos, en Thessalie, est chassé du trône et du pays par son frère Pélias*. Il confie son fils Jason aux bons soins du centaure Chiron*, qui lui prodigue toutes sortes d'enseignements, dont l'art du combat. Adulte, il prend le chemin d'Iolcos et rencontre une vieille femme. C'est Héra*, qui lui demande de l'aider à traverser un torrent. Il s'exécute, ce qui lui vaudra la protection de la déesse. Mais il perd une sandale dans l'eau. Arrivé à Iolcos, il exige de Pélias qu'il rende le trône à son père. Le roi blêmit car un oracle a prédit qu'un homme au pied nu le chasserait du pouvoir. Rusé, Pélias accepte, mais à une condition qui, il en est sûr, le débarrassera du gêneur : que Jason ramène la Toison d'or.

Jason fait construire l'*Argo*, un bateau capable de parler grâce à Athéna*, qui en a conseillé la construction. Il peut compter sur une cinquantaine de compagnons, ou Argonautes, qui comptent des héros aussi prestigieux que Castor* et Pollux, Héraclès*, Laërte (père d'Ulysse*), Orphée*, Pélée (père d'Achille*) et Thésée*. L'équipe embarque et s'arrête d'abord à Lemnos, dont les femmes, accusées de négliger son culte, ont été frappées par Aphrodite* d'une odeur nauséabonde faisant fuir les hommes qu'elles ont assassinés. Retenu deux ans par la reine, il obtient de la déesse la levée de la sanction. Le navire repart et aborde en Thrace, où les Argonautes délivrent Phinée des Harpyes* qui le tourmentaient pour avoir fait tuer ses fils. En échange, il leur assure d'arriver sains et saufs en Colchide. De fait, guidés par les néréides que conduit Thétis*, ils évitent de terrifiants rochers qui gardent le Pont-Euxin et parviennent sans trop d'encombre devant Æétès, qui promet la Toison si Jason surmonte des épreuves. Mais sa fille Médée*, envoûtée par Éros*, s'éprend du héros et l'aide, lui permettant de soumettre les taureaux, qu'il attelle à une charrue et force à labourer. Ensuite, elle lui remet un onguent magique qui protège son corps des flammes du dragon, qu'elle charme par des incantations. Jason tue le monstre et sème ses dents dans les sillons labourés. Du sol surgissent les *Gégéneis*, des créatures d'Arès, toutes armées, dont les Argonautes viennent à bout. Mais, Æétès ne tenant pas sa promesse, il emmène Médée et la Toison.

L'*Argo* reprend la mer. Après avoir échappé à l'envoûtement des sirènes* charmées par Orphée et aux terribles Charybde* et Scylla, les Argonautes abordent chez Alcinoos, roi des Phéaciens qui marie les amants. En Crète, grâce à Médée, ils parviennent à terrasser Talos*, le géant de bronze qui garde les côtes. À l'issue d'un très long périple, Jason retrouve Iolcos, gagne Corinthe où il dédie à Apollon* (ou Athéna) l'*Argo*, qui deviendra une constellation. Ensuite, Pélias ayant assassiné Æson, Médée le fait tuer par ses propres filles. Mais le fils de Pélias s'empare du trône, forçant Jason à regagner Corinthe. Là, il répudie son épouse et s'unit à une autre. Furieuse, Médée empoisonne sa rivale et égorge ses enfants. Quant à Jason, sa fin varie selon les auteurs. Les uns disent qu'il se suicide, d'autres qu'il reprend Iolcos ou bien qu'il finit vagabond et misérable.

JAYAVARMAN VII (1181-1220)

BOUDDHISME

Bijou de l'art khmer du Cambodge, le site d'Angkor (du sanscrit *nagar*, « ville royale », « capitale »), au Cambodge, doit sa naissance au roi Yaçovarman (889-910), qui y fonde sa capitale, laquelle se dote bientôt de temples. Surjawarman II (1113-1150) y fait ensuite bâtir Angkor Vat, un lieu de culte voué à Vishnu*. Les rois khmers s'étant ensuite convertis au bouddhisme, Jayavarman VII fonde Angkor Thom (« grande capitale ») et ses temples, la plus grande cité d'Angkor. Mais, en 1431, le site est occupé par les Thaïs qui forcent les souverains à s'installer à Phnom Penh. Tombé dans l'oubli et gagné par la forêt, Angkor ne commencera à être dégagé qu'au début du XXe siècle. À Angkor Thom, on peut encore admirer les multiples références au bouddhisme.

JEAN Ier, pape (523-526)

CHRISTIANISME

Le prénom Jean est le plus utilisé par la papauté, avec vingt-trois papes officiels, dont Jean XXIII*. Le seul saint est Jean Ier. Italien originaire de Toscane, il est confronté à une période difficile. Depuis 410, l'Empire romain d'Occident, rongé par l'inconséquence de ses empereurs, a été la proie des envahisseurs, les Barbares. Sa chute remonte à 476, date fixant le début du Moyen Âge, lorsque l'armée d'Odoacre, roi des Hérules, a pris Rome. L'Ostrogoth Théodoric a chassé celui-ci peu après et, avec l'accord de l'Empire romain d'Orient (Constantinople), a fondé un royaume (488-493). Certes, il a favorisé la paix et l'économie, mais il a épousé l'arianisme. Avec d'autres rois ariens, dont Amalaric, souverain des Wisigoths, il a monté une coalition qui a été vaincue en 507 à Vouillé par Clovis Ier, roi franc récemment baptisé. Sous le pontificat de Jean, Théodoric envoie ce dernier à Constantinople pour plaider la cause arienne, mais le pape ne remplit pas cette mission. Il est emprisonné à Ravenne, capitale de Théodoric, et meurt de privations en 526. Ce martyr est fêté le 18 mai.

JEAN XXIII (1881-1963), pape (1958-1963)

CHRISTIANISME

D'origine très modeste, Angelo Roncalli gravit peu à peu les échelons de l'Église. Affable, il incarne avec talent la papauté en Bulgarie, en Turquie et en Grèce, où il contribue à sauver des juifs pendant l'Occupation. À cette expérience, qui lui permet de mieux connaître le christianisme orthodoxe, s'ajoute un poste de nonce (ambassadeur) à Paris (1944-1953), terrain idéal pour se confronter aux changements du

catholicisme. Cardinal et archevêque de Venise (1953-1958), il vit la foi des fidèles sur le terrain. En fait, ces apprentissages accumulés depuis son ordination en 1904 vont constituer le socle d'un vaste chantier.

En novembre 1958, ce clerc à la silhouette bonhomme et arrondie succède à Pie XII*. Prévu pour être un pape de « transition », il se démarque de son prédécesseur, et arrive à point dans ce climat de guerre froide. Pour commencer, il adopte le nom de Jean*, référence à Jean le Baptiste*. Il y accole le chiffre XXIII, utilisé en 1410 par un antipape, ce qui montre sa volonté de continuité de l'Église. Le pape mène ensuite de profondes réformes structurelles, fait de nouveaux cardinaux dont le futur Paul VI*, et tend une main au bloc soviétique, qui la prend. Mais son œuvre majeure reste, à la surprise générale, la convocation d'un concile, quatre-vingt-dix ans après Vatican I. Le 25 janvier 1959, il présente Vatican II comme un *aggiornamento*, « mise à jour » en italien, afin d'éviter le mot « changement », trop brutal, ou celui de « réforme », référence à un passé chargé. Malade, il meurt avant la fin de l'assemblée (1962-1965). Celle-ci, suivie par 2 500 participants et des observateurs, aboutit à seize documents essentiels portant sur des sujets variés, de l'éducation à la Tradition, au dialogue interreligieux, notamment avec les juifs, sujet pour lequel Jean XXIII a écouté les avis d'Abraham Joshua Heschel*. Pie XII y est le pape le plus cité.

Jean XXIII, humain et surprenant, laisse aussi deux textes importants : *Mater et Magistra* sur le rôle social de l'Église, et *Pacem in terris* sur la paix. Il a été béatifié en 2000.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE apôtre (1er siècle)

CHRISTIANISME

Jean naît à Bethsaïde, ville établie sur le lac de Tibériade, au nord de la Palestine. Il est le fils de Zébédée et de Salomé. Il a pour frère Jacques le Majeur*, avec lequel il exerce le métier de pêcheur, non sans risque car les tempêtes du lac sont réputées pour leur soudaineté et leur violence. Jean et Jacques commencent sans doute par être les disciples de Jean le Baptiste*. Il n'est pas du tout impossible que Jésus* ait été un temps le disciple de ce dernier, son cousin et son aîné de six mois, et qu'à cette occasion il ait rencontré ses quatre premiers disciples, galiléens comme lui : Pierre* et son frère André*, Jean et Jacques. Il leur demande bientôt de le rejoindre. La scène se situe au lac de Tibériade, où il les appelle à devenir, non plus pêcheurs de poissons, mais « pêcheurs d'hommes », écrit Marc (1, 17). Les quatre compagnons quittent tout et le suivent sans hésiter. Ils ont trouvé leur Maître qui les invite à devenir « pêcheurs d'hommes ».

Dans l'évangile du Nouveau Testament qui porte son nom, Jean se présente comme le « disciple que Jésus aimait », ce qui sous-entend une grande proximité, sorte d'intimité dont bénéficient Pierre, Jacques et, dans une moindre mesure, André. Une phrase de son évangile (19, 25) a laissé supposer qu'il était le cousin germain de Jésus, sa mère Salomé étant la sœur de Marie*.

Jean accompagne Jésus dans ses périples à travers la Palestine, principalement en Galilée. Durant ces mois, il se montre actif et parfois très démonstratif. Il raconte le premier miracle de Jésus qui change de l'eau en vin au cours d'un repas de noces à Cana, en Galilée, prodige visant à convaincre définitivement les disciples encore réticents. Tous se nourrissent de son enseignement, ce que Jean relate avec un grand talent littéraire, ou encore célèbrent avec lui les grandes fêtes juives qui se déroulent chaque année à Jérusalem, notamment la Pâque. Comptant parmi les douze apôtres, Jean assiste à la Transfiguration avec Pierre et Jacques. Il est présent à la Cène, quand Jésus se penche vers lui : « C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper », rapporte l'évangéliste (13, 26). Jésus lui confie l'identité de celui qui l'a trahi, Judas Iscariote*, lequel quitte la salle. Après ce repas, le Maître, abandonné par Jean et les autres, qui dorment, connaît un doute profond. Arrêté, condamné, crucifié, il confie à Jean sa mère Marie (14, 31-37). Marie de Magdala*, premier témoin de la Résurrection, avertit Jean et Pierre, qui constatent la disparition du corps et bénéficieront d'apparitions du Christ.

Dans les Actes des Apôtres, l'Église, dirigée par Pierre avec le renfort de Jean, se met en marche, et les conversions de juifs commencent. Pierre et Jean comparaissent devant le Sanhédrin, grand conseil juif qui leur reproche leurs activités, mais les relâche. Tous deux partent en mission pour la Samarie, au nord de la Judée, peu après la mort, vers 36, du premier martyr chrétien, Étienne*. Par l'épître aux Galates du Nouveau Testament, nous savons que, vers 49, l'auteur de cette correspondance, Paul*, est confirmé dans sa mission par Jean, Pierre et Jacques, un « frère de Jésus » qui remplace assez vite ce dernier à la tête de l'Église. Mais là s'arrête notre connaissance « canonique » de Jean.

Jean et les saints

Le nom Jean vient du grec *Ioannès*, qui traduit l'hébreu Yohanan (« Dieu fait grâce », ou « Dieu accorde »). On le retrouve dans la Bible latine, notamment au sein de la famille juive des Maccha-bées*. Dans le Nouveau Testament, nous trouvons d'autres Jean, dont le père de l'apôtre Pierre. De nombreux saints et bienheureux furent prénommés Jean. Né et mort à Chypre, Jean le Miséricordieux (556-619), ou Jean l'Aumônier, est consacré patriarche d'Alexandrie (610). Devenu Jean V, il fait recenser tous les miséreux pour mieux les assister, multipliant les aumônes. Jean IV le Jeûneur est patriarche de Constantinople (582-595). Né sous l'empereur byzantin Justin II (565-578), il mène une vie austère, faite de jeûne et de charité. Jean Manetti, mort en 1257, est l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites. Jean Népomucène (vers 1330-vers 1393) est une grande figure d'Europe centrale. L'Espagnol Jean de Saint-Facond (1430-1479), chanoine puis ermite augustin, montre une charité exemplaire à Burgos. Jean de Britto (1647-1693), jésuite portugais et missionnaire, fut décapité en Inde. Jean de Thessalonique, surnommé le Petit (*Nannos*) habite Smyrne. Il se convertit à l'islam le 3 mai 1802, mais cette conversion est un moyen de subir le martyre. Il renie l'islam et, l'apostasie étant passible de la mort, est décapité le 29 mai. Jean-Gabriel Perboyre (1802-1840), religieux lazariste, est torturé et garrotté en Chine.

Des textes apocryphes (IIe et IIIe siècles) nous renseignent sur son destin après les débuts de l'Église, comme les *Actes de Jean*, dont l'original fut rédigé en grec au IIe siècle.

Jean aurait quitté Jérusalem vers l'an 50, en même temps que Pierre, puis la Palestine après la révolte juive et la destruction de Jérusalem par les Romains en 70. À Éphèse (Turquie), il rédige son évangile, dirige l'Église fondée par Paul et qui rayonne sur plusieurs communautés établies en Asie Mineure – dans la dernière décennie du Ier siècle, il aurait rédigé ses trois épîtres du Nouveau Testament. Exilé vers 94 ou 95 sur l'île de Patmos – où il aurait écrit l'*Apocalypse* –, en Grèce, sous l'empereur romain Domitien, il revient à Éphèse, où il poursuit son action missionnaire. Il serait mort sous le règne de l'empereur Trajan (98-117), donc à un âge très avancé. Sa mémoire a été honorée dès l'époque des Pères de l'Église. Pour Paul, dans l'épître aux Galates (2, 9), il reste l'une des trois « colonnes » de l'Église, avec Pierre et Jacques (le « frère de Jésus »).

Fêté le 27 décembre par les catholiques, il est le patron de l'Asie Mineure, des imprimeurs, des libraires, des lavandières, des relieurs, des papetiers et des typographes.

JEAN CASSIEN (vers 360-vers 435)

CHRISTIANISME

La vie de ce Père latin de l'Église est obscure, à commencer par sa naissance, située en Roumanie… ou en Provence ! Il est néanmoins attesté que, moine à Bethléem, il part pour l'Égypte vers 385, avec un ami, Germain. Il y visite les monastères pendant près de quinze ans, puis gagne Constantinople, où il est fait diacre par Jean Chrysostome*. Lorsque ce dernier est exilé, il lui reste fidèle et intercède en sa faveur auprès du pape (saint) Innocent Ier (401-417). Il retourne en Égypte, revient à Constantinople et, passant par Rome, s'établit à Marseille. Formé à la spiritualité d'Évagre le Pontique*, il y transfère le style de vie monastique qu'il a expérimenté et étudié en Égypte et en Palestine. Jean fonde deux monastères : Saint-Victor* pour les hommes, Saint-Sauveur pour les femmes. Il laisse deux écrits majeurs de la tradition monastique, les *Institutions cénobitiques* (vers 417), qui résument son expérience, et les 24 *Conférences*, dont la majorité est adressée à Honorat*. Mais sa pensée, désavouée par Prosper d'Aquitaine, un fidèle d'Augustin d'Hippone* qui lui reprochait des relents de pélagianisme, est condamnée au concile d'Orange (529). C'est pourquoi Jean Cassien ne fut jamais canonisé par l'Église catholique. Célébré dans le diocèse de Marseille, il est en revanche un saint pour l'Orient, qui le fête le 23 juillet.

JEAN CHRYSOSTOME (vers 350-407)

CHRISTIANISME

Célébré par les catholiques et les orthodoxes, Jean doit son nom de Chrysostome (« bouche d'or », en grec) à son talent d'orateur et de prédicateur. Théologien, il intervient après l'arrêt des persécutions romaines en 313, alors que le monde chrétien, sorti au grand jour, ressent le besoin de s'affirmer davantage, notamment face aux hérésies. Né à Antioche (Turquie) dans une famille chrétienne, il est d'origine aristocratique et de culture grecque – sa mère est sainte Antousa. Baptisé et ordonné diacre par Mélèce*, dont il fera le panégyrique, il est prêtre en 386, puis devient douze ans plus tard le patriarche de Constantinople. Très populaire, il tient des propos radicaux qui lui valent d'être exilé en 403 par l'impératrice Eudoxie, laquelle n'a pas apprécié ses sermons contre le luxe et les richesses scandaleux. Après un retour favorisé par un grand mouvement, dont le soutien de son diacre Jean Cassien*, il est exilé une seconde fois et meurt d'épuisement à Comane, en Cappadoce, sur la route qui le conduit au Caucase. Son œuvre, aux multiples facettes, est avant tout pastorale. Père et docteur de l'Église, il est le patron des orateurs chrétiens et des prédicateurs.

JEAN CLIMAQUE (vers 580-vers 649)

CHRISTIANISME

Ce saint, célébré le 30 mars, doit son nom de Climaque (du grec *klimax*, « échelle ») à son ouvrage consacré à la vie ascétique, *L'Échelle du paradis*, soit les degrés conduisant à « la foi, l'espérance et l'amour ». De fait, Jean a voué l'essentiel de son existence à l'érémitisme, au pied du mont Sinaï.

À 16 ans, Jean gagne le monastère Sainte-Catherine du Sinaï, depuis la Palestine. Déjà cultivé, il se place sous l'aile d'un ancien, Martyrios, qui le forme à l'exigence permettant d'atteindre Dieu par le renoncement et le discernement, lequel sert à éprouver l'authenticité d'un engagement religieux. Devenu moine, il rend visite avec Martyrios à un ascète réputé, Jean le Sabaïte, mais ce dernier, au lieu de laver les pieds de l'ancien, lave ceux de Jean et, obéissant à une prophétie, le déclare « higoumène du Sinaï ». Après dix-neuf ans de liens étroits, Martyrios meurt, et Jean, sur le conseil d'un autre ancien, Georges Arsilaïte, entre dans une longue solitude non loin du monastère, à Tholas, dans le désert. Vivant près d'autres ermites, il se nourrit du minimum, prie, et dort juste assez pour se maintenir en forme. Malgré sa volonté d'isolement, il finit par prodiguer des enseignements. Puis il visite des monastères en Égypte, retourne au Sinaï, est élu higoumène de Sainte-Catherine : la prophétie s'est réalisée. Ensuite, il écrit son *Échelle*, une référence pour les orthodoxes.

JEAN DAMASCÈNE (vers 650-753)

CHRISTIANISME

De son vrai nom Jean Mansour, Jean Damascène, ou de Damas, est un Arabe chrétien. Il connaît le grec et sert dans l'administration du calife de Damas. Vers 720, cette administration, marquée par l'hellénisme, est menacée d'être islamisée et les fonctionnaires chrétiens d'être chassés. Jean quitte ses fonctions, rejoint le monastère de Saint-Sabas (ou Mar Sabas) non loin de Jérusalem, en Palestine, où il se consacre à la prière, la méditation, l'écriture et la prédication – il est suivi par Côme l'Hymnographe, que son père a adopté, et qui sera évêque de Maïouma, en Palestine. Inscrit dans la continuité des Pères de l'Église d'expression grecque, il est considéré comme le grand initiateur de la théologie de l'Orient, son œuvre majeure étant la *Source de la connaissance*. En outre, il s'oppose à des empereurs byzantins iconoclastes. En 1890, Jean est fait docteur de l'Église catholique par le pape Léon XIII. Il est fêté par les orthodoxes et les catholiques.

JEAN DE CAPISTRAN (1386-1456)

CHRISTIANISME

Jean de Capistran vit à l'époque du grand schisme d'Occident (1378-1417) qui déchire l'Église catholique entre partisans du pape de Rome et ceux du pape d'Avignon. Né à Capistran, dans les Abruzzes (royaume de Naples), il est nommé en 1412 gouverneur de Pérouse, qu'enlèvent ensuite les armées papales. Emprisonné, il voit François d'Assise (mort en 1226) et, répondant à son appel, renonce à ses biens pour rejoindre les Franciscains en 1415. Ordonné prêtre dix ans plus tard, il voue le reste de sa vie à la prédication, à son ordre qu'il veut conforme à la stricte règle de François, au rapprochement avec l'Église d'Orient ou encore à l'évangélisation de l'Europe centrale (il est appelé « apôtre de l'Europe unie »). Il meurt en Croatie. Fêté le 23 octobre, il est le patron des aumôniers militaires.

JEAN DE DIEU (1495-1550)

CHRISTIANISME

Joao Ciudad naît à Montemor-o-Novo, au Portugal. Après avoir été orphelin, berger, soldat, ouvrier agricole, marchand, libraire, vagabond, il se convertit à l'aube de la quarantaine (1537), mettant fin à une vie aventureuse et relâchée. À Grenade, il entend un sermon de Jean d'Avila : son repentir le fait entrer dans un tel état qu'il est jugé fou, enfermé à l'asile et maltraité. Tandis qu'il souffre, Jean trouve sa voie : le

dévouement aux malades et aux déshérités, leur offrir un hôpital digne et moderne. Libéré, revêtu de l'habit religieux sur la décision de l'évêque de Tuy, il rassemble des disciples et forme avec eux l'ordre des Frères de la Charité, ou Frères hospitaliers. Canonisé en 1690, Jean de Dieu est le patron des hôpitaux, des malades, des infirmières et infirmiers. Il est fêté le 8 mars. Au XXI[e] siècle, les Frères hospitaliers, regroupés au sein de l'Ordre hospitalier de saint Jean de Dieu, s'occupent d'environ cent cinquante maisons à travers le monde.

Quant à Jean d'Avila (1499-1569), prêtre et grand mystique, il est originaire d'Andalousie. Il est toujours reconnu en Espagne pour la qualité de sa spiritualité qui lui permit entre autres de favoriser les conversions de Jean de Dieu et François de Borgia (1510-1572). Ce dernier fait partie de la cour du roi d'Espagne Charles-Quint. Alors qu'il est vice-roi de Catalogne de 1539 à 1543, il rencontre la Compagnie des Jésuites fondée en 1540, dont il devient l'un des principaux acteurs, notamment en Amérique.

JEAN DE KENTY (1390-1473)

CHRISTIANISME

De son vrai nom Jean Wacienga, ce prêtre naît à Kenty, non loin de Cracovie, où il enseigne la littérature, la philosophie et la théologie à l'université. Il se montre aussi très proche des pauvres tout en s'opposant au hussisme, initié par le Tchèque Jan Hus* brûlé à Constance (1415). La dépouille de Jean repose à l'église Sainte-Anne de Cracovie. Il est le patron principal de la Pologne.

JEAN DE LA CROIX (1542-1591)

CHRISTIANISME

Juan de Yepes naît à Fontiveros, en Vieille-Castille, dans une famille pauvre. Après la mort de son père, les Yepes s'installent en 1551 à Medina del Campo, ville commerçante de Castille. Juan suit les cours d'une école religieuse et s'initie au métier de tisserand, comme son aîné Francisco. En 1563, après le collège des jésuites, il entre chez les carmes de Medina, sous le nom de Juan Santo Matía (Jean Saint-Matthias). À Salamanque, il peaufine sa culture religieuse. Quatre ans plus tard, il est ordonné prêtre, mais l'ordre ne correspond pas à l'idéal d'austérité, de contemplation et de dépouillement qui l'anime. Il préfère celui des chartreux. C'est alors qu'il rencontre Thérèse d'Avila*, qui a déjà entamé une réforme du Carmel, en conformité avec ses aspirations profondes. Thérèse forme alors Jean, qui devient Jean de la Croix. En octobre 1568, il rejoint Duruelo et la première communauté des carmes réformés, ou déchaussés (ou déchaux). Mais les mitigés désapprouvent la volonté

d'indépendance des réformés. Dans la nuit du 2 décembre 1577, Jean est enlevé, emprisonné au couvent des mitigés de Tolède. Maltraité, insulté, fouetté, il conserve son calme et sa douceur. Il compose même quelques-uns de ses plus beaux vers qui chantent son amour de Dieu – il laissera en tout moins de mille vers. En août 1578, il s'évade et retrouve les réformés, qui obtiennent en 1580 une certaine autonomie de la part du pape. La même année meurt Thérèse. Il parcourt l'Espagne, mais les réformés l'écartent en 1591. Calomnié et persécuté, il est envoyé à la montagne, au monastère de la Peñuela. Certains de ses textes sont détruits. Considéré comme le « Docteur mystique » de l'Église, il est fêté le 14 décembre.

JEAN EUDES (1601-1680)

CHRISTIANISME

Natif de Ri, dans l'Orne, fils de chirurgien, Jean Eudes étudie à Caen. En 1623, il entre à l'Oratoire fondé en 1611 par Pierre de Bérulle*. Ordonné prêtre en 1632, il œuvre en Normandie et comprend que les prêtres manquent d'une solide formation, ce qui compromet les missions vers le peuple. En 1642, Jean est autorisé à ouvrir un séminaire à Caen. L'année suivante, il quitte l'Oratoire et fonde la Congrégation de Jésus et Marie (eudistes) vouée aux missions et à la formation du clergé, qui se répand en Normandie et en Bretagne. Parallèlement, des refuges de prostitués ouverts dès 1641 sont pris en charge par des religieuses regroupées en 1651 dans la congrégation des filles de Notre-Dame de Charité. Jean Eudes, qui a laissé de nombreux écrits, est aussi l'une des grandes figures de l'École française de spiritualité du XVIIe siècle, comme Vincent de Paul*. Il est fêté le 19 août. Il ne doit pas être confondu avec Jean de Brébeuf qui, avec le jésuite Isaac Jogues et leurs compagnons, furent martyrisés de 1642 à 1649 en Amérique du Nord, plus précisément au Canada, dont ils sont les patrons secondaires. Leur fête est célébrée le 19 octobre.

JEAN LE BAPTISTE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans le Nouveau Testament, Luc* rapporte que Jean est le cousin de Jésus, le Messie* dont il prépare la venue. Il raconte que sa naissance est miraculeuse, ses parents étant âgés. Sa mère Élisabeth* est stérile. Mais un jour, son père Zacharie*, prêtre, se rend au Temple pour son service. Il a été désigné pour une tâche exceptionnelle, qu'un prêtre ne remplit qu'une fois dans son existence : brûler l'encens dans le Saint des Saints, où réside la présence de Dieu. L'ange Gabriel* surgit et lui prédit un fils qu'il devra appeler Jean, qui sera « grand comme le Sei-

gneur », « rempli de l'Esprit saint* dès le sein de sa mère ». Élisabeth reçoit ensuite la visite de sa cousine Marie*, qui lui annonce à son tour la venue d'un enfant, Jésus, qui naîtra six mois après son cousin. La jeunesse de Jean se résume à cette phrase de Luc : « L'enfant grandissait et son esprit se fortifiait. Et il demeurait dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël. »

Selon les évangiles, Jean est un ascète vivant dans le désert. Il appelle à la pénitence et à l'urgence d'une conversion des cœurs afin d'affronter le Jugement que Dieu, à une date indéterminée mais proche, appliquera aux vivants comme aux morts, sentence qui verra le triomphe du bien. Pour signifier cette conversion et permettre le pardon des péchés, il procède à des baptêmes dans les eaux du Jourdain, à l'est de Jérusalem et non loin de la mer Morte. L'action du Baptiste s'inscrit donc dans un contexte religieux d'attente messianique et d'un retour aux valeurs essentielles de l'Alliance que Dieu a conclue autrefois avec Israël, le peuple qu'il a choisi. Ainsi, la littérature apocalyptique, présente dans la Bible et surtout enrichie au

La Saint-Jean

En Orient comme en Occident, Jean le Baptiste est célébré à certaines dates, dont certaines sont communes, comme le 29 août (martyre et décollation). Le 24 juin, qui célèbre sa Nativité, est également commun : il s'agit de la célèbre Saint-Jean. Tout remonte au solstice d'été (21 juin), qui correspond au jour le plus long de l'année, donc au renouveau du soleil. Avant le christianisme, il était d'usage de saluer cet événement par un grand feu, à l'instar du solstice d'hiver, devenu le Noël catholique. Ce rendez-vous devint donc chrétien, l'origine de la Saint-Jean restant imprécise, peut-être dès l'époque de Clovis Ier (481-511). La date en fut déplacée au 24 car Jean-Baptiste est le précurseur de Jésus, la « Lumière du monde ». Occasion de réjouissances, cette coutume, naguère encore très répandue, s'est estompée, mais a tout de même perduré.

Le 24 juin est en outre la fête nationale du Québec, le saint étant depuis 1908 et grâce à Pie X*, le patron des Canadiens français. Ce jour est d'ailleurs férié depuis 1925.

Les « séparés »

Dans les évangiles, Jean le Baptiste se nourrit de miel sauvage et de sauterelles. Avec sa tunique en peau de chameau et sa ceinture de cuir, il correspond à la description des prophètes d'Israël, en particulier Élie* (IXe siècle av. J.-C), qui dans la Bible rejoignit Dieu sur un char tiré par des chevaux de feu. C'est pourquoi se répandit la croyance en son retour au jour du Jugement de Dieu. Jean se situe dans cette perspective eschatologique (fin des temps) et, à son époque, est vu comme le nouvel Élie. En fait, il est plus précisément *nazir*, comme le furent en leur temps le prophète Samuel* et le héros biblique Samson*. Dans la Bible, le mot *nazir*, issu de l'hébreu *nâzar* (« séparer »), désigne des hommes et des femmes qui se vouaient totalement à Dieu, en général pour une période donnée, la consécration définitive étant plus rare. Pendant leur engagement, ils ne devaient boire aucune boisson fermentée, *a fortiori* du vin, et laissaient pousser leurs cheveux, ce qui permettait de les reconnaître. Ils devaient aussi éviter les contacts impurs, en particulier les cadavres, dont il ne fallait même pas s'approcher, faute de quoi ils étaient contraints de se raser la tête. Ensuite, afin de se purifier, ils offraient en sacrifice deux tourterelles et deux pigeons au Temple de Jérusalem, voyaient leur bévue expiée par le prêtre puis prononçaient un nouveau vœu. Pour mettre fin au naziréat, le *nazir* devait offrir au Temple un agneau de un an destiné à l'holocauste, une agnelle de un an (pour le péché), un bélier (communion) ou encore des gâteaux et galettes sans levain. Il pouvait ensuite se raser les cheveux et les jeter dans le feu du sacrifice.

Ier siècle avant notre ère, sans doute connue du Baptiste, de Jésus et de leurs contemporains, envisage une échéance capitale : Dieu va révéler aux hommes le sens de l'histoire, punir les méchants et récompenser les bons (les justes), purifier le monde avant d'y apporter la paix, la félicité et la justice qu'il dispensera.

Jésus est sans doute d'abord un disciple de Jean, qui le baptise et le présente ainsi : « Pour moi, je vous baptise avec de l'eau, mais vient le plus fort que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales ; lui vous baptisera [aussi et surtout] dans l'Esprit saint et le feu », rapporte Luc (3, 16-17). C'est dans l'entourage de son précurseur que Jésus trouve ses quatre premiers apôtres : Pierre* et André*, Jean* et Jacques le Majeur*. Mais le Baptiste est menacé, comme le racontent les évangélistes Matthieu* et Marc*, et l'historien juif Flavius Josèphe* dans ses *Antiquités juives*. Hérode Antipas, gouverneur de la Galilée et de la Pérée, au nord-est de la mer Morte, deux provinces soumises aux Romains, a pris pour épouse Hérodiade, la femme de son frère Philippe*. Jean dénonce cette union, de

Jean, Jésus, les esséniens et les mandéens

Le fait que les esséniens aient été proches de l'endroit où Jean baptisait a incité des auteurs à penser que le Baptiste avait fait partie de cette secte, et que Jésus en aurait subi l'influence, voire aurait été formé par les esséniens. Cette théorie, toujours très contestée, se fonde sur des points de convergence comme les bains de purification rappelant le baptême, les repas communautaires, l'attente du Messie ou encore la croyance en la résurrection. De plus, les évangiles du Nouveau Testament ne mentionnent pas les esséniens, ni même Qumrân, ce qui a paru suspect. Quoi qu'il en soit, l'influence du Baptiste ne disparut pas avec sa mort, ni même avec la crucifixion de Jésus. Dans les Actes des apôtres du Nouveau Testament, Paul* rencontre des adeptes de Jean vers 50, à Éphèse (Turquie).

Aujourd'hui encore, en Irak, dans la région de Bassora, une minorité religieuse se réclame de Jean-Baptiste : ce sont les mandéens, qui possèdent leur propre langue, le mandéen. Leur nom proviendrait de *manda*, « connaissance ». Ils ont produit une abondante littérature mêlant liturgie, magie, récits et enseignements, mais, bien que ces textes aient été composés après le VIIIe siècle de notre ère, au vu des dernières recherches il semble à peu près certain que le mandéisme a vu le jour en Palestine, une filiation lointaine avec Jean le Baptiste étant loin d'être exclue. D'ailleurs, les mandéens (*mandaya*) se nomment eux-mêmes les « nazaréens » – non les habitants de Nazareth, considéré comme le village de Jésus, mais les « observants » (*nasoraia*). Leur croyance, ou nazoréisme, plonge dans le tout début du christianisme. Les chercheurs vont jusqu'à penser que la forme primitive du mandéisme influença le christianisme naissant, qui comme lui n'était finalement qu'une des sectes baptistes (centrées sur le baptême) de cette époque et adopta la figure du Baptiste, et ce, avant que Paul finisse par supplanter les autres courants de l'Église, représentés notamment par Jacques « frère de Jésus ». Les mandéens sont d'ailleurs appelés aussi *sabaya*, les « baptistes », ce qui souligne l'importance centrale du baptême. Parmi les écrits mandéens, le *Ginzâ* (« Trésor »), ou *Sidrâ Rabba* (« Grand Livre »), est l'œuvre majeure. Il contient des paroles du Baptiste et le récit de son baptême par Manda d'Ayyé, le Messager céleste dont le nom signifie « connaissance de vie », et l'envoyé du Dieu de Lumière. Jean est le vrai prophète, au contraire de Jésus et de Mahomet, car les mandéens rejettent sept religions, dont le judaïsme, le christianisme, l'islam et le manichéisme.

surcroît avec une Nabatéenne, une étrangère. Hérode le fait arrêter et enfermer sans doute dans la forteresse de Machéronte, près de la mer Morte. Jésus entame alors son ministère, soit en l'an 28. Quelques mois plus tard, le succès de sa mission s'est estompé et les rangs des fidèles s'éclaircissent. Jésus en conçoit une tristesse accentuée par une nouvelle : Jean a été décapité, après avoir douté de sa mission de Messie. Respectant une promesse, Hérode place la tête du Baptiste sur un plateau, la donne à Salomé, qui l'offre à sa mère Hérodiade.

En Islam, Jean (Yahya) est un prophète. Le Coran rappelle la prière exemplaire de Zacharie (Zakariya) qui, comme son fils (doté de sagesse, tendresse et pureté), Élie et Jésus, est au nombre des justes.

JEAN SCOT ÉRIGÈNE (vers 810-876)

CHRISTIANISME

Irlandais, le moine Jean devient vers 845 directeur de l'école du palais du roi Charles le Chauve (843-877), qui, régnant sur une partie de la France actuelle, entretient une cour brillante et cultivée. Théologien et philosophe, il approfondit ses connaissances, enseigne, écrit, traduit le latin et le grec des Pères de l'Église comme Grégoire de Nysse* et d'autres auteurs importants, dont le Pseudo Denys* l'Aréopagite et Maxime le Confesseur*. Sommité en son temps, il compile et synthétise la culture latine (*De divisione naturae*), analyse Augustin d'Hippone* et se prononce sur la prédestination en avançant que Dieu ne prévoit pas le sort des hommes, que l'enfer est une fiction. Cette thèse très osée lui vaut d'être condamné par la papauté et des conciles. En avance sur son temps, il lui sera reproché après sa mort d'être panthéiste, théorie selon laquelle tout est en Dieu, duquel tout part et vers lequel tout revient. Scot Érigène est aussi parfois présenté comme un précurseur du Libre-Esprit (*voir Bègue*).

JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE (1651-1719)

CHRISTIANISME

Né à Reims dans une famille aisée, chanoine à 16 ans, ce qui lui assure des revenus, Jean-Baptiste de la Salle étudie à Paris tout en prenant en charge ses six jeunes frères et sœurs après le décès de ses parents (1671-1672). Ordonné prêtre en 1678, il s'intéresse de près à l'éducation des jeunes de Reims, dont dépend surtout la qualité des enseignants. Pour cela, il s'entoure de maîtres qualifiés et fonde en 1684 un établissement, prélude à l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, ou Lasalliens, qui existe toujours. Patron des éducateurs et des professeurs chrétiens, Jean-Baptiste de la Salle est fêté le 7 avril.

plaire, et sa servante pénètrent dans le camp assyrien, après avoir amadoué les sentinelles. Cette riche et belle veuve multiplie ensuite les allées et venues. Elle séduit Holopherne et affirme connaître le moyen de gagner Béthulie : les défenseurs, dit-elle, sont résolus à violer la Torah, ce qui leur ôtera toute protection divine. Le général, au cours d'un souper magnifique, s'enivre. Judith s'arrange pour qu'ils restent seuls, le décapite, cache sa tête dans son panier et franchit tranquillement le poste de garde avec sa servante. Les soldats de Béthulie sortent de la forteresse et ravagent le camp ennemi, déserté par des Assyriens désemparés. La victoire est fêtée à Jérusalem. Judith est célébrée et vénérée. Elle meurt à 105 ans, toujours veuve.

JULIEN

CHRISTIANISME

Julien l'Hospitalier, saint légendaire, est amateur de chasse. Un jour, il apprend par un cerf qu'il va tuer ses parents, et s'enfuit à l'étranger avec sa femme. Ils le localisent, mais il est absent. Son épouse les fait dormir dans le lit conjugal. En entrant dans la chambre au matin, Julien croit à un adultère et transperce les deux corps avec son épée. Constatant son erreur, désespéré, il part avec sa femme s'établir au bord d'un fleuve très dangereux qui engloutit régulièrement ceux qui tentent de le traverser. Là, ils fondent un hôpital. Une nuit, un lépreux transi de froid crie à l'aide. Julien l'accueille chez lui, le réchauffe dans son lit. Soudain, l'homme resplendit : c'est Jésus*, qui lui annonce que sa pénitence est reconnue par Dieu. Le couple meurt après avoir prodigué bontés et aumônes, et rejoint le Seigneur. Une autre tradition fait de Julien l'Hospitalier et de sa femme Basilisse un couple chaste, martyrisé en 313 après avoir transformé leur maison en hôpital.

Plusieurs martyrs chrétiens des IIIe et IVe siècles portent le nom de Julien ou de Julienne, en Occident et en Orient. Très célèbre dans le centre de la France, Julien de Brioude ou d'Auvergne, originaire de Vienne, est décapité à Brioude. Son martyre a lieu soit sous la persécution de l'empereur Dèce (249-251) ou de Dioclétien* (284-305). Jacques de Voragine* raconte que sa tête est apportée à son ami Ferréol, soldat en garnison à Vienne, qui refuse de sacrifier aux dieux païens et connaît le martyre. Julien du Mans, ville dont il est le premier évêque, est un évangélisateur de la Gaule, mort vers 250. Julienne de Nicomédie, aujourd'hui Izmit (Turquie), refuse d'épouser le préfet de la ville qui, apprenant qu'elle est chrétienne, la fait torturer. Fouettée, suspendue par les cheveux, brûlée avec des torches et des fers rouges, elle guérit miraculeusement. Sa beauté et son assurance convertissent les quelque cinq cents personnes assistant au procès. Puis elle est décapitée. Son martyre aurait eu lieu en 299 sous l'empereur Maximin (286-310), et son culte se répandit rapidement. Julienne de Mont-Cornillon (1192-1258) naît à Rétines, près de Liège. Elle perd ses parents très jeune et, élevée par les Augustines de Mont-Cornillon, entre dans les ordres en 1207. Ses visions l'amènent à créer la fête du Saint-Sacrement, célébrée pour la première fois à Liège. Urbain IV officialise et généralise ce rendez-vous à toute l'Église d'Occident en 1264, soit six ans après sa mort. Enfin, née à Florence, la pieuse Julienne de Falconieri (1270-1341) fonde la branche féminine de l'ordre des Servites.

JULIEN L'APOSTAT (331-363), EMPEREUR ROMAIN (361-363)

CHRISTIANISME

Né à Constantinople, Julien est le neveu de Constantin Ier le Grand*, dont la succession (337) provoque le massacre de sa famille sous ses yeux. Il en réchappe grâce à son jeune âge et, éloigné de la cour, se consacre aux philosophes grecs en Cappadoce. Baptisé mais préférant la culture grecque, il est séduit par le paganisme dès 351 et, parti étudier à Athènes, s'initie aux mystères d'Éleusis célébrant Déméter*. En 355, son cousin Constance II (337-361), principal responsable de la tuerie, l'appelle à Milan et le fait préfet des Gaules, où Julien s'illustre contre les Alamans (357). Proclamé empereur par ses soldats (360), il devient le seul maître après la mort providentielle de Constance qui évite un conflit familial. À Constantinople, il se montre libéral et restaure la tolérance religieuse, ce qui tranche avec ses prédécesseurs. Il brime les chrétiens, rejette le christianisme qu'il combat dans *Adversus christianos*, l'un de ses nombreux écrits, contre lequel s'élèvera Cyrille d'Alexandrie*. Il favorise ainsi l'émergence des croyances non chrétiennes, notamment en officialisant le culte du dieu Mithra*, « guide des âmes » originaire de Perse. Il organise même un clergé qu'il dirige, en tant que fils du Soleil. Ironie du sort, Julien meurt lors d'une bataille contre les Perses. Ainsi finit le dernier empereur d'une Antiquité païenne que le christianisme s'est employé à effacer et a affublé du qualificatif d'« apostat ».

JUMALA

FINNO-OUGRIENS

Dieu suprême du panthéon, Jumala est le créateur. Associé au chêne, lien récurrent dans les traditions indo-européennes, il possède en fait une dimension abstraite car il a été remplacé dans la maîtrise du ciel par Ukko, dieu également du tonnerre, de l'air et soutien du monde. Ukko a pour épouse Akka.

Le ciel finno-ougrien recèle d'autres divinités, comme Kuu, la Lune, et sa fille Kuutar, Paiva, le Soleil, et sa fille Paivatar, sans oublier Ilma et sa fille Ilmatar* ou Luonnotar, la mère de Väinämöinen*.

JUNON

ROME



Identifiée à la Grecque Héra*, Junon a pris aussi les accents d'Uni, déesse étrusque du mariage et du cosmos. Reine des dieux et des cieux, elle porte différents noms en rapport avec ses rôles. Elle est ainsi la déesse des Accouchements sous le nom de Junon Lucina (« enfantement »), du mariage en tant que Junon Pronuba (« du mariage »). Sœur et épouse de Jupiter*, elle patronne des fêtes romaines comme celle des femmes qu'elle protège, les *Matronalia* (1er mars), cadre de sacrifices, ainsi que les *Nones Caprotines* (7 juillet), où une chèvre est sacrifiée en son honneur sous un figuier sauvage, le *caprificus*, d'où son nom de Junon Caprotina, maîtresse de la fécondité symbolisée par la grenade. Sur le Capitole, elle fait partie de la grande triade romaine, juste après Jupiter et avant Minerve*. En souvenir de ses oies sacrées qui sauvèrent Rome, dont elle est la protectrice, en prévenant de l'assaut des Gaulois en 390 av. J.-C., elle y est appelée Junon Moneta (« celle qui avertit »), dont est issu le mot « monnaie », car les pièces étaient frappées dans son temple. Nous trouvons aussi Junon Luceta, en rapport avec la lumière céleste, celle de la Lune dont elle préside la naissance.

Adorée dans de nombreux autres sanctuaires en dehors de Rome, Junon a pour animal favori le paon, puissant symbole solaire. Majestueuse, elle porte parfois un sceptre et un diadème.

JUPITER

ROME



Roi des dieux, maître de la justice et protecteur de l'État romain, Jupiter (« père du ciel lumineux ») est largement calqué sur Zeus*, mais il s'inspire aussi de Tinia, dieu suprême du panthéon étrusque, maître des cieux, de la lumière et des frontières, qui formait la grande triade avec Uni (Junon*) et Minerva (Minerve*).

À Rome, Jupiter a pour prêtre (flamine) le premier dans l'ordre de la hiérarchie sacerdotale, c'est-à-dire le *flamen dialis* officiant dans son grand temple du Capitole, ce qui souligne encore son importance. En janvier, les consuls fraîchement nommés y viennent lui rendre hommage, escortés de sénateurs, de prêtres, d'autres notables et du peuple. De même, le général qui a vaincu les ennemis y vient le remercier.

Dieu du Jour, de la Foudre, de la Pluie, des Éclairs et du Ciel, Jupiter garantit les serments et les lois. Il est célébré chaque mois, lors de jeux en septembre, et au cours des *Vinalia*, fêtes du vin qui, le 23 avril et le 19 août, honorent son statut de souverain protecteur de Rome, l'Optimus Maximus (« Très Grand »), son statut le plus éminent. Il reçoit ainsi des qualificatifs se rapportant à ses différents rôles, comme Liberator (« qui délivre »), Invictus (« invincible ») ou Victor (« qui donne la victoire »). Associé au chêne, comme Zeus, il a pour oiseau emblématique l'aigle, symbole du soleil et de la majesté par excellence.

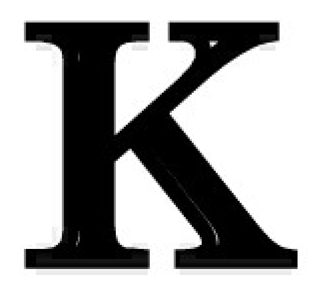
JUSTIN LE PHILOSOPHE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

« Justin » est le diminutif de « Juste » ou « Just » (en latin, *Justus*, « le juste »), nom porté par un évêque de Lyon au IVe siècle et des martyrs des persécutions romaines.

Père grec de l'Église, Justin le Philosophe naît à Naplouse, Palestine, dans une famille païenne. Formé à la philosophie grecque, il se convertit et devient apologiste, c'est-à-dire un défenseur du christianisme. Pour cela, il voyage et se rend à Rome, où il crée une école d'enseignement chrétien. Vers 155, il envoie à l'empereur Antonin le Pieux (138-161) une apologie qui

nous renseigne sur la pratique du baptême et de l'eucharistie au tout début de l'ère chrétienne. Cinq ans plus tard environ, il écrit le *Dialogue de Tryphon*, histoire teintée de judéophobie. Mais il suscite les jalousies, dont celle du philosophe Crescens, qui le dénonce pour un crime difficile à identifier – peut-être celui d'être chrétien. Justin est fouetté et décapité vers 165 avec six compagnons. Il existe un procès-verbal de son interrogatoire, premier document de ce type concernant les martyrs de Rome. Justin est fêté le 1er juin.



KAAKWHA

AMÉRIQUES

Les Senecas (ou Tsonnontouan) vivent entre le Canada et les États-Unis, au nord-est du sous-continent nord-américain. Ils furent parmi les fondateurs de la ligue des Iroquois, qui combattit les Français et leurs alliés amérindiens, dont les Hurons. Ralliant leur ancien ennemi, puis les Anglais, ils firent la paix avec les États-suniens peu après la déclaration d'Indépendance (1776). Les croyances comprennent Eagentci (« ancienne » ou « vieille femme »), la première mère, la Terre d'origine, et Awaeh Yegendji, un sage qui vit avec ses trois ravissantes filles. Il existe des créatures peu sympathiques, comme Dagwanoenyent, une sorcière qui prend souvent l'aspect d'une tornade, les Dahdahwat, animaux multiformes apparaissant dans les rêves, les visions et parfois la réalité, sans oublier divers cannibales. Parmi les personnages positifs, Kaakwha, dieu solaire de la Lumière et de la Vérité, est associé à Hawenniyo, divinité de la Fertilité à l'origine de toutes choses. Les jumeaux Othagwenda (« pierre ») et Jushaka (« jeune arbre ») sont quant à eux les grands héros, nés d'une jeune mère enfantée par le vent d'ouest. Haï par sa grand-mère qui le chasse, le premier est retrouvé par le second dans un arbre creux, et tous deux grandissent ensemble. Adultes, ils se séparent afin d'agrandir leur territoire, puis se rencontrent pour savoir où en sont leurs œuvres respectives. Mais ils se disputent, ce qui provoque la mort d'Othagwenda.

KALI

INDE

Dans les Veda, Kali (la « Noire », en sanscrit) naît de la plus sombre et la plus terrible des sept langues enflammées d'Agni*, le dieu du Feu. Elle devient ensuite l'épouse de Shiva* avec qui elle partage une sensualité débordante. À la fois destructrice et créatrice, elle maintient

l'ordre du monde. Aspect redoutable de Devî*, la déesse suprême, elle s'attaque à l'ignorance et aux esprits démoniaques. Mais les fidèles qui recherchent la connaissance divine peuvent compter sur sa bénédiction et se trouvent libérés de toute appréhension.

Kali est souvent représentée nue, en train de danser sur un corps humain ou dans l'union sexuelle avec Shiva. Elle est d'un aspect effrayant : des yeux sinistres, une langue saillante et quatre bras symbolisant les points cardinaux. Ses mains gauches tiennent une épée sanglante (destruction) et la tête coupée du cadavre qu'elle piétine (le pouvoir du temps, *kala*, qui finit par tout détruire, et dont la déesse est l'énergie). Ses mains droites sont en revanche bénéfiques : l'une est tendue pour bénir et éloigner la terreur, l'autre porte des présents. Son cou est orné d'un collier de crânes humains (la mort, indissociable de la vie), et sa taille est ceinte d'une série de bras coupés !

Kali est particulièrement vénérée au Bengale. Bhadrakali, « Kali de bon augure », forme aux multiples bras de Kali, est surtout adorée dans le sud de l'Inde, où des danses lui sont consacrées. Au Kerala, province de l'extrême sud-ouest du pays, voisine du Tamil Nadu, s'est perpétué le Thol-Pavakoothu, l'art de « jouer avec des poupées de cuir » de cerf, animal sacré. Ce théâtre d'ombres a pour support le *Râmâyana*, le grand cycle épique, et se concentre sur les déesses. Les représentations se déroulent dans diverses régions, en particulier à Palghat, lieu de passage habituel entre le Kerala et le Tamil Nadu. Elles y animent les temples de Kali. D'après la tradition, Bhadrakali veille au bon déroulement des spectacles car ils lui procurent une satisfaction particulière. En effet, Bhadrakali, malgré son attitude héroïque, était absente lors de la victoire finale de Ramâ*, le héros du *Râmâyana*. Le Thol-Pavakoothu répare l'injustice.

KÂLIDÂSA

Inde

Si la vie de cet auteur reste très mystérieuse, son œuvre en fait le plus grand poète et dramaturge de la littérature sanscrite. Il aurait vécu au IVe-Ve siècle. En tout cas, son nom est cité en Inde dans une inscription de 634, en des termes très flatteurs. Cette célébrité devait gagner plus tard l'Europe, son œuvre contribuant à diffuser la littérature indienne. Le *Kumâra-Sambhava*, « La Naissance de Kumâra », relate le mariage de Shiva* et de Pârvatî*, parents de Kumâra (ou Karttikeya*). Autre poème épique, le *Raghuvamsha*, « La Lignée de Raghu », se penche sur des rois mythiques. Citons aussi le *Meghadûta* (« Nuage messager »), poème présentant la géographie de l'Inde sous la forme d'un récit. Les grandes pièces de théâtre de Kâlidâsa ont largement contribué à sa notoriété. Le *Mâlavikâgnimitra* met en scène la princesse Mâlavikâ promise au roi légendaire Agnimitra. Enlevée avant le mariage, elle entre à la cour du souverain en tant que servante. Après des rebondissements, tous deux finissent par se marier. Le *Shakuntâla*, drame en sept actes inspiré du *Mahâbhârata*, raconte aussi une histoire d'amour merveilleuse entre un roi (Dushyanta) et une jeune fille (Shakuntalâ). Enfin, dans le *Vikramorvashiya*, Urvashi, une Apsara*, et le roi Purûravas vivent une relation mouvementée avant d'être enfin réunis.

KALKI

Inde

Dernier avatar* de Vishnu*, Kalki n'est pas encore venu car il est « l'accomplissement » de la fin des temps. Il apparaîtra dans un futur indéterminé, juché sur un cheval blanc. Il châtiera les méchants, récompensera les bons, puis détruira le monde. Sur les vestiges, il recréera un monde nouveau, habité par une humanité renouvelée. Kalki est parfois représenté avec une tête de cheval.

KÂMA

Inde

Dieu de l'Amour, Kâma est la personnification divine du désir en général, et du plaisir en particulier. Plusieurs pères lui sont attribués, comme Brahmâ*, Dharma (dieu de la Justice), Purusha* ou Prajâpati, le « seigneur des créatures ». La mythologie, qui lui conféra d'abord un aspect de créateur, en fait aussi le fils de Vishnu*, le dieu qui préserve, et de Lakshmi*, la richesse et la beauté.

Kâma est dit le plus beau des dieux et le seigneur des Apsaras*. Sa monture (*vâhana*) est un perroquet. Il tient un arc fait d'une tige de canne à sucre et d'une corde constituées d'abeilles. Cette arme tire des flèches qui provoquent le désir – on songe bien sûr à Cupidon*. Elles sont terminées par une fleur de cinq espèces différentes représentant les cinq sens, comme le lotus et le jasmin.

Kâma a pour épouse Rati, déesse de la Volupté et du Désir sexuel, et fille de Daksha*. Une source avance que, comme Satî*, elle se suicide, excédée par le mépris de son père à l'égard de son époux. Elle reprend forme en Pârvatî* qui doit s'unir à Shiva*. Alors que celui-ci est plongé dans une profonde méditation,

Kâma lui tire une de ses flèches : il est réduit en cendres. Mais l'amour et le désir ont déserté l'univers. Inquiets, les dieux prient Shiva, qui consent à le transformer en Pradyumna, un fils de Krishna* qui, tué par des ivrognes, retrouve ainsi la vie. D'après une autre version, Pârvatî convainc Shiva de lui redonner vie. Kâma revit, mais devient Ananga, « sans corps ». Dans tous les cas, l'amour et le désir sont de retour. Et Pârvatî donnera naissance à Karttikeya*.

Enfin, le nom de Kâma figure dans le titre d'un ouvrage mondialement connu, un traité d'éducation mâtiné d'un érotisme parfois très cru : le *Kâma Sûtra*, « aphorismes sur l'amour ». L'auteur est Vâtsyâyana, un lettré qui vécut sans doute au IVe siècle de notre ère. Son œuvre fut ensuite assortie de commentaires.

KÂMADHENU

INDE



En Inde, la vache, animal sacré, reçoit plusieurs noms, comme Kapilâ (« rousse ») ou Kâmadhenu, « vache d'abondance ». Capable d'accomplir tous les vœux, cet animal symbolise la déesse mère nourricière (spirituellement et physiquement), ainsi que la Terre.

KAMOSH

ORIENT ANCIEN

Dieu tutélaire et guerrier de Moab, royaume situé à l'est de la mer Morte, Kamosh est remercié sur une stèle par Mesha, roi moabite de la fin du IXe siècle avant notre ère, pour lui avoir permis de vaincre les armées de Yahvé*, le dieu d'Israël. Il sera plus tard assimilé à l'Arès* grec.

KANE

HAWAÏ

Hawaï possède une mythologie riche, d'où se détache le récit de la formation du monde. Avant que n'apparaisse le genre humain règne le chaos, fait de ténèbres. De ce vide émergent quatre dieux. Kane, le dieu suprême et créateur, ramasse une calebasse et la précipite le plus haut possible. La partie supérieure devient le ciel, domaine du dieu Rangi ; la partie inférieure, la Terre, domaine de la déesse Papa, tandis que les graines se dispersent pour donner les étoiles. Ces deux domaines sont entourés par la mer, que garde Kanaloa, un dieu magicien présidant aussi au monde inférieur, et apparaissant sous la forme d'une pieuvre ou d'un calamar. Puis Kane proclame la création d'un grand chef qui régnera sur toute la Terre. En prévision, il multiplie les êtres vivants : papillons, oiseaux, mites, tortues, salamandres…, sans oublier le gecko, ce lézard divinisé censé abriter l'esprit ancestral pour de nombreux peuples du Pacifique. En Nouvelle-Calédonie, par exemple, il est le grand totem, sous le nom de Pili, utilisé aussi par les Polynésiens.

Au dieu Ku, Kane confie les forêts pour y faire croître les grands arbres, bancouliers, *koa* (arbre endémique des îles Hawaï), *hau* (hibiscus), *wiliwili* (l'*atae* polynésien, arbre aux petites fleurs rondes). Pour nourrir le grand chef, Lono reçoit les plantes nourricières : noix de coco, arbre à pain, patate douce et *taro* (plante à tubercule). Satisfait, Kane donne aux dieux la mission de chercher les matériaux pour façonner cet être : bois, argile, pierre ou écorce. Ils se mettent en route et un jour trouvent un grand monticule de terre riche et rouge donnant sur l'océan. Ils en prélèvent une partie, avec laquelle Kane modèle le visage d'un homme qui se met à respirer la vie et à marcher, comme il l'a annoncé. Ils le proclament premier fils de Rangi, le ciel, et de Papa, la Terre. Ces derniers engendrent Wakea et son épouse Lilhau'ula, ancêtres des prêtres (*kahuna*) et des chefs (*alii*) hawaïens, dont la généalogie est consignée par le *Kumulibo*, un long chant de quelque deux mille vers.

Il existe des variantes et des prolongements à ce mythe fondateur. Ku, capable de se changer en arbre à pain par exemple, remplit d'autres fonctions, comme la pêche, la sorcellerie, la guerre… Lono est le dieu des Chants, de la Pluie, de l'Orage, de la Pêche et de l'Agriculture. Pour épou-

Les dieux d'Hawaï

Le panthéon hawaïen comprend deux catégories de divinités.

Les *akua*, ou dieux créateurs, sont dominés par la triade Kane, Ku et Lono, auxquels s'ajoute Kanaloa (ou Kanaloa Kane). En Polynésie, ces dieux correspondent respectivement à Tane*, Tu (dieu de la Guerre), Ro'o (ou Rongo*) et Ta'aroa* (ou Tangaora*). Papa, lui, ne change pas de nom, tandis que Wakea devient Atea.

Les *aumakua*, divinités protectrices familiales et personnelles, sont souvent des ancêtres qui se manifestent dans des animaux comme le requin et le hibou. Ce groupe comprend aussi des demi-dieux. Citons enfin Maui*, héros récurrent en Polynésie et jusqu'en Nouvelle-Zélande.

Parmi les divinités de la nature, Apu Hau (« cri furieux ») est le maître des vents et des tempêtes, Haikili celui du tonnerre, Hau le vent, Mahina la lune, Kaha'i l'éclair, Haumia le dieu des Plantes sauvages, des Racines et des Fougères. Dans le domaine domestique, Eleipaio est honorée par les constructeurs de canoës, Maiola par les médecins. Kahoali, dieu des sorciers, recevait des sacrifices humains où intervenait le *kava*, plante hallucinogène toujours utilisée, notamment en Polynésie.

Enfin, selon l'ancienne religion hawaïenne, chacun possède deux âmes: au moment de la mort, l'âme terrestre (*unihi pili*) rejoint le monde inférieur, tandis que l'âme supérieure (*aumakua*) se rend aux cieux pour retrouver les ancêtres.

ser Laka, fille d'Haumea*, il est descendu sur Terre sur un arc-en-ciel. À sa dimension de fertilité s'ajoute celle de paix, dont il est le garant. Durant son festival, le Makahiki, d'octobre à février, une trêve était décrétée. Capable aussi de se métamorphoser, il a quitté Hawaï, promettant de revenir. De sorte que, lorsque James Cook aborda aux îles Sandwich (Hawaï) en 1779 avec ses navires impressionnants, il fut pris pour Lono, mais fut tué. Dans le *Kumulibo*, Papa, la Terre, est fécondée par Wakea (ciel). Tous deux conçoivent le *taro*, plante nourricière fondamentale et symbole de Kane. Ils forment en outre le couple qui donne naissance aux îles de l'archipel.

La noix et les dieux

Le peuplement d'Hawaï s'effectua à partir de Polynésiens partis pour un long voyage à la recherche de nouvelles îles. Ils emportèrent avec eux des animaux, des plantes et des graines, une cargaison déclarée *tapu*, c'est-à-dire « sacrée », et par conséquent interdite. Les dieux décidèrent d'accompagner ces découvreurs. Kane, le Créateur de l'univers, protecteur des marins, se changea en *taro*. Ku choisit la noix de coco (*niu*) et l'arbre à pain (*'ulu*). Lono prit l'*uala*, la patate douce, et Kanaloa la banane; ce dieu de l'autre monde, roi des pieuvres et des calamars, était une sorte de concurrent de Kane, et, volontiers maléfique, le créateur de plantes vénéneuses. À Hawaï, on raconte une autre histoire de noix de coco, dont il existe l'équivalent maori en Nouvelle-Zélande. Kawelu, délaissée par son amant Hiku, meurt de chagrin. Hiku décide alors de la ressusciter. Pour cela, il descend au royaume des morts sur un cep de vigne, enferme l'âme de Kawelu dans une noix de coco et retrouve le monde des vivants. Puis il se dirige vers la dépouille de sa bien-aimée, introduit de force l'âme dans l'orteil du pied gauche de celle-ci, masse son pied et son mollet, de sorte que l'âme remonte jusqu'au cœur.

Comme à Tahiti, la mythologie océanienne dans son ensemble, complexe et riche, n'est pas non plus avare de versions sur l'origine du cocotier. Ainsi, au Kiribati, appelé avant 1979 les îles Gilbert, au centre du Pacifique, Nei Tituaabine, belle femme à la peau rouge, se rend malade et meurt de ne pas donner d'enfant à son époux, le chef Auriaria, également à la peau rouge. À peine est-elle enterrée qu'un phénomène extraordinaire se produit : de son nombril sort l'amande, de ses talons le pandanus et de sa tête le cocotier. Nei Tituaabine devient ensuite déesse de la Végétation. En outre, pour expliquer leur migration ancienne depuis Samoa, les Kiribatiens racontent que Kai n Tiku Aba, « l'arbre aux multiples branches », plante sacrée, fut un jour abattu par un vandale. Les Samoans devinrent violents et quittèrent pour certains l'archipel.

KARTTIKEYA

INDE

Frère de Ganesha*, ce dieu de la Guerre est le « fils des Pléiades* », c'est-à-dire les Krittikas, divinités du Feu qui furent ses nourrices et l'élevèrent. Un mythe raconte en effet qu'il serait né sans concours féminin, de la seule semence de Shiva* répandue sur des roseaux après avoir été transportée par Ganga* (le Gange). C'est pourquoi il est appelé aussi Skanda, le « jet de sperme ».

Karttikeya est vénéré surtout en Inde du Sud, où il est appelé Murugan (« garçon ») et Subrahmânya (« cher aux brahmanes »). Éternel célibataire, il est toujours jeune, d'où son nom de Kumâra, le « chaste adolescent ». Il est en effet indifférent à l'amour et n'est associé à aucune déesse, excepté Devasena (« armée des dieux »), citée dans certains textes. Sa préoccupation est de se battre et de commander les troupes divines. Il est représenté en adolescent, avec deux ou douze bras, et une ou six têtes (il est alors Shanmukha, « aux six visages », nombre des Krittikas qui l'allaitèrent). Habillé de rouge, il brandit ses armes, dont son arc et ses flèches, la foudre et sa lance qui, forgée à partir d'un rayon de soleil, lui revient comme un boomerang après avoir abattu ses adversaires. Il est souvent montré en armure, sur un paon, oiseau qui tue les serpents.

Parmi les exploits de Karttikeya figurent ses victoires contre les démons Mahisha et, surtout, Târaka. Bien avant sa naissance, ce démon séduit par ses dévotions le puissant Brahmâ*, qui en retour lui accorde l'invulnérabilité sur toutes les créatures. Mais, en dieu rusé, il y met une exception : le fils de Shiva. Et Târaka s'empare du monde. Il se réjouit car Shiva n'est pas près d'avoir un enfant : il pleure la perte de son épouse Satî* et se retire dans la forêt pour y mener une vie austère. Les dieux, défaits, doivent rendre hommage à Târaka. Ils viennent donc trouver Shiva et le supplient de concevoir un fils. Ils font appel à Kâma*, l'amour, qui décoche une flèche dans le sein de Shiva pour l'inciter à s'unir avec Pârvatî* : furieux d'être dérangé dans sa profonde méditation, le dieu ouvre son troisième œil (le destructeur) et réduit l'importun en cendres. Mais Shiva est gagné par un intense désir sexuel qui ne le quittera plus. Il consent à épouser Pârvatî. Le couple n'ayant pas enfanté, Agni* est envoyé pour en connaître la raison. Il constate que l'époux a laissé échapper sa semence. Transformé en colombe, il la ramasse et veut l'apporter aux dieux. Fatigué par le voyage, il la laisse tomber dans le Gange. Ainsi naît Karttikeya, qui vainc ensuite Târaka et libère l'univers de l'emprise démoniaque.

KASHYAPA

INDE/BOUDDHISME

Dans divers textes hindouistes, ce dieu est le fils de Brahmâ*. Père de Vivasvat, un Aditya*, il porte un nom signifiant « tortue », animal lié à l'eau, élément à la source de toute vie. Il est en effet associé à la création, en tant que géniteur de toutes les créatures, l'humanité comme les asuras* et les devas*. De même que Brahmâ* et Indra*, Sâvitri* et d'autres divinités, il est dit Prajâpati, c'est-à-dire le « seigneur des créatures ». On le tient aussi pour l'un des sept Rishis*, les sages auxquels sont attribués les Veda. Dans la tradition bouddhique, il est considéré comme le sixième bouddha historique, juste avant le Bouddha* lui-même.

KATCHINAS

Amériques/Pueblos

Établis en Arizona et surtout au Nouveau-Mexique, les Pueblos regroupent des populations vénérant la nature et les plantes, paisibles et très religieuses. Leur nom (« villages » en espagnol), donné par les Espagnols dès le XVIe siècle, vient de ce qu'ils vivaient en sédentaires au sein de villages en dur, un mode d'habitation toujours en vigueur.

Les Pueblos, dont le mode de vie est essentiellement agricole, se répartissent en quatre familles linguistiques dont celle des Hopis (Arizona) et des Zuñis (frontière des deux États). Ces derniers ont pour dieu créateur Awonawilona, qui préexista à tout. Il créa le soleil, qui féconda la mer primordiale. De celle-ci sortirent Awitelin Tsta (la Terre mère) et Apoyan Tachi (le ciel), qui créèrent la vie.

Pour les Hopis, Kokopelli, adoré par ailleurs par d'autres peuples du sud-ouest étasunien, est celui qui introduit le fœtus dans le ventre maternel, qui intervient dans divers rituels liés au mariage. Nous trouvons aussi Taiowa, le dieu créateur. Il donne vie à Sotuknang, qui façonne le monde primitif comprenant juste la terre, l'eau et l'air, et dont il garantit l'ordre. À l'intérieur prend place Koyangwuti (la femme araignée), qui aide Sotuknang à créer des jumeaux. Ce sont Poqanghoya et Palongawhoya qui font les fleuves, les mers et les montagnes.

Le *toloache*

Le mot espagnol *toloache* vient de *toloatzin*, qui signifie « tête penchée » en nahuatl, langue des Aztèques, une référence au fruit qui, de fait, penche. Il désigne diverses espèces de *datura*, plante hallucinogène et toxique, réparties entre le Mexique et certaines régions des États-Unis. L'une d'elles est utilisée au Mexique et dans le sud-ouest des États-Unis. Au Yucatán, les Mayas appellent le toloache *xtohk'uh*, « en direction des dieux ». Ils continuent en effet d'en offrir aux esprits séculaires car, malgré la christianisation, un syncrétisme s'est opéré en la personne de Santo Toloache, invoqué pour susciter le désir et l'amour d'une personne en lui offrant des fleurs et en prenant une décoction de *toloache* en manière de sacrement particulier.

Au sud-ouest des États-Unis, le *toloache* est également un grand hallucinogène. Les Zuñis offrent une version légendaire de sa naissance. Il y a bien longtemps, Aneglakya et sa sœur Aneglakyatsitsa vivaient dans le sol. Ils sortaient parfois à l'air libre pour se promener, notaient tout ce qui se passait puis en faisaient part à leur mère. Ils connurent ainsi le moyen d'endormir les hommes, de les faire délirer et de les laisser « voir » où se trouvaient les objets dérobés et d'en identifier les voleurs. Mais le Père Soleil avait deux jumeaux qui, jaloux de ce savoir, les firent disparaître sous terre pour toujours. Des fleurs poussèrent aussitôt à l'endroit exact de leur disparition, pareilles à celles dont le frère et la sœur ornaient la tête des hommes pour leur procurer des visions. En mémoire de ces derniers, les esprits appelèrent *a-neg-la-kya* la plante qui, se répandant, continue de procurer les visions. Les Zuñis sont toujours attachés à *cedatura* employé en médecine et dans ce qui constitue le cœur des cérémonies, dont le déroulement et la perpétuation sont le domaine des hommes. C'est l'appel de la pluie et de la fertilité de la terre. Seuls les chamans de la pluie sont habilités à cueillir les racines dont ils font une poudre qui, appliquée sur leurs yeux, leur procure une vision nocturne. Souvent déguisés en Katchinas, ils peuvent alors communiquer avec le Monde des Plumes et avec les esprits pour leur demander de faire pleuvoir.

Kokyangwuti donne ensuite naissance à tous les êtres vivants. Mais, arrivés en dernier, les hommes désobéissent, obligeant Sotuknang à détruire le monde à trois reprises. Chaque fois, seuls les bons sont sauvés. Au quatrième monde (le nôtre), ils gagnent l'Arizona.

Malgré la pression de l'assimilation étasunienne, ces peuples ont préservé nombre de leurs coutumes, dont celle des Katchinas, particulièrement chez les Zuñis, les Hopis et les Navajos. Capables d'amener la pluie et autres bienfaits, ces esprits incarnent des ancêtres ou des éléments animaux, végétaux ou minéraux. Matérialisés par des poupées ou des hommes masqués et costumés, ils interviennent dans diverses cérémonies. Les adolescents sont encore initiés au culte de ces forces surnaturelles, sujets de magnifiques représentations colorées et mystérieuses.

KAWA NO KAMI

Japon

Ce nom générique désigne les *kami* des rivières, dont les principales possèdent leur propres divinités régnant aussi sur d'autres cours d'eau. On raconte que, durant une inondation, un sacrifice humain fut pratiqué. Il existe également un *kami* associé aux embouchures.

Les eaux douces en général recèlent d'autres personnages, notamment des divinités des puits et des sources, de la pluie et de la neige. Autre exemple, les Kappa, génies robustes de la taille d'un petit enfant, aux pieds et aux mains palmés, au corps couvert d'écailles, sont bénéfiques ou maléfiques. Dans ce dernier cas, ils provoquent les noyades en attirant leur victime au fond de l'eau, par magie. Mais, leur tête couverte de cheveux hirsutes étant remplie d'eau, il suffit de les saluer pour échapper au sort. En s'inclinant par politesse, ils déversent le contenu de leur crâne et perdent leur pouvoir. Très intelligents, se nourrissant de concombres, ils présentent une face de singe. Ils peuvent aussi être agréables à ceux qui les aident et tiennent leurs promesses.

KAYANU HIME

Japon

Fille d'Izanagi* et Izanami, ce *kami* féminin, appelée aussi Nozuchi, protège les champs, les plaines et les prairies. Elle fait partie de ces divinités de la nature qui habitaient les collines, les bois, les feuilles, les troncs ou encore les herbes. Les arbres jouissent d'un statut de choix. Par exemple, des *kami* résident dans les chênes. Certains choisissent d'autres genres botaniques dont certains spécimens sont vénérés. Trois espèces jouissent d'un statut particulier. Appartenant à la famille des théiers, le Sakaki (« arbre de la prospérité »), aux feuilles vertes persistantes, est auréolé de prestige. C'est à ses branches qu'auraient été accro-

chés le miroir et les bijoux, dans l'épisode de la caverne d'Amaterasu*, la déesse solaire. Il est planté devant les temples et ses branches ornent le devant des autels, en l'honneur des *kami*. Les sanctuaires abritent aussi l'Hinoki, « arbre à feu », appelé ainsi parce que son bois frotté donnait du feu. Utilisé en construction et en sculpture, cette arbre de la famille des cyprès est considéré aussi comme sacré. Enfin, le Sakura (« cerisier ») est l'arbre emblématique du Japon. Habité par le *kami* du même nom, il produit des fleurs blanches et roses, symboles de l'arrivée du printemps et de l'aspect parfois éphémère de la vie – leur esprit est Konohana*. Les samouraïs se faisaient d'ailleurs inhumer à leur pied. Les Japonais fêtent toujours les quelques jours de la floraison.

KÉRET

ORIENT ANCIEN

Héros d'un mythe retrouvé à Ougarit, Kéret est un souverain mortel, mais fils d'El*, le dieu suprême. Il se plaint que son royaume, proche d'Ougarit, soit désolé. Son palais est détruit, ses enfants et sa famille sont morts. Comment pourra-t-il assurer sa descendance et son trône ? Il en pleure, gémit, se replie sur lui-même. Dans un rêve, El lui commande d'offrir un sacrifice et d'écouter ses consignes. Kéret rassemble des provisions, une armée imposante et toute la population, malades et vieillards compris. Après six jours de marche, il arrive aux portes du royaume d'Édom, au sud de la mer Morte. Le septième jour, le roi, Pabil-malik, vient à sa rencontre dans un esprit de paix. Comme l'a prévu El, Kéret demande la main de sa fille Huraya, qui lui donne plusieurs enfants, dont Yassib, promis à sa succession. Puis il est atteint d'une mystérieuse maladie qui le ronge et l'empêche de gouverner. Aucun dieu ne parvenant à le guérir, El prend le relais et réussit. Kéret maudit alors Yassib, qui, profitant de son indisponibilité, s'apprêtait à usurper le trône.

KHADIDJA (VIIe siècle)

ISLAM

Séparée d'un premier mari, veuve d'un deuxième, Khadidja est engagée dans les affaires commerciales de La Mecque. Vers 605, alors qu'elle a 40 ans, elle prend Mahomet* (vers 570-632) pour l'aider et l'épouse. De son vivant, elle restera la seule femme du Prophète. Lorsque celui-ci commence à prêcher à La Mecque, elle le soutient, et aurait été la première personne convertie. Sa fille Fatima* est attestée, mais elle aurait eu en tout six enfants, dont trois fils morts en bas âge, et deux autres filles qui se marièrent sans laisser de descendance. Khadidja s'éteint en 619, trois ans avant l'Hégire.

KHÉPRI

ÉGYPTE



Dans la mythologie, Khépri (« l'existant », « celui qui vient à l'existence ») représente le soleil qui se lève. Dans le ciel, il laisse place à Rê* (zénith), auquel succède Atoum* (couchant). Le mot égyptien *Kheper* (« exister »), dont son nom est issu, sert à désigner son animal sacré : c'est le scarabée, coléoptère commun en Égypte, qui pond ses œufs dans le corps de congénères morts ou dans des boules de fumier. Ce phénomène en fait le symbole de la renaissance, en particulier du soleil. En effet, ils confectionnent ces boules qu'ils poussent sur le sol, et, de même, Khépri est un scarabée géant qui pousse doucement le soleil jusqu'à son zénith, puis le reprend le lendemain matin.

Ce dieu, vénéré avec Rê, notamment à Héliopolis, est logiquement représenté par un scarabée, notamment sur de nombreuses amulettes. Il peut aussi prendre lui-même le visage d'un scarabée, ou l'image d'un homme coiffé de l'animal.

KHNOUM

ÉGYPTE

Dieu anthropomorphe à tête de bélier, Khnoum est un personnage très ancien dont le culte est répandu et varié. Sur l'île d'Éléphantine, à la hauteur de la première cataracte du Nil, en Haute-Égypte, il garde et contrôle les sources du Nil. Il y forme d'ailleurs une triade avec Anoukis*, liée aux crues du fleuve, et Satis*, déesse des Inondations apportant la fertilité. Populaire, il est celui qui a créé la vie en modelant l'œuf primordial. Il continue de façonner les êtres à partir de son tour de potier et du limon du Nil, en particulier les enfants de roi.

Khnoum a pour parèdre Héket. Cette déesse de la Naissance présente une tête de grenouille, animal qui, grouillant après les inondations du Nil, symbolise la vie et la fidélité. Tandis que Khnoum crée les êtres, elle leur insuffle la vie. C'est pourquoi elle est une des patronnes des femmes en couches, qui portent souvent son amulette pendant le travail. Elle est aussi la protectrice des enfants et des mères.

KHOMEYNI, RÛHOLLAH MÛSSAVI (1902-1989)

ISLAM

Fils, petit-fils et frère d'ayatollahs, ce personnage marquant du XXe siècle est issu d'une famille très religieuse et, bien sûr, chiite (duodécimain). Sous l'influence d'une tante, il prend conscience du rôle politique des religieux et de leur poids social face aux inégalités et autres oppressions. En 1927, à Qom, il enseigne dans une *madrasa* et son érudition suscite un engouement. Devenu à son tour ayatollah, il en vient progressivement à critiquer le régime du chah, dont l'adoption du vote des femmes. En 1963, son opposition à la réforme agraire défavorable aux chiites le conduit en prison. Puis, après des manifestations violentes, en exil en Turquie (1964). Finalement, il est accueilli en Irak, où il enseigne jusqu'en 1978. En octobre de cette année, les rapports de ce pays avec l'Iran s'étant améliorés, il s'établit à Neauphle-le-Château, en région parisienne. Depuis sa retraite, il conduit la révolution qui, réunissant laïcs et chiites, précipite le départ du chah Muhammad Reza Pahlavi*, le 16 janvier 1979. Il instaure alors un État fondé sur la loi islamique et un conseil dont les modérés sont bientôt écartés. La rupture avec les influences occidentales est consommée, les gardiens de la Révolution organisent la répression et les femmes sont contraintes de porter le tchador. Khomeyni, guide suprême, obtient des pouvoirs énormes.

KHONSOU

ÉGYPTE

Dieu lunaire, Khonsou (« le voyageur »), dont l'identité évolue dans le temps, finit par assister les morts qui veulent accéder à l'au-delà. Très jeune, il apparaît momiforme, coiffé du croissant lunaire et présentant sur sa tête rasée la mèche caractéristique des enfants. On le voit aussi en homme à tête de faucon. À Thèbes, il fait partie de la triade, avec sa mère Mout* et son père Amon*, dont le temple de Karnak abrite le sanctuaire. Il possède aussi un temple à Tanis, au nord de l'Égypte. Son culte repose sur sa capacité à provoquer et guérir les maladies en éloignant les démons responsables. Une légende tardive concourra à sa célébrité. Le pharaon Ramsès II (1304-1237 av. J.-C.) envoie auprès du roi de Bakhtan, un pays difficile à localiser, une statue de « Khonsou qui gouverne dans Thèbes ». L'objet guérit la fille du souverain, atteinte d'un mal mystérieux, ce qui montre la supériorité du dieu guérisseur et de l'Égypte sur les contrées étrangères et leurs puissances.

KINDI, AL- (vers 800-vers 870)

ISLAM

Ce savant vit à l'âge d'or des Abbassides. Esprit puissant, polyvalent et curieux, il se passionne pour plusieurs disciplines scientifiques d'auteurs grecs, et pour des philosophes comme Aristote*. Il contribue ainsi à leur traduction. Philosophe, il est l'auteur de traités qui seront traduits en latin et diffusés dans l'Occident chrétien du Moyen Âge. Al-Kindi ne voit pas d'antinomie entre la révélation et la recherche intellectuelle, entre la science produite par les hommes et la science divine, qui se révèlent au contraire conciliables. Il prend ainsi chez les Grecs ce qui lui semble correspondre à la doctrine musulmane. C'est pourquoi il est considéré comme le fondateur de la *falsafa*.

KNOX, JOHN (vers 1513-1572)

CHRISTIANISME

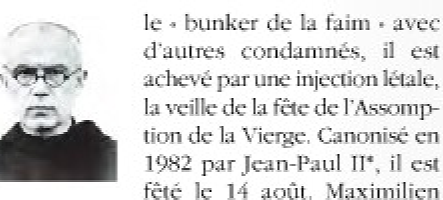
Après des études à Glasgow (Écosse), John Knox commence par être notaire et précepteur. Rejoignant la Réforme protestante, il devient pasteur et se confronte à cette époque agitée autant que complexe. Emprisonné pendant près de deux ans (1547-1549), il est libéré et gagne l'Angleterre, où il sert la cour d'Édouard VI (1547-1553), règne qui voit la mise en place de l'anglicanisme. Marie Ire Tudor (1553-1558), qui restaure le catholicisme, l'oblige à se réfugier en France puis en Suisse, où il écrit et jette les fondements de l'Église réformée d'Écosse. De retour dans son pays (1559), il y installe la Réforme tout en attaquant violemment la reine catholique Marie Ire Stuart (1542-1567). En 1560, sous l'impulsion de Knox et ses partisans, le catholicisme est aboli par le Parlement. Religion d'État, le protestantisme est organisé en une Église dont Knox fournit notamment le cadre théologique. Cet anticatholique intransigeant s'affirme comme l'un des fondateurs du presbytérianisme, c'est-à-dire la spécificité de la Réforme dans les pays anglo-saxons.

KOLBE, MAXIMILIEN (1894-1941)

CHRISTIANISME

Né à Zundska-Wola, près de Lodz (Pologne), Raymond Kolbe entre au séminaire franciscain en 1907 et prend le nom de Maximilien. Il poursuit des études à Rome où, avec six frères, il fonde la Mission de l'Immaculée pour améliorer le monde grâce à la Vierge Marie*, par la prière, l'Esprit saint* et la médaille miraculeuse de Catherine Labouré*. Ordonné prêtre (1918), il rentre en Pologne et crée une revue, *Le Chevalier de l'Immaculée*, et en 1927 *La Cité de l'Immaculée* (*Niepokalanow*), qui regroupe des religieux consacrés à la pauvreté et au travail. Missionnaire, il récidive au Japon

avec *Le Jardin de l'Immaculée* (*Mugenzai no Sono*), près de Nagasaki. Son œuvre, répandue dans d'autres pays, compte plus de sept cents religieux en 1937. Revenu dans son pays, il est arrêté par les nazis en décembre 1939, puis libéré. Sa Cité devient un camp de concentration. Emprisonné en février 1941, il est conduit au camp d'Auschwitz où, pour sauver un père de famille, il se sacrifie. Enfermé dans



le « bunker de la faim » avec d'autres condamnés, il est achevé par une injection létale, la veille de la fête de l'Assomption de la Vierge. Canonisé en 1982 par Jean-Paul II*, il est fêté le 14 août. Maximilien Kolbe s'est pourtant vu reprocher des positions judéophobes. Mais, pour l'Église, il reste le symbole de tous ces chrétiens, moines, prêtres ou laïcs, qui luttèrent contre le régime nazi au péril de leur vie.

KONOHANA

JAPON

Konohana (« enfant fleur ») est la fille d'Ôyamatsumi, *kami* des montagnes, né d'un des cinq morceaux du corps de Kagutsuchi, dieu du Feu et fils d'Izanagi*. Elle a pour sœur aînée Iha Naga, qui, désirant prendre sa place dans le cœur de Ninigi*, maudit ce dernier pour avoir choisi sa cadette, rencontrée au bord de la mer. Dès la première nuit d'amour, Konohana est enceinte. Son époux, jaloux, doute de sa fidélité. Pour lui prouver sa bonne foi, elle met le feu à la hutte et meurt dans les flammes. Elle a eu le temps de donner naissance à des fils : Hiko Hohodemi*, Hosuseri et/ou Hoderi.

Konohana est le symbole de la vie terrestre, par nature fragile et éphémère, à l'image des fleurs de cerisier (*sakura*) dont elle est l'esprit et dont elle assure l'éclosion. Gardienne du secret de la jeunesse éternelle, elle est appelée aussi Sakuya-Hime, Sengen Myôjin, Sengen-Sama, Asama, ou encore Fuji-Hime car elle est le *kami* habitant et protégeant le mont Fuji, le plus haut volcan du Japon et l'une des montagnes sacrées du pays, dont il est le symbole. Couvert de surnoms prestigieux, ce haut sommet (3 776 m), sur lequel repose le sanctuaire de la divinité, inspire les peintres depuis des siècles, notamment Hokusai (1760-1849), célèbre pour ses nombreuses vues du site.

KOU QIANZHI(365-448)

CHINE

Membre des Cinq Boisseaux de riz, école fondée par Zhang Daoling*, Kou Qianzhi bénéficie d'apparitions de Laozi*. Dès lors, il s'emploie à réformer cette secte taoïste en supprimant les rites à caractère sexuel, ainsi que l'offrande des boisseaux de riz. En 415, il accède au poste

suprême de maître céleste et poursuit son œuvre morale centrée sur la recherche de bonnes actions. Considérant le bouddhisme comme un concurrent, il réussit à faire du taoïsme la religion d'État en Chine du Nord. Mais cette mesure entraîne, entre 438 et 445, une vaste répression contre les bouddhistes, assortie de meurtres et de destructions de temples. Une autre persécution, d'une ampleur inégalée, frappera en 842 le bouddhisme, mais aussi les religions non chinoises, sous le règne de l'empereur Wuzong, taoïste fanatique de la dynastie des Tang (618-907).

KOUPALA

SLAVES

Dieu solaire associé à l'eau, source de vie et de guérison, Koupala était célébré en Russie lors d'une fête assortie de bains, d'ablutions et de fleurs jetées dans les rivières. Vecteur de purification, il était aussi vénéré par de grands feux, dans lesquels brûlait son effigie de paille, couronnée de fleurs. Ou bien il était simplement baigné dans un cours d'eau. En tout cas, dans la Russie chrétienne, cette fête coïncidait avec la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin, lorsque des brasiers rendent hommage au solstice d'été et à Jean le Baptiste*. Dans le monde slave en général, Koupala était aussi une divinité de la Nature, plus particulièrement des Arbres, qu'il rend mobiles et aptes à parler. Il était en outre capable de doter certaines plantes de propriétés extraordinaires, comme la fougère dont la fleur, qui ne pousse qu'à minuit pendant la fête du dieu, procure à celui qui la cueille des pouvoirs sans pareils. Malgré la christianisation et le régime communiste, la tradition de Koupala existe toujours en Russie.

KRISHNA

INDE

La démone Pûtanâ, fille de Bali, le roi des Daityas*, est connue pour provoquer les avortements et les maladies infantiles. Ainsi, elle tente un jour d'empoisonner l'enfant Krishna en l'allaitant. Mais c'est Krishna qui la tue en l'aspirant. Cet épisode montre la puissance dévolue au huitième avatar* de Vishnu*, et le plus populaire.

Les hauts faits de Krishna sont rapportés dans le *Mahâbbârata*, certains Purâna et dans la *Bhagavad Gîtâ*, dont il est chargé de transmettre l'enseignement. Né d'un cheveu noir de Vishnu (Râma* naît d'un cheveu blanc), Krishna (« le noir » ou « bleu noir ») est le fils de Devaki, une manifestation d'Aditî*. Il voit le jour à Mathura (province actuelle d'Uttar Pradesh), sous le règne de Kamsa, demi-frère de sa mère. Ce roi ayant appris que le huitième enfant de sa sœur, un fils, le tuera, il fait assassiner les six premiers nouveau-nés de Devaki. Le septième, Balarâma, « Râma le fort »,

est soustrait au massacre. Puis Krishna vient au monde en secret et se signale par son incomparable beauté. Afin de le garder en vie, il est échangé contre une fille de bergers et grandit au milieu des troupeaux. Déjà, il fait preuve de pouvoirs extraordinaires et d'une force hors normes qu'il utilise par exemple pour tuer des démons, dont Pûtanâ, envoyée par Kamsa. Mais Kamsa a eu vent de ses exploits et ordonne que tous les jeunes enfants anormalement robustes soient exterminés. Krishna et Balarâma se réfugient pendant sept ans près de Mathura, puis gagnent la forêt sacrée du *tulasi* (le basilic sacré). Adolescent, il fait preuve d'un grand appétit amoureux. Avec sa flûte, il attire et séduit quelque seize mille jeunes filles qui accourent dans sa forêt, dont les *gôpis*, les vachères – il sera déclaré le protecteur des troupeaux, et Balarâma celui des cultivateurs. Parmi ses conquêtes, il préfère Râdhâ (« Succès »), la fille de son père adoptif et symbole de la dévotion.

Krishna est aussi capable de miracles. Il vainc tous les monstres et créatures envoyés par son oncle, aide les Pandavas* dans leur guerre contre les Kauravas. Au final, après avoir tué Kamsa, et après la mort de Balarâma au cours d'une lutte intestine et meurtrière de son clan, il est atteint malencontreusement par la flèche fatale d'un chasseur, et termine son existence terrestre.

Affublé de nombreux noms, Krishna est toujours au centre d'un culte très actif, la *bhakti*, fondée sur la recherche d'extase par la dévotion et l'amour porté à cette grande figure.

KSITIGARBHA

BOUDDHISME

Ce bodhisattva, dont le nom signifie « sein maternel de la terre », est le protecteur des voyageurs et des accouchements en particulier, des êtres humains en général qu'il a promis de délivrer, même les défunts, en particulier les enfants morts. Son culte est passé de l'Inde à la Chine et au Japon. En Chine, il est Dicang (« sein de la terre »), l'un des quatre grands bodhisattvas populaires. Résidant sur une montagne du sud de la Chine, où se dresse toujours un temple en son honneur, il est représenté en moine et tient un bâton ouvrant la porte des enfers qu'il éclaire de son joyau magique afin d'en sauver les occupants.

Au Japon, Ksitigarbha fait partie des *bosatsus* les plus vénérés, sous le nom de Jizô. Également protecteur des humains, Jizô reprend les rôles de Ksitigarbha et Dicang. Figuré en religieux bouddhiste, il veille sur les enfants (vivants ou décédés), les voyageurs, les morts récents ou séjournant aux enfers. On le voit aussi avec son bâton et une perle magique.

KUBERA

INDE

Dans le védisme, Kubera (ou Kuvera) est le seigneur des esprits du monde souterrain où règne l'obscurité. Il devint ensuite le « maître des richesses » (Dhanapati) et des trésors. Ami de Shiva*, il est associé aussi à Ganesha*. Il est servi par les Kinnaras, des musiciens célestes au corps humain et à tête de cheval. Il est en outre le chef des Yakshas (« mystérieux ») ou Guhyakas (« secrets »), les protecteurs de ses trésors. Les Yakshas furent d'abord des Asuras*, des démons. Puis, séduisant les dieux, ils furent admis dans le monde divin. Serviteurs de Kubera, ils purent grâce à lui se séparer de la classe des mauvais Râkshasas*. Aujourd'hui, ils sont toujours vénérés en Inde, en tant que gardiens des forêts, tout comme leurs homologues féminines, les Yakhsinis.

Kubera est représenté en nain blanc et ventru, campé sur trois jambes et surarmé. Il a huit dents, un seul œil, et il tient une massue. Monté sur son char, il disperse des joyaux ou des objets précieux au-dessus de populations pauvres. Il a pour demi-frère Râvana*.

KÛKAI (774-835)

JAPON/BOUDDHISME

Contemporain de Saïcho*, Kûkai (ou Kôbô Daishi), d'origine noble, fait partie de ces religieux qui, dans l'élan du bouddhisme introduit au Japon au VIe siècle, voyagent en Chine. De 804 à 806, il y étudie l'ésotérisme puis, de retour dans son pays, fonde un monastère à Kyôto, puis un ermitage sur le mont Kôya. Ainsi naît l'école ésotérique Shingon (« vraie parole »), la seule vérité capable de mener à l'Illumination.

Il est l'auteur de livres expliquant sa doctrine. Dans un autre ouvrage, il traite du bouddhisme, du confucianisme et du taoïsme. Ces deux derniers, bien qu'étant inférieurs au premier, sont aussi enseignés au sein d'une école mêlant arts et sciences. Lui-même est peintre, calligraphe, sculpteur, architecte, ingénieur. Privilégiant le sanscrit dans l'approche des textes, il est en outre le premier à introduire dans le bouddhisme des divinités shintô. Ainsi, Amaterasu* est identifiée à Vairochana (« pareil au soleil », en sanscrit, Birushana en japonais), le grand bouddha solaire qui a transmis les théories ésotériques – il est aussi associé à Fudo Myô-ô*. Dainichi Nyorai, autre nom japonais de Vairochana, est la vérité absolue. Situé au centre du zénith, il est l'un des aspects de la nature dans toute sa substance, l'éther. Le Shingon, qui en a fait sa divinité, a exercé une profonde influence sur le bouddhisme, la culture et la société du Japon.

KUMARAJIVA (344-413)

CHINE/BOUDDHISME

Kumarajiva (Jiumoluoshi en chinois) est le fils de fervents bouddhistes. Originaire de Kucha, dans l'actuelle province du Xinjiang, il part à 7 ans étudier l'Hinayana au Cachemire. À 12 ans, il s'initie à la grammaire, la divination ou encore l'astrologie. Découvrant le Mahayana, il s'oriente vers cette branche du bouddhisme puis rentre à Kuca et mourra à Chang'an, près de Xi'an. Excellent pédagogue maîtrisant le sanscrit, il va devenir le grand traducteur de textes bouddhistes en chinois, chantiers collectifs qu'il supervise. La Chine peut ainsi se procurer des écrits essentiels comme *Le Sûtra du Lotus* et d'autres sûtras. On lui attribue aussi la traduction et les biographies de Nagarjuna* et Aryadeva*. Il fut un ami d'Huiyan, un disciple de Dao'an*. Son aura lui valut le titre de *guoshi*, « maître de la nation ».

KUMARBI

ORIENT ANCIEN

Dieu chtonien, Kumarbi a pour père Alalu, le souverain du ciel. Mais Anu* combat Alalu et le chasse. Kumarbi vainc à son tour ce dieu, le castre et avale son sexe. De celui-ci naissent Teshub* (l'orage) et son compagnon Tashmishu, ainsi qu'Aranzah (le fleuve Tigre). Avec la fille du dieu de la Mer, Kumarbi crée un monstre aquatique, Hedammu, qui se nourrit d'animaux et d'hommes. Ishtar* change la mer en un philtre magique qui force la créature à rejoindre la terre ferme. Or, Teshub évince son père du royaume céleste. Pour se venger, Kumarbi crée un colosse de pierre, Ullikummi, qui remporte la bataille contre Teshub malgré l'appui des dieux. L'astucieux Éa/Enki* lui fait couper les pieds avec l'arme de cuivre qui servit à séparer la Terre et le ciel.

KÛRMA

INDE

Kûrma est une tortue géante, forme que prend Vishnu* lors du Barattage de la mer de lait. Le sous-continent indien est censé reposer sur son dos.



L

LA BARRIÈRE, JEAN DE (1544-1600)

CHRISTIANISME

Originaire du Lot, ce fils de gentilhomme est nommé en 1562 abbé commendataire de l'abbaye cistercienne de Feuillant, en Haute-Garonne, fondée en 1145. Mais, au lieu de profiter des revenus du monastère, ce qu'autorise la commende, il se convertit, se fait vraiment moine et devient réellement abbé en 1577. Décidé à réformer l'abbaye selon les principes de la règle et à remettre dans le droit chemin une petite communauté de douze moines, il rencontre une opposition. Seuls quatre frères restent à ses côtés. Approuvé par le pape Sixte V (1586), ce retour à la très austère « stricte observance » ne fait pas l'unanimité au sein de l'ordre cistercien. Forte de cent cinquante moines, l'abbaye, qui a essaimé à Paris, Rome et Bordeaux, devient autonome, formant l'ordre de Feuillant. En France, feuillants et feuillantines ne survivront pas à la Révolution, tandis que la branche italienne sera englobée dans la congrégation de Saint-Bernard* (1802).

LABOURÉ, CATHERINE (1806-1876)

CHRISTIANISME

Afin de secourir et d'assister les pauvres, surtout malades, Vincent de Paul* regroupe des « dames », c'est-à-dire des femmes de milieux aisés. Avec Louise de Marillac (1591-1660), connue en 1624 et veuve l'année suivante, ils recrutent des jeunes filles de milieux modestes qui, par leur condition, s'avèrent plus disponibles et proches de ces âmes. La compagnie gagne en ampleur, la misère étant criante. Pour Vincent, qui régit leur vie par des règles strictes, ces Filles de la Charité, habillées selon le style de leur région, n'ont pas de monastère mais « les maisons de malades », leur cloître se résume aux « rues de la ville », la grille qui sépare parfois les religieuses des visiteurs est pour

elles « la crainte de Dieu ». Elles ne portent pas le voile, ne prononcent pas de vœux. Leur rôle est donc séculier, c'est-à-dire laïc.

Née à Fain-les-Moutiers (Côte-d'Or) dans une famille nombreuse et modeste, Catherine Labouré parvient à convaincre son père agriculteur de rejoindre la compagnie. En avril 1830, elle entre au noviciat de la rue du Bac, à Paris. Dans la nuit du 18 juillet suivant, la Vierge lui apparaît. Catherine n'en parle qu'à son confesseur, le père Aladel, dubitatif. Le 27 novembre au petit matin, la Vierge lui suggère de faire graver une médaille à son portrait et qui protégera quiconque la portera. Catherine en donne les indications au père Aladel, toujours sceptique. En décembre, la Vierge insiste une dernière fois. En 1832, l'archevêque de Paris fait frapper cette « médaille miraculeuse » dont le succès sera planétaire. Quant à Catherine, elle part en 1831 pour Enghien et passe sa vie dans la discrétion, auprès des malades et des vieillards. Jusqu'à son dernier souffle, elle garde le secret des apparitions et des consignes de la Vierge, qui ne seront révélées qu'après sa mort. Elle est fêtée le 28 novembre. Son corps repose dans la chapelle de la rue du Bac, au 140.

LABRE, BENOÎT-JOSEPH (1748-1783)

CHRISTIANISME

Né à Saint-Sulpice-d'Amettes (Pas-de-Calais), Benoît-Joseph Labre est d'extraction modeste. Pieux, il est attiré par la vie monastique et non par la prêtrise. Mais il est refusé par la chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde (1766), la Grande Trappe (cisterciens trappistes) et par la chartreuse de Neuville. Il parvient à intégrer l'abbaye cistercienne de Sept-Fons (1769), qui finit par le refouler en raison de sa santé physique et mentale trop fragile. En 1770, il marche vers Rome et comprend que sa vocation est celle d'un « vagabond de Dieu ». Dès lors, mendiant, il parcourt les routes de France, d'Allemagne, de Suisse. Il va en Espagne (Compostelle) et en Pologne. Sale parce qu'il refuse de se laver, dépenaillé, il porte son éternelle besace, dort où il peut, partage ses repas et sa mendicité lorsqu'il les juge trop fournis. En Italie, il se rend à Assise, à Lorette et à Rome, où il s'établit en 1778. D'après la tradition, il sillonne la ville et dort la nuit dans les ruines du Colisée. En 1783, le Mercredi saint, il s'évanouit sur les marches de l'église Sainte-Marie-aux-Monts. Il est emmené chez un boucher nommé Zaccarelli et meurt le 16 avril. Sa sainteté s'étant répandue, son enterrement rassemble les foules. Benoît-Joseph Labre est fêté le 16 avril. Il est le patron des mendiants, des réfugiés et des déclassés, ainsi que de communautés religieuses, de villages français et québécois, et d'œuvres caritatives.

LACTANCE (vers 260-vers 325)

CHRISTIANISME

Père latin de l'Église, Lucius Caecilus Firmanus Lactantius naît en Afrique. Rhéteur réputé, il a été formé par Arnobe de Sicca. Dans les années 290, il est recruté par Dioclétien* (284-305), qui le fait venir dans sa nouvelle capitale, Nicomédie (Izmit, Turquie). D'abord païen, il se convertit et connaît la grande persécution (303-304) orchestrée par l'empereur. Dès lors, il délaisse son poste de rhéteur et écrit afin de défendre le christianisme. De cette époque date le début de son œuvre principale, les « Institutions divines » (*Divinae Institutiones*). Cette somme, composée de sept livres, fait de lui un apologiste du christianisme, dans le sillage de Tertullien* (vers 155-vers 225), Minucius Felix* et Cyprien de Carthage (vers 200-258). Il tente d'y démontrer que sa religion est la vérité. Vers 315, Constantin Ier le Grand* le fait venir à Trèves pour être le précepteur de son fils Crispus. Amateur de Cicéron, Lactance en a adopté le style fluide et élégant, ce qui en fait le « Cicéron chrétien », surnom goûté par les humanistes et donné au XVe siècle par Pic de La Mirandole*.

LAIMA

BALTES

Les Baltes semblent avoir accordé une place de choix au Destin, à l'image des Slaves et du monde germano-nordique. En Lettonie, le destin était personnifié par la déesse Laima, la bonne fortune et le bonheur, et la chance (*laime*), bonne ou mauvaise, individuelle ou collective. Protectrice des accouchements et des femmes enceintes, elle préside aux grands événements de la vie, comme la naissance, le mariage et la mort. Par son nom et ses rôles, elle reste la figure majeure des *laimas*, terme générique désignant les trois divinités du Destin, les deux autres étant Karta et Dehkla, plus rarement citées, et qui pourraient correspondre à deux aspects de la déesse. Ce chiffre trois du destin rappelle les Moires* grecques, les Parques* romaines et les Nornes* scandinaves. D'ailleurs, le terme et la déesse Laima (ou Laime) se retrouvent aussi en Lituanie, où la déesse Verpeja, logée dans le ciel, déroulait le fil des existences.

LAKSHMI

INDE

Cette déesse aux quatre bras (ou deux) est la beauté personnifiée. Présentée parfois en mère de Kâma*, dieu de l'Amour et du Désir, elle procure le bonheur, l'abondance, la richesse, la prospérité. Les deux éléphants qui l'encadrent symbolisent la chance. Comme Aphrodite*, elle

est née de l'écume de l'océan (après le Barattage de la mer de lait). Une autre source la fait naître d'une fleur de lotus, qu'elle tient d'ailleurs dans une main dans ses représentations. Elle reste l'épouse de Vishnu*, même lorsqu'il devient un de ses avatars*. Elle est par exemple Sîtâ, l'épouse de Râma*. L'antithèse de Lakshmi est Alakshmi (l'Infortune), appelée aussi Jyeshthâ (la Sœur Aînée), qui reçoit des offrandes afin d'épargner les foyers.

LAMASHTU

Orient ancien



Parfois présentée comme la fille de la Terre (Ki ou Antu) et d'Anu*, le dieu suprême, Lamashtu (Dimme en sumérien), moitié humaine et moitié animale, est une démone redoutable. Sœur d'Ishtar* et déesse, elle a été renvoyée du royaume céleste pour avoir réclamé de la chair de bébé à manger. Depuis, elle habite avec les bêtes sauvages, dans les lieux désolés comme les marécages. Elle est escortée de Labashu (fièvre) et Ahhazu, qui donne la jaunisse et noircit la langue des humains. Elle a le don de s'introduire dans les maisons. Ses cibles favorites sont les femmes enceintes, les mères et leurs nouveau-nés, qu'elle étrangle ou empoisonne avec du lait. Mais Pazuzu* l'écarte. Elle peut aussi s'en prendre aux deux sexes et à tous les âges. Les amulettes, les incantations et les exorcismes sont le meilleur moyen de l'éloigner. Cette description rend cette déesse très proche de Lilith*.

LAMBERT (vers 635-vers 705)

Christianisme

Issu d'une famille aristocratique franque, Lambert, prénom d'origine germanique (*Land-bebrt*, « pays brillant, illustre »), naît à Maastricht (Pays-Bas). Cette ville fait alors partie de l'Austrasie, province du royaume franc (mérovingien), et constitue le chef-lieu du diocèse de Tongres (Belgique flamande) où se trouve l'évêché. Mais c'est à Maastricht que l'évêque Théodard est assassiné vers 671, après avoir évangélisé la région. Pour le remplacer, Childéric II, roi d'Austrasie qui règne sur l'autre partie du royaume franc (Neustrie) et la Bourgogne, choisit Lambert, élevé à la cour. Mais il est tué à son tour (675), et Ébroïn, maire

du palais de Neustrie (plus haut personnage après le roi), évincé par le défunt, reprend les rênes du royaume. Destitué, Lambert se retire au monastère de Stavelot. Sept ans plus tard, Ébroïn meurt, et l'évêque retrouve son siège grâce à Pépin de Herstal, nouveau maire du palais d'Austrasie, avec lequel il collabore. Poursuivant l'évangélisation, il gère très bien son diocèse, mais un conflit éclate avec Dodon, responsable de la gestion des domaines royaux. Vers 705, ce dernier fait assassiner Lambert dans un simple bourg rural, Liège, qui va bientôt grossir. Désormais martyr, l'évêque connaît un culte populaire en Belgique et en France. Sigebert de Gembloux (vers 1030-1112), moine à l'abbaye de Gembloux, non loin de Liège, écrira des vies de saints, dont celles de Lambert et de Maclou*.

Eustache, Lambert et Hubert

L'épisode de la Sainte Croix marquant la légende d'Eustache* fut attribué à un autre saint : Hubert (du germanique *Hug-berht*, « intelligence brillante »). Selon la tradition, Hubert est apparenté à Charles Martel, maire du palais (sorte de Premier ministre) de 714 à 741. Fils de duc, il naît au milieu du VIIe siècle. Marié, il mène la vie de la cour. Passionné de chasse, il rencontre dans la forêt des Ardennes un cerf majestueux dont les bois sont ornés d'un crucifix, tandis qu'une voix lui enjoint de se convertir. Lambert l'amène ensuite à s'engager dans la vie monastique. À sa mort (705), Hubert le remplace au poste d'évêque de Maastricht, Liège et Tongres, et remplit sa charge de manière exemplaire. Vers 720, il procède à la translation du corps (intact) de Lambert, de Maastricht à Liège, village dont il contribue à l'essor et où l'évêché a été transféré. En 727, il s'appuie de la main gauche à un piquet qu'un ouvrier s'apprête à enfoncer. La masse s'abat, lui broyant les doigts. L'infection gagne et l'emporte à Tervuren. En 743, sa dépouille (également intacte) est transportée à Liège. Fêté le 3 novembre, particulièrement en Belgique, Hubert est le patron de Liège et des chasseurs. Il était invoqué contre la détresse, les dérangements mentaux et les maladies dont la rage, laquelle était en général inoculée par des animaux sauvages lors de chasses.

LAMENNAIS, FÉLICITÉ DE (1782-1854)

Christianisme

Né à Saint-Malo, ce prêtre ordonné en 1816 se sent très tôt une âme d'auteur. Il s'affirme d'abord ultramontain (primauté du pape sur les Églises nationales) et royaliste, convictions qu'il exprime dans *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823). Créé cardinal en 1826 par Léon XII, il se range dans le parti prônant la suprématie du pouvoir spirituel (l'Église) sur le pouvoir temporel (les gouvernements). Il fonde ainsi la congrégation de Saint-Pierre, dont le but est de continuer à restaurer le christianisme dans une France qui l'a malmené au XVIIIe siècle, et de mieux contrer le gallicanisme (indépendance de l'Église française vis-à-vis des papes). L'année 1830 marque un tournant. Avec Henri Lacordaire (1802-1861) et Charles de Montalembert (1810-1870), Lamennais fonde le journal *L'Avenir*, journal chrétien libéral qui, dans l'élan de libération des peuples de cette période, se prononce pour la

séparation de l'Église et de l'État. Lamennais soutient tous les peuples européens luttant pour leurs libertés, des Irlandais aux Polonais. Le pape Grégoire XVI (1831-1846), qui n'a pas réalisé les changements en marche, le condamne dans une encyclique, *Mirari vos* (1832). De son côté, Lamennais reproche au pape d'avoir soutenu implicitement la Russie dans sa répression du peuple polonais soumis et révolté. Lacordaire, Montalembert et d'autres le quittent pour des raisons diverses. Isolé, il continue d'être chrétien et, dans ses écrits, milite pour la justice, l'altruisme, la compréhension et la charité, valeurs de liberté et de droiture inscrites au cœur de l'Évangile.

LAMIA

GRÈCE

Lamia est une belle princesse séduite par Zeus*, auquel elle donne plusieurs enfants. Mais Héra*, épouse du dieu, est jalouse. Prenant la forme d'un monstre, elle dévore les petits et prive sa rivale de sommeil, de sorte que la malheureuse est hantée jour et nuit par l'image de ses enfants morts. Peiné, Zeus lui donne pour la soulager le pouvoir d'enlever ou de remettre ses yeux à sa guise. Lamia se met alors à envier les autres mères, dont elle enlève et dévore la progéniture avoir leur avoir sucé le sang. Elle s'en prend aussi aux femmes enceintes, qu'elle éventre pour manger les fœtus. Selon une autre version, pour se venger d'Héra, déesse du Mariage et des Naissances, elle se transforme en monstre habitant une caverne, une femme au corps de serpent qui inflige les mêmes supplices à ses victimes. Elle donne naissance aux Lamies, créatures à son image et de rôle identique.

Lamia est souvent confondue avec Empousa, compagne (ou fille) d'Hécate*. Plantée sur des pieds de bronze, cette créature terrorise et dévore les voyageurs après les avoir séduits sous l'apparence d'une belle jeune fille. À l'occasion, elle devient une sorte de vampire, se repaissant du sang de ses victimes endormies. Mais elle ne supporte pas les jurons, qui la font fuir.

LAMINAK

BASQUES

Les Laminak (Lamin au singulier), ou Lamiak (Lamia), sont des créatures fantastiques dont le nom figure dans de nombreux toponymes basques. Ancrées dans la tradition, elles auraient quitté ce monde lorsque furent construits les premiers ermitages chrétiens – dans certaines régions, les Laminak sont des génies masculins ou féminins. Ces fées sont représentées avec des pieds d'animaux (chèvre, poule, canard…) ou, le plus souvent, avec des pieds palmés, voire avec une queue de poisson. Elles vivent dans le sous-sol, au sein de châteaux merveilleux, et se manifestent dans les cours d'eau. Elles peuvent habiter aussi les puits ou les grottes. Passant leur temps à lisser leurs longs cheveux avec un peigne d'or et à laver du linge, elles rendent service aux humains, participant par exemple aux travaux agricoles ou aux constructions. Il arrive même qu'elles connaissent une liaison amoureuse avec des bergers ou des jeunes hommes, mais elles ne peuvent épouser des mortels.

La mythologie basque comporte d'autres créatures fantastiques. Basa Jaun, ou Basajaun, le « seigneur des forêts », protège les troupeaux contre les intempéries et les prédateurs. Mais il peut se montrer espiègle et susciter la peur, sans toutefois être maléfique. Très grand, velu et portant une longue chevelure rouge, reconnaissable aux empreintes laissées par ses pieds, l'un humain et l'autre rond comme un sabot de cheval, ce robuste personnage décourage facilement les loups. Il a pour épouse Basa Andere, la « dame sauvage » qui vit dans la magnifique forêt d'Iraty, veillant sur l'or dont regorge sa grotte – dans certaines légendes, elle fournit les victimes de son mari devenu ogre.

Le nom de Basa Jaun est devenu générique pour désigner les premiers hommes sauvages habitant les montagnes. Ce sont les Basajaunak, magiciens ayant inauguré l'agriculture qu'ils enseignèrent aux humains, en même temps que la forge, la meunerie et divers outils.

Basa Jaun est appelé aussi Anxo (diminutif basque du prénom Antoine), comme Tartaro (ou Tartalo), un cyclope terrifiant au visage humain et aux mœurs cannibales. Parmi les autres créatures, citons Gaueko (« celui de la nuit »), personnification de la nuit et de ses dangers, tandis que le jour revient aux hommes qu'il châtie lorsqu'ils s'en prennent à son domaine nocturne. La nuit intervient aussi Argiduna, un esprit de lumière, forme qu'il prend pour apparaître.

LAOZI

CHINE



Laozi (« maître Lao »), ou Lao-Tseu, porte le suffixe *-zi* accolé autrefois aux noms des philosophes. Il est parfois présenté comme un contemporain de Confucius* (VIe siècle av. J.-C.), qu'il aurait d'ailleurs rencontré. Mais cette entrevue n'est pas prouvée, pas plus que son existence même. Il serait né dans l'actuelle province du Ho-nan, où il occupait la fonction d'archiviste. Le reste de sa vie se perd dans l'obscurité. La tradition lui attribue le *Daode jing* ou *Tao-te King* (« Livre de la voie et de la vertu »), pilier de sa philosophie, le taoïsme, que prolongera Zhuangzi*.

Doué d'une longévité extraordinaire, Laozi fut divinisé à partir du IIe siècle avant notre ère. Appelé Laojun (ou Lao-Chun), le « seigneur Lao », ou Taishang Daojun (« maître suprême du Dao »), il est devenu un des deux grands dieux du taoïsme religieux, avec Yuanshi Tianzun* qui habite les San Qing*, les Trois Purs. Au début de notre ère apparut le taoïsme religieux, ou Daojiao, sous l'impulsion de mouvements tels les Cinq Boisseaux de riz de Zhang Daoling*.

LARES

ROME

Gardiens de divers lieux publics ou privés, les Lares puisent sans doute leur origine dans l'adoration de chefs de famille défunts. Comme les Pénates*, ils sont vénérés dans de petits sanctuaires (*lararia*). Au contraire des Lémures*, ces génies, représentés en général comme des jeunes hommes, sont bienfaisants et amicaux. Ils se répartissent en plusieurs catégories. Les plus importants, liés aux foyers, sont les *Lares Familiares* (domaines familiaux, y compris les esclaves), que le maître de maison honore toujours en premier, les *Lares Domesticii* (domestiques), les *Lares Patrii* (de la ville natale) et les *Lares Privati* (privés). Il existe aussi les *Compitales*, Lares gardant les carrefours (*compita*) et célébrés au début de janvier, les *Lares Permarini* (trajets maritimes). Même l'État est sous l'aile d'un des *Lares Praestitis*, les Lares tutélaires fêtés le 1er mai. Sans oublier l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), qui possède son propre protecteur.

LAS CASAS, BARTOLOMÉ DE (1474-1566)

AMÉRIQUES

Après 1492, année marquant la fin de la Reconquête de l'Espagne par les Rois catholiques, les soldats espagnols sont requis pour occuper les terres du Nouveau Monde juste découvert. En échange de terres et d'esclaves indiens, militaires, paysans et même religieux ont pour devoir d'évangéliser les colonies. Né à Séville, Bartolomé de Las Casas est un admirateur de Christophe Colomb, qui lors de son deuxième voyage a emmené son père Pedro. En 1502, il fait partie de ces contingents. Arrivé à Hispaniola (Saint-Domingue, ou Haïti), il est témoin de la dure condition des Indiens réprimés et décimés, mais il se contente de constater et se montre juste bienveillant envers ses esclaves. En revanche, les dominicains d'Hispaniola s'indignent ouvertement et obtiennent du roi d'Espagne des mesures plus clémentes. « Dites-moi, quel droit et quelle justice vous autorisent à maintenir les Indiens dans une aussi affreuse servitude ? […] Ne sont-ils pas des hommes ? Ne sont-ils pas des êtres humains ? » interroge l'un d'eux, Antonio de Montesinos, dans un sermon (1511) qui dénonce les atrocités tout en déplorant une évangélisation insuffisante. En 1514, Las Casas, qui a été ordonné prêtre, prononce aussi un sermon, pour la Pentecôte : la prise de conscience est totale.

L'année suivante, aidé des dominicains, il plaide la cause des Indiens auprès du roi, tout en ménageant les intérêts des colons. Par exemple, il propose de recourir à une pratique déjà en vigueur afin de renforcer le peu de survivants des massacres : la traite négrière, initiative qu'il regrettera amèrement. Devenu procureur des Indiens, il continue de défendre leur cause et, après une expérience malheureuse au Venezuela, rejoint l'ordre dominicain (1522) à Hispaniola. Après neuf ans de formation et de recherches personnelles et théologiques, il s'engage contre les abus perpétrés en Amérique Centrale nouvellement conquise. Malgré des mesures positives de Charles Quint, dont celle interdisant la servitude, la réalité est différente. Après s'y être heurté au Chiapas (Mexique), Las Casas revient définitivement en Espagne (1547). À Valladolid, lors d'une célèbre et intense controverse (1550), ce partisan de la liberté et de la dignité humaines, et du rôle central de l'évangélisation pacifique, s'oppose à Juan Ginés de Sepúlveda. Pour ce théologien de la cour, la conquête se justifie par la foi chrétienne et par la condition même des Indiens, qu'il qualifie de « barbares » (dans l'esprit d'Aristote*) et, selon ses convictions, d'« esclaves par nature ». Malgré des avancées, la situation aux Amériques ne change pas. Bartolomé de Las Casas meurt à Madrid, montrant ainsi que tous les religieux ne furent pas de sinistres colonisateurs. Il laisse une *Histoire des Indiens* (*Historia de las Indias*) et des traités, dont la *Très brève relation de la destruction des Indes* (*Brevísima Relación de la destrucción de las Indias*) largement diffusée à son époque.

LAURENT (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Né en Espagne, Laurent étudie à Saragosse, où il rencontre celui qui devient le pape Sixte II* (257-258), successeur d'Étienne*. À Rome, Sixte en fait le premier de ses sept diacres, et lui confie la garde du trésor de l'Église romaine. Mais Valérien (253-260) reprend la persécution contre les chrétiens, interrompue depuis la mort de Dèce (251). Le 7 août, Sixte II et six diacres sont conduits au supplice. « Où allez-vous sans votre fils ? » lui demande Laurent, qui n'a pas été arrêté. « De plus grands combats pour la foi de Jésus-Christ te sont réservés. Dans trois jours, tu me suivras », répond le pape, qui lui demande de distribuer aussitôt le trésor aux pauvres et aux églises. Interrogé à son tour pour qu'il livre ce trésor, Laurent refuse de sacrifier aux idoles et promet des richesses incomparables. Trois jours plus tard, il revient devant ses juges avec des miséreux et des estropiés : « Voici les trésors éternels », dit-il. Torturé, il sourit et se retrouve allongé sur un gril surmontant des braises. Ne res-

sentant toujours aucune souffrance, il prie ses bourreaux de le tourner de l'autre côté pour qu'il soit bien rôti et que l'empereur puisse se régaler de sa chair. Il meurt les yeux dirigés vers le ciel. La persécution est fatale aussi à Cyprien de Carthage, évêque de ce puissant diocèse, décapité le 16 septembre – ses œuvres traitent du droit et de l'unité de l'Église.

Le culte de Laurent se répandit dès le IVe siècle en Occident. Huit églises lui sont dédiées à Rome, dont Saint-Laurent-hors-les-murs, basilique qui fait partie des grands pèlerinages romains. Fêté le 10 août (catholiques et orthodoxes), Laurent est le patron des rôtisseurs, des cuisiniers et des traiteurs.

Laurent et les saints

Le nom Laurent vient du latin *laurus*, « laurier », arbre consacré à Apollon*. Le chanoine Laurent Justinien (1381-1455), religieux à la piété exemplaire, est élevé au rang de patriarche de Venise, sa ville natale. Né à Mégare (Attique), Laurent est appelé par la Vierge Marie pour construire un monastère sur l'île de Salamine. Quittant femme et enfants, il se consacre à son œuvre, achevée en 1682, et où il meurt en 1707. Laurent Imbert fait partie des cent trois martyrs de Corée morts entre 1839 et 1867.

LAURENT DE BRINDISI (1559-1619)

CHRISTIANISME

Né à Brindisi, Jules César Russo entre en 1575 chez les capucins (branche franciscaine) de Vérone et prend le nom de Laurent* (1576). Après des études à Padoue, ce polyglotte est ordonné prêtre (1582). Prêchant dans différentes villes italiennes, dont Rome, il gravit les échelons capucins, et devient supérieur de son ordre (1602-1605), dont il étend l'influence en Europe centrale. En 1605, il est envoyé par le pape Clément VIII (1592-1605) en Allemagne, auprès de l'empereur Rodolphe II, afin de soutenir spirituellement la lutte contre les Turcs en tant qu'aumônier des armées impériales. Il joue aussi le rôle de négociateur dans diverses querelles diplomatiques. Il meurt d'ailleurs à Lisbonne, en venant demander au roi Philippe III d'Espagne son soutien aux Napolitains soumis à une tyrannie. Docteur de l'Église catholique, il est fêté le 21 juillet.

LAWRENCE, COLONEL (1888-1935)

ISLAM

Thomas Edward Lawrence, immortalisé au cinéma sous le nom de Lawrence d'Arabie, s'intéresse très jeune à l'archéologie du Proche-Orient et aux langues orientales, ce qui motive un premier voyage en Syrie et en Palestine (1909), suivi d'une participation à des fouilles (1911-1914). Arabophone, il rejoint les services secrets britanniques en Égypte au début de la Grande Guerre. En décembre 1916, il sert d'agent de liaison au Hedjaz, avec l'émir Fayçal*, fils du chérif de La Mecque, Hussein ibn Ali (1853-1931), qui a sonné dès juin la révolte contre les Ottomans. Il entraîne, organise et modernise les troupes arabes de Fayçal. Après la prise du port d'Aqaba (mai 1917), il est de ceux qui entrent victorieusement dans Jérusalem (décembre) puis Damas (octobre 1918). À Paris, lors des conférences de paix qui mèneront au traité de Versailles, il s'élève contre les accords Sykes-Picot. Signé en secret en avril et mai 1916, ce document franco-anglais prévoit que la Syrie et le Liban seront sous protectorat français, et la Palestine sous celui de Londres. Il va à l'encontre des promesses faites aux Arabes d'un grand royaume indépendant en échange de leur aide. À cela s'ajoute la déclaration Balfour, du nom du ministre anglais qui, dans le dos des Arabes, promet l'établissement d'un foyer juif en Palestine (2 novembre 1917). Ces deux décisions sont encore pesantes dans la région.



Lawrence abandonne ses fonctions en 1922, s'engage dans la Royal Air Force sous le pseudonyme de John Hume Ross, puis en 1923 sous celui de Thomas Edward Shaw. Il quitte l'armée en 1935 et meurt peu après, dans un accident de moto. Il laisse un livre, *Les Sept Piliers de la sagesse*, publié en 1926, dans lequel il raconte la grande révolte arabe.

Côté arabe, déçu par les accords de paix, Fayçal devient roi d'Irak et son frère Abd Allâh (1882-1951), celui du royaume de Jordanie, créé en 1946. Leur père Hussein, roi du Hedjaz en 1916, ambitionne de prendre le titre de calife. Ibn Séoud* le chasse.

LAZARE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans le Nouveau Testament, Lazare (forme grecque de l'hébreu Éléazar, « Dieu a secouru ») est le frère de Marthe* et Marie*. Il réside avec elles à Béthanie, près de Jérusalem. Lié à Jésus* par une grande affection, il l'accueille chez lui peu avant la Passion. Quelque temps plus tard, Jésus, qui a quitté Jérusalem, apprend par un message que son ami est malade. Il tarde à partir et, lorsqu'il arrive à Béthanie, Lazare repose dans un tombeau depuis quatre jours. « Ton frère ressuscitera », dit-il à Marthe, mécontente de son retard. « Je suis la Résurrection », ajoute-t-il, pour signifier que ce retour à la vie s'effectuera non au jour du Jugement de Dieu, mais très bientôt. « Tu es le Christ, le Fils de Dieu », proclame Marthe, consciente de son pouvoir, tandis que la foule rassemblée se met à pleurer. Marie, en sanglots, se jette aux pieds de Jésus. Alors, la lourde pierre ronde qui ferme le tombeau bouge et roule. Lazare, appelé par Jésus, se montre, « les pieds et les mains atta-

chés, le visage enveloppé d'un suaire ».

La vénération de Lazare, peu présent dans le Nouveau Testament, vient surtout de la tradition. Avec ses sœurs et d'autres personnes, il aurait été chassé de Palestine, aurait débarqué en Camargue (Provence), une aventure liée au culte populaire de Marie-Madeleine*. Il aurait été premier évêque de Marseille avant de subir le martyre sous l'empereur Domitien (81-96) – une autre version prétend qu'il aurait gagné Chypre. Il est le patron du diocèse de Marseille, des lépreux et de l'église Saint-Lazare d'Autun, qui conserve ses reliques.

Les orthodoxes vénèrent plusieurs saints Lazare, dont Lazare l'Iconographe (IX[e] siècle) qui se distingua dans l'art des icônes, et Lazare le Thaumaturge (968-1054), réputé pour son ascèse et son don de prémonition, qui, près d'Éphèse, passa plusieurs années au sommet d'une colonne, à la manière de Siméon le Stylite*.

LÉA

JUDAÏSME

Fille de Laban, Léa (ou Léah) est la première femme de Jacob*, devant sa cadette Rachel* épousée sept ans plus tard. Elle est la mère de six garçons (Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon) et d'une fille (Dina). Avec Jacob, sa servante Zilpa conçoit Gad et Asher. Bien que moins aimée de son époux que Rachel, Léa est une matriarche, l'une des quatre mères du judaïsme (avec Sarah*, Rébecca* et Rachel), ses fils comptant parmi les fondateurs des tribus qui constitueront Israël. Elle repose à Hébron.

LECHII

SLAVES

Le *lechii* est un génie des forêts russes, au visage et au sang bleus, aux yeux et à la barbe verts. Anthropomorphe, capable de se métamorphoser en animaux, de grandir ou de rapetisser pour s'adapter aux paysages, il est imprévisible et insaisissable. Farouchement attaché à son territoire, il égare ceux qui s'y aventurent, avant de les relâcher. Gardien scrupuleux des forêts et de leurs habitants, il aime les offrandes et la politesse. D'après une tradition, il hiverne à partir du 17 octobre pour réapparaître au printemps. À l'approche de cette date, son humeur est altérée et s'entend à ses démonstrations sonores.

Protecteur des champs adoptant divers aspects, le *polevik* est tout aussi facétieux puisqu'il aime perdre ceux qui passent sur sa terre. Il déteste les agriculteurs paresseux ou ivrognes, et les punit parfois sévèrement. Dans son travail, il est aidé de ses deux fils, le *lougovik*, génie des prés, et le *mejevik*, qui veille aux limites des parcelles.

LEGBA

VODOU/AFRIQUE/CARAÏBES

Rusé, tricheur, intelligent, Legba est un dieu des Fons du Bénin et du Togo – les Yorubas l'appellent Eshu*, nom qu'il a gardé au Brésil, et les Cubains le nomment Elegba ou Ogu. Lié au destin, il permet aux autres dieux de communiquer avec les hommes, et à ces derniers de contourner le sort afin d'en tirer profit. C'est pourquoi, trônant à l'entrée des sanctuaires et des maisons, il est invoqué en premier.

Dans les Caraïbes, Legba a gagné Haïti, où prédomine la religion des Fons, laquelle se retrouve aussi dans des divinités comme Dambala* et Agwe*. Chef de file des *lwa**, il peut être bénéfique ou maléfique. Saint Pierre* lui est souvent associé car, lien entre les hommes et les *lwa*, il ouvre aussi les cérémonies, garde l'entrée des maisons et des temples, ainsi que les carrefours et les barrières. D'autres fois, il est assimilé à Antoine* ou à Lazare*. Dans ce dernier cas, il est représenté en vieil homme misérable et infirme. Mais il ne faut pas se fier à son apparence : ses colères peuvent être terribles, brutales, violentes. Et Legba connaît toutes les langues, humaines comme divines.

Épouse de Legba, Ayizan enseigne aux initiés le secret des plantes médicinales ou magiques. Représentant l'autorité et la puissance, elle est associée au palmier royal et aux marchés, dont elle est la patronne.

LÉGERD'AUTUN(vers 616-vers 677)

CHRISTIANISME

À la mort du roi des Francs Clovis II (639-657), son épouse (sainte) Bathilde (626-680) assure la régence. Pour l'appuyer en tant que conseiller, elle fait appel à Léger, qu'elle fait évêque d'Autun (Saône-et-Loire) en 663. Il s'oppose alors aux ambitions d'Ébroïn, maire du palais qui, tenu à l'écart jusqu'en 669, se venge ensuite. Léger est cantonné dans son évêché, rappelé un temps par Childéric II, dont la mort en 675 signe la revanche définitive d'Ébroïn. L'évêque est assiégé à Autun. Pour éviter un carnage, il se rend. Torturé, il est décapité près de Fécamp. Léger est fêté le 2 octobre.

LEIGONG

CHINE

Dans le taoïsme, Lei Gong, ou Lei Kung, est le « duc du tonnerre ». Il est l'un des fonctionnaires attachés au ministère du Tonnerre, l'une des instances de l'administration céleste. Mais, aux yeux de la religion populaire, il reste le seul dieu de cet élément tout-puissant qui châtie le mal.

Très laid, il présente un corps bleu, un bec, des serres et des ailes de hibou. On le voit portant un simple pagne et tenant un maillet et un tambour, lequel produit comme un roulement de tonnerre. Pendant les orages, il est assisté de Feng Po* (le vent), de son épouse Tien Mu, la « Mère éclairs » qui produit ces derniers à l'aide de miroirs, de Yun Tong, le « Garçon des Nuages » qu'il a amoncelés, de Yu Che, le « Maître de la Pluie » qu'il fait tomber en criant.

LELLIS, CAMILLE DE (1550-1614)

CHRISTIANISME

Né dans une famille noble du royaume de Naples, ce militaire mène la vie parfois dissolue des hommes de troupes. En 1575, il rencontre un capucin, branche des franciscains, se convertit et entre dans l'ordre, mais quitte le noviciat. Un jour, s'étant blessé au pied, il se fait soigner dans un hôpital de Rome. Constatant les conditions déplorables des malades, il fonde, sur le conseil de Philippe Néri*, une compagnie d'hommes réellement dévoués à leurs patients, physiquement et spirituellement. Ainsi naissent les Clercs réguliers des serviteurs des infirmes, ou camilliens, surnommés « Pères de la bonne mort ». Ordonné prêtre, Camille de Lellis passe ses vingt dernières années dans le dévouement. Ce saint est fêté le 14 juillet.

LEMMIKAINEN

FINNO-OUGRIENS

Dans le *Kalevala* de Lönnrot*, Lemmikainen est décrit comme un homme joyeux et léger. Il n'en possède pas moins le savoir, la magie ou encore l'art du chant. Un jour, alors qu'il va chercher une épouse au Pohjola, le royaume de Louhi*, il tente d'abattre le cygne au long cou de Tuoni*, le dieu des Morts. Mal lui en prend. Il est tué par le venin de serpents car ses pouvoirs magiques ne sont pas encore assez puissants. Mais sa mère lui redonne vie, avec l'aide de Suonetar, déesse des Veines et des Vaisseaux sanguins, et d'un baume magique. Arrivé au Pohjola, il constate que la fille de la reine a épousé Ilmarinen le forgeron. Vexé de ne pas avoir été convié au mariage, il s'en prend au pays. La magie de la souveraine et la réaction des habitants ont raison de ses tentatives. Menacé par le froid et la glace envoyés par Louhi, il écarte le danger.

LEMPO

FINNO-OUGRIENS

Lorsqu'il combat les démons, Väinämöinen*, héros du *Kalevala* de Lönnrot*, se confronte à trois d'entre eux. Ces trublions terrestres manipulent sa hache de sorte qu'il se blesse au genou. Il doit alors recourir à un guérisseur, qui n'accepte de le soigner qu'en échange du secret du fer. Le premier de ces démons est Lempo. Les deux autres démons sont ses plus proches associés, Hiisi et Paha. Responsable des maladies, des malheurs, Lempo est le seigneur du mal. À ce titre, il dirige les créatures maléfiques, ou Piru, qui remplissent ses basses besognes, comme égarer les voyageurs dans les forêts et les soumettre à des énigmes.

LÉMURES

ROME

Les Lémures, ou Larves, sont les esprits des personnes décédées au sein d'une famille et qui n'ont pu recevoir de sépulture digne. Au contraire des Lares*, ils sont maléfiques, semant la frayeur dans la maisonnée du défunt et tourmentant les occupants. Chaque année, pour les éloigner ou se concilier leurs faveurs, ont lieu les *Lemuria*, fêtes organisées les 9, 11 et 13 mai, mois dont le nom rappelle les « aïeux » (*majores*). Le chef de famille leur offre des fèves noires (censées contenir les âmes des morts) et fait le plus de bruit possible avec un objet métallique afin de les chasser, ces opérations étant répétées neuf fois et assorties de déclamations.

Les Lémures ne doivent pas êtres confondus avec les Mânes (« bienveillantes »), appelées aussi *di Manes* (« dieux Mânes »). Baptisées ainsi par contraste, ces divinités infernales empêchent les âmes des morts sans sépulture de rejoindre les enfers. Elles ont fini par désigner les âmes des défunts, lesquels ont fini par se confondre avec les morts de la famille qui, résidant dans le monde inférieur, sont honorés lors des Parentales ou *Dies parentales* (« jours des morts »), du 13 au 21 février. Ces fêtes sont destinées à se concilier les disparus par des offrandes végétales. Le dernier jour se déroulent les *Feralia*, une cérémonie publique obéissant au même but.

LÉON Ier LE GRAND, pape (440-461)

CHRISTIANISME

Vénéré par les catholiques et les orthodoxes, Léon Ier est le seul pape à bénéficier du titre de « grand », avec Grégoire Ier*. Né à une date imprécise, discret sur lui-même, il laisse peu d'informations sur sa vie personnelle, sa biographie se résumant à son pontificat. Successeur de

Sixte III (432-440), il est élu alors qu'il se trouve en Gaule pour réconcilier deux partis opposés. À l'époque difficile de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, et dans la lignée de ses prédécesseurs, il confère à la papauté une légitimité et une autorité renforcées, sur les plans doctrinal, liturgique et disciplinaire. Organisateur et énergique, il fait de Rome la capitale prestigieuse de la chrétienté et le « siège apostolique » de l'Église universelle, en vertu des apôtres Pierre* et Paul*. Rome et le pape obtiennent ainsi la primauté sur l'Église. Dans cet élan, Léon Ier s'en prend aux hérésies, dont celles de Pélage*, de Mani*, de Priscillien*. En théologien, il impose la double nature du Christ, humaine et divine (451). Il s'illustre aussi en 452, à Mantoue : face à l'avancée des Huns, il aurait persuadé Attila de rebrousser chemin. Docteur de l'Église catholique, Léon le Grand a laissé des lettres et des sermons. Il est fêté le 10 novembre.

Léon, les papes et les saints

Treize papes ont porté le prénom Léon (« lion » en grec et latin), dont Léon XIII*. Outre Léon Ier, quatre ont été canonisés : le très pieux Léon II (682-683), Léon III (795-816), qui couronna Charlemagne*, Léon IV (847-855), qui renforce la papauté tout en résistant à la conquête musulmane. Léon IX (1049-1054) réforme le clergé en butte à des privilèges abusifs et jette les bases d'une autre réforme, celle de Grégoire le Grand ; il excommunie Michel Cérulaire*, le patriarche de Constantinople. Parmi les autres saints, citons Léon de Patare, martyr de Lycie (IIIe siècle) ; Léon le Thaumaturge, évêque de Catane en Sicile, mort en 787 (célébré aussi par les orthodoxes) ; Léon, archevèque de Rouen, martyrisé vers 900 à Bayonne, dont il est le patron ; le frère Léon, décapité à Ceuta, au Maroc, avec six autres franciscains (1227).

LÉON XIII (1810-1903), pape (1878-1903)

CHRISTIANISME

Vincenzo Gioacchino Pecci est fils de notables. En accédant au pontificat sous le prénom de Léon XIII, après une carrière brillante au sein de l'Église catholique et une élection facile, il hérite d'une situation délicate, son prédécesseur Pie IX* ayant rejeté une adaptation de l'Église aux évolutions des sociétés. Depuis 1870, le pape ne dispose plus de ses États pontificaux, et le Vatican sera reconnu en tant qu'État aux accords du Latran (1929). Attentionné et charitable, énergique et décidé, souple et habile, Léon XIII va pourtant restaurer l'image, la crédibilité et l'aura politique de l'Église romaine, notamment en développant une diplomatie efficace. Si ses convictions l'incitent à contrer le libéralisme et à accentuer la centralisation du pouvoir catholique au sein de la papauté, comme Pie IX, il a acquis une expérience des réalités sociales en tant qu'évêque puis cardinal de Pérouse. En mai 1891, son encyclique *Rerum novarum* prône le syndicalisme, le catholicisme social et prend fait et cause pour les ouvriers. En cela, Léon XIII, favorable à une lecture moderne des Écrits saints, ouvre l'Église aux mutations rapides du XXe siècle, et la voie qui conduira au concile Vatican II convoqué par Jean XXIII*. Pie X* lui succède.

LÉONARD DE NOBLAT (VIe siècle)

CHRISTIANISME

Selon la tradition, qui fait mourir ce saint vers 560, Léonard (« fort comme un lion »), prénom dérivé de « Léon », se serait converti en même temps que son parrain Clovis Ier, recevant aussi le baptême de Rémi*. Officier du roi, il obtint de ce dernier de visiter les prisons et de choisir ceux qui méritaient d'être libérés. Il se serait ensuite retiré dans le Limousin, et aurait fondé le monastère de Noblat, en l'honneur des nobles qui le lui avaient offert. Il recevait, dit-on, la visite des prisonniers délivrés par ses prières. Là s'élève aujourd'hui Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne). Léonard, fêté le 6 novembre, est (logiquement) le patron des prisonniers.

LÉONARDI JEAN (vers 1541-1609)

CHRISTIANISME

Ce saint est originaire de Toscane. Après avoir été pharmacien, il entre au séminaire et devient prêtre à 30 ans. Opposé à la Réforme de Luther*, il fonde à Lucques, sa ville natale, la congrégation des Clercs de la Mère de Dieu (1574). Mais, persécuté par les luthériens, il se réfugie à Rome, où il met sur pied en 1603 les fondements d'un organisme voué à la formation des clercs des pays lointains : le Séminaire de la propagation de la foi. Alors qu'il assiste les pestiférés romains, il est terrassé par la maladie. Jean Léonardi est fêté le 9 octobre.

LÉTO

GRÈCE

Fille du Titan* Coéos et de la Titanide Phœbé, Léto (Latone chez les Romains) tombe enceinte après s'être unie à Zeus*. Craignant la jalousie de son épouse Héra*, le dieu l'abandonne à son triste sort. Après avoir erré, poursuivie par le monstre Python*, Léto se réfugie sur une île flottante que Poséidon*, compatissant, a fait surgir des eaux : Délos, dans les Cyclades. Mais, Héra étant la protectrice des accouchements, elle la prive d'Ilithye, déesse jouant le rôle de sage-femme. Après neuf jours de souffrance, aidée finalement d'Ilithye grâce à l'intercession

MACAIRE LE GRAND (vers 300-vers 390)

CHRISTIANISME



Avec Évagre le Pontique* et Maxime le Confesseur*, Macaire le Grand ou l'Ancien est l'un des initiateurs de la spiritualité orientale qui gagnera l'Occident, et l'un des pères du monachisme. Né dans le delta du Nil, il est débord chamelier. Le vol de figues devait, dit-on, le marquer à vie. Puis il décide de se consacrer à l'ascèse. Accusé à tort de viol par une prostituée, il se laisse insulter, et s'occupe même de la femme et de son enfant né du rapport forcé. Puis, innocenté, il part à 30 ans pour le difficile désert de Scété (assimilé au *wadi* Natrum). Se nourrissant de peu, il vit dans une totale solitude, tressant des nattes avec des feuilles de palmier, repoussant les démons qui le tentent. Charitable, il se met à accueillir des visiteurs attirés par sa renommée. À l'inverse, il aurait rendu visite à Antoine le Grand*, autre pilier du monachisme qui en fait son disciple. Rentré à Scété, il accueille à son tour des disciples qui vivent dans des ermitages séparés, se réunissent pour l'office matinal et vont tresser. Vivant à l'écart, il accepte vers 340 d'être prêtre pour célébrer la messe, que les autres ermites devaient suivre à près de 40 km, dans le désert de Nitrie. Les candidats continuent d'affluer, si bien qu'à la fin de sa vie le site ressemble à une petite ville dotée de quatre églises. Macaire est fêté le 2 janvier par les catholiques, le 19 janvier en Orient.

Isaac le Syrien, évêque de Ninive au VIIe siècle, opérera une synthèse des apports de Macaire, Évagre, et Origène*, travail qui fait de ce religieux l'un des maîtres spirituels de l'Orient.

Macaire et les saints

Le nom Macaire (Macarius en latin) vient du grec *makarios*, « bienheureux ». Macaire d'Alexandrie (mort vers 408) est aussi un disciple d'Antoine. Il réside au désert de Nitrie, à60 km au sud d'Alexandrie. En 374, Lucius, patriarche d'Alexandrie, partisan d'Arius*, l'exile sur une île du delta, avec Macaire le Grand, puis les libère sous la pression de fidèles indignés. Dès le IIIe siècle, le christianisme oriental connut d'autres saints Macaire, en Russie, Grèce, Arménie, Ukraine ou Asie Mineure. Macaire de Jérusalem (mort vers 335), patriarche de cette ville, s'illustre par son opposition aux arianistes, et sa proximité avec Hélène*, mère de Constantin Ier le Grand*, qu'il accompagne dans sa quête de la croix du Christ. Macaire de Corinthe (1731-1805) entre dans un monastère du Péloponnèse, puis devient Métropolite de Corinthe. Banni par les Turcs, il séjourne sur l'île d'Hydra, où il compose, avec Nicodème l'Hagiorite du mont Athos, la *Philocalie*, somme orthodoxe sur la prière et la spiritualité. Très conservateur, opposé au libéralisme occidental, il meurt sur l'île de Chios après avoir formé de nombreux disciples.

Le « bienheureux » de Chypre

Monseigneur Makarios III (1913-1977) est lié au destin de Chypre, possession ottomane jusqu'en 1914, où elle tombe dans l'escarcelle britannique. Archevêque de Chypre (1950) et chef de la communauté orthodoxe grecque de l'île (80 % de la population), il appuie le mouvement qui réclame le rattachement à la Grèce. Il veut négocier, mais les Anglais le déportent aux Seychelles (1956), ce qui provoque une augmentation du nombre d'attentats sur le territoire chypriote. Et les musulmans réclament l'annexion à la Turquie. Après des négociations entre la Grèce et la Turquie, Makarios III, autorisé à y participer, devient le chef d'un État indépendant (1959), ce qui met un terme à la lutte armée. Renversé en juillet 1974 par des nationalistes orthodoxes, il reprend les rênes du pouvoir en décembre, jusqu'à sa mort. Mais le coup d'État a provoqué l'intervention turque et la partition de l'île en deux États, l'un grec au sud, l'autre musulman au nord. La division de Chypre est toujours d'actualité.

MACCHABÉES

JUDAÏSME

Le nom de Macchabées, ou Maccabées, vient peut-être de l'hébreu *maqqabah*, qui signifie « marteau ». Il est porté par une famille qui se rebelle contre les Séleucides, dynastie issue de l'empire d'Alexandre le Grand, et dont la Palestine dépend dès l'an 200 av. J.-C. Tout commence par le roi Antiochus IV Épiphane (175-163). Il nomme le grand prêtre du Temple de Jérusalem, mais ne le choisit pas au sein de la classe sacerdotale, qui transmet cette charge de père en fils. Son choix provoque des luttes fratricides entre défenseurs de la culture juive et partisans de l'hellénisation (culture grecque). Antiochus commet une autre erreur : ayant besoin d'argent, il pille le Temple, qu'il transforme en sanctuaire de Zeus (167). Le sacrilège entraîne une révolte conduite par Mattathias, un prêtre, qui meurt très vite. Son fils Judas, surnommé Macchabée, lui succède et prend le Temple. Ses frères Jonathan (160-143) et Simon (143-134) finissent de libérer la Judée, et même la Palestine. Les juifs connaissent une indépendance politique, ce qui n'est pas arrivé depuis 587. Jean Hyrcan (134-104), fils de Simon, fonde ensuite la dynastie des Hasmonéens, d'après le nom d'un ancêtre, Hasmoné. Dans ce régime théocratique, le roi assume aussi la fonction de grand prêtre. Les Hasmonéens sont chassés du trône de Judée en 63 par les Romains, qui désignent Hérode le Grand (37).

L'histoire des Macchabées est racontée dans deux livres de la Bible latine. Écrits en hébreu, sans doute au début du Ier siècle av. J.-C., puis transmis en grec, ils ne figurent pas dans la Bible hébraïque, ayant été jugés apocryphes par le canon juif. Les Macchabées sont néanmoins évoqués à la fête d'Hanoukah, la fête des Lumières.

MAGE

IRAN ANCIEN/CHRISTIANISME

Dans le mazdéisme, les mages (du vieux perse *magu*, « prêtre ») formaient une caste dont l'origine remonte sans doute aux Mèdes, auprès de qui ils exerçaient des fonctions politiques et religieuses, héritées de père en fils. Au temps des Perses Achéménides, dynastie fondée par Cyrus le Grand* (vers 550-530 av. J.-C.), qui a conquis la Médie, ils conservent ce caractère héréditaire. Convertis au mazdéisme, la religion officielle, ils remplissent des tâches administratives. Leur rôle est d'entretenir le feu sacré, de réciter les écrits saints, de s'occuper des sacrifices, notamment l'haoma, boisson hallucinogène et pendant du Soma* indien. Mais un grand flou entoure leur place exacte au sein du clergé perse. Par l'intermédiaire des Grecs, le mot « mage » en vient à désigner les prêtres d'Ahura Mazda* pratiquant la divination et la sorcellerie, c'est-à-dire la « magie ». Sous les Perses Sassanides (226-651), un clergé se réclamant de ces mages anciens prend en revanche les rênes de l'orthodoxie religieuse, en appliquant le mazdéisme réformé par Zarathoustra* (vers le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.). Il s'en prend d'ailleurs aux manichéens, adeptes de Mani*. Mais il ne survit pas à l'arrivée de l'islam en Iran.

Le Coran, dans la sourate 22 *Le Pèlerinage*, verset 17, cite les *majûs*, c'est-à-dire les zoroastriens : « Le Jour de la Résurrection, Dieu distinguera les uns des autres : les croyants, les juifs, les Çabéens, les chrétiens, les Mages et les polythéistes. – Dieu est témoin de toute chose. » D'après ce passage, objet de commentaires différents, on suppose que seul Dieu décide si ces croyants font ou non partie des Gens du Livre (*Ahl al-Kitab*), aux côtés des juifs, des chrétiens et des musulmans.

Quant aux mages qui rendirent visite à l'Enfant Jésus*, des auteurs y voient une empreinte du mazdéisme qui toucha le judaïsme et, par conséquent, le christianisme naissant. Dans les évangiles, un récit plus détaillé fut amputé pour ne laisser d'eux que leur symbole : la reconnaissance de Jésus par les pays étrangers. La tradition s'empara ensuite de ces personnages, qui en fit trois rois, chiffre correspondant aux offrandes (or, myrrhe et encens). Chacun porte un nom, une couleur de peau et un âge : Gaspard (blanc et jeune), Balthazar (noir et mûr) et Melchior (jaune et âgé).

MAHÂDEVA

BOUDDHISME

Lors du troisième concile bouddhique, qui se serait déroulé vers 340 avant notre ère, une rupture s'effectue au sein de la Sangha, la communauté. Le responsable est un moine, Mahâdeva, dont le portrait est pour le moins énigmatique. Le désaccord porte sur la condition d'*arhat*, pour laquelle il avance cinq propositions. Un *arhat* peut avoir des rêves érotiques provoquant des éjaculations, il peut douter ou encore garder une part d'ignorance. Les partisans de Mahâdeva, plus nombreux, l'emportent et se donnent le nom de Mahasanghika (« ceux de la grande communauté »), et leurs adversaires, celui de Sthavira (« partisans des anciens »). Chacun des deux camps se divisera ensuite en diverses tendances.

MAHÂKÂLA

INDE/BOUDDHISME



Dans l'hindouisme, Mahâkâla (« grand temps », en sanscrit) est un aspect de Shiva*, une divinité du temps représentant les forces de destruction. Dans le bouddhisme, il est l'un des Dharmapâla, les « protecteurs du Dharma », c'est-à-dire les gardiens de la Loi, de l'ordre qui soutient l'homme et l'univers. Dans le Vajrayana, le pratiquant peut invoquer ces divinités lors du *sâdhana* (« arriver au but »), méditations assorties de chants et de textes. Les Dharmapâla, bénéfiques malgré leur forme terrible et complexe, le protègent ainsi dans son évolution spirituelle. Dans ce registre, Mahâkâla, aspect courroucé d'Avalokiteshvara*, est surnommé le « grand noir », couleur de son corps et des animaux qui l'accompagnent (oiseau, chacal, corbeau…). Effrayant à souhait, il veille sur les instances du bouddhisme (par exemple le Dalaï Lama) et les lieux sacrés. Mais il est aussi un support de la méditation, qui écarte les démons malfaisants à l'aide de son collier et son diadème de crânes. Il est représenté parfois avec une épée qui tranche au bénéfice de l'Illumination, et une coupe crânienne symbolisant la sagesse et le savoir.

MAHÂKÂSYAPA (VIe-Ve siècles av. J.-C.)

BOUDDHISME

De son vrai nom Pippali, Mahâkâsyapa, le « grand Kâsyapa », est l'un des disciples majeurs du Bouddha*. À la mort de ce dernier, il prend la tête de la communauté, à la place de Shâripûtra, décédé peu avant le maître et destiné à ce poste. Il convoque peu après (vers 480 avant notre ère) le premier concile du bouddhisme. Selon la tradition, difficile à attester, l'assemblée, qui réunit 500 *arhat*, aboutit à la rédac-

tion des premiers écrits sacrés bouddhiques. À cette occasion, Mahâkâsyapa écarte Ânanda*, qui d'après lui n'a pas encore atteint la qualité d'*arhat*. Pour le Zen, il est le premier des vingt-huit patriarches de la lignée indienne, Ânanda étant le deuxième et Bodhidharma*, fondateur du Chan, le dernier.

MAHÂVÎRA (vers VIe siècle av. J.-C.)

INDE

Les Tîrthankaras (« passeurs de gué ») sont des maîtres qui, à force de pratique ascétique, sont parvenus à se libérer des passions, des souffrances et des désirs. Ces guides sont les personnages centraux du jaïnisme, ou jinisme, mot issu de *jinas* (« vainqueurs »), un de leurs qualificatifs. Répartis au sein de périodes (ou âges), ils se sont succédé au fil du temps, les premiers remontant aux débuts du monde. Les vingt-quatre derniers appartiennent à des époques mythiques, excepté les deux derniers, qui relèvent de l'Histoire. Il s'agit de Pârshva (« Terre »), qui aurait vécu au VIIIe-VIIe siècle avant notre ère, et de Vardhamma (« qui pousse »). Ce dernier est appelé aussi Mahâvîra (« grand héros »). Associé à l'or et au lion, il serait un contemporain du Bouddha*, soit au VIe siècle av. J.-C. environ. Il est tenu pour le fondateur effectif du jaïnisme. Cette religion de la non-violence repose sur l'ascèse, une vie droite et vertueuse, le respect absolu de tous les êtres vivants et des dieux, qui ne sont ici qu'un des modes de vie de ces derniers.

Le *Kalpa Sutra*, livre sacré jaïniste, raconte les vies des vingt-quatre Tîrthankaras conçus par une femme de Brahmâ puis transférés dans l'utérus d'une mortelle de la caste guerrière des Ksatriya, seule habilitée à porter de tels êtres.

MAHDI

ISLAM

Au début de l'islam, l'arabe *al-mahdi* (« bien dirigé » par Dieu) désigne des personnages ayant la dimension d'un Messie*, c'est-à-dire des libérateurs épris de justice. Au début du VIIIe siècle, le Mahdi est rattaché à la descendance de Mahomet*, ce qui explique que des califes aient porté ce nom. Par exemple, le troisième calife de la dynastie abbasside s'appelait al-Mahdi (mort en 785). D'autres musulmans historiques affirmèrent aussi être le Mahdi, comme Muhammad Ahmad

(1844-1885), qui dirigea au Soudan une révolte à connotation politique et religieuse. Il s'empara même de Khartoum (1885), ce qui coûta la vie au militaire anglais C. G. Gordon, conseiller auprès de l'autorité de tutelle égyptienne.

Parallèlement, et bien que le Coran n'en fasse aucune mention, l'islam développa une croyance, notamment dans le Maghreb. Absente du canon musulman, elle affirme que Dieu l'ayant fait le garant et le dépositaire de l'islam, le Mahdi viendra avant la fin des temps. Sa mission est de restaurer la foi dans la justice, la paix et l'amour. Il purifiera les croyants des déviances humaines notées depuis la création de l'islam (VIIe siècle). Il s'opposera au Dajjal, « l'Imposteur », mais il surgira en même temps que le Messie (Jésus*) qui tuera le Dajjal. Aussi est-il surnommé *el-Mahdi el-muntadhar* (« Mahdi l'attendu »). Cet autre « mahdisme » s'est implanté chez les sunnites et les chiites. Dans le chiisme, les duodécimains (Iran) associent le Mahdi à l'Imam caché, le douzième imam, occulté au IXe siècle.

MAHMÛD DE GHAZNA (970-1030)

ISLAM

Ce souverain est le troisième représentant des Ghaznavides ou Ghaznévides, dynastie sunnite d'origine turque, qui régna sur l'Inde de 977 à 1186. Leur origine se trouve dans les régiments de Turcs asservis, qui combattent pour les gouverneurs samanides et contre les Iraniens chiites. Fils d'un officier turc, Mahmûd succède à son père, qui a imposé son pouvoir à Ghazna (Ghazni, Afghanistan). Consolidant ses frontières, organisant son armée ainsi que son administration sur des critères iraniens, il reconnaît l'autorité des Abbassides et, fort de cette caution, entame la conquête. Ayant déjà pris en partie le Pendjab, il repousse loin les frontières de l'Islam en s'emparant d'une grande partie de l'Inde, en remportant la victoire en Irak et dans le Khorassan (Iran). Sous son règne (998-1030), qui marque l'apogée de la dynastie, vécurent les grands Firdousi* et al-Bîrûni*. Ses successeurs perdirent peu à peu cet acquis, malgré une architecture et un artisanat célèbres.

MAHOMET (vers 570-632)

ISLAM

Mahomet et Mohammed sont les francisations raccourcies de Muhammad (« le louangé », en arabe), issu du nom complet du Prophète de l'islam : Abû Ibrâhîm Muhammad ibn'Abd Allâh ibn Abd al-Muttalib ibn Hâschim. Comme l'indique ce nom, il est le fils d'Abd Allâh (vers 554-570), membre du clan des Banû Hâshim (ou Hachimides), de la tribu des Quraïch* de La Mecque. Selon la tradition, Mahomet naît à La Mecque (Arabie) peu avant ou peu après la mort de son père, lors d'un voyage

en Syrie. Orphelin, il est élevé par son grand-père, puis par son oncle Abû Tâlib, marchand caravanier et père d'Ali*. La Mecque (Makka, en arabe) est alors un riche centre caravanier situé sur les routes commerciales sillonnant le Proche-Orient. C'est aussi un pôle religieux polythéiste avec la Kaaba, le sanctuaire. Les juifs et les chrétiens sont également présents en Arabie, mais Mahomet ne semble pas être en contact avec ces monothéistes. Vers 605, ou plus tôt, il épouse une veuve, la riche Khadidja*, dont il est l'intendant. Il a peut-être pris part à des convois marchands ; en tout cas, il ne sort de sa ville que deux fois, pour voyager en Syrie et dans la région de Gaza. Lorsqu'il est présent à La Mecque, il va se reposer dans une caverne (Hira), située au sommet du Jabal al-Nour (« Montagne de la Lumière ») et dans la direction de la Kaaba. C'est ici qu'en 610 une voix, qu'il dira être celle de l'ange Gabriel* (Djibril ou Jibrîl), lui enjoint de réciter les paroles de Dieu (Allah*) en arabe. Cet événement marque le début de la révélation du Coran. Mahomet, qui ne sait sans doute ni lire ni écrire, entame sa prédication et commence à transmettre oralement le Coran, qui sera ensuite consigné par écrit.

Parmi les premiers convertis figurent son épouse ainsi que son cousin et gendre Ali*. Quelques compagnons d'horizons divers le rejoignent, mais son message passe mal à La Mecque. Il appelle en effet à cesser le polythéisme, qu'il condamne, à pratiquer la fraternité et la charité, à se tourner vers Dieu dans la perspective de la résurrection des morts et du Jugement dernier. Une réaction de plus



en plus vive, les morts (619) de Khadidja, après qui il devient polygame, et d'Abû Tâlib, un soutien de poids, l'incitent à quitter La Mecque. En 622, il rejoint l'oasis de Yathrib, qui deviendra « la ville du Prophète », *al-madîna an-Nabi,* c'est-à-dire Médine, la « Lumineuse » (*al-Mounawara*). Ce départ est l'Hégire (*al-Hijra,* « l'émigration »), date de naissance de l'islam et début du calendrier musulman de l'ère musulmane. Tout en continuant de recevoir la révélation du Coran qui fixe de grandes règles de la religion (prière, pèlerinage, jeûne du Ramadan), Mahomet, messager (*rasul*) de Dieu, fonde le premier État musulman qui regroupe l'*oumma,* la « communauté » des croyants unis. Sa mission religieuse prend une dimension politique, art dont il va se révéler un habile praticien en se conciliant les nomades arabes. Législateur sous l'impulsion divine qui

fixe les règles sociales et familiales, il est aussi chef de guerre, le but étant de prendre La Mecque. Débute alors une série de batailles fragilisant le commerce mecquois, dont la première est la victoire à Badr en 624. Trois ans plus tard, les Mecquois assiègent Médine, mais butent sur un « Fossé », nom donné à une autre victoire, puisqu'ils se retirent. L'année suivante, les musulmans, par un accord, pourront pénétrer dès 629 à La Mecque pour y effectuer une partie de leur pèlerinage. Mais le ralliement d'Abû Sufyân, chef des Quraïch, et le nombre croissant de croyants provoquent la chute de la ville. En janvier 630, Mahomet y pénètre en vainqueur, et détruit les idoles de la Kaaba. En juin 632, il effectue le pèlerinage (*Hajj*) complet, dit « de l'Adieu », parle une dernière fois à l'*oumma.* Malade, il retourne à Médine, où il repose toujours. Un fidèle, son beau-père Abû Bakr*, père d'Aicha*, lui succède en tant que premier calife. Ses fidèles compagnons connaîtront des sorts divers. Par exemple, le frère aîné d'Ali, Ja'afar ibn Abî Tâlib, l'un des premiers convertis, meurt en martyr à la bataille perdue de Mu'ta (Jordanie) en 629. Les survivants sont ramenés par Khâlid Ibn al-Walîd, d'abord ennemi de Mahomet qu'il a rejoint sans doute en 627, pour devenir le « sabre d'Allah » (*sayf Allâh*), commandant en chef de campagnes musulmanes. Il est remplacé par Sa'as ibn Abî Waqqâs (595-674), un compagnon de la première heure de Mahomet, qui abandonne ses fonctions lorsque Ali accède au califat. Gendre d'Abû Bakr, al-Zubayr, qui a été aussi l'un des premiers convertis, trouve la mort à la bataille du Chameau (656) après avoir rallié Aïcha*. Enfin, certains participent à toutes les campagnes, comme Abû Ayyûb décédé en 672, pendant les conquêtes.

Depuis ces temps lointains, La Mecque reste la première ville sainte de l'islam, suivie de Médine. Toute prière doit s'effectuer dans sa direction (ou *qibla*). Jérusalem, *al-Quds,* la « toute sainte », est la troisième : selon la tradition, Mahomet y fit son « voyage nocturne » (*al-Isra*), un aller-retour depuis la Kaaba. Guidé par Gabriel, il se rend jusqu'à l'esplanade du Temple en ruine, sur un cheval merveilleux, Bouraq. Là, il monte sur un rocher situé sur le Saint des Saints de l'ancien sanctuaire où résidait la présence de Dieu. Porté par Gabriel, il fait ensuite une ascension au ciel (*miraj*), rencontre cette présence, et prie avec les trois prophètes majeurs qui l'ont précédé : Abraham*, Moïse* et Jésus*. Puis il redescend et retourne à La Mecque. À Jérusalem, le Dôme du Rocher célèbre le *miraj.*

Pour l'Islam, Mahomet reste le « Prophète », celui qui a parachevé l'Alliance de Dieu, dont il est l'élu. C'est pourquoi toute offense à son égard est un blasphème envers Allah et le Coran.

La mission de Mahomet, essentiellement à partir de la révélation du Coran, a pu être reconstituée grâce à ce dernier, aux *hadith,* à la Sunna et à des récits des guerres. À ces sources s'ajoute sa biographie, ou Sîra, que Ibn Ishâq (704-767) commença à compiler à partir de témoignages. Ce travail fut repris et complété par Ibn Hishâm (mort en 830).

L'ensemble, qui comporte des périodes aux versions parfois

contraires, constitue avant tout un éloge du Prophète, qui livre cependant de précieuses informations sur sa vie d'homme, sa prédication et ses choix déterminants.

MAIMONIDE, MOÏSE (1135 ou 1138-1204)

JUDAÏSME



Né à Cordoue dans une famille de rabbins, Moïse Maimonide est appelé aussi Rambam, acronyme de Rabbi Moïse ben Maimon. La dynastie musulmane intolérante des Almohades ayant pris le pouvoir, il doit fuir en 1148. Sa famille, après un long périple, s'installe en 1160 à Fès, au Maroc, où il suit des études de médecine. Il se rend ensuite en Égypte, à Alexandrie et Fostat (Le Caire). Formé à la Bible et au Talmud par son père, il intensifie ses connaissances. En 1185, il devient le médecin d'al-Fadil, vizir de Saladin*. Dirigeant la communauté juive de Fûstat jusqu'à sa mort, il est enterré à Tibériade, où sa tombe est toujours vénérée.

Maimonide est l'un des plus grands penseurs du judaïsme, dont l'œuvre abondante influencera les auteurs juifs dont Spinoza* et chrétiens comme Thomas d'Aquin*. On lui doit des traités de médecine, d'astronomie et de philosophie. Il écrit par exemple en arabe un commentaire de la Michnah (le *Kitab al-Siraj*) ou encore, en hébreu, un « Livre des commandements » (*Sefer ha-Mitsvot*) qui préfigure l'un de ses deux livres majeurs, composés à Fostat. Il s'agit du *Michneh Torah* (« Répétition de la Torah ») terminé vers 1180. En quatorze volumes, il actualise la Michnah, la Loi orale datant de mille ans, en y ajoutant des règles apparues au fil du temps et au gré des besoins. Alliant tradition et modernité de manière lumineuse, il constitue toujours la colonne vertébrale de la Halakhah, le guide de conduite du judaïsme. Dans l'introduction, le *Sefer ha-Mitsvot*, Maimonide énumère les 613 commandements (*mitsvot*, pluriel de *mitsvah*) de Dieu contenus dans la Torah et répartis en deux catégories depuis le IIIe siècle apr. J.-C. D'une part, les 365 *mitsvot* positifs, donc à suivre, correspondent au nombre de jours de l'année solaire ; d'autre part, les 248 *mitsvot* négatifs (interdits) correspondent au nombre de membres du corps humain.

Le second livre important de Maimonide, écrit en arabe vers 1190, est le *Dalalat al-Haraïn*, « Guide des égarés », traduit en hébreu par *Moreh Nevoukim*. L'auteur y livre ses réflexions sur différents sujets religieux, comme le bien et le mal, la Création, le rôle de la Loi dans l'humanité. Car obéir aux commandements n'est pas inconciliable avec la réflexion, la décision, l'innovation dans les divers compartiments de l'existence, la science comme la politique. La foi nourrit la pensée et la recherche, qui la nourrissent à leur tour.

MAITREYA

BOUDDHISME



Maitreya (« celui qui aime ») est un bodhisattva très populaire. Pour l'instant, il réside dans l'un des paradis bouddhiques, le ciel des Tushita (« satisfaits »), des dieux dont il dirige les assemblées. Dans un futur lointain, il apparaîtra dans notre monde et s'incarnera en tant que Bouddha terrestre, après le Bouddha* historique dont il prendra les habits. Il y prendra place pour rétablir la vérité du Dharma (« Loi », « Ordre ») qui a été oublié. Bouddha du futur, il représente donc l'amour universel, la sagesse, la perfection et le salut. Sa vénération, quasi générale dans le bouddhisme, s'étendit à la Chine, où, appelé Miluofo, il fut supplanté par Amituo (Amitabha*) et par Guanyin*. Il finit par se confondre avec Poussah*. Au Japon, Maitreya s'appelle Miroku, un des *bosatsus* majeurs, qui réside aussi dans le Tushita (Tosotsu). Il reste populaire, bien que son culte ait été également supplanté par celui d'Amida (Amitabha*).

MALIK IBN ANAS (vers 710-795)

ISLAM

Surnommé l'« imam de Médine », où il passa toute sa vie, ce juriste, formé par un compagnon de Mahomet*, est le fondateur de l'école juridique qui porte son nom, le malikisme ou malékisme, dit autrefois « école de Médine ». Il est ainsi l'auteur du premier traité juridique musulman, le « Chemin aplani » (*Al-Muwatta'*). Les malikites font appel à l'avis personnel et aux coutumes (venues de Médine) en matière de droit. Le malikisme est surtout présent en Afrique du Nord et en Afrique de l'Ouest.

MAMA QUILLA

INCAS

Fille du dieu créateur Viracocha*, Mama Quilla (« mère lune ») est l'épouse et la sœur d'Inti*, le dieu soleil. Représentée par un disque d'argent aux traits humains, elle est la lune pleine, favorable ou défavorable selon les cas. Sa représentante sur Terre est la première femme de l'Inca, et ses servantes sont pour la plupart des planètes et les étoiles. Mama Quilla est d'ailleurs la mère de Manco Capac*, le premier empereur, et de Mama Oello, qui enseigna aux Incas l'art du filage. Elle patronne les mariages, les femmes mariées, le calendrier et les jours de fête.

MANANNAN MAC LIR

CELTES/IRLANDE

Manannan est le pendant irlandais du dieu gallois Manawydden, cordonnier et agriculteur, frère de Bran Bendigeit* et beau-père de Pryderi*. Grand magicien, Manannan est « le Mannois », c'est-à-dire de l'île de Man, dont il aurait été le roi. Il est le fils (*mac*) de l'artisan émérite Lir, « océan », et lui-même le père de plusieurs enfants. Portant un casque flamboyant, une cuirasse qui le rend invulnérable, il possède un manteau d'invisibilité, une lance rouge et une autre jaune. Vénéré par les marchands et les marins, ce dieu guerrier possède une résidence sous-marine et fend les eaux sur un bateau qui lui obéit, sans voiles ni rames. Il prête cette embarcation à Lugh* lors de la bataille victorieuse contre les Fomoires. Après la défaite des Túatha Dé Dánann*, dont il fait partie, contre les Milésiens, ou Gaëls, il devient le roi des Dé Dánann, qui l'ont choisi pour leur avoir conseillé d'habiter désormais les tertres, les lacs et collines d'Irlande, c'est-à-dire l'Autre Monde, dont il est le maître prodiguant l'immortalité grâce à ses cochons magiques. Enfin, Manannan détient le savoir caché. Ainsi, il permet à Cormac d'atteindre le *ceo-druidechta*, le « brouillard des druides », siège de la connaissance.

MANÂT

ARABIE/ISLAM

Avec al-Uzza* et al-Allât*, Manât, ou Manah, est l'une des trois grandes divinités d'Arabie citées par le Coran. Elle y représente le destin, la fortune, le bonheur, voire la paix. L'origine sémitique de son nom évoque d'ailleurs la notion de compte et de partage. Dans la Bible hébraïque, le prophète Isaïe* met déjà en garde les Israélites contre la tentation de céder à son culte (elle est nommée Meni) au risque d'encourir la colère de Dieu, qui prévient : « Je vous destinerai à l'épée, tous, vous courberez l'échine pour être massacrés. » À en croire Ibn al-Kalbi, dans son *Livre des idoles* (vers 800), Manât était la plus ancienne divinité d'Arabie, vénérée par la plupart des Arabes, jusqu'à Palmyre (Syrie). Représentée par une idole érigée sur la côte, entre Médine et La Mecque, elle était l'objet d'un pèlerinage qui suivait celui de la Kaaba. Arrivés sur place, on se rasait la tête. À La Mecque, elle faisait partie des divinités privilégiées par les Quraïch, la tribu de Mahomet*.

MANCO CAPAC

INCAS

L'origine de Manco Capac, le premier des Sapa Inca et leur ancêtre, se situe vers 1200. Il correspond sans doute à un personnage historique dont la légende et la divinisation furent progressives. Une tradition en fait par exemple le fils d'Inti*, le dieu soleil, le Soleil qui émergea du lac Titicaca en même temps que lui, et sous l'impulsion de Viracocha*. Fils du Soleil, il aurait reçu de ce dernier la mission de civiliser les hommes.

Une autre, répandue, évoque un déluge dévastateur, après lequel surgissent les quatre frères Ayar, avec leurs sœurs et épouses. Sortis des cavernes de Pacaritambu, au nord-ouest de Cuzco, la future capitale inca, ils partent à la recherche d'une terre accueillante, accompagnés d'un groupe d'autres humains. Le cadet Ayar Manco enferme pour toujours l'aîné, Ayar Cachi, dans une grotte afin de l'empêcher de régner sur le pays. Il précipite le deuxième dans un gouffre tandis que le troisième s'enfuit, apeuré – une version prétend qu'ils furent transformés en statues de pierre. Resté seul maître, il se rend dans une vallée avec son épouse Mama Occlo et ses trois sœurs, et y plante son bâton, acte fondateur de Cuzco (« nombril » en quechua, langue inca). Prenant le nom de Manco Capac, évoquant la grandeur, la puissance, il va apprendre aux hommes l'agriculture, le tissage, la cuisine et les autres compartiments de l'existence. Après lui, les Sapa Inca régneront avec leur sœur et épouse. D'abord huit souverains qui constituent l'époque dite légendaire, le premier étant son fils Sinchi Roca. L'empire ne commence à naître que sous le septième, Yahuar Huaca, et surtout le neuvième, Pachacutec*, qui entame la période dite historique.

Après la conquête espagnole, Manco Capac, souverain mis en place par les colons, tentera, en vain, de reconquérir l'indépendance par la guérilla. Ses deux fils échouent aussi, la mort du cadet Tupac Amaru (1572) signant la fin de la résistance, excepté un sursaut deux siècles plus tard.

MANI (216-274 ou 276/277)

IRAN ANCIEN/CHRISTIANISME

Créateur d'un courant religieux, le manichéisme issu du gnosticisme, Mani naît sans doute en Babylonie, dans un milieu noble. Son père, Pâtiq, d'abord adepte du dieu Nabû*, s'est converti à un mouvement de baptistes, les elkhaïsites, du nom du fondateur, Elkasaï. Ces judéo-chrétiens observent certains rites juifs tout en se réclamant de Jésus* et de la purification par l'eau. À 4 ans, Mani intègre cette communauté uniquement masculine et y reste jusqu'en 240, le temps de s'imprégner de cette union entre judaïsme et christianisme, notamment au travers des textes. Durant cette période, il connaît des visions et des révélations qui dessinent sa mission. Ainsi, à 12 ans, son jumeau céleste al-Tawn lui demande d'envisager son départ de la communauté. Douze ans plus tard lui parvient l'ordre définitif. La rupture avec la plupart des elkhaïsites, défavorables à son message, est consommée. Il est exclu, notamment pour avoir refusé certains rites alimentaires. Il part avec son père et quelques compagnons.

Mais en quoi est-il si différent ? Mani se présente comme le « sceau », c'est-à-dire le dernier prophète. Il vient donc parachever le prophétisme entamé avec Adam*, poursuivi avec d'éminentes figures comme Noé* et Hénoch*. Mais il va plus loin en s'affirmant aussi l'héritier spirituel de Zarathoustra*, du Bouddha* et de Jésus. Il est même le Paraclet, « avocat » de Dieu (c'est-à-dire l'Esprit saint*), et, par conséquent, le dispensateur du salut. Une telle position ne pouvait que susciter l'opposition des elkhaïsites. Avec ses disciples, il mène des missions, à l'instar de Paul*, qu'il admire. Il sillonne l'Empire perse sassanide, jusqu'en Inde dans les pas de Thomas*. Partout il opère des conversions. En même temps, conscient qu'il lui faut un appui politique, il dédie un de ses écrits à Shabuhr I[er] (241-272) qui montre ensuite de la tolérance envers les manichéens. Mani dote ces derniers d'un *Évangile* exposant sa nouvelle religion et traduit en plusieurs langues. Et ajoute d'autres écrits explicatifs et/ou narratifs. À la mort de Shabuhr I[er], le manichéisme, appuyé sur un clergé et des communautés, s'est ainsi répandu dans l'Empire sassanide. Mais Varhrân I[er], et surtout son conseiller, le mage* Kirdir, ardent défenseur du mazdéisme zoroastrien qui le considère en rival, voient son action d'un mauvais œil. Convoqué et emprisonné, il meurt d'épuisement et devient vite un martyr. Le manichéisme est ensuite persécuté sous l'empereur Dioclétien* (284-305). Des manichéens se réfugient en Afrique du Nord, où Augustin* (354-430) se convertit, avant de devenir chrétien et un de leurs opposants les plus acharnés. Ils s'effacent rapidement de cette région, sous l'avancée d'un christianisme qui les déclare hérétiques. Ils se maintiennent en Perse jusqu'à l'arrivée des Abbassides (775), chez les Ouïghours d'Asie centrale qui en font leur religion officielle (763-840), et en Chine jusqu'au XIV[e] siècle.

Quant au terme « manichéen », qui suppose une distinction nette entre bien et mal, il s'applique mal à l'œuvre de Mani, pour qui ces deux antagonismes résident en chaque être, à l'instar de la lumière et des ténèbres.

MAÑJUSHRÎ

BOUDDHISME

Après Avalokiteshvara*, Mañjushrî (« douce noblesse », en sanscrit) est le bodhisattva le plus populaire. Incarnation de la sagesse et de l'intelligence, il est représenté avec une épée (pouvoir de la connaissance) et un texte (connaissance). Dans sa forme effrayante, il devient Yamantaka, le « vainqueur de Yama* », le seigneur de la mort. C'est sous cette manifestation qu'il terrorisa ce seigneur des enfers qui voulait attirer des hommes avant leur mort. Symboliquement, Yamantaka est la victoire sur les démons intérieurs, l'ignorance. En Chine, Mañjushrî est Wenshu, l'un des quatre grands bodhisattvas. Au Japon, il prend le nom de Monju, un des *bosatsus* les plus vénérés.

MANU

INDE

Manu (« humain ») est le nom donné aux géniteurs du genre humain. Créatures intermédiaires entre les dieux et les hommes, ils communiquent à ces derniers l'art de penser. Les Veda les présentent comme les premiers législateurs divins qui fixent les règles des sacrifices et des cérémonies. Ultérieurement, dans les Purâna, ils sont au nombre de quatorze rois célestes qui influent sur l'existence humaine. Le Manu actuel est le septième, Manu Vaivasvata (« issu du soleil »), auteur du *Manu-Sambitâ*, le « livre des prières de Manu », ou *Lois de Manu*. Reposant sur les Veda, le *Manu-Sambitâ* reste un fondement de la tradition (*Smriti*) hindoue. Il traite de la création, du brahmane qui occupe la première place dans la société, des règles de vie sociale et religieuse (dont l'ancien système des quatre castes, aboli en 1950, mais encore présent dans les mentalités).

Cet ouvrage est attribué aussi au premier Manu, Manu Svâyambhuva, « l'homme primordial » et le créateur du sacrifice, né des moitiés féminine et masculine de Brahmâ*. Il est le plus développé dans les textes, avec Vaivasvata. Ce dernier est d'ailleurs le sujet de plusieurs légendes. La plus célèbre est celle du poisson et du déluge. Au bord d'une rivière, Manu Vaivasvata rencontre un tout petit poisson qui lui demande de le protéger contre ses congénères plus gros. Manu le place dans une jarre où le poisson grandit. Il le met dans un grand réservoir, qui devient aussi trop petit. Sur proposition du poisson, il le jette alors dans le Gange, puis dans l'océan. Reconnaissant, le poisson lui révèle qu'un déluge va anéantir toute vie. Il lui apprend comment construire une arche qui

abritera toues les « semences » des êtres, ainsi que les Rishis* (transmetteurs des Veda). Avec la corne qui lui a poussé sur le front, il tire le bateau qui, affrontant les éléments déchaînés, se retrouve au sommet de l'Himavant (l'Himalaya). Cette histoire évoque bien sûr les versions mésopotamiennes (Atrahasîs* et Gilgamesh*) et biblique (Noé*) du déluge.

Le poisson révèle alors son identité : Brahmâ (pour une autre tradition, c'est Matsya*, avatar de Vishnu*). Manu Vaivasvata conçoit ensuite soixante fils, dont Ikshvâku, père de cent fils qui perpétueront la lignée solaire. Dans un futur indéterminé interviendront les sept autres Manu.

MARC (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Disciple de Pierre*, qui l'entoure d'une affection paternelle, Marc est appelé aussi Jean dans les *Actes des Apôtres* de Luc*. La tradition chrétienne lui attribue le deuxième évangile du Nouveau Testament, qui pourrait dater de 70 environ. Témoin du ministère de Jésus* et des apôtres, qui se réunissent souvent dans la maison de sa mère Marie*, à Jérusalem, il assiste, après la résurrection du Christ, aux débuts de l'Église. Il quitte sa ville pour suivre Paul*, ainsi que son cousin Barnabé. Il les accompagne dans leur prédication, mais finit par retourner à Jérusalem. Paul lui en veut et se brouille avec Barnabé, qui le soutient. Avec ce dernier, Marc part évangéliser l'île de Chypre, patrie de ce cousin qui y subira le martyre (vers 60). Puis, assistant Pierre en Judée, il part avec lui pour Rome, où se trouve aussi Paul, avec lequel il semble se réconcilier. Après la mort des deux apôtres (vers 60-64), il aurait fondé l'Église d'Alexandrie, l'un des berceaux du christianisme orthodoxe. Marc est fêté le 25 avril par les orthodoxes et les catholiques. Il reste le protecteur de Venise, où ses reliques présumées furent rapportées au IXe siècle. Son symbole est le lion, référence à ce passage du début de son évangile : « Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. » Il est le patron des vitriers et des notaires.

Marc et les saints

Parmi les Marc (ou des noms dérivés) célèbres, citons Marc et Marcellin, deux frères romains martyrisés sous Dioclétien* (284-305). Marcel Ier (308-309) est sans doute une autre victime de la persécution de Dioclétien. Il succéda à un autre pape, Marcellin (296-304), un Romain dont le martyre est sujet à caution. Plus tard, Marc Eugenikos (vers 1392-1444), métropolite d'Éphèse, fut un ardent défenseur de l'orthodoxie chrétienne. Au contraire des précédents, Marcel d'Ancyre (mort vers 374) n'est pas un saint, mais il prit part au concile de Nicée (325), au côté d'Athanase d'Alexandrie*, dont il soutint les idées concernant la Trinité*.

MARCION (vers 85-vers 160)

CHRISTIANISME

Combattu par Polycarpe de Smyrne*, Irénée de Lyon* ou encore Tertullien*, Marcion est le fondateur d'une Église dissidente, marquée par le gnosticisme. Né à Sinope (Turquie), il s'installe à Rome vers 140. Condamné pour hérésie (marcionisme), il est excommunié en 144. Mais sa pensée devait avoir du succès jusqu'au Ve siècle, et des marcionites existaient encore en Orient au XVIe siècle. Pour Marcion, interprétant Paul* qui préconisait l'abandon des rites juifs, il existait deux Dieu : celui, inférieur, de la Bible (Ancien Testament), est certes créateur et moral, mais il n'a produit que du négatif, s'est comporté en méchant, en justicier vindicatif ; celui, supérieur, du Nouveau Testament, révélé par le Christ, est au contraire plein d'amour et de miséricorde, reléguant du même coup le premier. Partant du principe qu'on ne peut faire du neuf avec de l'ancien, il fallait donc se défaire du Dieu hérité du judaïsme.

MARDUK

ORIENT ANCIEN

Père de Nabû*, fils d'Éa/Enki* dont il a hérité la science, Marduk est le dieu de Babylone auquel les rois devaient rendre hommage. Dans la ville, son temple (l'Esagil, « maison au pinacle élevé ») était le centre de l'univers. Contiguë, sa *ziggourat* est l'Etemenanki, « fondation de la terre ».



En fait, Marduk n'est au départ qu'une divinité agraire qui fusionnera avec Asalluhi, autre fils d'Éa et dieu de la Magie et des Incantations. Mentionné dans des documents sumériens du IIIe millénaire avant notre ère, il grandit à mesure que s'affirme Babylone, et n'accède au rang de dieu important qu'à l'époque du roi Hammourabi* (1792-1750 av. J.-C.). Il supplante ensuite Enlil* à la tête du panthéon. Consécration : au XIIe siècle, il devient le personnage central de l'*Épopée de la Création*, ou *Enouna Elish* (les deux premiers mots du récit, « Lorsqu'en haut… »). Toute la mythologie est alors réécrite pour sa seule gloire. Dans ce texte de sept chants, rédigé vers 1120, les eaux salées de la mer (Tiamat*) et celles, douces, d'Apsû*, s'unissent. De ces eaux primordiales naissent les premiers dieux. Mais Apsû veut éliminer les plus jeunes, trop bruyants. Enki*/Éa le tue par magie, prend ses quartiers au-dessus des eaux douces et, avec son épouse Damkina (Damgalnunna en sumérien), conçoit un fils. C'est Marduk, qui, à l'issue d'un combat épique, tue Tiamat, résolue à se venger. Désormais investi du pouvoir

suprême, il crée le calendrier, et surtout répartit les grands dieux dans le ciel où prennent place les astres. Ensuite vient la création de l'humanité. Marduk est bien le Bêl, le « seigneur », titre qui s'ajoute aux cinquante noms prestigieux que lui attribue l'*Épopée de la Création*. Il a pour parèdre Sarpânîtum, « celle de Sarpan », une localité. Il a pour symbole le *marrû*, une bêche pointue, souvenir sans doute de son origine agraire, et pour créature le dragon-serpent.

MARGUERITE

CHRISTIANISME

Deux saintes célèbres ont porté ce prénom. Au IIIe siècle, la belle Marguerite d'Antioche (Turquie) devient chrétienne à 15 ans. Chassée par ses parents, des nobles païens, elle élève des moutons. Un jour, elle rencontre Olibrius, gouverneur romain d'Antioche. Séduit, il tombe aussitôt amoureux et veut s'unir à elle. Mais elle lui confie sa foi. Comment une telle beauté peut-elle adorer un Dieu mort honteusement sur la croix ? se dit-il. Il la fait torturer pour qu'elle renie. Marguerite résiste sans souffrir au fouet, aux torches brûlantes, à la noyade dans un bassin rempli d'eau. Son courage entraîne même des conversions. Olibrius la fait alors décapiter. Marguerite, patronne des reines de France, fut en 1425 l'une des voix de Jeanne d'Arc*, qu'elle accompagna jusqu'au bûcher.

Née en Hongrie, Marguerite d'Écosse (vers 1045-1093) est la petite-nièce d'Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre (1042-1066) – qui fut le saint du pays avant d'être remplacé par saint Georges*. Rentrée en Angleterre à 9 ans, elle vit la succession d'Édouard, qui voit s'affronter Harold, le beau-frère du défunt, et Guillaume de Normandie, le cousin. Plus connu sous le surnom de Conquérant, ce dernier l'emporte. Les Normands envahissent le pays, et Marguerite se réfugie en Écosse. En 1070, elle y épouse Malcolm III (né en 1031), roi depuis 1058, et forme avec lui un couple solide, parent de huit enfants. Tous deux, charitables, pieux et justes, dit la tradition, réforment le royaume dans la voie de l'Église, font bâtir des lieux de culte et fondent des monastères. Mais Malcolm meurt le 13 novembre 1093 à la bataille d'Alnwick, dans le Northumberland, contre Guillaume le Roux, roi d'Angleterre (1087-1100) et fils du Conquérant. Marguerite meurt trois jours plus tard, soit le 16, date de sa fête. Elle est bien sûr la patronne de l'Écosse.

Marguerite et les saintes

Le nom Marguerite (du latin *margarita*, « perle ») fut porté par une vingtaine de saintes catholiques. Fille du roi Béla IV, Marguerite de Hongrie (1242-1270), de la dynastie des Arpad, est élevée par les dominicaines près de Budapest, et prononce ses vœux à 12 ans. Très dévote, elle se soumet à des pénitences et des mortifications. Née à Troyes, Marguerite Bourgeoys (1620-1700) se consacre à la Vierge et part en 1653 pour Ville-Marie (Montréal), fondée onze ans plus tôt. Elle se dévoue, fonde une école, puis la congrégation Notre-Dame à vocation sociale et destinée à éduquer tout le monde, sans distinction ni préjugé. La première Québécoise (et Canadienne) canonisée (1975) reste cependant Marguerite d'Youville (1701-1771), fondatrice de la congrégation des Sœurs de la Charité de Montréal.

Rita : l'ultime recours

La vie de Marguerite ou Rita de Cascia (vers 1381-1456), en Ombrie, est teintée de légende, mais cette sainte a fait l'objet d'un culte précoce, qui se poursuit de nos jours. Alors qu'elle voulait consacrer sa virginité à Dieu, la jeune Italienne doit épouser un noble qui se révèle un exécrable mari. Femme et mère d'une patience infinie, elle devient veuve en 1416, après avoir adouci cet homme violent. Mais il a été assassiné, et ses deux fils, décidés à le venger, sont tués à leur tour. Rita pardonne aux meurtriers et entre chez les augustines, où le mysticisme la saisit. Elle est invoquée dans les causes désespérées.

MARI

BASQUES



Figure centrale de la mythologie basque, Mari (« reine ») est la déesse du Vent, des Nuages et de l'Orage. Personnification de la Terre, protectrice des voyageurs et des troupeaux, elle est conseillère sûre des humains. Elle habite le monde souterrain, au sein de grottes, de cavernes et de gouffres de diverses hautes montagnes. Mari porte des noms en rapport avec ses lieux d'habitation, comme Aralarko Daema (« dame d'Aralar »), Anbotoko Sorgiña (« sorcière d'Anboto), Murumendiko Daema (« dame de Murumendi ») ou Basko Mari (« Mari de la forêt »). Lorsqu'elle quitte l'une de ces résidences, elle conduit un char tiré par quatre chevaux sillonnant le ciel. On la voit aussi montée sur un bélier, ou prenant la forme d'un nuage blanc ou d'un arc-en-ciel. Mari est représentée en général comme une femme belle et élégante, portant une pleine lune derrière la tête ou tenant un palais en or, image de ceux, luxueux, qu'elle habite. Elle peut également apparaître zoomorphe, entièrement ou en partie, car les animaux occupent une place importante dans les traditions et les croyances basques. Son emblème est la faucille.

Mari subira la christianisation, qui en fera un esprit démoniaque. Des auteurs avancent qu'elle aurait fini par se confondre avec Santa Marina, sainte Marine, patronne des naissances invoquée contre les malédictions et les tempêtes. Capable de punir les délinquants comme les vantards et les égoïstes, ou de récompenser les fidèles, la déesse est en effet responsable des tempêtes, celles de grêle étant redoutées

et vues comme un châtiment. C'est pourquoi elle doit être amadouée par des sacrifices et des offrandes.

Mari a pour fils (ou filles) le bénéfique et protecteur Atarrabi (ou Axular), le maléfique et cruel Mikelats qui déclenche aussi les tempêtes, ainsi que les glissements de terrain et les chutes de rochers. Son époux est Maju, l'esprit du tonnerre qui, en s'unissant à elle, fait naître des orages et des averses de grêle – il est aussi chargé de punir les enfants désobéissants. Il apparaît en outre sous le nom de Sugaar (« serpent mâle »), une sorte de dragon qui, vivant dans le fond de cavernes, peut voler et traverser le ciel en laissant un sillage de feu. Il devient également Herensuge, le serpent à une ou sept têtes qui dévore des jeunes filles et le bétail. Localisé dans plusieurs sites, ce monstre, sans doute le plus important de la mythologie basque, finit par mourir. Plusieurs versions racontent cet événement. Il est par exemple tué par un chevalier, par une jeune fille de la région d'Urdian, qui le frappe avec un œuf ensorcelé – et, variante la plus courante, par San Miguel (Michel*), ange qui le terrasse sur la montagne d'Aralar, où une église se dresserait au-dessus de la caverne d'Herensuge.

MARIA LIONZA

AMÉRIQUES/VENEZUELA

Cette sainte, protectrice du Venezuela, illustre la grande richesse du syncrétisme américain. Vénérée au sein de nombreux sanctuaires, cette jeune Amérindienne, en général montée sur un tapir, concerne toutes les couches de la société. D'abord déesse de la Forêt, des Plantes et des Animaux, elle est adorée au XVIIIe siècle à Sorte, dans l'État de Yaracuy, aujourd'hui le grand centre de son culte. À partir des années 1920, elle gagne Caracas, puis tout le pays, pour devenir le produit d'un mariage entre religions indienne, africaine (vaudou, *santeria* brésilienne) et catholique, avec une empreinte de spiritisme et parfois de bouddhisme. Son culte est aujourd'hui aussi varié que complexe, à l'image des personnalités historiques qui l'accompagnent et dont les portraits trônent sur les autels. On y trouve Simón Bolívar, des caciques amérindiens, le Viking Éric le Rouge, la Vierge Marie* ou encore José Gregorio Hernández, célèbre médecin vénézuélien invoqué pour les guérisons.

MARIE DE MAGDALA (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans les évangiles du Nouveau Testament, Marie, originaire de Magdala, sur la rive ouest du lac de Tibériade, est la femme la plus citée. Appelée aussi Marie la Magdaléenne, elle est une disciple proche de Jésus qui la délivre de sept démons. Présente auprès de lui pendant son ministère, elle est avec la Vierge Marie* lors de la crucifixion, au pied ou non loin de la croix. Le soir de ce vendredi, elle accompagne Jésus jusqu'à son tombeau, prêté par Joseph d'Arimathie*. Le dimanche matin, elle y retourne avec d'autres femmes, afin d'embaumer le corps avec des plantes aromatiques. Mais le tombeau est vide ! La pierre ronde qui en bouchait l'entrée a été roulée sur le côté, et Jésus ne repose plus sur son banc de pierre. Tandis que ses compagnes sont parties, elle court prévenir Pierre* et Jean*, qui ne peuvent que constater l'évidence. Restée seule après le départ des deux apôtres, elle sanglote en pensant à Jésus disparu. Marie aperçoit un homme – un jardinier, se dit-elle. Mais, lorsqu'il prononce son prénom, elle reconnaît sa voix : Jésus est ressuscité ! Se jetant à ses pieds, elle bredouille « Rabbouni », diminutif affectueux de Rabbi (« maître »). « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu », dit Jésus. Marie, une femme, est donc le premier témoin de la Résurrection. Selon certains auteurs, elle se confondrait avec Marie-Madeleine*.

MARIE, MÈRE DE JÉSUS (Ier siècle)

CHRISTIANISME/ISLAM



Figure majeure du christianisme après son fils Jésus*, Marie est l'objet d'une ferveur intense dès le IIe siècle. Au XIe siècle, Anselme de Cantorbéry* écrivait déjà : « Si nous voulons aborder au port du salut, célébrons, comme il convient, l'office de la création et de la conception de la mère de Dieu afin de recevoir une juste récompense de son Fils qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. » Dans les évangiles, source essentielle de sa sainteté et de son culte selon les catholiques et les orthodoxes (les protestants sont plus mesurés), Marie apparaît à l'Annonciation et la Nativité, au miracle des noces de Cana (le premier de Jésus qui change de l'eau en vin), à la fin de la Passion de Jésus, au pied de la croix. Elle est citée aussi au début des *Actes des Apôtres*, une fois, avant la Pentecôte et la descente de l'Esprit saint sur les apôtres. Elle se fait donc rare dans le Nouveau Testament. Cette ferveur provient en fait de la tradition alimentée par des textes apocryphes. Il s'agit plus précisément du *Protévangile de Jacques*, qui date sans doute du IIe siècle et inspira deux autres livres, l'*Évangile de l'Enfance du Pseudo-Matthieu* et le *Livre de la Nativité de Marie*. Ce texte

raconte la conception et la nativité de Marie, dont les parents, Anne* et Joachim, portent des noms typiquement hébraïques et déjà présents dans la Bible. Viennent ensuite la naissance et la petite enfance de Jésus. De tous ces récits se dégage une histoire merveilleuse.

À sept mois de grossesse, Anne accouche de Marie. L'enfant, très précoce, marche à six mois, est entourée de fillettes, se montre vertueuse, parfaite et très mûre pour son âge. À un an, elle est bénie par les prêtres, le grand prêtre en exercice et les anciens grands prêtres du Temple de Jérusalem. Reconnue par tout le peuple, elle entre au service de Dieu dans le Temple où, nourrie par un ange, elle reste jusqu'à 12 ans, palier de l'adolescence. Ses règles pouvant souiller le sanctuaire, elle est fiancée à Joseph*.

Pendant une année, laps de temps habituel avant le mariage, fixé à 14 ou 15 ans pour les jeunes filles des noces, Marie réside chez elle, sans doute à Nazareth, bourgade de Galilée, située au nord de Jérusalem et à l'ouest du lac de Tibériade. C'est alors que l'ange Gabriel* lui rend visite : « Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi », dit-il selon l'évangile de Luc (1, 28). C'est l'Annonciation : Marie va enfanter le « Fils du Très-Haut », le Messie*, Jésus. Mais elle est vierge et encore fiancée, objecte-t-elle. « L'Esprit saint* viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre », répond Gabriel (Luc 1, 35).

Marie et les saintes

Le prénom Marie, répandu à l'époque de Jésus, est la forme grecque de Miryam (Myriam*), dont l'étymologie imprécise pourrait signifier « aimée », « qui est élevée », « amertume des jours », « forte », « prophétesse » ou « Dame » (forme féminine de seigneur). Outre ses demi-sœurs Marie Jacobé et Marie Salomé, et Marie de Magdala* ou la Magdaléenne (Marie-Madeleine*), plusieurs saintes l'ont porté. Marie l'Égyptienne (ve siècle), prostituée à Alexandrie, accompagne des pèlerins égyptiens et libyens à Jérusalem pour y exercer ses talents. Mais elle tombe sur le Saint-Sépulcre et se convertit, devenant ermite dans le désert pendant quarante-sept ans. Barbe Acarie (1566-1618), née Avrillot, mère de six enfants et femme du monde, attire de brillants esprits dans son salon, dont Vincent de Paul*, François de Sales* et Pierre de Bérulle*. Marquée par les écrits de Thérèse d'Avila*, elle introduit en France les carmélites déchaussées (1604), qu'elle rejoint après la mort de son mari (1614) sous le nom de Marie de l'Incarnation. Marie de Saint-Just (1866-1900), née Anne-Françoise Moreau, fait partie des franciscains martyrisés en Chine et canonisés en 2000 par Jean-Paul II*. Patronne des vierges, l'Italienne Maria Goretti (1890-1902) vit à Nettuno, dans les marais Pontins du Latium, non loin de Rome. Refusant de se donner à un voisin de 18 ans, Alessandro Serenelli, celui-ci tente de la violer et la transperce de quatorze coups de poinçon. Le lendemain, avant de mourir, elle lui pardonne. Jugé et emprisonné, Alessandro est libéré en 1928. Bénéficiant de la mansuétude de la mère de Maria, il assiste avec elle à la cérémonie de canonisation par Pie XII* en 1950. Maria Goretti devient la première personne canonisée ayant vécu au XXe siècle. Marie-Euphrasie Pelletier (1796-1868) fonde à Angers l'institut des Sœurs du Bon Pasteur destiné aux filles repenties. Mentionnons une bienheureuse : née à Tours, Marie Guyart (1599-1672), épouse Martin, veuve à 20 ans, entre chez les ursulines à 31 ans et devient aussi Marie de l'Incarnation. Elle part en mission pour Québec, alors peuplée de 250 habitants. Surnommée Thérèse de la Nouvelle-France, elle est une grande figure du Canada.

Marie et les dates

La Vierge Marie est très présente dans le calendrier catholique officiel. Voici un aperçu des étapes de son existence qui, historiquement, débute vers 20 av. J.-C., sous le règne du roi Hérode le Grand. Ses parents Anne et Joachim sont fêtés le 26 juillet, l'Immaculée Conception le 8 décembre et sa Nativité le 8 septembre. Elle est présentée au Temple (21 novembre). Puis viennent l'Annonciation (25 mars), la Visitation (31 mai). Après la perte et la résurrection de son fils, elle aurait fini ses jours à Éphèse (Turquie). Juste avant d'expirer, elle est enlevée au ciel par des anges pour rejoindre Jésus, sans passer par l'épreuve du tombeau. C'est l'Assomption (du latin *assumptio*, « prendre », « admettre, « emprunter » son corps et son esprit), produit des apocryphes, fêtée le 15 août depuis le VIIIe siècle. Appelée Dormition en Orient, où elle est fêtée dès le IVe siècle, elle obéit à un dogme de Pie XII* (1950).

Vénérée en tant que mère de Dieu (1er janvier) et Reine (22 août), Marie est Notre-Dame (du latin *domina*, « maîtresse »), vocable appliqué à de nombreuses églises, dont Sainte-Marie Majeure (5 août). Cette basilique, la première en Occident, fut consacrée à Rome en 366 puis en 435. Médiatrice en permanence, elle est aussi le sujet de nombreuses prières, dont le rosaire, fêté le 7 octobre depuis 1573. Cette prière est composée de quatre chapelets (*Ave Maria* et *Notre Père*) ; trois sont consacrés aux mystères de Marie et de son fils (Nativité, Passion, Résurrection…), le quatrième, aux étapes du ministère de Jésus.

Marie est célébrée pour ses apparitions : celles de Lourdes auprès de Bernadette Soubirous* en 1858 (11 février), de Fatima en 1917 (13 mai), de Simon Stock à Cambridge en 1251 (16 juillet).

Dans le calendrier orthodoxe, les dates et l'intitulé des fêtes varient quelque peu. Pour les protestants, qui ne pratiquent pas le culte des saints, Marie est avant tout la mère de Jésus, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir d'autres enfants.

Marie court chez sa cousine Élisabeth, enceinte de Jean le Baptiste – c'est la Visitation. Elle clame le Magnificat : « Mon âme exalte le Seigneur », répond Marie (Luc 1, 46). Après trois mois passés chez sa parente, elle rentre à Nazareth. Joseph adoptera l'enfant qui naît dans une grotte de Bethléem, village de David*, dont il est descendant. Une sage-femme, Salomé, doute de la virginité de la mère et introduit un doigt dans la « nature » de Marie. Sa main se dessèche. Souffrant le martyre, elle implore Dieu de lui pardonner. Salomé saisit Jésus et retrouve l'usage de sa main. Le Pseudo-Matthieu donne ensuite les ingrédients de la tradition entourant la Nativité : Jésus est placé deux jours après dans une crèche (mangeoire pour animaux), dans une étable, en présence d'un bœuf et d'un âne. Hérode, au courant de la naissance de ce « roi des juifs », ordonne le massacre des Innocents, les garçons ayant moins de 2 ans. Marie, Joseph et Jésus (la Sainte Famille) se réfugient en Égypte et n'en reviennent qu'à la mort de ce despote. Installés à Nazareth, ils mènent une existence dont nous ne savons rien, excepté leur présence à Jérusalem, lorsque Jésus a 12 ans.

Proclamée « Mère de Dieu » (*Theotokos*) au concile d'Éphèse (431), « Vierge à jamais » à celui de Chalcédoine (451), Marie est déclarée exempte de tout péché à la naissance par l'Église catholique, ou dogme de l'Immaculée Conception (1854) prononcé sous Pie IX*. L'évangéliste Jean* la situant au pied de la croix et Jésus la lui confiant, elle est aussi la « Mère de l'Église » depuis le concile Vatican II (1964). Marie est la patronne des affligés, de

la France, des gantiers, des parfumeurs, des femmes, des filles repenties, des vierges.

Pour le Coran, qui lui consacre la sourate 19 et en fait la fille d'Imran, titre d'une autre sourate (3), Marie (Maryam) est une grande sainte, voire une prophétesse. Mais elle n'est pas la mère de Dieu, Jésus ne possédant pas de nature divine.

MARIE-MADELEINE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

La célèbre Marie-Madeleine fait couler beaucoup d'encre. Pour l'Église catholique, depuis Grégoire Ier le Grand* (540-604), elle réunit trois Marie distinctes évoquées par les évangiles : Marie de Magdala* ; la pécheresse qui, dans l'évangile de Luc* (7, 36-50), verse du parfum sur les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux ; Marie de Béthanie, la sœur de Lazare* qui, dans l'évangile de Jean*, procède au même rituel. Mais, pour certains auteurs, ces trois femmes n'en feraient en fait qu'une seule : Marie-Madeleine (dérivé de « Magdala »). Cette thèse fut très populaire dès le Moyen Âge. Voici les grandes étapes de sa vie légendaire.

Marie-Madeleine est l'une des myrophores (porteuses de parfum) qui, le dimanche, surlendemain de la crucifixion de Jésus*, apportent des aromates pour embaumer le Maître. Proche disciple de Jésus au point, avancent des auteurs, d'être sa femme et de lui donner des enfants, elle est le premier témoin de la Résurrection. Elle se rend à Rome, auprès de Tibère, pour dénoncer la crucifixion ordonnée par Pilate* et, pour montrer que le Christ est ressuscité, elle prend un œuf qui se colore aussitôt en rouge, comme le sang du sacrifice et de la vie – l'origine des œufs de Pâques vient de cet épisode. Tibère aurait alors convoqué Pilate et l'aurait jeté en prison.

De retour à Jérusalem, Marie-Madeleine assiste Pierre*, le chef de l'Église. Ensuite, elle est chassée de Jérusalem avec Lazare et sa sœur Marthe*, leur intendant Maximin (un disciple de Jésus), les myrophores Marie Jacobé (mère de Jacques le Mineur*) et Marie Salomé (mère de Jean* et Jacques le Majeur*), toutes deux accompagnées de leur servante Sarah (ou Sara). Tous sont placés dans une barque, sans eau, sans voile, sans nourriture, sans gouvernail et sans rames. Après avoir dérivé sous la protection du Christ, ils accostent en Provence, dont ils vont être les évangélisateurs – d'autres saints auraient fait partie du voyage. Plus précisément en Camargue, près des Saintes-Maries-de-la-Mer. Les deux Maries et Sarah restent sur place (voir encadré) ; les autres pénètrent dans les terres et se séparent à Arles. Maximin gagne Aix. Après avoir suivi Lazare jusqu'à Marseille, Marie-Madeleine rejoint Maximin. Elle se retire ensuite dans une grotte pendant trente ans, recevant l'eucharistie de Maximin. Ce site est la Sainte-Baume (du provençal *baumo*, « grotte », « balme » en latin). Des anges l'aident ensuite à monter au ciel, tandis que son âme se transforme en colombe.

Une tradition orientale la fait voyager dans différents pays. Elle finit par s'installer à Éphèse, où réside Jean. Elle est enterrée dans une grotte où, près de deux siècles plus tard, se déroulera le miracle des Sept Dormants*.

Le culte de Marie-Madeleine, apparu en Orient, gagna l'Occident au IXe siècle. La sainte est vénérée au massif de la Sainte-Baume, à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var) où elle aurait été enterrée, et à Vézelay. À Rennes-le-Château (Aude), non loin de Carcassonne, l'abbé Béranger Saunière (1852-1917) fit construire à grands frais une église, une tour (de Magdala) et une villa dédiées à Marie-Madeleine. Sa fortune, soudainement acquise, fait encore couler beaucoup d'encre. Enfin, le monastère de Simonos Pétra, au mont Ahos, détiendrait la main gauche (et parfumée) de Marie-Madeleine.

Fêtée le 22 juillet, Marie-Madeleine est la patronne des femmes et des filles repenties, des parfumeurs, des gantiers. Entrée à 16 ans chez les carmélites, née Catherine, Marie-Madeleine de Pazzi (1566-1607), vierge et mystique, a pris son nom. Alors que la Réforme protestante progressait encore, elle exhorta le haut clergé de l'Église à opérer un changement.

Le sort des protagonistes

Maximin, qui désira reposer auprès de Marie-Madeleine, est le patron du diocèse de Fréjus et Toulon. Il aurait été remplacé par Sidoine, cet aveugle que Jésus guérit en l'immergeant dans la source de Siloé, à Jérusalem.

Les Saintes-Maries-de-la-Mer (Bouches-du-Rhône) célèbre l'arrivée et le séjour sur place de Marie Salomé, Marie Jacobé, toutes deux demi-sœurs de Marie mère de Jésus, et Sarah. D'impressionnantes processions y ont lieu tous les ans. Les trois femmes y auraient procédé à des miracles, puis, après avoir prêché l'Évangile, auraient été enterrées sur place. Leur culte fut officialisé en 1448. Parmi les pèlerins, les Gitans ont pour sainte emblématique Sarah, qu'ils appellent Sarah laKali (Sarah « la Noire »). Ce qualificatif suggère, comme le pensent les Gitans, que la sainte vivait en ces lieux avant l'arrivée des deux Marie. Elle serait une Vierge noire, ces statues de la Vierge qui se substituèrent à celles de déesses païennes. Celles-ci, adorées dans les provinces romaines, vivaient dans des endroits sombres, comme Cybèle*, Artémis*, Isis* ou Déméter*.

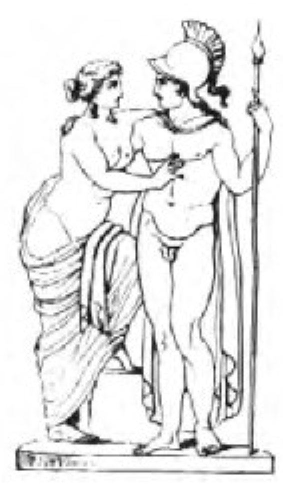
MARON (vers 350-vers 420)

CHRISTIANISME

Le Liban compte une Église rattachée à l'Église catholique de Rome et forte d'environ un million de fidèles. Historiquement, leur fondation remonte au VIIe siècle. Mais leur tradition la rattache à Maron. Pour le Père de l'Église Théodoret de Cyr (vers 393-vers 460), cet ascète se retire au sommet du mont Taurus, près de Cyr, en Syrie, et attire les disciples. Sa réputation est telle qu'il reçoit vers 405 une lettre respectueuse de Jean Chrysostome* qui lui demande de prier pour lui. Après sa mort, son corps est transporté au monastère qui lui est dédié, bâti en 452, entre Alep et Hama. Son crâne est transféré au Liban, au début du VIIe siècle, puis à Foligno (Italie) au début du XIIe siècle. Maron est fêté le 9 (maronites) et le 14 février (orthodoxes).

MARS

ROME



Dieu de la Guerre considéré comme le père de Romulus* et Remus, Mars intègre ce rôle au contact du dieu grec Arès*. Mais des auteurs en font primitivement un dieu de la Nature, de l'Agriculture, des Troupeaux et de la Fertilité des champs. Ces deux dimensions lui assurent un rôle d'acteur majeur dans la défense, la prospérité et la pérennité de Rome.

Selon la tradition, Mars naît de Junon* rendue féconde par une fleur magique que lui a offerte Flore*. Ce qui explique que son nom soit donné au premier mois de l'année et du printemps, mars – le mardi (*Martii dies*) lui est aussi consacré.

Mars est servi par un prêtre (flamine) éminent, le *Flamen Maritalis*, et bénéficie d'un culte particulier assuré par les Saliens, nom peut-être issu du latin *salire* (« danser », « sauter », « bondir »). Cette confrérie inaugure l'année militaire lors des Equirria, du 27 février au 14 mars, fêtes ponctuées par des courses de chevaux au cirque, et suivies de diverses cérémonies. Ils la clôturent par deux rendez-vous. Lors du Equus October (15 octobre), après une course sur le champ de Mars (terrain d'entraînement des soldats), le cheval de droite de l'attelage vainqueur est sacrifié. L'Armilustrium (19 octobre) consiste en la purification (lustration) des armes. D'après la tradition, le collège des Saliens, douze prêtres recrutés parmi la noblesse, fut institué par Numa Pompilius, roi légendaire de Rome. Vêtus d'une tunique brodée recouverte d'une cuirasse d'airain, ils sont coiffés de l'apex, un bonnet pointu. Ils sont les gardiens des anciles, les douze boucliers sacrés qu'ils sortent du temple lors des fêtes de Mars, leurs processions étant ponctuées de danses, de sauts, et terminées par un banquet.

Vénéré dans Rome et au-dehors, sur le Capitole et sur le Forum, Mars bénéficie de nombreux qualificatifs à sa gloire. Par exemple, Gradivus, issu de *gradior* (« marcher », « avancer »), signifie qu'il précède les forces dans la bataille ou dans le processus de croissance végétale. Sous Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), il sera qualifié de Ultor, « le Vengeur », référence à la vengeance de l'assassinat de Jules César, père adoptif de l'empereur, et à des défaites militaires.

MARSYAS

GRÈCE

Un jour, dans la forêt de Phrygie, Marsyas, un silène*, ramasse la flûte à deux tuyaux qu'Athéna* a inventée et jetée parce qu'elle trouvait peu esthétique d'avoir les joues gonflées. Lors d'un banquet, des dieux se sont même moqués d'elles. Aussi, avant de se débarrasser de l'instrument, a-t-elle maudit d'avance celle ou celui qui le prendrait. De fait, Marsyas approche de ses lèvres la flûte qui, aussitôt, se met à jouer si bien qu'elle charme tout sur son passage. Certains affirment même que ce musicien est meilleur qu'Apollon* avec sa lyre, ce qu'approuve Marsyas. Le dieu, vexé, lui propose un concours arbitré par Midas* et les muses*, en précisant que le vainqueur pourra appliquer au vaincu la sentence de son choix. Marsyas accepte, pour son malheur. Ayant perdu, il est écorché par Apollon, qui le pend à un pin qui se colore de son sang. On dit aussi qu'il se transforma ensuite en un fleuve de Phrygie qui porte son nom.

MARTHE(Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans le Nouveau Testament, Marthe et Marie* de Béthanie sont les deux sœurs de Lazare*. Femme de tête, elle tranche avec sa cadette, plus mesurée et calme. Maîtresse de maison, décidée et directe, selon l'évangéliste Luc*, elle s'adresse ainsi à Jésus* aux pieds duquel se tient sa sœur : « Dis-lui donc de m'aider. » Jésus lui conseille de ne pas « s'agiter » inutilement, car Marie, qui l'écoute attentivement, « a choisi la meilleure part ». En clair, le Royaume de Dieu est plus important que l'aspect concret de l'existence.

Selon la tradition, après la résurrection du Christ, Marthe gagne la Camargue, en Provence, avec Marie (ou plutôt Marie-Madeleine*) et Lazare, leur intendant Maximin, leurs servantes Marcelle et Suzanne. Le groupe s'étant dispersé, elle évangélise Aix, Avignon et s'établit à Tarascon, terrorisée par la Tarasque, créature dont la ville tiendrait son nom. Jacques de Voragine* décrit ce monstre comme « un dragon, moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents semblables à des épées et grosses comme des cornes, qui était armé de chaque côté de deux boucliers ». Caché dans le Rhône, il dévore les passants et coule les bateaux. Il serait même le fils du terrible Léviathan*. Les habitants demandent alors à Marthe de les débarrasser de ce fléau. Elle s'avance, l'asperge d'eau bénite et brandit une croix. La Tarasque s'immobilise. Ligotée, elle est aussitôt massacrée. Marthe convertit la ville et y meurt vers 81 – une église y célèbre sa mémoire. Fêtée le 29 juillet, Marthe est la patronne des aubergistes, des hôteliers, des lavandières et des servantes.

MARTIAL DE LIMOGES (IIIe siècle ?)

CHRISTIANISME

Si l'on en croit la légende, le petit Martial est un cousin de Pierre*. Il est cet enfant qui porte les cinq pains d'orge et les deux poissons que Jésus* multiplie, ou encore celui qui porte le linge avec lequel le Christ lave les pieds des apôtres au soir de la Cène. Envoyé ensuite en Gaule par son cousin, il part pour le Limousin avec deux compagnons, Alpinien et Austriclinien. En route, ce dernier meurt, et Martial le ressuscite avec le bâton de Pierre. Il devient ensuite le premier évêque de Limoges. Cette belle histoire est en fait le mélange de deux biographies imaginées. Le premier auteur, anonyme, vécut au VIIIe siècle. Le second est Adhémar de Chabannes, moine de l'abbaye Saint-Martial de Limoges, qui écrivit au début du XIe siècle. Historiquement, Martial, premier évêque de Limoges, est cité par Sidoine Apollinaire* (vers 430-486) et Grégoire de Tours* (vers 539-594), ce qui le situerait au IIIe siècle. Quoi qu'il en soit, un culte se développa, dont l'abbaye est le témoin. Martial (dérivé de Mars*, dieu de la Guerre) est fêté le 30 juin.

Valérie de Limoges aurait été une disciple de Martial, auprès de qui elle aurait reposé.

MARTIN DE TOURS (vers 317-397)

CHRISTIANISME

Père de l'Église, Martin naît en Pannonie (actuelle Hongrie). Fils d'un officier de l'Empire romain, il embrasse aussi la carrière militaire. Qu'il ait ou non été en contact avec des chrétiens, sa conversion se situe traditionnellement en 338, à Amiens, durant l'hiver. Il partage son manteau avec un malheureux, puis reçoit le baptême. Après avoir parcouru l'empire, il rejoint Hilaire de Poitiers* (356), grâce auquel il s'installe en 361 dans une villa gallo-romaine abandonnée, au sud de Poitiers. Ainsi naît Ligugé, qui reste aujourd'hui le plus ancien monastère d'Occident. Devenu ermite, il attire bientôt des disciples par sa piété. Au point qu'une communauté se constitue autour d'un monastère qui devient un centre d'évangélisation.

Martin et les saints

Le nom Martin signifie « voué à Mars* », dieu romain de la Guerre et pendant de l'Arès* grec. Né et mort à Lima, au Pérou, Martin de Porrès (1579-1639), fils d'une femme de couleur et d'un chevalier espagnol, est d'abord barbier et infirmier avant d'entrer chez les tertiaires dominicains. Charitable envers tous les êtres vivants, il bénéficie d'une réputation de sainteté de son vivant.

En 370, Martin est évêque de Tours, près de laquelle il fonde le monastère de Marmoutier. Inlassable voyageur, il poursuit son œuvre monastique, évangélise l'ouest de la Gaule. Juste avant sa mort à Candes (Indre-et-Loire), Sulpice Sévère (vers 360-420) écrit sa vie, qui concourt ensuite à développer son culte et l'influence du saint sur la spiritualité monastique. Cette biographie inspirera celle de Paulin de Périgueux, écrite vers 473. Martin est fêté le 11 novembre.

MARTIN Ier († 655), pape (649-653)

CHRISTIANISME

Né en Toscane, Martin, de famille noble, représente l'Église de Rome à Constantinople, capitale de l'Empire byzantin. Il est le premier pape à être élu sans le consentement byzantin, et le dernier à être vénéré comme martyr. Peu après son élection, il reçoit Maxime le Confesseur* venu l'entretenir des dangers du monothélisme encouragé par l'empereur. Maxime a déjà rencontré à ce sujet son prédécesseur, Théodore Ier (642-649). Tous deux ont condamné cette hérésie. Martin est enlevé sur ordre de l'empereur Constant II (641-648). Destitué, jugé, condamné pour trahison, il meurt en exil, des suites de privations et d'une détention épouvantable. Il est fêté le 13 avril.

MARTY, FRANÇOIS (1904-1994)

CHRISTIANISME

Originaire de l'Aveyron, dont il gardera toute sa vie l'accent rocailleux, François Marty est ordonné prêtre en 1930. Nommé évêque de Saint-Flour (1952), il participe avec enthousiasme aux avancées du concile Vatican II (1962-1965), convoqué par Jean XXIII*, qui a déjà apprécié la simplicité et la grande intelligence de cet homme épris de modernité au sein de l'Église. Ses travaux font autorité et la quasi-unanimité. Au printemps 1968, il est nommé archevêque de Paris, en pleine tourmente. Homme d'ouverture, il prône la conciliation, la consultation, l'apaisement, ce qui ne l'empêche pas de condamner l'occupation illégale de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet par les fondamentalistes d'extrême droite (1977), mais sans pouvoir réagir. À l'inverse, il aide Pierre-Marie Delfieux, aumônier de la Sorbonne en 1968, à fonder les Fraternités monastiques de Jérusalem (1975), à l'issue d'une longue retraite effectuée dans le désert algérien. Ces moniales et moines vivent en ville (le désert) et travaillent à mi-temps ! Fait cardinal en 1969, François Marty prend sa retraite en 1981, conscient que l'Église est en perte de vitesse.

MATE

BALTES

Les Baltes rendaient un culte aux ancêtres, ainsi qu'aux éléments naturels, qu'ils personnifiaient parfois par une divinité (arbre, par exemple). La nature, cadre des rituels, était ainsi peuplée de dieux, de créatures démoniaques et autres génies. En Lettonie se développa la notion de *mate* (« mère »), c'est-à-dire des déesses associées à tel ou tel domaine. Darzamate était celle des jardins, Jurasmate celle de la mer, invoquée sans doute par les marins et les pêcheurs. Nous trouvons aussi Laukamate (champs et fertilité) louée par les paysans, Lopemate (bétail), Mezamate (forêts) et Vejamate, la mère du vent qui, veillant aussi sur les bois et les oiseaux, traverse les campagnes en actionnant son sifflet. Zemesmate (engrais) est parfois identifiée à Velumate, la mère des *veli*, les esprits des morts sur lesquels elle règne.

Les Lituaniens possédaient aussi des divinités illustrant la nature, comme Grubyte, déesse des Fleurs, ou Diviriks, l'arc-en-ciel.

MATHURIN († vers 300)

CHRISTIANISME

Ce saint, dont l'histoire n'apparaît qu'en 875, serait mort sous l'empereur Maximien (285-305). Fils de païens, Mathurin (du latin *maturus*, « mûr ») naît à Larchant, près de Fontainebleau. Baptisé à 12 ans, il convertit des parents. Prêtre à 20 ans, il opère des miracles, notamment auprès des fous. Sa réputation est telle que la fille de Maximien, malade, le fait venir à Rome. Il la guérit et devient un proche de la famille impériale. Il y meurt et se fait enterrer à Larchant. Mathurin est fêté le 1er novembre. Son culte fut très populaire au Moyen Âge. Il était invoqué contre la folie et par les maris aux épouses méchantes. Il est aussi le patron des comiques et des potiers.

MATI SYRA ZEMLIA

SLAVES

C'est la « mère Terre humide » arrosée par le tonnerre (Grom Velikii) qui perce les nuages. Vénérée depuis les temps anciens, elle est toujours célébrée sous des formes atténuées. Omnisciente et protectrice, elle maîtrise les vents, les démons ou encore les humeurs du temps. C'est pourquoi elle doit être aimée et respectée à l'égal de l'être vivant qu'elle est, avec ses joies, ses bienfaits et ses colères. Un trou pratiqué dans le sol permet de lui parler et de lui faire des offrandes. Et gare aux sacrilèges, qu'elle peut très bien avaler !

MATTHIAS apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Matthias, ou Mathias, dérivé de Mattathias, signifie « don de Dieu », comme Matthieu*. Ce nom est porté par un disciple de Jésus*. Dans le Nouveau Testament, il n'est cité que deux fois, dans les *Actes des Apôtres* : entre l'Ascension et la Pentecôte, Matthias est tiré au sort pour remplacer Judas* (suicidé), et rejoint le collège des apôtres. La tradition entourant ce saint vient de textes apocryphes – il en aurait même rédigé qui, perdus, furent condamnés par le pape Innocent Ier (401-417). Né à Bethléem, ce jeune homme de bonne famille est choisi par Jésus parmi ses disciples les plus proches. Il suit le maître jusqu'à la Passion puis, après la Pentecôte et la dispersion des apôtres, prend des directions qui varient selon les versions. Il aurait subi le martyre en Éthiopie (trois siècles avant l'évangélisateur Frumentius*), à moins qu'il ne soit retourné à Jérusalem, où il aurait été lapidé et décapité à la hache vers 63. Ses reliques supposées furent apportées à Rome par (sainte) Hélène*.

Matthias est fêté le 14 mai par les catholiques et le 9 août par les orthodoxes. Il est le patron des charpentiers, des taillandiers, des bouchers et autres tailleurs utilisant des haches. Et aussi des buveurs repentis.

MATTHIEU apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME



Les évangiles citent ce personnage parmi les douze apôtres de Jésus*. Appelé d'abord Lévi, fils d'Alphée, il est publicain (collecteur d'impôts, profession peu estimée) à Capharnaüm, ville de passage située sur le lac de Tibériade. Un jour, Jésus, suivi d'un nombreux auditoire, passe devant son bureau de la douane et l'appelle à le suivre. Lévi, ou Matthieu, se lève sans hésiter et quitte tout. Puis il accompagne le Christ durant son ministère et lui reste fidèle jusqu'à la Résurrection. Après la Pentecôte, il est chargé d'évangéliser les juifs de Palestine. À cet effet, il écrit le premier évangile, en araméen. Ce livre sera traduit en grec dans les années 80, en Syrie. Attribuée à Matthieu, cette version constitue donc le premier des quatre évangiles du Nouveau Testament.

Le destin de l'apôtre diffère ensuite selon les traditions. Il serait parti évangéliser les Parthes et fut torturé avant d'être brûlé vif. Une autre source l'envoie en Éthiopie,

pays des anthropophages (!), qui le torturent et lui crèvent les yeux. Retrouvant la vue grâce aux prières d'André* venu le secourir, il part pour Antioche (Syrie). Enfin, il serait allé en effet en Éthiopie où il aurait subi le martyre, vers 61.

Matthieu est fêté le 21 septembre chez les catholiques, le 16 novembre chez les orthodoxes.

MAUI TIKITIKI

OCÉANIE

Personnage central des légendes polynésiennes, notamment auprès d'Hina*, Maui est présent aussi en Mélanésie. Il prend un relief particulier à Hawaï ainsi qu'en Nouvelle-Zélande, ou AoTeAroa, « le pays du long nuage blanc ». Selon la tradition maorie néo-zélandaise, il est Maui tikitiki (« au haut nœud ») et vit à Hawaiki, la terre mythique des Maoris, des Hawaïens et des Polynésiens. Sa mère, Taranga, se promène sur la plage lorsqu'elle lui donne naissance prématurément. Elle le confie aux vagues, enveloppé dans une tresse de ses cheveux prise sur le nœud supérieur. Les fées de l'océan le recueillent et prennent soin de lui lorsqu'une tempête le rejette sur la côte. Son ancêtre Tama Rungi le trouve, le ressuscite et lui apprend les histoires et les chansons de ses pères. Adolescent, il retrouve la maison de Taranga, où il fait connaissance de ses quatre frères et de sa sœur. Il les séduit tous par sa magie. Sa mère l'embrasse et l'appelle Maui tikitiki, ou Maui potiki (« dernier-né »). Elle le laisse dormir dans sa chambre, mais, chaque matin à l'aube, il constate qu'elle a disparu, et personne n'en connaît la raison. Un jour, aux premières lueurs du jour, il la suit jusque dans le monde des morts où, changée en pigeon, elle rend visite à son époux Makea Tutara. Elle quitte son apparence et lui montre son père, maître du monde inférieur, qui lui prédit un grand avenir. Durant une cérémonie solennelle, Maui est présenté aux dieux. Makea Tutara l'asperge d'eau mais se trompe dans les incantations, ce qui empêche son fils de devenir immortel. Le cœur lourd, il le renvoie dans le monde des vivants.

Maui tikitiki, réduit au rang de demi-dieu, devient bientôt un beau et robuste pêcheur. Avec un hameçon sculpté dans la mâchoire d'une ancêtre, et son propre sang comme appât, il cherche la plus grosse prise possible. Soudain, il agrippe ce qu'il croît être une créature gigantesque. Déployant une force surhumaine, il remonte en fait Te ika a maaui (« le poisson de Maui »), l'île du Nord de Nouvelle-Zélande, qui ressemble à un poisson. Le héros se précipite et lui assène des coups de massue, formant ainsi les montagnes. Ensuite, il pêche Te waka a Maui (« le *waka* [canoë] de Maui »), l'île du Sud. Quant à la petite île Stewart, à la pointe sud de cette dernière, c'est Te puna a Maui, « l'ancre [du *waka*] de Maui ».

Maui tikitiki est l'auteur d'autres exploits. Par exemple, avec ses frères, il attrape le soleil à l'aide d'un nœud coulant et le frappe jusqu'à ce qu'il accepte de ralentir sa course pour que les jours (et le travail) rallongent. Une autre fois, il parvient à obtenir le secret du feu de Mahuike, la déesse qui en a la charge dans le monde inférieur. Furieuse, elle tente de le tuer, mais il s'en sort (difficilement). On lui prête en outre une épouse, Rohe, qui, lassée de ses mauvais traitements, gagne le cinquième niveau du monde le plus souterrain, Uranga o Te Ra, où elle devient déesse de la Mort. Enfin, il part en quête de l'immortalité qu'il pourra offrir aux humains. Pour cela, il décide de remonter le cours de la vie. Il se rend auprès d'Hine Nui Te Po (« grande dame de la nuit »), la reine des enfers. Profitant de son sommeil, il s'introduit dans son vagin, pensant ressortir par sa bouche. Mais des oiseaux, en le voyant dans cette position saugrenue, se mettent à rire. Réveillée, la déesse contracte ses parois vaginales et écrase Maui titiki.

La mythologie des Maoris de Nouvelle-Zélande compte d'autres figures, comme Apakura, une déesse-mère, Marama la lune ou Toniwha, une divinité des eaux.

MAUR (VIe siècle)

CHRISTIANISME

Avec Placide*, Maur est l'un des deux disciples préférés de Benoît de Nursie*. Fils du sénateur romain Equitius, il devait avoir le teint hâlé puisque son nom évoque une peau « brune comme un Maure », le latin *maurus* signifiant « africain ». À Subiaco, où il suit son maître, Maur aurait sauvé Placide de la noyade. Il accompagne ensuite Benoît au monastère du mont Cassin. D'après la tradition, il aurait été envoyé par Benoît en Anjou, pour en fonder la première abbaye à Glanfeuil. Patron des charbonniers, des chaudronniers et des fossoyeurs, Maur est fêté le 15 janvier. En 1618, partant de la congrégation de Saint-Vanne à Verdun (Lorraine), une congrégation bénédictine portant le nom de Maur œuvre à la pureté de la règle de Benoît, fondée sur la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. La réforme monastique de ces « mauristes » participe au renouveau spirituel du XVIIe siècle. Marquée par de riches

La légion thébaine

Le nom Maurice, qui semble lié à celui de Maure, est le sujet d'un épisode fameux. En 286, l'empereur Maximien (285-305), qui réside à Octodurum, actuelle Martigny dans le Valais suisse, organise la persécution des chrétiens. Pour cela, il fait venir de Thèbes, en Égypte, une légion commandée par Maurice (Mauritius ou Mauricius). Mais les six mille hommes et leur chef sont justement chrétiens. Refusant d'obéir, ils sont en partie massacrés. Et, comme les survivants persistent, ils sont aussi passés par le glaive, dont Maurice et les deux autres officiers Exupère et Candide. L'événement se déroule à Agaune, c'est-à-dire Saint-Maurice en Suisse, ville née du monastère édifié vers 520 en l'honneur de cette légion thébaine, par (saint) Sigismond, roi des Burgondes (516-523) et cousin de Clotilde*. La croix blanche, emblème de la légion, orne le drapeau helvétique. Maurice est le patron des soldats fantassins et des teinturiers. Le récit de Maurice a été transmis au milieu du Ve siècle par Eucher de Lyon, à partir de sources antérieures émanant de Genève.

bibliothèques, des travaux intellectuels et des édifices à l'architecture particulière, elle attire près de 200 monastères, dont celui de Fleury, où repose Benoît, et Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Mais les mauristes ne survivent pas à la Révolution.

MAXIME LE CONFESSEUR (vers 580-662)

CHRISTIANISME

Né à Constantinople, Maxime travaille pour le pouvoir impérial puis devient moine en 613, près de la capitale. Dix ans plus tard, il s'installe au monastère Saint-Georges de Cyzique, sur la mer de Marmara, et commence à écrire son expérience ascétique. La menace perse en 626 l'oblige à fuir. Après la Crète et Chypre, il arrive à Carthage en 632 et se joint à une communauté dirigée par Sophrone (vers 550-vers 638), qui sera patriarche de Jérusalem. Tous deux s'élèvent alors contre la reconnaissance implicite du monothélisme par l'autorité impériale et religieuse. Cette hérésie, qui signifie « une seule volonté » en grec, prétend que Jésus* n'est guidé que par une volonté (divine), ce qui contredit les deux natures officielles du Christ (humaine et divine). Pour Maxime, il n'existe donc que deux volontés. Malgré l'interdiction, il le proclame publiquement dès 638. Sophrone venant de mourir, il reste le seul porte-étendard de l'orthodoxie. En 645, lors d'une discussion à Carthage, il parvient même à convaincre un monothélite de poids, Pyrrhus, patriarche de Constantinople. L'empereur Constant II (641-668) prohibe ensuite toute allusion aux deux volontés et aux deux natures (648), dont les partisans sont pourchassés. Maxime se réfugie à Rome, auprès du pape Martin Ier* (649-655) qui, au concile du Latran (649), fait condamner l'hérésie. Arrêté, il est emprisonné à Constantinople, jugé pour sédition et exilé à Byzia, sur la mer Noire. Ayant refusé tout compromis, il passe à nouveau en procès, est fouetté. La langue et la main droite coupées, il meurt de ses blessures. Maxime est fêté le 21 janvier.

Maxime et les saints

Le nom Maxime vient du latin *maximus*, « très grand ». Nous trouvons d'abord des martyrs des persécutions romaines au IIIe siècle, puis des évêques du IVe et du Ve siècle, ainsi qu'un métropolite russe (1283-1305), Maxime de Kiev. Né dans le Péloponnèse, Maxime le Grec (1480-1556) étudie à Florence où il prend le parti de Savonarole*. Moine au mont Athos, il est demandé par le tsar Basile (Vassili) Ivanovitch qui en fait son bibliothécaire et son traducteur de textes en slavon. La Russie orthodoxe lui doit des traités théologiques ou spirituels, et un Canon toujours utilisé.

MAYA

INDE

Résidant près de Dehli, Maya est un magicien et un architecte travaillant pour les hommes et pour les divinités. Il construit par exemple la forteresse des Asuras*, une salle de sacrifice pour les Pandavas* et une autre pour les assemblées de Krishna*. Son œuvre maîtresse est la Tripura, les trois forteresses qu'il lègue à ses quatre fils. L'une est en or, l'autre en argent et la troisième en fer. Elles peuvent voler, parcourir les mers et la terre. Tous les mille ans, elles se réunissent, mais sont alors très vulnérables. Profitant de cette occasion, Shiva* les détruit et épargne leur auteur. Des traditions tiennent Maya pour le beau-père de Râvana* et l'inventeur de la magie, dont il est le patron.

MAZI DAOYI (709-788)

CHINE/BOUDDHISME

Suivant les traces de Huineng*, grand maître du Chan chinois, Mazi Daoyi confère à cette forme de bouddhisme une identité chinoise. Pour former ses disciples, il utilise le cri, la baguette de bambou. Il les maltraite physiquement et mentalement afin de les déstabiliser et les vider de toute pensée rationnelle et routinière, qui est le meilleur moyen, selon lui, de les préparer à l'Illumination. D'aspect impressionnant, dit-on, lui-même éduqué à la dure par Nanyue Huairang (élève d'Huineng), il laisse plus de 130 disciples qui se répandent en Chine, ainsi que de nombreuses maximes et enseignements rassemblés dans plusieurs ouvrages.

MAZU

CHINE

Vénérée au sud de la Chine, et particulièrement à Taiwan, Mazu est la déesse populaire des Marins qui, au fil du temps, répandirent son culte en Asie en même temps que les émigrés chinois. La tradition la fait naître au début de la dynastie des Song (960-1279) – elle est parfois comparée à Guanyin*. Pieuse jeune fille, elle s'évanouit un jour et, restée inconsciente un bon moment, est enfin ranimée. Elle proteste : on l'a sortie trop vite de son sommeil. Peu après, trois de ses quatre frères, tous marins, accostent et racontent qu'elle les a sauvés d'un naufrage. Mais le quatrième a sombré dans la tempête, car Mazu s'est réveillée trop tôt. C'est pourquoi, depuis sa mort, elle veille sur les mers et les côtes. Mazu est appelée aussi Tian Heou, « impératrice du ciel », ou encore Tian Fei niang-niang, la « dame du palais céleste ».

MEBEGHE

Afrique

Les Fangs ou Fans se répartissent entre Gabon, Cameroun, Guinée équatoriale et République populaire du Congo. Ils appartiennent à un ensemble de peuples des forêts tropicales, les Pahouin. Le dieu suprême Mebeghe a créé le couple primordial, Nzame (Zambi ou Zamba pour d'autres peuples) et sa sœur Nyingone (ou Mboya, Oyene-Mam). Tous deux sont à l'origine de huit autres couples qui ont donné les hommes (dont les Pahouin) et d'autres créatures comme les gorilles. Nzame crée aussi le feu à partir de son sang.

Les Fangs sont parmi les peuples pratiquant le *bwiti*. Fondé sur la consommation d'*iboga*, une plante hallucinogène née d'une côte de Nzame, et sur des danses et chants nocturnes, ce culte initiatique permet d'entrer en contact avec les ancêtres, les divinités ainsi que d'accéder aux secrets de la naissance, de la vie, de la mort et de la renaissance.

MÉDARD(vers 460-545)

CHRISTIANISME

Ce saint d'origine picarde porte bien son nom qui vient du germanique *maht* (« force ») et *bard* (« dur »). Médard est sacré évêque par Rémi*. Rayonnant d'abord sur Saint-Quentin, il transfère son diocèse sur Noyon et Tournai. Acteur de l'évangélisation du nord de la Gaule, il est très proche des rois mérovingiens, au point que la reine Radegonde* lui demande de l'ordonner diaconesse. Sa réputation de charité et de générosité concourt à son culte. Patron des brasseurs, Médard est fêté le 8 juin.

MÉDÉE

Grèce

Fille d'Æétès, roi de Colchide, au sud du Caucase, Médée (la « rusée », la « savante ») aide Jason* à s'emparer de la précieuse Toison d'or, et fuit son pays avec lui. Pourchassé par les fils du souverain, le couple s'empare de l'un d'eux, Apcyrtos, qu'elle tue, démembre et dont elle sème les morceaux pour retarder les poursuivants. Pour la peine, Zeus, parlant par la bouche d'*Argo*, le navire doué de parole, exige qu'ils se purifient chez la magicienne Circé*, la tante de Médée. Mariés sur le chemin du retour en Grèce, tous deux s'installent à Corinthe. Mais le beau Jason s'éprend de Creüse, la fille du roi Créon. Il répudie Médée, qui, pour se venger, empoisonne sa rivale et égorge les enfants qu'elle a eus avec son mari. Elle s'envole ensuite sur son char ailé offert par Hélios* et gagne Athènes dont elle épouse le roi, Égée*. Incorrigible, elle tente sans succès de supprimer son beau-fils Thésée* et doit quitter la cité. De retour en Colchide, elle tue Persès qui a chassé du trône son père, lequel retrouve le pouvoir. Puis elle quitte ce royaume des sorcières pour les enfers, où elle goûtera l'éternité aux côtés d'Achille*.

MÉDUSE

Grèce



Seule mortelle parmi les Gorgones*, Méduse (« reine ») a, comme ses sœurs, le pouvoir de pétrifier quiconque croise son regard. Un mythe raconte que, belle jeune fille, elle eut la malchance de contrarier Athéna* qui, lui reprochant une liaison avec Poséidon*, la transforma en cette hideuse créature. Seul Persée* parvient à la vaincre. Aidé d'Athéna qui lui offre un bouclier aussi poli qu'un miroir et d'Hermès* qui lui donne une serpe en acier très dur et lui prête ses sandales ailées, il s'équipe du casque d'Hadès*. Ayant trouvé le repaire du monstre, il ne regarde que le reflet de Méduse sur son bouclier, la décapite et fuit la colère des deux autres Gorgones en s'envolant grâce à ses chaussures et en se rendant invisible grâce au casque. Du cou sanglant sortent deux enfants conçus lors d'un accouplement avec Poséidon. Pégase, le cheval ailé de Bellérophon*, et Chrysaor (« cimeterre d'or »), le père de Géryon, vieillard auquel se confrontera Héraclès*.

Persée offre à Athéna le Gorgonéion, c'est-à-dire la tête de Méduse qui ornera l'Égide, le bouclier de la déesse.

MEHEMET ALI (1769-1849)

ISLAM

Originaire de Macédoine, cet officier au service des Ottomans devient en 1805 gouverneur de l'Égypte, à laquelle il va redonner sa grandeur militaire et économique, compromise par les Français de Bonaparte et les Anglais. En quelque quarante ans de pouvoir, il restaure l'autorité internationale de ce pays modernisé, notamment grâce à l'aide de son fils Ibrahim Pacha (1789-1848). Il est aussi le fondateur des Khédives, lesquels, d'abord encore dépendants des Ottomans, forment une véritable dynastie à partir d'Ismaïl le Khédive (1863-1879), fils d'Ibrahim. Mais ce règne coïncide aussi avec le protectorat anglais, qui

ne prend fin qu'en 1922. Fouad I[er] (1917-1936) et Farouk (1936-1952) exercent le pouvoir en toute indépendance. Mais les difficultés économiques et politiques poussent Farouk à abdiquer en faveur de son fils Fouad II et à s'exiler à Rome, où il meurt en 1965. La monarchie égyptienne est alors abolie depuis douze ans.

MELANCHTHON, PHILIPP (1497-1560)

CHRISTIANISME

Né Philipp Schwartzerdt, cet humaniste allemand se voit attribuer le nom de Melanchthon par un parent, en 1509. Après des études à Heidelberg et à Tübingen (1510-1514), il est en contact avec Érasme*. Helléniste de formation, il est nommé en 1518 à la chaire de grec de l'université de Wittenberg, en Saxe, où il se lie avec Martin Luther*, dont il devient l'ami et le collaborateur. Gagné à la Réforme protestante, il en écrit le premier exposé systématique (1521), où il tente de concilier l'humanisme chrétien et les idées réformées. En 1530, il rédige la *Confession d'Augsbourg* – qui reste aujourd'hui la charte des luthériens. Melanchthon y prend une position modérée, tentant de montrer que le luthéranisme et le catholicisme ne sont pas antinomiques. Ce document étant rejeté par les théologiens catholiques, il le complète par une *Apologie de la Confession d'Augsbourg* (1531). À la mort de Luther (1546), il prend les rênes, mais ne parvient pas à maintenir la cohésion au sein du protestantisme réparti en familles. Sa volonté d'unité, même avec les catholiques, échoue. Avec la création d'universités et de collèges, il reste cependant le promoteur de l'enseignement protestant. Son enseignement à Wittenberg permit par exemple à deux frères, Olaf Petri (1493-1552) et Laurent Petri (1499-1573), de répandre la Réforme en Suède.

MÉLÉAGRE

GRÈCE

Fils du roi de Calydon, en Étolie, Méléagre doit affronter un sanglier terrifiant, qui saccage son pays au bord de la famine. Le monstre a été envoyé par Artémis*, furieuse qu'un sacrifice en son honneur ait été oublié. Pour mener la gigantesque battue, Méléagre reçoit des aides, et l'animal est abattu. Mais Artémis suscite la discorde entre les participants. Le partage de la dépouille donne lieu à de violents affrontements. Et Méléagre tue ses oncles maternels. Sa mère, Althée, demande aux dieux de le maudire et réclame le courroux des Érinyes* qui tourmentent les coupables. Apeuré, Méléagre cesse de combattre ses anciens partenaires, les cités voisines entrées en guerre. Althée et son épouse le supplient de reprendre les armes. Il s'exécute et vainc l'ennemi.

À ce mythe s'ajoute une autre version. Un jour, les Moires, déesses du Destin, annoncent à Althée que la vie de Méléagre durera tant que brûlera le tison en train de se consumer dans le foyer. En mère aimante, elle cache ledit tison. Lorsque sévit le sanglier, son fils organise sa vaste campagne qui aboutit à la mort du monstre. Mais il veut l'offrir à Atalante* dont la flèche a atteint la première cette cible tant recherchée. Ses oncles s'offusquent, le ton monte et Méléagre les tue. Égarée par le chagrin, Althée sort le tison, le rallume et raccourcit terriblement la vie de son fils. Comprenant son geste, elle se pend, tandis que ses filles, pleurant sans cesse, sont changées en pintades par l'impitoyable Artémis.

MÉLÈCE (vers 310-381)

CHRISTIANISME

Né en Petite Arménie, Mélèce est d'abord évêque de Sébaste (Turquie) vers 358, puis patriarche d'Antioche, un poste à haute responsabilité, occupé auparavant par Eustathe, exilé. Le patriarcat est en effet partagé entre adversaires et partisans d'Arius*, ces derniers recevant le soutien impérial. Se situant dans la lignée du concile de Nicée (325), qui a condamné l'arianisme, il est exilé par l'empereur Constance II (337-361). Successeur de ce dernier, Julien l'Apostat* (361-363) annule la mesure. Mélèce rentre à Antioche pour constater que son siège est occupé par un usurpateur, Paulin, appuyé par le pape Damase* (366-384). Soutenu par Basile de Césarée* et Grégoire de Nazianze*, il finit par obtenir gain de cause sous l'empereur Théodose I[er] le Grand* (379-395), après d'autres exils. Damase ne peut que se soumettre. Chargé par l'empereur de présider le concile de Constantinople, il meurt au début de l'assemblée. Grégoire de Nysse* prononce son éloge funèbre. Mélèce est fêté le 12 février.

MELQART

ORIENT ANCIEN

Pendant de Baal*, ce « roi de la ville » est le dieu tutélaire de la ville de Tyr, en Phénicie, où une grande stèle lui était dédiée. Il a Astarté pour parèdre. Divinité agraire, il bénéficie d'un culte dès le X[e] siècle avant notre ère, qui va se répandre à la faveur des implantations phéniciennes en Méditerranée, notamment à Carthage. Melqart (ou Melkart) sera ainsi identifié à Héraclès* par les Grecs.

MÉNANDRE (milieu du IIe siècle av. J.-C.)

BOUDDHISME

Ménandre, ou Milinda en pâli, est le souverain d'un royaume situé sans doute en Bactriane (actuel Afghanistan) et qui conquit le nord de l'Inde. D'expression grecque, il converse un jour avec Nagasena, un moine bouddhiste. À l'issue de ce dialogue, consigné dans le *Milinda-pañba* (« les questions de Milinda »), il se convertit au bouddhisme – pour la tradition bouddhiste, il abandonne son trône à son fils et devient moine. L'ouvrage raconte en effet que Ménandre organise dans sa capitale, Sialkot, des joutes oratoires avec des représentants de plusieurs religions. Il détruit facilement leurs arguments à l'aide de questions pointues. Jusqu'à ce que Nagasena apporte toutes les réponses qui le convainquent. Malgré la découverte de monnaies frappées de Ménandre, lequel est qualifié de « sauveur », cette belle histoire repose sur des bases historiques très fragiles.

MENCIUS (372-289 av. J.-C.)

CHINE



Mencius, forme latinisée de Meng Zi, Meng Tseu, est un philosophe dans la lignée de Confucius*. Il se situe aussi à l'époque des grands textes classiques (VIIIe-IIIe siècle) issus de la tradition mythologique transmise oralement. Mencius part du principe que l'homme est bon par nature, et que cette bonté doit être entretenue, le summum étant le statut de saint. C'est pourquoi les souverains doivent montrer l'exemple par leur sagesse, leur justice et leur droiture. Dans le cas contraire, le peuple, ne pouvant accéder aux vertus, a le droit de se révolter et de les renverser. Car il est le véritable socle de l'État. Cet aspect idéaliste du confucianisme devait marquer la Chine jusqu'au XXe siècle.

MENDELSSOHN MOÏSE (1729-1786)

JUDAÏSME

Brillant esprit, penseur reconnu, Moïse (Moses) Mendelssohn est une figure majeure du judaïsme allemand, et l'artisan de l'Émancipation des juifs au XVIIIe siècle, celui des Lumières. Né à Dessau, il tombe malade enfant et gardera le dos voûté, ce qui lui vaut le surnom de « philosophe bossu ». Élève du rabbin David Frankel, il le suit à Berlin (1743) et peaufine ses études. Expert en hébreu et allemand, il se forme à d'autres langues dont le grec, aux mathématiques et à la philosophie. Introduit auprès des jeunes juifs dits « éclairés » par les Lumières, il exerce la profession de marchand tout en tenant un salon intellectuel réputé, et en poursuivant ses recherches philosophiques et juives. Partisan d'une ouverture du judaïsme à la modernité, il traduit la Torah en allemand, deux siècles après Luther*. Il est aussi l'inspirateur de l'Haskalah (« intelligence »), mouvement juif des Lumières, qui va conduire à la fin du siècle à l'Émancipation, synonyme d'assimilation, c'est-à-dire d'une égalité de droits et de traitement. Pour cela, Mendelssohn prône l'affranchissement du ghetto et privilégie l'éducation. Le grand représentant de l'Haskalah reste Nathan Krochmal (1785-1840), acteur aussi de la *Wissensschaft des Judentums*, courant de la « science du judaïsme » s'attachant à étudier le judaïsme au moyen des méthodes modernes. Mendelssohn va inspirer le judaïsme réformé du XIXe siècle, dont le pionnier est Israël Jacobson*.

MÉNÉLAS

GRÈCE

Roi de Sparte, royaume légué par son beau-père Tyndare, Ménélas est involontairement à l'origine de la guerre de Troie. Son épouse Hélène* ayant été enlevée par le prince troyen Pâris*, les Grecs rassemblent leurs forces que dirigera son frère Agamemnon*. Après dix ans de bataille, durant laquelle Ménélas, protégé par Athéna* et Héra*, s'affirme un grand combattant, Troie tombe enfin, entre autres grâce à la ruse d'Ulysse*. Le roi retrouve Hélène et, malgré une ambiance dramatique, lui pardonne. Réconcilié, le couple prend le chemin du retour. Mais, parce que Ménélas, trop ému par ces retrouvailles, a omis d'offrir certains sacrifices, il est puni par les dieux, qui font errer son navire pendant huit ans en Méditerranée. Repérant le bon chemin grâce à Protée*, Hélène et son royal époux arrivent à Sparte le jour même où Oreste* venge la mort de son père Agamemnon. Ils couleront des jours paisibles dans une cité prospère. On raconte qu'après leur mort ils seront conduits aux champs Élysées, la région paradisiaque des enfers.

MENSHEN

CHINE

Au début du VIIe siècle de notre ère, le roi Tai Tsong, de la dynastie des Tang (618-907), tombe malade à force d'être persécuté par un démon qui vient chaque nuit frapper à la porte de sa chambre. Deux de ses généraux, Qin Shufao et Hu Jingde, montent la garde et mettent l'esprit

signe de repentir. Moïse reçoit des tables identiques qui prennent place dans l'arche d'Alliance, elle-même abritée dans la Tente de la Réunion, préfiguration du Temple de Jérusalem.

Continuant de protéger son peuple, Dieu constate qu'il ne cesse de récriminer, de se plaindre de la manne. Moïse, âgé, confie la reconnaissance de la Terre promise à Josué*, lequel revient avec les éclaireurs en portant une énorme grappe de raisin. Le pays qu'ils ont vu est magnifique, fertile, les vaches sont grasses et le miel abondant. Mais il est défendu par des géants et des forteresses. Les Hébreux doutent et Dieu décrète que cette génération n'entrera pas en Terre promise. De même Moïse et Aaron qui, à Mériba, ont douté que Dieu pouvait faire jaillir une source. Après les déserts de Parân et de Çin, les Hébreux gagnent l'oasis de Cadès et y restent trente-neuf ans. Puis Moïse adresse ses dernières recommandations et meurt, rejoignant Myriam et Aaron déjà décédés. Il est enterré au mont Nébo (ou Pisga pour d'autres sources), à l'est de la mer Morte et face à Jéricho. La conquête de Josué peut commencer.

Moïse, le plus grand prophète du judaïsme, est loué par les chrétiens et les musulmans. Les évangiles du Nouveau Testament l'évoquent notamment à la Transfiguration de Jésus*. Mais, écrit Jean (1-17), « la Loi fut donnée par Moïse ; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ ». Dès le début du christianisme, le salut ne passait plus par le respect de la Loi, mais par le Christ. Dans le Coran, Moïse (Moussa) est le fils d'Imran (Amran), époux de Sephora (Çippora). Il fait partie de ces prophètes antérieurs à Mahomet et qui ont préparé sa révélation.

MOÏSE DE LEÓN (vers 1240-1305)

JUDAÏSME

Depuis le XIIIe siècle, la kabbale, qui désignait auparavant la « tradition » (*qabbalah* en hébreu) ésotérique du judaïsme, s'applique plus spécialement à la mystique juive, dont les prémices datent de la période du second Temple de Jérusalem, consacré en 515 avant notre ère et détruit en 70 apr. J.-C. Divers ouvrages en marquent les influences majeures. Les Hékhalot (« palais » en hébreu), premiers textes mystiques écrits du IIIe au VIIe siècle de notre ère, reprennent par exemple des visions du prophète Ézéchiel*. Le Sefer Yétsira (IIIe au VIe siècle), ou « Livre de la Création », traite de deux ensembles inscrits dans la Création : les 22 lettres de l'alphabet hébraïque formant trois familles, et les Sefirot (de l'hébreu *safar*, « compter »), les dix nombres ou degrés du monde divin, cités ici pour la première fois. Paru en France à la fin du XIIe siècle et attribué par la tradition à Rabbi Nehounya ben ha-Kana, sage du Ier siècle, le Bahir, ou Sefer ha-Bahir (« Livre de la Clarté »), reprend et développe les Sefirot. Cet ouvrage se met à circuler, et les Sefirot deviennent l'axe de la kabbale, courant spécifiquement mystique, apparu à Gérone (Catalogne) et dans le Midi de la France. À la fin du XIIIe siècle, le Zohar, ou Sefer ha-Zohar (« Livre de la Splendeur »), opère une synthèse des différentes tendances de la kabbale, ce qui en fait un ouvrage majeur. L'auteur n'en est pas, comme l'avance ce texte, Siméon bar Yohaï, sage du IIe siècle apr. J.-C. et disciple d'Aqiva*. Il s'agit certainement de Moïse ben Chem Tov, né à León, en Castille, qui en rédigea la majeure partie de 1270 à 1300. Le Zohar, composé de cinq parties, approfondit la connaissance des Sefirot et de la kabbale, laquelle permet une plus grande proximité avec Dieu, et, pour les plus éminents, d'entrer dans le divin. La kabbale, pour ces raisons, doit toujours être abordée avec précaution… Moïse de León, connu pour d'autres écrits dont son étude du *Guide des égarés* de Maimonide*, fut marqué par l'école de Gérone et de grands kabbalistes espagnols comme Abraham Aboulafia (vers 1240-1291).

MOKOS

SLAVES

Veillant sur les biens et le commerce chez les Slaves orientaux, Mokos est la seule déesse connue du panthéon slave. Représentant le vent, elle assure la fertilité de la terre. L'été, cette patronne des travaux domestiques et des foyers entre dans les maisons, déguisée en vieille femme. Mokos agit aussi sur la végétation, sur le filage de la laine qu'elle aide à extraire des moutons, sur la magie, le tissage ou encore la divination. Enfin, elle est considérée parfois comme une épouse de Svarog*.

MOLINOS, MIGUEL DE (1628-1696)

CHRISTIANISME

Ce théologien et prêtre espagnol s'installe à Rome en 1663. Prédicateur, il publie en 1675 la *Guide spirituelle*, ouvrage qui suscite l'opposition des jésuites. Le pape Innocent XI (1676-1689) commence par sanctionner ses adversaires, puis, pour des raisons complexes, le condamne en 1687 pour l'ensemble de son œuvre. Arrêté deux ans plus tôt, Molinos meurt enfermé dans un monastère. Mais qu'a-t-il fait ? Il a répandu le quiétisme, courant spirituel prônant le « repos » (*quies*, en latin) de l'âme. Unie passivement à Dieu, l'âme atteint une quiétude totale. L'être n'a plus alors à raisonner, à agir, à ressentir. Il n'a plus l'impression de commettre des actes contraires à la volonté de Dieu. Le quiétisme était donc contraire à la doctrine de l'Église. En France, il trouve cependant un prolongement en France, en la personne de Madame Jeanne-Marie Guyon, à laquelle l'évêque Fénelon (1651-1715) apporte son soutien. Bossuet (1627-1704), autre célèbre évêque, réussit à faire condamner en 1699 les écrits de Fénelon qui prend acte de la mesure, prononcée par Innocent XII (1691-1700).

MONTANUS (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Montanus, ou Montan, est le nom d'un ancien prêtre de Cybèle*, la déesse romaine. Entre 150 et 170, en Phrygie, il initie un courant spirituel portant son nom, le montanisme. Montanus prétend être l'aide du Paraclet, voire le Paraclet lui-même. Dans l'évangile de Jean*, le Paraclet (du grec *paraklêtos*, « avocat ») est l'avocat de Dieu, son transmetteur, c'est-à-dire l'Esprit saint*. Jean l'appelle aussi « Esprit de Vérité » car il guidera les fidèles, comme l'annonça Jésus* en disant adieu à ses disciples : « Le Paraclet, l'Esprit saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » Le Paraclet est également évoqué dans des textes apocryphes.

Dans la perspective du Jugement dernier, Montanus annonce donc l'imminence d'une ère nouvelle, où Jésus régnera pour mille ans, principe du millénarisme. Pour s'y préparer, il faut pratiquer une ascèse drastique, les jeûnes, l'abstinence. Le montanisme gagne l'Asie Mineure, la Gaule et même l'Afrique avec Tertullien* (vers 155-225). La chrétienté, en émoi, réagit dès 177. Le pape Éleuthère (vers 175-189) est averti, comme Zéphyrin (199-217), qui condamne les montanistes. Sous les assauts répétés, le mouvement finit par s'éteindre au VIe-VIIe siècle.

MONTOU

ÉGYPTE

Reconnaissable à sa tête de faucon et à ses Uraeus (cobra sacré), Montou est d'abord le dieu tutélaire des Moutouhotep (« Montou est satisfait »), pharaons de la XIe dynastie (vers 2134-1991 av. J.-C.), qui font de Thèbes la capitale d'un Égypte réunifiée. Sous la dynastie suivante, il reste le dieu majeur de Thèbes (avant Amon*) et des villes proches où il possède un temple, Armant, Karnak, Médamoud et Tôd. Montou devient ensuite une figure guerrière, patron des armées et combattant redoutable. Ce dieu, dont la popularité persistera jusqu'à l'époque gréco-romaine dans la région thébaine, possède plusieurs parèdres, dont Iounyt et Rattaoui, deux déesses de la Fécondité. Enfin, il a pour animal sacré un taureau, Boukhis, qui, comme Apis*, est l'image vivante du dieu qu'il représente. Les animaux, à tête noire et robe blanche, sont enterrés près de Thèbes.

MORE, THOMAS (1477-1535)

CHRISTIANISME

Thomas More est l'une des grandes figures de l'Église anglaise de la première moitié du XVIe siècle. Son destin se confond avec les bouleversements de cette époque charnière. Né à Londres, Thomas More

étudie dans cette ville et à Oxford jusqu'en 1494. Son esprit et sa grande intelligence lui valent une ascension rapide autant que prestigieuse, d'abord en tant qu'avocat, puis comme diplomate et au sein de l'entourage du roi Henri VIII* (1491-1547) dont il est le chancelier (Premier ministre) de 1529 à 1532. Homme de conviction, il est épris d'humanisme chrétien, comme son ami Érasme*, et se préoccupe peu des honneurs et privilèges, voire des abus, que lui autorisent ses charges. Lorsque Henri VIII rompt avec Rome, et bien que défenseur des changements qui s'imposent au catholicisme, il démissionne (1532) et refuse de reconnaître à Henri VIII le droit de diriger l'Église d'Angleterre. Il est décapité le 6 juillet 1535.

Ce latiniste émérite laisse une œuvre humaniste déjà célèbre à son époque, *L'Utopie* : ce livre écrit en latin, achevé en 1516, décrit l'île d'Utopie débarrassée de l'oppression et de ce qui la motive souvent, la propriété et la richesse que symbolise l'or ; une société gouvernée par un système démocratique idéal, favorisée par une religion ouverte, un sens exacerbé de la solidarité et de l'entraide, éclairée par la culture et la collectivité. Ce monde obéit aussi aux conceptions du XVIe siècle : la guerre et l'esclavage, l'impérialisme et le colonialisme, une morale sclérosante et une uniformisation des individus. Thomas More dénonce les défauts de l'organisation humaine et s'avère un grand analyste de son temps ainsi qu'un grand visionnaire : toutes les tares qu'il décrit sont en effet intemporelles… Ironie du sort : il s'était prononcé contre un partisan anglais de la Réforme de Luther*, William Tyndale (1494-1536), traducteur de la première Bible éditée en anglais, mais en Allemagne, berceau de ce protestantisme tout récent. Tyndale est arrêté à Anvers, puis étranglé sur ordre de Charles Quint. Sa Bible est officiellement prescrite aux églises l'année suivante.

Thomas More est le patron des avocats, des hommes politiques et des gouvernants. Il est fêté le 22 juin en même temps qu'un de ses amis, John Fisher (1469-1535), John (Jean) Fisher, évêque de Rochester. Proche d'Henri VIII, il a désapprouvé la rupture avec Rome. Arrêté et emprisonné, John Fisher est nommé cardinal par le pape Paul III. Le roi le fait aussitôt décapiter.

MORPHÉE

GRÈCE

Fils d'Hypnos*, le sommeil, Morphée est un génie ailé dont les attributs sont la corne et le pavot, plante aux vertus soporifiques qu'il partage avec son père. Avec la fleur, il caresse les hommes pour les endormir et leur suscite des rêves où il prend des apparences humaines – son nom signifie « qui prend la forme ». Il intervient par exemple dans une histoire célèbre. Le roi Ceyx est marié à Alcyone, fille

d'Éole*, le dieu des Vents. Décidant d'aller consulter un oracle d'Apollon*, il embarque sur un bateau, fait naufrage et se noie. Alcyone fait alors un rêve dans lequel Morphée prend les traits de son épouse et lui annonce la terrible nouvelle. Désespérée, elle se jette dans la mer. Touchés par tant d'amour et de fidélité, les dieux les transforment en alcyons, oiseaux marins fabuleux aux cris plaintifs, gages de paix et de tranquillité. Et Éole calme les vents le temps qu'éclosent les œufs.

MORRIGAN

CELTES/IRLANDE

Épouse du Dagda*, Morrigan (« grande reine »), ou Morrigu, est le nom guerrier de Brigitt*. Elle concourt aux deux victoires des Túatha Dé Dánann*. Dans la première, cette belle déesse de l'Amour, de la Mort, de la Fertilité et de la Sexualité n'hésite pas à s'unir à Nuada*, puis, transformée en corbeau, à survoler le champ de bataille. Morrigan possède en effet trois aspects de corbeau : les déesses guerrières Badb, Macha et Nemain (« frénésie »). Car, capable de métamorphoses, elle a le pouvoir de susciter la bravoure, la peur, la panique ou l'héroïsme. Figure de l'Ulster, Cú Chulainn* repousse ses avances, mais elle l'assiste dans ses derniers moments.

MÔT

PHÉNICIE

Môt (la « mort » qu'il personnifie) est connu pour sa lutte mythique avec Baal*, dieu de la Vie et de la Fertilité, racontée dans le cycle consacré à ce dernier. Dieu de la Guerre, de la Sécheresse et de la Stérilité, c'est-à-dire de tout ce qui représente la ruine et le malheur, il déplore un jour de ne jamais pouvoir satisfaire une faim et une soif perpétuelles. Aussi convoite-t-il les eaux de Baal qu'il force à rejoindre le monde souterrain des morts : ses sbires tuent le dieu et lui tirent sa substance. Apprenant la disparition de Baal et le vol de ses eaux bienfaitrices, El* et Anat*, déesses des Sources, ne peuvent cacher leur douleur, d'autant que la sécheresse s'est abattue sur la terre. Les sources sont taries et les temples désertés. Anat fait jaillir les eaux souterraines qui s'évaporent sous l'action de Shapash, une déesse solaire, avant de former des nuages d'où la pluie irrigue le sol. Puis elle remonte une partie du corps de Baal et l'ensevelit au mont Sapon, lieu de résidence du dieu, près d'Ougarit. Épouse d'El, Athirat impose aussitôt un remplaçant, son fils Athtar. Toujours avec Shapash, Anat demande à Môt de lui céder les restes de son frère (ou époux) : il refuse, elle le massacre. Revenu à la vie, Baal élimine les fils d'Athirat. Mais, sept ans plus tard, Môt, dont Anat avait dispersé la chair, a repris forme. À l'issue d'un combat intense et indécis, Baal l'emporte et retrouve son trône. Par cette histoire, Baal s'affirme comme le symbole du renouveau de la nature.

MOUT

ÉGYPTE

Succédant à Amonet* en tant que parèdre d'Amon*, le dieu de Karnak, Mout (« mère »), forme une triade avec lui et leur fils Khonsou*, dieu lunaire. Déesse céleste de la Maternité, protectrice des reines, elle est représentée par un vautour, ou en femme à tête de vautour ou coiffée de plumes de vautour. On la voit parfois portant le Pschent, la couronne réunissant celles de Basse et de Haute Égypte. Au sud du temple d'Amon à Karnak, le lac Ichérou lui est dédié. Ce site, laissé volontairement à l'abandon, est le terrain des lionnes dont elle prend la forme. Ces fauves, qui peuvent être redoutables, animent d'autres déesses comme Bastet* et Sekhmet*, ainsi que Pakhet (« la déchireuse »), une déesse de Moyenne Égypte qui rôde aux limites du désert oriental. Un temple lui est consacré, afin d'apaiser son aspect terrifiant. Les Grecs l'assimileront à Artémis*, et nommeront ce temple le Spéos Artémidos, le « sanctuaire d'Artémis ».

MU'ÂWIYA (vers 605-680)

ISLAM

Ce compagnon de Mahomet* est le fils d'Abû Sufyân, chef de la tribu des Quraïch* de La Mecque, qui s'est ralliée tardivement à l'islam. Il doit sa fortune à un parent, Othman*, le troisième calife (successeur du Prophète), assassiné en 656. Gouverneur de Syrie, il réclame que ce meurtre soit puni, comme le veut la loi coranique. Mais Ali*, le quatrième calife, refuse, arguant que cette mort n'était pas injuste, mais consécutive au comportement de la victime. Mu'âwiya l'accuse d'avoir trempé dans le crime et refuse de lui prêter serment. En 661, la mort d'Ali et le renoncement au califat de son fils Hasan* lui laissent les mains libres. Devenu calife, il prend Damas pour capitale. Il se montre avant tout un organisateur usant de persuasion plus que de force, du moins personnellement car il confie à d'autres la poursuite des conquêtes et n'hésite pas à faire exécuter des partisans des Alides. Surtout, il fonde la dynastie des Omeyyades, du nom de son arrière-grand-père Omeyya, et transfère le cœur de l'islam de l'Arabie à la Syrie. De son vivant, il inaugure le caractère héréditaire du califat en le transmettant à son fils, le futur Yazîd Ier (680-683).

Sous les Omeyyades (660-750), l'islam atteint sa plus grande extension, de l'Asie centrale à l'Espagne et l'Afrique du Nord. L'économie prospère favorise les arts, mais cet empire arabe est fragilisé par diverses oppositions. Il est supplanté par les Abbassides (*voir Abbas, al-*). Marwâne II al-Himâr (744-750), le dernier calife, et sa famille sont massacrés. Un prince, Abd al-Rahmân (731-788), parvient à s'échapper. Il gagne l'Espagne et fonde la dynastie des Omeyyades de Cordoue, ou Marwanides (756-1031).

MUHAMMADREZA PAHLAVI (1919-1980)

ISLAM

Cet acteur du XXe siècle illustre la montée de l'extrémisme musulman, en l'occurrence chiite. Il est le fils de Reza Khan, ou Reza Chah, fondateur du royaume de Perse (1926), devenu royaume d'Iran en 1934. Accédant au trône et au titre de chah après l'abdication de son père sous la pression britannique et soviétique, il bénéficie du soutien de l'armée pour mener des réformes économiques, étatiques et sociales qu'il entend contrôler. Le pétrole procure d'ailleurs des ressources financières. Proche de l'Occident, soutenu par les États-Unis, le chah n'hésite pas à utiliser la force lorsqu'il sent que les intérêts de l'Iran, lui-même et son entourage sont menacés. Mais la prospérité a fait naître une bourgeoisie d'affaire et, malgré une opposition muselée, une tendance progressiste. En même temps est apparue la contestation chiite, incarnée par l'ayatollah Khomeyni*. La répression s'accentue, sans pouvoir enrayer l'opposition ni les grèves. La révolution islamique se profile dès 1978. Lâché par tous, même les États-Unis, mais encore appuyé par l'armée, le chah et les siens quittent l'Iran le 16 janvier 1979. Il meurt au Caire.

MÜNTZER, THOMAS (vers 1490-1525)

CHRISTIANISME

Ancien prêtre gagné à la Réforme, l'Allemand Thomas Müntzer est un érudit versé dans la mystique, dont celle de Joachim de Flore*. En 1520, recommandé par Luther*, il devient pasteur de Zwickau (Saxe). Mais il se montre critique vis-à-vis de la théologie de son mentor, auquel il reproche une forme d'élitisme, alors que, pour lui, les paysans et autres humbles ont tout autant droit à l'Évangile et à la Parole de Dieu. Expulsé, il établit sa propre Réforme, contenue dans son ouvrage programmatique *Sermon aux princes* (1524). Millénariste, il voit dans les révoltes paysannes de Souabe une amorce du Jugement dernier. Prenant la tête du soulèvement de Thuringe, il est capturé, torturé et décapité.

Les idées socialisantes de Müntzer vont influencer l'anabaptisme (« baptisé de nouveau »), tendance protestante qui va influencer John Smyth* (vers 1565-1612). D'autres figures marquent bientôt le mouvement anabaptiste. Le Hollandais Menno Simons (1496-1561) se démarque de Müntzer. Il reprend l'anabaptisme pacifique et non violent apparu à Zurich en 1525. Les « mennonites », au mode de vie communautaire, gagnent l'Allemagne avant d'émigrer en masse aux États-Unis (XIXe siècle), où ils comprennent aujourd'hui les célèbres Amish. En revanche, un autre Néerlandais, David Joris (1501-1556), artisan et marchand itinérant, se joint d'abord aux anabaptistes avant de faire dissidence. Se proclamant « troisième David », ce qui déplaît à Simons, qui le traite de faux prophète, il rassemble un parti fondé sur l'ascétisme et l'humilité, dont la taille provoque une violente répression. Pourchassé par les catholiques et les protestants, il se réfugie à Bâle (1544) et vit en sécurité sous un nom d'emprunt. Après sa mort, son identité est découverte, son corps exhumé et brûlé sur le bûcher, avec ses livres (1559).

MUSES

GRÈCE/ROME



Après s'être unie avec Zeus* neuf nuits consécutives, Mnémosyne, déesse de la Mémoire et du Souvenir, créatrice des mots et du langage, met au monde les muses. Traditionnellement au nombre de neuf, elles forment un chœur qui concentre les arts. C'est pourquoi les muses, suivantes d'Apollon*, inspirent les artistes, en particulier les poètes, les philosophes et les musiciens. Belles et élégantes, elles sont appelées aussi Piérides parce qu'elles sont nées au mont Piéros : ce nom est celui d'un roi dont les neuf filles le défient au chant, et qu'Apollon change en pie, l'oiseau bavard par excellence. Ce mont se trouve au nord du mont Olympe qui, avec l'Hélicon, le Parnasse ou le Pinde, est l'un de leurs lieux de culte.

Couronnées de laurier, de myrte, de perles ou de roses, les muses habitent l'Olympe, où elles chantent et dansent lors des fêtes, notamment le mariage de Thétis* et de Pélée, parents d'Achille*. Mais elles sont rarement présentées ensemble dans les récits mythologiques. Citons le cas de Thamyris qui, en Thrace, prétend être un meilleur artiste et leur lance aussi un défi : il est transformé en infirme, aphone et amnésique. Ce qui lui fait perdre toute maîtrise de ses instruments de musique.

Chaque muse remplit un rôle particulier. La première, et la plus prestigieuse, présentée comme la mère d'Orphée*, est Calliope (« belle voix »), dévolue à la poésie épique et l'éloquence. Viennent ensuite Clio (« célébrée »), muse de l'Histoire et de la poésie héroïque, Érato (« aimée ») pour la poésie lyrique et érotique, Euterpe (« charmante ») pour la musique, Melpomène (« chanteuse ») la tragédie, Polymnie (« les chants ») les hymnes sacrées et la pantomime. Enfin, Terpsichore (« qui séduit par la danse ») la danse, Thalie (« abondante ») la comédie et Uranie (« la céleste ») l'astronomie.

À Rome, les muses ont été assimilées aux Camènes, des divinités locales.

MUSLIMIBN AL-HAJJÂJ(vers 818-875)

ISLAM

Né à Nichapour, dans le Khorasan (Iran), ce savant est initié très tôt à la science juridique (*fiqh*) et à la théologie de l'islam. Il est formé aussi aux *hadith*, les traditions du Prophète. C'est dans ce contexte qu'il effectue plusieurs voyages dans d'autres pays (Irak, Syrie, Égypte…), à commencer par le pèlerinage à La Mecque. Il en profite pour récolter une masse considérable de traditions, qui font toujours autorité en matière de *hadith*. Son recueil est d'ailleurs intitulé *Al-Sahîh*, « l'Authentique », comme celui d'al-Bukhârî*, qu'il rencontra. Commençant par une introduction explicative, et par un « livre de la foi » *(al-Imân)*, il contient ensuite 53 chapitres classés par thèmes. Muslim aurait sélectionné les textes parmi 300 000 traditions récoltées.

Quatre autres recueils d'*hadith* sont considérés comme fondamentaux. Avec les deux autres, ils constituent la meilleure source. Ils sont intitulés *Sunan*, « les Pratiques » du Prophète. Il s'agit d'Abû Dâwûd (817-889) et de son disciple al-Tirmidhî (824-892), d'Ibn Mâja (824-887) et d'al-Nasâ'i (830-915). Ahmad ibn Hanbal* (780-855) est également l'auteur d'un recueil reconnu. C'est le *Musnad* (« appuyé »), appelé ainsi parce que les traditions ont été transmises par une chaîne remontant jusqu'aux compagnons du Prophète, qui s'appuyèrent sur l'autorité de ce dernier. Elles sont d'ailleurs classées par personnes.

MUTANABBI,AL-(915-965)

ISLAM

Originaire de Koufa (Irak) et d'une famille très modeste, Abû l-Tayyib Ahmad ibn al-Husayn est marqué dans sa jeunesse par les Qarmates. Cette branche des ismaéliens réunit des révolutionnaires qui s'en prennent au pouvoir en place. Ils saccagent par exemple Koufa. Le jeune homme entre à son tour dans la révolte et prend le surnom d'al-Mutanabbi, « l'homme qui se déclare prophète ». Emprisonné en Syrie (933), il est libéré deux ans plus tard et se consacre à la poésie. Dès lors, il devient le poète de protecteurs successifs. Caractère entier, orgueilleux et querelleur, il les quitte les uns et les autres. Il meurt, avec son fils, en combattant des bandits. Passé de l'insurrection à la norme, il exprime un certain désabusement dans son œuvre. Panégyriste, il utilise un ton lyrique aux accents philosophiques qui sert son goût pour la liberté, les espaces, la bravoure et le combat, autant de traits des Arabes, un peuple aimant l'épique, fier et résistant. Maîtrisant l'arabe en virtuose, il est considéré comme l'un des plus grands poètes de cette langue à laquelle il a apporté une majesté toujours appréciée.

MYÔ-Ô

JAPON/BOUDDHISME

Dans la classification bouddhique japonaise, les Myô-ô occupent le troisième rang dans l'ordre des divinités, après les *nyorai* (bouddhas) et les *bosatsu* (bodhisattvas). Appelés Vidyarâja en sanscrit, ces « grands rois de la science magique » protègent des démons et autres forces maléfiques. Chacun est une manifestation terrible d'un *nyorai*. Ils ont généralement une apparence peu engageante, les cheveux en désordre et les dents acérées.

Outre Fudo Myô-ô*, il existe quatre autres Myô-ô majeurs coïncidant avec un point cardinal, direction symbolique. Tous correspondent à l'un des cinq bouddhas transcendantaux indiens. Daiitoku Myô-ô (Yamântaka en sanscrit) est associé à Amida/Amitabha*. Doté de six bras, six têtes et six jambes, il combat les maux de l'âme et les fautes des fidèles. Habitant l'Ouest, il a même vaincu Emma-o, le Yama* japonais, dieu des Morts. Résidant à l'Est, Gôzanze Myô-ô est le dieu indien Trailokyavijayarâja. Il correspond à Ashuku Nyorai (Akshobhya, bouddha de l'Est). Il combat la passion et les trois poisons (avarice, colère et ignorance). Au sud, Gundari Myô-ô est la manifestation d'Hôshô Nyorai (Ratnasambhava, qui exauce les vœux). Il correspond à Kundalî, divinité indienne qui dispense l'Amrita (Kanro en japonais), la boisson d'immortalité, qu'il distribue aux humains. Au nord, Kongô Yasha Myô-ô (Vajrayaksha) représente Fukû.

Les deux derniers Myô-ô ne sont pas des divinités majeures. Outre Aizen Myô-ô*, il s'agit de Kujaku Myô-ô, protecteur des récoltes et ennemi des catastrophes naturelles.

Le cas d'Emma

Au Japon, Emma-ten ou Emma-o est la transcription de « Yama ». Entouré d'assistants, ce dieu et juge des enfers (*jigoku*) bouddhiques réside dans une somptueuse forteresse. Il veille au jugement des défunts, fixe les punitions en fonction des fautes, et leurs renaissances. Mais il s'occupe des hommes, tandis que sa sœur se charge des femmes.

Le cas de Yakushi Nyoral

Bouddha très populaire au Tibet, en Chine (sous le nom de Yaoshi Fo) et au Japon (Yakushi Nyorai), Bhaishajyaguru est le « maître des thérapeutiques ». Détenteur de tout ce qui mène à la perfection, et pas seulement la médecine, il figure souvent aux côtés d'Amitabha* et du Bouddha* Sakyamuni. Quant à Yakushi Nyorai, bouddha de la guérison, autant des âmes que du corps, il est parfois vu comme la forme d'Ahuku Nyorai.

MYRIAM

JUDAÏSME

Le nom de Myriam, fréquent dans le judaïsme, a donné celui de Marie*. Dans la Bible, il est attaché à la sœur de Moïse* et d'Aaron*, qualifiée de prophétesse. C'est elle qui suit la corbeille de Moïse suivant le cours du Nil, et qui persuade la fille de Pharaon de s'en charger. Des

années plus tard, après que les Hébreux ont franchi à pied la mer Rouge, elle leur demande d'entonner un chant en l'honneur de Dieu. Cette attitude est gâchée lorsqu'elle reproche à Moïse d'avoir épousé une étrangère – sans doute Çiporra. De même qu'Aaron, elle juge cette union contraire à Israël. Dieu, furieux que le guide qu'il a désigné soit remis en cause, la frappe d'une lèpre, la pire des maladies parce qu'elle est l'expression de la colère divine. Myriam fuit le camp des Hébreux. Moïse prie pour elle, lui permettant de revenir guérie, sept jours plus tard. Mais elle est parmi ceux qui, un an après le départ d'Égypte, n'entreront pas en Terre promise. Dieu en a décidé ainsi, et condamne cette génération à vivre pendant trente-neuf ans à l'oasis de Cadès, au nord-est de la péninsule du Sinaï. Myriam meurt aux portes du futur Israël.



NABÛ

ORIENT ANCIEN



D'origine sémitique occidentale, Nabû est attesté dans des documents du XXIV[e] siècle avant notre ère. Il est connu aussi sous le nom de Nébo (il est appelé ainsi dans la Bible hébraïque). Fils de Marduk* et de Sarpanîtum, il devient au début du II[e] millénaire un dieu de Borsippa, ville au sud-ouest de Babylone. Ayant pour symbole le calame, Nabû est le détenteur de la sagesse, de l'écriture, des connaissances et des destins. C'est pourquoi il commande aux scribes et à l'administration. Son nom signifierait d'ailleurs « celui qui annonce » ou « le messager ». À Borsippa, il possède un temple important, l'Ezida (« temple juste »), dédié aussi à son épouse Tashmêtum – d'autres sources lui attribuent comme parèdre Nisaba*, la déesse sumérienne de l'Écriture. Leur union est le cadre d'une grande fête, le « mariage sacré ». Lors de l'Akîtu, un autre grand rendez-vous du calendrier mésopotamien, les dieux quittaient momentanément leur ville pour qu'elle soit purifiée. À Babylone, elle coïncidait avec le Nouvel An, et durait onze jours. Nabû, ou plutôt sa statue, quittait Borsippa et gagnait Babylone par bateau. Accueilli par le roi et les prêtres, il recevait des sacrifices et résidait dans l'Esagil, le sanctuaire de Marduk. Le onzième jour, les deux dieux étaient conduits en procession. Une dizaine de souverains babyloniens ont intégré son nom dans le leur, dont Nabuchodonosor

(604-562), qui fait tomber Jérusalem et Juda. Le dernier, Nabonide (556-539), « Nabû est compatissant », ne résistera aux assauts des Perses de Cyrus le Grand*, qui rendra hommage à Nabû.

Adopté par les Assyriens sous le roi Salmanazar Ier (1274-1245), Nabû continuera d'être vénéré en Orient à l'époque grecque et romaine, notamment à Palmyre, où il est assimilé à Apollon*, comme lui un dieu des oracles. Son culte survivra en Assyrie jusqu'au IIIe siècle de notre ère, ainsi qu'en Anatolie et en Égypte au siècle suivant. Il a inspiré sans doute al-Koutbâ (« le scribe »), dieu des Nabatéens.

NÂGAS

INDE

Présentés parfois comme les fils de Surabhî (ou Kâmadhenu*), la vache d'abondance, les Nâgas sont des sortes de dragons, ou plutôt des « serpents », en particulier le cobra. Bleus, blancs ou rouges, ces antidieux peuvent se montrer bénéfiques aux humains. Mi-homme, mi-serpent, ils habitent le monde souterrain, au sein d'un royaume merveilleux appelé Pâtâla ou Nâga loka, mais on les trouve aussi sur terre et sur les mers. Ils sont censés protéger les puits et les fleuves, apporter les pluies, mais aussi la sécheresse, des rôles transférés au bouddhisme. Surnommés les Panagas, les « rampants », ils peuvent avoir jusqu'à dix têtes. Ils ont pour grand ennemi Garuda* et pour rois Vâsuki*, Shesha et Takshaka. Fils de Kashyapa*, Shesha (« vestige »), appelé aussi Ananta (« sans fin ») en tant que symbole d'éternité, est le roi à mille têtes. C'est sur lui que Vishnu* se repose entre deux *kalpas*, ces cycles cosmiques durant lesquels le monde est créé, vit, est détruit puis laisse place au chaos. Il a pour sœur Manasha, déesse de la Fertilité qui protège contre les morsures de serpent.

Les Nâgas sont particulièrement vénérés dans le sud de l'Inde, en tant que vecteurs de fertilité. Leurs épouses sont les Nâginîs. Dans le shintoïsme, l'équivalent des Nâgas sont les Ryûs*.

NAGARJUNA (IIe-IIIe siècles environ)

BOUDDHISME

Quatorzième patriarche de la lignée indienne du Chan, Nagarjuna est sans conteste l'un des plus grands esprits bouddhistes, à l'égal par exemple d'Ashvagosha*, son contemporain. Ancien brahmane converti au bouddhisme, Nagarjuna (Longshu en chinois) est l'auteur d'une œuvre abondante, réelle ou attribuée. Il est le fondateur d'une doctrine et d'une école du bouddhisme Mahayana, appelée Madhyamaka, « Milieu », car elle postule qu'on ne peut prouver ni l'existence ni la non-existence des choses : quand, par exemple, on est confronté à un phénomène, il ne doit être pris que comme une manifestation avant et après laquelle n'existe que le vide, la vacuité dont parlait le Bouddha*. D'autres grands noms sont attachés à l'école Madhyamaka, comme Chandrakirti*.

NAHMANIDE (1194-1270)

JUDAÏSME

Né à Gérone, en Catalogne, dont il dirige la communauté juive, Bonasturg de Porta est plus connu sous nom juif de Nahmanide, dérivé de Moïse ben Nahman Gerondi. Médecin, commentateur de la Bible et du Talmud, il est aussi philosophe et kabbaliste, ce qui en fait, avec son aîné Maimonide*, l'un des grands esprits du judaïsme médiéval. Alors qu'il est au service du roi Jacques Ier d'Aragon, il participe en 1263 à une disputation, ou dispute (du latin *disputare*, « discuter »). Ces débats publics voient s'affronter des représentants de religions différentes, le but étant de persuader l'autre débatteur sur la justesse de la foi que l'on défend, ou de détruire ses arguments. Nahmanide a affaire avec un Pablo Christiani, un juif converti au catholicisme. À Barcelone, en présence de Jacques Ier, de sa cour et de clercs, il s'exprime en totale liberté pendant quatre jours, et l'emporte. Mais il est accusé d'antichristianisme par les dominicains, pourtant à l'origine de la rencontre (reproduite dans *La Dispute de Barcelone*). Il doit quitter l'Espagne et se réfugie en Palestine, où il prend la direction de la communauté d'Acre. De son œuvre sont parvenus près de cinquante ouvrages d'où se détache son commentaire de la Torah, un exposé des récits bibliques fondateurs tout en étant des ferments de l'avenir.

Nahmanide eut des disciples, dont Salomon ben Abraham Adret (vers 1235-1310), autorité rabbinique d'Espagne.

NAÏADES

GRÈCE



Créatures des rivières, des fleuves, des fontaines ou encore des marais, des puits et des ruisseaux, les Naïades forment l'une des trois familles de nymphes des eaux, les deux autres étant les Océanides et les Néréides. Selon les auteurs, la mythologie en fait les filles de Zeus*, d'Océan*, ou bien de parents divins correspondant à une région particulière. Extraire les Naïades de leur milieu aquatique provoque leur mort. Cet habitat ne les empêche pas d'avoir des histoires d'amour avec des dieux et des mortels, comme Daph-

nis*, aimé de Nomia. Citons aussi Hylas, compagnon d'Héraclès*, qui fait partie des Argonautes de Jason* : séduites par sa grande beauté, des Naïades l'attirent dans un puits et le noient (ou l'épuisent sexuellement) afin de le garder à leurs côtés. Les Naïades expliquent en outre les origines de dieux et de mortels comme Narcisse* : par exemple, la superbe Aeglé conçoit les Charites* avec Hélios*. N'oublions pas Amalthée, la nourrice de Zeus.

En Grèce, ces jeunes et jolies créatures qui donnent parfois leur nom à des cités sont souvent adorées en association avec des divinités de la fertilité et de la croissance, en raison de leur pouvoir de guérisseuses. Elles sont aussi vénérées par les Romains.

NANABURUKU

AFRIQUE/BRÉSIL

Divinité très ancienne des Yorubas, Nana Buruku est adorée par le syncrétisme afro-brésilien en tant que déesse des Eaux primordiales, des Marais et des Sources. Son domaine humain est la vieillesse, la mort et la naissance. Son symbole est le sceptre. Elle apporte aux humains la dignité, l'équilibre et la bienveillance. Assimilée à sainte Anne*, elle est tenue pour la mère d'Omolu (ou Obaluaiê). Ce dieu des Maladies contagieuses, dont la variole (Shapannan), également guérisseur des pauvres, correspond aux saints catholiques Lazare* et Roch*.

NANAHUATZIN

AZTÈQUES

Le sort de Nanahuatzin (« le Boutonneux ») est chargé de symbole. Tout remonte aux origines, lorsque les quatre dieux des quatre premiers mondes, Quetzalcóatl*, Tlaloc*, Tezcatlipoca* et Xipe Totec* réunissent leurs semblables à Teotihuacán. Malgré leurs efforts, ils n'ont pas pu créer de soleil durable, de sorte que le monde est plongé dans les ténèbres. C'est pourquoi il est décidé qu'en se jetant dans un brasier l'un d'eux sera porté dans le ciel par les flammes et deviendra le soleil. Dieu des Maladies de peau, lui-même couvert de pustules, laid et difforme, Nanahuatzin voit là une occasion d'améliorer son sort, se porte candidat et saute. Devenu le soleil, il reste cependant inerte. Aussi les dieux décident-ils de se précipiter les uns après les autres dans le feu, afin de le rendre mobile. Les Aztèques voient dans cet épisode le premier sacrifice, qu'ils célèbrent par celui d'humains, offrandes permettant de conserver le mouvement du soleil, mais aussi celui de la lune.

NANDI

INDE

Ce taureau blanc est la monture (*vâhana*) de Shiva*, souvent représenté assis devant les temples consacrés au dieu. Nandi (« joyeux ») représente la justice, la droiture, et ses testicules, la vie et la fertilité. Il est d'usage de les toucher avant d'entrer dans les sanctuaires. On lui attribue l'enseignement aux hommes de l'amour servi par la musique et la danse.

NAPI

AMÉRIQUES/PIEDS NOIRS

Appartenant à la famille linguistique algonquine, les Pieds Noirs (Blackfoot, du nom de leurs mocassins noircis) forment une confédération de trois groupes répartis aux États-Unis (Montana et Idaho) et au Canada. Ces Amérindiens des plaines ont perpétué la danse du Soleil, qu'ils nomment *Grande Medecine Dance* et que leur a transmise Poïa, fils d'une superbe Amérindienne, Soatsaki, et de l'Étoile du matin, fils du Soleil et de la Lune. Dans les croyances, le monde surnaturel est en effet dominé par le monde naturel que dirige le soleil et son subordonné, le castor. L'astre est parfois personnifié par Napi, le Vieil Homme. Vivant dans un monde vide, il a créé les montagnes Rocheuses, les arbres, le castor et autres quadrupèdes, les animaux rampants, et jusqu'aux oiseaux et aux poissons. Puis il a façonné deux statues à partir de la boue d'une rivière et, par son souffle, a donné vie au premier couple humain, ancêtre des Blackfoot qu'il a ensuite créés et instruits, notamment au combat et à la chasse au bison. Napi leur a appris aussi le respect de la nature, l'interprétation des rêves et la quête de visions, ainsi que la défense du territoire qu'il leur a confié, quitte à prendre les armes. Enfin, la source essentielle de leur alimentation et de leurs besoins étant le bison, les Pieds Noirs lui consacrent une danse, occasion d'invoquer le soleil et de fumer le tabac, plante sacrée apportée par Apikunni, après qu'il eut tué le premier ennemi à la guerre avec un bâton de tremble.

NARASIMHA

INDE

Incarnant la force et la bravoure, Narasimha est un homme-lion. Il est le quatrième avatar* de Vishnu*, qui prend cette forme pour affronter Hiranyakashipu. Ce démon, roi des asuras*, fait preuve d'une telle ascèse et d'une telle dévotion que Brahmâ*, le dieu créateur, lui accorde ce qu'il veut. Il revendique alors l'invulnérabilité : il ne pourra être tué ni le jour ni la nuit, ni dans ou hors de son palais, ni par un

homme, ni par un dieu, ni par un démon ni par un animal, sauvage ou domestique, ni dans les airs ni sur Terre. Et sans armes. Brahmâ cède : Hiranyakashipu évince Indra*, dont il s'accapare les offrandes lors des sacrifices, et s'empare des trois mondes (céleste, terrestre, infernal). En même temps, il ne cesse de tourmenter son fils Prahlâda, adorateur de Vishnu, et tente même de l'assassiner. Alerté, Vishnu réagit. Devenu Narasimha (« ni homme, ni animal… »), il sort d'une colonne où il s'était caché, saisit Hiranyakashipu, se place sur le seuil de la porte (ni dans ou hors du palais), le met sur ses genoux (ni dans l'air, ni sur Terre) et l'étripe avec ses ongles, le tout se déroulant au crépuscule, donc ni la nuit, ni le jour.

NARCISSE

GRÈCE



Remarquable pour sa beauté, le jeune Narcisse suscite les désirs féminins et masculins. Le poète romain Ovide* en fait le fruit des amours de Liriopé, une Naïade*, et du fleuve Céphise, des parents que le devin Tirésias* met en garde : l'enfant vivra très vieux s'il ne regarde pas son image. Les diverses tentatives de séduction laissent Narcisse indifférent, au point que la nymphe Écho* en meurt. De même, Aminias, trop amoureux, se suicide avec l'épée qu'il lui a offerte. Mais, avant d'expirer, il demande aux dieux de le venger. Némésis* (la vengeance), à moins que ce ne soit Aphrodite* ou Artémis*, provoque chez Narcisse une soif intense qui l'oblige à s'arrêter devant une source. Il aperçoit alors dans l'eau claire sa propre image, dont il s'éprend follement. Incapable de s'en détacher, il pense avoir à faire à quelqu'un d'autre, par nature insaisissable. Désespéré de ne pouvoir étreindre cet être, il se noie. Et sur le lieu de sa mort naît la fleur qui porte son nom.

Un évêque de Jérusalem porta le nom de (saint) Narcisse au IIe siècle. Il serait mort plus que centenaire.

NAT

MYANMAR OU BIRMANIE

Les Nat sont des génies omniprésents, bénéfiques ou maléfiques selon l'hommage qui leur est rendu : le fidèle est récompensé, le mauvais pratiquant est puni. Ils correspondent à des personnages réels au sort souvent dramatique, ou bien à des divinités importées d'Inde, sans oublier des influences bouddhistes. Leur culte, très ancien, répond aux préoccupations quotidiennes. Il cohabite avec le bouddhisme Theravada, qui concerne environ 85 % de la population. De nature chamanique, ponctuées par des offrandes et parfois des sacrifices, ces cérémonies et fêtes (*nat pwé*) visent à se concilier leur faveur pour obtenir de bonnes récoltes, la santé ou encore le bonheur.

Autrefois associés uniquement à la nature, les Nat habitent des lieux dont ils sont les protecteurs et les esprits tutélaires. Certains résident même en deux endroits, ce qui atteste une évolution de chaque Nat au fil du temps. Populaire et très vénéré, Ming Mahagiri*, par exemple, était un Nat de la montagne avant de devenir Eindwing Ming Mahagiri, le « Seigneur de la Grande Montagne dans la Maison ». La liste officielle, fixée à la fin du XVIIIe siècle, recense trente-sept Nat placés sous l'autorité d'un roi, d'abord équivalent d'Indra* puis inspiré d'un sage bouddhiste : vingt-deux remontent à celle établie par Anawratha (1044-1077), premier grand roi qui promut le bouddhisme.

NATHAN (Xe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Le nom Nathan vient sans doute de l'hébreu *natân-yah*, « Dieu a donné » ou « Dieu a ordonné ». Il est porté par un grand prophète de la Bible, salué par Ben Sira*, auteur du *Siracide* biblique, comme un Père, avec Hénoch*, Isaïe*, Élie* ou Élisée*. C'est dire son importance. Il intervient auprès du plus grand roi d'Israël, David* (1010-970), et de son fils Salomon* (970-931). Quand David lui apprend qu'il va construire le Temple de Jérusalem, il répond au nom de Dieu : « Je te donnerai un grand nom comme le nom des plus grands sur la Terre. […] Yahvé* t'annonce qu'il te fera une maison. Et […] je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles et j'affermirai sa royauté. […] Ma faveur ne lui sera pas retirée comme je l'ai retirée à Saül*. […] Ta maison et ta royauté subsisteront à jamais devant moi, ton trône sera affermi à jamais. » Dès lors, si le Temple échappe à David, l'avenir d'Israël est garanti par la dynastie du roi, dont un descendant, le Messie*, le libérateur, entretiendra l'espoir aux moments les plus sombres. Nathan pèse de son poids dans la succession de David, en choisissant Salomon, premier représentant de cette dynastie qui ne s'éteindra jamais, et bâtisseur du Temple.

NEAT KA

CAMBODGE

Les Neat Ka sont des génies fonciers inscrits dans la culture cambodgienne, et vénérés par les populations urbaines et rurales. Dotés de noms propres ou de noms génériques indiquant leur fonction,

ils existent seuls ou en groupes. Signalés par des offrandes, ou plus rarement par des installations votives, ces esprits invisibles sont les protecteurs et les tuteurs d'un arbre, d'une termitière, d'une rivière, d'une montagne, d'un village, d'une ville, d'une province. Même les monastères bouddhiques leur réservent un asile, ce qui atteste une cohabitation bienveillante entre le bouddhisme Theravada et les rites anciens. Certains remontent à des temps très anciens, alors que d'autres semblent plus récents, qui se réfèrent à des personnages réels du passé. Les cérémonies, destinées à solliciter leur bienveillance, font parfois intervenir le *rûp*, un chaman* qui, par ses pouvoirs, entre en contact avec le Neat Ka concerné.

NECTAIRE (1846-1920)

CHRISTIANISME

Nectaire n'est pas le saint légendaire qui, au Ier siècle, serait venu évangéliser l'Auvergne où son nom est encore célèbre. Il s'applique à un autre saint, l'un des plus populaires de la Grèce orthodoxe. Originaire de Thrace, Nectaire parfait ses études à Constantinople. Instituteur sur l'île de Chio, près de la côte turque, il finit par y devenir moine (1876) au monastère de Néa Moni. Diplômé de théologie à Athènes (1885), ordonné prêtre, il est nommé métropolite de la Pentapole (« cinq villes ») de Libye. Chassé par des opposants, il retourne à Athènes, où il est prédicateur (1891-1894) puis formateur de prêtres. L'attrait de la vie monastique étant le plus fort, il fonde sur l'île d'Égine le monastère de la Sainte-Trinité, vers 1905. Nectaire est fêté le 9 novembre. Il ne doit pas être confondu avec Nectaire et Théophane, fondateurs en 1518 du monastère de Barlaam des Météores, en Grèce.

NEFERTOUM

ÉGYPTE

Fils de Sekhmet* ou de Bastet*, deux déesses lionnes redoutables, et de Ptah*, Nefertoum est un dieu guerrier capable de prendre la forme d'un lion pour châtier les humains frappés de damnation. Il est surtout représenté en jeune homme portant sur la tête une fleur de lotus, d'où sortit le soleil du matin (Atoum*) au moment de la création. Il est aussi en relation avec Rê*, le soleil au zénith. Il est enfin le gardien de la frontière orientale de l'Égypte, c'est-à-dire la direction du lever de notre étoile.

NEHER, ANDRÉ (1914-1988)

JUDAÏSME

Né à Obernai, en Alsace, il suit sa famille à Strasbourg, où il enseigne l'allemand. La ville étant évacuée à la déclaration de guerre, en septembre 1939, il gagne avec les siens la Corrèze et s'installe près de Brive. Mais les lois antijuives de Vichy le privent de son poste, fin 1940. Après la Libération, il délaisse la littérature allemande pour se consacrer pleinement à l'étude de la Bible, notamment grâce au soutien de son épouse et collaboratrice Renée Bernheim. En 1950 paraît *Amos*, contribution à l'étude du prophétisme*, ouvrage suivi d'autres écrits majeurs : *Essence du prophétisme* (1955), *Moïse* et la vocation juive* (1956), *Jérémie** (1960) et, avec sa femme, *Histoire biblique du peuple d'Israël* (1962). Dans son œuvre, novatrice à cette époque, André Neher ne cesse de recréer un lien entre la Bible d'un côté, le monde juif et Israël de l'autre, sans perdre de vue l'angle théologique et historique. Président du département français du Congrès juif mondial, il occupe de 1955 à 1974 la chaire d'études hébraïques de l'université de Strasbourg. Mais il quitte la France en 1973 pour s'installer à Jérusalem. Il aura contribué, avec Georges Vajda*, à revivifier les études juives en France.

NEITH

ÉGYPTE

Déesse armée d'un arc et de flèches qui chassent les démons, coiffée de la couronne rouge de Basse-Égypte, Neith est vénérée surtout à Saïs, dans le delta du Nil. Personnalité riche et complexe, elle est vue par exemple comme la créatrice qui, émergeant de l'océan primordial, fait surgir le monde par sa parole, donc sans sexualité car elle est mâle et femelle. Elle a semé ainsi la graine d'où naîtront les dieux et les hommes. Neith peut assumer aussi les fonctions de protectrice du sommeil ou des morts dont elle garde, avec trois autres déesses (Isis*, Nephtys* et Selkis*), les vases canopes contenant les organes du mort, en association avec les fils d'Horus*. La tradition en fait parfois la mère de Tefnout* (humidité), de Sobek*, le dieu crocodile, ou de Shou* (air). Elle peut être aussi la parèdre de Khnoum*, le potier divin, ou encore être identifiée à Nout*, le ciel. Les Grecs l'assimileront à Athéna*. Parce qu'elle offre les bandelettes et les linceuls des momies, elle est considérée comme la déesse du tissage et des huiles dont on oint les morts.

On attribue à Neith un fils, dieu apparu dans la mythologie au VIIe siècle avant notre ère. Il s'agit de Toutou, appelé Totoès par les Grecs et Tithoès par les Romains. Il apparaît le plus souvent en sphinx dont l'aspect diffère selon les animaux qui, comme le lion, lui procurent leur puissance. Coiffé de divers sym-

boles illustrant son autorité, Toutou est le maître des démons à la magie redoutable, dont il faut se concilier les faveurs pour éviter les mauvais génies.

NEKHBET

Égypte

Divinité remontant à des temps lointains, Nekhbet est un vautour blanc, ou une femme coiffée des plumes de cet oiseau. Déesse protectrice de la Haute-Égypte, dont elle porte la couronne blanche, elle est associée à Ouadjet*, la déesse tutélaire de la Basse-Égypte symbolisée par la couronne rouge. À ce titre, elle est l'une des garantes de la royauté et la protectrice du pharaon ainsi que de la reine qui porte un vautour dans sa coiffure. Le centre du culte de Nekhbet se trouve à El-Kab, en Haute-Égypte, site qui accède aux oueds du désert qu'elle surveille. La tradition en fait aussi une déesse lunaire, des accouchements et des naissances, dont celle des dieux et des rois. Cette dernière fonction lui vaut d'être assimilée à Eileithya (ou Ilithye). Cette déesse grecque des douleurs de l'enfantement, originaire du pays des Hyperboréens, un peuple mythique du nord, vient aider Léto* à mettre au monde Apollon* et Artémis*.

NÉMÉSIS

Grèce



Fille de Nyx* (nuit), Némésis attire l'attention de Zeus* qui la poursuit sur terre et sur mer. Elle a beau prendre la forme de divers animaux, il se change en créature toujours plus rapide. Au final, devenue une oie, elle est rattrapée. Le dieu, devenu un cygne, la féconde. Elle pond alors un œuf que recueille Léda, épouse de Tyndare, le roi de Sparte. De cet œuf naissent Hélène*, Castor* et Pollux. Némésis s'affirme ensuite comme la déesse de la Vengeance et du Châtiment des dieux dont elle applique la justice. Elle est associée à Thémis* dans certains cultes, dont son grand sanctuaire de Rhamnonte, près de Marathon. Elle est parfois surnommée Adrasteia, « celle à qui personne n'échappe », qualificatif donné aussi à Cybèle*.

NEPHTYS

Égypte

Fille de Nout* (ciel) et de Geb* (Terre), Nephtys (« maîtresse de la maison ») aide sa sœur Isis* dans la quête du corps d'Osiris*, leur frère, et dans sa renaissance. Déesse funéraire, elle figure à la tête des sarcophages, et Isis aux pieds. Avec Neith* et Selkis*, toutes deux, présentes au jugement des morts derrière Osiris, ont la garde des vases canopes en association avec les fils de son neveu Horus*, dont elle a été la nourrice. Épouse de son frère Seth*, qu'elle délaisse après le meurtre d'Osiris, elle ne conçoit pas d'enfant, mais Plutarque (vers 50-135) lui prête la maternité d'Anubis*, fruit d'un adultère avec Osiris. En effet, lorsqu'elle cherche son bien-aimé, Isis suit la trace du mélilot, plante poussant au bord des routes après le passage d'Osiris. Puis elle constate que sur le lit de sa sœur gît une guirlande de mélilot, preuve qu'elle a été trompée. Nephtys est représentée en général comme une femme portant le symbole hiéroglyphique de son nom sur sa tête.

NEPTUNE

Rome

Ancien dieu italique, dont le pendant étrusque est Nethuns, Neptune est d'abord un dieu des Eaux douces et de l'Humidité. L'influence du grec Poséidon* en fait ensuite le maître de la mer. Il est fêté depuis très longtemps le 23 juillet, lors des Neptunalia, à l'époque des chaleurs intenses et des sécheresses menaçantes, dont les participants se protègent sous des huttes de feuillage. Neptune a pour épouse Salacia, homologue de l'Amphitrite* grecque. Comme Poséidon, son attribut est le trident. Ses animaux sont le dauphin et le cheval, dont il préside les courses.

NÉRÉE

Grèce

Dieu marin existant avant Poséidon*, Nérée est le fils de Gaïa* (Terre) et de Pontos, mais on lui attribue aussi pour parents Océan* et Téthys. Ce dieu est capable de divination et de métamorphose, comme ses homologues marins, tel Protée*, avec lequel il est parfois confondu. Représenté comme un vieil homme bienveillant aux cheveux blancs comme l'écume, il est le gardien de la Méditerranée. Nous le retrouvons dans divers récits, lorsqu'il révèle à Héraclès la localisation du jardin des Hespérides, ou lorsqu'il prévient Pâris*.

Avec son épouse Doris, fille d'Océan, Nérée conçoit les Néréides, les nymphes de la mer, dont les noms et le nombre varient selon les auteurs. Hésiode*, par exemple, en mentionne cinquante. Dansant et

chantant, ces belles jeunes filles, parfois moitié poisson, chevauchent des dauphins, des tritons* ou des hippocampes. On les voit aussi former le cortège de Poséidon* et de son épouse Amphitrite*, elle-même néréide. Certaines de ces nymphes sont également célèbres, comme Galatée, aimée du cyclope Polyphème*, ou Thétis*, la mère d'Achille*. Bienveillantes et amicales, elles aident les marins à affronter les tempêtes. Mais elles peuvent se mettre en colère, comme le montre l'histoire d'Andromède*.

NERGAL

ORIENT ANCIEN



Associé à la planète Mars*, la planète dont le rougeoiement est de mauvais augure et l'obscurité favorable, le viril et vaillant Nergal est le « seigneur de la grande ville », c'est-à-dire de l'enfer. D'abord dieu céleste chargé des vivants, il doit ce rôle infernal à son union avec une déesse redoutable. Le mythe babylonien *Nergal et Éreshkigal* montre que tout guerrier, fût-il le meilleur, ne peut échapper à la mort. Nergal participe à un banquet des dieux invités par Anu*. Résidant au fin fond de son royaume des morts, Éreshkigal* ne peut être présente car il lui est interdit de quitter son territoire. Elle reste ainsi à l'écart du monde des vivants et de celui des dieux. C'est pourquoi elle a mandé son Premier ministre Namtar, le destin, afin de recevoir sa part des offrandes. Tous les convives se lèvent pour rendre hommage au messager, excepté Nergal. Furieuse, Éreshkigal exige que l'irrespectueux lui soit livré. Terrifié à cette idée, Nergal demande l'aide d'Enki*/Éa, qui lui conseille de se raser la tête. Lorsque Namtar vient le chercher, il ne peut le reconnaître, mais il promet de revenir le mois suivant. Nergal, sur l'avis d'Éa, se rend tout de même aux enfers. Il est escorté de quatorze gardes qui se postent par paires à chacune des sept portes accédant au royaume infernal. Il pourra ainsi s'enfuir, puisque les panneaux resteront ouverts pendant sept jours et sept nuits ! Lorsqu'il la voit, il se précipite pour la tuer, mais elle l'a attiré parce qu'elle lui voue en fait une passion dévorante qu'il finit par partager avec ardeur. Ils font l'amour pendant les sept jours et les sept nuits. Revenu tout de même auprès des dieux, Nergal est tenu d'épouser la déesse, avec laquelle il partage le pouvoir sur les enfers.

Assimilé dans certaines sources à Erra*, la peste et la guerre, Nergal se montre aussi redoutable que son épouse : il envoie des épidémies, des canicules, des incendies ou des inondations. Mais il est aussi invoqué pour son aspect bénéfique et protecteur.

NÉRI, PHILIPPE (1515-1595)

CHRISTIANISME

Né à Florence, Philippe Néri connaît, grâce à des dominicains, les écrits de Savonarole*, qui le passionnent et le marqueront à jamais. En 1533, il abandonne un héritage transmis par un oncle et préfère devenir, à Rome, un « vagabond de Dieu » plongé dans l'ascèse et la prière. Il loge alors chez un ami florentin. Habillé en ermite, il étudie, visite les jeunes, les prisonniers, les malades. En 1548, celui que les Romains appellent « le bon Philippe » fonde avec une quinzaine de compagnons la confrérie de la Très Sainte Trinité*, chargée de soigner les pèlerins démunis et malades. Ordonné prêtre en 1551, il va vivre avec les prêtres de l'église San Girolamo. De cette cohabitation naît l'Oratoire, communauté centrée sur la prière, la prédication et le chant. L'enseignement est une autre préoccupation des membres, qui ne prononcent pas de vœux. L'Oratoire essaime notamment en France, avec Pierre de Bérulle*. Philippe Néri est fêté le 26 mai.

NESTOR

GRÈCE

Fils de Chloris, seule enfant rescapée d'Amphion* et Niobé, Nestor a pour père Nélée, roi de Pylos (Messénie) et frère de Pélias*. Avec onze de ses douze fils, Nélée s'oppose à Héraclès*, qui les massacre tous. Une des raisons invoquées est le vol des bœufs de Géryon, lors du dixième travail du héros. Le seul survivant de la fratrie est Nestor, qui, dit-on, doit la vie à son jeune âge ou à son absence au moment des faits. Devenu roi de Pylos, il s'illustre dans le combat contre les centaures*, dans l'expédition des Argonautes de Jason*, la chasse du sanglier de Calydon menée par Méléagre*. Connu pour sa sagesse, sa bravoure et son éloquence, il est déjà âgé lorsqu'il participe à la guerre de Troie où les Grecs écoutent ses avis et ses conseils. Il finit ses jours en son royaume prospère, après avoir vécu sur trois générations, une longévité accordée par Apollon*.

NESTORIUS (vers 380-vers 451)

CHRISTIANISME

Né en Syrie, moine à Antioche, Nestorius devient évêque de Constantinople (428), un poste important dans l'Empire byzantin. Prolongeant une réflexion théologique apparue à Antioche dans la première moitié du siècle précédent, il jette un pavé dans la mare : Jésus possède bien deux natures, humaine et divine ; en revanche, il ne possède pas une personne (incarnation de Dieu en son Fils), mais deux, l'homme et le Christ, dans lequel vit le Verbe de Dieu. Marie ne peut donc être la « mère de Dieu » (*Theotokos*, en grec), mais simplement celle de l'homme. D'ailleurs, le Verbe ne peut avoir de mère… Pour le pape Célestin Ier (422-432) et pour Cyrille d'Alexandrie*, farouche gardien de l'orthodoxie, cette position, qui va à l'encontre de la foi populaire, est inadmissible. En 431, l'empereur d'Orient Théodose II convoque un concile à Éphèse. Arrivé dès le 21 juin, Cyrille ouvre l'assemblée sans attendre les partisans de Nestorius, conduits par Jean, l'évêque d'Antioche, et retardés dans leur voyage. Marie est proclamée Theotokos, le nestorianisme est condamné. Des rixes opposent même les deux camps dans les rues de la ville. Au final, Nestorius est démis de ses fonctions, ses œuvres sont détruites, et il meurt en exil. Le concile de Chalcédoine (451) décide alors que Jésus ne fut qu'une seule et même personne, mais qu'il possédait deux natures, humaine et divine. Les nestoriens se répandent cependant à la fin du ve siècle, en Perse (Iran), sous les Sassanides. Ils y forment l'« Église d'Orient », qui se répand jusqu'en Inde et en Chine (viie siècle). Très réduite aujourd'hui, elle est présente en Iran, Irak, Inde, Syrie ou encore au Kurdistan.

NGAI

AFRIQUE

Dieu créateur du ciel, de la Terre, des roches, des animaux et des plantes, Ngai, ou Enkai, Engai, est vénéré au Kenya, parmi les Massaïs, les Kikuyus ou encore les Kambas. À la fois bénéfique et redoutable, il est particulièrement associé aux montagnes, qui lui servent de résidence. Selon les Kikuyus, il habite le Kirinyaga, c'est-à-dire le mont Kenya au capuchon enneigé. Pour les Massaïs, c'est le Kilimandjaro qui se dresse en Tanzanie. Naiterokop, leur ancêtre, reçut d'ailleurs du dieu une épouse et du bétail, afin de donner naissance à leur peuple.

NGÔ VAN CHIÊU (1878-1932)

VIETNAM

En 1919, ce fonctionnaire est en poste sur l'île montagneuse de Phu Qoc, dans le golfe de Siam. Taoïste et adepte du spiritisme, il est désigné par l'être supérieur, Cao Daï, le « palais suprême ». C'est pourquoi il est considéré comme le premier caodaïste. Mais il faut attendre 1926 pour que le caodaïsme soit fondé officiellement à Saigon, sous l'impulsion d'un disciple de Ngô Van Chiêu, Lê Van Trung (1875-1934), le premier « pape caodaïste ».

Le caodaïsme est un culte syncrétique fondé sur la communication avec les esprits supérieurs. Il unit le bouddhisme (aux apports importants), le taoïsme, le confucianisme et le christianisme. Des personnages illustres sont honorés, comme le Bouddha*, Confucius*, Laozi*, Jésus* et Mahomet*, mais aussi des figures plus étonnantes, comme Jeanne d'Arc*, Allan Kardec, fondateur du spiritisme, Victor Hugo, Camille Flammarion ou Winston Churchill !

NICAISE († en 407)

CHRISTIANISME

Évêque de Reims, Nicaise (du grec *nikê*, « victoire ») refuse de quitter sa ville menacée par des Vandales. Alors que la plupart des habitants ont fui, il a choisi de rester auprès des vieillards, des infirmes et de ceux qui n'ont pu partir. Lorsque les Vandales arrivent devant la cathédrale, ils le trouvent sur le parvis, prêt à discuter. Il est abattu avec sa sœur Eutropie et deux de ses clercs, Florent et Jucundus. Nicaise est fêté le 14 décembre. Un autre saint Nicaise aurait été converti à Athènes par Paul*, puis aurait évangélisé en Gaule.

NICÉPHORE D'ANTIOCHE (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

À Antioche (Turquie), Nicéphore (le « porteur de victoire », en grec) vit sous le règne de l'empereur Valérien (253-260), persécuteur de chrétiens. Il se lie d'une forte amitié avec un prêtre, Sapricius, mais tous deux se brouillent. Malgré ses efforts, il ne rencontre que la dureté de cœur de Sapricius. La réconciliation est impossible. Même lorsque son ami est condamné à la décapitation, il le suit jusqu'au lieu du supplice. En vain. Mais, alors que le bourreau va abattre sa hache, Sapricius sauve sa vie en reniant sa foi. Nicéphore s'offre à sa place et se laisse trancher la tête. Il est fêté le 9 février.

Il ne doit pas être confondu avec Nicéphore Ier (vers 758-829). Ce patriarche de Constantinople, élu vers 806, est déposé et banni par l'empereur Léon V l'Arménien (813-820) pour ses diverses positions en faveur des icônes. Il meurt après

quatorze ans d'exil. Méthode* transférera ses reliques (842) à Constantinople, avec l'accord de l'impératrice Théodora*.

NICHIREN (1222-1282)

JAPON/BOUDDHISME

Entré à 11 ans dans les ordres bouddhiques, Nichiren (« lotus du soleil »), fils d'un modeste pêcheur, s'initie à l'école Tendai puis au Jôdo (fondé par Hônen*), tous deux fondés sur le *Sûtra du Lotus*. Après d'autres expériences et voyages, il conclut qu'aucune famille du bouddhisme n'est satisfaisante. Il crée alors un courant reposant exclusivement sur le *Sûtra du Lotus*, lequel renferme la quintessence de l'enseignement bouddhique. Il préconise de réciter plusieurs fois, devant le texte du Sûtra, le titre de celui-ci : *Nam Myôhô Renge Kyô* (« hommage au Sûtra du Lotus de la Loi Merveilleuse »). Titré *Saddharma Pundarîka Sûtra* (« Sûtra du Lotus de la Vraie Loi ») en sanscrit, ce texte, l'un des plus anciens du Mahayana, est réputé apporter de grands mérites lorsqu'il est copié. Il contient la pensée universelle du Bouddha* et les moyens de la transmettre afin de conduire à la libération par une conduite exemplaire.

Pour l'intransigeant Nichiren, sa doctrine est la seule capable de tirer le Japon de ses difficultés en instaurant un exemple de comportement, donc de vie. Au contraire des autres, coupables d'avoir enfoncé le pays dans le déclin, les fléaux et les guerres, elle est le véritable héritage du Bouddha. Pour apporter le salut, il suffit de réciter entièrement le Sûtra. Renvoyé de son monastère, il vilipende le Tendai, le Jôdo, le Shingon de Kûkai* et le Ritsu de Ganjin*. Banni sur une île, il retourne à son monastère de Kamakura et meurt à Ikeyami. Il laisse une œuvre importante.

L'école qui porte son nom, appelée d'abord Hokke-shu, « école du lotus », a évolué au fil des siècles pour se diviser en différentes branches, ainsi qu'en courants secondaires, dont le plus connu est la secte Sôka Gakkai, fondée en 1930 par Tsunesaburô (Makiguchi Jôzaburô, 1871-1944).

NICODÈME (Ier siècle)

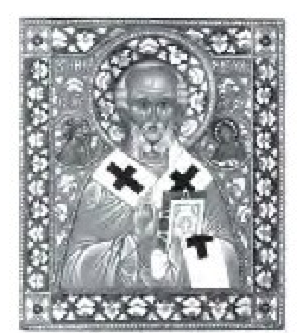
CHRISTIANISME

Cité par l'évangéliste et apôtre Jean*, Nicodème est un pharisien du Sanhédrin, qui finit par se rallier à Jésus*. Après la crucifixion de ce dernier, il aide Joseph d'Arimathie* à le placer dans son tombeau, que Marie de Magdala* et d'autres femmes trouveront vide deux jours plus tard. Considéré comme un saint par les catholiques et les orthodoxes, il est fêté le 3 août. Nicodème a donné son nom à un évangile apocryphe, appelé d'abord *Actes de Pilate**.

Le nom Nicodème est aussi celui d'un saint de Roumanie, Nicodème de Tismana (vers 1320-1404), ou Nicodim, fondateur de monastères, et l'un des pères de l'hésychasme. Nicodème l'Hagiorite (1748-1809), d'origine grecque, est un autre grand maître hésychaste. Son surnom « hagiorite » vient de la « sainte montagne », le mont Athos où il se fait moine en 1775.

NICOLAS (IVe siècle)

CHRISTIANISME



Évêque de Myre (Turquie), Nicolas, l'un des saints les plus populaires, s'est rendu célèbre par ses miracles. « Le jour de sa naissance, il se tint debout dans le bain », raconte Jacques de Voragine*. Un jour, il ressuscite trois enfants assassinés par un boucher (ou un aubergiste) et convertit le meurtrier. Une autre fois, il guérit un lépreux. Il évite à des jeunes filles d'être prostituées par leur père qui voulait leur constituer une dot en or, en donnant l'argent nécessaire. Enfin, il protège les bateaux en détresse. Nicolas serait mort vers 350. Son culte se répand ensuite en Orient et en Occident, surtout après le transfert de ses reliques supposées à Bari, en Italie, à la fin du XIe siècle.

Nicolas est fêté le 6 décembre. Il est le patron des enfants, des écoliers, des bateliers, des vitriers, des pêcheurs, des marins, des tonneliers, des voyageurs, des pèlerins, de la Lorraine et de la Russie. Lors de sa fête, très populaire, il distribue des cadeaux et des friandises aux enfants. C'est pourquoi il est souvent représenté avec une hotte remplie de présents. Coiffé de sa mitre, vêtu d'un long manteau rouge ou violet, il porte une barbe blanche et une crosse d'évêque. Il est accompagné du Père Fouettard. Ce personnage, qui serait en fait le meurtrier converti, bastonne les petits monstres.

Nicolas et les saints

Nicolas signifie « victoire du peuple » en grec. Ermite de saint Augustin, l'Italien Nicolas de Tolentino (mort vers 1310) a la réputation d'un grand thaumaturge et prédicateur, qui vénérait Nicolas à Bari. L'ermite Nicolas deFlue (1417-1487) est le Père de la Suisse, dont l'unité lui doit beaucoup. Il pacifie les territoires en faisant cesser les querelles au sein de la Confédération suisse. Nicolas de Corinthe subit la torture et le martyre à Constantinople, en 1554. Nicolas Planas (1851-1932) est un célèbre prêtre d'Athènes, où il officie pendant cinquante-deux ans.

Les Hollandais importèrent Nicolas aux États-Unis, où il devint Santa Claus, personnage popularisé au XIXe siècle dans le cadre de Noël, et non plus du 6 décembre. Il y devient, après des métamorphoses, le père Noël, dont le visage familier a été créé en 1931 à des fins publicitaires par une marque étasunienne de soda.

NINHURSAG

ORIENT ANCIEN

Déesse sumérienne de la Terre, Ninhursag est la « dame de la montagne ». À Obeid, au sud de l'Irak, elle était représentée sur une frise de la première moitié du IIIe millénaire, parmi des vaches donnant leur lait. Plus au nord, à Mari, sur les bords de l'Euphrate, elle possède un temple à la même époque, près d'autres divinités comme Shamash*/Utu. Le culte de cette ancienne déesse mère était donc assez large en Mésopotamie, dont Kish et Lagash. On fait parfois de Ninhursag la mère de Ninurta*, donc l'épouse d'Enlil*. Elle est surtout connue pour un mythe sumérien mettant en scène son aspect fécondant. L'action se situe dans le pays lointain de Dilmun (très difficile à localiser), dont Ninhursag est la « mère » sous le nom de Nintur, associé aux notions de naissance et de forme. De son union avec Enki* naît la déesse Ninsar, chargée des plantes vivrières. Toujours avide de sensualité, Enki s'unit à cette fille qui donne naissance à une autre déesse, Ninkura, chargée des plantes à fibres. Le dieu agit de même avec les déesses suivantes, fournissant ainsi toutes les divinités garantissant la végétation. Bien sûr, Ninhursag désapprouve ces coucheries successives et parvient à le faire revenir dans son lit. De leurs rapports naissent d'autres divinités, garantes contre les diverses maladies.

NINIGI

JAPON

Ame no Wakahiko est mandé par les dieux célestes qui, déçus par des émissaires précédents, l'envoient sur Terre pour observer Izumo (ville sur la côte ouest du Japon) et le soumettre. Une fois arrivé, il épouse Shitatera-Hime, sœur du dieu régnant Ôkuni Nushi*, et ne donne plus signe de vie. Alertés, les dieux lui envoient un faisan, messager que le courageux *kami*, croyant à un mauvais présage, abat d'une flèche donnée par Takami Musubi. Ce dernier siège au côté d'Amaterasu*, la déesse du Soleil présentée comme son épouse, qui lui demande ses conseils, comme à d'autres divinités – il est probable qu'il fût d'abord un dieu primordial et créateur. Furieux, il abat Ame no Wakahiko, qui est enterré. Deux autres dieux sont alors missionnés auprès d'Ôkuni Nushi et ses fils, qui acceptent l'allégeance à Amaterasu.

C'est alors qu'Amaterasu envoie son petit-fils Ninigi, avec l'accord de Takami Musubi. Avant son départ, elle lui remet les trois trésors sacrés qui deviendront les insignes du pouvoir impérial japonais. Ninigi quitte le domaine céleste et descend sur Terre. Des *kami* célestes l'accompagnent, dont Ame no Futotama et Ame no Koyane, les premiers prêtres shintô, sans oublier Ame no Uzume* et Ame no Ôxhihi, son garde du corps. Entre-temps, Futsu Nushi, dieu du Feu et de la Lumière, et général d'Amaterasu, a préparé son arrivée, ainsi que Take Mikazuchi*, le tonnerre. Mais, parvenu au pont céleste qui mène à la Terre, il se heurte au gardien, Saruda Hiko, géant à l'aspect terrible qui refuse le passage. Ame no Uzume, nullement impressionnée, marche vers ce dernier de manière lascive, et le convainc de libérer l'accès en lui dévoilant une partie de ses charmes. Par gratitude envers ce *kami*, Ninigi accepte que la belle déesse devienne sa femme. Puis il descend et mène sa conquête à partir du sud de l'île de Kyushu. Il épouse alors Konohana*, mère d'Hiko Hohodemi*, Hosuseri et/ou Hoderi. Dieu du riz et de l'abondance, il est considéré comme le grand-père de Jimmu Tennô, le premier empereur mythique du Japon, donc l'ancêtre de la lignée impériale.

NINURTA

ORIENT ANCIEN

Fils d'Enlil*, Ninurta est le dieu de la Guerre du panthéon mésopotamien. Violent, comparé parfois à un lion, il est adoré surtout à Nippur, au sud de Babylone, près d'Isin, où réside son épouse Gula*, déesse de la Guérison. Avec le temps, Ninurta fusionna avec un autre dieu dont il hérita la vocation agraire, ce qu'atteste son nom signifiant « seigneur de la terre ». Cet autre dieu est Ningirsu, le « seigneur de Girsu », ville également proche, située au nord du royaume de Lagash, le centre de son culte. Pour la mythologie, Ninurta reste le « champion » (*ur-sag*) des dieux qui le chargent de combattre les ennemis. Il vient par exemple à bout de l'aigle Anzû*, mais, gonflé d'orgueil après cette victoire, il ambitionne de remplacer le grand Enki* à la tête des dieux. Furieux, celui-ci crée une tortue qui attrape la cheville de Ninurta lorsqu'il se présente et l'enterre dans un trou. Enki, en utilisant cet animal d'ordinaire paisible, a voulu l'humilier et lui montrer sa puissance. Ninurta n'en reste pas moins un combattant, dont l'agressivité provoque une coalition de la nature menée par le démon Asakku, qu'il finit par terrasser. Au bout du compte, après avoir vaincu, il bénit les pierres qui lui sont restées fidèles et, pour cette raison, précieuses (ambre, lapis-lazuli, améthyste…).

À la fin du IIe millénaire, l'Assyrie reprit la figure puissante de Ninurta, devenu fils d'Assur*, dieu de la Chasse et de la Guerre. Dans sa capitale politique Kalhu, Assurnasirpal II (883-859) lui consacra un temple et une ziggourat. Quant à la Bible hébraïque, elle l'appelle Nemrod, personnification de l'Assyrie ou de ses grandes villes.

NIRRITÎ

Inde

Fils de Kashyapa*, Nirrita est le déclin, maître des spectres et des démons errants. Sa monture (*vâhana*) est un cadavre humain. Il a pour aspect féminin et épouse Nirritî, la misère, la déchéance et la pauvreté. Mère de la terreur et de la mort, elle habite le figuier sacré, le pipal. Dans la Bhagavad Gîtâ, par exemple, Krishna* se compare à cet arbre ou *açvattha*, qui, naissant d'une petite graine, produit pourtant une foison de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits.

NISABA

Orient ancien

Déesse sumérienne de la Sagesse, des Plantes nourricières, de l'Écriture et de la Comptabilité, deux domaines des scribes, Nisaba (« dame de la répartition du grain ») joue un rôle dans le fonctionnement de la société. Elle supervise l'alimentation et la consigne au moyen de l'écrit. Fille d'Anu*, mère de Ninlil, l'épouse d'Enlil*, elle est vénérée à Sumer dès le milieu du IIIe millénaire avant notre ère. Elle est aussi la sœur de Ningirsu/Ninurta*, un dieu des cultures et de la fécondité. Elle est inséparable du calame, qui sert à écrire sur les tablettes d'argile. Son culte disparut en Assyrie sous Assourbanipal* (668-627), au profit de Marduk* et de Nabû.

NJORD

Germano-Nordiques

Dieu scandinave de la Mer, de la Fertilité, de la Navigation, de la Fécondité et de la Prospérité, Njord est le père de Freyja* et de Freyr*, enfants nés de sa sœur. Chargé aussi du feu et du vent, il garantit de bonnes pêches et assiste les bateaux en difficulté, ce qui le différencie d'Aegir*. Il appartient aux Vanes*, dont il est l'un des plus anciens représentants. Afin de garantir la paix avec les Ases*, la grande famille des dieux, il devient otage de ces derniers, avec ses deux enfants, leur mère étant refusée en raison des liens incestueux du couple, réprouvés par Odin* et sa suite – Mimir* et Hoenir sont l'échange inverse. Installé à Asgard, le monde des Ases, il occupe le Noatum, le « Clos des Nefs », un domaine jonché de navires en construction. C'est alors qu'intervient Skadi. Cette géante* des glaces, personnification de l'hiver, est la fille de Thiazi, le ravisseur d'Idun*, déesse aux pommes de jouvence, abattu aux portes d'Asgard. Ulcérée, elle est prête à se venger violemment. Pour l'amadouer, les Ases lui proposent de l'or. Elle refuse et exige une autre réparation. D'abord, qu'on la fasse rire : Loki* y parvient en attachant ses testicules à une chèvre. Ensuite, qu'elle épouse l'un d'entre eux. Pour choisir l'élu, elle ne doit regarder que les pieds et s'arrête sur les plus beaux, certaine qu'ils appartiennent à Baldr*, le dieu splendide et bon. Mais ce n'est que Njord. À partir de ce jour, et après des noces mornes, le couple ne s'entendra jamais… Détestant l'affairement bruyant de Noatum, Skadi préfère vivre à Jotunheim, le monde inhospitalier des géants avec ses montagnes glacées et enneigées. Elle s'y unit au fils de Sif*, c'est-à-dire Ull, dieu de la Chasse, du Vent et de l'Hiver. Quant à Njord, il devient un grand prêtre, avec Freyr, tandis que Freyja est dévolue aux sacrifices.

Njord ou Nerthus ?

Vénérée par les anciens Germains, Nerthus est décrite par l'écrivain romain Tacite (35-120 apr. J.-C.) dans son ouvrage *Germanie*, daté de 98. Elle est la Terre Mère, dont la fête signe une trêve dans les guerres, et à laquelle sont sacrifiés des esclaves et des génisses. Associée à la fertilité et à la fécondité, elle correspond, chez les Scandinaves, à la forme féminine de Njord, sous laquelle il fut initialement honoré, ou à la forme primitive de Freyja. Elle pourrait être aussi la sœur de Njord, mère de Freyja et Freyr.

NOÉ

Judaïsme/christianisme/islam

Dans la Bible hébraïque, Noé (Noah en hébreu) est le petit-fils de Mathusalem et l'arrière-petit-fils d'Hénoch*. Il vit à une époque où, après la Création, le péché, inauguré par Adam* et Ève, a corrompu toute la Terre. Dieu, voyant en lui le seul juste, décide de l'épargner. Car il va châtier l'humanité en lui envoyant un déluge (du latin *diluvium*, « inondation »), ce qui fait de Noé l'un des patriarches antédiluviens. Dieu lui indique comment construire une arche (*arôn*, en hébreu) qui l'abritera, ainsi que les sept membres de sa famille et un couple de chaque être vivant. En sept jours, Noé assemble une armature de bois résineux qu'il couvre de roseaux et imperméabilise avec du goudron végétal. Le bâtiment (135 m × 67,5 m) de trois étages est percé d'une fenêtre et couvert d'un toit. Le Déluge s'abat pendant quarante jours et quarante nuits, supprimant toute vie. Après cent cinquante jours, l'eau se retire, décrue qui s'étale sur sept mois et au terme de laquelle l'arche se pose sur le mont Ararat (Turquie). Un arc-en-ciel signifie que Dieu scelle la première alliance avec les hommes, qui ne connaîtront plus jamais de déluge – ce mythe célèbre est sans doute inspiré de l'*Épopée de Gilgamesh**. Après avoir créé la vigne, Noé (« tranquillité », « repos ») meurt à 950 ans. Ses fils, Cham, Japhet (« qu'il donne du large ») et Sem*, vont peupler la Terre. À Japhet et ses descendants échoient les peuples au nord du Proche-Orient, à l'est de la Méditerranée et jusqu'au Caucase. Cham est un cas délicat. Un jour que Noé s'était enivré avec du vin, il s'endormit nu dans sa tente. Cham le découvre dans cet état et prévient ses frères, qui cachent aussitôt leur

père sous un manteau. Réveillé et dégrisé, Noé maudit Cham pour l'avoir surpris dans sa nudité, et bénit ses deux autres fils. Cham sera l'ancêtre de Canaan, la Terre promise qu'Israël aura tant de mal à s'approprier, mais aussi des autres grands ennemis d'Israël, l'Égypte et la Mésopotamie.

Dans le Nouveau Testament, Matthieu*, Luc* et l'épître de Pierre* se réfèrent à Noé et à son arche pour illustrer le Jugement dernier qui verra l'avènement du Fils de l'homme (formule empruntée à Daniel*). À l'insouciance des humains pécheurs submergés par les flots, il faut répondre par la foi exemplaire qui les aurait épargnés, se tourner vers Jésus* le sauveur.

Le Coran cite souvent Noé (Nouh, en arabe) et lui consacre la sourate 71. Les musulmans considèrent ce juste comme un envoyé de Dieu. Prophète à l'égal d'Abraham* et de Jésus, Noé a tenté en vain d'avertir les hommes du Déluge (*toufan*), « à voix haute », par « proclamation », et « en secret ». Mais en vain. Perdus par les tentations matérielles et les idoles avec leur cortège d'illusions, ils ont péri dans les eaux et ont été précipités dans les feux de l'enfer.

NORBERT DE XANTEN (vers 1080-1134)

CHRISTIANISME

Seigneur allemand né près de Cologne, Norbert devient chanoine de la collégiale de Xanten, en Rhénanie. Il mène la vie des jeunes hommes de son époque, entre mondanités et plaisirs. En 1115, la vision de Paul* qui se convertit sur le chemin de Damas provoque sa propre conversion de manière radicale. Il cède ses biens, mène une existence de prédicateur. En 1120, il fonde une communauté au lieu-dit Prémontré (Aisne). L'époque, marquée par un renouveau monastique (Cîteaux, chartreux…), permet à son œuvre de se répandre. En 1126, le pape Honorius III valide le choix de la règle d'Augustin d'Hippone*, renforcée par la rigueur cistercienne de Bernard de Fontaine*. La même année, Norbert est nommé archevêque de Magdeburg (Saxe-Anhalt). Norbert est fêté le 6 juin. Les prémontrés existent toujours.

NORNES

GERMANO-NORDIQUES



Proches des Moires* grecques et des Parques romaines, les Nornes sont les divinités du Destin, celui des dieux et des humains. Elles surveillent en outre l'arbre sur lequel poussent les pommes de la jeunesse éternelle, dont Idun* est la gardienne. Postées au pied d'Yggdrasil*, l'arbre qui soutient l'univers, elles sont près de la fontaine ou source Urbharbrunnr. Celle-ci

porte le nom de la plus âgée, Urdhr, qui représente le passé. Les deux autres sont Skuld (avenir) et Verdhandi (présent). La tradition en fait les fileuses de chaque destin individuel.

NOUN

ÉGYPTE

Représenté par un dieu à tête de grenouille, Noun (« qui n'a pas de nom ») est la personnification du vide, du néant, de ce qui n'existe pas, mais de cet océan primordial surgit la création du monde. Avec sa parèdre Naunet, il fait partie de l'ogdoade que clôturent Amon* et Amonet*. Noun oscille entre deux notions opposées illustrant l'existence. Après la création, il est installé aux limites du monde connu qu'il entoure, le menaçant en permanence de sombrer dans un nouveau chaos. Mais il est aussi synonyme de vie car il renferme toutes les eaux possibles, celles de la pluie, des mers, des fleuves et des rivières, des sources souterraines, sans oublier le ciel et le Nil fertile et nourricier. Selon une tradition, elle permet à Rê* (soleil) de se régénérer durant la nuit. Le matin, elle transmet la barque du dieu à Nout* (le ciel) pour un nouveau cycle quotidien.

NOUT

ÉGYPTE

Fille de Shou* et de Tefnout*, sœur de Geb* (Terre), Nout est la déesse du Ciel selon la mythologie en vigueur à Héliopolis. C'est pourquoi elle est représentée en femme dont le corps arc-bouté cercle la Terre à l'image de la voûte céleste, ses mains et ses pieds touchant les quatre points cardinaux. On la voit aussi en vache aux pattes ancrées dans le sol. Mère de Rê*, le soleil, elle l'accueille dans son entrecuisse pour la nuit afin qu'il se régénère, et lui redonne naissance chaque matin. Cette fonction lui attribue une dimension funéraire, les défunts, dont elle protège le sarcophage, souhaitant renaître pour l'éternité, à l'image du soleil et d'Osiris. Selon une tradition d'Héliopolis, Shou, désapprouvant l'union de Nout et de Geb, les sépare pour 360 jours. La déesse va voir Thot*, le dieu du Temps, et le défie aux dés. Ayant

NOUT OU OPET ?

Reposant sur ses pattes, la déesse hippopotame Opet est la nourrice des pharaons. Elle est vénérée à Karnak, où son temple a contenu les morceaux éparpillés et réunis du corps d'Osiris*, avant la renaissance du dieu. Elle a fini par se confondre avec Nout, qui a redonné vie à son fils. À Louxor, elle est adorée sous le nom d'Ipet, mère et parèdre d'Amon* qui, lors des onze jours de la fête d'Opet, est porté en procession de Karnak à Louxor, afin de se régénérer et donc d'apporter à l'Égypte et à son roi une force nouvelle.

gagné, elle obtient cinq jours de plus, soit 365 jours, durée de l'année. Elle en profite pour s'unir à Geb et conçoit quatre enfants : Isis*, Nephtys*, Osiris* et Seth*.

NOVATIEN (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Lorsque le pape Corneille* (251-253) accède au pontificat, il demande que les chrétiens ayant renié leur foi sous la persécution de l'empereur Dèce (249-251) soient pardonnés et réintégrés dans l'Église. À Rome, des voix s'élèvent. Corneille est déposé et remplacé par un grand clerc romain, Novatien, chef de file des « purs » (en grec, *katharoi*). Destitué et condamné par un synode (251), Novatien crée un schisme et fonde sa propre Église, avant de mourir à une date incertaine. Le novatianisme gagne Carthage, où Cyprien soutient Corneille, la Gaule et le reste de l'Occident chrétien, où il s'effacera au Ve siècle, et jusqu'à Antioche, où il persistera jusqu'au VIIIe siècle. Novatien est l'auteur d'un traité sur la Trinité*, l'un des tout premiers écrits théologiques latins de l'Église catholique.

NUADA

CELTES/IRLANDE

Roi des Túatha Dé Dánann*, Nuada (ou Nudd) perd sa main (ou son bras) droite dans la bataille contre les Fir Bolg, et du même coup le pouvoir, puisque la souveraineté est incompatible avec la moindre infirmité. Il est alors surnommé Airgetlam, « au bras d'argent ». L'intérim de Bres* s'avérant un désastre, il doit retrouver son trône dans un délai de sept ans, période qui sert à préparer la seconde bataille entre les deux camps où s'illustre Lugh*, dont il a reconnu les pouvoirs supérieurs. Malgré son glaive invisible, symbole de lumière et de justice, il y trouve la mort, terrassé par les yeux terribles de Balor*. Au pays de Galles, Nuada correspond à Llud ou Nudd.

NÜGUA

CHINE

Épouse et sœur de Fuxi*, Nügua (ou Niu Koua, Nükua, Nüwa) est une déesse puissante à la voix mélodieuse et charmante. Elle façonne l'homme à partir de l'argile jaune de Chine, juste après que la Terre et le ciel se sont séparés. Elle crée ensuite les classes sociales, puis garantit l'ordre du monde en éliminant le monstre Gong Gong*. Les hommes lui doivent aussi l'invention du mariage, la flûte ou encore l'irrigation. Nügua et Fuxi, les deux premiers San Huang*, les Trois Augustes, sont souvent représentés ensemble, sous la forme d'un couple humain dont les queues de dragon s'entremêlent. Elle tient le compas (la Terre) et lui, l'équerre (le ciel).

NUMA POMPILIUS

ROME

Successeur de Romulus* et deuxième roi légendaire de Rome (vers 715 et 673 av. J.-C.), Numa Pompilius est élu pour ses valeurs morales et son humanité. Pour sceller la paix entre les Sabins, dont il est, et les Romains, il fait construire un temple dédié à Janus*. Pacifiste, il inaugure une période assortie de grandes mesures. Dans ce contexte, il aurait été inspiré par Égérie, une nymphe* associée à Diane*. De nuit, elle lui prodigue des conseils en matière religieuse, de sorte que Numa décide de réformes, comme la création du collège des Vestales consacrées à Vesta* et de celui des Saliens servant Mars*. Il crée aussi les prêtres (flamines) de Jupiter*, Mars* et Quirinus*, divise l'année en douze mois lunaires et mois intercalaires, avec les jours fastes ou néfastes.

NYAMBE

AFRIQUE

Dieu du Soleil et de la Lune, Nyambe (ou Lesa) est adoré par les Lozis (ou Barotses) vivant en Zambie, Zimbabwe et Mozambique, sur les rives du Zambèze, long fleuve d'Afrique australe. Créateur des forêts, des plaines, de la lumière et des animaux, il a donné naissance à son épouse Nasilele et sa fille Mwambwa, ainsi qu'au premier homme, Kamunu. Mais ce dernier cherche à imiter son créateur, allant jusqu'à forger des outils, puis des armes à sa propre initiative. Excédés par les déviances de l'homme, Nyambe et Nasilele partent pour une île lointaine, ensuite une montagne. Enfin, montant sur la toile tissée par une araignée, ils gagnent le ciel après avoir tiré le fil. Ayant aveuglé l'animal pour que leur refuge reste secret, ils envoient la mort sur Kamunu et ses descendants, qui continuent cependant de se multiplier, de fixer l'horizon et d'adorer le soleil où se trouve le dieu.

Dans la partie mozambicaine du Zambèze, il existe aussi Tilo, dieu du Ciel, du Tonnerre et de la Pluie. Muluku est vénéré notamment par les Makuas. Il crée la première femme et le premier homme, qui s'installent sur Terre mais lui désobéissent. Muluku crée alors la guenon et le singe, qui respectent ses consignes. Il enlève leurs queues et les fixe sur les humains, qui depuis sont bannis dans les arbres…

NYAME

Afrique

Nyame est le dieu suprême des Ashantis qui vivent dans les régions forestières du Ghana. À côté de cette figure majeure, ce peuple croit en des divinités secondaires, comme Anansi, héros surnommé « l'Araignée ». Intermédiaire de Nyame, son père céleste, il apporte la pluie qui éteint les feux de forêt, et fixe les frontières des océans et des rivières pendant les inondations. Anansi est considéré parfois comme le créateur du soleil, de la lune, des étoiles, du jour, de la nuit et du premier homme. Astucieux et trompeur, il a également enseigné à l'humanité, dont il est le premier souverain, l'ensemencement du grain et le maniement des outils agricoles. Populaire aussi en Afrique de l'Ouest, il y est associé à Wulbari, autre dieu suprême.

NYMPHES

Grèce/Rome



Le terme générique « nymphe », du grec *numphê*, « jeune fille pouvant être épousée », désigne des divinités mineures associées à certains aspects de la nature, ainsi qu'à la fertilité et à la croissance. Jeunes et jolies, elles ne sont pas immortelles mais peuvent vivre très, très longtemps. Elles forment différentes familles correspondant à leur habitat. Par exemple, les Dryades* et les Hamadryades concernent les forêts et les arbres, les Naïades* résident dans les sources, les lacs et les rivières, les Néréides dans la mer (Méditerranée), les Océanides dans le domaine de leur père Océan*, les Oréades dans les montagnes. Il existe aussi les Napées (vallons et vallées), les Limoniades (prés), les Méliades (frênes), les Limniades (lacs, marais, marécages), les Alséides (bocages)…

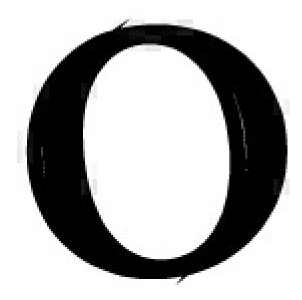
Les nymphes sont en général les enfants de grands dieux, comme Gaïa*, Ouranos* et Zeus*. Parfois suivantes d'une autre divinité, telle Artémis*, elles possèdent le don de prophétie, et se montrent bienfaisantes envers les mortels, qu'elles séduisent parfois pour enfanter des héros ou des demi-dieux. Elles ne dédaignent pas non plus les dieux (Apollon*, Dionysos*, Hermès*, Zeus*…), surtout ceux de la nature (Pan*, Priape*…), ainsi que leurs créatures, comme les satyres*.

Objet d'un culte opéré dans la nature ou au sein d'un sanctuaire, le *nymphaeum*, les nymphes ont gagné Rome, où elles se sont confondues avec les *lymphae*, divinités italiques des Eaux. L'une de ces nymphes romaines les plus célèbres est Égérie, qui fut sans doute d'abord une des Camènes, divinités des Sources qui se fondirent avec les muses* grecques. Selon la tradition, elle aurait inspiré Numa Pompilius*, roi légendaire de Rome, dont la mort lui arrache tant de larmes qu'elle se change en fontaine. Elle habite alors près de Rome, dans le bois d'Aricie consacré à Diane*. Égérie était adorée en tant que protectrice des femmes, des accouchements et des naissances.

NYX

Grèce

Très ancienne divinité, Nyx est la « nuit ». Elle a pour époux son frère Érèbe, les « ténèbres » qui constitueront la partie la plus sombre des enfers. Dans la *Théogonie* d'Hésiode*, ce couple naît du chaos. Il conçoit Héméra (jour) et Éther (lumière supérieure et éclatante), les parents de Thalassa (« mer »). Viennent ensuite Moros (sort) et les Moires* (destin), Hypnos* (sommeil) et Thanatos (mort), les Hespérides, qui gardent les pommes d'or dont s'emparera Héraclès*, Némésis* (justice), Apaté (duperie), Éris (discorde). Nous devons aussi à Nyx Momos (moquerie, raillerie), Géras (grand âge), Philotès (affection), ainsi que les terribles Kères, des divinités de la mort violente. Horribles, vêtues de sang et portant des ailes noires, elles sucent le sang et lacèrent les guerriers agonisant sur les champs de bataille. Par extension, elles sont les mauvaises conseillères des héros.



Ô NO YASUMARO

JAPON

En 682 de notre ère, l'empereur Temmu (672-686), désireux d'asseoir le pouvoir impérial, publie un édit. Il commande une compilation de toutes les sources traitant de l'origine du Japon et de la famille impériale, afin d'en vérifier la véracité et de les harmoniser. Il cherche surtout à aboutir à une version officielle de ces mêmes traditions, qui serve à légitimer son camp, les Yamato, au détriment des différents clans de l'Empire. Le courtisan Hieda no Are rassemble donc les matériaux oraux et les consigne par écrit. Ainsi prend forme le *Kojiki*, « Notes sur les faits anciens », le texte littéraire en japonais le plus ancien. Mais il faut attendre 711-712 pour qu'il soit achevé. L'impératrice Gemmei (708-714), par un décret, ordonne au fonctionnaire et lettré Futo no Yasumaro, ou Ô no Yasumaro, de suivre la dictée d'Hieda no Are, et de terminer l'ouvrage. Il remplit sa tâche en quatre mois. Mieux, il aurait contribué à la rédaction du second monument littéraire, supervisé par le prince Toneri Shinnô (676-735) : le *Nihon Shoki*, « Chroniques du Japon », terminé en 720.

Ces deux ouvrages, même s'ils ne s'accordent pas toujours, constituent, avec des écrits postérieurs, de précieux témoignages sur les dieux, les mythes, l'origine et les croyances du Japon.

OBA

AFRIQUE/BRÉSIL

Troisième épouse de Shango*, Oba est, pour les Yorubas, la déesse des Eaux tumultueuses. Une légende raconte qu'Oshun*, deuxième épouse du dieu, lui affirma avoir cuisiné ses oreilles pour en faire un délicieux plat à l'intention de son époux. Chargée plus tard du repas, Oba coupa les siennes et les prépara en potage. Shango, écœuré, cracha

son fils Orkhân. Celui-ci règne jusqu'en 1362, le temps d'agrandir ses territoires. Il s'empare par exemple de Nicée (Iznik) et de Nicomédie (Izmit), au long passé chrétien. Ainsi naît l'embryon de l'empire des Ottomans, nom venant d'Othman, forme arabe du turc Osman.

Après Orkhân, Murat Ier (1362-1389), ancré de chaque côté des Dardanelles, organise un État fort, accentue la pression sur les Byzantins, pousse jusqu'en Bulgarie et en Serbie. Mieux, cet émir prend le titre de sultan. Après Bâyezîd Ier (1389-1403), la prise de Constantinople (1453) par Mehmet II Fatih (le Conquérant) met fin à l'Empire byzantin et – historiquement – au Moyen Âge. L'ancienne capitale chrétienne devient celle des Ottomans, qui entament alors un siècle d'apogée brillant que parachève Soliman le Magnifique* (1520-1566), dont le règne témoigne de la richesse intellectuelle et architecturale ottomane, à l'image de Sinan*. De grands poètes comme Ahmet Pacha (mort en 1497), Necati (1508) et Zati (1471-1546) marquent la littérature. L'empire rayonne dans les Balkans, en Égypte, en Afrique du Nord, au Proche-Orient et sur les lieux saints de l'Islam… Jusqu'à l'échec devant Vienne (1683), il menace les puissances européennes. Mais il commence à s'effriter au XVIIIe siècle, même si le sultan est le calife et le commandeur des croyants. La pression européenne, dont celle de la Russie et l'Autriche, des révoltes, un manque d'adaptation économique et culturel concourent à une lente érosion. Les guerres balkaniques (1912-1913) débouchent sur l'indépendance retrouvée des Serbes, des Grecs, des Bulgares. La défaite lors de la Grande Guerre signe la fin. L'Empire ottoman est démantelé. En octobre 1923, la république est proclamée. Mustapha Kemal Atatürk* en est le président. La Turquie, désormais laïque, et toujours sunnite, entame une nouvelle ère…

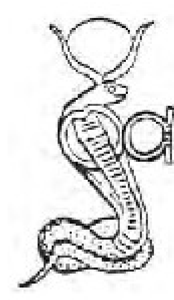
OTHMAN(† 656)

ISLAM

Othman ibn Affân, issu de la notabilité mecquoise, est l'un des premiers compagnons du Prophète Mahomet*, dont il a épousé deux filles, la première étant décédée. Après la mort du calife Omar*, il s'oppose à Ali* pour la succession, et l'emporte. Dirigeant l'Islam de 644 à 656, il poursuit les conquêtes, poussant jusqu'en Arménie et au Maghreb. Mais il suscite un mécontentement croissant dû à diverses décisions, dont celle de favoriser sa famille, ou encore d'imposer une version du Coran contre l'avis des érudits qui s'estiment les garants du Livre sacré. Othman est assassiné par des musulmans arabes d'Égypte. Après lui s'ouvre une période trouble, appelée « Grand Désordre » (*al-Fitna al-Kubrâ*), qui conduit à la fondation de la dynastie des Omeyyades par Mu'âwiya*.

OUADJET

ÉGYPTE



Avec Nekhbet*, déesse vautour tutélaire du sud de l'Égypte, Ouadjet (« la Verte ») compose la dyade protectrice de la royauté. Originaire du delta du Nil, précisément de Bouto, son autre nom, elle porte en effet la couronne rouge de la Basse-Égypte dont elle est la bienfaitrice. D'abord divinité de la Fertilité, elle a sans doute inspiré le portrait de Renenoutet* car elle peut prendre aussi l'apparence d'un Uraeus, un cobra dressé, présent sur le diadème du pharaon qu'elle protège avec Nekhbet.

OUEN(vers 600-684)

CHRISTIANISME

Né dans la région de Soissons, saint Ouen (vers 600-684), francisation de Dadon, ou Audoenus, est béni par Colomban* dans son enfance. Comme Éloi*, dont il sera le biographe, il occupe un poste important sous les rois francs Clotaire II (584-629) et Dagobert Ier (629-639) puisqu'il est référendaire, gardien des sceaux royaux et des archives. Après avoir fondé, en 636, un monastère à Rebais (Seine-et-Marne), il est ordonné en 641 évêque de Rouen. Il meurt au retour d'un déplacement à Rome, sur la commune francilienne qui porte son nom, Saint-Ouen. Il est fêté le 24 août.

Entre-temps, son ami (saint) Philibert (mort en 685) a créé l'abbaye de Jumièges avant de diriger celle de Noirmoutier. En 649, Ouen a confié à Wandrille la fondation d'un autre monastère, sur un terrain cédé par le maire du palais. Il se trouve dans la forêt de Jumièges, au lieu-dit Fontenelle qui donne son nom à la communauté qui grandit et se dote de plusieurs églises. À la mort de Wandrille (668), l'abbatiat revient à Lambert de Lyon (mort en 688). L'abbaye de Fontenelle a pour abbé Éginhard (vers 770-840), biographe de Charlemagne*, et abritera d'autres saints, dans son enceinte ou dans les monastères qui en dépendent. Détruite par les Normands (Vikings) au IXe siècle, elle est rebâtie au début du siècle suivant et devient l'abbaye de Saint-Wandrille, qui, après une histoire mouvementée, existe toujours.

OURANOS

GRÈCE

Sans l'intervention d'un mâle, Gaïa* (Terre) donne naissance à son premier fils, Ouranos (ciel), s'unit à lui et conçoit d'autres enfants (Titans* et Titanides, Cyclopes*, Géants* aux cent bras). Mais il se met

à les haïr, et à peine sont-ils nés qu'il les enfouit dans les entrailles de Gaïa et les assujettit. Seul le plus jeune, le Titan Cronos*, se révolte. Aidé de sa mère qui lui fournit une serpe d'acier, il le castre et prend le pouvoir. Des testicules tombés dans la mer naissent d'autres divinités, dont, sans doute, Aphrodite*. Et du sang jailli sur Gaïa apparaissent des nymphes* (les Méliades résidant dans les frênes) ou encore les Érinyes*.

Ouranos deviendra Uranus* à Rome. Il a donné le terme « ouranien », qui désigne les divinités célestes, par contraste avec les dieux terrestres et infernaux dits chtoniens (du grec *khthôn*, « terre »).

OVIDE (43 av. J.-C.-17 apr. J.-C.)

ROME



Issu d'un milieu riche et puissant, Publius Ovidius Naso est l'un des plus grands poètes latins. Après des études en rapport avec son rang, et quelques voyages professionnels, il renonce à une carrière dans l'administration romaine pour se consacrer à la poésie. Puissant, célèbre, ami d'autres auteurs éminents, dont sans doute Virgile*, il affiche une indépendance vis-à-vis des courants de l'époque. Marié trois fois, il plaît aux cercles mondains, mais, pour une raison encore difficile à déterminer, il est frappé d'exil par l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) alors qu'il est en pleine gloire. Condamné en 8 à la relégation à vie, il se retrouve, à Tomes (aujourd'hui Constantza), dans l'actuelle Dobroudja, en Roumanie. Il y meurt dans la solitude et la tristesse. Le Moyen Âge l'entourera de prestige, surtout aux XIIe et XIIIe siècles. Il devait influencer par exemple Boccace (1313-1375), Dante (1265-1321) ou Shakespeare (1564-1616). Dans ses *Essais*, Michel de Montaigne (1533-1592) lui rendra hommage.

Ovide laisse une œuvre alerte et riche, élégante et d'un accès facile. Citons les *Héroïdes* (lettres d'amour de figures féminines de l'Antiquité comme Phèdre*), *Les Produits de beauté pour le visage de la femme* et *L'Art d'aimer*, titres qui parlent d'eux-mêmes. Son grand chantier reste les *Métamorphoses*, rédigées de 2 à 8. Ce long poème de 12 000 vers sur les dieux et les héros relate 240 transformations, de la naissance du monde au « divin Jules » (César). Nous lui devons aussi les Fastes, calendrier des fêtes assorti de commentaires et de légendes – il ne nous en reste que le premier semestre.

P

PACHACAMAC

INCAS

Vénéré plutôt par les populations côtières du Pérou, en tant que dieu suprême, Pachacamac était déjà un dieu important avant les Incas. Son temple principal se trouvait au sud de Lima. Selon la légende, il serait un fils du Soleil. Comme pour Catequil, le dieu des Éclairs qui exigeait des enfants, on lui offrait des sacrifices humains. Dieu terrestre insufflant la vie et le temps, ordonnateur du monde, il est l'époux de Pachamama*, la Terre mère. Son nom évoque justement la création ou l'animation et la Terre. Il est en outre le fils d'Inti*, il est le frère de Manco Capac* et de Viracocha*.

Selon la légende, Pachacamac commence par détrôner un autre frère, Con, dieu de la Pluie et des Vents, obligé de se réfugier au nord. Ce départ provoque aussi celui de la pluie, l'assèchement du sol et la mort du premier homme. La première femme lui reproche alors sa négligence. Il la rend fertile, tue le fils qu'elle engendre, découpe le corps qui donne naissance aux fruits, aux légumes et aux plantes nourricières comme le maïs. Mais le second fils, Wichama, dieu de la Mort, lui échappe, ce qui provoque la mort de sa mère. Il se venge en transformant en rochers et en îles les humains créés par Pachacamac, en reléguant ce dernier dans la mer puis en redonnant forme à l'humanité à partir de trois œufs.

PACHACUTEC

INCAS

Yupanqui Inca, appelée aussi Pachacutec (« Renversement de l'ordre du monde »), est le neuvième Sapa Inca (empereur). Au pouvoir de 1438 à 1471, il inaugure la période proprement historique de

l'empire, dont il repousse les frontières par des conquêtes, renforce l'autorité et débarrasse des menaces extérieures, notamment celle des Chancas, ennemis puissants vaincus la première année de son règne. Bâtisseur, législateur, administrateur, promoteur du culte du soleil et de Viracocha*, il inaugure l'âge d'or inca qui ne durera qu'un siècle. En 1532, le conquistador Francisco Pizarro (1471-1541) débarque dans le petit port inca de Tumbes, au nord. À la tête de 182 hommes, il massacre une multitude d'Incas et emprisonne l'empereur Atahualpa, exécuté en août 1533.

PACHAMAMA

INCAS

Épouse de Pachacamac*, Pachamama, ou Mama Pacha, est la Terre mère. Préexistant aux Incas, cette divinité andine assure la fertilité des humains, des animaux et des plantes. Au cœur des rites agraires, elle représente la vie, surveille les moissons. Assimilée à Marie*, la mère de Jésus, elle est toujours honorée dans les zones rurales des Andes. Elle est en effet en rapport avec un tubercule universellement connu.

La pomme de terre puise son origine dans les Andes, sans doute péruviennes. Cultivée depuis au moins deux millénaires, notamment par les Aymaras puis les Incas, elle croissait grâce au guano, engrais naturel obtenu à partir des fientes d'oiseaux marins. Décrite par les chroniqueurs espagnols dès 1550, elle est ensuite introduite en Europe puis dans le monde entier. La légende inca dit qu'elle serait née des yeux d'un dieu qui chuta sur Terre. C'est pourquoi il était interdit de la peler sous peine de châtiment, car elle pleurait alors des larmes blanches. La pomme de terre était en outre sous l'autorité d'une déesse, Axomama. Mais elle était, et reste aujourd'hui, une enfant de Pachamama, à l'instar de tout ce qui vit, comme le quinoa et le maïs. Cette réalité obéit au principe répandu, dans les cultures traditionnelles du monde, notamment d'Amérique du Nord, que l'homme ne possède rien de la nature, dont il n'est qu'une infime partie. La déesse rappelle que les hommes (*runas*) sont au contraire un bien de cette même nature et qu'ils doivent par conséquent vivre en harmonie avec toutes ses composantes ! Pachamama, unie à l'eau, fait ainsi pousser les graines qui donnent les plantes comestibles et les pâturages du bétail. Elle entretient donc des rapports étroits et harmonieux avec Orcco, le dieu de la Montagne où s'étagent les « sols labourés » (*allpas*) qui dépendent d'elle. Et gare à celui qui contrevient à cet équilibre : il subit la colère conjointe des deux divinités, celle de Pachamama étant très redoutée. Puisqu'elle contrôle les semences, les « champs cultivés » (*chacras*) et les moissons, autant dire que les Andins entretiennent avec cette déesse puissante de bonnes relations marquées par des rites quotidiens ou, au cours de l'année, par des rendez-vous plus importants et variant selon les régions. Pierre dressée, coca, *chicha* (bière de maïs), chants, danses sont parmi les offrandes destinées à nourrir et séduire Pachamama, la déesse vivante par excellence.

PACÔME (vers 290-347)

CHRISTIANISME

Né en Haute Égypte, Pacôme évolue dans une famille païenne. À 20 ans, il est forcé de combattre dans les troupes de l'empereur Maximin Daia (305-313). À Thèbes, il est séduit par l'esprit charitable des chrétiens qui secourent les soldats maltraités. Libéré de l'armée, il se retire à Scheneset (aujourd'hui Kasr-es-Sayad) et se fait baptiser. Trois ans plus tard, il devient le disciple d'un vieil ermite, Palémon, ou Palamon, qui vit à l'extérieur du village. Il fonde vers 323 un monastère à Tabennesi, ou Tabenne, dans le désert de Thébaïde. Il y crée le cénobitisme, et conçoit la première règle monastique. Le monastère, entouré d'une enceinte, est sous l'autorité d'un supérieur qui veille au respect d'une discipline fondée sur le travail et la prière. Les moines occupent des maisons communes, partagent une chapelle et d'autres bâtiments. La solitude recherchée n'est plus seulement physique, elle est avant tout intérieure. L'afflux de disciples nécessite la création d'autres monastères, dont celui, féminin, de sa sœur Marie (340). Pacôme est fêté le 15 mai. Sa vie a été écrite par Jérôme*, qui, avec Jean Cassien*, contribua à son impact en Occident.

PADMASAMBHAVA

TIBET/BOUDDHISME



Artisan de la première vague de diffusion du bouddhisme au Tibet, Padmasambhava (« Né du lotus ») y jouit toujours du titre prestigieux de Guru Rinpotché, le « précieux maître ». En effet, si son portrait est fortement teinté de légende, et même s'il ne resta que quelques mois dans le pays, il est toujours très vénéré par le peuple et les religieux. Né en Inde dans une famille royale, il reçoit une bonne éducation, voyage, notamment au Bengale. Réputé pour son savoir, il est appelé au Tibet par le roi Trisong Detsen (755-797), désireux de rompre avec

les pratiques religieuses anciennes. Usant de magie et de persuasion, il écarte et convertit les divinités locales, ennemies du bouddhisme, comme Mahâkâla*. Puis il bâtit le monastère de Samyé et s'entoure de disciples, dont le souverain et Yeshe Tsogyel, sa proche collaboratrice, qui consignera une bonne partie de son enseignement et rédigera sa biographie. Après Padmasambhava, le bouddhisme connaît une période de persécutions, avant d'être restauré au XIe siècle par Rinchen Sangpo et Atisa*.

L'école Nyingmapa (des « anciens »), l'une des quatre grandes écoles du bouddhisme tibétain, voit en lui le second Bouddha*. Elle s'est nourrie des traditions qu'il contribua largement à introduire au Tibet, ainsi que de ses leçons. Les trois autres écoles sont Gélougpa, fondée par Tsongkhapa* à la fin du XIVe siècle, Kagyupa créée au XIe siècle par Marpa puis Gampopa, un disciple de Milarepa*, et Sakyapa, fondée au monastère de Sakya et consolidée par des lamas censés être des réincarnations de Mañjushri*.

PAN

GRÈCE

Présenté généralement comme le fils d'Hermès*, Pan (« tout » en grec) est figuré le plus souvent avec un torse d'homme, des pattes, des cornes et des sabots de bouc. Sa mère varie selon les auteurs, certains désignant Pénélope* ou les nymphes Callisto et Dryops. Quoi qu'il en soit, dégoûtée par ce physique très ingrat, elle l'abandonne dès sa naissance. Hermès recueille l'enfant et l'emmène dans l'Olympe, où les dieux sont pris de fou rire.

Dieu des Bergers, Pan est le protecteur des troupeaux. Par extension, il rayonne sur la nature dans son entier – d'où son nom –, embrassant ainsi de nombreuses disciplines, dont la divination. On le voit ainsi couronné, muni d'un bâton de berger, en train de courir. Animé d'une sexualité débordante, il se tapit pour guetter une proie masculine ou féminine, divine ou mortelle, ce qui provoque la « panique », mot dérivé de son nom. Des nymphes* sont par exemple victimes de ses assiduités, comme cette pauvre Écho*. Ou bien Syrinx, qui préfère se changer en roseaux plutôt que lui céder. Le dieu pastoral en ramasse et fabrique la célèbre « flûte de pan », dite aussi « syrinx » et composée de sept tuyaux. Un tel tempérament justifie qu'il rejoigne souvent le cortège de Dionysos*.

À Rome, le dieu Faunus* héritera de Pan.

PAN GU

CHINE

Pan Gu, ou Pan Ku, est le premier ancêtre mythique et le créateur du monde. Il précéda les Trois Augustes (San Huang*), les premiers

souverains légendaires de la Chine. Selon la légende, au commencement des temps, il n'existe qu'un œuf flottant dans le vide. Au centre se trouve Pan Gu. Au bout de 18 000 ans, le blanc devient le ciel et le yang, siège des dieux, et le jaune la Terre et le yin*, siège des démons. Pan Gu grandit sans cesse, tandis que ciel et Terre s'éloignent de plus en plus. Et, 18 000 ans plus tard, il finit par mourir. Son corps entame alors sa transformation. Son œil gauche donne le soleil et le droit la lune, son souffle le vent, son sang les fleuves, sa voix le tonnerre, sa transpiration la pluie… Ainsi apparaissent toutes les composantes de l'univers, dont les plantes et les montagnes sacrées. Quant aux hommes, ils naissent des insectes qui recouvraient son corps.



PANACÉE

GRÈCE/ROME

Fille d'Asclépios*, Panacée est la sœur d'Hygie, toutes deux assistant leur père, le dieu médecin. Très populaire, Hygie, qui connaît le secret des plantes capables de guérir humains et bêtes, procure la santé, ce qui est « sain » (*hugiês*, en grec). Représentée avec un serpent enroulé sur son corps, animal emblématique de la médecine, elle est adorée, avec son père, dans de nombreux sanctuaires grecs, en particulier Épidaure, puis à l'époque romaine. Elle figure aussi au côté d'Asclépios et de Téléphoros (ou Telesphore), dieu médecin originaire de Pergame, en Anatolie (Turquie). À Rome, Hygie sera identifiée à Salus (« santé »), déesse de la Prospérité en général et de la Guérison. Appelée *Salus Publica Populi Romani* (déesse du « bien public et du peuple romain »), Salus possède un temple sur le Quirinal, inauguré en 302 av. J.-C.



De son côté, Panacée porte le nom du « remède universel » à base des plantes qu'elle dispense. Déesse des Soins et des Onguents, elle symbolise la puissance thérapeutique des herbes.

PANDAVAS

INDE

Pandu (« le Pâle ») a pour frère l'aveugle Dhritarâshtra. Tous deux renoncent à être rois d'Hastinâpura. Mais leurs fils, les vertueux Pandavas (incarnations des dieux) pour le premier, les démoniaques Kauravas

(incarnations des Asuras*) pour le second, se livrent une guerre sans merci, dite de Kurukshetra (« le champ des Kuru », un dieu lunaire) et décrite dans le *Mahâbhârata* – le site se trouve près de Delhi. Les Kauravas commencent en effet par chasser les Pandavas du royaume. C'est sans compter Arjuna (« blanc »), l'un des cinq Pandavas. Fils d'Indra* et de la princesse Kunti, marié à une Nâga*, il a été élevé par Krishna* – leur relation étroite est rapportée par la *Bhagavad Gîtâ*. Convaincu et conseillé par Indra, il reçoit aussi l'aide de Balarâma, frère de Krishna. Expert dans toutes les armes, il conduit l'affrontement avec les cent Kauravas, qui se solde par la défaite de ces derniers. Les Pandavas retrouvent le trône d'Hastinâpura. Dhritarâshtra, après s'être retiré dans la solitude, meurt dans un incendie, avec son épouse Gândhârî.

PÂNINI

INDE

Considéré comme un Rishi*, un sage, Pânini est un grammairien. L'époque de son existence reste imprécise, au VIe ou au Ve siècle avant J.-C. Reprenant des auteurs antérieurs, son traité de grammaire sanscrite, le *Pâninîya* ou *Ashtâdhyâyî* (« Huit Leçons », le nombre de chapitres), reste une référence. À la rigueur de l'exposé s'ajoute une grande qualité littéraire qui atteste l'évolution de la langue parlée et écrite depuis l'époque védique jusqu'à celle de la rédaction. Patanjali, qui vécut vers le IIe siècle avant notre ère, écrivit ensuite un commentaire de Pânini, le *Mahâbhâsya* (« grand dialogue »). Il s'illustra aussi dans le yoga, dont il est l'un des grands penseurs.

PAPIAS (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Père grec de l'Église, Papias est évêque d'Hiérapolis, en Phrygie. Dans son ouvrage *Contre les hérésies*, Irénée de Lyon* (vers 130-vers 208) l'évoque comme un « auditeur de Jean* » (l'apôtre ou un autre Jean), un « homme vénérable », un ami de Polycarpe de Smyrne*, ce qui le situe dans la première moitié du IIe siècle et en fait aussi un des Pères « apostoliques ». Irénée parle aussi d'un livre de Papias, composé de cinq volumes. De cette œuvre intitulée *Exégèse des paroles du Seigneur*, il ne nous reste que des fragments. Eusèbe de Césarée* (vers 265-vers 340), dans son *Histoire ecclésiastique*, lui témoigne peu d'estime, lui reprochant de privilégier la transmission orale à celle des écrits.

PARAMARTHA (500-569)

CHINE/BOUDDHISME

Originaire de l'Inde, Paramartha (Zhendi en chinois) voyage au Cambodge, puis arrive en Chine du Sud sur la demande de l'empereur Wu, en 546. Installé dans la capitale Nankin, il se voit confier le bureau de traduction. Mais les événements politiques le contraignent à gagner Canton. Il y poursuit son travail, transcrivant en chinois quelque soixante textes, ce qui fait de lui l'un des plus grands traducteurs du bouddhisme chinois. Son héritage inspirera des écoles, dont celle de Xuanzang*.

Le bouddhisme en Chine connut d'autres propagateurs et traducteurs, comme Kang Senghui et Zhi Qian au IIIe siècle de notre ère, Fo Tudeng et Dao'an* au siècle suivant.

PARASHU-RÂMA

INDE

Sixième avatar* de Vishnu*, Parashu-Râma est le « Râma à la hache ». Le dieu prend cette forme pour venir à bout des Kshatriyas, la caste des guerriers en lutte contre les brahmanes (la caste suprême) pour le pouvoir religieux. Il rétablit ainsi l'ordre social. Il est le fils de Renuka, et du brahmane Jamadagni, assassiné par le roi Kârtavîrya qu'il abat et dont il massacre la descendance mâle à coups de hache, arme procurée par Shiva*. Il élimine ensuite les Kshatriyas de la surface de la Terre et restaure la prééminence des brahmanes. Mais Kashyapa* redonnera vie à la caste en remettant sur le trône les enfants survivants des princes éliminés, que des sages avaient mis à l'abri.

PÂRIS

GRÈCE

Durant les noces de Thétis* et de Pélée, Éris, déesse de la Discorde, n'a pas été invitée. Elle jette alors une pomme d'or avec cette inscription : « À la plus belle. » Un concours de beauté est aussitôt organisé et arbitré par Pâris, appelé d'abord Alexandre. Ce prince troyen, fils de Priam*, a reçu des promesses de chacune des trois déesses qui s'affrontent nues : Aphrodite* lui garantit la plus belle femme du monde, Athéna*, l'invincibilité, et Héra*, le pouvoir. Pâris choisit et tend le fruit à Aphrodite, qui, reconnaissante, lui offre le cœur d'Hélène*, épouse de Ménélas*, roi de Sparte. Et il enlève la reine, malgré les avertissements de Nérée*, qui prédit les conséquences de ce rapt. Ainsi, cette « pomme de discorde » provoque la guerre de Troie, Aphrodite soutenant Troie, Athéna et Héra étant dans le camp des Grecs. Durant le

siège, Pâris manque d'être tué par Ménélas, et doit la vie à la déesse. Il provoque la mort d'Achille*, mais il est abattu par les flèches empoisonnées de Philoctète*, qu'il a défié.

PÂRVATÎ

INDE

Manifestation de Devî*, la grande déesse, Pârvatî (« Qui appartient à la montagne ») est une divinité célèbre en Inde. Elle est l'épouse de Shiva*, plus précisément sa Shakti*, son énergie créatrice. Elle est la mère de Ganesha* et Karttikeya* (ou Skanda). Représentant l'amour, la séduction, la procréation, elle peut se montrer aussi dangereuse, destructrice, assoiffée de luxure et d'ivresse. Elle peut aussi prendre l'aspect de Kali*, expression redoutable de Devî, celui de la guerrière Durgâ*, de la belle et bienveillante Ambikâ, qui pardonne à tous et combat les démons. Pârvatî est aussi Gaurî (« la Resplendissante »), déesse charitable qui parvient à épouser Shiva à l'issue d'une longue pénitence.

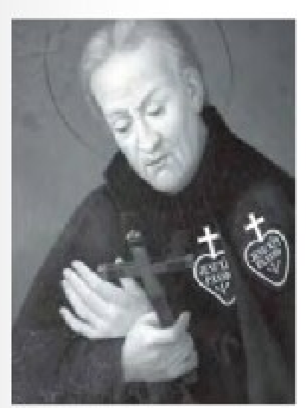
PATRICK (vers 385-vers 461)

CELTES/CHRISTIANISME

La vie de Patrick, ou Patrice, n'est pas évidente à reconstituer tant les sources sont abondantes, parfois contradictoires, voire sujettes à caution. Il naît sur l'île de Bretagne, peut-être au nord de l'Angleterre, dans une famille romanisée et christianisée. Celte, il est le fils d'un décurion (percepteur dans l'administration romaine) et diacre. Quand il a 16 ans, des pirates l'enlèvent avec d'autres habitants de la région, et l'emmènent en Ulster (Irlande). Il est vendu à un druide irlandais dont il garde les troupeaux pendant six années. Ayant réussi à s'enfuir, il vogue jusqu'en Gaule et devient le disciple de Germain l'Auxerrois* pendant quinze ans. Ordonné diacre puis évêque par Germain, il retourne en Irlande (432) et débarque dans le nord du pays, évangélisé en partie par un autre évêque, Pallade ou Palladius. Il sillonne l'île, crée et organise l'Église irlandaise, fonde des diocèses correspondant aux territoires des royaumes celtes (Munster, Oriel, Connaught…). Il crée aussi des monastères qui accentuent l'évangélisation. Fêté le 17 mars (orthodoxes et catholiques), Patrick est bien sûr le patron emblématique de l'Irlande, avec Brigitte* et Colomba. Pour expliquer la Trinité* aux Celtes, il aurait utilisé un trèfle, devenu le symbole de l'Irlande.

PAUL DE LACROIX (1694-1775)

CHRISTIANISME



L'Italien Paolo Francesco Danei, de famille noble, se forme à la spiritualité auprès d'un capucin, Jérôme de Tortone. Très pieux, il fonde en 1720 une famille religieuse vouée à la Passion (de Jésus*), dont la règle, très stricte, est fixée l'année suivante. Après des années de prédication et d'action, son œuvre, qui a réuni des prêtres, est approuvée par le pape Benoît XIV en 1741. La congrégation des Clercs déchaussés de la Sainte-Croix et de la Passion, ou Passionistes, est née. Le fondateur prend le nom de Paul de la Croix. Prière, isolement, abandon spirituel et pauvreté sont les maîtres mots de ce courant. Paul est fêté le 19 octobre.

PAUL III (1468-1549), pape (1534-1549)

CHRISTIANISME

Alessandro Farnese appartient à une maison princière inscrite dans la Renaissance. Élu pape, il n'en reste pas moins sensible aux plaisirs de ce monde, et, comme ses prédécesseurs, n'hésite pas à favoriser des membres de sa famille, dont ses propres enfants. Prolongeant le besoin de changement exprimé par Léon X (1513-1521) et Clément VII (1523-1534), il arrive cependant à point nommé pour contrecarrer l'avancée de la Réforme protestante initiée quelque quinze ans plus tôt. Certaines de ses mesures, à forte valeur symbolique, vont dans ce sens, comme l'approbation de la Compagnie de Jésus (1540). C'est donc en toute logique que ce protecteur des arts met toute son énergie à convoquer le concile de Trente ou Contre-Réforme, qui, convoqué en 1536, ne débute qu'en 1545. Il ne voit pas la fin de l'assemblée, qui, interrompue à plusieurs reprises pour des questions politiques, s'achève en 1563. L'Église catholique en ressort dynamisée par un renforcement de l'autorité du pape sur celle des conciles, par l'affirmation des désaccords avec les protestants, par une hiérarchie ecclésiastique raffermie.

PAUL VI (1897-1978), pape (1963-1978)

CHRISTIANISME

Né dans un milieu bourgeois, Giovanni Battista Montini entre au Vatican en 1924, alors que l'Italie est sous le régime du fascisme, qu'il rejette. Gravissant les échelons, il est un proche collaborateur de Pie XII*

qui le nomme archevêque de Milan (1954). Fait cardinal par Jean XXIII*, en 1958, il accueille avec enthousiasme la convocation du concile Vatican II. Élu pape, il bénéficie déjà d'une solide notoriété. Il prend alors le nom de Paul, abandonné depuis 1621, afin de montrer que la papauté s'inscrit dans l'Histoire depuis l'apôtre Paul*. Sa tâche est à la fois lourde et exaltante. Paul VI achève les travaux du concile commencé par le populaire Jean XXIII. Entre 1964 et 1967, il multiplie les voyages, dont un en Turquie, et un autre aux États-Unis, où son discours pour la paix à l'ONU est très écouté. D'autres positions, comme la suppression de l'Index (1966), concourent à sa réputation de moderniste, soucieux de l'homme et de ses droits. Un pape opposé aux catholiques extrémistes qui rejettent les avancées du concile, comme la suppression du rite de Pie X*. Cette image est écornée lorsque, dans son encyclique *Humanae vitae*, il confirme les positions traditionnelles de l'Église sur le mariage, en décalage avec une évolution des sociétés agitées par les événements du printemps 1968. L'Église amorce un recul progressif. Les vocations diminuent, la grogne gagne certains clercs, les églises sont moins fréquentées. Un décalage s'instaure avec les changements sociétaux dénoncés par l'Église, comme l'avortement, la contraception, le divorce. Paul VI continue cependant de réformer, en décentralisant le pouvoir de Rome et en réglementant davantage le mode d'élection des papes.

PAUL DE TARSE, apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Né entre 5 et 15 à Tarse, en Cilicie (Turquie), Saül est plus connu sous le nom de Paul de Tarse, celui de sa citoyenneté romaine, qu'il prendra pour évangéliser les populations non juives. Il nous est connu par les *Actes des Apôtres*, attribués à son compagnon Luc*, et ses épîtres du Nouveau Testament.

Saül est juif et pharisien. À Jérusalem, où il aurait suivi l'enseignement du grand Gamaliel*, il fait partie des persécuteurs de chrétiens au tout début de l'Église. Vers 36, il assiste, et participe sans doute, à la lapidation d'Étienne*, considéré comme le premier martyr. Poursuivant sa tâche, il se rend l'année suivante à Damas. Sur la route, Jésus lui apparaît dans une lumière éblouissante : « Pourquoi me persécutes-tu ? » lui dit-il. L'éclair le rend momentanément aveugle. Car à Damas, il est guéri par Ananias, un disciple de Jésus. Converti et baptisé, il montre alors une contradiction qui confère à son personnage une complexité toujours étonnante et source de nombreuses questions. Il se qualifie d'avorton (*ektrôma*, en grec), le plus petit des apôtres. En même temps, il s'attribue ce statut d'apôtre que Jésus ressuscité lui a conféré. Après un retrait de trois ans au sud, sans précision de lieu, Saül, l'ancien juif pur et dur, cherche à intégrer le collège apostolique de Jérusalem, non sans mal. Il y parvient grâce à l'apôtre Barnabé (« Fils de la consolation », Barnabas en

Timothée et Paul

Les deux épîtres à Timothée (vers 63-64) sont destinées à un proche collaborateur de Paul qui l'a converti et l'appelle « mon véritable enfant dans la foi », le « bon soldat du Christ Jésus ». Dans l'épître aux Philippiens, il bénéficie de ce portrait flatteur : « C'est comme un fils auprès de son père qu'il a servi avec moi la cause de l'Évangile. C'est donc lui que je compte vous envoyer, dès que j'aurai vu clair dans mes affaires », écrit Paul. Timothée (« Qui honore Dieu ») aurait été martyrisé à Rome sous l'empereur Néron (54-68), comme Paul, qu'il a suivi dans de nombreuses missions. Une autre tradition le fait mourir des suites de blessures infligées par des opposants. Les faits se déroulent à Éphèse, où il a remplacé Jean, exilé à Patmos. Il ne faut pas le confondre avec un autre Timothée, martyr à Rome au temps du pape Miltiade ou Melchiade (311-314) et d'un prêtre, le futur Sylvestre Ier (314-335).

Paul et les saints

Le nom de Paul est porté par des martyrs du IVe siècle, un fondateur des Églises de Béziers et de Narbonne (IIIe siècle), un évêque de Verdun (VIIe siècle) et un autre de Corinthe (IXe siècle). Paul l'Ermite, ou Paul de Thèbes, est considéré par Jérôme*, son biographe, comme le premier chrétien à avoir choisi ce mode d'exigence spirituelle. Né vers 230, il fuit les persécutions de l'empereur Dèce (249-251), et s'isole dans le désert d'Égypte. Après quelque quatre-vingt-dix ans d'érémitisme, hors de la compagnie des hommes, il consent en 342 à recevoir Antoine le Grand* (vers 250-356). Tous deux passent un agréable moment, tandis qu'un corbeau les ravitaille. Le lendemain, il rend son dernier soupir, à 113 ans. Antoine l'enterre dans une fosse creusée par deux lions. Le patriarche Paul de Constantinople, né au début du IVe siècle, subit la vindicte des arianistes. Banni, il se réfugie auprès du pape (saint) Jules Ier (337-352), peut-être en compagnie d'Athanase d'Alexandrie*. De retour à Constantinople (342), il bénéficie du soutien populaire avant d'être de nouveau chassé par l'empereur Constance II (337-361). Il y revient en 347, mais est exilé trois ans plus tard en Arménie où il est étranglé, dit-on, par des arianistes. Paul Miki, Jésuite japonais, et ses vingt-cinq compagnons sont crucifiés à Nagasaki (Japon) le 5 février 1597.

Philémon et Paul

La très courte épître à Philémon (« le seul aimé », en grec) est envoyée à ce chrétien converti par Paul et résidant à Colosses (Asie Mineure). Elle est écrite vers 61 à 63, comme l'épître aux Colossiens, habitants de Colosses. Paul, détenu par les Romains, se présente en « prisonnier de Jésus-Christ ». Il évoque Onésime, un esclave qui s'est enfui de chez son maître Philémon, puis s'est converti à son contact. Il prie Philémon, symbole de la fraternité entre les hommes, de le reprendre comme un frère. Un autre Philémon fit partie des trente-sept chrétiens martyrisés à Thèbes (Égypte), en 303-304, sous l'empereur Dioclétien*.

grec), originaire de Chypre. Avec ce dernier, il se voit confier l'évangélisation des Gentils, les non-juifs, où son nom de Paul sera mieux accueilli, car la conversion n'a concerné d'abord que les juifs. Dès 44, il se lance sur les routes, fonde des communautés avec lesquelles il entretient une correspondance, les épîtres qu'il signe du nom de Paul. En 48 ou 49, il participe à Jérusalem au premier concile de l'Église, où il plaide pour l'abandon des traditions juives, dont la circoncision, c'est-à-dire pour une rupture radicale avec le judaïsme dont se réclament les apôtres et les juifs convertis ! Il s'oppose alors à Pierre* et d'autres. Jacques le Mineur*, chef de l'Église, laisse Paul s'occuper de ces païens, tandis qu'il continue de veiller sur les autres.

Antioche (alors en Syrie), Chypre, Éphèse, Philippes de Macédoine, Athènes, Corinthe, Éphèse, Césarée de Palestine… Paul ne cesse de voyager et connaît la prison. Arrêté à Jérusalem, il demande à être jugé par les Romains. Transféré à Rome avec une escorte, il est décapité et non crucifié, en vertu de sa citoyenneté, vers 65. Le fait d'être autant accompagné, d'être dirigé sur la capitale de l'empire, continue d'interroger sur son importance politique et sur la véracité de ces faits. Toujours est-il que Paul finit par imposer la fin du judaïsme et sa propre conception de la foi, ce qui n'alla pas sans tensions. En cela, il est vu comme le véritable fondateur du christianisme au détriment de la première communauté « historique », effacée à partir de 70. « J'ai dépouillé d'autres Églises, recevant d'elles un salaire pour vous servir », écrit-il dans la seconde *Épître aux Corinthiens*. Pour certains, il a trahi le message originel de Jésus, qui ne voulait pas fonder de religion. Pour d'autres, il est un apôtre essentiel et l'inspirateur de la religion chrétienne.

Les épîtres concentrent en effet les fondements de la doctrine chrétienne. Les deux épîtres aux Thessaloniciens, habitants de Thessalonique (Macédoine), où Paul se rend en 50, constituent le plus ancien document daté du Nouveau Testament. La première (vers 51) est envoyée de Corinthe, comme la seconde qui pourrait être contemporaine. Elles parlent du retour (parousie) de Jésus à la fin des temps, le jour du Seigneur, l'un des piliers de la foi chrétienne. Les deux *Épîtres aux Corinthiens* (55-57) mettent en garde ceux de Corinthe qu'il a convertis en 50-52 contre les attraits du paganisme auxquels ils croyaient naguère. L'épître aux Philippiens (56-57), habitants de Philippes, où Paul a converti en 49 ou 50, insiste sur le renoncement pour suivre les traces du Christ. L'épître aux Galates (vers 57), qui est adressée aux habitants de Galatie (Asie Mineure), explique la rupture avec les rites du judaïsme. L'épître aux Romains (57-58) met l'accent sur la foi, la charité, l'humilité, l'amour fraternel. Composée par Paul (vers 60) ou par un de ses disciples après sa mort, l'épître aux Éphésiens contient entre autres des conseils moraux à l'intention de l'importante communauté chrétienne d'Éphèse (Turquie), où s'établira Jean*. L'épître de Tite (vers 63-64), proche disciple de Paul, concerne l'organisation des communautés chrétiennes.

PAULIN DE NOLE (vers 353-431)

CHRISTIANISME

Né à Bordeaux dans une famille d'aristocrates romains, Paulin est formé par le célèbre poète latin Ausone (vers 309-394) qui lui transmet l'art d'écrire et de parler. Il rejoint le Sénat de Rome, devient consul (378) puis gouverneur de la Campanie (380). Marié à la très chrétienne et riche Thérésia, il retourne en Aquitaine. La piété de son épouse, la rencontre avec de futurs saints comme Martin de Tours* le détournent peu à peu des mondanités. Baptisé en 389 par Delphin, évêque de Bordeaux, il achève sa conversion à la mort de Celsus, son fils à peine né (393). Après avoir distribué le produit de ses biens, il rencontre Ambroise* à Milan, reçoit des lettres de Jérôme*. Il se retire alors à Nole, en Campanie, et fonde une communauté. Sa réputation grandit et lui vaut d'être élu évêque par une population enthousiaste (409). Avant de mourir, il aurait vu Martin (décédé) et Janvier de Bénévent*, martyrisé peut-être sous Dioclétien (305). Respecté jusqu'à Rome, il laisse trente-cinq poèmes. Paulin est fêté le 22 juin.

Paulin, dérivé du nom Paul*, fut porté par divers autres saints, dont Paulin d'Aquilée (vers 750-804), un esprit brillant, qui évangélisa les Avars et les Slovènes. Charlemagne* le prit même à sa cour, avant de lui confier l'évêché d'Aquilée, en Vénétie.

PAYNS, HUGHES DE (vers 1070-1136)

CHRISTIANISME

Originaire de Champagne, ce noble prend dès 1115 une part active aux croisades en Terre sainte, inaugurées en 1095 par le pape Urbain II*. En 1119, il se réunit avec huit autres chevaliers, dont le Flamand Geoffroy de Saint-Omer et André de Montbard. Ils fondent une milice, à la fois religieuse et militaire, destinée à secourir et défendre les pèlerins qui arpentent la Palestine. En 1128, en France, Bernard de Fontaine* l'aide à concevoir une règle de vie qui, approuvée au concile de Troyes (1129), signe la fondation de l'ordre du Temple (ou Templiers), dont le patron est Georges*. Elle restera en vigueur jusqu'en 1312. En Europe, Hughes de Payns recrute une force nombreuse et reçoit d'importants dons. De sorte que les Templiers, moines-soldats, acquièrent puissance, richesse, et surtout indépendance. Car ils ne rendent de comptes qu'au pape ! C'est pourquoi leur poids et leurs privilèges gênent les souverains occidentaux. Lorsque tombent le royaume latin de Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre (1291), les derniers membres de l'ordre rejoignent l'Occident. Les Templiers sont sévèrement réprimés en France, où ils se sont concentrés. Le roi Philippe le Bel (1285-1314), en quête d'argent, les fait tous arrêter le 13 octobre 1307. Atrocement torturés par les inquisiteurs dominicains, ils avouent parfois des crimes invraisemblables. Des condamnations à mort sont prononcées en 1310. Deux ans plus tard, au concile de Vienne, Clément V* abolit l'ordre, sous la pression de Philippe le Bel. Le 18 mars 1314, Jacques de Molay, maître de l'ordre, Geoffroy de Charnay, trésorier pour la Normandie, et deux autres Templiers montent sur le bûcher, à Paris. Les biens de l'ordre reviennent alors aux Hospitaliers de Saint-Jean créé en 1113 (ancêtre de l'ordre de Malte), excepté au Portugal et en Aragon.

PAZUZU

ORIENT ANCIEN

Venant du monde souterrain, ce dieu fait partie de tous ces démons qui hantaient les panthéons assyrien et babylonien, à l'instar d'Ardat-lilî ou de Lilîtu qui inspirèrent la figure de la terrible Lilith*. Citons par exemple les sept Asakku (Azag en sumérien), créés par Anu*, qui envoient aux hommes des fièvres mortelles.

Attesté à partir du début du Ier millénaire avant notre ère, Pazuzu est le fils du dieu des Enfers Hanbu. Roi des démons, il est associé à Lamashtu*, déesse qui s'en prend aux humains, et capable de répandre des épidémies. Mais il peut se montrer bénéfique. On l'invoque contre les maladies apportées par les vents d'ouest. Les maisons comportaient des amulettes à son effigie, afin d'écarter Lamashtu et son cortège de pathologies. Même les femmes enceintes en portaient en pendentif pour se protéger de la déesse. Il faut dire que Pazuzu est facilement reconnaissable. Sur son corps humain couvert d'écailles et portant des ailes, sa tête aux yeux globuleux ressemble à celle d'un chien. Son sexe, en forme de tête de serpent, surmonte deux pattes de fauve ou en serres d'oiseau. On le voit aussi muni d'une queue de scorpion.

PÉGASE

GRÈCE



Cheval ailé issu du sang s'échappant de la tête de Méduse*, monstre terrassé par Persée*, qui l'enfourche lorsqu'il délivre Andromède*. Un jour, il se rend au mont Hélicon (Béotie), frappe le rocher de son sabot et fait jaillir la fontaine de l'Hippocrène, lieu d'inspiration des poètes, consacré aux Muses* et à Apollon*. Un autre jour, il est en train de s'abreuver à une source lorsque Bellérophon* le capture et en fait sa monture attitrée, utilisée lors de la mort de la Chimère*. Le héros, grisé par ses exploits, l'enfourche pour rejoindre l'Olympe. Zeus* abat sa foudre ou, d'après une autre source, envoie un taon piquer le cheval, qui désarçonne son cavalier. Seul le magnifique coursier rejoint le domaine céleste des dieux, et se transforme en constellation.

PÉLAGE (vers 360-vers 422)

CHRISTIANISME

Né sans doute en Irlande, le moine Pélage s'installe à Rome au début du ve siècle. En 410, fuyant les Goths d'Alaric qui s'est emparé de la ville, il se rend en Afrique du Nord. Il s'y oppose alors à Augustin d'Hippone* (354-430) car Pélage postule que l'homme peut compter sur sa volonté pour atteindre le bien, et non pas seulement sur la grâce, l'aide de Dieu qui ne devient qu'un recours possible. Il peut pour cela puiser dans l'exemple de Jésus*, et devient maître de sa destinée, ici-bas et pour l'éternité. Il prône donc un libre arbitre fondé sur la liberté, un don de Dieu, et va à l'encontre du « péché originel » relayé par Augustin : marqué depuis la Création par la faute d'Adam* et Ève, l'homme, frappé de péché dès sa naissance, ne peut être sauvé que par la grâce divine au travers de Jésus. Condamné par plusieurs conciles africains, Pélage est ensuite chassé de Constantinople par l'empereur Honorius (418). Et sa trace se perd… Combattu, notamment par Germain l'Auxerrois* (vers 378-448) et des papes comme Innocent Ier (401-417), le pélagianisme est condamné au concile d'Éphèse (431). Il marquera néanmoins l'œuvre de Jean Cassien* (vers 360-vers 435) et irradiera jusqu'au mouvement d'Armenius*, au XVIIe siècle.

Le nom de Pélage fut porté par deux papes, et par une sainte légendaire. La belle Pélagie, prostituée célèbre d'Antioche (Turquie), mène une vie luxueuse et sensuelle. Convertie après avoir écouté l'homélie d'un saint homme, elle devient moniale, affranchit ses esclaves et distribue ses richesses aux pauvres. Vêtue en homme, elle se retire sur le mont des Oliviers, à Jérusalem.

PÉLIAS

GRÈCE

Fils de la nymphe Tyro et de Poséidon*, Pélias et Nélée, des jumeaux, sont « exposés », c'est-à-dire abandonnés, à leur naissance. Recueillis par des bergers et, dit-on, allaités par des animaux, ils grandissent. Puis, ayant appris le secret de leur naissance, ils gagnent Iolcos, en Thessalie, où leur mère a épousé le roi Créthée, qui décède. Pélias en chasse le nouveau roi Æson, le père de Jason*, et fait assassiner Sidéro, qui persécutait Tyro. Le meurtre ayant eu lieu dans un temple d'Héra*, la déesse, furieuse de ce sacrilège, provoque une dispute entre les deux frères pour la possession du trône, de sorte que Nélée doit s'exiler en Messénie. Il y devient le roi de Pylos, et le père de Nestor*.

Pendant ce temps, Pélias épouse Anaxibie, qui lui donne un fils, Acaste, et quatre filles, dont Alceste*. Mais lorsque Jason revient avec la Toison d'or qu'il lui a demandé de rapporter, son sort est scellé. Médée*, épouse du héros, persuade ses filles de le rajeunir, sauf Alceste.

Il suffit de l'égorger et de le couper en morceaux qui devront bouillir. Le roi trouve donc une mort atroce. Acaste lui succède et exile ses sœurs, Jason et Médée.

PÉLOPS

GRÈCE

Dépecé par son père Tantale*, le jeune Pélops est servi en repas aux dieux afin d'éprouver leur clairvoyance. Une seule divinité se laisse abuser, Déméter* (Arès* selon les cas) qui mange l'épaule. Tantale est condamné au supplice tandis que Pélops est ressuscité, l'épaule manquante étant remplacée par une prothèse en ivoire. Dès lors, il entre au service de Poséidon*, tombé amoureux du beau jeune homme. Mais, lorsque Pélops lui demande de l'aider à conquérir celle qu'il aime, le dieu accepte. Il s'agit d'Hippodamie, fille d'Oenomaos. Ce roi de Pisa écarte les prétendants en les défiant à une course de char. Grâce à ses chevaux merveilleux, il gagne, décapite le perdant et fixe sa tête sur sa porte en avertissement. Mais Hippodamie et Pélops s'aiment. Ils obtiennent l'aide du cocher d'Oenomaos, Myrtilos, qui trafique le char de son maître et provoque sa mort. De plus, Pélops a reçu de Poséidon des chevaux ailés qui ont favorisé la victoire. Ensuite, il refuse de payer Myrtilos et le précipite dans la mer. Avant de mourir, le cocher et son père Hermès* maudissent l'ingrat (Myrtilos monte au ciel et forme la constellation du Cocher). De fait, et même si, pour Pindare* (VIe siècle av. J.-C.), Pélops instaure les jeux Olympiques en mémoire de son défunt beau-père, un sort funeste s'abattra sur sa personne, son épouse Hippodamie, qu'il tuera, ses fils Atrée* et Thyeste (les Pélopides). Et jusqu'à sa descendance, Agamemnon* et Oreste*.

PÉNATES

ROME

Les Pénates, ou *di Penates*, les « dieux de l'Intérieur », sont d'abord des divinités des « provisions de bouche » (*penus* ou *penum*), puis de la maison en général. Ils protègent alors uniquement le chef de famille et sa parenté. Associés à Vesta* et aux Lares*, ils résident dans les foyers, où une petite part des repas quotidiens leur est offerte. Parallèlement, il existe des Pénates publics protégeant l'État et les citoyens. Apportés de Troie par Énée*, ils habitent le temple de Vesta, sur le forum.

PÉNÉLOPE

GRÈCE

Épouse d'Ulysse*, roi d'Ithaque, et mère de Télémaque*, Pénélope est le modèle de l'épouse fidèle puisqu'elle se comporte de façon exemplaire durant les vingt ans d'absence de son époux. Dans l'*Odyssée*, Homère* raconte en effet comment elle résiste aux prétendants qui, affirmant qu'Ulysse est mort, ont envahi le palais d'Ithaque dont ils pillent sans vergogne les provisions. Pendant des années, ils la pressent de choisir parmi eux son nouvel époux. Pour les faire patienter, elle promet de décider lorsqu'elle aura terminé le linceul qu'elle tisse pour son beau-père Laërte. Mais elle défait la nuit ce qu'elle a tissé le jour. Trahie par une servante, elle doit se plier quand Ulysse surgit et tue tous ces parasites. Il retrouve son épouse et tous deux partagent une nuit d'amour prolongée par Athéna*.

Après Homère, la tradition fut moins tendre avec Pénélope. Durant l'absence de son mari, elle se serait unie à Hermès* (ou aux prétendants) et aurait conçu le dieu Pan*. En rentrant, Ulysse l'aurait bannie. Une autre source affirme que Télégonos, fils de Circé*, assassina son père Ulysse avant d'épouser Pénélope.

PENGZI

CHINE

Personnage du taoïsme religieux, Pengzi serait né sous les Xia (2207-1765 av. J.-C.), la première dynastie chinoise. Son premier mérite est la durée de son existence puisqu'il aurait vécu jusqu'à quelque 800 ans sans perdre ses traits de jeune homme. Le second est précisément le secret de cette longévité dont il est le symbole. Afin de prolonger au maximum les années de vie, et de tendre vers l'immortalité, il initia des pratiques sexuelles qu'il apporta ainsi au taoïsme. À ces plaisirs sans entraves s'ajoutaient un entretien impeccable du corps, une pratique assidue du Dao, la « Voie », ou encore une alimentation équilibrée sans être pour autant sommaire.

PERKUNAS

BALTES

Comme son équivalent russe Perun*, Perkunas porte le même nom (légèrement changé) que Parjanya, dieu des Veda, maître de la pluie. Commun à tous les Baltes, il est le dieu des Cieux, de la Foudre, de l'Orage, rôles répandus dans le monde indo-européen et associés, là encore, au chêne – son nom semble évoquer le tonnerre. Dans la tradition lettone, il est même capable de fendre en deux un chêne d'or. À ces

fonctions s'ajoutent son influence sur la guerre et les montagnes, et la maîtrise des eaux, élément fertilisant et source de vie. En cas de sécheresse, les Baltes lui sacrifiaient un veau, une chèvre et un coq noirs. Ensuite, les participants buvaient et mangeaient, puis lui offraient de la bière, qui était aussi jetée dans le feu consacré au dieu. À d'autres occasions, Perkunas recevait des offrandes de nourriture, comme du pain et du miel. Il était représenté en cavalier armé, monté sur un cheval d'or, un nuage ou un foudre. En outre, il recevait en Lettonie des surnoms tels que « le Vieil Homme » ou « le Vieil Homme à barbe blanche ».

PERSÉE

GRÈCE



Lorsqu'un oracle lui prédit que sa fille Danaé aura un fils qui le tuera, Acrisios, roi d'Argos, l'emprisonne. Danaé est enfermée dans un lieu souterrain tout en bronze, aux portes épaisses que gardent des molosses. Épris de cette jeune beauté, Zeus* prend la forme d'une pluie d'or et s'unit à elle. Ainsi naît Persée. Mis au courant de son existence par ses cris de nouveau-né, Acrisios l'enferme avec sa mère dans un coffre de bois qu'il jette à la mer. Grâce à Zeus, Danaé et Persée abordent dans l'île de Sériphos (Cyclades). Dictys, un pêcheur, les recueille. Mais son frère Polydectes, roi de l'île, veut épouser Danaé de force. Devenu un bel homme connu pour sa force, Persée s'y oppose, résolu à défendre l'honneur de sa mère. Et, bravache, il affirme pouvoir ramener au roi la tête de Méduse*, l'une des trois Gorgones*. Polydectes relève le défi. Si Persée échoue, il épousera Danaé.

Après avoir extorqué aux Grées, sœurs des Gorgones, le lieu de résidence de Méduse, Persée vient à bout du monstre. Sur le chemin du retour, il sauve et épouse Andromède*. Parvenu à Sériphos, il se présente devant Polydectes, qui, occupé à banqueter, se moque de lui. Le héros sort la tête de Méduse qui pétrifie l'assistance. Avec sa mère et Andromède, il gagne Argos pour y faire valoir ses droits sur le trône. Puis il tue accidentellement Acrisios. La prédiction s'est accomplie. Sachant que son règne sera entaché du sang de son grand-père, Persée échange son royaume avec celui de son cousin, et devient ainsi celui de Tirynthe. Plus tard, il fondera Mycènes, que les cyclopes* cerneront d'imposantes murailles. Après sa mort, il rejoindra le ciel pour y former une constellation.

PERSÉPHONE

GRÈCE/ROME

Fille de Déméter* et de Zeus*, Perséphone est enlevée par Hadès*, le roi des Enfers, qui lui fait manger des graines de grenade. Or, toute nourriture absorbée dans le royaume des morts interdit de retrouver le monde des vivants. Majestueuse et puissante, elle règne dès lors au côté du dieu et devient la souveraine des ombres, partageant une partie de l'année avec sa mère, soit un semestre. Perséphone est appelée aussi Coré (« Jeune fille »), nom sous lequel elle était adorée dans de nombreux sanctuaires. Symbole de la nature au repos pendant les mois froids, elle est vénérée à Éleusis, avec Déméter. Elle est parfois représentée avec un pavot, plante aux propriétés hallucinogènes et soporifiques, qui correspondent à cette période annuelle de latence.

À Rome, Perséphone a pris les traits de Proserpine, épouse de Pluton*, dont le culte était particulièrement intense en Sicile et en Campanie. Elle fut progressivement confondue avec Libera, épouse de Liber, dieu italique de la Fertilité, de la Fécondité et de la Croissance, qui se confondit de son côté avec Bacchus*, dieu de la Vigne et du Vin.

PERUN

SLAVES

Équivalent du Perkunas* des Baltes, Perun est le dieu de l'Orage des anciens Slaves de la Russie kiévienne, fondée par Varègues vers 880 par le prince Oleg le Sage (882-911). Le prince Vladimir de Kiev* (vers 956-1015) lui rendait d'ailleurs un culte, avant de se convertir et d'interdire les idoles païennes. Sa grand-mère Olga, également convertie, et son grand-père le prince Igor (vers 875-945) étaient aussi des adeptes de Perun, ainsi que de Volos*, le dieu du Bétail et des Traités. Le christianisme ayant effacé la mythologie entourant ce dieu, il ne reste quasiment que sa fonction. Celle d'un guerrier, figure majeure du panthéon, maître de la fertilité et de la fécondité, ainsi que de la foudre, l'arme la plus puissante, créatrice de vie.

Perun, qui a emprunté certains de ses traits à Rod*, est parfois associé à Dodola, déesse de la Pluie, et à Diva, divinité de la Chasse et des Forêts. Cette dernière se nommait Devana pour les Serbes de Tchéquie, Diiwica en Serbie et Dziewona en Pologne – noms qui semblent l'apparenter à Diane*, la chasseresse romaine.

PHAÉTON

GRÈCE

Fils d'Hélios*, le soleil, le mortel Phaéton (« le Brillant ») apprend un jour l'identité de son père divin, et se dirige vers l'est pour le rencontrer. Il

obtient l'autorisation de conduire le char solaire pendant un jour – ou s'en empare avec l'aide de ses sœurs, les Héliades. L'attelage impétueux sent que la main qui le tient est moins ferme que d'habitude, et s'emballe. Incapable de le maîtriser et de le diriger, Phaéton ne peut rien lorsque le char fond sur la Terre, menaçant d'assécher les cours d'eau et de détruire les récoltes. Pour empêcher la catastrophe, Zeus* le foudroie. L'imprudent conducteur tombe dans l'Éridan, fleuve légendaire. Les Héliades pleurent des larmes qui se transformeront en ambre, tandis qu'elles sont changées en peupliers, un arbre funéraire.

PHARISIENS

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Apparus au IIe siècle av. J.-C., les pharisiens (de l'hébreu *perush*, « séparé ») rassemblaient des religieux et des laïcs issus de toutes les couches de la population. Proches du peuple, ils sont très sourcilleux dans le respect des règles de la Torah, la Loi écrite. Ils qualifient de « peuple du pays » (*am ha-hares*) ceux qui ne peuvent pas les appliquer, notamment les rites de pureté. Des pharisiens, les scribes ou docteurs de la Loi, participent cependant à l'interprétation et au commentaire de la Torah, et le pharisianisme reste ouvert, par exemple à la résurrection des morts dont l'éventualité dans le judaïsme date du IIe siècle av. J.-C. Les pharisiens, même s'ils désapprouvent certains aspects du ministère de Jésus*, comme sa position sur le shabbat, l'invitent à leur table, le préviennent de son élimination projetée par Hérode Antipas et n'ont aucune part dans la Passion. Vis-à-vis des premiers chrétiens, leur attitude est contrastée, ce qu'illustre Gamaliel*. Après avoir approuvé les révoltes juives de 70 apr. J.-C. et de Bar Kokhba* (132-135), ils seront la seule mouvance du judaïsme ayant survécu à la répression romaine. Leurs travaux, menés pendant plusieurs siècles au sein d'académies, nourriront le judaïsme qui, aujourd'hui, se situe dans leur sillage.

PHÉNIX

ÉGYPTE/GRÈCE/CHINE

L'écrivain grec Hérodote (484-425 av. J.-C.), le père de l'Histoire, pensait que le cinnamome (la cannelle) était récolté en Arabie, dans le nid du phœnix ou phénix, personnification du soleil qui se lève à l'est.



Mais qui est cet oiseau fabuleux ? Tout commence chez les Égyptiens, pour qui le héron (*benou*), oiseau migrateur et donc cyclique, s'inscrit dans le cadre des renaissances, à l'image de Rê*, le soleil. L'oiseau Benou, symbole de la vie qui déroule et de la course solaire, est ainsi adoré à Héliopolis. Originaire d'Arabie, il ne se montre aux hommes que tous les cinq cents ans. Puisant dans la mythologie égyptienne, les Grecs l'adoptent et en font le fameux « phénix », mot à l'étymologie imprécise. N'ayant pas de femelle, cet aigle au plumage coloré et aux yeux brillants doit se perpétuer par magie. Lorsque la mort approche, il se fait un nid de plantes aromatiques, y met le feu et s'enflamme. Des cendres naît un ver qui devient un autre Phénix, lequel mélange les restes de son père à de la myrrhe, puis les porte à Héliopolis et les place sur l'autel du dieu soleil. D'une longévité extraordinaire, puisqu'il vit cinq cents ans, voire davantage, le Phénix s'affirme le symbole du soleil mourant et renaissant chaque jour et durant son cycle annuel. Régénérateur, il est aussi l'illustration de l'âme immortelle.

Le phénix, que Rome s'attribue pour souligner son règne éternel, trouve des équivalents dans d'autres mythologies. Il apparaît par exemple dans les croyances chinoises, qui en font l'un des quatre animaux merveilleux, avec le dragon, la licorne et la tortue. Bien qu'androgyne, il est le symbole du *yang* et, associé au Sud, l'emblème de l'impératrice. Monture préférée de Xi Wang Mu*, la « Reine Mère d'Occident » du taoïsme, cette créature d'immortalité a pour nom Feng Huang. Lorsqu'il apparaît, cela signifie que le règne est de qualité et synonyme de bonne fortune. Il est décrit avec une tête de faisan, une queue de paon (ou de serpent), des plumes resplendissantes. Mais il peut adopter d'autres formes, comme le dos d'un cygne ou la crête d'un coq. Les grands Immortels du taoïsme, qui au passage se nourrissent principalement de cannelle, aiment le monter. L'un d'eux, Pengzi*, est d'une longévité impressionnante.

PHI

LAOS/THAÏLANDE

Bons ou mauvais, les Phi sont des génies très présents dans le quotidien des Laotiens. Comme celui des Nat* birmans, leur culte, marqué par le *bo* (sanctuaire) et par des fêtes et cérémonies à caractère chamanique, cohabite avec le bouddhisme Theravada majoritaire. Les Phi habitent et protègent un village, un rocher, un arbre, une colline ou encore un défunt. Gages de prospérité, ils ont pour adjoints les *loka-*

pâla, gardiens d'un bourg, d'un village, d'une province, et même du pays. L'un d'eux, célèbre, est un ancien roi du XVIIIe siècle. Il est ainsi devenu le Phi protecteur du royaume de Thaïlande.

Ces esprits, nombreux, sont également présents en Thaïlande.

PHILARÈTE (vers 1554-1633)

CHRISTIANISME

Affilié au tsar Ivan IV le Terrible (1533-1584), Fedor Nikititch Romanov appartient à une dynastie que déteste un cousin par alliance, le tsar Boris Godounov (1598-1605). Arraché à sa famille par ce dernier, il est contraint de se faire moine, et devient le frère Philarète en 1598. Soumis aux soubresauts des règnes suivants, il est en 1619 le patriarche de Moscou, dont le patriarcat, fondé par Boris (1589), a affranchi l'Église russe de la tutelle de Constantinople. Son fils Michel III (1613-1645), premier tsar de la dynastie des Romanov qui régnera jusqu'en 1917, est alors sur le trône de Russie. Philarète fait plus que l'assister dans l'exercice du pouvoir : réformes financières et sociales, ouverture vers l'étranger, paix avec la Suède et la Pologne, colonisation de la Sibérie et fin de la « période des Troubles » qui agitaient la Russie depuis la mort d'Ivan font partie du bilan familial. En tant que patriarche, Philarète, opposé aux protestants, consolide l'Église de Russie.

D'autres patriarches de Moscou vont s'illustrer. Nikon (1652-1658) déclenche une réforme de l'Église qui aboutit au schisme, dont l'un des acteurs est Avvakum*. Né près de Moscou, Basile (1782-1867), remarqué pour ses qualités d'esprit, devient moine sous le nom de Philarète (1808). À Saint-Pétersbourg, il enseigne la philosophie et la théologie, se crée des amitiés, dont celle du grand écrivain Pouchkine. Archimandrite en 1812, éloquent, travailleur et pieux, il gravit les échelons jusqu'au statut de métropolite de Moscou (1822), poste qu'il occupe jusqu'à sa mort. Outre des homélies, il a participé à la traduction de la Bible en russe. Pressentant la révolution russe, (saint) Tikhon de Moscou (1917-1925) est le dernier patriarche du tsarisme. À l'autre bout de l'ère soviétique, Pimène (1971-1990) rencontre en 1988 Mikhaïl Gorbatchev. L'Église de Russie retrouve une place officielle au sein de la nation. Il est remplacé par le patriarche en exercice, Alexis II (né en 1929).

Le nom de Philarète est porté par l'actuel patriarche de Kiev (Ukraine), poste qu'il occupe depuis 1995.

PHILÉMON ET BAUCIS

GRÈCE

Zeus* et Hermès* décident un jour de visiter la Phrygie. Déguisés en voyageurs, ils arrivent dans une bourgade, feignent la fatigue et frappent aux portes. Mais personne ne leur offre l'hospitalité. Finalement, ils parviennent devant une cabane où vit un couple âgé. Il s'agit de Philémon et son épouse Baucis, qui, malgré leur pauvreté, leur réservent un accueil chaleureux. Sensibles à tant de générosité, les dieux les conduisent au sommet d'une montagne. Un déluge s'abat alors sur la bourgade et n'épargne que la masure, transformée en un temple fabuleux dont les deux mortels, à leur demande, deviennent la prêtresse et le prêtre. Après leur mort, Baucis est changée en tilleul et Philémon, en chêne.

PHILIBERT (vers 615-vers 685)

CHRISTIANISME

Ce saint, dont le nom signifie « très brillant » en langue germanique, naît en Gascogne, dans une famille aisée. Son père est évêque de l'actuelle ville d'Aire-sur-l'Adour (Landes). Éduqué selon son rang, il est envoyé à la cour du roi Dagobert Ier (629-639), où il se lie avec (saints) Ouen*, Wandrille et Éloi*. Il en part en 639 pour se consacrer à la vie monastique. Après un passage au monastère de Rebais (Seine-et-Marne), fondé par Ouen, il succède en 650 à l'abbé Agile (ou Aile). Grâce au roi franc Clovis II (639-657) et la reine Bathilde (626-680), il fonde son propre monastère à Jumièges (655), près de Rouen, dont Ouen est l'évêque. La vie, inspirée de Colomban* et de Benoît de Nursie*, y est rude. C'est là qu'il apprend la mort de Léger* (vers 678), exécuté par Ébroïn, le maire du Palais, auquel il reproche son crime. Ce dernier ordonne à Ouen de faire disparaître l'insolent. Philibert est arrêté et coule une détention paisible et courte, Ébroïn étant assassiné vers 680. Après avoir assuré Ouen de son amitié, il fonde le monastère de Noirmoutier, en Vendée. Ses reliques seront transférées au Xe siècle à Tournus (Saône-et-Loire). Philibert est fêté le 20 août (catholiques et orthodoxes).

PHILIPPE LE MAGNANIME (1504-1567)

CHRISTIANISME

Landgrave (prince) de Hesse (1509-1567), Philippe Ier est un acteur majeur de l'implantation protestante en Allemagne. Dès 1524, il épouse la Réforme de Luther*, après avoir contacté ce dernier et rencontré Melanchthon*. Avec Frédéric (1463-1525) puis Jean de Saxe, maison à laquelle il est allié par son mariage, il dirige l'opposition à la Ligue des princes catholiques. Il fonde, à Marburg, la première université luthérienne (1527). Sur le plan extérieur, il tente de rapprocher et d'unir Luther et Zwingli*, afin de mieux faire face à la papauté et à l'empereur Charles-Quint. Ce colloque de Marburg (1529) échoue pour des différences de vue sur la Cène (eucharistie). Proche aussi de Bucer* basé à Strasbourg, il enregistre des succès, par exemple en

conquérant le Wurtemberg (1534). Mais Philippe est bigame, un crime puni de mort par les lois de l'empire. Sortie au grand jour, sa situation personnelle entrave son action. Emprisonné pendant quatre ans, il passe les quinze dernières années à gouverner et fortifier la Hesse, à jouer les arbitres dans des querelles théologiques au sein du protestantisme. Sa générosité lui vaut le surnom de « magnanime ». Après sa mort, la Hesse, divisée entre ses fils, perdra le statut d'État puissant.

PHILIPPE, apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Dans les évangiles Philippe est toujours cité avec Nathanaël (Barthélemy*), qu'il présente à Jésus*. Originaire de Bethsaïde, comme Pierre* et André*, il figure au cinquième rang sur la liste des apôtres. Il est présent lors du miracle de la multiplication des pains et des poissons, qui annonce l'eucharistie, lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem, juste avant la Passion, et pendant la Cène, qui marque l'institution de la même eucharistie. Selon l'évangile de Jean*, principale source le concernant, Philippe demande alors à Jésus : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. » Il s'entend répondre : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. » Selon la tradition, il aurait évangélisé des pays de l'Asie Mineure et mourut en martyr. En 565, ses reliques supposées, et celles de Jacques le Mineur, furent déposées dans la basilique des Douze-Apôtres, à Rome. Tous deux sont fêtés le 3 mai.

Philippe et les saints

Le nom Philippe vient du grec *philein* (« aimer ») et *hippos* (« cheval »). Les *Actes des Apôtres* du Nouveau Testament mentionnent un autre Philippe, père de quatre filles douées du don de prophétie. Ordonné diacre, avec Étienne*, il annonce l'Évangile en Samarie, où Simon le Magicien envoûte la population, avant de se convertir à son tour. Plus tard, alors qu'il se rend de Jérusalem à Gaza, il rencontre « un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, qui était venu en pèlerinage à Jérusalem ». Assis sur son char, l'Éthiopien lit Isaïe*, sans trop comprendre. Chemin faisant, Philippe l'éclaire sur le prophète et le convertit.

Philippe Bénizi (mort en 1285) entre dans l'ordre des Servites, dont il devient le général, contribuant à son expansion. Métropolite de Moscou, Philippe (1509-1569) est étranglé sur ordre du tsar Ivan IV le Terrible (1533-1584), dont il a dénoncé les excès.

PHILOCTÈTE

GRÈCE

Ami et compagnon fidèle d'Héraclès*, Philoctète reçoit de ce dernier, agonisant, ses flèches empoisonnées et son arc. Engagé pour la guerre de Troie au côté des Grecs, il s'embarque mais se blesse avec l'une de



ces flèches qui provoque des blessures inguérissables. La plaie s'infecte et dégage une odeur si nauséabonde que le pauvre est débarqué sur une île. Dix ans plus tard, le camp grec est dans l'expectative. La mort d'Achille* compromet la victoire. Dans un oracle, Calchas* révèle alors que Troie ne pourra être prise sans Philoctète et ses précieuses flèches. Resté seul, souffrant de sa plaie, ce dernier est ramené par Ulysse*, Pyrrhus (fils d'Achille) et Diomède*. Soigné efficacement par Machaon et Podalirios, les fils d'Asclépios*, il s'engage dans le combat et tue le prince troyen Pâris* d'une de ses flèches. La guerre terminée, il aurait gagné le sud de l'Italie.

PHILOMÈNE

CHRISTIANISME

En 1802, les catacombes romaines livrent la tombe d'une certaine Philomène (« aimée » en grec) qui est aussitôt considérée comme une martyre, donc une sainte. Son culte se répand rapidement. Jean-Marie Vianney* (1786-1859), le curé d'Ars, la vénère et lui attribue des miracles. Certains affirment qu'elle a bien existé et que, âgée de 13 ans, elle aurait été exécutée au Ier siècle. D'autres voient en elle une sainte purement légendaire. Philomène est fêtée le 10 août.

PHILON D'ALEXANDRIE (vers 15 av. J.-C.-54 apr. J.-C.)

JUDAÏSME

Né à Alexandrie (Égypte), issu d'une riche famille juive, Philon est le produit de cette ville qui, centre hellèniste depuis sa fondation par Alexandre le Grand (331 av. J.-C.), abrite une très importante communauté juive. Il semble avoir occupé d'éminentes fonctions car en 39 il dirige une délégation qui, auprès de l'empereur Caligula, réclame que les juifs alexandrins soient respectés. Philosophe érudit formé à la culture grecque, Philon étudie la Bible et la tradition hébraïque qu'il tente d'éclairer à la lumière de l'hellénisme. En dehors de ces informations, sa vie est obscure. Son œuvre exégétique et spirituelle influencera entre autres Clément d'Alexandrie* (vers 140-220) et Origène* (vers 185-vers 255). D'ailleurs, elle a été préservée par l'Église catholique. Elle nous renseigne en outre sur le judaïsme de son époque. Par exemple, il révèle l'existence d'un courant d'ascètes juifs, les théra-

peutes (du grec *therapeuein*, « prendre soin de », « servir » Dieu). Ces femmes et ces hommes, que des historiens rapprochent des esséniens, menaient une existence centrée sur la méditation et la dévotion, au sein de leurs maisons individuelles. Leur contribution dans la naissance du monachisme chrétien, en Égypte, est plus que probable.

PHOTIUS (vers 810-vers 895)

CHRISTIANISME

En 847, Ignace (797-877), moine austère et peu brillant, disciple de Théodore Studite*, est nommé patriarche de Constantinople. Onze ans plus tard, il est évincé par l'empereur Michel III (842-867) et remplacé par un laïc, Photius, Photios en grec. Issu d'une famille noble, Photius doit aussi et surtout son poste à Bardas, frère de Théodora*, associé au trône de son neveu Michel, lequel le fera assassiner (866).

Photius est sans doute le petit-neveu de Taraise (vers 730-806), un ancien patriarche (784-806), qui a fait condamner les iconoclastes au concile de Nicée II (787). Doté d'une solide culture, il entre dans la chancellerie impériale qu'il finit par diriger (vers 843). Enseignant réputé, il réunit de nombreux ouvrages grecs qui sans lui ne nous seraient pas parvenus. Une fois patriarche, il s'oppose aux partisans d'Ignace, dont le pape Nicolas Ier (858-867), artisan de l'indépendance des papes vis-à-vis des rois et de l'Église d'Orient. Tous deux se déposent mutuellement. Photius, qui rompt avec Rome, est exilé en 867 par le nouvel empereur, Basile Ier le Macédonien (867-886). Entre-temps, il a baptisé le prince Boris Ier* de Bulgarie, et envoyé Cyrille et Méthode* dans leur célèbre mission auprès des Slaves. Ignace réussit à le faire condamner au concile de Constantinople IV (869-870). Il conserve son siège jusqu'à sa mort. Dès 876, Photius, rappelé aussi par Basile, lui succède à nouveau et se réconcilie avec la papauté qui le reconnaît, sans pour autant renoncer à son orthodoxie, dont son refus du Filioque. Mais le pape Jean VIII l'excommunie à son insu et l'empereur Léon VI le Sage (886-912) le dépose une nouvelle fois (886). Photius meurt à une date imprécise, mais en bonnes relations avec Rome. Il inspirera les raisons du schisme qui, en 1054, séparera l'Orient et l'Occident. Pour l'Église orthodoxe, il est un saint, fêté le 6 février. Il laisse une œuvre théologique.

En 886, Photius a reçu le soutien de Nicolas le Mystique (852-925), que Léon VI appelle auprès de lui en tant que *mystikos*, « homme de confiance ». Patriarche de Constantinople en 901, il est déposé six ans plus tard par l'empereur dont il a dénoncé le mariage (le quatrième) avec sa maîtresse. Exilé, il reprend sa fonction à la mort de Léon, et l'occupe jusqu'au bout.

PIC DE LA MIRANDOLE, JEAN (1463-1494)

CHRISTIANISME

L'humaniste italien Giovanni Pico Della Mirandola, proche de Savonarole*, inspirera Érasme*. Issu d'une famille noble de la région de Modène, ce riche comte, héritier très tôt de son père décédé, possède un esprit brillant. Élevé dans la religion par sa mère qui le destine au clergé, il devient à 16 ans un érudit reconnu en matière de droit canon (les règles de l'Église). Mais l'adolescent préfère augmenter son savoir. Il étudie auprès des grands maîtres, en France et en Italie, et finit par devenir un expert en éloquence, d'une culture foisonnante et d'une intelligence hors pair, détenteur d'une bibliothèque réputée. Laurent de Médicis (1449-1492), dit Laurent le Magnifique, seigneur de Florence, poète à ses heures, protecteur des artistes et des savants, devient même son ami. En 1485, il est à Paris et fréquente les humanistes. De retour en Italie l'année suivante, il étudie l'arabe et l'hébreu, il propose à tous les savants une vaste confrontation sur tous les sujets philosophiques et théologiques. Mais son entreprise échoue. Condamné par la papauté, il séjourne un temps en prison, à Paris, et finit sa courte vie à Florence, après avoir été lavé des accusations d'hérésie. Après avoir été provocateur et éclairant, dans l'esprit de la Renaissance, il est devenu contemplatif. Savonarole fait habiller son corps de la tenue des Dominicains qu'il voulait rejoindre. Il aura tenté de concilier des domaines tels que la philosophie, la science et la théologie, sans cesser de placer l'homme au centre de ses réflexions.

PIE IX (1792-1878), pape (1846-1878)

CHRISTIANISME



Le règne de ce pape est marqué par la perte des États pontificaux, dont il voulait pourtant réformer le régime. En 1870, Rome, occupée par le roi d'Italie, n'est plus un État pontifical et devient la capitale du royaume. Le pape se retranche au Vatican. Centralisant le pouvoir de l'Église, Pie IX imprime une marque spirituelle et dogmatique qui suscite toujours des réserves. Pieux et bon, il est apprécié de ses ouailles, mais essuie des reproches. Il est vu comme un despote malhabile, entouré de collaborateurs réactionnaires. Comme d'habitude, la vérité doit se situer entre les deux… Très populaire au début de son pontificat, Pie IX se raidit devant les avancées intellectuelles, culturelles et scientifiques, qu'il fustige dans un document, le *Syllabus* (1864). Sa position est fondée sur une peur de la révolution et une

méconnaissance des aspirations démocratiques. Il inaugure l'opposition au modernisme qui culminera avec Alfred Loisy* et Pie X*. Auteur d'importants textes doctrinaux, il encourage la spiritualité, les missions et la dévotion. Nous lui devons la définition de deux dogmes : l'Immaculée Conception de Marie* (1854) et, avec le soutien des ultramontains (primauté du pape sur les Églises nationales), l'infaillibilité pontificale proclamée au concile Vatican I (1870).

Outre Pie X* et Pie XII*, d'autres papes portant ce nom ont marqué l'Histoire. Pie I[er] (vers 140-155) est martyrisé ; son frère supposé, Hermas, est l'auteur d'un texte, *Le Pasteur*, qui en fait un Père apostolique de l'Église. Directeur de l'Inquisition, (saint) Pie V (1566-1572), homme austère, applique, avec le soutien de Charles Borromée*, les décisions du concile de Trente achevé par Pie IV (1559-1565). Le grand événement de son règne est sa contribution à la création d'une ligue chrétienne qui bat la flotte turque à Lépante (1571).

PIE X (1835-1914), pape (1903-1914)

CHRISTIANISME

Décrié par les uns qui lui reprochent sa condamnation du modernisme et son refus du progrès, ce pape est encensé par les autres, qui applaudissent un champion de la tradition. Il a indubitablement laissé une marque durable. Né en Vénétie dans une famille très modeste, Giuseppe Sarto gravit les échelons jusqu'au titre de cardinal (1893). Élu à un âge avancé, il va assurer un pontificat qui tranche avec l'ouverture de son prédécesseur Léon XIII*. Modeste, amateur de musique sacrée, il aime la vie pastorale et la liturgie pour laquelle il rétablit le chant grégorien. Très actif, ce politique habile et compétent en finances réforme la Curie, organise l'Église, publie une foule de documents. Mais c'est aussi un conservateur. Tout en soutenant le rôle des laïcs, il veut que les œuvres et les syndicats catholiques dépendent de l'Église. Opposé officiellement au libéralisme et au modernisme, il met deux cent deux auteurs à l'Index, dont Alfred Loisy*. Concernant la France, il dénonce la loi de 1905 qui achève de définir les relations entre les Églises et l'État, et l'Action française, formation d'extrême droite. Mais il s'en prend aussi au Sillon, fondé en 1910 par Marc Sangnier (1873-1950). Ce mouvement progressiste tente de concilier le catholicisme et les valeurs de la République. Pie X meurt dix-huit jours après le début de la Grande Guerre qu'affronte son successeur Benoît XV*. Il est fêté le 21 août.

PIE XII (1876-1958), pape (1939-1958)

CHRISTIANISME

Succédant au conservateur Pie X* et au pacifiste Benoît XV*, Pie XI (1922-1939) est conscient des changements. Il le montre en encourageant le catholicisme social, les syndicats et l'Action catholiques. En 1929, il met fin à la « question romaine », c'est-à-dire le sort de l'Église au sein de l'Italie, en suspens depuis 1870 et la perte des États pontificaux sous Pie IX*. Les accords du Latran (1929), ou *Conciliazione*, sont signés avec le pouvoir fasciste. Le Vatican devient un État souverain qui, en échange, reconnaît l'unité italienne. Ceci n'empêche pas Pie XI de dénoncer le fascisme, le nazisme et le communisme, tout en se prononçant pour Franco dans la guerre d'Espagne. Le cardinal Eugenio Pacelli, un proche collaborateur, lui succède sous le nom de Pie XII. Connu pour son caractère tranché, sa culture et son attachement viscéral au catholicisme, il a fait une partie de sa carrière dans la diplomatie, par exemple à Munich et Berlin, et a porté la parole de l'Église au cours de nombreux voyages. Élu en mars 1939, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, il affiche sa neutralité, appelle à l'entente et la paix. En vain. Gouvernant de manière autoritaire, souvent seul, il fonde son action sur la diplomatie. Son pontificat reste cependant essentiel. Dans l'élan de Pie XI, il est un trait d'union entre le conservatisme et les avancées de son successeur Jean XXIII*. Pie XII prône la justice sociale, le respect des cultures dans les missions ou la critique historique. S'il condamne toutes les guerres, il reste un dogmatique qui proclame l'Assomption de la Vierge (1950).

En 1963, à Berlin, la pièce *Le Vicaire*, de Rolf Hochhuth (né en 1931) s'attaque à sa mémoire. L'œuvre voit en lui un collaborateur de la Shoah. Pie XII, au courant de cette tragédie depuis mars 1942, garda en effet un « silence » qui continue d'intriguer. Animé d'un progermanisme hérité de son séjour en Allemagne, il aurait cautionné implicitement la Shoah. Le catholicisme n'était-il pas en grande partie judéophobe ? Mais la judéophobie n'était-elle pas largement inscrite dans les mentalités européennes ? L'ouverture des archives a permis d'en savoir plus et de nuancer l'accusation. Il s'avère que Pie XII parla de la Shoah à plusieurs reprises. Ses diplomates intervinrent auprès des États concernés, dont Vichy. Sans doute prudent, il préféra ne pas dénoncer officiellement le nazisme et ses méfaits. Pour préserver les catholiques d'Allemagne et des pays occupés, et pour ne pas aggraver le sort déjà terrible des victimes. En octobre 1943, Pie XII parvint à stopper la rafle des juifs de Rome en échange de son silence, sauvant ainsi quatre mille personnes. Il œuvra aussi au secours des réfugiés et des prisonniers.

PIERRE, apôtre (Ier siècle)

CHRISTIANISME



Pierre fut l'un des apôtres les plus proches de Jésus*, et, avec Jean*, l'une des « colonnes » de l'Église chrétienne, selon Paul*. Originaire de Bethsaïde, petit port du lac de Tibériade, au nord de la Palestine, il s'appelle Simon ou Syméon, prénom fréquent en Israël. Comme la plupart des juifs, dont Jésus, il ne parle plus l'hébreu mais l'araméen. Il s'est installé avec sa femme à Capharnaüm, résidence de Jésus durant son ministère – Jésus habite sans doute chez Pierre, dont la maison aurait été découverte lors de fouilles. Simon est un disciple de Jean le Baptiste*, dans l'entourage duquel a lieu la rencontre avec Jésus qui, dès lors, lui donne le nom de Kefa, « pierre » en araméen, *petra* en latin. Un peu plus tard, Pierre pêche sur le lac, avec André* son frère, Jean et Jacques le Majeur*. Jésus apparaît sur la rive, leur permet de faire une pêche miraculeuse puis les appelle à devenir « pêcheurs d'hommes ».

Durant le ministère de Jésus, Pierre, toujours cité le premier, se montre à la fois spontané et fougueux, naïf et touchant, résolu et parfois maladroit, mais toujours actif et enthousiaste, voire sanguin. Témoin parmi d'autres des miracles de Jésus, notamment la guérison de sa belle-mère rapportée par l'évangéliste Marc* (1, 29-31), il apprécie son talent poétique, exprimé dans ses paraboles. Il est le premier à clamer la messianité et la filiation divine de Jésus qui déclare : « Eh bien ! moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église […]. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux », rapporte Matthieu* (16, 13-18). Quand le cercle des disciples se resserre, il est l'un des Douze apôtres. Il s'insurge à l'idée que Jésus puisse être supplicié : il est remis à sa place, le Maître le comparant même à Satan*. Il est ensuite le témoin de la Transfiguration, avec Jean et Jacques. Lors de la Cène, Jésus procède à un rituel d'ordinaire réservé aux esclaves : il lave les pieds des apôtres. Pierre refuse avec énergie, et ne cède que sous la menace d'être exclu de l'œuvre du Maître. Après le repas, tous vont dormir au jardin des Oliviers, où Jésus est pris d'un doute profond. Soudain, les gardes du Temple de Jérusalem l'arrêtent sans ménagement. Pierre tire son épée et tranche l'oreille d'un certain Malchus. Jésus, calme, retient son bras et l'avertit : « Tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive », écrit Matthieu* (26, 52-53). Selon Jean, pendant que le prisonnier est interrogé, Pierre renie trois fois son Maître, pour sauver sa vie – les évangiles diffèrent sur les circonstances de ces reniements. En sortant, Jésus, qui lui a prédit sa trahison, le regarde avec intensité. L'apôtre lit dans ses yeux le pardon et se met à pleurer, regrettant aussitôt sa faute.

Marie de Magdala*, premier témoin de la Résurrection, avertit Pierre et Jean qui confirment l'absence de corps. Jésus se montre ensuite à Pierre, auquel il confirme son pardon et sa première place dans l'Église. À la Pentecôte, Pierre est à l'origine de conversions marquées par des baptêmes, et procède à son premier miracle, la guérison d'un estropié. Ainsi naît le « collège apostolique », dont il prend la direction.

Son activité lui vaut de comparaître devant le Sanhédrin, grand conseil juif, qui le relâche. Il est arrêté une nouvelle fois avec Jean, et un ange les délivre de leur prison. Il faut ensuite toute la force de conviction de Gamaliel* pour convaincre le Sanhédrin, dont il est membre, de les laisser libres. Pierre se rend en Samarie, peu après la mort vers 36 du premier martyr, Étienne*. Il parcourt le reste de la Palestine et convertit un centurion romain du nom de Corneille, ce qui suscite de vives réactions car cet étranger n'est pas circoncis. Après cet incident, vers l'an 40, Pierre, encore libéré de sa geôle par un ange, fuit la répression d'Hérode Agrippa, « roi des juifs » placé par Rome à la tête de la Palestine. Vers 42, il quitte Jérusalem et laisse les rênes de la communauté à Jacques le Mineur*. Il voyage jusqu'à Antioche et en Asie Mineure. En 49 ou 48, se tient le concile de Jérusalem, où Pierre prend la parole sur une épineuse question : faut-il accorder la même place aux juifs et aux païens convertis ? Il rappelle que le Royaume de Dieu est accessible à tous.

Le destin de Pierre le mène à Rome, où il se serait peut-être rendu une première fois. Les circonstances de sa mort sont décrites par les *Actes de Pierre*, un apocryphe qui constitue un précieux témoignage sur l'Église primitive. Les chrétiens de Rome sont tombés sous le charme de Simon le Magicien, auteur de miracles. Pierre, qui se trouve à Jérusalem, en est averti par le Christ lors d'une apparition. Il a déjà rencontré ce Simon en Samarie, et l'a remis à sa place. Il se rend à Rome et livre avec cet homme une lutte épique. Au final, Simon s'en-

Pierre et les lettres

Sur le plan littéraire, les *Actes de Pierre* sont mentionnés par des écrivains de la première heure, comme Hippolyte* (vers 170-235) et Origène* (vers 185-254). Mais, dès le Ve siècle, soupçonnés d'avoir entretenu des hérésies, ils sont condamnés. Plusieurs autres écrits apocryphes portent le nom de Pierre : *Prédication de Pierre*, *Évangile de Pierre*, *Actes des saints apôtres Pierre et André*. À l'origine rédigée en grec, sans doute dans la première moitié du IIe siècle, l'*Apocalypse de Pierre* se situe entre la résurrection et l'ascension au ciel de Jésus. Le Christ y parle du Jugement dernier, ce qui arrive après la mort aux bons et aux méchants, les tourments très détaillés de l'enfer et les bienfaits du paradis, autant de renseignements qui ont exercé une influence sur la tradition entourant le sort après la mort. Ce texte fut en effet connu et apprécié de plusieurs Pères de l'Église, dont Clément d'Alexandrie* (vers 150-215), qui l'intégrait aux Écritures saintes. Mais il ne fut pas retenu dans le Nouveau Testament. Sa popularité s'atténua au profit d'autres apocalypses chrétiennes apocryphes, de sorte qu'il disparut quasiment, excepté quelques fragments parvenus jusqu'à nous. Mais en 1910 fut découvert un manuscrit du texte complet en éthiopien.

Quant aux épîtres de Pierre du Nouveau Testament, l'apôtre les aurait rédigées à Rome, vers 63. Si la première est certainement de sa main, ou de celle d'un proche, sa date est imprécise. Pierre réconforte des païens convertis d'Asie Mineure, les appelle à la fraternité, à leur différence avec le paganisme puisqu'ils sont des hommes libres, le peuple de Dieu, une « race élue ». La seconde épître remonte au début du IIe siècle et n'est donc pas de Pierre, dont elle condense cependant l'esprit de persévérance.

vole et, grâce aux prières de Pierre, ressent une faiblesse, chute et se casse une jambe en trois endroits. Il est lapidé et transporté de nuit hors de la ville. Des médecins l'amputent, accélérant sa mort. Ainsi, « l'ange du Diable* expira ». Les *Actes de Pierre* s'achèvent sur le *Martyre de saint Pierre apôtre*. Alors qu'il a quitté Rome parce que sa vie est menacée, Pierre voit le Christ entrer dans la ville où les chrétiens sont persécutés. « *Domine quo Vadis*? » lui demande celui-ci (« Où vas-tu, Seigneur? »). « Me faire crucifier une seconde fois », s'entend-il répondre. Pierre fait demi-tour. Arrêté et condamné, il demande à être crucifié, mais la tête en bas, par signe d'humilité envers son Maître. L'événement se situe vers l'an 64, sous Néron (54-68).

En 1939, des fouilles menées sous la basilique Saint-Pierre de Rome ont dégagé, à 7 mètres sous terre, un ensemble funéraire et des ossements appartenant à une même personne, excepté le crâne. En 1964, après des analyses poussées et des recherches effectuées lors d'autres fouilles, le pape Paul VI* a conclu que ce squelette incomplet appartenait certainement à Pierre. Le saint fut enterré là dix-neuf siècles auparavant, sur le lieu de son martyre.

Pierre est considéré comme le premier évêque de Rome. Il est aussi le premier « pape » (du grec *pappa*, « père »), le chef de l'Église, nommé par Jésus lui-même. Aucun de ses successeurs ne portera ce nom.

Petit calendrier de Pierre

Dans le calendrier romain, saint Pierre est fêté le 29 juin, en même temps que saint Paul. Mais il a été aussi le témoin ou l'acteur d'événements capitaux pour le christianisme et célébrés chaque année : Transfiguration (6 août) de Jésus ; Pâques (dimanche entre le 22 mars et le 25 avril) fête la Résurrection du Christ ; l'Ascension (jeudi de la sixième semaine après Pâques) au ciel de Jésus, ressuscité ; la Pentecôte (dix jours après l'Ascension). La Chaire de saint Pierre (22février) célèbre la chaire (du latin *cathedra*, « siège à dossier »), qui, d'après la tradition, fut utilisée par saint Pierre et ses successeurs, les papes. Enfin, le 18 novembre est consacré aux dédicaces des basiliques romaines Saint-Pierre et Saint-Paul. Pierre est en outre le patron des maçons, des moissonneurs, des pêcheurs, des poissonniers, des savetiers, des serruriers.

Pierre et les saints

Pierre Exorciste est décapité à Rome en 303 ou 304, sous Dioclétien*, avec le prêtre Marcellin. À la même date, un autre Pierre, chambellan du même Dioclétien, proteste contre les persécutions de chrétiens : il est brûlé vif ! Né Pierre Gravito, le Franciscain espagnol Pierre d'Alcantara (1499-1562) crée au sein de l'ordre une nouvelle branche, celle des Alcantarins, qui se soumettent à une stricte observance de la règle de François d'Assise*. Cette grande figure mystique influencera Thérèse d'Avila*, qui lui dédiera de touchants et élogieux portraits. Pierre Fourier (1565-1640), originaire de Mirecourt (Vosges), curé de Mattaincourt (où une basilique abrite son corps), s'inscrit dans la volonté de changement qui anime l'Église de cette époque. Le Jésuite Pierre Claver (1580-1654), « l'apôtre des Noirs », s'occupa pendant près de cinquante ans des esclaves noirs de l'actuelle Colombie. Pierre Dumoulin-Borie (1808-1838) est l'un des martyrs de l'essor missionnaire du XIXe siècle. Le Français Pierre-Julien Eymard (1811-1868) est le fondateur des congrégations des Pères et des Servantes du Saint-Sacrement. Le Hollandais Pierre Donders (1809-1887), prêtre rédemptoriste, se rend au Surinam, colonie hollandaise d'Amérique du Sud depuis 1667. Il y dénonce le sort réservé aux esclaves noirs des plantations et aux Indiens, qu'il soutient.

PIERRE CHRYSOLOGUE (vers 400-451)

CHRISTIANISME

Pierre naît à Imola, dans la province italienne d'Émilie. Devenu évêque de Ravenne (433), ville de résidence des empereurs d'Occident, il est réputé pour sa grande éloquence et ses sermons (consignés par écrit) qui l'ont fait surnommer Chrysologue (« Parole d'or » en grec). En 448, il accueille Germain l'Auxerrois* qu'il assiste dans ses derniers moments. Docteur de l'Église, il est fêté le 30 juillet. La tradition raconte qu'il aurait été fait évêque par l'intervention de Pierre* l'apôtre et d'Apollinaire*.

PIERRE DAMIEN (1007-1072)

CHRISTIANISME

Pierre Damien naît à Ravenne, en Italie. Enfant, il est délaissé par ses parents et recueilli par son frère Damien, dont il prend le nom. Après des études à Parme, il enseigne le droit à Ravenne. Son talent lui vaut une grande renommée et les facilités de la vie mondaine. Mais il rencontre deux ermites qui le poussent à tout abandonner. Il devient à son tour ermite vers 1035, à Fonte Avellana (Ombrie), et consigne par écrit son expérience – malgré ses réticences, il est fait prieur en 1043. L'austérité de son existence tranche avec l'opulence et la corruption d'une part importante du clergé. Il adresse des lettres aux papes, aux évêques ou aux laïcs, dénonçant les abus et réclamant une réforme. Le pape Léon IX (1049-1054) et ses successeurs, dont il sera le conseiller, vont répondre à son appel et s'employer à changer l'Église dans le sens des aspirations générales. En 1057, Pierre Damien est fait cardinal-évêque et comte d'Ostie. Missionnaire inlassable, mais las de sa charge, il retrouve sa simple condition de moine. Docteur de l'Église, il est fêté le 21 février.

PIERRE, ABBÉ (1912-2007)

CHRISTIANISME

Né à Lyon, Henry Grouès est ordonné prêtre en 1938. Durant la guerre, il entre dans la résistance sous le pseudonyme d'abbé Pierre, qu'il conservera toute sa vie. Élu député de Meurthe-et-Moselle (1945) sous l'étiquette MRP, il quitte ce parti en 1950. Pacifiste, proche de la gauche, il défend les droits et l'homme et, battu aux législatives de 1951, se consacre à la communauté d'Emmaüs fondée deux ans plus tôt. Cette organisation destinée à secourir les plus démunis est financée notamment par la récupération d'objets assurés par ses « chiffonniers ». Elle prend de l'ampleur, jusqu'à ce célèbre et dur hiver 1954. En cette période de reconstruction, le travail ne manque pas mais des gens dor-

ment dans la rue, et certains meurent de froid. L'abbé Pierre déclenche alors l'« insurrection de bonté » sur les ondes de Radio Luxembourg. Les dons en faveur des déshérités et de sans-abris affluent, permettant de secourir des milliers de personnes. Les législateurs s'emparent de la question et réglementent les expulsions. Des millions de logements aux loyers accessibles sont programmés. Dès lors, l'homme en soutane, coiffé de son inséparable béret, ne cessera de se prononcer pour la justice. Sa devise – « Le logement, c'est une question de justice » – est celle de la Fondation abbé Pierre pour le logement des dévalorisés, reconnue d'utilité publique en 1992. À cette époque, Emmaüs s'est déjà étendu à l'étranger. Caractère entier, il est la personnalité préférée des Français pendant de longues années. L'abbé Pierre meurt le 22 janvier 2007, entouré de son secrétaire et d'une de ses nièces. En priant…

PILATE, PONCE (Ier siècle)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME



La vie du préfet de Judée Pontius Pilatus reste très floue avant sa nomination par l'empereur Tibère (14-37). Il aurait dû cette fonction à Séjan, un judéophobe notoire et influent, ou bien à son épouse. Quoi qu'il en soit, il prend ses fonctions en 26, à Césarée. L'homme est décrit comme imprévisible, dur, parfois faible, souvent intraitable. Selon des historiens romains, il applique son « droit de glaive » (exécution d'une peine capitale) de manière expéditive. L'ordre étant une priorité romaine, il a en charge une population difficile à gouverner dont il mate sans pitié les révoltes. Ce portrait historique est assez différent de celui des évangiles, où Pilate apparaît hésitant. Il reste cependant un acteur essentiel de la Passion de Jésus*. Car il n'y eut pas de « procès juif », théorie avancée par ceux qui accusaient les juifs de déicide. Jésus est interrogé par l'ancien grand prêtre, Anne, puis par le nouveau, Caïphe, tous deux représentant une petite minorité de juifs privilégiés. Il comparaît ensuite devant Pilate, au prétoire, l'ancien palais d'Hérode le Grand. Le préfet ne voit aucune raison de condamner cet homme qui s'affirme le « roi » d'un royaume qui n'est pas terrestre. Énervé par le clergé juif, il propose même de le libérer, mais l'assistance préfère un certain Barabbas, sans doute un zélote, et veut qu'il soit crucifié. Il le fait fouetter et, après s'être lavé les mains pour montrer qu'il n'est pas responsable et qu'il ne « trouve en lui aucun motif de condamnation », le présente : « Voici l'homme [*Ecce homo*, en latin] », dit-il. Menacé d'être dénoncé à Tibère, il finit par céder.

En 36 environ, Pilate aurait été destitué par Tibère pour ses violences. Les versions diffèrent sur son sort. Les uns le voient exilé à Vienne, en Gaule. D'autres, comme Eusèbe de Césarée* (vers 265-vers 340), disent qu'il se serait suicidé. À moins qu'il n'ait été exécuté. Une tradition affirme même qu'il se serait converti au christianisme. Elle est l'un des éléments d'un livre apocryphe, les *Actes de Pilate*, composé durant les trois premiers siècles de notre ère, à partir d'éléments parfois très anciens. Par exemple, au IIe siècle, Justin le Philosophe* dans son *Apologie*, et Tertullien* évoquent des documents de ce type. Dans son *Apologétique*, une défense du christianisme rédigée vers 197, Tertullien écrit : « Pilate, qui était lui-même déjà chrétien dans le cœur, annonça tous ces faits relatifs au Christ, à Tibère, alors César. » Au IVe siècle, les chrétiens compilent toutes les sources et donnent à l'ensemble le titre d'*Évangile de Nicodème**, dans lequel Ponce Pilate reste évidemment un prête-nom.

Cette version en grec rapporte d'abord les premiers *Actes de Pilate* : le procès, la crucifixion et l'inhumation de Jésus dans le tombeau de Joseph d'Arimathie*. Dans une deuxième partie, elle se penche sur les questions soulevées par la résurrection de Jésus au sein du Sanhédrin. La troisième et dernière partie, composée à la fin du IVe siècle, relate la descente de Jésus aux enfers. Le livre, traduit en plusieurs langues, du latin à l'éthiopien, connut un grand succès, en Occident et en Orient, où Pilate fut considéré comme un saint.

PINDARE (518-438 ? av. J.-C.)

GRÈCE

Né près de Thèbes, Pindare, peut-être d'origine aristocratique, étudie à Corinthe et Athènes. Réputé de son vivant, auteur d'une œuvre qu'il dit inspirée par les dieux, il écrit pour des gouvernants et des cités, ce qui lui vaut de parcourir la Grèce et ses territoires. De ses poésies, il ne reste que des fragments et surtout les *Épinicies*, des odes en l'honneur de célèbres athlètes, vainqueurs aux grands jeux grecs. Épris de la tradition, Pindare y insère des éléments mythologiques très instructifs. Ces *Épinicies*, servies par un style brillant, se composent des *Olympiques*, des *Pythiques*, des *Néméennes* et des *Isthmiques*.

PIRUA

INCAS

Les Incas cultivaient le maïs, dont la plus belle récolte était issue des terrasses de la « vallée sacrée » appartenant à l'Inca et ses proches parents, près de Cuzco, la capitale, et le long de l'Urubamba. Ils compta-

bilisaient les récoltes, ainsi que d'autres produits agricoles comme la coca, à l'aide du *quipu* (« nœud » ou « nouer »), qui, en l'absence d'écriture, servait à consigner d'autres informations, notamment d'ordre historique. Il s'agit de cordelettes fixées à un cordon. De couleurs différentes, elles sont pourvues de nœuds dont la grosseur et le nombre correspondent aux quantités notées, ainsi qu'aux diverses informations recueillies (recensement, récits, événements…). Considéré comme diabolique par les colonisateurs, le *quipu* fut détruit en quantité. Il était du ressort du *quipucamayu* (« chargé des comptes ») qui transmettait son savoir à son fils. Le *quipucamayu* suprême était une sorte de ministre de l'Économie.

Les Incas procédaient au sacrifice du maïs en l'honneur de Pirua (dieu de la planète Jupiter) en même temps que les prémices de leurs récoltes – le cosmos était en effet peuplé de dieux-planètes, de la lune (Coya) à Mars (Aucayoc). Les plus beaux épis étaient même appelés du nom de ce dieu. Le maïs et la *chicha*, la bière de maïs, étaient également donnés en nourriture aux momies lorsqu'elles étaient sorties en procession.

Le maïs a suivi le syncrétisme entre les traditions andines et le christianisme, sous la forme d'une synthèse millénariste issue du XVIe siècle. Ainsi, le monde aurait connu deux époques successives s'achevant chacune par une catastrophe naturelle (déluge et glissement de terrain) : celle du Dieu Père correspond au temps où les Incas, la nature et les pierres vivaient en symbiose ; puis vint l'époque du Dieu Fils, celle des Espagnols, qui marqua la disparition de la civilisation inca et le règne de la mort pour laisser place aux Anciens. Nous traverserions aujourd'hui l'ère du Dieu Saint-Esprit, une longue période de renaissance qui se terminera par un bouleversement dont la nature est encore inconnue. Tels des épis de maïs, nous sommes des décadents (épi gâté) ayant succédé aux Anciens (épi mûr), suivants des Incas (épi jeune).

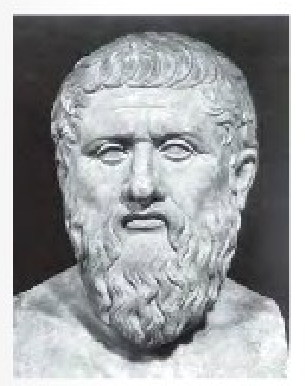
PLACIDE (VIe siècle)

CHRISTIANISME

Fils d'un certain Tertullus, Placide (du latin *placidus*, « doux » de caractère) est confié très jeune à Benoît de Nursie*, tous deux ayant des liens familiaux éloignés. L'abbé historique l'emmène à Subiaco et, un jour que l'adolescent tombe dans un lac, il le sauve de la noyade, à moins qu'il ne s'agisse du second disciple auquel il est très attaché, Maur*. Placide le suit au monastère du mont Cassin, où il passe le reste de son existence. Les bénédictins entretiennent sa mémoire pendant cinq siècles quand, vers 1100, circule en Sicile un récit de son martyre. Après avoir fondé un monastère à Messine sur un terrain hérité de son père, Placide, ses moines, sa sœur et ses deux frères sont attaqués par des pirates. Battus, torturés pour qu'ils renient leur foi, ils résistent. Tous sont décapités, dont Placide qui a eu les lèvres coupées, la langue arrachée et la mâchoire cassée par un marteau.

PLATON (vers 428-348 av. J.-C.)

GRÈCE



Issu d'une grande famille d'Athènes, Platon poursuit des études en rapport avec son rang, avant de faire une rencontre décisive vers l'âge de 20 ans : celle du philosophe Socrate, grande figure de son temps, accusé d'impiété et condamné à s'empoisonner à la ciguë. Marqué par ce drame, il restera fidèle à la mémoire de son maître. Se tenant à l'écart des événements politiques, il se consacre à la philosophie à laquelle il confère une dimension poétique. En même temps, il voyage beaucoup, notamment en Italie du Sud ou Grande-Grèce. En Sicile, il se brouille avec Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et rentre à Athènes, où il fonde en 387 son école de philosophie – parmi les élèves figurera Aristote*. Il s'agit de l'Académie, appelée ainsi parce qu'elle se trouve dans les jardins dédiés à Akadêmos, un héros de l'Attique. Outre la philosophie, on y enseigne les sciences. Après un autre voyage en Sicile, afin de convaincre – sans succès – Denys le Jeune, qui a succédé à son père, d'adhérer à sa philosophie, il retourne à Athènes et meurt à un âge très avancé. En 336, la démocratie athénienne, qu'il a étudiée et critique, est abolie.

Platon laisse une œuvre au retentissement encore perceptible, fondée sur des dialogues, cœur de son enseignement. Ces discussions ouvertes portent sur des sujets précis comme l'amour, la beauté, la politique, l'éducation, la rhétorique ou la justice. Il ressort de cet ensemble considérable des notions essentielles comme l'acquisition des connaissances : celles-ci, enfouies dans l'âme avant qu'elle ne trouve une enveloppe corporelle, n'ont qu'à être rappelées – théorie dite « de la réminiscence » – car, oubliées dès l'incarnation, elles se révèlent par le raisonnement et en appellent d'autres. Ce caractère inné du savoir va de pair avec ce que Platon appelle les « réalités intelligibles », c'est-à-dire les Idées et les Formes. Le philosophe insiste en outre sur la notion de Bien et d'Être.

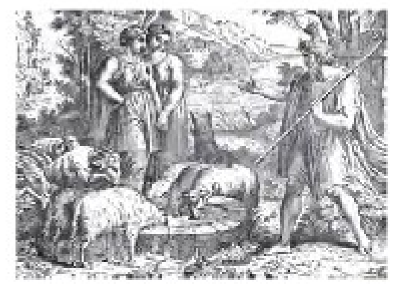
PLÉIADES

GRÈCE

Filles d'Atlas* et de Pléione, elle-même fille d'Océan*, les Pléiades sont en général au nombre de sept. Nous trouvons par exemple l'aînée Maïa, la mère d'Hermès*, et Mérope, celle de Sisyphe. La mythologie fait

RACHEL

JUDAÏSME



Rachel (« brebis mère », en hébreu) est l'une des matriarches d'Israël, avec Sarah*, Rébecca*, et sa sœur aînée Léa*. Elle est la seconde épouse de Jacob* (et sa préférée), la première étant Léa. Fille de Laban, elle rencontre Jacob au bord d'un puits, en Mésopotamie. D'abord stérile, elle suggère à son époux de s'unir à sa servante Bilha, qui enfante deux fils, Dan et Nephtali. Rendue fertile par Dieu, elle donne naissance à Joseph*. Puis la famille de Jacob prend la route de Canaan, la future Israël. En chemin, Rachel met au monde le douzième et dernier fils de Jacob, Benjamin. Mais elle meurt en couches sur la route d'Hébron, à Éphrata, site correspondant à Bethléem, ou à Er-Rama, au nord de Jérusalem. Jacob, très triste, l'enterre sur place. Aujourd'hui, les mères juives qui ont eu la douleur de perdre un enfant prient toujours sur la tombe présumée de Rachel, à Hébron.

RACHI (1040-1105)

JUDAÏSME

Rachi, contraction de Rabbi Chelomo Isaaki (fils d'Isaac), est l'un des plus grands et des plus populaires rabbins du Moyen Âge. Né à Troyes, en Champagne, il vit de la vigne et fonde dans sa ville une école talmudique (yéshivah) d'où sortent de nombreux élèves, à commencer par les époux de ses trois filles, d'éminents talmudistes. En 1095, le déclenchement de la première croisade provoque le massacre de juifs en Rhénanie qui attriste ses dernières années.

Le souvenir de Rachi est double. D'une part, chantre de la culture juive, il est un homme dont on apprécie la modestie, la bonté et l'affabilité. D'autre part, ces traits de caractère se retrouvent dans son œuvre marquée par un style concis, clair, net et simple, proche des catégories sociales auxquelles il s'adresse. Il est l'auteur de nombreux *responsa*, de poèmes liturgiques et, surtout, de commentaires fondamentaux de la Bible et du Talmud de Babylone. Pour la Bible, il traduit des mots hébreux difficiles en – ancien – français, et assortit son texte de précieuses notes sur l'hébreu. Vulgarisateur génial, il explique et éclaire le Talmud d'une manière remarquablement didactique, tout en donnant de précieuses indications sur les métiers de son époque. Consécration : à Reggio de Calabre, en Italie, le premier livre imprimé en hébreu (1475) comporte son commentaire de la Torah (Pentateuque).

L'influence de Rachi fut et reste considérable puisque son travail sert encore aux élèves des yéshivot. Elle déborda le monde juif pour intéresser les chrétiens du Moyen Âge, dont le franciscain Nicolas de Lyre (vers 1270-1349). Même Luther s'inspirera de ses commentaires pour sa traduction de la Bible. Il est aussi le moteur d'autres commentaires. Ses trois gendres, ses petits-fils et leurs disciples diffusent ses œuvres, qu'ils agrémentent de *tossafot* (« additions » ou « compléments » en hébreu). Parmi ses petits-fils, Samuel ben Méïr (1085-1174) et ses frères Jacob et Juda sont parmi les plus grands talmudistes médiévaux. Les tossafistes cessent leur production à la toute fin du XIIIe siècle, après avoir rayonné en France, en Rhénanie et jusqu'en Angleterre.

Les talmudistes

D'autres talmudistes ont marqué le judaïsme, avant et après Rachi. Isaac Alfasi (1013-1103), originaire d'Algérie, fonde à Lucena le centre espagnol d'études talmudiques, contribuant à transférer en Occident le cœur de la culture juive basée en Babylonie. Abraham ben David de Posquières (1125-1199), né en Provence, dirige et finance une yéshivah à Posquières, non loin de Narbonne. Acher ben Yehiel (vers 1250-1327) quitte son Allemagne natale en 1303 et devient rabbin de Tolède. Nissim ben Réuben Gerondi (vers 1310-1375) concourt aussi au prestige des talmudistes espagnols. Samuel Éliézer Edels (1555-1631) est un éminent talmudiste, directeur d'une yéshivah à Cracovie. Rabbin de Prague, le Polonais Ézéchiel Landau (1713-1793), maître de sa yéshivah, laisse des commentaires du Talmud toujours étudiés dans les yéshivot. Plus près de nous, le Letton Abraham Isaac Kook (1865-1935) émigre en Palestine (1904). Grand rabbin de Jaffa, il devient ensuite grand rabbin ashkénaze de Jérusalem, où il fonde une yéshivah pro-sioniste, tout en dispensant sa science talmudique. Saul Lieberman (1898-1984), talmudiste d'origine russe, s'établit à New York en 1940 et dirige l'école rabbinique. Il livre un important travail sur l'influence des cultures grecque et latine dans la littérature rabbinique.

RADEGONDE (vers 520-587)

CHRISTIANISME

Fille de Berchaire, un roi de Thuringe (Allemagne), Radegonde est élevée par son oncle après qu'il a eu assassiné son père. Son pays ayant été envahi, elle fait partie du butin des vainqueurs, les rois francs Thierry Ier (511-533) et Clotaire Ier (511-561). Ce dernier se l'attribue et l'épouse (538) après avoir assuré son éducation en Picardie. Épouse et reine, elle n'en demeure pas moins très croyante – une piété excessive qui finit par exaspérer Clotaire. Les rapports se tendent, surtout après que son mari a fait exécuter son frère, coupable de rébellion en Thuringe (555). Clotaire accepte qu'elle se consacre à Dieu. Ordonnée diaconesse par Médard*, évêque de Noyon, elle se fait en réalité moniale et se rend à Tours, sur la tombe de Martin*. Puis, avec l'autorisation et le soutien financier de Clotaire, elle fonde à Poitiers un monastère féminin qui obéit à la règle de Césaire d'Arles*. Par humilité, elle en confie la direction à une fidèle, Agnès de Poitiers. Mais le roi, qui n'a pas cessé

de la désirer, est convaincu par Germain de Paris de la laisser tranquille. Libre, Radegonde se consacre totalement à Dieu et à son œuvre, dont ce monastère de Poitiers où, en 568, prend place un morceau de la vraie croix du Christ, offert par l'empereur Justin. L'abbaye s'appellera dès lors Sainte-Croix. Venance Fortunat (vers 530-vers 600), né à Trévise, a composé des hymnes pour l'occasion. Sa vocation religieuse vient de sa guérison miraculeuse par Martin de Tours. Ami d'Agnès et de Radegonde, il s'installe près de leur communauté, devient leur intendant puis leur aumônier. Poète, il est élu évêque de Poitiers en 597. Il a écrit la vie de plusieurs saints. Radegonde est fêtée le 13 août.

RAGNARÖK

GERMANO-NORDIQUES

La mythologie germano-nordique partait du principe que les dieux, les Ases* et les Vanes*, ne pouvaient échapper au destin (Wyrd), comme les hommes. C'est pourquoi, et bien que certains, dont Odin*, en aient connaissance, ils ne peuvent échapper à leur sort. Le monde n'étant donc pas éternel, il doit s'achever par le Ragnarök, qui signifie le « destin des puissances » – et non le « crépuscule des dieux » –, puis renaître sous d'autres auspices. Ce combat extraordinaire fait suite aux nombreuses querelles entre les forces du mal dont les géants*, et les dieux. Tout commence par le Fimbulvetr, un long hiver de trois ans qui attise les conflits et les déviances.

À l'issue de cette épreuve, Hati, un loup monstrueux, finit par dévorer le soleil qu'il poursuivait incessamment, tandis que son frère Skoll se charge de la lune. La Terre est plongée dans l'obscurité et se met à trembler, libérant le terrible loup Fenrir*. Yggdrasil*, l'arbre qui soutient les Neuf Mondes de l'univers, se fragilise. En proie à la furie, Jormungand, le serpent de Midgard, le monde des humains, se fraie un chemin à la surface et agite la mer, qui provoque une vaste inondation. Le bateau fabriqué avec les ongles des morts dans l'Helheim, le royaume d'Hel*, émerge alors des flots déchaînés, avec à la barre le géant Hymir qui conduit ses congénères au champ de bataille. Un autre navire, mené par Loki*, y transporte les créatures des enfers.

Heimdallr* sonne de sa corne, signal du rassemblement des dieux assistés des Einherjars, les guerriers valeureux entraînés au Walhalla en vue du Ragnarök. La bataille se déroule sur la vaste plaine de Vigrid (« lieu des secousses ») située aux portes d'Asgard, le monde des Ases. Freyr* tombe le premier, tué par Surt, géant du feu, gardien du Muspellheim, le monde brûlant et lumineux des flammes. Monté sur son cheval Sleipnir, Odin est tué par le loup Fenrir*. Son fils, le puissant Vidar, dieu du Silence et de la Vengeance, immobilise la mâchoire inférieure du monstre avec ses chaussures magiques, saisit d'une main sa mâchoire supérieure et abat cette créature terrifiante. Tyr* affronte le chien monstrueux d'Hel, Garm, qui succombe à ses coups mais le blesse mortellement à la gorge. Thor* et Jormungand s'affrontent mortellement. Heimdallr est le dernier à mourir, après s'être entretué avec Loki*. Puis Surt brandit son épée ardente et embrase les Neuf Mondes qu'il avait contribué à créer. Les êtres sont anéantis, le soleil s'assombrit, la Terre s'enfonce dans la mer, les étoiles disparaissent du ciel léché par le gigantesque brasier…

Mais la Terre renaît de l'océan, de nouveau verte, fertile, généreuse et éclairée. Parmi les humains, seuls Lif et son époux Lifthrasir sont sauvés après s'être réfugiés dans les branches d'Yggdrasil. Ils donnent naissance à une nouvelle humanité. Parmi les dieux, quelques-uns ont survécu, comme Vidar et Vali, fils d'Odin, et Modi et Magni, fils de Thor. Ils sont rejoints par Baldr*, qui, revenu des morts, prend les rênes d'un univers régénéré et purifié.

RÂHU

INDE

Râhu fait partie des Dânavas, des génies démoniaques qui, comme les Daityas*, vivent dans le monde inférieur et sont les enfants de Kashyapa*. Après l'épisode fondateur du Barattage de la Mer de lait, il dérobe l'Amrita*, la boisson d'immortalité. Il est dénoncé par la lune et le soleil. Et Vishnu* lui tranche la tête, qui depuis provoque les éclipses lunaires et solaires. Ainsi s'est vengé Râhu. Habituellement représenté en tête de dragon sans corps, il monte un char tiré par huit chevaux noirs, sa gueule béante étant prête à dévorer le soleil et la lune qui, après chaque éclipse, se sauvent. Quant à sa queue, elle a donné Ketu, un monstre qui crée les comètes et les météores.

RÂKSHASAS

INDE

L'origine des Râkshasas (« errants de la nuit ») est imprécise. Ils seraient nés du pied de Brahmâ*, à moins qu'ils ne soient les fils d'un sage, Pulastya, par ailleurs père d'Agastya*. Ils se répartissent en trois catégories. La première est celle des Râkshasas, plutôt bénéfiques, comme les Yakshas, les serviteurs de Kubera*, ou encore les Daityas*. La deuxième rassemble des ennemis des dieux. La troisième, dirigée par Râvana*, regroupe des démons peu sympathiques. Capables de se métamorphoser en ce qu'ils veulent, ils hantent les cimetières, errent la nuit, et persécutent les humains, qu'ils dévorent ou dont ils boivent le sang.

RÂMA

INDE

Septième avatar* de Vishnu*, Râma est « le charmant » ou « le gracieux ». Il a été auparavant le sixième avatar, Parashu-Râma*, le « Râma à la hache ». Râma est le héros par excellence, dont les exploits sont racontés dans le *Râmâyana*, « Carrière de Râma ». Archer émérite, il vit à Ayodhya, le royaume de son père Dasharatha, « le plus éminent des rois ». Alors qu'il est adolescent, il se rend avec Lakshmana, son demi-frère et fidèle ami, dans une forêt habitée par une démone, Tataka. Râma fait remarquer au Rishi* Vishvâmitra qui lui a conseillé de se rendre dans ce lieu sinistre qu'il est impénétrable, rempli de prédateurs et d'arbres. Vishvâmitra répond que la forêt était un endroit merveilleux et prospère, que les démons et Tataka ont saccagé. Et ils tuent tous les visiteurs. Mais Râma y pénètre, abat la démone et, avec Lakshmana, tue de nombreux autres monstres.



Râma épouse ensuite la belle Sîtâ, manifestation de la déesse Lakshmi* et principe féminin de la fertilité. En effet, elle n'est pas née d'un ventre maternel mais d'un « sillon » (*sitâ*), plus précisément du *vedîmadhuât*, le « milieu de l'autel », c'est-à-dire l'aurore du ciel, le printemps, lorsque la nature reprend vie. Sîtâ est en outre fille du roi Janaka (« Fécondateur »). Tous deux symbolisent la fécondité de la terre et des semences, qui ne sont pas sans rappeler le mythe grec de Déméter* et Perséphone*.

Râma forme avec Sîtâ le couple idéal. Mais, alors qu'il doit monter sur le trône, Kaikeyi, sa belle-mère et la seconde épouse de son père, complote contre lui, le remplace par son propre fils, Bharata, et le fait chasser. Râma, accompagné de son épouse et de Lakshmana, part en exil. Au passage, ils sont accueillis par Agastya*.

Sîtâ est ensuite enlevée par le démon Râvana*, qui l'emmène dans son royaume (Sri Lanka) – il représente les forces obscures, comme Hadès*, le roi des Enfers qui enleva Perséphone. Râma, contraint de faire la guerre, reçoit l'aide d'Hanuman*, le roi des singes, et parvient à délivrer la captive. Il retrouve ensuite Ayodhya, dont il devient le souverain. Certain que Sîtâ a été déshonorée, il la répudie. Elle rejoint son milieu d'origine : les entrailles de la terre.

RAMAKRISHNA (1836-1886)

INDE

Originaire du Bengale, Gadâdhar Chattopâdhyâya entre à 9 ans dans la caste des brahmanes (prêtres). En 1856, il sert au temple de Kali*, à Dakshineshvara. Il témoigne à la déesse une dévotion démonstrative qui, empreinte d'une impressionnante spiritualité, suscite l'admiration de sa direction. Pendant douze ans, sous l'égide de gurus, il explore profondément les voies de l'hindouisme, mais aussi celles du christianisme et de l'islam. Il devient ainsi un guru à son tour. Doué d'une mémoire prodigieuse, il s'entoure de disciples auxquels il prodigue son enseignement : l'amour sincère et intense de Dieu permet d'accéder à l'Ultime Réalité, car Dieu réside en chacun, quelle que soit sa religion. Après sa mort, non loin de Calcutta, son message est relayé par son épouse Sârada Devî Mukerjee, ainsi que par un disciple de poids : le *swami* (« maître ») Vivekânanda, fondateur de l'ordre de Ramakrishna en 1897 et artisan à son tour d'une revitalisation de l'hindouisme.

Le nom de Ramakrishna vient de ce que ce grand personnage est vu comme un avatar* de Vishnu*, à l'instar de Jésus*, dont il se sentait très proche. Si le Christ représente l'amour, il est celui qui permit de rapprocher toutes les religions afin de se réaliser en Dieu.

RANCÉ, ARMAND JEAN LE BOUTHILLIER DE (1626-1700)

CHRISTIANISME

Après Robert de Molesme (vers 1024-1110) et Bernard de Fontaine* (1090-1153), l'abbé de Rancé est l'une des grandes figures de l'ordre cistercien. Il intervient alors que l'abbaye cistercienne de La Trappe de Soligny (Normandie), fondée en 1140, souffre depuis un siècle des méfaits de la commende, au point de se dégrader, physiquement et spirituellement. Elle est même près de disparaître.

Filleul de Richelieu, Armand de Rancé, issu d'une grande famille, est ordonné prêtre en 1651 et diplômé de théologie l'année suivante. Selon le principe de la commende, il touche depuis l'âge de 11 ans les bénéfices de plusieurs monastères, dont La Trappe. Jeune homme, il mène une agréable vie de cour, et tout le monde le promet à une brillante carrière. Mais, en 1657, la mort d'une chère amie, la duchesse de Montbazon, le plonge dans une intense réflexion. La mort de son protecteur Gaston d'Orléans (1160) achève cette longue conversion. D'abord novice, il revêt l'habit cistercien et s'installe à La Trappe (1664). Avec l'aval du pape Innocent XI, il y instaure la règle de la Stricte (ou Étroite) Observance, faite de discipline, de silence et d'austérité. Aux six moines du début s'ajoutent en trente ans près de cent soixante-dix frères. L'abbé démissionne en 1695, pour des problèmes de santé. Son œuvre rayonne déjà au sein des « trappes ».

RASHID AL-DÎN (1247-1318)

ISLAM

En 1260, des Mongols s'emparent de l'Iran et fondent la dynastie des Ilkhanides, qui entretiendront une cour brillante et laisseront de grands

monuments. L'un des souverains, Ghâzân (1294-1305), se convertit à l'islam sunnite et entraîne ses sujets. Rashid al-Dîn intervient justement durant son règne. Né à Hamadan, ce médecin converti du judaïsme devient son ministre et son conseiller. Il contribue à organiser le royaume et l'économie, à « iraniser » la société. Il est confirmé par Oldjeïtü (1304-1317), passé au chiisme, mais son crédit diminue. L'avènement d'Abû Saïd (1317-1335), revenu au sunnisme, signe sa perte. Il est exécuté à Tabriz. Les Ilkhanides disparaîtront en 1253.

Rashid al-Dîn est l'auteur d'un précieux « Recueil des chroniques » (*al-Tawarikh*), une histoire universelle qui nous renseigne sur la société mongole, dont il connaissait le fonctionnement et l'origine.

RÂVANA

INDE

Gendre de l'architecte Maya*, Râvana est le chef des mauvais Râkshasas*. Il est représenté avec dix têtes et vingt bras. Il commence par chasser de Ceylan (Sri Lanka) le prétendant légitime au trône, son demi-frère Kubera*, et lui vole son chariot volant, Pushpaka. Roi puissant et maléfique, il s'en sert pour commettre quantité de méfaits racontés dans le *Râmâyana*. Par exemple, il ose agresser Indra*, que son fils Meghanâda capture et ramène à Ceylan. Le prisonnier est libéré contre une promesse d'immortalité. Celle-ci aurait été accordée plutôt par Shiva*, après que Râvana eut fait preuve d'une interminable dévotion. Le souverain demande alors à être protégé de toutes les créatures, mais il est tellement sûr de lui qu'il omet de mentionner les humains. Cet oubli lui sera fatal. En effet, il utilise aussi Pushpaka pour enlever Sîtâ, la femme de Râma*. À l'issue d'une guerre longue et âpre, celui-ci le tue à l'aide d'une flèche magique qui, après avoir transpercé sa cible, retourne dans son carquois comme un boomerang. Râma montre alors aux dieux qu'il est un avatar* de Vishnu*, lequel a choisi cette forme pour débarrasser le monde de ce souverain destructeur.

RAYMOND DE PEÑAFORT (vers 1180-1275)

CHRISTIANISME

Raymond (« conseil protecteur », en langue germanique) naît près de Barcelone, où, après des études à la cathédrale, il est professeur de rhétorique et de logique. En 1210, il part pour Bologne et apprend le droit, qu'il enseigne dès 1216. Deux ans plus tard, l'évêque de Barcelone, Berenguer de Palou, de passage, lui demande de le rejoindre. En 1222, après deux ans de responsabilités à la cathédrale de Barcelone, il entre chez les Dominicains. Ses compétences et son esprit lui valent de rejoindre l'entourage de Grégoire IX (1227-1241), qui lui confie la tâche de collecter

tout le passé juridique de la papauté. Raymond aboutit alors à une somme qui vient compléter le *Décret* de Gratien*, composé un siècle auparavant. De retour en Espagne, il remplace Jourdain de Saxe à la tête de l'ordre dominicain (1237), dont il écrit les constitutions (règlements). Quittant ses fonctions (1240), il rentre à Barcelone et poursuit son activité de prêtre, conseillant au passage Jacques Ier d'Aragon (1206-1276). C'est en accompagnant ce roi à Majorque (Baléares) qu'il aurait traversé la mer… sur son manteau ! Auteur de réflexions sur le droit canonique, Raymond de Peñafort, ou Penyafort, est fêté le 7 janvier.

À la suite d'une apparition de la Vierge en août 1218, il a fondé l'ordre Notre-Dame de la Merci avec Pierre Nolasque (vers 1189-1256), à qui a été confié Jacques Ier, alors jeune orphelin de 6 ans, dont il restera proche. Cet ordre a pour but de racheter aux musulmans les prisonniers chrétiens. Un autre Catalan, Raymond Nonnat (1201-1240), tient son nom du latin *non natus* (« non né ») car sa mère meurt à sa naissance, obligeant à pratiquer une césarienne. Mercédaire (membre de la Merci), il s'échange contre un prisonnier parce qu'il n'a pas assez d'argent. S'ensuit une détention difficile. On raconte que, pour l'empêcher de prêcher auprès des autres captifs, il a les lèvres fermées par un cadenas ouvert juste pour lui permettre de manger. Libéré grâce à une rançon réunie par Pierre Nolasque, il est créé cardinal juste avant sa mort. Il est le patron des femmes enceintes et des enfants intra-utérins.

RÊ

ÉGYPTE



Appelé parfois Râ, Rê est le soleil à la fois réel et divin, comme l'indique le nom grec de sa « ville du soleil », Héliopolis (Iounou, en égyptien), en Basse-Égypte. Inscrit dans les premiers temps de l'histoire égyptienne, il ne cessera d'exercer un rôle majeur, malgré l'émergence d'Amon*. Créateur omniprésent dans la mythologie, il intervient seul ou associé à d'autres divinités qui lui empruntent son aspect solaire afin de légitimer davantage leur puissance, comme Khnoum* et Montou*. Il préside en outre l'Ennéade d'Héliopolis, dont l'initiateur est Atoum*, et devient le père des pharaons à partir de Képhren (vers 2559-2535 av. J.-C.), qui fit construire la seconde pyramide de Guizeh, ces constructions symbolisant les rayons solaires et le chemin menant au ciel. L'influence de Rê est telle qu'il inspire la réforme d'Akhenaton*, centrée sur le dieu Aton*, et que, pour punir les hommes qui complotent contre lui, il envoie son « œil » sous la forme d'une lionne terrible, identifiée en général à Hathor*. Puis, lassé de l'humanité, il laisse sa succession à Geb* et Shou* pour ne remplir que son devoir céleste éminent. Quant au monde des morts, il finit par le céder

à Osiris*, mais continuera de peser dans les rites funéraires, les deux piliers de la mythologie étant parvenus à se répartir leurs prérogatives.

En général anthropomorphe, Rê présente parfois une tête de faucon coiffée du disque solaire et du cobra sacré, l'Uraeus. Chaque jour, il sort des eaux (Noun*), se lève à l'Est, prend sa barque et sillonne le ciel jusqu'à son coucher. Selon une autre tradition, il représente l'adulte et le zénith, précédé par Khépri*, enfant et matin, et suivi par Atoum, vieillard et soir. Enfin, à Héliopolis, Mnévis est le taureau sacré de Rê, comme Apis* est celui de Ptah*. Incarnation du dieu, il doit être noir et porte le disque solaire entre ses cornes. Le dieu a aussi pour animal le fabuleux Phénix*.

RÉBECCA

JUDAÏSME

Dans la Genèse, le premier livre de la Bible, Rébecca est l'une des quatre matriarches d'Israël, avec Sarah* sa belle-mère, Léa* et Rachel* ses belles-filles. Abraham, qui habite Canaan, la Terre promise (future Israël), désire que son fils Isaac* épouse une parente. Il envoie son serviteur Éliézer, chargé de trouver une bru conforme à son souhait. Éliézer, guidé par Dieu, arrive chez Béthuel, neveu d'Abraham, qui habite Harrân, en Mésopotamie. « Je me tiens près de la source et les filles des gens de la ville sortent pour puiser de l'eau. La jeune fille à qui je dirai : Incline donc ta cruche, que je boive et qui répondra : Bois et j'abreuverai aussi tes chameaux, ce sera celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac. Il n'avait pas fini de parler que sortait Rébecca, [...] et elle avait sa cruche sur l'épaule. La jeune fille était très belle, elle était vierge. » Rébecca et Isaac (qui a 40 ans), amoureux, se marient et gagnent Canaan. D'abord stérile, elle donne naissance à des jumeaux, Ésaü, l'aîné, et Jacob*, le cadet, qui sera le père de douze fils, fondateurs des tribus d'Israël. Elle repose à Hébron, dans la grotte de Makpéla, au côté d'Isaac.

RÉMI (vers 440-vers 530)

CHRISTIANISME

Évêque de Reims, Rémi (ou Remi, Rémy) tient son nom du latin Remigius, dérivé de Remedius (« rameur », « qui guérit »). Il accède sans doute à l'épiscopat vers l'âge de 22 ans. Proche de la reine Clotilde* (vers 470-545), il contribue probablement à la conversion de Clovis Ier, qu'il baptiste (peut-être en 496). Considéré comme l'apôtre des Francs, il semble entretenir de bonnes relations avec le roi. Selon la tradition, la naissance de ce fils de conte fut prédite par un ermite aveugle, Montan. Né à Laon, Rémi aurait été le propriétaire du fameux vase de Soissons. Sur son tombeau fut construite l'abbaye Saint-Rémi de Reims. Il est fêté le 15 janvier par les catholiques de France et le 1er octobre par les orthodoxes.

RENENOUTET

ÉGYPTE

Dieu de Basse-Égypte remontant aux débuts de l'époque pharaonique, Népri (ou Neper) personnifie le renouveau du grain, en particulier le blé, dont la culture a été possible grâce à Hâpy*, l'esprit du Nil. Son corps est d'ailleurs couvert de grains jaunes. Portant souvent des épis, il fournit la nourriture des défunts. Apparaissant sous la forme d'un enfant, il est associé à Sobek*, qui fertilise les eaux du fleuve. Il est assis sur les genoux de sa mère nourricière. Il s'agit de Renenoutet, ou Renenout, Ermouthis en grec, invoquée surtout dans le Fayoum, région fertile de Moyenne-Égypte. Après la germination, cette déesse-cobra de l'abondance, des fruits et autres aliments végétaux garantit les moissons. Protectrice des champs, du vin entreposé et des greniers à blé, elle reçoit chaque année, au tout début de l'été, des épis tressés, prémices des récoltes sur lesquelles veille Min*. Nourricière, à l'image des enfants qu'elle allaite, elle symbolise le renouveau. Représentée en cobra ou en femme à tête de cobra, forme qui rappelle Ouadjet*, elle protège le pharaon. Elle est en outre présente lors de la pesée des âmes qui détermine si les défunts accéderont ou non à l'au-delà éternel. Renenoutet y est associée au serpent Chaï, le destin individuel qui accompagne les hommes de leur naissance à leur mort. Elle personnifie alors la bonne fortune (Renenet), déesse en rapport étroit avec Meskhenet. Celle-ci, personnifiant les briques sur lesquelles s'accroupissent les mères pour enfanter, protège la chambre des accouchements et soulage les douleurs des femmes au moment de la délivrance.

RÉSHEP

ORIENT ANCIEN/ÉGYPTE



Réshep, ou Réshef, dieu de l'Orage originaire de Canaan, fut adopté ensuite par les Phéniciens et les Araméens. À Ougarit, il est parfois associé à Nergal*, ce qui le relie aux enfers, voire au dieu solaire Utu/Shamash*. Il gagna aussi Chypre et Carthage (avec Eschmoun* et Melqart*), Ibiza, et, vers 1900 av. J.-C., l'Égypte, où il était représenté en guerrier aux traits asiatiques, coiffé d'une couronne conique, peut-être celle de la Haute-Égypte. Il y était associé à Anat*, Astarté et Qadesh, une déesse d'origine syrienne invoquée contre les poisons et les morsures d'animaux venimeux.

RHADAMANTHE

GRÈCE

Fils d'Europe* et de Zeus*, Rhadamanthe est le frère de Minos*, roi de Crète. D'abord associé au pouvoir en Crète, auquel il donne ses lois, il fonde un royaume en Béotie. Il y prend pour épouse Alcmène, ancienne femme d'Amphitryon* et mère d'Héraclès*. En raison de son honnêteté, de son équité et de sa justice, il deviendra un des trois juges des enfers, l'Hadès*.

RHÉA

GRÈCE

Fille de Gaïa* (Terre) et d'Ouranos* (ciel), Rhéa est l'épouse de Cronos*. Le couple conçoit Zeus*, Hadès* et Poséidon*, et les déesses Déméter*, Héra*, Hestia*. Mais Cronos, jaloux de la future puissance de ses enfants, se met à les manger dès leur naissance. Rhéa parvient à cacher seulement Zeus dans une caverne de Crète et le remplace par une pierre enveloppée dans des langes, que son époux avale aussitôt. Devenu adulte, Zeus détrônera son père et lui fera vomir ses frères et sœurs.

Rhéa est parfois assimilée à Cybèle*, déesse originaire de Phrygie. Qualifiée de « grande mère » ou de « Terre mère », elle est adorée lors de rites à caractère orgiaque. Vénérée particulièrement en Crète, elle est souvent représentée avec des lions.

À Rome, Rhéa est identifiée à Ops. Cette déesse sabine est source de fertilité, d'abondance et de santé. Son temple principal se trouve sur le Capitole. Mais, sur le Forum, elle partage un sanctuaire avec Cérès* en tant que protectrice des moissons. Ce rôle la rapproche aussi de Consus, dieu veillant sur les provisions de grains et, tardivement, sur les conseils secrets.

RHIANNON

CELTES/GALLES

Un jour, Pwyll*, roi de Dyfed, en Galles, aperçoit une belle jeune femme chevauchant un coursier blanc. Séduit par sa majesté et sa splendeur, il ordonne à sa suite de la rattraper, en vain. Même son cheval n'y parvient pas. Mais elle s'arrête. C'est Rhiannon, qui explique qu'elle est promise à Gwawl (« Lumière »), un prétendant. Refusant cette union, elle épouse Pwyll. Au cours des noces, Gwawl vient revendiquer ses droits et récupère sa fiancée. Avant de partir, Rhiannon remet à Pwyll un sac magique dans lequel il enferme son rival, ce qui lui permet de reprendre son épouse. Le couple enfante ensuite Pryderi*.

Rhiannon, assimilée parfois à l'Épona* gauloise, est tenue pour la déesse des chevaux et des oiseaux dont elle maîtrise le chant. Son nom signifierait « dame d'Annwn », les enfers du roi Arawn*, ou bien serait une variante de la « grande reine » (Rigantona).

RICHARD (1197-1253)

CHRISTIANISME

Ses parents ayant été ruinés, Richard, né à Droitwich dans le Worcester, travaille pour rétablir la fortune familiale après leur mort. Abandonnant sa part à son frère aîné, il part pour Oxford, où il est l'élève de l'érudit franciscain Richard Grosseteste (vers 1170-1253), évêque de Lincoln et professeur aussi de Roger Bacon*. Doué, Richard finit par enseigner et devient chancelier de l'université (1235). C'est alors qu'il vient en aide à son ami Edmond Rich (vers 1170-1240), ou Edme, évêque de Cantorbéry, en butte au roi Henri III (1216-1272) qui entend régenter les évêques. Comme son prédécesseur Thomas Becket*, Edme se réfugie à l'abbaye de Pontigny (Yonne) avec Richard, et meurt à Soisy-Bouy, près de Provins (Seine-et-Marne). Ordonné prêtre à Orléans (1243), Richard rentre en Angleterre et se voit confier l'évêché de Chichester (West Sussex) en juin 1244 par la papauté. Henri III supprime ses revenus et ne les restitue que deux ans plus tard, sous la menace d'être excommunié par le pape Innocent IV (1243-1254). Prédicateur et réformateur, Richard est requis pour prêcher la septième croisade (1248-1249). Il meurt près de Douvres, où il devait consacrer une église dédiée à Edme. Fêté le 3 avril, il est le patron des cochers.

RISHIS

INDE

Les Rishis sont des sages ayant atteint un état de conscience éminemment supérieur. Parmi ces très nombreux voyants et « prophètes », sept sont dits les « grands Rishis » parce qu'ils reçurent la révélation des *Veda*. La liste de leurs noms varie selon les sources littéraires. Le Rig-Veda mentionne par exemple des auteurs d'hymnes comme Vasishtha (le premier brahmane) et Vishvâmitra, présent dans les aventures de Râma*.

Parmi les autres Rishis, citons Kashyapa*, Angiras (manifestation d'Agni*, le feu), Daksha*, Brighu (le savoir), Atri (le détachement) ou encore Kratu (l'intelligence). Ainsi que Nârada, qui figure au côté de Vâyu* (le vent).

ROBERT BELLARMIN (1542-1621)

CHRISTIANISME

Neveu du pape Marcel II (1555), Roberto Bellarmino, né en Toscane, entre chez les Jésuites en 1560. Enseignant pendant des années la théologie au collège de Louvain et à Rome, il publie ses réflexions théologiques, dont les *Controverses* (1586-1593). En 1590, il est envoyé en France par Sixte V ou Quint (1585-1590) pour protéger les intérêts catholiques. Clément VIII (1592-1605) le crée cardinal, puis le fait archevêque de Capoue, charge qu'il abandonne pour travailler auprès de Paul V (1605-1621). Théologien combatif, il interroge Giordano Bruno*, qui finit sur le bûcher en 1600, et contribue à l'affaire Galilée* (1616). Docteur de l'Église catholique, auteur entre autres d'un *Catéchisme*, il est fêté le 17 septembre.

Robert et les saints

Le nom Robert vient du germanique Hrod-berht, « gloire » et « illustre ». Robert d'Arbrissel (vers 1047-1116), théologien, s'isole dans la forêt de Craon, en Anjou, puis fonde en 1103 l'abbaye de Fontevraud (Maine-et-Loire), qui a pour originalité de rassembler une communauté de femmes et une communauté d'hommes, dirigées par une abbesse. Robert de Turlande, ou Robert de la Chaise-Dieu (vers 1000-1067), chanoine et prêtre, fonde en 1043 une communauté bénédictine, l'abbaye de la Chaise-Dieu, à l'origine de nombreuses fondations. Robert de Molesme (vers 1024-1111), bénédictin, fonde en 1075 l'abbaye de Molesme (Côte-d'Or), puis l'abbaye de Cîteaux (1098), ferment de l'ordre cistercien que propulse peu après Bernard de Fontaine*.

ROCH (XIVe siècle)

CHRISTIANISME

Le légendaire Roch (de *broc*, « repos » en langue germanique) naît à Montpellier à une date imprécise. Orphelin très jeune, il est élevé par un oncle et s'initie à la médecine. Devenu majeur, il offre ses biens aux pauvres et décide de faire un pèlerinage à Rome. L'Italie est alors la proie de l'un des grands fléaux du Moyen Âge : la peste (la peste noire ravagea l'Europe à partir de 1348). Roch guérit des malades et, atteint à son tour, s'isole dans une forêt pour ne pas contaminer. Soigné par un ange et ravitaillé par un chien, il vainc la maladie. De retour à Montpellier, agitée par des troubles, il est accusé d'espionnage et meurt en prison. Son culte se répandit dès la fin du XIVe siècle. Fêté le 16 août, Roch est le patron des cardeurs, des carriers, des chirurgiens, des paveurs. Il est invoqué contre les maladies, dont celles du bétail, et, bien sûr, la peste.

ROD

SLAVES

Le nom de ce dieu évoque la famille, dont le culte est fondamental chez les anciens Slaves, comme celui, primitif, des ancêtres dont les esprits (*rody*) étaient honorés. Il est en effet le premier dieu suprême, que supplanteront plus tard des divinités de la nature, puis des dieux comme Perun* et Svarog*. Maître du Ciel, de la Foudre, de la Pluie, il est le créateur qui agit sur des domaines aussi fondamentaux que la végétation, le labour. Il a pour épouse Rozanica, qui en réalité est, comme son nom, une personnification des âmes des ancêtres, appelées aussi *rozanicy*, liées au solstice d'hiver.

ROGER, FRÈRE (1915-2005)

CHRISTIANISME

Né en Suisse, Roger Schutz est animé dès 1939 d'une envie : réconcilier les familles chrétiennes au sein d'une communauté, principe même de l'œcuménisme. À cet effet, en août 1940, il part en France, le pays de sa mère, et achète une grande maison à Taizé (Saône-et-Loire), en Bourgogne. Ce petit village se trouve en zone libre, tout près de la frontière avec la zone occupée. Il cache des réfugiés fuyant le nazisme, dont des juifs. Menacé par la Gestapo, il rentre en Suisse en 1942 et devient pasteur comme son père. Revenu à Taizé à l'automne 1944, il est accompagné d'un petit groupe qui s'occupe d'enfants abandonnés et tisse des liens œcuméniques avec des curés et des catholiques. Ainsi prend forme la « communauté de Taizé », qui regroupe aujourd'hui près d'une centaine de frères, protestants mais aussi catholiques, qui travaillent tous et sont présents auprès de déshérités. Les rencontres œcuméniques de Taizé réunissent chaque année des dizaines de milliers de jeunes de tous les pays. Des rencontres sont organisées dans le monde entier. Frère Roger est mort poignardé par une déséquilibrée le 16 août 2005. Auteur de plusieurs ouvrages, dont un sur la prière, avec mère Teresa*, il a reçu plusieurs distinctions internationales pour son humanisme.

ROMAIN DE CONDAT (Ve siècle)

CHRISTIANISME

Né dans le Bugey, au sud-est de l'Ain, Romain quitte sa terre à 35 ans, sillonne les routes et parvient en Bienne (Jura). Ermite, il attire des disciples si nombreux qu'il doit fonder vers 430 les monastères de Condat et de Leucone, distants de 3 km. Rejoint par son frère Lupicin, il lui confie le second, tandis qu'il dirige le premier. Autant Romain est d'un caractère souple et enjoué, autant Lupicin est raide et austère.

Mais ces tempéraments s'avèrent complémentaires. Ainsi, lorsque la discipline de Condat se relâche, Lupicin la rétablit. Et, lorsque Leucone cède à la morosité, Romain lui redonne le moral. Mort vers 460, environ vingt ans avant son frère, Romain est fêté le 28 février, avec Lupicin. Les deux monastères correspondent à deux communes du Jura : celui de Condat à Saint-Claude, en l'honneur de Claude de Besançon*, et celui de Leucone à Saint-Lupicin.

Romain et les saints

Romain, comme Roman, vient simplement du latin *romanus*, « romain ». Nous trouvons au IVe siècle un martyr d'Antioche popularisé par Prudence* et un évangélisateur du Blayais (Gironde). L'hymnographe Romain le Mélode vécut au début du VIe siècle à Constantinople, et Rouen eut un évêque Romain (VIIe siècle). Le prince de Russie Roman de Ryazan fut torturé et décapité par les Mongols (1270).

ROMUALD (vers 950-1027)

CHRISTIANISME

Issu d'une famille noble de Ravenne (Italie), Romuald se fait moine bénédictin à l'abbaye Saint-Apollinaire de Classe (à Ravenne), puis ermite près de Venise. Vers 978, il part avec Pierre Orseolo, ancien doge de Venise, qui va intégrer la communauté de Saint-Michel-de-Cuxa, à Codalet, dans les Pyrénées-Orientales. Après un séjour dans ce monastère, il redevient ermite dans les environs. De retour à Ravenne vers 994, il est élu abbé de Saint-Apollinaire. Préférant l'apostolat, il quitte sa charge deux ans plus tard, voyage et crée des monastères. Ce moine épris d'austérité crée vers 1012 une maison particulière à Camaldoli, en Toscane. Les frères vivent en communauté, mais peuvent s'isoler dans des ermitages. Ainsi naît l'ordre des Camaldules, qui existe toujours. Romuald (du germanique *hrod*, « gloire », et *wald*, « maître ») est fêté le 18 juin.

ROMULUS

ROME

Fondée par Ascagne, le fils d'Énée*, Albe-la-Longue est située au sud-est de Rome, dans la plaine du Latium. Alors que Numitor en est roi, il est détrôné par son frère Amulius. Ce dernier contraint alors Rhéa Silvia, fille du souverain déchu, et donc sa nièce, à devenir vestale. Car, les prêtresses de Vesta* devant rester vierges, il est certain que Numitor



n'aura pas de descendance. C'est sans compter le dieu Mars*, qui, séduit par la princesse, s'unit à elle. De cette étreinte naissent des jumeaux. Furieux, Amulius les fait jeter dans le Tibre en crue avec leur mère. Ému, Tiberinus, le dieu du Fleuve, les sauve. Il épouse Rhéa Silvia, tandis que les enfants s'échouent miraculeusement sur la berge. Une louve les recueille, les allaite et les garde à l'ombre d'un figuier, au pied du mont Palatin. Quelques années plus tard, le berger Faustulus les trouve, les emmène dans sa maison et les élève avec son épouse Acca Larantia. Le couple les appelle alors Romulus et Remus. Devenus adultes, les deux frères tuent Amulius et replacent sur le trône Numitor, qui les a reconnus comme ses petits-fils. Ils décident ensuite de bâtir une ville, mais ils se disputent pour savoir où se trouvera cette cité et qui sera le roi. Désigné par les dieux, Romulus choisit le Palatin, et y fonde la ville qui prend son nom : Rome, dont la naissance est traditionnellement fixée en 753 av. J.-C. Malgré l'interdiction d'en franchir les limites, Remus y pénètre et meurt de la main de son frère.

Resté seul maître, Romulus épouse Hersilia (qui sera aussi divinisée) et, pour peupler Rome, fait venir des exilés, des esclaves, des meurtriers et autres fugitifs. Ensuite, pour que tous ces hommes aient des femmes, les Sabins et d'autres peuples voisins sont invités à un banquet et à des jeux. Les Romains en profitent pour enlever les Sabines, ce qui provoque la guerre. Après un conflit durant lequel Janus* sauve Rome menacée, un accord est trouvé. Les Sabins acceptent Romulus pour souverain. Le roi fortifie et organise son État. Un jour, lors d'un orage, Mars l'enlève vivant et le porte aux cieux. Dès lors, Romulus est divinisé, et parfois confondu avec le dieu Quirinus*. Son successeur est Numa Pompilius*.

RONGO

POLYNÉSIE

Rongo est appelé Lo'o aux Samoa, Ro'o à Tahiti, où il est le messager de Tane*, et Lono à Hawaï. C'est le dieu de la paix, des plantes en général et des plantes cultivées dont il a transmis la science aux hommes – comme la *kumara*, la patate douce. Fils de Rangi, dieu du Ciel, et de Papa, déesse de la Terre, il dispense la pluie bienfaitrice, se manifeste par l'arc-en-ciel et de joyeuses fêtes.

Selon la mythologie polynésienne, ses parents sont inscrits dans la Création. Une tradition raconte que, avant toute existence, le monde se résumait aux ténèbres et à la mer. Planant au-dessus des flots infinis, Ancienne Araignée trouve un jour un coquillage gigantesque, l'ouvre et déniche un escargot dans l'intérieur sombre. Elle le place à l'ouest de la coquille et en fait la lune, créant ainsi un peu de lumière dans l'obscurité. Avec l'aide d'un autre escargot, elle pousse très fort sur la partie supérieure du coquillage et forme le ciel, appelé Rangi. Redoublant d'efforts, elle appuie sur la partie inférieure, l'élargit et crée la Terre, Papa. L'espace étant encore étroit, il est élargi par d'autres dieux, comme Tangaroa*, ou par le couple lui-même. La

Création proprement dite, éclairée par la lumière, peut commencer. Oaoa et Rangi font naître les plantes et les animaux, dont les poissons. Des îles apparaissent dans la mer. Puis vient l'ancêtre du genre humain.

Pour certains mythes cosmogoniques polynésiens, la Création revient à Io, omniscient et éternel, qui, résidant au point le plus haut des douze mondes célestes supérieurs, contient les principes féminin et masculin. Pour d'autres, elle appartient à Tane*, le pendant du dieu Kane* d'Hawaï.

ROSE DE LIMA (1586-1617)

CHRISTIANISME

Née à Lima (Pérou), Isabel Flores y de Oliva a la peau si fraîche qu'elle est surnommée Rose. À 20 ans, elle entre dans le tiers-ordre dominicain et, comme Catherine de Sienne* dont elle suit l'exemple, elle s'inflige des pénitences parfois très cruelles. Isolée dans une cabane bâtie au fond du jardin de ses parents, elle voit Jésus*, Marie* et des saints. Ses punitions volontaires ont raison de sa santé. Patronne principale des Amériques, des Philippines et des Indes occidentales, elle est fêtée le 23 août. Elle est la première sainte des Amériques.

ROSENZWEIG, FRANZ (1886-1929)

JUDAÏSME

Avec Leo Baeck* et Martin Buber*, Franz Rosenzweig est l'un des trois grands maîtres du judaïsme allemand, dont la pensée a fortement influencé le judaïsme contemporain. Né à Kassel dans une famille peu pratiquante, il étudie la philosophie, l'histoire et la médecine à Göttingen, Munich et Freiburg. Dans sa thèse sur Hegel, il réagit contre les théories rationnelles de ce philosophe, centrées sur l'intérêt de l'État et l'Histoire qui justifient les sacrifices d'hommes au nom de l'intérêt supérieur. Tenté d'abord par le christianisme, il se tourne vers le judaïsme (1913), surtout après avoir participé à la Grande Guerre. Il devient l'élève d'Hermann Cohen*, puis ouvre une école formant à l'héritage du judaïsme. Pour lui, chaque juif est maître de la révélation de Dieu, les chrétiens se situant en acteurs complémentaires et continuateurs d'un judaïsme fondateur. Les juifs agissent donc en fonction de leur foi, et non selon les critères politiques de l'Histoire, car l'amour de Dieu rapproche les hommes. Bien que très malade à partir de 1921, puis paralysé, Franz Rosenzweig entame avec Martin Buber une traduction de la Bible en allemand, et traduit des textes de Juda Ha-Lévi*. Son livre majeur reste *L'Étoile de la rédemption*.

ROSMERTA

CELTES/GAULE

Cette déesse gauloise est la « grande pourvoyeuse », dont le culte, répandu, était associé à celui de Mercure*. Représentée avec une corne d'abondance, elle permettait d'obtenir le strict nécessaire et davantage (fertilité, santé, richesses…). La déesse a pour équivalent masculin le dieu Smertrios, représenté avec Ésus* et Cernunnos* sur le pilier des Nautes conservé à Paris.

ROUSSALKA

SLAVES

Dans la tradition slave, la *roussalka* (*roussalki* au pluriel) est une jeune fille morte par noyade. Selon les régions, ces créatures sont plus ou moins agréables d'aspect, mais elles restent dangereuses. Gare à l'insouciant qui s'égare de jour comme de nuit : il sera envoûté et noyé ! Autour du Danube, par exemple, elles arborent un visage pâle et séduisant, des cheveux longs parfois couronnés de fleurs, une tenue élégante et une gaieté animant leurs chants délicieux et ensorcelants. À tel point que la noyade deviendrait presque un plaisir… En revanche, dans le nord de la Russie, elles sont dépenaillées, livides, ébouriffées et laides. Lançant un regard meurtrier aux victimes qu'elles cherchent à noyer, elles les entraînent dans l'eau et les tourments. En fait, la *roussalka* habite les cours d'eau et autres étangs durant les six premiers mois de l'année, puis elle gagne les forêts et s'installe dans un arbre d'où elle communique avec ses semblables, guette le promeneur ou le paysan, mais veille aussi sur les récoltes.

RUDA

ARABIE/ISLAM

Citée dans un document assyrien de l'époque du roi Assarhaddon (VII[e] siècle av. J.-C.) sous le nom de Rudaiu, Ruda est une déesse de l'Arabie préislamique. En tant que divinité tutélaire, elle figure en Arabie du Centre. Les Thamoudéens (nord-ouest) voyaient en elle le secours, la protectrice des rois. Ils l'invoquaient pour favoriser l'amour, pour procurer la joie et la sagesse, pour guérir et pour se venger lorsqu'elle représentait la mort. Elle était aussi adorée à Palmyre (Syrie) et assimilée à Aphrodite*/Vénus*. Le fait qu'elle soit parfois représentée nue, à l'égal des déesses mères du Proche-Orient, semble indiquer qu'elle était importante. Mais son culte fut éliminé au tout début de l'islam, ce qui explique le peu d'informations la concernant. Ibn Hishâm (mort vers 830), biographe de Mahomet*, rapporte que le Prophète ne laissa à sa place qu'une « ruine noire dans un trou ».

RUDRA

INDE

Dieu des tempêtes dans les *Veda*, Rudra est le « terrible », le « hurlant », ce qui en fait l'aspect destructeur et sombre de Shiva* au travers du feu, du vent, de l'eau et, bien sûr, de l'homme… Il peut aussi être bénéfique auprès des hommes qu'il guérit. Après la période védique, l'hindouisme en fait le seigneur des animaux et le patron des chasseurs.



Il est le père de créatures, les Rudras et les Maruts, parfois confondus. Compagnons de Shiva, les Rudras sont les vents, sources d'énergie vitale ; les Maruts (« qui ne pleurent pas ») forment une bande de jeunes guerriers exubérants et solidaires. Armés, ils commandent les tempêtes et dispensent la pluie, abattent les arbres et broient les montagnes. Ils ont pour tuteur Indra*, qu'ils assistent dans ses combats et pour lequel ils gardent le Soma*.

RUTH

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, le livre de Ruth met en scène Noémi, une veuve de Bethléem. Partie dans le royaume voisin de Moab pour échapper à une famine, elle vit avec ses deux fils qui épousent des Moabites mais meurent trop jeunes. Lorsqu'elle retourne à Bethléem, Ruth, l'une de ses deux belles-filles, l'accompagne avec plaisir. Un jour, Ruth glane de l'orge dans le champ de Booz (ou Boaz) qui vient de moissonner et connaît l'histoire de cette jeune femme. Or, des liens de parenté les unissent par le mari défunt, ce qui lui donne le droit, en vertu d'une loi ancienne (le lévirat), de l'épouser – de nos jours, en Israël, une veuve bénéficie encore de l'aide de son beau-frère. Noémi apprend la nouvelle à Ruth, qui, une nuit, rejoint la couche de Booz endormi. De cette union naît Obed, dont le fils Jessé sera le père du roi David*. L'évangile de Matthieu* présentera Ruth comme une ancêtre de Jésus*, descendant de David.

Rédigé probablement au IVe siècle av. J.-C., le livre de Ruth met l'accent sur la conversion au judaïsme des étrangers, ces prosélytes (du grec *prosêlutos*, « nouveau venu ») qui rejoignaient le peuple d'Israël. Il est lu à Chavouot.

RYÛ

JAPON

Équivalent des Nâgas* de l'Inde et des Long* chinois, les Ryûs sont les « dragons ». Ils résident dans le ciel où ils sont les gardiens des dieux, dans les nuages où ils veillent à la pluie, et sur Terre où ils prennent en charge les rivières et les points d'eau. Ces trois domaines ont bien sûr un rapport constant à l'eau. Le plus souvent bienveillants, ils possèdent trois ou quatre griffes et adoptent des aspects différents (corps écailleux, dragon ailé ou cornu…). L'un d'eux, Ryujin, habite au fond de la mer, au sein d'un palais, le Ryugu. Sa fille Oto-Hime est l'épouse d'Hiko Hohodemi*. Les tortues sont ses messagères.

Les mers sont aussi le siège de divinités, dont la principale est Owatatsumi, créé par Izanagi* lors de ses libations purificatoires, et de créatures comme ces démons qui dévorent les marins.



SABA, REINE DE (xe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME/ISLAM



Dans la Bible, le premier livre des Rois relate une rencontre célèbre. Salomon* (vers 970-931 av. J.-C.), roi d'Israël, reçoit à Jérusalem la reine de Saba (Shéba en hébreu), attirée par sa célébrité. Elle apporte avec elle des chameaux chargés des biens précieux de l'époque, destinés au roi : des pierres précieuses, de l'or à profusion et « une abondance d'aromates telle qu'il n'en vint plus jamais de pareille ». Épatée par le luxe de la cour et la prospérité de ce royaume commerçant, ainsi que par la sagesse de Salomon, elle loue le Dieu unique qui a rendu tout cela possible par amour pour Israël. Des cadeaux sont échangés, puis la reine retourne au Saba. Cette belle histoire sera reprise en Éthiopie comme un épisode fondateur de la dynastie dont Haïlé Sélassié*, mort en 1974, sera le dernier représentant.

Historiquement, le Saba se situait au nord du Yémen. Ce royaume, dont l'origine remonte au IXe siècle av. J.-C., faisait partie des États sud-arabiques qui, à partir du siècle suivant, connurent un essor économique et culturel. Depuis leur capitale Mârib, les Sabéens, grands commerçants, producteurs de pierres précieuses et d'encens, rayonnèrent sur ce sud arabique au IIIe siècle de notre ère et, minés par les troubles intérieurs et les invasions, s'effondrèrent au VIe siècle. C'est alors que céda le barrage de Mârib (542), rupture qui ravagea les alentours. Le Coran

aborde cet épisode dans la 34ᵉ sourate, titrée justement *Les Saba* (34, 15-21). La reine, appelée Bilkis, est citée deux fois. Les Sabéens, présentés comme des idolâtres, sont priés par Salomon de se convertir à Dieu. En réponse, Bilkis, qui « se prosterne devant le soleil et non pas devant Dieu », lui envoie un somptueux cadeau. Le roi rétorque que la véritable richesse provient de Dieu, et promet de conquérir Saba. Il persuade cependant la reine de rejoindre l'islam.

Le Coran parle aussi des Çabéens, qui n'ont pas de rapport avec Saba. Ce peuple mystérieux fait partie de ceux qui possèdent une religion révélée. Comme les juifs, chrétiens et zoroastriens, ils seront séparés des polythéistes au jour de la résurrection.

SABAS (439-532)

CHRISTIANISME

Né près de Césarée de Cappadoce (Turquie), Sabas, fils d'un officier impérial, entre très jeune dans un monastère proche, pour échapper à la tutelle pesante d'un oncle auquel l'a confié son père, parti en mission à Alexandrie. Après cette première expérience monastique, il gagne Jérusalem vers 460, et mène une autre expérience. À environ 30 ans, ressentant le besoin de s'isoler, il s'installe dans le désert, puis repousse encore les limites. Vers 478, il choisit une grotte de la vallée peu hospitalière du Cédron, située entre la mer Morte et Jérusalem. Il ne tarde pas à attirer des disciples et fonde la Grande Laure (toujours appelée Saint-Sabas, ou Mar Sabas). Devant l'afflux de candidats, il organise plusieurs communautés et devient l'archimandrite des ermites palestiniens. Avec Théodose le Cénobiarque*, chargé de la branche cénobitique, il dirige le monachisme de Palestine et combat le monophysisme. Pour illustrer leur pouvoir réel, Sabas rencontre à Constantinople l'empereur Justinien Iᵉʳ et son épouse Théodora* (530), entrevue dont il obtient de l'argent et un allégement fiscal. Il est fêté le 5 décembre. Ses reliques, transférées à Venise pendant les croisades, ont été restituées à la Grande Laure par Paul VI* en 1964.

Euthyme et Théoctiste

Sabas fut le disciple de deux saints, Euthyme et Théoctiste. Euthyme le Grand (vers 378-473) est considéré comme le fondateur du monachisme palestinien. D'origine arménienne, il fait un pèlerinage en Terre sainte (406) et y devient anachorète. Désireux d'approfondir sa quête, il s'isole avec son ami Théoctiste, qui se chargera d'un des nombreux disciples, Sabas. Euthyme fonda aussi des laures.

Sabas et les saints

D'autres saints rejoignirent la Grande Laure, comme Michel le Sabaïte (VIIIᵉ siècle) et Michel le Syncelle (IXᵉ siècle). Ce nom est porté aussi par Sabas le Goth (334-372), martyrisé en Roumanie, Sabas le Serbe (1169-1271), ou Sabas de Serbie, dont il est le patron. Troisième fils du grand prince Étienne Nemanja (*voir Siméon*), Ratsko fuit à 17 ans au mont Athos et prend le nom de Sabas (ou Sava). Rejoint par son père, il fonde le monastère serbe de Chilandari (Khilanderi), qui existe toujours. Son pays étant plongé dans le désordre, il y retourne et place sur le trône son frère Étienne Iᵉʳ Prvovenčani (« Premier couronné », parce qu'il est le premier roi). Il devient métropolite de l'Église serbe, qu'il revivifie et rend indépendante. Il meurt au retour d'un pèlerinage en Terre sainte.

SABAZIOS

GRÈCE/ROME

Originaire de Phrygie ou de Thrace, Sabazios est un dieu de la végétation dont les caractéristiques ont évolué au gré des apports. Au vᵉ siècle avant notre ère, il est présent à Athènes. Il entre alors en relation avec les cultes de l'Attique et les divinités locales. Sans doute dieu de l'Orge, il est d'abord relié à Cronos*, puis devient celui de la Bière en lien étroit avec le dieu du Vin Dionysos*. Pour la mythologie, cette association remonte au temps où Dionysos, initié aux mystères de Cybèle* ou de la Mère (Déméter*, Gaïa* ou Rhéa*), prit aussi le nom de Sabazios. Le culte initiatique de ce Dionysos Sabazios, qui se déroule à Athènes dans le temple de Rhéa, prévoit la mort annuelle du dieu dans les champs. Il se retrouve aussi dans les mystères privés, au côté de Déméter et sa fille Perséphone*. Coiffé d'une couronne, il a pour emblème le serpent, symbole chtonien synonyme de renaissance. Sabazios est également associé à Zeus*, union qui, dans les années 130 av. J.-C., forme une figure officielle à Pergame, dans le centre de l'Anatolie. Et avec Hermès*, dans un rôle psychopompe.

Vénéré jusque dans le nord des Balkans, Sabazios finit par gagner l'Italie et une partie de l'Europe, sa vénération rappelant celle de Bacchus*, pendant romain de Dionysos.

SABBATAÏ TSEVI(1626-1676)

JUDAÏSME

Rabbin à Smyrne (actuelle Izmir en Turquie), cité de l'Empire ottoman, Sabbataï Tsevi est l'initiateur du sabbataïsme. Formé à la kabbale, il attire de nombreux disciples séduits par son ascèse rigoureuse et ses transes. Illuminé, voire délirant, il commet même des blasphèmes, par exemple lorsqu'il énonce le tétragramme divin YHWH*, que l'on ne prononce plus depuis des siècles. Expulsé de Smyrne, il se met à voyager et poursuit ses discours iconoclastes. Par exemple, il affirme que les règles trop contraignantes de la Torah seront abolies, et va jusqu'à se proclamer le Messie* dont l'avènement est attendu dans la diaspora juive, en butte aux guerres et désordres européens, notamment les massacres de Russie et de Pologne (1648). En 1665, Sabbataï Tsevi rencontre le rabbin, médecin et kabbaliste Nathan de Gaza (1643-1680) qui confirme sa messianité et le soutient. Dès lors, il annonce la chute imminente du sultan, souverain de l'Empire ottoman. Du Proche-Orient à l'Allemagne, des dizaines de milliers

de sabbatéens font scission, répriment les opposants, rompent des rites juifs dont le jeûne. En avril 1666, année qui doit justement voir la libération des juifs par le Messie, Sabbataï Tsevi, arrêté par les autorités ottomanes, est emprisonné dans la forteresse de Gallapoli. Il doit alors choisir entre se faire musulman et la mort. Il préfère se convertir à l'islam. Les sabbatéens et les juifs en général sont sidérés. Mais Nathan de Gaza explique ce choix stupéfiant. Sabbataï Tsevi étant le Messie et donc le seul à connaître les mystères de sa mission, il peut aller jusqu'à apostasier sa foi. Plus concrètement, il est exilé en 1673 en Albanie où il meurt.

Après sa disparition, le sabbataïsme est condamné par les autorités rabbiniques dans les régions où il s'était fortement implanté, comme la Turquie. Les sabbatéens retournent dans leurs communautés juives ou préfèrent la clandestinité. Malgré cela, le sabbataïsme exercera une influence sur le judaïsme, notamment la liberté individuelle face au respect scrupuleux de la Torah, et la prise de conscience de l'identité des juifs exilés de leur terre d'origine, Israël. Dans son ensemble, il disparaît au milieu du XIX[e] siècle, excepté une petite secte de Dömneh (« apostat » en turc), qui vit toujours en Turquie.

SADOQ (X[e] siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Dans le premier livre des Rois, Sadoq est le grand prêtre qui donne l'onction royale à Salomon* (970-931 av. J.-C.) en compagnie du prophète Nathan*, comme l'a demandé David*. Son nom semble avoir été repris par un courant du judaïsme, les sadducéens, apparus au II[e] av. J.-C. Cités par l'historien juif Flavius Josèphe* (I[er] siècle apr. J.-C.), ils se recrutent parmi les hautes classes de la société, laïques et religieuses. Majoritaires au Sanhédrin, proches des grands prêtres du Temple de Jérusalem, ils exercent un fort ascendant sur la Judée. Les sadducéens s'opposent aux pharisiens, d'extraction plus modeste, sur les plans politique et religieux. Par exemple, ils ne croient pas en la résurrection des morts, s'affirment les détenteurs de la Torah (Loi écrite), dont ils exigent une stricte observance tout en refusant le moindre commentaire écrit ou oral. Mais, peu appréciés du peuple, ils voient leur influence s'effriter, jusqu'à leur disparition en même temps que la destruction du Temple par les Romains, en 70 apr. J.-C. Entre-temps, Jésus* s'est confronté à ces personnages inscrits au cœur de sa Passion.

SAHAGÚN, BERNARDINO DE (vers 1499-1590)

AZTÈQUES

De son vrai nom Bernardino de Ribeira, ce franciscain espagnol adopte celui de sa ville natale, en Castille. En 1529, il est envoyé en

mission au Mexique, qui vient d'être conquis, et y passera le reste de sa vie. Professeur de latin auprès des jeunes princes indiens destinés à être christianisés, il mène une profonde recherche sur les traditions mexicaines. Maîtrisant au fil du temps le nahuatl, la langue des Aztèques, il mène une vaste enquête sur les traditions indiennes. Avec l'aide de ses élèves bilingues et de précieux témoignages d'anciens, les porteurs de la mémoire du peuple, il rédige son monument, la célèbre *Historia universal de las cosas de Nueva España* (« Histoire universelle des choses de la Nouvelle-Espagne »), présentée aux autorités franciscaines en 1570, mais véritablement achevée quinze ans plus tard. Il ne la verra jamais publiée, le roi d'Espagne Philippe II ayant interdit tout écrit relatif aux coutumes « païennes ». Il faut attendre 1830 pour qu'une première parution voie le jour.

Proche des Indiens, Sahagún laisse un témoignage inestimable sur le nahuatl, la religion et les traditions aztèques : une somme de onze volumes englobant l'histoire des dieux et de leurs rites, l'astrologie et la divination ou encore l'organisation de la société.

SAICHÔ (767-822)

JAPON/BOUDDHISME

Vers 735, le bouddhiste chinois Dôsen (702-760), Daoxuan Lushi en chinois, arrive à Nara, alors capitale du Japon, au sud-est de Kyôto. Il introduit le bouddhisme Chan (zen en japonais) et enseigne la méditation au moine japonais Gyôhô, lequel est à son tour le maître de Saichô. Comme Kukaï*, ce dernier voyage en Chine de 804 à 806 et se familiarise avec l'école Tiantai, qu'il importe au Japon sous le nom de Tendai. Ce cercle est le foyer des premiers maîtres du zen. Son disciple Ennin (794-864) poursuit son œuvre et son enseignement.

SALADIN (1137-1193)

ISLAM

Fils d'un chef de guerre kurde et soldat lui-même, Salâh al-dîn Yûsuf ibn Ayyûb est plus connu sous le nom de Saladin, francisation de Salâh al-dîn. Ce grand personnage sert très jeune les Fatimides chiites en lutte contre les croisés chrétiens. Progressivement, il



prend pied dans la hiérarchie, et la mort du dernier calife fatimide (1171) lui ouvre les portes du pouvoir. Régnant d'abord sur l'Égypte, il y restaure le sunnisme et fonde la dynastie des Ayyoubides (1171-1260), du nom de son père,

Ayyûb. Après la mort (1174) de Nûr al-Dîn, souverain de Syrie, éminent représentant de la dynastie des Zengides (1127-1222) qu'il servait, il s'empare de ce pays puis, après une campagne difficile, du nord de l'Irak. En même temps, en Égypte, il fortifie Fostat (Le Caire), réorganise l'armée et le commerce, ce qui lui permet de continuer à combattre contre les croisés. Il fonde aussi dans son empire des *madrasas*. En juillet 1187, la bataille victorieuse de Hattin, près du lac de Tibériade en Palestine, provoque la chute de Jérusalem, détenue par les Latins depuis 1099. Mais il échoue devant Tyr (Liban), ce qui permet à la troisième croisade de s'organiser de manière offensive. Saladin doit signer une trêve en 1191. Sous son règne auront œuvré de grands esprits comme le juif Maimonide*, médecin de son vizir al-Fadil, l'historien Imad al-Dîn*, mais aussi le philosophe mystique Suhrawardi*, exécuté pour avoir menacé la sécurité. À sa mort, il reste *al-nâsir*, « le victorieux » des croisés. Son frère al-Âdil (1143-1218), prince d'Égypte et de Syrie, essaie ensuite de maintenir l'empire partagé entre ses trois fils, mais les territoires ne résisteront pas à l'avancée des Mongols en Syrie et des Mamelouks en Égypte.

SALOMON(vers 970-931 av. J.-C.)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Fils de Bethsabée et de David* dont il est le successeur, Salomon (Chelomoh en hébreu, le « pacifique ») est le troisième roi d'Israël. Son long règne n'est rapporté que par le premier livre des Rois de la Bible, qui qualifie ce souverain de « magnifique ». Avec lui, Israël connaît en effet la paix et la prospérité grâce au commerce, ce qu'atteste l'épisode de la reine de Saba*. Salomon a reçu de Dieu une qualité essentielle : la sagesse, dont il est l'archétype et qu'illustre un jugement célèbre. Deux prostituées habitant la même maison lui demandent de statuer dans un différend qui les oppose. La première accuse la seconde, qui venait de perdre son bébé, de l'avoir échangé avec le sien, ce que réfute bien sûr l'intéressée. Le roi demande une épée et dit : « Partagez l'enfant vivant en deux et donnez la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » La première femme s'écrie alors : « Qu'on lui donne l'enfant vivant, qu'on ne le tue pas ! » Et Salomon, comprenant à sa réaction qu'elle est la véritable mère, lui restitue son fils – une tradition juive prétend que l'une ces deux prostituées était Lilith* et une autre, reine et mère des démons, Igrat. Mais, Dieu n'étant jamais entièrement satisfait, il déplore que Salomon ait épousé une Égyptienne et que parmi ses concubines figurent d'autres étrangères. Cette présence risque de souiller le culte du Dieu unique qui ne punit pas directement le roi, mais sa descendance. Après la mort de Salomon, Israël est partagée en deux par un schisme : au nord, le royaume de Samarie ; au sud, celui de Juda et sa capitale Jérusalem.

Dans les évangiles de Matthieu* et Luc*, Jésus* célèbre la mémoire de Salomon le sage. De même, le Coran

loue la sagesse de Salomon (Sulayman), un prophète inspiré par Dieu, qui descend de Noé*. N'est-il pas capable de discuter avec les oiseaux et de soumettre le vent ? Ce roi, symbole de la Science et « excellent serviteur », commande même des armées « composées de Djinns, d'hommes et d'oiseaux ».

Salomon et la sagesse

Dans la Bible, la sagesse (*hochmah* en hébreu) est personnifiée et devient un nom propre. Grâce à Dieu, elle œuvre depuis la Création et habite chaque être humain. Elle est essentielle pour le christianisme, ainsi que pour l'islam. Dans le Coran, la sagesse (*hikma* en arabe) irradie les prophètes. Elle rapproche de Dieu dont l'un des noms est *al-Hakim*, « le Sage ».

La Bible développa ainsi un courant de sagesse, ou sapiental (du latin *sapiens*, « sage »), illustré par une littérature particulière. La version latine y range le livre des Proverbes, Qohélet*, le Cantique des Cantiques, Siracide (*voir Ben Sira*), le livre de la Sagesse de Salomon (ou Livre de la Sagesse). La Bible hébraïque n'inclut pas les deux derniers, mais ajoute le livre de Job*. Les Proverbes, l'écrit le plus ancien, date sans doute du milieu du ve siècle av. J.-C. La tradition l'attribue à des sages et à Salomon. On y trouve des conseils d'éducation, de piété et quelque six cents proverbes. Le livre de la Sagesse de Salomon (fin du Ier siècle av. J.-C.) s'attache à la recherche de la Sagesse que le grand roi quêtait par la prière. « J'ai cherché à la prendre pour épouse et je suis devenu amoureux de sa beauté », dit Salomon.

Salomon et le Temple

David ayant commis des fautes impardonnables, comme recenser son peuple dont la comptabilité ne revient qu'à Dieu, il ne peut construire le Temple de Jérusalem. L'édifice sacré revient à Salomon. Il doit reposer sur une colline, que la tradition assimile au mont Moriyya, où se situe le sacrifice d'Isaac* par Abraham*. En grand bâtisseur, Salomon contacte Hiram* roi de Tyr et fait venir des cèdres et du genévrier du Liban. Pour le chantier, qui dure sept ans, il emploie le cyprès, l'or, la pierre. L'ensemble, de 200 m² et 10 m de hauteur, comprend des fenêtres « à cadres et à grilles », un plafond à caisson de cèdre, des murs intérieurs couverts de planches de cèdre et un plancher de genévrier.

Le Temple, bordé d'entrepôts de trois étages et d'un palais royal, est recouvert d'or et magnifiquement décoré. Il comprend trois parties. Le vestibule (Oulam) précède le Saint (Hékal) où officient les prêtres. L'encens y brûle matin et soir près de la ménorah, le chandelier à sept branches. Le Saint des Saints, ou Debir (« retiré », en hébreu), est séparé du Saint par le *parokhet* (« voile »), fait de « pourpre violette et écarlate, de cramoisi et de byssus [fil ornemental issu de la sécrétion de mollusques] ». Équipé d'une porte en olivier sauvage, il est orné de deux chérubins, de palmiers et de rosaces recouverts d'or. Dans le Debir, partie la plus sacrée, résident l'arche d'Alliance et la Shekina, la présence de Dieu. Seul le grand prêtre y a accès, une fois par an, pour le Yom Kippour (fête des Expiations).

Détruit en 587 av. J.-C. par les Babyloniens, qui emportent l'arche, le Premier Temple est reconstruit à partir de 538 et le retour de l'exil. Dédicacé en 515, il est agrandi et embelli par Hérode le Grand (40-4 av. J.-C.). Ce Second Temple n'est pas décrit par la Bible, mais par Flavius Josèphe* et la Michnah. Encore debout à l'époque de Jésus*, il est détruit en 70 par les Romains, après la révolte juive. Il n'en reste aujourd'hui que le mur Occidental, surnommé « des Lamentations » (de Jérémie*) par les chrétiens. Sur l'esplanade se dressent deux hauts lieux de l'islam, construits après la prise de Jérusalem par les musulmans (638). Il s'agit de la mosquée Al-Aqsa (« la Lointaine »), bâtie en 660, et du dôme du Rocher, commencé en 691, d'où Mahomet* aurait fait son ascension au ciel (*miraj*).

Enfin, selon une tradition juive relayée par des auteurs juifs comme Maimonide* (XIIe siècle), un Troisième Temple, céleste, régnera à la fin des temps.

SALZA, HERMANN VON (vers 1179-1239)

CHRISTIANISME

En 1187, Jérusalem et la ville de Saint-Jean-d'Acre sont prises par Saladin*. L'événement provoque la troisième croisade, qui réunit l'empereur germanique Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe Auguste et le roi d'Angleterre Richard Ier Cœur de Lion. Quatre ans plus tard, les croisés assiègent Acre sous la conduite de Richard, qui la prendra. Des Allemands (ou Teutons) de Brême et de Lübeck fondent alors un ordre religieux destiné à secourir et soigner les pèlerins. En 1198, cet ordre devient militaire, en étroite relation avec la papauté. Vêtus de leur manteau blanc frappé d'une croix noire, les membres, chevaliers, prêtres et domestiques, sont allemands en grande majorité. Dirigés par un grand maître, ils acquièrent de vastes territoires, en Terre sainte mais aussi en Europe, et surtout en Allemagne. Cet ordre « teutonique », patronné par saint Georges*, connaît son véritable élan grâce au quatrième grand maître, Hermann von Salza, originaire de Thuringe. Outre ses activités en Palestine, ce proche de Frédéric et du pape évangélise – généralement de force – les populations encore païennes, dont celles de Prusse, ce qui permet à l'ordre de s'étendre considérablement. Après la chute du royaume latin de Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre (1291), l'ordre concentre son pouvoir en Europe centrale et orientale. Basé à Marienburg, il est arrêté en Russie par Alexandre Nevski* (1242), mais rayonne jusqu'aux pays baltes. La défaite de Tannenberg (1410) contre une coalition lituanienne et polonaise inaugure un déclin progressif, excepté un sursaut au XVIIe siècle, lorsqu'il faut combattre les Turcs en Hongrie. Concentrés dans les rares régions encore catholiques, au milieu de pays protestants, les Teutoniques se résument à l'Autriche au XIXe siècle. Loin de leur passé guerrier, l'ordre, aujourd'hui religieux, a son siège à Vienne et s'occupe de charité.

SAMANTABHADRA

BOUDDHISME

Appelé Puxian en chinois et Fugen en japonais, Samantabhadra est un boddhisattva. On le voit souvent représenté à droite du Bouddha*, juché sur un éléphant blanc (la sagesse puissante), tandis que Mañjushri* se tient à la gauche du maître. Il est le garant de la doctrine et de



l'intelligence. Au Japon, il est souvent associé à Amida/Amitabha*, ainsi qu'au lotus et à l'éléphant blanc. En Chine, où il incarne la pratique, il est l'un des quatre grands boddhisattvas avec Avalokiteshvara*, Ksitigarbha* et Mañjushri. Il est vénéré sur le mont Emei, dans le Sichuan, où il serait arrivé d'Inde sur son éléphant blanc. Enfin, dans le Vajrayana, il est l'Âdi-Buddha, le « bouddha des origines », pour les tenants de l'école Nyingmapa, c'est-à-dire l'esprit en état d'Éveil, la vérité dans toute sa perfection et sa pureté, donc au-delà de tout. Appelé Küntou Zangpo en tibétain, il est représenté en jeune nu et bleu. Pour les trois autres écoles, plus récentes, il s'agit de Vajradhara (Dordjé Tchang), « celui qui tient le Vajra (*dordjé*, en tibétain) », le maître des mystères. Dans l'hindouisme, le Vajra est la foudre d'Indra*. Dans le bouddhisme, il est le symbole de l'indestructibilité de la vacuité. C'est pourquoi il est le « diamant », aussi dur que la foudre.

SAMSON

JUDAÏSME

Dans la Bible hébraïque, Samson (de l'hébreu *shemesh*, « soleil ») est sans doute le Juge d'Israël le plus célèbre, avec Gédéon* et Déborah*. Dès sa naissance, annoncée à ses parents par un ange, Dieu lui procure une force colossale qu'il puise dans la longueur de ses cheveux et qu'il mettra au service de son peuple. Membre de la tribu de Dan, ce jeune homme sensuel et sensible à la beauté féminine montre un réel courage et une audace représentative des héros populaires. Ses ennemis désignés sont les redoutables Philistins, dans l'actuelle bande de Gaza. Il les affronte au cours de combats épiques. Par exemple, il tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne, incendie leurs récoltes avec des torches attachées aux queues de trois cents renards. Une autre fois, il déchiquette un lion avec une facilité déconcertante. Mais sa rencontre avec la belle Dalila va sceller son destin. Bien que n'étant pas philistine, elle est proche de ces étrangers. Amoureux, Samson l'épouse sans savoir que les Philistins lui ont promis mille sicles d'argent si elle parvient à connaître le secret de sa force. Après trois tentatives, elle réussit à le faire parler. Profitant de son sommeil, les Philistins rasent les sept tresses de Samson et lui crèvent les yeux. Emprisonné à Gaza, enchaîné, il quitte parfois sa geôle pour être exhibé à l'occasion des fêtes de Dagôn (Dagan*), le dieu des Philistins. Il doit même faire l'acrobate. Mais personne ne se rend compte que sa chevelure a repoussé. Sorti de sa prison, il pousse les colonnes du palais qui s'écroule, le tuant, ainsi qu'une multitude de Philistins.

SAMSON DE DOL (vers 490-565)

CHRISTIANISME

Originaire du Pays de Galles, Samson est baptisé dès son enfance. Il est élevé dans un monastère en même temps que Pol Aurélien* et Gildas le Sage*, deux autres saints fondateurs de la Bretagne, avec

Brieuc*. Bel esprit, pieux, il opère des miracles dès son enfance. Adulte, il devient moine, puis diacre et prêtre. Il quitte alors la communauté et rejoint celle que dirige Piron à Inis Pyr. Après la mort accidentelle de cet abbé, il lui succède. Après des études en Irlande, il est ordonné évêque en Cornouaille et, vers 548, gagne l'Armorique (Bretagne), avec ses compagnons, dont (saint) Magloire. À Dol (Dol-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine), dont il sera évêque, il fonde un monastère et s'engage dans les affaires politiques d'Armorique. En 557, il se rend à Paris et participe à un concile. Avant sa mort, il désigne Magloire pour successeur. Samson est fêté le 28 juillet.

SAMUEL(XIe siècle av. J.-C.)

JUDAÏSME

Dans la Bible, Samuel (« nom de Dieu », en hébreu) est le titre d'un livre portant le nom d'un des plus grands prophètes d'Israël, auquel la tradition juive attribue le livre des Juges (*voir Gédéon*). Cet ouvrage raconte les tout débuts de la royauté, de Saül* (vers 1030-1010) à David* (1010-970).

Le prophète Samuel est célébré par la tradition juive. Sa naissance est déjà merveilleuse, sa mère Anne* le destinant au service de Dieu qui l'a rendue féconde. L'enfant entre au service d'Éli, un prêtre du sanctuaire de Silo, près de Jérusalem. Un jour qu'il est couché, il est appelé par Dieu à devenir son prophète. « Samuel grandit. […] Tout Israël sut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, que Samuel était accrédité comme prophète de Yahvé*. » Samuel s'emploie ensuite à encourager et à unir les tribus d'Israël menacées par les Philistins, dans l'actuelle bande de Gaza. Victorieux, les Israélites, par l'intermédiaire des anciens, lui confient la mission de trouver un roi, car seule la monarchie peut apporter la stabilité, à l'instar des pays voisins. Dieu choisit Saül. Mais Samuel, déçu par ce souverain, l'avertit que Dieu a trouvé un successeur, David, qui reçoit l'onction royale de ses mains. Le livre mentionne juste la mort du prophète, pendant que Saül et David combattent.

SAN GUAN

CHINE

Les San Guan, ou San Kuan, sont les « trois dirigeants » ou « trois souverains », des divinités populaires qui tiennent le registre des bonnes et mauvaises actions des hommes. Elles sont apparues très tôt dans le taoïsme religieux, puisque Zhang Daoling* les vénérait déjà au IIe siècle de notre ère. Durant les cérémonies, chaque adepte inscrivait autrefois ses péchés sur trois papiers. Le premier était brûlé, ou placé au sommet d'une montagne, à l'attention de Tian Guan, le « souverain du ciel », dispensateur de richesse, de bonne fortune, de santé, de chance et de bonheur. Le deuxième était brûlé pour Di Guan, « souverain de la Terre » veillant sur les fautes et autres transgressions. Le troisième papier était jeté à l'eau pour Shui Guan, « souverain des eaux » aidant les croyants à surmonter les obstacles.

Au Ve siècle, lors de la réforme du taoïsme opérée par Kou Qianzhi*, les San Guan furent relégués au rang de simples fonctionnaires des dieux, chargés de surveiller les rites et de récompenser les fidèles. Dans les rares représentations, ils figurent ensemble, habillés en mandarins.

SAN HUANG

CHINE

Les San Huang sont les « trois sublimes », ou Trois Augustes, les premiers souverains mythiques de la Chine. Ce sont, dans l'ordre, Fuxi*, Nügua* et Shennong*. D'autres listes proposent des noms semblables ou différents, comme celui d'Huangdi*. Autre personnage, Suiren (ou Yendi), que l'on situe soit avant Fuxi, soit après Shennong, apprit aux hommes à cuire les aliments, afin d'éviter les maladies provoquées par la nourriture crue, végétale et animale.

Les règnes des San Huang se situeraient dans la première moitié du IIIe millénaire avant notre ère. Après les Trois Augustes règnent les Cinq Empereurs (Wou Di*).

SAN QING

CHINE

Dans le taoïsme religieux, les San Qing sont les « trois purs », c'est-à-dire les cieux suprêmes et les dieux qui y résident. Le premier, et le plus haut, est le Yu Qing, le Ciel de la Pureté de Jade occupé par Yuanshi Tianzun* et/ou, selon des traditions, par l'Auguste de Jade*. Le deuxième est le Shang Qing, le Ciel de la Pureté supérieure. Il est habité par Lingbao Tianzun, le « vénérable céleste du joyau sacré », c'est-à-dire des écrits magiques, le *Lingbao jing*. Chargé d'équilibrer le yin* et le yang, il divise le temps et vérifie le calendrier. Le troisième ciel, le Tai Qing (« ciel de la Pureté suprême »), est le domaine de Daode Tianzun, le « vénérable céleste de la vertu et du Dao », la « Voie » du taoïsme. Il crée la doctrine taoïste contenue dans les écrits gardés par Lingbao Tianzun. Afin de communiquer les enseignements du Dao, il prit plusieurs formes, dont celle de Taishang Daojun (« maître suprême du Dao »), c'est-à-dire Laozi*.

SAN XING

CHINE

Dans le taoïsme religieux, ces « trois étoiles » regroupent trois personnages historiques qui, par leurs mérites, furent divinisés. Très populaires, représentés ensemble ou séparément sous la forme d'animaux symboliques, ils représentent le bonheur.

Ancien fonctionnaire du VIe siècle, ou ancien général du VIIIe siècle, Fuxing (« étoile du bonheur » ou « de la chance ») est lié à la chauve-souris qui l'accompagne souvent dans ses représentations, où il figure aussi avec un enfant. Parfois appelé Guanxing (« étoile des fonctionnaires ») parce qu'il a de nombreux subordonnés, Luxing (« étoile des honneurs » ou « des dignités ») est associé au cerf. Ancien dignitaire de la fin du IIIe siècle avant notre ère, il préside à la fortune, à la richesse et aux émoluments. Il est quelquefois assimilé à Wen Chang*, le dieu de la Littérature. Le troisième personnage est Shouxing*.

SANÛSI, AL- (1787-1859)

ISLAM

Algérien de Mostaganem, al-Sanûsi rejoint Fès (Maroc), se forme à la science juridique, en particulier malikite, et rejoint des confréries soufies. Poursuivant sa quête, il part en 1819 pour Le Caire, où il enseigne et rencontre d'autres soufis, puis La Mecque (1825), où il subit l'influence du célèbre mystique Ahmad ibn al-Idrîs (1760-1837), fondateur de la confrérie Idrîsiya. Vers 1837, il y fonde une première communauté (*zaouia*), et, par là même, son propre ordre, la Sanûsiya, ou Senousis. Ce mouvement, d'abord religieux, prend ensuite des accents politiques afin de revigorer un monde musulman jugé amolli et en perte de racines. D'autres fondations suivent en Cyrénaïque (Libye). Rejeté par les conservateurs qui lui reprochent de vouloir rouvrir l'*ijtihâd* (pour la prière), il finit sa vie en Libye, d'où son ordre se répandra jusqu'à l'Afrique centrale. Son fils Muhammad al-Mahdi lui succède et contribue à cette expansion arrêtée en 1902 par les Français. Ahmad al-Sharîf reprend les rênes et lutte contre l'invasion française et italienne. Exilé en 1918, il est remplacé par Muhammad Idrîs (1890-1983). En 1951, lorsque la Libye accède à l'indépendance, il devient le roi Idrîs Ier, renversé en 1969 par le coup d'État militaire du colonel Kadhafi.

SARAH

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Dans la Genèse, premier livre de la Bible hébraïque, Sarah est l'épouse d'Abraham*, le premier patriarche d'Israël. Elle appartient aussi à la famille de son époux. L'ouvrage l'appelle d'abord Sarraï, nom qui, comme Sarah, signifie « princesse », possible référence à Ishtar*, déesse lunaire de Mésopotamie. Sarah est la première des matriarches (*immahot*), titre donné aux femmes attitrées des patriarches, ces autres juives exemplaires étant Rébecca*, Rachel* et Léa*. Elle accompagne Abraham en Canaan, la Terre promise par Dieu, et pendant un an en Égypte, où le pharaon, séduit par sa beauté, veut en faire l'une de ses concubines. Dieu la sauve. De retour en Canaan, Sarah, stérile depuis très longtemps, devient féconde grâce à Dieu, et conçoit Isaac*. Morte à 127 ans, elle repose à Hébron, dans la grotte de Makpéla qu'Abraham a achetée à Éphron le Hittite. Le Nouveau Testament salue sa foi et sa maternité.

SARASVATÎ

INDE

Le nom de Sarasvatî, « le flot » en sanscrit, fut originellement donné à un fleuve qui se jette dans le Gange (Ganga*) et la Yamunâ. Puis il fut attribué à la fille et compagne de Brahmâ*. Appelée aussi Shatarûpâ (« aux cent formes »), Sarasvatî, devenue « le flot » de la parole divine, patronne les lettres et les arts, surtout la musique. Elle représente le savoir, dont son époux reste le maître. Créatrice du sanscrit, elle est la déesse de l'Éloquence, de la Sagesse et de l'Érudition. Sarasvatî est en général représentée sous l'aspect d'une jeune femme au teint blanc (couleur de pureté), assise sur un lotus, un cygne ou un paon à ses côtés. Lorsqu'elle est pourvue de huit bras, elle tient un chapelet (*mâlâ*), un luth (*vîna*) dont elle joue, un livre (siège de l'écriture), une cloche, un crochet servant à conduire les éléphants, ou encore une conque et un disque.

La légende raconte que Brahmâ, après l'avoir conçue, tomba amoureux de Sarasvatî. Pour mieux la contempler, il se dota de cinq têtes, quatre pour chacun des points cardinaux, la cinquième pour dominer l'horizon. Celle-ci déplut à Shiva, qui la coupa, estimant que cette obsession amoureuse lui faisait perdre tout contrôle. C'est pourquoi Brahmâ est figuré avec ses quatre têtes qui chantent les *Veda*.

SATAN

JUDAÏSME/CHRISTIANISME/ISLAM

Dans les plus anciens textes de la Bible hébraïque, le mot hébreu *satan* est d'abord commun. Il désigne un individu, l'« adversaire » ou l'« accusateur » d'une autre personne. Il s'applique ensuite à un auxiliaire de Dieu, un ange qui a pour rôle d'accuser des hommes pour leurs fautes devant le conseil céleste. On retrouve ce *satan* accusateur chez le prophète Zacharie* (520-518 av. J.-C.) et dans le livre de

Job*, écrit au milieu du ve siècle av. J.-C. Puis il devient un nom propre, un personnage à part entière, Satan, le tentateur, le manipulateur, le roi du mensonge, dont le portrait se précise peu avant l'ère chrétienne. À l'époque de Jésus*, il se confond même avec le serpent qui tenta Adam* et Ève. Entre-temps, la Septante, traduction grecque de la Bible, a rendu *satan* par *diabolos*, « celui qui divise ».

C'est pourquoi, dans le Nouveau Testament, cette créature maléfique est appelée « Satan » ou « diable ». C'est le diable qui tente Jésus dans le désert, peu avant que le Christ n'entame son ministère, et qui s'entend répondre au final : « Vade retro Satanas. » C'est Satan et ses troupes du mal qui, dans l'Apocalypse de Jean*, perdent contre les armées célestes de l'ange Michel* : « On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses Anges furent jetés avec lui. » C'est encore Satan qui aurait incité Judas* à trahir Jésus. Le diable ou Satan est aussi le « prince des démons » qui prennent possession des corps humains. Les Pères de l'Église le nommeront également Lucifer (« porteur de lumière », en latin).

Cette lutte entre le bien et le mal n'est pas spécifique au christianisme. Elle apparaît déjà chez les esséniens de Qumrân, qui, actifs au temps de Jésus, évoquent l'ange des ténèbres qui perd les hommes, ainsi que Bélial (« méchanceté », « vaurien »), personnification du mal, cité dans la Bible hébraïque et le Nouveau Testament. Dans la tradition juive, comme le Talmud et les commentaires de la Bible, Satan devient l'archétype du tentateur, mais il reste rare dans la liturgie juive.

Azazel et le pardon

Le livre du Lévitique, dans la Bible hébraïque, qualifie le Yom Kippour de *shabbat shabbaton* (« Shabbat des shabbats »). Marqué par le jeûne et l'abstinence, ce jour des Expiations (*kapparot*), ou Jour du Pardon, Grand Pardon, est le rendez-vous le plus saint et le plus important du calendrier juif. On y reconnaît ses fautes et l'on demande le pardon, tant auprès de Dieu qu'entre juifs. Cette purification est indispensable pour renouveler le rapport à Dieu, s'améliorer et mieux agir. La fête puise donc son origine dans l'antique Israël. Le grand prêtre du Temple de Jérusalem s'habillait de lin, en signe d'humilité, l'étoffe étant blanche, la couleur de la pureté. Il sacrifiait un taureau, puis s'occupait de deux boucs. Le premier animal était aussi sacrifié. Le second, le « bouc émissaire », c'est-à-dire porteur des fautes d'Israël, était envoyé dans le désert proche de Jérusalem, dans un lieu appelé Azazel. Ce nom était aussi celui d'un démon, que la tradition fit le prince des démons. Des auteurs de la kabbale virent en lui deux anges malins, Ouza et Azaël.

Pour le Coran et les *hadith*, le mot *satan* (*chaïtan*) désigne tout homme ou djinn* qui commet et encourage le mal. Il concerne plus particulièrement les djinns qui tentent les personnes et les égarent à l'aide de « susurrations » (*el-waswâs*). Le Coran assimile le diable à Iblis. Figurant d'abord parmi les djinns, il refuse de se soumettre à Adam, arguant que Dieu l'a façonné avec du feu et non de l'argile, comme le premier homme. Orgueilleux, refusant de se prosterner devant Dieu, il est le symbole de l'incrédule. La malédiction divine le poursuivra jusqu'au jour du Jugement. En retour, Iblis promet de posséder les hommes, mais seulement ceux qu'il aura égarés, lui précise Dieu. Ce « Démon » tente ainsi Adam et Ève, ainsi qu'Abraham*, et séduit les incrédules, lesquels se retrouveront dans la Géhenne (enfers). Il est même présent au cours du Haddj, le pèlerinage de La Mecque : les pèlerins lapident sept colonnes symbolisant Iblis, surnommé « Satan le lapidé » (*ach-chaïtan al-marjdoun*).

SATÎ

INDE

Fille de Daksha*, Satî (« épouse fidèle », en sanscrit) s'apprête à épouser Shiva*, mais une querelle éclate entre son père, qui désapprouve l'union, et le dieu. Elle passe outre, mais un jour Daksha organise un sacrifice en l'honneur de Vishnu* et invite tous les dieux, sauf Shiva. Satî répare cette honte en se jetant dans le feu sacrificiel et brûle entièrement. Furieux, Shiva entre dans une colère terrible, moleste les participants et décapite Daksha, dont la tête rejoint le feu – Shiva la remplacera par celle d'une chèvre.

En Inde, le nom Satî fut donné aux veuves qui se jetaient sur le bûcher où reposait leur mari afin de brûler vives à ses côtés.

SATIS

ÉGYPTE

Déesse très ancienne vénérée sur l'île d'Éléphantine, Satis (« qui court comme une flèche ») porte la couronne blanche de la Haute-Égypte, encadrée de deux cornes de gazelle. Elle est en effet la gardienne du sud du pays, où sa popularité est grande dans la région de la première cataracte du Nil, ainsi qu'auprès des artisans de Deir el-Médineh, par ailleurs adorateurs de Méret-Séger*. Elle est d'ailleurs réputée pour lancer (comme une flèche) les crues du fleuve, en association avec Khnoum*, qui régule les sources, et Satis*, déesse des inondations.

SATURNE

ROME

Figure du panthéon romain inspirée peut-être par Satres, dieu étrusque du Temps et de ce qui est nécessaire, Saturne a été assimilé à Cronos* – son attribut est d'ailleurs la faucille. Son épouse est Ops (abondance), identifiée à Rhéa*. Père de Jupiter*, qui le chasse du ciel, il est accueilli par Janus*, souverain du Latium dont il partage harmonieusement le pouvoir avec son hôte. Entre autres bienfaits, il y apporte l'agriculture, construit une forteresse, Saturnia, qui deviendra le Capitole de

Rome. Après son règne, considéré comme un âge d'or, lui succéderont Picus, Faunus* et Latinus, ce dernier étant le beau-père d'Énée*.



Pour rappeler cet âge d'or, les Romains célèbrent chaque année les Saturnales, à partir du 17 décembre. Ces fêtes très populaires passeront de un jour à une semaine. Inaugurées par le sacrifice d'un porc, elles sont le cadre de banquets et de réjouissances. Les affaires sont suspendues et les barrières sociales abolies, ce qui permet aux esclaves d'être sur le même pied que leurs maîtres, lesquels se coiffent du *pileus*, le bonnet synonyme de servitude.

Saturne est aussi le dieu du Temps, symbolisé par son sablier. Son temple, situé sur le Forum, conserve le trésor public. Son culte se limite surtout à Rome, mais il s'est développé en Afrique du Nord, où il reçoit des sacrifices d'enfants et des offrandes. À Carthage, il se substitue au dieu majeur Baal* Hamon pour devenir le maître du ciel, de la terre et du royaume des morts.

SATURNIN(vers 250)

CHRISTIANISME

Sous l'empereur Dèce (249-251), Saturnin, ou Sernin, est l'un des saints envoyés par le clergé de Rome pour évangéliser la Gaule. Se voyant attribuer le Sud-Ouest, il se rend à Carcassonne, puis à Toulouse, dont il est le premier évêque. Or, des prêtres se plaignent que Jupiter ne transmette plus d'oracles – le nom de Saturnin (Saturninus en latin) est dérivé de Saturne, le père de Jupiter. Ce silence coïncidant avec la présence du saint, il lui ordonne d'offrir un taureau au dieu. Bien sûr, il refuse. Il est attaché aux pattes de l'animal sauvage qui, aiguillonné, dévale les escaliers du Capitole. Saturnin, le crâne fracassé, meurt sur le coup. Il est traîné jusqu'à l'actuelle et bien nommée rue du Taur. Deux femmes recueillent son corps, qui est ensuite transféré dans ce qui est aujourd'hui la basilique Saint-Sernin. Saturnin est fêté le 29 novembre.

Il ne faut pas le confondre avec d'autres martyrs, comme Saturnin, mort en 186 sous Maximien, ou ce Saturnin qui, à Carthage, fut martyrisé avec Félicité et Perpétue, plus exactement décapité en 256, sous Valérien (253-260).

SAÜL, ROI (vers 1030-1010 av. J.-C.)

JUDAÏSME

Premier roi d'Israël, Saül est choisi, selon l'ordre de Dieu, par le prophète Samuel* qui lui donne l'onction royale. Fils de Qish, de la tribu de Benjamin, il a pour rôle de stabiliser le pays en proie à la division des tribus. Grand militaire, il vient à bout de deux voisins, le royaume d'Ammon et la redoutable Philistie, puissamment armée. Mais, avant de combattre les Philistins, il a fait une lourde erreur. Samuel tardant à offrir le sacrifice à Dieu, il l'a effectué lui-même, ce qui est interdit. Furieux, Samuel l'avertit qu'il n'est plus protégé par Dieu et qu'un autre roi va être choisi. Saül commet une seconde bévue : il viole la loi de l'anathème en épargnant un ennemi et en partageant le butin avec ses soldats. C'en est trop. Samuel le destitue au nom de Dieu qui choisit David « selon son cœur ». À la cour, le jeune David, oint à Bethléem, épouse sa fille Mikhal et entretient une profonde amitié avec son fils Jonathan. La jalousie et la haine ne tardent pas à dévorer Saül, qui tente plusieurs fois d'assassiner ce gendre encombrant et le poursuit à travers Israël. David en réchappe chaque fois, grâce à Jonathan notamment. Abandonné par Dieu, le roi déchu sent la folie le gagner. Il interroge même une nécromancienne, la sorcière d'En-Dor, pour connaître les intentions du défunt Samuel. Le prophète lui confirme la malédiction de Dieu qui lui a retiré à jamais la royauté. Il lui annonce aussi sa mort, pour le lendemain : Saül et trois de ses quatre fils, dont Jonathan, sont tués par les Philistins. Sa tête, plantée sur une pique, est promenée à travers la Philistie. David reste le seul roi.

SAULE

BALTES

C'est le « soleil », astre de sexe féminin, la puissante déesse de la fertilité, patronne des infortunés et en particulier des orphelins, qu'elle réchauffe en tant que mère de substitution. Résidant dans un somptueux palais situé à l'Est, Saule parcourt le ciel dans un luxueux carrosse que tirent trois chevaux – l'un en diamant, le second en or, le dernier en argent. Puis elle se baigne dans la mer, comme le dieu solaire Inti* des Incas, et réintègre son palais pour la nuit, ou au matin. Le ciel nocturne est alors dirigé par son époux la lune, astre de sexe masculin appelé Menuo en Lituanie, Meness en Lettonie. Ce dieu est chez les Lettons le protecteur des voyageurs et des soldats. Pour la mythologie lituanienne, il apparaît à moitié, durant son cycle, depuis que Perkunas*, le dieu suprême, l'a coupé en deux, parce qu'il était tombé amoureux d'Ausrine*. Celle-ci est l'étoile du Matin (Vénus) et la fille de Saule, laquelle est la mère des planètes et des étoiles.

SÂVITRI

INDE

Sâvitri (« Générateur ») est l'un des Adityas*. C'est aussi le nom donné à Sûrya*, dieu du Soleil dans les *Veda*. Ce mot est en effet l'expression du pouvoir des mots, de l'esprit, et par conséquent de l'intelligence que symbolise la lumière venue du soleil. Une déesse le porte également et illustre cette dimension. Cette jeune femme désire épouser son bien-aimé, mais il meurt. Dès lors, elle s'emploie à empêcher Yama* de l'emporter. Épouse fidèle et parfaite, elle ne cesse de poursuivre ce dieu de la mort et parvient à le supplanter par sa vivacité intellectuelle. Au final, le bel époux revient à la vie.

SAVONAROLE, JÉRÔME (1452-1498)

CHRISTIANISME

Né à Ferrare, Girolamo Savonarola, entré chez les dominicains, devient en 1491 prieur du monastère San Marco (Saint-Marc) de Florence. Formé à la médecine, il est aussi un prédicateur actif prônant la repentance et l'égalité face aux maux récurrents de la société qu'il juge dégénérée, à l'instar de l'Église. Teintés de prédication rappelant les prophètes d'Israël, ses sermons attirent une foule de Florentins. Proche d'humanistes comme Pic de la Mirandole*, il évite soigneusement des propos qui pourraient le condamner pour hérésie. Son aura augmente, servie par son opposition, très partagée par les Florentins, contre le pape Alexandre VI* Borgia, dépravé et corrupteur. De sorte que la rupture avec la papauté est consommée en 1495. Devenu maître de Florence, il mène une réforme où se côtoient démocratie théocratique et outrances, dont le célèbre « bûcher des vanités » : le 7 février 1497, les Florentins sacrifient au feu tout ce qui concourt à la dépravation, bijoux, cosmétiques, habits, tableaux ou livres. Personnalité complexe et déroutante, entre sincérité et calcul, Savonarole fonde une république reposant sur les vertus et l'ascèse, sorte de laboratoire avant de répandre ses idéaux au monde. Excommunié en mai 1497, proche de la rupture avec l'Église, il finit par diviser les habitants entre partisans et opposants. Ces derniers attaquent Saint-Marc. Savonarole et deux de ses disciples sont arrêtés, pendus, et leurs corps sont jetés sur le bûcher. Ainsi finit celui que des auteurs présentent en précurseur de Luther* et de sa réforme toute proche.

SAXO GRAMMATICUS (vers 1150-vers 1220)

GERMANO-NORDIQUES/SLAVES

Ce moine danois est l'auteur des *Gesta Danorum*, « La Geste des Danois », composés en latin à partir des mythes et des légendes de son pays, auxquels se mêlent des faits historiques de la fin du xe siècle à son époque. Il précède de peu l'autre grande source de la mythologie scandinave, l'Islandais Snorri Surluson*. Le surnom de Grammaticus (« qui possède la science grammaticale ») lui vient de son style raffiné et épique, de surcroît d'un abord facile. Si sa vie reste obscure, son ouvrage aux forts accents patriotiques, constitué de seize livres et d'un prologue, est une mine de renseignements sur les traditions germano-scandinaves, mais aussi sur la mythologie des Slaves. On y trouve également les grandes vertus scandinaves que sont la bravoure, la tempérance ou la fidélité, ainsi qu'un chant à la gloire du prince Hamlet, qu'immortalisera aussi Shakespeare.

SAYYID ALI MOUHAMMAD (1819-1850)

ISLAM

Dans le chiisme, le mot *bab* (« porte », en arabe) s'applique, entre autres, à celui qui reste secret avant le retour du douzième imam, Muhammad al-Mahdi al-Muntazar, occulté en 874. Conduisant à la vérité, il inaugurera alors une autre ère prophétique. C'est dans cette acception qu'intervient Sayyid (connotation de seigneur) Ali Mouhammad. Né à Chiraz (Iran), il est reconnu Bab en 1844. Il dénonce la corruption des mollahs, représentants de la religion officielle, et se proclame Mahdi*. Créateur du babisme, doctrine tentant surtout de libéraliser l'islam, il s'entoure de disciples qui provoquent des révoltes réprimées. Lui-même est emprisonné en 1847, puis exécuté à Tabriz. Ses partisans sont ensuite persécutés. En 1868, des babis rejoignent Bahâ Allah* et les autres, restés fidèles, sont exilés à Chypre. Le babisme existe toujours, sous la forme atténuée du bahaïsme.

SCHOLASTIQUE (vers 480-547)

CHRISTIANISME

Selon Grégoire Ier le Grand*, Scholastique, sœur de Benoît de Nursie*, se voue à Dieu dès son enfance. Installée près du mont Cassin où réside son frère, elle est autorisée à le voir une fois par an. Le soir de leur dernière rencontre, Benoît s'apprête à partir car, en tant qu'abbé, il ne peut passer la nuit hors de son monastère. Soudain, un violent orage et une pluie battante l'empêchent de quitter la maison, et tous deux s'entretiennent de spiritualité jusqu'à l'aurore. Trois jours plus tard, il aperçoit l'âme de Scholastique s'envoler sous la forme d'une colombe. Fêtée le 10 février, elle aurait été inhumée avec son frère, à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

SIMÉON LE STYLITE OU LE VIEUX (vers 390-459)

CHRISTIANISME

Né entre la Syrie et la Cilicie, près de Nicopolis (Turquie), Siméon, ou Syméon, est le promoteur du stylitisme (du grec *stulitês*, « colonne »), un érémitisme particulier à l'Orient. À 13 ans, il entre au monastère de Teleda, près d'Alep (Syrie). Pratiquant une ascèse rigoureuse, ceint d'un cilice en feuilles de palmier, il ne mange qu'une fois par semaine quand les autres se nourrissent tous les deux jours. Au bout de dix ans, son exemple étant dangereux, il est renvoyé. Siméon se rend ensuite au nord-est d'Antioche et demande à un ami de l'emmurer pendant les quarante jours de Carême. Refusant de toucher au pain et à l'eau, il est retrouvé inconscient. Et il gardera cette habitude de jeûne. Trois ans plus tard, il se fait enchaîner à une montagne. On le convainc de renoncer car la volonté est plus forte que les chaînes. Sa sainteté ayant attiré du monde, venu parfois de très loin, il se construit une colonne d'environ 2,70 m afin de ne pas être dérangé. Pendant trente-sept ans, il en augmente la hauteur, pour atteindre 18 m, et sans jamais descendre ni tomber. Vêtu d'un seul bonnet, ravitaillé par une corde, il prie, reçoit humblement les nombreux visiteurs qui viennent le voir. À sa mort, on découvre que ses yeux ont été brûlés par le soleil. Des plaies ouvertes sillonnent son ventre et ses pieds. Ses jambes sont presque dépecées et ses vertèbres, disjointes. Près de sa colonne, dont on peut voir la base, est bâtie l'église en son honneur, Qalat Siman, non loin d'Alep. Siméon est fêté le 1er septembre (orthodoxes) et le 5 janvier (catholiques). Selon le Père de l'Église Théodoret de Cyr (vers 393-vers 460), Siméon était le « grand prodige de la terre habitée ».

Après Siméon, le stylitisme s'essouffla. Le dernier représentant d'envergure est Daniel le Stylite (vers 410-493). Originaire de Syrie, il devient moine et rend visite à Siméon, qui le bénit. Une vision du saint l'amène à choisir Constantinople. Il se retire sur la rive du Bosphore et, à 51 ans, apprenant la mort du saint, il monte sa colonne et y passe le reste de sa vie.

Siméon et les saints

Siméon, nom du deuxième fils du patriarche biblique Jacob*, vient de l'hébreu Chiméôn, issu sans doute de *chama*, « (Dieu) a entendu ». Siméon le Théodoque (« qui a reçu Dieu ») aurait fait partie, vers 250 av. J.-C., des traducteurs de la Septante. Siméon est encore ce vieil homme qui célèbre la venue au monde de Jésus*. Originaire d'Asie Mineure, Siméon le Théologien (949-1022) étudie à Constantinople où il se fait moine et restaure le monastère de Saint-Mamas. Né au Monténégro, Stefan Nemanja (1114-1200), francisé en Étienne Nemania, unifie la Serbie, dont il devient grand prince (1165). Il fonde la dynastie des Nemanjić (« fils de Nemanja »), qui régnera jusqu'en 1377. Orthodoxe, il parsème son royaume d'églises et de monastères. En 1196, il se retire des affaires et rejoint au mont Athos son fils Ratsko, devenu le frère Sabas*. Prenant le nom de Siméon, il fonde avec lui le monastère de Chilandari, un des hauts lieux de cette presqu'île sainte. Ce grand personnage est plus connu sous le nom de Siméon le Myroblite, référence à sa tombe d'où s'échappait une huile parfumée (parfum se dit *muron* en grec) aux propriétés miraculeuses.

SIMON (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Le nom Simon, de même signification que Siméon*, est fréquent dans le Nouveau Testament. Il est celui de Pierre* (qui est un surnom). Simon de Cyrène (en Libye) est cet homme qui, sur l'ordre d'un soldat romain, aide Jésus* à porter sa croix. Simon Iscariote est le père de Judas*. L'un des « frères » de Jésus, qui comprennent Jude, est un certain Simon. Pour l'évangéliste Luc*, parmi les douze apôtres se trouve Simon le Zélote, que Matthieu* et Marc* appellent « le Cananéen » (dérivé de l'araméen *qa'najja* et de l'hébreu *qan'ani*, « le zélé »). Ce qualificatif ne dit pas s'il faisait partie des zélotes ou s'il était simplement un croyant zélé. Cananéen faisant penser à Cana, où Jésus réalise son premier miracle, changer de l'eau en vin lors de noces, Simon est devenu, pour la tradition, le marié. Confondu avec Simon, frère de Jésus, il est associé à Jude, ancien paysan. Tous deux partent évangéliser les « gentils » (non-juifs). Ils auraient subi le martyre en Mésopotamie, après avoir sillonné le nord de l'Afrique, la Palestine, la Syrie et la Perse. Leurs reliques auraient été transférées sous Charlemagne*, à la basilique Saint-Sernin (*voir Saturnin*) de Toulouse. Simon le Zélote et Jude sont fêtés le 28 octobre.

Simon, les hommes et les saints

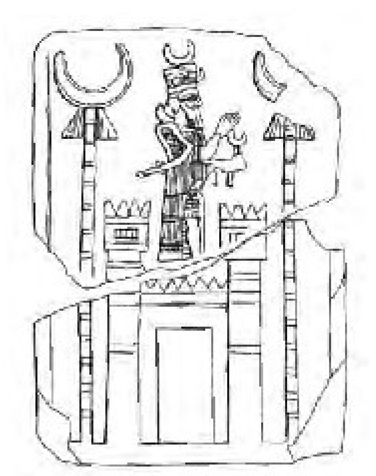
Dans la Bible hébraïque, le nom Simon s'applique à des prêtres. Dans la Bible latine, il est porté par Simon (ou Siméon), qui dirige la révolte des Macchabées*. Une autre révolte juive, celle de 66-70 contre les Romains, fut conduite par Siméon bar Giora, ce qui signifie, en araméen, Simon « fils de prosélyte ». À la tête d'environ 6 000 hommes, ce jusqu'au-boutiste entouré de prestige est d'abord rejeté par Jérusalem, où se tient le parti plus modéré. En 69, il y est appelé grâce à Jean de Gischala, chef des prêtres. Mais les deux camps s'affrontent jusqu'au siège de la ville par Titus. Ils combattent alors ensemble, ce qui n'empêche pas Siméon d'éliminer les « tièdes ». Malgré ses efforts, la ville tombe. Le Temple est détruit par le feu. Arrêtés, Siméon et Jean sont exhibés lors du triomphe de Titus à Rome. Siméon, le chef, est étranglé près du Forum comme le veut la coutume romaine, et Jean finit ses jours en prison.

Parmi les saints, Simon, « frère de Jésus », dirige l'Église après Jacques le Mineur*, lapidé en 62. Il aurait été torturé puis crucifié par les Romains en 106. Siméon le Myroblite fonde au XIIIe siècle le célèbre monastère de Simonos-Petra (Simon-Pierre) au mont Athos.

SÎN

ORIENT ANCIEN

Dieu Lune du Proche-Orient, Sîn, nom qui évoque sagesse et savoir, est appelé Nanna ou Nannar à Sumer. Tenu pour le fils d'Enlil*, la terre, il est le père d'Ishtar* et de Shamash*/Utu, le dieu solaire. Il navigue dans le ciel sur sa barque, ou plutôt son symbole récurrent, le croissant lunaire, qui bien sûr se transforme en ce disque brillant ornant les nuits étoilées. Il est donc le « maître de la couronne ». En



raison de ce cycle mensuel, Sîn est un dieu très présent, insaisissable car sans cesse renaissant, et bienveillant puisqu'il éclaire l'obscurité et s'oppose ainsi aux démons. Les représentations le montrent avec une barbe couleur de lapis-lazuli, debout sur sa barque lunaire, coiffé d'un chapeau surmonté de son croissant. Celui-ci évoquant des cornes, il est facilement associé au taureau. Garant de la fertilité des sols et des troupeaux, le dieu est aussi celui des rois, du calendrier et des prédictions à partir des astres. Son épouse est Ningal (« grande Dame »), Nikkal en akkadien.

À côté de ses multiples sanctuaires, Sîn possède deux villes saintes en Mésopotamie, Ur au sud, Harrân au nord. Du XXIIIe au XIXe siècle avant notre ère, il est servi par des grandes prêtresses de haut rang, babylonien ou assyrien, c'est-à-dire des filles de rois. Cette coutume cesse puis reprend à Babylone. La dernière grande prêtresse est la fille de l'empereur Nabonide (556-539), qui a tenté de remplacer le culte de Marduk* par celui de Sîn. Il n'a pas le temps de pérenniser sa réforme : l'empire est conquis par le Perse Cyrus le Grand*. Entre-temps, Sîn aura gagné jusqu'à l'Arabie préislamique.

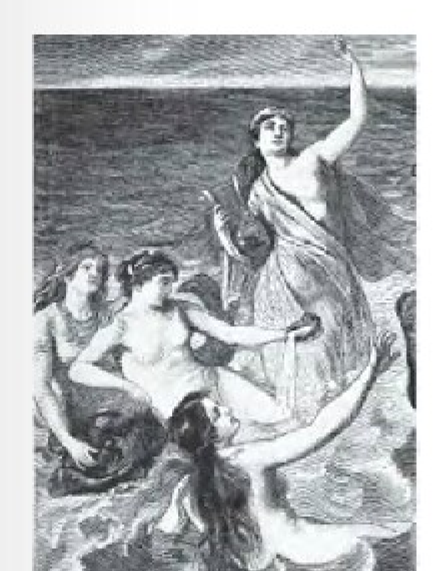
SINAN (1489-1588)

ISLAM

Né en Anatolie, Sinan entre dès l'enfance au service de l'armée ottomane. Sous Soliman le Magnifique* (1520-1566), il acquiert une solide expérience dans la construction, au gré des campagnes militaires et de ses déplacements. Résultat : en 1538, il est architecte de la cour et entame une très longue carrière. Dès lors, il va multiplier les édifices qui témoignent du style classique de l'empire en plein apogée, à commencer par la capitale Istanbul. Il en bâtit près de 470 : mosquées, aqueducs et ponts, *madrasas*, mausolées, hammams, hôpitaux, hôtels particuliers, hospices… Outre Soliman, ses œuvres s'étalent sous les règnes de Selim II (1566-1574) et Murat III (1574-1595). Son style de mosquée, marqué par les coupoles, fascine toujours par le souci d'un vaste espace intérieur. L'un de ses élèves, Mehmed Aga, réalisera la splendide mosquée d'Ahmet Ier (1603-1617), à Istanbul. Terminée en 1616, elle fait face à Sainte-Sophie*.

SIRÈNES

GRÈCE



Fils aîné d'Océan*, Achéloos est le dieu fleuve que vainc Héraclès* pour la conquête de Déjanire*. La mythologie en fait souvent le père des sirènes nées de son sang, à moins qu'il s'agisse de Phorcys, fils de Gaïa* (Terre), qui engendre les Gorgones*. Et il existe plusieurs mères possibles, comme la muse* Terpsichore. Avec leur tête et leur buste de femme pourvu d'ailes, ces créatures marines vivent sur une île de Méditerranée d'où elles entonnent un chant irrésistible. Leurs victimes sont attirées sur les rochers et dévorées. Les traditions en dénombrent de deux à huit. Elles auraient été des compagnes de Déméter*, qui soit en aurait fait des créatures ailées pour les punir de ne pas avoir empêché l'enlèvement de sa fille Perséphone*, soit leur aurait donné des ailes pour rechercher la même Perséphone.

Les Argonautes de Jason* échappent aux sirènes grâce au charme d'Orphée*. De son côté, Ulysse* bouche les oreilles de ses compagnons, se fait attacher à un mât et résiste à cet envoûtement. Désespérées, elles se précipitent alors dans la mer.

SISYPHE

GRÈCE

Roi fondateur d'Éphyre, la future Corinthe, Sisyphe a pour épouse la Pléiade* Mérope. Il est le père de Glaucos* et le grand-père de Bellérophon*. La tradition attribue à ce personnage très populaire la création des jeux Isthmiques. Très intelligent, il est malicieux et fourbe. Ainsi, Zeus* ayant enlevé Égine, il le dénonce auprès d'Asopos, dieu fleuve et père de la belle nymphe. En punition, Sisyphe reçoit la visite de Thanatos (la mort) venu le chercher. Mais il l'enchaîne, privant les enfers de défunts. Il faut l'intervention d'Hermès* pour qu'il relâche son captif. Mais il a eu soin de demander à Mérope d'éviter toute sépulture et cérémonie funéraire, ce qui rend inacceptable son entrée dans le royaume d'Hadès*. Il est donc renvoyé sur terre, le temps de régler ces détails. Or, il poursuit son existence royale, sans se soucier de

sa promesse. Aussi, lorsqu'il meurt pour la seconde fois, un châtiment terrible l'attend aux enfers : il est condamné à pousser sur la pente escarpée d'une montagne un rocher qui, arrivé au sommet, redescend sans cesse.

Sisyphe est parfois tenu pour le père d'Ulysse*.

SIXTE II, pape (257-258)

CHRISTIANISME

Parmi les cinq papes Sixte (« sixième »), les trois premiers ont été canonisés. De Sixte Ier (vers 115-125), sixième pontife officiel après Pierre*, on ne sait quasiment rien, si ce n'est qu'il fut peut-être martyr. Le deuxième nous est mieux connu. Successeur d'Étienne Ier, il est plus conciliant que ce dernier, qui lui laisse le dossier sensible des Églises d'Orient et d'Afrique, avec lesquelles il se réconcilie. Sous son pontificat, les persécutions reprennent en 257 sous Valérien (253-260), sans doute pour des raisons financières, comme l'illustre le martyre de Laurent*. Sixte est arrêté et décapité. Il est fêté le 7 août. Sixte III (432-440), quant à lui, soutient Cyrille d'Alexandrie* dans son combat intense pour l'orthodoxie. Il mène à Rome d'importants travaux, dont l'édification de la basilique Sainte-Marie-Majeure. Citons aussi Sixte IV (1471-1484), qui dote le Vatican de sa magnifique et célèbre chapelle Sixtine, dont le plafond est peint par Michel-Ange (1475-1564).

SMITH, JOSEPH (1805-1844)

CHRISTIANISME

En 1820, le jeune Joseph Smith, né dans le Vermont, habite l'État de New York. Ne se retrouvant pas dans les différentes Églises étasuniennes et leurs serviteurs, il s'adresse directement à Dieu : le Christ lui apparaît et lui annonce une mission émérite. Dans la nuit du 21 septembre 1823, raconte-t-il, Moroni, un messager, lui rend visite et lui révèle l'existence d'un « livre caché, écrit sur des plaques d'or, donnant l'histoire des anciens habitants de ce continent et la source dont ils étaient issus. En outre, que deux pierres [l'Urim et Thummim] contenues dans des arcs d'argent étaient déposées avec les plaques ; […] et que Dieu les avait préparées pour la traduction du livre ». Dissimulé sous une pierre, entre Manchester et Palmyra, ce trésor, vieux de quelque 2 000 ans, est rédigé par une tribu d'Israël ayant fui Jérusalem détruite par Babylone en 587 av. J.-C. pour l'Amérique. Il lui est remis le 22 septembre 1827. Inspiré par Dieu, le jeune homme traduit ce qui est désormais le *Livre de Mormon*, du nom d'un prophète qui aurait transcrit les plaques. En 1830, la traduction paraît à Palmyra, et Joseph Smith fonde la Church of Jesus Christ of Latter-Day Saints (Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours), ou Mormons, qui ne tarde pas à se répandre – non sans mal. Joseph Smith et son frère Hyrum sont assassinés le 27 juin 1844 à Carthage, dans l'Illinois, avec d'autres fidèles.

Les mormons, dont Salt Lake City (Utah) est considéré comme la capitale, rayonnent dans le monde entier. S'appuyant sur la Bible et sur le *Livre de Mormon*, ils ont pour prophète John Smith, que Dieu a désigné pour rétablir la véritable Église chrétienne. Croyant en la Trinité et en la résurrection, ils pratiquent le baptême par immersion (après 8 ans). Inlassables missionnaires, les mormons sont polygames, ce qui provoqua l'assassinat de leur fondateur.

SMYTH, JOHN (vers 1565-1612)

CHRISTIANISME

Depuis le début du christianisme, le mot « baptiste » au sens large, à l'instar de Jean le Baptiste*, désigne le changement opéré par le baptême, signe de la conversion en Dieu et de l'intégration dans la vaste communauté des chrétiens. Depuis la Réforme protestante (XVIe siècle), il s'applique dans un sens plus strict à différents groupes tels les anabaptistes (« baptisés de nouveau ») dont les mennonites étasuniens, fondés par le Hollandais Menno Simons (1496-1561). Parmi les baptistes figurent aussi les pentecôtistes (investis de l'Esprit saint* comme le furent les apôtres au jour de la Pentecôte), et les adventistes fondés par William Miller*. Mais le baptisme proprement dit revient à l'Anglais John Smyth. Il se situe entre le baptême mennonite et l'Église telle que la conçoit le congrégationalisme. Ce terme regroupe diverses Églises nées en Angleterre, émigrées en Hollande puis aux États-Unis (dont les passagers du célèbre *Mayflower* en 1620), les tendances étant regroupées sous le terme « congrégationalistes ». Comme ces dernières, John Smyth postule que tous les convertis font partie de la même communauté : l'Église. Pasteur formé à Cambridge, congrégationaliste lui-même sous l'influence de Robert Browne (1550-1636), promoteur de ce mouvement, il a rompu avec l'anglicanisme et épousé l'anabaptisme, c'est-à-dire le baptême administré non à des enfants – comme chez les anglicans –, mais à des adultes, par principe conscients de ce sacrement et de l'entrée dans l'Église. Réfugié à Amsterdam (1607), ce fondateur de la première assemblée baptiste anglaise reçoit donc un autre baptême (de sa part), avec ses disciples (1609). Après sa mort, le baptisme, dirigé par son second Thomas Helwys (1550-1616), gagne l'Angleterre et le continent américain. Il sera un acteur des missions protestantes menées à la fin du XVIIIe siècle et au siècle suivant.

Les baptistes, très présents aux États-Unis, pratiquent le baptême par immersion. Répartis en tendances, ils sont rassemblés en unités locales indépendantes, sans la lourdeur que l'autorité et la hiérarchie procurent aux Églises (catholique, par exemple). Ils sont pour la plupart regroupés au sein de l'Alliance Baptiste Mondiale (1905).

SNORRISTURLUSON (vers 1178-1241)

GERMANO-NORDIQUES

Suivant Saxo Grammaticus* dans l'ordre des principales sources permettant de mieux connaître les anciens Scandinaves, Snorri Sturluson est d'un précieux secours. Il naît en Islande, colonisée en 874 par les Vikings norvégiens d'Ingólfur Arnarson, puis christianisée vers l'an Mil. Historien et poète, c'est aussi un ambitieux passionné de politique qui le conduit à d'éminentes responsabilités. En 1237, suite à une guerre civile, il s'exile en Norvège, où il est assassiné. Ce seigneur lettré est l'auteur d'une grande partie d'un ouvrage célèbre, l'*Heimskringla*, seize sagas racontant l'histoire des rois de Norvège depuis les temps mythiques. Il a composé aussi l'*Edda en prose*, ou Edda de Snorri Sturluson. Cet ensemble de quatre parties, dont un prologue, est destiné à compléter et expliquer l'*Edda poétique* (XIIe siècle), formidable panorama qui, malgré l'empreinte du christianisme, explore les épopées, les héros, la mythologie et les dieux nordiques.

SOBEK

ÉGYPTE

Le Fayoum, région fertile de Haute-Égypte située à l'ouest du Nil, est une vaste dépression arrosée par les eaux dérivées du fleuve et celles d'un lac. Dans ce Sud égyptien désertique, il est une aubaine. Présenté souvent comme le fils de Neith*, Sobek, le dieu crocodile, ou anthropomorphe à tête de crocodile, en est le seigneur, vénéré à Crocodilopolis (aujourd'hui Médinet el-Fayoum). Son sanctuaire principal se trouve à Kôm Ombo, au nord d'Assouan, où il est uni à Hathor*.

Surnommé « le Dévorateur », Sobek engloutit les âmes des défunts qui ne peuvent accéder à l'au-delà. Mais il est adoré en tant que dieu de la Fertilité et des Eaux, craint et couvert de présents pour se concilier ses faveurs. Des crocodiles, symboles de la nuit, de l'ami du soleil qui en dévore les ennemis, sont même sacrés et choyés. Symbolisant l'autorité et la puissance des pharaons, Sobek est parfois couronné de plumes, ou d'un disque solaire orné de l'Uraeus, le cobra sacré. Il sera assimilé à Rê* et à Seth*.

SOFER, MOÏSE (1762-1839)

JUDAÏSME

En 1795 naît le judaïsme orthodoxe en réaction au judaïsme réformé (*voir Jacobson*) et à l'Haskala de Moïse Mendelssohn*. Farouches partisans des traditions et des écrits sacrés du judaïsme, refusant l'adaptation aux sociétés civiles (sécularisation) et l'innovation de la religion, les juifs orthodoxes se veulent les détenteurs et les défenseurs de la Torah. Développé en Europe du Centre et de l'Est, ce judaïsme gagna la Palestine et les États-Unis. Il reste important dans ce pays, en Europe de l'Est – malgré la Shoah –, en Amérique latine, en France, et bien sûr en Israël.

Moïse Sofer, ou Hatam Sofer, est la figure de proue de ce courant. Né à Francfort, il devient rabbin de Presbourg, actuelle Bratislava, capitale de la Slovaquie. À cette époque, cette ville est celle de la Hongrie, partie de l'empire des Habsbourg. Moïse Sofer y dirige la plus importante communauté juive hongroise. Érudit et infatigable prédicateur, il y ouvre une yéshivah très fréquentée, quartier général du judaïsme orthodoxe d'où partent les attaques contre le judaïsme réformé, dont l'expansion s'en trouve ralentie, en Allemagne et en Autriche-Hongrie. Son fils aîné, Abraham Sofer (1815-1871), ou Ketav Sofer, poursuit son œuvre, qui aboutit à une autonomie de la communauté hongroise (1868).

SOKARIS

ÉGYPTE

Dieu ancien de Memphis, Sokaris, ou Sokar, adopte certains aspects de Ptah* et d'Osiris*, d'où le nom composite de Ptah-Sokar-Osiris sous lequel il intervient souvent. D'abord dévolu à la métallurgie, à la végétation et aux cérémonies d'investiture royale, il prend une dimension funéraire. Représenté anthropomorphe à tête de faucon, portant la couronne blanche de la Haute-Égypte, il monte une barque contenant le corps d'Osiris renaissant, qu'elle protège. Dieu de la nécropole memphite, patron des artisans qui y travaillent, Sokaris intensifiera son rôle dans les rites mortuaires, ainsi que son lien avec Osiris au Nouvel Empire (1580-1080), où son culte gagne Thèbes, qui le célèbre lors d'une fête.

SOLIMANLEMAGNIFIQUE (1494-1566)

ISLAM

Ce sultan ottoman (1520-1566), qui doit son surnom aux Occidentaux, est sans doute le plus célèbre de toute la dynastie. L'empire connaît son âge d'or politique, artistique, culturel et territorial. Né à Trébizonde (Turquie), il succède à son père Selim Ier (1512-1520), huitième sultan, qui a conquis la Syrie et l'Égypte. Après s'être imposé face à des

factieux, il mène ses propres conquêtes qui le mènent de Belgrade (1521), en Hongrie, à l'Irak (1534) et l'Azerbaïdjan et au Yémen (1538). Tout le Proche-Orient est sous sa coupe, l'Afrique du Nord chancelle et tombera en 1574, excepté le Maroc. En 1529, il va jusqu'à menacer Vienne, capitale de l'empire d'Autriche. Les territoires ottomans atteignent des limites immenses qu'il ne connaîtra plus et que Soliman consolide et organise, au prix de révoltes réprimées avec sévérité, et parfois cruauté. Sa favorite Roxelane (Hürren Sultan), qu'il a épousée, l'incite à éliminer ses fils Mustafa et Bâyezîd (ou Bajazet, immortalisé par la tragédie de Racine). Outre un conquérant, il reste pour les Turcs le « Législateur » (*Kanunî*). Bienveillant envers les étrangers, les chrétiens et les juifs de l'empire, il est aussi le protecteur des arts, des lettres et de l'architecture représentée par Sinan*. L'un des grands poètes turcs classiques, Bâkî (1526-1600), surnommé le « sultan des poètes », fut son poète favori et composa son oraison funèbre. Soliman sut s'entendre avec la France de François Ier au détriment de Charles-Quint, et avec l'Iran, barrière avec l'Asie toujours instable.

SOMA

INDE/IRAN ANCIEN

Lors du Barattage de la Mer de lait naît Chandra, divinité masculine (et blanche) de la lune. Conduisant un char tiré par dix chevaux blancs, il sillonne le ciel. La rosée venant de la lune, il est aussi un dieu de la fertilité prodiguant aux plantes cette pluie fine et source de vie. Il était invoqué également par les couples désirant avoir des enfants. Chandra fusionna ensuite avec un autre dieu, Soma, abondamment célébré dans les *Veda*. Soma procure la vie, l'inspiration à ceux qui le cherchent, ce qui en fait le dieu des poètes. Il adopte plusieurs aspects : taureau céleste, géant se dressant sur les eaux, oiseau, seigneur des plantes, et même embryon.

Selon un mythe, Daksha* marie à Soma vingt-sept de ses filles, lesquelles deviennent les stations de la lune. L'une d'elles, Rohini, a les faveurs du dieu. Mis au courant, Daksha, furieux que ses autres enfants soient délaissées, maudit à jamais la consommation de Soma, qui se meurt lentement. Sous la pression de ses filles, il transforme cette malédiction en punition périodique, ce qui explique la croissance et la décroissance du cycle lunaire.

Soma (« jus », en sanscrit) est aussi le nom d'une boisson, un lait divin (*pâvamana*), et du végétal servant à la préparer. Synonyme d'Amrita*, cet élixir d'immortalité aux vertus enivrantes est le support du sacrifice offert aux dieux qui peuvent ainsi rester immortels. Il est obtenu en pressurant ce végétal avec des pierres. Le jus, doré, est filtré dans de la laine de bélier, et mélangé à des produits représentant la vie (lait, beurre, miel). Puis, dans le cadre des rituels entourant Agni*, le feu, il est d'une part jeté dans le brasier sacrificiel, d'autre part consommé par les participants, tous initiés aux mystères de ce mélange inspirateur et libérateur.

Gardé par les Maruts, créatures de Rudra*, le Soma s'avère un excellent stimulant. Ainsi, avant d'affronter Vritra*, Indra*, garant de l'ordre cosmique dans les Veda, absorbe du Soma que lui a apporté Manu*, le premier homme. Il projette ensuite sur son ennemi des éclairs qui provoquent la naissance de deux divinités complémentaires pour la vie : Agni*, le feu solaire masculin, et Soma, la lune, principe féminin. Le végétal est quant à lui décrit couleur de flamme et du soleil. Planté sur un pied charnu, il brille le jour et se couvre d'un blanc argenté la nuit. Son apparence évoque un taureau rouge portant une robe de mouton. Des chercheurs ont montré que cette description correspond sans aucun doute à l'amanite tue-mouches, le champignon au chapeau rouge piqueté de blanc, connu pour ses propriétés hallucinogènes lorsqu'il est séché.

Sur le plan historique, à partir du VIIIe siècle av. J.-C., lorsque l'hindouisme supplanta le védisme, la préparation du Soma devint avant tout philosophique, tandis que le dieu homonyme s'effaçait aussi. Si le culte védique s'est maintenu en Inde, elle a laissé place à l'offrande de lait, liquide nourricier avec lequel il était associé dans les temps anciens. Et, lorsqu'elle existe, c'est à partir d'éphédra, un substitut du végétal (ou amanite) d'origine.

En Iran, où se développa une religion proche du védisme, le Soma possédait son équivalent, l'Haoma (« jus », en avestique), envisagé et préparé selon le même principe. Il fut pressé pour la première fois par Yima, l'homme primordial, à partir de l'arbre du même nom planté par Ahura Mazda*, le dieu créateur. L'Haoma procurait une ivresse aux officiants et donnait du courage aux guerriers. Zarathoustra* (vers le VIIIe siècle av. J.-C.) le jugea démoniaque et le supprima dans sa réforme, laquelle ne s'imposa que sous les Sassanides (226-651 apr. J.-C.). Il est également toujours consommé sous une forme très atténuée, à partir d'éphédra.

SOPHIE (IIe siècle)

CHRISTIANISME

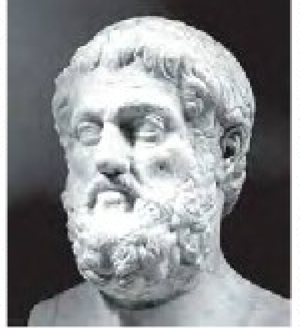
Selon la légende, Sophie (« sagesse », en grec) a trois filles : la Foi, âgée de 11 ans, l'Espérance (10 ans) et la Charité (8 ans). Ces trois sœurs correspondent en fait aux trois vertus théologales (données par Dieu) que reçoit chaque chrétien. Tout se serait passé à Rome, au temps de l'empereur Hadrien (117-138). Sophie convertit et, dénoncée, encourage ses filles à subir le martyre. Foi est fouettée, a les seins arrachés et, placée sur un gril puis dans un bain d'huile bouillante, finit décapitée. Espérance, ébouillantée, est transpercée par un glaive. Charité est bastonnée, fouettée, brûlée et achevée par l'épée. Sophie, qui n'a pas vécu ces supplices mais les a ressentis dans sa chair, meurt en paix. Elle est inhumée auprès de ses enfants. Le culte de Sophie s'est répandu à Constantinople, à Rome et dans le monde slave. Ainsi, pour l'Église

russe, Sophie s'appelle Sonia, et ses filles, respectivement Nadège, Véra et Lioubova.

Cette sainte n'a rien à voir avec la splendide basilique d'Istanbul (autrefois Constantinople). En 325, l'empereur Constantin Ier le Grand* décide de dédier une église à la Sainte Sagesse Divine (Hagia Sophia, en grec). Brûlée en 404, reconstruite puis détruite par un nouvel incendie (532), l'église est rebâtie par Justinien Ier (527-565). C'est cet édifice que l'on admire aujourd'hui.

SOPHOCLE (496-406 av. J.-C.)

GRÈCE



Comptant parmi les grands poètes tragiques grecs, après Eschyle*, Sophocle intervient à l'époque où Athènes connaît une grandeur incomparable. Issu d'un milieu aisé, il s'implique dans les affaires politiques, militaires, religieuses (il est prêtre d'Asclépios*) de la cité. Auteur d'une centaine de pièces, il tient compte aussi de l'évolution des idées et donne aux actions humaines une importance nouvelle fondée sur la responsabilité, la conscience et la volonté individuelles. Ainsi, la part des dieux, par ailleurs loués et respectés, est moins cruciale dans le destin des héros, lesquels deviennent les personnages centraux. Sept des œuvres de Sophocle nous sont parvenues dans leur intégralité. *Ajax**, *Antigone**, *Œdipe** *roi*, *Électre**, *Les Trachiniennes*, *Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Le style y est plus coulant que celui d'Eschyle, le créateur de la tragédie.

SORBON, ROBERT DE (1201-1274)

CHRISTIANISME

Né à Sorbon (Ardennes) dans une famille modeste, Robert poursuit ses études à Reims puis à Paris, où il devient maître en théologie, discipline qu'il enseigne vers 1250 à l'Université, alors à son apogée. Nommé chanoine de Cambrai, il revient à la capitale (1257). Chapelain de (saint) Louis IX* (1226-1270), il profite de la générosité du roi pour ouvrir un collège de théologie à l'usage des clercs et des étudiants démunis. Il en est le premier proviseur. Grâce à des dons, au soutien royal, à la reconnaissance et à la protection de la papauté, cet établissement, la Sorbonne, grandit en surface, en effectif et en prestige. Il est même le siège de l'Université de Paris. Théologien dans le sillage de Thomas d'Aquin*, Robert de Sorbon est l'auteur de traités théologiques. La Sorbonne actuelle fut commencée pour partie en 1626, par Richelieu.

SOUBIROUS, BERNADETTE (1844-1879)

CHRISTIANISME

Née à Lourdes (Hautes-Pyrénées), Bernadette Soubirous est la fille d'un meunier qui, après sa faillite, vit de menus travaux. Les parents et leurs quatre enfants vivent alors dans des conditions misérables, ce qui n'arrange pas la santé déjà précaire de Bernadette, fragilisée par le choléra (1855), mais qui travaille parfois comme bergère. Le 11 février 1858, elle est en train de ramasser du bois le long du gave de Pau, dans un bois près de Massabielle, lorsque la Vierge Marie* lui apparaît. Dans les cinq mois qui suivent, elle bénéficie de dix-sept autres apparitions qui attirent de plus en plus de monde. Un pèlerinage est créé par le clergé. Quant à Bernadette, après avoir appris à lire et écrire, et avoir reçu une instruction minimale, elle est acceptée par les Sœurs de la Charité de Nevers (1866). Son état de santé a raison d'elle. Bernadette Soubirous est fêtée le 18 février.

Il existe d'autres apparitions de la Vierge, dont celles du carme anglais Simon Stock (mort en 1265) à Cambridge, de Benoîte Rencurel (1647-1718) pendant cinquante ans à Saint-Étienne-le-Laus (Hautes-Alpes). Sans oublier Catherine Labouré* (1830), Maximin Giraud et Mélanie Calvat, deux enfants de La Salette-Fallavaux, en Isère (1846), d'autres enfants à Pellevoisin (1871) dans l'Indre, et d'autres. En 1917, à Fátima (Portugal), la Vierge se montre à trois enfants, ce qui suscite toujours une grande ferveur. Les apparitions se seraient poursuivies à travers le monde tout au long du XXe siècle.

SPENER, PHILIPP JACOB (1635-1705)

CHRISTIANISME

Originaire de Ribeauvillé (Alsace), Spener étudie la philosophie et la théologie à Strasbourg. Ce luthérien, après de nombreux voyages, devient prédicateur à la cathédrale de Strasbourg (1663), pasteur à Francfort-sur-le-Main (1686) puis à Berlin (1691), où son influence atteint son sommet. Car Spener est le maître d'œuvre d'un important courant du luthéranisme, dont les prémices remontent au siècle précédent : il s'agit du piétisme, que Spener expose dans les *Pia Desideria* (1675), et qu'il peut diffuser grâce à l'appui de nobles, et contre les conservateurs. Car les piétistes, en réaction aux Églises routinières et leurs notables, veulent une Église fondée certes sur la piété, mais aussi sur la fraternité, la tolérance et l'amour au quotidien, et ce, dans la perspective d'un avenir meilleur, sans souci d'appartenance religieuse. En cela, le piétisme préfigure le siècle des Lumières, dont le changement et les conséquences sont encore sensibles dans nombre de disciplines.

SPENTA MAINYU

IRAN ANCIEN

Dans le mazdéisme zoroastrien, c'est l'« esprit bénéfique » d'Ahura Mazda*. Son rôle est de veiller sur les humains, au nom d'Ahura Mazda qui lui a confié l'organisation du monde. Dieu de la Vie, personnification de la lumière et du bien, il est le frère jumeau d'Angra Mainyu* (ou Ahriman), le dieu de l'Obscurité, avec qui il livre une bataille éternelle.

Historiquement, ils sont d'abord tous deux les fils d'Ahura Mazda. Dans sa réforme (vers le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.), Zarathoustra*, partant du principe que ce dieu créateur ne peut avoir engendré le mal, fait d'eux les fils de Zurvan Akarana, une divinité primordiale. Dès lors, Spenta Mainyu se confondra parfois avec Ahura Mazda lui-même, dont il sera un autre nom. Il est tenu d'autres fois pour le plus important des Ameshas Spentas*.

SPINOZA, BARUCH (1632-1677)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

La famille de ce grand philosophe est celle de marranes portugais émigrés de l'Espagne. Né à Amsterdam, il est l'élève d'Isaac Aboab da Fonseca*. Son attrait pour les sciences, dont Galilée*, et la philosophie, ainsi que sa distance envers les traditions juives l'écartent de la religion officielle. Il est même menacé physiquement et excommunié (*hērem*) de la communauté d'Amsterdam en juillet 1656. Ses positions, dans la lignée d'Ouriel da Costa, nient par exemple qu'Adam ait été le premier homme et la validité de la Loi de Moïse*. Vers 1661, il quitte la ville, prend le prénom de Benoît et rejoint les protestants hollandais. En 1663, il publie *Principes de la philosophie de René Descartes*, dont il décortique la pensée. Solitaire, refusant des nominations, il travaille toute sa vie à polir des verres d'optique tout en entretenant des rapports intellectuels avec d'autres esprits, dont le savant et philosophe allemand Leibniz (1646-1716). Dans son *Traité théologico-politique*, publié anonymement en 1670, et son *Traité politique*, inachevé, il montre son intérêt pour le libéralisme. En fondateur du rationalisme religieux, il estime que la Bible doit être abordée dans sa dimension historique et critique. Dans son *Éthique*, son livre majeur et posthume achevé en 1674, Spinoza postule que Dieu, unique, étant à l'origine de tout, il est nécessaire d'obéir aux lois de la nature, et non aux révélations, au surnaturel et aux lois prétendues divines, élaborées par des hommes à des fins politiques. La relation à Dieu est alors possible. Un brûlot datant de la fin du XVIIe siècle, intitulé *Traité des trois imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet*, semble avoir été écrit à partir des archives de Spinoza. Cet ouvrage connut un grand succès en Europe au siècle suivant, au point d'être interdit en France. L'auteur, mystérieux, avance que les religions sont des fables inventées pour des besoins politiques, afin de mieux assujettir les peuples. Il rappelle en effet Spinoza, dont le souci de liberté hante l'œuvre.

Les malheurs d'Ouriel

Uriel ou Ouriel da Costa (1585-1640) subit l'intolérance des religieux d'Amsterdam. Ce chrétien portugais, issu de marranes, se convertit au judaïsme et gagne Amsterdam vers 1615. Mais sa foi, centrée sur la Bible au détriment de la tradition rabbinique, heurte les instances communautaires. Il va en effet jusqu'à affirmer que la Loi transmise à Moïse* n'est qu'une invention humaine. Accusé de trouble et d'hérésie, ce croyant sincère est isolé et excommunié à deux reprises, qui l'obligent à se rétracter. À la seconde, marquée par trente-neuf coups de fouet et une autocritique publique dans la synagogue, il se suicide.

SRAOSHA

IRAN ANCIEN

Dans le mazdéisme de Zarathoustra*, centré sur Ahoura Mazda*, les âmes des défunts devaient plaider leur cause auprès de Mithra*, assisté de deux adjoints de son tribunal, Sraosha et Rashnu. Ces Yazatas* se comportaient donc en véritables dieux, ce qui confirme leur appartenance au mazdéisme ancien.

Sraosha représente l'obéissance et la discipline. Intermédiaire de Mazda auprès des vivants pendant leurs prières, il guide les âmes des morts pour trouver leur chemin après la vie. Son animal symbolique est le coq, dont le chant appelle les pieux à leurs devoirs religieux. Son adversaire désigné est le daeva* Aeshma (« folie », « fureur ») – il semble avoir inspiré Asmodée, démon biblique associé à Tobie* et Lilith*. Ce démon de la convoitise, de la violence, de la guerre et de la vengeance s'en prend surtout aux vaches, qui symbolisent l'abondance. Avec Asto Vidatu, le démon de la mort, il essaie d'attraper les âmes tandis qu'elles montent au ciel.

STANISLAS (1030-1079)

CHRISTIANISME

Né près de Cracovie, Stanislas (du polonais Stanislaw, « gloire debout ») poursuit de brillantes études, puis est ordonné prêtre. En 1072, répondant à la volonté des habitants et du clergé de la ville, le pape Alexandre II (1061-1073) le fait évêque de Cracovie. Réformateur et évangélisateur, Stanislas s'attire l'inimitié du roi de Pologne Boleslas II (1076-1081), qui a pourtant appuyé sa nomination. Le souverain, surnommé « le Généreux », « le Hardi », mais aussi « le Cruel », se voit reprocher une vie agitée et scandaleuse. Stanislas l'excommunie. Après trois tentatives de meurtre, il est assassiné alors qu'il célèbre la messe. Boleslas devra abdiquer. Fêté le 11 avril, Stanislas est l'un des patrons de la Pologne.

STRIBOG

SLAVES

Chez les Slaves orientaux, Stribog était le dieu des Vents, surnommés d'ailleurs les « petits-fils de Stribog » (*bog* signifie « dieu ») – il pourrait être une manifestation de Svarog*. La tradition slave possède en effet plusieurs autres divinités des vents. Nous trouvons Dogoda (vent d'ouest et doux), Nemiza (régulateur des vents), Posvist (tempêtes et autres vents porteurs de neige, de grêle…), ainsi que deux divinités dont les noms évoquent une empreinte germano-nordique ou lituanienne : Eris-worch, lié aux tempêtes, et Warpulis, attaché à Perun* (orage).

SUCELLOS

CELTES/GAULE

Sucellos (Sucellus en latin) est « le bon frappeur », nom qui lui vient du maillet qu'il manie habilement et qui rappelle le marteau du Dagda* irlandais. C'est du moins celui qui a été attribué à un personnage souvent représenté, barbu, altier et mûr, équipé de son arme et le plus souvent vêtu en Gaulois. Puissant, gage de prospérité symbolisée par un vase, il est parfois rapproché de Dis Pater*, voire de Sylvain*, un dieu romain de la nature et des forêts. On le voit quelquefois avec des tonneaux, ce qui en fit le patron des tonneliers. Sucellos semble donc avoir été populaire. En Gaule, il est associé à Nantosuelta, déesse à la corne d'abondance, avec laquelle il forme un couple protecteur. Cette déesse apparaît aussi en Lusitanie, en tant que divinité de la nature.

SUENENS, LÉON-JOSEPH (1904-1996)

CHRISTIANISME

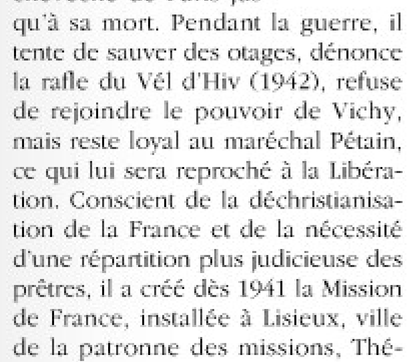
Né à Ixelles (Belgique), Flamand de culture française, Léon-Joseph Suenens est ordonné prêtre en 1927 puis gravit les échelons au sein de l'Église. Acteur du concile Vatican II, il est créé cardinal en 1962. Opposé à une centralisation excessive du pouvoir catholique, touché par les tensions entre Flamands et Wallons, en contact fréquent avec les protestants, il quitte ses fonctions en 1979. Son activité se focalise alors sur un courant spirituel avec lequel il s'est familiarisé en 1973 aux États-Unis et qu'il fortifie pour lui éviter de tomber dans le sectarisme. Il s'agit du renouveau charismatique, initié par un groupe de catholiques de l'université Dusquesne, à Pittsburgh (1967), qui avaient connu des expériences similaires auprès de protestants de la ville. Ce courant consiste à recevoir, par la prière et la louange, l'Esprit saint* qui procure les charismes (du grec *charisma*, « faveur »), don spirituel accordé à chacun en fonction de ses possibilités. Le résultat permet d'améliorer sa vie personnelle et collective. Arrivé en France en 1971, le renouveau rassemble dans le monde des millions de chrétiens d'Églises différentes, ce qui en fait un outil de l'œcuménisme. Il a abouti, en Europe, à la création de communautés nouvelles, comme l'Emmanuel et le Chemin Neuf.

SUHARD, EMMANUEL (1874-1949)

CHRISTIANISME



Ordonné prêtre en 1897 à Rome, Emmanuel Suhard, originaire de Mayenne, devient évêque de Bayeux de Lisieux (1928). Nommé archevêque de Reims (1931-1940), il est créé cardinal puis dirige l'archevêché de Paris jusqu'à sa mort. Pendant la guerre, il tente de sauver des otages, dénonce la rafle du Vél d'Hiv (1942), refuse de rejoindre le pouvoir de Vichy, mais reste loyal au maréchal Pétain, ce qui lui sera reproché à la Libération. Conscient de la déchristianisation de la France et de la nécessité d'une répartition plus judicieuse des prêtres, il a créé dès 1941 la Mission de France, installée à Lisieux, ville de la patronne des missions, Thérèse*. Et, pour son diocèse, il a fondé la Mission de Paris (1943) : des prêtres sont devenus ouvriers et d'autres ont rejoint clandestinement le STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne.



Jusqu'au bout, il défendra ces « prêtres-ouvriers » qui vivent l'Évangile dans les usines et partagent les luttes syndicales, voire politiques, du monde ouvrier. En 1954, Pie XII* leur interdit de tels emplois, décision motivée en partie par une possible dérive vers le communisme, en pleine guerre froide. Mais certains persistent. En 1965, après le concile Vatican II, Paul VI* rétablit leur statut. Les prêtres-ouvriers sont toujours d'actualité.

SUHRAWARDI, AL- (vers 1155-1191)

ISLAM

Surnommé « al-Maqtûl », « le mis à mort », cet Iranien se forme au droit puis fréquente des soufis à Ispahan. Il rejoint ensuite Alep, où il bénéficie de la protection de Malik al-Zâhir (1172-1215), fils de Saladin*. Mais ce dernier, sous la pression de religieux conservateurs, le fait accuser, entre autres, d'hérésie et de menace sur l'unité de l'Islam. Al-Suhrawardi est exécuté. Sa pensée, jugée hétérodoxe, est contenue dans près de cinquante ouvrages. L'axe principal est contenu dans son livre *Hikmat al-ishrâq*, « La Sagesse illuminative ». L'auteur considère qu'il n'existe qu'une seule sagesse et qu'elle émane de la lumière divine. Le mystique, en s'oubliant, communique avec cette lumière et parvient à l'illumination de son âme.

Suhrawardi, Avicenne* et Ibn al-Arabi* influenceront le mollah Sadrâ (1571-1640), ou Sadrâ Shîraî, célèbre théologien et philosophe persan, éminent représentant de l'école d'Ispahan. Il ne doit pas être confondu avec les deux fondateurs homonymes de la Suhrawardiya, une confrérie soufie apparue à Bagdad aux XII[e] et XIII[e] siècles.

SÛRYA

INDE

Dieu du Soleil, Sûrya, le *divya-agni*, « le feu du ciel », est le fils de Kashyapa* et d'Aditî*. Porte d'entrée vers le monde des dieux, il dispense chaleur et lumière, mais peut dévorer tant il est ardent. Inscrit au cœur de la création et au centre de la vie, il est l'un des grands dieux des *Veda*. Sur le plan symbolique, il représente l'intellect. Reconnaissable à sa barbe, ses cheveux et ses bras d'or, ainsi que ses bottes, Sûrya circule dans le ciel sur un char à une roue, tiré par quatre ou sept chevaux et conduit par Aruna (« Rouge »), c'est-à-dire l'aurore. Père de Manu* Vaivasvata, des Ashvin* et de Yama*, entre autres, il a plusieurs épouses, dont Samjna (connaissance), Râjni (souveraineté), Prabha (lumière), Châya (ombre) et Ushas* (aurore).

Sûrya fait partie des Navagrahâ, les neuf planètes de la cosmologie hindoue, qui comprennent sa fille Shani (Saturne), Chandra (Soma*) la lune, ou encore Râhu* (éclipse) et Ketu (comètes et météores).

SUSANOO

JAPON

Sorti du nez d'Izanagi* qui lui a confié la plaine des mers, Susanoo veut plutôt retrouver Izanami aux enfers. Chassé par son père, il monte jusqu'au ciel trouver Amaterasu*, le soleil, afin de lui dire adieu. Il s'y rend, vêtu d'un manteau de pluie et d'un chapeau. Alertée de sa venue par un grand vacarme, la déesse craint qu'il ait de mauvaises intentions. L'entrevue se déroule dans de bonnes conditions, mais, une fois parti, Susanoo se montre désinvolte et, ne se tenant plus, saccage les rizières d'Amaterasu ainsi que les ateliers de tissage qu'elle entretient avec sa sœur Wakahiru Me. Celle-ci, redoutant d'autres excès, se réfugie dans une grotte. Le monde est privé de chaleur et de lumière. Les autres dieux parviennent à la faire sortir. Elle accepte de reprendre sa place, à condition que son frère soit exclu du domaine céleste. Renvoyé, Susanoo descend sur Terre, au pays d'Izumo. Il y rencontre une jeune fille, Kushi Inada-Hime, menacée par Yamata no Orichi, un dragon à huit têtes et huit queues. Il tue le monstre et, dans l'une des queues, trouve un sabre (*Ame no murakumo no tsurugi*). Il l'offre à Amaterasu, qui le donne ensuite à Ninigi*.

L'arme, transmise au fil des siècles, est l'un des trois objets sacrés des empereurs et du shintoïsme. De son union avec Kushi Inada naîtront d'autres dieux.

Susanoo, dont la figure évolua, est le dieu de l'Orage, du Tonnerre et de la Tempête. Confondu avec Gozu Tennô, dieu à tête de bœuf, il possède aussi une dimension agraire.

SUWÂ

ARABIE/ISLAM

Cette divinité préislamique était présente autour de La Mecque. Les Hudhayl, nomades circulant entre Médine et La Mecque, semblent en avoir fait leur protectrice. Avec al-Uzza* ou encore Manât*, son idole fait partie de celles que Mahomet* commande de détruire. Dans la sourate 71, *Noé**, le Coran la cite d'ailleurs au sein d'un groupe de cinq divinités, avec Wadd*, Yaghût*, Ya'ûq et Nasr. Son sanctuaire était à Ruhât, non loin de Médine. Sous la forme d'une femme, elle paraît avoir été honorée par les Hamdanides, autre tribu du Hedjaz. Une inscription du royaume de Saba* en fait également mention.

Ya'ûq, dont le sanctuaire se trouvait près de Sanaa (Yémen), était adorée notamment par les Hamdanides, ainsi que par les Himyarites, dernier royaume yéménite préislamique, qui dura jusqu'au VI[e] siècle.

Nasr signifie « aigle », oiseau sous lequel cette divinité solaire est représentée. Venue d'Arabie centrale, elle gagna le Yémen et fut adoptée par les Himyarites. Elle est parfois associée aussi au vautour.

SUZUKI DAISETSU (1870-1966)

JAPON

Bouddhiste zen japonais, ce savant laïc se forme au grand temple Engaku-ji de Kamakura. Traducteur en anglais et auteur, il vit aux États-Unis, puis enseigne le bouddhisme à Kyôto. Il poursuit ses traductions, édite une revue et, avec l'aide de son épouse, travaille à une meilleure compréhension du zen, non seulement au Japon, mais à l'étranger, où il se rend souvent. En dehors de son pays, il reste la figure la plus connue du zen moderne.

SVAROG

SLAVES

Dieu du Ciel, du Feu et de la Lumière, Svarog est le créateur, le père de tous les dieux et, dans la mythologie slave, le successeur (ou fils) de Rod*. Il est plus particulièrement le père de deux dérivés de lui-même, devenus autonomes : Dajbog* (soleil et feu céleste) et Sva-

rozitch (feu terrestre), c'est-à-dire le « fils de Svarog » et le protecteur des forgerons. En perçant les nuages du jour ou les brumes du matin, il permet au premier de se montrer. En produisant les éclairs, il laisse le second apparaître et frapper la terre pour y produire des flammes.

SVIATOVIT

SLAVES/BALTES

Les Slaves de la Baltique avaient pour dieu suprême Sviatovit, ou Sventovit. Cette divinité solaire et du feu possédait son sanctuaire principal à Arkona, sur l'île de Rügen, dans la mer Baltique. Il y était représenté avec quatre visages correspondant à quatre directions. En tant que dieu de l'Abondance, il tenait une corne de bovin remplie de vin : le grand prêtre en estimait tous les ans le contenu, dont l'importance était proportionnelle à la réussite future. Invoqué aussi en tant que dieu de la Guerre, Sviatovit voisinait dans son temple avec un cheval blanc, également pressenti pour des prédictions.

Il semble que ce dieu suprême était un dérivé de Svarog* et qu'il se manifesta en d'autres divinités guerrières portant aussi le suffixe « seigneur » (*vit*), comme Iarovit, reconnaissable à son bouclier d'or et ses drapeaux, Porevit aux cinq visages, Rujevit et ses huit épées. Quant à Radegast, dieu de la Guerre et de l'Honneur, il brandissait une hache double, symbole de force, et un oiseau sur la tête (ou sur son casque), symbole de victoire.

SYLVESTRE Ier, pape (314-335)

CHRISTIANISME

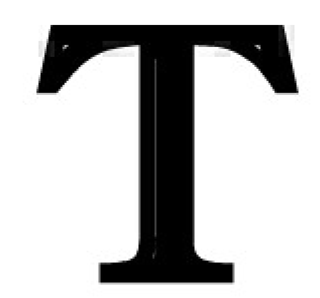
Fils d'un prêtre, Rufin, le Romain Sylvestre, ou Silvestre (« habitant des forêts », en latin), succède à Miltiade ou Melchiade (311-314), qui a eu déjà affaire au donatisme. Il en hérite, et se voit confronté à une autre affaire : Arius*. Sous son long pontificat, commencé un an après l'arrêt officiel des persécutions, l'empereur Constantin Ier le Grand* fait bâtir les grandes basiliques romaines. Il est fêté le 31 décembre par les catholiques, jour de la « Saint-Sylvestre », et le 2 janvier par les orthodoxes.

Moine et abbé, Gerbert d'Aurillac (vers 940-1003) possède une culture encyclopédique qu'il enseigne et qui séduit Jean XIII (965-972), ainsi que l'empereur germanique Othon Ier le Grand (936-973). Il est notamment expert en mathématiques et en astronomie. En tant qu'archevêque de Reims, il succède à Adalbéron, qui, avec son conseil, a fait proclamer roi Hugues Capet. Plaidant pour l'indépendance des Églises nationales, il s'oppose à la papauté, qui le suspend. Refusant de partir de Reims, il est excommunié. Nommé archevêque de Ravenne par Othon III (983-1002), il est élu pape grâce à ce dernier, sous le nom de Sylvestre II (999-1003). Il redresse alors la papauté, en butte à des luttes de pouvoir qui l'épuisent, écarte les familles puissantes et se lie avec l'Empire germanique. La mort d'Othon contrarie ses projets, et précède de peu la sienne. Pour la postérité, cet esprit, l'un des plus brillants du Moyen Âge, reste le pape de l'an Mil.

SYMPHORIEN (IIe siècle)

CHRISTIANISME

Issu d'une bonne famille chrétienne, ce saint, dont le nom signifie « porter avec » en grec, est natif d'Autun (Saône-et-Loire), ville en grande majorité païenne. Un jour qu'une procession défile en l'honneur de Cybèle, il se moque de la statue de cette déesse, pendant romain de la Grecque Rhéa* et très vénérée dans l'empire. Arrêté, il comparaît devant le préfet Héraclius qui l'accuse de sacrilège et de contravention aux lois. Fouetté, emprisonné, il refuse d'adorer Cybèle et a la tête tranchée après avoir entendu les encouragements de sa mère. Symphorien est fêté le 22 août.



TA'AROA

POLYNÉSIE/TAHITI

À Tahiti, Ta'aroa, équivalent du Tangaroa* polynésien, est le dieu créateur. Présent avant même la naissance de la Terre, du ciel et des humains, il crée toute chose, dont Hawaiki, l'île mythique des ancêtres. Ainsi, avec sa coquille naissent la Terre et les cieux. Ses plumes donnent la végétation et sa main fait apparaître de nombreux dieux. Puis la Terre et le ciel sont séparés par Tane*. Vient ensuite Ti'i, le premier homme fait à l'image de Ta'aroa, suivi de sa compagne Hina, la première femme. Ta'aroa se change souvent en animaux (tortue, baleine…) pour se manifester auprès des humains.

TAGÈS

ÉTRUSQUES

Né d'une motte de terre dans un champ juste labouré, Tagès est une divinité possédant la sagesse, qui apprend aux Étrusques l'art de la divination, pratique centrale de la religion étrusque. Selon la tradition, ce personnage, dont les deux jambes sont des serpents, symbole chtonien, est une véritable voix des dieux : il transmet sa révélation au travers d'ouvrages qui deviendront le pilier de la mythologie et la référence des devins, même après l'intégration des Étrusques au sein de Rome, qui s'en inspira. S'y ajoutent d'autres écrits venant de Bégoé, une nymphe* associée à la fertilité et aux rites. Nous trouvons les *Haruspices*, devins qui fouillent les entrailles des animaux, les interprétations des *Foudres*, les *Rites* et l'*Au-delà* sur le devenir post-mortem des âmes.

TAIYE DADI

CHINE

« Grand empereur du Pic de l'Est », c'est-à-dire le Taishan, montagne sacrée située à l'est de la Chine, Taiye Dadi est l'un des représentants sur Terre de l'Auguste de Jade*. Cette divinité, l'une des plus importantes et des plus populaires du taoïsme religieux, gouverne la Terre et ses phénomènes naturels, ainsi que les humains, dont elle règle les affaires, fixe les dates de mort et de naissance, le rang social, la santé, la durée de vie ou encore la prospérité. Pour cela, il est entouré d'une cohorte de fonctionnaires, à l'instar de l'administration impériale chinoise, à la différence près que les membres ont été choisis parmi les défunts, plus rarement parmi les vivants. Ils tiennent pour lui un registre consignant les décès et les renaissances. Taiye Dadi a pour fille Bixia Yuanjun*.

TAKE MIKAZUCHI

JAPON

Take Mikazuchi correspond peut-être à une ancienne divinité, Kashima no Kami. Comme ce dernier, il est un dieu du tonnerre. Il est né du sang de Kagutsuchi, le fils d'Izanagi*. Lorsque Ninigi* est envoyé sur Terre par les *kami* célestes que préside Amaterasu*, il est chargé de préparer son arrivée. Pour cela, il doit soumettre Okuni Nushi*, maître d'Izumo (à l'ouest du Japon). Takeminikata, fils d'Okuni, l'entraîne dans une épreuve de force dont il sort vaincu. Take Mikazuchi ayant montré sa puissance, il obtient la reddition des derniers rebelles qui jurent fidélité à Ninigi, ancêtre de la lignée impériale. En raison de ses qualités combattantes, il deviendra le patron des arts martiaux. Il est toujours vénéré au sanctuaire de Kashima-Jingû, où les *bushi* (guerriers) lui rendaient hommage. Son culte est associé à Futsu Nushi, dieu du Feu et de la Lumière, qui prépara aussi l'arrivée de Ninigi.

Le tonnerre possède d'autres représentants divins, comme Ajisuki Takahinoke, qui produit son grondement caractéristique en montant et descendant le long d'une échelle. Enfin, Take Mikazuchi, patron des épées, des serpents d'eau et des circulations, protège l'est du Japon des tremblements de terre, un mal récurrent dans ce pays. Ce fléau possède même son dieu, Nai no Kami (*kami* de « l'intérieur »). Comme les éruptions volcaniques, il est accompagné d'un grondement produit par les Ikazuchi, nom désignant les huit divinités associées chacune à une classe d'orages.

Kaminari le grondeur

Kaminari, le tonnerre et la foudre, a pour forme bouddhique Raijin, qui, devant les temples, apparaît au côté du dieu du Vent Fûjin*. Cornu, griffu et le corps rouge, il frappe sur un grand tambour ou des gongs d'où s'échappe son grondement. Il a pour serviteur Raiju, qui s'abat sur Terre. C'est pourquoi les arbres foudroyés, qui portent la marque de son maître, sont sacrés. Le folklore prétend que Raiju aime se cacher dans les nombrils humains. C'est pourquoi il vaut mieux dormir sur le ventre en cas d'orage.

TALIESIN

CELTES/GALLES

Grand personnage, Taliesin (« front brillant ») est le premier et le plus grand des bardes et druides. Devin, magicien, maître de l'écriture, il prend une dimension mi-historique en tant que dirigeant des bardes d'Arthur* (VI[e] siècle), rôle dévolu aussi à Merlin*, auquel il est alors parfois assimilé. Sa naissance est déjà extraordinaire, puisqu'il naît d'un grain de blé fécondé par Cerridwen*. Élevé pendant treize ans par Elffin, un pêcheur qu'il finit par initier. Il l'aide en outre lors d'un épisode célèbre. Elffin est emprisonné sur ordre de son oncle, le roi Maelgwn, furieux après qu'il a affirmé, d'une part que son épouse est plus belle que la sienne, d'autre part que Taliesin est plus compétent et puissant que ses vingt-quatre bardes. De fait, Taliesin jette à ces rivaux un sort qui les rend stupides. Puis il annonce la libération d'Elffin, effective après qu'il a provoqué une grosse tempête. Maelgwn ne s'en tient pas là et prétend que ses vingt-quatre chevaux sont imbattables. Taliesin (ou Elffin) relève le défi. Monté sur un seul cheval, il dépasse chacune des vingt-quatre montures en les frappant d'une baguette de houx. Victorieux, il creuse un trou et dégage un grand chaudron rempli d'or, qu'il offre à Elffin en reconnaissance de tous ses bienfaits. Symboliquement, les vingt-quatre baguettes de houx représentent les heures du dernier jour de l'année. Car Elffin a trouvé Taliesin le 1[er] novembre, premier jour du calendrier celte.

Enfin, dans la tradition galloise, Taliesin s'est vu attribuer le *Câd Goddeu*, le « combat des arbres » ou des « arbrisseaux ». Cette bataille est provoquée par Amaethon, le dieu laboureur et frère de Gwyddyon*, qui a dérobé un des deux chiens terrifiants d'Arawn*, le roi des Enfers. Elle oppose ainsi d'une part les troupes des deux fils de la grande déesse Dôn (Gwyddyon et Amaethon), d'autre part celles d'Arawn et de Bran Bendigeit*. À l'issue d'une lutte âpre, le camp de Gwyddyon, constitué d'arbres guerriers (chêne, aulne, vigne, pin, houx…), l'emporte. Cette victoire signifie, au-delà du temps et de la mort, la permanence du druidisme et de son alphabet sacré fondé sur les arbres.

TALOS

GRÈCE

Offert à Europe* par Zeus* pour lui servir de gardien, Talos est un géant de bronze. Selon une autre version, il est fabriqué par Héphaïs-

tos* à la demande de Zeus, qui l'offre à Minos*, le roi de Crète dont cette créature surveillera les côtes. Chaque jour, Talos fait trois fois le tour de l'île et massacre à coups de rochers les navires étrangers s'approchant sans permission. Invincible, il possède néanmoins un point faible. Tout son corps est irrigué par une seule veine contenant un fluide (l'ichor) pareil à celui qui coule dans celui des dieux. Partant de son cou, elle aboutit à un de ses talons, où elle est fermée par une sorte de goupille. Il suffit donc d'enlever cette cheville ou ce clou pour le vider de sa substance.

Lorsque les Argonautes arrivent en Crète pour se ravitailler en eau, Jason* explique à Talos l'urgence de la situation et sa volonté de repartir très vite. Mais le géant leur refuse cette faveur. Médée* le séduit et ôte la goupille fatale – une autre version prétend que Poeas, un Argonaute, tira une flèche empoisonnée dans son talon.

TAMERLAN (1336-1405)

ISLAM

Né près de Samarcande (Ouzbékistan), Timûr (Homme de Fer) Lang (le Boiteux) est d'origine turque. Il est connu en Occident sous le nom de Tamerlan, déformation de son nom. En 1370, après bien des péripéties, il s'empare enfin de l'État de Balkh (Afghanistan), et dix ans plus tard de la riche province du Khwarezm, toujours en Asie centrale. Il conquiert ensuite l'Iran, l'Irak, l'Anatolie (Turquie). En 1388, il prend le titre de sultan et pousse ensuite jusqu'à Moscou. Il prend même Delhi (Inde), dont il massacre une partie des habitants en 1398. Il sème partout la terreur, la ruine et le pillage. En 1401 vient le tour de la Syrie. Le sultan ottoman Bâyezîd Ier (1389-1403), ou Bajazet*, tente de l'arrêter : il est battu et son empire, provisoirement disloqué. Tamerlan meurt alors qu'il préparait une campagne contre la Chine, et est enterré à Samarcande, dont il a fait sa capitale. En dehors de ses conquêtes terrifiantes, cet amateur de culture a favorisé les lettres, les sciences, ainsi que le commerce à Samarcande, qu'il a couverte de monuments. Mais, en l'absence d'un État solide, son empire ne lui survit pas. Ses descendants se partagent ses possessions. Ces sont les Timourides (1370-1506) qui, malgré leurs cours brillantes, se disputent le pouvoir et finissent par s'éteindre.

TANE

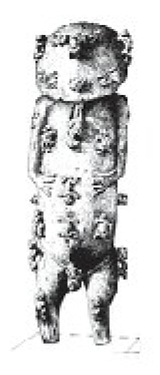
POLYNÉSIE

Dieu de la Lumière, des Forêts et des Arts, protecteur des humains, Tane est le pendant polynésien de Kane*, le Créateur hawaïen. Il a ainsi créé Tiki, le premier homme dont le nom s'applique aux sculptures sacrées. Plusieurs traditions concernent Tane. Par exemple, lors de la Création, qui revient à Ta'aroa*, il est le fils de Papa, la déesse de la Terre, et de Rangi, le dieu du Ciel, qui s'étreignent si étroitement qu'il devient nécessaire de les séparer. Mais Rangi, appelé aussi Atea, possède un *mana* (une puissance surnaturelle investissant les êtres et les objets) qui préoccupe les dieux. Le lien est sectionné par Maui*, un héros récurrent dans les légendes polynésiennes, et raffermi par Tane, qui gagne les cieux et les organise en dix domaines. Dans une autre version, Tane soulève lui-même le ciel avec sa tête tandis qu'il pousse la Terre avec ses pieds. Il a pour messager Ro'o, dieu de la Paix et de l'Agriculture invoqué par les malades, connu pour son calme et sa douceur. Enfin, d'après une légende, Atea tente de tuer Tane, qui, fuyant, est acculé par la faim et mange un de ses ancêtres, marquant ainsi la naissance du cannibalisme. Puis il abat Atea avec la foudre d'un autre ancêtre, Fatu Tiri.

TANGAROA

POLYNÉSIE

Dieu polynésien de la mer, Tangaora est l'équivalent du Kanaloa de la cosmogonie hawaïenne dominée par Kane*, du créateur Tangaloa des îles Samoa, et du Ta'aroa* de Tahiti. Il est le fils de Papa, déesse de la Terre, et de Rangi, dieu du Ciel, qu'il sépare – exploit attribué aussi à Tane*. Le corps de Papa, rempli d'eau, s'ouvre et donne l'Océan. Tangaroa engendre alors toutes les créatures vivant dans les eaux salées, y compris les sirènes et les hommes-poissons, dont est issue l'humanité. Il prend régulièrement la forme d'un lézard vert, annonciateur de beau temps. Il doit en outre respirer une fois par jour, son souffle produisant les marées.



TANIT

CARTHAGE

En créant leurs comptoirs et leurs colonies, les Phéniciens apportèrent aussi leurs divinités. À Carthage étaient vénérés Eschmoun* et surtout Baal Hamon. En l'honneur de ce dieu barbu, associé au bélier, était pratiqué un sacrifice sanglant (ou *molk*), qui incluait aussi des enfants jetés au feu. En Israël, des prophètes s'étaient déjà élevés contre cette coutume perpétuée même par des rois pour honorer Moloch, un dieu dont le nom évoque en fait la honte.

Dans le cadre de la fécondité, Baal Hamon était associé à la « face de Baal », c'est-à-dire la déesse lunaire Tanit. Cette « dame » de Carthage d'origine phénicienne se retrouve aussi en Sicile, à Malte et en Espagne. Elle serait une émanation d'Astarté, elle-même issue d'Ishtar*.

TANTALE

GRÈCE

Fils de Zeus* et de la nymphe Ploutô, une océanide, Tantale est un roi extrêmement riche, en Lydie ou en Phrygie. Remarqué par les dieux pour ses qualités émérites, il est même convié à leur table. Mais il commet une faute qui diffère selon les sources. Les uns prétendent que, afin de tester leur pouvoir de clairvoyance, il sert à manger aux dieux son jeune fils Pélops*, et que ce dernier, une fois ressuscité, l'aide à dérober du nectar et de l'ambroisie, boisson et nourriture des dieux, pour qu'il s'en régale avec des amis. Pour d'autres, Tantale aurait divulgué aux hommes des informations secrètes sur l'Olympe. Bref, le châtiment est terrible, et différent : dans l'*Odyssée* d'Homère*, il rejoint le Tartare (enfers), où, en proie à une soif et une faim éternelles, il ne peut boire l'eau dans laquelle il trempe ni manger les fruits d'une branche toute proche ; d'après Pindare*, le supplice consiste en un rocher posé sur sa tête et constamment prêt à tomber. Quoi qu'il en soit, Tantale est à l'origine d'une descendance marquée par les tragédies.

Sa fille Niobé, épouse d'Amphion*, roi de Thèbes, conçoit ainsi sept (ou six, ou dix) filles et sept (ou six, ou dix) garçons, dont l'un s'appelle aussi Tantale. Un jour, enorgueillie par cette imposante progéniture, elle prétend, lors d'une fête consacrée à Léto*, être plus féconde que celle-ci, qui n'a eu qu'Apollon* et Artémis*. S'estimant injuriée, Léto charge le dieu et la déesse de transpercer de flèches ses enfants (ou Niobides), le premier s'occupant des garçons et la seconde, des filles. Niobé quitte alors Thèbes pour pleurer au loin son chagrin, et se transforme en rocher. Plus tard, Thyeste, fils de Pélops et frère d'Atrée*, est le père d'un autre Tantale. Ce dernier est le mari de Clytemnestre. Mais Agamemnon* la convoite, le tue et l'emmène à Mycènes.

TAO HONGJING (456-536)

CHINE

Suivant les traces de Go Hong*, ce médecin chinois, grand érudit, s'est initié à la magie, aux élixirs d'immortalité et autres secrets du taoïsme. Devin reconnu, il est aussi un botaniste et herboriste émérite. Sa notoriété et son prestige sont tels que l'empereur Wu (502-549), de la dynastie des Liang du Sud, se rend dans son repaire du Maoshan, près de Nankin – ce mont porte le nom de trois frères devenus immortels, les Mao. Fervent adepte du bouddhisme, religion d'État, le souverain mène des persécutions contre les taoïstes. Mais seuls Tao Hongjing et son entourage bénéficient de sa protection. De fait, il mène une tâche inédite et colossale : répertorier tous les dieux taoïstes en associant les traditions bouddhiste, confucianiste et taoïste. Il aboutit ainsi à une classification des divinités et des immortels (Xian). Il permet aussi de réunir des textes, travail qui contribue aussi à la préservation de la tradition taoïste.

TAPIO

FINNO-OUGRIENS

Dieu des forêts et de la chasse, Tapio fait partie de ces divinités de la nature que l'on associait aux céréales, à la bière ou encore aux fèves. Ou trouve aussi Pellervoinen : veillant sur les champs et les moissons, les graines et l'ensemencement, il se réveille au printemps, danse dans les champs en semant les graines, puis veille sur les récoltes. Invoqué pour obtenir du gibier en abondance, Tapio habite donc les forêts. Représenté en arbre, parlant avec son feuillage, il porte une barbe de lichen et des sourcils de mousse. Il vit avec son épouse Mielikki, dont il vante les charmes, son fils Nyyrikki et sa fille Tuulikki.

TARA

INDE/BOUDDHISME



Déesse du Temps et du Vide, Tara (« Étoile ») est une déesse terrible de l'hindouisme, capable d'un grand pouvoir de destruction. Elle est la compagne de Brihaspati, le « maître de la prière » qui anéantit les ennemis des dieux par ses incantations et sa magie. Elle se rapproche de Kali* en tant que pourfendeuse des forces obscures. Elle peut aussi se montrer bénéfique.

Pour le Tantra, Tara est « celle qui sauve ». Elle est très populaire au Tibet, où l'extension de son culte est l'œuvre d'Atisa*, au XI[e] siècle. Tara est décrite échevelée, avec trois yeux rouges et quatre bras, sur lesquels se lovent des serpents venimeux. Buveuse de sang à l'occasion, elle tient une tête coupée, une épée, un lotus bleu ou encore des ornements divers. Mais elle peut aussi être pacifique. Aspect féminin d'Avalokiteshvara*, elle se manifeste en effet sous une vingtaine de formes, toutes nées de lotus ayant poussé sur les larmes de compassion versées par ce grand boddhisattva devant la souffrance des êtres. Chacune de ces formes se caractérise par une couleur, une posture, le geste des mains et des attributs. Dans le bouddhisme tibétain, les plus courantes sont la Tara Verte (énergie divine) et la Tara Blanche (longévité, santé et sagesse).

TARANIS

CELTES/GAULE

Taranis est cité par le poète Lucain (39-65) parmi les trois dieux avides de sang, avec Ésus* et Teutatès*. Son nom vient du mot « tonnerre » (*taran* en breton et gallois, *torann* en irlandais). Excepté cette mention, il n'existe pas d'informations sur son culte, mais des inscriptions laissent entendre qu'il était répandu. Taranis est très certainement le Jupiter* gaulois et l'équivalent du Dagda* irlandais. Grand dieu céleste redouté, maître de la foudre et du tonnerre, il dirige les éléments et reçoit des sacrifices humains. Taranis est en outre associé à la roue et à des motifs symbolisant le cosmos.

TEFNOUT

ÉGYPTE

Formant un couple primordial créé par Atoum* dans l'Ennéade d'Héliopolis, Shou* (atmosphère) représente l'élément sec et Tefnout, sa contrepartie, l'humidité et l'eau créatrice. Cette répartition des rôles et cette complémentarité leur valent de représenter d'autres couples de la nature, comme le jour et la nuit. Tous deux engendrent Nout* (ciel) et Geb* (Terre). Par extension, Tefnout est associée à Amon* et Rê*, les dieux solaires qu'elle assiste. Selon des sources, elle serait « l'œil de Rê » son père, une déesse qui se transforme en terrible lionne ravageant le désert et qui finit par retrouver le dieu sous sa forme originale.

TEILHARD DE CHARDIN, PIERRE (1881-1955)

CHRISTIANISME



Natif du Puy-de-Dôme, Teilhard de Chardin intègre les jésuites en 1899. Prêtre, passionné de géologie, il entre en 1912 au muséum d'Histoire naturelle de Paris auprès du paléontologue Marcellin Boulle. Après la Grande Guerre, où il a été brancardier et témoin des horreurs du conflit, il obtient ses diplômes, enseigne la paléontologie et la géologie à l'Institut catholique de Paris. À partir de 1923, il participe à des expéditions scientifiques, notamment en Chine, où il contribue à la découverte du Sinanthrope (un *Homo erectus*), mais aussi en Éthiopie ou encore à Java. Il fait partie de la Croisière Jaune (1931-1932), aventure extraordinaire en véhicules Citroën qui rallient Pékin. Davantage présent en France à partir de 1946, il est bridé par l'autorité catholique qui ne lui permet de publier que des articles scientifiques et généraux. En 1951, ce membre de l'académie des Sciences s'installe ensuite, et finit ses jours, à New York.

Teilhard de Chardin laisse une œuvre posthume abondante, dont *Le Phénomène humain* (1955), qui inaugure sa célébrité – citons aussi *L'Apparition de l'homme* (1956) ou *La Place de l'homme dans la nature* (1965). Au-delà de ses compétences scientifiques reconnues, sa force est d'avoir concilié l'évolution de l'homme et la foi (dont il n'a jamais douté).

TÉLÉMAQUE

GRÈCE

Fils d'Ulysse*, roi d'Ithaque, et de Pénélope*, Télémaque est très jeune lorsque son père s'en va guerroyer à Troie – et cette absence va durer vingt ans. Resté avec sa mère au palais, il voit les prétendants prendre possession des lieux et exiger de Pénélope qu'elle choisisse l'un d'eux pour époux. Et il est prêt à en découdre. Chargé de son éducation et des biens royaux, Mentor lui conseille de se calmer et de rechercher son père. En fait, Athéna* a pris les traits de ce fidèle d'Ulysse. Télémaque l'écoute et part. Il commence par rencontrer Nestor*, qui, la guerre étant terminée, est rentré en son royaume de Pylos. N'ayant rien appris, il va voir Ménélas* à Sparte, sans succès. Télémaque rentre à Ithaque et a la joie de retrouver Ulysse, qu'il aide dans la reconquête du trône. Une tradition prétend qu'il épouse Circé* la magicienne, et une autre Nausicaa, toutes deux liées au long périple d'Ulysse.

TENGU

JAPON

Dans l'hindouisme, les Yakshas sont les serviteurs du dieu Kubera*. Dans le bouddhisme, ce sont des créatures démoniaques qui occupent les sites isolés et gênent la méditation des moniales et des moines. Au Japon, par le biais du syncrétisme entre bouddhisme et shintoïsme, les Yakshas (Yasha en japonais) sont devenus les Tengu, nom venant du chinois *Tien kou* (« chien céleste »). Capables de se transformer, de voler et de devenir invisibles, ces génies anthropomorphes hantent les montagnes et les forêts. Pourvus d'ailes, d'un bec et de griffes d'oiseau, ils présentent parfois un long nez au caractère phallique planté sur un visage rouge. Ils aiment surgir subitement et tourmenter les humains, particulièrement les enfants. Mais ils peuvent aussi être bienveillants. Très intelligents et perspicaces, ils ont pour serviteur les Karasu Tengu ailés, c'est-à-dire les Tengu corbeaux, un oiseau répandu et respecté au Japon. Munis d'un long bâton (*shakujo*), ils sont aussi rompus aux arts martiaux. Ainsi, leur roi, Sôjôbo au bec de corbeau, réside avec des Tengu sur le mont Kurama, au nord de

Kyôto. C'est à cet endroit qu'il aurait formé au sabre Minamoto no Yoshitsune (1159-1189), célèbre général, sujet de légendes et de pièces de théâtre Nô et Kabuki.

Les Tengu sont toujours populaires. Le folklore prétend qu'une personne mangeant de l'amanite tue-mouches (*beni-tengu-dake*), champignon dont ils sont les esprits au visage rouge, peut alors les rencontrer. Ils sont même l'objet d'une maxime : *Tengu ni naru* (« Devenir vantard comme un Tengu »).

TERESA, MÈRE (1910-1997)

CHRISTIANISME

Du haut de son mètre 47, Mère Teresa fait partie de ces religieuses qui, au-delà des convictions, ont marqué le XX[e] siècle. Née de parents albanais, Agnès Gonxha Bajaxhiu voit le jour à Skopje (Macédoine). La mort de son père (1919) plonge la famille dans la pauvreté. En 1928, motivée par des jésuites, elle entre chez les sœurs missionnaires de Notre-Dame de Lorette, en Irlande, et prend le nom de Mary Teresa, sous l'aile de Thérèse de Lisieux*. L'année suivante, elle part en Inde. Après son noviciat à Darjeeling, elle gagne le couvent de Calcutta, où, de 1937 à 1944, elle enseigne la géographie avant d'être directrice de l'école. En 1946, elle reçoit un appel de Dieu : quitter son ordre pour sa propre fondation, consacrée aux populations des bidonvilles. Deux ans plus tard, elle obtient l'accord de sa hiérarchie. Reconnue en 1950, sa congrégation des Missionnaires de la Charité œuvre auprès des miséreux (éducation, santé, orphelins, lépreux, mouroirs…). Femme énergique, Mère Teresa devient l'une des personnalités de Calcutta et de l'Inde où les sœurs agissent. Le monde commence à la découvrir en 1968, après la publication d'un livre qui lui est consacré. Les soutiens, financiers et humains, se multiplient. Prix Nobel de la paix (1979), elle profite de la remise de sa distinction pour se prononcer ouvertement contre l'avortement. Opposée au divorce (sauf à celui de Lady Diana), à la contraception, elle essuie des critiques dans les dix dernières années, dont la provenance suspecte de certains fonds, son catholicisme « très » traditionnel, l'état et les soins rustiques de ses asiles, ses liens avec des dictateurs, dont Duvalier, à Haïti. Elle reste cependant une icône, une bienfaitrice, une fondatrice qui, à sa mort, laisse une congrégation active dans de nombreux pays. Mère Teresa a été béatifiée en 2003 par Jean-Paul II*.

TERMINUS

ROME

Ce dieu est le gardien des frontières des champs et, par extension, des territoires, dont celui de la ville de Rome. Terminus, ou Terme, est présent sous la forme de bornes en pierre sacrées, qui apportent le malheur à quiconque les déplace. Son rôle s'étend logiquement au domaine juridique en tant que garant des titres de propriété. C'est pourquoi il est associé à Jupiter*, lui-même garant des frontières et des contrats. Une légende prétend d'ailleurs qu'il fut le seul dieu à ne pas déménager lorsque fut construit le temple de Jupiter, sur le Capitole, sous Tarquin le Superbe (vers 534-509 av. J.-C.), dernier roi de Rome. Il resta près du dieu suprême sous la forme d'une pierre, en plein air. Le 23 février, les Romains l'honoraient lors des Terminalia. Un agneau ou une truie était sacrifié sur les bornes, et une cérémonie se déroulait à celle qui marquait les limites de la cité.

TERTULLIEN (vers 155-vers 225)

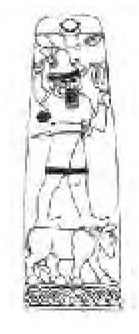
CHRISTIANISME

Premier Père latin de l'Église, Tertullien naît à Carthage (Tunisie), dont il devient la grande figure chrétienne. Il semble s'être converti à la toute fin du II[e] siècle. Théologien, apologiste, cet esprit brillant, cultivé, écrit dans l'un de ses grands livres, *Apologétique*, une phrase célèbre qui résume son parcours de païen : « On ne naît pas chrétien, on le devient. » Très épris de morale, il épouse vers 207 la rigueur du montanisme. En même temps, il tente de marier le christianisme à l'héritage païen. Malgré cette apparente contradiction, il aura une grande influence en Occident. Polémiste, il a écrit sur le mariage (monogame), le baptême, le martyre qui doit être exemplaire, la chasteté (sublime), les femmes (nécessairement effacées), les persécutions. Mais aussi contre les jeux, contre les juifs, les gnostiques, *Contre Marcion** et d'autres qu'il estime hérétiques. Tertullien jette aussi les bases théologiques de la Trinité*, dont le dogme commencera d'être fixé au concile de Nicée (325), à partir de ses réflexions.

TESHUB

ORIENT ANCIEN

Fils de Kumarbi*, qu'il a chassé du trône des dieux, Teshub est un dieu de l'orage et de la météorologie. Maître du panthéon hourrite au II[e] millénaire av. J.-C., il a emprunté certains aspects d'autres divinités de l'orage, Adad* et Baal* au Proche-Orient, et Tarhunda en Asie Mineure – il deviendra Teisheba dans le royaume d'Urartu. Il partage en effet avec elles la foudre, la masse, le taureau. À Alep, il a pour parèdre la déesse syrienne Hepat, surnommée « la reine du ciel », qui lui donne un fils, Sharuma. C'est sans doute à partir de cette région qu'il se répand chez les Hittites et intègre leur panthéon. Il y devient l'époux de la déesse solaire d'Arinna, assimilée à Hepat.



TEUTATÈS

CELTES/GAULE

Portant dans son nom la notion de tribu, voire de chef de tribu protecteur, Teutatès n'est mentionné que par un auteur, le poète latin Lucain (39-65), qui en fait un des trois dieux gaulois réclamant du sang humain, avec Ésus*, et Taranis*. La tête de la victime était immergée jusqu'à la noyade, cérémonie qui pourrait être sacrificielle ou symbolique (passage vers l'immortalité). Répandu dans le monde celte, Teutatès possède une dimension guerrière à l'époque gallo-romaine, et se trouve assimilé à Mars* Toutatis, dieu de la Guerre.

TEZCATLIPOCA

AZTÈQUES

Seigneur du ciel et de la Terre, maître de la nuit et de la mort, Tezcatlipoca est un dieu solaire et créateur, le tentateur qui jalouse Quetzalcóatl*. D'origine toltèque, soit à la fin du xe siècle de notre ère, équivalent du dieu maya de la Foudre Hurakan*, il est craint des Aztèques, auxquels il a transmis le rite du sacrifice humain. Bénéfique ou (le plus souvent) maléfique selon ses humeurs, ce sorcier aux pouvoirs mystérieux est armé d'un miroir qui dégage une fumée fatale pour ses ennemis, d'où le sens de son nom, « miroir fumant ». Cet objet lui permet de deviner les pensées et les sentiments.

Parmi ses nombreuses fonctions (temps, mémoire, chasse, guerre, Nord…), il est le protecteur des esclaves, dont il châtie les maîtres violents. Aux vertueux il apporte la fortune, mais les méchants sont frappés de lèpre, de misère ou de servitude. Il peut se montrer moqueur, provoquer les discordes ou éradiquer des épidémies. Et il apparaît parfois en géant qui hante les nuits, sa tête entre ses mains, le corps recouvert d'un drap cendré et prêt à en découdre avec les guerriers rencontrés. Coiffé d'une perruque de plumes, il porte un miroir pectoral sur son corps noir, tandis que ses chevilles sont ornées de clochettes et de grelots. Il est chaussé de sandales d'obsidienne bordées de peau de jaguar, son animal emblématique, dont la peau tachetée évoque le ciel étoilé – il se change aussi souvent en coyote*. Les Aztèques s'adressent à lui avec un profond respect, le qualifiant de dieu créateur, seigneur et père des hommes qui est présent en tout et partout, jusque dans le monde des morts. Le souverain lui-même avoue ne pas gouverner réellement, tant est grande la puissance de ce dieu intouchable, invisible et inaccessible.

Adoré à Tenochtitlán, la capitale, Tezcatlipoca est fêté le cinquième mois du calendrier (*toxcalt*). Pendant un an, un jeune prisonnier de guerre, choisi selon des critères esthétiques précis (élancé, diction impeccable, aucune tache physique…), a été formé pour le représenter. Durant cette période, il a pour compagnes quatre jeunes filles de haut rang représentant les quatre déesses associées à Tezcatlipoca. Il s'agit d'Atlatonán, déesse des Lépreux et autres maladies invalidantes, d'Huixtohcihuatl (déesse du Sel, de l'Eau et des Sauniers), de Xilonen (déesse du Maïs encore jeune) et de Xochiquetzal (déesse des Brodeuses, des Fleurs et de l'Amour). Le jour dit, le jeune homme porte un sautoir sur sa poitrine en coquilles d'escargots blanches, des clochettes à ses sandales et ses bras. Il monte vers le sommet de la pyramide en jouant de la flûte et en humant des fleurs. Puis le grand prêtre le couche sur la pierre du sacrifice et lui arrache le cœur après lui avoir ouvert la poitrine avec un couteau en obsidienne.

Tezcatlipoca porte plusieurs autres noms illustrant sa dignité, dont celui d'Omacatl, les « deux roseaux », dieu de la Fête et de la Joie, dont des effigies de maïs étaient mangées lors de sa fête.

THÈCLE (Ier siècle)

CHRISTIANISME

Popularisée par des Pères de l'Église comme Grégoire de Nysse*, Ambroise*, Jean Chrysostome* et Épiphane de Salamine*, Thècle connut un culte florissant, en Orient et en Occident. Son histoire est racontée par un texte apocryphe de la fin du IIe siècle, les *Actes de Paul et de Thècle* qui attestent de la place valorisée des femmes dans le christianisme naissant. Née à Iconium (Konya, en Turquie), cette belle jeune fille de 18 ans est convertie par Paul*, venu d'Antioche, et le suit dans ses missions. Dénoncée, elle est promise aux fauves de l'amphithéâtre qui l'épargnent et forcent les prêtres païens à se prosterner à ses pieds afin d'être baptisés. Placée sur un bûcher, elle est sauvée par une averse providentielle. Le lendemain, elle est jetée en pâture à des phoques qui sont foudroyés sur-le-champ. Elle échappe à d'autres tourments, de sorte que les autorités, désemparées, la libèrent sous la pression des spectatrices. Thècle vit ensuite une cinquantaine d'années à Séleucie du Calycadnos (Silifke, en Turquie). Elle est fêtée le 23 septembre par les catholiques et le 24 septembre par les orthodoxes.

Thècle et les saintes

Thècle vient du grec Thecla, « gloire de Dieu ». Au temps du roi sassanide de Perse Chahpour II (310-379), ou Sapor en latin, Thècle et quatre compagnes sont trahies par leur père spirituel, le prêtre Paul, torturées et exécutées en Irak. Requise par Boniface* (vers 673-754) pour évangéliser l'Allemagne, Thècle de Kitzingen, abbaye dont elle devient l'abbesse, meurt en 790. Elle a pour compagne une parente, (sainte) Lioba (« bonté et amour », en langue celtique). Cette sainte d'origine noble est née vers 710 au sud de l'Angleterre. Éduquée dans un monastère avec Thècle, elle a 20 ans lorsqu'elle suit Boniface. Abbesse du monastère de Tauberbischosheim, elle s'éteint en 780 et repose auprès du saint, présenté comme son oncle. Thècle de Roubaix, aveugle, est guérie miraculeusement en 881.

THÉMIS

GRÈCE

Fille d'Ouranos* (ciel) et de Gaia* (Terre), Thémis est la personnification de l'ordre fondé sur les lois, les coutumes et la justice. Épouse de Zeus* après Métis*, elle engendre les Heures*, les Moires* et Astrée, autre déesse grecque de la Justice qui forme la constellation de la Vierge. Eschyle* en fait en outre la mère de Prométhée* avec le titan* Japet. Possédant le don de prophétie, elle a créé l'oracle, et construit celui de Delphes, dont s'emparera Apollon* qu'elle a formé à la divination. Sur l'Olympe, elle est l'ordonnatrice qui ouvre les banquets et les conseils, la conseillère de Zeus qui, avant le combat contre les titans, lui suggère de prendre la peau de la chèvre Amalthée et d'en couvrir l'égide, le bouclier d'Athéna*. Nous la retrouvons logiquement dans des mythes comme ceux de Deucalion* et de Thétis*.

Thémis, devenue Justitia à Rome, est souvent représentée en femme à l'air sévère, parfois les yeux bandés (impartialité), et portant une balance qui pèse le pour et le contre.

THÉODORA (vers 815-867), IMPÉRATRICE D'ORIENT (842-856)

CHRISTIANISME

Après avoir épousé l'empereur byzantin Théophile (829-842), iconoclaste militant, Théodora, plus favorable aux icônes, lui donne plusieurs enfants. À la mort de l'empereur, malade, son fils Michel III monte sur le trône. Mais il est âgé de 3 ans. Théodora assure donc la régence. Elle réprime sévèrement les pauliciens. Cette hérésie, ou paulicianisme, puise dans le manichéisme. Née en Asie Mineure vers la fin du VIIe siècle, elle tiendrait son nom des épîtres de Paul*, que les adeptes plaçaient bien au-dessus de celles de Pierre*, le fondateur de l'Église, qu'ils détestaient. À moins qu'il ne vienne d'un mystérieux Paul l'Arménien qui en fut l'initiateur. Les pauliciens ne se fondaient que sur l'Écriture et la prière. Ils niaient donc le culte, la hiérarchie et les positions de l'Église, catholique ou orientale. Exilés en Bulgarie, ils devaient inspirer les bogomiles. En 843, Théodora, soutenue par des moines tels que Serge le Magistros (un poste éminent au sein de l'empire), convoque un concile qui restaure le culte des images, un événement majeur dans le monde orthodoxe. En 856, son frère Bardas, qui se fera appeler « césar », la chasse du pouvoir et l'oblige à se retirer dans un monastère. Il s'illustrera dans l'affaire Photius*. Théodora est fêtée le 11 février par les orthodoxes.

Théodora et les saintes

Comme Théodore, Théodora signifie « don de Dieu ». Théodora d'Alexandrie (fin du Ve siècle) fait partie de ces femmes qui se déguisent en homme et mènent une vie exemplaire dans les monastères masculins. Il existe aussi deux martyres. La première vit au IIIe siècle. La seconde, prostituée de force, se voit offrir les vêtements de son premier client, Didyme. Elle s'enfuit et revient pour plaider la cause de son sauveur devant le tribunal. Tous deux sont exécutés en 304.

Théodora et les impératrices

Deux autres impératrices d'Orient ont porté ce nom. La première (vers 500-548) est l'épouse de Justinien Ier (527-565). Fille d'un gardien d'ours de l'Hippodrome de Constantinople, elle est présentée sous un mauvais jour par Procope de Césarée*. Mariée à Justinien (né en 482) quatre ans avant son couronnement, elle le conseille et l'amène à prendre des décisions législatives (mariage, condition de la femme, divorce, exploitation des prostituées…). Elle réussit même à obtenir des concessions vis-à-vis des monophysites dont elle est proche, ce qui permet de préserver la cohésion de l'empire. Mais elle laisse également l'image d'une impératrice capricieuse, entourée de favoris. Quant à Justinien, homme très cultivé et grand travailleur, il est le dernier représentant du vieil Empire romain, soucieux d'unifier Orient et Occident. En 532, le peuple de Constantinople se soulève et crie « Nika » (« victoire »), nom donné à cette sédition. Voyant que les insurgés s'emparent de la ville et brûlent Sainte-Sophie, Justinien s'apprête à fuir. Théodora, courageuse et déterminée, l'en dissuade. Le général Bélisaire (vers 500-565) rétablit l'ordre, dans le sang. Après Justinien, dont le règne a été marqué par la prospérité et la culture, le pouvoir devra se réformer politiquement, administrativement et socialement. Pour résister et, surtout, durer.

La seconde impératrice (vers 995-1056), fille de Constantin VIII, est écartée ou associée au pouvoir par sa sœur Zoé et ses maris, Romain III, Michel IV et Constantin IX. À la mort de ce dernier (1055), elle finit par régner seule jusqu'à sa mort.

THÉODORE STUDITE (759-826)

CHRISTIANISME

Théodore, les saints et les hommes

Théodore signifie « don de Dieu » en grec. Il s'applique d'abord à différents martyrs, notamment sous les empereurs Antonin le Pieux (138-161) et Dioclétien* (284-305). Théodore le Stratilate (« général d'armée ») est au service de l'empereur Licinius (307-323). Gouverneur d'Héraclée, dans le Pont, il convertit une bonne partie des habitants. Alors que Licinius lui rend visite, il détruit les idoles consacrées aux dieux. Il est torturé puis crucifié. Cette histoire est semblable à celle de Théodore le Conscrit, dont l'action se déroule sous le règne de Maximien (285-305). Théodore le Sanctifié, disciple de Pacôme*, meurt en 368 après une vie monastique exemplaire. Plus proche de nous, Mère Théodore Guérin (1798-1856), canonisée en 2006, est membre des Sœurs de la Providence, dont elle fonde une antenne aux États-Unis.

Moine grec, Théodore de Tarse (602-690) est nommé archevêque de Cantorbéry et concourt à rétablir l'Église anglo-saxonne.

Ami de Jean Chrysostome*, le moine Théodore de Mopsueste (vers 350-392) est, de son vivant, applaudi pour son orthodoxie. Mais, après sa mort, Cyrille d'Alexandrie* (376-444) l'accuse d'être l'inspirateur de Nestorius*. En 553, le concile de Constantinople V en fait le père du nestorianisme, et ses œuvres sont brûlées. Des découvertes de traductions ont montré qu'il avait été injustement condamné. Le théologien grec et Père de l'Église Théodoret de Cyr (vers 393-vers 460) défend justement Nestorius contre Cyrille. Il est l'auteur d'une *Histoire des hérésies* et d'une *Histoire ecclésiastique*, de *Vies de trente solitaires*, dont Siméon le Stylite*, et de commentaires de la Bible.

Né à Constantinople dans une famille de notables, Théodore est élevé dans l'orthodoxie, à une époque marquée par la querelle des images, ou iconoclasme. Cultivé, il entre en 781 au monastère de Saccoudion, en Bithynie, où, avec son père et ses deux frères, il rejoint son oncle, l'higoumène Platon. Six ans plus tard, Taraise, patriarche de

Constantinople, l'ordonne prêtre. Devenu à son tour higoumène, il s'oppose à l'empereur Constantin VI (780-797). Avec Platon, il est emprisonné en 796, puis exilé à Thessalonique, dont son frère Joseph est archevêque. Après le renversement de Constantin par sa mère Irène – qui lui fait crever les yeux –, Théodore retrouve le Saccoudion. En 799, l'impératrice, favorable aux Images, installe les moines dans un monastère, le Stoudion ou Studion de Constantinople, fondé en 463 par Studius, un consul romain – d'où le nom de Stoudite ou Studite. Théodore en fait un grand centre monastique fondé sur la règle de Basile*, mais un lieu indépendant, rétif à toute soumission aux pouvoirs. Après la mort d'Irène (803), la politique impériale favorable à l'iconoclasme lui vaut de nouveau la prison. Il meurt loin du Studion, six ans avant Joseph de Thessalonique. Lorsque l'impératrice Théodora* rétablit le culte des images (843), ses reliques sont transférées dans son monastère. Théodore est fêté le 11 novembre chez les orthodoxes.

THÉODOSE DE KIEV (vers 1020-1074)

CHRISTIANISME

Né près de Kiev, Théodose s'oriente très jeune vers la vie religieuse. En 1032, devant le refus parental, il part à pied et rejoint Antoine de Kiev*, fondateur de la Laure des grottes de Kiev. Humble, doux, obéissant, il devient un moine appliqué. Lorsque Barlaam, qui a succédé à Antoine au poste d'higoumène, part pour un autre monastère, Théodose le remplace. Il agrandit la communauté, obtient la construction d'un nouveau monastère (1062) abritant les moines qui ont quitté leurs grottes. Le mode de vie érémitique d'Antoine devenant inadapté, il adopte le cénobitisme byzantin. Il meurt alors que sont menés d'importants travaux d'agrandissement. Théodose, père fondateur du cénobitisme russe, est fêté le 3 mai.

THÉODOSE Ier LE GRAND (vers 346-395)

CHRISTIANISME

Théodose, originaire d'Espagne, s'illustre dans l'armée romaine. En 379, ses talents lui valent d'être proclamé empereur d'Orient par Gratien (375-383), en remplacement de Valens, tué par les Goths. Chrétien fidèle au dogme, il combat le paganisme et fait du christianisme la religion d'État. En 381, il convoque le concile de Constantinople qui statue sur la Trinité* et condamne l'arianisme. Installé à Milan en 388, il est excommunié par Ambroise*, qui lui reproche d'avoir fait massacrer sept mille révoltés de Thessalonique (390). Il est obligé de s'amender. Après cet événement, première marque d'autorité de l'Église sur l'empire romain, il quitte la ville l'année suivante. En 394, après avoir éliminé ses concurrents, il est le dernier empereur à régner sur l'Orient et l'Occident. Ses fils Honorius en Occident, et Arcadius en Orient, lui succèdent. Ils sont nés de son épouse Flacille, dont Grégoire de Nysse* a prononcé l'éloge funèbre (385). Son petit-fils Théodose II (408-450), fils d'Arcadius et empereur d'Orient, convoquera le concile d'Éphèse (421) pour mettre un terme à la crise déclenchée par Nestorius* et Cyrille d'Alexandrie*.

THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE (vers 423-529)

CHRISTIANISME

Originaire de Cappadoce, Théodose (« donné de Dieu », en grec) le Cénobiarque, c'est-à-dire le chef des cénobites, fait très tôt preuve de piété. Un jour, il décide d'aller à Jérusalem pour y vivre en ascète. Sur la route, il rend visite à Siméon le Stylite* qui le bénit et lui annonce un grand destin de chrétien. À Jérusalem, il se place sous l'autorité d'un maître, Longin, puis s'isole dans une église et enfin dans une grotte. Pendant trente ans, il mène une vie de mortifications et de prières, se nourrissant à peine. Cette exemplarité finit par attirer des disciples. La communauté s'installe alors près de Bethléem et s'accroît. Logés dans de vastes bâtiments assortis d'églises, les nombreux moines sont dirigés par Théodore, qui ne tarde pas à devenir le supérieur de tous les cénobites de Palestine – Sabas* est celui des ermites. En 516, il est exilé pour s'être prononcé contre le monophysisme. Il réintègre son monastère deux ans plus tard grâce à l'avènement de l'empereur orthodoxe Justin Ier (518-527). Il y finit ses jours. Théodose est fêté le 11 janvier.

THÉOPHANE LE CONFESSEUR (VIIIe-IXe siècles)

CHRISTIANISME

Originaire de la province de Cyzique, en Asie Mineure, Théophane est présenté comme un parent de l'empereur de Byzance Léon III l'Isaurien (717-740). Riche, il rencontre Dieu, vit dans la chasteté avec sa femme et, ses parents morts, ils entrent tous deux dans la vie monastique. Dévoué à la pauvreté, Théophane inspire un tel respect qu'il est convié au concile de Nicée (787) qui restaure le culte des images. Mais Léon V l'Arménien (813-820) revient sur cette décision, amène le saint à Constantinople, l'emprisonne puis l'exile sur l'île de Samothrace, où il ne survit que vingt-deux jours. Mort en 817, Théophane est fêté le 12 mars. Né en 778, Théophane l'Hymnographe, moine du monastère de Saint-Sabas* en Palestine, et son frère Théodore le Marqué furent aussi confrontés aux persécutions de Léon l'Arménien, en même temps qu'aux conquêtes arabes. Exilés, ils sont tous les deux persécutés sous Théophile (829-842). Après la mort de son frère, Théophane est libéré lorsque l'impératrice Théodora* réta-

blit définitivement l'art de l'icône (843). Il est fait évêque de Nicée, où il finit ses jours. Certaines de ses hymnes sont encore utilisées dans la liturgie orthodoxe. Il est fêté le 11 octobre, avec Théodore.

Théophane et les saints

Théophane signifie « Dieu paraît » en grec. Théophane (mort en 1544) et son frère Nectaire (1550) fondent un ermitage sur une île du lac d'Ioannina (Grèce), leur ville natale. Puis ils gagnent les Météores en 1518 et occupent le sommet du rocher de Varlaam (ou Barlaam), un ascète qui y a érigé une petite chapelle et une cellule au XIVe siècle. Attirant les disciples, ils y font bâtir une église dédiée à Tous les Saints (1544), et sont rejoints par leurs parents et leurs trois sœurs. Inspiré par l'exemple du missionnaire (saint) Jean-Charles Cornay (1806-1837), décapité au Vietnam, Théophane Vénard (1829-1861) entre aux Missions Étrangères de Paris (1851). Ayant rejoint ce pays, il est arrêté, enfermé dans une cage exiguë en bois et décapité à son tour. Son histoire marquera Thérèse de Lisieux*. Ces deux prêtres français ont été canonisés par Jean-Paul II* en 1988, avec 114 autres martyrs du Vietnam.

THÉOPHILE (vers 250)

CHRISTIANISME

À Alexandrie, sous les persécutions de Dèce (249-250), un chrétien est torturé en public. Alors qu'il est près de renier sa foi, un robuste soldat, Théophile (« ami de Dieu », en grec), l'encourage. Le public accuse ce garde d'être chrétien, ce qu'il confirme tout en demandant à être jugé. Et en même temps que quatre autres soldats, tout aussi impressionnants : Ammon, Ingène, Ptolémée et Zénon. Les cinq gaillards s'approchent du tribunal. Le président clôt aussitôt la séance. Emmenant le pauvre prévenu, ils fendent la foule qui s'écarte sur leur passage. Le sort de ces cinq fidèles est ensuite mystérieux. Théophile est fêté le 20 décembre, avec (saint) Zénon.

Théophile et les saints

Païen converti de culture grecque, Théophile d'Antioche est évêque de cette ville sous l'empereur Marc Aurèle (161-180). Il est l'auteur d'une œuvre fournie mais disparue. Excepté *Autolycus*, nom du destinataire de ce texte qui s'en prend aux préjugés entourant le christianisme. Économe de l'église d'Adana (Turquie), Théophile le Pénitent (VIe siècle) est destitué par son évêque. Devenu mendiant, il décide de se venger et demande l'aide du diable, qui accepte. Mais il regrette et, à force de prières, obtient le pardon. Théophile est l'un des quarante soldats chrétiens de la légion la Fulminante, martyrisés à Sébaste (Turquie) sous les persécutions de Licinius (307-323). Théophile de Zakynthos, jeune marin de 18 ans, est brûlé vif à Chio par les Turcs, en 1635.

THÉRÈSE BÉNÉDICTE DE LA CROIX (1891-1942)

JUDAÏSME/CHRISTIANISME

Édith Stein, de parents juifs, naît en basse Silésie à Breslau – l'actuelle Wroclaw de Pologne. Sa mère, veuve en 1893, élève seule ses sept enfants. À l'université, Édith Stein, qui a reçu les valeurs du judaïsme, se familiarise avec les travaux d'Edmund Husserl (1859-1938) sur la phénoménologie. À Göttingen, elle suit les cours d'Husserl et ceux d'un autre philosophe, Max Scheler (1874-1928), disciple du premier, qui l'amène à réfléchir sur le christianisme. Pendant la Grande Guerre, elle travaille dans un hôpital militaire, et devient l'assistante d'Husserl à Fribourg-en-Brisgau. L'un de ses amis, le professeur Adolf Reinach, meurt au combat, et sa veuve, convertie au christianisme, surmonte sa douleur grâce à la Croix du Christ. Édith Stein s'interroge sur l'espoir, le courage et la sérénité que procure la foi. Jusque-là athée, elle entame un chemin spirituel qui l'amène, après avoir lu l'autobiographie de Thérèse d'Avila*, à entrer dans l'Église catholique. Baptisée en 1922, elle console sa mère, juive fervente, attristée par sa conversion. Jusqu'en 1932, elle enseigne l'allemand à Spire (Allemagne), chez les dominicains, se passionne pour la philosophie de Thomas d'Aquin*, poursuit ses recherches philosophiques, donne des conférences. En 1933, Hitler arrive au pouvoir et prend les premières mesures antijuives. Édith Stein est interdite d'enseignement. Attirée par la vie contemplative et mystique, elle prend l'habit des carmélites à Cologne (1934). Les juifs étant persécutés, elle se réfugie en Hollande, au couvent d'Echt (1938). Les Pays-Bas sont envahis par les nazis qui appliquent la Shoah : Édith Stein est arrêtée le 9 août 1942, déportée à Auschwitz et gazée. Elle laisse une œuvre très personnelle, dont un essai inachevé sur Jean de la Croix*. Copatronne de l'Europe, elle est fêtée le 9 août.

THÉRÈSE D'AVILA (1515-1582)

CHRISTIANISME



Teresa de Cepeda y Ahumada naît dans l'actuelle province de Castille-et-León, à une époque que l'Espagne considère comme son Siècle d'or (*Siglo de Oro*). D'après ses biographes, elle est d'un tempérament fougueux, nourri de piété et de récits épiques : à 7 ans, elle tente de gagner le monde musulman pour y subir le martyre ! Elle s'adonne aux plaisirs de son âge, à ce qu'elle appellera des « vanités » : coquette, galante, elle cherche à plaire, prend un soin méticuleux de son corps et de son élégance. À 16 ans, elle entre en pension chez les augustines d'Avila, au couvent Notre-Dame de Grâce. À 18 ans, Thérèse d'Avila choisit la vie religieuse. Le 2 novembre 1536, elle entre au carmel mitigé de l'Incarnation, à Avila, et prononce avec joie ses vœux solennels le 3 novembre 1537. Une grave maladie lui permet d'approfondir ses lectures. Au fil du temps, la méditation se distingue de l'oraison. À partir de 1554, elle connaît des visions et des expériences mystiques. Bientôt, l'Église catholique est en butte à la Réforme de Luther*, les troubles entre catholiques et protestants religieux qui

Nemed (« le Sacré ») et les siens (Nemediens), combattent les Fomoires et doivent se replier. Ils laissent place vers 2400 à des envahisseurs constitués de trois groupes les Fir Bolg, le plus important, les Fir Domnann et les Fir Gailoin.

C'est alors qu'interviennent les Túatha Dé Dánann, les « tribus de la déesse Dana* », la déesse mère : ils engagent la bataille contre les Fir Bolg et s'emparent de l'île. Leur roi Nuada* ayant perdu la main droite dans le combat, il ne peut exercer le pouvoir. Il est remplacé par Bres*, dont le règne décevant lui ouvre de nouveau la voie du trône. Car, entre-temps, sa prothèse en argent s'est greffée à son bras. Mais Bres, sachant qu'il devra céder sa place dans sept ans, prépare la seconde bataille, tandis que Lugh* organise la riposte des Dé Dánann, avec le Dagda* et Ogme. À l'issue du combat, qui voit la mort de Nuada ou encore du terrible Balor*, les Túatha Dé Dánann sortent vainqueurs et chassent définitivement d'Irlande ces géants maléfiques. Ils sont bientôt inquiétés par les Milésiens, les fils de Milid. Le devin Amorgen, premier poète d'Irlande, rencontre la triade de déesses personnifiant l'île et correspondant aux épouses des trois rois Dé Dánann. Elles lui demandent à tour de rôle de donner son nom au pays. La première est Banba, la seconde Fotla, la troisième Ériu (mère de Bres), qui, parce qu'elle est la dernière, l'emporte. Voici pourquoi l'Irlande est appelée aussi Erinn ou Eire.

Après des péripéties, dans lesquelles intervient le héros Manannan mac Lir*, les trois rois Dé Dánann sont tués par les trois fils survivants de Mile. Intervient alors la paix : les Milésiens, ou Gaëls, obtiennent l'Eire – leur arrivée historique est située vers le VIIIe siècle av. J.-C. Une partie des Dé Dánann rejoignent l'Autre Monde souterrain, assurés de bénéficier d'un culte et de sacrifices. Réparti sous les tertes, les lacs, les monticules, les collines ou des îles, ce monde, appelé Mag Meld (« Plaine de la Joie ») ou encore Tir-forthuinn (« pays sous les vagues ») aux paysages fleuris où coule l'hydromel, leur garantit l'immortalité. Ils s'y livrent à des festins et à des combats tout en goûtant la compagnie de somptueuses beautés. En Grande-Bretagne, cet univers est l'Avallon, « île aux pommiers ». .

TUGDUAL(vers 500-vers 560)

CHRISTIANISME

D'origine galloise, Tugdual est élevé dans un monastère, près de Cardiff, et en devient l'abbé. Il se rend en Armorique (Bretagne) avec des compagnons et débarque au Conquet (Finistère). Un seigneur, qui a eu vent de ses miracles, lui confie un terrain, dans le pays de Léon. Tugdual y fonde un monastère qui prospère, puis quitte cette région dominée par la figure éminente de Pol de Léon*. L'un de ses cousins lui cède un domaine, sur lequel il établit un autre monastère autour duquel se développera Tréguier (Côtes-d'Armor) – une cathédrale lui est dédiée. Ordonné évêque, après une possible rencontre à Paris avec le roi Childebert Ier (511-558), il poursuit l'évangélisation de sa région. Tugdual est l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne, avec Brieuc*. Il est fêté le 30 novembre.

TULSÎDÂS (vers 1532-1623)

INDE

Originaire de l'Uttar Pradesh, État du nord de l'Inde, ce fils de brahmane reçoit sans doute une profonde éducation spirituelle. Il consacre une grande partie de son existence à la poésie ainsi qu'à la dévotion de Râma* et des personnages en rapport avec cet avatar* de Vishnu* (Shiva*, Sîtâ, Ganga*, Hanuman*, Ganesha*…). Une douzaine d'œuvres sont authentifiées de sa main, dont la traduction en hindi d'un écrit majeur de la littérature sanscrite : le *Râmâyana* attribué à Valmiki, considéré comme le premier grand poète indien et le fils de Varuna*. Le grand livre de Tulsî Dâs est le long *Râmcharit-Mânas*, « Le Lac sacré des hauts faits de Râma », ou *Râmâyan*, qui, retraçant les aventures du héros, reste toujours très populaire. Il fait de cet auteur le plus éminent poète de l'Inde.

TUONI

FINNO-OUGRIENS

Protégé par un fleuve éponyme aux eaux sombres, le Tuonela est le « pays de Tuoni », le roi du monde des morts. Appelé aussi Manala, le « pays de Mana », nom que la tradition finnoise donne au monde des défunts, il n'a pas le caractère désolé des enfers chrétiens. Certes, il y fait moins clair, mais le soleil et la végétation sont présents. D'accès très long et difficile, il laisse peu de chance de survie à qui veut le pénétrer : les malheureux ont toutes les chances d'être dévorés par le monstre Surma, gardien du domaine et de Kalma (« puanteur de cadavre »), le dieu pestilentiel des tombeaux. Lemmikainen* en sait quelque chose : contrairement à Väinämöinen*, l'autre héros du *Kalevala* de Lönnrot*, il n'en sort qu'en morceaux. Pour gouverner, Tuoni peut s'appuyer sur son épouse Tuonetar, ainsi que sur ses filles sinistres. Kippu Tytto (« fille de douleur ») représente les maladies et chante à l'approche de la mort, Kivutar la douleur et la souffrance, Vammatar l'angoisse, Loviatar les fléaux, maux et épidémies de toutes sortes.

TURIBIO DE MONGROVEJO (1538-1606)

CHRISTIANISME

Turibio Alfonso, ou Turibe Alphonse, fils du seigneur de Mongrovejo, naît dans la province de Léon (Espagne). Après des études de droit à Salamanque, il est magistrat à Grenade. En 1680, bien que laïc, il est envoyé par le roi Philippe II au Pérou, conquis dans la violence par Pizarro. Évêque de Lima, un diocèse qui couvre un vaste territoire du Nicaragua à l'Argentine, il organise la jeune Église. Sillonnant son territoire, visitant les Indiens malmenés par les conquistadors et les colons espagnols, il fonde des écoles et des églises, réforme le clergé quelque peu relâché. Malgré une administration rétive, il parvient à apporter un peu plus d'humanité. Évangélisateur de l'Amérique latine, apôtre du Pérou, il est fêté le 23 mars.

TVASHTRI

INDE

Dieu artisan qui préside à la fabrication des armes et à l'industrie, Tvashtri (« façonneur ») est un travailleur manuel hors du commun. Il est aussi un créateur qui permet à la semence masculine de se féconder dans le ventre féminin. Il a façonné le ciel, les hommes et les animaux, la Terre et bien d'autres formes vivantes, comme Sûrya* (le soleil), Agni* (le feu) et Vâyu* (le vent). Il a bâti les domaines de Yama*, Indra* et Varuna*.

Garant de la sécurité et des avancées technologiques, Tvashtri se reconnaît à sa hache de fer, produite par les Ribhus, des artisans. Il conserve chez lui le Soma*, dont il a fabriqué la coupe, c'est-à-dire la lune. Indra, pour qui il a forgé la foudre (Vajra), vient le voir pour consommer cet élixir d'immortalité. Mais un jour, il s'inquiète de l'aura grandissante de Trishiras (« trois têtes »), fils de Tvashtri qui lui a transféré une partie de ses pouvoirs. Cette créature possède donc trois têtes : une pour lire les *Veda*, une pour s'alimenter, une pour observer et étudier. Devant sa puissance grandissante, Indra envoie de superbes divinités qui ne parviennent pas à séduire Trishiras. Alors il le foudroie. Constatant que le corps dégage une lumière divine, il fait couper les têtes par un bûcheron. Une version prétend que Tvashtri interdit ensuite le Soma à Indra, qui parvient à le dérober. Selon une autre, il crée le démon Vritra* pour se venger.

TYPHON

GRÈCE

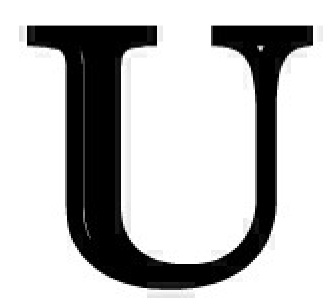
Fils de Gaïa* (la Terre), Typhon est une créature particulièrement hideuse, élevée dit-on par Python* à Delphes. D'une force prodigieuse et d'une taille gigantesque, au point qu'il touche les étoiles, il possède un corps écailleux, une queue où s'enroulent des serpents, et cent têtes de dragon crachant des flammes en guise de doigts. Capable de voler, poussant des hurlements semblant sortir des gueules de cent lions, il lui suffit d'étendre les bras pour atteindre l'Est et l'Ouest. Créé pour venger les titans*, il déclare la guerre aux dieux de l'Olympe et précipite sur eux des montagnes. Dans un premier temps, ils sont saisis de terreur, excepté Athéna* et Zeus*. D'abord, il maîtrise Zeus, qui, libéré grâce à Hermès* et Pan*, le vainc et l'emprisonne sous une montagne. Selon des auteurs, le monstre est enfermé sous l'Etna, dont il provoque les éruptions.

Auparavant, Typhon s'est accouplé avec l'horrible Échidna*. Le couple a donné naissance à des enfants également terrifiants, comme le Cerbère qui garde les enfers, ou Chimère*.

TYR

GERMANO-NORDIQUES

Présent dès l'époque archaïque germano-nordique, Tyr est le premier dieu de la Guerre et du Ciel, voire le premier maître du panthéon, donc avant Odin* dont il est le précurseur, et avant Thor*. Sa primauté est illustrée par son nom même (Tyr, Tiuz, Tiwaz), dérivé du « dieu » (*dieus*) majeur indo-européen, comme le Dyaus* sanscrit et le Zeus* grec – et par le mardi qui porte son empreinte en allemand (*Dienstag*), anglais (*Tuedsay*) et suédois (*Tisdag*). Concernant la guerre, quand Odin s'attache plutôt à la ruse et la stratégie et Thor, à la force qu'elle exige, Tyr en garantit les règles et les devoirs en tant que détenteur de la justice et de l'ordre. Il assure ainsi les lois qui régissaient les conflits de ces époques lointaines – les Romains l'assimilèrent à Mars*. Il est aussi le protecteur du monde : il n'hésite pas à sacrifier sa main droite, dévorée par le loup Fenrir* qui menace l'équilibre de l'univers. Exemple de courage, il suscite l'héroïsme sur les champs de bataille. Au Ragnarök*, Tyr abat Garm, le chien d'Hel*, qui a eu le temps de le blesser suffisamment à la gorge pour qu'il en meure.



UKKO

FINNO-OUGRIENS

Maître du ciel, de la végétation, de la pluie et de la foudre, Ukko (« vieillard » ou « bonhomme ») est le dieu le plus important des anciens Finnois. Il a créé le feu à partir d'une étincelle qui, par mégarde, tombe sur Terre. Avalée par des poissons successifs, elle finit dans le ventre d'un brochet que capture Väinämöinen*, personnage du *Kalevala* de Lönnrot*, avec l'aide du forgeron Ilmarinen. Mais, libérée, elle incendie tout sur son passage. Finalement, ce héros la repère et l'emprisonne dans un récipient de cuivre.

Ukko a pour épouse Akka (« vieille femme »), ou Rauni, déesse de la Foudre, de la Fertilité et de la Sexualité féminine.

ULYSSE

GRÈCE

Lorsque Pâris*, prince troyen, enlève Hélène*, épouse de Ménélas*, le roi de Sparte, il déclenche une réaction qui conduit à la célèbre guerre de Troie. Le camp grec peut alors compter sur les anciens prétendants d'Hélène. L'un d'eux est Ulysse (Odysseus, en grec), fils de Laërte, qui, trop âgé, lui a laissé le trône de



l'île d'Ithaque. Pacifique, donc peu favorable à cette guerre, il tente d'abord de ramener Hélène, et essuie le refus des Troyens. Engagé dans le conflit, pour lequel il parvient à attirer le grand Achille*, il s'illustre par son courage, son intelligence, ses talents de

diplomate, de négociateur et d'orateur. Rusé et habile, il parvient même à voler dans Troie le Palladion ou Palladium, statue d'Athéna* qui protège la cité. Ces qualités ne l'empêchent pas d'avoir du caractère, par exemple lorsqu'il se dispute avec Ajax* pour la possession des armes d'Achille, qui finissent par lui revenir. Et son aura est quelque peu entachée par l'affaire de Palamède : contrarié pour plusieurs raisons par ce roi de l'île d'Eubée, il fabrique des faux en écriture, le fait accuser de trahison, ce qui vaut à ce héros la lapidation.

Ulysse n'en reste pas moins le principal artisan de la victoire : les Grecs bâtissent un imposant cheval de bois, l'abandonnent sur la plage et font mine de quitter le siège. Les navires se cachent en fait derrière une île proche, prêts à revenir à la faveur de l'obscurité. Les Troyens, leurrés par un espion, croient qu'il s'agit d'une idole vouée à Athéna. Sourds aux avertissements de Cassandre*, ils l'emmènent dans Troie. Ulysse et ses soldats en sortent de nuit et ouvrent les portes de la ville. La surprise est totale. Le roi Priam* est égorgé par Pyrrhus, le fils d'Achille, qui se voit attribuer Andromaque*. Après le saccage de Troie, des Troyens parviennent à s'enfuir sous la conduite d'un autre grand héros : Énée*.

Après dix ans de guerre, les chefs grecs se séparent pour rentrer dans leur patrie. Ulysse a hâte de retrouver son épouse Pénélope* et son fils Télémaque*. Il entame alors un long périple raconté dans l'*Odyssée* d'Homère*. Ses douze navires sont d'abord rejetés par une tempête sur les côtes du pays des Cicones, de cruels guerriers de Thrace qui font de nombreux morts. Ensuite, des vents violents et contraires les poussent vers les Lotophages, un peuple mangeur de lotus, une plante qui provoque l'ivresse et l'oubli. L'extase est telle que les Grecs ont toutes les peines du monde à rembarquer. Certains restent même sur place… Ulysse gagne alors la Sicile, où il crève l'œil unique du Polyphème*. Furieux, Poséidon*, le père de ce cyclope*, jure de rendre son retour impossible. Après un séjour chez Éole*, le dieu des Vents, le héros et ses compagnons abordent la terre des Lestrygons, des géants cannibales. L'un d'eux est aussitôt dévoré, provoquant la fuite précipitée des autres. Ils vivent un temps sur l'île de la magicienne Circé*, et rembarquent pour le bout du monde et le pays des Cimmériens. Décidé à consulter le devin Tirésias*, qui lui indiquera la route pour Ithaque, il descend aux enfers, où il rencontre sa mère, ses amis Achille, Agamemnon* ou Ajax. Reparti sur la mer, il résiste au chant des Sirènes*, aux monstres Charybde* et Scylla, et arrive à l'île de Trinacrie. Ayant tué des bœufs consacrés à Hélios*, les Grecs sont foudroyés par Zeus*, qui anéantit la petite flotte. Parce qu'il n'a pas participé au sacrilège, Ulysse est l'unique rescapé. Dérivant seul sur une épave, il est jeté sur l'île de Calypso*, qui le retient plusieurs années. Libéré grâce à Zeus, il vogue sur un radeau balayé par les tempêtes et échoue chez les Phéaciens. Ulysse est recueilli par le roi Alcinoos et sa fille Nausicaa, qui lui construisent un navire.

Vingt ans après être parti, Ulysse revoit enfin sa chère Ithaque. Eumée, son fidèle serviteur, est le premier à le reconnaître et lui conseille de se déguiser en mendiant. Car Ulysse sait, par Tirésias, que le palais est envahi et pillé par des prétendants qui veulent forcer Pénélope à choisir l'un d'eux pour époux. Reconnu par son chien, sa nourrice puis son épouse, qui identifie sur son genou une ancienne blessure de chasse, il parvient, grâce à son arc infaillible, et avec l'aide de Télémaque, à tuer tous ses adversaires. Dès lors, il règne sur Ithaque apaisée.

UNKULUNKULU

AFRIQUE

Pour les Zoulous (Afrique du Sud), Unkulunkulu, dieu suprême dont le nom évoque la notion d'ancêtre, est le fils d'Umvelinqangi. Ce dieu créateur, qui se manifeste par l'orage et les tremblements de terre, descend du ciel pour former Uthlanga, le marais mythique où apparaissent les roseaux primordiaux. Unkulunkulu se développe sur l'un d'eux, puis il rejoint la terre ferme, devenant le premier des hommes auxquels il apporte le savoir. Il confie à un caméléon (Unwaba) le soin d'avertir les humains qu'il leur offre l'immortalité. Mais l'animal est devancé par un lézard qui leur affirme le contraire : c'est pourquoi nous sommes mortels. Les Zoulous vénèrent d'autres divinités ou esprits, comme Amadzoli (les ancêtres), Inkosazana (le maïs), Mamlambo (les rivières), Mbaba Mwana Waresa (l'agriculture, l'arc-en-ciel, la pluie, la bière). Ils craignent aussi des créatures malveillantes, comme Tikodoshe, un nain qui combat les hommes et leur enseigne la magie s'il perd.

URBAIN II (vers 1035-1099), pape (1088-1099)

CHRISTIANISME

Élève de Bruno*, fondateur des Chartreux, Eudes de Châtillon, appelé aussi Odon de Lagny, est un noble de Champagne. Moine et prieur à l'abbaye bénédictine de Cluny, puis cardinal grâce au pape Grégoire VII*, il succède à Victor III (1086-1087) sur le siège pontifical. Il hérite de la réforme de Grégoire et, pour cela, parvient à éviter les foudres de l'empereur germanique Henri IV (1084-1106). Diplomate, convaincant et résolu, il la mène à bien et se tisse un réseau de soutiens en Europe. En 1095, au concile de Clermont, ces appuis lui permettent de lancer la première croisade, qu'il organise. La campagne aboutit à la prise de Jérusalem (1099), quelques jours avant sa mort.

Sept autres papes ont pris le nom d'Urbain (« citadin », en latin), dont Urbain VIII, qui condamna Galilée*.

USHAS

INDE

Dans les Veda, Ushas, sœur des Adityas*, est l'« aurore » (en sanscrit). Cette déesse précède l'arrivée de Sûrya*, le soleil, présenté comme son

époux tant leur étreinte est sensuelle. C'est pourquoi elle est invoquée chaque jour, dans l'espoir de sa venue, signe de bon présage. Superbe jeune fille éternellement jeune puisqu'elle renaît chaque matin, elle illumine le ciel et le monde, sans oublier de réveiller tous les hommes et de les combler de bienfaits, quelle que soit leur condition.

UZZA, AL-

ARABIE/ISLAM

Dans l'Arabie préislamique, les nombreuses divinités étaient adorées au travers de pierres sacrées ou bétyles placées à l'air libre, comme celle de la Kaaba. Le Coran, l'archéologie et des recueils, dont le *Livre des idoles* d'Ibn al-Kalbi (vers 800), le plus important, en ont transmis les noms. En Arabie du Sud, Athtar, dieu de l'Irrigation et de l'Orage, et Almaqah, dieu lunaire, prédominent au royaume de Saba*. Représenté par un taureau, Amm est le dieu lunaire et principal du Qatabân, royaume situé dans le *wadi* Bayhân. Il est aussi connu en Arabie du Nord, région où, comme au centre, se retrouve par exemple Dusarès*. Citons encore Allah* et Baal* – la liste est longue.

Parmi ces divinités se distinguent trois déesses de La Mecque, citées dans le Coran : al-Lât*, Manât* et al-Uzza, toutes trois vénérées par les Quraïch, la tribu de Mahomet*, qui plaçaient cette dernière au-dessus des deux autres. Pour l'ensemble des Arabes, elles étaient les « filles d'Allah ». Dans la sourate *L'Étoile* (« al-Najm »), le Prophète les rejette définitivement au profit de Dieu, tout-puissant. Désormais, elles ne seront que de simples noms. Ces idoles seront détruites lors de la prise de La Mecque par les musulmans (630).

Entouré de trois acacias sacrés (un arbre du désert), le sanctuaire principal d'Al-Uzza (« la forte », « la puissante »), déesse mère, principe de la fécondité et de la fertilité, se trouvait au nord de la ville. Dans un temple avaient lieu des oracles et des sacrifices d'animaux, dont la viande était partagée entre les participants.

Les versets sataniques

Le Coran l'énonce à plusieurs reprises : Dieu est unique et, par conséquent, ne peut être associé à de quelconques divinités, ni, à plus forte raison, remplacé par d'autres dieux. Cette « association » (*shirk*, en arabe) fondée sur l'« ignorance » (*jahl*) revient donc à nier Dieu. C'est pourquoi elle est considérée comme la faute majeure de l'islam, et illustrée par les « versets sataniques ». Dieu, dans le Coran révélé à Mahomet, a abrogé des versets que le démon a inspirés au Prophète. Puis il les a remplacés par « un autre, meilleur ou semblable », dit-il dans la sourate2, *La Vache*. Car seul Dieu connaît la teneur de sa Révélation. D'après la thèse la plus répandue, Mahomet, dans la sourate *L'Étoile*, aurait reconnu l'intercession des trois divinités, dans un verset intercalé entre le 19 ᵉ et le 20ᵉ, puis supprimé. Cette proposition est bien sûr rejetée.



VÄINÄMÖINEN

FINNO-OUGRIENS

Héros du *Kalevala* de Lönnrot*, Väinämöinen est le « connaisseur éternel ». Fils d'Ilmatar*, il passe tant de temps dans le ventre de sa mère qu'il finit par s'ennuyer et par en sortir tout seul. Empli de sagesse, il désire s'unir à Aino, mais se heurte au frère de celle-ci, le jeune Joukahainen. Il réussit à l'évincer en remportant un concours de chant, art dans lequel il excelle, puis à déjouer ses pièges. Mais Aino préfère se noyer dans la mer. Alors, il convoite une des filles de Louhi*, la reine de Pohjola, royaume du nord. Or, la reine accepte de lui donner la main de la princesse à une condition : qu'il crée le *sampo*. Il s'agit d'un objet merveilleux et magique, qui apporte fortune et bonheur, mais dont l'identité reste mystérieuse – Lönnrot évoque une sorte de moulin magique. Väinämöinen confie cette tâche à Ilmarinen, qui confectionne le *sampo* à partir de plumes de cygne, de lait de vache, d'orge et de laine. Ce forgeron s'en acquitte si bien que la belle le choisit. Mais sa tendre épouse se montre trop dure envers Kullervo, berger et mal personnifié, qui transforme les vaches en loups et en ours, lesquels la dévorent. Il demande alors à Louhi la main de la deuxième fille, qui lui est refusée. Qu'importe, il l'enlève et, après avoir constaté qu'elle l'a trompé, la transforme en mouette.

Väinämöinen, Lemmikainen*, autre héros du *Kalevala*, et Ilmarinen montent ensuite une expédition pour voler le *sampo*. Avec sa voix et un instrument enchantés, Väinämöinen endort les gardiens de Pohjola. Mais Lemmikainen les réveille involontairement. Louhi déclenche un ouragan qui brise le *sampo*, dont les quelques morceaux récupérés suffiront à rendre prospère le Kalevala, c'est-à-dire la Finlande. Puis Väinämöinen, satisfait du devoir accompli, construit un bateau merveilleux. Pour l'achever, il lui manque des paroles magiques.

Il part à la recherche des précieuses formules et descend même chez Tuoni*, dans le monde des morts. Sans succès. Il manque d'être emprisonné pour l'éternité par le fils du dieu et ne s'en sort que par sa magie. Transformé en serpent, il passe entre les mailles du filet tendu pour le prendre et s'échappe du Tuonela, un exploit rare. Finalement, il va trouver Antéro Vipunen, géant couvert de ramures d'arbres, qui détient les fameuses paroles. Se laissant avaler, il frappe l'intérieur de son estomac jusqu'à obtenir les formules. Son bateau terminé, il vogue sur la mer et disparaît à l'horizon.

VAJDA, GEORGES (1908-1981)

JUDAÏSME

Avec André Neher*, Georges Vajda est l'un des artisans du regain des études françaises sur le judaïsme. Né à Budapest, ce grand érudit étudie à Paris à partir de 1927, notamment les lettres classiques et les langues orientales. Enseignant la Bible et la théologie au séminaire israélite de France dès 1936, et à l'école pratique des hautes études, il se réfugie en province pendant l'Occupation, sans cesser de travailler. Il retrouve ses deux postes après la guerre, dirige la *Revue des études juives*, professe l'hébreu à la Sorbonne et forme une pléiade d'élèves français et étrangers, dont des rabbins. Polyglotte, islamologue et orientaliste, ce grand spécialiste de la philosophie juive du Moyen Âge présente une vision renouvelée de la kabbale, sans pour autant délaisser la littérature arabe médiévale. Proche de Gershom Scholem*, Georges Vajda, homme d'écoute et de respect, laisse une œuvre abondante dont *Recherches sur la philosophie et la kabbale dans la pensée juive du Moyen Âge* et *Juda ben Nissim ibn Malka, philosophe juif marocain.*

VALDO, PIERRE (vers 1140-vers 1206)

CHRISTIANISME

Riche marchand de Lyon, Pierre Valdo (ou Valdès) est à l'origine d'un vaste mouvement qui porte son nom : les vaudois. Converti, il liquide ses biens et se consacre à la charité. Attirant les disciples, il fonde une fraternité de laïcs vivant selon les trois vœux des moines (pauvreté, chasteté, obéissance) et chargée de prêcher l'Évangile. Mais, la prédication revenant au clergé, dont l'autorité est ainsi remise en question et les excès dénoncés, ils sont excommuniés. Les vaudois, bien que pourchassés par l'Inquisition, sous le pape Innocent III* (1198-1216), se répandent dans le sud de la France, le nord de l'Italie, en Espagne et en Allemagne. Proches au XIVe siècle des hussites puis des frères moraves (*voir Hus*), ils ont échappé à des persécutions massives. En 1532, ils adhèrent à la Réforme protestante, ce qui marque une rupture avec la plupart des préceptes catholiques qu'ils respectaient jusqu'ici. Pierre Robert, alias Olivétan (1506-1538), parent de Calvin*, et condisciple (hébreu) de Bucer* à Strasbourg, est alors chargé de traduire la Bible en français, à partir des originaux en hébreu et en grec. En se ralliant aux protestants, les vaudois sont encore persécutés au XVIIe siècle. Réfugiés dans les vallées s'étendant au sud-ouest de Turin, ils obtiennent une reconnaissance officielle en 1848. On les trouve encore dans cette région, mais aussi dans le reste de l'Italie et en Uruguay. Quant au qualificatif de « pauvres de Lyon », il désigna à partir de 1218 la branche vaudoise française, celle d'Italie étant les « pauvres lombards ».

Pierre Valdo inspira un Parmesan, Gherardo Segarelli, qui, au XIIIe siècle, effectue un retour à l'Église apostolique. Proches du Libre Esprit qui marque aussi les bégards (*voir Bègue*), les ségarellistes forment le mouvement des « apostoliques », qui trouve un terreau favorable dans une Italie en proie aux difficultés de toutes sortes, et dans les perspectives millénaristes. Segarelli finit sur le bûcher en 1300. Les apostoliques se radicalisent ensuite contre l'Église catholique, et leur armée est écrasée en 1307. Les survivants sont impitoyablement pourchassés par l'Inquisition.

VALENTIN

CHRISTIANISME

S'il existe un saint obscur, c'est bien Valentin (du latin *valens*, « fort, robuste, vigoureux »). Selon une version colportée par Jacques de Voragine*, il comparaît devant Claude II le Gothique (268-270), qu'il sensibilise à son Dieu. L'empereur se ressaisit, le fait arrêter et le confie à un officier de sa garde dont la fille aveugle est guérie par ses prières. Claude le fait décapiter. D'après une source, ce n'était pas un garde mais un juge qui, après le miracle, se convertit avec sa famille : ils sont martyrisés en 268 avec Valentin, auquel est dédiée une catacombe romaine. Une église fut bâtie dès le pape Jules Ier (337-352) sur le lieu présumé de sa tombe.

Une autre version prétend que Valentin est sacré évêque de Terni (Ombrie), au nord de Rome, en 203. Réputé pour ses miracles, il reçoit un jour la visite d'un philosophe romain (et païen), Craton, qui lui demande d'examiner son fils gravement malade. Valentin accepte à une condition, vite acceptée : s'il réussit, Craton et sa famille se convertiront. Il se rend à Rome et guérit le garçon presque mourant. Ce miracle entraîne d'autres conversions. Valentin est décapité (vers 273) et enterré à Terni, dont il est le patron.

Ces deux personnages n'en faisaient-ils qu'un seul ? La question est toujours débattue. Toujours est-il qu'il est fêté le 14 février, en même temps que Valentine, date aux fins très commerciales car il reste le patron des amoureux, des fiancés et des jeunes à marier. Cette tradition remonterait au Moyen Âge : la Saint-Valentin coïncidait avec le début de l'accouplement des oiseaux.

Ce saint n'a rien à voir avec Valentin, poète chrétien du IIe siècle, originaire d'Égypte et qui séjourna à Rome. Ses écrits de tendance gnostique, et ceux de ses disciples, heurtèrent l'Église, notamment Clément d'Alexandrie*.

VALÉRY (VIIe siècle)

CHRISTIANISME

Auvergnat, Valéry tente plusieurs expériences monastiques avant de trouver la règle qui lui convient auprès de Colomban*, à Luxeuil. Puis il fonde un monastère sur l'actuelle commune de Saint-Valéry-sur-Somme, qui lui est bien sûr dédié. Mort en 619, il est fêté le 1er avril. Valéry est la forme savante de Valerius, qui a donné Valère (du verbe latin *valere*, « être fort », « être bien portant », « triompher »). Profitant de leur emploi sur une voie romaine à Basoches (Aisne), Valère et Rufin convertissent des voyageurs et d'autres employés. Ils sont noyés (IVe siècle). Parmi les dérivés de Valère, Valérien, outre le fiancé de Cécile*, désigne un martyr de Tournus, au temps de Blandine* (177).

VÂMANA

INDE

Cinquième avatar* de Vishnu*, Vâmana est un « nain » chargé de contrecarrer le roi des Daityas*, Bali, que les dieux ont jugé trop présomptueux. Il se présente à sa cour et lui demande de lui offrir les terres qu'il pourrait couvrir en faisant « trois pas » (Trikikrama, autre nom de Vishnu). Bali accepte. Le dieu prend aussitôt sa taille gigantesque habituelle. D'un pas, il parcourt la Terre, et d'un autre le ciel. Mais, saluant la bonté et la soumission de Bali, il lui laisse le monde inférieur où le souverain pourra régner.

VANES

GERMANO-NORDIQUES

Moins nombreux que les Ases*, les Vanes, nom à la signification imprécise, sont des divinités plus anciennes, celles de la Fertilité et de la Fécondité qui, marquées sans doute par des influences orientales, s'occupent aussi de magie et de culte des morts, notamment au travers des tertres funéraires. Vivant au sein de Vanaheim, leur monde, ils se résument essentiellement à Njord*, son fils Freyr* et sa fille Freyja*. Longtemps opposés aux Ases pour la suprématie divine, ils finissent par décider une trêve. Chacun des deux camps, qui n'ont pu se départager, garantit la paix par des transferts d'otages. Njord et ses enfants rejoignent les Ases, Mimir* et Hoenir, les Vanes. Ces derniers finiront par s'effacer et par être définitivement supplantés.

VARÂHA

INDE

Troisième avatar* de Vishnu*, Varâha est un sanglier. Le dieu utilise cette forme au commencement du monde. La Terre a été jetée au fond des océans par Hiranyaksha (« œil d'or »), frère d'Hiranyakashipu, que terrasse Narasimha*, un autre avatar. Varâha lutte pendant mille ans, finit par tuer le démon et remonte la Terre à la surface grâce à ses défenses. Selon une autre tradition, la surpopulation a enfoncé la Terre. Varâha la remonte et la rend de nouveau habitable. Les séismes seraient provoqués chaque fois que Varuna*, l'organisateur de l'univers, la fait passer d'une défense à l'autre du sanglier divin.

VARUNA

INDE

Dans les *Veda*, Varuna (« celui qui couvre », « l'universel ») est un dieu suprême, organisateur du monde dont il est un garant, avec Mitra*. Dans la tradition postérieure, il devient le maître des Adityas*, les divinités solaires, des eaux en général, du destin, de la justice et de la loi divines. Régnant sur le monde invisible et subtil, il est omniscient et omniprésent et, de ce fait, redouté. Détenteur de la magie (*mâyâ*), Varuna est un dieu nocturne qui surveille en effet les hommes de son millier d'yeux. Il fait triompher le bien dans les batailles, punit les contrevenants aux règles et leur pardonne lorsqu'ils se repentent. Détenteur du Soma*, boisson d'immortalité, il figure en homme blanc vêtu d'une armure d'or, tenant une corde faite d'un serpent – on en fait le roi des Nâgas*. Il habite un palais d'or, chevauche le makara, qui est aussi la monture de Ganga*.

Supplanté par Indra*, Varuna ne sera plus qu'une divinité réduite au gouvernement des eaux. Il n'est pas sans rappeler le dieu grec Ouranos*.

VÂSUKI

Inde

Le serpent Vâsuki, l'un des trois rois des Nâgas*, habite le plus profond des sept mondes inférieurs. Comme son homologue Shesha, il soutient le mont Meru, le sommet du monde où résident Brahmâ*, Vishnu* et Shiva*, et où séjournent les dieux. C'est lui qui entoure le mont Mandara lors du Barattage de la Mer de lait, épisode d'où sort, entre autres, l'Amrita*.

VÂYU

Inde

Avec le soleil et la lune, Vâyu, le « vent », tourne en permanence autour du mont Meru, où réside Brahmâ*, le dieu créateur. Souffle de l'univers et des dieux, dont il transmet les messages, il purifie et aide son ami Agni*, le feu. Grand voyageur, il parcourt le ciel et la Terre. Tous ses attributs, dont son arc et ses flèches, sont blancs comme lui. Père d'Hanuman*, le roi des singes à qui il confère le pouvoir de voler, il est le maître des Gandharvas*, musiciens et chanteurs célestes.

Vâyu est le sujet d'une célèbre histoire concernant le Meru. Nârada, un des sept grands Rishis*, l'incite un jour à raser le sommet de la montagne. Le dieu souffle sans interruption pendant un an, mais le Meru résiste, protégé par les ailes de Garuda*, le roi des oiseaux. Nârada lui suggère alors de reprendre lorsque Garuda sera absent. Vâyu s'exécute. Le sommet se détache et tombe dans la mer, créant l'île de Lankâ (Sri Lanka actuel).

VENCESLAS (vers 907-929)

Christianisme

Duc de Bohême, Venceslas, ou Wenceslas (Vaclav en tchèque), soutient le christianisme. En 929, il est contraint de signer un traité avec Henri Ier l'Oiseleur, roi de Germanie (919-936). Cet accord et sa foi prononcée fâchent les nobles, dont son frère Boleslav Ier, qui le fait assassiner près de Prague, lui succède et fonde l'État tchèque. Patron de la Bohême, vénéré à Prague, Venceslas est fêté le 28 septembre par les catholiques.

VÉNUS

Rome

Vénérée déjà par les Latins à Lavinium, berceau de Rome fondé par Énée*, Vénus est la déesse de l'Amour, du Charme (sens de son



nom) et de la Beauté. Une thèse, aujourd'hui très contestée, en fait à l'origine la protectrice de la végétation, des jardins et des vignes. Il est en revanche attesté que son portrait s'est façonné dès le VIe siècle avant notre ère au contact de deux déesses : d'une part, la Grecque Aphrodite* ; d'autre part, Turan. Cette divinité étrusque de la Santé, de la Victoire et de la Fertilité, est accompagnée des Lases, gardiennes des sépultures, dont les attributs sont le miroir et la couronne. Mais à Rome, son premier temple ne date que du début du IIIe siècle av. J.-C., afin de lui demander son aide dans une guerre. Elle reçoit ensuite diverses épithètes destinées à magnifier ses rôles. Par exemple, Jules César en fait son aïeule (et celle des futurs empereurs) ainsi que la mère des Romains, sous le nom de Venus Genitrix.

Vénus est souvent représentée « callipyge », c'est-à-dire avec des fesses magnifiques. Déesse de l'Amour, de la Chasteté féminine et des Mariages, elle peut aussi provoquer les adultères et les disputes conjugales, susciter des passions et des étreintes enflammées. Le 1er avril se déroulent les Veneralia, au cours desquelles elle reçoit des roses, tandis que les femmes s'adonnent à diverses libations. La déesse est célébrée aussi lors des Vinalia, fêtes du vin en avril (Vinalia Priora) et en août (Vinalia Rustica).

Vénus et la Préhistoire

Quand les hommes se mirent-ils à croire en des déesses et des dieux ? La question reste entière. En revanche, il est certain que nos ancêtres de la Préhistoire respectaient les forces de la nature, et les illustrèrent au travers de l'art pariétal. Évidemment, il n'existe aucun texte, ce qui rend délicate l'interprétation de ces œuvres, ainsi que celle des empreintes de mains sur les parois rocheuses. Les préhistoriens tentent de décrypter tous ces signes, mais sans parvenir à un consensus. Les uns y voient une indéniable marque rituelle, voire chamanique, les grottes en question étant trop difficiles d'accès pour se transformer en habitat permanent. Les autres réfutent cette hypothèse en montrant des restes de repas retrouvés sur certains sites. Un autre phénomène renforce ces spéculations. Ce sont les « Vénus* » dans lesquelles des chercheurs ont vu la fécondité, la fertilité, la sexualité. Ils se fondent sur le sentiment religieux qui débuta avec la « déesse mère* », dont elles sont l'exemple. Aucun équivalent masculin de cette époque n'a d'ailleurs été retrouvé. Il est vrai que ces Vénus, qui datent pour leur majorité de 30 000 à 22 000 ans av. J.-C., sont pour la plupart étonnantes : têtes et jambes sont minuscules à côté des seins, des fesses, du ventre et des hanches disproportionnés. En ivoire de mammouth, en pierre tendre, en os ou en terre cuite, elles font bien sûr penser à la femme gravide, garante de l'alimentation et de la reproduction. On en compte près d'une centaine, réparties de la Sibérie à la côte atlantique, surtout en France, Russie, Ukraine, Italie, République tchèque. Parmi les plus connues, citons la Vénus de Brassempouy (Landes) et la Vénus de Willendorf (Autriche).

VERETHRAGHNA

Iran ancien

Dans le mazdéisme, Verethraghna est le dieu de la victoire. Il est l'objet d'un culte important dans l'ouest de l'Iran aux IIe et IIIe siècles, en même temps que Mithra*. Il est en effet le détenteur du feu le plus sacré, composé de seize feux, dont la plupart sont utilisés dans la métallurgie. Il punit le mal commis par les hommes et les démons. Une autre particularité : il prend dix formes différentes (vent, taureau, chameau, jeune guerrier portant une épée d'or, vent, bouc…). Les plus populaires sont l'oiseau de proie et l'ours.

Verethraghna est parfois confondu avec Bahrâm ou Varhrân, dieu des Planètes et de la Victoire, lieutenant de Sraosha*. Des empereurs perses sassanides se font d'ailleurs appeler Varhrân, ce qui montre l'aura dont il bénéficia. En revanche, pour Zarathoustra*, il n'est qu'un simple défenseur de la justice.

VÉRONIQUE (Ier siècle)

Christianisme



Les évangiles ne font aucune mention de cette sainte. Vénérée par les catholiques (4 février) et les orthodoxes (12 juillet), elle est un produit de la tradition. Prénommée Bérénice (« celle qui apporte la victoire », en grec), elle est assimilée, en Orient, à cette femme qui dans l'évangile de Matthieu* touche le manteau de Jésus* et est aussitôt guérie d'hémorragies persistantes – l'évangile de Nicodème* en fait autant. Pour l'Église catholique, elle est présente sur le chemin de croix et essuie le visage ensanglanté du Christ. Les traits de Jésus s'impriment ainsi sur le tissu. De là vient le culte de la Sainte Face, dont il a existé plusieurs exemplaires. En Occident, au IVe siècle, Bérénice devint Véronique – « vraie image », en grec –, dont le voile (prétendu) est conservé à la basilique Saint-Pierre de Rome. D'après une légende, elle aurait évangélisé le Médoc, en Gironde, et serait morte à Soulac-sur-Mer, où l'étonnante église Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres lui est dédiée. Le chemin de croix des églises la représente à la station VI.

VERTUMNE

Rome

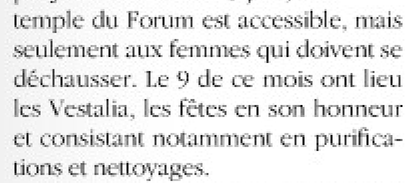
Figure majeure d'Étrurie, dieu des changements et des saisons, Voltumna est vénéré dans le sanctuaire de la confédération des douze États étrusques. Chaque année, les représentants de l'Étrurie se rencontrent dans son temple situé près de Volsinie (Orvieto) – pour certains auteurs, il serait une manifestation de Tinia/Jupiter*. Les Romains en feront Vertumne : ce dieu, capable de prendre diverses formes, permet de passer de la floraison à la fructification et d'une saison à l'autre. Époux de Pomone*, déesse des Fruits, il préside avec elle à la maturation de la flore, protège les jardins et les vergers.

VESTA

Rome



Déesse du Feu perpétuel, c'est-à-dire du Foyer de la maison et surtout de la Cité, Vesta veille ainsi sur la puissance et la pérennité – son nom comprend la racine signifiant « brûler ». Dépourvue de représentations, absente des mythes, elle n'en fait pas moins partie de la ville. Puisant aux origines mêmes de Rome, elle est en effet toujours invoquée en dernier dans les sacrifices et les prières, lesquels sont inaugurés par Janus*. Du 7 au 15 juin, son temple du Forum est accessible, mais seulement aux femmes qui doivent se déchausser. Le 9 de ce mois ont lieu les Vestalia, les fêtes en son honneur et consistant notamment en purifications et nettoyages.



Vesta est servie par les Vestales, qui doivent rester vierges durant tout leur service, donc chastes. Ces prêtresses respectées, au nombre de quatre à neuf suivant les époques, gardent entre autres les ingrédients servant aux sacrifices. Ainsi, elles répandent sur la tête des victimes de la *mola salsa*, une farine sacrée et salée comprenant aussi de l'épeautre – le mot « immoler » vient de *mola*, « meule » ou « farine ». Elles vont aussi puiser l'eau du culte à la fontaine d'Égérie, nymphe inspiratrice de Numa Pompilius* qui créa leur collège, ou à celle de Juturne, déesse des Puits et des Sources. Recrutées entre 6 et 10 ans, les Vestales restent en tout trente ans auprès de la déesse, avec la possibilité de prolonger cette période. Elles suivent une formation de dix ans, effectuent leur service durant la deuxième décennie et passent la troisième à enseigner aux nouvelles arrivantes. Bien que bénéficiant de privilèges, elles ne sont pas à l'abri des sanctions car toute faute rejaillit sur Rome. Par exemple, chaque 1er mars, jour débutant l'année romaine, elles doivent renouveler le feu de Vesta en utilisant des bois précis. Toute erreur leur vaut le fouet. Elles sont même enterrées vivantes lorsqu'elles rompent leur vœu de chasteté, tandis que le partenaire est battu à mort.

Dans le cadre du syncrétisme gréco-romain, Vesta a été assimilée à Hestia*. Des auteurs la rapprochent d'une déesse du foyer dont le culte rappelle le sien : il s'agit de Caca, sœur de Cacus, géant fils de Vulcain*, que tue Hercule (Héraclès*).

VIANNEY JEAN-MARIE (1786-1859)

CHRISTIANISME

Né à Dardilly, près de Lyon, ce saint est fils de paysans. Voulant être prêtre, malgré une scolarité inexistante, il étudie à partir de 1807 auprès de l'abbé Balley, curé quelque peu austère d'Écully, un village proche. Remplacé à l'armée par son frère, il entre au séminaire de Verrières, puis à celui de Lyon qui, devant ses mauvais résultats, le renvoie (1813). Pris sous l'aile protectrice de l'abbé Balley, il finit par être ordonné prêtre en 1815. Deux ans plus tard, à la mort de son protecteur, il est nommé curé d'Ars, toute petite paroisse de l'Ain. Pendant quarante-deux ans, il restaure son église, fonde des écoles, mène une vie de prière et d'écoute qui, de son vivant, le rend très célèbre. Fêté le 4 août, le curé d'Ars, simple et d'une grande intelligence humaine, est le patron des curés.

VICTOR DE MARSEILLE (IIIe siècle)

CHRISTIANISME

Militaire issu d'une bonne famille de Marseille, Victor (« vainqueur », en latin) aide les chrétiens martyrisés. Une source en fait un rescapé de la légion thébaine commandée par (saint) Maurice*. Arrêté et enchaîné, il comparaît devant le tribunal et refuse d'abjurer sa foi. Promené dans les rues sous les quolibets et les coups, il est torturé. Jeté en prison, il convertit les autres prisonniers. Le lendemain, on lui coupe le pied avec lequel il a renversé une statue de Jupiter*. Placé sous une meule de meunier, il finit décapité en 303 ou 304. Son corps est ensuite recueilli et placé dans une crypte. Victor est fêté le 21 juillet (catholiques et orthodoxes). Il est le patron des meuniers.

En 415, Jean Cassien* fonde, hors de la cité, un monastère dédié à ce saint, qui, depuis Marseille, devient l'un des points de départ du monachisme en Gaule. De son côté, Guillaume de Champeaux (vers 1070-1121), maître d'Abélard*, abandonne ses charges et se retire à l'ermitage Saint-Victor de Paris. Il le transforme en un monastère de chanoines, source de spiritualité. Devenu abbaye dès 1113, ce lieu s'affirme comme l'un des plus prestigieux centres intellectuels d'Europe. La naissance de l'Université, au siècle suivant, marque un léger repli et surtout une collaboration avec les universitaires. Parmi les brillants enseignants de l'abbaye figure le théologien et philosophe Hughes de Saint-Victor (mort en 1141). L'abbaye de Saint-Victor disparaît à la Révolution française.

VINCENT DE PAUL (1581-1660)

CHRISTIANISME

Né à Pouy, dans les Landes, région alors marécageuse, rude, pauvre et inhospitalière, Vincent Depaul naît en pleines guerres de Religion (1562-1598) entre catholiques et protestants. À 14 ans, il est élève chez les franciscains de Dax, puis à Toulouse. Ordonné prêtre (1600), il se rend à Rome et rentre à Toulouse pour y enseigner, étudier la théologie. Il voyage à Marseille pour y toucher un héritage providentiel. Au retour, dit-il, son bateau est attaqué par des pirates turcs qui le vendent comme esclave à Tunis. Après quatre maîtres différents, Vincent s'échappe et rallie Aigues-Mortes. Installé à Paris dès 1608, il devient aumônier de Marguerite de Valois, première épouse d'Henri IV*. Il résiste aux tentations mondaines, visite l'hôpital de la Charité, et prend en 1612 la paroisse de Clichy (600 habitants) pendant un an. Appelé par Pierre de Bérulle*, il devient aumônier et précepteurs des deux fils de Philippe Emmanuel de Gondi, général des galères du roi, et son épouse Françoise Marguerite. Aspirant à l'action, il évangélise les terres du couple, dont il est le conseiller spirituel. Au gré de ses déplacements, il constate que les plus humbles sont abandonnés, socialement et religieusement. Quittant les Gondi en août 1617, il part pour Châtillon-les-Dombes, près de Lyon, paroisse livrée à elle-même et gagnée par le protestantisme. Il ramène les ouailles dans le giron catholique et, pour les plus démunis, fonde les compagnies de la Charité dont s'occupent des « dames » de la bonne société. De retour à Paris auprès des Gondi, il rencontre François de Sales*, qui aspire comme lui à un changement du clergé. Nommé en février 1619 aumônier du bagne et des galères par Louis XIII, il visite les galériens, effectue deux retraites et multiplie les missions. Le 17 avril 1625, financé par les Gondi, il fonde la congrégation de la Mission logée à partir de 1632 dans le prieuré du couvent Saint-Lazare. Bien formés au sein d'un séminaire, ces prêtres de la Mission (dont Bossuet et l'abbé de Rancé*), ou Lazaristes, sont chargés d'évangéliser les pays non catholiques ou de conforter la foi des populations catholiques, la charité et l'instruction étant un souci constant. Vincent aide en même temps une veuve, Louise de Marillac (1591-1660), qui crée en 1633 la compagnie des Filles de la Charité. Ces jeunes filles, de condition modeste, ne portent pas de voile, ne font pas de vœux. Elles ont « pour monastère les maisons de malades, pour cloître les rues de la ville, pour grille la crainte de Dieu », dit-il.

L'œuvre de Vincent, qui comprend l'assistance des petits enfants abandonnés, gagne la province, l'Europe, jusqu'à Madagascar. Sa renommée grandit. Louis XIII l'appelle à son chevet sur son lit de mort. Richelieu le consulte, mais le désapprouve lorsqu'il soutient son ami l'abbé de Saint-Cyran, pilier du jansénisme. Toute sa vie, celui que l'on surnommait affectueusement « Monsieur Vincent » a gardé sa simplicité et sa sincérité, héritage de son origine très modeste. Fêté le 27 septembre, il est le patron de Madagascar, des couvreurs, des œuvres de charité, des taverniers, des vinaigriers et des vignerons. Les Lazaristes existent toujours.

VINCENT DE SARAGOSSE (vers 304)

CHRISTIANISME

Né à Huesca, actuelle province d'Aragon en Espagne, Vincent est diacre de l'évêque Valère de Saragosse. Tous deux comparaissent devant Dacien, le gouverneur romain siégeant à Valence. Valère est molesté, mais son grand âge lui vaut d'être exilé. Emprisonné, Vincent est torturé à mort, sous Dioclétien* (284-305). Il est le premier martyr d'Espagne. Fêté le 22 janvier chez les catholiques, il est le patron des vignerons, des taverniers et des vinaigriers. Sa légende fut racontée par Prudence* (348-415), et Augustin d'Hippone* (354-430) loua son martyre. Une partie de ses reliques fut rapportée en 542 à Paris, et placée dans l'église Sainte-Croix-Saint-Vincent, qui deviendra celle de Saint-Germain-des-Prés. Quant à Valère, il fut exilé, peut-être à Anet, en Aragon, où il mourut vers 315.

Vincent et les saints

Comme Victor*, Vincent évoque le « vainqueur » (*vincens*, en latin). L'Italien Vincent-Marie Strambi (1745-1824), fils d'un pharmacien, étudie la théologie à Rome. Diacre puis prêtre, il entre chez les Passionistes, après avoir rencontré leur fondateur, Paul de laCroix*. Prédicateur efficace, il est fait évêque de Macerata et Tolentino en 1801 par Pie VII (1800-1823). Après avoir résisté à l'occupation de l'Italie par Napoléon, il est le conseiller de Léon XII (1823-1829). Vincent Pallotti (1795-1850), d'origine bourgeoise, entre au séminaire à 16 ans. Prêtre en 1818, il exerce son sacerdoce à Rome. Qualifié de «précurseur de l'Action catholique » par Pie XI (1922-1939), il fonde en 1835 la Société de l'Apostolat catholique, ou Pallotins, qui regroupe des laïcs. Il meurt de pleurésie après avoir donné son manteau à un pauvre, un jour d'hiver.

VIRACOCHA

INCAS

Vénéré avant les Incas, Viracocha est le dieu suprême, le créateur, celui qui féconde la terre et la rend fertile car il détient le pouvoir des eaux terrestres. Selon une légende, il sort du lac Titicaca, sa résidence, crée la Terre et les premiers hommes – qu'il détruit pour une raison inconnue. Il crée alors le soleil Inti*, Mama Quilla* la lune et les étoiles, qu'il installe dans le ciel. Puis il façonne des statues représentant une nouvelle humanité qu'il va former, et d'où naîtra Manco Capac*, le premier des Sapa Inca (empereurs). Ensuite, il gagne l'océan et disparaît. Tout-puissant, Viracocha a pour épouse Mama Cocha (« mère de la mer »), déesse de l'Eau qui garantit les bonnes pêches. Son culte atteignit son apogée sous l'empereur Pachacutec* (1438-1471).

VIRGILE (vers 70-19 av. J.-C.)

ROME

Né près de Mantoue, Publius Vergilius Maro est l'un des plus grands poètes latins, dont la renommée est déjà impressionnante de son vivant. Provincial et rural, il gagne Rome, la grande métropole. Témoin de la fin de la République romaine, il connaît ensuite la période faste des débuts de l'empire avec Auguste (27 av.-14 apr. J.-C.), auquel l'a présenté son protecteur Mécène (vers 74-8 av. J.-C.), conseiller de l'empereur et promoteur des arts. Se consacrant à la poésie dans la trentaine, bénéficiant de l'estime impériale, il compose une œuvre originale dominée par trois sommes. La première, les *Bucoliques* parues en 37, fait l'éloge de la vie pastorale, sur fond d'actualité romaine et de réalité sociale. La deuxième, les *Géorgiques* achevées en 29, est un plaidoyer du monde rural et une ode à la nature, au travail de la terre, à l'arboriculture, l'élevage et l'apiculture. La troisième somme, commencée en 29, est l'*Énéide*, long récit du périple suivi par Énée*, l'ancêtre prestigieux de Rome.

VISHNU

INDE

Dieu majeur de l'Inde, cœur de la religion qui lui est consacrée, le vishnouisme, Vishnu, nom à l'étymologie incertaine, est particulièrement vénéré dans la vallée du Gange. D'abord simple dieu solaire dans les Veda, il s'imposa progressivement, au point de devenir l'une des figures centrales de l'hindouisme. Intégrant d'autres divinités, il en vient à être le deuxième dieu de la Trimurti*, après Brahmâ* et avant Shiva*. À l'égal de ces derniers, il remplit une fonction essentielle : préserver l'univers soumis à des cycles successifs de création et de destruction. Pour cela, il lui arrive de prendre la forme d'avatars* qui lui permettent de se révéler aux hommes. Ainsi, lorsque l'univers fut détruit, Vishnu s'endormit sur l'Océan primordial. Lorsque l'univers reprit vie, de son nombril endormi sortit un lotus d'où naquit Brahmâ.

Omniprésent et omniscient, Vishnu apporte le savoir. C'est pourquoi il porte une multitude de noms, comme Nârâyana (que l'on peut traduire par « chemin [du divin] vers l'homme »), une de ses incarnations dites mineures. Il est représenté avec quatre bras, nombre symbolisant la Terre et les points cardinaux. Ses mains tiennent ses attributs : la conque (les cinq éléments sources de vie), le disque (le soleil et l'intellect), l'arc et les flèches (l'illusion qui détruit), le lotus (l'univers) et la massue (la soif de connaissance). Paré de bijoux, il se tient près de son épouse Lakshmi*. Sa monture est Garuda*, le roi des oiseaux.

Les dix avatars de Vishnu sont traditionnellement Matsya le poisson, Kûrma* la tortue, Varâha* le sanglier, Narasimha* l'homme-lion, Vâmana* le nain, Parashu-Râma* (ou « Râma à la hache »), Râma* lui-même, Krishna*, le Bouddha* et Kalki* – forme que Vishnu prendra à la fin des temps.

VISSER'THOOFT, WILHELM ADOLF (1900-1985)

CHRISTIANISME

Pasteur né à Haarlem, aux Pays-Bas, ce docteur en théologie s'implique dans les questions sociales et le rôle des chrétiens qui en découle. À cet effet, il dirige des organismes chrétiens à la pointe de l'œcuménisme. En 1938, il dirige le Conseil mondial des Églises qui, à la fin de son mandat (1948), deviendra le Conseil œcuménique des Églises (COE). Prenant la tête du COE jusqu'en 1966, il en fait une institution grâce à sa diplomatie, son sens de l'organisation et sa connaissance du monde. Il est considéré comme l'architecte de cet autre organisme entouré de respect. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages religieux. Basé à Genève, le COE, selon ses propres termes, « rassemble plus de 340 Églises, dénominations et communautés d'Églises d'une bonne centaine de pays et territoires du monde entier, représentant quelque 550 millions de chrétiens et comprenant la plupart des Églises orthodoxes, un grand nombre de dénominations issues des traditions historiques de la Réforme protestante [...] ainsi que de nombreuses Églises unies et indépendantes ».

VLADIMIR DE KIEV (vers 956-1015)

CHRISTIANISME

Les principautés de Novgorod et Kiev sont fondées par les Varègues (Vikings), vers 860 par Riourik pour la première, vers 880 par Oleg le Sage pour la seconde. Une première évangélisation commandée par Photius* (vers 810-vers 895) échoue. Mais le christianisme pénètre par le commerce. Successeur d'Oleg, le prince Igor (vers 875-945) meurt pendant une expédition contre des Slaves. Son épouse Olga, régente de Kiev, sécurise la principauté, dont elle centralise le pouvoir. Vers 954, son voyage à Constantinople aboutit à sa conversion. Dès lors, elle s'emploie à christianiser son pays, en vain. D'autant que son fils Sviatoslav Ier, qui monte sur le trône princier en 964, s'y oppose. À sa mort (972), son fils Iaropolk lui succède à Kiev et s'empresse de chasser son cadet Vladimir, installé à Novgorod. Réfugié en Scandinavie, Vladimir obtient l'appui de Varègues, vainc Iaropolk, qui meurt dans les combats, et devient grand prince de Kiev (980-1015). Bien qu'éduqué par sa grand-mère, avec ses frères, il épouse le paganisme et rend un culte au dieu Perun*. Il pratiquerait même des sacrifices humains. Conquérant, il étend son pouvoir de la mer Baltique à la mer Noire, en passant par la Crimée. Vers 988, il s'allie à Basile II (963-1025), empereur de Byzance, dont il épouse la sœur Anne. Converti, il fait du christianisme byzantin la religion d'État, œuvre à l'évangélisation de ses terres, fonde des églises et des écoles, supprime les cultes païens. Michel de Kiev devient le premier métropolite de la toute jeune Église. Sur le plan politique, Vladimir réussit à unifier et fusionner les Slaves et les Varègues. Surnommé « le Saint » ou « le Grand », ce fondateur de la Russie « kiévienne » est fêté le 15 juillet. Après sa mort, son neveu Sviatopolk (vers 980-1019), dit « le Maudit », tente de prendre le pouvoir (*voir Antoine de Kiev*). Il fait assassiner les deux fils qu'il a eus avec Anne, Boris et Gleb (les premiers saints de l'Église russe). Né d'une union précédente, Iaroslav le Sage (978-1054) chasse l'usurpateur, qui meurt dans sa fuite. Durant le règne de ce prince, la Russie kiévienne connaît son apogée.

Il faut distinguer le grand prince Vladimir du métropolite Vladimir de Kiev (1848-1918). Il est le premier des clercs et des laïcs tués par les bolcheviques entre 1918-1926. Parmi les victimes figurent aussi la grande duchesse Élisabeth (1864-1918) et le métropolite Benjamin de Petrograd (1922). Le patriarche Tikhon de Moscou (1865-1925) échappe à plusieurs attentats, mais meurt à l'hôpital.

VODIANOÏ

SLAVES

Génie des eaux de la tradition russe, le *vodianoï* est d'un aspect variable, mais peu engageant. Habitant les lacs, les fleuves ou les marais, il peut être un humain au corps disproportionné, couvert de vase, de mousse, d'herbes, ou bien une créature anthropomorphe à la queue de poisson, aux mains palmées et au corps écailleux. Il adopte même le corps d'une femme ou celui d'un poisson. Quoi qu'il en soit, il aime la nudité. Dans le meilleur des cas, il s'amuse en entraînant sous l'eau des passants, mais il est en général maléfique, noyant ses victimes humaines et animales qui deviennent ses servants, s'enrichissant des biens pris aux bateaux naufragés. On lui prêtait aussi le pouvoir d'anéantir les moulins, ce qui obligeait les meuniers à l'honorer.

VOHU MANAH

IRAN ANCIEN

Vohu Manah (« pensée juste »), ou Vohu Mano, occupe le deuxième rang des Ameshas Spentas*. Selon des auteurs, il serait en fait un autre nom de Spenta Mainyu*. Personnification de la sagesse d'Ahura Mazda*, il est le protecteur du monde animal, dont le bétail. C'est pourquoi il est représenté sur terre par des animaux utiles et bénéfiques, en particulier la

vache et son lait nourricier. Il a pour rôle de conduire les âmes des justes morts jusqu'au trône d'Ahura Mazda, dans le paradis de lumières où elles se régaleront de mets succulents. Vohu Manah a pour ennemi désigné le daeva* Aka Manah (ou Mano), le démon du désir sensuel, de la haine et autres mauvaises pensées. Angra Mainyu* l'envoya même pour tenter de séduire Zarathoustra*.

VOLOS

SLAVES

Volos (ou Vles, Veles) est le dieu du Bétail de la mythologie russe. Adoré à Kiev en même temps que Perun*, l'orage et la guerre, il a perdu son rôle guerrier et de garant des traités après la conversion du prince Vladimir de Kiev* (vers 956-1015). Il a dû se cantonner aux campagnes ne conservant que sa dimension pastorale. Chargé des troupeaux, et plus largement de la prospérité, il a fini par étendre ses compétences au commerce.

VORAGINE, JACQUES DE (vers 1225-1298)

CHRISTIANISME



Originaire de la région de Gênes, en Italie, le dominicain Jacques de Voragine fut archevêque de cette ville (1292) et l'auteur de plusieurs œuvres. La plus célèbre est *La Légende dorée*, référence à la coutume très ancienne consistant à lire un passage de la vie de saints lors de l'office des matines – le mot légende vient du latin *legenda*, « ce qui doit être lu ». Cet ouvrage, au caractère populaire, recense l'histoire de saints la plupart légendaires, comme Christophe*, et des épisodes de la vie de Jésus*. Source de ferveur et d'inspiration au Moyen Âge, il connut des ajouts successifs et un recul au XVIe siècle en raison de son historicité contestable, avant de retrouver le succès, surtout au XIXe siècle. Jacques de Voragine n'avait pas pour but de construire des récits historiques. Il chercha à toucher les cœurs, à montrer l'exemple de martyrs dont il compila les sources. Quant au qualificatif de « doré », il s'appliquait aux ouvrages de ce genre les plus importants, dont la tranche était dorée.

VRITRA

INDE

Dans la tradition védique, Vritra (« Envelopppeur »), appelé aussi Ahi, est un asura* (démon) répandant la sécheresse. Dans sa forteresse, ce monstre terrifiant, à l'apparence de serpent ou de dragon, a emprisonné les eaux et les vaches, source d'abondance. Impuissants, les dieux créent un guerrier exemplaire, Indra*, qui, résolu à le combattre, absorbe du Soma*, la boisson d'immortalité, afin de décupler ses forces. Avec sa foudre (Vajra) en forme de massue, il abat les montagnes et 99 places fortes de son ennemi. Puis il décapite Vritra et libère les vaches. La pluie revient, les eaux se remettent à couler. Sur le plan symbolique, la connaissance a vaincu l'ignorance, l'obscurité et la paresse. Quant à Indra, il devient le roi des dieux, dont il répartit les rôles et les domaines.

Selon un autre mythe, Vritra a été créé par Tvashtri*, le dieu artisan, pour venger son fils tué par Indra.

VUKUB CAKIX

MAYAS

Démon du monde inférieur, Vukub Cakix se revendique comme étant la personnification du soleil, de la lumière et de la lune. Il est d'une grande arrogance, comme ses fils, les deux géants Cabrakan et Zipacna, mais ce dernier, d'une force prodigieuse, est particulièrement maléfique. C'est pourquoi les dieux demandent à quatre cents jeunes guerriers d'éliminer Zipacna. Ils l'attirent dans un grand trou, le

L'arbre d'Hun Huhn Ahpu

Dans le *Popol Vuh*, Hun Huhn Ahpu, le Tireur à la Sarbacane, est coupé en morceaux par les esprits du monde inférieur, Hun Camé (« Une Mort ») et Vukub Camé (« Sept Morts »), qui le décapitent. Ils l'enterrent et déposent sa tête sur un arbre au milieu du chemin. Mais ce dernier, qui ne fructifiait pas, se met à produire des fruits ronds qui ne se différencient pas de la tête d'Hun Huhn Ahpu. L'arbre est alors appelé *tzima* – « calebassier », en maya quiché. Les esprits, séduits par ce végétal merveilleux, décrètent que personne ne devra s'asseoir à ses pieds et toucher aux calebasses. Mais une jeune fille, Xquiq, entend parler de cette histoire par son père, le seigneur Cuchumaquiq. Curieuse, elle se rend auprès du calebassier, tentée par ces fruits dont elle aimerait bien goûter la chair. Mais elle se ravise, d'autant qu'Hun Ahpu la met en garde: ces calebasses ne sont en fait que des ossements. Aussi lui demande-t-il, puisqu'elle le désire tant, de tendre la main. Il crache dans sa paume et la féconde, lui annonçant qu'il a conçu un fils. De retour chez elle, Xquiq subit la colère de Cuchumaquiq, qui l'accuse d'avoir couché avec un homme hors mariage, alors qu'elle était vierge. Elle a beau clamer son innocence, il ordonne aux Quatre Hiboux de lui apporter un vase qui contiendra son cœur, car il est décidé à sacrifier sa fille. Mais les oiseaux, sensibles aux arguments de la jeune fille, deviennent ses alliés. Ils apportent bien un vase, mais il renferme la sève d'un arbre qui ressemble parfaitement au sang. Xquiq donne finalement naissance à la réincarnation d'Hun Huhn Ahpu qui, à sa mort, deviendra le soleil.

Le dieu des abeilles

Arbre d'Amérique centrale, le balché présente des fleurs rouges riches en nectar dont se régalent les abeilles. Une association exploitée par les anciens Mayas, pour qui l'apiculture avait une dimension sacrée, car les abeilles avaient été envoyées par les dieux et les ruches voisinaient les maisons. Abeilles et miel possédaient même leur dieu, Ah Muzencab (« celui qui garde le miel »), représenté portant des rayons de miel, lequel remplissait divers rôles (monnaie, remède…), dont celui de préparer un hydromel préparé avec l'écorce du balché, trempée dans un mélange de miel et d'eau où elle fermentait. Les *Livres de Chilam Balam* évoquent cette préparation appelée elle aussi balché. Écrits au XVIe siècle en langue maya yucatèque à partir de l'alphabet latin, ces ouvrages du « devin [*chilam*] jaguar [*balam*] » constituent un recueil inestimable de la tradition orale maya se rapportant aux mythes et aux divinations. Ils rapportent entre autres d'importants cycles, les *katun* reposant sur des prophéties. En effet, selon la croyance en une forme cyclique du temps, les événements présents étaient annoncés dans le passé, et préfiguraient ceux de l'avenir. Le balché, utilisé lors des fêtes religieuses, était par exemple répandu sur la terre avant de la travailler. Au Yucatán, l'usage du balché s'est perpétué. Le chaman, appelé *h-men* (« celui qui fait ») ou *h-men-dzac* (« celui qui pratique la médecine »), est toujours une personnalité de la culture yucatèque. Il intervient dans le traitement des maladies et dans le cycle agricole, particulièrement la croissance du maïs et la prospérité des abeilles.

bombardent de rochers et, après sa fuite dans un souterrain, creusent un tunnel, l'ensevelissent sous la boue et les immondices. Certains de l'avoir tué, ils fêtent leur victoire en s'enivrant de pulque, boisson sacrée obtenue à partir de l'agave. Zipacna, bien vivant, les extermine en faisant s'écrouler le toit de leur maison. Puis ils gagnent le ciel et s'y transforment en étoiles. Les dieux envoient alors les jumeaux Huhn Ahpu (un dieu créateur et de la fertilité) et Ixbalangue qui lui tendent un piège. Attiré par un crabe succulent abandonné au creux d'une vallée, il est écrasé sous une montagne que les deux héros ont précipitée. Cabrakan, séduit par une volaille appétissante, subit le même sort. Ensuite,

Les livres mayas

Les Mayas, qui comprennent plusieurs branches, vivent surtout au Guatemala, qui totalise 21 langues (quiché, mam, pokoman…). À côté de la multitude de monuments sculptés, véritables trésors dans la connaissance de leur civilisation, ils rédigèrent des milliers de textes sur des bandes d'écorce pliées en accordéon, le tout mesurant plusieurs mètres. L'écriture particulière, dite « hiéroglyphique », consistait en caractères noirs ou rouges et en dessins tracés en noir et parfois colorés. Seuls trois de ces livres, appelés codex, survécurent. Le premier, le codex de Dresde, ville où il est conservé, est découvert en 1739 à Vienne (Autriche). Il s'intéresse essentiellement à des almanachs. Le deuxième livre, le Codex Peresianus, gardéà Bibliothèque nationale de Paris, évoque les calendriers et les rites qui leur étaient associés. Le troisième, le Tro-Cortesiano, est au Musée archéologique de Madrid. Citons enfin l'abbé français Brasseur de Bourbourg. Cet éminent connaisseur de la Méso-Amérique, et homme de terrain, a travaillé sur le *Popol Vuh*, ou « livre du conseil » des Mayas Quichés, ou plutôt « livre de la natte », laquelle symbolisait le pouvoir. Rédigé en langue quiché (et en caractères latins) vers 1557, ce manuscrit fut une pièce essentielle dans le déchiffrage de l'écriture maya. Il fut publié d'abord en version allemande (1857) puis en version bilingue française par Brasseur de Bourbourg (1861). Ce texte capital parle des dieux, de la cosmogonie et de la mythologie des Quichés, dont l'histoire est retracée sous un angle merveilleux.

les jumeaux descendent dans l'inframonde et vengent la mort de leur père Hun Huhn Ahpu, décapité par Vukub Cakix et son sbire Hun Camé, qu'ils abattent.

VULCAIN

ROME

À Rome, Héphaïstos est assimilé tardivement à Vulcain (Volcanus en latin), très ancien dieu latin du Feu (destructeur) et de la Forge, dont l'homologue étrusque est Sethlans ou Velchans. Un de ses temples se dresse sur le champ de Mars*. Tout près se dressent ceux des nymphes* et de Juturne, nymphe elle-même, changée en fontaine par Jupiter, déesse des Puits et des Sources célébrée par les Juturnalia, le 11 janvier. Lors des fêtes de Vulcain, les Volcanalia, le 23 août, destinées à conjurer les incendies des récoltes juste faites, le dieu est associé aux nymphes et à Juturne, ainsi qu'à d'autres divinités liées à l'eau, Ops (l'abondance, épouse de Saturne*), Quirinus* et Stata Mater. Outre son pouvoir d'empêcher les incendies, Vulcain travaille sa forge à l'intérieur des volcans.



WADD

ARABIE/ISLAM

Avec Suwa* et Yagûth*, Wadd est l'une des cinq divinités préislamiques évoquées par la sourate *Noé** du Coran. Son nom évoque l'amour, l'amitié. Il s'agit en fait d'un dieu « père », peut-être issu de l'Adad* mésopotamien, ou bien un dieu autochtone et lunaire. Il était adoré à Dûmat al-Jandal, actuelle El-Djawf, en Arabie Saoudite, lieu de passage vers la Syrie et l'Irak. D'après le *Livre des idoles* d'Ibn al-Kalbi, il était figuré par une statue plus grande qu'un homme. Vêtu d'un habit large et drapé par un autre, armé d'un arc sur l'épaule, d'un sabre à la taille et d'une lance pourvue d'un étendard à la main, il tient un carquois rempli de flèches. Après la bataille de Tabûk (631), sur la route de la Syrie, Mahomet* chargea l'un de ses fidèles compagnons de le détruire. Il s'agit du héros Khâlid Ibn al-Walîd (mort en 642), qui participa aux grandes campagnes des débuts de la conquête musulmane, justifiées après la mort du Prophète par la victoire de Tabûk.

WAKAN TANKA

AMÉRIQUES/SIOUX

Le mot français « manitou » est emprunté au début du XVIIe siècle à l'algonquin *manitu*, « grand esprit ». Ce terme générique désigne un être suprême et créateur de l'univers qui, personnifié ou symbolique, intervient à diverses occasions. Il s'appelle Gitchi Manitou* chez les Algonquins, ou Tirawa* chez les Pawnees. Établis dans le Dakota du Sud, les Lakotas, ou Tetons, l'une des trois branches principales des Sioux, vénèrent cette force inaccessible sous le nom de Wakan Tanka, intermédiaire lointain entre les hommes et les diverses divinités. Chaque créature et objet dispose en outre d'un *wakan tanka*, un esprit

propre. Le plus éminent est celui du soleil, le Wakan Tanka Kin.

Chez les Dakotas, ou Santees, autre branche installée dans le Nebraska, le Dakota du Sud et du Nord, il s'agit de Wakanda, une forme équivalente de Wakan Tanka.

WALKYRIES

GERMANO-NORDIQUES



Rappelant les Apsaras* de l'Inde, les Walkyries (ou Valkyries) sont « celles qui choisissent les morts » tombés au combat ou sacrifiés, c'est-à-dire avec courage. Comme les Nornes* desquelles elles sont parfois rapprochées, elles sont étroitement liées au Destin, dont elles sont une magnifique et poétique allégorie. Fruit d'une longue évolution, ces créatures fascinantes semblent d'abord avoir été des prêtresses magiciennes puissantes opérant des sacrifices humains, ou des esprits du dieu de la Guerre, avant de devenir des assistantes implacables d'Odin*. Pour ce grand dieu, elles survolent les champs de bataille et sélectionnent les guerriers qui doivent mourir. Ce sont les Einherjars, « héros morts » qui rejoignent le Walhalla ou Valhöll (« halle du *valr* », mot désignant ceux qui sont morts au combat), où ils sont formés en vue du Ragnarök*, combat titanesque et final entre les dieux et les forces du mal. Dans ce palais luxueux, accessible par 640 portes, sorte de paradis à l'architecture guerrière, les Walkyries leur servent de la bière, ainsi que de l'hydromel (boisson sacrée) coulant des pies d'une chèvre magique, Heidrunn. Lors de ces banquets d'Odin, ils se nourrissent du sanglier Saehrimnir, dont la chair se reforme pour le lendemain. Pour s'entraîner, ils se battent réellement, leurs blessures guérissant d'elles-mêmes, lorsqu'ils ne ressuscitent pas.

Les Walkyries, décrites par certaines sources comme des femmes-cygnes, portaient des noms en rapport avec leur fonction, comme Gunnr et Hildr (« bataille »), ou encore Ölrún (« maîtresse à la bière »).

Les Walkyries prirent une tournure très féminine dans deux textes tardifs et importants : la saga islandaise des Volsung (XIIIe siècle) dont le héros central est Sigurd, et dans les *Nibelungen*, poème composé en Autriche au début du XIIIe siècle, où ce personnage est appelé Siegfried. Il est évoqué aussi dans l'*Edda* de Snorri Sturluson*, sensiblement de la même époque, et dans l'Edda poétique, légèrement antérieure. Ces récits mettent aussi en scène la Walkyrie Brunehilde (Brynhildr), dont s'éprend Sigurd avant de la rejeter. Rendu invincible depuis qu'il a baigné dans le sang du dragon Fafnir, détenteur d'un fabuleux trésor dont il hérite (l'or du Rhin dans la tradition germanique), il finit par être tout de même assassiné.

WÂSIL IBN ATÂ (700-749)

ISLAM

Né à Médine, Wâsil ibn Atâ s'établit définitivement à Bassora (Irak), où il est formé par Hasan al-Basri*. Mais il se sépare de ce maître en raison d'un désaccord : il soutient que tout musulman coupable d'une faute grave ne peut être considéré comme un croyant et qu'il finira en enfer. Partisan du libre arbitre, il intervient à une époque troublée où l'islam est en butte à des rivalités qui débouchent sur la victoire des uns et la défaite des autres. Mais un perdant a-t-il pour autant commis une faute grave au regard de la foi ? Wâsil ibn Atâ est tenu pour le théoricien du mutazilisme (de l'arabe *mutazila*, « se retirer », « se séparer »), qui, détournant cette dimension politique, apportera une réponse théologique. Ce courant, apparu au VIIIe siècle, repose sur des principes comme l'unicité (*al-tawhid*) de Dieu, ainsi que le libre arbitre de chacun qui conditionne le bien et le mal, les péchés étant plus ou moins sanctionnés en fonction de leur gravité.

WEN CHANG

CHINE

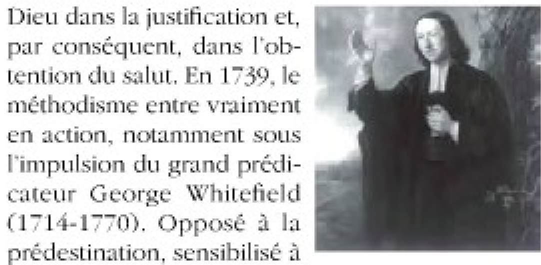
Dans le taoïsme religieux, ce dieu, appelé aussi Wen Chang Dijun, préside à la littérature, aux livres et à l'écriture. Parfois assimilé à Zhong Kui*, le dieu exorciste, il aurait été, comme ce dernier, un personnage historique ayant vécu sous la dynastie des Tang (618-907). Identifié à une étoile proche de la Grande Ourse, il a pour particularité de s'être réincarné sur Terre plusieurs fois – dix-sept fois, selon certaines sources. Wen Chang était invoqué lors des examens des candidats au statut de fonctionnaire dans l'administration impériale. Vêtu en mandarin, il a pour assistant deux autres dieux : Zhu Yi (ou Chu I), « habit rouge », protège les étudiants qui se sont mal préparés aux examens, et, très populaire à cette époque, Kui Xing (ou K'uei Hsing) détermine le classement des reçus et le grade des fonctionnaires dont il a évalué les potentiels respectifs. Il se tient dans le cosmos, près de Wen Chang.

WESLEY, JOHN (1703-1791)

CHRISTIANISME

L'Anglais John Wesley et son frère Charles Wesley (1717-1788) sont deux prêtres anglicans de la High Church, comme leur père. Très proches, ils étudient tous deux à Oxford. En 1726, il fonde le Holy Club, un cercle d'étudiants surnommés ironiquement les « méthodistes », tant ils mettent d'application et de discipline dans leur foi. En 1735, il voyage avec Charles en Géorgie et rencontre les frères moraves (*voir Hus*), qui lui révèlent l'importance de la grâce (aide) de

Dieu dans la justification et, par conséquent, dans l'obtention du salut. En 1739, le méthodisme entre vraiment en action, notamment sous l'impulsion du grand prédicateur George Whitefield (1714-1770). Opposé à la prédestination, sensibilisé à l'arminianisme (*voir Armenius*), John Wesley développe des systèmes d'entraide sociale, encourage les ministères de laïcs, masculins et féminins, dénonce l'esclavage et la richesse abusive. De son vivant, le méthodisme reste dans l'Église d'Angleterre. Après sa mort, il se structure en une Église spécifique.



WINABOJO

Amériques/Ojibwas

Chez les Ojibwas, ou Chippewas, Amérindiens des Grands Lacs, entre le Canada et les États-Unis, Winabojo intervient dans plusieurs légendes. Cet esprit (*manido*) masculin, qui leur apprit à vivre dans la nature, est à l'origine de l'aspect sacré du bouleau, arbre très utilisé par ce peuple appartenant à la famille linguistique des Algonquins.

D'après les Ojibwas, le bouleau doit ses marques foncées à l'Oiseau Tonnerre. Un jour, alors qu'il cherche des plumes pour ses flèches, Winabojo grimpe sur la plus haute falaise et découvre le nid des Oiseaux Tonnerre occupé par les oisillons. Aussitôt transformé en lapin, il reste longtemps dans cette prison, victime de la cruauté des petits qui jouent à le projeter dans les airs. Puis les Oiseaux Tonnerre partent chasser afin de rapporter de la nourriture. Wanibojo retrouve son apparence humaine, assomme ses persécuteurs, les déplume, saute du nid et s'évanouit en bas. De retour, les Oiseaux Tonnerre entrent dans une fureur noire. Le tonnerre roule de leurs becs et la foudre clignote de leurs yeux. Réveillé, Winabojo court avec ses plumes pour sauver sa vie, mais commence à fatiguer et craint d'être rattrapé. Alors que les griffes des Oiseaux Tonnerre sont près de l'atteindre, il voit un vieux bouleau abattu et au tronc creux. Il rampe dans la cavité. Ses poursuivants cessent leur attaque, sachant qu'ils ne pourront pas le toucher. Winabojo est sauvé. Après leur départ, il sort et proclame que l'arbre sera pour toujours le protecteur des humains et leur sera bénéfique. Le bouleau porte ainsi les marques faites par le *manido*, en souvenir des griffes acérées des Oiseaux Tonnerre.

La Midewiwin

Au XVIIe siècle, les découvreurs des Ojibwas évoquent déjà une cérémonie étrange, facteur d'union entre tribus: la Midewiwin (traduite souvent par «Société de Grande Médecine »), pratiquée aussi par les Ottawas et les Potawatomis, également de la famille algonquine. Mide ou Mida (prononcer *midé*) signifie « mystique » ou « puissance mystique », dans la perspective des esprits qui protègent les Anishinabeg, le «peuple originel ».

Pour les Ojibwas, la Midewiwin tient sa naissance du *trickster** Minabozho, le Grand Lapin, forme de Winabojo. Constatant que les Anishinabeg étaient délaissés, ce serviteur du Grand Esprit, le Kitche Manido, leur procura le moyen de se prémunir contre la faim et les maladies. Pour cela, il leur envoya Loutre, qui devait devenir un esprit sacré de la Midewiwin. Grand Lapin lui remit le tambour, le hochet et le tabac sacrés à employer lors des guérisons. Puis, au travers d'une chanson, il communiqua au peuple le souhait de Kitche Manido de leur garantir une bonne santé, de longues et confortables vies. Enfin, il conféra à Loutre les secrets et les mystères de la Midewiwin, et extirpa de son corps le Migiis, le coquillage blanc sacré qui ainsi offrit à Loutre l'immortalité et la capacité de transmettre son savoir de la Midewiwin aux Anishinabeg –dans la langue des Ojibwas, ce mot, décomposé, signifie « d'où (*ani*) descend (*nishina*) le mâle de l'espèce (*abe*) ». D'après une autre source, les Mide tenaient leur savoir de l'esprit-Ours.

La Midewiwin ojibwa rassemblait diverses catégories d'intervenants : le *tcisaki* (devin masculin), le *nanadawi* (docteur de la tribu), le *meda* (guérisseur familier). Le *wabeno* (homme de l'aube) était quant à lui capable d'interpréter les rêves, de guider les novices et de guérir les maladies. La cérémonie, accessible aux femmes et aux hommes, avait lieu dans une hutte, symbole de l'univers. À l'entrée, une pierre représentait le Kitche Manido, et à l'intérieur un poteau symbolisait l'arbre cosmique. La Midewiwin se déroulait en quatre étapes d'initiation croissante, la dernière correspondant à la révélation de ses mystères, des propriétés des herbes rares et de la nature des poisons. Seuls les initiés comprenaient la manière dont ces connaissances étaient enregistrées, sous forme de pictogrammes, sur des rouleaux d'écorce de bouleau remis à chaque membre. Chaque Mide possédait un sac de médecine, en général en peau de loutre – d'après le mythe d'origine –, contenant des objets sacrés, dont le coquillage blanc utilisé lors d'une cérémonie élaborée consistant à l'ingérer pour bénéficier de la puissance surnaturelle, puis à le recracher.

WOU DI

Chine

Le nom chinois Wou Di désigne les « Cinq Empereurs » légendaires – et exemplaires – qui succédèrent aux Trois Augustes (San Huang*). Leur culte remonte sans doute aux IIe et Ier siècles avant J.-C., et leur règne s'étend de 2697 à 2205 avant notre ère – une autre datation propose la période 2674-2184. La liste la plus courante recense, dans l'ordre, Huangdi*, Zhuanxu, qui a maille à partir avec Gong Gong*, Ku, Yao* et Shun*. Chacun de ces grands personnages est associé à l'un des cinq éléments.

WU

Chine

Wu est le fils de Wen Wang, le « roi Wen », descendant d'Hou Ji* (le Prince Millet) et connu pour son opposition au dernier souverain de la dynastie des Shang (1765-1122 av. J.-C.), Zhouxin. Son père, trop âgé, meurt avant d'avoir pu renverser ce souverain despotique et sanguinaire, accusé aussi de négliger le culte rendu à Shang Di, l'Auguste de Jade*. Wu lui succède à la tête de la révolte, bat Zhouxin près du fleuve Jaune, et le fait décapiter. Il fonde alors la dynastie des Zhou (1122-222). Il ne doit pas être confondu avec un autre grand Wu, empereur de la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.). Son règne (141-87

av. J.-C.) est l'un des plus longs de l'histoire chinoise. Ce grand personnage, appelé aussi Wudi, « empereur Wu », est lié au sort du grand historien Sima Qian*. Taoïste convaincu, ce monarque absolu et impitoyable centralise et organise le pouvoir, mène de grands travaux et favorise le commerce.

WYCLIF, JOHN (vers 1328-1384)

CHRISTIANISME

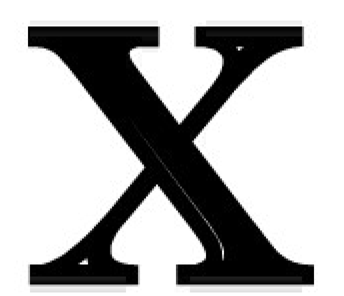
Philosophe, scientifique et théologien, maître à l'université d'Oxford, John Wyclif développe une pensée originale, alimentée par ses études scientifiques. Elle influencera des personnalités telles que Jan Hus* et, dans une moindre mesure, la Réforme protestante. Il dénonce la France, qui tire parti de la présence des papes en Avignon, et surtout la papauté. Pour Wyclif, la véritable Église n'est pas celle de Rome, mais celle des fidèles ayant la grâce, l'aide de Dieu que seul un péché mortel peut annuler. Pour exercer son pouvoir, Dieu n'a donc pas besoin du pape ni de sa hiérarchie. Et les indulgences n'ont pas lieu d'être, le pardon appartenant à Dieu. Condamné par Rome et en Angleterre, il échappe à l'excommunication et peut vivre paisiblement. En 1415, le concile de Constance le condamne à titre posthume, décision renforcée par le pape Martin V (1427). Il est alors exhumé, et ses restes sont brûlés.



WYSZYNSKI, STEFAN (1901-1981)

CHRISTIANISME

Ordonné en 1924, ce prêtre polonais est un autre grand acteur de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) fondée par l'abbé Joseph Cardijn*. Sensibilisé aux droits de la famille, au chômage et aux questions sociales, il retient l'expérience de la JOC en France. En Pologne, ce progressiste crée une association similaire et contribue à la fondation de syndicats chrétiens. Résistant pendant la guerre, il devient primat de Pologne (1948), puis cardinal (1952), et entretient avec le régime communiste des relations tantôt de dialogue, tantôt d'opposition franche, ce qui lui vaudra la prison (1953-1956). Salué par Jean XXIII* et Paul VI*, il réunit les chrétiens polonais dans une même résistance, ce qui explique son soutien en 1981 au syndicat Solidarité (rurale), prélude à la chute du pouvoir communiste. Jean-Paul II*, qui a soutenu son action, lui rend un vibrant hommage dès son élection en 1978.



XI WANG MU

CHINE

Grande déesse du taoïsme, cette « Reine Mère d'Occident » fut d'abord maléfique avant de prendre son rôle. Plusieurs souverains chinois l'auraient rencontrée. Elle habite les monts Kunlun, au nord-ouest de la Chine. Dans ce paradis résident les immortel (le)s (Xian), dont elle est la souveraine. Incarnation de la dimension féminine du Yin*, c'est une séductrice hors pair, mais redoutable. Afin de conserver son immortalité, elle fait l'amour avec de jeunes hommes dont elle extirpe la force vitale. Habitant un splendide palais, elle cultive, dans ses jardins merveilleux, les pêches qui, une fois mangées, procurent ou renouvellent l'immortalité, l'événement étant célébré par un festin. Mais Sun Wukong, le roi singe, a dérobé les précieux fruits, ce qui rend hypothétique la date du prochain banquet…



Représentée en belle jeune fille portant une robe royale, Xi Wang

Xi Wang Mu et les quatre animaux sacrés

Les Ling (ou Si Ling, Su Ling) sont les quatre créatures fabuleuses de la mythologie chinoise représentant chacune une direction de la boussole. Feng Huang (sud), le Phénix* chinois, symbole d'immortalité et de bonne fortune, est l'animal favori de Xi Wang Mu. Ch'i Lin, Qi Lin ou Ki Lin (ouest), est une sorte de licorne au corps de biche couvert d'écailles de poisson, de la taille d'un bœuf et aux sabots de cheval. Vivant dans un paradis, capable d'atteindre mille ans, elle prend une apparence humaine seulement avant la naissance et la mort d'un sage, notamment Confucius*. Personnification de la bonté, la charité, la pureté et la paix, elle a gagné le Japon sous le nom de Kirin. Le troisième Ling est Gui Xian, la tortue, qui représente le nord, comme le serpent. Symbole de longévité, de bonheur et de vertu, capable de deviner le futur, elle s'est mise à parler le langage humain à l'âge de mille ans. Le dragon, Long (est), apporte aussi la bonne fortune, et symbolise le pouvoir de l'empereur.

Mu chevauche parfois un paon. Quant à son époux, aspect masculin du Yang, il s'agit de Dong Wang Gong (ou Mu Gong), le « seigneur de l'Orient ». Car les quatre directions étaient très symboliques en Chine, par exemple dans le culte des dieux du Sol.

XIPE TOTEC

AZTÈQUES

Maître de la pluie, du printemps, du renouveau de la nature et de l'agriculture, protecteur des orfèvres, Xipe Totec (ou Xipe) est le « seigneur écorché ». De fait, il s'écorche lui-même et offre sa peau pour nourrir les humains, symbolisant ainsi le repli puis le renouveau de la nature, ainsi que l'enveloppe se détachant pour permettre au grain de maïs de germer. Il apparaît ensuite étincelant d'or. Dieu du Sacrifice par excellence, il est célébré par une fête, le deuxième mois du calendrier, au début du printemps. Des victimes, préalablement peintes de raies bicolores, lui sont sacrifiées, attachées, criblées de flèches et débarrassées de leur cœur. Elles sont ensuite écorchées, et leurs peaux, portées par les prêtres pendant les différents rituels, sont conservées vingt jours dans le temple du dieu. Xipe Totec est représenté avec des sandales rouges (sa couleur), portant une peau humaine, un bouclier avec des cercles rouges et des plumes de spatule rosée. Il est censé provoquer et guérir les maladies des yeux.

XIUHTECUHTLI

AZTÈQUES

Copal et agave

Le copal, mot issu de *copalli*, « résine » en nahuatl, la langue des Aztèques, est une résine qui, chauffée, fond et dégage une fumée épaisse et parfumée. En Méso-Amérique, il est le « sang des arbres » parce qu'il coagule à l'air libre, tel le sang, et la nourriture des dieux, au travers de la fumée et des plats rituels. D'après le *Popol Vuh*, l'épopée des Mayas Quiché, il avait été extrait d'un arbre de vie et offert aux hommes. Une multitude d'encensoirs, peints en blanc ou en bleu, ont ainsi été retrouvés dans les sites mayas, comme ceux de Mayapán et de Chichén Itzá, au Mexique. Les uns comportaient des figures de divinités peintes, tel Xipe Totec*, dieu aztèque de la Végétation. Lors des sacrifices de jeunes guerriers ennemis, qui se déroulent de préférence dans le temple du jaguar et le temple des guerriers de Chichén Itzá, les victimes sont écartelées, pendues ou tuées en arrachant le cœur, sous l'œil des prêtres qui font fumer le copal. Il arrive même qu'elles soient attachées au tronc du copalier, pour que leur sang se mêle à celui de l'arbre. Citons aussi les prières en vue de la fertilité du champ (*milpa*) de maïs. Elles sont adressées à Huitz Hok, pour qui les Mayas brûlent du copal car il faut amadouer ce dieu dont les socs vont entamer son corps, c'est-à-dire la terre. Depuis toujours, les Mayas pensent en effet que chacun est le fils de la terre et que la mort n'est qu'un retour aux sources qui permet de retrouver les ancêtres. Mais il faut passer par le royaume des morts, ou Xibalba, dont l'accès, dangereux, accumule les embûches et les luttes contre les démons. C'est aussi le lieu de la Purification et de la Transformation.

Chez les Aztèques, le copal blanc (*copalihiyâc* ou *tzihuaccopalli*), très parfumé et réputé pour sa pureté, sert d'offrande et de support divinatoire. Ils en font des figurines (*copaltêteoh*) de dieux. Le copal est mis dans une cuiller à encens contenant des braises, ou bien jeté au feu. Il est consumé par exemple en remerciement d'une guérison, ou en médecine. Présent de choix, il constitue un hommage à Xiuhtecuhtli, le père des hommes, ainsi qu'à Ometochtli, le dieu du Pulque, le sang des dieux. Cette boisson fermentée est bue avec une paille par Quetzalcóatl* et entre dans les rituels de Xiuhtecuhtli. Elle est obtenue à partir de l'agave, plante aux longues feuilles que l'on confond parfois avec les cactus, et dont une espèce donne la tequila. Les épines de l'agave servent de support divinatoire et d'objet de pénitence aux prêtres. Durant quatre jours de jeûne, ces derniers les récoltent et les conservent dans la pulpe de l'agave. Levés à 1 heure du matin, ils font retentir un cor et d'autres instruments, et, totalement nus, s'entaillent les oreilles, trempent les épines dans le sang écoulé et répandu sur le visage, puis vont se purifier dans l'eau, quelle que soit la saison. Déjà, chez les Mayas, les prêtres se purifiaient par le jeûne et, au besoin, en se perçant la langue à l'aide d'une épine d'agave.

Dans ce concert mythologique, on ne peut oublier les quatre cents lapins (Centzontotochtin), comme Tezcatzoncatl et Ahcolhuah, par exemple. Le plus commun et le plus adoré était Ometochtli, « deux lapins ». Ils ont pour père Patecatl, seigneur de la racine du pulque, dieu de la Médecine et de la Fertilité, et pour mère Mayahuel. Associée aux plaisirs de la chair, Mayahuel, déesse de l'Ivresse et du Pulque qui vit dans l'agave elle-même, a allaité ces nombreux enfants à l'aide de quatre cents seins. Le lapin est en effet considéré comme dépourvu de bon sens, donc idéal quant aux conséquences de l'ébriété. Ainsi, lorsqu'un homme a consommé ce breuvage, il est placé sous l'influence d'un dieu. Plus il s'enivre, plus il adore de lapins – le nombre 400, le plus élevé, représentant le degré suprême.

Appelé aussi Huehueteotl (« vieux dieu ») parce qu'il est la divinité la plus ancienne du panthéon aztèque, Xiuhtecuhtli est le « seigneur du feu », représenté souvent avec un visage rouge ou jaune et portant un encensoir sur la tête. Maître des foyers, des volcans, il personnifie la lumière, la chaleur inséparable du froid, la vie liée à la mort. On lui sacrifie des victimes qui, une fois leur cœur enlevé, sont brûlées sur des charbons ardents. Le dieu, représenté par des effigies en pâte d'amarante, reçoit en offrande des *tamales* (galettes de maïs) cuits avec des feuilles d'amarante.

XÓLOTL

AZTÈQUES

Fils de Cóatlicue*, qui l'aurait engendré seule, Xólotl est le dieu de la Foudre qui guide les morts vers leur royaume. Personnification de la planète Vénus, il est considéré comme un double, un frère de Quetzalcóatl*. Ce dernier est tenu pour l'inventeur du jeu de balle dont Xólotl est le patron. Ce jeu de caractère sacré, pratiqué en Amérique centrale et jusqu'en Arizona, consiste à renvoyer un projectile en caoutchouc compact avec les pieds, les coudes ou les hanches, et à marquer des buts. Des sculptures montrent le vaincu tué par le vainqueur à l'aide d'un poignard en obsidienne. Dieu à tête de chien, bossu et squelettique, Xólotl intervient au crépuscule du soir en poussant le soleil vers l'océan afin de le garder dans le monde souterrain après son parcours diurne et dangereux.

XUANZANG(602-664)

BOUDDHISME

Le moine Xuanzang (Hsiuan-Tsang) est tenu pour le plus célèbre pèlerin chinois en Inde, où il séjourne seize ans, apportant de précieux renseignements sur le bouddhisme et l'histoire de son époque. Issu d'une famille de lettrés, il acquiert une solide connaissance du bouddhisme. À l'occasion de ses déplacements en Chine, il constate que les traductions des originaux indiens font l'objet de versions parfois contradictoires. C'est pourquoi il se rend en Inde afin de côtoyer des maîtres et de se frotter aux textes. Commençant par le Cachemire, il visite tous les grands lieux du bouddhisme. Il s'installe notamment à Nâlandâ, où il suit les enseignements du Yogachara. Cette école du Mahayana, illustrée par de grands esprits comme Asanga, Dinnaga (ou Dignaga) et Vashubandhu, postule que tout phénomène n'existe que par la projection que s'en fait l'esprit, et qu'il n'a donc pas de substance en vertu de la vacuité. De retour en Chine, il en traduit les principaux textes en chinois avec d'autres ouvrages indiens – ainsi que Laozi*, en sanscrit. Son séjour en Inde est consigné par l'un de ses disciples dans le *Datang Xiyu ji*.

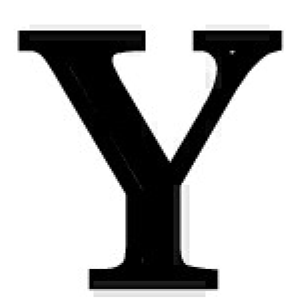
Xuanzang est le cofondateur principal, avec son disciple Kuiji, de l'école Faxiang, pendant chinois du Yogachara. En 653, le religieux bouddhiste japonais Dôshô (629-700) s'initie auprès de lui et fonde à son tour, au Japon, l'école Hosso – il est le premier Japonais à se faire incinérer, selon la coutume bouddhique qu'il a introduite. Enfin, les informations données par Xuanzang sont complétées par celle d'un autre moine chinois, le dernier des grands pèlerins, Yijing (635-713).

XUNZI(IIIe siècle av. J.-C.)

CHINE



Ce philosophe, ou « maître Xun », est l'une des grandes figures du confucianisme des premiers temps. Dans son ouvrage éponyme, il contredit Mencius* en postulant que l'homme possède une nature innée mauvaise ou encore que le ciel n'est pas un dieu, mais participe de la nature. Centrée sur l'autonomie de pensée, la méditation, les rites, les institutions anciennes et exemplaires, l'éducation seule capable de générer le bien, sa doctrine matérialiste repose sur une adaptation de Confucius*. Ses deux disciples principaux sont Han Fei Zi et Li Si. Ce dernier, ministre du royaume de Qin, jouera un rôle dans la création de l'Empire chinois par Qin Shihuangdi*. Contredisant aussi son contemporain Zhuangzi*, sa pensée rigoriste prédominera ainsi jusqu'à la dynastie des Song (960-1279), et l'apparition du néoconfucianisme marqué par Zhu Xi* (1130-1200).



YAGÛTH

ARABIE/ISLAM

Cette divinité préislamique, dont le nom signifie « il porte secours », était vénérée au Yémen, son sanctuaire se situant ensuite à Djedda. Et plus particulièrement auprès des Madhhij, qui contribuèrent ensuite aux conquêtes musulmanes. Yagûth, protecteur des artisans, était représenté par un lion.

YAHVÉ

JUDAÏSME

Dans le livre de l'Exode, Moïse* se trouve devant le Buisson ardent et demande à Dieu de lui donner son nom. Dieu répond : « YHWH. » Ce tétragramme profondément mystérieux, prononcé « yahvé » ou « yahvo », possède une origine linguistique imprécise, peut-être hébraïque ou mésopotamienne. Car, historiquement, Yahvé fut d'abord un dieu parmi d'autres, dont El*, le dieu suprême des panthéons sémitiques du Proche-Orient antique. Son unicité s'affirma au fil des siècles au sein d'Israël, son peuple particulier.

YHWH se rapprocherait du verbe « être », ce qui signifierait : « Je suis qui Je suis (*Elyeh acher Elyeh*, en hébreu), serai qui Je serai. » L'influence de la philosophie grecque a transformé cette formule en « Je suis celui qui est ».

Au IIIe siècle av. J.-C., voire plus tôt, la prononciation du tétragramme fut interdite dans les milieux lettrés – ce que les juifs respectent toujours. Seul le grand prêtre en avait le droit, le jour du Yom Kippour, ou jour des Expiations. YHWH fut alors remplacé par Adonaï, « Mes Seigneurs », pluriel de l'hébreu *adon*, ainsi que par Élohim (« Dieu »), forme plurielle et majestueuse de « El ». Dieu s'affirme en maître et roi du monde, en

et supérieure. Il les rejoint aussi sur l'importance accordée à l'étude, source d'épanouissement personnel avant d'être la matière permettant de passer des examens. Reprenant donc ces deux pionniers du néoconfucianisme, il fonde sa doctrine appelée « école de la Raison ». D'autres philosophes ont permis l'émergence du néoconfucianisme et sa résistance face au bouddhisme, comme Shao Yong (1011-1077), Zhou Dynyi (1017-1073) ou Zhang Zai (1020-1077).

Zhu Xi est connu aussi pour son opposition à l'œuvre de Tao Hongjing*, grand esprit du taoïsme, qu'il accusa de syncrétisme et de contrefaçon. Il commenta en outre un ouvrage qu'il contribua ainsi à rendre célèbre : le *Zhouyi cantongqi*, attribué à Wei Poyang (IIe siècle de notre ère) et au titre obscur. Dans ce premier écrit d'alchimie de l'Histoire, l'auteur se penche sur la fabrication de l'élixir d'immortalité, laquelle figure au cœur du taoïsme.

ZHUANGZI (IVe siècle av. J.C.)

CHINE



Zhuangzi (« Maître Zhuang »), ou *Tchouang-tseu*, est le titre d'un ouvrage majeur, et le nom de l'auteur auquel il est attribué, philosophe du taoïsme dont la vie est entourée de mystère. D'une grande qualité littéraire et poétique, ce texte en prose remonte à la période historique dite des Royaumes combattants (vers 450-220 av. J.-C.), marquée par des luttes entre seigneurs et une grande activité intellectuelle. Il vient ainsi rejoindre, et concurrencer d'autres chefs-d'œuvre d'écoles différentes, de Laozi*, Yang Zhu*, Mozi* ou Liezi*. Zhuangzi vient aussi apporter un souffle différent du confucianisme, dont il tient à se démarquer. Après une éclipse à partir des Qin (221-206 av. J.-C.), et sous les Han, il retrouve de l'audience au IIIe siècle de notre ère, où il commence à être commenté. Guo Xiang (mort en 313) produit un commentaire connu, ainsi que la version du *Zhuangzi* qui sert toujours de référence. Ceux des bouddhistes aboutissent à une sorte de synthèse, le Chan (Zen, au Japon).

Puisant dans le passé, les mythes, les croyances anciennes et la réalité, le propos est d'atteindre la plénitude et la sagesse qui libèrent l'esprit. Tout doit être centré sur le Dao, « la Voie », qui permet d'acquérir une distance par rapport à l'existence et au monde. L'utilité des êtres, par exemple, est donc très relative.

ZOMBI

VODOU/CARAÏBES

Dans le vodou caribéen, le zombi est dans son sens cultuel un « dieu serpent », et dans son sens large le « fantôme d'un mort ». Dans ce dernier cas, un défunt déjà enterré est ramené dans le monde des vivants par un *ougan*, c'est-à-dire un prêtre dont il devient l'esclave (condition détestable des ancêtres). De son vivant, l'*ougan* lui a en effet administré une drogue qui l'a maintenu dans un état de mort apparente. Et il n'est pas rare que le défunt soit tué une seconde fois par ses proches (par le poison, les armes…) afin de confirmer son décès. Le zombi est conscient, mais totalement soumis à la volonté de son maître, sans pouvoir réagir. Frappé du sort le plus redouté, il déambule les yeux dans le vague, la silhouette raide, et il parle du nez. En tant que seigneurs des morts, les Gédé* ont le pouvoir de lui redonner la vie en lui rendant son âme.

ZWINGLI, HULDRYCH (ULRICH) (1484-1531)

CHRISTIANISME

Né à Wildhaus (Suisse), Zwingli étudie l'humanisme. À peine ordonné prêtre, il est curé de Glaris (1506-1516). Il accompagne certains de ses fidèles engagés dans les troupes suisses combattant en Italie. Il est ainsi le témoin de la bataille de Marignan (1515), défaite pour les Suisses alliés au duc de Milan. Durant ces années, il écrit des poèmes politiques. Érasme* (vers 1467-1536), qu'il admire et qu'il rencontrera à Bâle en 1516, lui donne le goût du grec et des épîtres de Paul*, qu'il étudie dans cette langue. Sous l'influence du grand humaniste, il prend conscience que tout renvoie au Christ, pensées et actes. Pacifiste, il quitte Glaris pour la paroisse d'Einsiedeln. En janvier 1519, il prend ses fonctions de curé à la cathédrale de Zurich, où il a été nommé par les autorités civiles de la ville, qui le suivent lorsqu'en 1522 il entame des changements au sein de l'Église, qui font de lui le grand promoteur de la Réforme, parallèlement à Luther*. Se fondant uniquement sur l'Écriture sainte, il fait enlever les images des églises et fermer les monastères. Marié, lié aux pouvoirs publics et non plus au clergé catholique, il se préoccupe de justice sociale, forme les pasteurs et épure le culte, qui devient plus spirituel. En même temps, les opposants sont évincés, voire exécutés. Sa réforme s'étend en Suisse, gagne Bâle et Berne. En 1529, à Marburg, Zwingli s'oppose vivement à Luther à propos de la cène (eucharistie catholique). Il entre en conflit avec les anabaptistes qui lui reprochent une certaine mollesse. Pour Luther, Jésus* est présent grâce aux éléments que sont le pain et le vin. Zwingli soutient au contraire que le Christ est présent en chacun par l'Esprit saint*, et non par

ces simples signes. Mais il meurt lors de la seconde guerre de Kappel, qui oppose cantons suisses réformés et cantons restés catholiques. Il est remplacé à Zurich par Heinrich Bullinger (1504-1575), qui concourt à l'unité des protestants. À Genève, Calvin* va s'inspirer de ses tribunaux matrimoniaux, de la prééminence de la Bible, de la souveraineté totale de Dieu, de l'action essentielle de l'Esprit saint ou encore de sa position en faveur de la prédestination et de ses vues sur la cène.

LEXIQUE

Acharisme . Voir Ashari, al-.

Achéménides . Dynastie perse fondée par Cyrus le Grand, qui régna de 550 à 330 av. J.-C.

Adab . Voir Ibn al-Muqaffa.

Adoptianisme . Voir Félix d'Urgel.

Adventisme . Voir Miller, William.

Akkad, Akkadien . Royaume de Mésopotamie fondé par Sargon l'Ancien au XXIVe siècle avant notre ère. La capitale en fut Akkad ou Agadé, détruite par des envahisseurs vers 220. Le nom d'Akkad s'est étendu à l'akkadien, langue sémitique qui s'imposa en Mésopotamie au début du IIe millénaire. Elle comprenait deux branches, l'assyrien et le babylonien.

Alcantarins . Voir Pierre, apôtre.

Alides . Descendants d'Ali. Il existe deux branches principales issues de ses deux fils, les Hasanides (d'Hassan) et les Husaynides (d'Hussein).

Amoraïm. Pluriel d'*amora* (« interprète »). De 200 à 500 environ, ces quelque deux mille sages (ou *rav*, *rabbi*) s'échelonnent sur huit générations à Babylone, et cinq en Palestine. Répartis au sein d'académies, ils ont repris et éclairé un pilier du judaïsme, la Michnah élaborée par d'autres sages, les *tannaïm* comme **Aqiva** *. Les *amoraïm* produiront le Talmud.

Amorrite . Voir Amurru.

Anabaptistes . Voir Müntzer, Thomas.

Anachorète . Du grec *anakhôrêtês*, « qui se retire ». Les moines vivent autour d'un maître plus âgé, reconnu pour son expérience et sa foi, et près d'un lieu où exercer le culte de l'eucharistie.

Anathème . Loi rapportée dans la Bible : aux premiers temps d'Israël, les ennemis et leur bétail doivent être massacrés, et le butin, consacré à Dieu. L'anathème doit être lu de manière symbolique avant tout car il ne semble pas avoir été appliqué à la lettre. Le sens premier du mot, transcrit par le grec et le latin *anathema*, est de « vouer » une offrande à Dieu.

Anatolie . Partie asiatique de la Turquie actuelle, qui fut un grand carrefour culturel.

Anglicanisme . Cette Église « anglicane » se répartit aujourd'hui en deux structures principales : la High Church (Haute Église), proche du catholicisme en matière de dogme et de liturgie, et la Low Church (Basse Église), proche du courant calviniste.

Antioche . Ville de Turquie, Antioche (Antakya en turc) fut fondée en 300 avant notre ère pour devenir la capitale de l'empire grec des Séleucides. Conquise par les Romains en 64 av. J.-C., elle est alors la troisième métropole du monde romain, après Rome et Alexandrie. Évangélisée très tôt, notamment par **Pierre** * et **Paul***, elle est ensuite un grand centre chrétien, élevé au rang de patriarcat.

Antipapes . Papes non reconnus par la liste officielle de l'Église

catholique, bien que beaucoup aient régné en bonne foi, certains étant même reconnus durant leur pontificat. La période des antipapes s'étend de 217 à 1449. Le premier antipape officiel fut **Hippolyte** (217-235), qui fut même canonisé.

Apocalypse. C'est la « révélation » (*apokalupsis* en grec) de Dieu aux hommes. S'il est d'essence chrétienne, ce mot trouve son origine dans le « style apocalyptique » de la Bible. Les sources de ce genre littéraire figurent dans les écrits des prophètes. Au VIIIe siècle av. J.-C., **Amos** * brandit la menace du « jour de Yahvé ». **Sophonie** * (vers 630), **Malachie** * (vers 520) et surtout **Ézéchiel** * (début VIe siècle) se situent dans la ligne. **Joël** * (V^e -IVe siècle) développe ce thème, tandis qu'un passage (IVe siècle) d'**Isaïe** * place Jérusalem au centre de ce monde restauré par Dieu. Mais l'inauguration du style apocalyptique revient à **Daniel** *. Le jugement ne concerne plus seulement les vivants, mais aussi les morts, nouveauté liée à la notion de résurrection qui a gagné le judaïsme. D'autres œuvres, absentes de la Bible, vont intensifier le style, comme ceux d'**Hénoch** * et de **Baruch** *. Dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse de **Jean** * en marque un sommet.

Apocryphe. Du grec *apokruphos*, « caché », « tenu secret ». Qualificatif que les juifs, puis les protestants, donnèrent à des écrits de la traduction grecque de la Septante, mais absents de l'original hébraïque. Il s'agit de passages de livres (Daniel, Esther, Jérémie, Psaumes), et de livres entiers (Esdras, Judith, Maccabées, Sagesse de Salomon, Siracide, Tobit). Ils figurent dans la version latine de l'Église catholique, qui de son côté appelle « apocryphe » tout ce qui ne figure pas dans le Second Testament, lequel fut fixé par le canon (règle).

Apollinaristes. Voir Apollinaire.

Apologie, apologiste, apologétique. Le mot « apologie », ainsi que « apologue », viennent du latin *apologia*, « justification », et plus précisément un discours de défense, en matière de droit ou de religion. Au sens chrétien, il s'applique aux premiers fidèles qui durent défendre leur foi et en développer les ressorts. La théologie comprend ainsi l'apologétique, étude de ce courant né au IIe siècle.

Araméen. Voir Aram.

Arche d'Alliance. Coffret contenant les tables de la loi que Dieu remit à Moïse. Signe de la protection divine, ce meuble en acacia est entièrement plaqué d'or. Après la mort de Moïse, l'arche accompagne les Hébreux dans la conquête de la Terre promise. Absente durant l'époque des Juges (vers 1200-1050 av. J.-C.), elle réapparaît au temps du prophète **Samuel** * (XIe siècle). Volée par les Philistins, qu'elle accable de maux divers, elle revient en Israël, où le roi **David** * (vers 1010-970) la récupère. Entrée triomphalement à Jérusalem, elle prend place dans le Saint des Saints du Temple. Elle disparaît en 587, après la prise de la ville et l'incendie du sanctuaire par les Babyloniens.

Archimandrite. Dans le monde chrétien orthodoxe, le supérieur d'un ou plusieurs monastères. En grec, ce mot signifie d'ailleurs « chef [archi-] de bergerie [-mandrite] ». Il est aussi accordé de manière honorifique à des prêtres.

Arhat. « Méritant », en sanscrit. Dans le bouddhisme Hinayana (Theravada), saint ayant atteint le plus haut degré de sagesse et de pureté intérieure grâce aux enseignements du Bouddha. Le mot équivalent en chinois est *lo-han* (*rakan* en japonais, *gnasbrtan* en tibétain).

Arianisme, arianiste. Doctrine d'**Arius** * selon laquelle le Père (Dieu), le Fils (**Jésus** *) et l'**Esprit saint** * qui composent la **Trinité** * ne sont pas d'égale divinité et sont distincts. En clair, Jésus fut un homme : inférieur à Dieu, il lui est subordonné. Seul Dieu est éternel.

Arminianisme. Voir Armenius.

Aryen. Francisation du terme *ârya* (« noble », « excellent ») que s'attribuaient les populations installées en Inde (Indo-aryens) et en Iran (Irano-aryens), dont les langues (sanscrit et avestique) sont très proches. D'origine imprécise, peut-être des steppes d'Asie centrale, les Irano-aryens gagnèrent l'actuel Iran au IIe millénaire avant notre ère, et les Indo-aryens la vallée de l'Indus il y a 3 500 ans environ.

Assyrie, Assyrien. Empire de Mésopotamie dont l'origine remonte à 2000 av. J.-C. Émergeant au XVIe siècle, avec Assur pour capitale, l'Assyrie s'avère une puissance redoutable, souvent rivale de Babylone. À partir du Xe siècle, elle mène une série de grandes conquêtes qui mènent ses troupes jusqu'en Égypte et en Iran. Dans ce vaste territoire est englobée la petite Samarie, royaume israélite du Nord tombé en 722. Mais cet apogée prend fin en 610. L'Assyrie est vaincue par une coalition entre Babylone et les Mèdes iraniens.

Avesta. Livre sacré du mazdéisme zoroastrien, dont les parties les plus anciennes (les *Ghâtas*, hymnes en l'honneur d'Ahura Mazda attribuées à Zarathoustra) sont contemporaines des Veda indiens, soit il y a 3 000 à 3 500 ans. La première traduction de l'*Avesta* est effectuée par le Français Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805).

Avestique. Langue de l'Avesta et plus ancien rameau du groupe linguistique indo-iranien, avec le vieux perse. Proche du védique, la langue des Veda indiens.

Ayatollah. De l'arabe *ayat Allah*, « signe de Dieu ». Titre du chiisme duodécimain conféré depuis le XIXe siècle à d'éminents religieux, dont les décisions sont très respectées. Recrutés parmi les mollahs, les ayatollahs sont le fondement du système politique d'Iran depuis la Révolution islamique (1979), dont l'initiateur fut Rûhollah Mûssavi **Khomeyni** *, qui revendiquait le titre d'ayatollah suprême.

Aztèques. Migrant de leurs terres à la fin du XIIe siècle, les Aztèques s'installent dans la vallée de l'actuelle Mexico, où ils fondent leur capitale, Tenochtitlán, vers 1325. Les conquistadors espagnols signent la fin de l'empire à partir de 1520.

Babylone, Babylonien. Empire de Mésopotamie apparu au XVIIIe siècle av. J.-C. sous l'impulsion d'**Hammourabi** *. En repli au XIe siècle puis supplanté par l'Assyrie entre 729 et 626, il renaît, vainc les Assyriens et domine le Proche-Orient jusqu'à la prise de Babylone, la capitale éponyme, par le Perse Cyrus le Grand (539). Alexandre le Grand en fait sa capitale et y meurt (323). Babylone connaît ensuite un lent déclin.

Barattage de la Mer de lait . Récit rapporté par trois textes postérieurs aux Veda : le *Mahâbhârata*, le *Râmâyana* et le *Vishnu Purâna*. Voir Amrita.

Barde . L'une des trois fonctions éminentes du monde intellectuel des Celtes, avec les druides et les vates (devins et sacrificateurs). Poètes, ils interprétaient les chants sacrés en s'accompagnant d'un instrument ressemblant à la lyre.

Béatificatio . Voir Canonisation.

Bhagavad Gîtâ. Partie du *Mahâbhârata* mettant en scène Arjuna conseillé par **Krishna** *. Voir Pandavas.

Bible . Du grec *ta biblia*, « livres saints ». L'Église chrétienne a appelé ainsi l'ensemble constitué de ce qu'elle appelle les « deux Testaments ». Le premier correspond à une partie essentielle de la Bible hébraïque, que les juifs nomment *Tanakh*, nom composé des lettres commençant les titres de ses trois parties : Torah, Neviim (prophètes) et Ketouvim (écrits ou hagiographes).

Bodhisattva . « Être d'illumination », en sanscrit. Il cherche à réaliser le nirvâna afin de devenir le prochain Bouddha (bouddhisme Theravada), ou à démontrer une parfaite compassion et une parfaite solidarité avec les êtres, pour atteindre l'état de bouddha (bouddhisme Mahayana).

Bosatsu . Forme japonaise de bodhisattva.

Bouddha . « Qui s'est éveillé ». 1. Nom propre désignant en particulier le fondateur historique du bouddhisme, Siddhârta Gautama (VIe-Ve siècles av. J.-C. environ). Il fut précédé par d'autres Bouddhas et sera suivi par **Maitreya** *, le Bouddha du futur. 2. Nom commun : celui qui s'est éveillé, qui a atteint la parfaite Illumination et a éveillé les autres.

Brahmanisme . Nom donné en Occident à l'hindouisme après la période védique. Il s'est considérablement enrichi au fil du temps. C'est aussi le culte de **Brahmâ** *.

Cadi . Juge en Islam.

Calame . Morceau de roseau (*calamus*, en latin) taillé servant à écrire sur des supports, dont des tablettes d'argile molle. Il est toujours employé en calligraphie.

Califes . Successeurs de Mahomet. Le califat a été aboli en 1924 par Mustapha Kemal **Atatürk** *, chef de l'État laïc de Turquie. Les quatre premiers califes sont dits Rachidoun (« bien guidés ») en raison de leurs qualités propres et de leur relation proche avec le Prophète. Il s'agit dans l'ordre d'**Abû Bakr** *, **Omar** *, **Othman** * et **Ali** *.

Canaan . De l'hébreu *Keba'an*, « Pays de la pourpre », référence aux artisans connus, au nord de ce pays, pour la production de cette couleur royale extraite d'un coquillage. S'étendant du sud de la Phénicie jusqu'au désert du Néguev, Canaan correspond en gros à la Terre promise par Dieu à Abraham et au royaume antique d'Israël. Il est limité à l'ouest par la Méditerranée, et à l'est par la vallée du Jourdain et la mer Morte.

Canonisation . Titre suprême donné aux catholiques jugés les plus émérites, c'est-à-dire les saints. Ils doivent d'abord être « **vénérables** » serviteurs de Dieu, distinction sans culte public, puis « bienheureux » (*beatus*, en latin) à l'issue d'une

enquête minutieuse. Cette béatification, d'abord populaire, fut officialisée par l'Église à la fin du Moyen Âge. Elle autorise un culte local, ou au sein d'un ordre monastique par exemple. Une fois béatifié, le candidat – nécessairement décédé – est l'objet d'un procès en canonisation (selon le droit canon, la loi de l'Église). D'abord accordée par les évêques, puis réservée aux seuls papes depuis la fin du XIIe siècle, cette procédure est assurée au Vatican par la Congrégation pour la cause des saints créée en 1969, qui étudie l'enquête minutieuse sur la vie de ce candidat, qui a fait l'objet d'une cause (candidature). Le dossier accepté, il est examiné encore par les cardinaux et les évêques du Saint-Siège, puis, s'il est approuvé, transmis au pape, qui a le pouvoir de décréter la canonisation. Partant du principe que la sainteté n'est pas un titre de gloire, les orthodoxes possèdent cependant aussi des saints qui, par leur existence exemplaire, ont aussi montré le chemin – certains sont communs avec les catholiques. Les personnes concernées font également l'objet d'une canonisation officielle.

Carmes, carmélites . D'après la tradition, au IXe siècle av. J.-C., le prophète **Élie** *, ardent défenseur du judaïsme, se rend au mont Carmel, en Palestine, pour y prier et méditer dans une grotte. Au début du christianisme, ce lieu propice à la solitude attire des ermites qui se placent sous son patronage. Fondé au XIIe siècle, l'ordre du **Carmel** , installé sur un promontoire, s'inscrit dans la continuité : silence, pauvreté, travail et prière en sont les fondements. Les religieux se dotent d'une règle monastique, rédigée (1206-1214) par saint **Albert Avogadro** , patriarche de Jérusalem, et approuvée par le pape **Innocent IIIe** en 1226. Mais, après l'échec de la septième croisade (1249), ils doivent quitter leur monastère de Notre-Dame. Parvenus en Occident, ils subissent l'influence des Dominicains et se consacrent aux missions et à l'enseignement. Ce changement leur vaut le surnom de « mitigés », dont la branche féminine apparaît en 1452. La vie contemplative, l'oraison (prière silencieuse), les références au Carmel et l'amour donné par Dieu restent néanmoins les piliers de l'ordre.

Carthage . Fondée à la fin du IXe siècle avant notre ère par les Phéniciens, qui importèrent de nombreux traits de leur religion, Carthage était située près de Tunis. Prospérant grâce au commerce, elle gagna en importance en Méditerranée, au point qu'elle rivalisa avec les Grecs, et surtout avec les Romains. À l'issue des guerres puniques, elle fut prise et détruite par les armées romaines en 124 av. J.-C. et rebâtie deux ans plus tard, pour devenir, entre autres, un centre intellectuel, notamment chrétien.

Catacombes . Ces « cimetières souterrains » (du grec *kata*, « de haut en bas », et du latin *tumba*, « tombe ») creusés par les Romains pour pallier la surpopulation ont servi de refuge aux chrétiens pendant les persécutions car, le séjour des morts étant sacré, les soldats ne pouvaient y pénétrer. Les catacombes ont été recouvertes de symboles, de mosaïques et de fresques célébrant les défunts. À la fin du Ve siècle, elles cessent d'accueillir

des sépultures au profit des cimetières intra-muros. Voir Damase.

Catéchèse, catéchisme . Du grec *katêkhein*, « faire retenir » de vive voix. La catéchèse est l'enseignement de la foi, notamment au travers du catéchisme transmis aux enfants ou encore aux catéchumènes, adultes ou jeunes gens se préparant au baptême.

Catéchumène . Formé en vue du baptême.

Cathares . Du grec *katharos*, « pur ». Mouvement religieux jugé hérétique par l'Église catholique. D'origine complexe, les cathares rayonnèrent surtout en France, en particulier dans le Sud, du XI[e] au XIII[e] siècle. Austère et exigeant, accessible par une forme de baptême, le consolament, le catharisme rassemblait des « parfaits » menant une vie ascétique, éloignée du matérialisme, croyant au dualisme entre le bien et le mal. Pourchassés et persécutés, ils se maintinrent dans leurs forteresses, dont Monségur (Ariège), qui tomba en 1244.

Catholique . Du grec *katholikos*, « universel ». Absent des évangiles, ce mot est adopté au concile de Constantinople (381), lorsque l'Église se déclare « une, sainte, catholique », c'est-à-dire répandue dans le monde d'alors. Après la partition en deux de l'Empire romain (395), cette question de l'universalité oppose l'Église de Constantinople (Orient) et celle de Rome (Occident). Celle-ci se fait ainsi appeler catholique parce qu'elle s'appuie sur sa légitimité, sa primauté dans le christianisme, son ancienneté et sa diffusion mondiale.

Cauris . Petits coquillages liés au cola. Il s'agit du *Cypraea moneta*, qui doit son nom latin au fait qu'il servit de monnaie en Afrique de l'Ouest et en Chine. Il vit dans l'espace indopacifique, notamment aux Maldives.

Cénobite, cénobitisme . « Vie en commun » (*koinobion*) inaugurée par **Pacôme** * en 323, qui consiste à tout vivre en commun, des repas aux offices.

Chan . Mot chinois, abréviation de *chan na*, traduction du sanscrit *dhyâna*, « méditation ». Le fondateur de ce bouddhisme est **Bodhidharma** * au VI[e] siècle, et le grand promoteur, **Huineng** *, au siècle suivant.

Chanoine . Pour assurer le service de son église et assurer les missions pastorales, saint **Augustin** * s'entoura de clercs appelés chanoines (du latin *canonicus*, « soumis à une règle »). Il existe deux catégories de chanoines. Les chanoines séculiers sont des prêtres. Nommés par les évêques, attachés à un diocèse, ils forment le chapitre d'une cathédrale ou celui d'une collégiale et assurent les offices. Les chanoines réguliers vivent en communautés monastiques selon la règle d'Augustin. Ils regroupent aujourd'hui un certain nombre de congrégations (augustins, prémontrés de saint **Norbert** *...).

Chavouot . « Fête des Semaines », le cinquantième jour après **Pessah** (Pâque), ce qui en fait aussi la **Pentecôte** (du grec *pentecostê*, « cinquantième »). Ce rendez-vous est dit également Prémices, référence aux prémices des moissons offertes autrefois au Temple de Jérusalem. Dans les synagogues, ornées de fleurs et de verdure, on célèbre la Torah, les tables de la Loi offertes par Dieu à **Moïse** * cinquante jours après la sortie d'Égypte.

Cheik . De l'arabe *shaykr*, « vieux » ou « vieillard ». À l'origine, un ancien respecté au sein d'une tribu pour sa sagesse et son expérience, qu'il fût ou non un chef. Après l'arrivée de l'islam, ce mot s'appliqua aussi à des religieux connus pour leur savoir, notamment dans le soufisme – l'équivalent iranien est le *pîr*. Dans l'Empire ottoman, le Cheikh al-Islam, titre apparu au XVI[e] siècle, était le grand dignitaire religieux.

Chérif . Terme ayant évolué avec le temps, chérif est la francisation de l'arabe *sharîf*, « de noble naissance ». Il désigne les descendants du Prophète. Certains furent puissants, comme les Chérifs de La Mecque qui gouvernèrent du X[e] siècle jusqu'à 1924, lorsqu'ils furent destitués par les Wahhabites, fondateurs du royaume d'Arabie Saoudite (1932). D'autres sont à l'origine de la dynastie des Alaouites, qui règnent sur le Maroc.

Chiisme duodécimain . Forme de chiisme se réclamant d'Ali et de douze imams historiques (VII[e]-IX[e] siècle).

Chiisme, chiite . De *chi'at Ali*, le « parti d'**Ali*** », cousin et gendre de Mahomet. Apparu après l'assassinat d'Ali, en 661, le chiisme est la deuxième grande famille de l'islam, après le sunnisme majoritaire. Puisant son origine en Iran, il reconnaît la révélation du Coran, l'unicité de Dieu et Mahomet en tant que Prophète de Dieu. Il considère Ali comme le quatrième et dernier véritable calife, et vénère ses deux fils martyrs, **Hasan*** et **Hussein** *. Religion officielle d'Iran, il a gagné d'autres pays, dont l'Irak, où se trouvent deux lieux saints : Karbala, qui abrite le tombeau d'Hussein, et Nadjaf, où se trouve celui d'Ali.

Chtonien . Du grec *khthôn*, « terre ». Dans la mythologie grecque, désigne les divinités à prédominance féminine, issues des cultes agraires de la Terre mère, d'origine crétoise et orientale. Elles font pendant aux dieux ouraniens.

Cinq rouleaux . *Megillot* en hébreu : ***Esther****, *Cantique des Cantiques*, *Lamentations de* ***Jérémie****, ***Qohélet**** et ***Ruth****. Ces ouvrages sont lus lors de diverses célébrations de l'année.

Cola . Fortifiant et stimulant, le cola est très prisé en Afrique de l'Ouest, où ses graines ou noix sont mastiquées fraîches. Utilisées autrefois comme monnaie, notamment par les Fons, elles sont offertes en cadeau et dans le cadre de rites. Elles servent aussi de support de divination (par exemple le *fa* des Fons).

Commende . Principe ancien, officialisé en 1516 par François I[er], consistant à offrir à des clercs ou des laïcs des domaines ecclésiastiques dont les revenus étaient parfois considérables. Cadre de nombreux abus, il fut supprimé à la Révolution française.

Concile . Le mot de « concile » est donné aussi aux quatre premières assemblées du bouddhisme, dont l'authenticité et le déroulement ne sont pas toujours clairs. Le premier se déroula juste après la mort du Bouddha.

Concordat . « Faire cœur ensemble », en latin. Accord diplomatique entre le Saint-Siège et un État souverain, qui fixe la nature des relations entre les deux partis, notamment en matière de liberté religieuse.

Convers . Ou « frère lai », chargé des tâches matérielles et domestiques dans un monastère.

Croisades . Campagnes orchestrées par l'Europe catholique et la papauté, en vue de reconquérir la Terre sainte (Palestine et Jérusalem), occupée par les musulmans. Leur nom vient de la croix tracée dans le dos des participants (peuple, seigneurs, moines, religieux, rois…). Lancée en 1095 par le pape Urbain II, la première croisade promet l'indulgence plénière, c'est-à-dire la rémission totale des péchés. À Jérusalem, elle instaure un royaume latin qui durera jusqu'en 1291. Après la huitième et dernière croisade, la Terre sainte est perdue. Première (1096-1099), deuxième (1147-1149), troisième (1189-1192), quatrième (1200-1204), cinquième (1217-1219), sixième (1228-1229), septième (1248-1254), huitième (1268-1270).

Derviche . Membre des confréries (*tariqa*) réunies autour d'un maître (*cheikh*) et vivant généralement dans la pauvreté.

Diacre, diaconat . Du grec *diaconos*, « serviteur ». Aux premiers temps de l'Église, il jouait le rôle d'assistant de l'évêque – le premier diacre est **Étienne** *. Dans l'Église catholique, le diaconat est une étape vers la prêtrise. Depuis 1965 et le concile Vatican II, il a repris sa vocation première et permanente. Ouvert aux hommes mariés, il forme aux célébrations liturgiques. Chez les orthodoxes, le diacre, intermédiaire entre le prêtre et les fidèles, joue en revanche un rôle liturgique important. Il existe aussi dans les Églises issues de la Réforme, pour des missions de charité, comme à l'origine.

Diaspora . « Dispersion », en grec. Désigne en priorité la dispersion des habitants d'Israël dans les pays voisins, émigration qui débuta il y a au moins 2 600 ans. La diaspora juive est présente aujourd'hui dans le monde entier.

Docteurs de l'Église . Ce titre officiel, inauguré en 1295 par le pape **Boniface VIII*** au bénéfice des Pères latins de l'Église catholique, est donné à trente-trois femmes et hommes dont la vie et la foi furent exemplaires. Leur œuvre, qui couvre l'histoire du christianisme (du IVe au XIXe siècle), a marqué la théologie et la doctrine catholiques. Près d'un tiers sont italiens, quatre sont français, huit sont des chrétiens d'Orient. Certains sont également Pères de l'Église, comme Ambroise, Augustin et Jérôme.

Druides . Personnages vêtus de blanc, formant l'élite intellectuelle celte. Détenteurs d'une science secrète qu'ils ne transmettent qu'oralement, ils sont chargés des cultes et des rites religieux. Leur formation, assurée par des anciens, pouvait durer des années. Le mot ne vient pas du grec *drûs*, « chêne », allusion au gui, leur plante sacrée cueillie avec une serpe d'or, mais plus sûrement de *dru-wid-es*, « les très savants ». À côté des druides existaient deux autres fonctions importantes : le barde et le vate (devin et sacrificateur).

Édom. « Roux », en hébreu. Royaume situé entre la mer Morte et la mer d'Aqaba. Grand ennemi d'Israël, il aurait pour ancêtre, selon la Bible, le frère jumeau de **Jacob** *, c'est-à-dire **Ésaü**, le « chevelu » roux.

Élam. Royaume né sur le Plateau iranien. Né vers 2400 avant notre ère, il connut plusieurs périodes avant de se disloquer en 539 et d'être absorbé par l'Empire perse.

Émir . Dérivé de l'arabe *amîr*, que l'on peut traduire à peu près par « commandant ». À partir du VIIe siècle et des grandes conquêtes musulmanes, le mot désigna un chef d'armée qui représentait le pouvoir du calife sur le territoire ainsi conquis. Il s'appliqua ensuite aux officiers supérieurs et à la garde des califes. Certains émirs occupaient des fonctions éminentes, comme, au Moyen Âge, le responsable de la flotte, l'*amîr el-bahr* (d'où vient le français « amiral »), ou encore celui qui commandait la caravane du pèlerinage à La Mecque, *amîr al-hadjj*. Quant au titre très prestigieux d'*amîr al-mu'minîm*, « prince » ou « commandeur des croyants », il remonte au deuxième calife, **Othman** * (mort en 656). Il était réservé aux califes jusqu'à l'abolition du califat en 1924.

Ermite . Du grec *eremos*, « désert ».

Eschatologie . Ce qui a rapport à la fin des temps, dont le Jugement dernier, l'enfer ou la résurrection.

Eucharistie . Du latin *eucharistia*, « action de grâces ». Rite institué par Jésus lors de la Cène, son dernier repas, la veille de sa crucifixion. Aux apôtres, il demande de partager le pain (symbole de son corps qui va souffrir pour le salut des hommes) et le vin (le sang qu'il va verser). Ce rite, que l'Église appellera « eucharistie », permet à chaque chrétien de ressentir sa présence. Avec le baptême, autre sacrement fondamental, il communie à la mort et la résurrection du Christ. Dans le Nouveau Testament, le plus ancien témoignage revient à Paul, soit vers 56. Les protestants préfèrent parler de « cène » plutôt que d'eucharistie.

Évangile et évangiles . Du latin *evangelium* (« bonne nouvelle »), issu du grec *euangelion*, « sacrifice pour une bonne nouvelle ». Pour le christianisme, l'Évangile (nom propre) est la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus : contrairement au judaïsme officiel de son temps, tout un chacun peut avoir accès au Royaume de Dieu, quelle que soit sa condition, qu'il soit ou non pécheur. Par extension, les évangiles sont les récits qui, écrits à partir d'une tradition orale, magnifient la mission et la personne de Jésus le Sauveur. À la fin du IVe siècle, lorsque le canon (règle) de l'Église sélectionne les vingt-sept textes qui figureront dans le Nouveau (ou Second) Testament, elle en retient quatre, rédigés de 65 à 90 environ. Ces évangiles « canoniques » ont pour auteurs **Matthieu** *, **Marc** *, **Luc*** et **Jean** *. Les trois premiers sont dits « synoptiques » (vue d'ensemble) en raison de points communs (plan, sources, récits, citations, style…), tout en possédant leur caractère propre. Le quatrième se distingue par sa structure différente et son style profond.

Falsafa. Courant philosophique musulman inspiré des Grecs, né à la fin du VIIIe siècle.

Fatwa . Avis juridique prononcé par une autorité religieuse sur tel ou tel point de la loi, la *chariah*. La fatwa (*fatawi* au pluriel) peut porter sur des domaines religieux, mais aussi sur la médecine, l'économie ou la vie sociale. Émise à partir d'une requête officielle ou privée, elle est discutée et doit être argumentée. Sans déroger aux principes essentiels de l'islam, elle prolonge le Coran et les *hadith*, les législations fondamentales, et permet d'adapter le monde musulman aux évolutions contemporaines. Ce sens premier

prévaut évidemment sur les *fatawi*, extrêmement minoritaires, qui sont émises à l'encontre de personnes et préconisent la mort.

Filioque . « Et du Fils », en latin. Sujet de discorde qui contribua à la rupture entre Église d'Occident et Église d'Orient (1054). Au sein de la **Trinité** *, et selon le Credo (base de la foi chrétienne), « le Saint-Esprit procède du Père », c'est-à-dire de Dieu. Au VI[e] siècle, le Filioque, selon lequel le l'**Esprit saint** * procède aussi du Fils, est ajouté, sans doute en Espagne, et se répand en Occident. Par la suite, des incompréhensions théologiques et linguistiques provoquent l'indignation des Orientaux, pour qui tout vient du Père par le Fils. Le « et », de trop, est une hérésie. En 867, **Photius** * condamne Rome, avant d'être désavoué par le concile de Constantinople (869-870). Aujourd'hui, le Filioque est toujours un sujet sensible, mais très dépassionné, notamment grâce à l'œcuménisme.

Finno-Ougriens . Ce terme englobe de nombreux peuples dont les langues ont un ancêtre commun. On parle aussi de groupe finno-ougrien ou ouralo-altaïque. Cette famille rayonne dans l'ouest de la Sibérie, le long de la Volga (Russie), en Estonie, en Laponie (les Sami ou Same, premiers occupants de la Finlande) et en Finlande. Les langues rassemblant le plus grand nombre de locuteurs sont le hongrois, le finnois et l'estonien. Les noms et certaines des caractéristiques des dieux varient selon les peuples.

Fon . Appelés anciennement Dahomey ou Dahoméens, du nom du grand royaume de Dan Homé, les Fons sont établis au sud du Bénin.

Gaon . Voir Zalman, Élie ben Salomon.

Genèse . Ce livre, constitué de diverses sources, évoque la création du monde, Adam et Ève, Noé et le déluge, la tour de Babel (les hommes sont condamnés à parler des langues différentes), une longue série de personnages, dont **Hénoch** * et **Mathusalem** *. Il raconte les patriarches aux sources d'Israël – **Abraham** *, **Isaac** *, **Jacob** * – et se termine sur les péripéties de **Joseph** *, fils de Jacob. Ce livre fut achevé après le retour de l'exil de Babylone (538 av. J.-C.), lorsque le Perse **Cyrus le Grand** * permit aux Israélites de retrouver leur terre. Les lettrés réfléchirent sur le rôle de Dieu qui avait permis au judaïsme et à Israël de survivre. Il prit donc l'aspect du créateur tout-puissant à l'« origine » (*genesis*, en grec) du monde, c'est-à-dire au « commencement » (*Berechit*, en hébreu), titre de la Genèse dans la Bible hébraïque.

Geonim . Voir Zalman, Élie ben Salomon.

Ghaznévides . Voir Mahmûd de Ghazna.

Gnosticisme, gnostique . Du grec *gnôsis*, « connaissance ». Actif du II[e] au IV[e] siècle, le gnosticisme est un courant ésotérique et mystique. Il considère que les êtres spirituels ont reçu de Jésus la gnose qui leur donne accès à la part du plérôme (le divin qui englobe tout), leur permet de comprendre que le monde fut créé par une force maléfique et non par Dieu (lequel est parfois assimilé à cette force), et qu'il convient de se débarrasser de son enveloppe charnelle, source inévitable d'impureté, afin d'atteindre le salut.

Grégorien . Issu du nom Grégoire, ce mot a été donné au calendrier institué en 1582 par le pape Grégoire XIII, et calé sur le cycle solaire. Il se rapporte aussi au pape **Grégoire le Grand** * (590-604), à qui est attribué à tort le chant grégorien, apparu en fait vers 700 dans les milieux bénédictins. Il désigne enfin une importante réforme de l'Église catholique menée par le pape **Grégoire VII**[e] (1073-1085).

Guru . « Maître spirituel », en sanscrit. Lama est son équivalent tibétain.

Hadith . « Récits » ou « propos » en arabe. Ce sont des avis, des décisions, des commentaires ou des faits et gestes de Mahomet. Indépendants et complémentaires du Coran, la source suprême de l'islam, ils furent consignés après la mort du Prophète par certains de ses compagnons. Une longue chaîne de transmission aboutit à des recueils au IX[e] siècle de l'ère chrétienne. Ces ouvrages sont classés selon leur fiabilité, des plus authentiques aux plus contestables. Les deux recueils de référence sont d'ailleurs dits *al-Salîh* (« authentique »). Les auteurs sont **Muslim ibn al-Hajjâj** * (vers 818-875) et **al-Bukhâri** * (810-870).

Hébreux . Selon la Bible, les Hébreux descendent de **Sem** *, fils de **Noé** *. **Abraham** *, situé vers le XVIII[e] siècle av. J.-C., est le premier à recevoir ce nom. Les Hébreux s'installent ensuite en Égypte grâce à son arrière-petit-fils Joseph*. Réduits ensuite en esclavage, ils sont libérés par **Moïse** *, et retrouvent la terre d'Abraham, c'est-à-dire Canaan, où ils deviennent les Israélites, les habitants du royaume d'Israël, qu'ils fondent, surtout avec **David** * et **Salomon** *. Au sens large, le terme « Hébreux » continuera de désigner les populations juives d'Israël, jusqu'à la disparition de toute indépendance, après la révolte de **Bar Kokhba** * en 135 de notre ère. Il est d'ailleurs encore en usage aux tout premiers temps du christianisme, ce qu'illustre l'épître aux Hébreux du Second Testament. Sur le plan historique, l'origine des Hébreux est difficile à déterminer. La thèse la plus courante en fait les descendants des Apirous, des pillards nomades qui furent asservis par les Égyptiens avant d'envahir Canaan au XIV[e] siècle avant notre ère.

Hérésie . Du grec *hairesis*, « choix particulier ». Au sens premier, et religieux, c'est la remise en cause des éléments centraux d'une foi. Pour le christianisme, il s'agit ainsi d'une incompatibilité fondamentale avec les dogmes (vérités de la foi que l'on ne peut contester) définis justement très tôt par l'Église majoritaire pour battre en brèche des doctrines différentes. Par exemple, elle dut réagir contre **Arius** * (256-336), après qui le terme « hérésie » prit justement un sens péjoratif.

Hésychasme . Recherche de la « paix » (*hesycha*, en grec) intérieure par la prière, l'invocation du nom de Jésus, en se concentrant sur sa respiration. Cette quête de l'énergie divine existe toujours dans le monachisme orthodoxe.

Hinayana . « Petit Véhicule », qualificatif péjoratif donné au Theravada par les adeptes du bouddhisme Mahayana.

Hindi . Groupe de langues du nord de l'Inde, la forme occidentale étant la langue officielle de la Fédération indienne.

Hindouisme . Mot né en Occident au XIXe siècle. Il désigne la religion traditionnelle (et multiforme) de l'Inde, que les Indiens appellent Sanâtana-Dharma (« religion éternelle »). L'hindouisme ne comprend donc pas le jaïnisme, le sikhisme, le judaïsme, le christianisme ni l'islam présents dans le pays.

Hittite. Originaires d'Anatolie, les Hittites forment l'empire le plus puissant du Proche-Orient entre les XIVe et XIIe siècles av. J.-C.

Holocauste . « Destruction par le feu », sacrifice traditionnel d'Israël.

Hourrite, Hurrite . Nom désignant une langue et un peuple implanté en Haute-Mésopotamie, sur le cours inférieur du Tigre. Arrivés au milieu du IIIe millénaire av. J.-C. environ, les Hourrites se répartissent ensuite en petits royaumes, et gagnent le nord de la Syrie et la Palestine. Vers le XVIe siècle, leur histoire s'efface au profit du Mitanni, royaume qu'ils cofondent avec les aryens, et qui devait durer quelque deux siècles.

Huguenot . Mot apparu vers 1520 en Suisse, dérivé de l'allemand *Eidgenossen*, « confédérés » de Genève opposés au duc de Savoie, parti que dirige Hugues Bezançon. Il gagne la France dès la décennie suivante.

Idiorythmie . C'est-à-dire « à son propre rythme ». Les moines occupent une cellule particulière, peuvent jouir de leur argent (qui sera donné au monastère après leur mort) et gèrent leur temps, excepté l'office du soir, partagé en commun.

Ijtihâd. « Effort » de réflexion personnelle. Il s'agissait, dans les premiers temps de l'islam, de réfléchir et de discuter, en conformité avec les écoles juridiques, sur des points non traités dans le Coran et la *sunna*, mais en conformité avec ceux-ci. Dans le sunnisme, devant la surabondance de mesures, il fut décidé au Xe siècle environ de fermer l'*ijtihâd* – ce qui ne l'empêcha pas de se poursuivre au sein des écoles juridiques par l'intermédiaire des savants, et au sein d'États afin de répondre, encore, au souci de modernité. Dans le chiisme duodécimain, les mollahs ont officiellement l'autorité de l'*ijtihâd*, c'est-à-dire de réinterpréter la loi (*chariah*).

Immaculée conception . Ce n'est pas la Vierge **Marie*** donnant miraculeusement naissance à **Jésus***. Marie, mère de Dieu, est née exempte de toute faute et de tout péché, c'est-à-dire pure, sans la moindre souillure. En 1854, l'Église catholique en a prononcé le dogme.

Inca . Empire fondé par des populations qui, venues de la région du lac Titicaca, s'installèrent vers 1100 au centre de la cordillère des Andes. Le premier roi, ou Sapa Inca, est **Manco Capac***, qui vers 1200 fonde la capitale, Cuzco. Au fil du temps naît ce vaste empire auquel Pachacutec (1438-1471) apporte son âge d'or. Mais Francisco Pizzaro et ses conquistadors espagnols y mettent fin après avoir exécuté le dernier empereur Atahualpa, en août 1533, et massacré nombre de ses sujets.

Index . L'index est l'« indicateur », mais aussi la « liste » établie par l'Église catholique dans son « catalogue des livres interdits » (*Index librorum prohibitorum*). Le pape **Paul VI*** l'a supprimé en 1966.

Indulgences . Dans l'Église catholique, remise des punitions infligées aux pécheurs qui se repentent. Remontant à l'époque des persécutions romaines où des chrétiens renièrent leur foi pour sauver leur vie, ce qui posa l'épineuse question de leur réintégration, ce principe s'imposa et fut codifié par la papauté au XIe siècle. Totale (plénière) ou partielle, cette indulgence donna progressivement lieu à un commerce que finit par dénoncer en 1517 **Martin Luther***, promoteur de la Réforme protestante. Depuis le concile Vatican II (1962-1965), les indulgences, plénières (en petit nombre), partielles ou ponctuelles, doivent être motivées par la volonté de se tourner vers l'amour de Dieu, seul à pouvoir pardonner.

Infaillibilité . C'est « échapper à l'erreur ». Apparue dès le IIe siècle, elle concerne d'abord l'Église, à qui Jésus donna le pouvoir de transmettre sa parole. S'appuyant sur les évangiles canoniques, l'Église, assistée par l'Esprit saint, peut ainsi émettre des avis en matière de foi et de morale. Pour l'Église catholique, le pape, en tant que chef garant de son unité, bénéficie de l'infaillibilité dite « pontificale », qui s'est imposée à l'issue d'une longue évolution. Mais il l'utilise dans un cadre particulier. Au cours d'un enseignement extraordinaire, il se prononce solennellement sur un sujet capital, sa décision étant infaillible puisqu'il est assisté par Dieu. Cette prérogative a été confirmée par un dogme proclamé au concile Vatican I (1870). L'infaillibilité nécessite cependant l'adhésion de tous les fidèles. Elle est rejetée par les orthodoxes et les protestants.

Inquisition . Du latin *inquisitio*, « enquête ». Motivée par la lutte contre les hérésies apparues dès le IIe siècle, et qui, pour l'Église, compromettent son autorité, l'Inquisition est créée au sein de l'Église catholique par le pape **Innocent III*** (1198-1216) afin de contrecarrer surtout le catharisme et de préserver l'interdépendance entre le politique et le religieux. Encadrés par une législation sous Grégoire IX (1231), ces tribunaux d'exception, animés par des évêques aidés surtout de dominicains et de franciscains, reposent sur la dénonciation. Hérétiques, blasphémateurs supposés, sorciers, musulmans, juifs ou simples opposants à l'Église sont jugés, voire soumis à la « question », torture officialisée dès les années 1250. Pour les bûchers, le feu est allumé par le bras séculier (civil), également très actif en matière de jugements. Mais les excès et les abus sont dénoncés. En 1542, **Paul III*** réforme l'Inquisition et crée la congrégation de la Suprême-Inquisition contre les protestants. L'Inquisition disparaît en France au XVIIIe siècle. En Espagne, elle pourchasse les *conversos*, juifs et musulmans convertis de force puis relaps (« retombés » dans leur religion), avant d'être supprimée à son tour en 1834.

Islam . En arabe, c'est la « soumission de plein gré à Dieu (Allah) », où plutôt « s'en remettre à Dieu ». Ce n'est donc pas une quelconque servilité, mais une confiance totale en Dieu le Créateur et le Miséricordieux, qui voit tout, sait tout et entend tout. L'usage veut que ce mot devienne un nom propre lorsqu'il désigne l'ensemble du monde musulman, ses pays et ses civilisations.

Israélite . Nom donné historiquement aux habitants d'Israël (la Terre

promise), à partir du moment où les Hébreux y pénétrèrent, sous la conduite de Moïse.

Jaïnisme ou jinisme . Voir Mahâvîra.

Judéo-chrétien . Juifs de Palestine convertis à l'Évangile, qui continuèrent à pratiquer la Torah juive, rédigèrent des apocryphes avant de disparaître au IVe siècle.

Juif. Du latin *judaeus*, « habitants de Judée » ou Judéens. Nom donné aux Israélites revenus de l'exil à partir de 538 av. J.-C. et venus s'installer en Judée, province perse.

Juste . Pour les trois religions monothéiste, le juste est celui qui, par sa foi et son exemplarité, est conforme à la justice divine mais ne peut l'atteindre puisque Dieu, qui l'aide dans sa quête, en est le détenteur et le juste par excellence.

Justificatio . Par sa grâce (aide) et l'Esprit saint, Dieu peut faire de quiconque un juste participant à sa sainteté. C'est la justification qui peut conduire à l'état de saint.

Kaaba . « Cube ». La Kaaba existait avant Mahomet (vers 570-632). À La Mecque, ce sanctuaire de pierre, de 15 mètres de hauteur sur environ 12 mètres de côté, servait à vénérer des divinités du polythéisme arabe (**al-Uzza***, **al-Allât** *, **Manât** *). Depuis le Prophète, elle est la « Maison de Dieu » (*Baït Allah*) dressée au centre de la Grande Mosquée. Tout musulman se doit de prier dans sa direction (*qibla*). Lors du Hadjj, le pèlerinage annuel, les pèlerins tournent autour de la Kaaban dont l'un des angles renferme la Pierre noire, objet d'une grande ferveur et dont la matière est difficile à identifier.

Kabbale . Voir Moïse de León.

Kami. Mot signifiant « supérieur » en japonais. Au sens strict, désigne les divinités, soit des esprits divins, soit des humains divinisés après leur mort. Il est d'usage de distinguer les *kami* célestes (*amatsu kami*) et les *kami* terrestres (*kunitsu kami*). Le mot *kami* est à la source de « kamikaze », qui signifie « vent divin », référence à des tempêtes qui détruisirent miraculeusement les bateaux d'envahisseurs coréens et mongols en 1274 et 1281.

Lama. Dans le bouddhisme tibétain, c'est un « maître spirituel », équivalent du guru sanscrit.

Laure . Mot venant d'un terme grec signifiant « rue couverte ». Il désigne un monastère orthodoxe. Les ermites, dirigés par un higoumène, vivent dans un groupe de cellules. Outre la Laure des grottes de Kiev, il existe celles d'**Alexandre Nevski** * (Saint-Pétersbourg), du mont Athos, de saint **Daniel de Moscou** (fin XIIIe siècle) ou encore celle de Mar **Sabas** *, en Palestine (Ve siècle).

Levant . Zone côtière qui débute en Turquie et s'achève en Égypte. Elle comprend, du nord au sud, la Syrie, le Liban, Israël, l'Autorité palestinienne et la Jordanie.

Libre-Esprit . Courant de pensée, actif du XIIIe au XVIe siècle. L'**Esprit saint** * donne à chacun le pouvoir de réaliser librement ses désirs (notamment amoureux) sans craindre ou suivre une Église, une autorité supérieure.

Lusitanie . Région à l'ouest de la péninsule Ibérique, devenue province romaine et correspondant à l'actuel Portugal. Elle rassemblait des populations d'origine indo-

européenne fortement marquées par les voisins celtes.

Madrasa. « Lieu d'étude » en arabe. Appelée *medersa* au Maghreb, cette école, spécifique du sunnisme, remonte au Xe siècle. Complétant l'enseignement des mosquées, qu'elle jouxtait souvent, elle assurait une formation supérieure, juridique et théologique.

Mahâbbârata. Une des grandes épopées indiennes, rédigée du IVe-IIIe s. av. J.-C. au IVe s. apr. J.-C.

Mahayana . Bouddhisme du « Grand Véhicule ».

Mandala . Dans l'hindouisme, recueil d'hymnes du Rig-Veda. Dans le bouddhisme Vajrayana, surtout tibétain, c'est une représentation symbolique des puissances cosmiques servant de support à la méditation.

Mandarin . Du portugais *mandarin*, traduit par « conseiller ». Haut fonctionnaire influent de la Chine impériale, recruté par concours. Reconnaissables à leurs robes et leurs coiffes variant selon leur rang, les mandarins ont développé une langue aujourd'hui officielle en Chine.

Mari. Ville et royaume du Moyen Euphrate, fondé sans doute au début du IIIe millénaire av. J.-C. Très puissant et brillant sous les règnes de Yahdun-Lim, (vers 1825-1810 av. J.-C.) et de Zimri-Lim (1774-1761 av. J.-C.), Mari est prise et détruite en 1761 par **Hammourabi** *, souverain de Babylone.

Marrane . Du portugais *marrão*, « porc ». Surnom injurieux donné aux juifs d'Espagne et du Portugal qui, contraints de se convertir au catholicisme dès la fin du XIVe siècle, continuaient de pratiquer leur religion en secret. Pourchassés par l'Inquisition espagnole, ils s'enfuirent aux XVIe et XVIIe siècles, gagnant la Hollande protestante, l'Angleterre anglicane ou encore les terres musulmanes de Méditerranée.

Martyr, martyrologe . Du grec *martur*, « témoin ». Qualificatif donné à ceux qui, dès les débuts du christianisme, préférèrent mourir plutôt que de trahir leur foi. Les premiers martyrs constituèrent ainsi les premiers saints, dont la liste est contenue dans un martyrologe. Le judaïsme et l'islam comptent aussi leurs martyrs.

Mayas . Établis en Méso-Amérique dès 1500 av. J.-C., les Mayas fondent une civilisation au tout début du IXe siècle. Elle persista jusqu'en 1500 de notre ère environ, avec des périodes de gloire et de replis.

Mazdéisme . Voir Ahura Mazda.

Méso-Amérique . Partie de l'Amérique centrale allant de l'isthme de Panama à la vallée de Mexico, berceau de grandes civilisations précolombiennes.

Métropolite . Dans les Églises d'Orient et orthodoxes, l'équivalent de l'archevêque catholique, donc responsable de plusieurs évêchés regroupés au sein d'une province, la métropole (« ville mère », en grec).

Michnah . Mot dérivé de l'hébreu *chanah*, « répéter ». La Michnah consiste en des commentaires et des réflexions portant sur la Torah. Commencés environ trois siècles avant notre ère, ils furent en effet répétés par les générations successives en vertu de la tradition orale, mode de transmission prédominant. À mesure, ils formèrent une Loi orale dont les *tannaïm* réunirent les

jurisprudences (*halakhot*), soixante-trois traités (*massekhot*) contenus dans six ordres (*sedarim*).

Millénarisme . Apparu dans les premiers temps du christianisme, le millénarisme, ou doctrine du millénium, est la croyance au retour du Christ qui régnera mille ans, jusqu'au Jugement dernier.

Moab . Royaume voisin et rival d'Israël, situé en Transjordanie, à l'est de la mer Morte. Les Moabites semblent s'être installés aux XIV[e]-XIII[e] siècles av. J.-C., à la faveur de migrations. La Bible en fait souvent mention. Perdant sa souveraineté cinq ans après Jérusalem (en 587 avant notre ère), Moab devint une simple province des empires successifs.

Moine . Du grec *monos*, « solitaire ». Le moine – et la moniale – choisit cette condition et suit une longue formation. Selon la définition *stricto sensu* du monastère, il vit à l'intérieur d'une clôture, sous l'autorité d'un supérieur. Ses journées se décomposent en trois valeurs essentielles : la prière et les offices, la lecture des Écrits saints et le travail. Son existence est faite de chasteté, de pauvreté et d'obéissance au supérieur, les trois vœux qu'il prononce lors de son engagement définitif.

Mollah . Ou plutôt *molla*, dérivé de l'arabe *mawlâ*, « maître ». Équivalents des oulémas sunnites, les mollahs chiites sont des savants et des docteurs de la loi (*chariah*). En Iran, où ils fournissent les ayatollahs, ils forment un clergé à la fois religieux et politique, dont les décisions sont respectées, voire craintes.

Monachisme . Du latin *monachus*, « moine ». C'est une institution spécifiquement chrétienne, même s'il existe des styles de vie approchants dans le bouddhisme et en Inde. Il concerne presque exclusivement les catholiques et les orthodoxes. Certains courants protestants possèdent des communautés, mais qui n'en ont pas l'aspect radical.

Monachisme . Institution chrétienne regroupant les moniales et les moines, qui se consacrent à la prière et au travail.

Monophysisme . Doctrine d'**Eutychès** *. Du grec *monos*, « unique », et *phusis*, « nature ». Jésus n'eut qu'une seule nature, divine, qui absorba sa nature humaine. Voir Eutychès.

Moyen perse . Ou *pehlevi*, *pahlavi*. Héritier du vieux perse.

Mufti . Dans le sunnisme, jurisconsultes prononçant un avis juridique, c'est-à-dire une *fatwa*, et plus importants que les *cadis*. Dans l'Empire ottoman, ils avaient à leur tête le grand *mufti* qui, à Istanbul, était le conseiller juridique du sultan. Ces postes disparurent à l'instauration de la République de Turquie, en 1924.

Musulman . De l'arabe *muslim*, celui qui « se confie », « se soumet » à Dieu (Allah), mais dans une relation exempte de toute servilité.

Nabatéen . Arabes de culture araméenne, qui prirent la place du royaume d'Édom au VI[e] siècle av. J.-C. Leur royaume enrichi par le commerce avait pour capitale Pétra (Jordanie). En 106 de notre ère, la Nabatène est intégrée à l'Empire romain.

Œcuménisme . Signifie d'abord « terre habitée » ou « univers » (*oikouménê*, en grec). Nom donné au rapprochement entamé dans la seconde moitié du XIX[e] siècle par les Églises protestantes pour dépasser leurs différences. Puis, à partir de 1948 et la création du Conseil Œcuménique des Églises (COE), une concorde beaucoup plus large entre les différentes Églises chrétiennes, dont les orthodoxes. Le COE œuvre en direction de l'Église catholique, avec qui des terrains d'entente ont été trouvés. Le COE rassemble quelque 340 Églises d'horizons différents.

Orient ancien . Comprend les actuels Palestine, Israël, Liban (Phénicie), Irak (Mésopotamie), Syrie, Jordanie, Anatolie (Turquie), Iran (Perse).

Orthodoxe . Nom donné à l'Église byzantine après le Grand Schisme d'Orient (1054) avec l'Église de Rome (catholique). Ce nom lui vient de sa fidélité aux tout premiers conciles.

Ougarit, Ugarit . Site du nord de la Syrie, actuelle Ras Shamra (« Cap du fenouil »). L'apogée de cette cité prospère est riche se situe du XIV[e] au XIII[e] siècle av. J.-C. Elle a livré de précieux mythes.

Ouléma . De l'arabe *'ulama*, pluriel de *'alim*, « savant » en matière de sciences religieuses. Appelé aussi « docteur de la loi », l'ouléma est un érudit en théologie, en droit musulman et en textes sacrés. Influents dans le passé, ils jouent un rôle moins important, mais encore sensible et respecté, dans les pays musulmans s'étant inspirés des modes de gouvernement occidentaux. Dans le chiisme, l'équivalent est le mollah.

Ouranien . D'Ouranos, dieu grec du ciel. Dans la mythologie grecque, désigne les divinités à prédominance masculine, et d'origine indo-européenne. Ils sont liés aux divinités chtoniennes, de la « terre ».

Pacha . Titre honorifique attribué à de hauts personnages turcs, particulièrement à l'époque des Ottomans.

Païen, paganisme . Du latin *paganus*, le « paysan ». Nom donné par les chrétiens aux Romains et à tous ceux qui pratiquaient leur religion polythéiste, avant la chute de l'empire d'Occident (476). Il vient de ce que ces cultes étaient surtout pratiqués dans les campagnes. Par extension, il s'appliqua à toutes les religions autres que le christianisme et le judaïsme, même l'islam.

Pâli . Langue indienne dérivée du sanscrit.

Pape . Au début du III[e] siècle, le titre de pape, empreint de respect et d'affection, était déjà donné en Occident aux évêques en général. Il fut spécifiquement attribué à celui de Rome deux siècles plus tard, puis imposé par le pape **Grégoire VII*** (1073-1085). La plus ancienne liste des évêques de Rome est donnée par **Irénée de Lyon** * (vers 130-208), dans *Contre les hérésies*. Elle comprend, de 64 à 189 environ : Pierre et Paul (fondateurs de l'Église romaine), **Lin** ou **Linus** (que des Pères de l'Église considéraient comme le premier évêque), **Anaclet** ou Clet, **Clément** *, **Évariste** , **Alexandre I**[er], **Sixte I**[er], **Télesphore** , **Hygin** , **Pie* I**[er], **Anicet** , **Soter** et **Éleuthère** . L'autorité du pape, et ce faisant de l'Église catholique, commença à s'affirmer dans le christianisme sous le pape **Sirice** (384-399), et fut consolidée par le pape **Léon I**[er] **le Grand** * (440-461).

Parèdre . Dieu ou déesse associé(e) à une divinité principale.

Pentecôte. À la Pentecôte juive, l'**Esprit saint** * descendit sur les apôtres de Jésus, dont **Pierre** *, qui se mirent à parler des langues étran-

gères (c'est la glossolalie, ou don des langues). La première communauté chrétienne était en marche. Pour les chrétiens, la Pentecôte marque donc la naissance de l'Église.

Philistie, Philistin . Membres des « peuples de la mer », indo-européens d'origine imprécise, qui essaimèrent au XIV[e] siècle avant notre ère en Asie Mineure, sur la côte méditerranéenne du Proche-Orient et jusqu'en Syrie et en mer Égée. Les Philistins parvinrent à s'implanter sur l'actuelle bande de Gaza et adoptèrent les dieux de la région. Ils furent de grands ennemis d'Israël, qui ne parvint jamais à les soumettre totalement. Ils ont donné leur nom à la Palestine, qui, ironie de l'Histoire, signifie « pays des Philistins ».

Piliers de l'islam (cinq) . Il s'agit de la *chahadah* (profession de foi), de la *salat* (les cinq prières quotidiennes), de la *zakat* (aumône), du jeûne de Ramadan et du pèlerinage à La Mecque (*Hadjj*).

Prêcher, prédication . Enseigner et répandre l'Évangile.

Prédestination . Du latin *prædestinatio*, « choix prédestiné de Dieu ». Dieu a « réservé d'avance » (*prædestinare*) le destin de chacun, afin de mieux lui prodiguer son amour et sa grâce (aide). Le christianisme a repris cette thèse, mais en précisant que l'homme conserve sa liberté d'action. Le réformateur **Calvin** * et les jansénistes (**Jansénius** *) diront au contraire que Dieu a sélectionné des sortes d'élus dès leur naissance, promettant du même coup les autres à l'enfer. L'individu ne peut donc pas participer à son salut, ce qui s'oppose à l'acception de l'Église, pour laquelle le chrétien peut quand même compter sur son salut grâce à la miséricorde et à la justice que Dieu prodigue par son fils Jésus-Christ. Réfutant en général la prédestination, le judaïsme privilégie le libre arbitre, chacun en assumant les conséquences tout en pouvant compter sur la providence (*hachgahah*) de Dieu. Pour le sunnisme, famille principale de l'islam, tout homme est responsable de ses actes, de par la liberté que lui a conférée Dieu, tout-puissant et miséricordieux, au pouvoir incommensurable.

Prophète . Du grec *prophêtês*, « interprète d'une divinité ». Pour le judaïsme, le christianisme et l'islam, et selon son sens originel, le prophète a été choisi par Dieu pour transmettre sa parole. Il a été appelé par Dieu, sens du mot « vocation ». Ce mot s'applique d'abord à ces hommes qui, dans la Bible hébraïque, sont caractéristiques du judaïsme naissant, soit à partir du XIII[e]-XII[e] siècles av. J.-C. Chargés de défendre le Dieu unique (**Yahvé** *) contre les divinités étrangères, les prophètes (*nabi*, en hébreu), ils appellent le peuple et les souverains d'Israël à la fidélité de la foi, sur un ton le plus souvent dramatique. Dans la Bible, leurs missions s'étalent du IX[e] siècle à la toute fin du VI[e] siècle av. J.-C. Au premier, **Samuel** *, vers 1040, succèdent **Nathan** * sous le règne de **David** * (1010-970), **Élie** * et **Élisée** * (IX[e] siècle). Si ces auteurs ne laissent pas d'écrits propres, il n'en va pas de même des quinze suivants, auteurs de tout ou partie des livres que contient la Bible (voir **Amos** *). Au temps de **Jésus** *, leur voix s'étant éteinte et les juifs espérant leur retour, **Jean le Baptiste** * est tenu par certains pour le nouvel Élie. Et, après la mort de ce précurseur, Jésus l'est à son tour, tout en se plaçant lui-même au-dessus de cette condition. Le Second Testament chrétien contient bien sûr de nombreuses références aux prophètes bibliques. De même le Coran, qui lui consacre la 21[e] sourate (« Les Prophètes », *al-Anbiya*). Il en évoque deux catégories. Dans la première, Dieu a envoyé auprès des hommes un *nadîr* (« avertisseur ») afin de leur transmettre son message. **Çalih** * est de ceux-là, par exemple. Mais, n'étant pas écouté, Dieu recourt à la seconde catégorie : ce sont les *rasoul* (« envoyés »). **Abraham** *, **Moïse** * et Jésus sont ainsi les grandes figures. Cependant, **Mahomet** * est le Prophète, nom propre illustrant son rôle éminent : il est le dernier de ces *nabi*, venu parachever la révélation de Dieu.

Prosélyte . Du grec *prosêlutos*, « nouveau venu ». Désignait à l'origine un nouveau converti au judaïsme. Par extension, il s'applique à toute personne recrutée et gagnée à une idéologie ou une cause.

Pseudépigraphe . « Fausse inscription ». Écrit attribué à un personnage célèbre, pour lui apporter une sorte de caution. Le judaïsme en comprend de nombreux, et le christianisme à sa suite.

Purâna . « Recueils anciens », en sanscrit. Rédigés entre les IV[e] et XIV[e] siècles, les Purâna sont le fondement littéraire sacré de l'hindouisme. Ils s'adressent à toutes les couches de la population, ce qui explique leur importance. On distingue dix-huit Purâna dits majeurs, traditionnellement répartis en trois catégories.

Rakan. Au Japon, équivalent d'*arhat*.

Râmâyana. Long poème épique composé aux alentours de l'ère chrétienne.

Renouveau charismatique . Voir Suenens.

Responsa . Réponses (*responsa*, en latin) aux questions posées aux juifs de la diaspora, et fournies par les *geonim* (sages) à partir du VII[e] siècle.

Révélation . Parole transmise directement par Dieu et consignée dans un livre sacré.

Ribat. Terme évoquant la notion de lien. Communautés militaires et religieuses installées sur les frontières de l'Islam afin d'en assurer la sécurité et de prévenir toute attaque. Apparu dès le VII[e] siècle, avec les grandes conquêtes, cet établissement était parfois imposant.

Rinpotché . Tibet. Titre conféré aux lamas les plus éminents.

Rinzai . Ou Rinzai-shû. Voir Eisai.

Saint . Du latin *sanctus*, ce qui a été « consacré » (à Dieu), ce qui est « pur », « vénéré ». Dans la Bible hébraïque, par exemple, l'Esprit de sainteté (*rouah Adonaï*) vient de Dieu seul, qui l'offre à celui qu'il choisit, comme **Samson** *. Mais le juif ne vénère pas de saints tels que l'entend le christianisme, ou plutôt le catholicisme et les orthodoxes. Dès le II[e] siècle, les martyrs constituèrent ainsi la liste des premiers saints. Puis, après l'arrêt des persécutions romaines, en 313, la sainteté toucha d'autres formes de vies exemplaires, dont les moines. L'islam célèbre aussi des saints, qui comptent par exemple parmi la famille du Prophète.

Sakina. Voir *sherina*.

Sanhédrin . Du grec *sunedrion*, « tribunal, conseil ». Créée dès le IVe siècle av. J.-C., cette grande instance juive a disparu en 425 apr. J.-C. D'abord souverain en matière religieuse, judiciaire et politique, le Sanhédrin vit son pouvoir réduit par les Romains à une simple autorité essentiellement religieuse, c'est-à-dire le respect de la Torah.

Sanscrit, sanskrit. Langue des Indo-aryens qui s'installèrent dans la vallée de l'Indus, vers 1500 avant notre ère. C'est aussi la langue de leurs écrits sacrés, les *Veda*.

Sassanides . Dynastie perse qui régna de 226 à 651 apr. J.-C., date de la conquête musulmane de l'Iran.

Schisme . « Séparation », en grec. C'est se séparer volontairement de l'Église chrétienne pour des questions d'autorité, et donc rompre son unité. Dans le catholicisme, il se traduit par un refus de soumission au pape, qui représente l'autorité supérieure. L'Europe en connut un d'une grande ampleur, après la période d'Avignon inaugurée par **Clément V***. Le grand schisme de la chrétienté est celui qui sépara l'Orient et l'Occident en 1054.

Séculier . Qui appartient au « siècle », c'est-à-dire au monde laïc, et non au monde religieux en général et régulier en particulier (religieux obéissant à une règle).

Seldjoukides . Dynastie de l'islam (1038-1194) qui succéda à celle des Bouyides (945-1055), laquelle tirait son nom de **Buwayh** *. Appelés aussi Grands Seldjoukides en raison de leur rayonnement, ils régnaient depuis l'actuelle Turquie, puis d'Irak. Mais il exista d'autres Seldjoukides : ceux dits du Kirman (1041-1187) et de Syrie (1078-1117). Une troisième dynastie, les Seldjoukides de Roum (1077-1307), c'est-à-dire « Rome », référence à l'Empire romain de Byzance, se développa en Anatolie et gouvernait depuis la ville de Konya.

Séminaire . Du latin *seminarium*, « pépinière », dérivé de *semen*, « semence ». Écoles d'où sortent les prêtres catholiques (on parle de « grand séminaire »), mais aussi les rabbins depuis le XIXe siècle, à la suite de l'émancipation des juifs d'Europe. Dans l'Église catholique, il existe aussi le « petit séminaire », école secondaire qui ne débouche pas forcément sur le choix de la prêtrise.

Septante . Plus ancienne traduction de la Bible, en grec, commencée vers 250 av. J.-C. et terminée au siècle suivant. Elle fut demandée par des rois grecs d'Égypte pour les juifs de leur royaume, qui ne lisaient plus l'araméen et l'hébreu. La Septante tient son nom (« soixante-dix ») d'une tradition légendaire : à Alexandrie, soixante-dix traducteurs travaillèrent sans se consulter et aboutirent à une version identique. Ce nom s'applique au sens strict à la Torah, qui fut le premier chantier. Les traducteurs se penchèrent ensuite, et jusqu'au Ier siècle de notre ère, sur le contenu de la Bible hébraïque et d'autres textes qui n'y figurent pas. Au final, l'ensemble constitua ce que l'Église chrétienne devait appeler l'Ancien Testament, et qui diffère de l'original en hébreu par des ajouts dits « apocryphes ». Au IIe siècle, les autorités rabbiniques accueillirent cette version plus que fraîchement. Elle devait rester la référence chrétienne jusqu'à la Vulgate, traduction latine de **Jérôme** * (345-420). Aujourd'hui, les traducteurs partent de l'original en hébreu.

Sherina* et *sakina. Le premier mot est hébraïque et signifie « demeure », le second est arabe et veut dire « la destinée ». Tous deux désignent en quelque sorte la « présence » de Dieu.

Shintoïsme, Shintô . Religion traditionnelle du Japon reposant sur la vénération des *kami*. Il ne possède pas de textes sacrés. Voir Ô no Yasumaro.

Sikhisme . Voir Guru Nanak.

Soufisme, souf . Mot d'origine incertaine, peut-être issu du mot *sûf*, la robe de laine des premiers soufis. Apparu en Irak et en Syrie au VIIIe siècle, époque de la grande expansion de l'islam, le soufisme est la mystique musulmane ayant pour but d'atteindre une grande proximité avec Dieu, notamment au travers de pratiques extatiques. Émergeant vraiment au IXe siècle, répandu au XIIe siècle, il existe toujours, traversé par des écoles parfois très anciennes. Outre son caractère spirituel, il a largement contribué à la culture musulmane. Par exemple, les écrits soufis, arabes ou persans, restent d'une beauté envoûtante.

Stûpa . Monument contenant des reliques ou commémoratif. Les stûpas sont l'objet d'une intense dévotion.

Sultan . Titre honorifique conféré par le calife, dès la dynastie des Abbassides (750-1258), à des souverains ou d'importants personnages dont ils représentaient ainsi le pouvoir. Il perdura jusqu'à son abolition en 1922 par Mustapha Kemal **Atatürk** * (1881-1938), père de la République de Turquie.

Sumer, Sumérien . Nom d'une région correspondant à la Basse-Mésopotamie, appelée aussi pays de Sumer et d'Akkad, les Akkadiens s'étant mêlés à la population. Sumer crée les maisons de briques, l'architecture religieuse avec les temples et les *ziggourat*, sans oublier l'écriture à Uruk. Possédant sa propre langue, elle abritait, outre Uruk, d'importantes cités comme Eridu, Kish, Nippur et Ur.

Sunnisme, sunnite . Famille majoritaire de l'Islam, le sunnisme tient son nom de l'arabe *sunna*, « coutume », « conduite à suivre ». La Sunna, ou coutume du Prophète, est en effet le chemin préconisé par Mahomet au travers de ses actes et ses paroles contenus dans les *hadith*. Constituée par des juristes et des théologiens, complément du Coran et source parmi d'autres de la *chariah*, elle est le fondement du sunnisme, qui la considère comme l'orthodoxie (la « juste opinion »). Les sunnites se distinguent ainsi des chiites, jugés hétérodoxes (en dehors de l'orthodoxie). Ils se différencient également en ne reconnaissant que les quatre premiers califes (**Abû Bakr** *, **Omar** *, **Othman** * et **Ali***), au contraire des chiites, qui se réclament d'Ali et d'une succession d'imams qui, vus comme des descendants de Mahomet, ne peuvent avoir de légitimité puisque le prophétisme s'est justement arrêté au Prophète. Les sunnites sont logiquement appelés *ahl al-sunna wa al-jmâ'a*, « les gens de la sunna et du consensus de la communauté ».

Suse . Voir Inshushinak.

Synode . Du grec *sunodos*, « assemblée », traduit en latin par *concilium*, origine du mot « concile ». Dans

l'Église catholique, le synode est une assemblée d'évêques, mais qui n'a pas la dimension universelle ni la portée du concile. Cadre de décisions, elle se réunit à l'échelle diocésaine, régionale, nationale. Il existe aussi le synode des évêques créé en 1965 au concile Vatican II, instance du Saint-Siège. Le synode est présent également dans les Églises uniates et orthodoxes, sous la forme d'un conseil permanent auprès du patriarche. Enfin, chez les anglicans et dans les Églises réformées, notamment les calvinistes et les luthériens, le synode provincial ou national illustre l'importance des communautés locales puisque s'y côtoient laïcs et clercs en nombre égal.

Talmud. Nom évoquant la notion d'enseignement. Écrit en hébreu et en araméen, il comprend la Gemara (« achèvement », en araméen) qui condense les avis des *amoraïm* sur la Michnah, la Halakhah (« chemin », en hébreu) au caractère juridique, la Haggadah (« narration », en hébreu) au contenu théologique et littéraire portant sur la morale, l'Histoire, le folklore ou des légendes. Il existe deux Talmud. Le premier, écrit en hébreu et en araméen, est le Talmud de Palestine, dit improprement « de Jérusalem » (Talmud Yérouchalmi). Achevé à la fin du IVe siècle, il est sorti des académies de Césarée, Séphoris et Tibériade. Le second est le Talmud de Babylone, rédigé en hébreu et en araméen oriental, au sein d'académies comme celles de Pumpédita et Sura. De loin le plus volumineux, il fut complété jusqu'au VIIe siècle par les *saboraïm* (« raisonneurs »), puis s'imposa dans le monde juif grâce aux *geonim*, présidents des académies talmudiques, du VIIe au XIe siècle.

Tamoul. Populations installées au sud de l'Inde et au Sri Lanka. Les Tamouls possèdent leur propre langue, matière d'une littérature très riche.

Tannaïm. Pluriel de *tanna* (« maîtres d'enseignement », en hébreu). Voir Aqiva.

Tantra. Terme bouddhique désignant les textes fondamentaux du bouddhisme Vajrayana.

Tantrisme. Voir Shakti.

Taoïsme. Le Tao (ou Dao) est « la Voie », émanation et réceptacle de la vie et de tout. Immatériel, le Dao, centré sur l'homme, saisit l'être qui le ressent dans la méditation afin d'atteindre l'harmonie (voire l'immortalité) en comprenant que rien n'est autonome et immobile. Le fondateur est **Laozi** *, et l'une des grandes figures, **Zhuangzi** *.

Temporel. À l'inverse du spirituel, donc de l'éternel, le temporel est ce qui appartient « au temps » qui passe, c'est-à-dire, par extension, au monde matériel, au concret.

Tendai, Tendai-shû. École bouddhique japonaise fondée en 805 par **Saichô** *, centrée sur l'ésotérisme et le *Sûtra* du Lotus, un des textes fondateurs du bouddhisme. Elle comprend aujourd'hui quatre courants, dont le Tendai proprement dit, très majoritaire.

Testament. Pour la tradition chrétienne, il ne s'agit pas d'une transmission de patrimoine scellée par un acte notarié, mais « testament » vient du latin *testamentum*, de même signification. **Tertullien** * (vers 155-vers 225) l'utilisa pour traduire le grec *diathêkê*, « alliance », « traité », employé dans la Septante, version grecque de la Bible hébraïque, en lieu et place de l'hébreu *berith*, « alliance ». La Bible latine contient ainsi deux Testaments qui attestent que l'histoire sainte ne s'est jamais interrompue, depuis la Création et les patriarches jusqu'à **Jésus** *. À « Ancien » et « Nouveau » Testaments sont préférés aujourd'hui « Premier » et « Second », plus proches de l'Alliance avec Dieu, qui n'a elle non plus jamais cessé.

Théologie. C'est le « discours sur Dieu », la « science » ou « doctrine de Dieu » (du grec *theos* et *logos*). Ce mot fut utilisé pour la première fois par le Grec **Platon** * (428-348 av. J.-C.) dans *La République*, que relaya son disciple **Aristote** *. Grâce au discours (*logos*), la raison put ainsi expliquer ce que les mythes étaient jusque-là seuls habilités à développer : la recherche du divin. Après bien des évolutions, le terme s'applique aujourd'hui à la connaissance du divin à l'aide de la raison et de l'étude des textes s'y rapportant, afin de mieux comprendre le ressort et le contenu de la foi. Mais il n'est pas réservé au christianisme ou à l'islam. Cette science permet par exemple de comparer des religions. La théologie chrétienne, très développée, regroupe plusieurs disciplines : scolastique *(voir Abélard)*, exégèse (étude des textes bibliques), apologétique (spécificités de la foi chrétienne), ecclésiologie (étude de l'Église), morale, dogmatique (Dieu et son œuvre), patristique (Pères de l'Église) ou encore pastorale (conduite des prêtres).

Theravada. Forme la plus ancienne du bouddhisme, dite aussi Hinayana. Pour ses fidèles, le Theravada est l'expression la plus pure du bouddhisme originel.

Tiers-ordre. Inauguré par les dominicains et les franciscains. Des laïcs peuvent se rattacher à l'ordre dont ils appliquent certaines règles dans leur vie familiale et professionnelle. Charité, assistance aux malheureux, prières, messes… L'emploi du temps de chaque « tertiaire » est adapté à sa situation et à son existence.

Toltèques. Civilisation de Méso-Amérique qui rayonna du milieu du IXe siècle au début du XIIIe siècle.

Torah. De l'hébreu *torah*, « enseignement », « instruction », « transmission ». Le cœur du judaïsme est constitué par les cinq premiers livres de la Bible hébraïque, qui composent la Torah, la matière écrite (*mikra*) de la Révélation de Dieu à **Moïse** *. Elle fut appelée Pentateuque (« cinq rouleaux ») par la Septante, traduction grecque de la Bible. Monument d'une grande complexité et d'une richesse sans égale, elle fut achevée vers 300 av. J.-C. Élaborée à partir de sources parfois très anciennes, marquée par une diversité de styles, elle reste la source permanente de la foi. Elle contient les grandes règles du judaïsme, auxquelles s'ajoutent des écrits d'une portée spirituelle fondamentale. Ainsi, le premier livre, la Genèse, rapporte la création du monde, les débuts de l'humanité dont **Noé** *, et la geste des patriarches fondateurs d'Israël, **Abraham** * en premier lieu. Le deuxième, l'Exode, raconte l'esclavage des Hébreux en Égypte et leur libération sous la conduite de **Moïse** *. Le troisième, ou Lévitique, est une suite de règles encadrant les rites et le respect des lois divines. Dans le quatrième, les Nombres, les Hébreux séjournent trente-neuf ans dans le désert. Avant

qu'ils ne pénètrent en Terre promise, et avant de mourir, Moïse leur communique ses ultimes recommandations, contenues dans le Deutéronome, le cinquième livre. Le commentaire oral de la Torah a fait l'objet de la Michnah puis du Talmud. Législation du judaïsme au tout début de notre ère, la Torah est bien connue de **Jésus** *, qui, tout en la respectant profondément, en dénonce certaines contraintes absurdes. C'est pourquoi il a cette célèbre phrase dans l'évangile de Matthieu : « N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » (5, 17). Enfin, pour le Coran, la Torah (*at-Tawra* en arabe) est un Livre révélé par Dieu à Moïse. Citée une vingtaine de fois, elle est la seule référence des écrits bibliques, avec les psaumes. Comme les évangiles, elle reste cependant une direction indiquée par Dieu. Car le Coran parachève la Révélation dont **Mahomet** * est le transmetteur.

Tradition . Du latin *traditio* (« transmission », « remise »). Pour l'Église catholique, elle est complémentaire de l'Écriture sainte qui contient la parole de Dieu (Bible et Nouveau Testament). Elle trouve comme elle sa source en Dieu, et comprend trois grands domaines : les décisions prises lors des conciles œcuméniques (mondiaux), les actes de la papauté, les enseignements (apôtres, Pères de l'Église et docteurs de l'Église).

Tulkou. Dans le bouddhisme tibétain, réincarnation d'un maître investie d'une grande autorité spirituelle.

Uniate . Se dit des Églises orientales rattachées à l'Église catholique tout en conservant leurs particularités, dont leurs rites et leurs langues.

Ur. Ville sumérienne située à l'embouchure de l'Euphrate, en Mésopotamie. Les fouilles ont dégagé les éléments d'une cité fortifiée comportant des temples, des tombes royales ou encore des quartiers d'habitation, une *ziggourat* et un palais. D'origine très ancienne, Ur connut son heure de gloire au milieu du IIIe millénaire, pendant deux siècles, et surtout à l'époque dite d'Ur III. Pendant tout le XXIe siècle avant notre ère, les souverains rayonnent sur une bonne partie de la Mésopotamie, jusqu'au sud de l'Iran. Rongée par des maux divers, elle s'effondre en - 2004. Les Amorrites s'y installent.

Urartu . Royaume de l'est de l'Anatolie. Il rayonna sur le Proche-Orient aux IXe et VIIIe siècles avant notre ère.

Uruk . De 4100 à 3100 environ, Uruk, cité sumérienne, est l'un des plus anciens témoins de l'apparition des villes. Elle atteste d'une organisation sociale, d'une architecture civile et sans doute religieuse, et de l'utilisation des tablettes coïncidant avec l'invention de l'écriture, qui lui est attribuée vers 3200.

Vajrayana . « Véhicule du diamant ». Bouddhisme prédominant au Tibet.

Veda. Ensemble de livres sacrés, fondement de la religion védique, ou védisme, des Indo-aryens. D'abord transmis oralement, les *Veda* furent consignés par écrit de 1500 au VIe siècle av. J.-C. environ. Cette période est dite « védique ». Le plus ancien est le Rig-Veda.

Védique, védisme . Relatif aux *Veda*.

Verbe . Du latin *verbum*, utilisé pour traduire le grec *logos*, « parole ». Employé par l'évangéliste **Jean** * pour désigner la Parole de Dieu et, par extension, Dieu lui-même. En effet, la Parole (*dabar*, en hébreu) de Dieu devient un nom propre pour exprimer la sainteté, la puissance, le mystère et le pouvoir créateur de Dieu. Déjà dans la Genèse, premier livre de la Bible, Dieu « dit » et fait lorsqu'il crée le monde. Incarnation de la Parole de Dieu, **Jésus** * s'inscrit dans cette acception. Jean le souligne donc dès le début de son évangile : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu » (1, 1). Le Coran reconnaît que Jésus fut un « Verbe [*kalimah*] venu de Dieu », mais qui ne reste qu'un prophète, le messager de la Parole de Dieu qui, par définition, est le seul à détenir la divinité.

Vicaire . Du latin *vicarius*, « remplaçant », « suppléant ». Dans l'Église catholique, il a gardé ce sens. Il existe par exemple des vicaires assistant l'évêque ou un prêtre. Le pape est quant à lui le vicaire du Christ.

Vieux perse . Plus ancien représentant du groupe linguistique indo-iranien, avec l'avestique. C'est l'ancêtre du moyen perse et du persan, langue de l'actuel Iran. Il date des Achéménides.

Vizir . Francisation de l'arabe *wazîr*, dérivé du verbe *wazara*, « porter un fardeau ». Ce titre honorifique (traduit par *sadr* en persan) désignait un Premier ministre attaché aux califes, les successeurs de **Mahomet** *, dont il était aussi le serviteur personnel. Bien que le califat ait été aboli en 1924, le titre de *wazîr* sert à qualifier la fonction de ministre.

Vulgate . Du latin *vulgata versio*, « version la plus répandue ». Nom donné à la traduction latine de la Bible effectuée par **Jérôme** * (345-420), qui resta la principale référence des traductions en français, jusqu'au début du XXe siècle, lorsque des traducteurs commencèrent à travailler à partir de l'original hébraïque de la Bible. Il est parfois attribué aussi à la Massorah qui, dans le judaïsme, est la codification, du VIIe au Xe siècle, du texte authentique le plus ancien de la Bible. Ainsi qu'à la compilation du Coran établie sous le calife **Othman** * (644-656).

Wali. Mot arabe (*waliyâ* au pluriel) évoquant la « protection », un « ami ». Dans le Coran, par exemple, **Mahomet** * est « l'ami des croyants », et le *wali-Allah* un « ami de Dieu ». Ce mot désigna ensuite des hommes saints.

Yéshivah . « Session », en hébreu (yéshivot au pluriel). École supérieure du Talmud, dont le principe remonte au IIe siècle apr. J.-C., époque où elle désignait aussi les académies talmudiques. Se répandant dans la diaspora, elle n'a conservé que sa dimension scolaire. Les plus importantes se trouvent aujourd'hui surtout dans l'actuel État d'Israël et aux États-Unis.

Yorubas . Peuple essentiellement du sud-ouest du Nigeria, et partiellement du Bénin et du Togo. Les Yorubas formèrent des royaumes autonomes et furent victimes de l'esclavage, contribuant à peupler les Caraïbes et le Brésil, où leurs croyances se sont perpétuées en se mâtinant de catholicisme, comme dans la Santeria cubaine et le candomblé brésilien par exemple.

Zapotèques . Civilisation du Mexique, dont l'apogée se situe du Ier au VIIe siècle.

Zen. Forme de bouddhisme japonais, issue du Chan chinois et implantée au Japon à partir des XIIe et XIIIe siècles. Il repose, entre autres, sur les maîtres et non des textes, et sur une méditation intense (*zazen*). La transmission s'opère par des lignées successives.

Ziggourat. Mot dérivé de l'akkadien *zaqâru*, « construire en hauteur ». Édifice religieux de Mésopotamie consistant en terrasses superposées composées de briques crues. Certaines pouvaient atteindre 100 mètres de hauteur. La tour de Babel évoquée dans la Genèse, premier livre de la Bible, en est inspirée.